

Le Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré



LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

8

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

LE JOURNAL

DE

LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

1876

DEUXIÈME SEMESTRE





PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE & Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND, W. C

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE



Il mit pied à terre et baisa sa robe. (P. 1, col. 2.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

XI

De Samarkand à Bassorah.

De grand matin, je fus éveillé par le son des timbales, des fifres, des flûtes et des clairons. Deux esclaves nous apportèrent un copieux repas et nous invitèrent à seller nos chevaux, attendu que la Khatoune allait partir. Environ une heure après, un chef de ses gardes, nommé Soumboul l'Indien, m'apporta en grande pompe une bourse de mille dinars et une pelisse de zibeline. Il remit aussi à chacun de mes écuyers cent dinars et une pelisse de petit-gris. Il nous conduisit ensuite à une porte du château qui donnait sur le rempart, et de là, par un pont de pierre traversant un fossé, à la porte des Turquoises et dans la campagne. Près de cinq cents cavaliers étaient déjà rassemblés hors de la porte. Sur le pré étaient d'immenses voitures traînées chacune par trente bœufs blancs et portant un pavillon tout dressé. L'une de ces voitures était couverte de drap bleu d'un grand prix et pavoisée de drapeaux. Bientôt le son de la musique annonça l'arrivée d'un grand personnage. Je vis d'abord l'émir de Samarkand et de Bokhara, monté sur un cheval blanc. Il était précédé de quatre timbales et suivi de quatre étendards. Puis des gardes de police firent ranger la foule à renfort de coups de bâton et d'invectives pour dégager la porte. Aussitôt on étendit depuis la porte jusqu'à la voiture au pavillon bleu des tapis de soie et de brocart. L'impératrice parut, suivie de trente jeunes filles ; ses vêtements, d'une ampleur prodigieuse, étaient garnis de boutonnières ; chaque jeune fille en tenait une ; elles soulevaient ainsi les pans de tous côtés, et de cette manière la Khatoune marchait avec majesté. Chacune de ces suivantes portait sur la tête un haut bonnet incrusté de joyaux et garni de plumes d'autruche et de plumes de paon. La Khatoune était coiffée d'une couronne incrustée de pierreries.

Quand l'émir vit la Khatoune s'avancer, il mit pied à terre et baisa sa robe. Elle lui posa sa couronne sur la tête en signe de protection et de suzeraineté, puis elle monta dans le pavillon bleu, avec

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401.

une dizaine de suivantes. Les autres montèrent dans d'autres pavillons. Les timbales battirent. Une partie des cavaliers forma l'avant-garde, le pavillon de drap bleu suivit, puis les autres pavillons avec leurs escortes, puis la troupe des cavaliers dont je faisais partie. Mahmoud Yelvadj qui s'y trouvait, monté sur un beau cheval gris, me fit un rapide signe de reconnaissance et vint se placer assez près de moi. Nous nous mîmes en marche au trot, en soulevant des flots de poussière.

Pendant notre voyage, Mahmoud Yelvadj évita de m'adresser la parole. Le dixième jour, enfin, nous arrivâmes dans une prairie basse, située au confluent de deux rivières qui, à quelques parasanges de là, se jettent ensemble dans le Zerafchane. De cette prairie on distingue très-bien les faubourgs de la grande ville, qui se composent de maisons à un ou deux étages, éparpillées au milieu des arbres et des champs. Au delà de ce lacis de haies vertes, de maisons blanches, d'arbres au feuillage jaunissant, on voyait comme suspendus entre le ciel et la terre les minarets, les dômes et les coupoles des quatorze cents mosquées qui se dressent au-dessus de Bokhara, la noble ville [1]. Nous passâmes la rivière sur deux ponts de marbre et nous entrâmes dans un bas-fond qui s'étend jusqu'au mur de la ville: c'est le Namaz Ga, ou « lieu de la prière ».

Devant la porte on avait dressé une tente immense, sous laquelle se tenait le sultan de Kharezm, l'empereur Tékèche le Batailleur. Quand l'impératrice, descendant de son pavillon, pénétra sous cette tente, je me mêlai à sa suite. Autour de la tente étaient disposés des dais et des tentures en étoffes de coton, rangés en demi-cercle. Sous ces baldaquins, tous les émirs se tenaient assis sur des siéges, leurs serviteurs étaient debout devant et derrière eux. Des soldats étaient assis sur des gradins avec leurs armes devant eux. Lorsque je fus entré près du roi dans la tente, je le trouvai assis sur un siége semblable à une chaire à prêcher et recouvert de soie brochée d'or. Son fils Mehemed était assis à sa droite.

Le dedans de la tente était doublé d'étoffes de soie dorée; une couronne incrustée de perles et de pierres précieuses était suspendue à la hauteur d'une coudée au-dessus de la tête du sultan. Le sultan lui-même était simplement vêtu d'une tunique en kodsy ou étoffe de Jérusalem, de couleur verte. Il portait sur sa tête une calotte de pareille étoffe. Les principaux émirs étaient assis sur des siéges, à la droite et à la gauche du souverain. Des fils de roi, portant dans leurs mains des émouchoirs, se tenaient devant lui. Le sultan descendit de son trône, prit l'impératrice par la main et la fit asseoir sur le trône à ses côtés. Puis, sur un signe de lui, la musique retentit, des baladins, des danseurs, des acrobates parurent et nous donnèrent le spectacle de leurs exercices. Ensuite on fit venir des lutteurs, et j'eus toutes les peines du monde à empêcher Plumet et l'Écureuil d'aller se colleter avec eux.

Tout à coup j'entendis une voix qui me disait à l'oreille:

« Attention! »

Je reconnus la voix de Mahmoud Yelvadj, debout derrière moi, et je rassemblai toutes mes forces. Il allait se passer quelque chose. Au même instant, les timbales battirent, comme il arrive au passage d'un grand chef, et je vis entrer Timour Melek, couvert, par-dessus ses armes, d'une cotte vermeille brochée d'or et coiffé d'un turban de crêpe de Chine. Le chevalier fit neuf révérences devant le trône, mit genou en terre, puis alla se placer au milieu des principaux émirs. Je vis l'impératrice dire quelques mots tout bas à l'empereur, en me montrant du doigt; l'empereur sourit en me regardant, appela un massier, et, un instant après, ce massier vint me trouver et me dit de m'avancer au pied du trône.

« Attention! » me répéta Mahmoud pour la seconde fois. D'un mot, je fis rester en place Plumet et l'Écureuil qui allaient me suivre, puis, m'avançant, je fis mes neuf révérences et je mis genou en terre.

« Chevalier, me dit l'empereur, nous avons entendu parler de toi. On nous a dit que, malgré ton jeune âge, tu es vaillant, fort et expérimenté dans le maniement du sabre. Nous ordonnons que tu te mesures devant nous avec quelque illustre paladin, et nous ne connaissons point de paladin plus illustre que Timour Melek. Es-tu prêt?

— Que ma vie soit la rançon de celle de Votre Majesté! répondis-je; je suis toujours prêt.

— C'est bien parlé, dit l'empereur en souriant dans sa barbe et en se frottant les mains; et toi, Timour Melek, te plaît-il d'essayer ton adresse et ta force contre ce jeune Turk?

— S'il plaît à Dieu, répondit Timour Melek en s'avançant, j'échangerai quelques coups de sabre avec mon ami Djani ici présent. »

A ce mot d' « ami », je vis distinctement l'impératrice se mordre les lèvres. Il n'y avait plus à douter : c'était Timour Melek qu'elle voulait faire assassiner et elle cherchait à éprouver ma force contre la sienne.

L'empereur dit quelques mots à un huissier; on m'apporta un bouclier du Tibet en cuir de rhinocéros, garni de nervures d'acier damasquiné. Timour prit son bouclier à bosses d'or. Un chambellan apporta sur une serviette de velours un sabre merveilleux, garni d'incrustations de turquoises.

« Djani, dit l'empereur, je te fais présent de ce bouclier du Tibet. Je n'en possède que trois pareils dans mon trésor. Quant au sabre, il vient de Mahmoud de Ghazni; au temps de ma jeunesse, avec ce sabre, je tranchais un pilier de fer. Je le donnerai

1. *Bokhara Chérif*. C'est l'épithète de Bokhara chez les Asiatiques.

pour récompense à celui de vous deux qui terrassera l'autre .»

Sur un signe de moi, mes écuyers m'apportèrent mon heaume. Timour coiffa le sien. Nous nous mîmes en garde en souriant.

« Si ce n'était pour ce beau sabre, unique au monde, me dit joyeusement Timour, je te laisserais une victoire facile, Djani, mon jeune frère.

— Si ce n'était par ordre de l'empereur conquérant, répondis-je, je n'oserais me mesurer contre toi, Timour, mon frère aîné.

— Paladins, combattez ! » s'écria l'empereur.

Et il nous donna lui-même le signal en frappant trois fois dans ses mains. Pendant un instant, on n'entendit que le bruit du choc de nos sabres sur nos casques et nos boucliers. Je cherchais un moyen de parler à mon adversaire sans être remarqué : il me le fournit lui-même. S'impatientant le premier, il laissa pendre son sabre à la dragonne, se jeta sur moi et me saisit à bras le corps. Je lâchai mon bouclier, je l'étreignis de mon côté, et, en luttant, je lui dis vivement à l'oreille :

« Méfie-toi ! l'impératrice veut te faire assassiner! »

Je sentis que l'étreinte du Roi de Fer devenait plus faible ; je le lâchai, et nous nous arrêtâmes un moment, en face l'un de l'autre, comme pour reprendre haleine. Je regardais autour de moi, mes yeux rencontrèrent ceux de Mahmoud Yelvadj ; il me fit un signe rapide en me désignant la porte de la tente ; je remarquai que mes deux écuyers n'y étaient plus. Je compris qu'en cet instant les gens de Mahmoud allaient faire évader mes amis, et saisissant mon sabre et mon bouclier, je dis à Timour :

« Quand il te plaira. »

Aussitôt le Roi de Fer m'attaqua vigoureusement. Pour la seconde fois nous arrivâmes à nous prendre corps à corps.

« Timour, dis-je encore à mon noble adversaire, il faut que tu trouves un moyen de me faire sortir de la tente et arriver à mon cheval.

— Bien, » dit-il.

Et se dégageant, il rompit d'un pas. Avant que j'eusse pu saisir mon bouclier, son sabre frappa sur mon heaume si violemment que les courroies d'attache se rompirent et que le heaume tomba. En même temps mon adversaire mit le pied sur mon bouclier et ramassa le sien de la main gauche : je restai nu tête et sans écu, en face du Roi de Fer couvert de toutes ses armes. Mais, au lieu de profiter de son avantage, il s'arrêta courtoisement, la pointe du sabre à terre.

« Sire, dit-il à l'empereur, l'accident qui vient d'arriver à mon adversaire doit être imputé au mauvais état de son armure, plutôt qu'à mon habileté. Sans doute que les courroies de son heaume étaient usées, par suite du long voyage qu'il a fait, au lieu que mes armes sont fraîches et en bon état. »

Le vieux Batailleur sourit.

« Tu parles en chevalier courtois et plein d'expérience, ô Timour, dit-il. Nous remettrons la suite de ce combat à quelque autre jour.

— Sire, reprit le Roi de Fer, que ma vie soit la rançon de la vôtre ! Je pense qu'après avoir comparé mes armes avec celles de Djani dans une première épreuve, il serait peut-être bon que nous comparions aussi nos chevaux.

— C'est bien parlé, s'écria le sultan. Je veux moi-même voir vos chevaux et je veux que vous couriez à l'instant. Pour toi, Djani, pour te consoler de la perte de ce sabre que je donne à Timour, je veux te remettre un heaume digne de toi. »



Alerte ! me cria-t-il, on nous poursuit. (P. 4, col. 1.)

On m'apporta un heaume splendide, guilloché d'or et garni d'une aigrette. Je le laçai immédiatement. Ensuite, sur l'ordre du sultan, on releva une partie de la tente. Deux des écuyers impériaux amenèrent nos chevaux à l'entrée et le sultan s'avança pour les regarder.

« Ce sont de magnifiques chevaux tous les deux, dit-il, je ne saurais auquel donner la préférence. La lutte de vitesse peut seule décider entre eux. A trois parasanges d'ici se trouve un jardin où l'on entretient des tulipes uniques, à fond bleu et à dessins rouges et blancs; on les appelle « les tulipes impériales ». Celui de vous deux qui me rapportera le premier une de ces tulipes aura gagné le prix. »

En ce moment, Mahmoud Yelvadj, debout derrière moi, me dit vivement à l'oreille :

« Quand tu auras fait un parasange, file droit sur

la route de Nakhcheb. Un de mes hommes t'y attend avec tes écuyers et tes amis! »

Je comprimai mon émotion et j'arrangeai la selle de mon cheval d'un air indifférent. Mon arc et mon carquois étaient accrochés à l'arçon, ma pelisse roulée sur le porte-manteau; j'étais prêt à faire le tour du monde.

L'impératrice parut se douter de quelque chose, car à deux ou trois reprises elle répéta :

« A quoi bon les faire courir aujourd'hui?

— Leurs selles sont bouclées à présent, répondit le vieux Batailleur en se frottant les mains. Je suis curieux de savoir lequel arrivera le premier, du gris ou du bai brun. »

Je vis alors l'impératrice faire un signe rapide à Soumboul l'Indien; je marchai sur le pied de Timour. Il vit aussi et me lança un coup d'œil d'avertissement. J'accrochai mon bouclier et je sautai en selle.

Le sultan nous indiqua lui-même la direction du jardin où nous devions aller, puis lui-même aussi frappa dans ses mains et nous donna le signal. Nous partîmes au galop. En quelques instants nous perdîmes de vue la cour impériale; il me sembla qu'au moment où nous allions la perdre de vue, un grand mouvement se faisait, et que des gens se détachaient, courant après nous. Timour Melek le vit aussi.

« Alerte! me cria-t-il. On nous poursuit. Où comptes-tu aller?

— Droit sur la route de Nakhcheb et du désert. On m'y attend.

— Bon, par ici. »

Nous galopâmes un instant sans rien dire. Nous suivions un petit cours d'eau qui passait à travers une prairie aux herbes desséchées. De loin, je vis le premier un groupe à cheval. Je saisis mon arc et j'encochai une flèche : Timour m'imita. Deux cavaliers se détachèrent à notre rencontre. Notre erreur ne fut pas longue. A trois cents pas, les cavaliers s'arrêtèrent court, en criant d'une voix aigre :

« Ourdjane! place à la bannière! »

C'étaient mes deux écuyers. Un troisième cavalier se lança vers nous à fond de train. Il n'avait pas d'armure et était vêtu de sa tunique de coton ouaté et coiffé de son bonnet fourré de renard. Mais un bon sabre battait les flancs de son cheval et un carquois sonnait sur sa cuisse. Sans descendre de cheval, je serrai dans mes bras le nouvel arrivant, qui n'était autre que Marghouz.

« Louange à Dieu, le clément, le miséricordieux! m'écriai-je tout d'abord. Il est le puissant sur toutes choses!

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu, me répondit Marghouz en sanglotant. Djani! je te dois la vie! Comment pourrai-je m'acquitter envers toi? »

Nous restâmes un instant si ravis de nous revoir, que nous ne savions quoi nous dire. Nous nous tenions par le cou en pleurant.

Ma sœur Aïcha vint, au galop de son cheval, se jeter dans mes bras en pleurant. Avec elle arriva la princesse aux yeux noirs. La princesse ne portait plus de voile; vêtue d'une robe de soie bleue, coiffée d'un mouchoir de crêpe rose à fleurs d'or, sans bijoux, sans ornements, elle se tenait droite et fière sur son cheval. Ses longs cheveux pendaient en quatre tresses sur ses épaules et une ceinture de laine grossière lui serrait la taille.

Sitôt que Timour Melek la vit, il se jeta en bas de cheval et, mettant genou en terre, il vint lui baiser l'étrier. La princesse le fit relever. Alors il se tint devant son étrier, debout et respectueux. Voyant cela, je m'approchai à mon tour et j'allai baiser l'étrier de la princesse.

« Chevalier, me dit-elle d'une voix haute et claire, es-tu chrétien? »

Je fis un soubresaut.

« Dieu soit loué! m'écriai-je, je suis musulman! Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son apôtre! »

La princesse fit un grand soupir : elle paraissait peinée que je fusse musulman. Dieu seul sait tout!

« Chevalier, reprit-elle en fort bon turk, sache que je m'appelle Raymonde de Châtillon. Mon père s'appelait Renaud de Châtillon, seigneur de Montréal. En l'année du Christ 1187..... »

Marghouz se signa. Je m'inclinai; Timour Melek prit son chapelet à sa ceinture et murmura une prière.

« En l'année du Christ 1187, reprit la princesse, il y a maintenant huit ans, à la suite de la bataille de Hattin, Montréal fut pris, mon père tué, et je devins prisonnière du sultan Saleh-ed-Dine. Le sultan Saleh-ed-Dine m'envoya au kalife de Baghdad pour être instruite dans la religion musulmane. Malgré prières, caresses et menaces, je ne voulus point renier la religion du vrai Dieu. »

Marghouz courut à la princesse et baisa le bas de sa robe. La princesse reprit fièrement :

« Le khalife m'envoya parmi la suite du cheikh Madj-ed-Dine à Ourguendj, chez l'impératrice Turkane Khatoune. L'impératrice m'a bien traitée; elle m'a laissée dire mes prières. Un jour, je lui ai demandé un confesseur; elle m'a envoyée à Kachgar, dans les États du Gour Khan, où il y a une église. Ensuite un homme est venu qui m'a mise avec des femmes musulmanes, par l'ordre de l'impératrice. J'attendais le moment de revenir, quand j'ai vu un chevalier musulman à une passe d'armes à Kachgar. »

La princesse s'arrêta en soupirant. Timour Melek fondit en larmes.

« C'est le plus fier chevalier que j'aie vu de ma vie, reprit la princesse. Toute enfant, j'ai vu Richard Cœur de Lion; j'ai vu Saleh-ed-Dine; j'ai vu mon père, Renaud de Châtillon..... »

Elle s'arrêta encore; les larmes jaillirent de ses yeux. Mon cœur se brisa quand je la vis pleurer.

« Oui! reprit-elle, un chevalier comme Timour, il n'y en a pas au monde! »

Timour tomba sur ses genoux et baisa la terre.

« Demoiselle, s'écria-t-il, je vous ai promis de vous ramener en Syrie, auprès des gens de votre nation. C'est pendant que j'allais gagner louange et honneur en pays lointain que vous fûtes enlevée...

— Enlevée par le Vieux de la Montagne, s'écria la princesse. J'allais me tuer, quand un jour je vis un chevalier de mine fière et vaillante. Le Vieux de la Montagne m'enseignait à chanter pour divertir ses femmes : il me fit chanter ce jour-là; j'improvisai un chant par lequel j'implorais l'assistance de ce chevalier; je le prévins aussi des grands dangers qu'il courait, et que je connaissais par tout ce que j'avais entendu dire. Maintenant je suis sauvée, puisque je suis entre les mains de deux chevaliers comme Timour Melek et Djani!

— Gloire à Dieu! m'écriai-je. Il en est un troisième que vous ne comptez pas : c'est Marghouz le chrétien. »



On n'entendit que le bruit du choc de nos sabres. (P. 3, col. 1.)

Aussitôt Marghouz, se jetant devant le cheval de la princesse, se signa la tête et la poitrine ; ce qui est chez les chrétiens la même chose qu'attester l'unité de Dieu chez nous.

La princesse tout émue nous dit :

« Chevaliers, jurez-moi qu'un de vous me ramènera auprès des chrétiens de ma nation qui sont en Syrie !

— Je le jure! m'écriai-je.

— Je le jure! » s'écria Marghouz.

Timour garda un instant le silence,

« Je suis vassal du Gour Khan, finit-il par dire. Je dois le rejoindre pour partir en guerre. Princesse, c'est briser mon cœur que de vous quitter ; mais je suis l'esclave de ma bannière : il faut que je parte. Je savais que le Vieux de la Montagne vous avait enlevée; vous êtes défendue par le vaillant Djani. Adieu! »

La princesse lui tendit la main d'un air ému. Timour monta sur son cheval et partit sans tourner la tête. Pour nous, nous suivîmes un des hommes de Mahmoud Yelvadj, qui nous guidait, et nous marchâmes toute la journée.

Il nous conduisit à travers des ravins broussailleux jusqu'à une colline de sable d'où on découvrait le pays au loin. Nous passâmes la nuit à cet endroit, nous relevant alternativement pour faire le guet du haut de la colline. En deux jours nous traversâmes ce désert, et nous arrivâmes sur des landes habitées par les Turkomans Tekké; notre guide reconnut tout de suite des hommes de son clan, qui nous donnèrent l'hospitalité.

Nous traversâmes en trois jours le désert de

Kala Ata, avec l'aide des Turkomans Tekké, et, le onzième jour après notre fuite de Bokhara, nous étions sur les bords de l'Amou Darya et sur la bonne route de Merv. Nous avions fait tout ce chemin à travers les campements d'été des Turkomans, et nous avions reçu tout le temps la plus cordiale hospitalité.

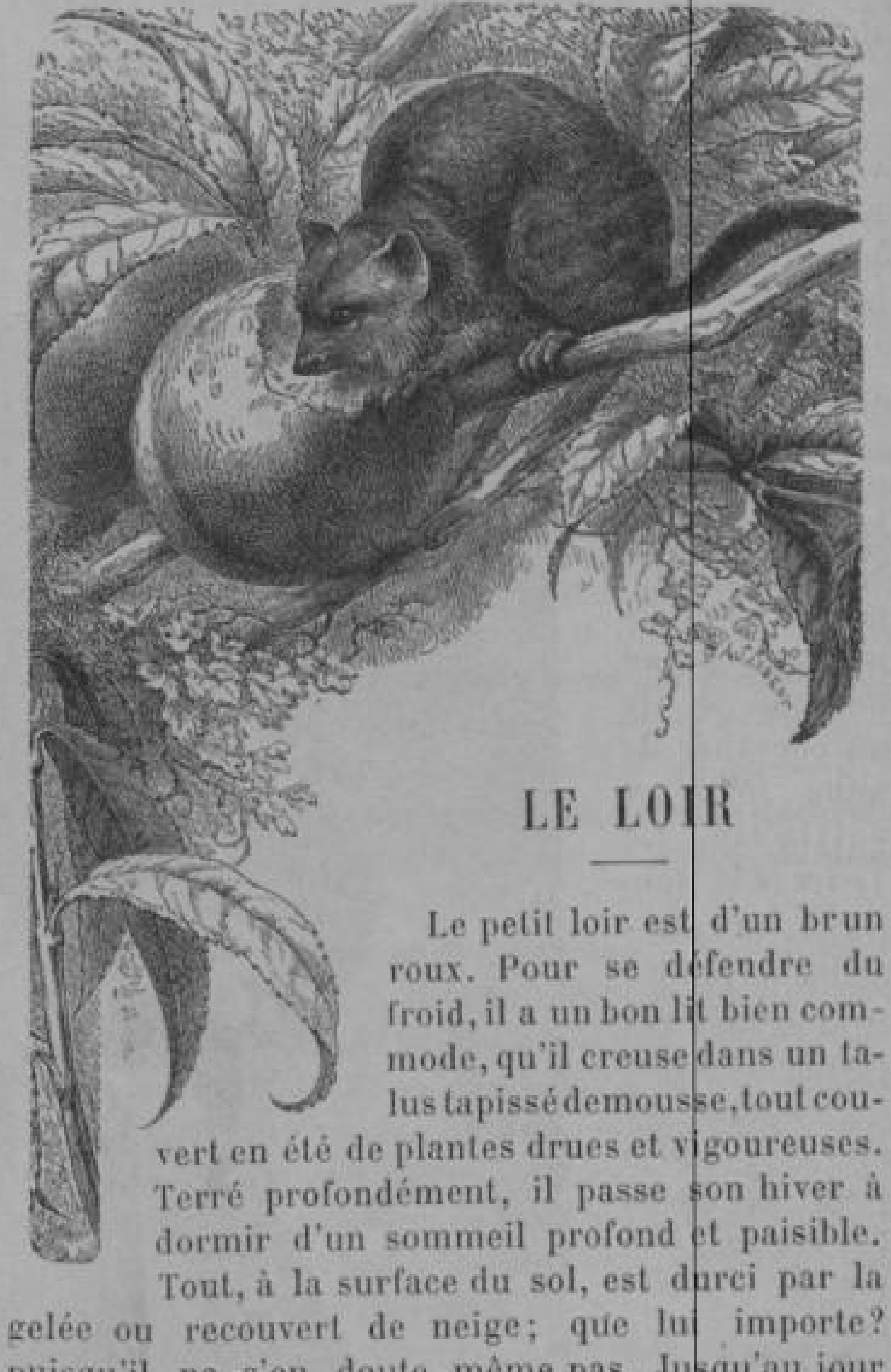
En route, Youçouf, qui n'était guère communicatif, m'apprit comment il s'y était pris pour faire évader nos amis.

« Je savais, me dit-il, sur quel chariot se trouvaient les trois prisonniers. Sur l'ordre de mon maître Mahmoud Yelvadj, je partis à l'avance pour Bokhara; comme vous voyagiez à petites journées, je n'eus pas de peine à me trouver à Bokhara deux jours avant vous. J'employai ces deux jours à me procurer un chariot tout pareil à celui où étaient enfermés Marghouz et les deux dames. J'y déposai des armes et je le fis suivre de trois bons chevaux. Dans le désordre qui accompagna l'arrivée de l'impératrice et de tout son monde, je conduisis ma voiture au beau milieu de la foule des autres. A un moment toutes les voitures s'arrêtèrent, les gardes désertèrent leur poste pour mieux voir l'empereur. Un homme qui était avec moi se chargea de faire causer le cocher du chariot où étaient les prisonniers. Il le fit si bien causer, qu'il l'entraîna assez loin de ses chevaux pour lui montrer la troupe des baladins. Alors j'emmenai bien tranquillement le chariot des prisonniers, après avoir chargé sur un de mes chevaux les armes que j'avais prises pour Marghouz. Les sentinelles qui m'avaient vu passer deux heures auparavant et qui avaient visité mon chariot vide, voyant repasser un chariot tout pareil, ne me firent aucune difficulté. A peine hors de vue, j'entrai dans le chariot, je rompis les fers de Marghouz, qui était enchaîné, je rassurai les deux dames, je fis monter les évadés sur mes chevaux de main, je laissai leur prison ambulante au milieu d'un champ, — et voilà tout. Ce n'était pas plus difficile que cela. »

Trois mois nous suffirent pour traverser la Perse, sans qu'il nous arrivât aucun incident notable. Au printemps de 596, année du Mouton (1199), nous nous trouvions à Bassorah.

A suivre. LÉON CAHUN.





LE LOIR

Le petit loir est d'un brun roux. Pour se défendre du froid, il a un bon lit bien commode, qu'il creuse dans un talus tapissé de mousse, tout couvert en été de plantes drues et vigoureuses. Terré profondément, il passe son hiver à dormir d'un sommeil profond et paisible.

Tout, à la surface du sol, est durci par la gelée ou recouvert de neige; que lui importe? puisqu'il ne s'en doute même pas. Jusqu'au jour où cessent les froids de l'hiver, le petit loir continue son somme. Mais voici le vent tiède du printemps; les feuilles vertes sortent des bourgeons, les oiseaux en joie se mettent chanter. Cette fois l'hiver est bien fini, le froid n'est plus à craindre; alors seulement le petit loir se décide à montrer le bout de son nez.

Il quitte la douce chaleur de son lit, se met à trotter et commence à s'enquérir de ses voisins et de ses amis. Arrêté au pied d'un mélèze, il regarde tout autour de lui et se dit : « Quel beau jour pour un premier jour de mars! La violette est en fleurs; le ciel est d'un bleu transparent. L'alouette a pris son essor : je l'entends là-haut qui chante. L'agneau, le poulain sont dans l'herbe verte. Ma foi! j'aime mieux être ici que de dormir encore dans mon trou. »

Alors il trottine, guilleret comme toujours, à travers champs, à travers bois, en quête de grains oubliés par hasard, ou de petites baies suspendues aux arbrisseaux. Du soleil levant jusqu'à la nuit close, la pauvre petite créature est heureuse à sa manière. Il regarde la terre, il regarde le ciel, et pense en lui-même : « Quel heureux petit loir je suis! »

Imité de l'anglais de Mme HOWITT

par J. GIRARDIN.

PROMENADES AUX ÉTATS-UNIS

LES CATARACTES DU NIAGARA

La grande Exposition à laquelle la puissante République des États-Unis a convié toutes les nations du globe, pour célébrer le centième anniversaire de sa fondation, vient de s'ouvrir à Philadelphie, le mois dernier.

Dès que des nouvelles précises nous seront parvenues, nous tiendrons nos lecteurs au courant des traits principaux de ce grand concours international, le premier célébré sur la terre américaine. Nous profiterons de l'occasion pour leur présenter les principales curiosités de ce grand pays, si intéressant à tant de titres.

A tout seigneur tout honneur; c'est donc par les cataractes du Niagara que nous commencerons cette série de tableaux pittoresques.

Le premier Européen qui ait décrit les chutes du Niagara est un prêtre français, le franciscain Hennepin: il les vit vers l'an de grâce 1678. Mais, dans le demi-siècle qui précéda cette date, elles avaient dû être connues successivement : de Champlain, dès 1615 ; des Jésuites, qui de 1634 à 1647 n'exécutèrent pas moins de dix-huit voyages entre le Saint-Laurent et le lac Supérieur ; et enfin de Robert de la Salle, qui, en 1670, releva minutieusement les contours des lacs Érié et Ontario. Si le silence gardé par ces explorateurs sur cette merveille de la nature américaine est difficile à expliquer, le peu qu'en ont dit leurs successeurs jusqu'à la fin du siècle dernier n'est pas moins étonnant. Il est vrai que les routes suivies alors par les trafiquants, les chasseurs et les missionnaires, laissaient toutes le Niagara à une certaine distance. Sur les rives des lacs et des rivières leurs tributaires s'élevaient déjà des établissements prospères, des villes florissantes, alors que rien ne troublait encore la solitude des grandes cataractes. Lors du voyage de Châteaubriand. c'était encore une aventureuse entreprise que de se frayer un chemin dans les lacis infréquentés de la forêt immense qui leur servait de rempart et de cadre. Aujourd'hui tout cela est bien changé; le courant des visiteurs qui s'épanche annuellement vers les fameuses chutes semble aussi abondant que celui de leurs ondes.

Sans doute, ainsi que l'ont affirmé des écrivains de la génération qui nous a précédés, on pouvait jadis, dans le double silence de la nuit et de la forêt vierge, saisir à plus de 15 kilomètres de distance les sourds mugissements de la cataracte. Mais aujourd'hui les hurlements des machines à vapeur, voguant, glissant dans toutes les directions, les sifflets des chauffeurs, les vociférations et les cris des camionneurs et des cochers, les clameurs et les murmures sans nombre et sans trêve s'élevant des fermes, des usines et des maisons de campagne alignées tout le long du fleuve, forment un concert où se perd à distance, comme dans l'orchestre d'une académie impériale de musique, la voix du grand artiste que l'on voudrait entendre. En outre, le soi-disant village qui couvre, sur la rive américaine, le plateau rocheux d'où se précipite le fleuve, ne diffère en rien, dans ses rues longues, droites et larges, dans ses nombreuses et fraîches constructions, ses six églises, ses douze élégantes hôtelleries et sa banlieue de magnifiques villas, de ce qu'on a l'habitude d'appeler une belle et bonne cité. De l'antique forêt ne cherchez pas vestige ; on l'a métamorphosée en jardins dessinés avec plus ou moins de goût, en tapis de gazon bien peignés, bien veloutés, en corbeilles de fleurs rares. Enfin les nombreuses usines, les scieries, les papeteries, alignées le long des chutes mêmes, dont une portion détournée par une prise d'eau a été consacrée à l'industrie, font penser involontairement au cheval Pégase, empêtré d'indignes harnais et soumis à la cravache d'un maquignon ou au fouet d'un charretier. Au reste, les âmes naïves qu'émeut encore le spectacle de la nature, la sainte poésie de la terre, doivent se féliciter de pouvoir contempler le Niagara tel qu'il est aujourd'hui, car s'il était entré dans l'esprit de quelque Barnum de le diviser, subdiviser et détailler en étangs et mares de parcs, en ruisselets de jardins, en jets d'eau de parterres ou même en bocaux à poissons rouges, il l'aurait fait.

Les cataractes sont divisées en deux sections qui appartiennent l'une aux États-Unis, l'autre au Canada. La première présente une ligne droite de 320 mètres de développement, tandis que la seconde, longue de 600, se contourne et se creuse en forme de fer à cheval, ce qui lui a fait donner le nom anglais de *horse-shoe*. Par ces deux larges brèches ouvertes dans une digue rocheuse, taillée à pic, se précipite tout le trop-plein du lac Érié, trop-plein évalué mathématiquement à 90 millions de mètres cubes par heure, ou, si l'on aime mieux, à 15 millions d'hectolitres par minute. Le nom de Niagara est une transformation du mot iroquois Ongakarra, qui signifie « l'eau retentissante comme le tonnerre ». On ne pouvait trouver une plus juste dénomination.

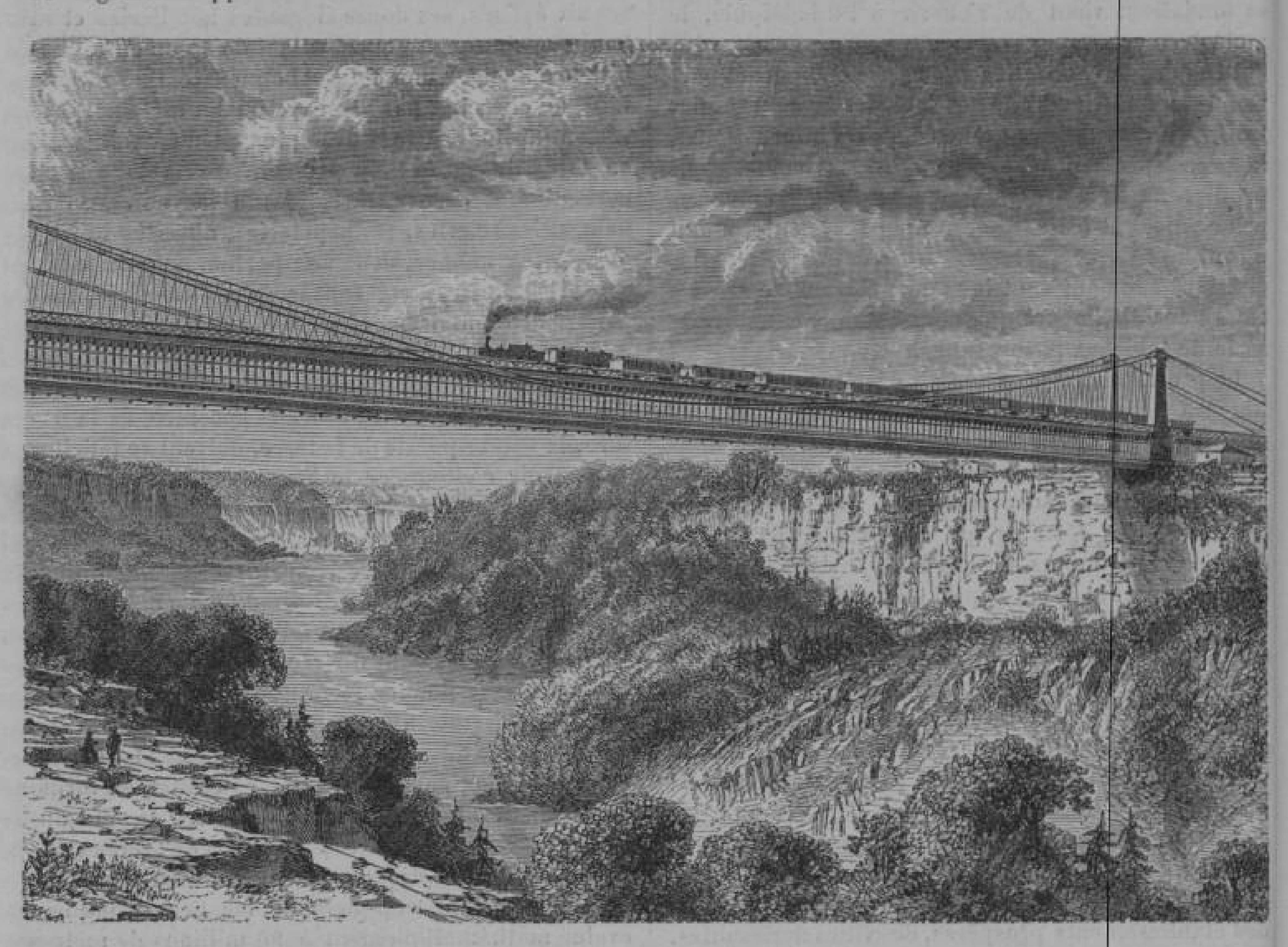
« Devant un tel spectacle, dit M. Deville, voyageur français, la première impression est la stupeur, et l'homme, incapable d'analyser ce qu'il éprouve, a besoin d'un peu de temps pour observer les détails de ce vaste ensemble. Quel peintre, quel musicien, quel écrivain en pourrait rendre l'effet saisissant ! Les merveilles de la nature éveillent en nous simultanément une foule de sensations complexes. La plume peut à peine noter l'une après l'autre chacune de ces impressions, qui se confondent et s'harmonisent pour exalter notre admiration. En face du spectateur s'élèvent des rochers rougeâtres, dont la

couleur fait ressortir les brillantes teintes de la masse liquide. Verdâtre à son sommet, celle-ci est veinée au-dessous de filets d'argent, puis se perd dans l'abîme en avalanches d'écume neigeuse. L'île de la Chèvre (Goat Island) se trouve au milieu des deux chutes, qui semblent à chaque instant devoir l'entraîner dans leurs impétueux tourbillons. Bien qu'elle résiste, grâce à ses puissantes assises, il s'en détache quelquefois des quartiers de rochers qui roulent dans des gouffres insondables. Une couronne de végétation apparaît seule au sommet de l'île, et surmonte les nuages épais qui du sein de l'abîme s'élèvent parés des étincelantes couleurs de l'arc-en-ciel. Du fond du gouffre bouillonnant monte en roulements de tonnerre la voix de la cataracte qui célèbre les grandeurs de sa propre création. »

Un magnifique pont suspendu franchit ce fleuve et unit la rive américaine à celle du Canada. C'est le *Great Suspension Bridge*, œuvre gigantesque, par laquelle le génie américain semble avoir voulu lutter de grandeur avec le Niagara lui-même. Ce pont se compose de deux tabliers superposés, à 8 mètres d'intervalle. Les piétons et les voitures passent sur le pont inférieur ; l'autre est réservé aux convois des chemins de fer de New York, de l'Érié et du Grand Occidental. Le pont n'a pas moins de 250 mètres de longueur et se balance au-dessus des flots mugissants du Niagara à une élévation plus grande que celle de la croix du Panthéon au-dessus du pavé des rues environnantes.

On n'évalue le prix de revient de ce pont qu'à deux millions cinq cent mille francs. Puisse-t-il durer longtemps pour l'honneur de l'industrie humaine !

Sur la rive américaine se trouve un escalier en bois, qui mène au plus haut sommet qui domine le fleuve. Moyennant une légère rétribution, un char mû par un mécanisme vous épargne même la fatigue de cette ascension et vous transporte, commodément assis, au-dessus de la cataracte qui se présente de profil, tandis que sous les pieds mêmes du spectateur un large torrent couvre d'écume la cime des rochers et se précipite en frémissant dans l'abîme. On a établi un pont sur le courant rapide qui forme la chute américaine. Ce passage serait effrayant sans les petits îlots de rochers qui, semblables à des sentinelles avancées, sont postés au bord du précipice. On arrive ainsi à l'île de la Chèvre (Goat Island), dont on peut faire le tour en voiture dans de gracieuses allées, percées dans des



Le pont suspendu du Niagara. (P. 8, col. 1.)



Vue générale des cataractes du Niagara. (P. 7, col. 2.

bois touffus, où à chaque pas on a ménagé de jolis points de vue sur les rapides formés par l'écoulement du lac Érié. Les bords de cet impétueux torrent et les quelques îlots qu'il ronge incessamment offrent l'image de la lutte des éléments et sont jonchés de troncs d'arbres déracinés. La carcasse d'un navire brisé sur les rochers ajoute à l'effet de ce tableau de destruction. Tous ces flots agités semblent hâter leur course vers l'abîme.

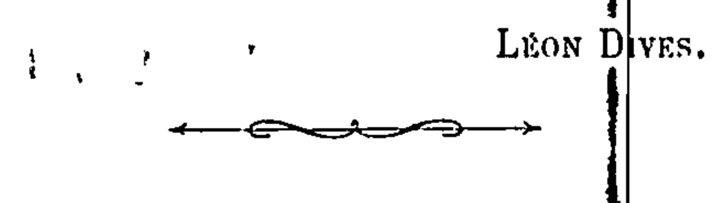
Les touristes aventureux, qui ne se contentent pas de l'imposant spectacle de ces eaux mugissantes, poussent leurs excursions jusque sous la muraille liquide. M. Deville a décrit les émotions d'une de ces dangereuses explorations : « Il me faut d'abord remplacer mes vêtements par une chemise et un pantalon en laine, puis recouvrir le tout d'un costume complet en caoutchouc. Mon guide porte le même uniforme. Ces apprêts terminés, nous partons, et bientôt nous sommes sous la cascade, qui nous accueille par une large douche : c'est le baptême du Niagara. Un escalier, fragile et glissant, s'enfonce sous la voûte liquide ; nous descendons avec précaution, et le nègre m'avertit de tenir ma main devant ma bouche, car sans cette précaution il serait impossible de respirer au milieu du nuage de gouttelettes d'eau qui tourbillonnent autour de nous. Une masse épaisse de cristal verdâtre s'arrondit en arche devant nous et laisse à peine tamiser, dans ses couches liquides, une douteuse clarté qui nous guide dans un petit sentier le long des rochers dont la paroi s'incline sur nos têtes. Nous cheminons ainsi dans un couloir de pierre et d'eau, où l'on ne peut rien distinguer, où tout autre son que le fracas épouvantable de la chute des ondes ne saurait se discerner. Enfin nous atteignons une petite anfractuosité du roc, où l'air, emprisonné et refoulé sans cesse par l'irrésistible colonne d'eau de la caratacte, s'agite en violents tourbillons, et a valu à cet enfoncement le nom de grotte des Vents. Accroupis dans cette étroite retraite, nous respirons à pleins poumons, et pendant quelques minutes nous plongeons du regard dans l'épaisseur du fleuve qui se précipite par-dessus nous. Le nègre me demande si j'ai le courage d'aller plus loin. Je me lève, et nous voilà repartis ; mais nous avançons avec peine et en marchant sur des cailloux roulants. Cependant j'avançais toujours, quand le guide m'arrêta sur le bord même d'un ressaut de rocher, formant un précipice que nul encore n'a sondé. En conséquence, je casse un fragment de roche, en souvenir de ma périlleuse exploration ; puis nous revenons sur nos pas et bientôt j'éprouve, je l'avoue, une vive satisfaction à respirer en plein air. Un éboulement, un faux pas ou même la chute d'une pierre pouvait, dans cet humide souterrain, mettre un terme à ma curiosité et à mes voyages.

« Le guide me donna un certificat constatant que j'ai traversé la cataracte centrale. Ce papier me rappelle une exploration que je ne recommencerais certes pas, mais que je recommande à tout être blasé et en quête d'émotions. Elles ne lui feront pas défaut dans la grotte des Vents. »

Le visiteur a toujours à redouter, dans ces téméraires explorations, entre autres périls, un de ces éboulements qui ont déjà plusieurs fois modifié l'aspect des chutes du Niagara.

On a vu de nos jours des masses considérables se détacher de l'une et l'autre rive. Le fleuve, en effet, lime sans cesse la surface du rocher d'où il se précipite et les tourbillons de la cataracte en creusent incessamment la base. Les géologues assurent qu'autrefois la chute se trouvait à Lewiston, non loin du lac Ontario. Elle se rapproche ainsi du lac Érié : peut-être un jour la digue qui sépare les deux lacs et qui diminue toujours d'épaisseur disparaîtra complétement et leur laissera confondre les niveaux aujourd'hui si différents de leurs eaux. Combien de siècles s'écouleront avant cette époque ?

LÉON DIVES.



LA FLEUR DU LAURIUM

L'horticulture fait tous les jours de si grands et de si rapides progrès, que nos parterres sont décorés aujourd'hui d'une multitude de fleurs dont on ignorait l'existence il y a quelques siècles à peine.

En revanche, on peut être certain que bien des fleurs connues des anciens, décrites par les écrivains de l'antiquité, ont aujourd'hui complétement disparu.

Un curieux hasard vient de faire retrouver dernièrement une plante ainsi oubliée depuis quinze cents à deux mille ans.

Au pied du Laurium reposaient, il y a encore quelques années, des montagnes de scories, provenant d'anciennes mines d'argent exploitées par les Grecs.

Un savant, ayant eu l'idée d'examiner ces scories, reconnut qu'elles renfermaient encore une quantité considérable de métal, qui avait échappé au mode d'extraction des anciens, mais que les procédés modernes permettraient facilement d'extraire.

Cette découverte amena la fondation d'une compagnie qui obtint du gouvernement athénien l'autorisation d'exploiter les scories du Laurium, non toutefois sans avoir eu à lutter contre de nombreuses complications diplomatiques.

Or sous ces scories dormait depuis au moins quinze cents ans la semence d'une papavéracée du genre *Glaucium*.

Dès que les travaux de déblaiement commencèrent, on vit germer de tous côtés sur le sol la plante ensevelie, et bientôt se montrèrent en abondance les jolies corolles jaunes de cette fleur, inconnue à la science moderne, mais qui se trouve décrite dans Pline et Dioscoride.

Voilà donc une fleur que des circonstances inconnues avaient fait disparaître de la surface du globe, et que la lumière du soleil a réveillée après un sommeil de près de deux mille ans.

H. Norval.

LES VINS DE CHAMPAGNE

On pourrait appeler la France le pays du vin. Nulle autre contrée ne saurait rivaliser à ce point de vue avec notre belle patrie, qui produit à elle seule plus des deux tiers du vin récolté sur la surface du globe.

Toutes les nations sont nos tributaires pour les vins, et le montant du tribut annuel que nous fournit ainsi l'étranger est un des principaux élements de notre fortune publique.

Le vin de France le plus estimé par les étrangers est le champagne, le plus vif, le plus pétillant et, pour tout dire, le plus spirituel des vins, ou, à tout le moins, le plus salutaire et le meilleur, s'il faut s'en tenir aux termes d'une grave délibération de la Faculté de Paris. Dijon et Bordeaux prétendent bien qu'elle a été prise après boire, mais, dans l'espèce, ce ne saurait être un cas de nullité.

Les deux cantons privilégiés pour cette culture sont la *montagne de Reims* (le Sillery), à quelque distance de la ligne de Paris à Strasbourg, et la *rivière de Marne* (l'Ay), dont le chemin de fer longe les coteaux. L'hectare de vigne s'y vend, dans les bons endroits, de 25 à 30 000 francs.

Cette fortune est d'hier. On conte, il est vrai, que l'empereur Wenceslas, qu'il faut bien que j'appelle le plus ivrogne des empereurs, puisque ses ministres le trouvaient plus souvent sous la table que sur le trône et que ses sujets finirent par l'y laisser, usait fort des vins de Champagne. Philippe de Bourgogne, qui signait joyeusement ses ordonnances : « Philippe, duc des bons vins, » ne mettait pas, pour son dîner, le Sillery bien loin du Beaune. Mais ce ne fut réellement qu'au XVIe siècle que la réputation du champagne se fonda : François Ier, Henri IV, même le pape Léon X, tous amoureux des belles et bonnes choses, voulurent avoir des vignes à Ay. Au XVIIe siècle, elles devinrent à la mode. Un bénédictin, dom Pérignon, cultiva si bien la vigne de l'abbaye d'Hautvillers, que ce clos est resté un des meilleurs crus de la province; et la maréchale d'Estrées fit traiter le vin, dans les caves de son château de Sillery, avec un tel soin, que les gourmets de la cour n'en voulurent point d'autre. Toute la Régence eut la passion du vin d'Ay, et les gens qui croient à l'influence du physique sur le moral ont remarqué que la société du XVIIIe siècle, si charmante d'esprit, de pétulance et malheureusement aussi de légèreté, buvait autant de café et de vin de champagne que celle du XIXe fume de mauvais tabac et boit de vin frelaté.

Les vins rouge de Champagne étaient encore les plus estimés lorsque en 1780 un vigneron d'Épernay, M. Moët, osa faire 6000 bouteilles de vin mousseux. On cria à la folie, au sacrilége. La folie se trouva sagesse. La Champagne exporte aujourd'hui autant de millions de bouteilles que le négociant d'Épernay en fabriquait de milliers il y a quatre-vingts ans. Dans les bonnes années, elle en produit deux ou trois fois autant, et certaines bouteilles portent quelques-uns des beaux noms de France.

Le champagne Clicquot, l'un des plus célèbres, n'a pas de rivaux à Pétersbourg ou à Londres. Cette prospérité date pourtant d'une époque funeste, de 1814. Mme Clicquot reçut alors chez elle l'empereur Alexandre et lui fit les honneurs de sa cave. L'empereur, de retour à Pétersbourg, ne voulut plus boire que du champagne fourni par son hôtesse de Reims. Point n'est besoin d'ajouter que la cour le trouva excellent et, à l'exemple du maître, déclara qu'on n'en pouvait boire d'autre.

En 1855, malgré la guerre, les Russes ont bu 675 400 bouteilles de vin de Champagne; mais en 1857, après la paix, et sans doute pour mieux la fêter, ils en consommèrent 1 032 503 bouteilles. Depuis, l'exportation du champagne a plus que doublé pour la Russie seulement. Si l'on songe à quel prix élevé se vend ce vin, on voit que nous avions raison de dire que le commerce des vins est une des bases de notre fortune nationale.

P. Vincent.

LA PETITE DUCHESSE[1]

III

Nuages.

Les jours qui suivirent sa sortie du Sacré-Cœur, Alberte devint comme l'ombre de sa sœur. Elles voletèrent ensemble des magasins du Louvre à ceux du Petit-Saint-Thomas, visitèrent tous les couturiers et tous les coiffeurs en renom, et une véritable transformation s'opéra. La pensionnaire aux manières simples, à la physionomie candide, fit place à une adolescente enfiévrée, flâneuse, attifée selon le dernier genre, c'est-à-dire de la plus singulière façon. La première fois qu'elle parut devant son beau-frère, portant, à l'instar d'un chien caniche, une plaque de petits frisons entre les deux sourcils, grandie par une robe traînante, grossie par un pouf savant, celui-ci salua jusqu'à terre en disant :

1 Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410.

« Fort brillante, la petite duchesse. »

Il n'en fallut pas davantage pour mettre cette appellation à la mode et bientôt les domestiques eux-mêmes dirent :

« Je crois que madame sort en voiture avec la petite duchesse. »

Alberte rayonnait et se trouva la plus heureuse personne du monde pendant quinze jours. Au bout de ce temps, elle commença à éprouver un secret ennui dans le rôle de poupée qu'elle remplissait entre les mains de sa sœur. Mme de Valroux, on se le rappelle, était clouée chez elle par son grand deuil. Son mari, aussi léger qu'elle, lui faussait souvent compagnie; il visitait fréquemment sa mère qu'il aimait, ce qui faisait honneur à son cœur, et il fréquentait beaucoup le café et son écurie, ce qui faisait moins d'honneur à son caractère. La présence d'Alberte sauvait la jeune femme d'une solitude détestée et elle joua avec elle à la poupée jusqu'à l'égoïsme. L'habiller, la déshabiller, la coiffer de dix façons différentes, lui essayer ses propres costumes pour se rendre compte de l'effet qu'ils produisaient, devint l'emploi de sa journée.



Celui-ci salua jusqu'à terre. (P. 11, col. 2.)

Pendant quinze jours Alberte s'amusa d'elle-même; mais elle était intelligente et l'ennui vint. Elle commença par éluder le plus possible les transformations de toilette, elle devint beaucoup moins docile dans les séances de coiffure et poussa l'audace jusqu'à dire que le catogan qu'elle portait était aussi gênant que ridicule. Devant ces petites résistances, Mme de Valroux devint grondeuse, et chaque séance de toilette se transformait en discussion souvent orageuse.

Alberte, pour échapper à son rôle de mannequin, réclamait passionnément les longues promenades en voiture que Madeleine raccourcissait comme à plaisir.

Un jour elles partirent pour le bois; mais, à peine eurent-elles atteint le lac, que Mme de Valroux donna ordre de retourner à Paris.

Dans l'avenue de l'Impératrice, Alberte demanda à mettre pied à terre pour se promener un peu, ce que Madeleine accorda de mauvaise grâce.

Bientôt elle fit signe au cocher de se rapprocher, et comme Alberte lui disait :

« Où allons-nous ? »

Elle répondit :

« Nous rentrons, il fait un temps affreux.

— Il fait très-beau, je t'assure, et il n'y a pas une heure que nous sommes sorties. »

Mme de Valroux la regarda d'un air mécontent.

« Sais-tu que tu deviens la contradiction incarnée, Alberte ? dit-elle.

— Sais-tu que tu me traites comme une enfant de six ans, Madeleine?

— C'est possible ; une enfant est une enfant, qu'elle ait six ans ou treize ans, et je ne t'ai pas retirée du Sacré-Cœur pour être sans cesse contrariée par toi.

— Oh ! c'est bien toi qui me contraries sans cesse. Marcher sur les talons de ces bottines que tu m'as forcée de mettre est un supplice.

— Eh bien, je te propose de rentrer.

— Pourquoi faire?

— Nous avons à essayer la toilette qui inaugure mon demi-deuil.

— Nous..... Puisque ce n'est pas moi qui la porterai, il est bien inutile que je l'essaye.

— Dans tous les cas tu ne peux te promener seule.

— Donne-moi Mme Louise ou Céline.

— J'ai besoin d'elles ; tu es vraiment insupportable avec ton goût de promenades. Une femme doit aimer son intérieur. »

Alberte se mit à rire sous son voile.

« Ah ! si Médéric entendait ! dit-elle gaiement.

— Je sais bien que vous vous arrangez maintenant tous deux pour me désobliger. Ce qui n'empêche pas qu'il me répète à satiété que rien n'est ennuyeux comme une fille de ton âge, qu'on ne sait qu'en faire et que plusieurs de ses amis ne se soucient plus de tenir dans son salon des conversations de pensionnaire.

— Il est certain que je n'ai jamais entendu chez papa, ni au couvent, les niaiseries que disent ces messieurs, répondit Alberte en devenant rouge, et puisque je les gêne, je remonterai le soir dans ma chambre.

— Ce sera très-bien vu. Que voulez-vous, Joseph? »

Joseph, le groom, s'approchait la casquette à la main.

« En promenant les chevaux, nous avons rencon-

tré monsieur dans son tilbury. Il nous a remis ceci pour madame la marquise. »

Et il tendit à la jeune femme une enveloppe armoriée.

Elle la déchira et lut à demi-voix ces quelques lignes :

« Ma nièce, j'apprends que vous avez retiré Alberte du Sacré-Cœur et je ne l'ai pas encore vue. Si les convenances vous empêchent de sortir, et je ne puis que vous approuver de porter sérieusement le deuil de M. de Baillery, j'enverrai Méril la chercher; il vous la reconduira.

« Votre tante bien affectionnée,

« Duchesse de la Rochefaucon. »

« Ah ! mon Dieu, je l'avais absolument oubliée, » murmura Mme de Valroux.

Elle releva la tête, jeta un regard singulier à Alberte dont l'attitude et la physionomie étaient encore pleines d'agression, et dit de son ton habituel :

« Veux-tu venir voir notre tante de la Rochefaucon, Alberte ?

— Oui, oui, cela nous promènera, » répondit Alberte désarmée par ce ton léger, aussi bien que par la proposition elle-même.

Elles remontèrent en voiture, et le groom, en fermant la portière, jeta au cocher l'adresse suivante :

« Rue de Lille, 39. »

Pendant le trajet, Mme de Valroux, qui n'était au fond, malgré sa jeunesse, qu'une ennuyée, demeura blottie dans un coin du landau.

Alberte, au contraire, assise droite, regardait au dehors et faisait mille remarques piquantes qui n'eurent pas, ce jour-là, le don de dérider sa sœur,

« Ah ! mais tu t'ennuies avant d'y être, Madeleine, dit-elle tout à coup : à quoi bon?

— C'est plus fort que moi, le nom de l'hôtel seul me donne la migraine.

— Par exemple! j'aime beaucoup le nom de papa.

— Aussi ma tante de la Rochefaucon t'adore.

— Tu crois ?

— Certainement.

— Cependant elle ne vient jamais me voir.

— Elle est trop majestueuse pour les parloirs, mais elle t'envoie des bonbons et Méril, c'est énorme.

— Méril est très-bon.

— Oui, mais ennuyeux aussi.

— Moi, si j'avais des domestiques, je les voudrais comme ceux de ma tante de la Rochefaucon.

— Il n'y en a plus comme cela.

— Pourquoi ?

— Au lieu de t'appeler la petite duchesse, on aurait dû te nommer mademoiselle Pourquoi. Tu sais que je m'occupe peu des domestiques, qui sont tous plus ou moins difficiles. Nous sommes arrivées. Ah! mon Dieu! peut-on habiter par goût un pareil hôtel ? »

Tout le monde n'eût pas été de l'avis de la jeune



Elle posa sur les jeunes fronts un baiser plutôt cordial que maternel. (P. 14, col. 2.)

femme. L'hôtel de la Rochefaucon comptait parmi les plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain et nul n'avait plus grand air. Sur les lourds panneaux de chêne de sa porte cochère étaient sculptés un large bouclier et un pennon terminé en fer de lance qui annonçaient à tout passant l'illustration guerrière de la famille. Une vaste cour pavée, sur laquelle on aurait vainement cherché un brin d'herbe ou une tache de boue, séparait la rue de l'hôtel. On distinguait néanmoins très-bien de la rue, sur le fronton noirci, l'écusson armorié portant de gueules au faucon naturel chaperonné d'azur posé sur une roche de sable et surmonté du tortil de baron, qui avait précédé la couronne ducale.

Ce qui manquait évidemment à l'habitation, c'était la vie. Plusieurs des hautes fenêtres, il y en avait onze à chaque étage, étaient assombries par des volets intérieurs fermés en plein jour, et à toutes les autres il y avait une telle profusion de rideaux soigneusement tirés, correctement drapés, que l'aspect en était quasi aussi froid.

Lorsque le landau entra dans la cour, un concierge, en habit de ville très-soigné, sortit d'un petit bâtiment placé à l'ombre d'un pilastre ; mais, reconnaissant la livrée, il s'inclina et tourna les talons. La voiture, rasant le perron, alla s'arrêter devant une porte assez grande pour donner accès dans un hôtel ordinaire, mais qui ne jouait cependant que le rôle d'une petite entrée.

La marquise et Alberte descendirent, entrèrent dans un grand vestibule et gravirent un escalier où se voyaient à profusion les riches ornementations d'un autre temps, mais qui n'avait rien emprunté à la mollesse moderne. Les marches étaient larges, polies, d'une seule pierre, mais sans chemin velouté ; la rampe était une merveille de serrurerie, mais sans revêtement précieux ; c'était sur du fer qu'on s'appuyait, et non point sur de l'ébène ou sur des cordons soyeux.

A chaque palier Madeleine s'arrêtait pour frissonner un peu. Alberte la devançait joyeusement et l'attendait en la querellant sur sa lenteur.

Dans une première antichambre elles trouvèrent un vieux domestique en culottes courtes qui les précéda sans mot dire à travers de grands appartements silencieux, et les introduisit dans une pièce meublée à la Louis XIII, et où se trouvait la duchesse de la Rochefaucon, en la seule compagnie de ses illustres aïeux, dont les portraits à la toile crevassée laissaient apparaître çà et là sur la boiserie grise le visage pur d'une épousée de quinze ans, entre la face altière et sombre d'un guerrier en cuirasse et le visage souriant et fin d'un courtisan grand seigneur.

La duchesse de la Rochefaucon était un beau type de l'ancienne noblesse. Elle avait un peu de roideur, mais beaucoup de majesté, adoucie par cette politesse exquise qui s'allie parfaitement avec la dignité, d'où qu'elle vienne. Son visage avait au repos une froideur vraiment glacée, grâce à sa lèvre inférieure qui avançait comme le rebord d'une coupe, et à la grande rigidité de traits inhérente à une vieillesse avancée ; mais elle saluait avec une noblesse pleine de grâce et son sourire était bienveillant.

A l'entrée de ses nièces, elle plia la lettre qu'elle lisait, toucha de son doigt d'ivoire le pince-nez d'écaille qui glissa sur le satin de sa robe, posa tour à tour sur les jeunes fronts, qui s'inclinaient devant elle, un baiser plutôt cordial que maternel, et leur demanda cérémonieusement de leurs nouvelles, puis, se renversant dans son fauteuil :

« L'oiseau a donc réussi à quitter la cage, dit-elle en indiquant du geste à ses nièces le sofa placé en face d'elle. Tu as pris là une assez grande responsabilité, Madeleine ; y as-tu songé ? »

Madeleine remua sur le sofa et répondit avec une pointe de maussaderie :

« Alberte ne faisait que me tourmenter, ma tante. Il me semble que je vous l'avais dit. Malgré ses plaintes, je ne pensais pas du tout à lui faire quitter le Sacré-Cœur ; mais il y a quinze jours elle est devenue si pressante, que sans avoir même le temps de vous consulter, je l'ai fait chercher.

— Parce que tu étais en grand deuil, remarqua Alberte, qui suivait mot à mot le récit de sa sœur.

— En très-grand deuil, dit la duchesse, arrêtant par cette parole la réponse de Madeleine, qui eût été vive si l'on en jugeait par la rougeur qui lui était soudainement montée aux joues. M. de Baillery était le frère consanguin de la marquise douairière de Valroux. Je sais que le deuil est sévère pour une femme de ton âge ; mais le décorum doit toujours être gardé et je n'ai point été surprise de ne pas te voir les premiers jours.

— Je vous le répète, ma tante, je n'ai pas un moment à moi. J'aurais voulu vous consulter pour Alberte que je ne l'aurais pas pu.

— J'ai été consultée. Mme la Supérieure m'a écrit.

— Ah !

— Mais tout en la remerciant de cette déférence, tout en regrettant qu'Alberte ne profitât pas plus longtemps des enseignements de femmes aussi distinguées, j'ai dû répondre que cela ne me regardait pas. »

En disant ces paroles, la duchesse passait ses doigts dans le nuage d'argent formé par ses papillotes gauches, disposées à la Sévigné, et son visage s'empreignit de cette sorte d'expression béate qui n'a rien d'élevé et qui est tout simplement l'expression d'un égoïsme élégant, mais profond et habituel.

Sa papillote élargie par le mouvement de ses doigts, elle changea le sujet de la conversation, demandant des nouvelles des autres membres jeunes de sa famille qu'elle voyait assez rarement, puis elle reparla du deuil, et une discussion s'engagea entre elle et Mme de Valroux sur l'époque précise où l'on

pouvait arborer le demi-deuil en pareille circonstance.

Après beaucoup de pour et de contre, il fut arrêté que, sans manquer absolument aux convenances, la jeune marquise se trouvait autorisée à glisser un peu de blanc et de gris dans sa sombre toilette. Le violet était trop noir pour elle, le lilas ne lui seyait pas; mais le gris perle était une nuance acceptable.

Cela entendu, la jeune femme se leva pour prendre congé. Lorsqu'elle eut reçu le froid baiser de sa tante, celle-ci fit un geste. Alberte s'éloigna de quelques pas et tourna sur elle-même. La duchesse suivait de l'œil tous ses mouvements et un sourire flottait sur ses lèvres pâlies.

« Elle sera grande, dit-elle en hochant lentement la tête, d'une belle taille, elle sera... Mais adieu, petite, n'oublie pas le chemin de l'hôtel: je serais fâchée et M. Méril aussi. »

Sur ces paroles elle fit un geste d'adieu plein de grâce et les deux sœurs sortirent. Dans le salon voisin attendait, non pas le laquais en petite livrée, mais un vieillard en livrée correcte, culottes courtes, bas blancs, souliers à boucles, gilet orange, chapeau galonné. Cet homme, au visage parcheminé, à la physionomie discrète, à la démarche silencieuse, s'arrêta en voyant la porte s'ouvrir, et un sourire détendit ses lèvres. C'était le maître d'hôtel, le factotum de la duchesse, le vieux Méril, qui allait porter les compliments de la grand'tante à Alberte et un sac de chocolat praliné.

En l'apercevant, Alberte courut vers lui, et avant même qu'il eût pu se douter de ses intentions, passa les deux bras autour de son long cou incliné comme pour un perpétuel salut.

Le vieillard posa respectueusement les os bien rasés de son énorme menton sur le front satiné de l'enfant, et recula pour saluer dans toutes les règles la marquise de Valroux, qui ne comprenait rien à l'élan de sa sœur.

Elle avait beaucoup connu Méril, elle l'avait toujours vu dévoué, complaisant; mais qu'il lui vînt à l'idée de l'embrasser, jamais.

Aussi, quand elle se retrouva en voiture avec Alberte, se mit-elle à la gourmander sur ses manières familières avec le vieux maître d'hôtel.

Alberte aurait pu lui répondre que, depuis qu'elle se connaissait, elle avait trouvé en ce vieux serviteur l'affection la plus dévouée et la plus délicate, qu'il lui consacrait, au détriment de sa propre famille, ces heures de parloir pour lesquelles sa parente n'avait presque jamais l'idée de se déranger, qu'elle avait le cœur trop bien fait pour se montrer ingrate. Elle n'entra pas dans toutes ces considérations et répondit simplement avec sa franchise ordinaire :

« J'aime beaucoup Méril, il a toujours été très-bon pour moi, et puisqu'il n'est pas pauvre, que je ne puis pas lui donner des souliers, des chapeaux, de l'argent, je l'embrasse pour le remercier. »

Et changeant soudain de conversation :

« J'aime aussi beaucoup l'hôtel de ma tante, il ne change jamais.

— Oh! certes, c'est la plus monotone des demeures. Ce salon, réputé superbe, ne contient pas une jolie chose.

— Oh! » s'écria Alberte; puis se ravisant:

« Tu as peut-être raison, dit-elle ; chez ma tante rien n'est joli; mais c'est plus que joli, c'est... oui, c'est très-beau. »

Madeleine la regarda de cet air singulier qu'elle avait déjà pris.

« Tu trouves ? dit-elle ; tant mieux. »

Et se blottissant dans le fond du landau, elle se mit à combiner mathématiquement en quelque sorte ce qu'elle ferait entrer de gris et de blanc dans la toilette de demi-deuil qu'elle inaugurerait le lendemain.

A suivre. M[lle] ZÉNAÏDE FLEURIOT.



L'HERMINE

Un peu plus grande que la belette, dont elle est sœur, et qui est la plus petite de la famille des martres, l'hermine atteint 26 centimètres, depuis le bout du museau jusqu'à la naissance de la queue; c'est là son maximum. Elle habite toute la région boisée du nord, se rencontre dans les pays tempérés, où jadis elle a été commune, et descend en Asie jusqu'à l'équateur, où vous ne la reconnaîtriez pas sous le vêtement qu'elle y conserve. Il est vrai que ce n'est plus une hermine; car elle ne porte ce nom que lorsqu'elle a sa robe blanche.

Ce n'est qu'en hiver qu'elle prend cette dernière livrée; sa blancheur est d'autant plus éclatante que le froid est plus dur. Cette blancheur est complète, à l'exception de la queue, dont l'extrémité est d'un beau noir et qui, à sa base, est teintée d'un jaune de soufre. En été, l'hermine a chez nous le dessus du corps d'un marron pâle, avec un reflet roux qui l'a fait appeler *roselet*. Dans le nord, à la même époque, son manteau est d'un noirâtre plus agréable; dans le sud, il est d'un jaune vif, tirant sur la couleur de feu, et d'une jolie nuance qu'il garde en toute saison.

Au pays des belles martres, chose étrange, l'hermine est de pauvre qualité : dans les forêts canadiennes, où elle abonde et où elle désole le trappeur dont elle mange les amorces, elle ne vaut pas la peine d'être recueillie. Mauvaise également au Kamschatka et dans les environs d'Irkoutsk, elle devient bonne où la zibeline est médiocre.

C'est vers l'Oural qu'elle a toute sa beauté. La meilleure se vendait aux foires de Kazan, où l'apportaient les Arméniens, chez lesquels on allait aussi la prendre. De là son ancien nom de rat d'Arménie,

ou plutôt d'Herménie comme on disait alors ; d'où est venu celui qu'elle a maintenant.

Tout le monde connaît les hauts faits de la belette; on sait qu'elle bat le surmulot, qui est deux fois plus gros qu'elle, et ne craint pas d'attaquer une proie beaucoup plus volumineuse. Boitard l'a vue tranquillement perforer la tête d'un lièvre, en dépit des efforts que faisait le malheureux pour se délivrer; il ajoute : « On dit qu'une belette cramponnée au cou d'un faisan ou d'un tétras se laisse emporter dans les airs plutôt que de lâcher prise; et je le crois depuis que j'ai vu ce que je viens de dire. » Mieux que cela, il est arrivé à la belette d'être saisie par un oiseau de proie et de juguler le rapace qui l'avait prise.

L'hermine est encore plus audacieuse; elle surprend, dit-on, l'ours et l'élan pendant qu'ils dorment, leur entre dans l'oreille et ne s'inquiète pas de leur agonie. On dit même qu'elle se jette sur l'aigle sans plus de souci que la belette sur le faisan, et qu'elle se laisse emporter vers les nues.

Dans la lutte, son courage est mêlé de fureur. Captive, elle mord les barreaux de sa prison avec frénésie et ronge en peu de temps le bois épais de sa muraille. C'est de la colère plutôt que du désespoir : elle n'en perd pas l'appétit, n'en mange pas moins, tous les jours, bien au delà du volume et du poids de son corps, et vous arrache à petites bouchées la nourriture des mains. La contrariété l'exaspère; elle se jette sur l'objet qui l'irrite, en criant d'une voix stridente; elle a des cris de pie-grièche, des sifflements de reptile; ses yeux étincellent et deviennent rutilants.

L'hermine. (P. 15, col. 2.)

Enfermée dans une grange, elle tue jusqu'à la dernière souris, y en eût-il des milliers, et poursuit les plus gros rats jusque dans leurs trous, ce qui la rend utile et la fait respecter des paysans russes. Par contre, le chasseur l'a vivement traquée, en raison du prix de sa dépouille : il n'est pas de robe qui ait plus de prestige et qui l'ait gardé plus longtemps. Le Samoïède l'offre encore aux esprits qu'il redoute, et le Peau-Rouge au manitou qu'il invoque.

L'Asiatique avait fait de l'hermine la marque du pouvoir bien avant l'époque où les Francs la recherchèrent. Le blason en a composé deux de ses émaux et en a enveloppé ses écus. Elle a décoré la mitre, rehaussé la pourpre, orné le drap d'or et caractérisé le manteau, signe d'honneur et d'investiture. Quand Philippe le Bel reconstitua le Parlement, dont il fit une cour de justice, il lui donna l'hermine, parce que la dite cour « représentait la majorité des rois »; et toute délégation de la puissance souveraine conféra le royal insigne. L'étoffe et la broderie ont varié : le rouge a remplacé l'azur, les abeilles ont détrôné les lis : la même fourrure couvre encore le pape et l'empereur.

Ne la voyant que sous sa robe blanche, on a fait de l'hermine un symbole de pureté. La Bretagne la prit pour armoiries; un duc de cette province la mit au collier d'or de ses chevaliers; un roi de Naples fit de même, et tous deux lui donnèrent pour devise : « Plutôt mourir que me salir. » Devise menteuse : l'hermine n'a pas de ces nobles scrupules. A part les taches de sang qui ne manquent jamais à la robe d'un égorgeur; si la sienne est exempte de souillure, c'est parce que dans la rude saison où elle est blanche la boue n'existe pas. Mais que le temps s'adoucisse, et la perfide, loin de redouter la fange, ira dans les marais piller les nids d'oiseaux, dont elle gobe les œufs et croque les petits. On la trouve souvent dans les lieux humides, c'est-à-dire dans les bourbiers, où la proie est commune. A défaut de chair vive, elle mange fort bien le cadavre et se laisse parfaitement prendre aux amorces de charogne.

Ainsi que la martre, elle habite les forêts et recherche la solitude. Elle s'apprivoise cependant, comme tous les membres de la famille; mais l'intimité lui enlève beaucoup de son prestige : elle sent mauvais; et dès qu'elle n'est plus sous l'influence du froid, elle brunit, même au cœur de l'hiver.

Mme Henriette Loreau.





Les Bédouins l'entourèrent en foule. (P. 18, col. 1.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

XII

Le pays des Sarrasins.

La ville de Bassorah est située à l'embouchure du fleuve Euphrate, un des plus grands du monde. Il est comme une mer d'eau douce qui se rencontre avec une autre mer d'eau salée. Grande fut notre surprise à nous autres gens de la lande quand nous vîmes pour la première fois ce désert liquide, cette plaine d'eau verte qui s'enfle et s'affaisse sans cesse, et où les bateaux à voiles blanches s'avancent en se balançant comme des chameaux.

Nous marchâmes vers la ville, cherchant un endroit où nous loger, car nous n'avions pas de tente avec nous. Nous nous avancions à travers des ruines. La ville de Bassorah, autrefois si florissante, est bien déchue. Je finis par apercevoir, au milieu des ruines, des jardins et des touffes de palmiers, un édifice élevé, semblable à un château fort; à la distance d'environ deux milles, sur la gauche de l'édifice, on voyait le mur blanc de la ville. Nous marchions en silence vers cet édifice, qui nous paraissait la demeure de quelque puissant châtelain et où nous comptions demander l'hospitalité; nos chevaux se frayaient péniblement passage à travers les monticules de gravats et les brèches des murs écroulés, passant sous les arcades branlantes et au milieu des terrains vagues envahis par les figuiers sauvages, quand tout à coup une vingtaine de cavaliers sortirent de derrière un mur et coururent sur nous en s'éparpillant pour nous entourer. Ces hommes poussaient des cris furieux et rauques; leur mine était hideuse; leur visage était basané et de longues mèches de cheveux noirs pendaient sous des chiffons d'un blanc sale attachés par une corde autour de leur tête. Ils ne portaient d'armure d'aucune sorte, ni de bouclier, mais seulement une longue robe de toile ou de laine grossière, et, par-dessus, une capote de crin rayée de blanc et de brun. Ils étaient armés de masses d'armes, de lances, de sabres et d'épées. Dans leurs ceintures d'étoffe ils portaient, passées en travers,

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401, et vol. VIII, page 1.

des dagues recourbées. S'ils étaient laids et effroyables, en revanche leurs chevaux étaient les plus beaux du monde, au poil luisant, fins, élégants, gracieux, d'allure prompte et nerveuse. Hommes et chevaux étaient d'ailleurs maigres, secs, vifs et semblaient d'acier.

A la vue de cette troupe farouche, je compris qu'il fallait se défendre et je pris aussitôt le commandement. Je mis les deux femmes et nos quatre chevaux de bât à l'abri derrière les ruines d'un mur circulaire, et, m'adressant aux hommes, je criai en mongol :

« Attention ! l'arc en main ! En arrière ! Adossez-vous au mur ! »

Je fus obéi, comme si j'avais été Djébé en personne.

L'un de nos assaillants s'avança pour parlementer et me cria quelque chose en arabe. Comme je ne savais pas cette langue, je me disposais à lui envoyer, pour réponse, une flèche au travers du corps. Mais Raymonde m'appela :

« Ils veulent s'entendre avec nous, dit-elle. Moi, je sais le sarrasin. Veux-tu que je serve d'interprète ?

— Bien, répondis-je. Viens à côté de moi. »

Raymonde ôta son voile et monta sur une pierre, à mes côtés. Le Bédouin ne l'eut pas plus tôt vue, qu'il poussa un grand cri et appela ses camarades. A ma grande surprise, Raymonde se mit à leur parler et, descendant du mur, marcha vers eux d'un air tout joyeux. Ils l'entourèrent en foule, s'inclinant devant elle ; plusieurs même baisèrent sa main ou le bas de sa robe. Nous n'y comprenions plus rien, quand Raymonde mit fin à notre étonnement et nous dit :

« Ces Bédouins sont des Arabes Beni Salem, qui étaient hommes liges de mon père et vassaux de Montréal. Après que Saladin eut coupé la tête à mon père de sa propre main, les Beni Salem, qui avaient défendu Montréal avec les nôtres, ont émigré de leur pays, craignant les vengeances du soudan de Babylonie. Le chef de ces Arabes, Zobéïr que voici, était fort attaché à ma famille ; il m'a élevée ; sa femme était ma nourrice ; il vient de me reconnaître et désormais vous êtes sacrés pour lui et les siens. Sa tribu vous prend sous sa protection.

— Loué soit Dieu clément, miséricordieux ! » m'écriai-je.

Quand Zobéïr entendit mes paroles et comprit que j'étais musulman, il se mit à parler vivement à Raymonde.

« Zobéïr te dit, reprit-elle, qu'il est heureux de voir que tu suis la loi de Mahomet. Il comptait nous entourer et nous massacrer jusqu'au dernier. Mais maintenant il ne reste plus de sang entre nous et lui, parce que Zobéïr se souvient du sel de mon père.

— C'est bien, répondis-je. Mais pourquoi ces Arabes nous attaquaient-ils ?

— Ce sont, je te l'ai déjà dit, des Bédouins, c'est-à-dire des gens du désert, qui sont nomades et qui vivent de proie et de pillage. »

Je ressentis aussitôt beaucoup de sympathie pour ces Arabes Bédouins, puisqu'ils étaient nomades et qu'ils faisaient la course comme nous. Je tendis la main à leur chef; il la toucha de la sienne, qu'il porta ensuite à ses lèvres : c'est leur façon de saluer.

« Explique-lui, dis-je à Raymonde, que nous aussi nous sommes des nomades, et que, dans notre pays, nous aussi nous faisons la course contre les gens sédentaires, qui sont des chiens très-vils. Dis-lui que j'ai pleine foi en sa sincérité et que je me confie à lui, parce qu'entre nomades on se tue, mais on ne se trompe pas. »

Là-dessus, les Arabes nous conduisirent au monument que j'avais pris pour un château fort et qui n'est autre que la mosquée du Lion de Dieu, Ali, fils d'Abou Talib (la bénédiction soit sur lui !). Cette mosquée était autrefois au milieu de la ville, et maintenant Bassorah est si déchue que la mosquée est à deux milles de distance du mur d'enceinte. Zobéïr nous fit camper au pied de la mosquée, n'osant pas entrer dans la ville, où il était activement recherché pour ses brigandages. On mit nos chevaux au vert, après les avoir entravés.

Nous repartîmes au matin, accompagnés par Zobéïr et ses hommes. Ils nous firent raccourcir notre chemin en nous faisant passer par la vallée des Lions, qui est entièrement déserte et où les Bédouins seuls osent se risquer. Ces Bédouins sont des gens très-hardis : ils ne portent ni cuirasse, ni aucune armure défensive, car ils disent que nul ne peut mourir qu'à son jour, et, quand ils maudissent leurs enfants, ils leur disent : « Sois maudit comme le Franc qui met une armure par crainte de la mort ! » Il est malheureux que la plupart soient hérétiques chiites et refusent de prononcer le nom des dix Imams dans la prière.

Par la vallée des Lions, nous arrivâmes en deux jours à Koufah, ville noble et fameuse. Zobéïr et ses hommes nous quittèrent en vue de la ville et disparurent rapidement au milieu des roseaux qui bordent l'Euphrate de ce côté. De loin, je vis une grande flamme, comme un incendie ; je me dirigeai aussitôt de ce côté, pensant que quelque maison brûlait et que je pourrais aider à l'éteindre ou sauver quelqu'un des flammes. L'incendie montait vers le ciel, clair et par grandes ondes, comme celui d'un immense bûcher de bois sec qu'on attiserait avec soin. A mesure que nous approchions, j'entendais des chants et des cris. Enfin, descendant d'un monticule, je vis une scène étrange. A ma gauche était l'Euphrate, bordé d'enclos de palmiers touffus et entrelacés. Devant moi, la ville de Koufah, qui n'a ni mur, ni enceinte d'aucune sorte, et qui est dominée par les ruines imposantes d'un château. A ma droite se dressait la coupole d'un tombeau de saint. Dans le bas-fond s'étendait une plaine stérile et toute blanche, où se trouvaient éparpillées les tombes d'un

cimetière. Dans un coin de ce cimetière on avait élevé un immense bûcher qui flambait furieusement; autour du bûcher, une foule compacte s'agitait et se démenait en chantant des chants de malédiction. En face du bûcher était dressée une chaire, du haut de laquelle six cheikhs à grand turban et à grande barbe anathématisaient la flamme du bûcher. Me mêlant parmi cette foule, je vis un homme qu'à sa tête rasée et à ses moustaches je reconnus pour Turk.

« Musulman, dis-je à cet homme, je te donne le salut.

— Je te le rends, ô musulman, me répondit le Turk.

— Sache, lui dis-je, que je viens de très-loin. Explique-moi donc quelle est cette cérémonie bizarre que vous faites ici ? »

L'homme me répondit en assez mauvais turk, car tous ces Turks occidentaux, ayant émigré depuis fort longtemps de la Ferghana et du Mavara-an-Nahr, ne parlent plus bien notre langue et y mêlent beaucoup de mots arabes et persans.

« Tu sauras, me dit-il, que c'est ici le tombeau du scélérat Ibn Moldjam, l'assassin du Lion de Dieu, du quatrième Imâm, du khalife Ali, fils d'Abou Talib (la bénédiction soit sur lui!). Tous les ans, le 21 du mois de Ramazan, anniversaire du jour maudit de l'an 40 où le prince des croyants, le *Roi de vaillance*, le Lion de Dieu, fut assassiné, les habitants de Koufah se réunissent autour du tombeau du scélérat Ibn Moldjam et y allument du feu pendant sept jours, en souvenir du feu par lequel il fût brûlé vif après son crime et par allusion aux flammes de l'enfer qui le tortureront pendant l'éternité. »

Comme je professais une dévotion particulière pour le Lion de Dieu, je me joignis à la foule qui exécrait la mémoire de son meurtrier.

Bientôt la foule s'écoula, sauf ceux qui restaient pour entretenir le feu. Je suivis cette foule et j'entrai dans la ville, où le Turk qui m'avait parlé nous donna l'hospitalité dans sa maison.

Au bout de deux jours, nous partîmes de Koufah; une marche nous conduisit à Romanie. C'est une belle ville, entourée de bosquets de palmiers, mais ses habitants sont hérétiques. Nous la quittâmes dès le matin et campâmes à la ville de Hillah, qui est grande et séparée en deux par l'Euphrate. On y voit un grand pont construit avec des bateaux rangés entre les deux rives. Des chaînes de fer les entourent des deux côtés et sont fixées sur chaque rive à une grande poutre solidement établie.

De Hillah, nous allâmes à Kerbelah, lieu de sépulture de Houçein le Martyr, fils d'Ali. La ville est petite, entourée de palmiers et à demi ruinée.

Trois jours après notre départ de Kerbelah, nous arrivâmes enfin à la ville de Bagdad, demeure de la Paix, capitale de l'Islamisme, séjour des khalifes et siége des savants.

Les murs de Bagdad sont bâtis d'assises de bitume et de briques qui les font paraître rayés de noir et de rouge. Ils sont flanqués de tours carrées, garnies de créneaux en encorbellement et de mâchicoulis. Nous entrâmes dans la ville vers le soir, par la porte des Corroyeurs, qui conduit dans le quartier neuf, situé à l'orient de l'Euphrate. Le vieux quartier, situé à l'occident, est en plein déclin et partiellement en ruines. Nous suivions une rue large et droite, dont la plupart des maisons sont garnies de boutiques au rez-de-chaussée. Par cette rue on arrive à un marché, dont les hautes maisons sont percées de portes qui s'ouvrent sur des cours carrées garnies d'arcades. Toutes les ruelles de ce marché sont couvertes par des voiles d'étoffe tendus d'une terrasse à l'autre et chaque ruelle est occupée par une profession différente. Je traversai la ruelle des orfèvres, puis celle des selliers, puis, au centre du marché, j'arrivai à une immense place carrée, où se dresse la masse imposante de la mosquée et du collége *An Nizamyeh*. En face est percée une large rue toute droite, au bout de laquelle nous passâmes sous les hautes murailles de la mosquée et du collége bâtis par le khalife Mostansir et qui portent son nom, *Al Mostansiryah*.

Traversant ensuite des rues étroites et tortueuses, au travers desquelles le Turkoman Youçouf nous conduisait sans hésiter, car il avait déjà demeuré à Bagdad avec son maître, j'arrivai sur une place immense, pavée de grandes dalles de marbre apportées à grands frais des pays lointains. Au fond de cette place est la mosquée cathédrale des kha-



Plumet et l'Écureuil distribuaient de grands coups de plat de sabre. (P. 20, col. 1.)

lifes, attenante au palais des princes des croyants. A droite et à gauche on voit dominer au-dessus des terrasses et des bouquets de palmiers, les dômes et les minarets de deux autres cathédrales, la mosquée du sultan et la mosquée de Rossafah. On contourne la mosquée des khalifes, dont l'abside est adossée à l'Euphrate, et on arrive sur les bords du fleuve, qui, à cet endroit sont bordés d'un quai de briques et de bitume.

Quand nous arrivâmes sur ce quai, nous vîmes en face de nous la large nappe de l'Euphrate, brillant comme un miroir dans un cadre bariolé de noir, de rouge, de vert et de blanc. Un grand pont de bateaux pareil à celui de Hillah, et qui n'a pas moins de onze cents pas de long, traverse le fleuve superbe. Ce pont sert de promenade aux désœuvrés de Bagdad. La foule des piétons, des cavaliers, des litières, y grouille sans cesse : jamais nous n'avions encore vu de spectacle pareil et je m'arrêtai stupéfait.

De l'autre côté du pont nous trouvâmes des rues étroites, souvent coupées par des jardins et par des ruines. Enfin, près d'un vaste édifice enduit d'un bitume très-noir et très-luisant, qui paraissait du marbre noir, nous trouvâmes une maison carrée, précédée d'un jardin. Youçouf nous dit que c'était la maison de Sofiane, l'armurier, ami de Mahmoud Yelvadj ; Sofiane nous donna l'hospitalité.

Le lendemain, de bon matin, notre hôte nous conduisit à l'édifice revêtu de stucage de bitume noir et qui était un bain. On mena chacun de nous dans un cabinet dans lequel il y avait un robinet d'eau froide et un robinet d'eau chaude; on nous apporta du savon, des serviettes, des parfums, que sais-je encore.

J'étais à demi habillé quand j'entendis un grand tumulte; je sortis à la hâte de mon cabinet, et je vis dans le corridor une grande mêlée d'esclaves qui fuyaient deci delà, de gens qui ouvraient leurs cabinets et qui s'enquéraient de la cause de ce tapage; les uns criaient, les autres couraient au hasard; le maître du bain levait les bras au ciel et s'arrachait la barbe. Au milieu de tout cet émoi, Plumet et l'Écureuil, à demi nus et le sabre à la main, distribuaient de grands coups de plat de sabre à tous ceux qui les approchaient, et criaient en mongol qu'ils ne se laisseraient toucher par personne, et qu'ils en éventreraient quelques-uns avant de se laisser voler et assassiner.

Mon arrivée calma un peu la fureur de mes écuyers. Avec l'aide de mon hôte et le mien, on finit par s'entendre. Mes écuyers avaient pris peur en voyant entrer dans leur cabinet l'esclave qui venait pour les frotter, et un autre qui venait pour nettoyer leurs vêtements. Dès que celui-ci avait touché à leurs bottes, ils s'étaient imaginés qu'on voulait les voler, et avaient commencé tout cet esclandre. Quelques *dirhems* distribués aux battus terminèrent l'affaire, et nous retournâmes à la maison.

Je ne restai pas plus de deux jours à Bagdad. Pendant ces deux jours, mon hôte s'entendit pour moi avec le chef d'une caravane de marchands qui se rendaient à Damas. Nous n'étions pas fâchés de trouver une caravane tout organisée, avec laquelle, moyennant une faible rétribution, nous n'avions pas à nous occuper du campement, ni de la nourriture, et, d'autre part, les marchands étaient enchantés de voir leur troupe grossie par cinq cavaliers solides, bien armés et bien montés, car, sur toute la route de Damas à Bagdad, on est exposé à rencontrer les Arabes Khafadjah, pillards et voleurs de grands chemins, dont les marchands ont une peur affreuse. Nous partîmes donc mutuellement satisfaits les uns des autres.

Nous traversâmes le désert sans mauvaise rencontre et le samedi, sixième jour du mois de Zoulhedjé, nous arrivâmes à Damas, « le Paradis de l'Orient. » Nous traversâmes d'abord les faubourgs de Damas et cette ceinture de jardins, de bosquets d'orangers, de grenadiers, de figuiers, de palmiers, de vignes, de jasmins touffus, entrelacés, éternellement en fleurs, sillonnés par une infinité de ruisseaux d'eau vive et limpide qui coulent sous leurs touffes parsemées de fleurs et qui font de Damas le paradis terrestre. Au sortir de ces vergers délicieux, on rencontre le fossé de la ville, derrière lequel s'élève le mur bâti d'assises de pierres blanches pareilles à du marbre et de briques rouges. Ce rempart, couronné de créneaux et flanqué de tours rondes et d'échauguettes, porte, entre les mâchicoulis, des arceaux en ogive et des meurtrières entourées de moulures, de fines nervures, de colonnettes qui dissimulent sa massive solidité, ses redoutables plates-formes, ses terribles machines sous une coquette décoration. Nous entrâmes à Damas par la porte de la Félicité, située au sud-est de la ville.

J'arrivai bientôt au marché des armuriers, où je devais trouver mon hôte Ghânem. On nous indiqua la ruelle où se trouvait sa maison, que nous reconnaîtrions facilement, nous dit-on, à ses grillages peints de bleu. Pendant que, le nez en l'air, nous cherchions partout les grillages bleus, j'aperçus deux hommes qui paraissaient chercher la même chose que nous. A leur mine et à leurs vêtements, il n'était point difficile de les reconnaître pour des étrangers. Tout deux portaient une bonne épée droite au côté, une dague attachée au ceinturon, et le plus vieux tenait en outre une arbalète à la main. Sitôt que Raymonde vit ces deux hommes, elle fut saisie d'une grande émotion et descendit vivement d'une mule que j'avais louée pour elle.

« Mon frère le chevalier noir, me dit-elle, cet homme que tu vois ici avec une arbalète est l'un des anciens serviteurs de mon père ; donne-moi, je t'en prie, la permission de lui parler.

— Ma sœur Raymonde, répondis-je, je suis ici pour te reconduire au milieu des tiens, suivant la parole que je t'ai donnée; tu n'as point de permission à me

demander, et tu es libre de faire comme il te plaît. »

Raymonde appela doucement l'homme à l'arbalète.

« Maître Jean l'Ermin, venez ici, je vous prie ! »

Elle parlait la langue des Francs, que j'entendais fort bien, parce qu'elle me l'avait enseignée en route. Tout ce que Raymonde m'enseignait, je le retenais. En parlant, elle écarta son voile.

Quand ce maître Jean l'Ermin eut entendu sa voix et vu son visage, il devint tout pâle. Il courut à elle et mit genou en terre.

« Dieu me soit en aide ! dit-il en se signant, c'est notre demoiselle Raymonde.

— Moi-même, maître Jean, moi-même, répondit Raymonde en sanglotant. Relevez-vous, mon bon Jean ! Il ne sied point que vous soyez à genoux devant moi, dans le pays des païens ! Relevez-vous vite !

— Sire Hugo, s'écria Jean parlant à son compagnon, sire Hugo, approchez bien vite et ployez le genou devant haute et noble demoiselle Raymonde de Châtillon, dont le père, messire Renaud, fut châtelain de Montréal dans la terre d'outre-Jourdain, et eut la tête coupée de la propre main de Saladin, soudan de Babylone ! Dieu lui fasse miséricorde ! mais pour sûr il est au paradis à présent. »

Le jeune homme que maître Jean appelait Hugo, sans ployer le genou devant Raymonde dont les larmes redoublaient, lui baisa la main d'un air hautain. Je sentis quelque chose qui me montait à la gorge, quelque chose comme de la colère. Je dis haut et ferme en langue franque :

« Mademoiselle, êtes-vous assurée que ce jeune homme discourtois soit chevalier ? Peut-être est-il du commun et indigne d'approcher de votre personne. »



C'était une scène étrange. (P. 18, col. 2.)

Le sire Hugo se redressa et mit la main à l'épée.

« Or, vous ! me dit-il d'une voix brève ; je ne sais qui vous êtes ; mais si vous voulez savoir qui je suis, mon nom est Hugo de Weissenfels ; je suis chevalier, et je relève de la bannière de messire Helmerich de Starkenberg, grand maître des chevaliers Teutoniques. Ma patrie est l'Allemagne, mon rang celui de comte ; je porte de sable à trois merlettes d'argent et je ne souffre point qu'on me parle haut. »

Je regardai l'homme ; il était grand et fort, il avait les cheveux roux, les yeux bleus, le visage coloré et l'air insolent. Sa mine me déplut.

« Sire Hugo de je ne sais quoi, lui répondis-je, car j'aurais peine à prononcer l'autre mot que vous avez dit, moi je m'appelle Djani, j'appartiens à la bannière de Djébé le Loup ; ma patrie est le grand désert, mon rang celui de banneret ; je porte d'azur au gerfaut

d'or et je n'aime point les gens qui font des vanteries.

— Vous avez la mine d'un Turk et d'un païen, répondit brutalement cet Allemand discourtois, et je vous interdis de rester en notre compagnie!

—Ah! j'ai la mine d'un Turk! m'écriai-je. Ah! vous m'interdisez de rester en votre compagnie! Or, tôt, déguerpissez de la nôtre! Oui, je suis Turk, Turk, entendez-vous? Turk Oïgour, et, puisque cela vous déplaît, allez au diable! »

Le Teutonique n'avait pas la répartie leste, car il resta un moment tout penaud; puis il reprit d'un ton pâteux :

« Si j'avais ma cotte de mailles, je vous ferais payer cher votre impudence.

— Qu'à cela ne tienne, répondis-je, je vais ôter la mienne à l'instant. »

Mais Raymonde nous sépara.

« Je ne veux point que tu te battes, entends-tu, Djani? me dit-elle vivement en turk. »

Et elle reprit en langue franque :

« Vous choisissez mal le temps et la place pour vous disputer. Je vous adjure de suspendre votre querelle jusqu'à ce que je sois sur la terre des chrétiens.

— C'est bien, répondis-je. Je ferai comme tu voudras. »

L'autre ne dit rien et haussa les épaules d'un air maussade. Nous entrâmes alors dans la maison aux grillages bleus, car les deux étrangers la cherchaient aussi, se rendant chez Ghânem comme nous. Jean l'Ermin nous apprit qu'il y avait en ce moment paix et amitié entre les chrétiens de Syrie et le sultan de Damas. Jean l'Ermin, en sa qualité de maître artilleur du roi de Jérusalem, venait précisément à Damas, chez Ghânem, acheter des cornes et de la glu pour faire ses arbalètes. Le Teutonique qui était avec lui avait voulu l'accompagner, pour visiter Damas, disait-il, et en réalité, je pense, pour espionner.

A suivre. LÉON CAHUN.



ORIGINE DES NOMS PROPRES

I

Si l'on veut trouver l'origine des noms propres, il faut remonter plus haut que le déluge. Nous voyons en effet, au début de la Genèse, que le premier homme s'appela *Adam* et la première femme *Ève*. Chez les Hébreux les noms avaient une signification; ainsi Adam signifiait à la fois *homme* et *terre*, et exprimait un rapport entre l'homme et le limon de la terre d'où il avait été tiré. Les mots latins *humus* et *homo*, qui signifient *terre* et *homme*, expriment aussi ce rapport par leur ressemblance. Ève voulait dire *mère des vivants*, Moïse : *sauvé des eaux*. Les noms changeaient en outre de père en fils ; ils nous suffit de citer Noé et ses fils, Sem, Cham et Japhet; Abraham et Isaac; David et Salomon.

Les Grecs n'avaient généralement qu'un nom : Sophocle, Euripide, Périclès, Socrate. Les héros d'Homère sont désignés par leur nom, ordinairement suivi du génitif du nom de leur père : Hector, *fils de Priam*; Achille, *fils de Pélée*; Diomède, *fils de Tydée*. Mais le nom du grand-père ne passait jamais au petit-fils, et ce que nous appelons aujourd'hui le nom de famille n'existait pas alors. Ainsi Pyrrhus ou Néoptolème, *fils d'Achille*, n'a jamais une désignation qui rappelle son grand-père Pélée. Les noms collectifs, comme les Atlantides, les Danaïdes, désignent l'ensemble des filles d'Atlas et de Danaos, mais ne désignent pas plusieurs générations issues de la même souche.

Chez les Romains, au contraire, on mentionnait le nom de la famille ou *gens*. La *gens Tullia*, la *gens Cornelia*, comprenaient l'ensemble des individus appartenant à la famille des Tullius, des Cornelius. Tout Romain avait ordinairement trois qualificatifs: 1° le *prænomen* ou prénom, que nous appelons aujourd'hui le nom de baptême, désignant l'individu (Marcus, Publius, Sextus, Caius); 2° le *nomen* ou nom de famille, désignant la *gens* auquel cet individu appartenait (Julius, Cornelius, Tullius); 3° le *cognomen* ou surnom, tiré d'une qualité ou d'un défaut, physiques ou moraux; ainsi, dans la gens Claudia, il y avait Claudius Cœcus (*l'aveugle*), Claudius Pulcher (*le beau*). Le plus illustre des orateurs romains, Marcus Tullius, a été par sobriquet appelé *Cicero* (de *cicer*, pois chiche), parce qu'il avait sur le nez une excroissance qui ressemblait à un pois chiche. Le poëte latin Ovide, Publius Ovidius, a été surnommé *Naso*, parce que son nez dépassait les bornes de l'ordinaire. Aujourd'hui encore, *nasone* signifie en italien *gros nez* et qualifie en même temps celui qui en est doté. Enfin, une 4° qualification, l'*agnomen* (*ad nomen*) était ajoutée au nom, comme distinction honorifique, en souvenir de quelque victoire mémo-

rable ou de quelque longue expédition heureusement terminée. Ainsi les mots Africanus, Germanicus, Britannicus, Asiaticus, Macedonius, ajoutés à la fin d'un nom, rappelaient pour celui qui le portait une expédition en Afrique, en Germanie, en Bretagne, en Asie ou en Macédoine. Le consul Lucius Æmilius Paulus ou Paul-Emile, qui prit Persée dans Samothrace et s'empara de toute la Macédoine, obtint à son retour les honneurs du triomphe avec la qualification de *Macedonicus*. Publius Cornelius Scipio, qui défit Annibal à Zama et mit fin à la deuxième guerre Punique, reçut l'épithète d'*Africanus;* son frère, Lucius Cornelius Scipio, vainqueur d'Antiochus le Grand à Magnésie, fut appelé *Asiaticus*, en souvenir de cette victoire. En revanche, le grand-père de ces deux derniers, Lucius Cornelius Scipio, avait été surnommé *Asina*, pour s'être laissé prendre avec 17 vaisseaux, près des îles Lipari, par la flotte carthaginoise (260 ans avant J.-C.)

Les femmes romaines ne portaient que le nom de la *gens* à laquelle elles appartenaient sous sa forme féminine (Sempronia, Julia, Tullia). La mère des Gracques s'appelait *Cornelia*. S'il y avait deux filles dans la même maison, l'aînée était surnommée *major*, la cadette *minor*. Y en avait-il un plus grand nombre, la plus âgée s'appelait, chez les Cornelius, Cornelia *prima;* la seconde, Cornelia *secunda;* la troisième, Cornelia *tertia*, et ainsi du suite.

Les premiers chrétiens ne furent d'abord désignés que par un nom de baptême (Pierre, André, Jacques, Simon). Mais un grand nombre d'individus portant le même nom, on sentit de bonne heure le besoin d'y ajouter quelques surnoms. Ces surnoms indiquèrent d'abord la filiation (Pierre, *fils de Jean*); le lieu de naissance (Grégoire *de Naziance*); une qualité physique (Denys *le Petit*), ou morale (Jean *Chrysostome* ou *bouche d'or*), ainsi nommé à cause de sa magnifique éloquence.

Chez les Francs, les noms avaient une signification; Clodion signifiait *illustre;* Mérovée, *eminent guerrier;* Childéric, *brave au combat;* Clovis, *illustre guerrier;* Gontran, *fort au combat;* Dagobert, *brillant comme le jour*.

A suivre. CH. DE RAYMOND.

L'ATMOSPHÈRE DE VÉNUS

M. Watson, astronome américain, qui a dirigé l'expédition américaine envoyée à Pékin pour l'observation du passage de Vénus, parle, dans son rapport, des apparences extraordinaires qui ont été produites par l'atmosphère de Vénus, et qui lui ont permis de mesurer par approximation l'épaisseur de l'atmosphère de cette planète.

Il résulte de ces observations qu'à une hauteur de 88 kilomètres les éléments gazeux qui enveloppent Vénus sont encore assez denses pour donner lieu à une illumination sensible.

Cette circonstance indique une plus grande hauteur d'atmosphère que dans notre planète. On peut en conclure que la quantité de chaleur à la surface de Vénus est probablement moindre que celle qui semble indiquée par son grand rapprochement du Soleil.

S'il y a dans Vénus des hommes et des aéronautes, ils doivent éprouver moins de difficultés que nous à s'élever dans les airs.

DEUX AMIS

Jamais on n'a vu une paire d'amis comme celle que formaient le petit Pierre et le gros Troll. Pierre avait dix ans, une mine éveillée, la figure ronde, les cheveux frisés et les joues vermeilles; Troll avait une bonne grosse tête, aux oreilles coupées, le museau court, le poil ni long ni ras, la robe agréablement mélangée de blanc et de noir. Comme le noir couvrait son dos, sa croupe, ses jambes et une partie de sa tête, et que le blanc, un blanc éblouissant (Troll était un chien très-propre), s'étendait seulement sur ses pattes, sur sa poitrine et autour de son cou, Troll ressemblait, à ce que disait son ami Pierre, à un beau monsieur, qui a mis son habit de cérémonie et son pantalon noir, avec une chemise, une cravate et des manchettes blanches.

Troll avait dix ans, comme Pierre; mais l'âge pour un chien n'est pas la même chose que pour une personne, et ces dix ans, qui n'avaient fait de Pierre qu'un écolier joueur, avaient donné à Troll les allures d'un personnage sérieux, revenu des folies de la jeunesse. Il daignait pourtant encore partager les divertissements de son petit ami; mais c'était, croyez-le bien, uniquement pour lui faire plaisir : un chien respectable ne s'amuse pas pour son propre compte à jouer à cache-cache dans le jardin, ou à servir de cheval de selle ou de trait à un petit garçon. Mais on peut bien mettre sa dignité de côté pour être agréable à un vieux camarade; et Troll n'avait pas de plus vieux camarade que Pierre.

Si Troll se souvenait de la première année de sa vie, quand il n'était encore qu'un toutou folâtre qui mordillait tout ce qu'il trouvait à sa portée, il devait se souvenir aussi d'un petit enfant tout blond et tout potelé que l'on couchait sur le gazon, dans ce temps-là, pour qu'il étendît au soleil ses petits bras et ses petites jambes. Troll venait passer sa langue rose sur le visage de l'enfant, et l'enfant n'avait pas peur; il riait et tendait ses petites mains à Troll. Un peu plus tard, Pierre avait commencé à marcher; il avançait pas à pas, petit château branlant, bien fier quand il avait réussi à mettre un pied devant l'autre. Troll, pour le narguer, s'élançait, rapide comme un lièvre, allait, venait, faisait cent tours et renversait

quelquefois Pierre en passant. Puis un jour venait où Pierre marchait tout à fait; Pierre commençait à courir, Pierre appelait de sa douce voix claire : *Toll! Toll!* Quelles bonnes parties de jeu maintenant, sur l'herbe ou dans les chemins! et plus tard, quand Pierre se risquait à pénétrer dans le bois ou à perdre de vue la maison paternelle, qui eût osé l'attaquer, accompagné qu'il était d'un si bon défenseur? Car Troll avait grandi plus vite que Pierre : Troll avait des crocs solides au service de son ami. Non, Pierre n'avait rien à craindre, tant que Troll était de ce monde.

Il y eut dans la vie de Troll un triste jour: ce fut le jour où la mère de Pierre mit dans un panier une bouteille *d'abondance*, un morceau de pain frais, du saucisson et des fruits, et, donnant ce panier à son petit garçon, le conduisit pour la première fois à l'école. Troll suivit son jeune maître : n'allait-il pas partout avec lui? Quelle fut sa douleur quand il se vit refuser la porte de l'école! Il voulait pénétrer de force dans cette maison inhospitalière; on le repoussa dehors et on lui ferma la porte au nez. Pauvre Troll! il se mit à gémir, non du procédé, mais de la séparation, et, triste mais patient, il se coucha sur le seuil et attendit la sortie. Quand il revit son ami, il poussa de telles clameurs, que les passants durent le croire fou; et, de fait, il était un peu fou de joie.

Troll était fort intelligent; il comprit bien vite que les chiens n'entraient pas dans l'école, mais que les petits garçons qui y entraient n'étaient pas perdus et qu'ils en sortaient tous les jours à une certaine heure. Aussi, après avoir commencé par monter la garde devant l'école pendant toute la classe, il se dit que cette classe durait toujours fort longtemps, et qu'il pouvait fort bien, sans manquer à ses devoirs et sans perdre une minute de la société de Pierre, aller vaquer à ses petites affaires et revenir pour la sortie des écoliers. Jamais il ne manqua de s'y trouver, si loin qu'il se fût laissé entraîner dans ses promenades. « C'est Troll qui a une bonne montre! disait Pierre; il sait toujours l'heure pour venir me chercher. »

Il se passe quelquefois bien des choses dans la moitié d'un jour, et de bien tristes choses encore. Un matin, les écoliers étaient à peine assis sur leurs bancs, et Troll était à peine parti pour ses excursions lointaines (il avait prémédité ce jour-là une chasse au lapin dans la forêt), lorsqu'il se produisit dans le village une grande agitation : les gens allaient, venaient, criaient, gesticulaient. « Ah! Seigneur! ah! grand Dieu! vous les avez vus? Est-il possible? Quel malheur! Que faire? Sauvons-nous bien vite! »

Le maître d'école allait voir ce qui se passait et rentra tout pâle. « Retournez chez vous, mes enfants, dit-il; les ennemis sont près d'ici, on va sans doute se battre dans le village. » Les enfants s'en allèrent, effrayés, mais curieux; beaucoup n'auraient pas été fâchés de voir comment c'était, la guerre. Mais leurs parents ne tenaient pas à le leur faire voir, et chacun se prépara à fuir, en emportant ce qu'il pouvait. Partout on attelait et on chargeait les charrettes, on faisait sortir le bétail des étables, on attrapait les volailles pour les mettre en cage afin de pouvoir les emmener.

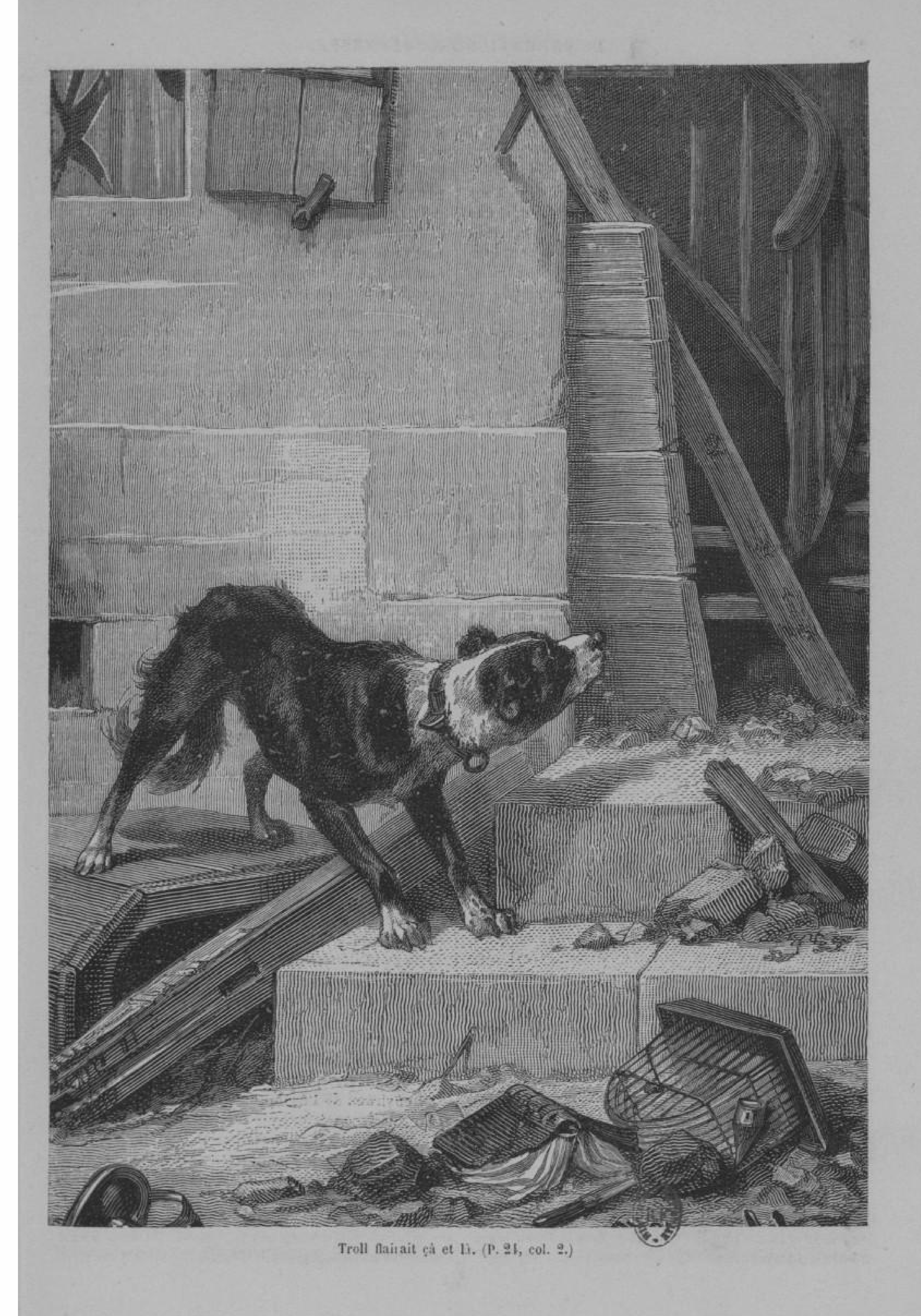
« Allons, Pierre, monte auprès de moi! » dit la fermière, assise dans la charrette. « Troll! où est Troll? » s'écria Pierre, qui ne voulait pas abandonner son ami. Mais Troll était bien loin dans quelque garenne. « Il saura nous retrouver : viens vite! » dit à l'enfant son père, qui, le fouet à la main, conduisait le cheval et rassemblait les bestiaux qu'il voulait sauver des maraudeurs. Et il fallut partir.

Troll fut de retour, comme les autres jours, à l'heure où les enfants sortaient de l'école. Pauvre chien! il crut s'être trompé. Est-ce que c'était l'école, cette maison à moitié démolie? Est-ce que c'était le village, cet amas de ruines? Et cette masure, avec son escalier brisé, est-ce que c'était la ferme, sa patrie, d'où il était sorti le matin si joyeux avec Pierre! Troll flairait çà et là : il reconnaissait la cage où chantait le chardonneret de la fermière et le gros livre qu'elle lisait le dimanche. La cage était brisée, le chardonneret avait pu s'envoler; mais les maîtres, qu'étaient-ils devenus? Et que s'était-il donc passé?

Pauvre Troll! ce qui s'était passé, il était bien impossible à un chien de le deviner : les chiens ne se font pas la guerre. Il était venu là des soldats qui s'étaient emparés du village, et d'autres qui avaient voulu les en chasser. Peu importe à qui était restée la victoire : les uns et les autres étaient partis, laissant après eux la dévastation et la ruine; et le pauvre Troll aboyait en vain, Pierre ne pouvait l'entendre. A ce moment-là, l'enfant, réfugié à la ville chez des amis, ne quittait pas la fenêtre, d'où il pouvait voir la route de son village; et il disait à son père à chaque instant : « Es-tu bien sûr, papa, que Troll saura nous retrouver? »

« Ils ne sont pas ici : il faut que je les cherche ailleurs, » se dit Troll, dans sa logique de chien, quand il eut fouillé tous les recoins de la ferme. Et il quêta pour trouver la piste de ses maîtres. Il l'a trouvée! il ne sera pas long à les rejoindre... Hélas! la piste s'arrête à la rivière, que les fugitifs ont passée à gué : le courant l'a emportée et Troll ne sait plus où aller. Il cherche, il appelle, il se plaint; le soir vient, puis la nuit. « Peut-être qu'ils seront rentrés, » se dit-il; et il retourne à la ferme vide et muette. « Ils reviendront peut-être demain, » pense-t-il; et il se couche sur une marche et attend.

Il y avait trois jours que les émigrants s'étaient réfugiés à la ville. « Troll ne vient pas! répétait Pierre; il n'aura pas su nous retrouver, ou bien des méchants soldats l'auront tué. Oh! je mourrai de chagrin si les soldats ont tué Troll! » On ne savait comment le consoler.



Troll flairait çà et là. (P. 24, col. 2.)

La troisième nuit, il se réveilla : « O mon pauvre Troll! où es-tu? » pensa-t-il; et il se mit à pleurer. Au milieu de son chagrin, une idée lui vint : « S'il était retourné là-bas? Il faut que j'aille le chercher. »

Pierre était résolu : il se leva sans bruit, prit ses souliers dans ses mains pour qu'on ne l'entendît pas marcher, et descendit tout doucement. En passant dans la cuisine, il songea que Troll aurait peut-être faim et il prit un gros morceau de pain pour lui. Il ouvrit la fenêtre, qui par bonheur ne grinçait pas, et sauta dehors.

Il allait s'éloigner, lorsqu'il pensa à sa mère, qui serait bien inquiète de ne pas le trouver quand elle se lèverait. Il ne voulait pas lui donner d'inquiétude, mais il ne voulait pas non plus abandonner Troll : comment tout arranger? Pierre n'était pas un sot et il avait appris à écrire. Il fouilla dans sa poche, où il savait devoir trouver un morceau de craie avec lequel il avait la veille crayonné des bonshommes sur son ardoise; et il écrivit sur la porte de la maison : « Ma chère maman, je m'en vais chercher Troll. Ton Pierre. »

Ce n'était pas très-bien écrit, parce la nuit n'était guère claire; mais c'était à peu près lisible, et cela suffisait. Pierre, se sentant la conscience en paix, mit ses souliers à ses pieds et partit. Il n'était pas très-rassuré : on a beau être brave et aimer son chien, il n'est pas gai de se trouver, à dix ans, tout seul dans les rues, puis sur une route, la nuit...... Pierre avait donc grand'peur, et il se mit à courir pour que ce terrible voyage durât moins longtemps. Il savait qu'il avait trois lieues à faire, et il aurait bien voulu qu'elles fussent faites. Mais la peur ne l'empêchait pas de raisonner, et il eut soin en ville de passer le pont pour se trouver du côté de la rivière où était son village : il n'était pas assez grand pour passer le gué tout seul.

Il ne cessa de courir que quand l'haleine lui manqua. Alors il s'assit sur un tas de pierres et regarda autour de lui. Il commençait à faire jour, et le froid piquant du matin faisait grelotter le pauvre garçon. Il reconnut l'endroit où il était. « Allons! se dit-il, j'ai déjà fait un bon bout de chemin. C'est bien heureux que le jour vienne : on n'a pas peur quand il fait clair. »

Il se remit en marche, sans courir cette fois, mais d'un pas alerte et joyeux. Il avait faim : la course et le grand air lui avaient aiguisé l'appétit; mais manger le pain de Troll! non pas! il n'y toucherait que pour le partager avec son chien. Quel plaisir de déjeuner ensemble!

Le soleil était déjà haut lorsque Pierre arriva au village. Pauvre Pierre! Si le chien avait été consterné à la vue de ces ruines, l'enfant le fut bien davantage. Il resta un instant immobile, tout saisi de douleur et d'effroi; puis, cachant son visage dans ses mains pour ne plus voir ces choses terribles, il fondit en larmes.

Il continuait sa route en se traînant : il n'avait plus de force, n'ayant plus d'espoir, et ses jambes tremblaient. Il se disait qu'il retrouverait peut-être son pauvre chien tué par un grand coup de sabre, et il voulait le voir encore, même mort. Et à cette pensée ses larmes redoublaient.

Il arriva devant la ferme. « Mon pauvre Troll! c'était bien vrai! ils l'ont tué! » Et Pierre s'élança et vint se jeter à genoux sur la pierre où Troll était étendu. Il l'entoura de ses bras, le couvrit de baisers, l'appela des noms les plus caressants; et Troll, rouvrant ses yeux mourants à l'appel de cette voix chérie, remua faiblement la queue. « Il n'est pas mort! s'écria Pierre. Viens, mon Troll, viens avec moi! » Troll souleva faiblement sa tête et la laissa retomber : il était à bout de forces.

Pierre ne savait que faire. Il se souvint qu'on avait un jour fait revenir à lui le valet de ferme, qui était évanoui, en lui jetant de l'eau à la figure, et il courut en chercher. C'était la vie pour le pauvre Troll; dès qu'il sentit la fraîcheur de l'eau, il allongea la langue pour en humer quelques gouttes, et Pierre, tout joyeux, le fit boire comme un petit enfant. Puis il émietta dans l'eau un morceau de son pain, et le lui fit manger, peu à peu, bien doucement; et Troll, qui ne mourait que de faim et de chagrin, reprenait ses forces à vue d'œil. Ce ne fut que quand Pierre le vit se dresser sur ses quatre jambes et lever vers lui sa bonne tête avec son regard d'autrefois, qu'il se souvint qu'il avait faim aussi lui. Il déjeuna d'une partie des croûtes qui restaient du repas de Troll; il ne mangea pas tout, pensant que son chien avait besoin de reprendre encore des forces pour retourner à la ville. Et même il voulut qu'il se reposât avant de repartir; il s'assit au bas de l'escalier, fit coucher Troll à ses pieds, lui appliqua la tête sur ses genoux et lui dit : « Dors, mon Troll! »

Troll s'endormit; et, comme Pierre était très-las, il ne tarda pas à en faire autant.

Ce fut ainsi que le trouvèrent son père et sa mère, qui s'étaient mis à sa recherche; sa mère essaya un faible reproche, mais elle était si touchée de son courage et de sa bonté, qu'elle n'eut pas le cœur de le gronder pour l'inquiétude qu'il lui avait causée : au fond, elle était trop fière de lui pour lui en vouloir.

La guerre finit, le village fut relevé et Pierre retourna à l'école. Mais Troll ne se permet plus de s'écarter dans des promenades vagabondes : il se tient aux environs de l'école tout le temps que la classe dure, de façon à pouvoir surveiller ce qui se passe : il craindrait sans doute, s'il restait longtemps absent, de trouver à son retour tout le monde parti, comme cela lui est déjà arrivé une fois.

M[me] Colomb.

LA PETITE DUCHESSE[1]

IV

La petite duchesse se révolte.

Quand le landau entra dans la cour de l'hôtel, il commençait à faire sombre. M. de Valroux, qui fumait au balcon, vint à la rencontre des promeneuses, pour leur demander de se hâter dans leurs arrangements de toilette, l'heure du dîner étant passée.

« J'ai une nouvelle à vous annoncer, dit il à sa femme ; mais, pour vous punir de votre inexactitude, je ne la dirai qu'à table. »

Et, pour échapper à ses sollicitations, il disparut.

Madeleine, aiguillonnée par la curiosité, changea à la hâte sa toilette de ville et s'empressa de descendre.

Mais son mari était en veine de taquinerie et il se fit un jeu d'exciter sa curiosité jusqu'au dessert. Le dessert servi, il leva son verre de cristal, où étincelait un liquide vermeil, et dit :

« Je bois à la santé de Maurice de Fresnel et de sa femme, qui viennent passer la soirée avec nous.

— Ginevra! s'écria Mme de Valroux ; Ginevra serait à Paris?

— Depuis hier.

— Médéric, vous plaisantez : elle était partie pour Naples.

— Oui, mais la fièvre y sévit, son frère est nommé attaché d'ambassade à Paris, et elle y revient.

— Quel bonheur! » s'écria Mme de Valroux.

Alberte, qui avait écouté la conversation avec la curiosité enfantine naturelle à son âge, crut le moment venu de demander des explications. Madeleine lui dit que Mme de Fresnel était une Écossaise charmante, oh! trois fois charmante, qu'elle avait rencontrée à Nice l'année de son mariage, avec laquelle elle s'était liée très-intimement, et qu'elle n'espérait plus revoir. Elle la dépeignit comme un type de la plus pure beauté anglaise, blanche et rêveuse à enthousiasmer, et ne cessa d'en parler jusqu'à l'heure tant désirée des visites du soir.

En l'honneur de son arrivée, elle passa le salon en revue, fit placer des fleurs fraîches, et se mira beaucoup dans les hautes glaces, en exprimant ses regrets d'être habillée des pieds à la tête de cet affreux noir. Enfin elle parla tant de son amie anglaise, qu'Alberte conçut un désir non moins vif de voir cette merveille.

Aussi fut-elle singulièrement contrariée lorsqu'elle crut s'apercevoir que l'on complotait de la bannir du salon précisément ce soir-là.

Ne sachant comment employer les loisirs de l'attente, elle s'était mise à déplacer et à ranger à sa fantaisie les pièces d'ivoire d'un magnifique échiquier ouvert sur un meuble.

M. et Mme de Valroux, la croyant très-occupée de son jeu, causaient à voix basse.

« Raoul vient ce soir, disait M. de Valroux; si l'on envoyait coucher Alberte? Tu sais que sa présence glace sa verve et qu'il devient, lorsqu'elle est là, ennuyeux comme la pluie.

— C'est tout simple, une enfant est toujours gênante, surtout une enfant curieuse comme Alberte. Elle ne peut rester ce soir. »

L'éléphant dont Alberte considérait la trompe recourbée échappa à ses doigts; mais elle n'eut garde de se détourner.

« D'ailleurs j'y ai pensé tout aujourd'hui, reprit Mme de Valroux. Il n'y aura plus moyen de la garder le soir. Ginevra nous viendra très-souvent, elle gênerait nos conversations intimes. Elle est très-gênante. »

Cette fois ce fut le fou qui roula sur le plateau de laque.

« Alberte, as-tu juré de casser ce soir les pièces de ce précieux échiquier? dit M de Valroux en élevant la voix.

— Elle a sans doute envie de dormir, ajouta Madeleine. Médéric, sonnez donc la femme de chambre. »

M. de Valroux marcha vers la cheminée, mais, au moment où il allait saisir le gland de soie, la main d'Alberte se posa sur la sienne.

« Je n'ai pas sommeil du tout, et je ne veux pas remonter dans ma chambre, » déclara-t-elle.

Il regarda sa femme d'un air d'indécision comique.

« Sonnez, dit-elle.

— Ne sonnez pas, Médéric! cria Alberte avec colère, je ne monterai pas. »

M. de Valroux regarda alternativement le visage enflammé d'Alberte et la figure contrariée de sa femme.

« Hé! l'enfant s'émancipe, dit-il.

— Parce qu'on lui cède toujours, répondit Mme de Valroux; ce soir je ne lui céderai pas. »

Et s'adressant à Alberte, elle ajouta d'une voix impérieuse :

« Voilà deux jours que tu me fais des scènes, j'ai eu la faiblesse de te laisser passer la soirée au salon, ce qui a fait fuir tous nos amis ; c'est fini, désormais tu remonteras après le dîner.

— Et si je ne le veux pas? dit Alberte. Oh! je sais bien pourquoi M. Raoul n'aime pas que je sois là : il craint que je répète ses bêtises.

— Oh! ceci devient insupportable; sonnez donc, Médéric!

— Ne sonnez pas! Je remonterai demain; mais pas ce soir : ce soir je veux voir l'Anglaise.

— Tu ne la verras pas.

— Je la verrai! »

Mme de Valroux s'élança vers la sonnette et l'agita violemment.

[1] Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, page 11.

Alberte voulut protester; mais la porte s'ouvrit tout à coup et un domestique annonça:

« M. le comte et Mme la comtesse de Fresnel. »

Une jeune femme blonde, jolie comme on sait l'être en Angleterre jusqu'à vingt-cinq ans, s'avança souriante, et ce fut un échange de saluts, de serrements de mains, de phrases mélodieuses et de sourires sans fin.

Alberte, à demi cachée derrière un fauteuil, ne quittait pas des yeux les deux jeunes femmes, qui venaient de s'asseoir côte à côte sur le canapé.

Tout à coup la porte s'ouvrit devant Céline.

La marquise chercha Alberte des yeux et dit gracieusement :

« Le bougeoir de Mademoiselle. »

Alberte comprit qu'elle était définitivement congédiée et se décida à se montrer.

« Ma sœur, » dit froidement Mme de Valroux, quand elle s'inclina devant son amie.

Mme de Fresnel tendit la main à Alberte, qui la serra timidement, puis s'en alla d'un air concentré.

Dans l'antichambre, Céline prit un bougeoir de cuivre ciselé et se dirigea vers l'escalier.

« Je monterai bien toute seule, » dit Alberte.

Et lui prenant le bougeoir des mains, elle regagna rapidement sa chambre.



Il leva son verre. (P. 27, col. 1.)

Ah ! qu'elle lui parut triste, maussade, ennuyeuse cette ravissante chambre blanche.

N'était-elle pas devenue une prison?

On l'avait exilée du salon, de ce lieu plein de lumière, de fleurs et de gens aimables qui lui prodiguaient mille petites flatteries délicates. On l'avait renvoyée. C'était une enfant, une pensionnaire. Oh ! comme elle en voulait à Médéric et à Madeleine, à Madeleine surtout, pour laquelle elle avait été une poupée si complaisante. Irritée comme elle l'était, elle ne songea pas à se coucher, elle voulait désobéir au moins en quelque chose. Après avoir tourné et retourné dans sa chambre comme un moineau franc dans sa cage, elle eut l'idée d'ouvrir ses persiennes, afin de se donner un spectacle quelconque. Elle les ouvrit à grand'peine et, fermant la fenêtre, se mit à regarder mélancoliquement le paysage estompé en noir et quelque peu fantastique que présentent les Champs-Elysées la nuit.

Sur les allées sombres, les voitures entre-croisaient leurs lanternes allumées qui produisaient l'effet de lucioles gigantesques.

Les piétons ressemblaient à des ombres chinoises et les chevaux semblaient traîner des corbillards.

Le spectacle était triste et parut très-monotone à Alberte. Toujours tourmentée par le mauvais esprit, elle alla, sachant bien qu'elle désobéissait gravement, chercher un livre dans la chambre de sa sœur, puis elle s'installa auprès de sa fenêtre, plaça le bougeoir sur l'appui et se dit qu'elle resterait là jusqu'au départ des visiteurs et que Madeleine la trouverait debout et lisant. C'était ainsi qu'elle se vengerait.

L'imprudente n'avait oublié qu'une chose : c'était de bien fermer la porte de l'appartement voisin. Un léger courant d'air vint agiter les rideaux transparents sans qu'elle y fît attention. Tout à coup, l'un d'eux effleurant la flamme de la bougie, prit feu.

Alberte effrayée jeta son livre et, se voyant entourée de flammes, s'enfuit en criant.

Maîtres et domestiques accoururent.

Les rideaux de mousseline étaient déjà détruits, les rideaux, et le lambrequin de reps bleu flambaient.

Ce n'était rien encore, et les élégants visiteurs se firent un jeu d'éteindre eux-mêmes ce commencement d'incendie.

De leurs mains gantées ils se saisirent des seaux, des brocs plein d'eau qu'apportaient les domestiques effarés et les lancèrent sur les rideaux, qui se détachèrent et tombèrent en loques noircies. On les enleva et bientôt il ne resta d'autres traces de l'accident que des lambris fortement noircis, un parquet sali et une affreuse odeur de brûlé.

Le feu éteint, les persiennes fermées, personne ne s'occupa d'Alberte ni de ses émotions poignantes, et bientôt elle se retrouva avec Céline dans sa petite chambre souillée.

Céline avait l'air de fort mauvaise humeur.

« Mademoiselle compte-t-elle rester là toute la nuit? demanda-t-elle à la pauvre Alberte, qui suivait mélancoliquement des yeux les arabesques capricieuses que les flammes avaient dessinées jusque sur le plafond.

— Descendez, Céline, si vous le voulez, répondit-elle.

— Je le voudrais bien : il y a toute une réunion ce soir à l'office, et on m'en voudra d'y manquer. Mais Madame, qui a une peur bleue du feu, m'a défendu de vous quitter avant d'avoir éteint la lumière. »

Alberte comprit qu'elle était gardée à vue et, ne voulant pas augmenter le mécontentement de la femme de chambre, elle marcha docilement vers son lit.

Avant de se déshabiller, elle se mit à genoux et murmura avec une ferveur inaccoutumée la prière qu'elle avait bien souvent omise depuis sa sortie du Sacré-Cœur.

V

La fin d'un caprice.

Lorsque Alberte se réveilla le lendemain matin, la scène de la veille se représenta naturellement tout d'abord à son esprit. Elle se promit, en contemplant les traces de son imprudence, d'être très-aimable et très-soumise ce jour-là, et en ces bonnes dispositions elle attendit la visite matinale de sa sœur.



Ne sonnez pas, Médéric. (P. 27, col. 2.)

Mais sa sœur ne vint pas, et lorsque, fatiguée de l'attendre, elle alla frapper timidement à sa porte, ce fut M[me] Louis qui lui répondit.

M[me] la marquise était sortie à dix heures pour se rendre chez M[me] de Fresnel.

Elle n'arriva que pour le déjeuner de midi et ne remarqua ni la physionomie empreinte de repentance d'Alberte, ni son empressement à lui rendre les mille petits services ordinaires.

Elle n'était occupée que de Ginevra. Ginevra était ravissante, elle visiterait tout Paris avec Ginevra, ses voitures, ses loges étaient à la disposition de Ginevra et elle n'aurait pas un instant de repos jusqu'à ce qu'elle eût décidé M. de Fresnel à venir habiter les Champs-Elysées. Sa visite matinale avait été dirigée dans ce but et elle se flattait d'avoir remporté une première victoire.

Son mari lui donnait la réplique, non sans plaisanter un peu sur son nouvel engouement; mais il était lié intimement avec M. de Fresnel et n'était pas fâché des dispositions amicales de sa femme.

Après le déjeuner, M[me] de Valroux revêtit la toilette noire nuancée de blanc et de gris qui inaugurait son demi-deuil, et donna l'ordre d'atteler le landau.

« Nous sortons? dit Alberte avec joie.

— Je sors, certainement, je vais chercher Ginevra, » répondit M[me] de Valroux d'un ton léger.

Et elle ajouta en boutonnant son dernier gant:

« Tu n'es plus assez sage pour que je te promène ainsi, et d'ailleurs tantôt tu auras à surveiller ton déménagement.

— Je déménage !

— Certainement ; ne faut-il pas faire réparer le cabinet de toilette où tu as mis le feu?

— Mais après?

— Après, tu resteras au second. Je ne pourrais plus dormir avec une voisine de ton genre. J'ai eu d'affreux cauchemars cette nuit. Je m'étais gênée pour te donner cet appartement; mais tu fais sottises sur sottises, j'en suis bien fâchée. Nous n'avons pas envie de voir brûler l'hôtel; et Médéric est d'avis de te mettre tout à fait sous la gouverne de Mme Louis, en attendant mieux. »

Là-dessus, la jeune marquise saisit sa traîne et descendit dans la cour. Alberte, le front appuyé sur les vitres, la vit monter en voiture et partir sans même se détourner pour échanger un regard d'adieu avec elle.

En ce moment entra Mme Louis, qui venait l'avertir que son déménagement commençait. Alberte, refoulant ses larmes de dépit, la suivit au second étage où se trouvait sa nouvelle chambre, un étroit appartement qui ne s'éclairait que par un jour de souffrance ouvert dans le pignon et qui avait été meublé à la hâte et tout à fait sans goût.

Trop fière pour laisser paraître son affliction devant les gens de service, la petite fille s'occupa de quelques rangements et feignit d'approuver tout ce qui avait été fait; mais, sitôt qu'elle se trouva seule, son chagrin éclata et, se jetant sur un fauteuil, elle se mit à sangloter. L'indifférence de sa sœur l'avait atteinte en plein cœur et tous ses beaux châteaux en Espagne croulaient à la fois.

Tout à coup elle releva la tête et dit :

« Je retournerai au Sacré-Cœur. »

Mais, à ce seul nom, le démon de l'amour-propre et celui de l'indiscipline lui soufflèrent mille faux prétextes pour ne pas donner suite à cette pensée.

Elle avait témoigné tant de joie d'en sortir, toutes les élèves se moqueraient d'elle. N'était-ce pas déchoir que de remplacer les jolies toilettes inventées par Madeleine par le vilain uniforme bleu? Ennui pour ennui, n'était-elle pas encore moins malheureuse dans cet hôtel où personne ne gênait ses mouvements, que dans cet établissement où il fallait subir et même aimer une discipline inflexible dont son esprit volontaire n'avait pas compris la grandeur? Elle passa le reste de l'après-midi en des larmes stériles et en ces luttes intérieures.

Un peu avant l'heure du dîner, elle se mouilla le visage avec de l'eau fraîche et descendit dans la salle de billard.

M. de Valroux accourut, entendant rouler les billes. Une partie s'engagea entre eux et, grâce à cet exercice, Alberte put faire assez bonne figure à table devant Mme de Fresnel que Mme de Valroux avait ramenée.

Au moment de repasser dans le salon, la marquise regarda alternativement sa sœur et Céline qui traversait la salle à manger. Celle-ci lut dans les yeux de sa maîtresse l'ordre qu'elle lui donnait, sortit et se représenta le petit bougeoir de cuivre ciselé à la main.

Alberte comprit qu'elle était définitivement exilée du salon, des soirées, et ne songea pas à faire la moindre résistance devant l'éblouissante Anglaise.

Elle monta à sa petite chambre; mais, en y entrant, elle ne put retenir de nouveau ses larmes.

Céline prit un air de grande compassion et se rapprochant d'elle :

« Personne ne comprend pourquoi Madame traite ainsi Mademoiselle comme une petite fille, » dit-elle d'une voix perfide.

Alberte cacha son visage dans ses mains.

« Il n'est pas possible que Mademoiselle reste ainsi toute seule pendant que Madame s'amuse, reprit la voix tentatrice, et si j'étais Mademoiselle, je sais bien ce que je ferais.

— Quoi, Céline?

— Je jouerais aussi des petits tours à Madame, qui est si capricieuse; et puisqu'elle me renvoie du salon, j'irais là où l'on s'amuse autant qu'au salon. »

Et, voyant qu'Alberte ne saisissait pas bien sa pensée :

« Ce soir je ne dirais pas à Mademoiselle de venir voir comme nous passons gaiement le temps, car il y a gens de toute livrée; mais demain, Madame va au théâtre et nous serons entre nous. Mme Louis donne un punch et le groom chante une très-jolie charge. Nous serions bien honorés si Mademoiselle voulait venir un instant; cela la distrairait et personne n'en saurait rien. Nous voyons bien que Mademoiselle est traitée comme un bébé et nous n'irions pas la trahir. Mademoiselle veut-elle que....

— Que vous vous taisiez, Céline; j'ai mal à la tête, je ne veux pas entendre parler. »

La camériste se le tint pour dit et déshabilla la petite fille en silence. Puis elle lui souhaita le bonsoir et la quitta. Sur le palier elle se rencontra avec le valet de pied.

« Eugène, dit-elle d'un air radieux, nous pourrons nous donner des punchs et des gâteaux à bon marché; la petite duchesse viendra sans doute à nos soirées, et, ma foi! si c'est découvert, tout retombera sur elle. »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



LES MÉDUSES

Lorsqu'on se promène en mer par une belle après-midi calme et chaude, on peut voir flotter autour de l'embarcation un amas considérable de corps gélatineux, transparents, d'un blanc laiteux et opalin ou bleu céleste et rose tendre.

Les uns sont aplatis comme des disques, les au-

tres sont sphériques, hémisphériques ou ovales; mais le plus grand nombre ressemblent à des cloches, à des calottes grecques, à des ombrelles garnies de franges, à des champignons munis de leur stipe.

Si l'on ne remarquait dans ces jolis objets flottants des mouvements réguliers de contraction, on pourrait les croire en verre soufflé, tant ils paraissent légers et fragiles.

Sont-ce des débris flottants? Sont-ce des plantes marines? Non, ce sont des êtres vivants, des zoophytes de la classe des Acalèphes : en un mot, ce sont des Méduses, animaux essentiellement vagabonds, toujours en activité, roulant à la merci des vagues ou se déplaçant à leur gré, en se dilatant et en se contractant alternativement. C'est ainsi qu'elles naviguent, la partie convexe toujours tournée en avant. On dirait une ombrelle qui ne fait que s'ouvrir et se fermer.

Le corps transparent des Acalèphes est une sorte de réseau de substance gélatineuse, une mince tunique pénétrée d'une grande quantité d'eau.

Quand on les sort de leur élément, ou qu'ils échouent sur le rivage, ces corps gracieux, ces merveilleux animaux qui tout à l'heure charmaient le regard par l'élégance de leurs formes ou la délicatesse de leurs couleurs, ne tardent pas à se dissoudre; ils s'affaissent sur la plage, se décomposent et s'évaporent aux rayons du soleil; il n'en reste plus qu'une chétive pellicule informe. Et pourtant, malgré cette extrême fragilité, les Méduses n'ont rien à redouter de la violence des vagues; quelque fort que soit l'ouragan, elles sont insubmersibles. Tel un léger aérostat, emporté par la violence du vent, navigue en sécurité dans la tempête en faisant corps avec elle.

Les Méduses abondent dans toutes les mers : on n'en connaît pas moins de trois cents espèces. Les plus communes sur nos côtes appartiennent aux genres : Aurélie, Pélagie, Cyanée, Chrysaore et Rhizostome.

Il y en a de microscopiques; il y en a de gigantesques, qui pèsent jusqu'à 25 kilogrammes et plus. Celles-ci habitent les mers équatoriales. Sous les latitudes froides elles sont généralement très-petites. Ainsi, sur les côtes du Groenland, leurs masses flottantes couvrent des centaines de kilomètres carrés, et l'œil ne peut les distinguer : leur présence n'est révélée que par la teinte brune, verte ou rose qu'elles donnent à l'eau.

Le jour, en disparaissant, n'enlève pas aux Méduses tous leurs charmes : ce sont aussi des belles-de-nuit. Après le coucher du soleil, la surface de la mer s'illumine parfois d'une lueur phosphorescente et semble un immense miroir ardent. Les navires voguent à pleines voiles ou à toute vapeur sur un océan de feu. Les roues et les hélices des steamers font jaillir des gerbes d'étincelles et tracent de longs sillons lumineux, d'autant plus resplendissants que la nuit est plus noire et l'air plus chargé d'électricité. Ce splendide phénomène est dû en partie aux humbles petites Méduses.

A la nuit tombante, chacune allume ses feux de joie à sa manière. Celles-ci ressemblent aux nimbes et aux auréoles qui entourent la tête des saints ; les autres allument toute une rangée de becs de gaz dont les feux sont intermittents ; celles-ci sont des globes lumineux, celles-là des boulets incandescents qui roulent à travers les vagues.

Puisez avec précaution une certaine quantité de cette eau phosphorescente, et le lendemain matin vous serez tout surpris de n'y voir que de l'eau, sans plus.

Que sont donc devenues les Méduses? Ont-elles pu s'échapper? Portez le vase au soleil : vous ne les verrez pas encore, mais vous apercevrez leurs ombres sur le fond et sur les parois, sous l'apparence moirée des vapeurs floconneuses qui passent, l'été, dans un ciel pur.

Les Méduses se nourrissent de mollusques, de petits poissons, de crevettes, qu'on peut, grâce à la transparence de leurs tissus, apercevoir dans la cavité digestive. Leur excessive dilatabilité en tous sens leur permet d'engloutir des proies plus grosses qu'elles. Les unes saisissent la proie à l'aide de leurs bras et la portent à leur bouche, où elle est engloutie d'un seul coup; d'autres la fixent entre leurs tentacules jusqu'à ce que les nombreux suçoirs dont ils sont garnis en aient extrait tous les sucs nutritifs.

Tout est étrange chez ces êtres étranges. Chez eux les enfants ne ressemblent pas à leurs parents, mais à leurs grands parents. C'est ce qu'on appelle scientifiquement le phénomène de la *génération alternante*. Ainsi, des Méduses vagabondes donnent naissance à des individus sédentaires, qui, à leur tour, produiront des Méduses vagabondes.

Certaines espèces retiennent entre leurs tentacules, ou en guirlandes autour de leur ombrelle, de jolis œufs vivement colorés d'où s'échappent des larves liées, semblables à des infusoires. Ces petites larves, douées tout d'abord d'une grande activité, ne tardent pas à se fixer. Elles s'allongent; puis, continuant à croître, poussent des tentacules et deviennent de véritables hydres. Ces hydres émettent des bourgeons qui, se détachant, formeront de nouveaux polypes, doués de la faculté de reproduire de véritables Méduses.

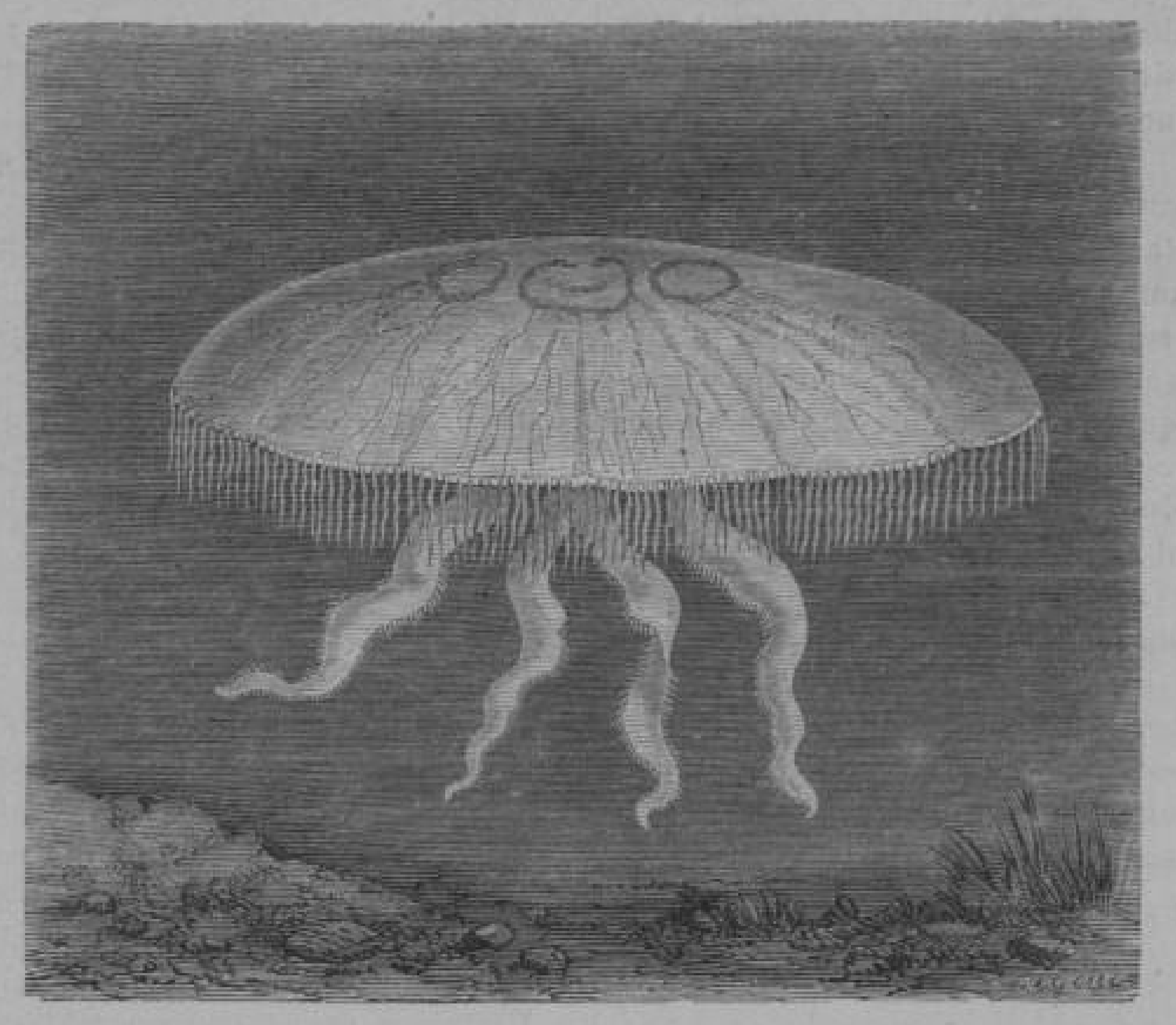
Mais revenons à la tige-mère. A mesure qu'elle s'allonge, il se forme dans sa longueur des boursouflures séparées par des étranglements. Peu à peu les boursouflures s'ouvrent en corolle comme un bouton qui s'épanouit; les bords se festonnent, et le polype tout entier ressemble assez bien à une pile de petites coupes translucides d'un blanc laiteux.

Au printemps, la pile paraît s'animer. Les coupes se détachent les unes des autres; puis, soudainement, la plus élevée, s'enlevant d'un mouvement

gracieux, se retourne et s'éloigne à la nage, suivie de près par toutes les autres. Ce sont alors des Méduses à l'état parfait qui n'ont plus qu'à prendre de l'accroissement.

Quoique dépourvues en apparence d'armes offensives ou défensives, les Méduses ont la puissance de frapper leur ennemi de terreur, en lui inoculant un poison subtil qui produit la sensation brûlante d'une piqûre d'ortie. C'est ce qui leur a valu le nom d'*Acalèphes* ou *Orties de mer*.

La *Méduse aux beaux cheveux*, si redoutée des baigneurs, est ornée ou plutôt armée de longs bras filiformes et d'une épaisse chevelure interminable dans laquelle elle emmêle ses victimes. La lutte n'a d'autre résultat que de resserrer les liens qui retiennent les captifs. Mais, si l'ennemi est trop fort pour avoir chance de passer à l'état de proie, la Méduse s'ampute elle-même et fuit, abandonnant ses appendices, qui brûlent et piquent de plus belle, comme s'ils étaient chargés d'une œuvre de vengeance.



Méduse. (P. 30, col. 2.)

On range encore dans la classe des Acalèphes les charmants béroés, dont la taille varie de la grosseur d'un pois à celle d'un citron. Leur corps, semblable à une boule de cristal, est sillonné de huit bandes ou côtes garnies de délicates membranes faisant l'office de palettes et de rames, qui produisent dans leurs ondulations d'admirables effets de lumière.

L'élégant béroé est d'une pétulance infatigable ; il s'élance comme un flèche à travers les eaux, danse de haut en bas, valse de droite à gauche, réjouissant l'œil de ses gracieuses pirouettes et de ses joyeuses couleurs. Veut-il enfin goûter les douceurs du repos, il déroule deux longs filaments tournés en spirale de chaque côté de son corps, et ces faibles contre-poids suffisent à le lester instantanément.

Cuvier avait donné le nom d'*Acalèphes hydrostatiques* à certaines espèces pourvues de vessies qui, gonflées à leur gré, leur permettent de flotter à la surface. Une des plus curieuses est la physalie, que ses mœurs et ses allures ont fait surnommer *vessie de mer, galère, frégate, vaisseau de guerre portugais*.

Quand le temps est beau et calme, on aperçoit souvent au large une flottille de ces brillants zoophytes qui voguent gracieusement ; ils ont l'aspect irisé de grosses bulles de savon ; ils vont ainsi, leurs crêtes pourpres au vent, leurs franges chatoyantes descendant à plusieurs mètres au-dessous d'eux. Mais au

. . . . moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,

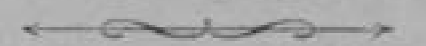
toute la flottille, plongeant à la fois, va chercher des profondeurs plus paisibles.

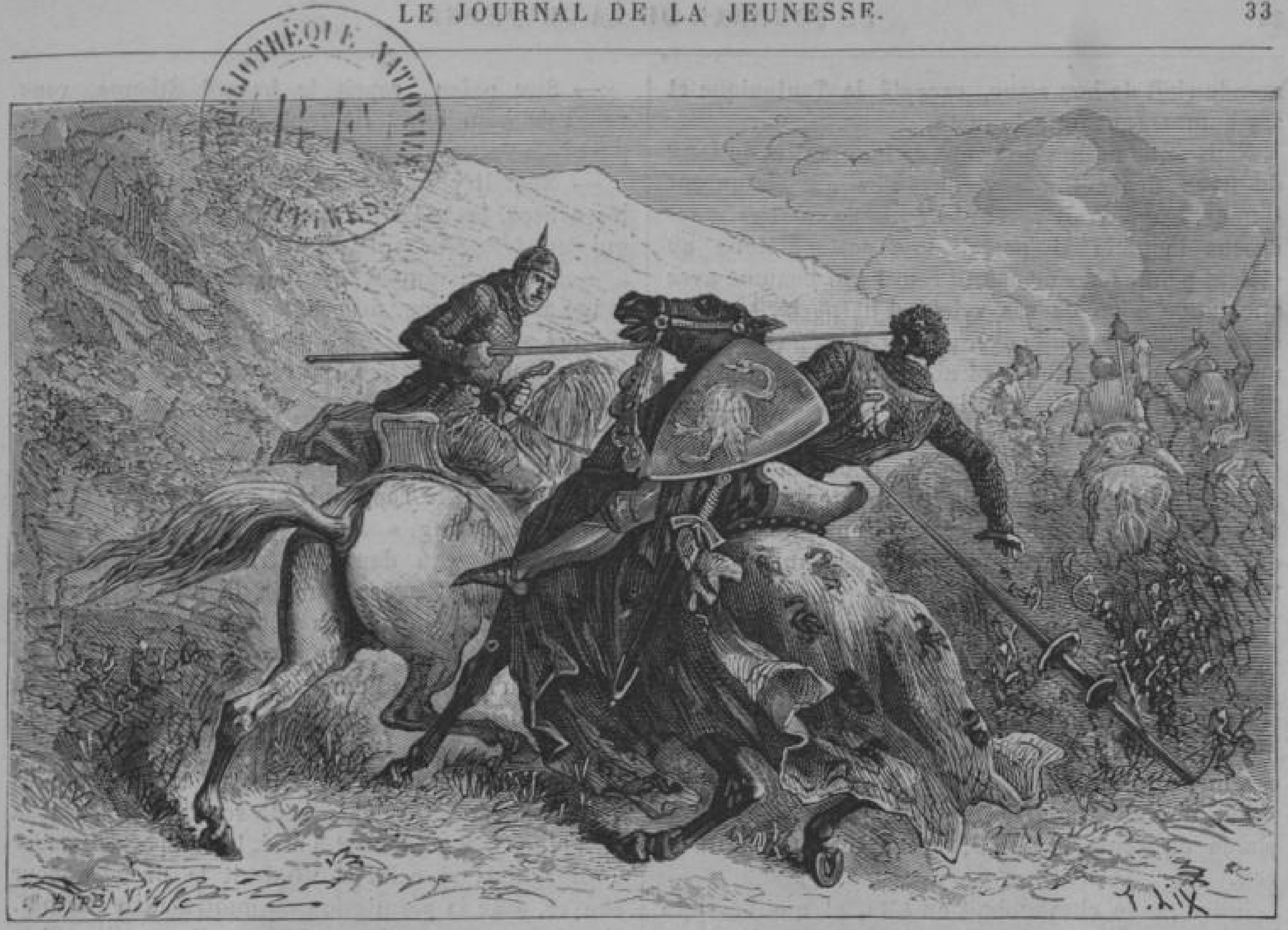
En voyant chacun de ces Acalèphes se mouvoir et se nourrir comme un seul individu, qui croirait qu'il y a là toute une colonie d'êtres ayant chacun leurs fonctions particulières, et agissant avec un ensemble parfait pour la satisfaction des besoins de tous?

Parmi les individus qui forment les tentacules de cet être multiple, il en est qui ont pour mission de saisir la proie, de la stupéfier et de l'empoisonner. Malheur à celui qui, charmé par la brillante apparence des physalies, porterait sur elles une main imprudente. A peine la peau aura été effleurée, qu'une douleur cuisante parcourra le bras tout entier comme s'il avait été plongé dans l'eau bouillante ; le corps est alors agité de tremblements nerveux et de convulsions. La douleur peut même s'étendre jusqu'au cœur et amener l'évanouissement.

Que l'on ne s'effraye pas trop ; le remède est tout près du mal et à la portée du malade ; des lotions d'eau de mer et quelques heures de sommeil suffisent pour faire disparaître ces accidents.

Mme GUSTAVE DEMOULIN.





Ma lance le frappa entre les deux yeux. (P. 36, col. 1).

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

XIII

Allemands et Sarrasins.

Nous restâmes quatre jours chez Ghanem à Damas. Il fut convenu avec mon hôte que celui-ci enverrait à Mahmoud Yelvadj deux maitres artillers et quatre ouvriers capables de construire des machines de guerre. Leur solde fut réglée à six dirhems par jour pour les maîtres, et deux dirhems pour les ouvriers.

M'étant ainsi acquitté de ma mission, il ne me restait plus qu'à conduire Raymonde en terre chrétienne, après quoi j'étais libre de retourner en Mongolie. Je demandai donc à Raymonde en quelle ville elle désirait se rendre : sur le conseil de maître Jean, elle se décida pour la ville de Tripoli, où elle avait des parents. On m'apprit que la première place des chrétiens que nous rencontrerions sur la frontière était le krak des Hospitaliers, à partir duquel Raymonde trouverait l'escorte des gens de son pays et de sa religion.

Le matin du cinquième jour après notre arrivée à Damas, nous partîmes donc pour nous rendre à Baalbek, et de Baalbek au krak des Hospitaliers. Notre caravane se composait du sire Hugo, de Jean l'Ermin, de Marghouz, de Youçouf le Turkoman, de moi et de mes deux écuyers, et d'un Arabe des environs de Baalbek qui nous servait de guide. Notre troupe se grossit encore de l'écuyer de Hugo et de ses trois valets d'armes, car telle était la suite à laquelle il avait droit par un statut de son ordre. Maître Jean, de son côté, était accompagné d'un arbalétrier, qui s'appelait Étienne, jeune homme alerte et de bonne mine, qui avait l'air gai et résolu, et qui riait de tout. Comme il était fort pauvre et de petite naissance, personne ne lui témoignait de considération, et Hugo, en particulier, l'accablait de ses dédains et l'abreuvait d'humiliations. L'écuyer et les valets du Teutonique ajoutaient encore leurs lourdes grossièretés à celles de leur maître ; mais Étienne ne s'en souciait guère : il leur répondait par des moqueries qu'ils mettaient un quart d'heure à comprendre et dont tout le

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 401, et vol. VIII, pages 1 et 17.

monde riait de bon cœur, excepté le Teutonique et ses hommes, comme de juste.

Nous nous mîmes en route de bon matin, le long du flanc des collines verdoyantes qui entourent Damas. Hugo avait revêtu sa cotte de mailles, pardessus laquelle il portait une cotte d'étoffe où étaient peintes ses armes. Il remit son heaume avec affectation à un de ses valets et fit porter son écu et sa lance par son écuyer; mais il coiffa très-bien un chapeau de fer, quand nous autres nous ne portions qu'un bonnet. Tout le monde était à cheval, sauf le seul Étienne. Voyant cela, et comme ce garçon me plaisait, et que j'avais deux chevaux de main, je l'appelai et je le fis monter sur un de mes chevaux. Il me fit grands remercîments, et dès cet instant il s'attacha à moi. Nous suivîmes les berges de la rivière de Damas, qu'on appelle la Baroda et qui coule au fond d'une vallée aux flancs boisés et aux crêtes vivement découpées. Nous reçûmes l'hospitalité, cette nuit-là, dans un village musulman bâti au milieu des ruines d'une ville qu'on me dit être très-ancienne, et le lendemain nous commençâmes à gravir les pentes pour sortir de la vallée de la Barada et descendre dans la grande plaine où coule le Linati, et qui conduit à Baalbek.

Notre guide chevauchait en tête, et moi derrière lui, à côté d'Étienne. Mes deux écuyers me suivaient. Raymonde et ma sœur étaient plus loin, entre maître Jean et Marghouz, et le Teutonique venait tout à fait derrière. A un moment, le cheval de l'Arabe prit peur devant un buisson et fit un écart; le guide se mit à rire.

« Pourquoi as-tu peur? dit-il à son cheval. Penses-tu que ce buisson soit le roi Richard?

— Quel est ce roi Richard? demandai-je à Étienne.

— Sire païen, me répondit-il, c'est le roi d'Angleterre qui vint ici il y a quatre ans, et qu'on appelle le Cœur de Lion pour sa grande force et vaillance. Il fit de tels exploits qu'aujourd'hui encore, quand les petits enfants des Sarrasins se mettent à crier, leurs mères leur disent pour les faire taire : « Voici le roi Richard ! »

— Il a dû faire de grandes conquêtes, alors?

— Non. Ensemble avec le roi de France, il a pris Acre. Mais ensuite les dissensions se sont mises de la partie, le roi de France s'en est retourné et, plus tard, le roi Richard est allé guerroyer en Chypre. Les dissensions gâtent notre affaire. J'ai entendu raconter comment le roi Baudouin de Jérusalem, qui fut lépreux, n'ayant avec lui que trois cents chevaliers, défit Saladin qui en avait trois mille; et pourtant aujourd'hui les Sarrasins sont devenus les plus forts et nous ont pris nombre de villes et de terres! C'est à cause de nos péchés.

— Et les Teutoniques chevauchent-ils avec les Francs?

— Oui; mais, à dire vrai, je ne les aime guère.

— Sire païen, reprit le bavard Étienne, vous venez de bien loin? Ils sont Sarrasins dans votre pays?

— Non. Il y a des gens qui adorent les images, les arbres, les montagnes, et d'autres, leurs alliés, qui sont très-puissants, et qui sont chrétiens.

— Ah! dit vivement Etienne. Et rendent-ils hommage au successeur du prince des apôtres qui est à Rome?

— Je ne connais ni l'Apôtre, ni Rome. L'empereur des chrétiens de mon pays est leur évêque.

— Alors il est prêtre sans doute? Et comment s'appelle-t-il?

— Il s'appelle Thogroul, et on lui donne le titre de Ong ou Ouang. »

Étienne essaya deux ou trois fois de prononcer *Ouang* et *Thogroul*, mais il n'y arriva pas : ces mots-là n'étaient pas faits pour son gosier. Il finit par renoncer à l'un, et par estropier l'autre, si bien qu'il appela l'empereur des Kéraïtes *Jang* et *Jean* au lieu de *Ouang*, et l'intitula triomphalement « le prêtre Jean ».

A partir de ce moment, ce brave garçon ne fit plus que parler du prêtre Jean et de son fils, et s'attacha davantage à Marghouz et à moi. Il finit par demander à Marghouz si celui-ci voudrait le prendre pour écuyer, avec la permission de maître Jean l'Ermin. Marghouz y consentit, mais le maître artiller fit la grimace.

« Étienne, dit-il, est le plus habile artiller après moi; c'est mon élève. Il connaît tous les engins.

— Et c'est pour cela, répondit Marghouz, que vous le tenez en si mince estime? Notre empereur en fera un grand personnage! »

Le maître artiller, qui n'était pas resté insensible à tous les récits que Marghouz lui faisait sur les Kéraïtes, finit par se décider.

« Certes, dit-il, ce sera un grand bonheur pour Étienne de servir un si puissant empereur et un si bon chrétien que le prêtre Jean; et il sera loué d'être écuyer d'un chevalier si pieux que vous, sire Marghouz. Prenez-le donc! Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

— Un seul Dieu! reprit Marghouz en se signant.

— Je lui donne congé et le remets en vos mains, » termina Jean.

Étienne n'eut pas plus tôt entendu ces mots que, poussant son cheval, il courut tout droit sur Hugo et lui cria :

« A présent, sire Teutonique, je suis homme libre et ne vous dois plus rien: la première fois que vous serez insolent avec moi, nous compterons ensemble!

— Ma lance, mon écu! cria Hugo. Vite, mes armes, que je châtie ce vilain! »

Pendant que Hugo criait, un de ses valets d'armes s'approcha d'Étienne par derrière et leva sa masse pour lui fendre la tête. L'Écureuil, qui ne comprenait pas, mais qui voyait bien le geste, se trouvant le plus rapproché de ce valet, le saisit à bras le corps, à la-

manière mongole, et quoique ce fût un homme grand et lourd, il l'arracha de sa selle et le jeta par terre sous les pieds de son cheval. Pendant ce temps Hugo, qui avait passé la bride de son écu à son cou et pris sa lance, la coucha en arrêt; il aurait infailliblement percé la poitrine d'Étienne, qui n'avait pas de cotte de mailles, et qui tenait, pour toute défense, un court coutelas, si je n'avais tout aussitôt saisi les rênes au cheval du Teutonique et si je ne l'avais arrêté court.

Hugo, furieux, prit sa lance de la main de bride, et, saisissant une houssine pendue à sa selle, il frappa mon cheval sur la tête, pour le faire cabrer et me faire lâcher prise. A cette insulte mortelle pour un Mongol, je sentis mon visage s'injecter de sang: je restai un instant comme hébété sous le coup de l'outrage qui m'était fait. Enfin, je m'écriai d'une voix étranglée :

« Chien! Un de nous deux doit rester mort ici! Mets-toi en garde! »

En même temps, je dégainai mon sabre et je m'affermis dans mes étriers. Le Teutonique, reculant vivement, baissa la lance et embrassa son écu. Nous allions nous charger quand Raymonde se jeta devant moi et que Marghouz, l'arc à la main, s'interposa entre nous.

« En arrière, s'écria rudement Marghouz, en arrière, l'homme à la lance! Djani n'a qu'un mouchoir de soie sur la tête et un sabre à la main! Son bouclier est pendu à la selle d'un de ses écuyers, et toi, tu as un chapeau de fer, un écu et ta lance! C'est partie inégale! »

Pendant que Marghouz parlait ainsi, Plumet m'avait remis ma lance et ma rondelle.

« Le fer? » dit-il en me donnant la lance.

Suivant la coutume mongole, je portais mon fer de lance dans un étui à ma ceinture et je ne le mettais sur le bois qu'en cas d'alerte. Ceci me rendit tout mon sang-froid. Je haussai les épaules, je rendis à Plumet le bouclier qu'il me tendait, je remerciai du geste Youçouf le Turkoman qui m'apportait mon casque et, prenant ma lance sans fer, je dis tranquillement :

« Ceci me suffit. Je n'ai coutume de m'armer entièrement que pour la bataille, et non pour la joute. Allons! »

On enterra les Allemands. (P. 36 col. 1.)

Le Teutonique, lui, avait profité de ce répit pour ôter son chapeau de fer et se faire lacer son heaume, qui, suivant la coutume des Francs, lui enfermait tout le visage. Les Francs sont beaucoup plus pesamment armés que nous et se couvrent complétement de fer. De tous les peuples de la terre, sans parler des Bédouins, ce sont les Mongols qui se chargent le moins d'armures, car ils pensent que la victoire est dans les armes offensives, et non dans les armes défensives.

Jean l'Hermin, qui paraissait avoir conçu beaucoup d'affection pour moi, me dit tout bas :

« Vous avez tort de ne vous point armer, sire Djani; ce Hugo est le meilleur chevalier parmi les Teutoniques, où il y en a beaucoup de bons. »

« Or, êtes-vous prêt? cria enfin le Teutonique.

— Quand il vous plaira, répondis-je.

— Demoiselle, reprit mon adversaire en s'adressant à Raymonde, quand je vais avoir tué ce païen, c'est moi qui vous conduirai parmi les nôtres. »

Raymonde ne répondit rien; mais je vis bien, sur son visage, l'intérêt qu'elle prenait à moi, et son aversion pour le Teutonique.

« Allons! criai-je, assez de discours! Servons-nous un peu moins de nos langues, et un peu plus de nos armes. Je vous attends! »

Aussitôt le Teutonique, baissant sa lance, courut sur moi.

Il ne voyait pas que ma lance n'avait pas de fer; je la tenais à la mongole, la pointe à la gauche de la tête de mon cheval, de façon à pouvoir escrimer; je laissai arriver mon homme, et, évitant son choc, je passai à côté de lui en frappant rudement son heaume du bois de ma lance. Le coup fut assez fort pour le faire chanceler.

Il reprit carrière, et il courut sur moi une seconde fois. J'évitai encore son atteinte, et, en passant à côté de lui, je lui portai un coup sec entre le cou et le menton, si bien que le lacet du heaume se rompit et qu'il resta nu-tête. Marghouz ramassa lestement le heaume et le remit à l'Écureuil en disant :

« C'est tout gain pour toi, Djani!

— Il faut en finir! cria le Teutonique écumant de rage. Défends-toi, païen maudit! »

Il recula de vingt pas pour prendre du champ.

Cette fois j'en fis autant. J'allais lâcher la bride, quand Raymonde s'écria :

« Ton fer de lance! Et que Dieu te protége! »

Au même instant je tirai mon fer de ma ceinture, je l'ajustai au bout de ma lance, et je fondis sur mon adversaire en criant :

« En avant les Mongols bleus! Place à la bannière! »

L'arme du Teutonique, mal dirigée, grinça sur ma cotte de mailles, coupant quelques maillons sans me blesser. La mienne le frappa droit entre les deux yeux. Il tomba de cheval roide mort. C'était le coup de Djébé que je lui donnais, un coup qui ne manque jamais son homme.

Mais ce n'était pas tout. Pendant que nous nous chargions, Marghouz, Étienne et Plumet, incapables de résister à la tentation, chargeaient l'écuyer et les deux valets du Teutonique. Le troisième valet ne comptait plus : l'Écureuil, en le jetant à bas de son cheval, lui avait enfoncé une côte. Maître Jean l'Ermin eut beau s'interposer, il ne put arrêter les combattants, si bien que lorsque je me retournai, après avoir dépêché mon Allemand, je m'aperçus que son écuyer avait la tête fendue, qu'un de ses valets avait la poitrine trouée, et que les deux autres gisaient par terre, en fort piteux état.

« Ma foi, tant pis! dit Marghouz. Ce sont eux qui l'ont voulu. En route!

— Nous ne pouvons pourtant pas, s'écria maître Jean, laisser ces trois chrétiens sans sépulture, et abandonner ces deux autres, blessés et en terre païenne! Sire chevalier du prêtre Jean, nous ne le pouvons pas! »

Marghouz se rendit à la justesse des observations de maître Jean. On enterra fort décemment les Allemands, après qu'Étienne eut pris pour lui l'épée et la cotte de mailles de l'un d'eux. Raymonde fit une croix avec deux morceaux de bois et la planta sur la fosse. Nos compagnons chrétiens y récitèrent une prière. Mes écuyers prirent en croupe les deux valets blessés, et nous nous remîmes en marche, en emmenant les chevaux des vaincus.

Le surlendemain de ce jour, j'arrivai dans la vallée de l'Oronte, sur les confins du pays des chrétiens et de celui qui appartient aux Ismaéliens. Ces Ismaéliens sont des assassins qui dépendent du Vieux de la Montagne d'Alamout; ils reconnaissent son autorité, mais à la suite de plusieurs guerres ils ont dû consentir à payer le tribut aux chevaliers du Temple et de l'Hôpital, voisins de leurs États. Leur chef demeure dans un château très-fort qu'on appelle Aleïka. Il se donne le nom du Vieux de la Montagne, à l'imitation du chef de toute la secte du Vieux du mont Alamout, avec lequel j'avais eu affaire à Kachgar. Dans l'endroit où je passais, j'étais encore à proximité des États du sultan d'Emesse, que les chrétiens appellent le « Soudan de la Chamelle », et qui est sans cesse en guerre avec eux.

Comme nous chevauchions tranquillement sur un plateau découvert, tout à coup, sur la crête du plateau, à notre droite, parut un cavalier couvert de son armure et tenant sa lance haute; derrière lui en parut un autre, puis un autre encore, puis, de droite et de gauche, deux troupes qui avaient gravi les pentes derrière leurs éclaireurs se déployèrent rapidement sur le plateau et coururent sur nous en nous entourant. La surprise fut complète. Nous étions cernés avant d'avoir eu le temps de prendre la fuite. Je vis maître Jean encocher résolûment un carreau sur son arbalète; Étienne mit l'épée à la main.

« Paix là, leur dis-je. Nous n'en sommes pas aux coups; ils sont deux cents contre nous huit, et d'ailleurs nous ne savons pas encore ce qu'ils nous veulent.

— Ce qu'ils nous veulent! s'écria maître Jean. Nous autres chrétiens ici, nous sommes perdus! Ils veulent nous couper la gorge ou nous prendre prisonniers! Ce sont des cavaliers du Soudan de la Chamelle! Je reconnais ses Kurdes à leurs hauts bonnets, et ses Turkomans à leurs heaumes à nasal! Ils ne font point de quartier aux chrétiens. Vous, sire sarrasin, vous pouvez vous tirer de là, puisque vous suivez la loi de Mahomet!

— Je n'ai pas l'habitude d'abandonner les gens que j'accompagne, répondis-je sèchement à maître Jean. Taisez-vous et désencochez votre carreau! Et vous, Étienne, rengaînez votre épée. Moi seul je commande ici, et après moi, Marghouz. »

Maître Jean ne répondit rien et m'obéit.

Je m'avançai seul vers celui qui paraissait le chef des assaillants. C'était un homme de haute taille, monté sur un cheval superbe. Il était armé de mailles, et la coiffe de son heaume était fixée sur le nasal, ne laissant découverts que les yeux. A sa droite et à sa gauche se tenaient deux Kurdes gigantesques, armés d'un gamboison rembourré d'étoupes, de plaques de ceinture en acier, et la tête recouverte d'un haut bonnet par-dessus une coiffe de mailles. Ils portaient à la main des masses d'acier. Derrière le chef on tenait sa bannière, qui était vermeille; on y voyait peintes ses armes, qui sont d'or à deux lions de gueules, marchant à droite.

A trois pas du chef, je m'arrêtai, et je prononçai la profession de foi et le tekbir.

Le chef ne put s'empêcher de répondre, du moment que je faisais ma profession de foi de vrai croyant :

« Loué soit Dieu qui nous a faits musulmans! Que le salut soit avec toi! »

Puis il reprit en mauvais turk occidental :

« D'où viens-tu, ô musulman?

— De la route que j'ai laissée derrière moi, répondis-je.

— Où vas-tu?

— Devant moi.

— Je savais cela, me dit le chef.

— Si tu le savais, tu ne me l'aurais pas demandé, répondis-je.

— Tu fais l'insolent, reprit le chef d'un ton irrité. Sache que je puis te faire passer de ce monde dans le feu qui pétille.

— Si j'avais su, lui dis-je, que tu en avais le pouvoir, je n'aurais pas adoré un autre Dieu que toi. »

Il parut étonné de mon audace. S'avançant sur moi, il me posa la main sur le cœur.

« En vérité, dit-il à ses gens, ce jeune homme est très-hardi; son cœur ne bat pas plus vite qu'à l'ordinaire. Or, dis-moi, jeune musulman, je vois à ton armure et à tes vêtements que tu viens de très-loin; je n'ai jamais vu d'homme fait comme toi; mais je reconnais fort bien des chrétiens dans ta troupe : tu vas me les livrer. »

Parlant ainsi, il me désignait maître Jean, Étienne et les deux Allemands.

« Deux de ceux-là, lui dis-je, sont mes prisonniers, que j'ai gagnés par le sabre; le troisième fait partie de ma troupe, et le quatrième est mon ami. Je ne te les livrerai pas.

— Fils de chien! s'écria-t-il en colère, sache que je suis Nour-Eddin, sultan d'Emesse, et que je viens de faire le dégât sur la terre des chrétiens! J'ai là en bas quatre cents prisonniers et quatre-vingts chameaux chargés du butin que j'ai fait! Que ta mère pleure ta mort! livre-moi tes chrétiens sur l'heure!



L'étoffe toucha la jambe du sultan. (P. 38, col. 1.)

— Ni sur l'heure, ni aujourd'hui, ni demain, répondis-je tranquillement. Le prophète a dit : L'homme va avec qui il lui plaît et dispose de ce qu'il a gagné. Il me plaît d'aller avec deux de ces chrétiens, et j'ai gagné les deux autres. Tu peux m'attaquer, tu es le plus fort; mais si tu es tué, tu seras damné en enfer; et si je suis tué, j'aurai l'avantage du martyre; j'irai en paradis, car le prophète a dit : Le martyr est celui qui donne sa vie pour autre chose que pour sa fortune!

— En vérité, ricana le sultan Nour-Eddin, tu es le premier des traditionnistes. Es-tu venu de si loin pour nous enseigner notre propre religion? Eh bien, tu me l'enseigneras plus à loisir, car tu es mon prisonnier. »

Il achevait à peine qu'il se fit un grand mouvement parmi les gens de sa suite; trois cavaliers venaient de gravir le plateau et de paraître au milieu du cercle qui nous entourait. Tous trois mirent pied à terre, et s'avancèrent vers le sultan. En les voyant, il parut troublé, et descendit de cheval lui-même.

« Nour-Eddin, sultan d'Emesse, dit d'une voix claire le premier des nouveaux arrivants, c'est bien toi que nous cherchons. Es tu disposé à nous entendre?

— Parlez! » répondit le sultan en frémissant.

Il avait défait son gorgerin et rabattu son casque en arrière. Je vis que son visage était très-pâle.

« Sultan d'Emesse, reprit l'autre, mon maître, le Vieux de la Montagne m'envoie vers toi, pour te demander que tu lui donnes satisfaction des injures que tu lui as faites, et pour que tu lui rendes le château de Massiad que tu lui as pris et que tu détiens injustement.

— Jamais! s'écria le sultan. Moi vivant, jamais il n'aura Massiad!

— Il est écrit: Nous appartenons à Dieu et nous retournons vers lui, dit l'Assassin d'une voix grave. Or, vous autres, faites votre devoir! »

Les deux autres Assassins s'avancèrent vers le sultan, qui recula d'un pas en portant la main à la garde du sabre. Tout le monde tremblait. Dans le désordre qui s'ensuivit, je vis très-bien Marghouz qui faisait mettre les Allemands blessés en travers sur deux chevaux de main, qui faisait gagner aux autres vingt bons pas d'avance, et qui revenait ensuite se placer à côté de moi.

L'un des Assassins tenait une hache à long manche, le long du bois de laquelle étaient fichés des couteaux; l'autre portait un long drap blanc sur le bras.

L'homme à la hache prit un de ses couteaux et le jeta aux pieds du sultan; l'homme au drap déploya son étoffe et la posa près du couteau. L'étoffe toucha la jambe du sultan, qui recula encore en frémissant.

« Nour-Eddin, sultan d'Emesse, s'écria celui qui parlait pour les deux autres, un couteau pareil à celui-ci te percera le cœur! Garde ce drap; mon maître te l'envoie pour qu'il te serve de linceul! »

Sur-le-champ, tous trois remontèrent à cheval, et s'en allèrent sans se presser, au pas, en chantant les prières des morts. Personne n'osa les poursuivre. Je vis qu'il ne fallait pas manquer mon occasion, et avant que le sultan ne fût revenu de son trouble et n'eût remis le pied à l'étrier, je partis à fond de train, sans lui dire adieu.

« Alerte! criai-je à mon monde. Nous avons de bons chevaux, tâchons de ne pas nous laisser rattraper. Nour-Eddin me paraît homme à faire passer sur notre dos la peur que lui fait le Vieux de la Montagne. »

A suivre. LÉON CAHUN.



LA PENDULE MYSTÉRIEUSE

La plupart de nos lecteurs ont pu remarquer, depuis plusieurs années, dans les étalages des magasins d'horlogerie, des pendules d'un aspect mystérieux, composées d'un simple cadran de verre monté sur une colonnette et sur lequel se meuvent des aiguilles sans aucun mécanisme apparent.

M. Henri Robert fils a présenté, l'année dernière, à la Société d'encouragement, une de ces pendules dont il est l'inventeur, et il a donné l'explication de son mécanisme.

Cette pendule consiste en deux aiguilles, marquant les heures et les minutes, montées sur le point central d'un disque de cristal, qui porte à sa circonférence les marques des heures et des minutes. Chaque aiguille va se placer d'elle-même à l'heure réelle; elle parcourt le cadran en indiquant avec continuité l'heure et la minute, sans paraître mue par aucun mécanisme.

Le secret de la marche des deux aiguilles consiste dans un petit rouage de montre qui est placé dans un contre-poids dont est muni chaque aiguille. Ce rouage de montre fait déplacer une petite mais très-lourde pièce en platine, qui circule ainsi dans la boîte contenant ce contre-poids, et y prend des positions diverses.

Dans ses différentes positions, le poids de la pièce de platine, se combinant avec celui de l'aiguille, fait prendre à cette aiguille toutes les inclinaisons qui sont nécessaires pour qu'elle parcoure régulièrement le cadran pendant l'intervalle des heures qu'il s'agit d'indiquer.

La pendule mystérieuse de M. Henri Robert est une des plus jolies créations de l'industrie moderne.

P. VINCENT.

LA TÉLÉGRAPHIE SOUS-MARINE

Lorsque l'on commença à se servir de l'électricité pour transmettre d'un point à un autre des dépêches, et dès que l'on conçut le projet de relier les divers pays les uns aux autres par des lignes télégraphiques, on se trouva en présence d'une difficulté qui parut longtemps insurmontable. En effet, autant il était facile d'installer sur terre des lignes de fils conducteurs de l'électricité, autant il paraissait difficile de faire franchir à ces fils les vastes espaces de mer qui séparent les continents les uns des autres. Non-seulement l'esprit se refusait à croire à la possibilité de dérouler au fond de la mer des fils conducteurs d'une longueur prodigieuse, sans solution de continuité et assez forts pour supporter les mouvements

des flots ou la pression marine, mais encore la physique démontrait que ces fils métalliques, plongés dans un milieu liquide, ne pourraient servir à la transmission du fluide électrique. Ce ne fut qu'après bien des tâtonnements que la science parvint à surmonter ces difficultés.

On posa le premier câble télégraphique sous-marin en 1850 seulement, longtemps après la première application de l'électricité à la transmission des dépêches sur terre ; mais les progrès de la télégraphie sous-marine furent aussi rapides que ses débuts avaient été lents.

Depuis 1850 jusqu'à la fin de 1874, le nombre des câbles télégraphiques sous-marins immergés a été de 206, représentant une longueur de plus de 80 000 kilomètres. Sur ces 206 câbles, 61 ont cessé de servir et 145 fonctionnent encore.

L'Angleterre et la France sont les deux pays qui possèdent le plus de câbles télégraphiques sous-marins. L'Angleterre en compte 29 et la France 16. Les deux pays sont actuellement reliés entre eux par sept câbles télégraphiques.

De 1850 à 1851, on ne construisit que deux câbles sous-marins ; cette belle entreprise n'en était encore qu'à ses débuts. En 1852 et en 1853 huit câbles furent confiés à la mer. En 1854 on en immergea sept; en 1855, neuf; en 1856 et 1857, un chaque année, en 1858, cinq; en 1859, treize; en 1860, douze; en 1861, un; en 1862, deux; en 1863, un; en 1864, six; en 1865, trois; en 1866, dix; en 1867, sept; en 1868, deux; en 1869, dix-sept; en 1870, vingt-sept; en 1871, vingt-six; en 1872, deux; en 1873, quatorze; en 1874, treize.

Les plus longs câbles transocéaniques sont : celui qui va de la côte d'Irlande à la côte de l'île de Terre-Neuve, qui a 3193 kilomètres ; d'Irlande à la côte d'Amérique, qui a 3100 kilomètres; celui de Saint-Vincent à Pernambuco, qui a 3125 kilomètres; celui de Brest à Saint-Pierre, qui n'a pas moins de 4135 kilomètres. C'est donc la France qui a posé au fond de la mer le plus long câble connu.

Les plus grandes profondeurs d'immersion des câbles sont : 3656 mètres pour celui de Malte à Alexandrie; 4431 mètres pour celui d'Irlande à Terre-Neuve; 4800 mètres pour celui de Portcairn, en Angleterre, à Lisbonne; 5045 mètres pour celui de Brest à Saint-Pierre. Ici encore c'est la France qui a eu à lutter avec la plus grande profondeur pour l'immersion d'un câble.

Avant 1858, époque à laquelle fut posé le premier câble traversant l'Atlantique, on n'avait pu immerger de conducteur électrique d'une longueur supérieure à 560 kilomètres. Après avoir fonctionné un mois seulement, ce câble se rompit. C'était là sans doute un grave échec, mais cette tentative suffisait à prouver que l'Océan pourrait être franchi par un fil électrique. L'honneur d'avoir conçu le projet de la télégraphie transatlantique revient à un ingénieur américain, M. Cyrus Field.

Ce n'est qu'en 1870 et 1871 que des communications directes ont été établies entre l'Angleterre et l'Inde avec la Chine, le Japon et l'Australie.

En ce moment, il ne manque plus qu'un câble jeté au fond de l'océan Pacifique pour que le monde soit complétement entouré d'une ceinture de télégraphie électrique, selon le rêve de Cyrus Field.

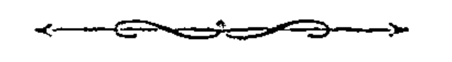
La ligne du Pacifique, qui doit compléter la ceinture télégraphique continue qui enserrera le globe, aura 8720 kilomètres de longueur, et se divisera en trois sections; savoir : de San-Francisco à Honoloulou, 3350 kilomètres ; de Honoloulou à Midway Island, 1852 kilomètres; de Midway Island à Yokohama, 3516 kilomètres.

Onze nouveaux câbles sont en ce moment en construction. Ils auront une longueur totale de 27 430 kilomètres. Les plus longs seront ceux d'Irlande à la Nouvelle-Écosse (3520 kilomètres); d'Aden à l'île Maurice (4480 kilomètres), et d'Honoloulou aux îles Fidjis (4640 kilomètres). Lorsque tous ces câbles fonctionneront, toutes les parties du globe seront reliées entre elles par l'électricité.

Le prix de revient des câbles sous-marins dépend de la profondeur à laquelle ils doivent être immergés, et de la nature du fond de la mer. S'il y a des courants très-rapides et si le fond est rocailleux, il faut donner au câble une grande solidité et un poids suffisant. Les câbles de la compagnie anglo-américaine reviennent en moyenne à 5000 francs par kilomètre pour les parties qui sont dans les eaux profondes, et à 16 000 francs pour celles qui touchent au rivage. Les câbles reliant l'Angleterre à la Hollande sont construits, dans presque toute leur longueur, sur le modèle des extrémités des câbles transatlantiques, en raison de la petite profondeur d'eau, laquelle ne dépasse pas trente brasses; et leur prix moyen, par kilomètre, est beaucoup plus élevé.

Il existe seize compagnies importantes de télégraphie sous-marine; leur capital dépasse 500 millions de francs.

Et. Leroux.



LE RENARD

Le renard a les mêmes appétits que le loup : tout autant que ce dernier, il aime la rapine, il en vit; mais comme il est beaucoup plus faible, il supplée à la force qui lui manque par l'adresse et la ruse. Il n'est pas d'animal plus fin, plus fécond en ressources, en expédients de toute sorte. A la hardiesse du bandit il joint la prudence du voleur. Le problème, pour lui, est de commettre des meurtres et des larcins, c'est-à-dire des actes téméraires et très-dangereux, en s'exposant le moins possible, et toutes ses facultés sont constamment appliquées à y réussir. Il suffit de le

voir pour connaître son caractère : son museau pointu, ses yeux vifs au regard oblique annoncent l'astuce ; sa marche légère, silencieuse, tantôt rapide, tantôt lente et rampante, son habileté à se blottir, à sauter, à se faufiler, à courir sur des rampes étroites, décèlent ses habitudes de braconnier. Il a les formes du chien, mais, par les instincts, il tient beaucoup du chat.

Vivre caché, invisible, est la première préoccupation du renard. Les taillis les plus touffus des bois ne lui paraissent pas un abri assez sûr ; il lui faut un asile plus secret et plus inaccessible : il se creuse un domicile souterrain, ou plutôt il s'approprie un terrier, précédemment habité par des lapins, qu'il agrandit et accommode à son usage. Souvent il se loge à proximité d'un village ; le chant des coqs, les divers cris des volailles arrivent jusqu'à lui ; il écoute, il savoure ces bruits qui lui promettent de bonnes aubaines, il médite ses plans d'attaque. Quand il quitte son gîte, soit pour chasser, soit pour explorer la contrée, il prend toujours des chemins couverts, il se fraye un passage à travers les fourrés les plus épais. On peut habiter un pays où les renards abondent sans jamais en apercevoir un seul.

Il est rare qu'on surprenne ces animaux, même quand ils s'introduisent dans une habitation pour rendre visite au poulailler. Ils arrivent le soir ou la nuit, redoublent de précautions à mesure qu'ils approchent, s'arrêtent pour s'assurer que tout est tranquille, franchissent le mur ou se glissent sous la porte et se jettent sur les volailles endormies, dont ils massacrent le plus grand nombre possible. Si le tapage causé par cette tuerie n'attire personne, le larron ne se contente pas d'emporter une de ses victimes, il revient bientôt en chercher une seconde, puis une troisième, puis une quatrième, et ainsi de suite tant qu'il n'est pas dérangé ; il va les cacher successivement dans des endroits différents, sous une touffe d'herbes, parmi la mousse, dans une ornière, où il les retrouvera plus tard. Le lendemain matin, le fermier voit son poulailler ravagé, des plumes, du sang épars de tous côtés ; il se reprochera de ne s'être pas levé au bruit qui a troublé un instant son sommeil, mais il est trop tard, le coup est fait, le renard est loin, et comme il sait que l'on sera désormais sur ses gardes, il ne se risquera pas de si tôt à tenter une pareille aventure.

Les renards ne sont pas moins habiles à s'emparer des animaux sauvages dont ils font leur proie. Toujours rôdant, quêtant, guettant, ils découvrent et saisissent le lièvre au gîte, la perdrix ou la caille sur son nid. Ils surprennent les levrauts jouant étourdiment dans les sillons. Il n'y a pas de plus grand destructeur de gibier. C'est surtout aux lapins qu'ils font la guerre. Le soir, aux dernières lueurs du jour, à la clarté naissante de la lune, quand tous les bruits ont cessé dans la campagne, les timides rongeurs ont quitté leurs galeries souterraines et se sont dispersés dans la plaine sur la lisière du bois : le renard vient silencieusement s'embusquer sous un buisson ou derrière une pierre près de l'une des bouches du terrier, et il attend. Il ne cherche pas à poursuivre les lapins, il sait bien qu'au moment où il se montrera, quelque vieux chef de la tribu, qui fait sentinelle, donnera l'alarme en frappant le sol de ses pattes de derrière et qu'aussitôt toute la bande disparaîtra sous terre. Il reste immobile et attend patiemment. Enfin l'un des lapins, après avoir fait tous ses tours, a l'idée de rentrer au logis ; il approche sans défiance, s'arrêtant de temps en temps, marchand par saccades, couchant et redressant ses grandes oreilles, dont l'ombre se dessine déjà sur le talus sablonneux ; quand il est à portée, le renard saute sur lui et l'emporte dans sa gueule.

Quelquefois les renards font mieux encore. Ils ont l'esprit de s'associer pour saisir plus sûrement leur proie. Un naturaliste anglais rapporte le fait suivant : Un de ses amis chassait avec un compagnon dans le midi de la France. C'était sur un terrain inculte, rocailleux, en pente, situé au pied d'une montagne. Il y avait, au milieu, une ravine creusée par les pluies. Des renards et des lièvres traversaient souvent ce terrain, le soir, pour descendre dans la plaine et ils suivaient généralement la ravine. Les deux chasseurs se cachèrent près de là, entre des rochers, dans l'espoir de tirer quelque lièvre. Ils n'y étaient pas depuis longtemps quand ils virent un renard, bientôt suivi d'un autre, arriver par le ravin. Les deux animaux jouèrent d'abord quelques instants ensemble, puis l'un alla se blottir sous une grosse pierre qui barrait en partie le sentier creux, tandis que l'autre remontait vers la montagne. Mais, au bout de peu de temps, ce dernier revint, poursuivant un lièvre. Lorsque le lièvre passa près de la grosse pierre, le renard qui était tapi dessous s'élança sur lui, mais il le manqua. Alors arriva celui qui avait dépisté le lièvre et, voyant le butin sur lequel il comptait lui échapper par la faute de son camarade, il attaqua celui-ci avec fureur. Les chasseurs profitèrent de ce moment, où les deux carnassiers ne songeaient qu'à se battre, pour les coucher en joue et les tuer.

Mais où toute la finesse du renard se montre, c'est dans la façon dont il devine et évite les embûches que l'homme lui tend. Que l'on place sur son passage une trappe amorcée d'un appât, d'abord il accourt, averti par le fumet que son subtil odorat a perçu de loin ; puis, à mesure qu'il approche, il ralentit sa marche, il hésite, il tourne autour de l'objet suspect, il s'arrête, fixant sur l'appât un regard où la convoitise se mêle à la défiance ; enfin il se hasarde à toucher le morceau de viande du bout de sa patte, il essaie de l'amener doucement ; mais voyant qu'il résiste, il prend le parti d'y renoncer et il s'éloigne. Lorsque son terrier a été cerné de tous côtés par des piéges cachés sous le sable, presque toujours il s'en aperçoit et se garde bien de sortir. On a vu de ces animaux rester ainsi prisonniers vo-



Le renard reste immobile. (P. 40, col. 1.)

lontaires, supporter les tourments de la faim pendant quinze jours et ne se faire prendre qu'à la dernière extrémité, quand, exténués par le besoin, ils n'avaient plus que le choix du genre de mort. Si par hasard quelque étourdi de lapin tombe dans l'un des piéges, le renard juge aussitôt que la machine a produit son effet et il passe hardiment.

Même quand un renard s'est pris dans un piége, il ne faut pas encore se flatter de le tenir. S'il est retenu seulement par une patte, il a le courage de se la couper lui-même avec les dents et il s'évade en courant sur trois jambes aussi vite que s'il avait les quatre. Tschudi raconte qu'un chasseur, fouillant un jour le terrier d'un renard, mit à découvert la partie postérieure du corps de l'animal. Il lui saisit une patte, avec un couteau lui traversa les tendons au-dessous du jarret et fit passer l'autre jambe par l'ouverture, comme on le pratique pour les lièvres morts. C'est dans cet état qu'il tira la pauvre bête du terrier et la jeta violemment par terre en disant: « Là! à présent tu n'iras pas bien loin. » Mais le renard ne l'entendait pas ainsi; en un instant il se releva, partit au galop sur ses trois pattes, la quatrième en bandoulière, et disparut aux yeux du chasseur stupéfait.

E. Lesbazeilles.

ORIGINE DES NOMS PROPRES[1]

II

Sous Charlemagne l'usage des surnoms s'introduisit à la cour. Le grand empereur, qui était passionné pour le grec et le latin, aimait mieux entendre sonner à ses oreilles des noms de l'antiquité que ceux de son époque; il se faisait lui-même appeler *David*, et son maître, Alcuin, l'homme le plus savant de son temps, qui lui enseigna la rhétorique, la dialectique et l'astronomie, portait le nom d'*Albinus.*

Au moyen âge les seigneurs prirent le nom de leurs terres. Telle propriété s'appelait-elle la *Rochebrune*, son seigneur en prenait son nom de *Jean* ou *Raoul de Rochebrune.* De là tous ces noms de villes, de terres, d'étangs ou de forêts accolés au nom de baptême des barons et chevaliers féodaux. Les rois ne signèrent que leur nom de baptême: *Louis*, *Charles*, *Philippe*, par la grâce de Dieu, *roi de France.* Les évêques ne signèrent aussi que leur nom de baptême, suivi de celui de leur évêché: *Jean, évêque d'Elne; Paul, évêque de Toulouse.* Jusqu'au XVII[e] siècle, les femmes ne furent désignées que par leur nom de baptême, auquel s'ajoutait le nom de leur père ou de leur mari, suivant qu'elles étaient mariées ou non: *Mathilde, fille de Robert de l'Estang; Clotilde, femme d'Héracle de Polignac.*

Les noms des *vilains* (mot aimable par lequel on qualifiait les non nobles) n'eurent de fixité qu'à partir de l'époque où François I[er], par l'ordonnance de Villers-Cotterets (août 1539), prescrivit aux curés d'inscrire avec exactitude l'époque de la naissance des fidèles qu'ils baptiseraient. N'ayant pas de terres comme les seigneurs, les vilains tirèrent leurs noms de particularités physiques ou morales, telles que la profession, le lieu de naissance ou d'habitation, l'âge, le caractère, les qualités ou les défauts physiques. Voici la liste des noms que l'on rencontre le plus souvent dans chacune de ces catégories:

Profession : Marchand, Lemarchand, Lemerchand; Lebarbier, Barbier; Lefebvre, Lefèvre, Faivre, Fabre, Favre, Faure, qui viennent du latin *Faber*, forgeron; Charpentier, Carpentier, Lecarpentier; Lesueur (de *sutor*, cordonnier); Charbonnier, Carbonier, Charbonel, Carbonel, Carbonneil; Muletier; Bouvier, Lebouvier; Couturier, Lecouturier; Pelletier, Lepelletier; Maçon, Lemaçon, Berger, Tisserand, etc.

Lieu de naissance : Lebreton, Breton; Lenormand, Normand, Denormandie; Lepicard, Picard; Bourguignon; Lecatalan, Catalan, Catala; Dupré; Duval; Laroche, Roche, Roque, Laroque; Ville, Laville, Lavile; Limousin, Limosin, Lémosin; Moutier, Moustier, Lemoustier (de *monasterium*, monastère); Poitou, Poitevin, Lepoitevin; Angevin, etc.

Caractère: Lebon, Bon; Ledoux, Doucet, Doux; Mauvais, Lemauvais; Méchant, Leméchant; Léveillé, Réveillé; Lamy, Lami, Amy; Lefranc; Lefourbe.

Qualités ou défauts physiques : Beau, Lebeau, Lebel; Vilain, Levilain, Levillain; Grand, Legrand; Grandet, Grandier; Lepetit, Petit; Legras, Legros, Grasset, Grosset; Maigre, Lemaigre, Maigrot, Maigret, Maigrin; Leblanc, Blanc, Blanchet, Blanquet, Blanchot; Lenoir, Noir, Noiret, Lenègre, Nègre; Leblond, Blondel, Blondet, Blondeau, Blond; Lebrun, Brun, Brunet, Brunot, Labrunie, Labrunette; Lerouge, Rouge, Rouget, Rougeot, Rougier; Leroux, Roux, Roussier, Rousset, Lerousset, Roussel, Rousseau; Lejeune, Lajeune; Lavieille, Lenain, Letors, etc.

Beaucoup de noms sont tirés de la nature : Labruyère, Bruguière, Brugère; Lafontaine, Fontaine; Corneille; Racine; Laplante; Vallon; Rivière, Larivière; Montagne; Delarbre; Mouton; Bœuf, Lebœuf; Deleau; Dusol, Delsol; Forest, Laforest; Lafleur; Dubois; Lapierre; Rossignol; Lemerle, etc.

Un grand nombre d'autres proviennent d'objets fabriqués par l'homme : Maison, Demaison, Lamaison; Porte, Laporte, Portal, Duportal; Lafenestre; Lachaise, Lachèze; Larue, Ruelle; Soulier, etc.

Une ordonnance rendue par Henri II à Amboise, en 1555, défendit de changer de nom sans une autorisation royale. Les états généraux de 1614 réclamèrent qu'il fût ordonné à tous les gentilshommes

1. Suite et fin. — Voy. page 22.

de signer dans tous leurs actes le nom de leurs familles et non de leurs seigneuries. L'usage commençait déjà à s'établir d'accoler à un nom vulgaire le nom d'une terre ou d'une ville, et de simuler ainsi une fausse noblesse. Malgré les ordonnances royales, cet abus prévalut de plus en plus.

Écoutons ce que dit La Bruyère de cet absurde usage de changer de nom : « Certaines gens, dit-il, portent trois noms, de peur d'en manquer : ils en ont pour la campagne et pour la ville, pour les lieux de leur service ou de leur emploi. D'autres ont un nom dissyllabe qu'ils anoblissent par des particules, dès que leur fortune devient meilleure. Celui-ci, par la suppression d'une syllabe, fait de son nom obscur un nom illustre; celui-là, par le changement d'une lettre ou une autre, se travestit, et de Syrus devient Cyrus. Plusieurs suppriment leurs noms, qu'ils pourraient conserver sans honte, pour en adopter de plus beaux, où ils n'ont qu'à perdre par la comparaison que l'on fait toujours d'eux avec les grands hommes qui les ont portés. »

Que de choses aurait encore à dire La Bruyère s'il vivait de nos jours! Que de personnes qui se vantent de porter un nom illustre qu'elles déshonorent par leur conduite, et qui ont l'air de mépriser les braves gens qui portent honnêtement un nom obscur!

Ch. de Raymond.



LA PETITE DUCHESSE[1]

VI

L'ennemi domestique.

De notre temps on a pris plaisir à abaisser une chose parfaitement respectée et parfaitement respectable ; je parle de la classe des gens qui nous servent : la domesticité.

On a imaginé de transformer en ennemis, en adversaires, ces gens qui habitent sous votre toit, qui vivent de votre vie, qui connaissent vos habitudes intimes, qui pénètrent bon gré mal gré les petits mystères de votre intérieur. Quelle folie! Qu'y avait-il donc de plus digne d'estime qu'un domestique fidèle, qu'une servante dévouée jusqu'à la mort à ceux dont elle partageait la vie? A quoi sert-il de gâter cette profession dont le dévouement fait la véritable dignité, pourquoi la rabaisser, l'avilir?

Cette forme de dévouement s'accorde mal, hélas! avec les excès de l'orgueil moderne; mais il est permis de regretter de voir tant d'êtres dédaigner l'humble bonheur et la sécurité attachés au service de gens honorables, pour se rassasier d'une fausse et misérable indépendance.

Mais si l'on aime les domestiques fidèles, probes, dévoués, rien n'est haïssable comme la domesticité dépravée que l'on voit fleurir dans les grandes villes et parfois, hélas! dans les grandes maisons. Depuis la cuisinière qui fait danser l'anse du panier d'un ménage honorable, mais modeste, jusqu'au cordon bleu qui conclut des traités avec les fournisseurs de ses maîtres ; depuis la petite bonne qui brutalise et qui néglige le pauvre enfant qui lui est confié, jusqu'à la caméristc qui essaie en cachette les riches toilettes de sa maîtresse et au valet qui boit les vins fins de son maître, je les trouve absolument mauvais. Il n'y a pas de pire danger pour les enfants que d'approcher de ces êtres orgueilleux et rampants, traîtres et flatteurs, qui semblent prendre à tâche d'avilir leur honnête profession par un manque absolu de conscience; et notre petite duchesse devait en faire l'expérience. Jamais on n'eût songé à la prémunir contre un péril de ce genre : sa dignité naturelle l'éloignait des familiarités déplacées et l'on pouvait penser que chez sa sœur elle n'y serait pas exposée. Mais la sagesse des nations l'a dit : Tel maître, tel valet. La jeune marquise était frivole, ses femmes de service étaient légères; elle dédaignait de surveiller ses gens, ils vivaient à leur guise et élevaient à force d'adresse une véritable barrière entre le salon et l'office, où ils régnaient en maîtres. Lorsqu'une maîtresse de maison ne se considère pas comme ayant charge d'âmes, les âmes lui échappent et elle n'est plus entourée de serviteurs, mais de créatures à gages qui la trompent, la volent et la compromettent.

Bien qu'elle n'eût pas la plus légère compréhension de ces choses, la petite duchesse éprouva cependant tout un trouble de conscience lorsque le lendemain soir Céline lui dit : « La voiture est revenue, Mademoiselle veut-elle descendre? »

Ce mot descendre fit machinalement rougir l'enfant. Elle sentait instinctivement que si l'on ne descend jamais en s'inclinant vers ses inférieurs pour leur faire un bien quelconque, en les servant même selon le commandement évangélique, on descend en se mêlant sans raison et sans motif raisonnable à leurs plaisirs.

Elle avait dansé une fois et de tout son cœur à la noce du jeune fermier de Valroux, elle s'était souvent mêlée aux jeux des enfants pauvres de l'école du village, mais elle se trouvait alors sous l'égide paternelle, elle ne se mêlait pas par désobéissance à des inconnus.

« Descendre? répéta-t-elle; pensez-vous donc que je vais aller à l'office, Céline?

— Mademoiselle aime-t-elle mieux que nous montions dans la salle à manger? répondit obséquieusement la femme de chambre.

[1] Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11 et 27.

— J'aime mieux cela certainement. »

Céline dissimula une expression de joie triomphante et s'élança dans le corridor. Mme Louis s'y trouvait en sentinelle.

« Eh bien? demanda-t-elle.

— Eh bien, elle a donné dans le panneau. Que tout le monde monte dans la salle à manger, bien vite. »

Et revenant près d'Alberte, elle attendit patiemment qu'il lui plût de la suivre.

Alberte n'était dépourvue ni d'esprit, ni de tact, et ce n'était pas sans combat qu'elle manquait ainsi aux plus simples convenances. Mais la jalousie la mordait au cœur, l'ennui la disposait à la désobéissance, et lorsqu'elle entendit les rires étouffés qui partaient de la salle à manger, elle se dit que, puisqu'on la délaissait ainsi, il fallait bien qu'elle prît les distractions qu'elle avait à sa portée. Faisant taire tout scrupule, elle descendit.

Au bas de l'escalier elle s'arrêta. La porte de la salle à manger était ouverte à deux battants et elle pouvait voir le chef, Mme Louis et le valet de pied qui s'amusaient à singer les belles manières, se saluaient jusqu'à terre et faisaient la bouche en cœur. A cette vue sa délicatesse s'effaroucha, elle comprit la gravité de sa faute, et se détournant vivement, elle remonta l'escalier, au haut duquel elle trouva Céline.



Elle a donné dans le panneau. (P. 44, col. 1.)

« Mademoiselle a oublié quelque chose?

— Non, Céline; j'ai seulement pensé qu'il était très-mal de donner des permissions sans en parler à mon beau-frère et à ma sœur et je vais me coucher. Descendez quand même, je n'ai pas du tout besoin de vous. »

Et prenant le bougeoir des mains de Céline stupéfaite, elle regagna majestueusement son appartement.

Céline, qui avait fondé toute une petite machination sur les imprudentes complaisances d'Alberte, ne se tint pas pour battue et continua à l'entretenir en secret de ses passe-temps et à mettre le plus possible en relief l'abandon de sa sœur.

Plus d'une fois Alberte se sentit tentée de tout dire à Madeleine; mais Madeleine lui témoignait une telle indifférence, que la confidence se glaçait en quelque sorte sur ses lèvres. Une fois cependant Mme de Valroux se trouva pour ainsi dire en face d'une révélation.

Elle rencontra Alberte débouchant de l'escalier de service.

« D'où viens-tu? lui demanda-t-elle.

— De la cuisine, » répondit Alberte tout interdite.

Mme de Valroux aurait pu d'un mot, d'une interrogation, arracher la vérité à Alberte, elle se contenta de hausser les épaules et s'éloigna en disant :

« Tu as des goûts distingués, je t'en fais mon compliment. »

Cette phrase n'avait pour Alberte aucune portée. Comme elle s'amusait beaucoup du patois provençal parlé par le chef, elle descendait uniquement pour lui entendre répéter quelque tirade assaisonnée de jurons énergiques et cela lui paraissait tout à fait inoffensif.

La maladresse de sa sœur ne servit qu'à apaiser les reproches qu'elle se faisait *in petto*, et elle laissa Céline arrêter devant elle les délassements de la prochaine soirée, ce qui était très-grave. Elle autorisait positivement par sa présence le gaspillage qu'elle ignorait et la répétition d'un acte répréhensible est à elle seule une aggravation dans le mal.

A peine son consentement fut-il accordé, qu'elle s'en repentit de nouveau.

Le jour venu, elle fit tout le possible pour sortir elle-même ce soir-là. Elle alla jusqu'à demander d'être conduite pour passer la soirée chez sa tante de la Rochefaucon; mais Médéric et Madeleine se récrièrent, en disant d'abord que les petites filles n'allaient jamais passer ainsi les soirées chez les gens, ensuite que les portes de l'hôtel de la Rochefaucon se fermaient invariablement à neuf heures. Sur ces entrefaites arriva la blonde Mme de Fresnel qui, par une coïncidence singulière, venait se plaindre de l'improbité d'un domestique.

« A Paris les gens de service sont horribles, dit-elle, on ne peut avoir confiance en eux. Aussi je comprends très-bien que ma tante Lucy se donne la peine d'accompagner mes sœurs aux courses, à la promenade, partout, tant que nous serons à Paris. Est-ce que vous êtes contente des vôtres, Madeleine?

— Oh! enchantée! chère; ils sont parfaits.

— Parfaits, appuya Médéric. Le chef aime bien

un peu la bouteille, le groom est un peu gai, mais les femmes sont irréprochables. »

Madeleine trouva que son mari était trop sévère pour le chef et pour le groom et établit qu'ils étaient tous des perfections, et qu'il n'y avait jamais le moindre tapage, ni la moindre indélicatesse de commise dans la maison.

Alberte écoutait tout abasourdie. Depuis ses tournées souterraines, elle avait pu juger que la paix n'était pas aussi complète qu'on voulait bien le dire et Céline ne lui avait pas caché que, tout en s'arrangeant fort bien, on se disputait souvent.

Rendue toute rêveuse par les paroles de Mme de Fresnel se rapportant à ses sœurs qui n'étaient jamais mises en rapport avec les domestiques et ne sachant que penser de la crédulité de son beau-frère et de sa sœur, elle quitta le salon avant la fin de la visite et descendit l'escalier de service. Au premier palier, elle s'arrêta. A travers la porte fermée elle entendit des éclats de voix et des éclats de rire, de grossières injures que se renvoyaient une grosse voix d'homme et une voix perçante de femme. Tout à coup la porte s'ouvrit devant le petit groom que poursuivait le chef coiffé d'un superbe moule à pâté brandissant une broche. Alberte se dissimula dans la pénombre.

« Ah! le chenapan! il a disparu, cria le gros cuisinier en portant les deux mains à sa tête; la première fois qu'il me joue de pareils tours, je l'assomme.

— Quel bruit pour un enfantillage! répondit Céline les poings sur la hanche.

— Un enfantillage, venir m'enfoncer mes moules sur la tête quand je pique mes volailles. Ne le défendez pas, mademoiselle Céline, car je penserais que vous ne valez pas mieux que lui.

— Je le défendrai, cria Céline; est-ce que cet enfant est fait pour supporter vos brutalités? »


Ils s'amusaient à singer les belles manières. (P. 44, col. 1.)

Le chef, furieux, marcha vers elle, ils se mirent les poings sous le nez, ils se dirent d'effroyables injures. Alberte crut même voir tourbillonner la broche, et les ongles de Céline s'enfoncer dans les épaules du chef. Saisie de répulsion, d'effroi, elle remonta quatre à quatre et s'en alla frapper à la porte de Madeleine, dans l'intention de lui tout avouer.

Mais Madeleine lui défendit d'entrer, sous prétexte qu'elle avait la migraine et qu'elle voulait dormir afin de se reposer avant le bal.

Alberte, repoussée de nouveau, rentra chez elle et n'en descendit qu'à l'heure du dîner.

Elle retrouva M. et Mme de Fresnel, qui étaient venus avertir que la désorganisation de leur maison les empêcherait de se rendre au bal ainsi qu'ils en avaient le projet. On les retint à dîner et Alberte, assise auprès de la jeune femme, lui reparla de ses

petites sœurs. Elle apprit qu'elles étaient jumelles, qu'elles s'appelaient Sarah et Géorgine. S'enhardissant peu à peu, elle ajouta qu'elle serait bien heureuse d'aller au cours avec elles. Mme de Fresnel, que l'air très-sérieux d'Alberte amusait, lui proposa de parler d'elle à sa tante. Madeleine consultée répondit négligemment qu'elle avait d'autres projets pour Alberte, mais que, si cela l'amusait d'aller au cours suivi par les petites Addington, elle ne songerait pas à s'y opposer. Alberte ravie s'anima, se montra aimable, intelligente, et après le départ de Mme de Fresnel réclama le privilége d'assister à la toilette de sa sœur, ce que celle-ci daigna permettre.

Elle se montra d'une rare obligeance pendant cette opération longue, délicate et difficile et remplit patiemment le rôle de porte-miroir.

Quand Madeleine partit, elle remonta dans sa petite chambre, fit sa prière et se coucha. Et lorsque Céline arriva la chercher, elle lui dit très-gravement du fond de son oreiller :

« Je n'ai pas voulu vous refuser l'autre jour, Céline, parce que je m'ennuyais beaucoup, mais il ne serait pas convenable de recommencer; aussi je ne recommencerai pas. »

A suivre. Mlle ZENAÏDE FLEURIOT.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LA BOTANIQUE DE GEORGES [1]

III

COMMENT ON FORME UN HERBIER

Nous voilà, Georges et moi, installés à la campagne, où j'ai d'ailleurs l'habitude de passer la belle saison.

Le médecin ayant déclaré que Georges avait besoin du grand air et d'un repos relatif, j'ai emmené l'enfant, à qui je fais faire quelques répétitions classiques pour qu'il ne se dépayse pas entièrement.

Le reste du temps, nous nous promenons beaucoup, et il va de soi que nos causeries botaniques s'en trouvent favorisées, puisque à chaque pas quelque nouveau sujet d'étude, d'analyse, vient de lui-même s'offrir à notre attention.

« Or, disais-je l'autre jour à Georges, étudier, analyser des plantes, c'est bien, mais il faut aviser à donner une certaine fixité aux remarques qu'on a pu faire, car le souvenir seul, la mémoire, peut être en défaut.

— Alors, mon oncle, quel moyen?

— Faire ce qu'on appelle un herbier, c'est-à-dire conserver en les desséchant des spécimens des plantes qu'on a étudiées.

— Ah oui! c'est cela, il faut faire un herbier; quand commencerons-nous d'y travailler?

— Tout de suite, mon enfant. »

Nous passions en ce moment au bord d'une vigne où, entre les ceps, pullulait le vulgaire *mouron des oiseaux*, tout ponctué de fines étoiles blanches.

C'est par cette petite plante que nous étrennerons; dis-je ; cueilles-en un bouquet et rentrons.

En passant, je pris chez l'épicier du village quelques mains de gros papier gris sans colle. Rentré à la maison, j'ouvris sur une table une de ces mains de papier; je posai, bien étalée, sur une des feuilles, une branche de notre mouron, dont j'eus soin d'écarter aussi soigneusement que possible la fleurette, puis je refermai le cahier, que je posai ensuite tout bonnement dans un coin, sur le parquet de la salle à manger, en mettant pardessus deux ou trois volumes reliés du *Journal de la Jeunesse*. Et j'expliquai à mon neveu comme quoi ces volumes, pressant la plante entre deux feuilles de papier de nature spongieuse, c'est-à-dire absorbant l'humidité, il devait forcément arriver qu'après quelques jours nous retirerions de là notre branche de mouron parfaitement desséchée.

« Eh! mais, fit-il, ce n'est pas bien dificile; et vraiment le travail n'est pas grand... »

Je crus devoir faire observer alors à mon cher petit Georges que les choses ne se passent pas toujours aussi élémentairement que cela, et pour le lui prouver, je lui proposai de soumettre à la dessiccation des rameaux empruntés l'un à un pot de cinéraire, l'autre à un pot de primevère ornant la jardinière de la salle à manger.

Proposition aussitôt acceptée. Je détachai donc de chacune des deux plantes une branche fleurie, et, ouvrant une autre main de papier, j'y plaçai tout d'abord la branche de cinéraire. Et je fis remarquer à mon neveu que si nous nous contentions de refermer le cahier par-dessus, nous n'obtiendrions, après le temps nécessaire à la dessiccation, qu'une sorte de paquet informe; c'est pourquoi je me mis en devoir de disposer feuilles et fleurs en leur gardant le plus possible leur port naturel, et en les plaçant de telle sorte qu'on pût bien retrouver à chacune les caractères qui la distinguent.

Je me servis à cet effet de pièces de monnaie (des *sous*), que je posais sur ces diverses parties, pour les maintenir en place pendant que je m'occupais des autres. Quand tout cela me sembla rangé de façon que l'on vît bien les formes de chaque organe, je rabattis lentement l'autre partie du cahier de papier, en retirant une à une les pièces de monnaie à mesure que les parties qu'elles avaient servi à maintenir se trouvaient prises sous le papier. Puis je mis le cahier en presse sous les mêmes volumes, dont je crus devoir augmenter le poids en posant une brique par-dessus. Et je passai à la bran-

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 302 et 314.

che de primevère, que j'accommodai avec les mêmes précautions dans un troisième cahier, qui alla prendre sa place sous les volumes.

Le lendemain, jugeant que le premier effet de la compression avait dû se produire, je dis à Georges que nous pouvions visiter les cahiers.

Nous trouvâmes le mouron dans un état de dessiccation déjà fort avancé, vu le peu d'épaisseur de ses feuilles et de ses tiges, desquelles le papier avait extrait la plus grande partie de leur humidité. Plus *charnues*, et par conséquent moins faciles à dessécher, les autres plantes avaient cependant pris assez bien le pli pour qu'il nous fût possible de les faire passer, sans les déformer, du cahier où elles étaient et qui était humecté de leur eau, dans un autre tout sec. Au cours de cette translation nous pûmes encore modifier l'arrangement de certaines parties qui se présentaient mal. Puis nous remîmes le tout en presse, et au bout de la semaine nous eûmes trois jolis *échantillons* (c'est le terme consacré), qui devinrent les éléments de l'herbier que Georges s'est proposé de former.

Quand il s'agit de constituer l'herbier, nous prîmes des feuilles simples de papier blanc un peu fort, taillées de même dimension, mesurant environ 30 centimètres sur 20, et se rangeant dans un carton d'écolier.

A chaque échantillon une feuille, sur laquelle la plante desséchée fut posée, et maintenue par deux ou trois petites bandes de papier gommé, placées plus particulièrement aux points extrêmes des tiges.

Au bas de la feuille Georges écrivit de sa plus belle main ce qu'il savait ou ce que je lui dictai des noms de la plante, avec la date de son entrée dans l'herbier. Plus tard, quand nous nous serons occupés des caractères botaniques, des familles, des genres, des espèces, chaque échantillon classé à nouveau portera en légende tout ce qui aura trait à sa manière d'être : noms techniques, description d'organes, époque de floraison, lieux de végétation, sans préjudice de maints autres détails qui peuvent aider à faire qu'un herbier soit pour celui qui l'a formé un véritable *memento* de ses excursions, de ses promenades, de ses découvertes. Je connais pour ma part un botaniste, un grand explorateur à vrai dire, qui ne sait pas, dit-il, de plus beau, de plus intéressant livre à lire que son herbier, dont chaque page est pleine pour lui de charmants souvenirs. L'hiver, le soir, au coin du feu, il ouvre sa collection, il la feuillette lentement, et les plus agréables, les plus pittoresques moments de sa vie renaissent pour lui. Il se revoit dans les sites qu'il a visités ; il retrouve les moindres incidents de ses excursions ; chaque plante a pour lui son histoire, chaque feuille a son éloquence.

Vous donc à qui sourit l'idée de faire intime connaissance avec les plantes, avisez tout d'abord à vous composer un herbier, et à chaque échantillon que vous y placerez, ce sera comme une épargne de doux, de gracieux souvenirs que vous réaliserez..... Vous venez de voir qu'il ne faut pas un grand attirail, et qu'un peu de soin marié à un peu de goût peut y suffire.

Pour la dessiccation, des mains de gros papier sans colle, une planche chargée de n'importe quel objet lourd, et c'est à peu près tout. Notons cependant qu'il faut autant que possible cueillir les plantes bien sèches, car, baignées de pluie, de rosée, elles risqueraient de se gâter. N'oubliez pas non plus de prendre ces plantes dans leur entier, avec les racines, si vous le pouvez, avec les fleurs, les fruits ou graines, car chacun de ces organes a son importance pour l'étude, pour la classification, pour la dénomination.

Encore une recommandation : si ce végétal que vous voulez dessécher a une tige trop grosse ou de nature *ligneuse* (ce mot veut dire *en bois*), fendez-la, amincissez-la avec un canif, n'en laissez qu'une partie, l'écorce par exemple. Enfin, s'il s'agit d'une plante dite *grasse*, c'est-à-dire aux feuilles charnues, ne vous étonnez pas qu'il faille des semaines et même des mois pour obtenir la dessiccation, car ces plantes-là vivent de l'air, et non des sucs pompés par leurs racines, et elles végètent même dans le papier serré.

Pour la création de l'herbier proprement dit, des feuilles de grand papier blanc, ou roux, collé et épais, un carton pour recevoir ces feuilles, un peu de papier gommé servant à faire des bandelettes — et rien de plus.

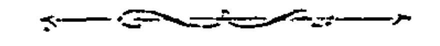
Que si, lorsque vous serez devenus experts en l'art de dessécher les plantes par la méthode que suivent tous les collectionneurs, il vous plaisait d'avoir quelques échantillons où les sujets garderaient et leur *port* naturel et en grande partie même leurs couleurs, voici comment vous devriez vous y prendre.

Ayez une petite caisse de bois dans l'intérieur de laquelle puisse se loger la plante que vous voulez conserver ; ayez aussi du sable très-fin et très-sec en quantité suffisante pour remplir cette caisse. Mettez-en au fond tout d'abord une certaine quantité dans laquelle vous enfoncerez la tige de la plante, pour qu'elle y tienne debout ; ensuite continuez à emplir de sable la caisse que, s'il fait chaud, vous exposerez pendant plusieurs jours au soleil, ou bien que vous laisserez séjourner le même temps dans la pièce chaude qui avoisine le four du boulanger.

Quand vous croirez que la dessiccation est complète, renversez doucement la caisse pour que le sable s'écoule, et vous en retirerez la plante, non pas peut-être aussi belle, aussi fraîche que de son vivant, mais encore fort agréable à voir.

Essayez-en donc, et certainement vous vous trouverez bien d'avoir essayé.

L'ONCLE ANSELME.



A TRAVERS LA FRANCE

SALINS

La ville de Salins, chef-lieu de canton et place forte du département du Jura, doit, comme Lons-le-Saunier, son origine à l'exploitation du sel que renferment ses sources; mais elle parait être beaucoup moins ancienne. L'histoire ne la fait remonter qu'aux commencements de la monarchie française. Au moyen âge, Salins eut sa part des calamités que subirent la Franche-Comté et la Bourgogne; néanmoins ce fut elle qui imagina et mit en œuvre la première une des institutions les plus précieuses que nous ait léguées cette époque si agitée et si malheureuse. En 1363, les habitants les plus notables « pour conjurer la ruine du commerce et empêcher les marchands d'abandonner leurs trafics, en leur prêtant de l'argent à intérêt raisonnable », fondèrent ce que l'on appela d'abord le Mont-de-Salins, et qui, en se généralisant, a pris ensuite le nom de Mont-de-piété.



Salins.

Salins, qui avait joui d'une étonnante prospérité sous la brillante administration des ducs de Bourgogne, accepta difficilement la domination de nos rois Louis XI et Louis XIV. Mais, depuis le règne de ce dernier prince, la fidélité de cette ville ne s'est point démentie; elle est montée jusqu'à l'héroïsme durant la dernière invasion prussienne. Les Allemands approchaient des faubourgs, comptant ne trouver aucune résistance; la garde nationale, qui occupait le fort principal, sous la conduite d'un des habitants les plus courageux, pointa ses canons contre l'ennemi, qui dut se retirer et ne revint pas. Un monument érigé en l'honneur de ces braves citoyens s'élève aujourd'hui à l'entrée de la ville.

D'autres monuments de Salins excitent l'intérêt: sa vieille église, Saint-Anatole, qui porte les traces de nombreux désastres; les portes et les trous pittoresques de ses vieux remparts; deux fontaines avec sculptures et statues; et la statue du général Cler, mort à la bataille de Magenta.

Les salines, qui ont donné à la ville son origine et son nom, sont encore exploitées et font la principale richesse du pays. Les sources jaillissent dans des souterrains, dont Pellisson a peint et exagéré l'effrayant aspect. Elles sont dirigées de là sur le sol extérieur, au moyen de pompes, puis conduites en partie dans une saline éloignée de 17 kilomètres, en partie dans de vastes réservoirs où l'eau s'évapore, laissant un abondant résidu de sel.

Quelques-unes de ces sources, les moins salées, sont depuis vingt ans utilisées pour la médication. Un établissement thermal, d'architecture assez originale, reçoit chaque année de nombreux malades, pour lesquels la ville et ses environs offrent des promenades agréables et variées.

A. SAINT-PAUL.





Raymonde me désigna au maître du Temple. (P. 52 col. 1.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

XIV

Le pays des Chrétiens.

En quelques instants nous fûmes sur l'autre versant du plateau, et j'enfilai un vallon, droit devant moi. Nous faisions bien de nous hâter, car je ne tardai pas à voir derrière nous cinq ou six cavaliers, puis dix, puis vingt. On nous poursuivait chaudement. A environ un parasange de nous, le vallon remontait et s'étranglait en étroit défilé : c'était là que je voulais arriver pour défendre le passage avec Marghouz, maître Jean, Etienne et mes deux écuyers. Mon guide arabe nous avait abandonnés au premier danger, et je comptais envoyer les deux femmes prendre de l'avance, sous l'escorte de Youçouf, pendant que nous arrèterions les assaillants. Mais ceux-ci, montés sur des chevaux frais, ne tardèrent pas à nous rejoindre, et bientôt leurs flèches nous sifflèrent aux oreilles. Sans m'arrêter, je ripostai en tirant en arrière, à la manière mongole. Marghouz et mes écuyers m'imitèrent. Il fallut voir la stupéfaction d'Étienne et de maître Jean quand nous commençâmes à manier nos arcs.

« Noël ! s'écria Étienne. Voici que le sire chevalier noir et mon maître le chevalier du prêtre Jean tirent derrière leur dos !

— Merveille ! Merveille ! criait le vieux Jean lui-même. Ils tirent leurs flèches en arrière mieux que nous ne les tirons en avant !

— Allez donc, fainéants ! leur dit Marghouz. Servez-vous donc de votre arbalète !

— Nous ne saurions, répondit bonnement maître Jean. Il nous faudrait arrêter nos chevaux et faire face aux Sarrasins.

— Imbéciles ! » grommela Marghouz qui n'avait pas le caractère facile.

En ce moment, une flèche vint frapper sur son casque, et une autre sur le corset de cuir bouilli de Plumet, mais sans leur faire de mal. Les flèches de ces Musulmans ont un fer plat qui se fausse aisément, et leurs arcs, qui sont très-longs, sont aussi très-faibles. Marghouz tira sur le plus rapproché : sa flèche à carreau en acier de la Chine traversa la cotte

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401, et vol. VIII, pages 1, 17 et 33.

de mailles; l'homme tomba en arrière. Je tirai à mon tour et j'en abattis un second. Je prenais une autre flèche dans mon carquois, quand je reçus un coup qui s'émoussa sur ma cotte de mailles; en même temps je vis Étienne culbuter sous son cheval, qu'une flèche venait de frapper au défaut de l'épaule. Le brave garçon fut relevé tout de suite, et, saisissant l'arbalète que lui tendait maître Jean, il tira de pied ferme et coucha son homme roide par terre. J'en vis encore tomber deux autres, sous les traits de Plumet et de l'Écureuil. Marghouz, ne voulant pas abandonner son nouvel écuyer, qui restait derrière son cheval abattu et encochait un carreau sur son arbalète, dégaîna et chargea résolûment; ce que voyant, je mis le fer au bout de la lance et je chargeai à mon tour, en criant aux autres:

« A moi Djani! place à la bannière! »

Une quinzaine d'hommes arrivaient sur nous, la lance basse ou le sabre et la masse en l'air, en criant « Allahou Akber! » J'étais bien peiné de charger ainsi des Musulmans, mais ma selle était bouclée, et comme on dit, « quand le Turk est à cheval, il ne connaît plus son père. Si on charge la maison de ton père, charge avec! » Il n'y avait plus à reculer.

Le choc fut rude. Les Musulmans de Syrie manient bien la lance et la masse, mais leurs sabres sont mauvais, étant d'un métal trop fin, trop légers et trop affilés, de sorte qu'ils sont excellents pour trancher la chair nue ou les étoffes, mais que, sur le fer ou le cuir bouilli de l'armure, ils se faussent et se brisent. Je vis bien ici que Djébé avait raison lorsqu'il disait que le sabre est la meilleure des armes, et que la lance, la hache ou la masse ne produisent leur effet qu'à une seule place, au lieu que le sabre entame un homme de la tête aux pieds. D'un coup de lance, je cassai la mâchoire au premier sur lequel j'arrivai, et, tirant mon sabre, j'en frappai un second si rudement, que je fendis son casque et le crâne par-dessous. Comme je dégageais mon sabre de l'entaille, je reçus un revers qui m'engourdit l'épaule gauche, mais sans pénétrer dans les chairs, car le sabre de l'homme se brisa du coup. Pressant mon cheval avec le genou, je lui fis faire une volte, et je frappai mon adversaire sur le bras, entre la manche de mailles et le brassard; il chancela et voulut se sauver; mais je lui lançai un coup de pointe entre les deux épaules, qui lui creva sa cotte de mailles et le jeta mort sur le cou de son cheval.

En ce moment, je vis Marghouz qui venait de démonter un de leurs cavaliers, et qui, faisant un écart pour l'empêcher de trancher les jarrets à son cheval, lui donnait un tel revers sur la nuque qu'il lui abattait la tête. Plumet, en saisissant un à la gorge, l'étrangla de ses deux mains, et l'Écureuil, qui venait de dépêcher un Kurde d'un coup de pointe au visage, tailla la cuisse d'un Arabe si vigoureusement, que l'homme tomba sous les pieds des chevaux. Youçouf reçut un coup de masse qui le démonta et l'étourdit. Étienne trancha les jarrets d'un cheval et maître Jean assomma le cavalier avant qu'il ne se fût dégagé, pendant qu'Étienne en perçait un second du carreau de son arbalète. Dans la bagarre, un Kurde coupa la gorge à un de nos Allemands blessés et emporta sa tête, et un autre cassa les reins à notre second prisonnier. Étienne fut renversé, et maître Jean, voulant frapper un second coup de son épée, reçut un coup de masse sur le bras, qui le désarma: l'épée des Francs est bonne, mais lourde et difficile à manier, en sorte qu'un adversaire agile et résolu peut profiter du moment où on la lève pour vous frapper au corps, ou du moment où on la baisse pour l'éviter et vous frapper sur les bras. Laissant pendre mon sabre à la dragonne, je saisis mon arc et j'envoyai une flèche dans les côtes de l'adversaire de maître Jean qui venait de redoubler et le tenait ployé sous sa masse; Plumet ramassa Youçouf tout étourdi et le mit en travers sur le cou de son cheval; Marghouz distribua de si furieux revers, qu'il envoya deux hommes rouler par terre et qu'Étienne eut le temps de remonter sur un autre cheval. L'Écureuil soutint maître Jean qui chancelait sur sa selle. Je pris ma lance par terre et je courus sur ceux de nos adversaires qui restaient, mais ils prirent la fuite au galop, nous laissant le champ de bataille.

Nous emmenâmes huit chevaux et nos blessés, et je me dépêchai d'arriver au défilé, qui était juste assez large pour laisser passer deux hommes de front.

« Il est temps! me dit Marghouz, en me montrant une trentaine de cavaliers qui arrivaient sur nous avec les fuyards.

— Oui, il est temps! répondis-je. Allons, pied à terre: aux arcs et aux arbalètes! »

Maître Jean, tout rompu des coups qu'il avait reçus, restait assis adossé à la muraille de rochers et la tête pendante sur la poitrine. Youçouf ne valait guère mieux; le sang lui coulait du nez et de la bouche, et il ne se soutenait pas sur ses jambes. Nous restions cinq pour défendre le passage. Je fis monter Étienne et l'Écureuil sur deux saillies de rocher, j'envoyai Plumet tenir les chevaux derrière nous, et, avec Marghouz, je me mis en travers du sentier, l'arc à la main. Nous saisîmes nos arcs, bien décidés à ne pas reculer d'un pas.

Une volée de flèches nous arriva. Nous y répondîmes aussitôt. Dès les premières décharges, nous eûmes un cheval tué, et je vis tomber deux hommes du côté de nos adversaires. Le combat continua ainsi près d'un quart d'heure: nous perdîmes encore deux chevaux, et Étienne fut mis hors de combat par un trait qui lui traversa le bras. Je l'envoyai surveiller les chevaux, et je le fis remplacer par Plumet, qui ne demandait pas mieux. Malheureusement, le Franc Étienne, homme des villes, si jamais il en fut, ne savait pas manier les chevaux comme un nomade mongol; les bêtes, effrayées par le sifflement continuel des flèches et par les cris des assaillants, prirent peur et s'échappèrent. Seuls Sain Boughouroul

et les chevaux de l'Écureuil et de Plumet, habitués à nous depuis si longtemps, ne bougèrent pas. Nous restions donc avec Marghouz démonté, trois blessés et deux femmes sur les bras, et attaqués par une multitude d'ennemis. Les gens de Noureddin s'aperçurent tout de suite de notre trouble et de la débâcle de nos montures et en profitèrent pour nous charger.

« Voilà le moment de frapper du sabre et de risquer bravement notre vie ! » m'écriai-je en sautant en selle, et, sans attendre personne, je chargeai droit devant moi.

Plumet et l'Écureuil me suivirent. Étienne, tirant son épée, car il n'était blessé qu'au bras gauche, se mit à côté de Marghouz, pour barrer l'entrée du défilé. J'avais l'avantage de la pente du terrain, et de plus le soleil donnait dans les yeux de nos assaillants, ce qui expliquait comment pendant un quart d'heure leurs flèches nous avaient fait si peu de mal, au lieu que les nôtres en avaient descendu ou démonté une douzaine. Au premier choc, je renversai un grand Kurde, lui rompant ma lance dans le corps. Frappant du sabre à droite et à gauche, à nous trois, nous les mimes en fuite. Ils s'en allèrent au galop et s'arrêtèrent à une centaine de pas plus loin, pour attendre des renforts et nous attaquer de nouveau ; mais j'étais échauffé par le combat et peu disposé à les attendre de pied ferme. Marghouz avait saisi par la bride un cheval dont le cavalier était abattu et s'était mis en selle ; nous chargeâmes résolûment à nous quatre. Ils vinrent à notre rencontre ; mais à dix pas nous tournâmes bride et nous courûmes vers le défilé, en leur lançant nos dernières flèches : l'une d'elles renversa leur porte-étendard. Aussitôt, les voyant en désordre, je fis volte-face et je tombai sur eux à coups de sabre. Marghouz en sabra deux ou trois ; Plumet eut son cheval tué sous lui ; l'Écureuil, toujours avisé, ramassa leur étendard, qui gisait sous les pieds des chevaux. Pour moi, après avoir mis quelques-uns de leurs guerriers par terre, je me trouvai en face de leur chef, un nègre gigantesque. Il me déchargea un furieux coup de sabre sur la tête ; je me couvris de mon bouclier ; le coup fendit mon bouclier et mon casque, mais la lame se brisa. Le géant nègre saisit aussitôt un autre sabre qui était attaché à sa selle, car, en Syrie, Chrétiens et Musulmans portent deux sabres, l'un à la ceinture et l'autre aux flancs du cheval ; mais avant qu'il n'eût tiré son arme, je profitai du moment où il était baissé, et je lui portai un revers entre le cou et l'épaule, qui le fendit jusqu'à la poitrine. Il restait huit ou dix hommes contre nous ; voyant leur drapeau pris, leur chef tué, et, de plus, Étienne qui arrivait encore l'épée à la main, et maître Jean avec Youçouf qui se traînaient péniblement derrière lui, mais qui tenaient, l'un son arbalète bandée et l'autre une lance, ils prirent la fuite au galop. En même temps, il s'éleva un grand tumulte sur le plateau, et je vis au milieu d'un tourbillon de poussière briller les armes d'une troupe de cavalerie qui arrivait au trot. Les fuyards n'en détalèrent que plus vite, se criant les uns aux autres, avec la plus grande terreur :

« Kamandour el devvet ! Kamandour el devvet !

— Loués soient tous les saints ! s'écria Étienne. Nous sommes sauvés ! c'est le commandeur du Temple qu'ils appellent ainsi.

— Le Temple ! Le Temple ! répéta maître Jean. A nous, sires chevaliers du Temple ! à nous, France, France ! »



Plumet et l'Écureuil se mirent à dépouiller les morts. (P. 51, col. 2.)

Disant ces mots, le brave homme s'évanouit, par suite du grand effort qu'il avait fait pour venir jusque-là. Les Templiers prirent le galop et arrivèrent sur nous, la lance haute. Pour moi, j'étais si échauffé du combat que j'avais soutenu, que, nu-tête et sans bouclier, je me plantai en face d'eux le sabre au poing, prêt à les charger, et je criai d'un ton de défi :

« Place à la bannière ! »

Marghouz et Étienne coururent à la rencontre des Templiers. Quant à Plumet et à l'Écureuil, voyant que nous étions maîtres du champ de bataille, ils se mirent tranquillement à dépouiller les morts et les blessés et à couper des têtes, pour les mettre en pyramide et dresser un trophée à la manière mongole.

L'avant-garde des Templiers s'arrêta devant nous. Plus loin, je vis une grande foule, des piétons, des troupeaux ; c'étaient les prisonniers de Noureddin, que les Francs venaient de délivrer. J'appris plus

tard que Nour-eddin n'avait pu se sauver qu'avec une dizaine d'hommes. Pendant que sa troupe s'acharnait sur nous, il avait été complétement surpris par les Templiers.

Je regardai avec surprise les nouveaux arrivants. Hommes et chevaux étaient bardés de fer; les hommes portaient par-dessus leurs armes de grands manteaux blancs, avec une croix rouge cousue sur l'épaule gauche. Ils étaient armés de boucliers triangulaires, d'une épée de selle, d'une épée de côté et de lances sans pennon. Les uns avaient le casque cylindrique emboitant le visage, les autres le chapeau de fer à visière formant rebord; quelques-uns n'avaient qu'un bonnet sur la tête avec un mouchoir par-dessus, attaché à la manière des Bédouins, à cause de la grande chaleur. La plupart de ceux dont on voyait le visage avaient les yeux clairs, le poil fauve, la barbe longue et bien fournie. A côté de leur chef, qui était un vieux à barbe grise, chevauchait un autre homme dans la force de l'âge. Tous deux reconnurent maître Jean et Étienne; mais la surprise fut grande quand ils virent Raymonde. Ils mirent tous pied à terre et l'entourèrent en lui prodiguant des marques de respect.

« Comment avez-vous fait pour vous échapper des mains des païens? demanda le vieux le premier.

— Maître Gilbert Erial, répondit Raymonde, bien que vous soyez, à ce que je vois, grand maître du Temple, rendez grâce à ce jeune chevalier qui m'a délivrée. »

Parlant ainsi, elle me désigna au maître du Temple.

« Frère Pierre de Mirusande, s'écria le maître, voici un chevalier armé plutôt comme les Sarrasins que comme nous; mais quel qu'il soit, s'il a délivré la demoiselle de Montréal, et si, avec ces seuls compagnons que je lui vois, il a déconfit tous ces Sarrasins ici, il mérite du renom par-dessus tous les chevaliers de la terre!

— Il les a déconfits, monseigneur! s'écria Étienne.. Oui, il les a déconfits! j'y étais! Et le sire Marghouz, chevalier du prêtre Jean qui est empereur des Chrétiens dans l'autre monde, l'y a aidé!

— Que barbouillez-vous là de prêtre Jean et d'autre monde, arbalétrier? dit sévèrement le maître du Temple. Apprenez à tenir votre langue devant tant de nobles seigneurs.

— Sachez, interrompit Raymonde, que Djani qui m'a délivrée m'amène d'un pays très-lointain, et que près de ce pays demeurent des Chrétiens dont l'empereur est le prêtre Jean. Marghouz est un de ses chevaliers. »

Là-dessus, tous ces Templiers voulurent embrasser Marghouz et m'embrasser aussi, même après qu'ils eurent appris que j'étais Musulman.

« Nous avons avec nous, me dit le maître du Temple, des guerriers qui suivent la loi de Mahomet comme vous; ils sont nos alliés contre les autres Sarrasins, et nous les appelons *Turcoples*. C'est une grande charge parmi nous que la charge de celui qui commande tous les Turcoples: son titre est celui de *grand turcoplier*; il lève bannière et est honoré parmi les premiers. Restez avec nous, sire Djani, et nous vous donnerons la charge de grand turcoplier.

— Non, répondis-je, je ne puis pas; j'appartiens à mon empereur et à ma bannière, et il faut que je les rejoigne.

— Mais, reprit le maître du Temple, vous m'avez dit que votre empereur ne suivait point la loi de Mahomet, et que son allié, le prêtre Jean, était Chrétien comme nous. Que vous importe alors de venir avec des Chrétiens? vous pouvez acquérir de la terre et devenir un puissant seigneur. »

Je dis simplement ce que Moaviah le Khalife, Dieu lui fasse miséricorde! répondit quand on lui reprochait d'avoir conclu la paix avec les Chrétiens pour combattre des Musulmans révoltés: « La religion, c'est l'amour de la patrie. »

Le maître du Temple s'inclina.

« Votre empereur est heureux d'avoir de tels sujets que vous, dit-il. Pour nous, nous sommes de pauvres moines qui avons fait vœu de combattre pour la religion, et nous ne pensons à acquérir ni richesses, ni provinces, mais seulement à défendre les terres que la Chrétienté a conquises en Syrie.

— Je suis satisfait de remettre Raymonde entre vos mains, lui répondis-je. A présent, elle est en sureté, ma mission est terminée, et il ne me reste qu'à partir et à me remettre sous ma bannière. »

Raymonde devint toute pâle; je vis sur le visage de Marghouz et de ma sœur la même émotion que sur le sien.

« Tu as donc, me dit Marghouz, l'intention de nous quitter tout de suite?

— Sans doute, répondis-je; et toi-même, tu ne vas donc pas revenir avec moi?

— J'ai fait vœu de rester un an en Syrie et de tenter de voir Jérusalem, quoique les Musulmans y soient.

— C'est bien; reste alors. Les bêtes sont liées par leurs brides et les hommes par leurs vœux. Nous allons donc partir et te faire nos adieux ainsi qu'à Raymonde. »

Comme je disais ces mots, Aïcha fondit en larmes.

« Pourquoi pleures-tu? lui dis-je. Il n'y a pas lieu de pleurer, mais de te réjouir, puisque tu vas revoir la lande et les montagnes et notre yort.

— Je ne reverrai pas notre yort, dit Aïcha en sanglotant; je ne reverrai pas la lande et les montagnes; mon frère, il faut que je reste ici.

— Comment, lui dis-je, il faut que tu restes? tu veux rester avec les gens des villes, toi, une fille des Baïane Aoul? tu veux rester avec les païens? tu veux rester avec les Chrétiens, toi, une Musulmane!

— Je ne suis plus Musulmane, répondit Aïcha en se redressant; je suis Chrétienne, et je vais aller au Krak épouser Marghouz, auquel le prêtre de Samarkand m'a fiancée en me baptisant.

— Chienne! m'écriai-je saisi de colère, maudite

sois-tu, toi et le mécréant Marghouz! je vais vous envoyer en enfer! »

Je me jetai sur elle, mais Marghouz, Raymonde et le maître du Temple s'interposèrent. Dans ma fureur, je tirai ma dague, la dague que m'avait donnée le Vieux de la Montagne. Marghouz se croisa les bras, en signe qu'il ne voulait pas se défendre.

« Tu oublies tes serments, Djani, dit-il d'un air très-humble. Souviens-toi que sur la lande des Oïrad, Alak, toi et moi, nous nous sommes juré que jamais nous ne porterions la main l'un sur l'autre. Pour moi, je tiens ma parole et je ne me défendrai pas. »

Ce souvenir fit tomber ma colère, et m'asseyant sur une pierre, je pleurai abondamment. Ma sœur vint près de moi, mit genou en terre et me baisa la main, mais je la repoussai. Alors Plumet et l'Écureuil se placèrent à mes côtés, et, s'adressant à moi en mongol, parlèrent avec une grande véhémence. Jamais je n'aurais soupçonné que mes discrets écuyers pussent tant parler.

« Mon banneret, s'écria Plumet d'un ton indigné, je vois que tu es courroucé contre Marghouz le Kéraïte. Qu'est-ce que Marghouz comparé à toi? Tu es tougtchi, tu commandes à dix hommes de l'aile gauche, et il est simple soldat : il te doit obéissance, ainsi que l'Empereur inébranlable l'a établi dans son *Yaça*.

— Qu'est-ce que Marghouz? reprit l'Écureuil. Il est de la bannière de Sengoun, fils de l'Ong Khan, que Yeçoukeï le Hardi, père de notre Khan, établit sur le trône : notre Khan a fait à son empereur l'aumône d'une couronne. Toi, tu es de la bannière de Djébé, de la bannière bleue, de la glorieuse bannière bleue, de la pure bannière bleue, de la chère bannière bleue! Un grand sorcier du Tibet, qui prophétisait avec un tambour magique trois fois plus grand qu'un bouclier, a déclaré devant moi à Djébé qu'à sa bannière bleue étaient attachées les trois puretés du triple joyau, les neuf perfections et les neuf fois neuf félicités. A preuve que Djébé lui a donné dix-sept chevaux que nous venions de voler dans les dépendances de son couvent : oui, il lui en a fait don généreusement. Qu'est-ce que la bannière de Marghouz comparée à la bannière bleue? une perche, une gaule! Qu'est-ce que Marghouz comparé à toi? un crapaud, un ver de vase, un paysan! Puisse sa peau se couvrir d'ulcères malins! puisse tout son bétail mourir! puissent tous ses chiens avoir la gale, et tous ses chevaux la morve! »

Une volée de flèches nous arriva. (P. 50, col. 2.)

Ici l'Écureuil entra dans la litanie des malédictions mongoles, qui n'est pas courte. Plumet conclut simplement :

« Le cavalier Marghouz, ayant désobéi à son supérieur le tougtchi Djani et ayant contrevenu au Yaça, doit recevoir vingt-cinq coups de bâton devant le front de l'escadron. »

Pendant que mes discrets écuyers parlaient de la sorte, mon brave cheval, penchant sa tête sur mon épaule, frottait ses naseaux humides contre mon visage. Tant de souvenirs évoqués par Saïn Boughourouol et mes compagnons me transportèrent à mille lieux de la Syrie. Je vis Keuktché, et l'Empereur inébranlable, et Moukhouli le Sage, et Djébé le Joyeux, et Boghordji le Vaillant; je vis la lande et la terre des herbes, et la bannière bleue flottant au vent un soir de victoire. Je me levai en me redressant, et d'une voix ferme je dis à Marghouz :

« Adieu, frère; quand tu reviendras là-haut, je te souhaite de retrouver ton yort; si ton peuple a disparu, si un vainqueur l'a emmené pour le confondre avec le sien, tu trouveras toujours une patrie sous les drapeaux de Djébé, à côté d'Alak et à côté de moi. »

Marghouz se jeta dans mes bras et me serra sur sa poitrine, en pleurant à chaudes larmes. Ma sœur resta étendue la face contre terre et les bras en croix, comme font les Chrétiens quand ils prient avec ferveur et sont dans une grande affliction. Alors, comme moi je voulais faire voir à tous ces gens-là que j'étais aussi bon Musulman qu'ils étaient bons Chrétiens, je me déchaussai, je jetai ma pelisse par terre pour m'en servir comme de tapis de prière, et, les regardant fièrement, je criai le tekbir, je proclamai l'unité de Dieu, et je psalmodiai de toutes mes forces le premier chapitre du noble Koran. Ils me regardèrent avec respect et j'entendis même le maître du Temple dire à celui de l'Hôpital : « Celui-là est un brave : je voudrais le garder avec nous. »

Je fis tranquillement mes préparatifs de départ. Plumet et l'Écureuil rassemblèrent les chevaux capturés : je leur ordonnai de remettre trois chevaux sur cinq aux Templiers, qui parurent surpris de ma générosité. Je fis mettre en ballots les armes et les armures des morts, après avoir fait présent de quelques-unes qui n'étaient pas des moins belles au maître du Temple, à celui de l'Hôpital, à Marghouz, à maître Jean et à Étienne. Mes écuyers récoltèrent les flèches; je choisis celles qui portaient ma marque et je les remis dans mon carquois. Tous ces préparatifs nous conduisirent jusqu'au soir; les Chrétiens avaient ôté leurs armures et installé leur camp. D'un village voisin peuplé de Musulmans qui leur étaient soumis, et qu'on appelle Casal Imbert (les villages Musulmans soumis aux Chrétiens s'appellent des Casaux), on apporta des provisions. Comme il était tard pour partir, que Youçouf avait besoin de repos, et que moi-même j'étais tout contusionné sous mon armure en pièces, j'acceptai de passer la nuit avec eux et de partager leur pain et leur sel. Ils me firent grand honneur, au point de me préparer un tapis de soie et de me faire asseoir entre le maître du Temple et celui de l'Hôpital. Je pris mon repas avec eux et je répondis de mon mieux aux questions qu'ils me faisaient sur l'Ong Khan, ou, comme ils l'appelaient, le prêtre Jean. Je leur parlai des pays que j'avais vus et de ceux dont je savais quelque chose et qu'ils ne connaissaient pas, le Cathay, l'Inde, le Tibet. Je n'oubliai pas la grande muraille que les Chinois ont bâtie pour se préserver des incursions des Tchortchas, des Mongols, des Turks Karliks et Oïgours; ils en avaient entendu quelque chose, probablement par les Arabes, car ils la nommaient, de même qu'eux, le rempart de Gog et de Magog, et pensaient qu'elle est au Caucase, où l'aurait fait bâtir Alexandre fils de Philipous, César de Rome. De leur côté, ils me parlèrent de leur pays, la France, et me vantèrent si bien sa beauté, la sagesse de ses rois, la vaillance de ses chevaliers, que j'en fus tout attendri. Quand chacun s'étendit pour prendre le repos, moi seul, assis sur la selle de mon cheval, près du feu, je restai éveillé, pensant à tout ce qui m'arrivait et à tout ce que je venais d'entendre. La nuit était claire : il faisait clair de lune, et en Syrie la lune est très-brillante. Tout dormait, à l'exception de trois ou quatre sentinelles dont on voyait miroiter les fers de lance dans l'ombre. On avait dressé une tente avec des couvertures de cheval pour Raymonde et pour Aïcha, et quelques abris autour pour les femmes des prisonniers que nous avions délivrés des mains de Noureddin. Tout à coup un coin de la tente se leva, et je vis Raymonde s'avancer vers moi. Elle avait quitté ses habits musulmans et était maintenant vêtue à la franque, sans doute avec des vêtements que lui avait donnés une des prisonnières. Je vis tout de suite qu'elle venait pour me parler, et me levant, j'allai au-devant d'elle. Nous nous regardâmes un instant sans rien dire : elle prit la parole la première.

« Ainsi, me dit-elle, tu vas nous quitter, Djani?

— J'y suis décidé, répondis-je.

— Et par où reviendras-tu?

— Par où je suis venu. Au point du jour, je vais me mettre en route pour Damas, et de là pour Bagdad.

— Ne repasse pas par Samarkand! s'écria vivement Raymonde. La Khatoune te fera tuer.

— Si c'est ma destinée, répondis-je, je n'y puis rien changer. Ce ne sont pas les sabres qui tuent, mais la destinée. Il est écrit : nous appartenons à Dieu et nous retournons vers lui.

— Tu ne passeras pas par Samarkand, dit-elle; promets-moi de ne pas passer par Samarkand. »

Puis elle reprit avec animation et en frappant du pied :

« Tu n'iras pas te faire tuer là-bas! je ne veux pas que tu meures! »

Je la regardai non sans surprise.

« Que t'importe que je vive ou que je meure? lui dis-je. Nous ne nous reverrons plus jamais.

— J'en ai grand chagrin, me dit-elle doucement.

— Moi aussi, répondis-je. Certes, je regretterai

toute ma vie de ne pouvoir partager ta destinée. Mais qu'y faire? La terre est dure et le ciel est loin! Il faut que chacun subisse sa destinée!

— Hélas! reprit-elle en soupirant. Que n'es-tu Chrétien! si tu étais Chrétien!

— Eh bien, si je l'étais?

— Tu pourrais mettre sur ta bannière les armes de Châtillon-Montréal, et je ne serais plus seule sur cette terre! »

A peine eut-elle laissé échapper cet aveu, qu'elle se couvrit le visage de ses mains. Pour moi, la douleur la plus vive que j'eusse jamais ressentie s'empara de mon cœur; ce n'était point le regret de renoncer aux armes et aux biens de Montréal qui me la causait. Je restai hésitant et les yeux baissés. Dans cette angoisse, j'invoquai Ali, le Lion de Dieu, et par sa protection spéciale je repris possession de mon âme. Relevant la tête, je prononçai le Tekbir, et j'attestai à haute voix l'unité de Dieu. Raymonde fondit en larmes. Alors je mis un genou en terre devant elle, et je la saluai plus humblement que je n'avais salué Turkane Khatoune, impératrice de Kharezm, princesse des Turks, autocrate du monde et reine des femmes de la terre habitée.

« Raymonde, lui dis-je, puisse ma vie être la rançon de la tienne, je n'ai jamais songé à te peiner en proclamant le symbole de la foi, mais j'ai voulu témoigner ma ferme résolution d'être Musulman. Au surplus, ma patrie est loin d'ici; on dit chez nous que celui qui a un peuple appartient à son peuple, et que celui qui a une rivière appartient à sa rivière. La destinée est cause que nous ne sommes pas du même peuple et de la même rivière. Il faut que je parte. »

Nous restâmes encore un instant silencieux, puis je pris les deux mains de Raymonde dans les miennes.

« Tu as raison, me dit-elle brusquement. Il faut que tu partes, et il faut que je reste. Relève-toi. Dans quelques heures, je serai en route pour le Krak et pour Tyr, et toi, tu seras en route pour Bagdad et pour le pays turk. Dieu veuille que tu y arrives sain et sauf! »



Le jour se levait en ce moment et tout le monde se mettait sur pied. Mes deux écuyers rassemblèrent leurs bêtes et m'amenèrent mon cheval. Je serrai la main à Marghouz, aux maîtres du Temple et de l'Hôpital, à Jean, à Étienne. Je ne voulus pas revoir ma sœur. Quand je fus à Raymonde, les larmes me vinrent aux yeux, mais je me contins, et je lui dis :

« Que Dieu te garde! Dieu est au-dessus de nous! qu'il te donne bonheur et longue vie!

— Adieu, généreux chevalier noir! s'écria-t-elle, quand je vivrais encore cent ans, je les passerais à prier pour toi! »

Aussitôt je sautai sur mon cheval, et l'enlevant vivement, je m'enfuis sans tourner la tête, au galop, comme un voleur. Je ne savais pas que je reverrais un jour la demoiselle Raymonde: Dieu lui fasse miséricorde!

A suivre. LÉON CAHUN.

L'AFRIQUE CENTRALE

Peu de sciences ont fait de plus rapides progrès dans ce dernier siècle que la géographie ou l'étude des diverses parties du globe. Si l'on promène les yeux sur la carte et que l'on inscrive sur chaque pays la date de sa découverte ou de son exploration, on verra qu'il y a à peine cent ans, plus de la moitié de la surface des continents était inconnue à l'homme civilisé. La plus grande partie de l'Asie, l'Afrique entière, l'intérieur des deux Amériques, l'Australie et les régions polaires, étaient enveloppées d'un impénétrable voile de mystère. Ce n'est guère que depuis vingt-cinq ans que de hardis explorateurs ont osé porter la main sur ce voile et ont vaillamment rendu à l'humanité civilisée la possession du domaine auquel elle a droit. Les contrées fabuleuses de l'Asie ont été visitées, les deux Amériques sillonnées en tous sens, l'Océanie et l'Australie explorées et colonisées. Le pôle nord se retranche encore derrière sa ceinture de banquises, qui va se rétrécissant d'année en année, et l'intérieur de l'Afrique n'aura bientôt plus de mystères.

C'est ce dernier pays qui présente le plus intéressant problème géographique de notre époque; aussi, depuis la fondation du *Journal de la Jeunesse*, nous sommes-nous appliqués à tenir nos lecteurs au courant de toutes les découvertes qui y ont été faites. Après avoir raconté les premiers voyages de Livingstone[1], de Stanley[2] et de Baker[3], nous avons, en deux séries d'articles, résumé toutes les dernières grandes explorations de l'Afrique centrale[4].

Depuis notre dernier article, la découverte de l'Afrique a fait d'immenses progrès : Livingstone a

1. Vol. I, pages 63, 74, 122 et 155.
2. Vol. I, pages 314 et 327.
3. Vol. II, pages 124 et 139.
4. Vol. III, pages 359, 378, 394, et vol. IV, pages 232, 247 et 277.

parcouru une nouvelle région de grands lacs que son successeur, le lieutenant Cameron, a reconnus et rattachés au système du Congo en traversant l'Afrique de l'est à l'ouest; les envoyés égyptiens se sont avancés dans le Darfour et le pays des Niam-Niams; enfin le courageux et aujourd'hui illustre reporter américain Stanley a, dans une merveilleuse campagne, répété et agrandi le cours des explorations de Speke.



Livingstone.

Ce sont ces quatre grandes explorations que nous allons résumer dans cette troisième série d'articles.

I

LE DERNIER VOYAGE DE LIVINGSTONE

Le 28 janvier 1866, Livingstone arrivait à Zanzibar, se préparant à commencer son troisième voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique. Dans ce voyage, dont il ne prévoyait nullement la durée et qui devait clore d'une façon si glorieuse la carrière de l'illustre voyageur, il se promettait de relier les dernières découvertes de Burton avec ses précédentes explorations du pays au nord du Zambèse, puis de pénétrer à l'ouest du Tanganika, où il comptait trouver la solution de la grande énigme géographique des sources du Nil.

Après un mois passé à Zanzibar, Livingstone quitta l'île et vint débarquer, avec la caravane qu'il avait réunie, au port de Mikindani, près de l'embouchure de la Rovouma, rivière qui s'échappe des montagnes du pourtour oriental du lac Nyassa, et que le voyageur se proposait de remonter.

Le docteur, malgré ses fatigues et son âge, semblait renaître en mettant le pied sur cette terre d'Afrique, à laquelle, dans d'autres époques, il eût été jugé digne de donner son nom.

« Sur le point de rentrer en Afrique, écrit-il, je me sens tout joyeux. Quand on y revient avec l'espoir



Les forêts de la vallée de la Rovouma. (P. 58. col. 1.)

d'améliorer le sort des indigènes, tout s'ennoblit. L'échange des politesses ordinaires, notre arrivée dans un village, nos demandes ou nos réponses, tout cela fait connaître la nation par l'entremise de laquelle leur pays sera éclairé et délivré de la traite des noirs. Le plaisir purement physique du voyage est d'ailleurs très-grand par lui-même. Une marche alerte sur des terrains de quelque six cents mètres d'altitude assouplit les muscles et les trempe, un sang renouvelé circule dans les veines, l'esprit est lucide, l'intelligence active, la vue nette, le pas ferme; et l'effort du jour rend très-doux le repos du soir. On a l'aiguillon des chances lointaines de péril. Obligé de compter sur soi-même, on prend confiance dans ses propres ressources; le sang-froid, la présence d'esprit augmentent. Tout est fortifié; le corps reprend ses proportions; il n'y a plus de graisse et pas de dyspepsie. A cet égard, l'Afrique est un pays merveilleux: l'indigestion n'y est possible que pour celui qui est avide d'os à moelle et de pied d'éléphant. »

Dès les premiers jours de marche, commencèrent les difficultés qui assaillent de tous côtés le voyageur en Afrique. Le pays, ravagé par les chasseurs d'esclaves, était presque désert, ou du moins les habitants se sauvaient à l'approche de la caravane; enfin, le manque de toute espèce de sentier rendait la marche fort difficile. Dans certains endroits, c'était littéralement la hache à la main que les voyageurs devaient se frayer un chemin.

« Le 12 avril, au départ, dit Livingstone, le fourré était si épais, que mes hommes ne croyaient pas pouvoir l'ouvrir; cela a continué ainsi pendant cinq kilomètres. Les arbres ne sont pas gros, mais tellement serrés, qu'il faut une grande somme de travail pour élargir le chemin et hausser la voûte. Avant que la traite eût décimé la population, tous ces fourrés étaient en culture; c'est pour cela qu'on n'y voit pas de grands arbres. Beaucoup de tiges ne sont que de la grosseur d'une perche; mais elles se trouvent mêlées à tant de lianes, que l'aspect est celui du gréement d'un navire, jeté pêle-mêle de tous les côtés. Un grand nombre de ces lianes ont des sarments de trois à quatre pouces de diamètre. L'une d'elles peut être comparée pour la forme au fourreau d'un sabre de dragon; mais, sur les deux faces, elle porte une crête d'où surgissent, à égale distance, des bouquets d'épines acérées. Ainsi armée, elle pend en droite ligne sur une longueur d'environ deux mètres; puis, comme si elle n'avait pas de la sorte assez de chance de blesser, elle se tord brusquement de façon à mettre ses dards cruels à angle droit avec ceux qui précèdent. Darwin a observé de nombreux exemples de ce qui, dans ces lianes, paraît être de l'instinct. L'espèce dont nous parlons semble avide de nuire; ses lames emmêlées se tendent pour infliger des blessures aux passants. Une autre est si tenace, qu'elle ne peut être rompue avec les doigts. Il en est une qui paraît d'abord sous l'aspect d'un jeune arbre; mais, avec les habitudes désordonnées de sa classe, elle abandonne bientôt la forme régulière pour jeter ses câbles à cinquante ou soixante pieds de distance: vous la coupez ici, croyant en être quitte, et vous la retrouvez à quarante mètres plus loin. Une autre encore ressemble à une feuille d'aloès, mais enroulée comme les tortillons qui sortent d'un rabot. Sa voisine est armée de grappins disposés de façon à retenir l'homme qu'elle saisit, et ainsi de suite. Contre ces plantes, qui semblent appartenir à la flore des terrains carbonifères, s'escriment dix jeunes et vaillants Makônndés. Habitués qu'ils sont au défrichement de ces bois, ils y vont de bon cœur, taillant et abattant, ayant pour cela des serpes bien adaptées à ce genre d'ouvrage, et prenant une cognée lorsqu'ils ont à couper des arbres. Lianes et tiges disparaissent devant eux comme les nuées devant le soleil. Ce sont les hommes de grande taille qui se fatiguent le plus vite; ils sont épuisés que les autres continuent à saper vigoureusement; mais deux jours de ce rude travail ralentissent les plus forts. »

Pendant trois mois la caravane remonta la vallée de la Rovouma. Partout Livingstone constate les ravages produits par les chasseurs d'esclaves. Les villages nombreux et bien construits sont presque déserts; les sentiers sont jonchés des squelettes de malheureux esclaves abandonnés ou massacrés par les trafiquants.

Ce qui rend ce spectacle navrant, c'est que le pays est riant, fertile et que ses habitants se montrent industrieux et paisibles.

« Partout des villages, dit le voyageur, ayant, pour la plupart, cent maisons et plus. Tous les endroits humides sont drainés, et les eaux du drainage employées à l'irrigation des terrains inférieurs. La majeure partie des sources révèlent la présence du fer par la rouille qu'elles déposent. Les arbres sont petits, excepté dans les fonds. Beaucoup de champs de pois en plein rapport. Beaucoup d'herbe et de fleurs sur les hautes terres et près des cours d'eau.

» Les montagnes s'élèvent à six ou neuf cents mètres et plus au-dessus de leur base; nous les tournons sans cesse, escaladant et descendant constamment les pentes abruptes dont le pays est formé.

» A partir du rivage, les plateaux qui se voient de chaque côté de la Rovouma surmontent des massifs de grès de couleur grise coiffés d'un conglomérat ferrugineux, selon toute apparence déposé par les eaux. Quand on a suivi la rivière en amont, sur une longueur d'environ cent kilomètres, on trouve, au pied des pentes qui surgissent du plateau, de nombreuses pièces de bois silicifié. C'est, en Afrique, l'indice certain de la présence de la houille, mais celle-ci n'affleure pas. Des ouadis, bien garnis de bois et d'herbe, et dont le sol profond est quelque peu sablonneux, déchirent les plateaux dans tous les sens. Au confluent du Loenndi et de la Rovouma,

les hauteurs n'apparaissent plus que dans le lointain, et des morceaux de houille se montrent fréquemment dans le sable du premier de ces cours d'eau.

Couvert autrefois d'un nombre prodigieux d'habitants, ce pays n'est plus qu'une solitude de plus de 150 kilomètres d'étendue. »

Enfin, le 8 août, Livingstone se retrouvait sur les bords de ce magnifique lac Nyassa qu'il avait découvert dix ans auparavant.

Les habitants, qui portent le nom de Manngayas, avaient entendu parler du voyageur et lui firent l'accueil le plus cordial. Ils ont les cheveux très-épais et la mâchoire peu saillante, souvent même pas du tout. C'est une race aborigène. Le corps et les membres sont bien faits, les visages souvent fort agréables chez les hommes; les femmes sont à la fois massives et très-laides, mais extrêmement laborieuses. Elles travaillent dans les champs depuis le lever du soleil jusqu'à onze heures, et depuis trois heures jusqu'à la nuit; ou bien elles pilent le grain et le réduisent en farine. Pendant le jour, les hommes font de la corde ou des filets; et, le soir, ils vont à la pêche. Ce sont eux qui bâtissent les huttes, dont le crépissage est du ressort des femmes.

Livingstone se dirigea vers le sud pour contourner la pointe méridionale du lac. Là, il rencontra des Arabes qui firent à ses gens un tel tableau de la férocité des indigènes qui habitent les pays plus à l'ouest, que la moitié de l'escorte refusa d'accompagner plus loin le voyageur et reprit le chemin de la côte.

Ces fuyards étaient des Anjouannais engagés à Zanzibar, et ce sont eux qui de retour dans l'été firent courir le premier faux bruit de la mort de Livingstone.

Celui-ci, sans se décourager, continua sa marche en avant; il entrait du reste dans une région qu'il avait déjà visitée et où il comptait parmi les indigènes de nombreux amis. Le pays, situé à une altitude élevée, est fort beau et jouit d'un excellent climat.

« Le baromètre et l'eau bouillante, note le voyageur, indiquent l'un et l'autre une altitude de plus de 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous sommes à l'époque la plus chaude de l'année, mais l'air est délicieux et d'une limpidité parfaite. Le pays est très-beau : de longues pentes, et un cercle de montagnes s'élevant de 6 à 900 mètres au-dessus de la plaine. Presque toutes sont rocailleuses et dentelées, non pas arrondies comme celles des environs de Mataka. Très-peu d'arbres sur les coteaux, où les cultures, souvent en carrés, sont tellement étendues, qu'il ne faut pas un grand effort d'imagination pour se croire dans les champs d'Angleterre; seulement les haies n'existent pas.

» Les arbres sont en bouquets à la cime des monts, ou près des villages et des tombeaux. Voilà le moment où les feuilles se déploient; elles ne sont pas encore vertes. Sous un certain jour, elles paraissent brunes; quand on les voit de près, ou traversées par la lumière, le rouge domine. Parmi les plus nouvelles, on en trouve d'un vert jaunâtre, d'un rouge orangé ou de couleur rose.

» Le labour se fait profondément; l'écobuage est pratiqué, les récoltes sont abondantes. Hommes, femmes et enfants s'occupent d'agriculture; mais actuellement beaucoup d'hommes sont en train de filer le coton et le bouazé, fibre tirée de la racine d'un arbuste (le *securidaca à longs pédoncules*), et avec laquelle se fabrique une étoffe d'une extrême solidité, qui paraît être à l'usage exclusif des femmes. Les hommes sont vêtus de peaux de chèvre et d'une manière peu confortable.

» Il ne semble pas y avoir d'animaux sauvages dans cette partie de l'Afrique; de fait, la population est tellement nombreuse que les pauvres bêtes auraient une vie fort troublée.

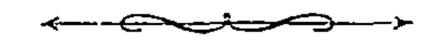
» A chaque détour de la route, nous voyons des villages où nous rencontrons des gens, tous armés d'arcs et de flèches. L'arc est d'une grandeur peu commune; j'en ai mesuré un dont la corde avait près de 2 mètres. Beaucoup d'hommes ont, en outre, de grands couteaux d'excellent fer; celui-ci est abondant.

» Les jeunes gens des deux sexes portent les cheveux longs. Une masse de petites mèches frisées, tombant sur les épaules les fait ressembler aux habitants de l'ancienne Égypte. Souvent la frisure ne pend que d'un côté; chez quelques-uns les cheveux sont tressés de manière à former un bonnet. Quelques femmes se décorent du pélélé, sorte de gros bouton de bois que les élégantes de la vallée du Zambèse s'insèrent dans la lèvre supérieure; mais il en est, parmi les jeunes, qui ont les deux bras couverts de lignes en relief, se croisant en losange, et dont l'acquisition a dû leur coûter de longues douleurs.

Disséminés dans la plaine ou groupés au pied des montagnes, les villages abondent; la plupart ne sont pas à 800 mètres les uns des autres; on en voit très-peu qui soient à un ou deux kilomètres du voisin. Chacun de ces villages est entouré d'un bouquet d'arbres.

Sur tous les points incultes, la plaine est couverte d'herbes dont les plus hautes tiges ne vous arrivent qu'au genou. Le terrain est mollement ondulé; entre ses vagues, qui sont basses et orientées nord-est et sud-ouest, se trouve ordinairement un fond marécageux ou un cours d'eau; parfois c'est un chapelet de mares reliées entre elles par un filet d'eau vive.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LA PETITE DUCHESSE[1]

VII

Où l'étude est la bienvenue.

Alberte est arrachée à son ennuyeuse solitude. Mme de Fresnel a pris sa demande au sérieux, elle l'a présentée chez sa mère Mme Addington, et Madeleine, qui est toujours sous le charme, consent à tout ce que désire Ginevra.

Chose étrange! Alberte, qui avait cru jusque-là que l'oisiveté était la plus douce des choses, sent tout à coup s'éveiller en elle la passion du travail, et lorsque Madeleine, par un de ces inexplicables caprices qui rendent sa société peu agréable, remplace l'étude par une visite ou par une promenade, Alberte a bien envie de murmurer. C'est qu'elle a une intelligence susceptible de développement, un esprit qui veut s'élever, s'éclairer, et qui ne saurait s'attacher tout entier aux choses absolument futiles. Elle s'est liée très-intimement avec les deux jumelles, et c'est avec bonheur qu'elle prend trois fois par semaine le chemin de la rue de Rennes, où se tient le cours choisi par Mme Addington.

Les trois petites filles sont généralement chaperonnées par la tante Lucy, qui est une Anglaise de la vieille roche, cœur dévoué et intrépide marcheuse. Elle est très-forte en géographie tante Lucy, car elle a parcouru les cinq parties du monde.

Aux premiers jours du printemps, elle recommencera ses pérégrinations, seule ou en caravane, et suivant rigoureusement l'itinéraire qu'elle s'est fixé. Même à Paris, elle conserve dans sa toilette quelque chose de l'arpenteuse britannique. Ses paletots ont une coupe masculine, ses jupons ne couvrent jamais ses pieds fins, et à sa ceinture solidement bouclée pend toujours quelque petit objet retentissant. Quant à son chapeau, il est de feutre en hiver, de paille en été, mais toujours rond, étroit de bord, et enveloppé d'une gaze solide qui, au besoin, s'enroule autour du cou en guise de cravate. Miss Lucy parle peu; mais quand elle parle, les petites filles sont suspendues à ses lèvres : elle a tant vu, que sa conversation est toujours intéressante.

Alberte commence à se retrouver très-heureuse, elle a l'esprit occupé par l'étude et le cœur pris par ses petites amies Addington.

Elle se place si naturellement entre elles comme un trait d'union, qu'elle s'imagine les avoir toujours connues. Si seulement Madeleine était plus aimable, elle trouverait sa vie la plus charmante du monde. Mais Madeleine s'ennuie malgré Ginevra, malgré l'élément mondain que les convenances lui permettent. Dans le monde, elle ne s'ennuie jamais, avec Ginevra non plus; mais, chez elle, c'est une autre affaire. Son pauvre esprit surmené et son pauvre cœur vide retombent si pesamment sur eux-mêmes, que son mari est contraint de s'enfuir au Cercle pour ne pas voir ce visage boudeur et fatigué. Les veilles trop fréquentes donnent à la jeune femme une agitation fébrile, qui devient facilement douloureuse. En ce moment, elle imagine de se plaindre beaucoup de Paris; elle y est venue trop tôt, il n'y a personne, ce deuil a gâté son année; si Ginevra partait, elle ne saurait que devenir.

Le chef et le groom étaient des perfections. (P. 45, col. 1)

Tout à coup, du jour au lendemain, elle sort de cet état de langueur et de maussaderie, elle devient tout animée, toute sémillante, tout aimable. Elle ne se sépare plus de son mari, elle caresse Alberte, elle fait de la musique, elle chante, elle ne contredit plus personne.

Un matin, M. de Valroux ayant dit qu'il ne peut plus remettre d'aller passer la journée à Valroux, où son régisseur l'appelle, elle lui propose de l'accompagner, ce qu'il refuse généreusement. Elle insiste tellement, qu'il finit par consentir.

« Et Alberte? que ferons-nous d'Alberte? demande M. de Valroux.

— Je veux bien aller avec vous, s'écrie la petite fille.

— Non, ce serait trop triste, dit Mme de Valroux; le mieux serait de t'envoyer passer deux jours chez ma tante de la Rochefaucon.

— Deux jours, ce sera bien long.

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27 et 43.

— Je croyais que tu aimais l'hôtel?

— Oui, mais pas pour y demeurer.

— Songe donc, deux jours, ce n'est rien : n'en parlons plus, c'est entendu.

— Et mon cours? s'écria Alberte.

— Tu le reprendras.

— Et mes amies?

— Tu les reprendras également. Va leur écrire un mot, que je ferai jeter à la poste avec mon courrier. »

Alberte remonta chez elle tout attristée et écrivit une longue lettre à Georgine, qui était, d'une nuance, sa préférée. Elle allait par ordre passer deux jours chez sa tante, la sévère duchesse de la Rochefaucon; elle serait deux jours sans les voir, c'était affreux.

La lettre fut solennellement remise au domestique qui faisait l'office de courrier, et Alberte se coucha en désirant que ces deux jours passassent bien vite.

VIII

L'imprévu.

Le lendemain matin Alberte, n'ayant pas le stimulant des leçons à apprendre et des devoirs à faire, ne songea même pas à consulter, pour son lever, la petite montre placée à la portée de ses yeux, et il était bien tard quand elle sortit de sa chambre.

La maison lui parut d'une tranquillité inaccoutumée, et, quand elle frappa à la porte de sa sœur, personne ne répondit. Elle s'avança sur le palier et appela Céline.

Ce fut Mme Louis qui parut.

« Céline est partie pour le Valroux avec Mme la marquise, dit-elle.

— Partie? Madeleine est partie ?

— Ce matin, à sept heures, Mademoiselle dormait encore, elle n'a pas voulu la réveiller... Mademoiselle est-elle prête? J'ai ordre de la conduire chez Mme de la Rochefaucon, aussitôt après son premier déjeuner.

— Je ne déjeunerai pas, je n'ai pas faim, dit Alberte; allons.

— Je puis faire avancer le fiacre?

— Si vous voulez. »

La petite duchesse, très-étonnée et très-fâchée de ce départ subit, alla mettre son chapeau. Puis elle descendit dans la cour, fort intriguée de la manière un peu narquoise dont les domestiques la regardaient de loin.

Mme Louis elle-même avait un air pincé et triomphant, souverainement déplaisant.



Ils se dirent d'effroyables injures. (P. 45, col. 2.)

Lorsque le fiacre entra dans la grande cour silencieuse de l'hôtel de la rue de Lille, Mme Louis tira de dessous son châle une large enveloppe cachetée.

« C'est de Madeleine, dit Alberte en regardant l'écriture ; elle est vraiment bien bonne de se donner la peine d'écrire encore une fois.

— Mme la marquise avait ses raisons, » répondit Mme Louis en regardant complaisamment la missive.

Comme elle prononçait ces paroles, le fiacre s'arrêta à la porte d'entrée. Elle était fermée, il fallut sonner. Elle s'ouvrit doucement et la figure du vieux laquais qui se tenait en sentinelle dans l'antichambre se montra de trois quarts.

En entendant demander Mme la duchesse de la Rochefaucon, il hocha négativement la tête et dit :

« Mme la duchesse ne reçoit personne avant midi.

— Portez-lui cette lettre et nous verrons bien, dit Mme Louis avec importance.

— Mme la duchesse ne prendra connaissance d'aucune affaire à cette heure ; l'appartement de Mme la duchesse ne s'ouvre que pour Mme Méril.

— Comment? vous n'avez pas reçu d'ordre pour Mlle de la Rochefaucon que voici? »

A ce nom le laquais salua profondément Alberte et ouvrit la porte au large.

« J'ai reçu l'ordre de faire prévenir M. Méril lorsque Mlle de la Rochefaucon se présenterait.

— Je vais le prévenir moi-même, dit Alberte en franchissant le seuil.

— Et la lettre? cria Mme Louis ; au moins prenez la lettre, mademoiselle. Je n'ai pas le temps d'attendre qu'il plaise à Mme la duchesse d'ouvrir sa porte. Il n'y a pas de réponse d'ailleurs, puisque madame n'est pas à Paris. Il faut que je retourne faire vos caisses.

— Ma valise suffira, répondit Alberte en prenant des mains de la femme de chambre une mignonne valise en maroquin ; j'y ai mis tout ce dont j'ai besoin pour deux jours. »

Et, sans remarquer le sourire ironique de Mme Louis, elle gravit légèrement le large escalier et sur le palier trouva son bon Méril.

Il s'empressa de lui prendre la petite valise des mains.

« Ma tante m'attend-elle, Méril? lui demanda Alberte.

— Mme la duchesse m'a dit plusieurs fois qu'elle ne comprenait pas bien le sens de la lettre que lui a écrite Mme la marquise de Valroux hier ; mais que je devais faire préparer un déjeuner et un appartement pour mademoiselle.

— Ici je déjeunerai bien, dit Alberte, que la seule vue du visage paisible du respectable maître d'hôtel avait un peu remise. Montrez-moi ma chambre, s'il vous plaît. »

Il la précéda dans un immense appartement au milieu duquel se voyait un lit à colonnes torses au lambrequin de damas rouge.

« Quelle chambre ! quel lit ! s'écria Alberte, je m'y perdrai. Il n'y a donc pas de petites chambres dans cet hôtel?

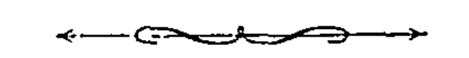
— Mme la duchesse a désigné la chambre rouge ; elle ne souffrirait pas qu'une personne de sa famille allât loger au second étage.

— Pour une nuit, qu'importe? dit Alberte philosophiquement. M'apportez-vous à déjeuner ici, Méril?

— Le déjeuner de mademoiselle va lui être servi dans la salle à manger.

— C'est bien ; je quitte mon chapeau et j'y vais. »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



LA RACE FÉLINE

« Proprette, lustrée, caressante, électrique, gracieuse et souple ; sa câlinerie appelle la caresse, sa fourrure étincelle, son dos s'arrondit sous la main qui la flatte. Elle a des inflexions de tête, des clignements d'yeux à elle, et un langage confidentiel pour son bonheur intime. » Ce portrait de la chatte civilisée, tracé de main de maître, peut s'appliquer à la famille entière ; il suffit d'en changer les proportions.

Tous les félins sont les mêmes ; tous expriment leur contentement par ce *ronron* qui n'appartient qu'à eux, et témoignent leur mauvaise humeur en soufflant et en montrant les dents de la même manière. Tous ont les mêmes appétits, la même chasse. — Bêtes d'affût et d'embuscade, ils s'allongent, restent collés au sol ou sur la branche, se replient, se détendent et bondissent avec une viguer prodigieuse. Le saut d'un lion, mesuré par Delegorgue, avait dix-huit pas de longueur ; celui du tigre est encore plus étonnant.

Ils ont tous la marche assoupie et prudente, la langue épineuse, le museau court, la tête ronde, la mâchoire forte, les dents seulement au nombre de trente, mais toutes aiguës : le félin ne mâche pas, il déchire et avale. Tous ont la griffe rétractile, des ongles arqués, larges à la base, aigus comme la pointe d'un canif, creusée en gouttière et tranchants sur les bords. Ces ongles sont relevés par des muscles solides, qui les empêchent de poser sur le sol, et protégés par des coussins entre lesquels ils se retirent et conservent leur fil. Chez le lion, la griffe, longue de 15 à 16 centimètres, laboure d'un seul coup l'échine d'un buffle, et découd la girafe dont le cuir a un pouce d'épaisseur.

A l'exception du lynx, qui habite un terrier, le mâle ne connaît point la famille ; non-seulement la femelle n'attend rien de son aide, mais elle lui cache ses petits avec soin, car il serait capable de les dévorer. Quant à elle, c'est la mère la plus tendre ; elle a pour sa progéniture une extrême sollicitude, et rien n'est plus gracieux, plus charmant que l'élevage de ces nourrissons chéris.

Tous les félins ont les sens d'une exquise délicatesse ; l'oreille surtout est excessivement fine. Le pas le plus léger, le déplacement d'un grain de sable, le frôlement d'une herbe, un souffle imperceptible les

avertit du passage de la proie, leur indique où elle se trouve, la distance qui les en sépare, et leur permet d'atteindre le but en quelques bonds habilement calculés.

Si la lumière trop vive les offusque, ils n'en voient pas moins très-bien le jour, et perçoivent les plus faibles rayons égarés dans les ténèbres. Leur tact est parfait : à la sensibilité de leurs pieds et de toutes les parties de leur corps se joignent de longues moustaches et de long sourcils dont le toucher est singulièrement subtil. Enfin, malgré la rudesse de leur langue, ils ont tous une nourriture de choix qu'ils savourent en gueules fines.

On a contesté la bonté de leur odorat parce qu'ils ne découvrent pas la proie à distance, comme par exemple fait un loup, qui la sent de plus d'une lieue. Mais pourquoi chercheraient-ils des émanations lointaines, quand leur inhabileté à la course les empêcherait d'en profiter? C'est par l'oreille, non par le nez qu'ils font leurs découvertes; et pour n'être pas télescopique, leur flair n'en est pas moins très-bon. Pour ces voluptueux, l'odorat est un luxe : ils ne l'utilisent pas, ils en jouissent. Tous les chats aiment les parfums.

Il n'est pas de famille plus homogène. Excepté le lion, dont la charpente est plus robuste, la queue terminée par un bouquet de poils, et dont la crinière modifie l'aspect, tous les chats ont la même forme : qui en voit une espèce, reconnaîtra les autres; elles ne diffèrent entre elles que par la taille, qui chez les plus grandes arrive à trois mètres de longueur; par la robe qui est unie ou rayée, zébrée, tachetée de diverses façons; par quelques détails de mœurs, quelques traits de caractère ; enfin par le langage. Le tigre a des rauquements sourds et prolongés qui rasent le sol, un cri de fureur quand il est menacé ; et des grognements rapides et en manière de toux accompagnent ses bonds.

Le jaguar aboie d'une manière flûtée, qui s'entend de très-loin. En colère, il pousse un râlement profond, qui se termine par un éclat foudroyant, et jette un grand cri au moment où il attaque.

Le léopard a des cris stridents, ou gronde comme un dogue irrité, mais d'une voix plus forte et plus rauque. La panthère stridule et grince. Le chat miaule et pousse des cris pleurards, suffisamment connus. Le lynx a des hurlements qui rappellent ceux des loups.

Chez le lion, le langage est plus varié. La nuit, quand il cherche pâture, c'est un rugissement bas et saccadé qui exprime l'impatience. Il se tait; si vous n'en êtes pas loin, vous l'entendez filer; et la sensation produite par ce rouet puissant est indescriptible. Parfois c'est une série de gémissements profonds, que terminent des soupirs à peine saisissables; parfois des rugissements sonores qui ébranlent la forêt : cinq ou six grondements rapides qui vont crescendo, et qui s'éteignent peu à peu en des roulements étouffés pareils à ceux du tonnerre lointain. Souvent un lion commence, les autres suivent, faisant leur partie comme dans un chœur. Plus l'obscurité est grande, plus la nuit est orageuse, l'ouragan en furie, plus les voix s'élèvent. Le temps doit-il changer, les accents deviennent terribles. Mais jamais ils ne sont plus véhéments que lorsque deux ou trois bandes s'approchent de la même fontaine. « Impossible, dit Tumming, de rendre l'effet de ces concerts nocturnes ; pour le comprendre, il faut les avoir entendus, seul, à vingt pas de la citerne dont s'approchent les bandes rivales. Jamais harmonie plus grandiose n'a frappé mon oreille »

Toutefois, si ce n'est pour les intrépides, cette voix est terrifiante ; le lion le sait parfaitement, et compte sur l'effet qu'elle produit pour démoraliser la plèbe où il choisit ses victimes. On l'a nommé le roi du désert ; il a tous les attributs du rôle : une tête superbe, des froncements de sourcil pleins de menace, le manteau fourré, le bras puissant, la mâchoire vigoureuse, la démarche grave, l'air majestueux, la parole sans réplique, des inférieurs profitant de sa desserte, le sentiment de sa force, et un calme profond qui ne s'émeut pas des cris du vulgaire.

Le lion étant roi, ce fut à qui vanterait sa noblesse, son courage, sa fierté, sa clémence : toute la rhétorique des cantates officielles. Le vrai de tout cela est qu'il est le plus paresseux et le moins leste de la famille, ce qui contribue à sa majesté; qu'il ne peut pas soutenir l'effort et qu'il laisse courir la proie qu'il ne pourrait pas atteindre; que, lorsqu'il n'a plus faim, il cesse de tuer, ce qui a fait dire qu'il était généreux. Bien qu'il aime la grosse bête, il n'attaque guère que quand il est sûr de vaincre, à moins qu'il ne soit furieux ou affamé. Ce goût pour les victoires faciles lui fait rechercher les animaux domestiques. Gérard a dit qu'en moyenne un lion d'Algérie prélevait sur les Arabes un tribut annuel de six mille francs. Comme on a l'exemple d'un lion qui a vécu soixante-trois ans, la liste civile de ce monarque chevelu peut devenir assez lourde.

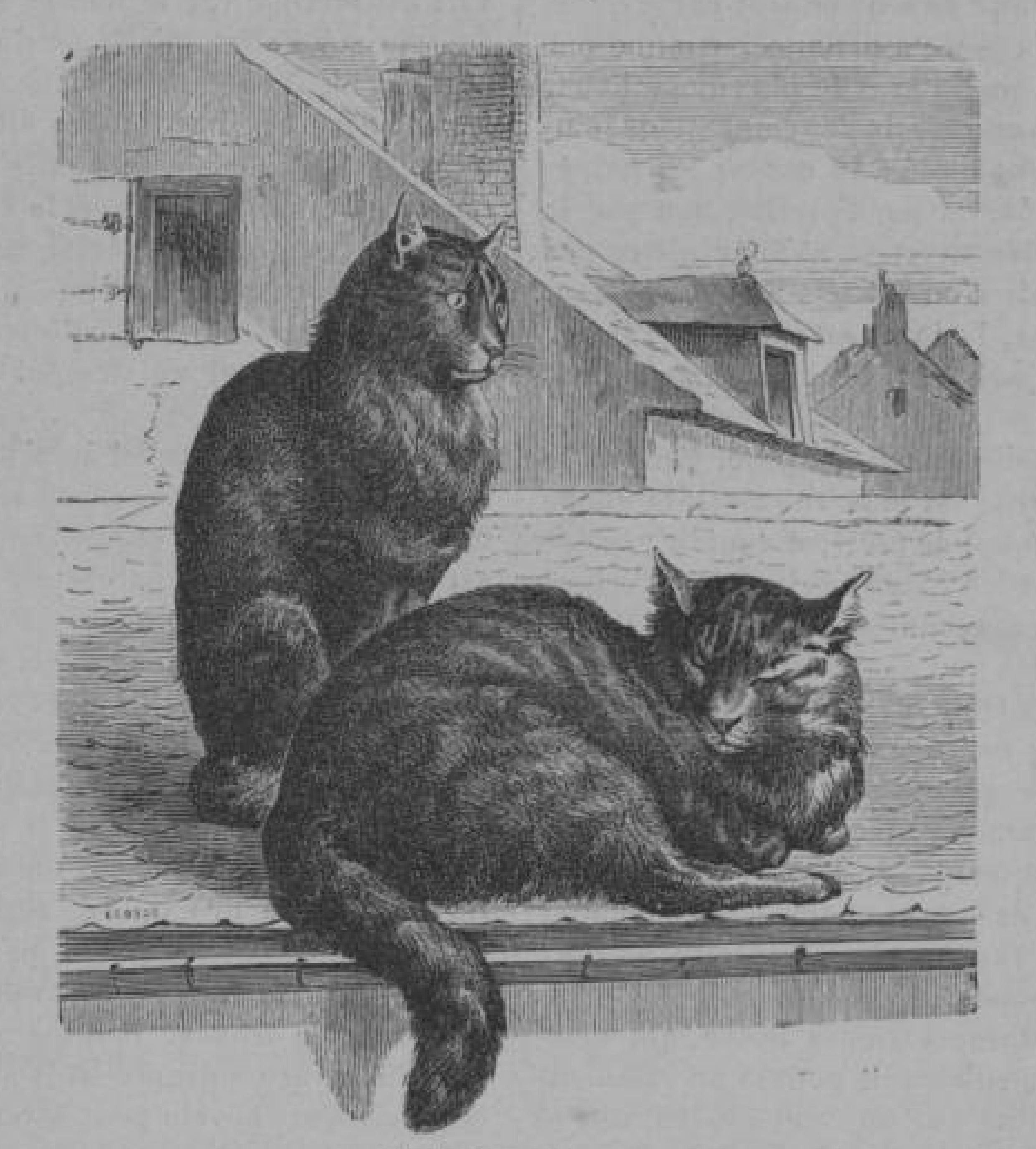
A défaut de bêtes entravées ou parquées, le lion s'arrange de la proie morte. Il va rôder autour des bivacs et saute avec persévérance pour atteindre un quartier de venaison, ce qui lui attire les reproches des nègres : « Vous n'êtes pas honteux de venir dans l'ombre nous dérober notre viande, lui disaient ceux de la suite de Livingstone. C'est indigne de vous, qui vous dites un grand chef. Allez à la chasse, tuez votre buffle et ne devez votre nourriture qu'à vous-même. »

En général, il n'aime pas le combat et cherche à l'éviter : « Je l'ai réveillé dans son fort, dit le capitaine Harris, et l'ai vu fuir comme un daim. » Mais s'il est poursuivi, la fureur le gagne; il se retourne; ses yeux flamboient, son front et ses lèvres se plissent, ses sourcils s'agitent, sa crinière se dresse, sa queue lui bat les flancs. Il se ramasse, pousse un rugissement effroyable et s'élance : quinze mètres fran-

chis à la fois. Si rien ne l'arrête dans son élan, d'une justesse désastreuse, il est rare qu'il manque le but, et l'agonie rend ses coups plus terribles.

Quand la vieillesse a roidi ses membres, usé ses dents et ses griffes, le lion connaît la misère. Poussé par la faim, il se rapproche alors des bourgades, prend une chèvre dans le village, saisit la femme ou l'enfant qui sort le soir, et ne tarde pas à se faire tuer.

Mais il ne vieillit pas toujours, même au désert, où les défrichements le repoussent de plus en plus. Si aucun animal ne l'attaque, il ne faut pas croire que nul ne lui résiste. Les mères dont il prend les petits deviennent pour lui des ennemis redoutables. Non-seulement les éléphantes, les femelles de buffles et de rhinocéros le combattent avec succès, mais l'orige, ce joyau des antilopes, fond sur lui et parfois le perce de ses cornes, dont la longueur est de plus d'un mètre. Malheureusement, ces dagues aiguës sont annelées, et, ne pouvant pas les retirer de la blessure, l'orige meurt clouée au flanc de l'ennemi.



Chats domestiques.

Tandis qu'on encense le lion, c'est à qui reprochera au tigre sa noirceur. Pourtant, si ce dernier est plus odieux que l'autre, c'est parce qu'il a plus de courage et d'audace. On l'a vu tomber en pleine foire, parmi deux millions d'hommes, enlever sa proie, et charger la foule qui venait au secours de la victime.

De tous les félins, le tigre est le plus fort, le plus agile et le plus brave. Il grimpe avec légèreté, nage avec aisance, fait des bonds prodigieux et a la rapidité de la foudre : une chèvre est au piquet; il arrive, la prend et s'éclipse avant que ceux qui l'attendent aient seulement pu le viser. Avec cela plein de patience, et pratiquant l'affût, comme tous les chats.

Il n'a pas besoin, hélas! d'avoir vieilli, ou d'être pris de famine pour attaquer l'homme. A Singapore, le tribut annuel était naguère de trois cent cinquante personnes; dans certaines provinces, les chiffres sont, dit-on, plus élevés. Mais on lui a fait la partie si belle! Remisé au bord des fleuves, il a vu passer tant de cadavres, vu tant de pieux Hindous chercher le paradis dans l'eau sainte, qu'il n'a eu qu'à se baisser pour en prendre La lâcheté des victimes a fait le reste. Des rives du Cambodge à celles de l'Amour on l'appelle Monseigneur; plus il tue, plus on l'honore. L'Annamite ne construit de piége à son intention que sur un ordre écrit et formel qu'il affiche dans sa case, pour dégager sa responsabilité; et, le plus souvent, dit M. du Hailly, il n'amorce pas la trappe, dans l'espoir de s'attirer la gratitude du seigneur. Bref, de tous les indigènes, le buffle est le seul qui ose lui résister. Comment verrait-il dans ces masses tremblantes un troupeau différent des autres, si ce n'est que le bipède, moins agile que le cerf et d'un goût moins agréable, lui paraît de meilleure prise?

Pendant longtemps les princes de l'Inde se sont réservé la chasse du tigre, ce qui a laissé multiplier l'espèce. C'était pour eux l'occasion de déployer un grand faste et d'éblouir la foule; pour le tigre, celle de tuer un peu plus d'hommes sans courir de grands risques. Aujourd'hui les carabines européennes lui font une guerre sérieuse et il commence à reculer devant elles.

Il nous resterait à parler des chats d'Amérique, du jaguar, qui atteint parfois les proportions du tigre; du couguar ou puma, dont la robe est unie comme celle du lion, mais qui n'a pas de crinière et qui, par ses goûts, se rapproche des buveurs de sang; de l'ocelot, du chat des pampas et d'autres encore qui mériteraient une mention, enfin de ceux d'Europe, qui peut-être auront leur article.

Mme Henriette Loreau.





Maffeo m'arrêta en souriant. (P. 67, col. 1.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

XV

Errant pendant quatorze ans.

Ayant mis ma confiance en Dieu, je repris la direction du sud-est et je retournai vers Damas. Le deuxième jour nous rencontrâmes le campement d'une grosse caravane qui s'était établie dans un petit bois de pins pour se reposer et pour apprêter son repas. A leur costume je reconnus que les gens de la caravane étaient des marchands francs. Ils ne portaient point d'armure, mais la plupart avaient des épées, des dagues et des arbalètes. Ils avaient attaché aux arbres plus de quarante mulets lourdement chargés, à en juger par les ballots déposés à terre. Leurs bêtes de selle étaient des ânes, des mules et d'assez mauvais chevaux. Dès qu'ils m'aperçurent ils parurent saisis d'une vive inquiétude, et l'un d'eux vint au-devant de nous, en tenant un parchemin à la main. Il m'adressa la parole en pur turk et je ne pus retenir une exclamation de surprise.

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401, et vol. VIII, pages 1, 17, 33 et 49.

« Seigneur, me dit-il, à votre mine et à vos vêtements, j'ai jugé tout de suite que vous étiez un Turk. Ne soyez donc point étonné si je vous parle une langue que j'ai apprise dès l'enfance.

— Par Dieu ! m'écriai-je, je ne serais point étonné si vous me parliez le mauvais patois que parlent ces Turks dégénérés que j'ai vus en Perse, en Mésopotamie et en Syrie, où ils sont établis depuis des centaines d'années. Mais, que vous me parliez le vrai turk du Nord, comme on le parle dans l'Altaï et dans la Ferghana, le vrai turk des Oïghours, des Kirghizes, des Karliks et des Kanklis, voilà qui me surprend étrangement. Avez-vous donc été en ces pays lointains?

— En aucune façon, me répondit le marchand en souriant; mais j'ai trafiqué dans le pays des Russes, et de là j'ai passé dans celui des Bulgares, des Comans, des Polovtzis et des Bachkirs; or tous ces peuples ne parlent pas un autre turk que celui que je vous parle et portent des vêtements qui ressemblent beaucoup aux vôtres. Je pense donc que vous êtes un homme de ces pays-là.

— Loué soit Dieu ! m'écriai-je, qui a étendu la nation des Turks jusqu'à des pays que je ne connaissais

même pas de nom. Je n'ai jamais entendu parler ni des Bulgares, ni des Comans, ni des Polovtzis, ni des Bachkirs. Par ma naissance je suis un Oïghour Baïane Aoul, et par mon drapeau j'appartiens à la glorieuse nation des Mongols bleus. Que Dieu puisse accroître sa puissance!

— Moi, ajouta le marchand, je suis chrétien, de même que tous ces miens compagnons. Mon nom est Maffeo, et le nom de mon pays est Venise, ville glorieuse, habile dans la navigation et le commerce, reine des mers. Je viens de Layas, que les Sarrasins appellent Ladikieh; je m'y suis joint, avec mes Vénitiens, à ce marchand que vous voyez ici, ce vieux qui a la barbe grise: il est Catalan et se nomme Bartholomé. Nous nous sommes associés pour aller trafiquer dans la Perse et dans l'Inde, et ce parchemin que j'ai ici est un sauf-conduit que m'a donné le Soudan de Damas, chez lequel nous allons présentement.

— Gloire à Dieu! m'écriai-je. Moi, je suis musulman; mais je suis heureux de rencontrer un homme qui a été dans le pays des Kiptchaks, chez les Turks du Nord, mes frères, et qui se rend dans la Perse et dans l'Inde. Le Tibet n'est-il pas près de l'Inde?

— Certainement, dit le marchand; dans mes navigations et voyages, j'ai entendu parler d'un pays qui est au nord de l'Inde et qui s'appelle le Tibet. C'est de là que vient le musc, drogue précieuse et odoriférante.

— Or bien, repris-je, je vous accompagnerai, car par l'Inde je puis arriver au Tibet, s'il plaît à Dieu, et le Tibet est proche de mon pays.

— C'est grande joie pour nous que vous nous accompagniez, seigneur Turk, dit le marchand. Je vois à votre mine que vous êtes expert à manier les armes, comme le sont tous les Turks, et vous êtes accompagné de trois vigoureux cavaliers. Nous ne sommes pas trop pour faire le périlleux voyage d'ici jusqu'à Siraf, où l'on monte sur la mer pour aller dans l'Inde, et vous nous servirez d'escorte et de sauvegarde chez les musulmans. Dieu vous rende votre bonté! »

J'eus vite fait connaissance avec les marchands vénitiens et catalans qui étaient de la troupe de Maffeo, et ils me témoignèrent qu'ils étaient bien contents de m'avoir en leur compagnie. Eux faisant leur négoce, nous mîmes sept mois à aller de Damas à Basrah, sans autre accident que quelques escarmouches sur la route avec des brigands Kurdes et des Bédouins pillards. Les richesses de nos marchands s'accrurent fort pendant ce chemin, et ils se partagèrent encore celles de trois d'entre eux qui avaient péri pendant le chemin, deux tués au combat, et l'un mort de maladie. Enfin, par la grâce de Dieu très-haut, nous arrivâmes à Bassorah le 10 du mois de Rébi premier 597, année de la poule, en bonne santé, et le cœur plein d'espérance.

Pour aller de Bassorah à Siraf il nous fallut attendre pendant deux mois l'occasion d'un navire, car la route de terre est si peu sûre à cause des brigands hérétiques du Lâristan qui l'infestent, que personne ne voulut nous louer des bêtes de somme ni nous servir de guide. Or la plupart de nos mules et de nos chevaux avaient péri en route; il ne nous était resté qu'une partie de nos propres montures, parmi lesquelles Saïn-Boughouroul, mon bon cheval. Enfin, le dernier jour du mois de Djémadi premier, nous nous embarquâmes sur un grand bâtiment de pêcheurs de perles, car c'est précisément dans les mois de Djémadi premier et second que la pêche des perles est pratiquée entre Siraf et Bahreïn. Le patron du navire était un Persan hérétique et nous fit payer notre passage aussi cher qu'il put: que Dieu ne lui fasse pas grâce! Encore fallut-il me disputer longtemps avec lui pour le faire consentir à embarquer mon cheval, car il prétendait que son bateau n'était pas disposé pour cela. Nous montâmes sur son navire le cœur rempli d'angoisse, par la grande crainte que nous avions d'aller sur mer, nous Turks et Mongols. Qui plus est, nous n'étions pas rassurés sur les intentions de ce Persan, et nous craignions qu'il ne nous fît quelque perfidie, à moi et à Youçouf comme musulmans orthodoxes, à Maffeo et à Bartholomé comme chrétiens. Nous exigeâmes donc de cet hérétique qu'il nous assignât un quartier spécial sur son navire, ce à quoi il consentit.

Ainsi, étant huit hommes résolus et bien armés près du gouvernail, nous n'avions à craindre aucune trahison. Pour moi, un des matelots du navire qui était un musulman orthodoxe, un Arabe de la tribu des Benou Sefaf, m'ayant enseigné les litanies de la mer qu'a composées un très-pieux cheïkh arabe, je sentis ma crainte diminuée, et j'entrai dans le bateau en mettant ma confiance en Dieu et en répétant sans cesse les litanies du cheïkh. Par l'efficacité de ces prières, il ne nous arriva rien de fâcheux; mais le mouvement de la mer nous rendit tellement malades, moi, mes écuyers et Youçouf, que, pendant toute la traversée, qui fut de douze jours, nous restâmes inertes et enveloppés de nos couvertures, gisant sur un tapis dans un coin du navire. Que Dieu me pardonne mes péchés! je n'eus pas même la force de m'occuper de mon cheval, et la chère bête eût péri si le bon Maffeo n'eût pris soin d'elle.

Enfin, notre navire s'arrêta et, dès qu'il fut arrêté, notre mal cessa. Je vis tout près de nous une terre verdoyante, et au milieu de bosquets d'arbres la ville de Siraf, qui paraît toute rouge, parce qu'elle est bâtie en pierres de cette couleur. C'est une ville immense et magnifique. Le cœur palpitant d'impatience, nous descendîmes les premiers dans une barque qui nous conduisit à terre. Là, passant au milieu des jardins où croissent des fleurs et des herbes odoriférantes, nous entrâmes dans une large rue dallée qui conduit au bazar. La chaleur est étouffante dans ce pays, et j'avais l'intention d'acheter des vêtements légers pour remplacer les lourds haillons que nous portions. Maffeo, qui parlait très-bien l'arabe et le persan, nous servit de guide et tout d'abord voulut nous procurer un logement. Il finit, après avoir beaucoup

couru, par trouver une grande maison qu'ils appellent dans ces pays une *okéla*. Ce sont des maisons où les marchands peuvent se loger en payant une redevance au propriétaire. Elles se composent d'une grande cour rectangulaire avec un puits au milieu, entourée d'arcades sous lesquelles s'ouvrent les portes des logements pour les hommes, des écuries pour les bêtes et des magasins pour les marchandises. Pendant que Maffeo et ses compagnons s'occupaient de leurs ballots, nous nous occupâmes, nous, du pauvre Saïn-Boughouroul qui avait bien pâti. J'allai ensuite avec Youçouf à la mosquée, où je fis une prière de cinq rikaats et où je distribuai cent dirhems aux pauvres, pour m'acquitter d'un vœu que j'avais fait sur mer. Les pauvres étaient bien surpris de recevoir de pareilles aumônes de deux hommes en haillons, qui paraissaient encore plus misérables qu'eux. Enfin, vers le soir, nous prîmes nos épées et nos dagues et nous nous rendîmes au bazar, en compagnie de Maffeo. Cette fois, je dois dire qu'en voyant nos guenilles et nos armes ensemble on ne nous prit plus pour des mendiants, mais pour des voleurs. Plusieurs personnes demandèrent à Maffeo comment il se faisait que lui, qui avait l'air d'un riche marchand, se trouvât en compagnie de brigands comme nous : ce qui le fit beaucoup rire.

Maffeo nous conduisit à la boutique d'un tailleur, un Persan à l'air obséquieux. J'y fis choix pour moi et mes hommes de caleçons de cotonnade, de robes de dessous en mousseline et de robes de dessus mi-parties de soie et coton ; le tailleur nous fournit aussi des bonnets de velours, des toiles à turbans, et des mouchoirs frangés pour mettre sur la tête ; il nous trouva pareillement de bonnes ceintures de soie bariolée et fit venir un cordonnier qui nous apporta des souliers rouges à bout pointu. Ce ne fut pas sans peine que je décidai mes écuyers à se séparer des débris de leurs bottes ; quand ce fut au moment de payer, je tirai ma bourse : Maffeo m'arrêta en souriant.

« Laissez-moi faire, me dit-il à voix basse. Je sais que vous autres chevaliers turks n'êtes bons qu'à vous faire voler : j'ai assez trafiqué avec les Kiptchaks pour le savoir. Moi, je suis marchand et Vénitien : je paierai moitié moins que vous. »

Il eut une longue discussion avec le tailleur et le cordonnier, lui se récriant sur le prix qu'ils lui demandaient, eux protestant qu'au prix qu'il leur offrait ils y perdraient ; les deux coquins de Persans faisaient serment sur serment et s'empoignaient la barbe ; le malin Vénitien discourait sans relâche et clignait de l'œil. A la fin il leur paya la moitié de ce qu'ils avaient demandé d'abord et ils se quittèrent fort bons amis. Nous retournâmes à notre okèla, où Bartholomé s'était occupé de la cuisine et nous avait organisé un fort bon repas. Nous mangeâmes de bon appétit, après avoir changé nos guenilles pour nos beaux habits neufs, puis nous allâmes nous étendre sur nos nattes et sur nos tapis, où nous ne tardâmes pas à nous endormir.

Le lendemain, à mon grand regret, Maffeo m'annonça que nous avions manqué de huit jours le navire qui tous les ans part de Siraf pour l'Inde et pour la Chine, et qu'il nous faudrait attendre une année entière. Ma première idée fut de laisser-là les Vénitiens et de partir par terre ; mais le roi de Siraf, voulant garder le monopole des choses de la mer, parce que les navires lui payent de grosses sommes, a fait une loi d'après laquelle nul membre d'une caravane de marchands ne peut sortir de la ville autrement que par mer. Il fallut donc me résigner. Deux ou trois fois je tentai de m'évader ; mais personne n'osait nous vendre des chevaux, et comme moi seul j'étais monté, je ne voulais pas abandonner mes écuyers et Youçouf. Impatientés, Plumet et l'Écureuil essayèrent de voler des chevaux, mais ils se firent prendre. Le roi les condamna à mort ; grâce à l'intercession de Maffeo qui lui fit un riche présent, mes écuyers en furent quittes pour une rude bastonnade qui les mit sur le flanc pendant un mois. Je patientai donc de mon mieux, occupant mon temps à des exercices de piété et à des lectures. Quelquefois aussi nous allions pêcher sur une barque qu'avaient louée Bartholomé et Maffeo, habiles marins, si bien que nous finîmes par nous habituer à la mer et par ne plus y ressentir aucun malaise. Enfin ma patience fut récompensée : le 7 du mois de Rejeb 598, année du chien, le navire tant attendu arriva, en retard de plus d'un mois et demi. Je ne me doutais guère que, ce propre jour, l'empire des Kéraïtes croulait sur le champ de bataille de Djédjir, que l'Ong Khan, le

Nous allions pêcher. (P. 67, col. 2.)

grand Thogroul, fuyait devant nos bannières victorieuses, et que son fils le fameux Sengoun, blessé d'un coup de lance au visage par Djébé en personne, fuyait avec son père. Non certes, je ne me doutais pas que, ce même jour, le vieux Baïsongar, le père de mon frère juré Alak, tombait glorieusement, après avoir arraché la bannière des Kéraïtes (Dieu lui fasse miséricorde!) et qu'Alak lui-même faisait tant de prouesses, que l'Empereur inébranlable le nommait chef d'un *hezar* sur le champ de bataille. Louange à Dieu qui sait tout!

Je n'avais pas idée d'un navire comme le navire chinois qui arrivait à Siraf. Quand je l'aperçus, quand je contemplai sa masse, quand je vis le nombre de matelots qui s'agitaient sur son pont et dans ses agrès, je m'arrêtai, frappé de stupeur. Ce navire était comme une ville : il était de l'espèce de ceux que les Chinois appellent *jonque* et qui sont les plus grands. Ils en ont aussi de moyens appelés *sao*, et de petits appelés *hoa-hang*. Il y avait sur la jonque trois mâts portant douze voiles. Les voiles sont faites de baguettes de bambou tissées en forme de nattes ; on ne les amène jamais et on les change de direction suivant que le vent souffle d'un côté ou d'un autre. Quand ces navires jettent l'ancre, on laisse flotter les voiles au vent. Chacun d'eux est manœuvré par mille hommes, savoir: six cents marins et quatre cents guerriers, parmi lesquels il y a des archers, des porteurs de boucliers, et des arbalétriers armés d'arbalètes qui lancent du naphte enflammé. Le navire est entouré d'une galerie qui sert de logement à l'équipage ; c'est sur les côtés de cette galerie que se trouvent les rames, qui sont grandes comme des mâts. Vingt ou trente hommes se réunissent autour d'une de ces rames: ils se tiennent debout sur deux rangs, l'un faisant face à l'autre. La rame est pourvue de deux fortes cordes ou câbles ; une des deux files d'hommes tire sur un câble, puis le lâche, et alors l'autre file tire sur le second, et ils chantent, en ramant, *la é la, la é la*.

Un vaisseau a quatre ponts ; il renferme des chambres, des cabines et des salons pour les marchands. Les cabines ont une clef, et leurs propriétaires les ferment. Les marins font habiter des cabines par leurs enfants; ils sèment et cultivent des herbes potagères, des légumes et du gingembre dans des baquets de bois.

L'intendant du vaisseau ressemble à un grand prince ; quand il descend à terre, des archers et des soldats abyssiniens marchent devant lui avec des javelines, des sabres, des timbales, des cors et des trompettes. Lorsqu'il est arrivé à l'hôtellerie qu'il doit habiter, ils fichent leurs lances de chaque côté de la porte, et lui composent une garde d'honneur pendant toute la durée de son séjour. Parmi les habitants de la Chine, il y en a qui possèdent de nombreux navires, sur lesquels ils envoient à l'étranger leurs facteurs. Il n'y a pas dans tout l'univers de gens plus riches que les Chinois: par la grâce du Dieu très-haut, ils nous sont présentement soumis, à nous autres pauvres Mongols.

La grande jonque chinoise était accompagnée, comme c'est la coutume, de trois navires plus petits qui servent à la remorquer et à la tenir en communication avec la terre, quand elle ne trouve pas assez de fond pour s'approcher. Quand l'intendant du vaisseau eut terminé la vente de ses marchandises, ce qui prit environ un mois, il se trouva que la saison était trop avancée et que l'époque des vents favorables était passée. Il fallut attendre encore une année, par suite des retards de ce païen, que Dieu lui réserve une bonne place en enfer! J'employai cette année en nouvelles lectures et en exercices de dévotion. Je me perfectionnai aussi dans l'art de la calligraphie, et je n'appris pas moins de sept méthodes différentes d'écriture. Néanmoins, lorsqu'un nouveau navire chinois arriva en Djémadi premier 590, année du porc, ma patience était à bout.

Nous montâmes sur mer au mois de Djémadi deuxième. On nous avait réservé une cabine pour moi, mes deux écuyers et Youçouf, et une stalle pour mon cheval. Maffeo avait pris toutes les dispositions et traité du prix du passage. Enfin le navire partit au son des instruments de musique: pour moi, dans l'angoisse que me causait la navigation, je me prosternai en oraison et je récitai neuf fois les litanies de la mer. Notre navigation fut heureuse. En trois mois, après avoir relâché à l'île de Kichm et sur la côte stérile et rocheuse du Mekran, nous arrivâmes à Cambaye, dans l'Inde. La coutume des navigateurs est de s'y arrêter six mois pour faire le commerce. Je comptais, une fois dans l'Inde, partir aussitôt pour le Tibet; mais on me découragea tellement et on m'assura tant de fois qu'il valait mieux aller par mer jusqu'à la Chine noire et au pays des Tchortchas, par où il m'était facile de me rapatrier, que je renonçai à mon entreprise. Je patientai donc pendant ces six mois. Maffeo et Bartholomé, toujours occupés à acheter et à vendre, se divertissaient fort et ne prenaient aucun souci de ma peine. La jonque repartit définitivement à la fin de l'année, et ce fut au commencement de l'an 600, année de la souris, que nous arrivâmes à Calicut, dans le royaume de Mabar ou Malabar, qui est un des plus grands et des plus puissants de l'Inde. Les gens de la Chine, de Java, de Ceylan, des Maldives, du Yémen ou Arabie orientale et du Fars ou Perse méridionale se réunissent à Calicut, et son port est au nombre des plus grands de l'univers.

Le sultan de ce pays est idolâtre: on l'appelle le *Samorin*; c'est son titre. En descendant sur le port, je le vis assis sur un trône dressé sur un éléphant; l'éléphant était caparaçonné de drap d'or; derrière lui venait la suite du sultan, montée sur d'autres éléphants couverts de housses splendides. Le Samorin avait à sa ceinture, en place de pantalon, une grande pièce d'étoffe blanche roulée jusqu'aux genoux, et sur sa tête un petit turban. Il avait la barbe rasée

et ne portait que la moustache. On élevait au-dessus de sa tête un parasol incrusté d'or et de pierreries. C'était un spectacle incomparable, et je ne me lassais pas de regarder les éléphants, que je voyais pour la première fois de ma vie.

Le Samorin nous assigna des logements et nous retint cinq mois entiers. M'ayant vu tirer de l'arc et manier mon cheval, il voulut absolument me nommer capitaine de ses gardes; j'eus beau m'en défendre, il fallut céder. Pendant ces cinq mois, la jonque qui nous avait amenés partit, et ce n'est qu'en 601 qu'il en revint une autre et que le Samorin nous donna congé de nous embarquer. Il y avait en ce moment quinze navires dans le port, parmi lesquels trois étaient en destination de la Chine. J'en choisis un dont l'intendant était musulman; il s'appelait Souleïmân le Syrien. Ce Souleïmân m'informa que toutes les cabines de la jonque avaient été retenues pour l'aller et le retour par des marchands de la Chine, et qu'il n'en restait qu'une seule disponible. Préférant me trouver sur un bateau dont l'intendant était musulman, je retins cette cabine-là, et je laissai mes écuyers et Youçouf s'embarquer avec Maffeo et Bartholomé sur l'un des navires qui vont de conserve avec la jonque; ils y trouvèrent place pour mon cheval avec eux; ils y chargèrent aussi tout ce que je possédais d'effets. Le jour de l'embarquement se trouvait être un jeudi; mais ce jour-là le navire ne devait que sortir du port et passer la nuit dans la rade de Fadaraïna, d'où a lieu le départ définitif. Je voulus profiter de ce répit pour dire mes prières et assister à l'office du vendredi matin dans la mosquée que la colonie musulmane a fait bâtir à Calicut. Dieu soit loué, qui fit ce miracle en ma faveur! la nuit même du jeudi éclata une furieuse tempête qui entraîna les bâtiments de conserve vers la pleine mer, et brisa sur les récifs de l'entrée du port la jonque sur laquelle j'avais voulu m'embarquer. La mer rejeta sur la côte le corps de Souleïmân le Syrien: Dieu lui fasse miséricorde!



Je fus entraîné. (P. 70, col. 2.)

Une nouvelle année se perdit dans les délais; le Samorin s'était pris d'affection pour moi et ne voulait pas me laisser partir. Bon gré mal gré, je dus le suivre dans sa campagne contre le sultan de Hinaour, qui fut vaincu et tué. J'y combattis si bien, que le Samorin voulut me nommer général de son armée et me marier à la princesse sa nièce. Mais je le suppliai tellement, qu'il me donna encore mon congé, et qu'il fit équiper pour moi une des jonques qui se trouvaient dans son port. Il me fit aussi de grandes largesses, dont je remis la plus grande partie au cheïkh Chihab ed din, supérieur de l'ermitage musulman à Calicut, et au cadi des musulmans de cette ville,

l'émir Fakhr ed din, homme distingué et généreux. Après tant de délais, le 5 du mois de Redjeb 603, année du lièvre, je m'embarquai pour la Chine, par où j'espérais revoir enfin ma patrie, que j'avais quittée adolescent, et où je retournais homme fait. Je partis le cœur brûlant de désir et d'espérance.

Notre navigation fut heureuse. Nous arrivâmes d'abord à l'île de Serendib, qu'on voit de loin, à cause d'une haute montagne qui s'y trouve, et qui s'élève dans l'air comme une colonne de fumée.

De Serendib, trente-quatre jours de navigation favorable nous conduisirent à la grande île de Sumatra. A la distance d'une demi-journée de chemin, on l'aperçoit déjà couronnée des masses verdoyantes de ses cocotiers, de ses arecs, de ses girofliers, de ses aloès, de ses jacquiers, de ses manguiers, de ses orangers aux doux fruits et de ses arbres à camphre. Quand nous fûmes arrivés en rade, les habitants de l'île, montés sur de petites embarcations, vinrent nous trouver, nous apportant des fruits et du poisson frais. Je me réjouis bien quand je vis qu'ils étaient musulmans. L'amiral du port, lequel port s'appelle Sarha et est distant de quatre milles de la ville, écrivit au sultan pour l'informer de mon arrivée. Bientôt on amena pour moi l'un des propres chevaux du sultan, et, en grande pompe, on me conduisit dans la capitale.

Je me rendis à la mosquée et j'y fis la prière avec le chambellan du sultan. Ensuite j'entrai dans la tribune du sultan, que je trouvai assis au milieu de théologiens et de légistes. Ce prince me toucha la main et je le saluai; il me fit asseoir à sa gauche, m'adressa des questions sur mes voyages et je lui racontai mes aventures. Alors il reprit la conférence qu'il avait entamée sur la jurisprudence théologique et la continua jusqu'au moment de la prière de l'après-midi. Celle-ci étant accomplie, il entra dans un cabinet et ôta les habits qu'il portait. C'étaient des robes de théologien, avec lesquelles il se rend à pied à la mosquée le jour du vendredi. Puis il endossa les vêtements royaux, c'est-à-dire des tuniques de soie et de coton.

Lorsqu'il fut sorti de la mosquée il trouva à la porte ses éléphants et ses chevaux; un des huissiers m'ordonna de le suivre: on me conduisit au palais, où je trouvai un kiosque préparé et un esclave pour me servir. Le soir même, l'Appui du Royaume vint m'annoncer que, vu les nombreux péchés que j'avais commis et confessés devant le sultan à la mosquée, le sultan, par amour pour moi, m'imposait un séjour de trois ans dans son palais. Durant ces trois années, il m'ordonnait de me livrer à des exercices de dévotion quotidiens et d'assister deux fois par jour à ses conférences sur la théologie: que Dieu pardonne à ce vieux fou l'injustice qu'il commit à mon égard, mais qu'il lui tienne compte, dans l'autre monde, du supplice que m'infligèrent ses conférences biquotidiennes! Certes, si pendant ces trois mortelles années le guerre sainte n'avait éclaté deux fois contre les païens anthropophages qui habitent la majeure partie de l'île, je serais devenu aussi fou que le sultan, ou je serais mort d'ennui. Heureusement il me laissa prendre part à ces deux guerres, où je lui rendis de signalés services. Au bout de la troisième année il voulut me retenir et me proposa d'être son vizir, me disant que j'avais beaucoup de dispositions pour la théologie! J'y serais encore, si je ne lui avais raconté que j'avais fait vœu, pendant la guerre contre les païens, de faire un pèlerinage à la Mecque. Que Dieu me pardonne mon mensonge! Alors le pieux sultan me donna congé de partir sur un vaisseau qui allait dans l'Inde. Je débarquai encore une fois dans le royaume de Malabar, au port de Coulam, où j'attendis six mois un navire partant pour la Chine. Je m'y embarquai, mais mes trois ans de théologie m'avaient inspiré une telle terreur, qu'à chaque fois que le navire relâchait je n'osais débarquer, de peur de tomber sur un sultan possédé par une lubie quelconque. Ce fut ainsi que je repassai par Ceylan, par Sumatra, que je touchai à Java et que j'arrivai à Zeïtoun, qui est la capitale du Manzi, ou Chine méridionale. De Zeïtoun, le navire se rendit à Sin Calán; mais, quand je voulus débarquer nous apprîmes que la guerre civile venait d'éclater dans cette ville, et le patron du navire se hâta de retourner à Sumatra. J'y restai caché pendant huit mois, comme simple soldat faisant la guerre aux infidèles, par peur de mon sultan théologien. Ce temps écoulé, un navire qui partait pour la Chine noire ou Chine septentrionale me prit à son bord, et enfin, après tant de souffrances, au bout de si longues années, le 2 du mois de saffar 611, année du chien, je débarquai à Hangchéou, qui est la capitale de la Chine noire et la plus grande ville de la terre entière.

Je n'y fis pas une entrée brillante. Dès que je fus à terre je m'enquis auprès du premier passant venu où je pourrais trouver une auberge. Je parlais l'indien; l'autre me fit signe qu'il ne comprenait pas. Sachant que la Chine noire est voisine de la Mongolie, je pensai que j'aurais des chances d'être compris en parlant



mongol; en effet, je ne fus que trop compris. J'avais à peine dit trois mots mongols que mon homme se mit à pousser de grands cris, que la foule s'ameuta autour de moi, et qu'avant d'avoir rien compris à ce qui m'arrivait, je fus saisi, désarmé, terrassé, entraî-

né, et poussé à travers une porte percée sous une voûte et gardée par des soldats en armes, dans une grande salle aux murs nus. A l'estrade dressée au fond de cette salle, à l'air grave des cinq personnages assis sur cette estrade, aux satellites qui se tenaient au pied de l'estrade le sabre ou la pique au poing, je compris que j'étais devant un tribunal. Deux satellites m'empoignèrent et les autres firent reculer la foule qui m'avait traîné du port au prétoire, et la tassèrent à l'entrée de la salle.

A suivre. LÉON CAHUN.



L'AFRIQUE CENTRALE[1]

I

LE DERNIER VOYAGE DE LIVINGSTONE (*suite*)

Après dix mois de marche continue vers le nord-ouest, à travers un pays riche et fertile et où il fut fort bien accueilli, Livingstone atteignit l'extrémité méridionale du lac Tanganika, qui porte ici le nom de Liêmba.

Sans s'arrêter plus longtemps à reconnaître cette belle caspienne, que Burton et Speke avait découverte avant lui, et vers laquelle il comptait du reste revenir, le docteur résolut de s'enfoncer immédiatement dans l'intérieur encore inexploré du continent, vers le pays presque fabuleux de Casemmbé, déjà signalé depuis deux siècles aux Portugais par les traitants, et où les rapports des indigènes annonçaient l'existence de plusieurs grands lacs.

Ce voyage, qui prit à l'explorateur plus de six mois, se fit dans d'excellentes conditions. Le pays était riche et fertile, la caravane nombreuse ne rencontrait aucune difficulté sérieuse.

« Nous avançons toujours dans la même direction, dit Livingstone, et en suivant de belles vallées. Le vert est la couleur dominante, mais les massifs que les arbres composent sont de formes très-variées et rappellent la scènerie d'un parc anglais. Notre caravane — esclaves et porteurs au nombre de quatre cent cinquante — est divisée en trois groupes et anime le tableau. Chaque parti a son guide et sa bannière; quand celle-ci est plantée, toute la compagnie s'arrête jusqu'au moment où le drapeau se relève; la marche est alors reprise au son du tambour et d'une corne de coudou. Chacune de ces bandes a une douzaine de conducteurs, costumés d'une manière fantastique : plumes et perles sur la tête, drap rouge sur le corps, lanières et ornements de fourrures. Ils se mettent en ligne, le tambour bat, la trompette sonne rudement, et tout le monde est en marche. Cette musique paraît éveiller une sorte d'esprit de corps chez ceux qui ont été esclaves; au premier appel de ces instruments de leur enfance, mes serviteurs bondissent; c'est tout au plus s'ils me donnent le temps de m'habiller, et pendant toute la marche ils sont au premier rang.

» La distance parcourue dépend entièrement de ce que peuvent faire les maîtres. S'il y avait des haltes fréquentes, douze ou quinze minutes, par exemple, toutes les heures ou toutes les deux heures, la fatigue serait peu de chose; mais cinq heures de chemin tout d'une traite, en pays chaud, c'est plus qu'un homme ne peut supporter. Les femmes soutiennent bravement la marche; elles ont toutes des fardeaux sur la tête, excepté la dame qui les commande et qui est l'épouse du chef; celle-ci est coiffée d'un beau châle blanc brodé d'or et d'argent. Toutes ces commandantes ont une allure dégagée, le pas alerte et jamais ne faiblissent, même dans les plus longues étapes. De beaux anneaux de cuivre d'un poids considérable, portés au-dessus de la cheville, semblent n'avoir d'autre effet que de leur rendre la marche plus facile. Dès qu'elles arrivent elles s'occupent de la cuisine et y font preuve d'une grande habileté, préparant pour leur maître des plats très-savoureux avec des fruits sauvages et d'autres objets que l'on ne croirait guère destinés à la table. »

Le 8 novembre, Livingstone atteignait le premier grand lac, appelé par les indigènes Moéro, et situé vers le 26e degré de longitude est de Paris et environ sous la même latitude que le Liêmba ou partie méridionale du Tanganika.

Le Moéro paraît être de belle grandeur; il est flanqué de montagnes à l'est et à l'ouest. Son rivage est formé de sable grossier et gagne l'eau par une pente graduelle. En dehors de la rive est une ceinture de végétation tropicale où sont bâties les huttes des pêcheurs. Le pays de Roua qui s'étend à l'ouest apparaît sous la forme d'une chaîne de hautes montagnes de couleur sombre. A droite, la chaîne a moins d'élévation, mais elle est plus brisée. La rive septentrionale du lac décrit une belle courbe, pareille à celle d'un arc détendu. Le lac est traversé par une grande rivière, qui partie sous le nom de Louapoula, du lac Bangouéolo situé plus au sud, prend le nom de Loualaba au sortir du Moéro. Cette rivière, que Livingstone crut pouvoir considérer tout de suite comme appartenant au système du Nil, a été reconnue depuis par Cameron, comme nous le verrons plus tard, comme la tête du fleuve Congo.

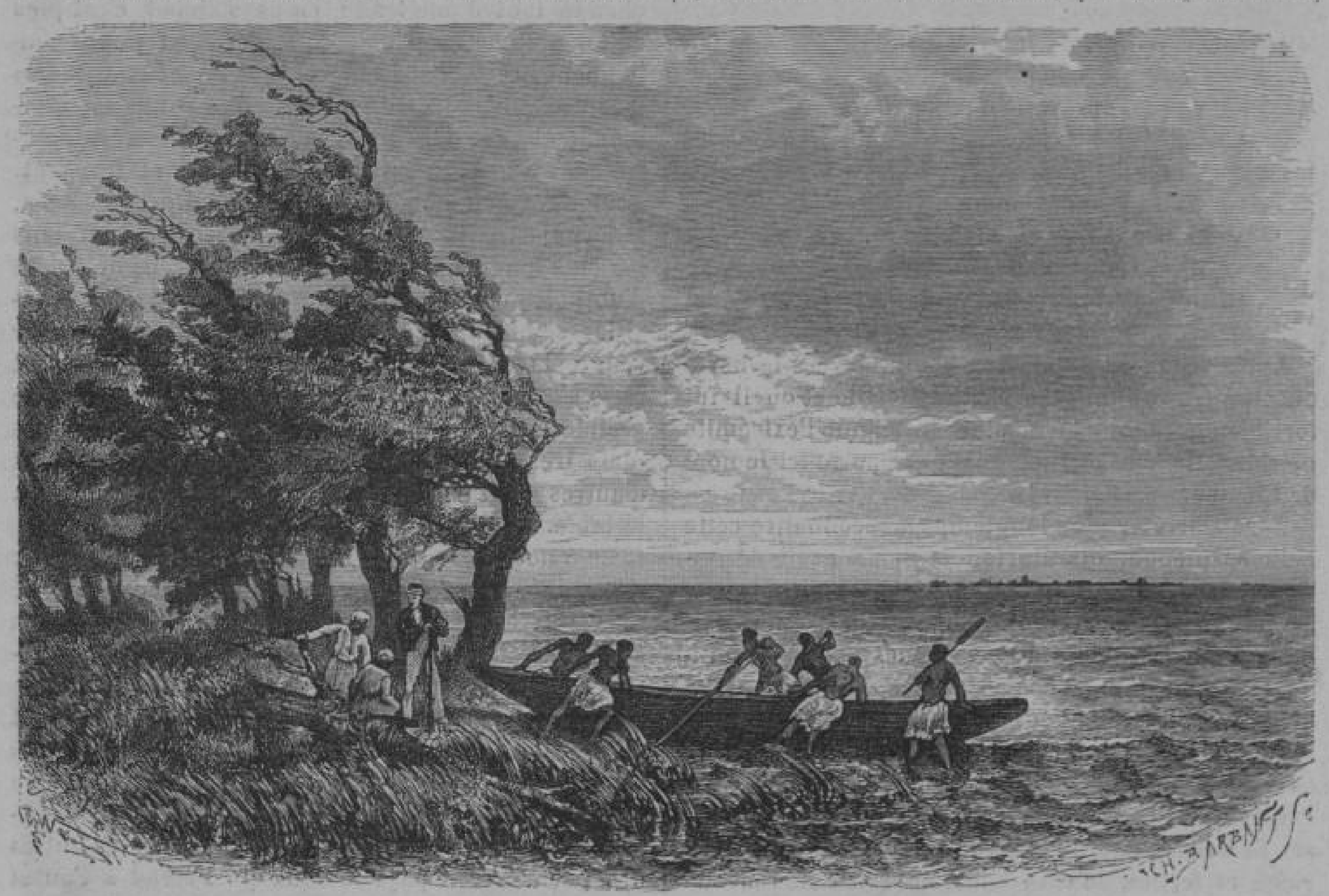
Du Moéro, Livingstone se dirigea au sud vers Casemmbé. Cette ville, que nul voyageur n'avait encore visitée, n'est que la capitale temporaire du souverain de ce pays, qui porte le titre de Casemmbé ou général.

Après la mort d'un Casemmbé, le successeur

1. Suite. — Voy. page 55.

quitte invariablement la résidence du défunt, et va établir son *pemmboué*, c'est-à-dire sa cour, à un autre endroit. Quand mourut Lacerda, le dernier Casemmbé, le nouveau roi porta sa demeure à l'extrémité septentrionale du petit lac Mofoué.

La plaine qui environne la ville est unie et parsemée de fourmilières rouges ayant de 5 à 6 mètres de hauteur. Casemmbé y a fait faire, pour arriver chez lui, une route de deux kilomètres et demi de longueur et aussi large que nos chemins carrossables. Un mur de roseau, de huit à neuf pieds d'élévation, entourant un espace de trois cents mètres carrés, enferme la résidence du chef. La porte de cette muraille est ornée de soixante crânes humains. Avant d'y arriver on trouve sous un hangar construit au milieu de la route un canon habillé d'étoffes voyantes.


Livingstone découvre le lac Bangouéolo. (P. 74, col. 1.)

« Le Casemmbé actuel, dit Livingstone, a une figure peu intéressante : ni barbe, ni favoris, quelque chose du type chinois et des yeux louchant en dehors. Il ne lui est arrivé qu'une fois de sourire ; j'ai trouvé son sourire agréable, bien que les oreilles et les mains coupées, ainsi que les têtes qui ornent sa porte, m'aient peu disposé en sa faveur.

» Quand il fut parti, sa principale épouse vint avec sa suite pour voir l'Anglais. C'est une femme ayant de beaux traits et une taille élevée ; sa main droite tenait deux lances. Les notables qui se trouvaient là s'écartèrent devant elle et m'invitèrent à la saluer, ce que je fis aussitôt ; mais comme elle était à une quarantaine de mètres, instinctivement je lui fis signe d'approcher. Mon geste renversa la gravité de son escorte, qui éclata de rire ; elle fit de même et prit la fuite avec tout son monde.

» Cette reine, la belle Moéri, s'occupe beaucoup de ses cultures de manioc, de patates, de sorgho, d'arachides, et va souvent à sa plantation. Quelques jours plus tard elle passa près de nous, allant faire construire une hutte dans son champ. Elle était portée, comme à l'ordinaire, par douze hommes, dans une espèce de palanquin, et précédée d'une quantité de serviteurs qui couraient devant elle en brandissant des sabres et des haches d'armes, coureurs précédés eux-mêmes d'une sorte de timbalier frappant sur un instrument creux pour faire évacuer le passage.

» La reine Moéri a la figure agréable et tout européenne, la peau fine et d'un brun clair, le rire joyeux ; elle serait admirée partout. Deux énormes pipes étaient à côté d'elle, prêtes à être fumées. Je me suis arrêté pour la voir ; quand elle a été près de moi elle a fait tournoyer son ombrelle, puis s'est mise à rire en se rappelant notre première entrevue, et a montré qu'elle ne riait pas seulement des lèvres, mais aussi des yeux et des joues. *Yammbo?* m'a-t-elle dit (comment vous portez-vous?). *Yammbo sana*, ai-je



L'embuscade (P. 75, col. 1).

répondu (cela va très-bien). Étant plus bas qu'elle, j'ai pu voir qu'elle avait un trou dans le cartilage nasal de la pointe de son nez, qui est légèrement aquilin, et les deux incisives médianes de la mâchoire supérieure limées de façon à laisser entre elles un espace triangulaire. »

Le 14 juin, Livingstone quitta Casemmbé avec une escorte que lui avait donnée le roi, et le 26 juillet il arrivait sur les bords du lac Bangouéolo.

Ce lac est une véritable mer intérieure de 240 kilomètres de longueur de l'ouest à l'est, sur 130 de largeur du nord au sud. Il est parsemé d'îles habitées par des nègres peu hospitaliers. La rivière qui s'en échappe, pour se diriger au nord vers le Moéro, est appelée Louapoula. C'est un fleuve majestueux de 160 à 180 mètres de largeur.

Après quelques explorations sur les rives du lac, l'infatigable voyageur reprit la route du nord, se dirigeant cette fois vers le Tanganîka. Les derniers mois de l'année se passèrent en marches et en contre-marches amenées par l'état d'hostilité des indigènes soulevés par la cruauté des Arabes chasseurs d'esclaves.

L'année 1869 s'ouvrit douloureusement. « J'ai été mouillé bien des fois, écrit Livingstone le 1er janvier, mais aujourd'hui c'était trop : je suis fort malade ; l'eau était froide et montait jusqu'à la ceinture. » « Le 3 janvier, j'avais la fièvre ; le 7, une pneumonie déclarée. » « Je ne peux plus marcher, écrit-il, je tousse nuit et jour et crache le sang ; ma faiblesse est désespérante. Je me vois mourant avant de gagner Oujiji, et toutes les lettres que j'attends devenues inutiles. » Mohammed le fit porter sur une *kitinda*, sorte de couchette. Il était alors dans le Maroundou.

« Seize jours de maladie, écrivait-il le 23. Un pays très-accidenté ; des éminences sous toutes les formes ; un sol rouge et peu d'arbres. Montées et descentes perpétuelles ; le voyage est pénible ; la tête en bas, les pieds en haut ; puis la tête en l'air, et d'affreuses secousses. Le soleil est vertical et fait des cloches à la peau dans tous les endroits où elle est nue. J'essaye de me couvrir la tête et le visage avec un bouquet de feuilles, mais dans ma faiblesse c'est une horrible fatigue. »

Enfin, le 14 février, la caravane atteignit le lac ; elle s'embarquait le 26, et le 14 mars elle arrivait à Oujiji, où Livingstone croyait trouver la cargaison qu'on lui avait expédiée de Zanzibar ; mais les médicaments, les objets d'échange, le vin, les conserves, les lettres, tout ce qu'il attendait était resté dans l'Ounyanyembé, et le chemin était fermé par la guerre.

Le 17 mai il allait mieux ; à la fin du mois il songeait à repartir. Il écrit le 1er juin : « Mes forces reviennent et je voudrais descendre le Tanganîka. L'écume verte qui, dans ses contrées, se voit sur les eaux dormantes est d'origine végétale. Quand les lagunes sont grossies par les pluies, cette écume est entraînée dans le lac · elle y est poussée par le courant du sud au nord, y forme de grandes lignes courbes, alternant d'un côté à l'autre et toujours nord-nord-ouest ou nord-nord-est. »

Pour Livingstone, le courant manifesté par ce transport de l'écume prouvait l'existence d'un déversoir et augmentait le désir qu'il avait d'explorer le lac ; mais cette exploration devenant impossible par les exigences des bateliers, il gagna la côte occidentale et aborda le 4 août dans l'Ougouha, d'où il se dirigea, en compagnie de plusieurs Arabes, vers le Manyéma, pays alors inconnu. La date de son entrée dans ce pays n'est pas indiquée d'une manière précise ; nous trouvons seulement dans la note du 25 août : « Ici, les flèches des Manyémas sont très-petites, mais empoisonnées. »

Tout le pays des Manyémas est admirable. Des palmiers couvrent les plus hauts sommets des montagnes où leurs frondes aux courbes gracieuses agitées par le vent ondulent avec une beauté souveraine. Les bois ordinairement larges de huit ou dix kilomètres qui séparent les groupes de villages sont d'une richesse indescriptible. Des lianes sans nombre de la grosseur d'un câble y suspendent leur réseau à des arbres gigantesques. Partout des fruits inconnus, des oiseaux étranges et des singes.

Le sol est d'une extrême fécondité et les habitants, bien que divisés par d'anciennes querelles, cultivent largement la terre. Ils ont obtenu par sélection une variété de maïs dont l'épi a un pédoncule recourbé comme une faucille. Pendant la formation du grain, l'arc de la tige est tourné de manière que l'enveloppe retombe sur l'épi et le recouvre. On fait de grandes haies, de quelques cinq mètres de hauteur à travers ces champs en y plantant des perches qui prennent racines, émettent des rejets comme celles de Robinson et jamais ne dépérissent. On tend des sarments de lianes d'une perche à l'autre, et après la cueillette les épis de maïs s'accrochent à ces cordons par leur tigelle arquée. Ce grenier vertical forme autour du village un véritable mur ; les habitants qui ne sont pas avares y puisent largement pour donner aux étrangers.

Pendant la fin de 1869, tout 1870 et les premiers mois de 1871, Livingstone continua ses courses dans le pays situé au nord-ouest du Tanganîka et que baigne le magnifique Loualaba.

Il est impossible de se faire une idée de ce qu'eut à supporter pendant ce long espace de temps le courageux voyageur anglais. Courbé par l'âge et la maladie, dénué de tout, en butte aux vexations de ses indignes compagnons arabes, n'ayant d'autre consolation que la fidélité de trois ou quatre serviteurs amenés de Zanzibar, Livinsgtone se vit obligé, après plusieurs tentatives, d'abandonner son projet de descendre le Loualaba, et contraint de battre en retraite au milieu d'un pays soulevé. Chaque étape amenait de nouveaux dangers, et ce n'est que par miracle que le docteur échappa à la mort.

« Un jour, écrit-il, comme nous étions dans la

forêt, entre deux murs d'une végétation compacte que l'on touchait à droite et à gauche, nous arrivâmes à un endroit où des arbres abattus barraient le passage. C'était évidemment une embuscade ; mais on ne put rien découvrir, et nous pensâmes que le projet avait été abandonné. Toutefois, en se baissant jusqu'à terre et en regardant en haut, vers le soleil, on aperçut une ombre, et un léger bruissement dans le feuillage annonça le jet d'une lance. Une seconde lance partie à ma droite me rasa le dos et alla se planter dans le sol. Les deux hommes qui nous avaient jeté l'une et l'autre furent visibles alors dans une clairière qu'ils traversaient en courant et qui se trouvait à quinze pas devant nous. J'étais à l'arrière-garde et la caravane était passée quand j'arrivai à l'endroit où ces hommes m'attendaient, me prenant pour Mohammed. Une autre lance me fut jetée en avant, et il s'en fallut d'un pied qu'elle m'atteignît. Des balles furent envoyées dans le fourré, mais sans résultat, car on ne voyait personne. Nous entendions cependant à côté de nous l'ennemi qui nous raillait, et deux de nos gens furent tués. »

Enfin, le 23 octobre 1871, après tant de luttes et de fatigues, Livingstone arrivait à Oujiji, sur la Tanganika, où il espérait trouver les provisions qu'il y avait fait envoyer de Zanzibar, et là il apprenait que tout son bien avait été vendu par l'homme même auquel il l'avait confié.

« Je ne suis plus qu'un squelette, écrit-il avec amertume. Il y a ici un marché tous les jours ; j'espérais qu'une bonne nourriture et le repos me rétabliraient, mais j'ai appris dans la soirée que je n'avais plus rien : Chérif a tout vendu. De deux mille sept cents à deux mille huit cents mètres de cotonnade, il ne m'en reste pas un seul ; de sept mille livres de verroterie, pas une seule perle. Je m'étais dit : si là-bas je ne peux pas avoir de porteurs, j'attendrai qu'il m'en vienne de la côte ; mais attendre à l'état de mendiant? Je n'y avais pas songé. »

Au moment où tout semblait perdu, la providence allait lui envoyer un secours inespéré en la personne du courageux Stanley qui accourait de Zanzibar à la recherche de l'illustre voyageur. Nos lecteurs connaissent cette mémorable rencontre que nous leur avons racontée ici-même. Voici dans quels termes Livingstone lui-même la consigne dans son journal.

« 2 *octobre*. — Il y a deux jours, Séid ben Médjid est venu me trouver. « C'est la première fois, me dit-il, que je suis seul avec vous ; parlons d'affaires. Je n'ai pas d'articles d'échange ; mais, je vous en prie, laissez-moi vendre de l'ivoire et vous en donner la valeur. » C'était encourageant ; cependant j'ai répondu : « Non, pas encore. » Et au moment où j'étais le plus désespéré, dans la matinée, je vois accourir Souzi qui tout haletant me jette ces mots : « Un Anglais ! je l'ai vu. » Et il repart comme une flèche.

» Le drapeau des États-Unis à la tête de la caravane indiquait la nationalité de l'arrivant. Je vois des ballots de marchandises, des bouilloires, des marmites et des casseroles, des bassins, des tentes, etc. Je me dis : « C'est un voyageur luxueux. » Et personne de plus intrigué que moi.

» C'était Henry Moreland Stanley, correspondant du *New-York Herald*, envoyé par James Gordon Bennett, au prix de plus de vingt mille dollars, pour avoir des nouvelles du docteur Livingstone.

» Ce qu'il avait à dire à un homme, qui depuis deux années révolues était sans nouvelles d'Europe a fait tressaillir toutes mes fibres. Le terrible sort de la France, les câbles télégraphiques posés au fond de l'Océan, l'élection du général Grant, le décès du bon lord Clarendon, les mille livres sterling votées pour mon voyage, preuve que je n'étais pas oublié, et beaucoup d'autres faits intéressants ont réveillé en moi des émotions qui dormaient depuis mon entrée dans le Manyéma. J'ai retrouvé l'appétit ; à la place de mes deux repas aussi minces qu'insipides, je mange quatre fois par jour et les forces me reviennent.

» Je ne suis pas démonstratif ; je suis même aussi froid que nous autres insulaires nous avons la réputation de l'être ; mais cette pensée de M. Bennett, cet ordre généreux si noblement effectué par M. Stanley, — c'était bouleversant. Je me sens d'une extrême gratitude et en même temps un peu honteux de n'être pas plus digne d'une pareille générosité. M. Stanley a rempli sa tâche avec une énergie inébranlable. »

A suivre. LOUIS ROUSSELET.



LA PETITE DUCHESSE[1]

IX

Chez la duchesse.

Méril disparut et Alberte, levant les bras au ciel, s'écria en riant : « Oh ! l'é...ti...quette ! que cela est amusant, mon Dieu ! »

Elle ôta son chapeau, ses gants, et sortant de la chambre essaya de s'orienter dans le vaste corridor.

« J'y suis, » s'écria-t-elle tout à coup en poussant le lourd battant de chêne d'une porte sculptée.

Elle se trouvait en effet dans la vaste salle à manger où la duchesse de la Rochefaucon prenait ses repas afin de ne pas déroger à ses anciennes habitudes.

Deux grandes fenêtres qui donnaient sur le jardin

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43 et 60.

éclairaient l'appartement, qui n'était pas le moins curieux de l'hôtel. Au-dessus de chacune des portes étaient peintes des scènes champêtres et mythologiques. Sur l'un des panneaux était sculpté, et de main de maître, tout l'attirail du chasseur; sur un autre se voyaient tous les engins de pêche alors connus; les rosaces des plafonds débordaient de fruits et de fleurs, une vigne chargée de raisin enguirlandait la corniche; tout rappelait de près ou de loin l'usage auquel l'immense salle était affectée.

Au bout de la solide table de chêne qui en occupait le milieu était placé le déjeuner d'Alberte. Elle but avec plaisir le chocolat parfumé qui brunissait une écuelle d'argent, et croqua deux petits pains que Méril lui offrait sur un plat de même métal.

Chez la duchesse de la Rochefaucon, qui n'avait jamais permis l'intrusion des compromis modernes, la vaisselle plate était d'un usage journalier.

Tout en buvant son chocolat à petites gorgées, Alberte causait avec Méril, qui l'écoutait avec un intérêt visible. Elle lui parla du Sacré-Cœur, de ses amies Addington, qu'elle amènerait un jour ou l'autre chez sa tante de la Rochefaucon, cette dernière n'ayant plus aucune connaissance parmi les petites filles de son âge.



Alberte sent s'éveiller la passion du travail. (P. 60, col. 1.)

Méril opinait du bonnet et la laissait parler tout à son aise.

Lorsqu'elle se leva de table, il tira de son gousset une grosse montre d'or et dit :

« Madame la duchesse ne sera visible que dans une heure; où mademoiselle désire-t-elle attendre? »

Alberte tourna les yeux vers les fenêtres à petits carreaux caressés par un pâle soleil d'hiver.

« Dans le jardin, dit-elle, il fait très-beau. »

Méril s'inclina et descendit l'escalier devant elle. Arrivé dans le vestibule, il tourna à gauche, s'enfonça sous une arcade de pierre et alla tirer les verrous d'une grande porte bardée de fer. Puis, l'ouvrant toute grande :

« Mademoiselle peut courir partout, dit-il, excepté dans l'allée couverte qui se trouve au-dessous des fenêtres de madame la duchesse.

— Je la connais, je la connais, » répondit Alberte, et elle s'élança dans ce vaste terrain découpé, taillé, planté, semé tout à fait à l'ancienne mode. Les allées larges et tirées au cordeau avaient conservé leurs bordures de buis; les bancs de repos étaient de pierre, certains arbres accusaient plusieurs siècles. Alberte trouva très-commode pour courir ces allées droites et se mit à coordonner son projet d'amener Sarah et Georgine visiter l'hôtel. Que de jeux pouvaient s'organiser sur ces larges pelouses, et quel plaisir ce serait d'être maîtresses une après-midi de ce bel enclos!

Elle suivit les conseils de Méril et ne mit pas le pied dans l'allée couverte. De vieux noisetiers avaient si bien entrelacé leurs branches au-dessus de cette allée que, même sans feuillage, ils lui formaient une sorte de toiture légère sur laquelle les oiseaux aimaient à voleter en attendant qu'elle devînt propre à recevoir leurs nids.

Deux ou trois statues mythologiques couvertes de moisissures, des bustes encastrés dans le grand mur du fond donnaient un semblant de vie au jardin. Alberte, en passant, reconnut la tête puissante, ombragée d'une large perruque, d'un la Rochefaucon qui avait honoré la magistrature française sous Louis XIII et elle lui fit une grande révérence; mais elle s'arrêta de préférence aux pieds d'une assez jolie statue de Pomone chargée depuis plus d'un siècle de sa corbeille de fruits. Remarquant que sa coiffure formée de grappes de raisins était devenue incomplète, elle imagina de la couronner de lierre. Le lierre, ce fidèle ami des ruines, ce charitable compagnon de l'hiver, ne manquait pas dans le jardin. Presque tous les murs en étaient tapissés et les vieux arbres en portaient une épaisse tunique.

Elle entrelaça quelques branches et, montant sur le large banc de pierre, couronna Pomone d'un vert diadème. Comme elle sautait dans l'allée pour voir l'effet de la parure, Méril y apparut.

— Madame la duchesse demandait mademoiselle.

Alberte, qui commençait à trouver le temps long, le suivit avec joie. En traversant le vestibule du rez-de-chaussée elle aperçut une caisse placée contre le mur.

Elle se détourna plusieurs fois pour la considérer et, bondissant tout à coup en avant :

« Mademoiselle de la Rochefaucon! s'écria-t-elle;

c'est bien ma caisse; Mme Louis est-elle assez ennuyeuse de l'avoir fait porter ici. »

Méril regarda Alberte, la caisse, puis sourit, mais ne prononça pas une parole, et reprit son ascension.

Alberte le suivit en marmottant entre ses dents. Elle avait dit et redit à Mme Louis qu'elle avait assez de sa petite valise; jamais personne n'avait parlé de faire transporter cette grande caisse. Pour les deux jours qu'elle avait à passer à l'hôtel, était-ce bien la peine?

Elle se calma tout à coup, lorsque Méril, arrivé devant la porte de la chambre de la duchesse, s'effaça pour la laisser passer. Elle entra chez sa tante le sourire aux lèvres. Mme de la Rochefaucon était absolument assise, habillée et encadrée comme lors de la récente visite d'Alberte. Sur la cheminée de marbre, à la portée de sa main, se voyait une bonbonnière transparente remplie de pastilles; c'était le seul détail nouveau. Elle embrassa Alberte tout à fait de la même façon, avec plus de solennité que de tendresse, et écouta paisiblement le récit un peu embrouillé que lui fit la petite fille.



Les petites filles sont suspendues à ses lèvres. (P. 60, col. 2.)

« Tu ressembles à ton père d'une manière frappante, lui dit-elle en forme de péroraison quand elle eut fini, à ton oncle par conséquent, car les deux frères se ressemblaient étrangement. Mais voyons, petite, tu me parles de deux jours.

— Oui, ma tante.

— Écoute, voici la lettre que tu m'as apportée. »

La duchesse mit son pince-nez et lut :

« Ma chère tante,

» Je suis toute confuse d'avoir à vous demander un grand service; mais vous êtes la seule parente à laquelle je puisse m'adresser lorsque je me trouve dans l'embarras. Il s'agit d'Alberte, dont je ne sais absolument que faire... »

Ici la duchesse fit une pause pour tourner la page satinée, et elle en profita pour jeter un coup d'œil vers celle qui était en cause.

Alberte, droite sur son fauteuil, un peu pâle et les sourcils légèrement froncés, écoutait avec attention.

» ...dont je ne sais absolument que faire, reprit la duchesse. Je ne saurais prendre assez d'autorité sur elle pour la gouverner, et Médéric refuse de la reconduire au Sacré-Cœur, prétendant qu'il aurait l'air de jouer une comédie vis-à-vis de ces dames, ce qui ne serait point convenable... »

« Tel est mon avis, interrompit la duchesse, les religieuses du Sacré-Cœur sont généralement des femmes très-bien nées, et d'ailleurs on ne retire pas sans raison une enfant d'un établissement pour l'y remettre deux mois plus tard. »

» ... ne serait point convenable. J'étais fort embar-

rassée, lorsque mon amie, la comtesse de Fresnel, m'annonce dans le plus grand secret que son oncle Addington, l'aîné de la famille, est au plus mal, et qu'ils vont tous partir pour l'Écosse... »

« Un aîné qui meurt en Angleterre c'est tout un événement, remarqua la duchesse pensivement. Ah! l'aînesse, bon système, très-bon système. »

» ... pour l'Écosse. Immédiatement j'ai eu la pensée de profiter de l'occasion pour faire un voyage désiré depuis longtemps. Mon mari avait des comptes à régler à Valroux, je l'accompagne; les de Fresnel nous y rejoindront demain, et nous emportons d'emblée son consentement. Mais Alberte! Alors j'ai pensé à vous, bonne tante. Naguère vous avez proposé de la prendre. Je vous l'envoie, n'ayant même pas le temps de vous consulter. En votre société elle acquerra le sérieux et la distinction qui lui manquent et que je me sens tout à fait incapable de lui donner. Si vous n'en vouliez pas absolument, votre intervention près de la Supérieure du Sacré-Cœur serait toute puissante. A notre retour d'Écosse nous la caserons définitivement jusqu'à sa majorité. Je le vois bien, il me sera impossible de m'en charger, ainsi que je l'avais espéré, et je n'ai vraiment pas ce qu'il faut pour la gouverner. Je suis au désespoir d'être obligée d'agir avec vous avec cette précipitation, chère et bonne tante, mais les circonstances m'entraînent et je compte sur votre grande indulgence.

» Médéric met à vos pieds ses plus respectueux hommages, et moi je reste la plus reconnaissante de vos nièces.

» M[ise] Madeleine de Valroux. »

— Eh bien! dit la duchesse en faisant tomber son lorgnon, qu'en dis-tu? »

Alberte ne disait rien, suffoquée qu'elle était par la surprise et le chagrin. Elle baissait la tête comme si ce lourd plafond descendait sur elle pour l'étouffer.

La duchesse étagea froidement ses papillotes blanches tout en relisant du regard la missive dont elle venait de scander le contenu syllabe par syllabe.

En ce moment douloureux, embarrassant, la porte de la chambre s'ouvrit et la voix du vieux laquais annonça :

« M. le docteur Buzançais. »

Un petit vieillard tout fourré, le nez armé de lunettes d'or, vint saluer la duchesse, qui lui dit :

« Vous arrivez bien, monsieur le docteur, j'ai les bronches très-fortement prises. »

Et, montrant la porte du geste à Alberte, elle ajouta :

« Fais-toi reconduire à ta chambre, mon enfant, nous prendrons tantôt une résolution. »

A suivre. M[lle] ZENAÏDE FLEURIOT.

LA SOIE MARINE

De même que la soie terrestre, la soie marine est un produit animal. La première est fournie, soit par un ver qui en confectionne une demeure temporaire, un berceau dans lequel il subit une grave métamorphose, quelquefois aussi par une araignée qui en tisse un piége ou en enveloppe ses œufs; la seconde est produite par un mollusque —, un coquillage, pour employer le mot usuel, — qui en fabrique un câble d'attache, au moyen duquel il change de place ou s'ancre au milieu des rochers et des corps environnants. La destination est différente, la matière est analogue. Dans les deux cas, elle est produite par la sécrétion d'une glande; celle de la première étant un liquide visqueux qui se solidifie dans l'air, celle de la seconde, un liquide visqueux qui se solidifie dans l'eau. Nous abandonnerons dès à présent la soie terrestre pour ne nous occuper que de la *soie marine*.

On connaît un assez grand nombre de mollusques qui produisent cette matière; chaque espèce, de consistance, de longueur, de couleurs différentes suivant ses besoins, mais tous appartenant à la grande classe des *acéphales*, c'est-à-dire des mollusques sans tête. Cuvier a donné cette désignation comme caractéristique aux mollusques dont le corps n'est point divisé de façon qu'on y reconnaisse une tête distincte, et nous donnerons deux exemples bien vulgaires de ces mollusques, en citant l'huître et la moule. Ces animaux mangent cependant, mais leur bouche est cachée sous un repli de leur manteau, et ce manteau leur sert à sécréter deux coquilles entre lesquelles se trouve placé leur corps, coquilles ou valves qu'ils entr'ouvrent pour respirer, manger vivre, en un mot.

A côté de la charnière qui attache la coquille sort, à volonté, un organe curieux que l'on nomme le *pied*, sur lequel ces animaux rampent, lequel pied leur sert surtout de *filière*. C'est lui qui attache les fils dont nous allons parler, fils qui constituent le *byssus*, du mot grec *byssos* qui signifie *fil de lin*. La substance du byssus est produite par une glande intérieure spéciale dont le conduit vient aboutir à l'extrémité du pied. Un jour, dans une station d'étude faite devant un des compartiments de l'aquarium du Havre, nous fûmes assez heureux pour voir une moule filer son câble. Renversée au pied de la glace, elle avait sans doute décidé que l'endroit était favorable; mais l'afflux de l'eau dans le bac communiquait à la moule une trépidation qui lui semblait désagréable ou dangereuse; elle résolut donc d'attacher ses amarres pour s'assurer une tranquillité et une stabilité rassurantes.

D'abord sortit d'entre les deux coquilles un appendice violet sombre, assez semblable à un doigt en miniature. Ce doigt, qui se mouvait dans tous les sens, était fendu au bout. Il vint s'appliquer un in-

stant, développé de toute sa longueur surun point de la glace, et y demeura en contact un moment. Je vis sortir, entre la glace et lui, une petite pelote de matière qui se colla au verre. Puis le doigt se retira lentement, laissant derrière lui cette matière visqueuse qui se solidifiait à mesure en un fil ; enfin, se recourbant, il attacha l'extrémité de ce fil à sa base, auprès des coquilles. Cela fait, il recommença, en s'étendant vers un autre endroit, de sorte qu'en peu de temps l'animal avait tendu, en un cercle dont la base du pied était le centre, une douzaine de fils solides qui le maintenaient à l'abri de tout danger. Ce qui ne manque pas d'un certain intérêt, c'est que la moule, — et sans doute les autres espèces pourvues de byssus, — non-seulement peut réabsorber par le pied un fil déjà tendu pour le remplacer par un autre, ou, pour ne pas épuiser sa provision de fil intérieure, enlever ceux qui la gênent et se hâler, au moyen du même pied, sur celui qui demeure attaché dans la direction voulue, changeant ainsi de place suivant sa fantaisie ou ses besoins.

Tel est le byssus de la moule. C'est par son moyen qu'elle s'attache à ses compagnes, à tous les obstacles qui, dans la mer, lui semblent solides, qu'elle constitue ces grappes que nous voyons dans les paniers des pêcheurs et sur les rochers au bord de la mer. En beaucoup d'endroits de nos côtes de Bretagne la moule est tellement abondante, qu'elle recouvre tous les rochers d'un manteau violet foncé. C'est une prairie de coquilles dures, se touchant, sur lesquelles il ne fait pas bon marcher pieds nus ni tomber sur les mains, car leurs arêtes sont coupantes.

Parmi les animaux munis du byssus nous citerons : les *marteaux*, les *valselles*, les *pernes*, les *avicules*, entre autres celle qui fournit les perles orientales, les *jambonneaux* et les *tridacnes*. Le plus intéressant de tous ces fils est celui que produit le jambonneau noble (*Pinna nobilis*). Mais ici nous avons deux étymologies à expliquer. Le jambonneau est une grande coquille, de teinte brune et enfumée, qui a quelquefois jusqu'à un mètre de longueur et qui, par sa forme triangulaire, rappelle grossièrement un jambon et en a reçu le nom. Le mot *Pinna* était celui qui représentait les *aigrettes* que les soldats romains portaient à leurs casques, et a été donné par les anciens à notre mollusque, précisément à cause de son aigrette, de sa touffe de byssus.

Ce byssus, beaucoup plus considérable que celui des autres acéphales, a été employé par les peuples près desquels abonde l'animal, pour en faire des tissus fins et soyeux, autrefois extrêmement recherchés à cause de la matière rare et précieuse qui les composait, maintenant considérés comme des objets de curiosité. Cependant il ne faut pas affirmer que tout est dit pour l'avenir à cet égard. Ces tissus sont très-moelleux, très-chauds et très-solides, car la soie de ce byssus est d'une finesse et d'une égalité de grosseur remarquables; de plus, sa couleur vert doré, brillant, est inaltérable. Tel est le byssus que les Maltais, les Siciliens et les Calabrais emploient, car le jambonneau est très-commun dans les parties de la Méditerranée qui baignent leurs côtes.

Cependant, — il faut être vrai, avant tout! — on peut conserver quelques doutes sur l'identité de notre byssus avec celui des anciens. En effet, les Romains le tiraient d'Elide et de Judée... Jusque-là, rien d'impossible, si les jambonneaux sont abondants en ces pays, ou s'ils y sont remplacés par un autre — qui file une matière semblable peut-être plus riche... Mais les étoffes anciennes fabriquées avec le byssus étaient d'autant plus recherchées qu'elles offraient *l'éclat et la couleur de l'or*. Ceci ne s'accorde pas du tout avec la teinte du byssus méditerranéen moderne dont nous avons dit que la teinte était d'un vert doré brillant. Cependant, en faisant la part de l'exagération !...

On a beaucoup disserté sur cette question. Les uns y ont vu l'emploi du coton ; mais la couleur, même en supposant le coton nankin connu, ne s'approche guère de l'or ! D'autres y ont vu l'emploi d'une plante inconnue qui diminua à mesure que la soie du bombyx prit le dessus. Nous, nous y verrions volontiers une étoffe de soie jaune du ver à soie....., peut-être une étoffe du ramié teinte dans les pays de production. Les fils de cette ortie sont si brillants ! *adhuc sub judice lis est !...*

Un mot en terminant : nous avons nommé, parmi les mollusques à byssus, les tridacnes, ces immenses coquilles dont sont formés les bénitiers historiques de Saint-Sulpice à Paris. Les animaux de ces coquilles filent en effet un câble d'attache; mais loin d'être une soie, il est tellement dur, qu'il faut pour le rompre l'attaquer à coups de hache ! Il est vrai qu'il maintient en place un être qui pèse 250 kilogrammes. Les bénitiers de Saint-Sulpice ont été donnés à François Ier par la république de Venise : il y a de ces coquilles beaucoup plus grandes encore. On en connaît qui ont jusqu'à 1m,50 de longueur !

H. DE LA BLANCHÈRE.



A TRAVERS LA FRANCE

—

SAINT-CLAUDE.

Saint-Claude, une des principales villes et le chef-lieu ecclésiastique du département du Jura, est aussi par sa situation une des plus curieuses de la

France orientale. Elle occupe, au confluent de la Bienne et du Tacon, rivières peu mentionnées par les géographes, mais fort remarquables pour le touriste, un bassin ou plutôt le point de rencontre de trois gorges profondes et grandioses qui forment des escarpements de rochers hauts de 6 à 700 mètres. La ville n'est pas toute située dans la partie la plus basse de cette étroite vallée, où elle ne pourrait se développer; la plupart de ses maisons s'étagent en amphithéâtre sur la pente un peu adoucie d'un des versants; le pont suspendu par lequel on y arrive du sud, et qui est représenté dans notre gravure, dépasse de plus de 50 mètres le niveau du Tacon; au nord, un pont de pierre à peine moins élevé réunit les deux rives de la Bienne.



Saint-Claude. (P. 79, col. 2.)

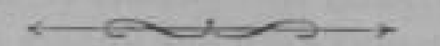
La position de Saint-Claude, au confluent de ces deux cours d'eau, valut à la ville primitive le nom tout gaulois de *Condate*. Il y avait donc là, déjà avant les Romains, un groupe d'habitations plus ou moins important; mais ce fut seulement vers l'époque des grandes invasions barbares que la ville devint assez considérable pour trouver sa place dans les annales de l'histoire. Elle dut cet accroissement, comme bien d'autres villes durent à cette époque leur origine, à un monastère. Vers 425 ou 430, saint Romain vint d'Yzemore chercher dans les gorges de la Bienne un coin de terre assez séparé du reste du monde pour y vivre dans le recueillement avec quelques disciples. Ainsi naquit, puis grandit une abbaye destinée à devenir célèbre; les populations, qui aimaient le voisinage de ces pieux établissements, ne tardèrent pas à accourir, et la bourgade gallo-romaine, en se transformant et en s'agrandissant, prit successivement le nom de deux des plus illustres abbés, de saint Oyan d'abord, de saint Claude bientôt après.

Peu de monastères en France atteignirent une puissance égale à celle de l'abbaye de Saint-Claude. Il fallait pour y être admis une noblesse remontant à quatre générations; l'abbé, soumis directement au saint-siége, jouissait sur ses vassaux de toute l'autorité d'un législateur et d'un roi; une grande partie de ses priviléges furent maintenus jusqu'à la Révolution, ou plutôt ils furent transmis, au siècle dernier, à un évêque, le monastère ayant été érigé en chapitre épiscopal.

Il est inutile de l'ajouter, cette splendeur de leur abbaye dont ils avaient fini par porter presque tout le poids, ne préserva pas les habitants de Saint-Claude des calamités sans cesse renaissantes qui assaillirent la Franche-Comté pendant tout le moyen âge et jusqu'au règne de Louis XIV.

Des jours meilleurs ont lui pour cette province si souvent malheureuse. Aujourd'hui, à l'ombre de leur vieille cathédrale gothique, les habitants de Saint-Claude vaquent librement à leur commerce et surtout à leur industrie, spécialement portée sur les articles dits de Saint-Claude, qui comprennent les ouvrages en buis, en corne de cerf, en racine de bruyère : tabletterie, pipes, tabatières, objets au tour, etc. Ces produits, ainsi que ceux de la lapidairerie, s'exportent jusqu'en Amérique.

A. Saint-Paul.





Une voix railleuse partit du fond du cachot (P. 82, col. 1.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

XVI

Un compagnon inattendu.

Je regardai un instant le juge chinois et ses assesseurs, avec leurs hauts bonnets liés par un ruban dont le nœud formait par derrière comme des ailes de papillon, avec leurs longs cheveux pommadés et bien arrangés, avec leurs grandes robes de crêpe sur lesquelles était brodé un dragon impérial, et leurs larges manches où ils cachaient leurs mains.

Le juge m'adressa la parole en mongol, qu'il prononçait d'ailleurs fort mal, et s'écria d'un ton d'autorité :

« Barbare du Nord! A genoux devant tes père et mère!

—Juge chinois, répondis-je outré de son insolence, je suis musulman, et je ne fléchis le genou que devant le Dieu très-haut, et devant mon souverain, Témoudjine l'Inébranlable.

— Il le dit, il l'avoue! s'écria le juge. Vous entendez tous. Il l'avoue!

— Nous entendons, répétèrent les quatre assesseurs. L'affaire est claire, le jugement est facile.

— Brigand mongol, dit le juge d'un ton solennel, demain, au point du jour tu seras flagellé et torturé, et après demain à midi tu seras pendu. »

Les satellites m'entraînèrent à travers la foule furieuse et hurlante, qui me frappait et me crachait au visage. On me poussait et on me traînait à grand renfort de coups de fouet, de hampes de hallebarde, de manches de fléau; je passai à travers une cour, puis le long d'un couloir sombre; je descendis les marches d'un escalier au bout duquel je me trouvai devant une porte toute noire. Un homme ouvrit la porte; on me prit par les épaules en me détachant quelques bonnes bourrades, et finalement je trébuchai sur trois nouvelles marches et je tombai tout de mon long dans un caveau obscur. En me relevant, j'entendis la porte qui se refermait derrière moi, puis des éclats de rire et le bruit des pas des satellites qui remontaient l'escalier.

Le cachot où je me trouvais n'était éclairé que par un soupirail garni de barreaux gros comme le bras.

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. VIII, pages 1, 17, 33, 49 et 65.

On y voyait un peu en face du soupirail; tout le reste était plongé dans les ténèbres. Je restai un instant comme abasourdi, essayant de comprendre ce qui venait de m'arriver et ne réussissant pas à rassembler mes idées.

J'invoquai de toutes mes forces Ali le Lion de Dieu. Une voix railleuse, partie du fond ténébreux du cachot, me tira de mon hébétement :

« Hé! là-bas, le nouveau compagnon, cria la voix en mongol, mets-toi donc un peu sous la lumière du soupirail, qu'on regarde ta figure!

— *Vallahi billahi!* Par Dieu avec Dieu! m'écriai-je en tressautant. C'est la voix d'Étienne, l'arbalétrier!

— Trente millions de diables! répondit l'autre en émergeant du fond des ténèbres, c'est la voix de Djani le chevalier noir! »

Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Dans l'abîme où j'étais tombé, je me crus sauvé en trouvant un ami. Tout d'abord, après avoir embrassé Étienne, je me jetai à genoux, et, après avoir prononcé le Tekbir, je récitai la Fatha, pour remercier le compagnon de l'apôtre de Dieu de son intervention manifeste.

« A présent, dis-je à Étienne quand j'eus fini ma prière, tu vas me dire pourquoi tu es ici et pourquoi j'y suis moi-même, car je n'en sais absolument rien.

— Comment, vous n'en savez rien? répondit Étienne en me tirant sous le soupirail. De toutes les merveilles que j'ai vues, voici la plus surprenante. Vous ne savez pas pourquoi vous êtes ici?

— Non, repris-je. Ce matin, je suis arrivé de l'Inde par mer. J'ai demandé à un passant où je pourrais trouver une hôtellerie.

— Et en quelle langue avez-vous parlé à ce passant?

— En mongol, naturellement. Et là-dessus la foule s'est ameutée contre moi.

— Et elle ne vous a pas écharpé tout de suite? dit Étienne d'un air surpris. Sur ma foi, sire chevalier, vous avez de la chance.

— Comment, m'écriai-je de plus en plus ahuri, sans que j'aie rien fait à âme qui vive, on me roue de coups, on me traîne devant un tribunal qui me condamne à être torturé demain et pendu après demain, on me jette au cachot en attendant, et tu dis que j'ai de la chance? Es-tu devenu fou?

— Comment, répondit Étienne, vous arrivez dans la capitale de la Chine que nous assiégeons depuis trois mois et qui est réduite aux abois, vous commencez par parler mongol à ces gens que nous avons tant battus et que nous sommes à la veille d'achever, vous vous jetez entre leurs mains et vous vous étonnez qu'ils veuillent vous pendre?

— Au nom de Dieu, répondis-je, que me racontes-tu là? Tu me dis : Nous assiégeons, nous avons battu! Qui, vous?

— Comment, qui nous? Eh bien nous, les Mongols bleus! s'écria Étienne d'une voix retentissante. Nous, les conquérants du monde, les fidèles de l'Empereur Inébranlable! Et pour ma part, moi Étienne, soldat de la Bannière bleue, maître artiller du corps d'armée de Monseigneur Djébé le Loup! »

Une joie immense dilata mon cœur; mes yeux se remplirent de larmes; je levai les bras et je criai de toutes mes forces : « Louange à Dieu le clément, le miséricordieux! Il est le plus puissant sur toutes choses. Gloire à Mahomet, l'élu, la plus noble des créatures! Bénis soient ses quatre bienheureux compagnons! Béni soit Ali le Lion de Dieu! »

Puis, ne pouvant contenir ma joie et mon enthousiasme, je me ruai sur la porte et j'y frappai du pied et du poing à coups redoublés, en criant :

« Chinois! Lâche canaille! Je suis un soldat de la Bannière bleue, un soldat de Djébé! Place à la Bannière! »

Étienne partit d'un franc éclat de rire.

« Ah! sire chevalier, vous vous retrouvez enfin! dit-il. Vous voyez que je suis devenu bon Mongol.

— Sortons d'ici! m'écriai-je; enfonçons la porte, crevons le mur, passons sur le ventre à tous ces Chinois maudits pour aller rejoindre la chère bannière!

— Hélas! répondit Étienne en reprenant un ton sérieux, nous parlons joyeusement et nous oublions où nous sommes. »

En ce moment, j'entendis au dehors, à quelque distance, un grondement comme celui du tonnerre, mais plus sourd. Des bruits étranges remplissaient l'air; des chocs, des craquements, des fracas inconnus se succédaient; puis, par notre soupirail, je vis une lueur rougeâtre pareille à celle d'un incendie.

« Qu'est-ce que cela? dis-je tout surpris. Que se passe-t-il, Étienne? On dirait la fin du monde.

— Ce que c'est? répondit l'artiller. Ce sont mes mangonneaux qui travaillent. Mon sous-chef artiller, Ahmed Pervanatchi, n'est pas homme à s'endormir en mon absence. Nos machines sont en train d'envoyer sur les remparts et les maisons des Chinois des tonneaux remplis de goudron et de poix enflammée, des quartiers de roche, des blocs de grès, sans oublier quelques chevaux morts pour leur donner la peste s'il se peut.

— Très-bien, dis-je enchanté. Mais comment se fait-il que vous soyez pris, vous, Étienne?

— J'ai voulu voir de trop près l'effet de mes mangonneaux et reconnaître le terrain pour établir une sape; les Chinois sont tombés sur nous à l'improviste. Je n'avais que trois hommes avec moi; on m'a lancé un lasso et j'ai été roulé et enlevé. Mais cela ne fait rien; Ahmed continuera très-bien ma sape. Avant vingt-quatre heures, la tour au pied de laquelle j'ai été pris s'écroulera, ce qui fera une jolie petite brèche au rempart, et alors, soyez tranquille, ce ne sera pas long. Avec Djébé et Alak, les assauts ne traînent pas.

— Alak est donc devant la place?

— Il y commande le hezar[1] d'avant-garde, et c'est monseigneur Djébé en personne qui commande le siége. Il y a huit jours, le fils de l'Empereur d'Or, qui s'est enfermé dans la ville avec quarante mille hommes de ses meilleures troupes, a voulu entrer en accommodements ; il a écrit à Djébé :

« Je sais que tu es très-pauvre ; si tu lèves le siége, je te ferai roi du Manzi. » Monseigneur Djébé a répondu : « Je sais que tu es très-riche ; si je prends la ville, je te ferai pendre. »

« Bravo, Djébé ! m'écriai-je. Et Marghouz, qu'est-il devenu ?

— Marghouz ! Il commande un cent de Kéraïtes dans le hezar d'Alak ; quand je dis qu'il commande, je me trompe ; en ce moment, il ne commande pas, il est indisposé.

— Que lui est-il arrivé, hélas ? demandai-je vivement.

— Il lui est arrivé un carreau d'arbalète dans les côtes et un coup de hache sur la tête ; mais ne vous inquiétez pas, il guérira. Alak a ordonné au médecin de le guérir, et comme le médecin hochait la tête, il lui a dit qu'il lui tordrait le cou de sa propre main s'il ne guérissait son ami Marghouz. Alors le médecin a promis qu'il le guérirait.



Je me jetai à genoux. (P. 86, col. 1.)

— Mais les Kéraïtes sont donc nos alliés dans cette guerre ? demandai-je encore.

— Nos alliés ? s'écria Étienne. Qu'entendez-vous par alliés ? les Kéraïtes sont nôtres, ils sont une tribu mongole, ils sont serviteurs de l'Empereur aux yeux fauves, tout comme les Aroulad, les Koungrad, les Maïmanes ou les Oïgours mes frères !

— Les Kéraïtes ont fait leur soumission à nos bannières ? Le puissant Thogroul et son fils l'orgueilleux Sengoun ont fait leur soumission ?

— Non, dit Étienne, non, ni le prêtre Jean, ni son fils ne se sont soumis. Ils sont morts.

— Morts ! repris-je. Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu l'unique, qui donne et qui ôte les empires. Raconte-moi maintenant comment est survenue cette guerre de Chine.

— Volontiers », répondit Étienne.

En ce moment, le fracas redoubla en dehors. La terre tremblait ; ce fut au bruit des murs qui s'écroulaient, des toitures qui s'effondraient, des flammes qui grondaient qu'Étienne commença son récit.

« En l'an 10, l'Empereur d'Or. mourut Son successeur, Outoubou, réclama de notre sire Gengiskhan l'hommage et le tribut que depuis trois cents ans les Mongols payaient aux Empereurs d'Or. Notre sire refusa. Il réunit en conseil tous ses barons et leur dit : « Les Empereurs d'Or ont toujours fait du mal à nos ancêtres et à nos parents. Aujourd'hui, j'espère que Dieu m'accordera la victoire et me donnera la force de faire la conquête de l'Empire de la Chine et de venger sur Outoubou tout le mal que ses ancêtres ont fait aux nôtres. »

Ensuite notre sire envoya ce message à Outoubou : « Le Dieu Éternel m'a accordé l'Empire de la terre, et le bruit de mon nom s'est répandu dans tout l'Univers. Je te somme, toi, Empereur d'Or, dès que tu auras reçu mon envoyé, de te soumettre et de me reconnaitre pour ton suzerain. Si tu refuses, j'irai régler mes comptes avec toi et nous verrons sur la tête duquel de nous deux l'Éternel placera la couronne du bonheur, et qui il revêtira du manteau de l'infortune. »

Outoubou, furieux, s'écria : « Eh quoi ! une seule couverture suffit à dix pauvres moines, et la surface de la terre ne saurait suffire à deux Empereurs ! Que Témoudjine ne s'imagine pas que je ressemble aux Turks ; me prend-il pour un principule comme ceux qu'il a vaincus ? Mes vassaux, les Tchortchas, les hommes les plus braves du monde, doivent à mes bannières quatre cent mille cavaliers portant chacun double harnais, et dont les chevaux sont bardés de fer. La Chine noire, empire de ma famille, lève cinq cent mille cavaliers turks armés de mailles et de cottes en cuir de rhinocéros ; le roi du Manzi, mon vassal, me fournit un million de fantassins chinois porteurs de hallebardes, de fauchards, de piques, de fléaux d'acier et d'arbalètes à lancer le naphte ; le roi de Corée, qui tient de moi son royaume à fief, envoie sous mes drapeaux deux cent mille fantassins et cent mille cavaliers dont les cuirasses sont revêtues d'écailles de poisson. J'ai quatre mille éléphants de

1. *Hezar* signifie une troupe de cavalerie légère forte de mille hommes. C'est de ce mot que les Hongrois ont probablement fait le mot de *houzar* pendant la campagne de Batou, en Hongrie.

gnerre caparaçonnés d'or, vingt mille machines lançant des traits, des pierres et des préparations enflammées qui font autant de bruit que le tonnerre. Je possède douze cents vaisseaux montés chacun par mille hommes, et mon empire est défendu par une muraille de mille lis de long et par trois cents forteresses dont la moindre est une grande cité. J'ai à mon service quarante mille sages et mille magiciens qui savent faire des enchantements et des exorcismes. Je n'ai que deux mots à dire au vil Témoudjine, et ces mots sont: Obéissez et tremblez!

— Et qu'a répondu l'Empereur Inébranlable? m'écriai-je le cœur sautant d'angoisse? Qu'a répondu le sire aux yeux fauves?

— Le sire aux yeux fauves, dit Étienne en ôtant respectueusement son bonnet, a répondu ceci: « Empereur d'Or, tu veux te battre, battons-nous. Entre toi et moi il n'y a plus que le sabre. »

— Gloire à Dieu! m'écriai-je. Louange à tous les prophètes et à tous les saints! Qu'est-il advenu?

— Il est advenu qu'un mois après Djébé tournait le rempart de Gog et de Magog, tombait sur le pays des Tchortchas, battait à plate couture huit généraux de l'Empereur d'Or, prenait coup sur coup quarante-deux villes, et que le jour où la bannière bleue flottait sur les murs de la quarante-deuxième, nous apprenions que l'Empereur Inébranlable en personne avait forcé les défilés où l'Empereur d'Or l'attendait à la tête de six cent mille hommes, et venait d'arriver devant Daïming[1].

— Vive l'Empereur Inébranlable! m'écriai-je haletant. Continue Étienne, continue vite.

— L'Empereur d'Or réunit ses meilleurs généraux, tous les rois et barons ses vassaux, et marcha contre notre sire pour lui faire lever le siége. Il y eut une telle bataille que le diable y trouva son profit, car jamais on ne vit tant de paiens périr: leurs âmes sont en enfer.

— Ainsi soit-il! amen! », répondis-je, oubliant qu'Étienne comptait les musulmans parmi les païens. Que Dieu le lui pardonne, car il était bien bon artiller et nous fabriqua d'excellentes machines.

— En cette bataille, dit Étienne, notre sire fut vainqueur, et l'Empereur d'Or, réduit à s'enfermer dans la ville de Daïming, dut capituler. Il donna sa fille en mariage à l'Empereur Inébranlable; on la dit si belle que le soleil et la lune en sont jaloux. Outoubou dut en outre se reconnaître l'homme de notre sire et lui payer une bien grande rançon tant de finances que de meubles. Mais les barons de l'Empereur d'Or ne voulurent point accepter le traité et le forcèrent à continuer la guerre. D'autres quittèrent son parti, levèrent bannière et bataillèrent pour leur compte. Les Turks de la Chine noire tournèrent et se rendirent nôtres. Djébé soumit finalement les Tchortchas et les Coréens. L'Empereur d'Or, assiégé une deuxième et une troisième fois dans Daïming, prit du poison et mit le feu à son propre palais. Ses barons firent un autre Empereur, qui nous livra plusieurs batailles furieuses, dans l'une desquelles nous dûmes reculer. Mais le lendemain de cette bataille il survint une furieuse tempête de neige, et les Mongols en profitèrent pour tomber sur l'ennemi, le battre et l'exterminer. C'est là qu'ils dirent que notre sire connaît les charmes et les sortiléges propres à déchaîner la tempête, et qu'il commande aux éléments.

— Dieu nous garde de faire appel aux mauvais esprits! m'écriai-je; mais il est certain que notre sire possède la pierre à pluie.

— Enfin, dit Étienne, après quatre années de luttes incessantes, la Chine noire, le Tchortcha et la Corée nous sont soumis, ainsi qu'une partie du Manzi. Cette ville de Hang-Tchéou est une des seules qui tiennent encore, parce que nous n'avons pas de navires, qu'elle se ravitaille et se renforce à loisir par la mer, et que le dernier des Empereurs d'Or y est enfermé avec ses meilleurs et ses plus fidèles barons. Mais notre sire tient sa cour plénière à Daïming, où il est servi à table par des rois et où il distribue à ses barons les richesses immenses qu'il a conquises. »

Au moment où Étienne finissait, il se fit un grand tumulte au-dessus de nos têtes.

« Étienne, m'écriai-je, tiens-toi contre le mur près du soupirail; je vais monter sur tes épaules afin de regarder à travers les barreaux quelle est la cause de ce tumulte. »

En me dressant sur les épaules de l'artiller et en m'accrochant aux barreaux, je pus voir la grande cour de la prison remplie d'hommes d'armes qui couraient d'un air effaré. Leurs chefs les réunissaient tant bien que mal, et ils sortaient en toute hâte par un porche qui était en face de moi. Au-dessus du mur de la cour, on voyait les flammes et la fumée d'un incendie tout proche. Tout à coup, des pierres énormes commencèrent à voler par-dessus la cour et vinrent frapper contre le donjon sous lequel nous étions; à chaque coup, le mur tremblait au-dessus de nos têtes. Au milieu des pierres arrivèrent des pots et des tonneaux remplis de naphte enflammé et de feu grégeois, qui faisaient en brûlant autant de bruit que le tonnerre. Un de ces tonneaux vint donner avec un fracas terrible tout contre les barreaux, où il se rompit. Je lâchai prise, et je sautai vivement par terre. Des étincelles entrèrent en sifflant par l'ouverture, et un ruisseau de feu coula dans notre caveau.

« Nous sommes perdus! s'écria Étienne. Les nôtres ont pris quelque partie du mur et rapproché leurs mangonneaux. Ils tirent sur le donjon. Nous allons être brûlés ici! »

Nous nous réfugiâmes au fond du cachot sur les marches de l'escalier. Étienne s'y coucha tout de son long et étendit ses bras en croix, répétant sans cesse: *In manus tuas, Domine, commendo animam meam.*

Voyant qu'il faisait sa prière, je tombai sur mes genoux, je prononçai le Tekbir, je pris une poignée de

1. C'est le nom ancien de Pékin.

terre humide sur le sol du cachot, je la versai dans le col de ma chemise et je récitai de toutes mes forces le verset :

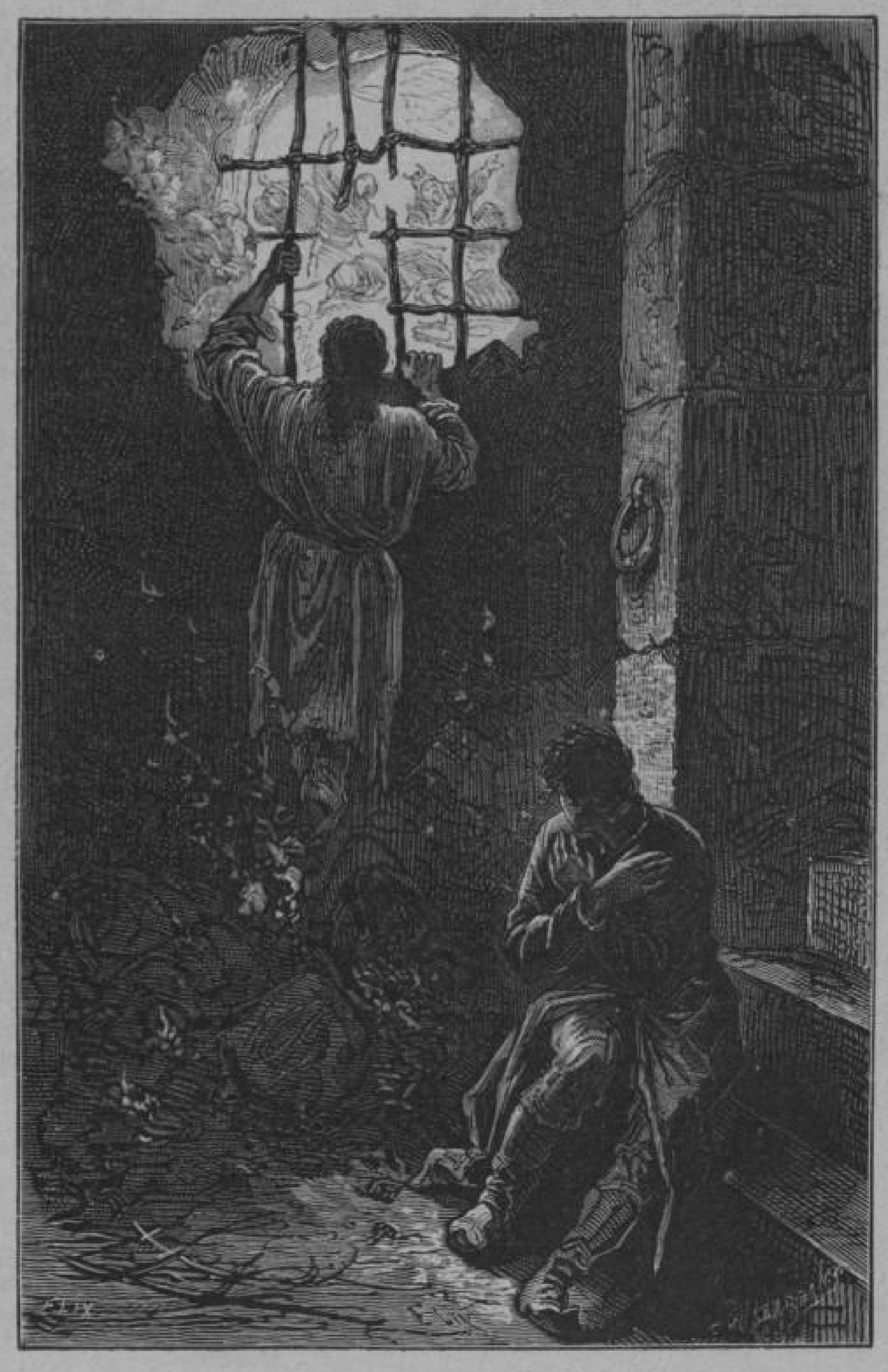
« Nous appartenons à Dieu et nous retournons vers lui. Mon Dieu, je te confie mon âme et je confie mon corps à la terre! »

Au bout de quelques instants, il arriva que le feu s'éteignit tout seul; tout de suite après, une pierre frappa si fort contre les barreaux, qu'elle rompit la grille, qui entraîna une partie du mur. Ce fut un grand bonheur, car, à travers cette brèche, l'air pénétra largement et nous empêcha d'être étouffés par la fumée qui remplissait le caveau.

Je courus à la brèche, qui était assez large pour livrer passage à un homme; je me hissai à l'ouverture, mais je me retirai aussitôt. La cour était pleine de Chinois en armes. Plusieurs, atteints par des pierres, gisaient roides par terre; d'autres se tordaient en agonie, brûlés par le feu. Au moment où je me retirais, l'air retentit d'un fracas épouvantable: j'entendis s'élever de grandes huées, puis des cris aigus, puis une clameur immense. Étienne sauta sur ses pieds, et s'écria :

« La tour vient de s'écrouler; l'assaut commence; la place est à nous!

— Ville gagnée! criai-je. Ville gagnée à Djébé! place à la bannière! »



Je me hissai à l'ouverture. (P. 85, col. 1.)

Je n'avais pas fini quand la porte du cachot s'ouvrit violemment. Un juge chinois, blême et tremblant, descendit l'escalier, entouré de soldats tchortchas. Derrière lui marchaient cinq bourreaux vêtus de rouge et portant des instruments de torture.

« Obéissez et tremblez! dit le juge d'une voix chevrotante. Par ordre du grand Empereur d'Or, vous, barbares mongols, vous allez subir la torture et le supplice de la mort lente, comme suppôts du vil Djébé. »

Je m'avançai vers le juge, les poings serrés. Les soldats croisèrent leurs hallebardes. Le juge remonta l'escalier. Quand il fut en haut, il glapit d'un air assuré :

« Bourreau, dépêchez cette justice. Obéissez et tremblez! »

Je fis un mouvement en avant; le juge se sauva. Les bourreaux et les soldats m'empoignèrent. Je vis Étienne se débattre au milieu des autres.

« Chiens! m'écriai-je? ne me laisserez-vous pas le temps d'embrasser mon camarade et de faire une prière? que Dieu vous rende dans l'autre monde ce que vous me ferez dans ce monde-ci! »

Le chef des Tchortchas, un grand balafré à la figure rouge et aux moustaches pendantes, poussa brusquement un de ceux qui me tenaient.

« Lâche-le, lui dit-il en turk. Nous avons le temps de l'expédier avant d'aller à la brèche. Laisse-le prier; on doit laisser prier un soldat avant de le tuer. »

On me poussa du côté d'Étienne : je me jetai dans ses bras.

« Sire chevalier noir, me dit l'artiller, j'ai le remords de ne pas m'être acquitté envers vous d'un message; je l'avais oublié. Or, sachez qu'avant de partir du Krak la demoiselle Raymonde me remit ceci pour vous. »

Il tira de son sein un petit bracelet d'or que j'avais vu souvent au bras de Raymonde.

« La demoiselle Raymonde, reprit Étienne, m'a dit de vous remettre ce bracelet. Elle m'a dit encore que, si vous vous trouviez en quelque grand péril, vous deviez regardez le bracelet et penser à elle, car certainement elle prierait pour vous en ce même moment. »

Aussitôt, tenant le bracelet à deux mains, je me jetai à genoux, en retenant mes larmes pour que les Tchortchas ne me vissent pas pleurer.

Je priai avec ferveur, et quand j'eus fini, je me redressai, je serrai encore une fois Étienne dans mes bras, et je criai fièrement au chef des Tchortchas :

« Je suis prêt! »

Mais, à l'instant même, un furieux tumulte éclata au dehors. Les timbales battirent, les clairons sonnèrent; des coups violents ébranlèrent la porte; des flèches sifflèrent par-dessus le mur; l'une d'elles entra dans le cachot par le soupirail et s'enfonça dans la poitrine d'un soldat. Les bourreaux prirent la fuite; le chef des Tchortchas dégaina et cria à ses hommes : « Alerte! les Mongols sont dans la place! à eux! à eux! »

L'un des soldats me lança un coup de hallebarde en passant: je l'évitai, j'empoignai la hampe, et je désarmai l'homme, en même temps qu'Étienne arrachait le fauchard d'un autre. Dehors, la porte enfoncée tomba avec fracas. Les huées, les acclamations éclatèrent de toutes parts; par la brèche, je grimpai dans la cour suivi d'Étienne, la hallebarde au poing. Des clairons sonnaient, des timbales battaient la marche des Kiot Bordjiguène.

Je levai la tête: sur le mur, devant moi, flottait au bout d'une hampe un haillon bleu souillé de poussière, déchiré par les carreaux d'arbalète et les pointes de flèche. Un homme en armure de cuir bouilli se tenait debout sur le mur les deux mains appuyées sur le pommeau de son sabre. Mille voix criaient en mongol : « Ville gagnée à l'Empereur Inébranlable! Djébé à la rescousse! à sac! à sac! »

Les sabres, les piques, les masses, les hallebardes sonnaient durement. Chinois et Tchortchas tombaient assommés. Et devant moi, le drapeau planté sur le mur, c'était la bannière bleue!

Je courus vers les Mongols. Un chef à cheval venait d'entrer par le porche et s'avançait au milieu des acclamations des nôtres vainqueurs. La païza[1] d'or pendait sur sa cuirasse de buffle; son heaume était guilloché d'argent; il se tenait droit et ferme sur un cheval courtaud. Les hommes criaient autour de lui :

« Vive le prince Avant-Garde! »

En passant devant moi, le chef fit un grand cri, et sauta en bas de son cheval; je me jetai dans ses bras, dans les bras d'Alak!

Quand je me dégageai de son étreinte, sanglotant de joie, j'entendis derrière moi deux timides grognements, et deux mains cherchèrent les miennes : je reconnus Plumet et l'Écureuil. Je les embrassai de tout mon cœur. Au même instant, une voix claire, métallique et railleuse s'éleva :

« Tougtchi Djani, disait cette voix, tu ne reviens pas vite quand on t'envoie faire des commissions! combien de coups de bâton mérites-tu? »

C'était Djébé. Le Joyeux, d'aplomb sur sa selle, me regardait avec l'air goguenard qui lui était habituel. J'avais envie de lui sauter au cou, mais je m'arrêtai hésitant devant un si grand personnage.

« Allons donc, cria Djébé en sautant de son cheval, allons donc, fils! viens m'embrasser!

— Placé à la bannière! » m'écriai-je en me jetant dans ses bras.

A suivre. LÉON CAHUN.



L'AFRIQUE CENTRALE[2]

I

LE DERNIER VOYAGE DE LIVINGSTONE (*suite*).

Livingstone, sauvé miraculeusement par l'arrivée de Stanley, ne vit dans ce secours que le moyen de mettre à exécution ses plans favoris. En vain le courageux Américain le supplia-t-il de rentrer en Europe prendre un repos si bien gagné par tant de glorieuses découvertes; le vieux docteur resta inébranlable. De crainte de se laisser séduire, il ne voulut même pas regagner Zanzibar, et, après avoir exploré le Tanganika, il s'arrêta à Kouïhara, d'où Stanley se dirigea seul vers la côte, promettant l'envoi prochain de munitions et de marchandises. Il fallut cependant attendre six mois leur arrivée.

1. La païza était une décoration mongole que Marco Polo appelle tablette de commandement

2. Suite. — Voy. pages 55 et 71.

Enfin, le 14 août arrivèrent les cinquante-sept hommes de la caravane attendue; parmi eux se trouvait Jacob Wainwright, qui, sachant lire et écrire, joua un rôle important à la mort de Livingstone. Les anciens serviteurs, auxquels venaient se joindre les arrivants, étaient au nombre de cinq : Souzi, Chouma et Amoda, qui accompagnaient leur maître depuis 1864; Mabrouki et Gardner, engagés en 1866. Il faut y ajouter la bonne Halimah et Ntaoéka, femmes d'Amoda et de Chouma.

Les derniers préparatifs se firent immédiatement, et, le 25 août, l'illustre voyageur reprenait la route de l'ouest. Il voulait gagner le Bangouéolo, qui lui semblait être le point extrême du grand réseau des lacs de l'Afrique centrale, puis de là remonter vers le nord et rejoindre le Nil, dont il aurait ainsi, à son idée, parcouru tout le bassin.

Le 8 janvier 1873, la caravane approchait de la rive septentrionale du Bangouéolo, et se trouvait en présence d'un fléau terrible sous ces latitudes : une pluie continue, qui avait amené des débordements couvrant toute la surface du pays.

A partir de ce moment, il fallut s'avancer à travers un pays submergé, passant les journées dans l'eau jusqu'à la ceinture, trouvant à peine, le soir, un endroit sec pour s'étendre. Les habitants se montraient bienveillants et hospitaliers, mais étaient eux-mêmes dénués, la plupart du temps, du nécessaire.

Bientôt le grand voyageur se sentit atteint de fièvre et de dyssenterie. Stanley lui avait laissé un âne sur lequel il cheminait; le 22 avril, il fut obligé d'abandonner sa monture et de se faire porter en litière.

Le lendemain il ne put inscrire sur son journal que la date du jour : « 23 *avril.* »

Il y eut une nouvelle marche dans la prairie inondée. La caravane passa près d'un grand nombre de pêcheries destinées à retenir le poisson quand il reprendrait le chemin du lac; mais elle n'aperçut aucun des propriétaires de ces établissements; ils se tenaient cachés ou avaient pris la fuite.



Mort de Livingstone. (P. 90, col. 1.)

Un autre village abrita les voyageurs; village désert et dont on ignore le nom, ainsi que du précédent, personne n'étant là pour le dire.

« 24 *avril.* »

Après une heure de marche, ils firent halte dans un hameau également inconnu. La faiblesse du malade était si grande, qu'à chaque instant il fallait s'arrêter, et que Chouma était obligé de le soutenir pour l'empêcher de tomber de la litière.

« 25 *avril.* »

Une nouvelle heure de marche au sud-ouest les conduisit à un village où ils trouvèrent à qui parler. Pendant qu'on se hâtait d'arranger la hutte qui devait le recevoir, Livingstone fut déposé sous un ar-

bre et se fit amener l'un des villageois. Le chef était parti avec un certain nombre d'habitants; mais ceux qui restaient semblaient n'éprouver aucune inquiétude et s'approchèrent pour entendre ce qu'on allait dire. Il leur fut demandé s'ils connaissaient une montagne où quatre rivières prenaient leurs sources. L'un des assistants dit qu'ils n'en avaient pas connaissance; que tous ceux qui avaient l'habitude d'aller trafiquer au loin étaient morts, et que dans le pays il n'y avait pas de voyageurs. Autrefois, poursuivit l'indigène, Koutchinyama, la ville de Malennga, était le lieu de réunion des marchands vouabisa; mais ces derniers ont été chassés par les Mazitous. Avant ce temps-là, quand une expédition devait se rendre à la côte ou dans l'intérieur, les gens qui en faisaient partie se réunissaient dans la ville de Malennga pour discuter sur la route qu'il fallait suivre. A cette époque, dirent les villageois, on aurait eu des renseignements sur toute la contrée. — Ici Livingstone fut obligé de remercier les informateurs, leur expliquant qu'il était trop faible pour continuer l'entretien; il les pria d'apporter toutes les denrées qu'ils auraient à vendre.

« 26 *avril.* »

Ce jour-là, ayant fait une étape de deux heures et demie, la caravane atteignit la ville de Kalounganyovou. Le chef vint à sa rencontre, il portait le costume arabe et était coiffé d'un fez rouge. Quand la bande fut installée, Souzi reçut l'ordre de compter les sacs de perles; il rapporta qu'il y en avait douze. Livingstone lui dit alors d'acheter deux grosses dents d'éléphant, parce qu'il pourrait être à court d'étoffe lorsqu'il regagnerait Oujiji, et qu'arrivé là il trouverait à échanger l'ivoire contre la cotonnade nécessaire pour atteindre Zanzibar.

« 27 *avril.* — Je n'en peux plus, et je reste. Mieux. Envoyé acheter des chèvres laitières. Nous sommes au bord du Molilano. »

Ces lignes sont les dernières qu'il ait écrites.

Le lendemain, Kalouganyovou, escorté de la plupart des villageois, vint de bonne heure; il manifesta le désir d'obliger son hôte, dans toute la mesure du possible, et annonça qu'il se trouverait à l'endroit du passage, situé à une heure de marche.

Au moment de partir, Livingstone dit à Souzi qu'il était incapable de gagner la litière; la porte de la case n'étant pas assez large pour que la litière pût entrer, il fit abattre un pan de la muraille, afin qu'on vînt le prendre sur sa couche.

Sortie du village, la caravane suivit le Molilamo jusqu'à un endroit où il y avait des îles nombreuses, formées en partie par la rivière, en partie par l'inondation. Tandis que le chef, assis sur une éminence, présidait à l'embarquement, Livingstone se fit porter à l'ombre, pour y attendre que la plupart de ses gens eussent gagné l'autre bord. Vint ensuite la tâche difficile de passer le malade; le fond des canots était trop étroit pour recevoir la kitanda. Jusqu'alors Livingstone avait pu s'asseoir dans la pirogue; mais il n'en avait plus la force, et il ne put supporter la douleur que lui causa la main qui essayait de l'enlever. Il dit à Chouma de se baisser, lui passa les bras autour du cou, et fut porté doucement sur le lit d'herbe qu'on avait fait dans le canot, Souzi, Chouma, Farijala et Choupéré le passèrent rapidement, et le recouchèrent avec précaution sur la kitanda.

Courant alors au village de Tchitammbo, Souzi y fit construire une case en toute hâte.

Les derniers milles que devait faire le grand voyageur s'accomplirent d'abord à travers des marais, puis en terrain sec : marche si douloureuse qu'il demandait à chaque instant qu'on s'arrêtât. Ses porteurs croyaient ne jamais finir l'étape.

Arrivé dans une éclaircie, il les pria de le déposer par terre et de l'y laisser. Ils essayèrent de l'encourager en lui disant qu'on voyait les maisons et qu'il serait bientôt dans celle qui lui avait été faite. Ils avancèrent un peu; mais il fallut s'arrêter dans un jardin situé hors de l'enceinte, et où le malade resta pendant une heure.

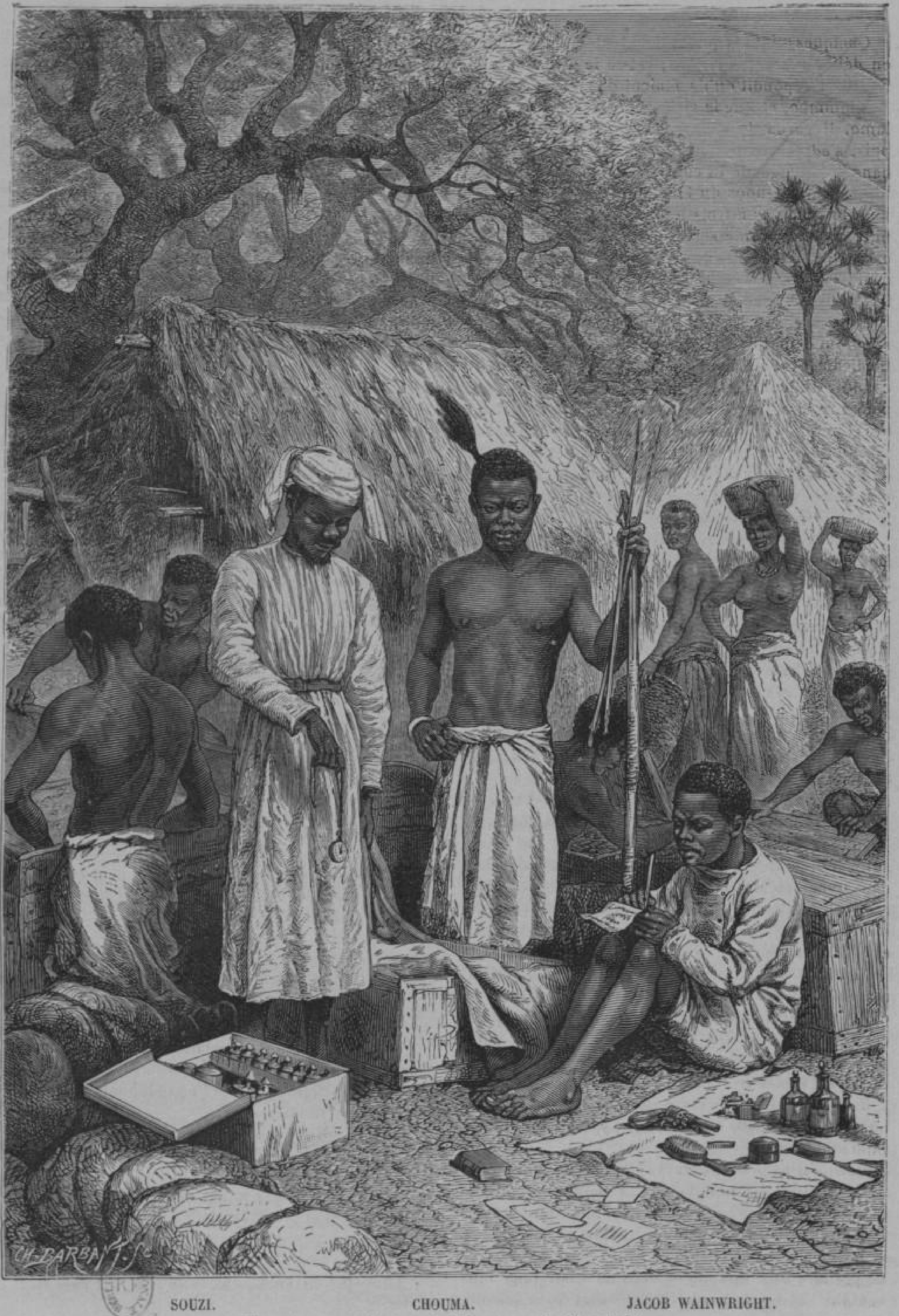
Enfin ils gagnèrent le village; la maison n'étant pas achevée, ils portèrent leur maître sous la projection d'une toiture formant véranda. Presque toutes les demeures étaient vides et la caravane trouva facilement à s'abriter. Pendant qu'elle s'installait, beaucoup d'hommes, revenus du dehors, s'approchèrent de la place où reposait celui dont ils avaient entendu faire l'éloge; et, appuyés sur leurs arcs, ils le regardèrent en silence.

Une pluie fine tombait par instants, et l'on se hâta d'achever la demeure. Le lit fut posé sur un échafaudage qui le préservait du contact du sol, et placé en travers du fond arrondi de la case. Dans la baie dont il ferma l'ouverture, on plaça les ballots et les caisses; l'une de celles-ci fit l'office de table. Il y eu un feu devant la porte; et Madjouara, l'un des Nassickais, resta dans la chambre, où il coucha pour servir le maître pendant la nuit.

Le 31 avril, Tchitammbo vint dans la matinée faire sa visite au docteur; mais celui-ci le pria de revenir le lendemain, espérant qu'il aurait plus de force pour le recevoir. Dans le courant du jour, Livingstone demanda son chronomètre, et expliqua à Souzi comment il fallait le tenir pour le remonter.

Les heures s'écoulèrent. A la nuit tombante, ceux des hommes qui devaient faire le guet allèrent s'asseoir autour des feux; les autres se retirèrent en silence et regagnèrent leur hutte avec la conviction que la fin était prochaine.

Vers onze heures, Souzi, dont la case touchait à celle du malade, fut appelé. De grands cris retentissaient dans le lointain. « Est-ce que ce sont nos hommes qui font tout ce bruit, lui demanda Livingstone. — Non maître, dit le serviteur; ce sont les habitants qui chassent les buffles des champs de sorgho. »



SOUZI. CHOUMA. JACOB WAINWRIGHT.

L'inventaire apres la mort de Livingstone. (P. 90, col. 2.)

Quelques minutes après, il dit lentement et comme en délire : « Cette rivière, est-ce le Louapoula? » Souzi lui répondit qu'ils étaient dans le village de Tchitammbo, et que la rivière voisine était le Moulilamo. Il garda le silence pendant quelque temps; puis, s'adressant de nouveau à Souzi, mais cette fois dans le langage de la côte : « A combien de jours, dit-il, sommes-nous du Louapoula? — Je pense que nous en sommes à trois jours, maître. » Et une minute après, comme sous l'influence d'une douleur excessive, il fit entendre cette plainte : « Oh! dear, dear! » à demi soupirée, à demi parlée; et il retomba dans l'assoupissement.

Au bout d'une heure, Souzi fut rappelé. Livingstone lui demanda de l'eau chaude, puis la boîte à médicaments, où il choisit du calomel, avec beaucoup de difficulté, car il semblait ne plus voir assez pour lire les étiquettes. Il fit poser le calomel auprès de lui, verser un peu d'eau dans une tasse, mettre une tasse vide à côté de l'autre, et murmura d'une voix faible : « C'est bien; maintenant, vous pouvez vous en aller. »

Ce furent ses dernières paroles.

Il pouvait être quatre heures du matin, lorsque Madjouara vint trouver Souzi : « Venez voir le maître, lui dit-il; j'ai peur; je ne sais pas s'il est vivant. »

Souzi réveilla Chouma, Choupéré, Mouanyaséré et Mathieu, et tous les six entrèrent dans la chambre. Le lit était vide. Agenouillé au bord de sa couche, la figure dans ses mains posées sur l'oreiller, Livingstone semblait être en prière; et par un mouvement instinctif, chacun d'eux se recula. « Quand je me suis réveillé, dit Madjouara, il était comme à présent; et puisqu'il ne remue pas, j'ai peur qu'il soit mort. »

Les serviteurs se rapprochèrent. Une bougie collée sur la table par sa propre cire jetait une clarté suffisante pour le bien voir. Ils le regardèrent pendant quelques instants et ne virent aucun signe de respiration. Mathieu lui posa doucement la main sur la joue — plus de doute, Livingstone était mort, et déjà presque froid.

Ils le replacèrent religieusement sur son lit; et, après l'avoir couvert avec soin, ils sortirent pour se consulter. Presque aussitôt les coqs chantèrent; et comme il était plus de minuit lorsqu'il avait parlé pour la dernière fois, nous pouvons dire avec certitude qu'il expira le 1er mai, un peu avant l'aube.

Tous les gens de la caravane furent avertis à voix basse, chacun dans sa hutte, et appelés à se réunir immédiatement.

Dès qu'il fit jour, Souzi et Chouma exprimèrent le désir que tous les hommes de la bande fussent présents à l'ouverture des caisses, afin que tout le monde fût responsable de leur contenu.

Jacob Wainwright, qui savait écrire, fut chargé de prendre note des objets dont on allait faire l'inventaire; et les bagages furent sortis de la maison. Livingstone avait reçu autrefois, d'un vieil ami, des caisses en étain excessivement bien faites. Deux d'entre elles avaient résisté à tous ses voyages et se retrouvaient parmi les autres. On y déposa ses instruments et ses papiers, qui s'y trouvèrent à l'abri de l'humidité et des fourmis blanches. Des lettres et des dépêches commencées, dépêches nombreuses, furent jointes aux livres de notes que renfermaient ces boîtes; et l'on ne saurait trop louer le bon serviteur qui, le maître étant mort, revêtit les moindres lignes de son écriture, d'un caractère sacré aux yeux des serviteurs. Le même soin fut pris de ses armes, de sa montre, de ses instruments, de sa Bible, de son livre d'église, de tout ce qui lui avait appartenu, de tout ce qui lui avait servi.

A suivre. Louis Rousselet.

LA PETITE DUCHESSE[1]

IX (*suite*).

Chez la duchesse.

Alberte se leva, salua et sortit.

A la porte elle trouva le vieux laquais, qui voulut la reconduire chez elle. Mais elle se sentait un tel besoin d'air, qu'elle se rendit dans le jardin et alla s'abattre sur le banc placé contre la statue de Pomone. Là elle se mit à pleurer amèrement le naufrage de ses petites espérances.

Le coup était rude, vraiment! D'une minute à l'autre, et sans que rien l'y préparât, plus d'amies, plus de cours, plus de sœur; mais l'inconnu, l'isolement, ou, — elle frissonnait en y pensant, — le froid hôtel et la froide duchesse.

En ce moment elle sentit s'éveiller en elle le regret cuisant de sa première faute. Pourquoi avait-elle si ardemment désiré quitter le Sacré-Cœur, où son petit esprit indépendant était soumis à une règle, mais à une règle sage, exempte de caprices, d'imprévus, de sournoiseries.

Pendant qu'elle se désolait ainsi sous les yeux blancs de Pomone, la duchesse prenait en conscience, mais avec la dignité qui ne l'abandonnait jamais, sa consultation médicale.

« Je sais que j'ai une maladie dont on ne guérit pas : la vieillesse, dit la duchesse, après les constatations d'usage; mais voilà quinze jours que je souffre de la gorge et que le moindre courant d'air augmente mon mal.

— Je sors peu, docteur, comme vous savez.

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27 43, 60 et 75

— Madame la duchesse, dit le médecin, il ne faut pas sortir du tout.

— J'assiste quelquefois à la messe de onze heures à Saint-Thomas-d'Aquin.

— Désolé de vous en priver, profondément désolé.

— Je fais un petit tour dans le jardin vers deux heures.

— Il m'est très-pénible de vous refuser cet exercice, si excellent d'ailleurs. Tout ce que je puis vous permettre, c'est de parcourir vos appartements. L'air vif, légèrement chargé d'humidité, vous est en ce moment très-malsain. »

La duchesse s'inclina avec sa bonne grâce habituelle.

« Il faut vous obéir, docteur, j'obéirai. »

Sur ces paroles, le docteur prit congé, et la duchesse se renversant en arrière ferma les yeux.

Elle ne les rouvrit qu'une demi-heure plus tard, et son premier mouvement fut de tirer la torsade de soie rouge qui flottait contre la boiserie à sa droite.

Elle sonna deux fois, et au second coup Méril entra et marcha, de son pas lent et automatique, jusqu'à la petite table d'ébène aux incrustations de cuivre. C'était là, à cet angle qu'il stationnait toujours pour écouter les ordres de sa maîtresse, et on aurait pu s'étonner que ses pieds n'eussent pas dessiné leur empreinte sur le tapis.

« Méril, dit la duchesse, me voilà clouée chez moi par le docteur.

— Il n'a pas trouvé madame la duchesse plus souffrante?

— Non, mais prise de la gorge cependant, très-prise. Vous irez dire, tantôt ou demain, à la chanoinesse de Bonlieu ce qui empêche ma visite habituelle. »

Méril s'inclina.

« Mais cela peut attendre, reprit la duchesse; ce qui ne peut attendre, c'est ma nièce Alberte. »

La physionomie placide de Méril s'anima et il pencha la tête pour mieux écouter.

« Cette petite marquise de Valroux est l'étourderie en personne. Que vais-je faire de cette enfant? Le Sacré-Cœur est impossible, on n'agit pas ainsi avec des femmes distinguées. Reste ma cousine la chanoinesse , car enfin je ne puis la garder chez moi. »

Méril leva les yeux au plafond comme pour se donner du courage et dit bravement :

« Pourquoi, madame la duchesse ? »

La duchesse dirigea vers lui son regard terni, mais ferme. Méril osait lui adresser une question ! Qu'avait donc Méril ?

La figure placide du maître d'hôtel la rassura ; elle avait craint qu'il ne fût subitement saisi d'un accès de fièvre.

« Je ne puis la garder, reprit-elle, répondant indirectement au vieillard; ma maison est une résidence trop sévère pour une enfant; il lui faudrait des maîtres, un immense embarras, et je n'ai absolument personne pour la servir.

— Ma fille ferait parfaitement le service de Mlle Alberte, madame.

— Et son repassage?

— Si le service de madame la duchesse devait souffrir en quelque chose, je ne proposerais jamais que Marie s'occupât de Mlle Alberte.

— Je le sais ; cependant je ne vous ai jamais vu d'humeur aussi accommodante. N'avez-vous pas pensé que le bruit de cette enfant me gênerait, et me gênerait beaucoup.

— L'hôtel est si grand, Mlle Alberte ne voudrait pas troubler le repos de madame la duchesse.

— Mlle Alberte, je le vois, a en vous un fidèle serviteur.

— Elle est de la famille de la Rochefaucon, madame la duchesse.

— Pur sang, j'en réponds. Elle est tournée à ravir et très-spirituelle de physionomie.

— Elle serait une bien gentille compagnie pour madame la duchesse.

— Surtout pendant une bronchite. Ne jamais sortir sera vraiment un peu monotone.

— Je n'oserais jamais donner un conseil à madame la duchesse ; mais si je l'osais, je lui dirais de garder Mlle Alberte.

— La garder! C'est une délicate affaire. Il est vrai que l'an prochain elle pourrait retourner tout simplement au Sacré-Cœur. Puis sa sœur peut vouloir la reprendre à son retour d'Écosse.

— Elle la reprendra, c'est sûr, affirma Méril.

— Ou elle ne la reprendra pas. Tout cela demande mûre réflexion. Vous m'enverrez tantôt votre fille, Méril. »

Elle fit un signe de tête que Méril connaissait bien, car il tourna sur ses talons et sortit de la chambre.

Il traversa les deux antichambres, s'arrêta sur le palier, et, se penchant sur la balustrade, se mit à contempler la grande caisse noire à clous dorés qui portait le nom d'Alberte. Si ses yeux avaient eu la puissance de l'attirer jusque sur ce palier, sûrement ils l'eussent fait ; si ses doigts légèrement agités avaient pu s'accrocher à l'une des poignées de fer, comme ils l'eussent soulevée avec légèreté! Deux ou trois fois il se détourna comme pour appeler ; mais l'appel mourut sur ses lèvres. Faire porter cette grande caisse dans les appartements, c'était de son propre chef installer Alberte à l'hôtel; il n'y avait pas à y songer.

Il secoua tout à coup sa tête vénérable comme pour chasser la pensée importune et monta l'escalier qui conduisait au second étage. Il entra sans frapper dans un appartement qui n'avait d'autres meubles qu'une table immense qui servait au repassage.

Une femme d'une quarantaine d'années tuyautait avec un soin minutieux une collerette de mousseline qui devait avoir l'honneur d'entourer le col majestueux de la duchesse.

Elle leva la tête en entendant la porte s'ouvrir, sourit et dit :

« C'est bien à vous, papa, de venir me voir.

— On va bien chez toi, Marie ?

— Mon gros poupon est tourmenté par les dents et me donne de mauvaises nuits.

— Cela passera. Dis donc, Marie, à trois heures tu te rendras dans la chambre de madame la duchesse.

— Oui, papa.

— Elle va prendre sa nièce Mlle Alberte.

— Celle que vous aimez tant. »

Méril sourit silencieusement.

« Et j'ai dit que tu pourrais t'en occuper.

— Moi, papa ? bien sûr non, à moins de laisser là mes repassages, mes reprisages et le reste. »

Méril frappa un petit coup sur la table.

« Du tout, dit-il ; madame la duchesse t'a fait apprendre ton état pour que tu puisses lui arranger sa lingerie à son idée, il ne s'agit pas de sacrifier cela.

— Cependant si Mlle Alberte imagine de me garder le soir ou de me faire venir plus tôt, cela me gênera beaucoup. Le soir, mon mari qui revient de sa journée est bien aise de me trouver, et le matin quand j'ai passé la nuit à bercer mon petit Jules, comment ne pas dormir un peu. »

Un second coup fit cette fois trembler la table.

« Écoute, Marie, je n'aime pas les mauvaises raisons, dit Méril d'une voix forte. Je dis que tu peux servir Mlle Alberte, une enfant, sans te gêner en aucune façon. Tu iras causer un peu moins longtemps avec ta mère à la lingerie, voilà tout. Nous devons notre aisance aux la Rochefaucon, ma fille, c'est au père de Mlle Alberte que je dois d'être entré chez M. le duc, il y a de cela trente-cinq ans deux mois et cinq jours, je n'entends pas qu'on marchande avec la famille. D'ailleurs tu connais madame la duchesse : si tu prends une peine de plus, ce sera un gain de plus.

— C'est vrai, papa, puis enfin, si vous le voulez.

— Je le veux. Tu diras que le service de Mlle Alberte peut très-bien cadrer avec ton repassage et ton reprisage. Et c'est vrai, d'autant plus vrai que je serai là pour te donner ou te faire donner un coup de main à l'occasion. C'est arrangé. »



Le déjeuner d'Alberte. (P 76, col. 1.)

Marie regarda fixement le visage vénérable de son père, empreint en ce moment d'une grande fermeté et inclinant docilement la tête :

« C'est arrangé, mon père, dit-elle, je parlerai selon vos idées. »

Il sourit d'un air heureux et la quitta pour aller à la recherche d'Alberte.

Elle n'était point dans sa chambre ; il descendit dans le jardin et en fit gravement le tour les mains derrière le dos, ayant tout à fait l'air de se promener pour son agrément. Ne l'apercevant pas, il pressa le pas, tourna les massifs, chercha dans les coins et l'appela d'abord à voix basse, puis à voix plus haute. Très-inquiet, il s'arrêta court et se mit à réfléchir où elle pourrait bien s'être réfugiée.

Au plus profond de ses réflexions, il leva les yeux. Quelque chose de très-brillant étincelait sur les plis du péplum de Pomone. Il fit brusquement deux pas de ce côté et se trouva en face d'Alberte, qui lui avait échappé en tournant autour du socle de la statue.

Malgré sa profonde douleur, Alberte n'avait pas résisté au désir de faire une espièglerie à son vieil ami Méril.

« N'avez-vous pas froid, mademoiselle Alberte ? dit le vieillard ; ne voulez-vous pas rentrer ?

— Ah non ! répondit Alberte ; il me semble que j'aurais encore plus froid dans cette grande chambre rouge.

— J'ai fait allumer du feu.

— Dans la grande cheminée ?

— Dans la grande cheminée.

— Ce doit être joli, dit Alberte, allons voir. »

Et elle remonta, suivie de près par Méril, qui allongeait le pas pour l'atteindre.

Lorsqu'elle entra dans la chambre, elle jeta un cri de joie. De grandes bûches flambaient dans l'immense cheminée et jetaient de superbes reflets rougeâtres sur les chenets géants qui les soutenaient.

« C'est tout à fait comme chez papa, dit-elle, oh ! écoutez comme ce bois pétille ; c'est charmant. »

Méril lui avança une chauffeuse et, devinant l'intention du regard qu'elle jetait autour d'elle, lui mit dans les mains de lourdes pincettes de fer

qu'elle enfonça dans les bûches, ce qui détermina une véritable fusée d'étincelles.

« Vous serez bien ici pour attendre le dîner, dit Méril.

— Oui, je grelottais dans ce jardin. Et pourtant, mon pauvre Méril, je suis si malheureuse, si malheureuse que, même devant ce beau feu, j'ai envie de pleurer.

— Il ne faut pas, il ne faut pas, dit Méril vivement; si Mme la duchesse vous voyait les yeux rouges, elle en serait contrariée. Elle est bien souffrante, la voilà condamnée à ne pas sortir et votre tristesse l'empêcherait peut être de vous garder.

— On ne peut pas cependant me jeter sur le pavé, Méril.

— Non, mais on pourrait vous mettre chez Mme la chanoinesse qui.......

— Qui est si sourde et qui a un domestique si désagréable. Non, non, je ne veux pas aller chez la chanoinesse.

— Mademoiselle Alberte, soyez bien gentille, je vous en prie, surtout au dessert. Mme la duchesse parle toujours un peu au dessert. »



J'ai coiffé et décoiffé Pomone. (P. 93, col. 2.)

Alberte fit un geste d'assentiment et se mit à tisonner d'un air sombre.

Méril la quitta et ne se représenta que pour lui dire solennellement :

« Mademoiselle est servie. »

Elle le suivit dans la salle à manger. La duchesse était assise au haut bout de la table carrée et attachait méthodiquement sa serviette de fine toile damassée.

Elle fit une petite inclination de tête à Alberte et lui montra du doigt le couvert placé près d'elle. La petite fille se rendit à cette place. Le laquais en livrée qui servait à table poussa doucement derrière elle la lourde chaise, recouverte de cuir de Cordoue, dont le dossier de chêne portait une lourde couronne, et le repas commença.

La duchesse mangeait vite pour une femme de son âge, mais gardait machinalement le silence qui lui était habituel. Méril servait d'échanson et, sans attendre la permission d'Alberte, il lui versa dans son joli petit verre de cristal taillé trois doigts de vieux vin de Malaga.

Et comme Alberte le regardait faire avec stupéfaction :

« Très-bien, Méril, dit la duchesse avec un sourire, donnez-lui des forces, à cette enfant; un biscuit maintenant : c'est cela. »

La duchesse but une gorgée de Malaga, et voyant le dessert servi, dit à l'enfant :

« Qu'as-tu fait, cette après-midi?

— J'ai coiffé et décoiffé Pomone, ma tante, et j'ai beaucoup regardé le grand La Rochefaucon qui est dans le mur.

— C'est bien, il faut conserver le culte des ancêtres, et ce La Rochefaucon-là n'est pas le moindre de

la lignée. Je fais prendre grand soin de ces bustes, qui sont aussi anciens que les statues de Versailles. As-tu remarqué la belle figure placée dans la niche à gauche?

— Un monsieur qui a un superbe chapeau à panaches et des moustaches en croc.

— Oui, le maréchal de Villars. Je suis alliée des Villars. »

Après cette déclaration, la duchesse prit un gâteau croustillant et, tout en le brisant entre ses doigts et en le mangeant par miettes, elle commença le plus simplement du monde un aperçu généalogique qu'Alberte et Méril écoutèrent avec une religieuse attention.

Son discours fini, elle se leva de table et s'appuyant sur l'épaule d'Alberte elle regagna sa chambre où la conversation se continua quelque temps au coin du feu. Puis la duchesse se sentant fatiguée et ayant des lettres à lire fit appeler Mme Méril, qui était sa femme de chambre depuis trente ans, et souhaita le bonsoir à Alberte que la fille de Méril reconduisit à sa chambre.

Méril resté debout contre la porte semblait attendre que la Duchesse le congédiât ; mais elle l'appela d'un geste et il vint se placer à l'encoignure de la table.

« Méril, j'ai parlé à votre fille, dit-elle ; elle n'a pas fait de difficulté pour se charger du service d'Alberte. »

Elle se tut et reprit.

« L'enfant me sera vraiment une compagnie et j'attendrai la décision réfléchie de M. de Valroux, qui est son tuteur et qui doit prononcer en dernier ressort. Vous pourrez faire porter sa caisse dans son appartement et compléter son installation. »

Méril salua et, la duchesse ne parlant plus, il dit :

« Madame la duchesse n'a plus d'ordres à me donner?

— Non, mon bon Méril.

— Je souhaite une bonne nuit à madame la duchesse. »

Il sortit gagna le large corridor éclairé par une petite lampe, et se mit à l'arpenter les mains derrière le dos et en riant silencieusement de contentement.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

LES PEINTRES GRECS

—

APELLES

« Si, dans les âges futurs, dit M. Viardot, notre civilisation périssait sous d'autres invasions de barbares et qu'il ne restât plus, pour la faire connaître d'une autre civilisation née après elle, que les débris de Saint-Pierre de Rome et des palais de Venise, avec quelques-unes des statues qui les décorent, les hommes de ces autres temps, en voyant dans quelle estime nous tenons Raphaël, Titien, Rubens, Poussin, Vélasquez, Rembrandt, ne devraient-ils pas penser que les œuvres de ces peintres, quoique détruites, égalaient les œuvres encore subsistantes de Bramante et de Palladio, de Donatello et de Michel-Ange? » S'il ne reste aujourd'hui que des débris du Parthénon pour nous rappeler les œuvres d'Hippodamus et d'Ictinus, ses architectes, du moins ces débris sont plus que suffisants pour nous faire apprécier la grandeur de l'art architectural en Grèce ; les sublimes créations dues au ciseau de Phidias, d'Alcamène, de Polyclète, de Praxitèle, de Scopas, de Myron et de Lysippe sont encore l'ornement de nos musées et la gloire de ces illustres sculpteurs, tandis que d'Apelles, le plus célèbre et le plus grand des peintres grecs, celui que de son vivant on appelait le prince des peintres, et qui porta son art à la perfection, il ne nous reste pas le moindre panneau, la moindre esquisse qui puisse nous faire juger de son talent. Mais, à défaut de preuves visibles, nous avons le témoignage de ceux qui ont pu voir ses œuvres, des contemporains qui ont fréquenté cet artiste et des historiens qui en font l'éloge. Les écrits de Cicéron et de Quintilien abondent de citations à ce sujet, et Pline donne une description détaillée de deux de ses tableaux, *la Calomnie* et *la Vénus Anadyomène*, placée par Auguste dans le temple de César. Ces tableaux avaient été transportés à Rome par le consul Mummius après l'assujettissement de la Grèce. Le triomphe du conquérant fut en effet orné des œuvres d'Apelles, d'Aristide, de Zeuxis, de Timanthe, de Praxitèle, d'Icopas, « non pas, dit M. J. Coindet, comme de nos jours on a vu les chefs-d'œuvre ravis à l'Italie devenir les trophées des victoires de Bonaparte, mais ce fut plutôt comme ces dépouilles des Caciques et des Incas que Cortez et Pizarre envoyèrent en Espagne à titre de curiosités, de produits de l'industrie locale. »

Apelles naquit, suivant quelques historiens, à Colophon, et suivant d'autres à Éphèse, vers l'an 360 avant J.-C. Les premières années de sa jeunesse sont assez peu connues ; on sait seulement qu'il fut l'élève de Pamphile de Sicyone, maître sévère et peintre distingué dont on cite plusieurs tableaux, tels que *Glycère*, la *Bataille de Phlionte*, *Ulysse en mer*, etc. Pamphile, aussi érudit qu'habile dans son art, ne se contentait pas d'imposer à ses élèves de longues études techniques, il voulait aussi que leur instruction s'étendît à l'histoire, à la poésie, à la philosophie et aux sciences naturelles. Apelles ayant puisé à cette école de solides principes ajouta ses qualités naturelles à cet enseignement complet, et sa réputation fut bientôt assez grande pour que Philippe, roi de Macédoine, l'appelât à sa cour. C'est

là qu'il devint l'ami et le favori d'Alexandre le Grand, qui ne voulut plus avoir d'autre peintre que lui. Le conquérant recherchait particulièrement la société de l'artiste et dépouillait toute sa vanité lorsqu'il entrait dans son atelier. Apelles lui parla souvent avec une franchise qui étonne lorsqu'on se rappelle qu'il s'adressait à l'irascible meurtrier de Clitus. Les livres des historiens fourmillent d'anecdotes à ce sujet. Un jour que le vainqueur de Darius soutenait une thèse artistique devant le peintre, avec cette autorité que prennent souvent les ignorants : « Parlez plus bas, lui dit Apelles, les ouvriers qui broient mes couleurs se moqueraient de vous. » C'était la revanche de l'esprit et du talent sur des prétentions ridicules du chef d'armée. Une autre fois qu'Alexandre paraissait peu satisfait d'un de ses portraits équestres fraîchement exécuté, son cheval reconnaissant un de ses semblables, se mit à hennir à la vue du tableau: « Votre cheval, dit l'artiste au roi, s'entend mieux que vous en peinture. »

Après la mort d'Alexandre, Apelles vécut à la cour de Ptolémée Soter, qui gouvernait l'Égypte. Un peintre rival, Antiphile, l'accusa d'avoir conspiré contre le roi; mais Apelles n'eut pas de peine à se disculper et à confondre son accusateur. Cette intrigue, suivant M. Viardot, lui fournit le sujet de son célèbre tableau de *la Calomnie*. « Il y mit une espèce de roi Midas, personnification du public, qui écoutait de ses longues oreilles le soupçon de l'Ignorance, tandis que la Calomnie, superbe et richement vêtue, lui amenait, en le traînant par les cheveux, un jeune homme qui prenait le ciel à témoin. Mais elle était suivie du Repentir, et, dans le lointain, s'approchait l'auguste Vérité. »

Doué d'une volonté énergique, et sachant bien que l'inspiration n'est rien sans le travail qui la met en œuvre, Apelles ne laissait jamais passer un jour sans exercer son pinceau. C'est de là que vient, dit-on, le proverbe latin : Aucun jour sans une ligne (*Nulla dies sine lineâ*). Il aimait aussi à exposer ses tableaux avant qu'ils fussent tout à fait achevés, afin d'avoir l'opinion des connaisseurs et même de la foule. Un cordonnier ayant signalé certain défaut dans la chaussure d'un des personnages représentés sur un tableau, l'artiste s'empressa de corriger ce défaut. Mais, fier de cette découverte, le bonhomme voulut aussi reprendre quelque chose dans la jambe; Apelles se contenta de lui répondre ces mots passés aussi en proverbe : « Cordonnier, pas plus haut que la semelle (*Sutor ne ultrà crepidam*).

Au point de vue de l'exécution, Apelles fut le plus habile artiste de la Grèce. « Peintre aimable et charmant, dit M. Viardot, fin dessinateur, élégant coloriste, mais favori, c'est-à-dire courtisan des princes, Apelles fit surtout des portraits, c'est-à-dire des flatteries, et non plus de grandes œuvres nationales et monumentales comme le vieux Polygnote. » Entre ces deux artistes on sent toute la distance qui sépare le siècle d'Alexandre du siècle de Périclès, et la Grèce déchue, asservie, de la Grèce triomphante et libre. « La liberté que tant d'hommes calomnient ou regrettent, dit M. Beulé, double la puissance du génie en lui laissant toute sa dignité. »

Parmi les œuvres d'Apelles on cite plusieurs portraits d'*Alexandre; Castor et Pollux; Néoptolème combattant les Perses; Diane entourée de nymphes chasseresses; le Tonnerre; la Foudre; les Éclairs;* le célèbre tableau de *la Calomnie* et *la Venus Anadyomène*, ou sortant de la mer.

Nous verrons plus tard comment la peinture grecque, déjà en décadence avec Apelles, toucha à sa ruine sous ses successeurs par l'oubli de l'idée du beau, cette pure lumière qui avait guidé les premiers artistes grecs dans la recherche de l'idéal.

Ch. de Raymond.



UNE IDOLE AZTÈQUE

A l'époque de la conquête du Mexique par les Espagnols, les monuments religieux abondaient dans l'empire de Montézuma. Les champs, les bois, les chemins étaient parsemés de temples, d'autels, d'idoles. Dans la seule ville de Mexico, qui s'appelait alors Tenochtitlan, il y avait plus de deux mille édifices consacrés à diverses divinités.

L'un de ces édifices surpassait tous les autres en grandeur. Des jardins, des fontaines, des couvents d'hommes et de femmes, soixante-dix-huit chapelles étaient compris dans sa vaste enceinte. Au centre s'élevait le temple principal, massive pyramide tronquée à cinq étages, large à sa base de près de trois cents pieds, haute de plus de cent. Cet énorme bloc de pierre, sur lequel un escalier permettait de monter, servait de base à deux chapelles en forme de tours, hautes de plus de cinquante pieds et contenant deux idoles monstrueuses : l'une était l'image de Tezcatlipoca, l'une des plus puissantes divinités aztèques ; l'autre représentait Huitzilopochtli, le dieu de la guerre, protecteur de l'empire et à qui le temple était particulièrement dédié. Lorsque Cortès, qui visita Mexico en hâte et en ami quelques jours avant de le brûler, aperçut ces idoles, il ne put contenir son indignation et demanda à Montézuma comment un prince qui paraissait aussi sage pouvait adorer d'abominables démons.

Tout près de là, on voyait un objet plus repoussant encore : c'était, sur le pavé taché de sang, la pierre des sacrifices, en jaspe vert, sur laquelle on immolait au dieu Huitzilopochtli des victimes humaines, choisies parmi les prisonniers de guerre. Cette cruelle cérémonie s'accomplissait avec une solennité formidable : la victime était amenée, étendue sur la table de jaspe et maintenue par des prêtres; le sa-

crificateur, paré d'une coiffure de plumes et de joyaux, lui fendait la poitrine avec un couteau de pierre et arrachait le cœur, qu'il présentait d'abord au Soleil, pour le jeter ensuite au pied de l'autel de l'idole; puis il reprenait ce cœur sanglant et l'offrait à l'idole elle-même, en l'introduisant dans sa bouche ou en le lui frottant sur les lèvres; enfin il le brûlait et en recueillait les cendres. Le peuple tout entier, assemblé autour du temple, assistait à cette boucherie.

Un pareil culte, destiné à inspirer la terreur, indique assez ce qu'étaient les idoles auxquelles il s'adressait. Elles ne pouvaient être une image idéalisée de l'homme, comme les dieux des peuples civilisés qui demandaient à la contemplation de formes pures et nobles des sentiments de respect et d'amour. Elles devaient être et elles étaient en effet d'informes et hideux symboles, un assemblage confus de traits affreux, menaçants, d'attributs guerriers, d'armes meurtrières.





Idole aztèque. (P. 96, col. 1.)

L'une de ces idoles aztèques, appartenant précisément au grand temple de Mexico, fut retrouvée en 1790 sous le pavé de la *Plaza major*, ancien emplacement du temple. Des ouvriers la découvrirent en fouillant le sol pour construire un aqueduc souterrain. Depuis, elle avait été transportée dans les bâtiments de l'Université et enfouie de nouveau par ordre des professeurs, religieux dominicains, qui craignaient d'exposer ce fétiche national aux yeux de la jeunesse mexicaine; mais M. A. de Humboldt obtint qu'on la déterrât et il put l'examiner.

Cette idole est colossale. Sa hauteur est de dix pieds, sa largeur de six. Elle ne mérite pas le nom de statue; c'est plutôt un bloc de rocher, un énorme morceau de porphyre sculpté sur toutes ses faces. Quand on regarde de près cette masse informe, on distingue à la partie supérieure les têtes de deux monstres accolés. Chacune des deux figures a de grands yeux et une large bouche armée de quatre dents. Les bras et les jambes disparaissent sous une draperie entourée de gros serpents. Tous ces accessoires, surtout les plumes qui forment la frange de la draperie, sont sculptés avec soin. Il n'est pas douteux que cette image représente le dieu Huitzilopochtli et sa femme Teoyamiqui, dont la fonction était de conduire les âmes des guerriers morts pour la défense des dieux à la maison du Soleil, le paradis des Mexicains, où elle les transformait en colibris. Les têtes de morts et les mains coupées qui couvrent la poitrine de la déesse rappellent les horribles sacrifices offerts au dieu de la guerre et à sa compagne. Les mains coupées alternent avec des espèces de vases qui servaient à brûler de l'encens. En dessous du bloc, on voit l'image du Pluton mexicain, Mictlanteuhtli, le maître du séjour des morts, ce qui doit faire supposer que l'idole était soutenue en l'air à une certaine hauteur par deux piliers. Cette disposition permettait sans doute aux prêtres de faire passer les malheureux destinés à être immolés sous la figure de Mictlanteuhtli.

E. Lesbazeilles.



Il mourut tenant embrassée sa bannière. (P. 102, col. 1.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

XVII

La chasse à l'homme.

« Amenez un cheval au commandant de dix hommes, Djani, dit Djébé; apportez-lui une armure, un arc, un sabre et une lance. Vous prendrez la cuirasse de peau de rhinocéros incrustée d'or et le casque indien qui sont dans mon bagage. »

On m'apporta une armure splendide. J'allais la revêtir, quand Djébé, me prenant par les deux oreilles, se mit à me tourner la tête dans tous les sens.

« Qu'est-ce que cette tête-là? me dit-il. Ta tête n'est pas conforme au Yaça: va la faire changer. »

Je regardai Djébé d'un air stupéfait; le Joyeux reprit:

« Conformément au Yaça, les cheveux doivent être rasés, à l'exception d'une tresse au sommet de la tête, et les grands dignitaires civils seuls ont la faculté de porter la barbe; les militaires n'ont droit qu'aux moustaches. Va te faire mettre la tête et le menton d'ordonnance. Si ton nez se permettait de ne pas être conforme au Yaça, je ferais changer ton nez. Voilà! »

Je confiai donc ma tête au rasoir d'un barbier, et je fis le sacrifice de ma barbe et de ma chevelure. Pendant ce temps, Djébé donnait des ordres et expédiait la justice à sa manière.

« Prince, lui disait l'un, le fils de l'Empereur d'Or vient d'être pris dans son palais. Qu'en faut-il faire?

— Je n'ai qu'une parole, répondit Djébé. Pendez-le au pommeau de la selle d'un chameau.

— Prince, disait un autre, nous venons de mettre la main sur les trésors du grand empereur de Chine. Il y a douze cassettes pleines de pierreries et de perles, et cinquante cuves remplies de lingots d'or et d'argent pesés et marqués au contrôle.

— Inscrivez-les, répondit Djébé. Vous enverrez les pierreries et le dixième de l'or et de l'argent monnayé à notre sire l'Empereur Inébranlable; vous distribuerez le reste aux troupes suivant le grade de chacun, conformément au Yaça.

— Prince, disait un troisième, on vient de saisir le grand juge des Chinois, qui nous a fait mille cruautés.

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401, et vol. VIII, pages 1, 17, 33, 49, 65 et 81.

— Étranglez-le avec une corde d'arc, » répondit Djébé.

Un messager arriva tout haletant.

« Prince, s'écria-t-il, l'infanterie tibétaine de monseigneur Daïbo est en train de piller le quartier du port et de malmener les marchands étrangers. Monseigneur Daïbo dit qu'il n'y peut rien et qu'il n'a pas d'ordres.

— Que trente mille catastrophes tombent sur eux! » cria Djébé.

Il sauta sur son cheval en jurant et en blasphémant; ses yeux lançaient des éclairs.

« Brigands! grondait-il; les brigands tibétains nous déshonorent devant le monde; ils couvrent nos faces de honte! ils osent maltraiter des gens inoffensifs et étrangers! je les ferai décimer avant demain! malédiction sur eux! »

Il partit au galop, suivi de son escorte. En passant le porche, il se retourna et me cria :

« Djani! va-t'en au palais de l'Empereur d'Or avec Alak! Je viendrai vous y rejoindre quand j'aurai mis à la raison les misérables de Daïbo! »

Je venais de revêtir un bagaltak tout neuf et mon armure. On m'amena un beau cheval rouan. Alak désigna dix hommes, parmi lesquels mes deux vieux et fidèles écuyers, pour se ranger derrière moi. Je montai à cheval en frémissant de joie. Alak me prit pour chef d'escorte, et je galopai derrière lui le sabre au poing. Nous passâmes sous le porche, puis à travers les rues. Deux éclaireurs nous précédaient, l'arc tendu à la main. Les rues étaient jonchées de cadavres et de débris de toutes sortes; quelques maisons brûlaient; on ne rencontrait que des soldats; au coin de chaque rue, des sentinelles étaient plantées, la lance sur la cuisse, ou la flèche sur la corde de l'arc. En passant une grande place, je vis emmener une foule de prisonniers, riches, pauvres, bourgeois, soldats, hommes, femmes, enfants, pêle-mêle, entre deux files de cavaliers. Nous arrivâmes au palais, et, montant le perron de marbre, nous entrâmes à cheval dans la grande salle d'audience, où nous mîmes pied à terre. Nos hommes attachèrent les chevaux aux colonnes de bois de santal incrusté de nacre qui soutenaient la salle et jetèrent des bottes de foin sur les tapis de velours et de satin; d'autres apportaient de l'avoine dans des coffres de laque, ou de l'eau dans des vases de bronze ciselé ou de porcelaine. Je montai l'escalier, où se trouvaient nos Mongols en armure poussiéreuse, en bottes crottées, en bagaltak graisseux. Dans les salles pavées de porphyre et de mosaïques où régnait naguère un respectueux silence, on entendait le cliquetis des harnais, des sabres et des haches d'armes, et le trépignement des lourdes bottes mongoles à talon ferré; des stores de soie, de lames d'écaille, de feuilles de nacre pendaient déchirés; des cloisons de laque effondrées jonchaient le sol. Je pénétrai dans l'appartement auguste de l'Empereur d'Or et dans l'appartement sacré de ses femmes. Les chambres aux murailles de laque peintes d'or et incrustées de nacre et de jaspe retentissaient du bruit des cris et des chants; les portières arrachées laissaient voir la longue enfilade des appartements; les fenêtres aux treillis dorés, les châssis d'émail et d'orfèvrerie défoncés laissaient pénétrer les derniers feux du soleil couchant dans les salons mystérieux. Un timbalier de hezars, accroupi sur une table de marqueterie à pieds d'argent, battait ses timbales; un clairon et une flûte, debout à côté de lui, sonnaient un air de pâtres mongols, que deux soldats assis sur la table, les jambes pendantes, accompagnaient avec un violon et une guitare à deux cordes. Nos cavaliers riaient aux éclats; une vingtaine de hezars s'étaient travestis en revêtant par-dessus leurs armes des lambeaux de robes impériales et de vêtements de femmes, et dansaient en chantant à tue-tête : « Tulugum heïtulum. » D'autres lançaient en l'air des vases d'émail cloisonné, des brûle-parfums, ou jetaient par les fenêtres des fauteuils ciselés, des guéridons incrustés; d'autres examinaient curieusement des ombrelles, des éventails, des boîtes, des parures, et s'amusaient à singer les manières affectées des Chinois amollis par le luxe; un grand diable poursuivait un perroquet échappé; des Kéraïtes athlétiques et de flegmatiques Aroulads, assis le long des cloisons éventrées, impassibles au milieu de tout ce tapage, mangeaient tranquillement dans leur écuelle de bois ou dans leur gamelle de cuir la bouillie d'avoine, le boudin de cheval et la purée nationale de fromage et de lait aigre, en buvant le vin des Chinois dans des vases d'or incrustés de pierreries.

A la vue d'Alak, nos soldats se levèrent respectueusement en portant la main au bonnet. Le tapage cessa tout de suite.

« C'est bien, c'est bien, dit Alak. Assez de vacarme pour aujourd'hui. Allons, déblayez-moi une chambre; qu'on m'apporte à manger et qu'on me laisse tranquille. »

En un tour de main, un salon fut installé. On y plaça des fauteuils garnis de coussins de brocart déchirés, une table de laque incrustée de nacre et de jade branlant sur trois pieds dorés, le quatrième pied ayant été cassé; un hezar malin remplaça le quatrième pied par une colonnette de malachite arrachée à une console; un autre apporta sur la table un vase d'or ciselé rempli de bouillie d'avoine, et un brûle-parfums en émail cloisonné plein de lait aigre; un troisième déterra des assiettes ébréchées, une jarre de vin, du riz et des coupes de porcelaine. La nuit était arrivée; on alluma dans des lanternes aux vives couleurs et dans des flambeaux de bronze et d'émail tous les débris de cierges qu'on put trouver, et nous nous mîmes à table de bon appétit. Une douzaine de chefs vinrent nous rejoindre. En un clin d'œil, tout fut dévoré. Nous finissions, quand Djébé entra.

« Qu'Erlik vous emporte! cria le Loup. Voilà que vous mangez sans moi? »

Il prit le vase d'or sur la table, et voyant qu'il était vide, le jeta par la fenêtre.

« Bon! dit-il en éclatant de rire. Aujourd'hui, je n'ai eu le temps ni de déjeuner ni de dîner, et hier j'ai oublié de souper. Conquérez donc des capitales pour vous coucher le ventre vide! »

Un cavalier de planton à la porte s'avança vers Djébé en mettant la main au bonnet.

« Prince, dit-il, nous tenons prisonniers en bas les cuisiniers de l'Empereur d'Or; ils trouveront certainement de quoi souper pour vous.

— Bien parlé, s'écria le Joyeux. Voici un cavalier qui connaît son affaire. Qu'on m'amène çà le chef des cuisiniers de l'Empereur d'Or. »

Un instant après, le cuisinier parut tout tremblant. Il se prosterna devant Djébé.

« Allons, relève-toi, fils de chien, dit celui-ci. Avance! »

Le cuisinier se traîna sur ses genoux, et resta dans cette attitude.

« As-tu de quoi nous faire à souper? reprit Djébé. Si tu nous fais à souper, je te donnerai dix livres d'or et la liberté. »

Le cuisinier frappa la terre du front.

« Excellence, dit-il en bredouillant d'émotion, le cellier des provisions est intact! Vos honorables soldats n'y ont pas pénétré.

— Vingt-cinq coups de bâton au chef du poste de la cour pour avoir négligé de fouiller la cave! s'écria Djébé. Tu entends, Koup Kourou? reprit-il en s'adressant à un de ses adjudants; vingt-cinq coups de bâton à ce maladroit, qui passe à côté de celliers bondés de victuailles sans s'en apercevoir! »

Koup Kourou sortit en riant.

« Excellence, dit le Chinois avec volubilité, je vous ferai servir avant une heure des nids d'hirondelles, des paons et des faisans rôtis, des huîtres et des châtaignes de mer, un poisson doré à la sauce au musc, un potage à la rhubarbe....

— Vingt mille diables! cria Djébé en donnant un furieux coup de poing sur la table; te tairas-tu, esclave bavard d'un maître vorace! Je veux manger, je ne veux pas étouffer.

— Excellence, répondit le Chinois en frappant la terre du front, pardonnez au tout petit; je vais chercher des plats plus impériaux et plus dignes de votre noblesse. Inspirez-moi une idée. Demandez-moi ce que vous voulez?

— Ce que je veux? idiot, dit Djébé. Ce que je veux? Je veux un rond de saucisse et un morceau de fromage, et qu'Erlik t'emporte! »

Le Chinois se leva, se prosterna, se releva et sortit d'un air effaré.

« On voit bien, dit Alak, qu'il n'a pas encore vu de nomades mongols et turks. Il est habitué à ces gourmands efféminés des villes, et il ne comprend pas qu'un morceau de fromage est meilleur que toutes leurs sauces, quand il est assaisonné par le plaisir d'une matinée d'assaut et par la joie d'un soir de victoire.

— Oui, dit un autre, ces gens-là, quand ils se battent, se battent pour l'intérêt.

— Au lieu que nous, reprit Djébé, c'est différent: nous nous battons pour le plaisir.

— Gloire à Dieu! m'écriai-je Gloire à Dieu, qui a conservé leur vertu aux Mongols au milieu de tant de prospérité, et qui leur a donné l'empire du monde! »

En ce moment, le Chinois rentra suivi de douze cuisiniers portant pompeusement des plats et des vases sur de grands plateaux de laque. Djébé haussa les épaules, prit au hasard deux ou trois morceaux, et les mangea tout debout. Il avalait les premières bouchées, quand il se fit un grand bruit et remue-ménage. J'entendis le galop d'un cheval, puis des pas lourds qui montaient rapidement l'escalier; les hommes de planton s'écartèrent en saluant du sabre; un cavalier couvert de poussière s'arrêta devant Djébé et lui tendit un pli avec un grand sceau rouge, en disant:

« Yarlig[1]. Ordre de l'Empereur. »

Djébé prit le pli et le porta respectueusement à son front. Tout le monde se leva. Le Joyeux rompit le sceau, et se mit à lire péniblement, en épelant et en suivant les lettres avec son doigt, attendu qu'il ne savait pas très-bien lire. L'écriture n'avait été introduite chez les Mongols que depuis cinq ou six ans, et peu d'entre eux étaient familiarisés avec les caractères. Toutes les fonctions de scribe et de secrétaire étaient remplies par des Oïgours, ce qui était natu-

Ils portaient l'avoine dans des coffres de laque. (P. 98, col. 1.)

1. *Yarlig* signifie « décret, lettres patentes, ordre d'un grand chef ». Le mot est resté en russe.

rel, puisque c'étaient les caractères oïgours que l'Empereur Inébranlable avait adoptés pour écrire le mongol.

« Mets-toi là, me dit brusquement Djébé en me désignant un fauteuil. Je vais répondre à notre sire; écris ce que je vais te dire. »

Un de nos cavaliers m'apporta un encrier chinois en argent massif qu'il avait trouvé dans la salle des conseils. Il y avait encore de l'encre toute broyée dans le godet et des pinceaux. Un autre me remit une grande feuille de papier rouge avec des fleurons dorés. J'appuyai mon papier sur ma main et je pris un pinceau. Je m'attendais à une énumération pompeuse de titres comme on les met en tête d'une lettre adressée à un grand Padichah, mais Djébé me dit simplement :

« Écris : — A Dieudonné Témoudjine le prud'homme, Empereur Inébranlable, chef des Mongols, en son camp — Djébé le Loup, commandant d'armée. »

Comme Djébé ne me disait pas de commencer par la louange de Dieu et le *Bismillah* suivant les devoirs des musulmans, je ne les écrivis pas et je me contentai de dire mentalement: « Au nom de Dieu. » Djébé continua.

« Tu nous avais dit de prendre la ville de Hang Tchéou — Nous l'avons prise aujourd'hui à trois heures. Nous avons pendu au pommeau de la selle d'un chameau le fils de l'Empereur d'Or. Nous avons protégé contre la violence les marchands étrangers, et nous avons donné des sauvegardes à leurs navires et à leurs biens. Présentement, tu nous écris que Tougatchar le Koungrad, chargé, à la tête de vingt mille hommes, de surveiller la frontière du côté de Komoul, a été battu par Gouchloug, et tu nous ordonnes de nous porter rapidement contre les forces de ce Gouchloug que nous connaissons. Nous laisserons à Hang-Tchéou une garnison de douze cents hommes sous les ordres de Karatchar le Barlass, de Marghouz le Kéraïte et d'Ahmed Pervanatchi. Nous marcherons contre Gouchloug, et nous le battrons conformément à tes ordres.

— S'il plaît à Dieu, ajoutai-je mentalement.

— Donne, que je mette mon sceau, » dit Djébé.

Puis, se retournant vers ses adjudants, il commanda :

« Nous partons cette nuit. Étienne, fais mettre tes machines en ordre et remets-les à Ahmed. Koup Kourou, envoie sous escorte à notre sire son prélèvement de butin. Fais brûler tout ce que les hommes ne pourront pas emporter. Cent chameaux suffiront pour le bagage. Fais abattre le reste, et dépecer jusqu'à concurrence de trois jours de vivres. Fais passer par les armes les prisonniers qui ne voudront pas se laisser raser la tête et prêter serment à la bannière. Timbaliers, battez le rappel; clairons, sonnez l'assemblée! »

Étienne et Koup Kourou sortirent; les fanfares éclatèrent; le remue-ménage commença. Djébé finit tranquillement son fromage, puis se disposa à sortir.

« Et l'encrier? dis-je en lui tendant cette riche pièce d'orfévrerie.

— Fourre-le dans ton porte-manteau, si tu as de la place, répondit-il. Sinon, jette-le par la fenêtre. Allons, à cheval! »

Trois heures après, j'étais en tête de mon peloton, et les hezars d'Alak défilaient au trot à travers la campagne. J'avais serré la main à Marghouz, convalescent sous sa tente. Les étoiles pâlissaient dans le ciel. Derrière nous, la moitié de la ville brûlait. J'étais heureux. Louange au prophète de Dieu qui a dit : « Le bonheur est attaché au front du cheval, et le paradis est à l'ombre des sabres! »

Vers la fin de l'hiver de l'an 613, année de la Souris, je gravissais péniblement les pentes abruptes de la crête des monts Bolor, à cette partie qu'on appelle « le Toit du Monde ». Nous venions de faire une rude campagne. Pendant que notre sire soumettait définitivement les Mergueds et les Tatares, nous, avec Djébé, nous avions conquis Kachgar et défait Gouchloug. J'y avais gagné un coup de flèche, trois coups de sabre, le commandement de cent hommes et la païza d'argent. Maintenant, nous poursuivions Gouchloug, car l'Empereur Inébranlable le considérait comme son plus rude adversaire, et le voulait à sa merci, mort ou vif. En passant au camp impérial, par la grâce de Dieu, j'avais converti à la foi et épousé Tchagane, la sœur d'Alak, et le lendemain de notre mariage j'avais rejoint nos hezars. Depuis dix mois, nous étions séparés du monde. Nous avions chassé Gouchloug de Kachgar sur les plateaux des Pamirs, des Pamirs sur les sommets de l'Himalaya, de l'Himalaya aux monts du Badakchan. Nous suivions sa piste sur le Toit du Monde. Quelque endurcis que nous fussions au froid et aux fatigues, nous avancions en grelottant malgré les pelisses que nous portions pardessus nos armures. Dans ces solitudes glacées où les aigles volaient dans les précipices au-dessous de nos pieds, où il fallait se frayer un sentier en battant la neige, nous n'avions pour nous nourrir que la viande crue des chevaux morts de fatigue ou des bouquetins tués à la chasse. Nous n'allumions jamais de feu, de peur d'éveiller l'attention de Gouchloug. Nous voulions arriver à le surprendre et lui couper la route de l'Inde. Chasseurs et gibier tout à la fois, nous nous gardions de ses coups de main comme il se gardait des nôtres, car il avait emmené ses plus fidèles et ses plus hardis cavaliers, et entre eux et nous les escarmouches étaient continuelles.

Donc ce jour-là je chevauchais à l'avant-garde sur les crêtes âpres et glacées du Toit du Monde. J'allais à l'aventure. Nous avions perdu la piste. Devant nous, au-dessous de nous, la neige et la glace s'étendaient à perte de vue, sans une seule empreinte de pieds de chevaux. Sur nos têtes, le ciel était pur et bleu, et les rayons du soleil faisaient miroiter les pics et les dentelures brillantes des montagnes, au point de nous aveugler. Je souffrais des douleurs intolérables, comme si on m'avait arraché les yeux.

Tout à coup, comme nous dépassions la crête d'un plateau, une troupe de cavaliers fondit sur nous en criant furieusement : *Tokhta! Tokhta!* «gare! gare!» Le choc fut si violent, si soudain, que mes hommes furent séparés les uns des autres et culbutés en moins d'un instant. Je n'eus pas même le temps de me servir de mon arc. Je mis le sabre à la main. Entraîné par un tourbillon d'ennemis, je fus acculé à un rocher; mon cheval fut tué; je me dégageai, mon sabre fut brisé; mon heaume fendu roula par terre; j'empoignai ma hache, et je frappai avec fureur sur ceux qui m'assaillaient à pied et à cheval. Étourdi par les coups que je recevais, emporté par la rage, au milieu de la mêlée confuse qui bourdonnait et se démenait autour de moi, j'ignore combien de temps je me défendis de la sorte. Une dernière fois, je me ruai en avant tête baissée, et tenant ma hache à deux mains, je taillai à tort et à travers, quand j'entendis crier :

« Hé, Djani, Djani! Hé, fais attention! »

Je venais de lancer un coup de hache sur le bras d'Alak! heureusement que le coup avait glissé sur son brassard.

Je restai un instant abasourdi, à me remettre de ma colère, et à me reconnaître. J'étais entouré par les nôtres. Pendant que Gouchloug nous massacrait, Alak et Djébé, qui arrivaient derrière nous, l'avaient cerné. Maintenant c'était fini, et bien fini. Parmi les morts qui jonchaient le plateau, un homme agonisait, la tête appuyée sur le genou d'un écuyer; un autre homme était debout devant lui, le sabre ensanglanté à la main, la figure rayonnante de l'auréole de la victoire. — Le mourant était Gouchloug, et le vainqueur était Djébé.



Les hezars s'étaient travestis. (P. 98, col. 2.)

« Prince Loup, dit Gouchloug d'une voix rauque, approche-toi; écoute-moi; je veux te parler avant que je ne meure. »

Djébé se pencha vers lui, ayant le visage plus grave qu'il ne l'avait d'ordinaire.

« Parle, Gouchloug, dit-il.

— Je veux, reprit Gouchloug, que ma tête soit envoyée à votre empereur, et qu'elle soit enchâssée d'argent, comme on fit pour celle de l'Ong Khan des Kéraïtes.

— Il sera fait selon ton désir, répondit Djébé.

— Je demande qu'il soit fait quartier à ceux des miens qui restent. Ils serviront votre bannière comme ils ont servi la mienne, et tu sais s'ils m'ont été fidèles!

— Je le sais, dit Djébé d'une voix émue. Je prendrai tes hommes sous ma propre bannière. »

Un flot de sang coula de la bouche de Gouchloug. Sa figure se contracta. Il fit un effort et se redressa.

« Je sens que c'est fini, dit-il. Vite! apportez mon toug! »

Alak courut lui-même chercher le drapeau. Quand

Gouchloug le vit, il se roidit tellement, qu'il arriva jusqu'à le saisir.

« Prince Loup, dit-il à Djébé, voici bien des fois que je me bats contre toi. Ma défaite et ma mort te procureront un si grand honneur, que le monde entier en parlera. Tu me dois quelque chose en échange.

— Ce que tu voudras! s'écria Djébé. Quoi que ce soit que tu me demandes, je te jure de le faire!

— Tu enterreras ma bannière avec moi, dit Gouchloug en râlant. Avec moi! personne que moi ne doit l'avoir! »

Alors je vis ce qu'on a vu cette seule fois : je vis pleurer Djébé. Il s'agenouilla près de Gouchloug, mit la bannière entre ses bras, et, se détournant un instant, murmura tout bas : « Que le Tengri me donne de mourir en embrassant ma bannière! »

La figure contractée de Gouchloug se détendit. Une expression de joie anima son visage; il sourit et dit simplement à Djébé : « Merci! »

Un instant après, il reprit :

« Où est mon page Agatcha! Mon page Agatcha est-il parmi les morts?

— Non, monseigneur! dit une voix douce. Me voici. Je suis ici! »

Un jeune guerrier dont la tête était couverte d'un capuchon s'approcha de Gouchloug et lui baisa la main.

« Prince Loup, dit encore Gouchloug, il est arrivé qu'une fois un cavalier m'a renversé et blessé en tournoi; c'est le meilleur chevalier que j'aie vu de ma vie. Il s'appelle Timour Melek; si jamais tu lui fais la guerre, pour l'amour de moi ne le manque pas!

— Son compte est bon, répondit Djébé. J'ai moi-même une vieille affaire à régler avec lui.

— Agatcha, où es-tu? reprit Gouchloug. Mes yeux se troublent. Je ne te vois plus.

— Je suis près de vous, monseigneur, répondit doucement le page. N'ayez crainte. Je suis si près de vous que j'y serai toujours!

— Prince Loup, s'écria Gouchloug avec une force étonnante, j'entends mon âme me dire adieu! Fais battre les timbales! Fais sonner les clairons! »

Djébé fit un signe. Les fanfares éclatèrent, les drapeaux saluèrent : Gouchloug se souleva dans un furieux soubresaut, en serrant sa bannière sur sa poitrine.

« Prince Loup, cria le héros mourant, ton empereur se contentera de ma tête et de mes États! Mais quant à ma bannière et quant à ma femme, il n'aura ni l'une....

— Ni l'autre! » s'écria le page en rabattant son capuchon en arrière.

Nous vîmes une tête de femme plus belle qu'on ne saurait dire, la tête de la reine du grand Gouchloug, de la païenne qui le fit renier. Avant que nous ne songeassions à faire un mouvement, cette princesse tira sa dague et se l'enfonça dans le cœur. Elle tomba roide morte aux côtés de son mari, et comme elle tombait, celui-ci fit un grand soupir, et mourut aussi, tenant embrassée sa bannière.

Djébé s'inclina respectueusement.

« Gouchloug, dit-il, est mort conformément à sa grande réputation; et la reine sa femme est morte conformément à son honneur et à son rang. Leur nom ne sera pas oublié. »

Aussitôt il coupa lui-même la tête au roi des païens, et veilla à ce que son corps fût enterré avec sa bannière dans ses bras et sa femme à ses côtés. La fosse était à peine comblée de neige et de terre tassée; nous allions de tous côtés chercher des pierres pour les entasser sur la tombe, comme on fait quand on ensevelit un grand chef, quand un peloton de cavaliers parut sur notre piste. Au cri d'*Ourdjane*, nous les reconnûmes pour Mongols. En tête chevauchait Marghouz : bientôt il fut près de nous. Son premier cri fut :

« Où est Gouchloug?

— Ici! répondit Djébé en montrant la tombe.

— Oh! s'écria Marghouz. Maintenant que Gouchloug est mort, notre empereur est vraiment inébranlable! Il ne craignait que lui!

— Quels sont les ordres? dit Djébé. Je suppose que si tu cours ainsi après nous, c'est pour nous dire quelque chose?

— Les ordres! reprit Marghouz rouge jusqu'aux oreilles. Les ordres! tout s'ébranle, tout se rallie, tout est en armes! Notre sire, l'Empereur Inébranlable, rappelle tout le monde à lui! La guerre est déclarée à l'empereur de Kharezm, au puissant sultan Mehemed!

— Au pôle de la foi, au fils de Tekèche le Batailleur et de l'impératrice Turkane? m'écriai-je. Au plus grand souverain du monde?

— A lui-même, répondit Marghouz. Au père de Djelal-ed-Dine, au suzerain de Timour Melek!

— Voici le moment de conquérir le monde! s'écria Djébé. Maintenant ou jamais, c'est le moment de frapper du sabre et de risquer notre vie! Maintenant ou jamais, place à la bannière!

— Oui, reprit Marghouz, Djoudji, le fils aîné de notre sire, vient de livrer une furieuse bataille à l'empereur Mehemed en personne! nous l'avons battu! et sans la prouesse de Djelal-ed-Dine, fils de l'empereur, et de Timour Melek, qui sont les deux meilleurs chevaliers du monde, nous l'aurions anéanti.

— A cheval! cria Djébé. A cheval, cavaliers du sire aux yeux fauves. Enfin, nous avons trouvé des ennemis dignes de nous! »

Chacun courut à son cheval. Djébé se tourna vers la tombe de Gouchloug, et dit, comme s'il parlait au mort :

« Héros des Naïmanes, tu m'as demandé de te venger de Timour Melek. Tu n'attendras plus longtemps ta vengeance! »

A ces mots, il sauta sur son cheval, les timbales battirent la marche, et nous partîmes aussitôt vers le nord.

Le 7 du mois de Djemadi premier 614, année du

Taureau, nous arrivâmes au camp impérial sous Kachgar. Le soir même, j'assistai comme secrétaire de Djébé au conseil que l'Empereur Inébranlable tenait avec les grands chefs de son armée.

Il donna des ordres à chacun, lui nommant les pays, villes, défilés par où il devait passer, les jours auxquels il devait arriver à tels endroits; c'était prodigieux. On eût dit que l'œil perçant de cet homme non pareil voyait au loin dans les royaumes, et que de son camp de Kachgar il apercevait clairement toutes les contrées du monde.

Quand tout fut ordonné, tout le monde se retira. Au jour levant, la plaine de Kachgar se remplit de rumeurs. Quatre cent mille hommes s'écoulaient vers l'ouest dans toutes les directions.

Ce n'était pas une armée, mais une moitié du monde que notre sire lançait contre l'autre moitié.

Nous marchâmes un mois pour rejoindre le camp impérial sous Kachgar. En route Marghouz nous apprit comment Inaltchik, décoré du titre de Gaïr Khan, oncle du sultan Mehemed et son vice-roi en Turkestan, avait fait mettre à mort les marchands d'une caravane mongole. L'Empereur Inébranlable avait fait demander satisfaction à Mehemet par mon vieil ami Mahmoud Yelvadj, qui était maintenant au service mongol. Le sultan de Kharezm, fier de ses victoires récentes, de ses conquêtes dans l'empire du Gour Khan, excité par sa mère l'orgueilleuse Turkane Khatoune et par son favori le Cheïkh Madj-ed Dine, avait, malgré les conseils de Nedjm-ed Dine le martyr (loué soit-il!) que j'avais entendu prêcher à Samarkand, fait emprisonner Mahmoud Yelvadj. Celui-ci s'était évadé, la guerre avait été déclarée, et le sultan de Kharezm avait commencé les hostilités, pris l'offensive, et marché sur Almaty. Djoudji, fils aîné de notre sire, poursuivant les débris des Mergued dans la même direction, s'était heurté contre l'armée du sultan de Kharezm. Les nôtres ignoraient même que la guerre fût déclarée, et l'avis des barons et prud'hommes de Djoudj fut qu'il fallait battre en retraite. Mais ce bon prince ne voulut pas les écouter. Il leur répondit : « Nous serions honnis par mon père, s'il apprenait que nous avons vu l'ennemi et que nous n'avons pas combattu! » Alors ils commencèrent la



bataille, étant un contre cinq, et sans Djelal-ed-Dine et Timour Melek, ils eussent anéanti l'armée de Kharezm. A la nuit, ils mirent le feu aux herbes de la prairie et décampèrent à la faveur de l'incendie. Maintenant, de part et d'autre, on rassemblait toutes ses forces. Ces deux colosses, ces deux torrents conquérants du monde, le pôle de la foi et le sire aux yeux fauves, allaient se choquer à la tête de leurs peuples.

A suivre. LÉON CAHUN.

L'AFRIQUE CENTRALE[1]

I

LE DERNIER VOYAGE DE LIVINGSTONE (*suite*).

Nous avons déjà raconté ici même[2] avec quel merveilleux dévouement les dignes compagnons de Livingstone se consacrèrent à la tâche de ramener à Zanzibar le corps de leur maître et les précieux documents résultats de ses travaux.

« Si le désir de connaître dans tous leurs détails les derniers moments d'un véritable grand homme, dit Mme Loreau, l'éminente traductrice des œuvres du célèbre voyageur, a pu être satisfait, si les derniers travaux de Livingstone fournissent aux géographes de nouveaux aperçus, de nouvelles théories, c'est à ces fidèles serviteurs que nous le devons, et principalement à Souzi et à Chouma; car sans l'intelligence et la fermeté qui présidèrent à la marche de l'escorte, jamais les restes et les derniers écrits du voyageur ne seraient arrivés jusqu'à nous. Le succès d'une pareille entreprise semblera merveilleux à tous ceux qui connaissent l'Afrique et les difficultés dont la caravane a dû être assaillie à chaque pas de son voyage. »

Ce n'est qu'un an après la mort de Livingstone, au mois de février 1874, que la courageuse petite troupe atteignit la côte.

Des trente-six individus qui avaient quitté Zanzibar avec le docteur, huit ans auparavant, cinq seulement répondirent à l'appel : Souzi, Chouma et Amoda, qui étaient au service du docteur depuis 1864; et deux Nassickais : Abram et Mabrouki, emmenés de Bombay en 1865.

La dépouille de Livingstone fut remise aux soins de M. Arthur Laing, ainsi que les papiers et les effets du docteur, et arriva en Angleterre le 16 avril, à bord du *Malva*, qui l'avait reçue à Aden. Transportée de Southampton à Londres, elle y fut examinée par sir William Fergusson et par les amis de Livingstone. La fausse articulation du bras gauche, résultat de la morsure d'un lion qui, en 1843, avait broyé l'humérus près de l'épaule, ne laissa pas de doute sur l'identité du corps.

On sait que les restes de Livingstone ont été inhu-

1. Suite et fin. — Voy. pages 55, 71 et 86.
2. Voy. vol. III p. 342.

més dans l'abbaye de Westminster, le 18 avril 1874. Les coins du poêle étaient tenus par sir Thomas Steele et par M. Webb, anciens amis du voyageur, qui les avait reçus dans le midi de l'Afrique, où ils étaient allés chasser les grands animaux du désert; par M. Oswel, grand chasseur également, et qui fit avec Livingstone la découverte du lac N'gami ; par MM. le docteur Kirk, naturaliste de l'expédition du Zambèze; Waller, membre de la mission du Haut-Chiré; Young, commandant de la première expédition envoyée à la recherche de Livingstone; Henri Stanley, qui le retrouva à Oujiji; et Jacob Wainwright, représentant de la caravane. Les quatre enfants de Livingstone, ses deux sœurs, la femme de son frère et le révérend Moffat, dont il avait épousé la fille à Kuruman, suivaient le cercueil. Derrière eux venaient le duc de Sutherland, lord avocat d'Écosse, les lords Shaftesbury et Houghton, sir Bartle Frère, tout un long cortége d'illustrations, toute la Société de géographie, tout le monde savant de la Grande-Bretagne.

Au moment de descendre le cercueil dans la fosse, on enleva les couronnes et les draperies dont il était couvert; et l'inscription suivante, gravée sur une plaque d'airain, fut mise à nu :

DAVID LIVINGSTONE,
NÉ A BLANTYRE, COMTÉ DE LANARK, ÉCOSSE,
LE 19 MARS 1813,
MORT A ILALA, AFRIQUE CENTRALE,
LE 1er MAI 1873.

II

LA TRAVERSÉE DE L'AFRIQUE PAR CAMERON.

La mort de Livingstone ne devait pas interrompre les progrès de l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie avec tant d'abnégation. Sa dépouille n'avait pas encore quitté la terre d'Afrique que déjà il avait un successeur, dont le nom mérite déjà d'être placé à côté de celui de l'illustre voyageur.

Ce successeur de Livingstone, ce continuateur de son œuvre, est le lieutenant Cameron. Envoyé en 1873 à la tête d'une expédition au secours de Livingstone, il était à Oujiji lorsqu'il apprit la mort du docteur. Il résolut alors, loin de revenir sur ses pas, de tenter de gagner la côte occidentale d'Afrique en suivant le cours du grand fleuve découvert par Livingstone. Le plus grand succès a couronné cette noble entreprise. Cameron vient de rentrer en Europe après avoir traversé le continent africain de l'est à l'ouest, de Zanzibar à Loanda.

Nous empruntons à la Revue géographique du *Tour du monde* un aperçu rapide de ce beau voyage et des importantes découvertes qui en résultèrent.

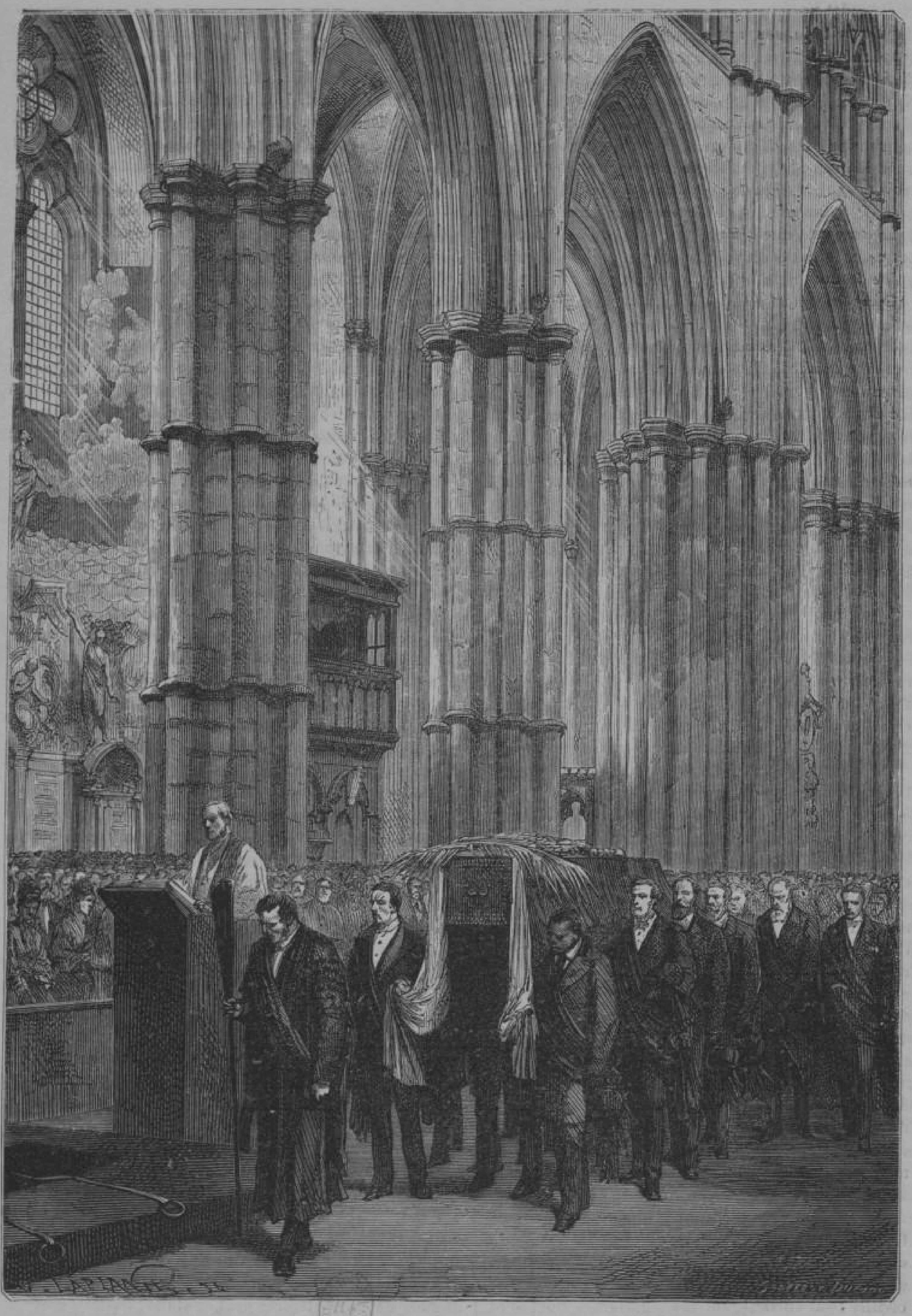
Depuis l'année 1858, où les capitaines Burton et Speke avaient touché le rivage est du lac, en Oujiji, et relevé une partie de ses bords jusqu'au village d'Ouvira dans le nord, on avait beaucoup discuté pour savoir si le Tanganika était ou non un bassin fermé, sans écoulement. L'opinion la plus généralement répandue faisait de ce lac un bassin sans issue; en effet, le docteur Livingstone, ajoutant aux découvertes de ses compatriotes une reconnaissance de la pointe du nord du Tanganika et de ses rivages sud, ou, pour nous conformer à la nomenclature indigène, des rivages du sud du lac Liemba, qui n'est en réalité qu'une vaste baie du premier, avait cherché vainement une rivière servant à l'écoulement des eaux du grand lac.

Nous savions seulement que la vaste nappe du Tanganika, ceinte partout de montagnes, mesurait 670 kilomètres du nord au sud, sur une largeur moyenne de 50 kilomètres de l'est à l'ouest, avec une superficie d'environ 26,000 kilomètres carrés. Au lieutenant Cameron était réservée la gloire de préciser et de compléter nos connaissances sur la partie sud du lac tout entière, et de découvrir sur le rivage ouest, à peu près sous le méridien de Kavélé, la grande rivière Loukouga ou Louvoubou, qui entraîne à l'ouest, pour le déverser dans le Loualaba, le trop-plein des eaux du Tanganika. Au lieu d'être un bassin fermé de toutes parts, comme on le croyait, le Tanganika, bien qu'il soit à 1000 kilomètres de l'océan Indien, appartient donc au système fluvial du Loualâba, cette belle rivière large de plusieurs kilomètres, que Livingstone avait décrite.

Le chemin pris par Cameron le conduisit du rivage ouest du Tanganika à Nyangwé, dans le pays des Manyêmas anthropophages. Cette ville, située sur le cours du Loualâba, était le point extrême du trajet de Livingstone du côté du nord.

Au moyen d'observations répétées, le lieutenant Cameron s'est assuré d'abord qu'il y avait, dans la position de Nyangwé, telle que Livingstone l'avait calculée, une erreur reportant ce point de 160 kilomètres trop à l'ouest; il a fait en outre la constatation importante que, « loin de cesser, à Nyangwé, de couler à l'ouest pour incliner vers le nord, le Loualaba cesse en réalité de couler au nord, et tourne là à l'ouest. » Il a appris que, plus loin, le Loualaba prend la direction de l'ouest-sud-ouest, ce qui, détruisant l'hypothèse d'après laquelle tous ces nouveaux lacs découverts par Livingstone (le Bangouéolo, le Moérô), reliés entre eux par le Loualaba, appartiendraient au bassin du Nil, met désormais hors de doute l'identité du Loualaba et du Zaïre ou Congo, et reporte aux sources du Malagarazi la limite est du bassin de ce fleuve. La hauteur du lit du Loualaba, à Nyangwé, qui est de 427 mètres, soit de 150 mètres moindre que la hauteur du Nil à Gondokoro, exclurait à elle seule la possibilité d'une continuité du Loualaba jusqu'au Nil.

Les circonstances n'ont pas permis au voyageur anglais de suivre la voie du Loualaba pour atteindre la côte occidentale. Une panique qui s'est emparée



Funérailles de Livingstone dans l'abbaye de Westminster. (P. 104, col. 1.)

de l'esprit de ses auxiliaires indigènes l'a même empêché d'aller voir le lac Sankorra (lac sans nom de Livingstone), qu'alimente le Loualaba en aval de Nyangwé. Forcé de choisir une autre route, le lieutenant Cameron s'est enfoncé dans le sud, longeant la grande rivière Lomâmi, affluent du Loualaba, jusqu'à Kilema ou Kilemba. A Kilema, le voyageur se trouvait sur la ligne, importante à connaître, où les commerçants arabes et souahéli de Zanzibar, plus entreprenants que leurs rivaux, se rencontrent avec les commerçants chrétiens de la possession portugaise de Benguela.

Dans une excursion au sud de Kilema, le lieutenant Cameron a découvert un grand lac, encore inconnu, le Kissali ou Kikondja, le second de ceux que traverse le Loualaba à partir de sa source, et dont le niveau est de 533 mètres. Entre le lac Kassali et le lac Landji, le Loualaba prend le nom local de Kamorondo, et il alimente successivement cinq petits lacs dont le lieutenant Cameron nous apprend les noms (Kowamba, Kahanda, Ahimbé, Bembé et Ziwambo), mais qu'il n'a pas vus lui-même.

A Kilema, Cameron a dû renoncer définitivement à aller au lac Sankorra et à descendre ensuite le Loualaba jusqu'à la mer. Kasongo, roi de Kilema, a été obligé de partir en guerre, et, lorsqu'il est revenu dans sa capitale, la saison était trop avancée et les chemins, le long du Lomâmi et du Loualaba, étaient déjà rendus impraticables par les pluies. Le roi a donc défendu au voyageur de prendre une route autre que celle de l'ouest, et le retour à la côte s'est effectué par Pého, au port de Katombela, qui est à 25 kilomètres au nord de Benguela.

Au point de vue pratique, il est à espérer que le long cours du Zaïre pourra être utilisé pour provoquer un mouvement de la civilisation jusqu'au cœur de l'Afrique équatoriale, où vivent, sur un sol d'une richesse inouïe, des populations nombreuses, mais encore incultes et quelquefois barbares. Peut-être des colons européens nous feront-ils un jour connaître les détails de l'ensemble dont nous devons les traits principaux à Livingstone et à Cameron. L'Europe, le cœur et le cerveau du monde, ne peut manquer de vouloir exploiter ces mines d'or, de cuivre, de fer, d'argent, de houille et de gomme copal fossile, dont Cameron a pointé les gisements sur son itinéraire; elle demandera aussi aux habitants, en échange des produits de son industrie, les produits de leurs plantations de café, de sésame, d'arachide, de palmiers à huile, de riz, de canne à sucre, et le caoutchouc que sécrète un arbre du pays. Telles sont, avec l'idée du canal de 30 à 50 kilomètres qui ouvrirait une communication entre le Zaïre et le Zambèse, les idées généreuses qu'exprimait le lieutenant Cameron avant de revenir en Europe. Une réception enthousiaste de ses compatriotes l'y attendait, et la bienvenue lui a été souhaitée par le monde civilisé tout entier.

Ces idées, l'Angleterre les met déjà en pratique plus au sud, sur les bords du lac Nyassa, où M.E.-D. Young, chef de l'ancienne expédition au secours de Livingstone par la côte orientale, vient de jeter les premières bases d'une nouvelle colonie, la Livingstonia, dont le point central est le cap Maclear au sud du lac. M. Young et ses compagnons, le docteur Laws et M. Johnston, arrivant par le Zambèse, ont pu remonter le Chiré, et faire passer leur bateau, porté par 800 indigènes, en amont des rapides de Mamvira; ils ont exploré tout le tour des rives du Nyassa, que le docteur Livingstone et le docteur Kirk avaient relevé seulement sur une partie des rivages ouest.

Une découverte très-importante a été le fruit des travaux des nouveaux voyageurs : le lac Nyassa s'étend au nord à 160 kilomètres plus loin qu'on ne le soupçonnait. Sa longueur totale est donc de 600 kilomètres, et sa largeur moyenne de 80 kilomètres; il mérite, maintenant encore mieux que par le passé, la désignation de Nyandja Mkouba (Grande Mer), que lui donnent les Souâhili. Du côté du nord-est une chaîne de montagnes inconnues avant le périple de M. Young, longe le Nyassa. Les sommets de cette chaîne atteignent une hauteur de 3000 à 3600 mètres au-dessus du niveau des eaux du lac, ce qui leur assigne une hauteur absolue de 3400 à 4000 mètres, soit de 1000 mètres seulement inférieure à la limite des neiges perpétuelles sur le Kilima-Njâro, situé 7 degrés plus près de l'équateur. Enclavé entre de hautes montagnes, le Nyassa est très-profond, tellement qu'à la petite distance de 180 mètres du rivage, une sonde de pareille longueur ne touche pas le fond. La mission civilisatrice que M. Young doit remplir a plongé dans la terreur les négriers arabes qui, chaque année, faisaient passer dans leurs grands bateaux voiliers 20000 esclaves du rivage ouest au rivage est du lac Nyassa, et les conduisaient ensuite sur le marché de Zanzibar.

On voit quels immenses progrès a fait en un an la découverte de cette région africaine. Nous allons voir qu'il en a été de même dans le nord, dans le bassin du Nil.

A suivre. LOUIS ROUSSELET.

LA PETITE DUCHESSE[1]

X

Les poupées.

A l'hôtel de la Rochefaucon les jours se suivaient en se ressemblant. Le lendemain de son arrivée, Alberte employa sa journée exactement comme la veille,

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75 et 90.

flânant dans les corridors silencieux, passant de la chambre rouge au jardin et du jardin à la chambre rouge. Le temps lui parut d'une longueur interminable; mais elle fit néanmoins assez bonne contenance. Marie sortait les objets contenus dans sa caisse; chaque fois qu'elle rentrait, elle la trouvait rangeant, et sa vue seule l'arrachait au sentiment de sa grande solitude. Mais le lendemain matin il pleuvait à torrents; elle se trouva claquemurée dans sa chambre durant cette longue matinée pendant laquelle la duchesse demeurait invisible, et son courage un peu factice l'abandonna. Quand Méril entra chez elle vers dix heures avec un domestique dont les bras étaient chargés de grosses bûches, il l'aperçut debout, devant la fenêtre, ayant autant de larmes sur les joues que la vitre ruisselante avait de gouttes de pluie.

Laissant le domestique ranger les bûches dans le coffre à bois, il s'avança vers la pauvre désolée, qui pour se cacher se précipitait dans un angle de l'embrasure, la considéra cinq minutes sans mot dire, puis sortit avec le domestique. Un quart d'heure plus tard, il entra seul, sans frapper, marcha vers la fenêtre et appela doucement Alberte.

L'enfant se détourna et ne put retenir un sourire. Le grave Méril avait une poupée sur chaque bras.

« Les reconnaissez-vous, mademoiselle? » dit-il.

Alberte essuya ses yeux larmoyants.

« Oui, répondit-elle, c'est-à-dire que je crois les avoir vues; à qui sont-elles?

— A vous.

— A moi?

— Oui, mademoiselle; il y a quelque chose comme cinq ans, vous étiez venue passer un mois à la Rochefaucon avec M. le marquis votre père et Mme de Valroux, alors Mlle Madeleine. Madame la duchesse m'avait fait acheter ces deux poupées à Coutances, vous les aimiez beaucoup et vous les promeniez dans leurs petites voitures. Elles furent oubliées quand vous partîtes, et je les serrai pour vous les rendre à l'occasion.

— Vous eussiez dû les donner à vos petits-enfants, Méril. Je ne joue plus à la poupée, comme vous devez le penser. »

En faisant cette déclaration d'un ton très-grave, Alberte prit la poupée posée sur le bras droit de Méril. C'était une poupée grande dame : robe à queue, toquet de velours, lorgnon dans l'œil, chevelure superbe, dents d'émail, air hautain.

« Je la reconnais, dit-elle : c'est une poupée brune que j'avais baptisée Madeleine; elle est devenue bien laide, sa robe est bien fanée et sa physionomie tout à fait désagréable. »

Elle la jeta sur l'appui de la fenêtre et saisit l'autre : un magnifique poupard, vrai simulacre d'enfant, celle-là, avec son abondante chevelure blonde et frisée, ses grands yeux étonnés et limpides, ses joues rebondies, ses quatre petites dents, ses mains potelées. Il portait le costume traditionnel : bonnet brodé à trois pièces, blouse de mousseline, sarrau de piqué blanc.

« Ah! je reconnais aussi celle-ci, s'écria-t-elle, c'est Jean, mon petit Jean. Il n'a pas beaucoup changé, lui, il a toujours son air aimable. Ah! mon Dieu! lui ai-je fait de la bouillie dans les petites casseroles de mon joli ménage! ah! mon Dieu! l'ai-je endormi dans son joli berceau aux rideaux bleus!

— J'ai conservé le berceau, dit Méril.

— Ah! tant mieux! » s'écria Alberte.

Et, oubliant qu'elle ne jouait plus à la poupée, elle coucha le poupard dans ses bras et se mit à le dodeliner en chantonnant: do do, l'enfant do, etc.

Méril la regardait avec ravissement.

« Ce soir j'apporterai le berceau, dit-il, c'est ma femme qui l'a serré, et elle est occupée auprès de madame la duchesse en ce moment.

— N'y manquez pas, dit Alberte, car ce pauvre petit Jean gèlerait dans cette chambre s'il n'avait pas de berceau. A-t-il un édredon?

— Oui, mademoiselle, recouvert de soie bleue. »

Alberte, contente de cette affirmation, se mit à faire danser Jean, et Méril sortit enchanté d'avoir découvert quelque chose qui pût la distraire.

Lui sorti, Alberte ne délaissa pas les poupées, mais elle se mit à monologuer à leur propos.

Les plaçant toutes les deux devant elle, elle les regarda fixement, et tout à coup, interpellant la poupée au lorgnon, elle la menaça du doigt.

« Quant à vous, dit-elle, vous n'êtes plus ma fille, vous m'êtes devenue étrangère; quel air pincé vous avez et comme votre toilette est fanée! Allez, allez, je ne vous aime plus, vous avez tout à fait l'air d'une dame de carton, vous avez de la peinture jusque dans les yeux et votre perruque ne tient pas. Vous sentez le moisi, c'est affreux; et puis vous êtes la filleule de Madeleine, vous portez son nom et je n'aime plus Madeleine. Quand je pense qu'elle m'a renvoyée de chez elle et qu'elle est partie avec mes petites amies!... elle aurait bien pu m'emmener au lieu de me laisser ici. »

En évoquant ces souvenirs, des larmes jaillirent de nouveau de ses yeux.

« Allez, reprit-elle, je ne veux plus vous voir, pour un rien je vous jetterais dans le feu, où vous feriez une belle flambée. »

Elle prit l'innocente poupée, la fit tournoyer un instant et, se ravisant, la glissa sous l'embrasse épaisse du rideau.

« La voilà disparue, dit-elle, viens ici! mon petit Jean. »

Elle reprit le poupard et alla s'asseoir devant sa table de toilette. Munie d'une brosse et d'un peigne, elle se mit à démêler patiemment la chevelure frisée du poupard en lui murmurant mille tendresses.

« Là, je tire trop peut-être. Pauvre petit, comme ses boucles sont emmêlées! je suis une mauvaise maman aussi, moi, d'avoir abandonné ce cher poupard. Ah! la vilaine poussière! j'ai beau souffler, elle ne s'en va pas... Si je mouillais un peu? Il ne faut

pas crier, petit Jean, il faut être propre pour devenir gentil. Là! c'est un peu froid, mais cela fait très-bien; voilà une petite oreille toute rose maintenant. Et le cou? Oh! le joli petit cou; je remettrai de la dentelle à cette robe-là, de la valenciennes pure. Et les souliers! ce sont de petits chaussons: c'est bien chaud, petit Jean; j'achèterai de jolis souliers vernis, il faudra bien apprendre à marcher aussi. Voilà votre toilette faite, on embrasse maman et après on fait sa prière. »

Elle joignit les mains du poupard, puis les laissa retomber.

« A quoi bon? dit-elle pensivement; il n'a pas d'âme. »

Sur cette réflexion, petit Jean fut abandonné et jeté sur le pied du lit.

Mais deux grandes heures s'étaient écoulées et l'heure du déjeuner allait sonner.

La duchesse attendait Alberte le sourire sur les lèvres, et pendant le déjeuner elle lui adressa plusieurs fois la parole.

« Regrettes-tu beaucoup l'hôtel des Champs-Élysées? » lui demanda-t-elle tout à coup.

Méril regarda Alberte avec une pointe d'inquiétude.

« Je regrette mes amies et mon cours, répondit Alberte timidement.

— Tes amies! il n'y a plus à y penser, puisqu'elles sont parties pour l'Écosse.

— Et le cours, ma tante? »

La duchesse hocha la tête d'un air très-grave.

« Le cours n'a point du tout mes sympathies, répondit-elle, cette innovation est toute moderne et je ne puis m'y faire. Envoyer des jeunes filles dans un lieu public, parmi une foule d'inconnues, ne m'a jamais paru très-raisonnable en fait d'éducation. Cela les rend pédantes et hardies. Quels étaient tes maîtres pour les arts d'agrément?

— Je n'en avais pas encore, mais j'assistais, comme Sarah et Georgine, au cours de Mme Loppen pour la musique, au cours de...

— Encore! Quoi! même pour ces études il faut maintenant des cours? C'est d'une originalité! Je ne puis me faire à l'idée de ces réunions publiques, je ne m'y ferai jamais. »

Et sur cette parole qui ne pouvait souffrir aucune réplique, la duchesse se leva de table et demanda à Alberte si elle voulait l'accompagner dans la petite promenade hygiénique qu'elle avait l'habitude de faire dans le grand salon. Alberte, encore tout impressionnée par l'appréciation très-catégorique de sa tante sur les cours, accepta en jetant un regard mélancolique à Méril qui portait la main à l'un des flambeaux d'argent à triple branche posés sur la table. De l'autre main il lui répondit par un petit geste qui voulait dire: Patience! et précéda la duchesse dans la salle de réception, qui n'était séparée de la salle à manger que par une cloison de boiseries mobiles qui s'enlevaient lorsqu'il y avait grande réception à l'hôtel. Depuis bien longtemps ce superbe appartement, dont le mobilier était estimé un grand prix, ne servait plus que de promenoir d'hiver à la duchesse.

Entre les meubles de Boule était ménagé un large espace qu'elle parcourut une dizaine de fois, appuyée sur l'épaule d'Alberte. Un épais tapis d'Aubusson éteignait absolument le bruit de leurs pas, et la demi-obscurité qui régnait dans l'appartement leur donnait l'aspect de deux ombres.



Méril avait une poupée sur chaque bras. (P. 107. col. 1.)

La duchesse surtout, avec son pâle visage encadré dans une mantille noire, sa démarche lente et majestueuse, son costume un peu suranné, produisait un effet tout à fait fantastique, et Alberte regardait curieusement sa silhouette reflétée par les hauts miroirs de Venise.

Si la duchesse avait pris pour thème de conversation un de ces sujets mélancoliques qui reviennent familièrement à la mémoire des vieillards, la petite fille aurait été tentée d'éprouver quelque chose comme de l'effroi; mais ce soir-là le salon ne rappela à la vieille dame que des souvenirs heureux. Tout en marchant avec ses allures d'ombre, il lui vint à la pensée de raconter à Alberte les splendeurs de son bal de noce qui avait eu lieu dans ce salon, il y avait un demi-siècle, et qui, croyait-elle, n'avait pu être effacé dans le souvenir des survivants par aucune autre fête.

« Vous dites que vous avez beaucoup dansé, ma tante? demanda timidement Alberte, craignant de l'offenser.

— Eh! sans doute; j'ouvris le bal avec Son Altesse le duc de Berri. On dansait alors, mon enfant, et sans dé-

roger le moins du monde à la dignité. La danse s'apprenait comme un art et j'y étais devenue fort habile. Quand le marquis de la Tour Salansac et moi figurions dans une contredanse, les tables de jeu étaient abandonnées. Il y avait des personnes qui montaient sur les banquettes, et il fallait bien subir cette petite infraction au décorum, qui ne se produisait que lorsque je dansais avec le marquis. »

Alberte regarda autour d'elle comme si les revenants évoqués par la duchesse allaient apparaître tout à coup à ses côtés; puis elle baissa la tête en soupirant.

Elle avait parfois rencontré un vieux monsieur chauve, qui était très-cassé, qui prenait beaucoup de tabac, et elle l'avait entendu nommer le marquis de la Tour Salansac.

Et c'était là le brillant danseur de sa grand'-tante.

Il lui sembla que son pas s'alourdissait, que sa taille se voûtait et elle jetait un coup d'œil vers la glace en portant la main à sa tête, pour s'assurer qu'elle n'était pas devenue chauve, lorsque la porte s'ouvrit devant Méril, qui savait à une seconde près combien devait durer, hygiéniquement parlant, la promenade de sa maîtresse.

Il reprit le flambeau sans mot dire et marcha jusqu'au fond du corridor. A la porte de l'appartement de la duchesse se trouvait Mme Méril, un bougeoir à la main.



La toilette du petit Jean. (P. 108, col. 1.)

La duchesse mit son froid baiser sur le front d'Alberte, et Méril reconduisit l'enfant à sa chambre.

Marie faisait la couverture du lit.

« Dormez bien, mademoiselle, dit tout bas le bon vieillard à Alberte, qui était singulièrement soucieuse.

— Je voudrais dormir toujours, répondit-elle en enfonçant ses deux poings dans ses yeux. »

Puis relevant soudain la tête et prenant les mains du vieillard entre les siennes :

« Enfin, Méril, dit-elle plaintivement, est-ce que je ne me promènerai jamais que comme cela, pas à pas, ou bien toute seule ? »

La présence de sa fille paraissait embarrasser Méril ; il se pencha à l'oreille d'Alberte pour lui dire :

« Vous verrez que madame la duchesse finira par vous donner une société de votre âge, et, lorsque le temps sera au beau, elle vous fera promener en voiture.

— Et mon cours, Méril! Est-ce que je ne ferai plus rien, rien, rien?

— Je ne sais pas les intentions de Mme la duchesse.

— Parlez-lui du cours, mon bon Méril; je vous en prie, parlez-lui du cours.

— Je lui en parlerai ce soir même, mademoiselle.

— Oh! merci.

— Vous dormirez bien?

— Très-bien, comme si je n'étais plus vieille, vieille comme les rues. »

Alberte fit une glissade pour rejoindre Marie, et Méril, déposant son flambeau sur la cheminée, souffla sur les bougies et retourna vers l'appartement de la duchesse.

Sur le seuil il regarda sa montre, frappa doucement, entra et prononça la phrase sacramentelle :

« Madame la duchesse n'a plus d'ordres à me donner ce soir?

— Non, » répondit la duchesse, qui se levait de son fauteuil.

Méril toussa dans sa casquette.

« Madame la duchesse n'oublie pas le cours de Mlle Alberte? dit-il timidement.

— Le cours! Alberte n'ira point au cours.

— Je croyais que madame la duchesse avait dit que...

— Que je lui donnerais des professeurs, puisqu'il lui en faut. Certainement, il lui faudra des professeurs. »

Elle inclina la tête d'un air songeur et reprit:

« Au fait, autant sortir tout de suite de ce petit embarras. Attendez un instant, Méril, je vais vous donner un mot pour la chanoinesse. »

La duchesse retomba sur sa chaise, approcha d'elle une feuille de papier satiné, timbré à blanc d'une couronne ducale, et écrivit du bout des doigts et de la plus belle écriture du monde le billet suivant :

« Ma chère cousine,

» Par une suite d'incidents trop longs à raconter, j'ai chez moi ma petite nièce, Alberte de la Rochefaucon. Je sais que vous êtes l'obligeance même. Voulez-vous me rendre le service de lui procurer des professeurs : français, musique, dessin, anglais? Je désire des hommes âgés au moins de cinquante ans.

» Je ne puis m'astreindre à des surveillances et ne veux aucune agitation dans ma maison.

» J'espère que votre santé est meilleure que la mienne. Je vous offre à l'avance, ma chère cousine, tous mes remercîments et vous prie de croire à l'amitié de

» Amable-Angélique, Dsse de la Rochefaucon. »

Cette lettre fut pliée, mise sous enveloppe et remise à Méril qui sortit de la chambre et courut vers celle d'Alberte. Sa fille en fermait la porte avec précaution.

« J'ai une très-bonne nouvelle à lui annoncer, Marie, dit-il.

— Père, ce sera pour demain; elle dort de tout son cœur, répondit la jeune femme en souriant. »

A suivre. Mlle ZENAÏDE FLEURIOT.



LES CAUSERIES DU JEUDI

LA BOTANIQUE DE GEORGES [1]

IV

LES LABIÉES — LES PERSONNÉES

Après la grande et populeuse famille des Crucifères ou porte-croix, si facile à reconnaître par l'ensemble des caractères que nous avons précédemment remarqués, dis-je à mon neveu Georges, voici la famille, non moins distincte, des plantes dont la fleur nous présente quelque chose d'analogue aux deux lèvres d'une bouche plus ou moins ouverte, et qui, à cause de cette disposition, ont reçu le nom de *Labiées* (du mot latin *labiæ*, lèvres).

Demande au premier villageois venu combien il y a de sortes d'orties; il te répondra : « Deux; l'ortie qui pique, et l'ortie qui ne pique pas. » Si tu le pries ensuite de t'apprendre à les distinguer l'une de l'autre, il te dira : « Rien de plus facile. L'ortie qui pique n'a pas de fleurs; celle qui ne pique pas a de jolies fleurs blanches, — d'où vient qu'on l'appelle *ortie blanche.* »

Presque autant d'erreurs que de mots; car, outre qu'il existe plusieurs sortes d'orties ornées d'aiguillons versant dans les piqûres qu'ils font un liquide irritant, toutes les orties ont des fleurs, qui pour n'avoir rien d'éclatant n'en sont pas moins des organes essentiels, et qu'enfin si la prétendue ortie blanche ne pique pas, elle ne ment en rien aux mœurs de ses prétendues sœurs, puisqu'elle n'a de commun avec les orties véritables qu'une analogie dans la forme du feuillage.

En un mot, l'ortie blanche n'est pas une ortie; voilà une raison sans réplique, que tu pourras, si l'occasion s'en présente, donner à ceux qui s'étonneraient devant toi qu'elle soit dépourvue d'aiguillon.

Qu'est-elle donc?

Nous allons faire pour elle ce que nous avons fait pour la giroflée, c'est-à-dire la décomposer.

Et d'abord nous voici en face d'une plante affectant (fig. 3), par son ensemble, la forme pyramidale. Les feuilles ont en effet l'aspect de celles de la grande ortie *brûlante* (ainsi nommée parce que ses piqûres causent une douleur pareille à celle que produit le feu). Ces feuilles s'attachent par paires, une de chaque côté de la tige, — qui est *carrée*, — et forment par leur attache sur ce point des nœuds plus ou moins renflés. Remarquons que ces paires de feuilles entre-croisent le sens de leur placement.

Je m'explique ici à l'aide d'une supposition. Si, dans la paire de feuilles inférieures, une des deux feuilles tourne sa pointe au nord, et que l'autre, qui lui est opposée, la tourne par conséquent au midi, dans la paire

[1] Suite. — Voy. vol. VII, pages 302 et 414 et vol. VIII, page 46.

qui est la seconde en montant, une des feuilles pointera vers l'est et l'autre vers l'ouest. Puis au troisième étage reparaîtra la disposition du premier, et ainsi de suite.

Quant aux fleurs, nous voyons qu'elles naissent au point d'attache des feuilles sur la tige centrale, c'est-à-dire à l'endroit qu'on appelle en botanique l'*aisselle*, par analogie à la jonction du bras et du corps chez l'homme.



Fig. 1. Fleur d'ortie blanche.

Arrachons une de ces fleurs (fig. 1), nous voyons que la corolle, — la partie blanche, — est d'une seule pièce ou d'un seul *pétale*. Il y a dans le bas un tube recourbé. Celui-ci se partage plus haut et forme les deux *lèvres*, qui, comme nous l'avons vu, donnent le nom à la feuille des *Labiées*. Une de ces lèvres est étalée, et à son contour a quatre découpures; l'autre lèvre est recourbée et creuse.

La base de cette corolle est placée dans un *calice* qui est, lui aussi, d'une seule pièce, mais a cinq pointes.

Maintenant, retroussons ici avec précaution le bord de la lèvre creuse. Nous voyons quatre étamines qui sont attachées dans le bas du tube, et qui, montant parallèles, apportent leurs petits sacs à poussière les uns un peu au-dessus des autres, ce qui fait que deux des étamines sont plus longues que les deux autres. Du fond du calice part un pistil, fourchu au bout. Si, cela vu, nous arrachons la corolle, et que nous regardions dans le calice qui s'ouvre à nous maintenant, comme ferait une petite coupe aux bords déchiquetés en pointes, nous voyons au fond, tout au fond, quelque chose comme quatre perles brunes qui sont accolées de façon à former un carré divisé en quatre petits mamelons.

Chacune de ces perles est une graine, qui est fixée là, à nu, avec trois de ses semblables.

C'est à peu près tout ce que nous pouvons remarquer dans cette plante et,—fais bien attention à cette remarque, — les divers caractères particuliers que je viens de signaler sont autant de signes distinctifs qui se retrouvent ensemble dans toutes les plantes de la grande et très-intéressante famille des labiées, à savoir: Une tige carrée;—des feuilles opposées s'attachant à la tige par paires, dont les positions s'entrecroisent; — des fleurs naissant à l'*aisselle* des feuilles de la tige. — Une corolle monopétale formant ordinairement deux lèvres, ou parties distinctes. — Quatre étamines dont deux plus courtes, attachées au tube de la corolle un seul pistil. — Enfin quatre graines au fond du calice qui est à cinq pointes.

Quand donc tu verras ces caractères réunis dans une plante, tu pourras à coup sûr la classer parmi les Labiées, et l'occasion de telles rencontres ne pourra te manquer, car nos champs et nos jardins sont assez abondamment peuplés de *Labiées*. Outre cette ortie blanche, qui de son vrai nom s'appelle *lamier*, et a beaucoup de sœurs du même genre qu'elle, tu trouveras le serpolet, les menthes, vulgairement dites *baumes*, la mélisse, le gléchome ou lierre terrestre, qui n'est pas plus un lierre que l'ortie blanche n'est une ortie, mais qui a été nommé ainsi parce qu'il rampe sur la terre à la façon du lierre sur les murs ou sur les troncs d'arbres; l'origan, qui serait le fameux *dictame* des anciens; la sarriette, les épiares, le bugle ou herbe aux charpentiers; la sauge, dont le nom latin *salvia* signifie qu'elle peut sauver de toutes les maladies; la brunelle, dont les étamines à deux cornes jetèrent un jour Jean-Jacques Rousseau dans un tel enthousiasme, qu'il s'en allait demandant à tout venant: « Avez-vous vu les cornes de la brunelle? » comme La Fontaine, après avoir lu certain prophète, s'écriait: « Avez-vous lu Baruch? » la lavande, la germandrée, etc., enfin toute une immense tribu de plantes, pour la plupart aromatiques et douées de vertus médicinales ou hygiéniques.



Fig. 2. Fleur de muflier ou gueule-de-loup.

En campagne donc, et tu auras bientôt mis la main sur une Labiée quelconque.

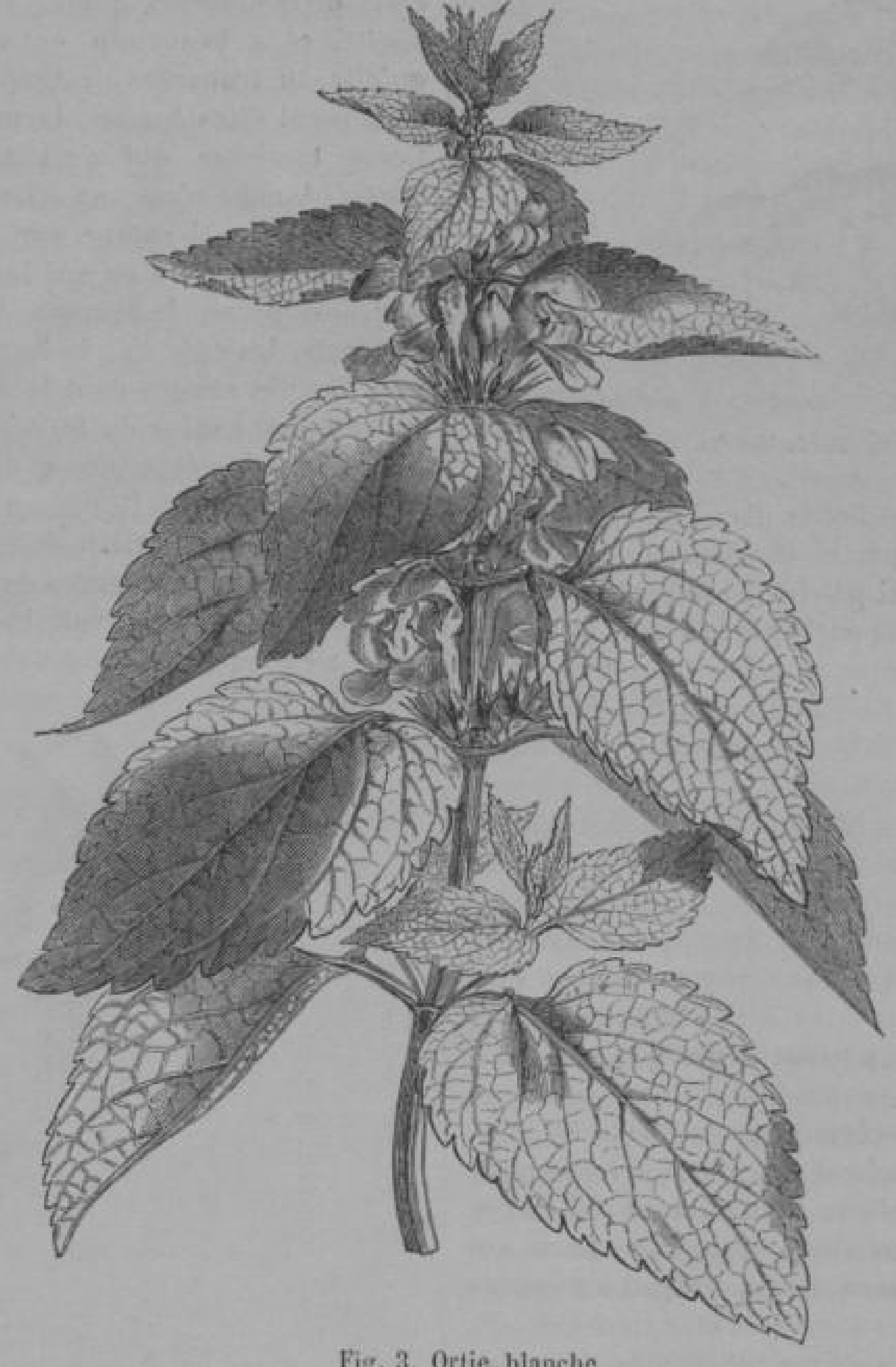
Toutefois, comme il n'y a guère de règle générale qui n'ait ses exceptions, je dois te prévenir que l'un ou l'autre des caractères indiqués peut faire défaut dans tel ou tel sujet; mais, l'ensemble des autres marques distinctives subsistant, tu ne devras pas t'arrêter à cette lacune. Par exemple, dans les germandrées, la lèvre supérieure de la corolle ne se développe pas ; on dirait qu'on soit venu avec des ciseaux la couper dans toutes les fleurs; dans les sauges, deux des étamines manquent; il n'y en a donc

plus que deux; dans les menthes, la corolle, au lieu d'avoir les deux lèvres bien marquées, prend la forme d'une clochette à cinq pointes ;... parfois la *carrure* de la tige n'est pas très-vivement accentuée, bien qu'on puisse toujours la reconnaître... Que sais-je ?

Mais les autres caractères sont là, dont quelques-uns sont invariables, notamment l'opposition des feuilles, les quatre graines au fond du calice, les fleurs naissant à la jonction des feuilles et de la tige.

Tout près de cette grande famille des Labiées s'en place une autre non moins nombreuse qui est celle des *Personnées*. Pourquoi ce singulier nom ? Parce que en latin *persona* signifie masque, figure, et parce que dans cette famille plusieurs espèces de plantes ont des fleurs qui, pour les yeux qui veulent bien les regarder avec un peu de bonne volonté, représentent un masque, un semblant de figure.

Le type le plus distinct de cette famille se trouve dans le *muflier* ou *gueule-de-loup*, que tout le monde connaît (fig. 2). La fleur des mufliers, quand on la serre entre deux doigts, semble ouvrir une bouche rose, avec un palais jaune qui a vraiment quelque chose de l'animal.


Fig. 3. Ortie blanche

Plusieurs des Personnées pourraient être de prime abord confondues avec les Labiées, car il leur arrive très-souvent d'avoir les feuilles opposées, partant de nœuds saillants, la tige carrée, puis un calice à cinq divisions...; mais il suffit de chercher dans ce calice les quatre graines qu'on n'y trouve pas et qui sont remplacées par une capsule — sorte de petite enveloppe dure — que termine le pistil et qui contient un nombre de graines plus ou moins grand.

Il y a là aussi d'ordinaire les quatre étamines dont deux plus courtes, et, plus généralement encore que dans les Labiées, une corolle se subdivisant au moins en deux parties opposées à son bord extérieur.

Parmi les plus régulières des Personnées se place cette belle *digitale* qui dresse ses longues fusées de fleurs rouges tachetées de brun, dans les jardins et sur les montagnes.

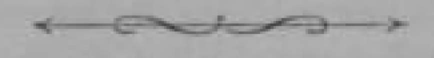
Parmi les plus irrégulières, au contraire, nous trouvons la linaire, qui est une sorte de gueule-de-loup jaune, dont les bords des chemins secs s'ornementent durant l'été. L'euphraise, une mignonne citoyenne des pelouses. Le bluriante ou crête-de-coq, dont le calice très-enflé, une fois desséché, sonne comme un grelot.

Puis nous passons à un genre dont les botanistes ont récemment fait une famille pour y installer une seule plante, qui, à vrai dire, par sa grâce et sa fraîcheur, mérite bien cet honneur : c'est la *véronique*, dont la corolle a l'air d'être régulièrement découpée, mais qui, si on l'examine bien attentivement, nous montre trois divisions plus grandes et une plus petite.

Deux frêles étamines seulement se dressent au milieu de la petite corolle qui est tantôt d'un bleu d'azur, tantôt d'un blanc pur ou d'un rose tendre, tantôt mi-partie blanche mi-partie bleue. Mais délicate, mais fine, mais fugace !...

Quand tu croiras voir à distance un *myosotis*, et qu'en approchant, au lieu de cinq divisions à la corolle, tu n'en trouveras que quatre, dont une plus étroite, salue la *véronique*, et je t'assure que ton salut s'adressera à l'une des plus charmantes créatures du bon Dieu.

L'ONCLE ANSELME.





Le Roi de Fer se dressa. (P. 117, col. 2.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

XVIII

Le temps de la colère de Dieu.

Le champ de bataille était couvert de morts et de blessés : je n'avais jamais vu de champ de bataille aussi affreux; inclinant ma tête dans la prière, je dis quelques versets pour tous ces musulmans morts et mourants qui gisaient sur le pré. Djébé s'approcha de moi.

« Que fais-tu là, Djani? me dit-il d'un ton plus doux qu'à l'ordinaire. Tu parais ému.

— Prince de la Bannière bleue, répondis-je, je sens mes yeux se remplir de larmes: je pleure cette tuerie très-pitoyable; je prie pour les morts de ma religion. »

Djébé me mit la main sur l'épaule et m'attira vers lui; puis il s'écria d'un ton inspiré :

« Il est bon pour eux qu'ils soient morts les armes à la main; leurs descendants cueilleront les fruits de l'arbre qu'ils ont semé et vaillamment arrosé de leur sang. Il vaut mieux vingt mille têtes fendues au soleil que cent mille consciences pourries à l'ombre. Aimerais-tu mieux, Djani, aimerais-tu mieux que ces musulmans se fussent soumis sans échanger un coup de sabre?

— Gloire à Dieu! m'écriai-je, tu as raison. Il vaut mieux mourir avec bon renom que vivre avec mauvais renom, et la mort avec des amis est une fête! »

Comme je parlais ainsi, l'aube grise s'éclaira tout à fait, et le soleil parut au-dessus de l'horizon. Je pus voir nos masses de cavalerie fourmiller dans la plaine et dans les vergers qui entourent Bokhara. Bientôt, en face de moi, un drapeau blanc fut hissé sur le mur: un pont-levis s'abaissa, et à travers ce même Namaze Ga où dix-sept ans auparavant j'avais vu la grande Turkane Khatoune et l'Empereur de Kharezm trôner entourés de gloire, une longue et lamentable procession s'avança vers nous. C'étaient les notables de Bokhara qui venaient faire leur soumission et rendre la ville à l'Empereur Inébranlable.

La sortie désespérée qu'avaient faite vingt mille de leurs meilleurs hommes d'armes avait abouti à un

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385 et 401, et vol. VIII, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81 et 97.

désastre ; tous avaient été massacrés dans un furieux combat de nuit. Trente mille hommes tenaient encore la citadelle, mais la ville nous ouvrait ses portes.

Je remontai à cheval et je me mis à la tête de mon *hezar*, car c'était un hezar que je commandais maintenant, sous les ordres d'Alak qui commandait un *toumane*. Mon hezar était le premier de la division, et celui de Marghouz, qui était à ma droite, le deuxième. Devant nous, je vis passer les ulémas, les softas, les cheikhs des mosquées, les corporations des marchands, les barons du Mavera-an-Nahr le sabre et le carquois pendus au cou ; tous défilaient bien piteusement devant l'Empereur Inébranlable, qui était entouré de ses principaux barons. Derrière venait une foule de gens du menu peuple criant d'une voix lamentable : « Miséricorde ! » Notre Sire fit un geste, et le défilé s'arrêta.

« Gens du Mavera-an-Nahr, cria-t-il d'une voix haute et claire, rentrez dans votre ville. Nous acceptons votre soumission, et vous donnons la vie sauve. Pour ceux qui sont dans la citadelle et ne veulent point se rendre, il ne leur sera point fait de quartier. »

Ensuite, il se retourna vers nous qui étions les plus proches, et commanda :

« Les deux premiers hezars, suivez-moi ! »

Je rougis de plaisir de marcher le premier à la suite de l'Empereur conquérant du monde, et c'est de ma plus belle voix de commandement que je criai à mes hommes qui se trouvaient en colonne par le flanc, sur cinq hommes de front :

« Par demi-centaine à droite ! Marche ! En avant ! Marche ! A dix pas, d'intervalle serrez la colonne ! »

Je gardai le trot pendant que les demi-centaines derrière moi prenaient le galop pour serrer leur distance et former la colonne en masse ; puis je pris le galop, et je m'engageai derrière notre sire et son état-major sur le pont-levis de chêne, que je savais assez large pour livrer passage à dix hommes de front. Nos escadrons défilèrent avec un bruit de tonnerre et s'engagèrent sous la voûte de la porte. L'Empereur Inébranlable, à cinquante pas devant les autres, chevauchait droit devant lui, au hasard ; c'était sa coutume d'entrer ainsi dans les villes qu'il prenait, sans guide, et à cinquante pas en avant de tous les autres. Deux ou trois fois, son fils aîné Djoudji se rapprocha de lui, et je le vis faire de grands gestes comme s'il essayait d'expliquer à l'Empereur le danger qu'il courait, dans cette ville immense, où trente mille ennemis tenaient encore bon ; mais l'Empereur ne voulut rien entendre, et à la troisième fois, le renvoya rudement. Alors Monseigneur Djoudji revint se mettre à son rang dans l'escorte.

Les rues étaient désertes ; toutes les portes étaient fermées ; on eût dit une ville morte. Brusquement, Témoudjine l'Inébranlable s'arrêta : nous étions sur la grande place de Bokhara, en face de la mosquée cathédrale. On entendait retentir derrière les portes la psalmodie des prières. Une foule de malheureux s'étaient réfugiés dans cet immense bâtiment, et les cheikhs célébraient l'office, appelant la protection du Très-haut, de Dieu clément et miséricordieux, sur le peuple terrifié. Je restai si ému en entendant le bourdonnement confus de cette foule et les appels vibrants de ses prières, que j'oubliai de rectifier la position de ma colonne. Ce n'est que lorsque Marghouz impatienté se fut décidé à commander « par centaines, déployez ! » que je commandai à mon tour. J'aurais dû pourtant commander le premier, puisque j'étais à la gauche. Il en résulta que notre distance fut mal prise. Djébé, qui arrivait au galop et qui n'avait rien vu, appela Marghouz « imbécile » et « œuf de tortue ». Marghouz avala la semonce en silence : c'était pourtant moi qui la méritais.

L'Empereur Inébranlable me fit signe d'approcher.

« Djani, tu as été à Bokhara ? dit-il.

— Oui, mon souverain, répondis-je.

— Quelle est cette belle et grande maison ? reprit-il en me montrant la cathédrale. Est-ce la maison du sultan Mehemed ?

— Non, mon souverain ! répondis-je. C'est la maison de Dieu Très-haut ».

Aussitôt il poussa son cheval contre la porte et heurta rudement du manche de son fouet. La porte s'ouvrit, et Gengiskhan passa sous le porche ; ses barons le suivirent, et derrière eux vint la foule des soldats mongols. En un instant, l'immense cathédrale fut remplie par la cohue ; les musulmans, pâles, effrayés, s'attendant à être égorgés, restaient immobiles, par groupes, mêlés à nos soldats. Un désordre affreux remplit la maison sainte : nos hommes ouvraient les coffres où l'on renferme les livres sacrés, et jetaient les livres sous les pieds des chevaux ; dans les coffres ils mettaient de l'orge, de l'avoine ou versaient de l'eau, pour en faire des auges et des mangeoires.

L'Empereur fit gravir à son cheval les degrés de la Maksourah. Il y a bien longtemps de cela, mais il me semble que j'entends encore retentir les sabots du cheval sur les degrés d'ébène incrustés de nacre et d'ivoire ; il me semble encore voir l'Empereur conquérant du monde se dresser en haut de la chaire à prêcher, casqué et armé, droit sur sa selle. Il leva la main, et aussitôt le tumulte s'apaisa ; nos soldats tapageurs gardèrent le silence.

Notre sire s'adressa aux musulmans. Il leur reprocha leurs trahisons et leurs vices.

« C'est pour vous châtier que je suis venu, s'écria-t-il, car je suis un terrible fléau de Dieu ! »

Comme il terminait, un adjudant entra dans la cathédrale, et cria que les troupes de la citadelle faisaient une sortie. L'Empereur descendit de la Maksourah et sortit de la mosquée. J'entendis sa voix tonnante qui commandait sous le porche :

« Mettez la ville à sac! Le feu partout! »

Je ne pus retenir mon émotion, et je dis à Alak qui venait d'entrer :

« Malheureuse cité! Infortuné pays!

— Bah! répondit Alak, il faut bien que le soldat soit payé de sa peine! »

Le tumulte et le désordre recommencèrent de plus belle dans la cathédrale. On commençait à y apporter du vin, à boire et à festoyer; les facétieux Tibétains de Daïbo amenèrent de vive force les chantres sur l'estrade au fond de l'abside, et leur firent chanter les airs de la Mongolie et du Tibet. Des Mergued du Nord agaçaient leurs chiens pour les faire aboyer et hurler, et augmenter le vacarme. Des Coréens, vêtus de peaux de poisson, entrainaient de graves vieillards, des ulémas, des mollahs dans leurs rondes et les forçaient à danser avec eux. Je sortis le cœur gros. Près du porche, je vis un jeune séïde, les yeux étincelants et les poings fermés, prêt à s'élancer sur les soldats; j'entendis un vieux qui lui disait d'un ton solennel, en le retenant :

« Tais-toi, séïde; c'est le temps de la colère de Dieu qui est arrivé! »

Le soir même, sur le Namaze Ga, pendant que je regardais la ville en flammes, je vis arriver Djébé avec Alak.



L'empereur chevauchait droit devant lui. (P. 114, col. 1.)

« Vous allez partir tout de suite, nous dit le Loup, à Marghouz et à moi. Il n'y a pas un instant à perdre; Soubeguetaï vient d'être repoussé devant Khodjent, et Alak va le renforcer.

— Bien, répondis-je; j'aime autant aller me battre là-bas que de rester ici.

— Oh! dit Djébé, il y en aura pour tout le monde. Djelal-ed-Dine est en campagne avec deux cent mille hommes, et c'est un rude adversaire. Nous, nous allons prendre Samarkand, où il y a cent cinquante mille hommes commandés par trente princes. Okdaï Khan et Djagataï Khan marchent sur Otrar, où Ghaïr Khan, oncle du sultan Mehemed, l'attend à la tête de cinquante mille hommes bardés de fer et de trente mille arbalétriers armés d'arbalètes à lancer le naphte. Djoudji Khan marche sur Djend, dont les habitants ont massacré nos parlementaires. Nous avons une dure noix à casser; seulement, je crois que c'est encore vous autres qui aurez le plus d'agrément à Khodjent.

— Pourquoi donc cela? » dit Alak.

Le Joyeux se mit à rire.

« Oui, reprit-il, vous aurez bien de l'agrément! Je regrette de ne pas y aller avec vous, car il y a là-bas quelqu'un avec qui j'aurais un petit compte à régler. Ce ne sera pas un mince honneur pour un homme de pouvoir dire : C'est moi qui ai mis la main sur la nuque à Timour Melek.

— Le Roi de Fer! m'écriai-je.

— Le Roi de Fer en personne, répondit Djébé; c'est lui qui commande à Khodjent. Vous voyez que je ne vous ai pas trompés, et que vous aurez bien de l'agrément. Je vous conseille d'emporter des armes de rechange, car vous en userez quelques-unes avant de venir à bout de ce lion, de cet éléphant furieux, de ce diable incarné qui a nom Timour Melek.

— C'est bon, dit Alak; je m'en charge, et c'est du prince Avant-Garde qu'on dira qu'il a dompté le Roi de Fer.

— Tâche un peu, répondit Djébé, qu'on ne dise pas du Roi de Fer qu'il a tordu le cou au prince Avant-Garde. On raconte merveille de ses prouesses. Son bras est un ouragan déchaîné. S'il avait un peu plus de cervelle sous son casque, ce serait le premier homme du monde, car pour la loyauté, la chevalerie, la vaillance et la force, il n'a pas son pareil. Mais voilà! c'est le jugement qui lui manque.

— Nous verrons, nous verrons! » dit Alak qui ne se tenait plus d'impatience.

Comme nous allions partir, Djébé me prit à part.

« Djani, me dit-il, tu m'as toujours aimé bien fort; tu es pour moi comme un fils.

— En doutes-tu? m'écriai-je.

— Je n'en doute pas, et c'est pour cela que je te demande un service.

— Parle.

— Il faut prendre Khodjent, c'est l'ordre de l'Empereur. Mais je ne veux pas qu'on dise qu'un autre que moi a tué Timour Melek. Il faut épargner la vie du Roi de Fer!

— Tu sais bien qu'elle m'est sacrée, m'écriai-je les larmes aux yeux. Ne t'ai-je pas raconté vingt fois ce qui s'est passé entre nous?

— Je ne voudrais pas qu'un si grand héros pérît, » reprit Djébé.

Après un instant de silence, il ajouta :

« Je ne voudrais pas qu'il pérît d'une autre main que de la mienne.

— Je serai là pour y veiller, répondis-je ; et puis je suis sûr, en le faisant, d'être approuvé par une autre personne encore. »

Disant cela, je tirai de mon sein le petit bracelet de Raymonde, qui ne m'avait pas quitté depuis le jour où Étienne me l'avait remis à Hang-Tchéou. Alors, ne pouvant contenir mon émotion, je pleurai abondamment, les yeux fixés sur le petit cercle d'or.

Djébé se gratta le nez : c'était la plus vive marque d'attendrissement qu'il donnât.

« Mon enfant, me dit-il, tu m'as toujours affligé avec ta lamentable histoire. Pourquoi ne pas l'avoir épousée, ta princesse aux yeux noirs, puisque tu l'aimais tant.

— Mais puisqu'elle est chrétienne, répondis-je.

— Qu'importe, mon ami! reprit Djébé. Il fallait prendre un bon bâton et la battre jusqu'à ce qu'elle ne fût plus chrétienne. Toi, les moindres difficultés t'arrêtent. »

Je haussai les épaules. Pour Djébé, comme pour tous les Mongols, l'humanité entière était une espèce de très-grande armée, où chacun devait obéir à son chef, où on ne devait aimer que le drapeau, ne croire qu'au Yaça, et où la discipline et le bâton réglaient tout. En dehors de cette idée-là, il ne voulait rien entendre.

Le soir même nous partîmes. Étienne nous accompagnait avec ses machines et chevauchait à côté de moi.

« Ah, sire chevalier, me dit-il quand je lui eus raconté la conversation que je venais d'avoir avec Djébé, bien certainement la bonne demoiselle priera pour vous quand vous serez en face du Roi de Fer. »

Pendant ce temps, j'entendais Alak dire à Marghouz :

« La question est de savoir si je lui porterai un revers croulant sur la tête, ou un coup droit, ou un estoc volant, ou un coup de hache en aille ronde! Ah! ce sera un beau combat. »

J'appelai mes écuyers.

« Savez-vous contre qui nous marchons à présent? leur dis-je. Nous marchons contre ce fameux chevalier avec lequel je joutai devant la grande impératrice, et qui quitta si tristement la bonne demoiselle.

— Ho! dit simplement Plumet.

— Hé! » fit spirituellement l'Écureuil.

Ce fut tout ce que répondirent mes discrets écuyers.

Huit jours après, nous étions devant Khodjent.

Khodjent se dresse sur un rocher escarpé, aux bords du Syr-Daria, noire, sinistre, terrible. Quand Étienne vit ces hautes murailles, ce fleuve mugissant, ces rochers redoutables, il s'écria stupéfait :

« Voici une place comme je n'en ai jamais vu! Mille diables, comment ferons-nous pour la prendre? »

Dès que nous fûmes arrivés, nous apprîmes que Soubeguetaï avait été blessé la veille dans une sortie. Depuis deux mois qu'on assiégeait la place, il ne se passait pas de jour qu'il n'y eût de combat. Timour était partout. Sur le fleuve circulaient des bateaux blindés à l'aide desquels il tombait à l'improviste sur nos lignes. Nos machines avaient jeté tant de pierres, qu'il n'en restait plus. Il avait fallu abattre les arbres, et c'était avec des blocs de mûriers qu'on battait les remparts de Khodjent. Une heure après notre arrivée, Alak prit le commandement et fit donner l'assaut : il fut repoussé. Dans la nuit même, le Roi de Fer fit une sortie et nous tua cinq cents hommes. Le lendemain, nouvel assaut et nouvelle sortie. Cela dura trois semaines ; tout le monde était las. Alak fit réunir tous les paysans des environs et construire une digue colossale pour détourner le cours du fleuve ; par le lit à sec, on put arriver jusqu'au pied des murs et commencer les travaux de sape. Une sortie du Roi de Fer les bouleversa. Pour empêcher ses bateaux de circuler, nous barrâmes le Syr avec une formidable chaîne de fer. Peu à peu nous resserrions pourtant les assiégés. Ils perdaient du monde dans ces perpétuels combats : il ne devait plus en rester beaucoup. La rage au cœur, nous apprîmes les victoires des nôtres à Samarkand, à Otrar, à Djend, et la marche des fils de l'Empereur sur le Kharezm, pendant que nous restions cloués devant ce maudit Khodjent, où une poignée d'hommes nous arrêtait.

« Il faut en finir, dit un jour Alak. Demain il faut prendre Khodjent, ou nous faire tuer tous!

— Prenons Khodjent, répondit Marghouz. Je ne demande pas mieux. »

Le lendemain, au lever du soleil, trois colonnes se jetaient sur Khodjent. Alak commandait celle du centre ; Marghouz et moi, celles de gauche et de droite. De mon côté, en un instant les remparts furent escaladés, malgré la grêle des traits et des pierres. Montant le premier à l'échelle, la tête couverte par mon bouclier, je sautai sur le chemin de ronde, et je me mis à sabrer tout ce qui m'approchait. Après un rude combat, j'arrivai à m'emparer d'une tour et à m'y maintenir. Je regardais à ma gauche pour voir où on en était, quand je vis que du côté d'Alak nos échelles avaient été brisées et qu'on emportait Alak lui-même évanoui. Toutefois je fis planter la bannière bleue sur la muraille, attendant qu'on vînt m'appuyer, et prêt à défendre jusqu'à la dernière extrémité le pan de mur que j'avais conquis.

Tout à coup un chevalier de haute taille s'avança sur moi, le long de la muraille ; il était suivi d'une dizaine d'autres et tenait une grande hache à la main. Il ne fut pas difficile de le reconnaître ; il était nu-tête : c'était Timour Melek.

Autour de moi, les arcs se tendirent.

« Visez à la tête, visez à la tête! » dirent cinq ou six voix.

Le Roi de Fer ne parut même pas s'en apercevoir. Il fit signe à ses gens de s'arrêter, et s'avança tout seul vers moi. D'un geste, j'interdis aux miens de tirer, puis je remis le sabre au fourreau. Timour Melek marcha droit à moi, et me tendit tranquillement la main. Son visage n'exprimait ni amertume, ni colère; il était, comme toujours, calme, doux et un peu hautain.

« Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu, Djani, me dit-il tranquillement. Bien des choses se sont passées, bien des vaillants sont morts. Dis-moi, as-tu réussi à mettre la demoiselle Raymonde en sûreté?

— J'y ai réussi, répondis-je. Elle est en Syrie, et s'il plait à Dieu, elle y est heureuse.

— Dieu est le maître, dit encore Timour. A présent que prétends-tu fai e ici?

— Prendre Khodjent d'abord, et te sauver ensuite. »



Djébé me mit la main sur l'épaule. (P. 113, col. 1.)

Timour sourit.

« Prendre Khodjent n'est pas difficile, me dit-il. Je n'ai plus que cent hommes avec moi, et vous êtes quarante mille. Quant à me sauver, j'y ai pourvu moi-même. Regarde! »

Il me mit la main sur l'épaule et me montra le fleuve du doigt. Douze barques blindées s'y trouvaient sous rame, et je voyais qu'on se hâtait de les charger. Mais je voyais aussi que la rive droite fourmillait de cavaliers mongols et qu'une autre troupe passait le fleuve à la nage. A mon tour je montrai tous ces cavaliers à Timour, puis je lui montrai la chaîne qui barrait le fleuve, et je lui dis:

« Tu ne pourras pas forcer le passage. »

Il sourit encore, me prit par la main et me dit:

« Adieu, Djani. Vous tenez Khodjent, mais Timour Melek, vous ne le tiendrez jamais! »

Aussitôt, il descendit en courant l'escalier du rempart. Je le vis s'embarquer, juste au moment où les nôtres achevaient de passer le fleuve. Des deux rives, une pluie de flèches tomba sur les barques; elles approchaient rapidement de la chaîne. Soudain le Roi de Fer se dressa: sa grande hache étincela; l'eau jaillit en écume: les barques passèrent. D'un seul coup de hache, Timour Melek avait tranché la chaîne. Je le vis encore un instant debout sur son bateau, défiant du geste les nôtres stupéfaits. Puis le bateau disparut dans le lointain. Alors seulement il se fit un grand mouvement sur la rive. Je vis Alak, revenu de son évanouissement, monter à cheval, la tête entourée de linges sanglants, et j'entendis la voix de Soubeguetaï qui criait:

« Au galop! A la poursuite! Il faut rattraper ce démon! Mort ou vif, il nous le faut! »

Trois mille hommes s'élancèrent à la poursuite de Timour Melek. Pour nous, notre tâche était finie; Khodjent avait succombé. Nous allâmes rejoindre la grande armée, qui sous les ordres des trois fils de l'Empereur, Djoudji, Okdaï et Djagataï, envahissait le Kharezm. Pendant ce temps, l'Empereur en personne, avec son plus jeune fils, son préféré Touloui, marchait à la conquête du Khoracan, où Djelal-ed-Dine tenait bon avec ses Turkomans, ses Persans et ses Afghans, et venait même de battre Houtoukton Noyane près de Kaboul. J'assistai aux sanglantes batailles qui se livrèrent autour d'Ourguendj, et au siége de cette place qui dura sept mois.

Après la prise d'Ourguendj, tout le Kharezm nous fut soumis, et Timour Melek disparut. Bientôt, nous apprîmes que l'Empereur de son côté avait soumis le Khoraçan et poussé Djelal-ed-Dine jusqu'aux confins de l'Inde. Là, sur les bords de l'Indus, le héros kharezmon avait livré aux nôtres une bataille désespérée; vaincu, presque seul, il avait sauté tout armé dans le fleuve et l'avait traversé à la nage. L'Empereur Inébranlable envoya à sa poursuite Dourbaï Noyane et Belà Noyane, qui pénétrèrent jusqu'au centre de l'Inde. Nous, cependant, nous reçûmes l'ordre de marcher contre le Sultan Mehemed, Pôle de la Foi en personne, et d'en finir avec lui. Djébé nous commandait, ayant sous ses ordres Soubeguetaï le Hardi, et Tougatchar le Koungrad. Nous conquîmes Balkh, Hérat et Nichapour; de là nous partîmes pour soumettre le Mazenderan, poussant le Sultan devant nous. Nous pénétrâmes dans la forteresse d'Itâl, qu'on disait imprenable, et nous nous emparâmes des trésors, de la femme et des enfants du Sultan Mehemed. Le Sultan lui-même mourut de chagrin à cette nouvelle. Lui, le Pôle de la Foi, qui avait régné sur l'Iran et le Touran, sur la lointaine Arabie et sur l'Inde, qui avait fait trembler le Khalife de Baghdad, commandeur des Croyants, et le César de Rome aux poings dorés, mourut abandonné, fugitif, sur le bord aride de la mer des Corbeaux. A l'endroit où il mourut, on ne trouva même pas de linceul, et on l'enterra enveloppé de sa pelisse.

L'an 618, année du Cheval, nous conquîmes le Caucase et le pays des Bulgares. En 619, année du Bélier, nous vainquîmes les Russes à la glorieuse bataille de la Khalkha, qu'on se rappellera encore des milliers d'années.

Toute la plaine du Kiptchak nous fut alors soumise, et nous revînmes tranquillement à Karakoram, où l'Empereur Inébranlable nous accueillit par de grandes fêtes. En 623, nous marchâmes avec lui contre le Tangout et le Tibet; hélas! c'est à la fin de cette année, de cette fatale année du Porc, que la grande âme de l'Empereur Inébranlable quitta son corps. J'assistai à ses funérailles. J'entendis les chants funéraires que composa son vieux compagnon Kilukène le Hardi. Son fils aîné Djoudji et son fidèle Bogordji l'avaient précédé de deux ans dans la tombe. Okdaï lui succéda, puis son fils aîné Gaïouk, qui mourut en 653. Je restai dans le Mavera-an-Nahr qui appartenait à Djagataï, vassal de son neveu Gaïouk. Puis je rejoignis Baton, le bon Sire, Padichah du Kiptchak, fils de Djoudji, vassal pareillement de Gaïouk. Djébé s'était rangé sous sa bannière; comme chef de toumane et haut baron de l'Empire, j'assistai à la conquête de Moscou, à celle de la Pologne, de la Hongrie, et à cette grande et glorieuse bataille de Liegnity où Djébé, mettant le sceau à sa gloire, défit les Allemands, par ordre du bon Khan, de notre Sire Baton. En 1244 (supputation chrétienne), pas un chien ne se serait permis d'aboyer de par le monde sans la permission de l'Empereur mongol, du Khaghan de Karakoram. Cette même année, l'Empereur ayant ordonné à Batou le bon Sire d'envoyer des ambassadeurs aux Francs de Syrie, au Kalife de Bagdad, au Soudan d'Égypte, pour leur ordonner de lui payer le tribut, je fus choisi pour cette mission, et je partis accompagné de mes deux vieux écuyers, après avoir fait mes adieux à Djébé et à Marghouz. Alak avait été tué en Hongrie et Mahmoud Yelvadj était mort depuis longtemps.

A suivre. LÉON CAHUN.



L'AFRIQUE CENTRALE[1]

III

LE SECOND VOYAGE DE STANLEY

Nos lecteurs connaissent tous la magnifique expédition du *reporter* américain Stanley à la recherche de Livingstone. Depuis, l'intrépide journaliste a de nouveau repris la route de l'Afrique, cette fois dans le but audacieux de résoudre complétement la question des sources du Nil. Arrivé en 1874, il s'est mis courageusement à l'œuvre.

Tout est extraordinaire dans ce voyage. On a sou-

1. Suite et fin. — Voy. pages 55, 71, 86 et 103.

vent discuté sur les avantages et les inconvénients des expéditions collectives et des voyages isolés : l'entreprise de M. Stanley ne ressemble à rien de ce que nous connaissons. C'est une véritable expédition armée. Le journaliste américain, suivi d'une troupe de plusieurs centaines d'hommes militairement équipés, marche résolûment, non comme Baker et ses Égyptiens à la conquête politique de vastes territoires, mais à la conquête scientifique de terres inconnues. Rien de semblable ne s'est jamais vu dans l'histoire des découvertes. Ce que d'autres essayent par le temps et la persévérance, Stanley va l'emporter de haute lutte par l'audace et l'énergie. Il va devant lui, s'ouvrant sa route au milieu de populations défiantes, stupéfaites et contenues à la vue de cette étrange caravane. Il arrivera, n'en doutons pas. Ce que nous craignons pour lui, c'est le retour. En attendant, les dépêches se succèdent, et chaque nouvelle lettre apporte une découverte nouvelle.

L'expédition quitta Bagamoyo le 17 novembre 1874, et dès les premières marches Stanley se félicite des heureux auspices sous lesquels le voyage se présente. Ce ne sont plus les cris de désespérance des expéditions précédentes, qui ne voient devant elles que périls, obstacles, impossibilités. « J'ai eu, dit-il, un succès sans précédent dans ma marche à partir de l'océan Indien ; rien ne s'est réalisé des mécomptes, des échecs que l'on pouvait prévoir. Ni retards vexatoires, ni désertions fréquentes, ni découragement de mes hommes, aucune des contrariétés que je craignais de rencontrer. Nous approchons d'Ounyanyembé dans un temps relativement très-court. Nous avons eu jusqu'à présent moins de maladies, moins de tracas, et en somme une bien meilleure réussite, qu'aucune expédition qui ait jamais pénétré dans l'intérieur de l'Afrique. »

Plus tard, dans la route aventureuse d'Ounyanyèmbé au lac Victoria, l'expédition eut cependant de rudes épreuves à traverser. Un jour, Stanley lui-même faillit désespérer. « Nous avancions à travers des alternatives de bons et de mauvais jours, — plus de mauvais que de bons, — ayant beaucoup à souffrir de furieuses rafales et de pluies diluviennes. Des hommes mouraient de fatigue et de faim, beaucoup étaient laissés malades en arrière, beaucoup nous abandonnaient. Promesses ou menaces, bonnes paroles ou punitions, rien n'y faisait : l'expédition semblait condamnée.... » Tout n'est pas perdu néanmoins, grâce aux quelques matelots anglais dont il avait formé le noyau de sa troupe africaine. « Les blancs, continue Stanley, bien qu'ils n'eussent pas été pris, assurément, dans la fine fleur de la société anglaise, accomplissaient seuls leur tâche bravement, sans défaillance, avec une constance héroïque, » — exemple frappant de l'instinct du devoir qu'inspire le sentiment de la supériorité morale.

M. Stanley donne de nombreux et importants détails sur la configuration, l'aspect et la nature des pays qu'il traverse, aussi bien que sur les populations au milieu desquelles il s'est engagé. Il faut lire ses lettres pour se rendre compte de tout ce qu'il a fallu ici à cet homme étonnant de tact, de patience et d'énergie. Une seule fois, pris à l'improviste et par trahison, il lui fallut en venir aux coups. Vingt ou trente de ses hommes furent massacrés, mais il y eut de terribles représailles.

Au bout du troisième mois depuis la côte, on arrive en vue du lac Victoria.

« Enfin, s'écrie M. Stanley avec un long soupir de satisfaction, enfin, après nos longues marches, nous voici campés à deux cents mètres du Victoria, dont je contemple les eaux doucement agitées. Qu'il me tarde de lancer le *Lady Alice*[1] et de m'aventurer à explorer les mystères du lac ! Bien que sur ses bords, je suis aussi ignorant de sa configuration et de son étendue qu'on peut l'être en Angleterre ou en Amérique. J'ai questionné et requestionné sur ce sujet les habitants d'Outchambi; aucun n'a pu me dire si le lac n'est qu'une seule pièce d'eau ou s'il en forme plusieurs. J'ai entendu prononcer une multitude de noms étranges; mais si ces noms désignent des pays ou des lacs, c'est ce qu'il m'est impossible de deviner à travers le vague de ces rapports. Dès que je vais avoir fini ma lettre, les pièces du *Lady Alice* vont être réunies, et le premier bateau anglais qui ait jamais vogué sur un lac africain va commencer sa mission. Je ne me reposerai pas que je n'aie reconnu jusqu'au dernier recoin, jusqu'à la dernière crique du pourtour du Victoria.... »

« J'entends, dit-il plus loin, rapporter d'étranges choses sur les contrées qui bordent le lac, et mon impatience de me mettre à l'œuvre s'en augmente d'autant. On me parle d'un territoire habité par des nains, d'un autre habité par des géants... Ce ne sont peut-être que des contes populaires : j'espère être bientôt à même de voir et de vérifier de mes propres yeux. »

L'ardent explorateur a en effet entrepris, et il avait presque achevé, au départ de sa dernière lettre, la reconnaissance, bien mieux, le levé du pourtour du lac. Il en a fait la carte, qui est arrivée en Angleterre. Il y a consacré deux mois entiers. « J'ai été absent de notre camp pendant cinquante-huit jours, et durant ce temps nous avons relevé, avec mon brave petit bateau, plus de mille milles (plus de 1600 kilomètres) de côtes. Il reste encore à explorer une partie de la côte du sud-ouest. Nous ne quitterons pas le Victoria que je n'aie mené l'œuvre à terme. »

Pendant que Stanley relevait ainsi pour la première fois la forme du grand lac Victoria, l'expédition égyptienne, commandée par le lieutenant Gordon, qui, elle, s'avance en conquérante dans l'in-

1. Le *Lady Alice* est un bateau à vapeur d'une construction particulière, susceptible d'être monté et démonté avec facilité, et que Stanley avait apporté avec lui d'Angleterre.

térieur de l'Afrique, vient de reconnaître le grand lac Albert, découvert par Baker. Le colonel Gordon a exécuté le périple complet de ce lac sur le bateau à vapeur le *Khédive*. Il a été reconnu que la longueur de ce lac ne dépasse pas 130 kilomètres et qu'il n'est jamais en communication avec le Tanganyika. Le Nil lui sert de déversoir, et ses eaux se jettent dans le lac Victoria; comme Speke l'avait annoncé.

Tel est le résultat des dernières explorations dans l'intérieur de l'Afrique. On voit avec quelle rapidité le voile se déchire, et on peut dès aujourd'hui prévoir sans témérité le moment où ces vastes et beaux pays seront livrés à l'influence bienfaitrice de la civilisation. Désormais l'on sait que cette immense région, qui ne figurait sur nos cartes que comme un vaste désert entrecoupé de marais pestilentiels, est un des plus beaux pays du monde. Dans cinquante ans peut-être, les grands lacs de l'Afrique seront sillonnés par des bateaux à vapeur et leurs bords seront couverts de colonies florissantes. Espérons qu'à ce moment la France aura su prendre la part à laquelle elle a droit dans cette grande œuvre de civilisation.

Louis Rousselet.

LE LION

Buffon est allé trop loin quand il a prêté au lion un caractère généreux, magnanime; mais il n'a rien exagéré en lui attribuant de la noblesse dans la physionomie, de la fierté dans le regard, de la majesté dans la démarche. Aucun animal n'est plus véritablement beau; chez aucun on ne rencontre au même degré l'image de la force, unie à la souplesse et à la légèreté, et surtout une expression aussi frappante de puissance tranquille, d'audace contenue, d'imposante gravité. Voyez le lion dans une ménagerie, parcourant sa loge d'un pas lent et régulier, avec une sorte d'indifférence hautaine, ou bien couché, immobile, la tête haute, le regard fixe et assuré, l'air sévère; quand on lui apporte sa nourriture, il ne s'agite pas, ne se démène pas comme le tigre, comme la panthère, comme l'hyène; il se lève simplement et regarde; tout au plus la flamme de ses yeux et un mouvement presque imperceptible de sa queue révèlent-ils ce qu'il ressent; il semble mettre sa dignité à ne manifester aucune impatience, aucun désir, à attendre qu'on le serve. On a surnommé le lion « le roi des animaux »; ce titre lui convient si bien, que le premier venu, l'homme du peuple qui n'a pas consulté les livres, de lui-même le trouve et le lui décerne.

La force du lion dépasse encore ce qu'annonce sa robuste apparence. Il ne craint pas d'attaquer des buffles, des rhinocéros, de jeunes éléphants. Les antilopes, les sangliers sont pour lui ce qu'est la souris pour le chat. Il est vrai que, comme ce dernier, il n'aborde pas ses victimes ouvertement et en face : il les surprend, il se jette sur elles à l'improviste. Il inspire à tous les habitants du désert et des forêts une telle épouvante, qu'il ne pourrait jamais approcher d'eux s'il n'employait la ruse. Dès que son rugissement lointain ou l'odeur particulière qu'il répand avertissent de sa présence, les gazelles, qui sont toujours sur leurs gardes, s'enfuient effarées à travers les broussailles, les singes s'élancent avec des cris perçants au sommet des arbres, le zèbre et la girafe s'éloignent au galop. C'est la nuit que le lion se met en campagne et cherche sa proie; il se tapit dans un buisson ou sous un rocher, souvent près d'une source où les ruminants ont coutume d'aller boire; quand l'un d'eux arrive, il rampe en silence vers lui jusqu'à ce qu'il soit à portée, puis, d'un seul bond, franchissant une distance de vingt-cinq, de trente pieds, il lui tombe sur les épaules et, de quelques coups de dents, lui broie les vertèbres du cou. Les nuits d'orage, entrecoupées d'éclairs et de pluies torrentielles, ne l'arrêtent pas; au milieu du désordre et du tumulte de la nature, qui terrifie les autres animaux, il devient encore plus hardi; les roulements du tonnerre l'excitent, l'irritent comme un défi, et il y répond par des rugissements répétés.

Les bêtes de somme, chevaux et chameaux, les troupeaux de bœufs et de moutons ne sont pas épargnés par le lion, et un mur, une palissade de dix ou douze pieds de haut ne les met pas à l'abri de ses atteintes. Un naturaliste allemand, M. Brehm, qui a exploré l'Afrique, décrit une scène bien fréquente dans les villages du Soudan et dans les campements des nomades : Le soleil vient de descendre derrière l'horizon; le pasteur nomade a fait rentrer son troupeau dans la sériba, espèce de camp retranché entouré d'une palissade de huit à dix pieds, épaisse de trois ou quatre et formée de branches épineuses de mimosa. La nuit tombe; le camp se prépare au sommeil; les brebis appellent les agneaux, les vaches que l'on vient de traire se couchent, le pâtre s'est retiré avec sa famille dans sa tente; bientôt un profond silence règne partout. Soudain la terre tremble, l'air, violemment ébranlé, lui a communiqué ses vibrations : le rugissement d'un lion a retenti dans le voisinage. L'effroi, le désordre, l'effarement se sont mis dans le camp : les brebis se précipitent au hasard et vont se heurter contre les broussailles, les chèvres poussent des bêlements lamentables, les bœufs et les vaches se serrent les uns contre les autres, les chameaux essayent de briser leurs liens pour fuir, les chiens hurlent et vont se réfugier contre la tente de leur maître. Celui-ci, tremblant, consterné, sait à quelle dangereuse visite il doit s'attendre, et il ne peut rien pour s'y opposer. Quelques instants après, le lion saute par-dessus la palissade, et le voici dans l'intérieur de l'enceinte. Un coup d'œil lui suffit pour choisir sa victime; d'un coup de patte il abat une génisse



Il répond au tonnerre par des rugissements répétés. (P. 120, col. 2

et il lui brise le cou entre ses puissantes mâchoires. Fièrement campé sur sa proie, les yeux flamboyants, il grogne sourdement et fouette l'air de sa queue; il a l'air de faire parade de son triomphe et de défier qui que ce soit de venir lui disputer sa capture. Enfin il va se retirer; il saisit dans sa gueule, par le milieu du corps, la génisse morte, s'élance, et, avec ce pesant fardeau, franchit de nouveau la clôture. Le lendemain, au jour, le pasteur examinera la trace de son passage sur le faîte de la haie et le trou qu'il a fait dans le sable en retombant de l'autre côté. A un kilomètre de là, en suivant l'empreinte laissée sur le sol par les larges pattes du ravisseur, on trouvera, derrière quelque buisson, le cadavre de la génisse aux trois quarts dévoré.

Heureusement ce terrible carnassier ne recherche pas l'homme; il a pour lui une sorte de crainte ou de respect. En général, à l'approche d'un homme, ou le lion se tient caché dans son repaire, ou bien il prend la fuite; si le pays est couvert de bois, de broussailles, il se retire d'abord doucement, sans bruit; puis, quand on ne peut plus le voir ni l'entendre, il se sauve le plus vite possible en faisant de grands bonds. Sur un sol nu, où rien ne peut le dérober à la vue, il procède autrement : il n'ose pas bondir; on dirait qu'il ne veut pas avoir l'air de fuir devant l'homme, qu'il craint de compromettre sa dignité; il tourne et retourne, comme s'il rôdait au hasard sans songer à rien, mais en s'éloignant toujours. Pour l'arrêter dans sa retraite, on n'a qu'à agiter les bras, à frapper des mains, à l'appeler : il interrompt aussitôt sa marche, il regarde fixement; au bout de quelques instants, quand tout mouvement et tout bruit ont cessé, il continue à s'éloigner.

Mais quand il est poursuivi, menacé, le lion devient très-redoutable; quel que soit le nombre de ses ennemis, il accepte résolûment le combat et il se défend avec un indomptable courage. Le docteur Livingstone raconte que, chassant un jour avec les habitants d'un village de l'Afrique centrale, il tira sur un lion et le frappa de deux balles. Il n'eut pas le temps de recharger son fusil : la bête fauve, quoique blessée mortellement, s'élança sur lui, le renversa et le maintint avec une patte cloué par terre. Se voyant couché en joue par un autre chasseur, le lion se jeta sur ce nouvel adversaire et le mordit à la cuisse. Un troisième s'approchant la lance à la main, il trouva encore la force de l'assaillir et lui déchira l'épaule. Après ce dernier effort, il s'affaissa, il était mort : c'est donc au milieu des tortures de l'agonie que l'héroïque animal avait soutenu cette lutte. Les faits de ce genre abondent. Le célèbre chasseur Jules Gérard rapporte qu'un lion mit en fuite une troupe de deux cents Arabes armés de bons fusils : il avait tué un homme et en avait grièvement blessé six.

E. Lesbazeilles.



LES GANTS[1]

L'histoire des gants, comme celle du costume, est intimement liée à l'histoire de la civilisation. A l'origine, les gants sont en peaux de bêtes pour les agriculteurs; recouverts d'écailles métalliques pour les hommes de guerre; en peau fine, en soie brodée d'or pour les mains délicates. Ces trois divisions correspondent, en effet, aux temps barbares, au moyen âge et à la renaissance. Avant d'arriver à l'époque moderne, nous allons étudier leurs transformations successives.

Le mot *gant* vient de la basse latinité, *wantus*, mot qui est d'origine germanique; en provençal *guan*, en catalan *guant*, en espagnol *guante*, en italien *guanto*, en suédois *wante*.

L'origine des gants remonte à la plus haute antiquité. Il en est parlé dans la *Bible*, aux Livres de *Ruth* et des *Rois*. La supercherie à laquelle eut recours Jacob pour extorquer la bénédiction d'Isaac servirait, à elle seule, pour établir la preuve de l'usage des gants de peaux de bêtes aux temps bibliques.

Après la Bible, nous retrouvons leur trace dans l'*Odyssée*, et nous voyons Laërte arracher les épines dans son jardin, les mains préservées par des gants de cuir.

Xénophon en attribue le premier usage aux Perses.

Athénée parle d'un célèbre glouton qui arrivait au festin les mains gantées, pour manger plus vite et plus aisément, tandis que les autres convives attendaient que les viandes fussent assez froides pour les toucher.

Les gants étaient connus des Grecs et des Romains; mais l'usage n'en était guère utile qu'aux agriculteurs. Virgile montre le vieil Eutelle déposant en *ex-voto* ses gants plombés. après la victoire. A Rome, Scipion Nasica mécontente un électeur aux mains calleuses, en lui faisant une question sur celui qui avait fabriqué ses gants.

On trouve sur des urnes sépulcrales antiques des images gantées. Il en existe plusieurs sur la colonne Trajane. Pline le Jeune, en voyage, fait prendre des gants à son secrétaire pour qu'il puisse continuer d'écrire malgré le froid.

Il est question des gants dans les *Capitulaires* de Charlemagne et dans les *Acta Sanctorum* : *Chirothecas vulgo wantos vocant*. Il en est fait mention dans la *Chanson de Roland*, dans le *Roman de la Rose*, dans Froissart, etc.

Sous Philippe Auguste, le gant jeté sert d'invita-

1. Sous ce titre: LES USAGES MONDAINS, nous avons posé la question suivante dans le *Supplément du Journal de la Jeunesse* du 4 décembre 1875, n° 15:

Quelle est l'origine des gants? Pourquoi font-ils partie du costume moderne? Pourquoi est-on tenu de les garder ou de les ôter, selon les circonstances?

Nous avons fondu les réponses dans l'étude générale qu'on va lire, et les noms de nos correspondants seront publiés dans un des prochains suppléments.

tion pour en appeler au *Jugement de Dieu*. Celui qui relève le gant accepte le défi.

Lorsque Conradin se vit ravir la couronne et la vie par le duc d'Anjou, il protesta en montant sur l'échafaud et jeta son gant au milieu de la multitude, demandant qu'il fût transmis à un prince de sa maison. Ce gant, ramassé par un chevalier, fut porté à Pierre, roi d'Aragon, qui, en vertu de cette transmission indirecte, fut couronné ensuite à Palerme.

Le *gantelet* étant un symbole de provocation en champ clos ou d'assignation en justice, c'est sans doute pour cette raison qu'il fallait avoir les mains nues pour se présenter devant un supérieur, pour signer l'acte de mariage, imposer les mains dans la cérémonie du baptême, approcher de la Sainte Table, entrer dans un lieu qui commandait le respect. On lit dans la *Vie de saint Vaubourg* qu'un clerc étant entré dans une église sans ôter ses gants, ils restèrent collés à sa peau.

Il était défendu aux juges royaux de siéger avec des gants. Les magistrats du ministère public n'étaient pas astreints à cette règle; mais leurs gants étaient en fil. Comme trace des anciennes prohibitions, il est encore défendu de porter témoignage en justice la main gantée. Suivant l'étiquette du cérémonial de cour, on ne pouvait paraître que les mains nues devant le roi, les princes et les princesses.

Les gants étaient aussi le symbole de l'autorité, et ceux qu'on bénissait à Reims, dans la cérémonie du sacre, exprimaient que le Roi tenait son autorité de Dieu. L'investiture par le gant indiquait la remise des pleins pouvoirs.

C'est en vertu de ce principe traditionnel que le gant servait à reconnaître la suzeraineté du seigneur. Pour lui rendre hommage, le vassal déposait ses gants et son épée. On appelait encore « gants » une redevance féodale, et le don du gant marquait autrefois le transport de la propriété.

L'usage des gants fut adopté en France par le clergé. Le concile d'Aix fit un règlement sur leur usage. Le concile de Poitiers les frappa d'interdiction, pour les causes qui avaient autrefois nécessité les *Lois somptuaires*.

« Les cités commerçantes, dit Gœthe dans ses *Mémoires*, offraient solennellement des gants pendant la cérémonie qui précède l'ouverture des foires de Francfort. Le renouvellement de leurs franchises se constatait aussi par des dons symboliques offerts en plein sénat au prévôt de la ville. Voici comment, dans mon enfance, on nous rappelait le souvenir de cette cérémonie : Les échevins se réunissaient dans la grande salle impériale, le prévôt les présidait, et le greffier appelait les causes qu'on avait à dessein remises à ce jour-là. Tout à coup une musique bizarre, qui annonçait pour ainsi dire l'arrivée des siècles passés, se faisait entendre, et trois fifres, la tête couverte, le corps enveloppé dans des manteaux galonnés, se présentaient à la barre en soufflant, l'un dans une musette, l'autre dans un basson, et le troisième dans un hautbois. Alors les magistrats suspendaient la séance, l'envoyé d'une des villes Hanséatiques entrait avec sa suite, et présentait au prévôt les dons symboliques. Ces dons consistaient en échantillons des denrées dont se composait le commerce principal de la cité. Selon l'antique usage, le poivre les représentait toutes ; aussi l'envoyé déposait-il devant le prévôt un grand poivrier en bois sculpté, puis il plaçait sur ce vase une paire de gants ornés de glands et de broderies en soie. Ces gants étaient le signe d'une protection accordée avec bonté et acceptée avec reconnaissance. Les empereurs, dans les cas extrêmes, n'hésitaient pas à envoyer ce gage d'alliance aux villes impériales. Après avoir déposé auprès du vase une baguette blanche, sans laquelle il n'y avait pas autrefois d'actes vraiment authentiques, l'envoyé prononçait sa harangue et se retirait avec les fifres. »

Les gants ont encore une signification symbolique dans la cérémonie du baptême, et il est d'usage d'offrir une paire de gants à la marraine.

Les Espagnols avaient l'habitude d'offrir des gants aux messagers de bonnes nouvelles. Cet usage s'introduisit en France et donna naissance à différents proverbes :

Se donner des gants pour s'attribuer le mérite d'une chose.

Prendre des gants, *mettre des gants*, pour signifier qu'on agit ou qu'on parle avec cérémonie.

Un troisième proverbe semble inviter à s'en affranchir au besoin :

Chat ganté n'a jamais pris de souris.

Nous mentionnerons aussi le gant du *Champion*. En Angleterre, à l'avénement du roi ou de la reine et à leur mariage, le gentilhomme investi de la fonction de *Champion du Roi* ou *Champion de la Reine* fait annoncer dans la capitale par des hérauts qu'il jette le gant, en signe de défi, à tout sujet qui aurait la volonté d'élever une protestation. Cette coutume a été encore mise en usage lors de l'avénement de la reine Victoria.

Au moyen âge, les gantelets recouverts d'écailles métalliques font partie intégrante de l'armure des chevaliers. Encore aujourd'hui, pour les hommes d'épée, la manœuvre des armes blanches est plus sûre et plus facile avec les mains gantées. Sous la féodalité, outre les *gantelets*, il convient de mentionner les *gants de fauconnier*, faits de cuir de buffle, les gants de peau de cerf et de chamois. Plus tard, le gant reste comme préservatif contre le froid et la contagion de certaines maladies. Aux XV[e], XVI[e] et XVII[e] siècles, les gants étaient ornés de broderies et de dorures. Les modes italiennes, qui prédominaient alors en Europe, n'avaient garde d'oublier cette partie du costume.

A suivre. CHARLES JOLIET.

LA PETITE DUCHESSE[1]

XI

Les professeurs d'Alberte.

Alberte a repris ses études; mais non point hélas! pour sa plus grande distraction. Trois fois par semaine la grande bibliothèque située au second étage de l'hôtel, est soigneusement époussetée par Méril. C'est là que les professeurs de toute science sont admis tour à tour à infuser quelque peu de leur savoir à la petite transfuge du Sacré-Cœur. Ce jour-là Mme Méril installe sa table de travail dans une des embrasures, et Alberte se tient devant une large table ou devant son piano, ou devant le chevalet, et attend le professeur en bâillant entre ses doigts.

« Pan, pan, pan! »

La porte s'ouvre devant un grave monsieur que Méril a conduit; Alberte se lève, ils se saluent, s'asseyent, et pendant une heure la plume grince sur le papier ou la note vibre dans le clavier, ou le crayon trace des profils plus ou moins grecs. Tous ces professeurs sont des hommes choisis, triés sur le volet, qui donnent consciencieusement leur leçon à la petite duchesse. Eux aussi appellent Alberte la petite duchesse. Pour dissimuler sa timidité, elle a pris avec eux un air excessivement guindé et ils ont à peine entendu le son de sa voix. Naturellement cette manière d'étudier ennuie profondément Alberte, qui regrette les études faciles du Sacré-Cœur; mais elle ravit Mme de la Rochefaucon. Le docteur lui a interdit le second étage; mais elle sait par Mme Méril que tout se passe bien, qu'Alberte écoute attentivement ses professeurs. Ceux-ci lui donnent d'excellentes notes et cela lui suffit.

Elle ne s'aperçoit pas qu'Alberte perd tout enjouement, et elle donne le beau nom de sérieux à ce qui ne mérite que celui d'ennui. Alberte ne travaille pas, elle fait tout juste ce qui lui est commandé et se contente d'assister de corps à ses leçons.



La leçon de dessin. (P. 124, col. 1.)

Un matin, c'était un dimanche, elle se réveilla encore plus triste que d'habitude. Depuis trois jours il pleuvait à verse et le jardin lui-même lui avait été défendu. La duchesse paraissait de son côté beaucoup plus souffrante et la petite fille avait dîné seule la veille dans la sombre salle à manger.

Aussi, prise de paresse et de découragement, elle ferma ses livres, ses cahiers, et se mit à jouer avec son petit Jean. Mais ce petit Jean-là ne pouvait être longtemps une distraction pour elle, et bientôt elle s'assoupit paresseusement, son poupard dans ses bras.

Tout à coup elle s'entendit appeler.

Elle ouvrit les yeux. Elle n'avait pas reconnu la voix de Méril, et cependant c'était bien Méril qui était là devant elle, la figure rayonnante.

« Mademoiselle, dit-il, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Le docteur recommande l'air du midi à Mme la duchesse.

— Eh bien! répondit Alberte sans enthousiasme.

— Eh bien! on a précisément télégraphié aujourd'hui à Mme la duchesse pour lui annoncer qu'on allait louer la villa où elle a passé plusieurs hivers, et je vais au télégraphe porter la réponse qui dit que nous partons pour Cannes demain soir.

— Moi aussi? s'écria Alberte.

— Mme la duchesse a donné des ordres pour vos bagages.

— Ah! quel bonheur, Méril! Il y a des enfants à Cannes, n'est-ce pas?

— Oh oui!

— Et je les verrai?

— En vous promenant, vous ne manquerez pas de rencontrer les petites ramasseuses de fleurs d'oranger.

— Enfin des petites filles! s'écria Alberte. Depuis que je suis entrée chez ma tante, je n'ai pas vu l'ombre d'un enfant de mon âge.

— Cependant mademoiselle va le dimanche à Saint-Thomas d'Aquin.

— Oui, quand ma tante arrive, on s'écarte et même les petites pauvres s'en vont. Je vous assure, Méril, que je suis enchantée de partir. Voyager, c'est charmant! »

Méril sourit, puis prêtant l'oreille:

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90 et 106.

« On attelle, dit-il, Mme la duchesse va à la messe. »

Alberte se leva précipitamment et procéda à sa toilette de rue. Puis elle descendit son livre à la main et attendit sa tante sur le perron. Les beaux chevaux brillamment harnachés attendaient aussi et ne donnaient d'autres signes d'impatience que de secouer la tête de haut en bas, ce qui voilait ou dévoilait tour à tour leur large frontal. pourpre Pour cette messe du dimanche, le grand équipage était toujours de rigueur. Le cocher et le valet de pied revêtaient leur grande livrée d'hiver, redingote traînante, chapeau richement galonné d'argent, fourrures épaisses et noires.

Quand la duchesse parut sur le perron, le cocher fit un mouvement, et le marche-pied de la calèche se trouva de niveau avec la première marche. La duchesse drapait correctement sa taille majestueuse dans une longue mante de satin toute doublée de martre zibeline, sa tête était entourée de fichus soyeux, et son visage couvert d'un voile si épais, que l'on ne distinguait pas ses traits. Elle monta en voiture, Alberte s'assit à ses côtés.



Ils revinrent sous le même parapluie. (P. 126, col. 1.)

L'enfant aurait bien voulu parler de ce voyage imprévu dont sa pensée était remplie ; mais aux premiers mots qu'elle prononça, la voix de la duchesse tout assourdie par ses dentelles s'éleva pour lui dire qu'il lui était interdit de parler.

Et ce fut dans le plus complet silence qu'Alberte fit la courte excursion. A l'église, la duchesse se plaça dans un des bas côtés et sortit pendant le dernier évangile, afin de ne pas risquer d'être arrêtée par la foule devant les portes ouvertes.

Au retour de la messe, elle voulut bien admettre Alberte à déjeuner avec elle, dans son appartement, et elle poussa la condescendance jusqu'à lui dire quelques mots de leur voyage. Elle avait espéré rester tout l'hiver à Paris, mais son médecin lui enjoignait le Midi, et elle retournait à Cannes, qui était la station la mieux habitée et où elle était sûre de retrouver des connaissances.

« Il y aura bien quelque petite fille dans les connaissances qui habitent un si charmant pays, pensa Alberte, et dans tous les cas cela changera, puisque nous n'emmenons ni ma tante la chanoinesse, ni le vieux marquis de la Tour Salansac, ni mes vieux cousins qui jouent au damier, ni mes professeurs qui sont tous si graves. »

Le reste de la journée elle se montra d'une gaieté charmante, et sachant que Méril allait assister au salut à Sainte-Clotilde, elle désira l'accompagner.

Ce n'était pas la première fois qu'elle faisait de ces petites excursions avec le bon Méril, qui était extrêmement pieux. Ce jour-là la distance respectueuse que son conducteur laissait entre elle et lui

fut singulièrement diminuée. Alberte, en traversant les rues peu fréquentées, demandait des détails sur les emballages et faisait ses recommandations à Méril. A l'église, elle pria avec une ferveur inaccoutumée et les cierges avaient depuis longtemps cessé de fumer lorsqu'Alberte et Méril quittèrent le beau temple gothique. Il faisait nuit, il pleuvait très-fort, si bien qu'ils revinrent sous le même parapluie et que, dans le trajet de Sainte-Clotilde à la rue de Lille, Méril questionné sur Cannes en dit assez pour aviver la curiosité de l'enfant qui en le quittant lui dit : « A demain soir. »

Il répondit : « A demain soir. »

La journée du lendemain, consacrée aux emballages, ne comptait déjà plus pour elle ni pour lui. Alberte, cette nuit-là, rêva d'un pays merveilleux dont tous les arbres au feuillage bleu portaient des oranges et sur les chemins duquel des mains invisibles étendaient des tapis de fleurs éclatantes et parfumées.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

L'HEUREUX MOULIN

CHANSON HOLLANDAISE

Qu'il est heureux là-haut, tout en haut de la colline, le moulin perché dans les nuages comme un oiseau gigantesque !

Au moindre souffle du vent, il recommence sa chanson: « tic-tac, tic-tac ! » Deux notes seulement ! et il n'en faut pas plus pour que les ailes battent joyeuses autour du grand corps immobile !

Va-t-il donc s'envoler? « tic-tac, tic-tac ! » Non il faut que les grains dorés deviennent de la farine blanche, et le vaillant moulin travaillera sans relâche jusqu'à ce que tout le monde ait fait sa provision à dix lieues à la ronde.

Heureux moulin qui travaille en chantant, et dont le labeur est une bénédiction pour tous. « Tic-tac, tic-tac ! « Debout, paresseux, semble dire sa chanson monotone. A la moindre brise, je m'agite pour vous, de l'aurore jusqu'au soir. Ne me laissez pas seul à gagner votre pain quotidien.

Et quand le vieillard et l'infirme passeront la besace au dos devant la porte ouverte où le meunier vient interroger le vent: « Tic-tac, tic-tac ! » dira la voix compatissante du moulin; une mesure de farine, mon maître, pour celui qui ne peut plus la gagner: Dieu vous la rendra au centuple.

Le vieillard et l'infirme, la besace pleine, s'éloigneront en remerciant. « Tic-tac, tic-tac ! » la brise est favorable ; « tic-tac, tic-tac ! » chantera l'heureux moulin.

Marie Maréchal.

PROMENADES AUX ÉTATS-UNIS[1]

CHICAGO

Des cataractes du Niagara, où nous nous sommes arrêtés dans notre précédent article, nous allons nous diriger vers Chicago.

Cette ville ne mérite pas seulement par sa position géographique à l'ouest du Niagara de former notre seconde étape à travers les merveilles de la grande république américaine ; elle en est encore à tous égards une des plus grandes et des plus frappantes curiosités.

Chicago compte à peine quarante-cinq ans d'existence, et sa population atteint déjà le chiffre de 300,000 âmes. C'est le premier marché du monde pour les grains, le bétail et les viandes salées. Bien plus, à l'intérieur de la vaste région occupée par l'Union américaine, c'est comme un centre naturel où convergent tous les Etats atlantiques : dix-sept chemins de fer conduisent à cette grande métropole de l'Illinois. Toute ligne ferrée partie des bords de l'Atlantique dispute à sa voisine l'honneur de conduire les voyageurs à Chicago de la manière à la fois la plus rapide et la plus économique. Aujourd'hui on ne met guère plus de 30 heures pour y aller de New-York. La distance est d'environ 1600 kilomètres, ou deux fois celle de Paris à Marseille.

M. L. Simonin, qui s'est fait chez nous une brillante spécialité de tout ce qui a rapport aux États-Unis, nous donne dans son nouveau livre, *le Monde américain*, de curieux renseignements sur Chicago.

En 1830, il n'existait vers la pointe sud-ouest du lac Michigan qu'un petit fort bâti par le gouvernement fédéral pour tenir en respect les Indiens. On l'appelait *Fort-Dearborn* ou *Chicago*, et ce dernier nom était déjà apparu dans les cartes des explorateurs, surtout des pères jésuites français partis du Canada, et qui les premiers, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, étaient passés par ces parages. Il signifie, dit-on, *puant* dans la langue des Indiens de ces contrées, et il avait été donné par eux à ce lieu, probablement à cause de la mauvaise odeur qui se dégageait d'un marécage formé par un petit cours d'eau, lequel venait paresseusement sur ce point se déverser dans le lac. Ce cours d'eau se nommait la *Rivière de Chicago*, et le fort était bâti sur la rive droite, non loin de l'embouchure.

Quelques trappeurs canadiens, toujours à la piste du castor et du bison, quelques colons hardis, quelques pionniers en quête d'aventures, vivaient à l'abri du fort. C'était là aussi que la fameuse maison Asto, de New-York, entreposait les fourrures que les courageux traitants qu'elle employait allaient chercher

1. — Voy. page 7.

jusque sur les rivages de l'océan Pacifique, dans l'Orégon, à travers tout le continent américain. Plus d'une alerte vint effrayer la petite colonie, et plus d'une fois les Peaux-Rouges surprirent les blancs à l'improviste et les massacrèrent On les punit comme ils le méritaient, et le civilisé finit par triompher du sauvage. Alors accoururent d'autres colons, et un embryon de ville commença de se fonder : on l'appela Chicago du nom de la petite rivière qui la baignait. En 1837, la ville était incorporée, c'est-à-dire que son organisation municipale était reconnue; elle comptait déjà plus de 4000 habitants. Elle envoya bientôt des navires sur les lacs, au Nord jusque dans les anses les plus éloignées du Lac-Supérieur, à l'Est sur tous les ports du lac Érié jusqu'à Buffalo. Elle profita du canal de l'Érié pour faire avec Albany et New-York un certain commerce. Elle reçut, elle accumula dans ses greniers automatiques ou élévateurs tout le grain que produisaient les fermes de cette partie de l'Ouest, et expédia ces grains par eau jusqu'à New-York, Montréal et Québec. Un jour même elle eut l'audace d'envoyer un de ses navires jusqu'à la mer par les lacs, les canaux, le fleuve Saint-Laurent, et là de l'expédier sans transbordement jusqu'à Liverpool à travers tout l'Atlantique; ce fait s'est depuis renouvelé plusieurs fois.

Les forêts qu'on défrichait dans les Etats et les Territoires environnants produisaient beaucoup de bois. Ce bois était débité dans les scieries mécaniques en bardeaux, douelles, planches, madriers, poutres équarries. Chicago entreposa ces matériaux ouvrés en amas énormes dans des docks spéciaux, et en fournit tous ceux qui s'adressèrent à elle. Elle fit mieux, elle se mit à confectionner avec cela des maisons, et les expédia au loin toutes faites, du style voulu et par pièces numérotées. Elle devint bien vite ainsi le premier marché de bois de toute l'Amérique du Nord, comme elle était déjà le premier marché de grains et allait devenir la place la plus importante pour le commerce des viandes salées. Pour cela, qu'avait-elle à faire? Recevoir, abriter dans un immense parc voisin de la cité tout le bétail provenant des fermes de l'Ouest, et dépecer, saler, fumer et mettre en barriques dans ses nombreuses boucheries, dans ses vastes abattoirs à vapeur, la viande fournie par ce bétail, pour l'expédier ensuite à travers le monde entier. C'est là ce qu'elle entreprit, et l'on cite aujourd'hui tel de ces abattoirs où l'on peut tuer 12 000 porcs par jour, et où l'on vient de trouver le moyen, en usant convenablement de la glace, de travailler même en été.

Non contente d'avoir imaginé ou du moins importé chez elle cette intéressante industrie, Chicago a voulu en avoir d'autres : des tanneries, des minoteries, des forges, des usines pour le raffinage des minerais d'argent, des manufactures de pianos, des machines agricoles, d'autres fabriques non moins importantes, y ont été établies. C'est aussi un grand entrepôt de houille, de métaux, de thé, de café, de produits comestibles de tout genre : tout le *Far-West* vient s'alimenter là.

La population de cette merveilleuse ville doubla en quelques années. Chicago, qui n'avait que 4000 habitants en 1837, en avait 225 000 trente ans après. En 1870, le recensement décennal de l'Union en constatait 300 000. En 1872, malgré les suites de l'effroyable incendie de l'année précédente, dont la date est à jamais ineffaçable, si les traces en ont déjà presque entièrement disparu, le chiffre de la population, qui était alors de 364 000, avait augmenté de 30 000 sur celui de 1871. Enfin, en 1873, la chambre de commerce de Chicago estimait à 430 000 le nombre des habitants de cette ville, qui est maintenant arrivée à 500 000, et dépassera peut-être un million dans dix ans[1].

La population de Chicago se fait remarquer par une énergie, une audace indomptable. Elle ne doute de rien et va toujours en avant sans s'arrêter à aucun obstacle. Quand il a fallu assurer définitivement le service des eaux potables dans cette ville, dont la population augmente si étonnamment chaque année, l'ingénieur municipal, M. Chesbrough, a conçu un projet qui a plu à ces gens hardis. Il est allé chercher l'eau sous le lac, pour l'avoir toujours fraîche et pure, par un tunnel de 3 kilomètres 1/2, et il l'a refoulée, avec le secours de puissantes machines, au sommet d'une haute tour, d'où elle se déverse dans toute la ville, à tous les étages des maisons. Deux immenses pompes, qui seraient capables d'assécher le lac, travaillent jour et nuit.

Une autre fois, on s'aperçoit que les maisons de la ville s'enfoncent dans le lit de boue où on les a bâties à la hâte. L'eau, dans les crues du lac et de la rivière, inonde les rues, descend dans les magasins, dans les sous-sols. Vite un architecte ingénieux se présente; il exhausse chaque maison sur ses fondements au moyen d'une ligne de vis calantes qui la soutiennent tout autour. Sur ces crics puissants, l'édifice s'élève peu à peu, et finalement on comble par de nouvelles fondations l'espace demeuré vide. Des îles tout entières de maisons ont été ainsi exhaussées de deux ou trois mètres audessus de leur niveau primitif, et ceux qui ont visité l'exposition universelle de 1867 à Paris ont pu voir, dans la section américaine, les dessins qui représentaient tous les détails de cette incroyable opération. N'allez pas au moins imaginer que les habitants quittaient pour si peu leurs demeures. Ils allaient et venaient, vaquant à leurs travaux habituels, pendant qu'on soulevait leur maison.

Voici maintenant bien autre chose : on ne s'est pas contenté d'exhausser ainsi les maisons, il en est qu'on change absolument de place. Celles-ci sont

1. On demandait récemment à un Chicagois combien sa ville renfermait d'habitants : « Je ne saurais vous le dire au juste, répondit-il, je suis absent de Chicago depuis une semaine. » Dans ces dernières années, l'accroissement de population de Chicago a été en effet d'environ 35 000 habitants par an; cela fait en moyenne près de 100 par jour.

en bois ; on les charge sur une lourde charrette, tirée par plusieurs paires de vigoureux chevaux, et on les transporte vers le nouvel emplacement qu'on a choisi. Pendant ce temps, la cheminée fume et la ménagère vaque à tous les soins de l'intérieur.

Rien ne saurait donner une meilleure idée de l'audacieuse témérité des habitants de Chicago que ce qui est arrivé dans cette ville à la suite de l'incendie des 8 et 9 octobre 1871. Le feu dura vingt-deux heures et ne s'éteignit que devant les eaux du ciel, qui tombèrent avec une violence inouïe ; une surface de plus de 800 hectares, le quart de l'étendue de la ville, la surface du bois de Boulogne, fut entièrement brûlée ; 17 000 maisons furent détruites, sans compter tous les édifices privés ou publics ; 100 000 citoyens se trouvèrent tout à coup sans asile, et plusieurs centaines de victimes disparurent au milieu des flammes. La perte totale en argent fut évaluée à près d'un milliard de francs. Le lendemain du sinistre, il ne restait plus sur le sol calciné que des décombres, et çà et là quelques pans de murs debout. « C'était comme la prairie aux premiers jours de Chicago, » disait à M. Simonin un témoin de ce lamentable désastre. Eh bien ! peu de jours après, au milieu des cendres encore fumantes, les architectes tendaient leurs cordeaux et crayonnaient leurs devis. Personne ne perdit courage, toute l'Union d'ailleurs vint au secours de la pauvre incendiée, et Chicago sortit de ses ruines plus resplendissante que jamais. Nulle part on ne rencontre maintenant en Amérique de plus beaux édifices, des rues plus larges, mieux pavées, de plus somptueuses demeures, des hôtels plus gigantesques et à façade plus monumentale.



Un hôtel, à Chicago.

LÉON DIVES.





Je remis mes présents. (P. 132, col. 2.)

LA BANNIÈRE BLEUE[1]

XIX

La bonne dame.

Par la grâce de Dieu très-haut, j'accomplis bien rapidement mon voyage; car, parti de Karakoram en 650, j'arrivai au commencement de 651, année du Serpent, au port de Ladikié, que les Francs nomment Layas; ce port est l'entrepôt du commerce de l'Asie. Les épices, la soie, l'or, y sont portés de l'intérieur. Les marchands de Venise, de Gênes et de mainte autre contrée y viennent pour faire leur commerce. Quiconque veut aller dans l'intérieur de l'Asie passe par cette ville de Layas. Pour moi, je m'y embarquai pour me rendre à Acre, où j'arrivai en quatre jours. Acre est une ville forte, grande, magnifique. Elle ne vaut pas toutefois les grandes villes de la Chine, ou Samarkand, ou Bokhara, ou Bolghar sur le Volga, ou Dilavar sur l'Indus, ou tant d'autres nobles villes que nous avons prises et mises à sac.

La ville était en fête. Toutes les maisons étaient pavoisées. La rue principale était tendue de tapis de soie, de velours et de brocart, et une grande foule de Francs et de musulmans y formait la haie le long des maisons. Or, comme chef de Toumane mongol et ambassadeur du grand Empereur, j'avais voulu entrer à Acre conformément à mon rang et à ma dignité. Je montais un cheval gris de fer des écuries du Khaghan; j'avais revêtu des habits de satin de Chine et mon armure de cuir de rhinocéros guillochée d'or; je portais sur la poitrine la grande païza d'or au Lion, que par ordre de l'Empereur Inébranlable (honneur à lui!) Djébé me remit à la suite du jour glorieux de la Khalkha, où je pris le drapeau de Mstivas, chef des Russes. Devant moi marchaient deux timbaliers et deux clairons qui sonnaient la marche des Kiot Bordjiguène. Derrière moi, Plumet portait le toug à trois queues grises que notre bon sire Batou me donna à la bataille de Liegnitz, après que j'eus tué de ma main, le 9 avril 1241, Henry, duc de Silésie, de Cracovie et de Pologne, chef des Allemands maudits et des vils Prussiens (que Dieu lui réserve une bonne place en enfer!). L'Écureuil portait ma bannière, qui était celle de Djébé, d'azur plein, avec mes armes en abime. Mes deux écuyers

1. Suite et fin. — Voy. vol. VII, pages 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369, 385, 401, et vol. VIII, pages 1, 17, 33, 49, 65, 81, 97 et 113.

avaient sur leurs armes des cottes de soie, et sur la cotte, la païza d'argent qu'ils avaient bien gagnée par leurs longs et vaillants services. Douze cavaliers chevauchaient derrière, portant les présents du Khaghan pour le roi de France, en échange des présents que ce roi, cette lune du soleil Impérial, avait envoyé à notre Padichah pour implorer et obtenir le reflet de la lumière mongole. Or vous saurez que les Français sont la nation la plus noble du monde, après les Mongols et les Turks, bien entendu. On ne pourrait, sans erreur, les comparer aux chiens Russes ou aux Allemands maudits. Gloire à Dieu! Le bey des Français, le roi Louis, avait envoyé à notre Padichah, au Khaghan des Mongols, au représentant de Dieu sur la terre, à l'Empereur conquérant du monde, à Gaïouk, une ambassade chargée de lui demander l'ombre de sa protection, et je venais répondre à cette ambassade, et apporter au bey de France l'eau de la miséricorde que distillait sur lui la faveur du Khaghan.

Quand j'arrivai sur la grande place, le peuple poussait de grandes acclamations. En face de moi, du côté opposé de la place, débouchait une forêt de lances. Les bonnes gens criaient en franc et en arabe :

« Vive le soudan de la Chamelle! Vive le sultan d'Emesse! Vive Malek Mansour, le fort chevalier! »

En tête de cette grosse troupe, dont on voyait onduler les lances et les bannières jusqu'au fond de la rue qui menait à la place, chevauchait un homme armé à la sarrasine, qui souriait en mettant la main sur son cœur. A ses côtés chevauchaient le maître du Temple, le maître de l'Hôpital, et plusieurs rois et hauts barons francs. Tout ce peuple les acclamait sans cesse. Surpris de voir les musulmans et les Francs ensemble, et ce prodigieux honneur que les Francs faisaient à un musulman dans leur ville d'Acre, au point d'étendre des tapis de soie et de brocart sous les pieds de son cheval, je m'adressai à un homme pour lui demander ce qu'il y avait.

« Hé, pardieu! s'écria cet homme, d'où venez-vous pour ignorer que l'empereur de Perse, le terrible Barbacan, a envahi la Syrie avec dix mille Corasmins pires que des diables? Ignorez-vous aussi que Sarrasins et chrétiens font cause commune contre ces démons, et que Malek Mansour, soudan de la Chamelle, que vous voyez ici, est le meilleur chevalier parmi tous les Sarrasins, et que nous lui faisons cet honneur parce qu'il s'allie à nous contre Barbacan? Pardieu! Barbacan n'aura pas beau jeu contre notre chef Gautier de Brienne, et contre le soudan de la Chamelle!

— Qu'est-ce que ce Barbacan? lui dis-je. Il n'y a point d'empereur de Perse! Par la grâce de Dieu très-haut, la Perse appartient à notre sire Djagataï Khan, vassal du Khaghan maître du monde, Gaïouk, petit-fils de l'Empereur Inébranlable, vis-à-vis duquel les plus grands rois sont des vermisseaux.

— Hé, vous vous gaussez de nous, dit ce Franc en riant. Barbacan est empereur de Perse, vous dis-je; c'est un diable déchaîné. Les Sarrasins l'appellent Timour Melek; mais monseigneur Gautier de Brienne et le soudan de la Chamelle sont meilleurs chevaliers que lui. »

Tout mon sang ne fit qu'un tour. Je poussai mon cheval sur l'homme, le fouet levé, et je m'écriai :

« Tu as menti, vilain! Il n'y a point de meilleur chevalier que Timour Melek! »

Quand le peuple vit cela, il voulut se jeter sur moi. Il y eut grande confusion. Plumet commençait à crier : « Ville gagnée! » en agitant mon toug, et l'Ecureuil me demandait bonnement : « Comment s'appelle cette ville que nous sommes en train de prendre? »

Tout à coup, un mouvement se fit dans la foule; je vis les gens s'écarter respectueusement de droite et de gauche : mon cœur se gonfla : les larmes jaillirent de mes yeux, et sautant à bas de cheval, je mis genou en terre devant une dame pauvrement vêtue que tout le monde saluait bien bas.

« Ah! me dit Raymonde en me relevant, je savais bien que je te reverrais! Vous, bonnes gens, sachez que le meilleur chevalier du monde, ce n'est ni mon cousin Gautier de Brienne, ni le soudan de la Chamelle. Le meilleur chevalier, le voici! C'est Djani, le Chevalier Noir!

— Oh! Raymonde, ma sœur! lui dis-je en balbutiant, tu sais bien que Timour Melek, le Roi de Fer, vaut mieux que moi, et que Djébé vaut mieux que nous deux! »

De fait, je ne savais plus ce que je disais. Je balbutiais, je pleurais. Je tenais les deux mains de Raymonde, je la regardais. Elle n'avait pas changé, sauf que ses cheveux avaient blanchi. Elle était droite comme un cyprès, et ses yeux noirs étaient fiers, loyaux, doux et brillants comme autrefois.

Mes deux écuyers avaient mis pied à terre, et baisaient sa robe. Le peuple, voyant cela, s'écartait avec respect, et criait : « Noël, Noël! »

Les seigneurs à cheval autour de Malek Mansour et le sultan lui-même s'approchèrent; dès qu'ils eurent vu Raymonde, ils descendirent humblement de cheval, m'embrassant et me faisant de grands honneurs. Ensuite ils m'emmenèrent à l'un de leurs hôtels, où était dressé un grand repas. Ils me firent asseoir à la droite de leur chef, qui était le sire Gautier de Brienne, comte de Jaffa, chevalier fameux. A ma gauche, on avait assis Raymonde, que tout le monde connaissait sous le nom de « la Bonne Dame ». J'appris que depuis que je l'avais quittée, elle vivait seule et pauvrement dépensant le grand bien qu'elle avait en aumônes et en bonnes œuvres. Elle nourrissait et entretenait de sa finance dix-huit pauvres chevaliers et quatorze prêtres. Quand on me raconta tout ce qu'elle faisait, je ne pouvais m'arrêter de pleurer.

Le soir même du repas, nous eûmes des nouvelles par un chevalier qui s'était échappé du château de Tabarié. Timour Melek, après avoir pris Tabarié et

défait Eudes de Montbéliard, ravageait tout le pays entre Château Pèlerin et Acre. Il fut décidé aussitôt qu'on marcherait à sa rencontre, et qu'on lui enverrait un parlementaire pour lui offrir la bataille et lui demander quelles étaient ses intentions. A l'unanimité, je fus choisi pour parlementaire et, à la grande surprise de tous ces gens-là, qui remettaient volontiers au lendemain ce qu'ils pouvaient faire le jour même, je partis dans la nuit, pour ne pas perdre de temps.

Nous longions le bord de la mer. En deux jours, nous passâmes devant Château Pèlerin et Césarée. Avant d'atteindre Arsur, vers minuit, je vis un gros camp, et tout de suite je reconnus des yourtes de mon pays. M'avançant un peu, j'entendis le cri des sentinelles : *youglamai*, « ne dors pas ! » et je reconnus qu'on parlait pur turk du nord dans le camp. Je compris que j'étais arrivé devant l'armée des Kharezmiens, et j'appelai à haute voix :

« Holà, où est Timour Melek ? »

Une voix rude s'éleva dans la nuit, criant :

« Qui est ce Turk, à présent ? Qui sont tes sept ancêtres, là-bas ?

— Parle toi-même, répondis-je.

— Moi, dit la voix, je suis Kirghiz Kazak.

— Et moi je suis Oïgour, dis-je à mon tour.

— Que le diable t'emporte, alors ! reprit la voix. Alerte, vous autres ! Battez les timbales ! Ce sont des hommes du Nord qui arrivent à présent ! Les chiens de Mongols nous poursuivent jusqu'ici !

— Chien toi-même ! criai-je. Déserteur ! Ta nation n'est-elle pas sous nos bannières ? Charge donc, si tu oses ! »

Il se fit un grand mouvement. J'encochai une flèche. Tout à coup une voix claire, vibrante, frappe mon oreille. Un cavalier s'avança sur moi. Cette voix, cette haute taille, je ne pouvais m'y méprendre : c'était le Roi de Fer à qui j'avais affaire.

« Allons, Djani ! c'est encore toi ? me dit-il. Approche. Je suis content de te retrouver. Approche donc ! »

J'approchai. A la clarté de la lune, je reconnus Timour Melek, tel que je l'avais toujours vu, sauf qu'il était vieilli. Sa longue barbe blanche s'étalait sur sa cotte de mailles.

« Lumière de ce siècle ! m'écriai-je ; merveille du temps ! Que ma vie soit la rançon de la tienne ! Je ne pensais pas te retrouver ici !

— Dieu sait tout ! dit gravement le Roi de Fer. Il est le Puissant sur toutes choses ! C'est la volonté de Dieu très-haut que nous nous rencontrions. C'est par sa volonté que nous sommes toujours dans deux camps opposés, malgré notre mutuelle affection. »

Un homme de haute taille et de grande mine vint nous rejoindre. Je m'inclinai respectueusement devant lui. C'était Djelal ed Din.

« Celui-ci, reprit Timour Melek, c'est Djelal ed Din, donné par Dieu, fils de feu le sultan Mehemed Kharezm chah, Pôle de la foi. C'est devant son grand-père Tékèche et devant sa grand'mère Turkane Khatoune que nous avons jouté à Bokhara. T'en souviens-tu, Djani ?

— Si je m'en souviens ! Nous étions jeunes alors. Où sont tous ceux que nous avons connus ? Où sont les héros ?


Il baisa la main de Raymonde. (P. 132, col. 2.)

— Oui, dit le Roi de Fer, où est Sengoun, fils de l'empereur des Kéraïtes ? Où est Tayang, empereur des Naïmanes ? Où est son fils le grand Gouchloug ? Où est Ghaïr Khan ? Sous la terre froide. Où est mon ennemi, le Vieux de la Montagne ?

— Oh, pour celui-là, répondis-je, nous en avons fait bonne et prompte justice. Il a voulu détacher des assassins à Djébé, mais Djébé n'entend pas la plaisanterie, et lui a balayé en passant son repaire du mont Alamout, où le Vieux s'est pendu lui-même, sachant ce qui l'attendait.

— Vous autres Mongols avez fait bien du mal, dit Djelal ed Din, mais ce que vous avez fait au chef des Assassins est bien fait. Est-il vrai que l'Empereur Inébranlable, quand je sautai tout armé dans l'Indus, ait fait venir ses fils et leur ait dit : Un grand empereur doit souhaiter que ses enfants ressemblent à Djelal ed Din ?

— Il l'a dit, répondis-je. Il était pénétré d'admiration pour vous, héros du pieux Kharezm.

— Et la princesse aux yeux noirs, reprit Timour, qu'est-elle devenue, la belle et noble fille ?

— Dieu la garde ! répondis-je. Je l'ai vue à Acre il y a trois jours, et tu lui as pris son château de Safad avant-hier. »

Timour Melek fit un grand cri.

« Miséricorde! s'écria-t-il. Qu'est-ce que le château de Safad et tous les biens du monde pour moi? Je rendrai Safad à la princesse, et j'y ajouterai le centuple de la finance que j'y ai prise. Que ma vie soit la rançon de celle de la princesse! Je ne pensais pas qu'elle vécût encore, et que Safad fût à elle.

» Or sus! cria-t-il, appelant ses écuyers. Qu'on remplisse un coffre de mes pierreries, étoffes et joyaux. Qu'on le charge sur ma mule blanche, caparaçonnée de baudequin. Qu'on selle mon palefroi Rachk et qu'on lui mette la chabraque de satin de Chine. Allez au camp des Francs, et dites-leur qu'un chevalier kharezmien envoie tout cela à la demoiselle Raymonde de Châtillon, pour ses pauvres. »

Les écuyers partirent aussitôt.

« Djébé est-il encore en vie? me demanda Djelal ed Din.

— Il est en vie, » répondis-je.

Les yeux de Timour Melek étincelèrent.

« De tous les hommes de la terre, s'écria-t-il, depuis que l'Empereur Inébranlable est mort, Djébé est le seul que je haïsse et que j'envie. Je ne voudrais pas mourir avant de l'avoir revu. S'il plaît à Dieu, je dirai encore à ce suppôt de Satan le lapidé...

— Dieu nous en garde! dis-je ensemble avec Djelal ed Din.

— Je lui dirai, continua le Roi de Fer, je lui dirai ma haine! Adieu, Djani. Le nom de Djébé me fait horreur. Retourne à ton camp. Demain, nous nous battrons.

— Non pas nous, Roi de Fer, répondis-je. Mon bras frappera sur tes Kharezmiens, mais chaque maille de ton armure est sacrée pour moi. »

Je rentrai à notre camp. Le lendemain fut la bataille.

Les Francs et leurs alliés y prirent de si mauvaises dispositions, que je vis bien qu'ils seraient battus. Le comte Gautier de Brienne le vit aussi, car plusieurs fois il cria : « Seigneurs, pour Dieu, allons à eux; car nous leur donnons du temps, parce que nous nous sommes arrêtés. » Mais il n'y en eut aucun qui l'en voulut croire. Quand le comte Gautier vit cela, il demanda l'absolution au patriarche, qui le tenait excommunié, parce qu'il ne lui voulait pas rendre une tour qu'il avait à Jaffa; mais le patriarche la lui refusa. Alors l'évêque de Rames dit au comte : « Ne vous troublez pas la conscience parce que le patriarche ne vous absout pas; car il a tort, et vous avez raison; et je vous absous au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Allons à eux! »

Là-dessus, comme il arrivait un de leurs chevaliers, qu'on me dit être le sire de Coucy, criant son cri : « Passent devant les meilleurs! » j'empoignai ma bannière, et je passai brusquement devant, en criant : « Place à la bannière! » Le choc fut rude. Le maître du Temple fut tué, et celui de l'Hôpital fut pris, avec le comte Gautier. Le sultan d'Emesse se battit bien fort, tellement que de deux mille Turcs qu'il mena à la charge, il ne lui en demeura que deux cent quatre-vingts quand il quitta le champ de bataille. Je restai le dernier, avec Raymonde. Bientôt Timour Melek vint à moi. Il n'était plus armé; vêtu du froc de pèlerin, nu-pieds, le bâton à la main, il s'approcha de nous et baisa la main de Raymonde, puis il dit d'une voix grave : « Cette bataille d'aujourd'hui est ma dernière bataille. Désormais je renonce au monde. »

Il partit aussitôt sans vouloir rien entendre. C'était un héros!

Nous revînmes à Acre, battus et réduits à un millier d'hommes. Pour moi, je restai quatre ans dans l'occident, où je fis le pèlerinage de Jérusalem et de la Mekke. Je vis le Caire et le fleuve béni. La quatrième année, ayant appris que Louis, roi de France, était arrivé à Chypre avec une grosse armée pour faire la guerre au sultan d'Egypte, je me rendis à Chypre, pour remettre à ce roi les lettres du Khaghan.

Je trouvai ce grand roi assis dans une salle d'un palais au bord de la mer, en une ville qu'ils appellent Famagouste. Il n'avait autour de lui que cinq chevaliers, parmi lesquels en était un qu'il semblait affectionner particulièrement : on me dit qu'il s'appelait Jean, sire de Joinville. Le roi était assis près de la fenêtre, sur un simple escabeau de bois, avec un coussin. Ses vêtements étaient de camelin sans fourrures. Sur ses épais cheveux blonds, il portait un bonnet garni de plumes de paon. Sa figure était la plus douce, et en même temps la plus fière et la plus vaillante qu'on pût voir. Les chevaliers qui l'entouraient n'étaient pas armés, mais richement vêtus de cramoisi fourré de vair et d'hermine.

Je remis tout d'abord mes présents, parmi lesquels se trouvait un arc qui avait servi à Batou-Khan lui-même. Le roi me demanda tout de suite s'il était vrai que nous fussions chrétiens. Je lui répondis que nous avions des chrétiens parmi nous, mais aussi des musulmans et des païens. Alors il fit un grand soupir. Il me demanda ensuite s'il était vrai, comme on lui avait dit, que quand nous avions battu Djelal ed Din, notre empereur avait fait venir des prêtres qui avaient converti trois cents hommes d'armes; qu'il avait fait après confesser ces trois cents hommes, et que c'étaient ceux-là qui avaient défait et chassé l'empereur de Perse. Je souris, et je lui répondis que je ne savais rien de tout cela.

Alors, pour m'acquitter de ma mission, je dis au roi que le grand Khan, ayant entendu parler de lui, lui offrait son appui pour conquérir Jérusalem, moyennant que lui, roi de France, prît la Syrie et l'Egypte à fief de sa main, et se reconnût son homme.

Les chevaliers qui étaient autour du roi parurent tout surpris et fâchés.

Le roi ne répondit pas un mot. Il me donna sa main à baiser, où je vis qu'il portait une fort belle émeraude enchâssée, puis se leva en signe que l'audience était terminée. Les sires Beaudoin et Guy d'Ybelin, mes vieux amis, qui m'avaient introduit, me remmenèrent. Guy d'Ybelin me dit que le roi était très-fâché, et qu'il se repentait fort d'avoir envoyé une ambassade et des présents au Khaghan.

Je retournai le même jour à Acre, car j'avais hâte de revoir la Mongolie. Cette fois, Raymonde ne me laissa point partir seul. Quand elle apprit que le roi Louis avait envoyé des frères prêcheurs à Karakoram, elle me dit :

« Aussi bien qu'ils iront prêcher les hommes, j'irai prêcher les femmes. Maintenant que je n'ai plus que peu de temps à vivre, je resterai avec toi jusqu'à la mort. Au surplus, l'impératrice veuve de Djoudji est chrétienne : c'est la sœur du Grand Sengoun. J'irai vivre auprès d'elle. »

Plein de joie, je partis pour Layas avec Raymonde, et nous nous mîmes en voyage pour nous rendre à Karakoram. Hélas! elle ne put résister aux fatigues de cette longue route! A Samarkand, elle tomba malade et demanda un confesseur. Il s'y trouvait justement de passage un moine français, frère Rubruk, que le pape de Rome envoyait à Karakoram en ambassade vers le Grand Khan. Frère Rubruk vint voir Raymonde sous une tente que j'avais fait dresser pour elle à la manière mongole. Après l'avoir confessée, ce moine me dit qu'elle était bien sûre d'entrer en paradis, car jamais il n'avait vu âme aussi pieuse et aussi pure. Environ vers le coucher du soleil, Raymonde se dressa sur son séant :



Je regardais Raymonde. (P. 130, col. 2.)

« A présent, dit-elle, je me sens tout près de mourir. Frère Rubruk, j'ai à vous faire une demande, à savoir, que vous me mariiez à ce baron ici présent, Djani le Chevalier Noir. Aussi bien que depuis le jour où je l'ai connu, je l'ai toujours aimé bien fort, et j'ai toujours prié pour lui ; aussi bien, en mourant, je voudrais que nous soyons unis ensemble par le sacrement du mariage.

— Que dites-vous là, demoiselle! s'écria frère Rubruk. Je ne puis pas faire cela! Ce baron est un Sarrasin mécréant. Je ne puis pas!

— Eh bien! moi, je le puis! » dit une voix grave.

Tout le monde se tourna du côté d'un vieillard vénérable qui venait d'entrer sous la tente. Il était tellement vieux et chenu, que nul n'eût pu dire son âge. Il avait bien cent ans et plus. Une grande foule de peuple l'avait suivi jusqu'à la tente, se prosternant devant lui, car tout le monde, les musulmans et les païens comme les chrétiens, disait qu'il faisait des miracles. C'était le vieux prêtre que j'avais vu jadis à la porte de l'église de Saint-Jean-Baptiste

à Samarkand, et qui m'avait appris la captivité de Marghouz.

« Raymonde et Djani, dit-il, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je vous déclare unis ! »

Aussitôt Raymonde passa son bras autour de mon cou, et, appuyant sa tête sur mon épaule, elle s'endormit du dernier sommeil, bien doucement et le visage souriant. Je passai la nuit à larmoyer près de son lit. Le lendemain, je la fis enterrer dans le cimetière de l'église de Saint-Jean-Baptiste, au milieu d'une foule de peuple qui se lamentait.

Masoud Beg, gouverneur du Mavera-an-Nahr, donnait le soir même un festin en l'honneur de Djébé. Quoique je fusse bien triste, je m'y rendis pour voir Djébé, qui me fit asseoir à ses côtés. A la fin du repas, dans la grande salle du Palais-Vert éblouissante de lumières, on vit entrer tout à coup un derviche enfroqué qui se plaça immobile devant Djébé.

« Qui es-tu ! dit celui-ci.

— Ne me reconnais-tu pas? » répondit le derviche. Il rabattit son capuchon, et chacun put voir la fière figure de Timour Melek.

« Je ne t'en veux pas, dit Djébé en lui tendant la main. Viens t'asseoir à mes côtés. Maintenant que la bannière mongole est victorieuse sur toute la face de la terre, je te jure que je ne t'en veux pas. Parle, tu n'as qu'un mot à dire pour être rétabli dans tes charges et dans tes honneurs, et pour devenir un des grands princes de l'empire. Est-ce pour cela que tu es venu?

— Je suis venu, répondit le Roi de Fer en se redressant, pour te dire que j'ai traversé le monde, et que partout j'ai vu des tas d'ossements, et des ruines, et des cendres : c'était la trace de votre passage, à vous autres Mongols !

— Tais-toi! dit vivement Djébé. Si tu es venu pour nous outrager, tais-toi !

— Me taire ! Qui es-tu pour me dire de me taire !

— Au nom de l'empereur, cria Djébé, tais-toi !

— Quel empereur? répondit Timour. Votre Khaghan mongol, votre païen de Karakoram? »

Je vis Djébé qui faisait un violent effort pour se contenir. Il désigna du doigt sa bannière plantée à côté de son siége, et dit : « Au nom de l'empereur dont le sceau est marqué sur cette mienne bannière, et malheur à qui y touche ! »

Aussitôt le Roi de Fer saisit si rapidement l'étoffe de la bannière, que personne n'eut le temps de s'y opposer, et, l'arrachant de la hampe, il la foula aux pieds. Un cri d'horreur s'éleva; Djébé sauta sur le Roi de Fer, les deux poings fermés; mais avant qu'il ne l'eût touché, une corde d'arc résonna, Timour Melek chancela et tomba sur le côté, roide mort; un écuyer de Djébé, Kadkane Oghlane, lui avait tiré par derrière une flèche qui lui avait traversé le cœur.

Ainsi finit ce héros, la plus noble des créatures qu'on ait vues sur la terre depuis notre prophète, Mahomet l'élu, et son cousin, le fils d'Abou-Talib, Ali, le Lion de Dieu.

Pour moi, je passe ma vieillesse à la cour de Karakoram, au milieu des empereurs, des rois et des princes, qui viennent rendre hommage au Khaghan. Mes deux discrets écuyers sont avec moi : ils ont reçu lettres patentes de Tarkhan et ont été faits gentilshommes. Djébé est mon confident; nous nous racontons nos souvenirs, et il ne se passe pas de jour sans que la noble princesse aux yeux noirs et le vaillant Roi de Fer y soient rappelés.

Léon Cahun.



STATISTIQUE POSTALE

Il s'expédie par an environ 3 300 000 000 de lettres sur la terre entière, soit à peu près 100 lettres par seconde, soit encore un poids annuel de 33 millions de kilogrammes. En étendant toutes ces lettres les unes à côté des autres, on couvrirait un espace de 44 000 hectares, ce qui est presque exactement l'étendue du duché de Schambourg-Lippe.

LES PAYS SLAVES DE LA TURQUIE

II

LA SERBIE

Au moment où les populations de la Bosnie et de l'Herzégovine se soulevaient contre la domination ottomane, nous avons tracé à nos lecteurs un rapide tableau de ces deux pays[1].

Depuis cette époque l'insurrection a fait de continuels progrès, et, il y a quelques semaines enfin, deux autres pays slaves de la presqu'île des Balkans, la Serbie et le Montenegro, sont à leur tour entrés en lutte contre les Turcs.

1. — Voy. vol. VII, page 264.

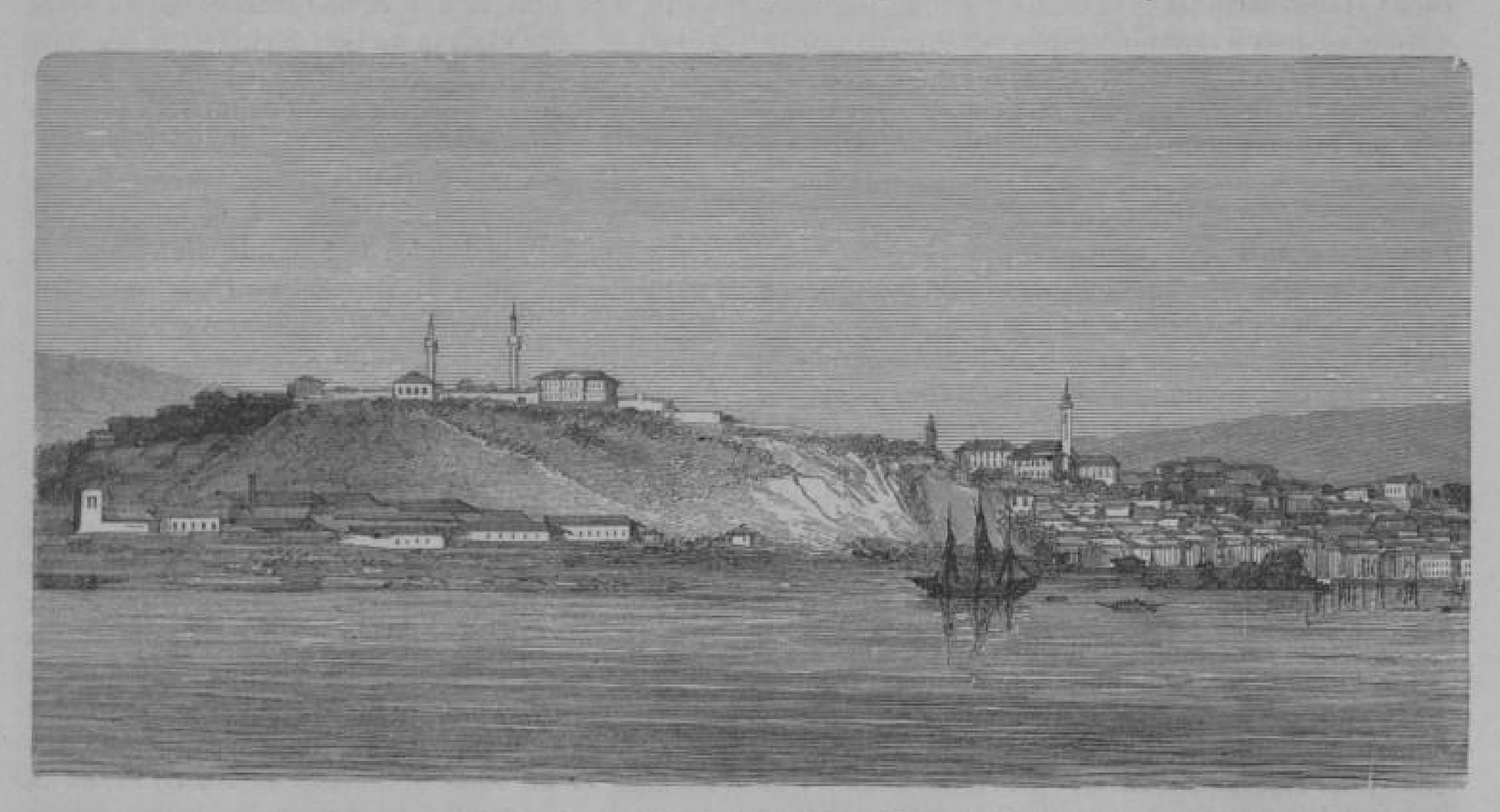
Nous n'avons pas l'intention de suivre ici ces événements, ni d'étudier leur cause et leur résultat probable ; mais il nous paraît intéressant, sans entrer dans le domaine de la politique, de donner à nos lecteurs quelques renseignements précis sur la situation actuelle de ces deux pays, ainsi que des autres provinces slaves de la Turquie.

Nominalement, la Serbie forme une dépendance de la Turquie, mais, en réalité, c'est une terre libre, ayant son propre gouvernement et jouissant de toute sa liberté politique. Le vasselage du prince de Serbie envers la Porte Ottomane n'est plus représenté que par un tribut annuel de 300 000 francs.

Non contents d'avoir reconquis leur indépendance, les Serbes aspirent à reconstituer l'antique empire de Serbie si puissant au XIVe siècle et qui réunissait alors tous les pays slaves de la presqu'île des Balkans.

Dans ses limites actuelles, la Serbie ne comprend qu'une faible partie du versant septentrional des monts qui s'élèvent au centre de la péninsule turque. Nettement séparée de l'Austro-Hongrie par les eaux du Danube et de la Save, elle est ouverte de toutes parts vers la Turquie et n'a guère de frontières naturelles auxquelles ses populations puissent s'appuyer. La grande vallée centrale de la Morava et les vallées de la Drina et du Timok, qui limitent la Serbie, l'une du côté de l'ouest, l'autre à l'orient, sont toutes également accessibles aux envahisseurs étrangers. Les Turcs n'auraient aucune difficulté à pénétrer dans la Serbie, et la campagne ne commencerait à devenir périlleuse pour eux qu'au milieu des grandes forêts, dans les étroites vallées des montagnes.

La contrée n'a de plaines d'une certaine étendue que sur les bords de la Save ; là, les campagnes basses continuent au sud l'ancienne mer, remplacée par l'Alfold hongrois. Partout ailleurs la surface du pays se hérisse de collines, de rochers et de monts dont les géologues ont à grand'peine exploré le dédale. Parmi les vallées qui sillonnent cette région montagneuse, aucune n'est plus gracieuse et plus fertile que celle du Timok; surtout le bassin de Kujatchevatz, où se réunissent les premiers affluents de la rivière, se distingue par sa beauté champêtre: les prairies, les vergers sont animés par le flot des eaux courantes, les coteaux sont couverts de pampres, et plus haut s'étend partout la verdure des forêts. Par un contraste soudain, un étroit défilé, creusé par les eaux du Timok, succède à ce charmant bassin. Les armées romaines qui devaient passer dans cette âpre gorge de montagnes pour gagner le Danube y avaient construit un chemin stratégique. Près du défilé de l'issue, dans le bassin du Zaïtchar, le camp fortifié de Gamzigrad, dont les murailles et les tours de porphyre existent encore dans un état remarquable de conservation, surveillait tous les alentours.



Belgrade, capitale de la Serbie. (P. 136, col. 1.)

La vallée de la Morava et de son bras principal, la Morava bulgare, divise la contrée en deux parties inégales dont les massifs de montagnes n'ont entre eux aucun lien de continuité. A part quelques promontoires, les bords de la Morava offrent partout un chemin naturel ouvert entre le Danube et l'intérieur de la Turquie, et le commerce d'échange, qui tôt ou tard sera centuplé par un chemin de fer, doit nécessairement avoir lieu par cette vallée et par la ville frontière d'Alexinatz.

L'ancienne capitale de l'empire de Serbie, Krouchevatz, était située dans une position tout à fait centrale, au milieu du bassin de la Morava serbe, mais non loin du défilé de Stalatj, où les deux rivières se réunissent au pied d'un promontoire couronné de ruines. Les restes du palais des tsars serbes s'y voient encore. On dit qu'aux temps de gloire qui précédèrent la funeste bataille de Kossovo, Krouchevatz n'avait pas moins de trois lieues de tour : elle n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade.

Après que la Serbie eut recouvré son indépendance, la capitale fut installée à Kragoujevatz, au centre de la célèbre Sumadia ou Région des forêts qui du temps de l'oppression turque servait de refuge à tous les persécutés.

Mais un pareil endroit ne pouvait être un centre naturel que pour une société toujours en guerre ; dès que les intérêts majeurs de la Serbie devinrent ceux du progrès industriel et commercial, le gouvernement dut se transférer à Belgrade, cette charmante cité bâtie précisément sur la dernière ondulation mourante des montagnes de la Sumadia. Grâce à sa situation au confluent de la Save et du Danube, sur une colline d'où l'on peut voir au loin les terres marécageuses de la Syrmie incessamment remaniées par les deux fleuves, Belgrade, l'antique *Singidunum* des Romains, l'*Alba Græca* du moyen âge, est un entrepôt nécessaire de commerce entre l'Occident et l'Orient, en même temps qu'un point stratégique de la plus haute importance.

Jadis, la Serbie était une des contrées les plus boisées de l'Europe ; tous ses monts étaient revêtus de chênes. « Qui tue un arbre, tue un Serbe », dit un fort beau proverbe, qui date probablement de l'époque où les rayas opprimés se réfugiaient dans les forêts, et où de « saints arbres » leur servaient d'églises; malheureusement ce proverbe s'oublie, et déjà le déboisement est consommé en maint district des montagnes. Quand le paysan a besoin d'une branche ou d'une touffe de feuillage, il abat l'arbre entier; pour alimenter un feu nocturne, les bergers ne se contentent pas d'amasser le bois sec, il leur faut tout un chêne.

« Les Serbes de la Serbie indépendante, dit un de nos plus illustres géographes modernes, se considèrent comme les représentants les plus purs de leur race.

» Ce sont, en général, des hommes de belle taille, vigoureux, larges d'épaules, portant fièrement la tête. Les traits sont accusés, le nez est droit et souvent aquilin, les pommettes sont un peu saillantes; la chevelure, rarement noire, est fort abondante et bien plantée; l'œil perçant et dur, la moustache bien fournie donnent à toutes les figures une apparence militaire.

» Les femmes, sans être belles, ont une noble prestance, et leur costume semi-oriental se distingue par une admirable harmonie des couleurs. Même dans les villes, quelques Serbiennes ont su résister à l'influence toute-puissante de la mode française et se montrent encore avec leurs vestes rouges, leurs ceintures et leurs chemisettes brodées de perles et ruisselantes de sequins, leur petit fez si gracieusement posé sur la tête et fleuri d'un bouton de rose.

» Malheureusement la coutume du pays exige que la femme serbe ait une opulente chevelure noire et le teint éblouissant d'éclat. A la campagne comme dans les villes, le fard et les fausses tresses sont d'un usage universel ; même les paysannes des villages les plus écartés se teignent les cheveux, les joues, les paupières et les lèvres, le plus souvent au moyen de substances vénéneuses qui détériorent la santé. Les plus riches campagnardes ont en outre le tort de faire étalage de leur fortune sur leurs vêtements et de gâter leur costume par un excès d'ornements d'or et d'argent et de colifichets de toute espèce. »

Les Serbes se distinguent très-honorablement parmi les peuples de l'Orient par la noblesse de leur caractère, la dignité de leur attitude et leur incontestable bravoure. Certes, il faut que leur énergie passive soit grande pour qu'ils aient pu résister à des siècles d'oppression et reconquérir leur indépendance dans les conditions d'isolement et de misère où ils se trouvaient au commencement du siècle. De l'ancienne servitude ils n'ont gardé, dit-on, que la paresse et la prudence soupçonneuse, mais ils sont honnêtes et véridiques ; il est difficile de les tromper, mais ils ne trompent jamais. Égaux jadis sous la domination du Turc, ils sont restés égaux dans la liberté commune : « Il n'y a point de nobles parmi nous, répètent-ils souvent, car nous le sommes tous ! » Ils se tutoient fraternellement dans leur belle langue sonore et claire, bien faite pour l'éloquence, et se donnent volontiers les noms de la plus intime parenté. Le prisonnier même est un frère pour eux. Ainsi, quand un condamné serbe n'a point vu ses parents au tribunal, on lui accorde facilement, sur sa parole d'honneur, d'aller visiter sa famille. Quoique libre de toute surveillance, il ne manque jamais d'être fidèle au rendez-vous de la prison.

Les liens de la famille ont une grande force en Serbie; de même ceux de l'amitié. Quoique les Serbes aient en général une grande répugnance à prononcer un serment, il arrive souvent que des jeunes gens, après s'être éprouvés mutuellement pendant une année, se jurent une amitié fraternelle, à la façon des anciens frères d'armes de la Scythie, et cette fraternité de cœur est encore plus sacrée pour eux que celle du sang. Un fait remarquable et qui témoigne de la haute valeur morale des Serbes, c'est que leur esprit de famille et leur respect de l'amitié ne les ont pas entraînés, comme leurs voisins les Albanais, en d'incessantes rivalités de talion et de vengeance. Le Serbe est brave; il est toujours armé; mais il est pacifique, il ne demande point le



Femmes serbes. (P. 136, col. 2.)

prix du sang. Toutefois, pas plus que les autres hommes, il n'est parfait. Que de routine encore dans les campagnes! Que d'ignorance et de superstitions! Les paysans croient fermement aux vampires, aux sorciers, aux magiciens, et, pour se garantir des mauvaises influences, ils prennent bien soin de se frotter d'ail à la veille de Noël.

Les cultivateurs de la Serbie, comme ceux de toutes les autres contrées de la Slavie du Sud, possèdent la terre en communautés familiales. Ils ont conservé l'ancienne *zadrouga*, telle qu'elle existait au moyen âge, et, plus heureux que leurs voisins de Slavonie et des provinces dalmates, ils n'ont pas à lutter contre les embarras suscités par le droit romain ou germanique. Au contraire, la loi serbe les protége dans leur antique tenure du sol; lors des conflits d'héritage, elle place même la parenté élective créée par l'association au-dessus des liens de la parenté naturelle. Le patriotisme serbe demande aussi qu'il ne soit point dérogé aux vieilles coutumes nationales. Dans leurs délibérations, les délégués du parlement ou Skoupchtina prennent toujours soin de respecter le principe slave de la propriété commune du sol; ils y voient avec raison le moyen le plus sûr de garantir leur pays de l'invasion du paupérisme. C'est donc en Serbie qu'il faut se rendre pour étudier les communautés agricoles dans leur fonctionnement normal. Nulle part la vie de famille n'offre plus de gaieté, de naturel, de tendresse intime. Après le rude travail de la journée, chaque soir est une fête; alors les enfants se pressent en foule autour de l'aïeul pour entendre les légendes guerrières des temps anciens, ou bien les jeunes hommes chantent à l'unisson en s'accompagnant de la guzla. Tous ceux qui font partie de l'association sont considérés comme formant une même famille Le *starjechina* ou gérant de la communauté est le tuteur naturel de chaque enfant, et, comme les parents eux-mêmes, il est tenu d'en faire des « citoyens bons, honnêtes, utiles à la patrie ». Et malgré tous ces avantages, malgré la faveur des lois et de l'opinion, le nombre des zadrougas diminue d'année en année. L'appel du commerce et de l'industrie, le tourbillon de plus en plus actif de la vie sociale qui s'agite au dehors troublent la routine habituelle de ces sociétés, et le fonctionnement en devient de plus en plus difficile. Il semble probable qu'elles ne pourront se maintenir sous leur forme actuelle.

L'ambition des Serbes est de faire disparaître de leur pays tout ce qui rappelle l'ancienne domination musulmane; ils s'y appliquent avec une persévérante énergie, et l'on peut dire qu'au point de vue matériel cette œuvre est à peu près terminée. Belgrade « la Turque » a cessé d'exister; elle est remplacée par une ville occidentale, comme Vienne et Bude-Pest; des palais de style européen s'y élèvent au lieu des mosquées à minarets et à coupoles; de magnifiques boulevards traversent les vieux quartiers aux rues sinueuses, et les belles plantations d'un parc recouvrent l'esplanade où les Turcs dressaient les poteaux chargés de têtes sanglantes. Chabatz, sur la Save, est aussi devenue un « petit Paris », disent ses habitants; sur le Danube, la ville de Pozarevatz, célèbre dans l'histoire des traités sous le nom de Passarovitz, s'est également transformée. Semederevo (Semendria), d'où partit le signal de l'indépendance en 1806, a dû se rebâtir en entier, puisqu'elle avait été démolie pendant la guerre. Dans l'intérieur des terres, les changements se font avec plus de lenteur, mais ils ne s'en accomplissent pas moins, grâce aux routes qui commencent à s'étendre en réseau sur toute la contrée. De même, au moral, le Serbe s'arrache de plus en plus au fatalisme turc. Naguère encore c'était un peuple de l'Orient: par le travail et l'initiative, il appartient désormais au monde occidental.

LOUIS ROUSSELET.



LE PIVERT



C'est dans les vieilles forêts paisibles et silencieuses qu'il faut chercher le pivert, dans les vieilles forêts où l'églantier et le chèvrefeuille entrelacent leurs branches pour former de féériques berceaux, où le bouillon-blanc ouvre ses fleurs d'un jaune pâle, où les abeilles bourdonnent aux heures chaudes du jour, où les oiseaux jacassent, se chamaillent et chantent.

Là, le long d'un tronc d'arbre, comme une mouche le long d'un mur, court le petit grimpereau, becquetant la mousse grise. Là, le petit roitelet, si joli à voir, suspend son nid à des brindilles. La tourterelle y fait entendre son roucoulement doux et mystérieux. Allons donc dans les grands bois à la recherche du pivert.

Tenez! Entendez-vous cet éclat de rire bruyant et prolongé? — Le voilà qui recommence et coupe brusquement la chanson de la linotte des bois. —

C'est le pivert qui rit, l'étrange personnage! Il faut avoir le cœur bien gai pour rire ainsi tout seul! — — Nous voici tout près — Parlez bas! de peur qu'il ne vous entende, car, s'il a le cœur gai, ce n'en est pas moins un oiseau timide et méfiant. — Ecoutez! Le voici maintenant qui frappe contre le vieil arbre creux. — Un pas encore. — Levez les yeux. — C'est bien lui! Qu'il est curieux à voir ainsi posé, la tête renversée. Que ses plumes aux teintes vertes sont richement nuancées! Sans parler de ce jaune pâle et de ce rouge. Quelle harmonie entre la couleur de l'oiseau et les tons sourds et discrets de l'écorce.

Allons, bon! Votre voix l'a effrayé, car il entend le plus faible chuchotement. Un pas aussi léger que la brise, un pas qui courbe à peine la tête des fleurs, il le distingue, lui, sur le tapis de gazon. Que l'écureuil jacasse au-dessus de sa tête et fasse ses réflexions tout haut, que le geai aux ailes bleues pousse, de place en place, ses cris les plus perçants, que le vent se déchaîne à travers la forêt, que le tonnerre gronde, le pivert n'aura pas peur et demeurera cramponné à son arbre. Mais sitôt qu'il entend le bruit d'un pas humain, une terreur subite fait battre son cœur. Car l'homme, cet oppresseur et ce tyran, a enseigné la défiance aux innocentes créatures qui vivent en liberté dans les bois.

Méfiant et timide, le pivert grimpe après l'écorce; parvenu à l'endroit où deux maîtresses branches font la fourche, il disparaît brusquement dans son trou. Là est sa demeure, cachée dans le plus profond secret, comme la chambre funéraire d'un Pharaon au centre d'une pyramide. Là est sa compagne, en sûreté, autant qu'on peut l'être; là sont ses petits piverts, au cœur même de l'arbre. Quant à lui, il ne bougera de son trou, il ne risquera à la fenêtre un regard plein de prudence que quand il nous saura partis, quand il n'y aura plus là personne pour le guetter. Allons-nous-en. Quand nous serons tout au bout de l'avenue, nous entendrons de nouveau le rire du vieux pivert.

J. Girardin.



LA PETITE DUCHESSE[1]

XII

De Paris à Cannes.

A l'heure des principaux départs, rien n'est affairé comme les alentours des grandes gares, et le lendemain soir ce fut un véritable plaisir pour Alberte que d'assister au mouvement du va-et-vient. La duchesse, qui ne se pressait jamais, était arrivée des premières, et parmi tous ces gens qui couraient, s'interpellaient, s'agitaient, elle formait avec M. et Mme Méril un groupe paisible et solennel qui attirait l'attention des flâneurs. Elle eut à subir une grande contrariété. Elle avait demandé par lettre qu'un wagon lui fût réservé, la demande s'était égarée dans les bureaux et le chef de gare vint lui-même lui présenter ses excuses. Il était trop tard pour réparer cette erreur. Il y avait foule et ce train de nuit rapide ne pouvait entraîner un wagon de plus. La duchesse prit dignement ce petit ennui et alla s'installer dans un wagon de première avec Alberte, Méril, sa femme et sa fille montèrent dans le wagon voisin. Méril avait prévenu Alberte que sa maîtresse ne parlait pas en voyage, le bruit la rendait complètement sourde et le mouvement l'endormait.

Alberte écouta docilement ses instructions, mais elle se dit que si elle ne dormait pas elle-même, elle allait beaucoup s'ennuyer.

Aussi fut-ce avec joie qu'elle entendit tout à coup la portière de leur wagon s'ouvrir et qu'elle assista à l'entrée bondissante de deux enfants, un petit garçon et une petite fille que suivit de près une gouvernante en petit chapeau et en lunettes bleues, qui portait une quantité de petits sacs. Elle se mit à gourmander en français les deux enfants sur leur vivacité et leur reprocha d'avoir quitté le buffet sans sa permission. Ils répondirent d'un petit air égoïste que puisqu'ils ne mangeaient pas de sandwichs la nuit, ils n'avaient pas voulu rester au buffet où ils s'ennuyaient parce qu'il n'y avait personne.

Alberte sur cette seule réponse les trouva en son for intérieur très-mal élevés, et cependant ils étaient bien gentils. La petite fille qui paraissait avoir son âge, avait de beaux yeux noirs et une grande bouche rose qui souriait toujours; le petit garçon, beaucoup plus jeune, était remarquablement laid, mais très-original par son costume et sa physionomie. Il était enveloppé dans un grand paletot marron à larges boutons d'or, sur ses cheveux très-épais et crépus comme ceux d'un nègre, était posé un bonnet de fourrure qui lui donnait l'air tout à fait vieillot, il

[1] Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27 43, 60, 75, 90, 106 et 124.

avait des bottes et des gants de peau de chien. Si sa sœur était très-brune, il était lui tout à fait jaune, il avait de grosses lèvres très-rouges, ses grands yeux étincelaient sous des cils épais. Cependant son nez aquilin, l'ovale allongé de sa figure lui ôtaient néanmoins toute ressemblance avec la race nègre. La petite fille portait comme lui un costume très-original. Sa taille svelte était cachée par une grande capote grise ornée de nœuds de rubans, à sa ceinture pendaient une aumônière brodée d'acier, un petit revolver qui contenait très-probablement des dragées et un cor de chasse tout plein d'un eau parfumée. Elle vint s'asseoir près d'Alberte, et son frère s'étendit dans la stalle à côté d'elles.

Quand le train s'ébranla, la gouvernante qui rangeait les petits paquets se tourna vers eux.

« Moi aussi je compte dormir, dit-elle en jetant un coup d'œil vers le visage rigide de la duchesse, avez-vous besoin de quelque chose avant que je m'endorme? Voulez-vous votre boite de caramels, mademoiselle Luna?

— Non, Pauline, répondit Luna, ils me font mal au cœur.

— Et vous, monsieur David. »



Les compagnons de voyage d'Alberte. (P. 139, col. 2.)

M. David croisa ses tout petits bras et répondit : un livre.

« Et moi aussi un livre, » s'écria Luna.

Deux volumes de la Bibliothèque rose leur furent passés.

« Mon livre de science anglais, » ajouta David,

Un livre vert tomba auprès du livre rose et Pauline, ôtant ses larges lunettes bleues qui recouvraient de tout petits yeux jaunes, s'enfonça dans son coin.

Luna et David s'emparèrent de leurs livres et jetant tout à coup un coup d'œil vers Alberte pour s'assurer qu'elle les regardait, ils se mirent à lire gravement à la clarté indécise de la lampe. Mais bientôt le bout de la petite botte de M. David erra à l'aventure et vint heurter le genou de Mlle Luna qui plaça immédiatement son livre sur le livre que lisait M. David. Celui-ci prit son bonnet de fourrure et voulut en coiffer Luna qui se défendit en riant. Le bonnet finit par rouler jusque sur les genoux d'Alberte qui le rendit à M. David avec un salut. M. David fit des excuses, Luna aussi et il n'en fallut pas d'autre pour rompre la glace entre les trois enfants qui se mirent à chuchotter gaîment. On parla de Paris, de Londres qu'ils habitaient, de Cannes où ils allaient rejoindre leurs parents. On offrit à Alberte des livres, des caramels, des pastilles. Luna ouvrit son petit cor de chasse et lui proposa de parfumer son mouchoir. David prenant le flacon des mains de sa sœur, sous le prétexte de se parfumer aussi, alla le placer ouvert sous le nez de Pauline qui éternua violemment. Il aurait bien voulu en faire autant à la dame du coin, mais le seul aspect de son visage le tenait en respect. Heureusement que tous ces chuchottements et ces rires n'avaient pas la puissance d'arracher Mme de la Rochefaucon à son sommeil léthargique, car elle aurait immédiatement fait cesser toute familiarité. Jusqu'à dix heures les trois enfants s'amusèrent beaucoup. Les petits étrangers avaient beaucoup voyagé et ils étaient d'une gaieté folle. Tout à coup M. David tira de son gousset une petite montre d'or et s'écria :

« Il est dix heures, si nous nous remettions à lire; Luna, passe un livre à mademoiselle.

— J'aime mieux dormir, dit Alberte qui n'y voyait plus.

— Et moi aussi, ajouta Luna. »

M. David les regarda non sans dédain.

« Je ne dormirai qu'à minuit, déclara-t-il. »

Et enfonçant sa toque fourrée sur ses épais cheveux, croisant ses petites jambes, il ouvrit son livre anglais. Mais hélas, il n'en avait pas lu deux pages que son petit nez tombait dessus, que ses grands yeux se fermaient tout comme ceux de ses compagnes et que le livre de science lui échappait et allait servir de coussin aux pieds de Luna.

Et pendant qu'ils dormaient tous ainsi, la noire locomotive poursuivait son chemin dans la nuit et les emportait à toute vapeur à travers les plaines arides de la Sologne, à travers les riches vignobles de la Bourgogne et le beau pays de Provence. Ils avaient changé d'atmosphère, de province, de ciel sans qu'ils en eussent conscience. Alberte se réveilla en sursaut en entendant crier « Avignon ! » Elle ouvrit les yeux. Dans le wagon, ce n'était plus tout à fait la nuit, un jour terne blanchissait les vitres et cependant tout le monde dormait encore. La duchesse

enfoncée dans ses fourrures demeurait la tête droite, les yeux fermés, absolument dans l'attitude de la veille ; Pauline affaissée dans son coin, coiffée de travers; respirait par saccades et avec accompagnement d'un léger reniflement assez désagréable à entendre, Luna avait la tête sur l'épaule d'Alberte et M. David tout pelotonné sur la banquette dormait les poings fermés.

La halte ne fut pas longue à Avignon et le train roula de nouveau. Alberte, qui fermait en vain les yeux sans pouvoir retrouver le sommeil, eut le plaisir d'assister au réveil de ses compagnons, ce qui l'amusa beaucoup. Luna s'agita la première, en bégayant le mot maman. Elle saisit le bras d'Alberte qui se laissa faire en souriant ; Pauline, dont la figure commençait à disparaître sous son petit chapeau, s'éveilla à force de se frotter le nez contre lequel flottait l'aigrette noire attachée à son feutre ; la duchesse ouvrit tout à coup les yeux comme si elle se fût trouvée dans son salon, comme si elle n'avait jamais dormi, et regarda fixement Alberte Quant à M. David, il ne fallut rien moins que la chute d'un paquet qui tomba du filet sur son petit dos pour l'arracher à son sommeil. Enfonçant son bonnet sur ses oreilles, il commença à quereller Pauline qui avait causé la chute du paquet en fourrageant dans le filet; mais soudain, une toux sèche se fit entendre dans le coin, à sa gauche. Il allongea la tête et trouva attaché sur lui le regard imposant de la duchesse. Ses plaintes s'arrêtèrent comme par enchantement, et il se mit à lutiner sa sœur en dessous, puis à sourire à Alberte comme à une vieille connaissance. Mais depuis qu'Alberte avait rencontré le regard calme et froid de sa tante, elle n'osait plus se rapprocher de Luna, ni sourire à David. Elle affectait de regarder au dehors, et ce dehors, d'ailleurs, l'intéressait vivement. Ce paysage aux tons gris et rougeâtres lui était étranger. Elle demanda le nom des petits arbres au feuillage vaporeux et menu qui égayaient çà et là le sol aride.



Il s'étendit dans la stalle à côté d'elles. (P 140, col. 1.)

« Ce sont des oliviers, répondit la duchesse, mais non point ceux que nous trouverons à Cannes. »

Elle termina cette phrase en portant la main à sa bouche pour étouffer un bâillement. Alberte, se rappelant à ce geste la recommandation de Méril, saisit la boîte ronde et offrit une bouchée de chocolat à la duchesse. Celle-ci dégagea de dessous ses fourrures sa montre constellée de diamants, et hocha négativement la tête.

— Nous arrivons à Marseille et nous y déjeunerons, répondit-elle. »

Alberte ferma la boîte en se demandant comment elle apprendrait son oubli à Méril. Heureusement

que lorsqu'ils arrivèrent dans la gare de Marseille, il y eut un tel mouvement de voyageurs vers le buffet, que l'excellent homme ne fut occupé que de diriger sa maîtresse au milieu de cette foule humaine, puis de faire servir à déjeuner.

Quand la duchesse et Alberte firent leur entrée dans les salles du buffet, qui est un des plus vastes et un des plus élégants de France, Méril les attendait, la carte à la main. La duchesse, consultée sur son mode de déjeuner, préféra s'asseoir à la grande table d'hôte qui était à moitié vide encore, que de rester dans la salle immense du restaurant où se trouve le comptoir, où il y avait foule et où les garçons couraient à droite et à gauche, se glissant les mains pleines, entre les petites tables de marbre. L'un d'eux faillit jeter une assiette de bouillabaisse sur la duchesse qu'on bousculait comme une simple mortelle, ce qui révoltait Méril.

Aussi fut-il très-heureux quand il vit la duchesse assise au haut bout de la table d'hôte.

Luna, David et Pauline s'étaient placés non loin d'eux, et la duchesse saisit au passage, entre deux services, le sourire que Luna adressait à Alberte.

« Tu connais donc ces enfants? demanda-t-elle.

— Ma tante, ils ont voyagé avec nous.

— Ah! oui, il me semblait les avoir vus quelque part; évidemment ce sont des étrangers; de quelle nation crois-tu qu'ils soient?

— Je ne sais pas, ma tante, ce sont peut-être des Espagnols. Il y avait au Sacré-Cœur des petites Espagnoles qui étaient jaunes comme eux.

— Espagnols! Mais, répondit la duchesse, ce petit garçon crêpu a tout à fait le type oriental, ce sont peut-être des Juifs. »

Alberte ne protesta pas. Elle trouvait ses petits compagnons de voyage très-gentils, bien qu'ils continuassent à se montrer fort mal élevés. M. David acceptait de tous les plats et renvoyait son assiette pleine avec toutes sortes de laides grimaces, et Luna après avoir émietté du pain et des gâteaux, attaqua une assiette de raisins secs et en fit son déjeuner, ce qui était simplement absurde après une nuit passée en voyage; Pauline, qui déjeunait solidement avec les façons les plus vulgaires du monde, les laissait faire et ne s'en occupait plus.

Il fallait d'ailleurs se hâter, le train avait eu du retard, ce qui arrive presque toujours, et l'arrêt était forcément raccourci.

Quand Alberte se retrouva en wagon, elle chercha des yeux ses petits compagnons de voyage; ils étaient debout sur le quai, ils la regardèrent, lui sourirent, mais ne la rejoignirent pas. L'attitude et la physionomie de la duchesse les avaient légèrement intimidés et ils jugèrent à propos de choisir un wagon plus commode pour se livrer à leurs espiègleries.

A peine le train fut-il en marche qu'Alberte se consola de leur défection. Le pays nouveau qu'elle traversait suffisait à occuper son attention. L'enchantement de cette route unique qui va de Marseille à Gênes en cotoyant la Méditerranée commençait, et la petite fille était déjà trop sensible aux beautés de la nature pour demeurer froide devant de pareilles harmonies de ton et de dessin.

Des exclamations étouffées lui échappaient sans cesse, sans cesse elle se détournait pour essayer de communiquer son enthousiasme à sa tante, mais bien inutilement.

La duchesse avait refermé les yeux, et les rideaux de cyprès, les lointains bleus, le ciel profond, les courbes gracieuses du rivage la laissaient également indifférente. A Agay elle daigna cependant regarder la petite flottille qui se balançait dans l'anse charmante, mais elle remarqua que la Méditerranée était d'un bleu fatigant pour le regard.

Fatigant peut-être, mais délicieux et splendide.

Ce bleu ravissait Alberte; penchée contre le vasistas, elle épiait le moment où le chemin cotoyait les grèves blanches que le premier flot festonnait d'un feuillage d'argent. Malheureusement le jour tomba soudain et elle n'aperçut plus la mer que vaguement.

Il faisait complétement nuit quand le mot Cannes retentit à leurs oreilles: la duchesse consulta sa montre, il était cinq heures et demie.

Elles descendirent dans une gare mal éclairée et montèrent sur-le-champ dans la voiture qui les attendait. Elle roula pendant une demi-heure sur la route d'Antibes et s'arrêta devant une grille tout enguirlandée.

Alberte monta à la suite de sa tante un large escalier, et une allée ascendante qui semblait tracée au travers d'une forêt, puis elles entrèrent dans une maison riante, gaie, élégante, pleine de lumière et de fleurs. Les peintures étaient éclatantes, les ornementations luxueuses. Cette villa paraissait féerique à l'enfant au sortir du vieil hôtel de la rue de Lille. Un dîner était servi dans une salle à manger des plus coquettes; la duchesse sembla ne se mettre à table que par pure convenance.

Alberte au contraire mangea avec appétit et elle aurait volontiers commencé une promenade par cette maison idéale, mais la duchesse était très-fatiguée et elle donna l'ordre de tout fermer.

La petite fille fut conduite dans une jolie chambre du premier; elle aurait bien désiré regarder de son balcon à la blanche balustrade de quelle couleur était le ciel de Cannes, le soir, et respirer l'air qui lui paraissait tout embaumé; mais Méril, qui était fort préoccupé de la grande fatigue de la duchesse, ne céda point à son désir.

Les persiennes demeurèrent bien closes, pas une étoile ne lui fut permise et elle se coucha docilement en témoignant de son ardent désir d'être au lendemain.

A suivre. M[lle] ZENAÏDE FLEURIOT.

LES GANTS[1]

L'usage des gants, comme objet de luxe, date en France du règne de Henri III. La mode en vint d'Angleterre. C'est à partir de cette époque qu'ils firent partie du costume féminin. Les femmes portaient surtout des gants de soie. — Les mouffles, gants d'hiver, étaient en fourrure. Les gants des manants étaient de bure ou de peaux grossières; ceux des nobles de brocart, ou de menu vair.

Il était d'usage à la cour de Catherine de Médicis de porter des gants parfumés. On les appelait *frangipones*, du nom d'un comte italien, Frangiponi, qui en avait apporté la mode en France. Nous ne ferons que rappeler ici le nom de René le Florentin, qui à l'art de préparer les peaux joignait la science des empoisonneurs.

Ce n'est qu'au commencement du règne de Louis XIV que les gants de peau deviennent d'un usage général, mais seulement pour monter à cheval, en voyage, à la chasse, ou dans une tenue négligée. Jusqu'au XVIIIe siècle, on était tenu de se déganter en entrant dans les écuries du roi. A la cour, on portait de préférence des manchettes de dentelles qui couvraient une partie de la main. Louis XVIII, fidèle à l'ancienne étiquette, ne porta jamais de gants.

La fashion attache à juste titre une grande importance, non-seulement à la propreté des mains, mais aussi à leur blancheur. L'usage des gants assure l'une et l'autre. Certaines personnes ont l'habitude de coucher avec des gants. En voyage, ils sont indispensables. Les gants sont ainsi entrés dans le costume, comme le chapeau et le nœud de ruban. Dans certaines villes du Midi, ce n'est pas sur les gants, mais sur la chaussure que se porte le luxe des fashionables.

Dans son *Traité de la Vie élégante*, M. de Mortemort-Boisse donne le règlement spécial établi à Londres, en 1839, par d'Orsay :

« Un gentilhomme de la fashion anglaise doit employer six paires de gants par jour: Le matin, pour conduire le briska de chasse, gants de peau de renne. A la chasse, pour courir le renard, gants de peau de chamois. Pour rentrer à Londres en tilbury, gants de castor. Pour aller plus tard se promener à Hyde-Park, gants de chevreau de couleur. Pour aller dîner, gants jaunes en peau de chien. Pour le soir, le bal où le raout, gants en cannepin blanc brodés en soie. Ce règlement constitue une dépense pour les gants de quarante-huit francs soixante-quinze centimes par jour, soit dix-sept mille sept cent quatre-vingt-treize francs soixante-quinze centimes par an (en 1839). »

A Paris, on se borne à deux paires de gants; pour le jour, gants de daim, de castor ou de chevreau de diverses nuances; le soir, des gants paille pour le salon ou pour le théâtre. Il n'y a qu'aux grandes chasses qu'une troisième paire de gants est indispensable.

Les mitaines de soie rappellent les beaux jours de la cour de Louis XIV et le siècle coquet de Louis XV.

On a aujourd'hui les mitaines, les gants de peau, de tricot, de soie, de filet, de batiste, de fil d'Ecosse et de coton.

Comme une exception qui confirme la règle, on pourrait citer de nos jours un personnage qui a laissé un renom d'élégance et qui ne portait jamais de gants.

On a souvent agité la question au double point de vue de l'élégance et de l'utilité. Une étude n'est pas une thèse, et nous n'avons pas à nous prononcer ici pour ou contre les gants. Il est plus facile de se soumettre à une coutume générale que de la changer. Il convient de garder son chapeau quand on entre dans une synagogue, et d'ôter ses souliers pour entrer dans une mosquée. La mode actuelle exige qu'on soit ganté pour une audience, ou une visite de cérémonie: ôter ses gants dans ces deux cas serait une familiarité déplacée.

Dans une soirée, on dégante la main droite pour prendre des sirops, des glaces, etc.; mais on remet le gant pour inviter une dame et la faire danser. A un dîner, on retire le gant de la main droite pour le *shake-hand*, et le gant de la main gauche pour passer dans la salle à manger. Cependant il est encore de tradition, dans certains châteaux, de dîner les mains gantées, les hommes en habit, les femmes décolletées, cè qui n'empêchait pas la princesse de ***, qui avait une belle main, de manger la salade avec les doigts. Comme particularité, on peut encore citer un trait : le duc et la duchesse de Chaulnes avaient l'habitude d'offrir de l'un des mets qui étaient sur la table avec la même cuiller qui leur avait servi.

Comme préservatif hygiénique, le gant a du bon; comme objet de toilette, il est permis de le considérer comme puéril et ennuyeux; il a l'inconvénient de comprimer les mains, d'empêcher le fonctionnement des pores de la peau et l'expose à l'absorption de teintures nuisibles. L'usage des gants est un des mille supplices que la mode impose, et que, vrais moutons de Panurge, nous subissons *parce que c'est l'usage*. Au théâtre, au concert, on est ganté. Pourquoi? Les belles mains ne seraient-elles pas un peu victimes de celles qui ne sont pas de forme pure? On a fait jadis la même réflexion pour les culottes courtes. Hors les cas de froid, de chasse et de guerre, on ne voit de raison à cet usage que pour les évêques, le gant faisant, par tradition, partie intégrante de leur costume ecclésiastique.

CHARLES JOLIET.

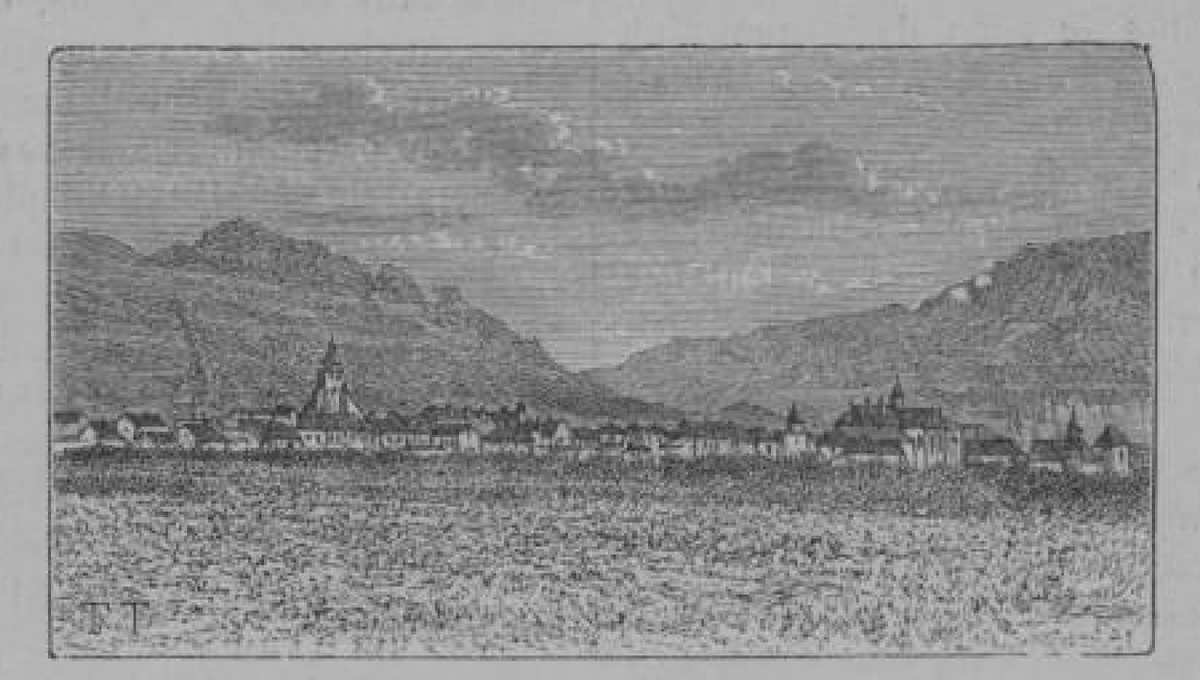
1 Suite et fin. — Voy. page 122.

A TRAVERS LA FRANCE

—

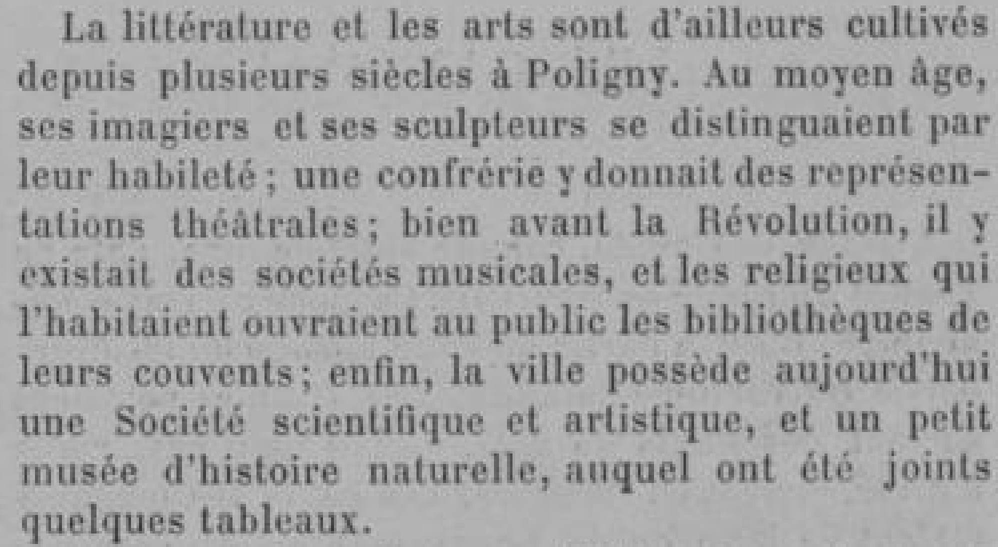
POLIGNY

Poligny, chef-lieu d'arrondissement du département du Jura, occupe une situation pittoresque et originale, au pied d'un long escarpement qui porte le premier plateau de la chaîne franco-suisse, et qui s'interrompt aux abords de la ville pour dessiner derrière elle une sorte de corbeille de rochers assez curieuse, appelée la Culée de Vaux. Au fond de ce cirque, dominé par de vastes forêts et boisé lui-même, sont bâtis le séminaire, jadis abbaye puissante, et le village de Vaux. Sur l'un des versants monte en zigzags et en terrasses une belle route d'où le panorama embrasse un immense pays, et qui est devenue une promenade très-fréquentée. Près de l'entrée du cirque, un des rochers de l'escarpement se dresse, isolé, au-dessus de la crête, et présente la silhouette d'un homme chargé d'une hotte. Cette bizarrerie de la nature complète l'aspect général de Poligny, et n'est pas au reste la seule curiosité qu'offrent les environs de cette ville.


Poligny.

Mais tous ces pittoresques accidents qui tiennent au voisinage des montagnes n'empêchent point Poligny de jouir aussi des ressources de l'agriculture. Toute une moitié de son territoire occupe une plaine fertile et les pentes de coteaux qui ne le sont pas moins; là se récoltent des vins rouges et blancs qui jouissent d'une légitime réputation.

La ville en elle-même est bien bâtie, mais n'offre aucun édifice important. Son église principale, de style gothique, présente quelques belles sculptures et renferme de vieux objets d'art du moyen âge; l'église du faubourg a conservé intact son clocher roman avec sa flèche, et il s'y trouve encore un retable en albâtre du XVIe siècle travaillé avec luxe. Cela ne suffit point assurément à rendre une ville célèbre parmi les antiquaires et les artistes; néanmoins Poligny est sous ce rapport une des villes les moins pauvres de l'ancienne Franche-Comté, où la guerre a promené si longtemps la dévastation et la ruine.



La littérature et les arts sont d'ailleurs cultivés depuis plusieurs siècles à Poligny. Au moyen âge, ses imagiers et ses sculpteurs se distinguaient par leur habileté; une confrérie y donnait des représentations théâtrales; bien avant la Révolution, il y existait des sociétés musicales, et les religieux qui l'habitaient ouvraient au public les bibliothèques de leurs couvents; enfin, la ville possède aujourd'hui une Société scientifique et artistique, et un petit musée d'histoire naturelle, auquel ont été joints quelques tableaux.

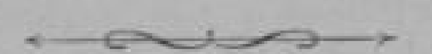
Poligny jouit de la tranquillité qui convient aux études. Placée sur la route de Paris à Genève, elle était naguère animée par le passage des diligences qui transportaient en Suisse de nombreux touristes parisiens et anglais. Les chemins de fer ont donné à ce mouvement d'autres directions; la ligne ferrée qui dessert aujourd'hui Poligny est loin d'avoir l'importance de l'ancienne route et ne suffit point à rendre à la ville la vie extérieure qu'elle a perdue. Triste et silencieuse, elle semble encore sous le coup des calamités qui l'assaillirent au moyen âge et surtout à l'époque moderne, sous les règnes des trois premiers Bourbons.

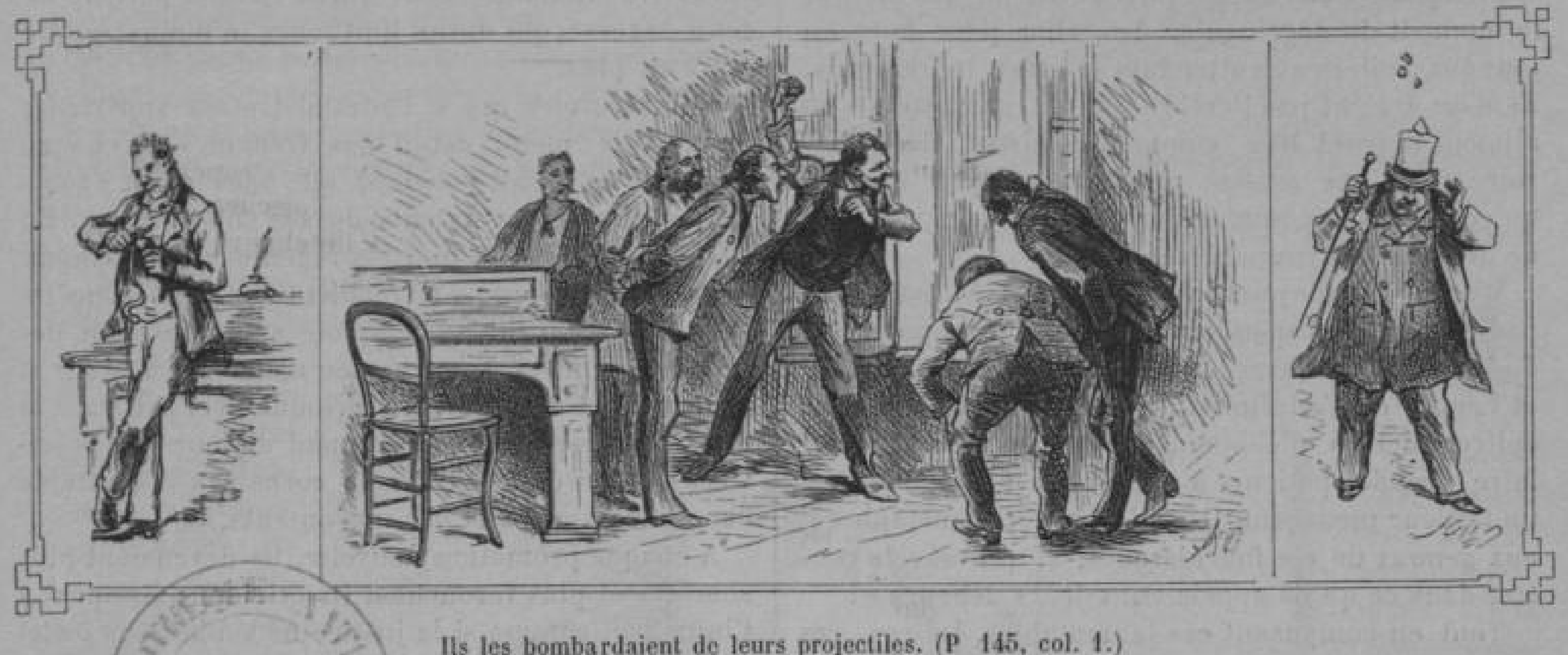
En 1595, Henri IV s'étant présenté sous les murs de Poligny pour la réduire, elle obtint du roi de France le privilége de la neutralité, au prix d'une forte rançon.

Sous le règne de Louis XIII ou plutôt de Richelieu, Poligny eut à se tenir longtemps sur la défensive; mais son courage ne prévint pas les malheurs d'un nouveau siége, qui, cette fois, fut suivi de la prise, du pillage et de l'incendie de la ville, et du massacre d'un grand nombre d'habitants.

A peine relevée, la place tombait aux mains du prince de Condé. En rendant la Franche-Comté aux Espagnols, le traité d'Aix-la-Chapelle laissa cette province en butte aux invasions françaises et valut à Poligny un nouveau siége. Le traité de Nimègue, en ramenant les frontières de la France jusqu'aux montagnes du Jura, mit fin à la situation politique dont nos provinces orientales ont si longtemps souffert, et leur valut une tranquillité relativement profonde qui, après avoir duré plus d'un siècle, fut néanmoins encore troublée par les invasions de 1814 et de 1870.

A. Saint-Paul.





Ils les bombardaient de leurs projectiles. (P 145, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE

I

Au ministère des Formalités.

Dans ce temps-là, qui n'est pas bien loin de nous, messieurs les employés subalternes du ministère des Formalités avaient beaucoup de loisirs et beaucoup d'imagination : ils se servaient tout naturellement de leur imagination pour charmer leurs loisirs.

« Il faut bien tuer le temps ! » disaient-ils en s'étirant sur leurs chaises.

Retranchés derrière cet axiome, ils inventaient mille moyens, plus ingénieux les uns que les autres, de « tuer le temps » et d'adoucir les horreurs de la captivité.

Chacun d'eux, en suivant son inspiration personnelle, arrivait à montrer, sans le savoir, le fond de son caractère et la nature de ses préoccupations habituelles.

Il y en avait qui pelaient des pommes ou écorçaient des oranges, selon la saison. Très-ferrés sur l'économie politique, et pénétrés de ce principe que rien ne doit se perdre (excepté le temps, sans doute), ils recueillaient avec un soin jaloux les pelures et les écorces. Alors, avisant par la fenêtre les gens d'apparence débonnaire qui rôdaient dans la cour, en quête de l'escalier A ou de l'escalier B, ils les bombardaient de leurs menus projectiles et s'amusaient comme des dieux de leur ahurissement ou de leur fureur. Dissimulée derrière les rideaux, cette malfaisante jeunesse était partagée entre le plaisir de jouer de mauvais tours d'écolier et la crainte d'être prise en flagrant délit; autre plaisir, encore plus vif que le premier!

On entendait des rires étouffés et des trépignements de folle joie. Ceux de ces messieurs qui avaient dans la poitrine une étincelle de ce feu généreux qui fait les *sportmen* et les amateurs de courses engageaient des paris.

« Voilà un bien bon chapeau gris, parions deux sous que je l'attrape juste sur la forme !

— Je parie que non.

— Je parie qu'il se fâchera !

— Je parie qu'il ne se fâchera pas ! »

Il se faisait un grand silence; un bras s'allongeait discrètement : « Une, deux, trois ! » Le projectile, lancé d'une main sûre, rebondissait avec un bruit sourd sur le chapeau gris. Une figure apoplectique lançait des regards surpris vers les régions supérieures et passait, en un clin d'œil, de la surprise à l'indignation, de l'indignation à la fureur, et de la fureur au désappointement le plus grotesque.

Au plus beau moment, on entendait des pas dans le couloir, ou bien quelqu'un remuait un fauteuil dans la pièce voisine. Alors messieurs les sportmen, avec une merveilleuse rapidité, sautaient sur leurs chaises, comme une nichée de souris effarouchées, et leurs plumes couraient sur le papier avec une effrayante rapidité.

L'alerte passée, ils se regardaient en dessous avec des yeux brillants de plaisir, et discutaient le coup aussi sérieusement que s'il se fût agi du grand prix de la ville de Paris.

C'est ainsi que ce groupe distingué tuait le temps

et atteignait, sans bâiller plus de dix fois par heure, le moment de dégringoler l'escalier pour faire un tour aux Tuileries en attendant le dîner. De remords, ils n'en avaient pas l'ombre, et ces mécréants s'en allaient le front levé, comme des justes, fiers d'avoir tiré d'une orange ou d'une pomme tout ce qu'elle pouvait contenir de jouissances légitimes et de distractions coupables.

D'autres employaient les loisirs du bureau à expédier leur correspondance privée. Sur le papier de l'administration, avec les plumes de l'administration et l'encre de l'administration, ils composaient des épîtres pleines d'éloquence et de sentiment, pour faire prendre patience à un chapelier irascible ou à un tailleur menaçant. Ils se jetaient, par métaphore, aux genoux de ces fournisseurs, si pressés de rentrer dans ce qu'ils appelaient « leurs débours » !

Tout en composant ces lamentables épîtres, ces débiteurs, si désespérés sur le papier, discutaient avec le plus beau sang-froid les événements de la politique et les cours de la Bourse, ou bien ils faisaient de l'escrime à grands coups de règles, avec leurs voisins d'en face.

Il y avait des esprits aventureux qui rêvaient des choses monstrueuses, comme, par exemple, de préparer du café dans un tiroir ou de faire cuire des côtelettes dans une armoire! A force de patience et de talent, disons le mot, à force de génie, ils atteignaient le but de leurs rêves!

A l'ombre des cartons poudreux, quelques employés-poëtes méditaient des tragédies classiques ou des drames romantiques, avec de hideux froncements de sourcils quand l'inspiration était rebelle; avec des sourires de béatitude et des gestes arrondis quand la Muse se montrait docile. Gens quinteux pour la plupart, prenant fort mal les plaisanteries de leurs camarades et hautains avec le public.

Quelques Molières en herbe, sous prétexte de varier et de multiplier leurs études sur le cœur humain en général et sur la société moderne en particulier, s'en allaient flânant de bureau en bureau, et se risquaient quelquefois, sans chapeau, la cigarette aux lèvres, sous les arcades de la rue de Rivoli.

Cependant les têtes sages de l'endroit (car il y avait des têtes sages parmi toutes ces têtes folles) se demandaient avec inquiétude comment tout cela finirait?

Cela finissait généralement assez mal. De temps à autre, quelqu'un de ces mortels audacieux était mandé à l'improviste dans le cabinet de M. le directeur du personnel. Après quelques minutes d'entretien avec ce dignitaire, les plus fringants rentraient la crête basse; d'un air sombre et hargneux, ils refusaient de donner la moindre explication sur cette courte entrevue.

Le lendemain matin, on trouvait leur pupitre vacant; un subalterne nouveau venait s'asseoir sur leur ancienne chaise, et tout était dit. Chacune de ces crises violentes était suivie d'une période de demi-sagesse, qui durait huit jours au moins, quinze jours au plus.

Il faut croire que si l'administration supérieure ignorait le menu détail des fredaines de chaque jour, elle se faisait pourtant une idée assez exacte du caractère et des talents de ses subordonnés. En effet, la plupart des mortels ingénieux qui savaient si bien tuer le temps se fanaient sur place, sans jamais s'élever jusqu'aux emplois supérieurs. Ils devenaient chauves sans cesser d'être subalternes et vieillissaient sans devenir raisonnables. Arrivés à la trentaine, ils parlaient aigrement de leurs longs services et s'enrôlaient dans le corps peu respectable des « incompris » et des mécontents.

A chaque promotion nouvelle, ils devenaient plus sombres et plus farouches. Ils criaient naïvement à l'injustice, comme si la justice ne voulait pas justement que chacun fût, à la fin, traité selon ses mérites.

Messieurs les subalternes de la génération présente tenaient en souverain mépris ces épaves moroses des générations précédentes. La jeunesse est si folle et si présomptueuse que pas un seul ne songeait à se dire : « Voilà pourtant comme je serai un jour! »

Donc la génération présente persistait à user de son imagination pour charmer ses loisirs. Un de ses passe-temps favoris était d'élaborer les légendes les plus folles sur le compte de messieurs les employés supérieurs. Chacun avait la sienne, dont il ne connaissait pas le premier mot, bien entendu.

La plus étrange de toutes était celle de M. Clodion.

II

Clodion le Chevelu.

M. Clodion dirigeait les bureaux de « vérification et de classement des titres falsifiés ou prétendus tels ».

M. Clodion aurait été chauve comme un œuf sans une étroite bande de cheveux grisonnants, en forme de couronne monacale, qui s'élargissait un peu à la base de l'occiput, se resserrait en passant pardessus les oreilles et se terminait sur les tempes par

deux petites mèches soyeuses, lustrées et proprettes, soigneusement ramenées en avant.

Voilà l'homme que ces messieurs trouvaient plaisant d'appeler Clodion le Chevelu. Cette grosse plaisanterie par antiphrase était si facile à comprendre, que les garçons de bureau en faisaient leurs délices et en régalaient leurs amis.

Quant à messieurs les subalternes (j'entends ceux qui avaient quelques petites notions d'histoire de France), ils trouvaient des jouissances plus raffinées et un plaisir presque inépuisable, à comparer, trait pour trait, geste pour geste, le bureaucrate si doux, si calme, si méticuleux, si bien brossé, avec son homonyme inculte et sauvage de l'époque mérovingienne.

Ce parallèle à la manière de Plutarque entre les deux Clodion faisait jaillir à chaque pas des images si grotesques et des rapprochements si saugrenus, que le subalterne poëte, adolescent sombre et élégiaque, se surprit à sourire :

« Il y a des jours où la vie est supportable ! » dit-il un beau matin avec sa pompe habituelle.

Le subalterne vaudevilliste en herbe traduisit la même pensée par cette phrase absolument dénuée de pompe :

« Vous verrez qu'on s'en fera mourir! »

Clodion n° 1 avait une lourde framée, tout ébréchée et toute sanglante, un casque bosselé par les grêles de pierres et martelé par les masses d'armes, et pour pardessus une effroyable peau d'ours. Il est probable qu'au retour de ses farouches et sanglantes équipées, il se mettait à son aise sans la moindre cérémonie, jetait à toute volée sa framée dans un coin, son casque dans un autre, et sa peau d'ours à la figure du premier serviteur venu.



Les deux Clodion. (P. 147, col. 1.)

Clodion n° 2 avait pour framée un inoffensif parapluie de soie recuite; pour casque, un frêle chapeau cylindrique que le moindre coup de poing eût réduit à sa plus simple expression, et pour peau d'ours un vulgaire pardessus marron, d'une coupe surannée. Au lieu de jeter brusquement sa framée, je veux dire son parapluie, il le déposait avec une douceur presque paternelle dans le porte-parapluies. Il calculait si bien jusqu'à ses moindres mouvements que le robinson glissait à travers l'anneau de fonte, juste au milieu, sans que la soie recuite subit le moindre froissement. La virole de cuivre atteignait sans choc le fond de la cuvette de métal; aussi paraissait-elle toujours neuve.

Il ôtait son chapeau d'un geste tranquille, toujours le même, et l'accrochait avec une dextérité admirable à la première patère à gauche. Aucun mortel vivant ne pouvait se vanter d'avoir jamais vu

ce chapeau soit à la patère n° 2, soit sur un fauteuil, soit sur une chaise, soit sur un meuble quelconque.

Clodion n° 1, après avoir lancé son casque, secouait brusquement sa fauve crinière pour écarter les mèches qui lui tombaient sur les yeux, après quoi il passait sa patte de lion sur sa grosse moustache, et se jetait à la diable sur le premier escabeau, en criant pour avoir à boire.

Clodion n° 2, après avoir mis son chapeau cylindrique en lieu de sûreté, tapotait doucement, de sa main blanche et effilée, ses deux petites mèches proprettes, que la légère pression du cylindre avait un peu aplaties. Ensuite, il retirait doucement son par dessus marron, par une série de petites secousses pleines d'égards et de déférence ; ensuite, il le suspendait, juste par le milieu du collet, à la patère n° 2. Quand il l'avait caressé à plusieurs reprises, de haut en bas, pour faire disparaître les faux plis, il regardait son œuvre d'un œil satisfait.

Alors seulement il s'asseyait avec méthode sur son fauteuil de cuir vert, en écartant les pans de sa redingote.

Quel grossier désordre devait régner dans la tanière de Clodion n° 1 ! Quel ordre suprême et quelle coquetterie de propreté dans le bureau de Clodion n° 2 ! En contemplant son pupitre, où chaque objet avait une place irrévocablement fixée, les spectateurs légers et superficiels haussaient les épaules et disaient :

« Voilà un monsieur bien méthodique ! »

Les observateurs sérieux remarquaient que, dans cet arrangement, tout était calculé en vue de simplifier les mouvements, et de ménager le temps d'un travailleur consciencieux.

C'est pour cette raison que, dans la sébile à poudre bleue, la petite cuiller d'ivoire était toujours orientée à droite, bien à portée de la main. Un peu à gauche du buvard, il y avait une bougie que M. Clodion allumait pour cacheter les dépêches. Sur la bobèche, il y avait toujours une allumette, une seule, orientée à droite, comme la petite cuiller d'ivoire. Par raison d'économie, M. Clodion n'usait jamais que d'allumettes de choix ; aussi l'allumette de service prenait toujours feu dès le premier frottement.

La figure de M. Clodion, toujours rasée de frais, était allongée, un peu pâle. Au gré des observateurs, ce pouvait être la figure insignifiante de l'homme qui suit une certaine routine, et qui n'a rien dans la tête ; ou bien la figure d'un homme qui a ses secrets, et qui ne se soucie pas de mettre le monde dans sa confidence. Messieurs les employés subalternes penchaient charitablement vers la première hypothèse.

A peine assis, M. Clodion tirait furtivement de sa poche une tabatière d'or qu'il glissait avec mystère sous quelques papiers, à sa droite.

Il était arrivé plusieurs fois au garçon de bureau, par mégarde, et aux jeunes employés par malice, de changer quelque chose à l'arrangement du célèbre pupitre.

M. Clodion ne s'était jamais plaint; mais, avec le pincement de lèvres et la sûreté de main d'un professeur qui découvre et corrige sans hésitation une grossière faute de géographie, il avait remis chaque objet à sa place légitime.



Les deux Clodion. (P. 148, col. 1.)

Arsène, le doyen des garçons de bureau, était un homme si mystérieux et si réservé, qu'on l'eût pris pour un diplomate en disgrâce. Il semblait rouler perpétuellement dans sa tête majestueuse toutes les grandes questions qui peuvent intéresser ou inquiéter l'univers. En réalité, son grand souci était de ne se compromettre avec personne et de résoudre à son avantage l'importante question des gratifications et des étrennes.

Quand les autres garçons égayaient leurs esprits aux dépens de Clodion le Chevelu, il daignait sourire avec condescendance, mais sans jamais se joindre à leurs plaisanteries.

Quand messieurs les subalternes se lançaient à toute bride à travers la légende mérovingienne, il prenait un air fin et faisait semblant de les entendre à demi-mot. Son sourire de vieux diplomate disait clairement : « Les jeunes messieurs des autres ministères peuvent avoir de l'esprit à leur manière, on ne me fera jamais accroire qu'ils puissent en avoir autant que nous ! »

Quand il était avec un ami sûr, et que la conversation tombait sur M. Clodion, il ôtait sa calotte de velours (présage de confidence) et disait à demi-voix :

« Les jeunes messieurs ont beaucoup d'esprit; mais lui, c'est un brave homme tout de même : je sais que c'est un brave homme. »



Il ajoutait tout bas :

« Mettons qu'il est un peu maniaque, mettons qu'il est abominablement maniaque. Et puis après? Chut! »

Là-dessus, il jetait prestement sa calotte sur sa tête et posait son index en travers de ses lèvres.

III

Menus propos d'un vaudevilliste en herbe sur la physionomie humaine

Messieurs les subalternes avaient tiré de la légende de Clodion le Chevelu tout le plaisir et tout le fruit qu'ils en pouvaient tirer, et commençaient à chercher autre chose.

Par une fâcheuse coïncidence, l'arrivée d'un nouveau directeur du personnel, sans diminuer la longueur de leurs loisirs, avait supprimé leurs passe-temps favoris.

Ce nouveau venu était si vigilant qu'on ne pouvait faire un pas sans le rencontrer, et si sévère qu'il ne fermait les yeux sur aucun méfait.

Messieurs les sportsmen n'osaient plus engager de paris. Messieurs les flâneurs semblaient vissés sur leurs chaises. Messieurs les poëtes ne rimaient plus. Le nouveau directeur avait effarouché la Muse.

Ces messieurs commençaient à se lancer des regards mélancoliques; quelques-uns même parlaient vaguement de s'engager dans quelque régiment de ligne, lorsqu'une découverte inattendue vint enfin donner carrière à leur imagination qui rongeait son frein.

Un subalterne fureteur découvrit un beau jour que Clodion le Chevelu s'appelait de son petit nom : Placide.

« Il s'appelle Placide! et il n'en disait rien! » s'écria avec une indignation comique un des sportsmen, que l'inaction forcée avait rendu irritable et querelleur.

« Quelle fourberie! et quelle puissance de dissimulation! Il me le payera!

— Aveugles que nous étions de ne pas deviner cela, rien qu'à le voir tapoter ses petites mèches, » soupira le poëte incompris, qui, depuis l'arrivée du nouveau directeur, tournait un peu à l'aigre. Il reprit, avec le ton dogmatique de l'école à laquelle il se vantait d'appartenir :

« Il était clair cependant que cet homme devait porter ce nom, que ce nom devait coiffer cet homme! »

Sur cette solennelle déclaration, il se fit une minute de profond silence.



Au nom de la science! dit le vaudevilliste. (P. 150, col. 1.)

Du coin obscur où gîtait un vaudevilliste en herbe, une voix flûtée, avec l'accent d'une respectueuse tendresse, où l'on devinait facilement la moquerie la plus dérisoire, lança ces trois mots :

« L'oncle Placide!

— Pourquoi l'« oncle »? demanda sévèrement le sportsman irritable.

— Pourquoi! reprit le vaudevilliste de son ton ordinaire, tout simplement parce qu'il a une « tête d'oncle »!

— Quelle folie! murmura dédaigneusement le poëte incompris.

— Folie! cria le vaudevilliste en ricanant, folie! Oui-dà, mon maître! Votre Grandeur emploie, ce me semble, de bien gros mots, dont elle ne se rend peut-être pas très-bien compte. Si, au lieu de rêvasser, de bayer aux corneilles et de construire des vers boiteux, Votre Grandeur avait approfondi comme moi (il se donne une bonne tape sur la poitrine) les horrifiques mystères de la physionomie humaine, vous rougiriez de ce que vous venez de dire. Oui, vous en rougiriez, car ce que vous venez de dire prouve votre épouvantable légèreté et votre abominable ignorance. Lancez-moi, tant que vous voudrez, des regards d'Apollon Pythien, vous ne m'empêcherez pas de proclamer, pour l'édification et l'instruction des mortels ici présents... Ouf! que cette période est

longue, permettez-moi de reprendre haleine. Bref, chacun de nous apporte en venant au monde la « tête » et la physionomie d'un rôle que, du reste, il ne remplira peut-être jamais. Ceci soit dit en manière de précaution oratoire pour ceux d'entre vous, messeigneurs, qui auraient à se plaindre soit de leur tête, soit de leur rôle. Prêtez l'oreille à ma voix et affermissez vos cœurs; je vais mettre au jour des vérités qui pourraient bien vous faire bondir sur vos siéges mal rembourrés.

» Vous, Sénars, par exemple, vous, poëte romantique du genre sombre et fatal, vous avez beau vous draper dans le manteau de la poésie lugubre et « truculente » (truculente n'est pas français, mais il arrondit ma période); vous avez beau vous raser les tempes pour vous élargir le front et laisser pendre vos cheveux pour vous faire une crinière « léonine » (léonine n'est-il pas joli et bien trouvé?), vous avez quand même une tête de « jeune premier ».

» Les rires de l'assistance me prouvent que j'ai touché juste, et vos froncements de sourcils me montrent clairement que la vérité vous blesse. J'en suis mortellement peiné; mais, comme disait cet autre : *Amicus Plato, magis amica veritas !* J'aime Sénars, mais je lui préfère encore la vérité. La vérité, messieurs, est au-dessus de tous les froncements de sourcils, lesdits sourcils fussent-ils aussi olympiens que les vôtres le sont peu, ami Sénars ! Si vous étiez mon propre frère, tout ce que je pourrais faire pour vous, sans blesser la vérité, ce serait de vous donner le choix entre « jeune premier » et « chef de rayon » dans un grand magasin de nouveautés. O maître, vous n'avez pas d'autre alternative, car la science ne vous en laisse pas d'autre. Choisissez ! »

Le poëte incompris haussa dédaigneusement les épaules et se mit à copier d'une plume rageuse je ne sais quel document administratif. Pendant ce temps-là, il y avait dans la salle un joyeux bourdonnement de rires étouffés.

Tout à coup les rires cessèrent; la porte venait de s'ouvrir; mais ils reprirent de plus belle, quand ces messieurs virent apparaître un des leurs, un subalterne attaché à un autre bureau. Il avait des papiers sous le bras, une plume derrière l'oreille, un clignement d'yeux particulier aux myopes qui ne portent pas de lunettes, un air à la fois finaud et ébahi et une redingote taillée et cousue par un artiste du faubourg.

« Voilà Lindot! bravo, Lindot ! » tel fut le cri de bienvenue qu'on lui adressa de tous les coins. Lindot parut déconcerté. Une voix, s'adressant au vaudevilliste, lui demanda ce qu'il fallait penser de la tête de Lindot.

« Au nom de la science, répondit le vaudevilliste d'une voix caverneuse, nous, soussigné, déclarons que Lindot a une tête de « parent pauvre! » Ne vous fâchez pas, Lindot, ne donnez pas aux muscles de votre face cette hideuse expression. Je vous dirai (en style de journal, pour vous punir de vos grimaces) : Nous ne faisons pas de personnalités ici, nous citons des faits, monsieur, à l'appui de nos affirmations scientifiques. Veuillez, je vous prie, arrêter votre attention sur le point que voici : nous ne disons pas que vous êtes pauvre, ce qui, après tout, ne serait pas un affront dans une assemblée de gentilshommes comme nous, tous plus gueux que des rats d'église. Hein ! qui est-ce qui réclame là-bas? C'est vous, Guespereau. Vous n'êtes pas gueux comme un rat d'église, soit! l'amendement est adopté. Mais pour vous punir d'avoir coupé ma phrase en deux, je vous dirai, entre parenthèses, que vous avez une tête de père noble.

» Excusez-moi une minute, Lindot, je lui dis son fait, et je reviens à vous. Oui, ami Guespereau, avec vos joues roses et imberbes, ou plutôt malgré vos joues imberbes et roses, vous avez déjà la tête d'un père noble. Que sera-ce donc, quand les soucis de la vie auront pelé votre crâne, raviné les muscles de votre face, ratatiné votre peau? Que sera-ce surtout lorsque le temps aura fait croître sur vos joues ces favoris que vous y cherchez tous les matins, et souvent pendant le cours de la journée, dans un miroir de cinq sous, quand vous croyez qu'on ne vous voit pas. Ils ne croîtront que trop tôt, ces favoris en côtelettes après lesquels vous soupirez. Et alors, pour la vie, quoi que vous disiez, quoi que vous fassiez, quoi que vous deveniez, les populations se retourneront sur votre passage et diront avec une respectueuse compassion : Celui-ci a une tête de père noble! J'ai dit, et je ne me dédierai jamais. »

Alors, il se tourna brusquement vers Lindot, qui cligna les yeux et rentra sa tête dans ses épaules, comme font les gens qui voient venir un mauvais coup.

« Non, Lindot, dit-il en quittant le ton de la haute éloquence pour reprendre le ton dogmatique, la science ne dit pas que vous êtes pauvre! Pourquoi le dirait-elle, puisqu'elle n'en sait rien! Elle vous permet d'être millionnaire, si tel est votre bon plaisir. Tout ce qu'elle affirme au nom de l'observation, c'est que vous avez la tête d'un « parent pauvre! »

— Voilà qui est convenu ! dit Lindot assez sèchement. Voulez-vous maintenant me permettre une question?

— Dix ! ami Lindot.

— Vous regardez-vous quelquefois dans la glace?

— Cela m'arrive quelquefois.

— Pouvez-vous me dire, alors, quelle tête vous avez, vous? »

Tout le monde se mit à rire, excepté le jeune premier, qui pinça les lèvres et se contenta de dresser l'oreille. Mais si le public s'attendait à voir le vaudevilliste embarrassé, le public fut mystifié.

Portant ses deux mains à son front, comme on fait au théâtre quand on veut faire croire au public que l'on est arrivé au dernier degré du désespoir, le vaudevilliste poussa trois soupirs et trois sanglots bien étoffés, compta une mesure de silence et s'écria enfin d'une voix tremblante :

« Il sera donc connu... à la fin... ce secret plein d'horreur! Oui, j'ai regardé ma tête, oui, je l'ai étudiée, c'est... »

Alors il roula des yeux hagards et murmura d'une voix haletante :

« C'est la tête d'un parrain infortuné! »

Là-dessus, il se laissa choir sur sa chaise, et tout son corps fut agité de frissons prétendus convulsifs.

« Parrain, soit! dit le poëte d'une voix sifflante, car il semble que votre métier soit de donner des sobriquets aux gens. Mais que vient faire là l'épithète d'infortuné?

— Il le demande! s'écria le parrain infortuné en sautant si brusquement sur ses pieds, que le poëte s'empara à tout hasard d'une règle pour se défendre. Il le demande! » répéta le parrain.

Il allongea les bras vers le public et fit le geste de relever les manches d'une toge imaginaire. C'est le geste des avocats, quand ils préparent ce qu'on appelle en patois du palais « un grand effet d'audience ». Il reprit alors :

« O mes juges! fût-il jamais parrain plus infortuné sur la terre? J'ai de nombreux filleuls, qui sont l'objet de toute ma tendresse, et les ingrats se tournent tous contre moi pour me déchirer le sein. Le « jeune premier » me voue en son âme aux dieux infernaux et me parle d'une voix sifflante. Serpent! Le « père noble » me lance des regards irrités. Le « parent pauvre » abuse de mon innocence et de ma candeur pour me jeter dans le plus cruel des embarras. L'oncle Placide seul... »

En ce moment, le « parent pauvre » reçut un bon coup de porte dans le dos et sauta de deux pas en avant, aussi ahuri qu'un lièvre surpris au gîte.

A suivre. J. GIRARDIN.



LE BON PETIT GUILLAUME

« Nous sommes bien désolés, je vous assure, monsieur Fritz, disait tristement une petite vieille femme soignée et proprette à un grand laquais galonné qui l'écoutait avec une mine rogue; nous sommes vraiment désolés de mécontenter monseigneur; mais mon pauvre mari est cloué dans son lit par sa goutte et ses rhumatismes, et il ne peut pas bouger. Priez monseigneur de vouloir bien l'excuser.

— Monseigneur ne sera pas content, répondit le grand laquais. Les autres maîtres veulent absolument danser ce soir, et ils seront très-contrariés de n'avoir pas de musique. Dites à votre mari, ma bonne madame Keimer, qu'il se dépêche de se guérir. »

Et, inclinant sa tête poudrée d'un air de protection, le grand laquais sortit de la maisonnette.

Dame Keimer leva les mains au ciel, et rentra dans la chambre de son mari.

« L'as-tu entendu? lui dit-elle.

— Oui, Marguerite ; mais que veux-tu? à l'impossible nul n'est tenu. Ce qu'il y a de plus fâcheux là dedans, c'est que c'est demain le jour des fermages, et que, si monseigneur est de mauvaise humeur, il sera encore plus dur qu'à l'ordinaire pour ses pauvres tenanciers. »

Un coup léger frappé à la porte interrompit maître Keimer. « Entrez! » dit dame Marguerite; et un petit garçon parut sur le seuil, un joli petit garçon de sept à huit ans, mince et délicat, qui portait une boîte à violon.

« Ah! c'est mon petit Guillaume! dit maître Keimer. Tu vois, mon garçon, je te donnerai ta leçon de mon lit, aujourd'hui : ces maudites douleurs m'ont encore repris. As-tu bien travaillé? sais-tu bien ton menuet?

— Je pense que oui, monsieur Keimer, » répondit le petit en tirant son violon de la boîte. Le son de sa voix était si triste et si abattu que dame Marguerite en fut frappée.

« Tu as du chagrin, mon petit Guillaume? dit-elle. Qu'est-ce qui t'est donc arrivé?

— Papa et maman pleurent à la maison, répondit l'enfant au milieu d'un déluge de larmes..... parce qu'ils n'ont pas d'argent pour payer le loyer..... nous avons tous été malades cet hiver, et cela coûte cher..... Le bailli avait promis à papa d'attendre un peu, mais voilà que monseigneur est arrivé, et il ne voudra pas attendre, lui..... Demain on nous mettra à la porte, et nous n'aurons plus de maison!

— Pauvre petit! » dit dame Marguerite toute attendrie.

Il y eut un silence. Dame Marguerite se demandait si en allant à la ville vendre la croix d'or qui lui venait de sa grand'mère, sa pièce de mariage et la chaîne de ses ciseaux, elle pourrait en tirer de quoi payer le loyer de ses pauvres voisins, lorsque maître Keimer dit tout à coup :

« Essuie tes yeux, Guillaume, et joue moi ton menuet. Joue de ton mieux, entends-tu. »

Guillaume prit son violon, et joua.

« Très-bien! dit maître Keimer. Cela me fait plaisir. Ta chacone, à présent! »

Après la chacone vint une sarabande, puis une gavotte, puis une belle sonate, que l'enfant savait par cœur; et le sieur Keimer, tout exalté, se dressant sur son lit sans penser à ses rhumatismes :

« Femme ! cet enfant-là va peut-être bien être le sauveur de sa famille. Écoute-moi, petit : tu vas t'en aller au château avec ton violon, et tu demanderas à parler à monseigneur ; tu diras que tu viens de la part de maître Keimer, pour faire danser les jeunes barons. »

Guillaume, effrayé, recula de deux pas.

« N'aie pas peur, pense à tes parents qui pleurent, cela te donnera du courage. Joue comme tu viens de jouer devant moi ; tu peux être sûr qu'on t'applaudira ; et quand tu verras que monseigneur a l'air de bonne humeur, tu le prieras bien poliment d'accorder à ton père un peu de temps pour payer son loyer. Tu lui expliqueras qu'il n'a pas pu travailler depuis trois mois, parce qu'il a été malade, mais qu'il est guéri et qu'il a beaucoup d'ouvrage à faire ; qu'il va s'y mettre jour et nuit, et qu'il apportera l'argent dans un mois d'ici. N'oublie rien, et parle comme un bon petit enfant qui veut tirer ses parents de la peine. Va vite, et que Dieu te conduise !

— Quelle bonne idée, mon cher homme ! s'écria dame Marguerite. Attends un peu, mon petit Guillaume, que je te fasse un brin de toilette : il faut être beau pour jouer devant les gens du château. Un coup de brosse à tes souliers, un coup de peigne à tes cheveux ; ce bout de dentelle à ta chemise, pour te faire un jabot..... là ! te voilà joli garçon. Dépêche-toi à présent. »

Le petit Guillaume partit en courant. C'était un brave enfant que le fils du charron ; et quoique la pensée de pénétrer dans le château fît battre son cœur de crainte, l'espoir d'être utile à ses parents soutenait son courage. Et tout en cheminant, il pensait que c'était bien heureux que maître Keimer l'eût remarqué parmi les enfants de l'école et se fût chargé de lui apprendre à jouer du violon. Ce bon maître Keimer ! il avait vu tout de suite que le pauvre petit Guillaume était trop délicat pour le métier de son père, et qu'il ne ferait jamais un bon charron ; et il avait voulu faire de lui un ménétrier. Guillaume ne demandait pas mieux : il aimait tant la musique ! Les ménétriers gagnaient beaucoup d'argent ; il pourrait, quand il serait grand, enrichir son père et sa mère, marier sa petite sœur, et faire de beaux cadeaux à maître Keimer et à dame Marguerite. Le petit frère Jean, qui était robuste, lui, aurait succédé au père dans ce temps-là ; le père se reposerait, et toute la famille serait heureuse.

Mais en attendant il fallait attendrir le baron, et ce n'était pas facile. Il n'était pourtant pas méchant, le baron ; mais c'était un homme d'ordre, qui tenait ses engagements et qui exigeait que chacun tînt les siens. Pour lui, un homme qui ne pouvait pas payer ses dettes était nécessairement un paresseux ou un dissipateur, un désordonné ; et le baron détestait ces sortes de gens. Il ne vivait pas assez dans ses terres pour voir de près l'existence de ses vassaux, et pour comprendre que bien des accidents indépendants de leur volonté pouvaient les mettre dans l'impossibilité de payer leur fermage au jour fixé. Dans ces occasions, il se montrait impitoyable, à moins qu'on ne lui fît toucher du doigt la cause du retard. Un incendie, une moisson couchée à terre par la grêle ou par l'orage ; une épidémie qui emportait les bêtes d'une ferme, lui semblaient des raisons suffisantes : il faisait rebâtir la maison brûlée, remplaçaient les bestiaux morts, faisait estimer le dommage causé à la récolte et le déduisait du fermage ; mais quand il n'avait pas vu, il ne croyait pas ; et rien ne pouvait lui prouver que le charron eût été réellement malade.

L'enfant arriva au château, entra, demanda à parler à monseigneur. Monseigneur était encore à table et ne recevait personne ; et Guillaume allait être éconduit, quand par bonheur Fritz passa par là. A ces mots « de la part de maître Keimer » il regarda l'enfant, et voyant la boîte à violon, il n'attendit pas le reste de la phrase et emmena bien vite le petit musicien. Fritz se chargea même d'annoncer le petit Guillaume, et le poussa dans la salle à manger en le désignant comme « un musicien que maître Keimer envoyait à sa place pour faire danser les jeunes barons ». A la vue du ménétrier microscopique, toute la compagnie fut prise d'un fou rire ; mais la petite baronne, petite-fille de monseigneur, déclara que c'était « un coup du ciel », et prenant Guillaume par la main, elle l'amena devant son grand-père.

Guillaume, ébloui par tout ce monde, toutes ces lumières et toutes ces splendeurs, aurait voulu s'enfoncer dans le parquet pour se cacher. Pourtant il ne perdit point la tête, et répéta que maître Keimer étant malade l'avait envoyé pour jouer à sa place un menuet, une gigue, une chacone ou toute autre danse qu'il plairait à monseigneur et à ses enfants de vouloir bien lui demander. Il n'osa pas parler si tôt de son père.

Monseigneur riait, et, empoignant le musicien, il l'assit sur la nappe blanche, au milieu des débris du repas.

« Allons, mon garçon, lui dit-il, montre nous tes talents. Joue-là, pour qu'on te voie ; joue un joli air, les danses viendront ensuite. J'aime à entendre de la musique après mon dîner. »

Guillaume obéit. Il tira son violon de l'étui, l'accorda et joua sa sonate. « Bien ! très-bien ! » disait monseigneur, qui était un fin connaisseur ; et il battait la mesure avec sa main et sa tête pour faire voir que la musique ne lui était pas étrangère. La petite baronne, appuyée sur son genou, écoutait en songeant que si ce petit garçon jouant aussi bien les menuets que les sonates, on aurait joliment du plaisir tout à l'heure ; le vieux maître d'hôtel en oubliait son service et restait les mains jointes comme en extase, et toutes les autres personnes présentes dodelinaient de la tête avec un air satisfait.

Tous ces gens-là avaient dîné ; mais le pauvre petit



Guillaume joua sa sonate. (P. 152, col. 2.)

musicien n'était pas dans le même cas. Il sentit peu à peu la tête qui lui tournait et les forces qui lui manquaient, et, tout à coup, laissant échapper son archet et son violon, il s'affaissa sur la table, aussi blanc que la nappe qui la couvrait.

Il revint à lui, entouré de belles dames empressées de l'inonder d'eau de la Reine de Hongrie, et il entendit vaguement toutes sortes de conjectures sur la cause de son évanouissement. Ce fut un des enfants qui la devina, le plus gourmand des petits barons: les défauts servent parfois à quelque chose.

« Je parie que le petit musicien a faim! » dit-il en lui présentant un gateau.

Guillaume étendit la main pour le prendre, si vivement que la vieille femme de charge, qui savait ce que c'est que les pauvres gens, en eut les larmes aux yeux. Puis, quand il eut mangé le gâteau, il dit qu'en effet il mourait de faim, parce qu'il avait donné son morceau de pain à son petit frère et à sa petite sœur qui n'en avaient pas assez.

Les cœurs sensibles s'attendrirent; il y eut de belles dames qui allèrent elles-mêmes à l'office et jusqu'à la cuisine pour chercher de la nourriture au petit musicien. Ce qu'il mangea ce jour-là de choses dont il n'avait jamais soupçonné l'existence, il ne le sut pas; il avait si grand faim et on lui offrait de tant de côtés à la fois! Quand il fut rassasié, il reprit son violon sans qu'on le lui dit, et commença un menuet.

On applaudit; on l'emmena dans un grand salon tout doré, où les jeunes barons et les jeunes baronnes purent déployer toutes leurs graces au son de sa musique. Enfin, quand les danseurs furent las, Monseigneur pensa qu'il était temps de congédier le petit ménétrier. Il le fit donc approcher de son fauteuil, et lui demanda quel prix il mettait à ses services.

Guillaume, tout tremblant, sentit que le moment était venu de parler. Sans oser lever les yeux sur l'homme qui tenait dans ses mains le sort de toute sa famille, il raconta la maladie de son père et son chômage forcé, leurs privations qui n'avaient pas réussi à leur procurer l'argent du loyer, et enfin, se jetant à genoux devant le terrible baron:

« O monseigneur! s'écria-t-il en pleurant, donnez à papa le temps de gagner l'argent qu'il vous doit, et je ferai danser vos enfants tous les jours de ma vie! »

Le baron le releva.

« Tu es un brave garçon, toi! lui dit-il. Tu n'es pas un mendiant; tu offres de payer la faveur que tu demandes; c'est bien. Tiens, prends ce papier, — et il écrivait rapidement sur un feuillet détaché de ses tablettes — et avant de rentrer chez toi, va le porter au bailli: il te remettra en échange la quittance de ton père. Tu viendras tous les soirs faire danser mes enfants, non pas toute ma vie, mais pendant trois mois que nous allons passer ici, et je verrai tes parents et maître Keimer; afin de savoir ce qu'on peut faire pour toi; j'entends me charger de ton éducation. »

La petite baronne sauta au cou de son grand'père. Quant au petit baron (celui qui était gourmand), il pensa que le frère et la sœur de Guillaume, qui n'avaient eu pour leur dîner qu'un morceau de pain et demi, ne seraient sans doute pas fâchés d'avoir un bon souper, et il se glissa du côté de l'office. Il fit si bien les choses, avec l'aide de la femme de charge, que la famille du charron eut encore de quoi se nourrir toute la journée du lendemain.

Depuis ce jour-là, on remarqua que monseigneur écoutait toujours les excuses de ses pauvres débiteurs, et qu'il s'informait soigneusement de la justice de leurs raisons.

Mme Colomb.



LA PETITE DUCHESSE[1]

XIII

La villa de gauche.

Le lendemain Mme Méril, qui s'était chargée d'Alberte, fut dispensée d'employer la formule consacrée :

« Mademoiselle, sept heures sont sonnées, il faut vous lever. »

Alberte aussitôt éveillée s'était levée, habillée le plus rapidement possible et la dévouée femme de chambre la trouva au balcon, plongée dans une extase admirative. Elle promenait un regard ravi sur la mer, d'un bleu si franc et si profond, sur les îles aux caps arrondis, sur les villas perdues dans la verdure et déjà enguirlandées de fleurs, sur les bois d'oliviers au feuillage vaporeux, sur ce panorama magique qui fait de Cannes une sorte de petit Eden.

« Déjà levée, mademoiselle! s'exclama Mme Méril.

— Je me lèverai toujours ainsi; voyez donc, mais voyez donc comme c'est beau! »

Mme Méril répondit flegmatiquement :

« C'est toujours comme cela à Cannes, mademoiselle.

— Et ma tante, comment va-t-elle? dit Alberte; elle sortira beaucoup, n'est-ce pas? j'aurai bien du plaisir à promener avec elle par ce beau temps.

— Madame la duchesse est très-souffrante, répondit Mme Méril et je venais vous recommander de ne faire aucun bruit ni dans la maison ni dans le jardin.

— Je sortirai, ma bonne Louise, vous me laisserez sortir?

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124 et 139.

— Dans le jardin oui, à condition que l'on ne vous entende pas. »

Alberte, pour le moment, n'en demandait pas davantage, et elle commença gaiement son petit aménagement personnel. L'air était si doux qu'elle pouvait laisser sa fenêtre ouverte et faire de fréquentes visites à son balcon; au moindre bruit d'une clochette ou d'une roue dans le chemin, elle accourait avec l'objet dont elle s'occupait; elle y parut successivement une statuette entre les bras, un paquet d'ombrelles dans la main, et il fallait la vue d'un passant qui riait de voir cette enfant rêveuse avec un grand atlas dans les bras pour lui faire comprendre que Cannes n'était pas absolument la campagne.

Elle passa toute l'après-midi dans le jardin qui était plus accidenté que vaste, mais qui renfermait des merveilles végétatives : il y avait des roses aux rosiers et beaucoup d'autres fleurs touchaient à leur épanouissement.

« Oh ! je ne m'ennuierai jamais ici, dit la petite fille à Méril lorsqu'il vint lui annoncer que le médecin de Cannes avait consigné la duchesse dans son appartement; je regrette que ma tante soit malade, mais ce n'est plus comme à Paris, oh ! du tout. »


Alberte accourait. (P. 155, col. 1.)

Elle passa en effet plusieurs jours dans une solitude qu'elle trouva d'abord ravissante, puis un peu monotone.

Cette vie oisive qu'elle avait tant désirée commença de nouveau à lui peser. Elle obtint par Méril quelques promenades en voiture et tous les jours elle partait en calèche découverte. Son petit air hautain et ennuyé la fit remarquer, et quand elle passait, on la baptisait la « petite duchesse ».

Quand Mme de la Rochefaucon se remit, Alberte était bel et bien livrée à un spleen d'un nouveau genre, mais à un spleen. Elle demeurait des heures entières sur son balcon avec des bouquets dans les mains et à moitié somnolente.

« Comment trouves-tu Cannes? lui demanda la duchesse le jour où elle fut assez bien pour prendre possession du salon situé au premier étage.

— Charmant, ma tante, tout à fait charmant, seulement..... »

Elle s'arrêta.

« Seulement? interrompit la duchesse.

— Seulement il n'y a pas d'enfants, il n'y a personne.

— Comment! mais Cannes est parfaitement habité : la colonie étrangère seule fournit un appoint de société des mieux choisis; j'ai déjà reçu vingt visites. »

Alberte hocha mélancoliquement la tête.

En effet elle avait vu des voitures de tous les genres s'arrêter devant la haute grille, mais ses yeux n'avaient pas rencontré un jeune visage.

« Nous avons même pour voisins des personnes de ma connaissance intime, reprit la duchesse, et puisque tu veux voir le monde, je vais t'emmener chez le baron de Chateaugrand.

— De Chateaugrand, répéta Alberte avec joie. Jean et Roger seraient-ils à Cannes?

— Du tout, tu confonds les branches; Jean et Roger sont les fils du vicomte de Chateaugrand qui a épousé une de nos parentes; celui-ci est le baron de Chateaugrand, il n'a pas d'enfants.

— Pas d'enfants, répéta douloureusement Alberte en remontant dans sa chambre, je crois que ma tante fait exprès de ne connaître que des personnes qui n'ont pas d'enfants. Enfin si c'est l'oncle de Jean, il ne doit pas être trop vieux. »

Sur cette espérance, elle mit son chapeau, se ganta, prit une ombrelle, il faisait un soleil superbe, et rejoignit sa tante qui descendait le perron précédée par Méril. Il alla sonner à la porte de la villa de gauche, qui s'ouvrit comme par enchantement.

« Vraiment, dit la duchesse en montant lentement le large escalier de marbre, M. de Chateaugrand a le génie de la mécanique, le système qu'il a inventé pour ses portes, fonctionne admirablement. »

Au moment même où elle faisait cette déclaration, une femme de chambre d'un aspect respectable descendit l'allée et s'avança au-devant de la duchesse.

« Bonjour, ma bonne Duval, dit la duchesse avec son affabilité de grande dame ; je suis bien aise de vous retrouver chez le baron, ce n'est point votre mari qui est venu prendre de mes nouvelles.

— Madame la duchesse, mon mari ne quitte guère monsieur le baron.

— Est-ce qu'il souffre davantage de la goutte ?

— Non, pas davantage ; mais monsieur le baron fait poser Duval dans ses tableaux, voilà huit jours

qu'il est costumé en Arabe et qu'il ne quitte guère l'atelier. »

Tout en parlant ainsi, elle avait introduit la duchesse dans un vaste salon, véritable musée d'antiques. Les bahuts vitrés, les lourdes étagères de chêne sculpté étaient surchargés de poteries, de bronzes, de médailles, de débris vénérables sans doute, mais surtout oxydés.

La duchesse prit un fauteuil et elle faisait signe de s'asseoir à Alberte qui s'en allait regarder sous le nez un très-étrange masque de pierre, quand une porte du fond s'ouvrit à deux battants : la petite fille ne put retenir un mouvement de dépit.

Le voisin était un vieillard impotent qui arrivait dans une chaise à roulettes poussée par un domestique coiffé d'un turban.

C'était du reste un beau vieillard aux grands yeux saillants et vifs, à la physionomie toute française.

« Madame la duchesse, vous êtes mille fois bonne de visiter un pauvre invalide, et pour ne pas vous faire attendre, j'arrive la palette à la main, s'écria-t-il, comment vous portez-vous, ma voisine?

— Mieux, beaucoup mieux; ma santé a été très-éprouvée du voyage, mais je suis complétement remise. Et vous, mon cher baron, quelles nouvelles de la vôtre?

Le baron frappa de la main droite sur les couvertures enroulées autour de ses jambes.

« C'est fini, dit-il, malgré ce que veut bien dire le docteur qui tient à ne pas désespérer ma pauvre femme, je suis à jamais perdu.

— Monsieur le baron, les eaux vous ont fait beaucoup de bien l'an dernier cependant. »

Le vieillard se mit à rire bruyamment.

« Toujours les médecins, répondit-il; les médecins se concertent avec ma femme. Les eaux, madame, m'ont produit absolument l'effet d'un cataplasme sur une jambe de bois. Hé petite! vous riez, ajouta-t-il en se tournant pour regarder Alberte, qui, assise dans l'ombre de sa tante, ne lui était encore que vaguement apparue; avancez donc un peu, que je vous voie. »

Alberte se leva et se plaça devant lui.

« Ma nièce Alberte, fille du comte de la Rochefaucon, dit la duchesse de sa voix de cérémonie.

— Il n'est, ma foi, pas difficile de reconnaître cette enfant-là pour une La Rochefaucon et elle ne fera pas mentir le proverbe : Belle taille, beaux yeux, bel esprit. Duval, si tu me débarrassais de ma palette, l'odeur de ces peintures incommode peut-être madame la duchesse. »

Par la porte qui s'était déjà ouverte pour livrer passage au fauteuil roulant de M. de Chateaugrand était entrée une femme d'une cinquantaine d'années, encore très-gracieuse et très-vive de mouvements et de démarche.

Elle salua aimablement et respectueusement la duchesse et aperçut tout de suite Alberte, qui lui fut immédiatement présentée et à laquelle elle fit le plus amical accueil. Puis elle s'assit à droite de la chaise roulante et, tout en causant de l'indisposition de la duchesse, elle se livra à son petit manége de garde-malade. D'un tour de main elle releva les oreillers et serra les couvertures dérangées par les brusques mouvements du vieillard.

Ses mains glissaient partout si adroitement, que l'arrangement était fait avant que l'infirme s'en aperçût.

La conversation s'engagea, sur la colonie aristocratique que Cannes avait l'honneur de posséder. Mme de Chateaugrand paraissait avoir une mémoire excellente, elle savait par cœur toutes les arrivées et les départs et ce qu'il était débarqué d'habitants de passage dans telle ou telle villa.

Tout à coup elle dit à la duchesse :

« Peut-être ignorez-vous, madame la duchesse, le nom de la personne qui se présentait pour louer votre villa Saint-Louis.

— Je l'ignore absolument. J'ai seulement reçu une dépêche du propriétaire me disant : Villa Saint-Louis demandée, mais vous laisse la préférence. J'ai trouvé cela fort délicat de sa part.

— Ce procédé ne rentre pas en effet dans les procédés ordinaires des propriétaires, dit Mme de Chateaugrand en souriant, aussi je puis en revendiquer l'invention.

— Vous, madame?

— Moi. Ma nièce de Chateaugrand ne se plaît pas à Menton cette année, elle est souffrante à son tour et elle désire se rapprocher de nous.

— Ce petit Jean n'est donc pas guéri! »

Mme de Chateaugrand hocha tristement la tête.

« Jean, dit tout à coup une voix timide, la voix d'Alberte, Jean est malade! » Tous les regards se tournèrent vers elle, elle devint très-rouge.

« Vous connaissez Jean de Chateaugrand, mademoiselle; dit le vieillard d'un ton encourageant?

— Oui, monsieur, je l'ai vu chez ma tante à la Rochefaucon. Il était le parrain de toutes mes poupées.

— Jean est bien malade, répondit Mme de Chateaufort. Puisque sa mère désire tant se rapprocher de nous, c'est qu'il est bien malade.

— Bien malade! s'écria le vieillard, pouvez-vous parler ainsi, Marie-Caroline? Vous vous laissez gagner par les idées déraisonnables de sa pauvre mère.

Madame la duchesse, je vous en fais juge. Voilà un brave garçon qui se portait comme un charme, mais qui s'engage à seize ans dans l'armée de la Loire. Il a fait toute cette campagne, ce cadet, et de la plus brillante façon. Mais vous comprenez que bivouaquer dans les boues de Conlie, passer les nuits dans les haies, se battre à Loigny, à Patay, l'a surmené et qu'il est revenu de là maigre comme un clou et les bronches endommagées. Mais à son âge on revient de pareils assauts, et je ne suis pas inquiet du tout. Il n'y a pas en ce garçon l'étoffe d'un poitrinaire. Un poitrinaire! Jamais de la vie

un Chateaugrand n'a manqué par la poitrine. »

Et le vieillard ramena violemment ses deux mains sur sa vaste poitrine, ce qui en fit sortir un son plein qui fit tressaillir Alberte sur sa chaise.

« Il y a des maladies de poitrine qui viennent accidentellement, » dit Mme de Chateaugrand.

M. de Chateaugrand ôta son bonnet grec, et, saluant sa femme : « Vous le voulez, c'est bien, dit-il, n'en parlons plus. »

« Vous n'avez point trouvé d'autre villa pour Mme de Chateaugrand ? demanda la duchesse.

— Non, madame, du moins dans les conditions de voisinage, d'aménagement désirables. Ma nièce est fort bien établie à Menton et hésite un peu à en quitter. Cependant elle commence à se ressentir elle-même de la fatigue extrême qu'elle se donne avec son fils, et son courage, qui a été admirable, faiblit, je le sens. Elle avait beaucoup espéré de cette troisième année, et les résultats ne la satisfont pas. Dans cette nouvelle phase très-douloureuse, elle désire naturellement se rapprocher de nous, et nous avons mis notre maison à sa disposition.

— Je m'étonne qu'elle n'ait pas encore répondu à notre proposition, remarqua le baron, voilà quatre jours que notre lettre est partie.

— Vous savez, madame, que si vous les recevez, et que quelque chose vous fasse défaut, tout chez moi est à votre disposition, dit la duchesse en se levant.

— Vous êtes mille fois trop bonne, madame ; mais ce n'est pas sous ce rapport que j'ai craint d'offrir ma maison à Thérèse ; je craignais bien plutôt la présence d'un malade pour M. de Chateaugrand.



C'était du reste un beau vieillard. (P. 156, col 1.)

— Et vous aviez mille fois tort, dit le baron en se découvrant de nouveau pour saluer la duchesse, un malade de ce genre ne saurait m'être désagréable, au contraire. Madame la duchesse, j'ai l'honneur de vous saluer et je suis désolé de ne pouvoir vous offrir le bras pour vous reconduire. »

La duchesse lui tendit la main et s'éloigna, accompagnée par Mme de Chateaugrand, qui l'accompagna jusqu'à la porte extérieure.

La visite avait beaucoup intéressé Alberte, elle y pensa toute l'après-midi en arpentant les terrasses du petit jardin. Jean de Chateaugrand allait peut-être venir à Cannes, et cette perspective l'enchantait. Si le malheur voulait qu'il ne vînt pas, c'en était fait, elle n'avait qu'à se résoudre à ne jamais voir que des paralytiques et des femmes en cheveux blancs.

Comme elle refaisait pour la vingtième fois cette réflexion mélancolique, des rires s'élevèrent du jardin de la villa de droite. Ce n'était pas la première fois qu'Alberte entendait ces voix et ces cris joyeux

qui lui avaient appris que là du moins, il y avait des enfants; mais en ce moment elle se sentit prise par la curiosité.

Elle eut la pensée de monter sur une murette couverte de plantes grimpantes, d'où son regard plongea dans le jardin voisin. Elle aperçut une balançoire qui, lancée à toute vitesse, décrivait de larges courbes sur le fond vert des palissades; dans cette balançoire elle crut reconnaître le paletot marron, le nez aquilin, la figure jaune et les cheveux crépus de M. David. Il lui sembla aussi entendre une petite voix perçante prononcer son nom; mais en ce moment intéressant Méril parut sur le perron, une serviette roulée dans la main. Le dîner était servi, et après le dîner le jardin était défendu à cause du serein.

Alberte sauta à bas de sa murette et rentra docilement, mais en se promettant de remonter le lendemain sur son observatoire pour s'assurer que ses yeux ni ses oreilles ne l'avaient pas trompée.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LES PAYS SLAVES DE LA TURQUIE[1]

III

LE MONTÉNÉGRO

Si on le considère seulement au point de vue de sa grandeur territoriale, le Monténégro est un des plus insignifiants pays du globe, puisque sa superficie égale à peine celle d'un petit département français, et que sa population n'atteint pas 200,000 âmes. Mais par son rôle politique, ce pays a de tout temps mérité d'attirer l'attention de l'Europe, puisque seul, il a su résister de tout temps à l'immense puissance de l'Empire Ottoman.

En effet les Monténégrins n'ont jamais été asservis par les Turcs. Tandis que tout le reste du grand empire serbe était envahi par les Osmanlis, eux seuls, grâce à la citadelle de montagnes dans laquelle ils avaient cherché refuge, ont pu maintenir leur indépendance. Souvent ils ont accepté des patrons; longtemps même ils ont été sous la protection, mais non sous la dépendance, de la république de Venise; ils ne se sont point courbés devant le sultan; et, tantôt par la force des armes, tantôt par l'appui de puissances étrangères, ils ont continué d'occuper en toute souveraineté leurs hautes vallées des Alpes illyriennes. Toutefois ces monts protecteurs qui ont fait leur force contre l'ennemi, font aussi leur faiblesse en les isolant du reste du monde et en les retenant, à cause du manque de communications, dans leur barbarie primitive. D'un côté, les Monténégrins sont séparés de leurs frères de la Serbie par une barrière de cimes très-élevées et par une bande du territoire turc; de l'autre, les montagnes autrichiennes des bouches du Cattaro leur défendent l'accès de l'Adriatique : leur mer à eux est le petit lac de Scutari, qu'alimente la rivière nationale, la Zeta, unie à la Moratcha. S'ils n'avaient rien à craindre pour leur indépendance en descendant vers la mer et les plaines, leurs plateaux seraient bientôt abandonnés aux pâtres.

La partie orientale du Monténégro offre quelques vallées riantes et fertiles et d'un accès facile, mais la partie occidentale du pays, la « Montagne-Noire » proprement dite, présente un aspect tout différent. C'est un dédale de cavités, de vallons et de simples trous séparés les uns des autres par des remparts calcaires de hauteurs inégales, hérissés de pointes, coupés de précipices, veinés dans tous les sens d'étroites fissures où se glissent les couleuvres. Les montagnards du pays sont les seuls à pouvoir se guider dans cet inextricable labyrinthe. « Quand Dieu créa le monde, disent-ils en riant, il tenait à la main un sac plein de montagnes; mais le sac vint à crever précisément au-dessus du Monténégro, et il en tomba cette masse effroyable de rochers que vous voyez! »

Avant l'invasion des Osmanlis, les hauts bassins du Monténégro n'étaient pas encore la demeure de l'homme; les bergers et les bandits étaient les seuls qui en parcourussent les pâturages et les forêts. Mais, pour éviter l'esclavage, les habitants des vallées inférieures durent se réfugier au milieu de ces roches élevées, sous l'âpre climat des hauteurs, et tâcher d'y maintenir leur existence par la culture et l'élève des bestiaux, maintes fois aussi par le brigandage. L'exploitation barbare d'un sol d'ailleurs peu fertile ne pouvant procurer aux Monténégrins que de maigres récoltes, le pays est trop peuplé en proportion de ses faibles ressources; souvent la disette prend les proportions d'une véritable famine. De nombreux Uscoques, c'est-à-dire des fugitifs bosniaques échappés au joug des Musulmans, accroissent encore la misère en diminuant la part de terrains cultivables qui revient à chacun. Il a fallu diviser le sol en propriétés particulières, en innombrables parcelles; quant aux pâturages, ils sont encore en commun, suivant la vieille coutume serbe. D'après les recensements officiels, il y aurait environ deux cent mille habitants dans la Montagne-Noire. Ces statistiques ont été peut-être un peu forcées dans l'intention d'effrayer les Turcs par un nombre fantastique de guerriers, comme l'ont fait en maintes occasions des batteries de troncs d'arbres simulant des bouches à feu; mais la population monténégrine ne s'élevât-elle qu'à cent vingt ou cent quarante mille habitants, elle serait déjà trop considérable pour cette région de montagnes. Aussi les incursions armées des Csernagorsques dans les vallées limitrophes étaient-elles pour ainsi

1. Voy. vol. VII, page 264, et vol. VIII, page 134.

dire une nécessité économique. Souvent il n'y avait pas de choix : il fallait mourir de faim ou périr sur le champ de bataille. Les Monténégrins choisissaient cette dernière alternative. La mort violente les effrayait si peu qu'ils la souhaitaient au nouveau-né. « Puisse-t il ne pas mourir dans son lit ! » tel était le vœu que formulaient les parents et les amis à côté du berceau de l'enfant. Et lorsqu'un homme avait pourtant la malchance de succomber à la maladie ou à la vieillesse, on se servait d'un euphémisme pour déguiser le genre de mort : « Le Vieux Meurtrier l'a tué ! » C'est ainsi qu'on tâchait d'excuser le défunt.

La capitale du Monténégro, la petite bourgade de Cettinje, où l'on compte un peu plus de cent maisons, est elle-même située au cœur des montagnes dans un bassin d'origine lacustre, et pour y monter il faut se livrer à une pénible escalade. Naguère les Monténégrins se gardaient bien d'améliorer leurs chemins et de rendre leurs villages facilement accessibles : là où passaient les voitures, les canons de l'ennemi peuvent passer aussi. Toutefois les nécessités du commerce et les convenances de la petite cour monténégrine ont fait construire une route carrossable de Cettinje à Cataro.

Quoique frères des Serbes du Danube, les habitants de la Montagne-Noire se distinguent par des traits spéciaux qu'ils doivent à leur vie de combats incessants, à l'élévation et à l'âpreté du sol qui les nourrit, et sans doute au voisinage des Albanais. Le Monténégrin n'a pas les allures tranquilles du Serbe de la plaine : il est violent et batailleur, toujours prêt à mettre la main sur ses armes ; à sa ceinture il a tout un arsenal de pistolets et de couteaux ; même en cultivant son champ, il a la carabine au côté. Récemment encore il exigeait le prix du sang. Une égratignure même devait se payer, une blessure valait une autre blessure et la mort appelait la mort. Les vengeances se poursuivaient de génération en génération entre les diverses familles tant que le compte des têtes n'était pas en règle de part et d'autre, ou qu'une compensation monétaire, fixée d'ordinaire par les arbitres à dix sequins par « sang », n'était pas dûment payée. De nos jours les cas de vengeance héréditaire sont devenus rares ; mais, pour remplacer la justice coutumière, la loi édictée par le prince a dû se montrer d'une sévérité terrible : meurtriers, traîtres, rebelles, réfractaires, voleurs doublement récidivistes, incendiaires, infanticides, coupables de lèse-majesté, profanateurs du culte, tous sont également condamnés à la fusillade. Comparé au Serbe danubien, le Monténégrin est encore un barbare. Il est également moins beau. Les femmes ne se distinguent pas non plus par la régularité des traits ; elles n'ont pas la figure noble de leurs compatriotes de la Serbie, mais elles ont en général plus de grâce et d'élasticité dans les mouvements. Elles sont très-fécondes ; aussi, quand une famille est trop nombreuse, arrive-t-il fréquemment que les amis de la maison adoptent un ou plusieurs enfants.



Cettinje, capitale du Monténégro. (P. 159, col. 1.)

Le gouvernement de Monténégro est un mélange bizarre de démocratie, de féodalité et de pouvoir absolu. Les citoyens, tous armés, s'abordent avec des allures d'égaux, mais ils sont loin de l'être. Les diverses classes qui composent la nation subissent toujours l'autorité des familles puissantes ; de son côté, le souverain, soutenu par l'influence de la Russie, et même subventionné par elle comme fonctionnaire de l'Etat, ne s'est pas fait faute d'imiter le tsar en concentrant tous les pouvoirs en sa personne. En sa qualité de « Seigneur saint », il

s'approprie les deux tiers du revenu national. Le sénat ou *sovjet* qui l'assiste pour élaborer les décrets est un conseil consultatif nommé par le prince et composé d'officiers. La *skoupchtina* est une simple réunion des doyens des tribus, venus pour écouter et applaudir le « discours du trône ». Toutefois depuis 1851 le *kniaz* a cessé de cumuler le titre d'évêque ou *vladika* avec ceux de grand-juge et de commandant des armées. La constitution de l'Eglise grecque interdisant le mariage aux évêques, le prince a dû, pour se marier, déléguer l'épiscopat à l'un de ses cousins.

Tout le territoire monténégrin est organisé militairement, à peu près comme l'étaient naguère les « Confins » de la Croatie et de la Slavonie austro-hongrois. La population est divisée par groupes de combattants tenus de marcher au premier signal. Tous les chefs, voïvodes, capitaines, centurions et décurions, sont en même temps administrateurs civils et juges. Ils infligent les amendes et en perçoivent leur part.

Le nom de Monténégro, employé aujourd'hui généralement en Europe, fut donné au pays par les Italiens ; il est d'ailleurs la traduction du mot slave des indigènes, Csernagora ou Tchernagora, qui signifie en français « montagne noire. »

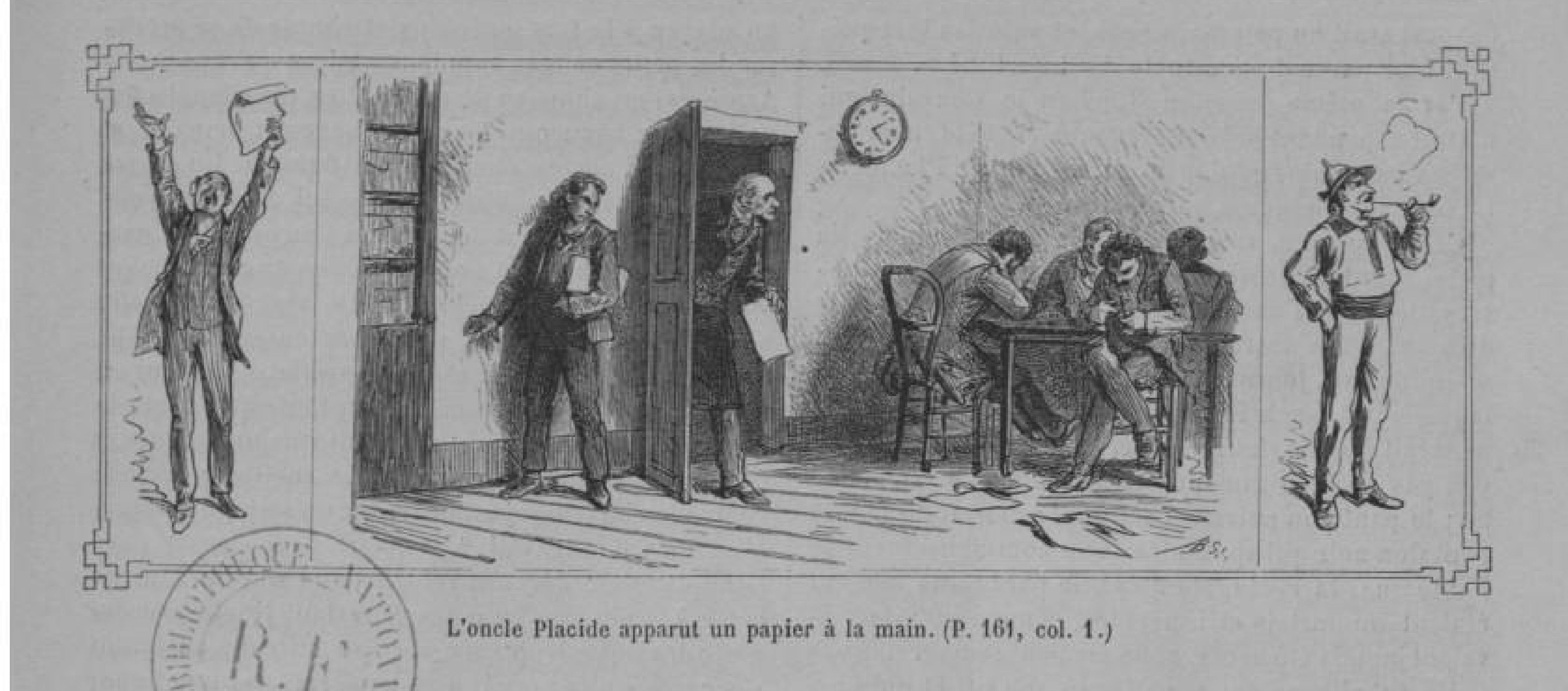
On a beaucoup discuté l'origine de ce nom bizarre en apparence, puisqu'il s'applique à des monts calcaires dont les teintes blanches frappent même le voyageur qui vogue au loin sur l'Adriatique.

Suivant les uns, le mot de « montagne noire » prouverait que les roches de ces contrées, nues aujourd'hui, étaient autrefois noires de sapins ; suivant les autres, il doit se prendre au figuré et signifierait Montagne des Proscrits.

LOUIS ROUSSELET.



Monténégrins. (P. 159, col. 1.)



L'oncle Placide apparut un papier à la main. (P. 161, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

IV

La légende de l'oncle Placide.

L'oncle Placide en personne, étonné de rencontrer de la résistance, acheva de pousser la porte et apparut un papier à la main. Si, au lieu de son honnête figure d'oncle, il eût porté sur ses épaules la tête de Méduse, son entrée n'aurait pas produit un effet plus foudroyant. Le Parent Pauvre s'esquiva avec une « tête d'homme affairé » déplorablement grotesque. Chacun des subalternes s'efforça, mais en vain, d'avoir la « tête d'un homme qui écrit depuis longtemps ». Le vaudevilliste lui-même, soupçonnant l'oncle Placide d'avoir écouté à la porte, ne trouva pas d'autre contenance que de tailler un crayon. Mais il le taillait avec si peu de mesure qu'il semblait avoir pris la ferme résolution de lui donner la forme d'un sifflet.

Au milieu d'un silence de mort, M. Clodion se dirigea tout droit vers le pupitre de l'orateur, lui dit deux mots à l'oreille, posa devant lui le papier qu'il tenait à la main, et se retira en tapotant ses mèches pour se donner une contenance.

Quand M. Clodion eut refermé la porte, le « parrain infortuné » se leva de nouveau, et brandissant la feuille de papier qu'il avait reçue des mains de son supérieur, reprit son plaidoyer du même ton que s'il n'avait pas été interrompu.

« ..... L'oncle Placide seul, ô mes juges, me restait encore quand l'univers m'abandonnait. Désormais mon malheur passe mon espérance! L'oncle Placide vient de me porter le coup mortel. » Ici il y eut une pause des plus dramatiques, et les naïfs d'entre les subalternes purent croire un instant que l'oncle venait de rompre les liens fragiles qui attachaient « l'infortuné parrain » au ministère des Formalités.

L'objet de leur pitié commença par jouir de leur surprise. Ensuite il tira sa montre, regarda l'heure avec beaucoup de sang-froid, et reprit avec un accent lamentable : « Il est midi, messieurs (à moins qu'il ne soit midi moins cinq ou midi et quart; cette bassinoire de rencontre ne mérite aucune confiance, et ne vaut pas les dix-sept francs qu'elle m'a coûté). Mettons qu'il est midi. Entre l'heure présente et l'heure bénie où nous saisissons nos chapeaux, il s'écoulera quatre heures, si je ne m'abuse. Eh bien, en quatre heures, l'oncle Placide, je devrais dire ce tyran! exige que je recopie deux pages ici présentes; soit une grande demi-page par heure! »

Un frémissement d'horreur parcourut l'auditoire. Le vaudevilliste reprit : « J'ai la ferme conviction qu'il y a dans cette ténébreuse affaire quelque épouvantable méprise. Si de pareilles horreurs devaient se renouveler, je donnerais ma démission, et le gouvernement se tirerait de là comme il pourrait. Quoi qu'il en soit, messieurs les juges voudront bien remarquer que ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Plaise donc à la cour autoriser le requérant à joindre dorénavant l'épithète « d'infortuné » au titre de parrain, que nul ne lui conteste! »

La cour se mit à rire, sauf deux ou trois juges que

1. Suite. — Voy. page 145.

l'avocat avait un peu malmenés, et autorisa le requérant à se parer de l'épithète d'« infortuné ».

Par la même occasion, Clodion le Chevelu, qui n'avait cependant présenté aucune requête, n'en demeura pas moins affublé du titre « d'oncle Placide. » La cour le condamna par défaut.

Ces messieurs, une fois lancés sur une nouvelle piste, firent un trésor commun de toutes leurs observations sur l'oncle Placide. A la façon de la boule de neige qui s'accroît à chaque pas, il se forma en moins de huit jours une nouvelle légende, au dire de laquelle: « L'oncle Placide n'avait jamais été jeune et ne serait jamais vieux. Sa carrière administrative n'avait pas eu de commencement et n'aurait jamais de fin; le pantalon poivre-et-sel qu'il arborait en été, le pantalon noir qui apparaissait au commencement de l'automne, la redingote noire, le pardessus marron étaient immortels et inusables, comme lui: ils n'avaient jamais été neufs, et ne seraient jamais vieux. »

Un subalterne qui aimait trop son lit, et qui plusieurs fois, le matin, avait été surpris par l'oncle en flagrant délit d'inexactitude, ajouta un nouveau trait à la légende. Il déclara tenir de bonne source que c'était l'oncle Placide qui remontait l'horloge de la Bourse, et qu'il se levait furtivement vers minuit pour accomplir cette mystérieuse opération.

Un jour, l'oncle Placide avait trouvé une pièce de vers, laissée par le poëte incompris entre deux feuillets administratifs. Il n'avait rien dit; seulement, il avait rendu le chef-d'œuvre à son auteur, avec un sourire d'une bonhomie narquoise.

Aiguillonné par le souvenir de cette mortelle injure, le « poëte », après avoir longtemps couvé sa vengeance, sortit enfin un jour de son silence menaçant. Ces messieurs s'amusaient à un petit jeu qui s'appelle le jeu des définitions. Quelqu'un ayant proposé comme problème la définition de l'oncle Placide, le poëte se leva comme un inspiré, et parla comme un livre, tant il était plein de son sujet.

Selon lui, l'oncle Placide n'était pas un homme, dans le sens noble et élevé du mot (Oh non! car il n'avait témoigné que froideur pour les vers de M. le poëte); c'était tout simplement un vertébré à sang froid, respirant par des branchies, à qui un caprice incompréhensible de la nature avait donné la forme humaine. A son bureau, c'était un automate; à ses heures de liberté, il devait tourner des ronds de serviette et soigner de nombreuses couvées de canaris. Les jours de fêtes carillonnées, il devait jouer au loto, jusqu'à neuf heures, avec quelques autres vertébrés à sang froid, respirant aussi par des branchies. Il se couchait à neuf heures justes, avec une boule d'eau chaude aux pieds, la tête emboîtée dans un bonnet à fontange. Si par hasard il avait des songes (ce qui n'était pas bien prouvé), il devait rêver papier administratif, pains à cacheter, poudre bleue, bouteilles d'*encre de la petite vertu*, pelotons de ficelle rouge et paquets de plumes d'oie.

Un subalterne, amateur de canotage, avait trouvé un moyen à la fois ingénieux et simple de se procurer des petits congés supplémentaires qu'il passait à Asnières, en chapeau de paille et en chemise de flanelle, avec beaucoup d'autres chapeaux de paille et beaucoup d'autres chemises de flanelle. Un de ses amis, correcteur d'imprimerie, lui adressait des billets d'enterrement lorsque la journée était particulièrement belle et propice au canotage.

Un jour, l'oncle Placide lui dit avec son sourire aimable: « Entre nous, vous avez enterré assez de tantes comme cela; il est impossible qu'il vous en reste une seule, fût-ce même une tante à la mode de Bretagne. Tenez, voici justement quelque chose à copier en double expédition. Le meilleur remède contre le chagrin, ajouta-t-il avec un sourire ambigu, c'est encore le travail. Allez. »

Le canotier déconfit rentra dans son bureau, en proie à la plus violente exaspération. Il jeta avec un geste tragique le papier sur son bureau, en jurant ses grands dieux qu'il n'en copierait pas une ligne; que l'oncle était un monstre, un homme dangereux, puisqu'il foulait aux pieds le principe sacré de la famille.

« Parbleu! riposta le vaudevilliste, comment respecterait-il le principe de la famille, puisqu'il n'a pas de famille.

— Comment le savez-vous? dit Lindot, qui était venu faire une petite visite à ses amis.

— Cela se devine tout de suite, rien qu'à le voir accrocher son chapeau et déposer son parapluie. Un homme qui n'a pas de famille reporte toute sa tendresse sur son parapluie et son chapeau. Cette profonde remarque est d'Aristote, et je ne fais que la lui emprunter.

— Cependant, objecta le Père Noble, si vous savez de par Aristote qu'il n'a pas de famille, comment pouvez-vous affirmer qu'il a une tête d'oncle. Pour être oncle, il faut avoir un neveu, et un neveu, c'est toujours un commencement de famille.

— Guespereau, vous m'étonnez, répondit le vaudevilliste avec un grand sang-froid. Faut-il vous répéter qu'on peut avoir la « tête » d'un rôle sans remplir ce rôle.

— Et puis, reprit un subalterne logicien, n'est-il pas dit que l'ami de tout le monde n'est l'ami de



personne. Clodion, étant l'oncle de tout le monde, ne peut-être l'oncle de personne: donc il n'a pas de neveu, donc il n'a pas de famille; ce qu'il fallait démontrer.

— C'est évident! » cria le chœur des subalternes.

Chacun de ces messieurs avait pris l'habitude d'appeler familièrement le chef de division, non pas seulement « l'oncle Placide », mais « mon oncle Placide ».

Malheureusement, ils dénaturaient le sens de cette appellation affectueuse, par un ton de familiarité horriblement méprisante. Ils traitaient M. Clodion comme le vieux grattoir qui était sur le marbre de la cheminée. Chacun, en particulier, l'appelait « mon grattoir, » quoique, en bonne justice, il n'appartînt à personne.

Puisque l'oncle Placide n'avait point de famille, ces messieurs se demandaient pour qui et pour quoi il thésaurisait? Vous ne leur auriez pas ôté de l'idée que c'était un vieil avare et qu'il thésaurisait: tout cela parce qu'il n'aimait pas le gaspillage.

« Pourquoi mettre deux pains à cacheter là où un seul suffit? disait-il quelquefois d'un ton de douce réprimande. — Messieurs, il n'y a pas de petites économies; le plus mince gaspillage fréquemment répété finit par former un gros déficit! »

Selon les uns, il enfouissait ses économies dans sa paillasse; selon d'autres, il songeait à acheter cent mètres de terrain dans la banlieue, pour y semer des tournesols en quinconce, et les regarder pousser, le dimanche.



La même idée le poursuivait sans relâche. (P. 164, col. 2.)

V

La vérité sur l'oncle Placide.

En dépit de la légende, M. Clodion avait été jeune, si jeune même que des témoins dignes de foi ont déclaré l'avoir vu en petit béguin tuyauté, avec une petite figure pâlote pas plus grosse que le poing. Sa nourrice, une Bourguignonne madrée et d'un caractère passablement violent, l'appelait chérubin devant le monde et le fouettait ignominieusement dans le tête-à-tête, pour lui inculquer de bonne heure des habitudes d'obéissance et de respect de soi-même.

Son grand-père, un vieux petit monsieur qui avait vu Louis XV, déclara maintes fois, comme font tous les grands-pères, que son petit-fils était un enfant extraordinaire. Il oublia de dire en quoi et pourquoi.

Ce qui était extraordinaire, c'est la répugnance qu'il montra dès le maillot à abandonner une ancienne habitude et à en prendre une nouvelle. Par exemple, pas plus tard que le jour de sa naissance, il protesta de ses deux poings et de son petit filet de voix contre l'habitude de teter; une fois qu'il l'eut prise, on eut toutes les peines du monde à la lui faire perdre. L'habitude de percer des dents lui fit pousser les hauts cris, et il ne se

décida que fort tard à la prendre; une fois qu'il l'eut prise, il n'y renonça pas avant d'avoir percé tout d'une haleine la quantité de dents que la nature a allouée à chacun de nous. Ayant pris l'habitude de considérer comme siennes les dents qu'il avait acquises par son propre travail, il montra, bien des années plus tard, la plus vive répugnance à s'en séparer, malgré toute l'éloquence du dentiste.

Il entra dans son premier pantalon vers la fin de la Restauration, à l'époque où les petits garçons portaient de si étranges collerettes, aussi vastes, aussi épaisses, aussi chiffonnées et aussi incommodes que pourrait l'être une feuille de chou; à l'époque où on les emprisonnait de force dans des vestes si étriquées, si roides, si inflexibles, qu'elles semblaient avoir été inventées, coupées et cousues par quelque tailleur ennemi de l'enfance, en vue de contrarier autant que possible tous les mouvements naturels et d'empêcher absolument la croissance.

Mais l'enfance est si souple et si agile, elle a tant d'élasticité et de ressort, que les petits garçons de ce temps-là trouvaient encore moyen d'être gais, de courir, de sauter, tout comme les nôtres, en dépit de toutes les gênes et de toutes les entraves.

Le petit Placide, à l'époque où il n'était pas plus haut que cela, avait donc été gai, mais jamais bruyant; il avait couru et sauté, mais jamais bien fort ni bien haut; il avait même joué à saute-mouton, mais sans aucune de ces culbutes et de ces fioritures qui sont l'orgueil et le triomphe des petits garçons turbulents. Il jouait avec les autres enfants, parce qu'il n'était ni taciturne, ni rechigné; mais il jouait sans fracas, parce qu'il était d'un naturel timide et réservé.

Avec le temps, le petit Placide devint l'élève Placide et fit ses études classiques au collége Charlemagne. Il était interne à la pension Grêlart, une des plus vieilles et des plus sombres pensions du Marais. Les élèves de la pension Grêlart prenaient leur récréation au fond d'une espèce de puits qu'on appelait la grande cour, à l'ombre de vieux murs noircis et crevassés, surmontés d'une colonnade étrange de vieux tuyaux de cheminée moroses et grognons. C'est là que le collégien Placide avait lu pour la première fois *Robinson Crusoé*, pendant que ses camarades, plus remuants et plus délurés, se bousculaient au fond du puits et faisaient trembler de leurs hurlements et de leurs huées les vieux murs noircis et les vieilles cheminées moroses.

Il y a dans la lecture de ce livre merveilleux un attrait puissant et comme une sorte de charme magique qui ensorcèle tous les enfants, quel que soit leur caractère. La fiction est si vraisemblable, si voisine de la réalité, qu'elle pousse les esprits aventureux et délibérés à l'action immédiate et aux lointaines équipées. Elle fait travailler les imaginations les plus lentes et les esprits les plus timides et leur donne un goût passionné, sinon pour les aventures, du moins pour les récits d'aventures.

Pas un seul instant le modeste Placide ne songea à faire le Robinson. Mais il lut et relut le livre jusqu'à le savoir par cœur. Ensuite, il se mit en quête de récits analogues, dévora le volumineux recueil de La Harpe, en suivant sur la carte la marche de ses héros; avec le temps, sans le savoir, il devint si fort en géographie, que ses professeurs eux-mêmes étaient épouvantés de sa science.

Que de pensées soucieuses cette innocente vocation fit naître sous le crâne bosselé du vieux M. Grêlart, le chef d'institution! Soit qu'il grimpât les escaliers, soit qu'il parcourût les salles d'étude, avec sa calotte de tapisserie, son pantalon cannelle et sa houppelande tabac d'Espagne; soit qu'il vînt se planter par les temps brumeux, sur le perron de la cour, coiffé d'une grande casquette de cuir, à silhouette de cabriolet, emmitouflé dans un grand carrick à sept collets, la même idée le poursuivait sans relâche. Il fixait sur l'élève Placide des regards moitié courroucés, moitié bienveillants, et marmottait dans les plis de sa grande cravate :

« Drôle d'élève! S'aviser d'être fort en géographie, au lieu de se distinguer dans le thème latin et la version grecque! Il sait cependant que le Concours général n'a point de palmes pour cette faculté! On n'a pas même la ressource de se fâcher contre lui; il fait tout ce qu'il peut, le petit malheureux! Drôle d'élève! »

Un jour, M. Grêlart, qui était un maître de pension lettré, un véritable « humaniste, » relisait les *Georgiques* au coin du feu. Il dodelinait de la tête pour marquer le rhythme et battait la mesure de sa main droite. Tout à coup il se renversa brusquement dans son grand fauteuil à oreilles, releva ses lunettes sur son front, ferma les yeux, croisa ses deux mains sur son ventre et rumina silencieusement ses jouissances d'humaniste. Il venait de relire dans le plus menu détail l'ingénieuse description de la greffe. Il s'amusait de la surprise de cet innocent pommier, qui s'est endormi pommier au commencement de l'hiver, et qui se réveille, au printemps, transformé en poirier, avec les feuilles d'un poirier, les fleurs d'un poirier, en un mot tous les instincts d'un poirier. M. Grêlart s'amusait de cette bonne attrape et murmurait entre ses dents le fameux vers :

Miraturque novas frondes et non sua poma.

Après l'avoir savouré en latin, il le commentait en français :

« Pauvre pommier! Hein! quoi! Qu'a-t-on fait de mes feuilles! Qu'est-ce que c'est que ces fruits-là? »

Et M. Grêlart souriait, les lunettes sur le front, les yeux fermés.

Tout à coup M. Grêlart cessa de sourire, il tressaillit, et ses lunettes, perdant l'équilibre, lui retombèrent à cheval sur le nez. Au travers de ses douces

rêveries d'humaniste, une pensée pénible avait fait irruption, comme un nuage sombre dans un beau ciel de printemps.

Pourquoi ne pouvait-on pas appliquer à la culture des jeunes intelligences les procédés ingénieux de l'arboriculture? Heureux le jardinier! *O fortunatos nimium!* Quand les poires sont en hausse sur le marché, il peut à volonté fabriquer des poires de premier choix avec la sève vigoureuse de ses pommiers! Cette malheureuse sève géographique, qui montait et descendait sous l'écorce du jeune arbre nommé Placide, que ne pouvait-il en faire sortir, par l'opération d'une bonne greffe intellectuelle, ces fruits dorés et savoureux que l'on nomme des prix de thème et de vers latins!

Le charme était rompu. M. Grêlart ferma brusquement son Virgile et se mit à éplucher prosaïquement des comptes de fournisseurs.

Comme ce maître de pension était un brave homme, il digéra de son mieux son amer désappointement et ne garda pas rancune à Placide. Mais comme c'était un homme « pratique », il tira le meilleur parti possible de son pommier géographique, pour la plus grande gloire de la maison.



Sa nourrice le fouettait ignominieusement. (P. 163, col. 2.)

Pauvre Placide! on le montrait aux parents comme une bête curieuse, et quand M. Grêlart avait du monde à dîner, on le mandait au dessert! En général, les parents trouvaient que cet étonnant géographe ressemblait beaucoup à un mouton. Quant aux convives de M. Grêlart, comme ils venaient de bien dîner et qu'ils étaient dans cet état de douce béatitude où l'on a le teint coloré, les yeux humides, la bouche souriante, et l'âme prédisposée à une bienveillance universelle, ils accueillaient l'étonnant géographe par des petits signes de tête tout à fait encourageants, et ne manquaient jamais de lui prédire les plus hautes destinées.

Quand il était parti, M. Grêlart hochait la tête à plusieurs reprises et disait invariablement :

« Qui sait? nous en ferons peut-être un grand voyageur, un de ces hommes à la fois modestes et célèbres, qui font honneur à leur pays et à l'établissement où ils ont reçu les premiers principes de la science!

— Il y a apparence! » disaient les convives, et l'on parlait d'autre chose. Et, tout au fond de son cœur, malgré l'assurance qu'il affectait en paroles, M. Grêlart conservait des doutes sur le brillant avenir réservé à Placide.

Ses camarades, meilleurs juges que les convives de M. Grêlart, vu qu'ils vivaient avec Placide et que la nourriture du réfectoire, « saine et abondante » d'ailleurs, leur laissait la tête plus libre et le jugement plus net, ne partageaient pas l'avis de ces potentats. Tout géographe qu'il était, Placide ne leur faisait point l'effet d'un aigle. Il rentrait pour eux dans la catégorie des travailleurs obscurs.

Les enfants, par pure fanfaronnade, affectent entre eux un grand dédain pour le travail patient et obstiné. Ils jugent leurs pairs sur les résultats et non sur le travail; entre deux élèves de même force aux compositions du mardi, ils accorderont toujours la préférence à celui qui fait le moins d'efforts apparents. Placide travaillait ferme sans sortir d'une honnête médiocrité; il aurait été coiffé avec dédain du surnom ignominieux de piocheur, si sa petite réputation géographique ne lui avait ménagé, au collége et à la pension, une situation assez honorable.

Dès son entrée au collége, ses camarades, à cause de sa parfaite égalité d'humeur, l'avaient surnommé le *Père Tranquille*.

Il perdit ce sobriquet vers le milieu de sa troisième. Un jour qu'il se promenait tranquillement avec un de ses camarades, il s'arrêta tout à coup au milieu d'une phrase, devint blanc comme un linge, et s'élança vers un des coins de la cour. Alors il se passa une scène inouïe dans les annales de la pension Grêlart, une de ces scènes imprévues et dramatiques qui bouleversent d'un seul coup l'opinion publique et révèlent un caractère que personne n'avait jamais entrevu.

Un élève de rhétorique, taillé en Hercule, torturait lâchement un pauvre petit garçon inoffensif et trouvait plaisant de lui frotter la tête contre l'écorce rugueuse de l'un des acacias.

Le colosse tressaillit en voyant, à deux pieds de la sienne, la figure de Placide, transformée par une colère généreuse et par une indignation d'honnête homme. Placide avait la tête de moins que le rhétoricien, il n'était ni robuste, ni musculeux; on sentait

cependant qu'il était prêt à entrer en lutte pour mettre fin à une scène odieuse.

« Lâche ! s'écria-t-il d'une voix tremblante, misérable lâche qui maltraite les faibles ! »

Le rhétoricien eut peur de l'éclat de son regard ; il reconnut en Placide une force supérieure à la force des poings, et laissa échapper de ses mains l'enfant qu'il maltraitait. Après avoir essayé de répondre au regard de Placide par un regard de défi, il baissa les yeux et se détourna lentement.

Quant à Placide, plus étonné que charmé de son triomphe et des applaudissements de ses camarades, il ne comprenait rien au mouvement qui l'avait emporté, sinon qu'il n'avait pu souffrir ce qu'il voyait.

Les écoliers venaient de comprendre que son égalité d'humeur n'était point de l'indifférence, et qu'il avait une de ces âmes d'élite qui savent oser, et au besoin souffrir pour la justice. Sa timidité naturelle doublait le mérite de son action.

Jusque-là, on avait dit de lui :

« C'est un bon garçon ! »

A partir de cette journée mémorable, on trouva tout naturel de dire :

« C'est un brave garçon ! »

Dans la langue du collége, cet éloge, accompagné d'un certain mouvement de tête, a toute la valeur de l'expression si honorable :

« C'est un homme de cœur ! »

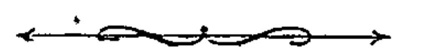
Voilà donc déjà deux points sur lesquels MM. les subalternes s'étaient grossièrement trompés en composant la légende de l'oncle Placide.

1° Ce n'était point un vertébré à sang froid, respirant par des branchies, mais un vertébré à sang chaud, respirant par des poumons. Le rhétoricien brutal s'en était bien aperçu.

2° Il avait été jeune, et, selon toute apparence, il deviendrait vieux (si Dieu lui prêtait vie), comme nous sommes tous destinés à le devenir, que nous soyons ou non attachés *aux bureaux des titres falsifiés ou prétendus tels*.

A suivre. J. GIRARDIN.





ORGANISATION MILITAIRE

DES ROMAINS ET DES GAULOIS

On peut dire que notre histoire nationale commence vraiment à l'entrée des Romains dans la Gaule. A quel état de civilisation comparative nos véritables ancêtres étaient-ils parvenus avant cette époque? Nous n'en avons qu'une idée fort vague. Je dis nos véritabls ancêtres, en parlant des Gaulois, parce que, malgré notre nom actuel, il est bien peu d'entre nous dont l'origine remonte aux quelques milliers de Francs qui vinrent apporter la barbarie germaine dans la Gaule romaine.

Nous ne rechercherons pas, en ce moment, quelles étaient les mœurs et les institutions primitives de la Gaule; peut-être reviendrons-nous un jour sur cet intéressant sujet. Notre but aujourd'hui est de voir sommairement quelle était, à l'époque de l'invasion romaine, l'organisation militaire et les moyens d'attaque et de défense des deux peuples adversaires, Romains et Gaulois.

Voyons d'abord quelle était l'organisation de l'armée romaine.

L'armée se composait de *légions*, comprenant chacune dix *cohortes;* la cohorte se divisait en trois *manipules*, et le *manipule* en deux *centuries*. Ainsi, l'on comptait trente manipules et soixante centuries dans une légion, qui aurait été conséquemment composée de 6000 hommes, non compris les auxiliaires, si les centuries eussent été de 100 chacune; mais souvent elles n'étaient que de 60, et, en général, l'effectif sur pied ne dépassait pas 4200 hommes. Les corps d'auxiliaires étaient aussi considérables que ceux de la légion.

Il y avait dans la légion plusieurs espèces de fantassins. Les *hastati* ou hastaires, jeunes gens à la fleur de l'âge, formaient la première ligne de l'armée. Les *principes*, dans la force de l'âge, portaient des armes qui différaient un peu de celles des hastaires ; ils occupaient la seconde ligne. La troisième ligne était formée par les *triarii*, dont l'armement différait encore de celui des *principes*, et qui n'étaient qu'au nombre de 600.

Avant Marius, qui apporta plusieurs changements dans l'organisation des troupes, il y avait une quatrième classe de fantassins, armés à la légère, nommés *velites*, qui n'avaient pas de rang déterminé, mais qui fortifiaient au besoin les pelotons en se plaçant dans les intervalles qui régnaient entre eux; ils avaient pour armes l'arc ou le *kestre* et des javelots.

Un corps de cavalerie de 300 hommes, appelé *ala*, était attaché à chaque légion ; on le divisait en dix compagnies ou *turmæ* de 30 hommes, et chaque compagnie se divisait elle-même en trois *décuries*.

Les officiers supérieurs de la légion étaient les tribuns. La cohorte légionnaire n'avait pas de com-

mandant particulier: le capitaine de la première centurie de chaque cohorte commandait la cohorte entière. Cet usage subsista jusqu'au temps de l'empereur Adrien, où les cohortes eurent des tribuns particuliers.

Le capitaine de la première centurie de chaque manipule commandait cette division; il prenait la dénomination de *prior centurio* et agissait de concert avec le capitaine de la seconde compagnie, *posterior centurio*. Le centurion était donc le premier des officiers subalternes immédiatement au-dessous des tribuns.

Les soldats légionnaires étaient vêtus d'une chemise et d'un pantalon court en laine brune grossière; ils étaient chaussés d'espadrilles de corde semblables à celles que portent les montagnards de nos provinces méridionales.

Les officiers portaient par-dessus leurs vêtements un manteau ouvert (*chlamys*), attaché par une agrafe, et de couleur écarlate pour les généraux.

L'armure défensive du soldat consistait en : un casque léger de fer ou de cuivre avec mentonnière; une cuirasse faite de bandes d'airain ou une cotte assez souvent en cuir, revêtue de plaques de fer en forme d'écailles ou d'anneaux du même métal; un bouclier de quatre pieds sur deux, fait en bois, joint par de légères bandes de fer, recouvert de cuir, et décoré à la surface d'ornements de cuir. La gravure ci-dessus, dessinée sur le modèle en pied du musée de Saint-Germain, donne une idée exacte de cet accoutrement.



Soldat romain. (P. 167, col. 1.)

Les armes offensives étaient : l'épée tranchante des deux côtés; le *parazonium* ou glaive qui était suspendu à la ceinture du côté opposé à l'épée; le *pilum* ou grand javelot; les javelots à main; le *kestre* ou javelot à fronde. Nous renvoyons nos lecteurs pour le détail de ces armes à notre article *les Armes de guerre chez les Romains* (vol. VI, page 296).

Dans les combats en ligne, les soldats commençaient à lancer le *pilum*, puis, profitant de la confusion produite par cette pluie de traits, abordaient l'ennemi l'épée à la main. On sait que le *pilum*, perfectionné par Marius, était une arme redoutable; nous renvoyons à ce sujet à l'article déjà cité. Un passage des Commentaires de César (liv. I, § 25), généralement mal interprété, donne une idée exacte de ce mode d'attaque et de l'effet du *pilum*.

« Nos soldats ayant lancé leurs *pilums*, rompent sans peine la phalange ennemie; la voyant ébranlée, ils fondent sur l'ennemi l'épée à la main. Le fer du *pilum* venant à se replier, après avoir pénétré dans le bouclier, les Gaulois se trouvaient embarrassés dans leurs mouvements et, ne pouvant les détacher, abandonnaient leurs boucliers et combattaient à découvert. »

Chaque légion avait pour enseigne une aigle, placée sur un plateau, portée au bout d'une hampe unie. Les cohortes avaient chacune leur drapeau appelé *vexillum*; c'était une pique soutenant par le haut une traverse à laquelle était attachée une pièce carrée d'étoffe sur laquelle étaient brodés le nom de la légion et le numéro de la cohorte. Les centuries avaient aussi leurs enseignes (*signa*). C'était une hampe de 2 mètres environ, surmontée d'une couronne, d'une main ou d'une divinité et ornée sur la moitié de sa hauteur d'ornements en métal : petits boucliers, tablettes, couronnes, etc.

Les porte-enseigne d'une légion formaient un corps distinct. Leur costume ressemblait à celui des officiers; ils étaient coiffés d'une tête de lion ou d'ours, dont la peau leur couvrait le dos et dont les pattes de devant venaient s'attacher sur la poitrine, au-dessous du cou. L'aigle de la légion était confiée au centurion de la première centurie du premier manipule des triaires qui s'appelait *centurio primipili*, et qui avait un rang plus élevé que tous les autres.

Les soldats en marche entouraient chaque soir leur camp de retranchements provisoires. Lorsque les troupes devaient séjourner un temps plus ou moins long en territoire ennemi, ou devant une place assiégée, le camp était construit selon des règles soigneusement fixées.

Le camp formait un carré percé de portes sur les quatre côtés. La porte qui faisait face au prétoire s'appelait « porte prétorienne »; celle qui était directement opposée à la précédente était la « porte décumane », ainsi nommée parce que dix soldats pouvaient y passer de front. Les deux autres étaient les portes principales. La porte prétorienne devait toujours faire face à l'ennemi, et l'on plaçait la porte décumane sur le côté le plus élevé, afin que le camp fût tourné vers le terrain inférieur et qu'il dominât l'ennemi.

Une grande rue, appelé *Via principia*, traversait le camp d'un bout à l'autre dans le sens de la largeur en passant devant le prétoire. D'un côté de cette grande allée étaient d'abord rangées les tentes des douze tribuns de légion, et plus loin celles des douze préfets des troupes auxiliaires.

Une autre rue se dirigeait en ligne droite à partir du prétoire et accédait à la porte décumane. Les tentes des troupes étaient rangées sur plusieurs rangs de profondeur, de chaque côté de cette rue, dans l'ordre même de bataille de chaque corps.

Le camp était entouré d'une enceinte palissadée, protégée par des fossés et des travaux de défense. Nous trouvons dans les *Commentaires*, livre VII, § 72, un tableau très-complet du mode de fortification des camps.

« César fit creuser (autour du camp) un fossé de vingt pieds, perpendiculaire, aussi large, par conséquent, dans le fond qu'au niveau du sol. Il reporta tous les autres ouvrages à quatre cents pas en arrière. Comme il avait embrassé un terrain si vaste que les lignes ne pouvaient être complétement garnies de soldats, il voulut empêcher l'ennemi de venir en force attaquer nos retranchements, de nuit, à l'improviste, et de lancer de jour des traits aux travailleurs. Laissant donc cet intervalle libre, il fit creuser deux autres fossés aussi profonds que le premier et larges de quinze pieds; celui du centre, qui passait dans la plaine et dans les fonds, fut rempli d'eau tirée de la rivière. Derrière ces fossés, il fit élever un rempart et une terrasse de douze pieds de haut, avec un parapet, des créneaux et d'énormes cerfs, à la jonction de la terrasse et du parapet, pour arrêter l'ennemi s'il tentait l'escalade. Le tout fut flanqué de tours éloignées entre elles de quatre-vingts pieds.

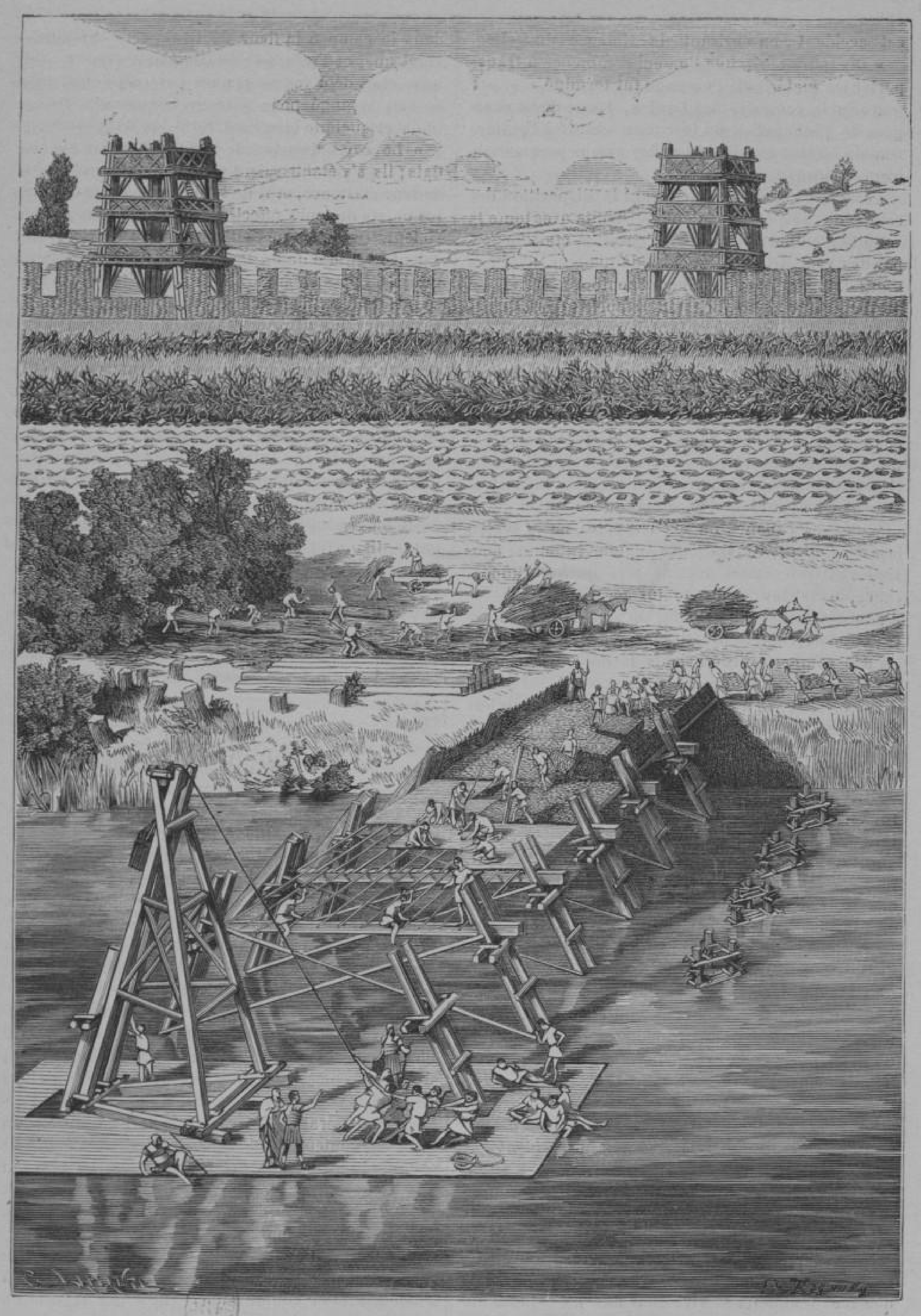
» Il fallait tout à la fois aller au bois, aux vivres et faire de grands ouvrages, ce qui affaiblissait nos troupes, forcées de s'avancer loin du camp; plus d'une fois les Gaulois, sortant de la place par plusieurs portes à la fois, vinrent attaquer nos retranchements avec une extrême impétuosité. César crut donc devoir ajouter encore à ces travaux, afin qu'on pût les défendre avec un plus petit nombre de soldats. Ainsi l'on coupa des troncs d'arbres ou de très-fortes branches qu'on enfonçait, équarris à la hache et aiguisés par le sommet, dans des fosses contiguës de cinq pieds de profondeur, d'où sortait le branchage de ces pieux; on les assujettissait au fond, pour qu'on ne pût les arracher. Il y en avait cinq rangs, liés et entrelacés entre-eux. Ceux qui s'y engageaient se perçaient eux mêmes des pointes très-aiguës de ces pieux. Cela s'appelait des *cippes*.

» Devant les cippes, on creusa, suivant des directions obliques, en quinconce, des trous profonds de trois pieds et un peu rétrécis par le haut. On y enfonçait d'autres pieux ronds et gros comme la cuisse, très-pointus et brûlés par le bout; ils ne dépassaient le sol que de quatre doigts. Autour de chaque pieu, pour l'assujettir et l'affermir, on foulait la terre jusqu'à la hauteur d'un pied. Il y en avait huit rangs, à trois pieds l'un de l'autre. On les nommait des *lis*, parce qu'ils ressemblaient à cette fleur. En avant encore, on semait partout, et très-près l'un de l'autre, des plaques de fer d'un pied de longueur, garnies de crochets de fer; elles étaient entièrement recouvertes de terre et s'appelaient des *éperons*. »

La partie supérieure de notre gravure (page 169), dessinée par M. Regamey, d'après les modèles du musée de Saint-Germain, permet de se rendre compte de la nature des formidables moyens de défense imaginés par César.

La partie inférieure représente la construction d'un pont provisoire, jeté sur une rivière par une armée en marche. C'est encore aux *Commentaires*, liv. IV, § 17, que nous emprunterons la description d'une de ces importantes opérations militaires.

Voici le système de construction que César adopta. « On assujettissait l'une à l'autre, à deux pieds et demi de distance, des poutres d'un pied et demi de diamètre, un peu pointues par le bas et d'une longueur proportionnée à la profondeur du fleuve. Quand avec des machines on les avait descendues et fixées au fond, on les y enfonçait avec le mouton, non pas comme des pilotis, perpendiculairement, mais de biais, inclinées suivant le fil de l'eau. Deux autres poutres jointes de la même manière, se plaçaient en arcs-boutants contre le courant, en face des premières, dont elles s'écartaient de quarante pieds par l'extrémité inférieure. A chaque paire de pieux s'adaptait une traverse de deux pieds carrés, partant de l'une à l'autre et arrêtée à chaque bout par deux fortes chevilles. Écartées ainsi dans un sens et fortement rapprochées dans un autre, les poutres, par leur disposition, donnaient tant de force à l'œuvre, que l'impétuosité des eaux ne faisait que la resserrer et la consolider. Chaque partie était ensuite liée sur la longueur avec des madriers, et le tout se recouvrait de solives et de claies. En outre, dans le lit du fleuve, au-dessous du pont, on enfonçait des pilotis qui, servant de contreforts et faisant corps avec tout l'ouvrage, soutenaient l'effort du courant; enfin, on en planta un peu au-dessus de pareils, qui, si les Barbares lâchaient au fil de l'eau des barques et des troncs d'arbres pour rompre le pont, devaient prévenir



Construction d'un pont par les troupes romaines aux abords d'un camp. (P. 168, col. 2.)

cet accident en brisant la violence du choc.

» Dix jours après que l'on eut commencé à transporter les matériaux, l'ouvrage fut terminé... »

Après la conquête des Gaules, les troupes chargées de l'occupation du territoire annexé à l'empire romain étaient établies dans des camps permanents (*castra stativa*).

Ces camps, tout en conservant la disposition des camps de campagne, étaient construits avec toute la solidité d'édifices réguliers. L'enceinte était formée par des remparts de 4 mètres de hauteur, avec des tours de distance en distance et, entourée d'un fossé profond, avec glacis. Les quatre portes étaient souvent de véritables arcs de triomphe; le prétoire se composait d'un palais souvent somptueux et les soldats habitaient de véritables casernes. Le *castrum stativum* était donc plutôt une citadelle qu'un camp.

Autour de ces camps sédentaires, des vivandières, des fournisseurs, des industriels de toute sorte, venus des contrées voisines, se réunissaient bientôt. Ils construisaient d'abord des demeures modestes, situées en dehors de l'enceinte du camp, et qu'on appelait les cabanes ou les baraques de la légion (*canabæ legionis*). Quand cette agglomération de boutiques et de cabanes avaient pris quelque importance, on s'empressait de lui accorder une sorte d'administration municipale; un sous-officier en retraite en devenait le premier magistrat, des vétérans ou des commerçants enrichis formaient le conseil des décurions. Le nouveau municipe ne cessait pas de s'accroître, et il finissait souvent par devenir une grande ville. Beaucoup de celles qui tenaient le premier rang, dans les provinces n'avaient pas une autre origine.

M. Gaston Boissier a fort savamment retracé, d'après les inscriptions romaines, la vie que menaient les soldats dans ces camps permanents.

« Tout le temps que laissaient les exercices militaires était employé à d'autres travaux; l'armée construisait des routes, réparait des aqueducs, creusait des canaux, bâtissait des ponts, ou même élevait des temples et des monuments de tout genre. Tenir toujours les soldats en haleine telle était la maxime des bons généraux, et Tacite fait remarquer qu'ils ne se sont jamais mutinés que quand ils n'avaient rien à faire. Cependant on leur permettait d'égayer par quelques plaisirs leur rude condition : il fallait bien leur donner quelque relâche et quelque repos.

» Depuis que les armées étaient devenues permanentes, c'était une carrière et non un accident que la vie militaire. Les soldats devaient servir vingt-cinq ans dans les légions, mais quelquefois ils y restaient bien davantage. Certains empereurs, comme Tibère, ne pouvaient se résoudre à leur donner leur congé; ils en formaient des compagnies de vétérans, et les gardaient plusieurs années encore après que leur temps de service était fini. L'existence entière se passait donc sous les drapeaux; on entrait dans le camp à la fleur de l'âge, vers dix-huit ou vingt ans, et l'on n'en sortait qu'après que la vieillesse était déjà venue. Il n'est pas surprenant qu'on se soit arrangé pour y trouver quelques distractions et quelque bien être.

» Le camp devenait la véritable patrie des soldats; ils s'y établissaient pour la plus grande partie de leur existence, et il ne tardait pas à contenir tous les objets de leurs affections. Presque tous s'y mariaient. Quelques-uns en entrant au service épousaient la fille d'un de leurs camarades qui allait le quitter. Leurs enfants, élevés au milieu des armes, se faisaient ordinairement soldats comme leurs pères. Il devait y avoir des familles où l'on servait de père en fils depuis plusieurs générations. Entre des gens qu'unissaient tant de liens de camaraderie et de parenté, qui vivaient ensemble et en dehors des autres, les vieilles traditions eurent moins de peine à se maintenir, et c'est ainsi que dans cet empire composé d'éléments si divers et que se disputaient tant d'influences différentes l'esprit militaire s'altéra moins que tout le reste. »

Quant au chiffre de l'armée romaine permanente, il ne fut jamais élevé, même au moment où l'empire avait atteint son plus grand développement. Du temps d'Auguste, on ne comptait que 250 000 légionnaires, qui formaient l'armée de ligne, et un nombre à peu près égal d'auxiliaires.

A suivre. P. VINCENT.

LE TUEUR DE PANTHÈRES

On croit souvent que le lion est le seul carnassier vraiment redoutable qui infeste notre beau territoire algérien; il n'en est rien. Le plus dangereux de ses hôtes sauvages est la panthère. Sauf dans quelques districts voisins de l'Atlas, les lions ont presque complétement disparu de l'Algérie, tandis que les panthères sont encore nombreuses même dans le Tell, c'est-à-dire dans la partie la plus civilisée.

Cependant ces terribles grands chats sont condamnés à disparaître à leur tour dans un temps peu éloigné. Les Européens et les indigènes leur livrent une guerre incessante, que le gouvernement fait tous ses efforts pour encourager. C'est ainsi que le gouverneur-général de l'Algérie vient de décerner un fusil d'honneur à l'indigène Si-el-Moufok Naït Salah, du village de Tireh Bou-Ksas, de la tribu des Beni-Flik, surnommé avec raison le *Tueur de panthères*, car déjà quarante-deux de ces redoutables carnassiers sont tombés sous ses coups.

Jamais, du reste, le proverbe *tel père, tel fils*, n'a été mieux justifié; le *Mobacher* nous apprend, en effet, que Si-el-Moufok appartient à une famille de marabouts qui s'est pour ainsi dire vouée à la chasse

de ces grands fauves. Son père, Si-Mohammed, s'était acquis une grande réputation dans ce genre d'exploits; il en était à sa soixante-quinzième panthère lorsqu'il mourut en 1850.

Aussitôt qu'il put tenir un fusil, Si-el-Moufok accompagna son père dans ses chasses, et il avait à peine douze ans lorsqu'il tua sa première panthère.

Les moyens qu'il emploie dans cette chasse dangereuse sont fort simples : aussitôt qu'une panthère est signalée dans le pays, il se met à la recherche de l'endroit qu'elle fréquente; il attache une chèvre dans la clairière la plus voisine; il se blottit dans une broussaille assez épaisse pour le cacher, et là, son fusil dirigé vers le point où est attachée la chèvre qui doit servir d'appât, il attend.

La panthère, attirée par les bêlements de l'animal effrayé du rôle qu'on lui fait jouer, bondit sur sa proie, et au moment où elle s'apprête à la dévorer, le chasseur lui envoie une balle qui, paraît-il, n'a jamais manqué son but. La panthère tombe le plus souvent foudroyée; parfois, mortellement blessée, elle se traîne pour aller expirer à quelque distance, mais jamais aucune n'a conservé assez de force pour se jeter sur le chasseur.

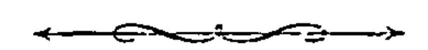
Si-el-Moufok n'a donc jamais été blessé, plus heureux en cela que son père Si-Mohammed, qui, attaqué un jour par une panthère, reçut au coude et à la main droite des blessures qui amenèrent la perte du pouce et de l'index.

Notre chasseur a un jeune frère nommé Si-Saïd, qui n'a encore tué que trois panthères; mais tout porte à croire qu'il marchera, lui aussi, sur les traces de son père et de son aîné.

Si-el-Moufok est un homme d'une quarantaine d'années, d'une taille moyenne, et qui n'annonce pas une grande vigueur. A voir sa physionomie douce et sympathique, on ne devinerait jamais qu'on a devant soi un si redoutable ennemi des féroces habitants de nos forêts algériennes; ses manières sont simples, et il ne lui arrive jamais de parler de ses exploits cynégétiques si on ne l'interroge pas. Il se livre paisiblement au commerce, et il ne redevient chasseur que lorsque ses coreligionnaires recourent à lui pour les débarrasser des hôtes dangereux qui, par intervalles, viennent prélever la dîme sur leurs troupeaux.

On conçoit de quelle considération doit jouir un homme comme lui dans un pays boisé, où les panthères ont élu domicile d'une manière presque perm· nente; il est aimé et choyé par tout le monde, et l. cadeaux qu'il reçoit en récompense de ses services, sont la principale source de l'aisance dont il jouit auourd'hui. La distinction honorifique dont il vient d'être l'objet de la part du gouvernement ne fera qu'augmenter le zèle du tueur de panthères.

ÉT. LEROUX.



LA PETITE DUCHESSE[1]

XIV

Conquête.

Le lendemain Alberte fut très-matinale. Monter sur les murailles était un exercice que n'aurait point approuvé la duchesse, dont les fenêtres donnaient précisément de ce côté. L'enfant commença par s'assurer que les persiennes de sa tante étaient encore hermétiquement closes, puis elle alla rôder dans l'allée peu fréquentée qui longeait la murette de séparation, devenue un véritable fouillis de feuillages. Il lui semblait entendre un léger murmure de voix enfantines.

Tout à coup elle se trouva en face d'un moyen d'ascension des plus faciles. Des pierres plates enfoncées en spirale entre les moellons formaient un escalier très-sûr pour son pied léger; elle le gravit légèrement et arriva sur le faîte du mur au moment même où un enfant y apparaissait de l'autre côté. A la vue inopinée d'Alberte, il recula machinalement, perdit pied et roula dans un massif. Alberte, qui avait reconnu M. David, descendit rapidement la courte échelle qui avait servi de moyen d'escalade au petit garçon et arriva près de lui en même temps que Luna, qui, de l'allée, avait assisté à la chute.

« Ce n'est rien, ce n'est rien, je n'ai pas de mal, » criait le petit garçon en se démenant comme un petit diable parmi les branches de lierre et les lianes.

Cette verdure épaisse avait, en effet, amorti sa chute et il en sortit sain et sauf, mais si rouge et si ébouriffé que Luna et Alberte partirent d'un grand éclat de rire.

M. David fronça ses noirs sourcils en se recoiffant d'un large et souple panama qui avait remplacé sa toque fourrée.

« Je n'avais pas entendu votre voix ce matin, dit enfin Alberte, qui comprit que son hilarité blessait le petit garçon; si vous aviez parlé, je ne serais pas montée si vite sur le mur. »

En disant cela elle tendait la main à David, qui sauta dans l'allée et se mit à raconter comment Luna et lui avaient cru reconnaître Alberte dans le jardin de la villa Saint-Louis, et comment ils s'étaient arrangés à porter, à l'insu de Pauline, une petite échelle qui leur permît de monter sur le mur

Cette explication donnée, les deux enfants voulurent entraîner Alberte hors de ce fourré, mais elle résista. Elle avait trop le sentiment des convenances pour oser faire un pas de plus sans permission dans ce domaine étranger.

« Mais vous reviendrez, » dirent ensemble Luna et David d'un ton suppliant.

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124, 139 et 152

Et pour l'y engager ils se mirent à énumérer tous les moyens de distraction dont ils disposaient. Il y avait gymnase complet avec balançoires et montagnes russes, une voiture légère trainée, dans le parc même, par Fakir, le poney corse de David, une grotte enfin qui leur appartenait en propre et où ils avaient déposé tous leurs jeux. Alberte les écoutait en souriant et jetait des regards émerveillés autour d'elle.

Le domaine était grand à lui seul comme plusieurs villas, et de l'endroit où elle était, elle apercevait la maison rose comme dans un lointain.

« Vous reviendrez, vous reviendrez, » dirent les enfants, lorsqu'il la virent remettre le pied dans le fourré.

— Je l'espère. Votre maman fait-elle des visites ?

— C'est notre tante Susannah qui est avec nous et notre oncle James, répondit Luna. Ma tante fait des visites toute la journée. Nous aurons aussi des matinées, vous viendrez à nos matinées.

— Je ne sais pas, c'est ma tante qui en décidera.

— Connaissez-vous la princesse Blanche de la villa des Lys? demanda David.

— Ma tante de la Rochefaucon la connaît beaucoup, elle en parle souvent.

— Nous allons à ses matinées, vous y viendrez peut-être aussi.

— Peut-être. Adieu ! »

Alberte monta vivement l'échelle, se détourna pour sourire aux enfants et descendit par le petit escalier.

Méril la cherchait par le jardin, l'heure du déjeuner était sonnée et il s'inquiétait de son absence. Alberte courut à la salle à manger. Elle souhaita gaiement le bonjour à sa tante, qui lui fit compliment sur la parure de feuilles vertes jetée sur ses cheveux. Alberte rougit légèrement et dit bravement :

« C'est que j'ai passé sous les arbustes, ma tante. Ce matin, savez-vous que j'ai fait une grande découverte.

— Laquelle ?

— Vous vous rappelez mes petits compagnons de voyage.

— Les petits orientaux, parfaitement.



Il roula dans un massif. (P. 171, col. 2.)

— Ils habitent la villa à droite, je ne sais pas son nom.

— La villa des Cactus, une des belles habitations de Cannes.

— C'est bien beau en effet... cela paraît bien beau. »

Alberte but un grand verre d'eau et reprit :

« Est-ce que vous me permettriez de jouer avec eux, ma tante? »

La duchesse, qui était occupée à détacher délicatement la chair attachée à son aile de poulet, ne fit d'autre réponse qu'un hochement de tête négatif.

« Ils sont bien gentils, continua Alberte désappointée !

— Peu distingués, mon enfant, très-peu distingués, puis ce sont des étrangers. On ne reçoit les étrangers qu'à bon escient. »

Alberte vit qu'elle n'obtiendrait rien en ce moment ; elle continua de déjeuner en silence, se promettant bien de revenir à la charge et surtout de mettre Méril dans ses intérêts.

Après le déjeuner elle suivit Mme de la Rochefaucon dans le jardin en lui prêtant son épaule comme appui. Le temps était si radieux que la duchesse s'assit quelques instants sur la seconde terrasse. Elle avait à peine pris place dans son fauteuil de bambou que la sonnette de la grille se fit entendre.

« A cette heure ce ne peut être que Mme de Châteaugrand ; dit la duchesse, avance un fauteuil, Alberte. »

Alberte obéit ; mais elle demeura tout à coup saisie, son fauteuil dans les bras, en apercevant le visiteur, qui n'était autre que M. David. Il s'avançait gravement, suivi par un nègre immense en éclatante livrée.

Elle s'empressa d'abandonner le fauteuil et se rapprochant de sa tante :

« Ma tante, c'est notre petit voisin, » glissa-t-elle dans l'oreille de Mme de la Rochefaucon.

Et elle sourit à David, qui avait mis le chapeau à la main.

« Madame, dit-il de sa petite voix cuivrée, une de mes balles est tombée dans votre jardin, voulez-vous me permettre de la ramasser ?

— Certainement. Savez-vous où elle est tombée, monsieur ?

— Oui madame, » répondit David.

Il regarda son domestique noir et étendant son petit bras vers le mur par un geste de commandement :

« Tom, dit-il en anglais, va la chercher là.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, dit la duchesse avec amabilité et remettez votre chapeau, car le soleil est déjà chaud. »

David obéit.

« Aimez-vous Cannes, monsieur ? demanda la duchesse, à laquelle l'aplomb de David ne déplaisait pas.

— Beaucoup, madame ; j'ai des chevaux à Londres, un très-beau gymnase, mais je n'ai pas mon bateau ; aussi je m'amuse davantage ici.

— Et mademoiselle votre sœur aussi ?

— Je crois que oui, madame ; mais Luna avait à Londres beaucoup d'amies qu'elle regrette. »

Il jeta un coup d'œil vers Alberte et ses grosses petites lèvres remuèrent ; mais aucune parole n'en sortit.

En ce moment, Tom s'encadra entre deux jeunes eucalyptus. Il avait une énorme balle multicolore à la main.

David se leva, inclina sa petite tête crépue devant la duchesse et descendit gravement l'allée.

Mais se détournant tout à coup :

« Mon oncle et ma tante m'ont dit, madame, que si Mlle Alberte aime la balançoire, notre gymnase est à sa disposition.

— Veuillez remercier M. votre oncle et Mme votre tante, monsieur, » répondit la duchesse.

Sur cette réponse énigmatique, David et son laquais s'éloignèrent.

La duchesse regarda Alberte en riant.

« Il est vraiment étrange ce petit homme, dit-elle. En wagon, il se tenait si mal que je l'avais jugé fort commun. Je me demande ce que c'est que cette famille. Évidemment ce sont des orientaux. Je n'ai jamais reçu des orientaux chez moi, du moins je ne le crois pas.

— Ils sont peut-être Espagnols, dit Alberte craignant de voir s'accomplir le naufrage de ses espérances dans cette question de nationalité.

— Peut-être, mais il y a tant à dire maintenant sur cette pauvre Espagne. J'ai connu beaucoup de familles espagnoles ; mais c'était avant le règne d'Isabelle.

— Hélas ! pensait Alberte, le règne d'Isabelle va-t-il se mettre au travers des montagnes russes et de la balançoire. »

Sa physionomie exprima sans doute toute son appréhension, car la duchesse reprit :

« Cela t'amuserait donc bien d'aller chez ces petits orientaux ?

— Oh oui ! ma tante, ils sont très-gentils, et c'est si près, cela m'amuserait beaucoup

— Il ne faudrait jamais prendre cet amusement que dans certaine mesure.



Alberte s'assit sur la dernière marche. (P. 174. col. 2.)

— Je ne les verrais qu'avec votre permission, ma tante.

— Et tu ne me les amènerais jamais?

— Jamais, ma tante.

— Eh bien! va me chercher Méril. »

Alberte courut à la maison et en ramena Méril.

« Méril, dit la duchesse, allez, je vous prie, chez Mme de Chateaugrand, et demandez-lui de ma part quelques renseignements précis sur nos voisins de la villa des Cactus. »

Méril s'inclina et disparut.

« Mme de Chateaugrand m'a toujours été extrêmement précieuse pour ce genre de renseignements, reprit la duchesse; elle connaît la colonie française et étrangère sur le bout du doigt, c'est extrêmement commode. Hier elle m'a fait demander où se trouvait ta sœur. C'est à Dublin, je crois.

— Non, ma tante, c'est à Edimbourg.

— Elle aurait beaucoup mieux fait de venir faire une saison à Cannes. Mais Madeleine n'aime pas Cannes, elle préfère Nice; elle est mondaine Madeleine, par trop mondaine.

— Elle s'ennuie tant, ma tante.

— Évidemment c'est la mode de s'ennuyer: triste mode. As-tu répondu à sa dernière lettre?

— Pas encore.

— Eh bien, dis-lui que je ne puis lui écrire, mais que je l'engage à quitter l'Écosse au plus vite. On ne voyage pas en Écosse en cette saison, il faut être Madeleine pour cela. Les voyages, comme le reste, sont soumis à une réglementation nécesaire. L'hiver, l'Italie ou le Midi; le printemps, Paris; l'été Londres, les eaux ou la campagne; l'automne, la Suisse, l'Allemagne, l'Écosse. »

Méril, qui venait d'apparaître sous le berceau, tendit à la duchesse un papier satiné plié en triangle. La duchesse l'ouvrit, chercha son pince-nez et tendit le papier à Alberte.

« Les Louzéma, famille indienne, lut Alberte, alliée à de bonnes familles de Londres, reçue par la colonie anglaise. Commerce de diamants sur une grande échelle, maison puissante et fabuleusement riche. La jeune femme très-bien, éducation européenne, restée à Londres cette année. La tante, Anglaise des Indes, personne insignifiante, un peu ridicule, mais très-bonne, et l'oncle personnage muet, mais généreux à l'occasion, échangent des visites avec nous depuis trois ans.

« Indiens, ils sont Indiens! dit Alberte; ah! mon Dieu!

— Eh bien! les Indiens ont été un grand peuple. Je les aime mieux Indiens. Les rajahs dans l'Inde sont de petits souverains.

— Des rajahs! répéta Alberte, ne pourrai-je pas les voir, ma tante?

— Je ne dis pas non maintenant. Alberte, le soleil devient bien ardent, il faut rentrer. Si tu allais écrire à ta sœur. »

La duchesse se leva en disant ces paroles et Alberte, après l'avoir reconduite, monta dans sa chambre et écrivit une longue lettre à Madeleine. Naturellement la famille indienne y tint une grande place, Luna et David y furent peints de pied en cap. Depuis qu'Alberte était séparée de sa sœur, elle mettait un certain amour-propre à paraître enchantée de son sort et ne lui peignait sa vie qu'en beau. De ses longs ennuis, de son isolement, il n'était jamais question. Il fallait convaincre Mme de Valroux que sa sœur n'avait pas perdu à l'échange.

Cette lettre écrite, elle courut dans le jardin et se mit à fredonner tout en cueillant des violettes. Tout à coup des grains de sable lancés de l'autre côté du mur tombèrent en pluie sur le feuillage du lierre. Alberte répondit à ce message de la même façon et bientôt Luna et David apparurent sur le faîte du mur. Alberte les rejoignit, s'assit sur la dernière marche de son escalier et leur donna à entendre que si M. et Mme Louzéma faisaient visite en règle à sa tante, on lui permettrait d'aller jouer avec eux.

« J'enverrai demain ma tante vous demander de venir promener dans mon bateau, dit David. Êtes-vous comme Luna, avez-vous peur de la mer?

— Non, je l'aime, » répondit Alberte.

Ils continuèrent à former les projets les plus enchanteurs. Évidemment la petite duchesse faisait beaucoup d'effet auprès de Luna et de David, et pour Alberte, cette société enfantine était un véritable bonheur. Ils se séparèrent en se disant : « A demain. »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LA BOTANIQUE DE GEORGES [1]

V

LES OMBELLIFÈRES

Comme je passais avec Georges au bord d'un pré sec : « Vois donc, mon oncle, dit-il, vois donc ces singulières plantes qui ont l'air de porter des nids d'oiseaux. »

Et il me montrait dominant la maigre pelouse un certain nombre de tiges qui balançaient à un demi-mètre au-dessus du sol des espèces de coupes hérissées qui, à une certaine distance, simulaient assez bien en effet de petits nids que de mignons oiseaux auraient construits avec des brins d'herbes épineuses.

« Cueille, dis-je à mon neveu, cueille, ou plutôt

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 302 et 414, et vol. VIII, pages 40 et 110.

arrache avec la racine une de ces plantes que tu trouves singulières.

— Voilà qui est fait, mon oncle.

— Bien! Maintenant, après avoir fait soigneusement tomber la terre qui y est restée attachée, écrase entre tes dents cette petite racine blanchâtre.

— Tiens! s'écria Georges, qui venait de m'obéir, c'est drôle! on jurerait que l'on mâche une de ces carottes qu'on met comme légume dans le pot-au-feu et dans la julienne.

— Eh! eh! monsieur Gribouille! dis-je en souriant.

— Pourquoi m'appelles-tu Gribouille, mon oncle?

— Parce qu'il me souvient que Gribouille étant un jour tombé dans l'eau disait qu'il lui semblait s'être mouillé.

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire, mon oncle.

— Je veux dire qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il te semble mâcher une carotte en broyant cette racine entre tes dents, puisque en réalité c'est une carotte que tu mâches.

— Quoi! cette petite racine blanche et coriace...

— N'est rien moins que la forme originelle de la grosse racine jaune et tendre qui figure dans le potage, dans la julienne et qui n'est ainsi devenue que par l'effet de la culture.

— Est-il possible que la culture opère de pareils changements?

— Ah! elle en opère bien d'autres. Crois-tu, par exemple, qu'il soit possible de rencontrer nulle part à l'état naturel avec leur masse *pommée* les choux, les laitues? qu'aucun poirier offre en plein champ des poires comparables non-seulement aux *Duchesses*, au *Doyenné*, mais seulement à la poire à cidre ordinaire? que même en leur pays d'origine le *Dalhia*, la *Reine-marguerite* présentent de ces fleurs archi-doubles devant lesquelles nous nous extasions. Non! tout cela en l'état de nature est simple, maigre, réduit. C'est la culture, c'est-à-dire une continuité de soins intelligents, qui, étant parvenue à emménager, à concentrer les sucs de telle ou telle façon, a obtenu ces feuillages substantiels, ces fruits succulents, ces fleurs superbes chez quelques sujets, dont on a précieusement gardé la graine ou perpétué la variété par la greffe.

Quoi qu'il en soit, tu tiens dans la main la vraie plante qui a donné à nos jardins un des légumes les plus recherchés; et pour en avoir la preuve, il suffirait de prendre dans un jardin quelques graines qu'on jetterait au hasard dans un pré, où cent autres plantes végètent et où la part de substance n'ait pas été exclusivement réservée à telle ou telle comme dans les potagers, pour que, après une succession plus ou moins longue de reproductions, on retrouvât la carotte telle que tu la vois ici.

Cette dégénérescence, ou plutôt ce retour à l'état primitif, est facile à observer sur la Pensée, qui est peut-être de toutes les plantes cultivées celle qui par le travail du jardinier gagne le plus rapidement en dimension, en éclat, mais qui aussi, livrée à elle-même, retourne le plus rapidement à son point de départ.

Comme la Pensée figure à peu près dans tous les jardins, il suffit de trouver le terrain de quelque ancien jardin abandonné pour y découvrir de ces Pensées qui, après avoir mesuré jusqu'à cinq ou six centimètres de diamètre, et montré les plus riches couleurs, sont revenues à la largeur d'un petit ongle, et tout simplement peintes de violet pâle dans les deux pétales supérieurs et de jaune soufre rayé de brun dans les pétales inférieurs.

Mais retournons à notre carotte sauvage, ou plutôt naturelle, qu'il nous suffira d'examiner en détail avec un peu d'attention pour avoir fait connaissance avec une famille végétale peut-être encore plus nettement caractérisée que toutes celles dont nous nous sommes occupés jusqu'à présent.

Et d'abord fixons nos regards, non pas sur la tige qui porte le nid d'oiseau auquel nous reviendrons tout à l'heure, mais sur celle qui se termine par une espèce de parasol fait d'une multitude de petites fleurs blanches se touchant par leurs côtés, et au milieu desquelles s'en trouvent une ou deux teintées de pourpre foncé... — Et, en passant, notons que ce fait d'une ou deux fleurettes centrales différant seules de couleur avec la généralité des autres est non-seulement unique dans la famille à laquelle appartient cette plante, mais aussi dans l'ensemble des végétaux qui peuplent nos champs. C'est une des plus bizarres gracieusetés que je connaisse dans ce joli monde des fleurs, et c'est un signe infaillible pour distinguer à coup sûr la carotte rustique.

Voici donc une sommité fleurie (voir la fig. A).

Remarquons en premier lieu de quelle manière les fleurs s'attachent à la tige, car c'est là un des caractères essentiels de la famille.

La tige monte droite jusqu'au point où elle doit fleurir; arrivée là, elle interrompt brusquement l'ascension de sa colonne unique pour se subdiviser en un certain nombre de tigelles qui partent obliquement du même point d'attache, absolument comme les baleines d'une ombrelle ou d'un parapluie.

Arrivant toutes ensemble à une certaine distance de la tige première, chacune de ces tigelles se partage encore en brins plus menus, de longueur égale, qui portent chacun une fleurette.

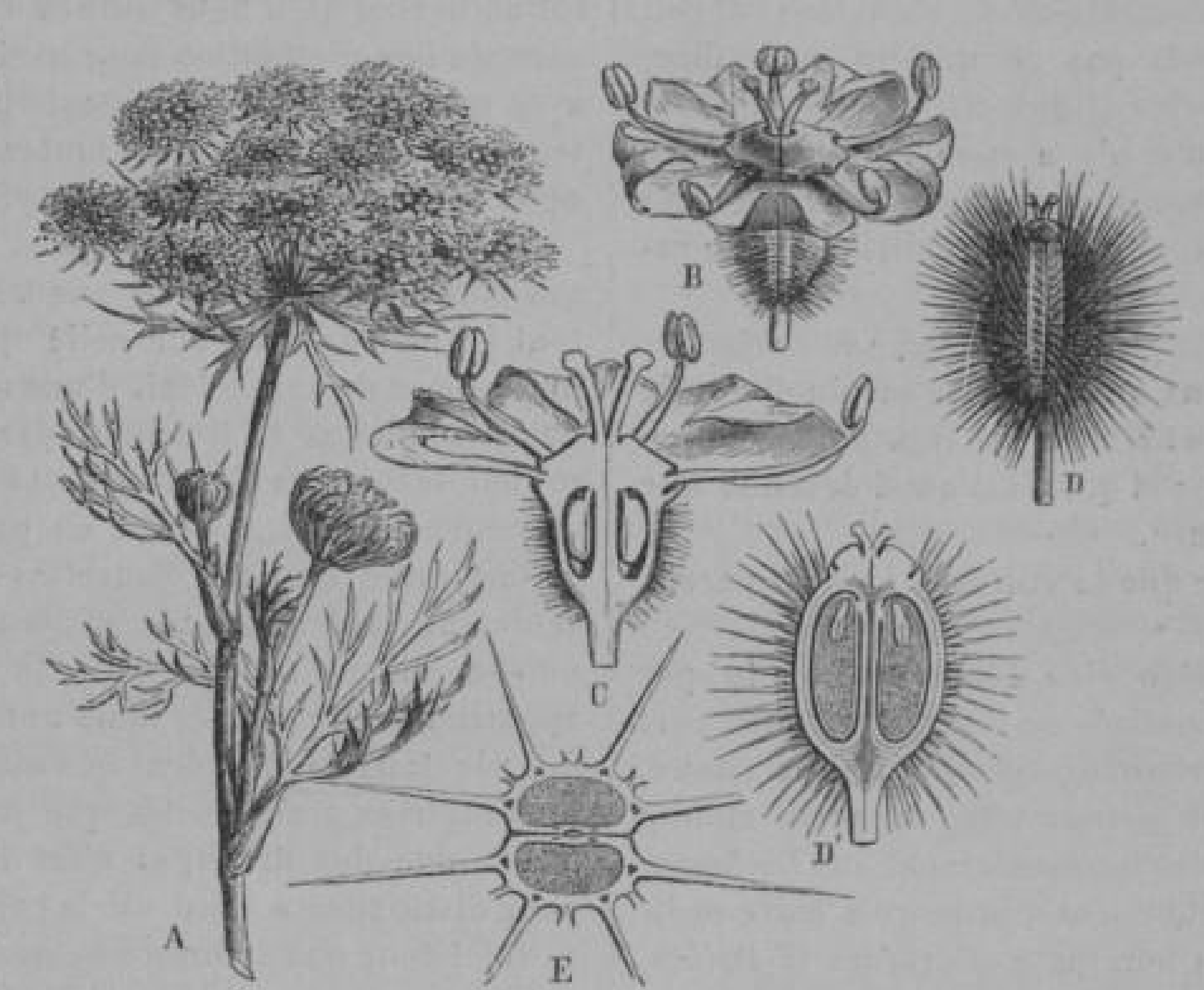
La réunion de ces fleurettes forme un groupe plan, et ces groupes plans se trouvant amenés à la même hauteur par les... tigelles, j'allais dire les baleines de l'ombrelle, il s'ensuit que l'ensemble de la fleur prend l'aspect d'un parasol — disons d'une ombrelle, car cela nous conduit au nom naturel de la famille des *Ombellifères* — qui à cause des deux mots latin *umbella*, parasol, et *fero*, je porte, signifie: *porte-parasol*.

C'est là une immense tribu, où il est d'autant plus facile de s'égarer quand on veut en déterminer les individus propres, que les caractères distinctifs de la famille sont plus semblables dans la généralité des sujets.

Cette attache régulière des tigelles formant l'ombrelle, le groupement à la même hauteur, des fleurs portées chacune par une tigelle distincte, et enfin la conformation de la fleur ne changent jamais; aussi serait-il impossible de confondre une Ombellifère avec aucune autre plante d'aucune autre famille.

Quant à la conformation de la fleur, examinons-la plus attentivement (fig. B).

Qu'est-ce d'abord que la petite masse hérissée qui tient immédiatement à la tigelle? est-ce le calice? Oui, et non. Oui, car cette petite masse qui se termine par quatre dents presque imperceptibles qui pourraient au besoin figurer les divisions du calice. Non, car ici, au lieu de se trouver dans l'intérieur, dans le fond de la corolle, comme chez les Labiées, les Personnées, le *fruit*, c'est-à-dire l'enveloppe qui contient la graine se trouve au-dessous de la corolle. C'est ce dont nous pouvons nous assurer en coupant dans sa longueur l'ensemble d'une de ces fleurettes (fig. C).



Carotte des champs. — A, sommité fleurie; B, fleur grossie; C, coupe verticale de cette fleur; D, fruit; D', coupe verticale de ce fruit; E, coupe horizontale du même fruit.

Regarde : voilà dans leurs loges, se faisant face, deux graines, une de chaque côté. Au-dessus se développe la fleur, qui a cinq pétales, cinq étamines, et deux pistils, un pour chaque loge à graine.

Pour m'assurer qu'il y a deux loges distinctes, je coupe la fleur en travers au-dessous de la corolle (fig. E). Voilà bien les deux loges.

Si maintenant, quittant la sommité fleurie, je prends le petit nid d'oiseau, qui s'est aussi formé parce qu'en mûrissant ses graines, la plante a allongé telle ou telle de ses tigelles plus que les autres, et que j'en isole une des petites masses, je vois une chose arrondie toute hérissée (fig. D), au sommet de laquelle je vois persister les deux brins des anciens pistils; si je coupe verticalement cette chose, j'ai, plus nettement indiquées encore, les deux loges, les deux graines (fig. D').

Eh bien, à part le hérissement du fruit qui est particulier aux capsules de la carotte et de quelques autres Ombellifères, tous les détails que nous venons d'étudier se retrouvent chez toutes les plantes de la famille : capsule sous la corolle, calice à peu près nu, cinq pétales, cinq étamines, deux pistils, deux loges accolées, qui, à la parfaite maturité se séparent, et donnent une graine chacune.

Presque toujours aussi au point d'attache des rayons (les baleines) de *l'ombelle*, se voit une collerette de feuilles finement découpées qui, comme la carotte, s'étalent sous la masse fleurie (fig. A), ou se réfléchissant, se rebroussent sur la tige; plus haut, au dernier point d'attache des brins portant les fleurs, autre collerette plus ou moins fournie.

C'est d'ailleurs par la différence, par la présence ou l'absence de cette double collerette, par le nombre des rayons de l'ombelle ou de *l'ombellule* (nom donné aux groupes de fleurs, qui composent l'ombelle), par la forme particulière des loges qui sont tantôt rondes, tantôt aplaties, tantôt nues, tantôt velues ou épineuses — qu'on détermine les diverses plantes de la famille.

Cette détermination est au surplus une des difficultés de la classification botanique, car la famille des Ombellifères, dans nos champs seulement, ne compte pas moins d'une cinquantaine de genres qui forment plus de 150 espèces : ce qui, tu le vois, constitue un personnel assez compliqué pour qu'on ait quelque peine à en différencier les individus.

Toujours est-il que, ne devant t'occuper que de reconnaître les familles, te voilà nanti d'un sûr signalement. J'ai l'assurance que désormais tu ne saurais passer auprès d'une plante *porte-parasol* sans lui dire poliment :

« Ombellifère, ma mie, je te connais!. »

L'ONCLE ANSELME.





Il noua vivement la serviette. (P. 179, col. 1e)

L'ONCLE PLACIDE[1]

VI

Cruel embarras du bachelier Placide. — Il fait la connaissance du barbier Alfanègre et reçoit ses confidences.

Quand Placide eut laissé derrière lui la pension Grêlart, le collége Charlemagne et les examens de la Sorbonne, et qu'il eut en poche, comme on dit vulgairement, son diplôme de bachelier, il éprouva un sentiment d'effroi en voyant le monde tout grand ouvert devant lui.

Qu'allait-il faire? qu'allait-il devenir? S'il eût été moins timide, il fût peut-être devenu « un de ces illustres voyageurs qui honorent leur pays et l'établissement où ils ont reçu les principes de la science! » Ses parents étaient riches; il avait lui-même une jolie fortune indépendante, qui lui venait de son parrain. Il aurait aimé par-dessus tout les voyages; il avait assez d'énergie pour braver la fatigue, et même pour affronter le danger; mais il tremblait à la seule idée de s'occuper des menus détails d'un voyage, de prendre des informations auprès de gens inconnus, de discuter avec des hôteliers, de paraître ridicule.

Il redoutait surtout de changer continuellement d'habitudes, ou plutôt de n'avoir plus d'habitudes du tout! La nature en lui donnant un cerveau géographique avait négligé de lui octroyer l'amour du changement. Par une étrange contradiction, il aspirait à voir des pays nouveaux, mais il détestait les figures et les scènes nouvelles, et l'imprévu l'épouvantait.

Voilà pourquoi le bachelier Placide passa le commencement de ses vacances dans une mortelle angoisse. Mais pourquoi cette angoisse, puisqu'il était riche? puisque rien ne le contraignait à embrasser une profession? puisqu'il pouvait se dispenser, pour la vie, de faire œuvre de ses dix doigts?

Que de bacheliers, avant et après lui, ont galamment jeté le diplôme aux orties, et à tous les vents le souci de l'avenir, en reportant leur pensée sur le coffre-fort paternel! Admirables jeunes gens, planant bien au-dessus de ces choses mesquines qu'on appelle le travail et le devoir, et pleins d'un noble mépris pour quiconque courbe la tête sous le joug du labeur. D'un lorgnon dédaigneux ils toisent tout ce qui ne s'habille pas chez le tailleur en renom, ne livre pas une tête creuse aux soins du coiffeur à la mode; ne connait pas les seuls bons endroits où l'on achète des cigares supportables; ignore « l'effet suprême d'un ruban bien établi » autour d'un chapeau cylindrique; enfin ne foule pas d'un pied verni l'asphalte du boulevard, aux heures où il est de bon ton de se livrer à cet exercice.

Le bachelier Placide avait sur la vie, sur les devoirs de la vie, et l'obligation stricte où nous sommes tous, du premier au dernier, de nous rendre utiles au pays et aux autres créatures humaines, certaines idées très-nettes et très-arrêtées. Ces idées lui venaient de son éducation première qui avait fait de lui un chrétien sincère et ferme dans sa foi; elles avaient été fortifiées par les enseignements du catéchisme, et par les réflexions très-sérieuses auxquelles il s'était livré pendant son année de philosophie.

1. Suite. — Voy. pages 145 et 161.

Il voulait faire quelque chose; il ferait quelque chose; mais quoi? Cette question sans réponse le rendit le plus misérable des bacheliers, jusqu'au jour où sa mère lui suggéra l'idée de faire ses études de droit. Cela lui donnerait le temps de réfléchir et de mûrir une résolution. Quand ses études de droit seraient terminées, on aviserait.

M. Clodion père, qui ne contredisait jamais sa femme, opina du bonnet. Quant au bachelier Placide, heureux comme un condamné qui obtient un sursis, il embrassa sa mère et s'esquiva, transporté d'une folle joie.

Il ne faut pas entendre par là qu'il descendit à cheval sur la rampe de l'escalier, ni qu'il poussa des hurrahs, ni qu'il se mit à sauter par-dessus les plates-bandes du jardin. Non, il ne fit rien de tout cela; mais il descendit l'escalier d'un pas presque guilleret, en fredonnant à demi-voix sept ou huit mesures d'une chanson d'écolier où il est dit que les vacances arrivent, *denique tandem!* — et que les pénitences *habebunt finem!* Ensuite il se promena dans le jardin les bras ballants; ensuite, pour la première fois de sa vie peut-être, il saisit un arrosoir et arrosa les pétunias de sa petite sœur Émilie. Chacun a sa manière de manifester une folle joie : ce fut là la sienne.

Depuis huit jours environ, il jouissait d'un calme délicieux, lorsqu'il se trouva de nouveau en face d'une nouvelle résolution à prendre, et retomba dans les plus cruelles perplexités.

Pendant qu'il travaillait son baccalauréat, la nature s'était amusée à faire pousser le long de ses joues, sur son menton et sur sa lèvre supérieure une sorte de duvet polychrome dont les teintes variées allaient du jaune clair à la teinte noisette, en passant par la couleur réséda. Au milieu de cette végétation folle pointaient, comme des baliveaux dans un taillis, les premiers échantillons sérieux d'une barbe qui promettait d'être brune. Or, à cette époque lointaine, les hommes ne portaient pas la barbe, la mode était aux mentons bien rasés.

« Il faudra pourtant que je me débarrasse de cela! » se dit une fois le bachelier, en jetant un regard de détresse sur son petit miroir de toilette.

Chaque fois qu'il passait devant une boutique de perruquier, il avait des battements de cœur. Entrerait-il enfin! Oh non! pas dans cette boutique-là; le perruquier avait un air trop majestueux, ou trop goguenard. Et dans cette autre? Plutôt mourir! La boutique regorgeait de « clients » qui attendaient leur tour. Autant de clients, autant d'argus qui se mettraient à le dévisager, pour occuper leurs loisirs. Peut-être se trouverait-il dans cette assemblée d'oisifs quelque mauvais plaisant, tout disposé à dauber les échappés de collége, qui ont l'outrecuidance de se faire raser, pour donner à entendre qu'ils ont de la barbe.

A force de chercher, le bachelier Placide découvrit, dans une des ruelles qui descendent au quai, une boutique aussi étroite, aussi modeste, et aussi solitaire qu'il pouvait le souhaiter. Elle avait à peu près les dimensions d'une de ces grandes caisses où l'on emballait jadis les gigantesques pianos du bon vieux temps. Sur le bleu criard de la devanture, on lisait en lettres jaunes le seul mot : ALFANÈGRE.

Au-dessous du mot Alfanègre, Alfanègre en personne apparaissait souvent, avec la démarche nonchalante et ennuyée d'un perruquier sans clientèle. Il commençait par allonger le cou pour sonder les profondeurs de la ruelle tortueuse, en quête d'un menton à raser ou d'une tête à tondre. Ne voyant rien venir, il bâillait longuement, et rentrait dans sa caisse d'emballage, d'où l'on entendait bientôt sortir de lamentables mélodies, exécutées sur l'accordéon par Alfanègre, virtuose inexpérimenté.

La ruelle était si solitaire que le bachelier Placide avait toutes les chances du monde de n'être point observé, quand il ferait sa première entrée dans la caisse d'emballage.

Alfanègre, quoiqu'il fût brun comme un mulâtre, n'avait point une figure rébarbative; au contraire. Enfin, quoiqu'il fût déplorablement gros eu égard à sa taille, il devait avoir à peine quelques années de plus que le bachelier; or la jeunesse inspire toujours quelque sympathie et quelque confiance à la jeunesse. Toutes ces raisons décidèrent le bachelier Placide à tenter l'aventure.

Quand il entra, le cœur tremblant, dans la caisse d'emballage, Alfanègre était seul. Planté devant la glace, la tête rejetée en arrière, il regardait un bouton qui lui était poussé pendant la nuit, sous le menton.

Au bruit de la porte, il cessa de froncer les sourcils, et prit son air le plus engageant. « Bon client, et qui paiera bien! » se dit-il en parcourant d'un regard rapide toute la personne du bachelier.

Placide, de son côté, trouva qu'Alfanègre avait l'allure, les poses, la cambrure et les gestes d'un toréador, réduit prématurément à la retraite pour cause d'embonpoint.

« Barbe ou coupe? » demanda le gros toréador avec son sourire le plus insinuant.

Ne sachant que répondre à cette demande mystérieuse, le bachelier passa la main sur ses joues et sur son menton.

« Très-bien! » dit le toréador avec une grande urbanité. « Prenez la peine de vous asseoir, monsieur. Pardon! par ici; tenez, dans le fauteuil devant la glace. Bien, parfait! » Tout en parlant avec volubilité, il déployait une activité effrayante.

Captif dans son fauteuil, Placide suivait tous ses mouvements dans la glace. Le gros toréador allait, venait, sautillait, se précipitait, d'un coin à l'autre de la caisse d'emballage, semblable à un écureuil hydropique soudainement frappé d'aliénation mentale. Placide le vit retourner avec inquiétude une modeste pile de serviettes, qui avaient certainement

été neuves autrefois, mais qui ne l'étaient plus depuis bien longtemps. Une à une il les repliait avec impatience après les avoir brusquement dépliées : elles portaient les traces trop visibles de leurs longs services.

Placide, sans rien dire, était touché de cette misère, pendant que le toréador essayait maladroitement de lui jeter de la poudre aux yeux en se plaignant de la blanchisseuse. « On n'avait jamais rien vu de si inexact que les blanchisseuses en général, et celle-là en particulier. « Quand rapporterait-elle les serviettes neuves qu'elle avait depuis si longtemps... « Ah! voilà mon affaire! » s'écria le toréador en reprenant subitement courage. Alors il se précipita sur Placide, comme s'il eût résolu de l'étrangler, pour le punir d'avoir regardé dans la glace. Il se contenta pour cette fois de lui nouer vivement la serviette autour du cou.

Ayant accompli avec une étonnante dextérité ce simulacre de strangulation, il retomba aussitôt dans un nouvel accès d'agitation nerveuse et de désespoir. Où trouver un linge convenable pour essuyer le rasoir? Les linges ne manquaient pas, on peut même dire qu'ils surabondaient : on en voyait traîner partout. Mais s'ils étaient suffisants pour une clientèle de charbonniers ou de débardeurs, ils effaroucheraient sans doute la délicatesse d'un monsieur «bien mis ». Un à un, comme autant de muscades, le toréador escamotait les petits linges, et les fourrait brusquement dans ses poches. Il allait prendre de nouveau la blanchisseuse à partie, quand il mit par hasard la main sur quelque chose de présentable.



Il la serra contre son cœur. (P. 182, col. 2.)

Plein d'une nouvelle allégresse, il se remit à tourbillonner dans sa caisse d'emballage, d'abord allegro, puis presto, puis prestissimo. Il accomplit enfin les rites divers de la barbification, avec la fougue, la variété de gestes et de poses d'un toréador qui veut mettre en fureur un taureau par trop débonnaire.

Le taureau débonnaire, figuré par Placide dans cette remarquable pantomime, ne se mit pas le moins du monde en colère. Mais en voyant tourbillonner le rasoir autour de sa figure, il craignit plus d'une fois pour l'intégrité de son nez et de ses oreilles. Le toréador était de l'école italienne, laquelle se pique de jongler avec son rasoir comme Paganini avec son violon, et d'exécuter sur ce thème si simple « *Io rado!* (je rase) des variations aussi compliquées et aussi inquiétantes que celles du *Carnaval de Venise*.

Néanmoins tout se passa sans encombre. Quand le toréador salua humblement le taureau débonnaire, avec prière de ne pas se donner la peine de

refermer la porte, quand il exprima gracieusement l'espérance flatteuse de le revoir, le taureau débonnaire répondit qu'il reviendrait certainement.

Et il revint certainement, car il était impossible qu'il ne revînt pas. Où donc aurait-il pris l'audace nécessaire pour affronter les angoisses d'un second début dans une seconde boutique de perruquier? D'ailleurs il était trop visible que le toréador comptait sur lui, et qu'il avait besoin de lui. Pour rien au monde il n'aurait désappointé un pauvre diable qui lui avait déjà fait un commencement de confidences. Les temps étaient durs (pour Alfanègre du moins); les notables du quartier confiaient leurs têtes à un artiste plus en vue ; l'on n'apercevait guère dans la caisse d'emballage que des clients de hasard, et le hasard en fourvoyait si peu dans cette méchante ruelle écartée!

Outre le bachelier Placide, le seul client assidu d'Alfanègre était un homme silencieux qui répondait au nom de Combaleuf. C'était un tailleur à façon, quelque part dans le quartier, probablement dans une autre ruelle écartée où il ne passait pas non plus grand monde. Il avait de grands favoris roux, buissonneux, sans reflet, un air humble et doux, et toute la contenance d'un tailleur qui ne fait pas trop bien ses affaires. Alfanègre le rasait gratis, parce que Combaleuf avait été bon pour lui, et lui avait tendu la perche à l'époque de son arrivée à Paris.

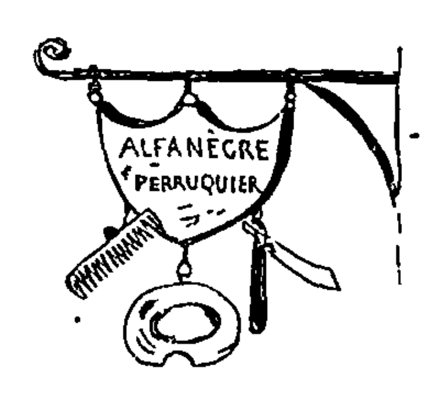
Car Alfanègre n'était pas de Paris ; non, monsieur ; sa famille était originaire du département de l'Ardèche.

« Chef-lieu Privas, » dit en rougissant le bachelier Placide, pour apporter son petit contingent à la conversation.

— Justement, monsieur, s'écria Alfanègre avec un mélange de joie et d'admiration. Il faut que monsieur soit bien savant, pour avoir deviné cela du premier coup, sans être du pays. »

La porte aux confidences se trouvant ainsi ouverte, le bachelier apprit que le papa d'Alfanègre avait longtemps exercé à Privas l'honorable profession de portefaix. Quelquefois, après boire, ses amis le plaisantaient sur son nom, et prétendaient que les Alfanègre descendaient des rois maures. (Quels rois maures? Il n'eût pas été inutile de préciser ce point, vu la quantité de rois maures qui ont régné un peu partout.)

« Moi, dit Alfanègre, en regardant son client avec des yeux rêveurs, je ne crois pas un mot de cette histoire-là, car mon père se fâchait tout rouge quand on lui faisait cette plaisanterie. Est-ce vrai? est-ce faux? Je ne saurais pas vous répondre là-dessus. Si, par hasard, c'est vrai, tout ce que je peux dire, c'est que ces individus-là (les rois maures, s'il vous plaît!) se sont diablement mal conduits avec ma famille. Est-ce qu'ils n'auraient pas bien pu nous laisser un petit capital, pour nous aider à faire nos affaires. Qu'est-ce qu'un homme sans capital, aujourd'hui? Rien du tout, monsieur, moins que rien, voilà mon opinion. »



VII

Le licencié Placide choisit son lot.

Dès la rentrée de l'École de droit, Placide suivit les cours avec une assiduité qui lui valut le souverain mépris des étudiants de dixième année et la bienveillante estime de ses professeurs. On remarqua qu'il était toujours rasé de frais, comme un personnage officiel, qu'il prenait des notes à outrance, et qu'il suivait toujours les mêmes rues, soit pour grimper jusqu'à la place du Panthéon, soit pour en redescendre. On en plaisanta d'abord dans les cafés borgnes du quartier latin; on finit bien vite par l'oublier, et l'on se mit à plaisanter d'autre chose.

Le jour où, pour la première fois, Placide apparut dans la caisse d'emballage avec son portefeuille d'étudiant, le cœur du toréador se gonfla d'orgueil. Ce portefeuille avait quelque chose qui sentait son homme de loi, quelque chose de « comme il faut », pour employer l'élégante expression d'Alfanègre. Qui sait d'ailleurs quelles brillantes destinées pouvaient recéler ses flancs de maroquin!

Le toréador sentit croître son respect pour son client permanent, et dans la même proportion son mépris pour ses clients éventuels. Il rudoya un débardeur qui voulait faire le difficile, et expulsa un charbonnier qui avait séjourné trop longtemps au cabaret du coin, avant de venir se faire couper les cheveux. Il passa la tête haute devant la boutique de son rival et s'autorisa de la solennité de ce beau jour pour s'offrir un petit déjeuner plus soigné que d'habitude. Le péché mignon du toréador, c'était la gourmandise, quoiqu'il affichât la prétention de ne vivre que de privations.

Le mélancolique Combaleuf admira naïvement l'heureuse chance de son ami, et sourit à plusieurs reprises entre ses favoris sans reflet; il ne se doutait guère alors que lui aussi, un jour, s'accrocherait aux basques de Placide, pour faire son chemin dans le monde; qu'il habillerait Placide; qu'il vivrait de Placide; que le bon sourire de Placide jetterait

un rayon de joie et d'espérance sur sa vie, aussi morne jusque-là et aussi terne que ses favoris.

A force de forger, l'on devient forgeron ; de même, à force de suivre les cours de l'École de droit et de prendre des inscriptions, l'on devient licencié. Placide était sur le point de subir la métamorphose qui transforme un étudiant, vulgaire chrysalide, en un de ces papillons brillants que les entomologistes désignent sous le nom de licenciés en droit. En même temps qu'il préparait ses thèses, Placide lisait les annonces des journaux avec la plus minutieuse attention. Il cherchait évidemment quelque chose qu'il ne trouvait pas, car il avait l'air soucieux et préoccupé.

Avec la discrète familiarité qu'autorisait une liaison déjà ancienne, le toréador risquait par-ci par-là de timides allusions au malaise moral que semblait éprouver son client « permanent ». Ayant compris que ledit client préparait des examens, il déclara en thèse générale que l'excès en tout est un défaut, et que le travail, par exemple, surtout le travail de tête, ne doit jamais être excessif. Quelquefois, sans travailler avec excès, on a des embarras, des peines, des chagrins. S'il connaissait quelqu'un qui fût dans cet état fâcheux, il ne serait pas assez indiscret pour risquer un conseil. D'ailleurs, quel poids pourraient avoir les conseils d'un homme absolument dénué de crédit et de capital? Il pouvait affirmer seulement, sans s'adresser à personne en particulier, que dans les cas de cette nature la musique est un excellent remède.

Il expulsa un charbonnier. (P. 180, col. 2.)

La musique ne guérit pas, sans doute, mais elle calme le cœur et rafraîchit la tête. L'accordéon est un joli instrument et facile à manier : il n'y a qu'à tirer et à pousser. Il y a des gens qui préfèrent le cor de chasse ; malheureusement les arrêtés municipaux interdisent le cor de chasse *intrà muros*, excepté le mardi gras. Quant à lui, il ne savait pas ce qu'il serait devenu, à certains moments critiques où l'absence d'un capital se faisait particulièrement sentir, s'il n'avait pas eu sous la main son accordéon. On peut toujours essayer, cela n'engage à rien.

Placide répondait à tout ce babil par de vagues sourires de complaisance, mais son front redevenait bien vite soucieux et sombre. Le malheureux se trouvait encore une fois en présence d'un parti à prendre.

Quelques jours avant la soutenance de ses thèses, il découvrit enfin dans le *Journal des Débats* un entre-filet qui dissipa tous les nuages accumulés sur son front. Il découpa proprement cet entre-filet, le relut à plusieurs reprises avant de le mettre dans son portefeuille et se dit en souriant : « Ce serait juste mon affaire. »

Ses parents apprirent sans trop de surprise, mais sans aucun enthousiasme, que le licencié Placide considérait ses études de droit comme terminées, et songeait à passer un examen pour entrer au ministère des Formalités. L'entre-filet du *Journal des Débats* annonçait l'ouverture d'un prochain concours.

M. Clodion père regarda Mme Clodion pour savoir ce qu'il devait penser de tout cela ; Mme Clodion regarda son fils, avec une expression de désappointement.

« C'est là toute ton ambition? lui dit-elle sans pouvoir réprimer un soupir.

— Oui, ma mère, à moins que tu ne...

— J'aurais cru... » dit M. Clodion père ; mais, ne sachant trop lui-même « ce qu'il aurait cru », il se mordit prudemment la langue et laissa, sans fausse honte, sa phrase inachevée.

« Tu es parfaitement libre de choisir, puisque c'est pour toi-même que tu choisis.

— Pour toi-même et non pour d'autres! » dit M. Clodion père, avec beaucoup d'à-propos.

Mme Clodion reprit, après quelques secondes de réflexion : « As-tu poussé tes études de droit assez loin pour t'occuper de tes affaires et administrer toi-même ta fortune? »

Ici M. Clodion père fit entendre la petite toux sèche d'un homme embarrassé, et éprouva subitement le besoin d'aller regarder par la fenêtre pour savoir ce qui se passait dans le jardin.

Dans le petit cercle des amis intimes de la famille Clodion, on s'accordait à penser que M. Clodion, le meilleur des hommes, n'entendait absolument rien aux affaires, et qu'il avait été trop heureux de se trouver marié à une femme qui, disait-on, avait de la tête pour deux.

Le licencié rougit en voyant l'embarras de son

père, car il en devinait la cause. Il répondit à voix basse, et sa mère parut satisfaite de sa réponse.

Cependant M. Clodion père, le nez aplati contre la vitre, les deux mains croisées sous les pans de sa redingote, avait déjà oublié pourquoi il avait battu en retraite avec tant de précipitation. Il adressait des sourires et des signes de tête à quelqu'un qui était dans le jardin.

Ce quelqu'un, c'était M[lle] Émilie Clodion, la propre sœur du licencié. M[lle] Émilie Clodion était, à cette époque, une jeune personne de dix ans, aussi vive, aussi pétulante, que son frère était doux et réservé.

Il arrive souvent, dans les familles, que les garçons ont le caractère de leur mère, et les filles celui de leur père. C'était juste le contraire dans la famille Clodion. Tout le monde était d'accord pour en convenir, excepté le docteur Oléus, médecin de la famille. Le docteur Oléus disait, en regardant le fond de son chapeau : « Vous vous trompez tous, l'avenir vous prouvera que vous vous trompez. En attendant l'avenir, bonsoir ! »

Que de fois, dans le secret de son âme, l'énergique M[me] Clodion avait regretté que Placide ne fût pas la fille et Emilie le garçon. M. Clodion père, qui avait le caractère le plus accommodant du monde, trouvait que tout était pour le mieux ; sa femme se gardait bien de troubler sa douce quiétude.

Elle s'approcha sans affectation de la fenêtre, et posa doucement la main sur l'épaule de son mari. C'était une manière délicate et discrète de le faire rentrer dans la conversation d'où il s'était volontairement banni.

« Le papa et moi, dit-elle à Placide, nous avons bien souvent pensé à ton avenir et à celui de notre Émilie.

— Oh oui! bien souvent! dit « le papa » en secouant la tête d'un air profond.

— Nous avons prévu depuis longtemps que tu ne choisirais ni le barreau, ni le Conseil d'État, ni la Cour des Comptes.

— Parfaitement prévu ! ajouta M. Clodion père d'un ton sentencieux.

— Donc, si ta résolution nous désappointe un peu, elle ne nous surprend pas. Tu choisis, avec une modestie, peut-être excessive, le lot qui te convient le mieux !... Non, non ! ne proteste pas, ne crois pas que je te désapprouve..., que nous te désapprouvions. Ta seule ambition est de faire quelque chose d'utile, c'est une ambition d'honnête homme..... Cette petite fille est folle, » s'écria-t-elle, en s'interrompant brusquement pour frapper deux ou trois coups sur la vitre avec le bout des doigts.

Émilie venait de franchir d'un bond le bassin de la pelouse. Émilie leva la tête, mit son doigt dans sa bouche et devint toute rouge, en voyant que son père n'était plus seul à surveiller ses ébats. M[me] Clodion ne put s'empêcher de rire en voyant cette petite figure de lutin prendre un air de componction hypocrite. Elle s'adressa de nouveau à son fils, du ton le plus sérieux : « Voici que tu es un homme, le papa et moi nous ne sommes plus tout jeunes...

— Oh ! s'écria le licencié avec une indignation qui fit sourire sa mère.

— Nous ne sommes plus tout jeunes, reprit-elle avec insistance. Il est possible que nous ne soyons plus là pour nous occuper de l'établissement de ta sœur; tous ceux qui te connaissent t'aiment et t'estiment. Laisse-moi donc achever. Nous tenons à te dire, une fois pour toutes, que nous comptons absolument sur toi pour nous remplacer, au besoin. Voilà qui est fini ! »

Les lèvres du licencié tremblèrent, une vive rougeur envahit ses joues, et il ouvrait la bouche pour répondre à sa mère, quand la porte s'ouvrit avec fracas, et la petite Émilie entra comme un ouragan.

« Je vois bien, dit-elle, que j'ai fait encore une sottise. Je viens me faire gronder tout de suite, pour qu'il n'en soit plus question. Qui est-ce qui veut me gronder? Mais, qu'est-ce que vous avez donc tous les trois? Est-ce qu'on a grondé Placide ? » En prononçant ces derniers mots, elle se plaça résolûment à côté de son frère, comme pour le défendre.

Le licencié, avec une impétuosité qui ne lui était pas ordinaire, enleva sa sœur dans ses bras, et la serra contre son cœur. Ce fut là sa réponse aux paroles de sa mère.

M[me] Clodion sourit, M. Clodion père se frotta les mains. Émilie plongeant ses regards dans les yeux de son frère, lui dit tout bas à l'oreille : « Tu es bien sûr qu'on ne t'a pas grondé?

— Bien sûr, bien sûr! » répondit-il en l'embrassant.

— A la bonne heure ! » reprit le lutin, avec un petit mouvement de tête passablement belliqueux. « A propos ! as-tu vu le nouveau chapeau de ma poupée?

— Non!

— Viens le voir ! »

Il la suivit complaisamment, quoique, à vrai dire, il fût très-médiocre connaisseur en matière de chapeaux de poupées.

A suivre. J. GIRARDIN.



ORGANISATION MILITAIRE

DES ROMAINS ET DES GAULOIS[1]

Nous n'avons que des données confuses sur ce qu'étaient les habitants de la Gaule avant leur premier contact avec les Romains. Ce n'est que de nos jours, et par une patiente étude des débris préhistoriques qui jonchent encore notre sol, que la science est arrivée à reconstituer quelque peu l'histoire de nos premiers ancêtres. Dans notre *Visite du musée de Saint-Germain*, vol. IV, p. 268 et suivantes, nous avons essayé de donner un aperçu des mœurs de ces populations primitives.

Au moment où les Romains mirent le pied sur leur sol, les Gaulois s'étaient déjà élevés à un degré relativement avancé de civilisation. Leurs mœurs, comme nous le verrons une autre fois, étaient moins barbares qu'on ne le croit généralement. Mais la Gaule n'offrait aucune unité; elle était divisée (sans parler de la Province, soumise depuis longtemps aux Romains) en trois parties, dont les habitants différaient de mœurs, de langage et de lois. C'étaient l'Aquitaine, la Belgique et la Gaule proprement dite ou Celtique.

« Ces trois grandes nations, dit M. Boutaric dans son savant ouvrage sur les institutions militaires de la France, étaient elles-mêmes divisées en une foule de peuples et de tribus. De ces peuples, quelques-uns étaient soumis à des lois, mais la plupart avaient, à des époques plus ou moins rapprochées, repoussé la royauté, et se gouvernaient en république aristocratique.

» Il ne faut pas croire que tous les peuples de la Gaule, quoique ayant chacun leur gouvernement, leur capitale et leurs chefs, furent entièrement indépendants les uns des autres. Il y avait des peuples dominants qui étaient à la tête d'une confédération de peuples, confédération qui avait pour but principal la guerre. Les peuples clients devaient obéir aux convocations du peuple suzerain, et lui porter le secours de leurs armes. »

Chaque peuple de la Gaule était divisé en trois classes : les druides, les nobles et les plébéiens. Les nobles étaient les guerriers par excellence, mais les plébéiens étaient tenus aussi de prendre part aux expéditions ; les druides étaient exempts du service militaire.

Porte-enseigne gaulois. (P. 186, col. 1.)

Il n'existait ni armée permanente, ni armée régulière. Chaque noble, convoqué par son suzerain, ou le chef élu de la tribu, allait à la guerre accompagné de clients appartenant à la classe inférieure, et de serfs dont la plupart étaient ses débiteurs; le nombre des clients attestait la noblesse et la puissance d'un chef.

En cas de guerre, les chefs convoquaient l'assemblée du peuple en armes. Tous les hommes valides devaient se rendre à cet appel. Celui qui arrivait le dernier était mis à mort en présence de tous, au milieu d'affreux tourments, pour effrayer ceux qui auraient été tentés de se soustraire à ce devoir. On discutait ensuite s'il y avait lieu de faire la guerre ; si ce projet était accepté, ce qui arrivait presque toujours, car les Gaulois vivaient dans des hostilités perpétuelles, on choisissait les guerriers qui devaient prendre part à l'expédition et l'on se mettait en marche.

Pour convoquer les hommes à ces assemblées guerrières, chaque peuple avait des signes de ralliement convenus : soit des feux allumés sur les hauteurs, soit des cris que chacun répétait à travers la

1. Suite et fin. — Voy. page 167.

campagne, de sorte qu'une nouvelle se transmettait à de grandes distances avec une étonnante rapidité, et franchissait plus de quatre-vingts lieues dans l'espace écoulé entre le lever et le coucher du soleil.

Chaque soldat s'équipait et s'armait à sa guise; il n'y avait donc aucun armement uniforme.

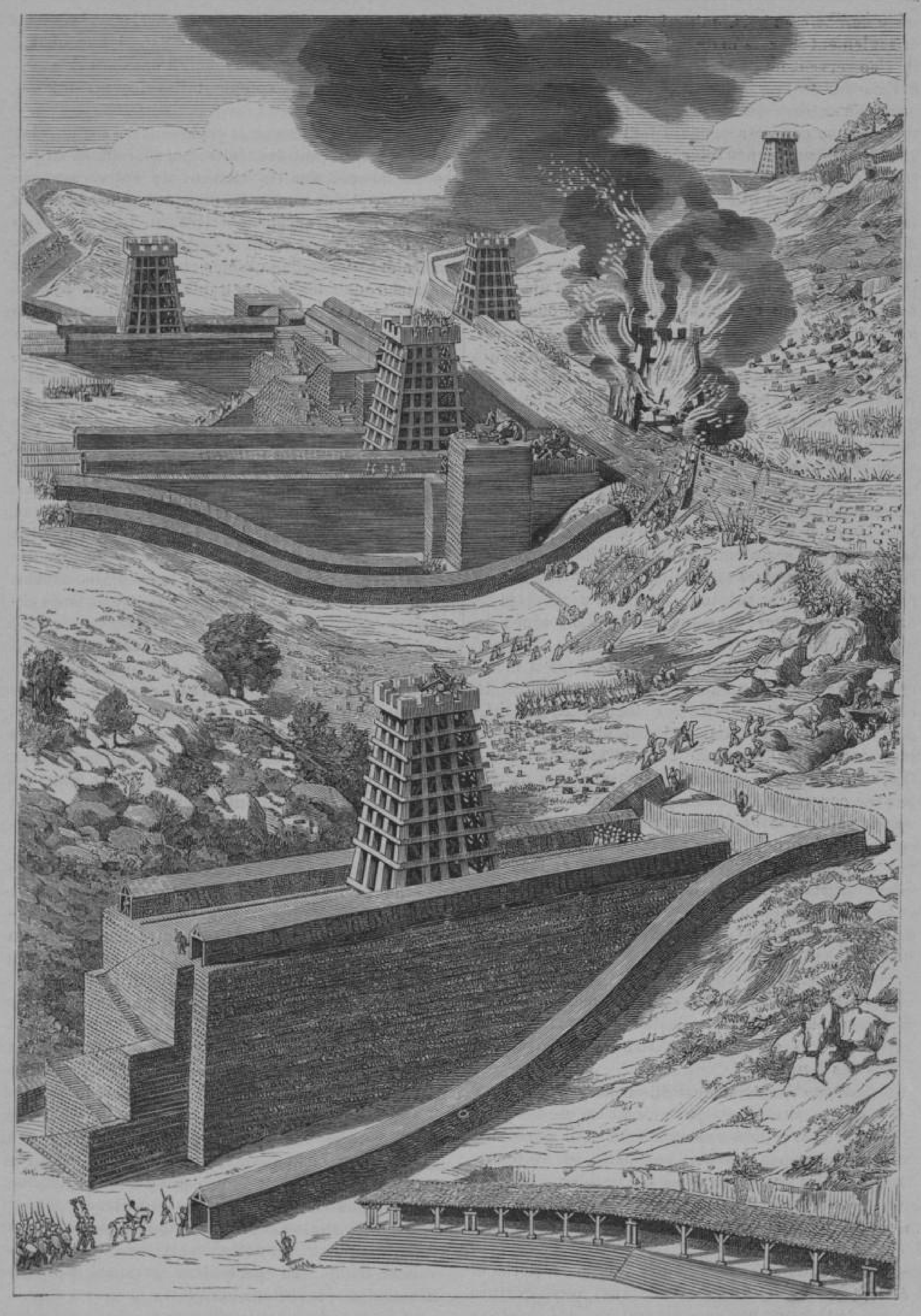


Cavalier gaulois. (P. 186, col. 1.)

L'arme principale des guerriers fut d'abord un sabre long, sans pointe, et qui ne pouvait frapper que de taille. Il était attaché à une chaîne de fer ou de bronze et pendait sur la cuisse droite. Lors de leurs premières guerres contre les Romains, ce sabre était d'une si mauvaise trempe qu'il se tordait à chaque coup et que le soldat était obligé de le redresser avec le pied, ce qui pendant un moment l'exposait sans défense à l'ennemi. Aussi cette infériorité d'arme fut-elle en plus d'une bataille la cause de leur défaite.

Ce sabre fut plus tard remplacé par des épées qui varièrent de longueur et de largeur. On en rencontre en bronze et en fer, ainsi que des dagues, dans un grand nombre de collections publiques ou privées.

« Quelques Gaulois, dit Strabon, se servent d'arcs et de frondes. Ils ont encore une arme de jet, une



Siége d'une ville gauloise par les Romains. (P. 187, col 1.)

sorte de haste en bois, qu'ils lancent sans courroie et seulement avec la main plus loin qu'une flèche ; ils s'en servent de préférence même pour la chasse à l'oiseau. De ces traits les uns portaient le nom de *gæsum*, d'autres celui de *materis* ou *madaris*. Ce dernier nom se conserva pendant tout le moyen âge où sous une forme un peu altérée, *matras*, il désigna un trait d'arbalète. »

« Leurs piques, que dans leur langue ils appellent lances, dit à son tour Diodore, ont un fer long d'une coudée (50 centimètres) et large environ de deux palmes (16 centimètres). Le fût n'est guère plus long que le fer. De leurs javelots, les uns sont droits, les autres recourbés de manière à couper et à meurtrir les chairs, qu'ils déchirent encore quand on les retire de la blessure. »

Pendant longtemps, par mépris de la mort et par jactance, ils ne voulurent d'autres armes défensives que le bouclier et le casque, et encore beaucoup, se fiant à leur force et à leur courage, tenaient à honneur de combattre sans ces moyens de protection.

Les boucliers étaient de la hauteur d'un homme, et, suivant le caprice et la richesse du guerrier, chargés de figures d'animaux en airain artistement travaillées qui servaient à la fois de défense et d'ornement. Les casques en airain étaient surmontés de très-hauts cimiers pointus, dentelés ou affectant la forme de monstres; quelques-uns étaient ornés de cornes d'animaux.

Leur costume consistait en une tunique à manches descendant jusqu'au bas des reins et teinte de couleurs éclatantes; celle des chefs était brochée d'or. On la serrait avec une ceinture couverte de plaques de métal. Le nom de ce vêtement, tout à fait analogue à la blouse de nos paysans, ne nous a pas été conservé. En outre, ils avaient un manteau appelé saie ou sayon (*saga*, *sagum*), formé d'un morceau d'étoffe orné de rayures ou de dessins variés. Ses dimensions changèrent suivant les époques, et si à un certain moment il fut assez court pour ne couvrir que les épaules, il ne fut jamais très-long. Enfin, ils portaient des *braies*, culottes larges et flottantes.

Par-dessus, ce costume quelques guerriers, mais non pas tous, portaient des cottes de maille formées d'anneaux de fer. Plus tard, ils adoptèrent des cuirasses légères en bronze, construites à l'instar de celles des Romains.

L'enseigne ou signe de ralliement de la tribu ou de la nation, était porté par un chef ou un des principaux officiers. Cette enseigne consistait généralement en une pique de bois surmontée de la figure d'un sanglier en bronze et sans aucun pavillon d'étoffe. Celle que représente notre gravure (page 183) reproduite exactement d'après l'original trouvé dans les fouilles d'Alésia.

Les Gaulois avaient une excellente cavalerie et étaient amateurs de beaux chevaux. Notre gravure (page 184) donne une idée du costume des cavaliers et du caparaçon des chevaux.

Ils se servaient aussi de chars dans les combats. César, parlant des Bretons, décrit dans ses *Commentaires*, liv. IV, § 33, comment ils employaient ces chars.

« D'abord ils passent et repassent devant le front ennemi en lançant des traits; puis, profitant du désordre produit sur les chevaux de notre cavalerie par le bruit des roues, ils pénètrent ainsi jusqu'au milieu des escadrons. Arrivés là, ils sautent de leur char et combattent à pied. Les cochers s'écartent alors un peu de la mêlée et placent les chariots de façon que les combattants puissent y remonter facilement s'ils sont pressés par un ennemi trop nombreux. Ainsi, sur le champ de bataille, ils offrent à la fois la légèreté de la cavalerie et la consistance de l'infanterie, et grâce à une pratique et à un exercice journaliers, ils acquièrent tant d'adresse qu'ils parviennent à arrêter leurs chevaux sur la pente la plus roide, à tourner court; eux-mêmes courent jusqu'à l'extrémité du timon, se tiennent debout sur le joug et regagnent leur char avec agilité, sans arrêter sa course. »

Dans les temps primitifs, les Gaulois dressaient d'énormes chiens pour les combats. Mais, avec le temps, leurs mœurs s'étaient adoucies. Ils avaient anciennement l'usage de couper la tête de leurs ennemis.

« Ils coupent la tête des ennemis tombés, dit Diodore de Sicile, et l'attachent au cou de leurs chevaux, et ils donnent ces dépouilles ensanglantées à porter en trophée à leurs serviteurs, tandis qu'eux-mêmes chantent l'hymne de la victoire; ils clouent ces têtes, comme prémices du butin, aux vestibules de leurs maisons, ainsi qu'ils le font pour les bêtes fauves qu'ils ont tuées à la chasse. Quant aux têtes des plus illustres de leurs ennemis, ils les oignent d'huile de cèdre et les conservent soigneusement dans des cassettes. Quelques-uns, pour donner une haute idée de leur barbare grandeur d'âme, poussent la jactance jusqu'à raconter qu'ils ont refusé d'échanger ces crânes contre leur poids en or. » Mais déjà à l'époque de César, ces coutumes barbares avaient complétement disparu.

Les Gaulois, au début de leurs guerres avec les Romains, combattaient en véritables sauvages. Ils se précipitaient, sans aucun ordre, sur l'ennemi, en poussant de grandes clameurs; ils s'excitaient aussi par le son rauque de trompes de terre ou de bronze, et par des chants où ils célébraient la gloire de leurs aïeux et leurs propres exploits. Mais peu à peu, copiant la tactique romaine, ils apprirent à combattre en rang et à faire précéder leur attaque à l'arme blanche par une pluie de traits.

Les villes gauloises étaient entourées de remparts construits d'une façon fort ingénieuse, capables de résister même aux merveilleux travaux d'approche inventés par les Romains (voyez la gravure de la page 185) et à leur balistique perfectionnée (voyez les

balistes et pièces de siége des Romains, vol. VI, page 296).

César nous a laissé dans ses Commentaires (liv. VII, § 23) la description de ces remparts.

« Voici quelle est à peu près la forme des murailles dans toute la Gaule. On place sur le sol, dans le sens de leur longueur, des poutres séparées entre elles par un intervalle de deux pieds. On les assujettit intérieurement entre elles et on les recouvre de terre. Sur le devant on garnit de grosses pierres les intervalles. A ce premier lit de pierres et de poutres on en ajoute un second, construit absolument de la même manière, en ayant toujours soin que les poutres ne se touchent pas; et l'on continue ainsi cette superposition de poutres et de pierres jusqu'à ce que la muraille ait atteint la hauteur voulue. Non-seulement cette fortification composée de rangs alternatifs de bois et de pierres n'est point laide, à cause de la variété qu'elle offre à la vue, mais elle est encore de la plus grande efficacité pour la défense des villes; car le mur est protégé par la pierre contre l'incendie et par le bois contre le bélier, et on ne peut rompre ni disjoindre un assemblage de poutres de quarante pieds de long, pour la plupart reliées entre elles à l'intérieur. »

Derrière ces remparts, nos ancêtres gaulois combattaient avec un courage dont César cite de nombreux traits dans son récit. Il nous suffira de retracer, d'après l'auteur romain, la défense d'Avaricum, aujourd'hui Bourges.

César ayant placé son camp du côté de la ville qui regardait une étroite vallée marécageuse, fit construire d'immenses terrasses qui s'étendaient jusqu'aux remparts, et sur lesquelles étaient placées des tours mobiles.

Mais ces travaux étaient entravés avec énergie par les assiégés.

« A la valeur singulière de nos soldats, les Gaulois opposaient des stratagèmes de toute espèce, car c'est une race extrêmement industrieuse et d'une rare aptitude à imiter et à exécuter tout ce qui lui est enseigné. Ainsi ils détournaient les faux avec des lacets, et quand ils les avaient saisies, ils les attiraient à eux au moyen de câbles. Ils ruinaient notre terrasse au moyen de galeries souterraines avec d'autant plus d'habileté qu'ayant des mines de fer considérables, ils connaissaient et pratiquaient toute espèce de galeries souterraines. Ils avaient sur tous les points garnis leurs murailles de tours recouvertes de cuir, et, dans leurs nombreuses sorties de jour et de nuit, ils incendiaient nos ouvrages ou assaillaient nos travailleurs. L'élévation que gagnaient nos tours par l'exhaussement journalier de la terrasse, ils la donnaient aux leurs. Ils arrêtaient nos tranchées avec des pieux aigus et durcis au feu, de la poix bouillante, des pierres énormes et nous empêchaient ainsi d'approcher de leurs remparts.

» Malgré tous ces obstacles, malgré la boue, le froid, les pluies, nos soldats par leur travail opiniâtre finirent par surmonter tout, et en vingt-cinq jours, ils élevèrent une terrasse de trois cent trente pieds de largeur et de quatre-vingts de hauteur. Elle touchait presque au rempart de l'ennemi, et César qui, suivant sa coutume, passait la nuit auprès des travailleurs, exhortait les soldats à ne pas interrompre un instant leur ouvrage, quand un peu avant la troisième veille, on vit de la fumée sortir de la terrasse, à laquelle les Gaulois avaient mis le feu par une galerie souterraine; au même moment, au cri qui s'éleva le long du rempart, les ennemis firent une sortie par les deux portes de chaque côté des tours. D'autres, restés sur le rempart, lançaient sur la terrasse des torches et du bois sec, et y versaient de la poix et des substances propres à exciter l'incendie; en sorte qu'on pouvait à peine savoir où l'on devait porter secours, à quoi il fallait s'opposer d'abord. Cependant, comme suivant l'ordre de César deux légions veillaient toujours en dehors du camp, se relevant à tour de rôle, on put rapidement faire face d'un côté aux assaillants, tandis que de l'autre on retirait les tours mobiles et on maîtrisait le feu que la foule des soldats sortie en toute hâte du camp eut bien vite éteint.

» Comme on combattait encore sur tous les points, bien que le reste de la nuit fût écoulé, comme l'espérance de la victoire se ranimait sans cesse chez les Gaulois, d'autant plus qu'ils voyaient le revêtement de nos tours brûler, qu'ils sentaient toute la difficulté que les Romains avaient d'y porter du secours à découvert, d'autant plus qu'à tout moment ils remplaçaient par des hommes frais les combattants épuisés et qu'enfin le salut de toute la Gaule leur semblait dépendre de l'issue de cette lutte, nos yeux furent témoins d'un trait qui nous parut digne de mémoire et que nous ne voulons pas omettre. Devant une des portes de la ville, vis-à-vis d'une de nos grosses tours, se tenait un Gaulois à qui l'on passait de main en main des boules de suif et de poix qu'il jetait pour activer l'incendie. Un trait lancé par un de nos scorpions [1] lui perce le flanc droit et le renverse mort. Un de ses voisins passe sur son cadavre et le remplace; il est tué à son tour d'un coup de scorpion. Un troisième lui succède, à celui-ci un quatrième, et le poste ne fut abandonné que lorsque le feu de la terrasse ayant été éteint et les ennemis ayant été partout repoussés, le combat eut pris fin. »

Malgré l'héroïsme de la défense, César finit par s'emparer de la place et ses soldats massacrèrent défenseurs et habitants jusqu'au dernier.

Grâce à leur forte organisation militaire, les Romains triomphèrent du courage et du génie de nos ancêtres, auxquels tous les auteurs anciens se plaisent à rendre justice.

P. Vincent.

1 Le scorpion était une petite baliste.

LA PETITE DUCHESSE[1]

XV

Les poses d'Alberte.

Le lendemain ils se revirent toujours à l'ombre du lierre et, le surlendemain, la porte du salon de la villa Saint-Louis s'ouvrait devant M. et Mme Louzéma.

En apercevant la dame qui s'avançait péniblement vers elle, la duchesse ne put retenir un certain mouvement des lèvres qui était chez elle la manifestation d'une vive contrariété. C'est que la duchesse n'était point de ces duchesses de fantaisie qui peuplent les romans et les drames modernes, elle conservait chez elle et autour d'elle les traditions du bon ton, du bon goût, de la bonne compagnie, et comment son regard n'eût-il pas été choqué par cette dame à l'allure nonchalante, à la toilette aussi grotesque que riche, au visage peint et fatigué. Quelle couche de rose elle avait sur les lèvres et sur les joues, quel noir aux cils et aux sourcils; quant au blanc, il régnait partout. Elle faisait positivement l'effet d'un masque. Le mari était jaune, mais bon teint. David était sa parfaite ressemblance, moins la vivacité de la physionomie. M. Louzéma avait une vraie figure de bronze encadrée de deux paires de favoris énormes d'un noir de jais. Généralement, il regardait attentivement son chapeau placé sur sa canne ou le bout de ses bottes. Ce mutisme, cette raideur ne déplurent pas à la duchesse et le mari sauva par son attitude celle de sa femme, beaucoup moins correcte au point de vue du grand monde. Avec un accent anglais des plus prononcés, elle parla à la duchesse des fêtes de Nice, de Monaco, de la société américaine qui s'y donnait rendez-vous, et, dans ses appréciations elle heurta en tout et de la meilleure foi du monde les idées de la noble dame, trouvant charmant ce pêle-mêle social et exaltant la beauté de certaines fêtes dont la seule description faisait frémir les papillottes de neige de la duchesse.

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124, 139, 152 et 171.



La visite de Mme Louzéma. (P. 188, col. 1.)

Finalement elle parla d'Alberte, du bonheur qu'éprouveraient son neveu et sa nièce à la voir quelquefois et fit l'invitation à une partie de bateau et à une matinée prochaine.

« La mer m'inspire un certain effroi, dit la duchesse; êtes-vous bien sûre de vos rameurs, madame? »

Mme Louzéma regarda son mari, qui retrouva enfin la parole.

« Ils sont sous mes ordres, madame la duchesse, dit-il d'une voix caverneuse; jamais les enfants n'embarquent sans moi. »

Cette intervention détermina l'acceptation de la duchesse et Alberte eut l'immense joie de lui entendre dire qu'elle l'enverrait le lendemain à l'heure indiquée à la villa des Cactus.

Sitôt que la porte se fut refermée derrière les visiteurs, Alberte remercia sa tante avec effusion.

« Cette dame Montézuma, dit la duchesse avec une gravité qui fit sourire Alberte, a une toilette et un genre... »

Elle toussa légèrement.

« Mais lui, c'est un véritable Hindou, et en cela il ne me déplaît pas. Cependant je ne te laisserai pas aller seule chez ces étrangers, Méril t'accompagnera et tu me rendras fidèlement compte de leurs manières d'agir. Je ne veux point, pour t'amuser, t'exposer à prendre un genre qui ne me conviendrait aucunement. Ouvre donc la fenêtre ; cette dame a étrangement parfumé mon salon : ce n'est pas ainsi qu'on se parfume. »

Comme elle faisait cette déclaration, Méril introduisit Mme de Châteaugrand. Elle arrivait en voisine, coiffée de son chapeau de jardin.

« Madame, je vous demande pardon de venir vous surprendre ainsi, dit l'aimable petite dame, mais M. de Châteaugrand désire vivement faire poser Alberte, et je viens la quérir.

— Alberte, veux-tu poser? demanda la duchesse.

— Oui, ma tante, si cela vous fait plaisir et à M. de Châteaugrand.

— Mon enfant, vous le ravirez, dit Mme de Châteaugrand ; la petite fille que je dois tenir dans mes bras est beaucoup trop petite, on ne la voyait pas : il y a tant de draperies dans ces costumes algériens. Aussi, depuis que mon mari vous a vue, il rêve de

vous donner ce personnage dans le tableau, auquel il attache une grande importance. »

Alberte sortit avec Mme de Châteaugrand, qui la conduisit droit à l'atelier, — une grande pièce contiguë au salon, où son ami M. de Châteaugrand, assis dans son fauteuil roulant, peignait avec ardeur. Duval, le visage noirci par une composition quelconque, brandissait un cimeterre en roulant des yeux terribles.

« Fronce donc un peu les sourcils, Duval ! criait le baron; tu as l'air d'un cuisinier qui embroche tranquillement une volaille; tu me feras manquer le musulman. »

En ce moment entraient Mme de Châteaugrand et Alberte. Le vieillard laissa tomber la main qui tenait son pinceau et sourit à Alberte sous ses grosses moustaches.

« On ne peut être plus aimable, dit-il ; ce pauvre Duval n'en peut plus et je vais attaquer un groupe de femmes, celui de premier plan. Duval, laisse là ta défroque arabe, va te laver la figure et retourne à tes fourneaux. »



Le vieillard se mit à dessiner. (P. 190, col. 1.)

Duval, sans songer à dissimuler sa joie, jeta là son cimeterre, enleva son turban et disparut.

« Ce bon Duval fait ce qu'il peut, reprit le baron en se renversant sur son fauteuil, mais il ne sera jamais d'un bon effet dans une scène militaire. Approchez, petite, et dites-moi ce que vous pensez de ce tableau-là. »

Alberte alla se placer à ses côtés et regarda la toile ébauchée.

« Cela me paraît très-beau, » dit-elle.

La scène peinte par M. de Châteaugrand ne manquait pas de vie, de mouvement, ni de vérité. Ce n'était point, tant s'en fallait, une page de Pils ou d'Horace Vernet; comme il l'avait dit, c'était de la bonne peinture d'amateur, que dans son ignorance Alberte trouva magnifique.

« Vous voilà ici, madame, dit-elle à Mme de Châteaugrand en dirigeant le doigt vers la gauche du tableau.

— Oui, oui, c'est elle, répondit joyeusement M. de Châteaugrand, et ce grand diable d'officier, là à droite dans le groupe de l'état-major, ne le reconnaissez-vous point? »

Alberte considéra gravement l'officier supérieur qui lui était indiqué et se détournant tout à coup vers le vieillard.

« C'est vous, monsieur, » dit-elle.

M. de Châteaugrand parut enchanté.

« A-t elle du coup d'œil cette petite, dit-il en caressant sa grosse moustache, car enfin entre le portrait qui m'a servi de modèle et l'original actuel il y a une fière différence. Que regardez-vous, Alberte?

— Ce joli cheval, dit-elle, il est tout seul.

— Soyez tranquille, il sera monté et bien monté par l'aide de camp du maréchal de Bourmont, représenté par Jean de Châteaugrand. »

La femme de chambre arriva et Mme de Châteaugrand s'enroula dans ses vêtements arabes ; Alberte revêtit un costume analogue et prit la pose indiquée. Mme de Chtâeaugrand, à demi agenouillée, pressait contre elle l'enfant par un geste de protection. Quand Alberte se trouva enroulée dans ces draperies blanches, un fou rire la saisit ; mais la physionomie résignée de l'épouse dévouée lui fit comprendre que ce n'était point un jeu et elle reprit à grand'peine un air sérieux.

Lorsqu'elles furent posées, le baron les examina, puis donna ses dernières instructions, avec une vivacité toute juvénile, et en tourmentant son bonnet grec, auquel il s'en prenait toujours.

« Ma chère, fléchissez un peu ; ce n'est pas en suppliante que vous êtes là, serrez Alberte ; Louisa, baissez donc cette draperie, l'enfant doit avoir le front entièrement couvert. Alberte, regardez un peu en haut : pourquoi baissez-vous les yeux comme cela ? vous devez regarder les soldats français. Marie-Caroline, ne vous endormez pas, je vous prie ; ce pli sur l'épaule est ridicule ; Louisa, tirez, mais tirez donc ! pas plus que Duval vous n'avez le sentiment du drapé. Ce n'est pas mal ainsi. Louisa, sauvez-vous et pour rien au monde ne venez nous déranger. »

Sur ces dernières paroles, le vieillard se mit à dessiner. Dans le courant de la pose, il gronda beaucoup sa femme, qu'il rendait responsable de tous les mouvements d'Alberte.

Celle-ci admirait la patience de Mme de Châteaugrand et faisait aussi de son mieux, tout en désirant que cela finît bientôt. Ce fut un véritable bonheur pour elle de se dépouiller des draperies qui l'étouffaient. Elle vint regarder sa silhouette, que M. de Châteaugrand déclarait être des plus réussies.

« Viendrez-vous demain, petite ? lui demanda-t-il aimablement.

— Demain, je passe ma journée chez les petits Indiens de la villa des Cactus, répondit vivement Alberte, qui frémissait à la pensée de recommencer.

— Après-demain, alors.

— Oui, monsieur, après-demain, répondit Alberte, qui, comme tous les enfants, trouvait toujours qu'un surlendemain était une date éloignée. »

Mme de Châteaugrand conduisit Alberte dans la salle à manger. Des fruits, des gâteaux lui furent offerts. La bonne dame essayait évidemment, à force de prévenances, de faire oublier à Alberte l'ennui de la séance. Tout à coup elle lui dit :

« Alberte, si cela vous ennuie pour après-demain, vous arrangerez quelque partie avec les petits Indiens et vous en aurez jusqu'à la semaine prochaine, car, naturellement, M. de Châteaugrand ne peint pas le dimanche.

— Madame, que vous êtes bonne ! » dit Alberte avec effusion. Et elle ajouta pensivement :

« Quand je pense que vous posez tous les jours !

— Et souvent plusieurs fois par jour ; mais je suis trop heureuse de voir mon pauvre mari si occupé. Nous ne savons pas ce que c'est que d'être cloué sur un fauteuil toute la journée, et mon rôle de garde-malade est plus facile depuis qu'il peut peindre.

— Madame, je viendrai poser demain, si vous le voulez bien, dit Alberte.

— Non, passez une bonne journée chez les Louzéma, puisque votre tante le permet ; j'irai vous chercher lorsque vous serez indispensable. »

Sur ces amicales paroles, elles se séparèrent.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

LES PAQUERETTES

Marguerite était une bonne petite fille qui vivait heureuse sans jouets, sans gâteaux, sans robes des dimanches et surtout sans désirs. Un jour, pourtant, une peine lui vint. La fête de son père approchait et elle n'avait que ses baisers à lui offrir en témoignage de son affection. Elle ne trouvait rien ; rien ni dans les champs, ni dans les bois, encore nus au sortir de l'hiver. Par ci, par là, quelques pâquerettes hasardaient leurs boutons au soleil : encore quelques jours et ils s'ouvriraient ! « Si je vous emportais dans notre jardin, leur dit Marguerite, vous grandiriez encore, n'est-ce pas, mes fleurettes ? Vous vous feriez jolies pour la fête et je vous aimerai de tout mon cœur. »

Et les pâquerettes furent mises au jardin. La nuit venue, elles relevèrent leurs têtes et, entr'ouvrant leurs corolles, se reconnurent entre elles.

« Voyez, dit l'une, comme nous serons bien ici, soignées par une gentille petite fille qui nous a portées avec tant d'égards que moi je ne suis même pas froissée. Si nous préparions une surprise à notre hôte, si nous grandissions plus hautes que les coquelicots dans les blés ? le voulez-vous ? — Oui, oui, s'écrièrent-elles ; notre reine nous aidera ! — Taisons-nous, mes sœurs, je vous en prie, les grillons sont moins bruyants que nous et nous n'aurons pas dormi au lever de l'aurore ! »

Les pâquerettes s'enveloppèrent de leur petit manteau découpé ; mais, lorsqu'au matin Marguerite vint les visiter, elles se causaient encore de leur projet. Les fleurs sont si bavardes et savent tant de choses ! Mais elles tiennent leurs promesses ! En quelques heures elles atteignirent la hauteur des boutons d'or. Leurs racines fouillaient le sol, la tige grossissait, les feuilles s'élargissaient et les folioles blanches croissaient dans le calice.

Mais aussi que Marguerite leur prodiguait de soins et qu'elle s'inquiétait de voir ces gros boutons tarder à s'ouvrir ! Le matin du jour de fête, elle fut de bonne heure au jardin. Ciel ! ce n'étaient plus des pâquerettes qu'elle avait sous les yeux, mais de grandes fleurs, avec des rayons blancs en auréole, et si nombreuses, qu'elle en compta plus

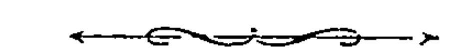
de cinquante. Marguerite n'osait presque pas les cueillir et quand elle s'y décida, à chacune elle dit: « merci! »

Ces fleurs méritaient de former une couronne. Marguerite la tressa, en les entremêlant de feuillage. Puis, entrant chez son père, elle se jeta à son cou, l'embrassa et lui raconta ses alternatives de chagrin, d'espoir, de joie.

En écoutant ce récit, des larmes lui vinrent aux yeux, des larmes de bonheur qui tombèrent sur la couronne. O prodige! les fleurs aussitôt pesèrent lourd à la main : elles s'étaient changées en or, en argent, et pourtant elles semblaient aussi fraîches qu'au jardin.

Le souverain du pays entendit parler de cette merveille, destinée au front d'une reine. Il vint l'admirer et fit de si belles offres que le père consentit à la lui donner. Pour conserver le souvenir des pâquerettes transformées, on les appela désormais *marguerites*, du nom de leur marraine; et quoiqu'elles ne deviennent plus métal précieux, toutes sont sorties du jardin de la bonne petite fille et sont encore la plus belle parure de nos prés au printemps.

CH. SCHIFFER.



L'ARGONAUTE ET LE NAUTILE

Quelle est cette jolie flottille de délicates embarcations qui suivent avec tant de grâce et de sécurité les ondulations des vagues? Où vont ces hardis petits navigateurs qui se sont ainsi aventurés jusqu'en pleine mer? Ne craignent ils pas qu'un coup de vent ne fasse chavirer leurs frêles barques?

Non; la brise est douce et fait à peine osciller les flots; d'ailleurs, ces aventureux marins en remontreraient à nos plus habiles pilotes et leur ont, dit-on, donné plus d'une leçon.

Mais quelle terreur subite les a frappés? Ils ont disparu comme par enchantement, plongeant avec leurs navires.

Bon voyage! gracieux Argonautes, puissiez vous être pour nous, comme pour les anciens, le présage d'une heureuse traversée!

Les anciens connaissaient, en effet, ces élégants mollusques, auxquels ils avaient donné les noms de *Nautilus* et de *Pompilius*. Voici la description qu'en a faite Pline le Naturaliste :

« Le Nautilus est une des merveilles de la nature. On le voit s'élever du fond de la mer en maintenant sa coquille dans une situation telle, que la carène soit toujours en dessus et l'ouverture en dessous. Dès qu'il atteint la surface de l'eau, sa barque est bientôt mise à flot, parce qu'il est pourvu d'organes au moyen desquels il fait sortir l'eau dont elle était remplie, ce qui la rend assez légère pour que les bords s'élèvent au-dessus de l'eau. Alors le mollusque fait sortir de sa coquille deux bras nerveux qu'il élève comme des mâts. Chacun de ses bras est muni d'une membrane très-fine et d'un appareil pour la tendre : ce sont les voiles. Mais si le vent n'est pas favorable, il faut des rames; l'Argonaute en dispose sur les deux côtés de sa barque : ce sont d'autres membres plus souples, capables de se plier et de se mouvoir dans tous les sens et dont l'extrémité est constamment plongée dans l'eau. Ainsi la navigation peut commencer et le conducteur de l'esquif va déployer son habileté. Si quelque péril le menace, il replie sur-le-champ tous ses agrès et disparaît sous les flots. »

Voilà une description charmante et poétique; mais il faut en rabattre beaucoup pour rester dans le vrai.

L'Argonaute n'a ni mâts, ni voiles, et jamais il ne déploya plusieurs rangs de rames pour diriger sa barque, car il voyage dans l'eau à la manière des Poulpes.

L'animal utilise pour la locomotion l'eau qui a servi à sa respiration; il la fait jaillir avec impétuosité par le tube qui s'ouvre en entonnoir près de la bouche, et, par réaction, il se trouve entraîné en arrière.

L'Argonaute est encore appelé *Nautile papyrace* parce que sa coquille aux nervures élégantes est mince et translucide comme un papier gommé.

L'habitant de cette gracieuse chaloupe doit être bien charmant et bien aimable? Hélas non! C'est un Poulpe testacé dont la bouche est ornée d'un vilain bec corné noirâtre; ce n'est qu'un amas charnu d'où rayonnent huit longs tentacules garnis de ventouses.

La vérité a mis bien longtemps à se faire jour sur cet être mystérieux. Après avoir voulu lui prêter un talent imaginaire de navigateur, on a été jusqu'à lui disputer la propriété de son élégante nacelle, sous prétexte qu'il n'y est pas adhérent. On l'a accusé de n'être qu'un forban dépouillant à son profit quelque mollusque veuve ou quelque univalve orphelin! Mais comment admettre cette accusation? La nacelle était toujours construite de la même manière! On y regarda de plus près et l'on découvrit dans l'œuf le rudiment de la coquille.

D'observation en observation, on acquit enfin la certitude que c'est l'Argonaute femelle qui construit cette nacelle pour en faire l'abri, le berceau de sa future famille. C'est là, en effet, qu'elle couve ses œufs avec le soin vigilant des plus tendres mères.

Les prétendues voiles du navire sont des expansions du manteau dont le mollusque se sert en guise de truelles, pour façonner sa coquille avec le ciment calcaire que fournit la surface même de ces outils ingénieux. Les rames? ce sont les six longs bras que l'animal étend à droite et à gauche de l'ouverture de sa coquille, qu'il ferme ainsi pour protéger et défendre son trésor.

A la moindre alerte, il plonge, comme le Poulpe, emportant sous les eaux son nid et sa couvée.

Le Nautile est un autre céphalopode testacé qui

peut abandonner les profondeurs de l'Océan pour venir flotter librement à sa surface.

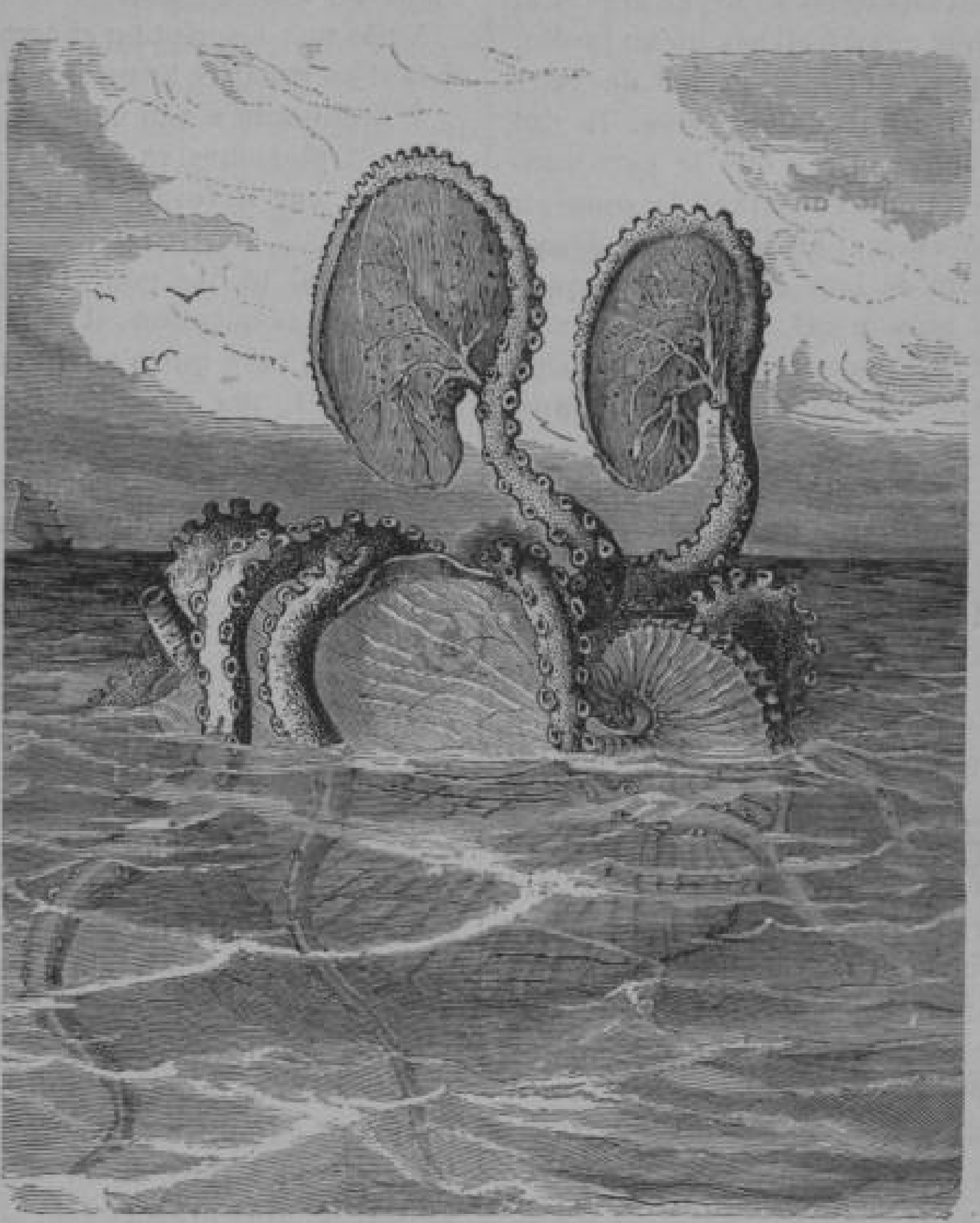
Il diffère de l'Argonaute par sa coquille cloisonnée, par ses nombreux tentacules courts et dépourvus de ventouses, par le mode de descente et d'ascension qu'il emploie.

C'est à l'aide d'un siphon qui lui permet d'augmenter ou de diminuer son poids spécifique qu'il s'élève ou s'abaisse dans l'eau.

Le Nautile naît portant une petite coquille sur son dos, et, comme son accroissement est rapide, la maison se trouve bientôt trop petite; le propriétaire l'agrandit en construisant sur le devant une chambre plus vaste.

Dès que les parois de cette logette offrent assez de résistance, l'animal s'y installe et ferme la porte derrière lui. A mesure qu'il grandit, il se construit une autre chambre plus spacieuse que la précédente, qu'il condamne au moyen d'une nouvelle cloison.

A la longue, ces loges abandonnées forment une spirale enroulée plusieurs fois dans le même plan; les cloisons intérieures consolident l'édifice, qui peut ainsi résister à une pression considérable.



Le Nautile. (P. 192, col. 1.)

Mais comment le Nautile flottera-t-il et plongera-t-il? S'il est plus léger que l'eau, il restera à la surface; s'il est plus lourd, il ne pourra quitter le fond.

Un tube ou *siphon*, aboutissant à un réservoir d'air intérieur, fait communiquer entre elles les loges qui, pleines d'air, font l'office de vessies et maintiennent l'appareil flottant.

Quand le Nautile veut plonger, il se retire brusquement au fond de la chambre antérieure qu'il occupe; ce mouvement comprime l'air, le refoule dans l'intérieur de la coquille qui, augmentant de densité, tombe au fond de l'eau.

Il suffit que le Nautile soit effrayé pour qu'il échappe au danger; en effet, la frayeur qui le fait reculer au fond de sa logette, le fait en même temps plonger hors de toute atteinte.

Il n'y a plus, actuellement, qu'une seule espèce de ces belles coquilles chambrées qui flotte sur nos mers; mais, à une époque reculée, une multitude de mollusques de ce genre y fourmillaient.

On trouve, à l'état fossile, de nombreuses coquilles auxquelles leur forme enroulée a fait donner le nom d'*Ammonites* ou *Cornes d'Ammon*, en souvenir des cornes de bélier qui ornaient la tête de Jupiter Ammon.

Les coquilles d'Ammonites ont une grande analogie avec celles des Nautiles. Quand on les scie en deux dans le plan de leur spirale, on discerne les cloisons qui séparaient les chambres et le siphon qui court sur la tranche extérieure, au lieu de s'enrouler intérieurement comme celui des Nautiles.

Chez les Nautiles, les cloisons sont concaves. Chez les Ammonites, elles étaient brisées ou ondulées. Chaque pièce ajoutée successivement en avant était assemblée en queue d'aronde ou rejointoyée, à bords déchiquetés, ce qui produisait des nervures auxquelles la coquille devait son élégance et sa solidité.

Les Ammonites abondaient au sein des mers primitives et formaient de nombreuses familles, car on en connaît aujourd'hui plus de 200 espèces. Certaines montagnes sont presque entièrement formées de leurs débris accumulés. Leur nombre prodigieux fait assez présumer le rôle important que ces animaux devaient remplir : on a prétendu qu'ils étaient chargés de contenir l'envahissement d'espèces nuisibles.

On trouve des Ammonites de toutes dimensions. Il y en a, dit Cuvier, de plus petites qu'une lentille et de plus grandes qu'une roue de carrosse. On en peut voir de fort belles au Muséum d'histoire naturelle, à Paris.

Mme GUSTAVE DEMOULIN.



Il s'éclipsait mystérieusement. (P. 193, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

VIII

Debuts du licencié Placide au ministère des Formalités. — Devenu sous-chef de bureau, il cause une grande surprise à messieurs les subalternes.

Voilà sous quels auspices et dans quels sentiments le licencié Placide affronta les examens du « surnumérariat ». Tel fut le commencement de sa carrière administrative. De cet ensemble de circonstances on peut conclure que la *légende* ne savait pas ce qu'elle disait.

Son entrée au ministère des Formalités déconcerta prodigieusement messieurs les subalternes de cette époque lointaine. Il était si différent de tout ce qu'ils avaient vu jusque-là!

Rien qu'à regarder ses gants et son chapeau, on devinait qu'il était riche. Alors que venait-il faire dans cette galère? Était-ce un de ces fils de famille, paresseux et intrigants, qui viennent, à leurs moments perdus, flâner dans les ministères, uniquement pour avoir un prétexte de se pousser aux emplois supérieurs, à force de flatter les puissances et de faire harceler les ministres par des députés influents?

Pas le moins du monde. S'il se risquait dans les soirées officielles, c'est parce que les bienséances lui en faisaient un devoir. A peine avait-il salué les maîtres de la maison et présenté ses hommages respectueux à ses supérieurs, qu'il s'éclipsait mystérieusement. On ne l'avait jamais vu causer, dans les embrasures des fenêtres, avec les grands personnages; il ne regardait point les petites gens, je veux dire les gens râpés, du haut de sa cravate blanche; il ne se rendait point familier avec ceux du logis. Quoiqu'il fût dans les meilleurs termes avec son chapelier, son tailleur et son bottier, jamais il n'affectait des airs de dandy (un homme à la mode s'appelait un *dandy* à cette époque reculée). Il était bien élevé cependant; sa figure était agréable, il avait de beaux cheveux bruns bouclés qu'il portait un peu longs, comme tout le monde les portait alors, mais sans aucune exagération. Sans protester contre les variations de la mode, il n'était point l'esclave de ses caprices. C'était un de ces sages qui suivent la mode de loin, au lieu de lui faire escorte, ou même de la précéder, comme les fous et les fanfarons.

« A qui en a-t-il? se demandaient les subalternes déroutés.

— En tout cas, il n'est pas gênant!

— On peut même dire qu'il est d'une rare complaisance.

— Oui, mais tout cela ne nous dit pas ce qu'il vient faire ici. Croyez-moi, il n'y a pire eau que l'eau qui dort! »

L'objet de tous ces commentaires était venu tout simplement pour travailler, et il travaillait. Si parfois quelque besogne lui semblait par trop fastidieuse, il se disait : « Il faut bien que quelqu'un la fasse, » et il la faisait. Au milieu des rires, des discussions, des bousculades, il poussait patiemment son travail, et se chargeait au besoin de celui des flâneurs.

1. Suite. — Voy. pages 145, 161 et 177.

« Ce n'est toujours pas cela qui le mènera à être ministre! » remarqua judicieusement un de ces messieurs, en regardant courir sa plume.

« Pour moi, dit un des plus paresseux de la bande, je suis tout moulu rien que de le voir besogner. Décidément, je renonce à le comprendre. »

Celui qui disait cela, en bâillant d'ennui, donnait au moins une preuve de bon sens. Comment son esprit léger et paresseux aurait-il pu comprendre un homme sérieux, tout pénétré du sentiment de son devoir et du désir de se rendre utile?

La préoccupation de l'avancement est comme la maladie chronique de la plupart des gens en place; elle sévit avec d'autant plus d'âpreté que les gens sont moins dignes d'être tirés de la foule. Le licencié Placide semblait avoir échappé à la contagion.

Plusieurs promotions qui « lui coupaient l'herbe sous le pied », comme disaient ces messieurs, mirent les bureaux en rumeur, sans que sa sérénité en fût altérée.

« Ma parole d'honneur! s'écria un jeune monsieur sanguin et irascible, si cela continue, je finirai par croire qu'il est venu ici pour travailler et non pour avancer. »

Cette supposition monstrueuse fut accueillie par un concert de huées.


Sait-on quelque chose? (P. 195. col. 2.)

« J'ai trouvé le mot de l'énigme. C'est une gageure. Vous verrez qu'il décampera d'ici un beau matin, quand il aura gagné son pari! »

Mais le licencié Placide n'avait point du tout la figure d'un homme assez facétieux pour faire et tenir un pari de cette nature.

« C'est une pénitence! C'est peut-être un grand criminel. Ou bien il a eu une jeunesse orageuse, son papa l'a envoyé se mortifier ici! »

Mais la sérénité du licencié Placide n'avait rien d'affecté. Sa figure ne disait peut-être pas tous les secrets de son âme; mais, ce qu'elle disait, on pouvait le croire. C'était la figure d'un honnête homme: un enfant même ne s'y serait pas trompé.

Quoiqu'il fût entré au ministère pour travailler et non pour avancer, il avança cependant, sans avoir rien fait pour cela, sinon de l'avoir mérité. Un beau matin, M. le directeur du personnel vint l'installer dans un fauteuil de sous-chef de bureau.

La vie monotone et régulière du bureau poussait insensiblement Placide dans la voie où le portaient déjà ses goûts naturels. Depuis qu'il s'était élevé d'un rang dans la hiérarchie administrative, sa personne et ses faiblesses étaient incessamment le point de mire de tous ses subordonnés.

Aux heures où il allait travailler dans le cabinet du directeur, ces messieurs se rendaient processionnellement dans son bureau pour voir si la petite cuiller d'ivoire et l'allumette du bougeoir étaient toujours orientées dans la même direction. On mesurait les angles à l'aide d'une boussole, on ouvrait des paris, on adressait au sous-chef absent des prosopopées dans le genre de celle-ci: « Nous avons donc décidément un cerveau rétréci! nous sommes donc décidément un de ces pauvres petits esprits qui se complaisent aux pauvres petits détails. Nous serons donc empêtré toute notre vie dans des fils d'araignées. Tatillon, va! »

On se montrait comme des objets curieux le pardessus sans plis, le chapeau toujours luisant, et le parapluie toujours neuf, et l'on concluait que « nous soignions trop bien nos petites affaires pour ne pas soigner aussi notre petite personne. Nous tenions trop à nos petites habitudes pour n'être pas un abominable égoïste! »

Mme Clodion ne portait pas sur son fils des jugements aussi sévères et aussi injustes, mais elle s'affligeait de voir qu'il commençait à prêter à rire. « Il y a en lui, se disait-elle, toute l'étoffe d'un maniaque;



s'il demeure plus longtemps vieux garçon, il est perdu! »

Elle se mit alors à regarder autour d'elle, prit des airs affairés, renoua connaissance avec d'anciens amis, se procura, par toutes sortes d'artifices, les

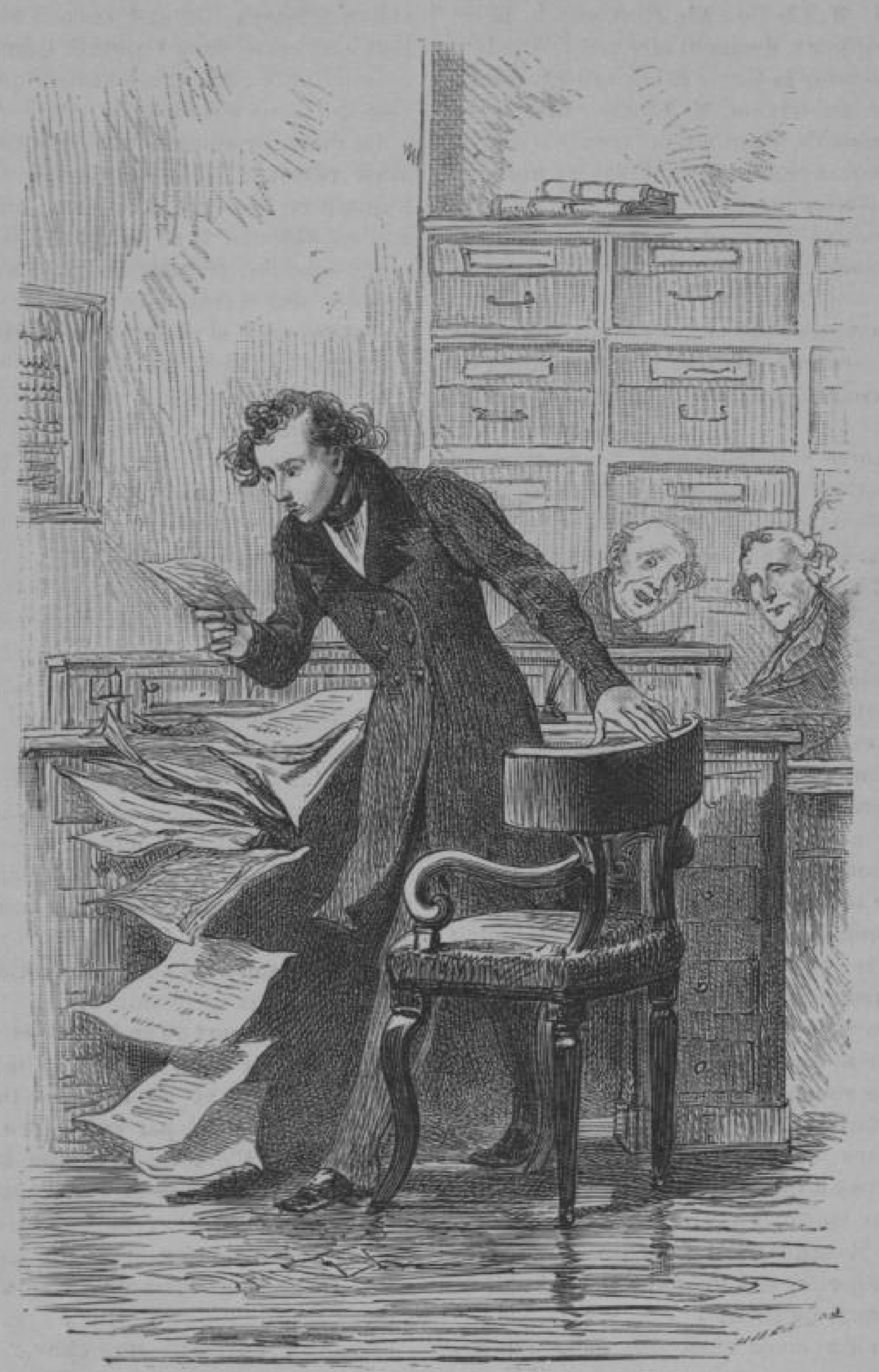
renseignements les plus amples et les plus variés, tint de mystérieux colloques avec de vieilles dames de son âge, mit sur les dents je ne sais combien de chevaux de fiacre, et finalement fut payée de tant de peines. Elle avait découvert une jeune fille capable de faire le bonheur de son fils !

Les subordonnés du sous-chef devinèrent, à mille petits riens, qu'il se tramait quelque chose. Placide entrait dans son bureau d'un pas plus délibéré; il levait fréquemment les yeux de dessus son travail ; il lui arriva même plusieurs fois d'aller regarder par la fenêtre. Sa chevelure exhalait l'odeur des parfums les plus subtils et les plus suaves ; il changeait de gants tous les jours ; il en vint même à porter des cravates de couleurs tendres et des gilets de fantaisie.

De l'ensemble de ces phénomènes, MM. les subalternes conclurent tout d'une voix que leur sous-chef allait se marier.

Cette opinion fut corroborée par cette circonstance que M. Clodion avait été vu en fiacre, ganté de blanc, et tenant à la main un gros bouquet de roses blanches et de lilas blancs.

Un samedi, dans l'après-midi, le garçon de bureau lui remit un billet que venait d'apporter un commissionnaire. En lisant ce billet, le sous-chef pâlit et ses lèvres se contractèrent. Il se leva si brusquement, qu'une pile de dossiers s'écroula sans qu'il parût s'en apercevoir. Sa main tremblait et tâtonnait pendant qu'il cherchait à saisir son chapeau. Le garçon de bureau fut obligé de lui jeter son pardessus sur les épaules, sans quoi il se serait sauvé en redingote, malgré la rigueur de la saison.



Il se leva si brusquement. (P. 195, col. 1.)



IX

Se consolera-t-il?

Le lundi matin, lorsque les employés arrivèrent au ministère, le fauteuil du sous-chef était inoccupé.

« Sait-on quelque chose? a-t-il perdu quelqu'un de sa famille? » Ces questions passaient de bouche en bouche, mais personne n'y pouvait répondre.

Le directeur était sans doute mieux informé. Mais qui oserait interroger le directeur?

Cette absence du sous-chef, rapprochée de son trouble et de son brusque départ, ouvrait le champ aux conjectures les plus tragiques.

Vers les deux heures de l'après-midi, le bruit se répandit que son père avait succombé à une attaque d'apoplexie foudroyante. Mais, quand on remonta à la source, il se trouva que ce bruit avait pour tout fondement un mot en l'air, une supposition faite par un des expéditionnaires du bureau voisin, et recueillie au passage par un subalterne peu intelligent.

A trois heures, on connut la vérité. Un employé plus hardi ou plus curieux que les autres, ayant à

faire signer quelques papiers par le directeur, lui posa tout simplement la question.

C'était M. Clodion père qui avait écrit pour prévenir l'administration supérieure. M. Clodion fils serait absent le lundi et peut-être les jours suivants. Un malheur affreux venait de mettre deux familles en deuil. M. Clodion fils était sur le point de se marier. Les bans devaient être publiés le lendemain même, lorsque la jeune fille avait succombé à la rupture d'un anévrisme. M. Clodion fils, après une première explosion de douleur trop naturelle, avait montré un courage héroïque. C'est lui qui consolait sa mère et sa sœur.

Le mardi matin, à l'heure ordinaire, le sous-chef quitta la maison paternelle, son portefeuille sous le bras.

Au bruit de la porte qui se refermait, sa sœur Émilie, qui était devenue une fort jolie personne de dix-huit ans, se couvrit les yeux de sa main et éclata en sanglots.

Mme Clodion porta son mouchoir à ses yeux et M. Clodion s'en alla brusquement à la fenêtre de la salle à manger, sous prétexte de regarder la neige qui couvrait le jardin. Mais tous les objets se confondaient devant ses yeux obscurcis par un brouillard humide.

« Mon pauvre frère ! » dit Émilie d'une voix entrecoupée. Elle ajouta : « Comme les hommes sont durs pour eux-mêmes ! Ne pouvait-il rester au moins quelques jours avec nous? nous l'aurions consolé ! » Et elle fondit de nouveau en larmes.

La pauvre Émilie s'était prise pour sa future belle-sœur d'une affection un peu romanesque. Elle avait bâti sur le mariage de son frère mille châteaux en Espagne, que le souffle de la mort venait de renverser. Il lui semblait que désormais l'avenir était fermé pour tout le monde, pour elle en particulier. Emportée par l'ardeur de son imagination et l'impétuosité de son caractère, elle ne pouvait rien comprendre au calme apparent de son frère. Elle lui en voulait un peu de renouer patiemment les chaînons de sa vie ordinaire. Elle s'était imaginé que ses parents, son frère et elle n'avaient plus qu'une seule chose à faire au monde : s'enfermer ensemble dans leur petite maison et y passer leur vie à pleurer.

Mme Clodion prit doucement la main de sa fille : « Ton frère, lui dit-elle, est un chrétien qui sait se résigner à la volonté de Dieu. »

Émilie rougit. Sa mère avait-elle donc pu lire jusqu'au fond de sa pensée? Dans l'angoisse de son cœur blessé, elle s'était révoltée contre la main qui avait frappé son frère. Par une contradiction qui n'est pas rare chez les esprits plus ardents que sérieux, elle se sentait en même temps disposée à s'enfuir dans un couvent; il est vrai qu'elle songeait moins à y adorer Dieu et à y travailler au salut de son âme qu'à mettre pour jamais un abîme entre elle et les déceptions du monde.

Mme Clodion continua avec un orgueil bien légitime : « Et puis c'est un homme ! » Que de choses contenues dans ce mot si simple.

Dans l'obscurité d'une nuit d'orage, un éclair d'une seconde suffit pour révéler une immense étendue de pays, jusque dans ses moindres détails. L'éclair s'éteint aussi vite qu'il s'est allumé. Mais la vision éclatante éblouit encore nos regards quand tout est rentré dans l'ombre. Quoique nous n'apercevions plus rien, nous savons que ce n'est pas le vide qui nous entoure.

Le malheur soudain qui s'était abattu sur Placide avait révélé à sa mère un tel fonds de courage humain et de vertu chrétienne, qu'elle en demeura comme éblouie. Il se fit dans son esprit un revirement soudain, comme celui qui s'était produit dans l'esprit des camarades de son fils quand ils le virent prendre si courageusement en main la cause du faible contre le fort.

« C'est un homme ! » reprit-elle en souriant d'orgueil au milieu de son chagrin. « C'est lui qui a été le plus durement frappé, et c'est lui qui nous relève et qui nous console !

— Parfaitement vrai ! dit M. Clodion père, sans cesser de regarder la neige. Aussi, sois tranquille, j'ai bien su le dire à son chef de division, quand je lui ai écrit pour le prévenir. J'ai été bien aise de lui donner à entendre qu'il ne faut pas toujours se fier aux apparences, et que Placide n'est pas une poule mouillée, comme il pourrait se l'imaginer. »

Mme Clodion pensa que le chef de division se serait bien passé de cette confidence, mais elle ne dit rien. C'était une femme aussi discrète qu'elle était énergique. Elle ne triomphait jamais de sa supériorité, et n'aimait point à donner aux gens des leçons inutiles.

Passant son bras sous celui d'Émilie, elle remonta avec elle dans sa chambre.

Après le départ de sa femme et de sa fille, M. Clodion se retira dans la pièce qu'il appelait son cabinet de travail, et s'y assoupit tout doucement au coin du feu, bercé par cette idée aussi fausse que flatteuse : « C'est de moi que Placide tient cette énergie secrète qui ne se révèle que dans les grandes occasions ! » Il se répéta à plusieurs reprises : « Une main de fer sous un gant de velours ! » C'est sur cette formule qu'il s'endormit tout à fait.

Émilie s'assit sur une chaise basse, croisa ses mains autour de ses genoux et se mit à regarder le feu en silence. L'esprit de révolte, un instant refoulé par la parole de sa mère, se réveillait peu à peu en elle. Ses sourcils se fronçaient, ses yeux humides, où se jouait la flamme du foyer, prenaient de nouveau une expression indignée.

« Crois-tu qu'il se consolera ? demanda-t-elle brusquement à sa mère. Moi, d'abord, je ne me consolerai jamais ! »

Pour toute réponse, Mme Clodion lui prit la tête

entre ses deux mains, et lui posa un baiser sur le front.

La jeune rebelle reprit avec une impatience mal réprimée : « Je t'en prie, maman, dis-moi qu'il ne se consolera jamais.

— Quand tu auras vécu plus longtemps, lui répondit sa mère, d'une voix douce et grave, tu sauras qu'il n'est pas de douleur si affreuse que le temps n'adoucisse. Cela peut choquer les idées romanesques des jeunes filles, mais c'est la vérité. La vie serait un enfer si la Providence n'avait pris soin d'adoucir les chagrins qu'elle ne peut nous épargner. En leur laissant toute leur âpreté, elle nous forcerait à y penser sans cesse, et ferait de nous des égoïstes. Elle aime mieux les transformer, et, en les transformant, les faire servir à nous rendre meilleurs et plus compatissants pour les autres. Au lieu de froncer le sourcil à la seule idée que ton frère pourra se consoler, tu dois souhaiter comme nous tous que le temps fasse son œuvre et guérisse cette blessure.

— Oublier ceux qu'on a perdus ! s'écria Émilie avec un mélange d'indignation et d'angoisse.

— Se consoler n'est pas oublier, mon enfant.

— Alors, tu crois qu'il ne l'oubliera pas ?

— J'en suis sûre ! »

Mme Clodion descendit donner quelques ordres à la cuisine.

Émilie se remit à regarder le feu, en se berçant sur la chaise basse.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES DERNIERS PEINTRES GRECS[1]

Après que l'art grec eut atteint sa perfection sous les maîtres dont nous avons déjà parlé, les peintres qui leur succédèrent ne restèrent pas tous fidèles aux saines et fortes traditions qu'ils en avaient reçues. A côté des artistes préoccupés avant tout de la beauté idéale, ne cherchant dans la forme humaine qu'un moyen d'exprimer une idée noble ou majestueuse, et écartant soigneusement la reproduction de types dégénérés, parurent des peintres qui acceptèrent comme également bon tout ce qui existe dans la nature. « Dans ce système, l'artiste n'admet pas de choix, dit M. J. Coindet, et rien de ce qui est dans les limites de l'art ne lui paraît indigne de l'art ; ce système se résume en ces deux mots : expression et vérité, mais vérité sans choix, vérité brutale, vérité de daguerréotype, c'est-à-dire imitation servile de la nature matérielle. »

Ainsi, après les conceptions grandioses d'un Parrhasius et d'un Timante dans la peinture, après la *Minerve* et le *Jupiter Olympien* de Phidias, après tous ces types d'immortelle beauté qui ornent encore nos musées, on vit un Ctésiloque peindre Jupiter dans une position ridicule et en bonnet de nuit. Au lieu de s'attacher, comme leurs devanciers, à peindre dans l'homme le rayonnement de l'intelligence et de la grandeur, restant étrangers à toute idée supérieure, ils se contentèrent de reproduire la nature avec vérité, mais souvent aussi avec trivialité. Ne considérant que l'homme physique, ils négligèrent complétement l'âme, cette âme « maîtresse du corps qu'elle anime », suivant l'expression de Bossuet. Recherchant la vogue plutôt que la gloire, ils sacrifièrent au goût d'une société déjà en décadence, et suivirent le courant plutôt que de remonter aux sources pures des grandes vérités où la pensée se retrempe.

Au reste, ce n'est pas seulement dans l'art grec que se remarque cette opposition entre le beau et le réel ; on la retrouve à toutes les époques de l'art, et de nos jours encore bien des gens préfèrent les trivialités de Téniers aux figures sublimes que Raphaël et le Corrége nous ont laissées, les manifestations grossières de la passion à la peinture des généreux instincts du cœur et des nobles aspirations de l'âme ! N'est-ce pas cette dépravation du goût que Perse a voulu flétrir en parlant de ces « âmes courbées vers la matière et vides de toute pensée élevée » :

O pronæ in terras animæ et cœlestium inanes !

Lorsque les Romains eurent conquis l'Achaïe (146 avant Jésus-Christ), l'art grec ne vivait plus que de souvenirs. La soldatesque romaine, peu faite par son éducation pour goûter les chefs-d'œuvre qui s'offraient à ses yeux, se livra d'abord à une stupide dévastation, éventrant les tableaux et brisant les statues. Les chefs, aussi ignorants et grossiers en art que les hordes qu'ils traînaient après eux, fermèrent les yeux sur tous ces sacriléges, et ce ne fut qu'après la destruction d'une grande partie de ces trésors qu'ils se décidèrent à arrêter la fureur aveugle de leurs soldats et à envoyer pêle-mêle à Rome, pour orner leur triomphe, toutes les dépouilles qu'ils rencontrèrent dans les temples de la Grèce. Velleius Paterculus peint d'un mot l'ignorance d'un de ces chefs d'armée. Il raconte que Lucius Mummius, après la prise de Corinthe, menaça ceux qui portaient à Rome les tableaux et les statues enlevés dans cette ville, de les forcer à en fournir d'autres, s'ils venaient à les perdre : *eas si perdidissent, novas eos reddituros.* Plus destructeur

1 Suite. — Voy. vol. VII, page 406, et vol. VIII, page 94.

que créateur, comme les soldats de tous les temps, il ne connaissait guère les procédés du génie, et croyait que les œuvres originales pouvaient se multiplier à l'infini!

Après la conquête romaine, les artistes grecs se dispersèrent, et les plus éminents vinrent à Rome. Les Romains, grands ingénieurs et grands architectes, étaient absolument étrangers à la sculpture et à la peinture, et n'eurent une véritable connaissance de ces arts que par les ouvrages des Grecs. « A Rome, dit M. Viardot, il n'y eut guère d'autres artistes que les artistes grecs, qui allaient comme les grammairiens et les pédagogues exercer leur profession dans la capitale du monde. » Mais l'art grec, semblable à ces plantes délicates qui s'étiolent et meurent en changeant de climat, arriva promptement à une décadence complète. Aucun nom ne surgit parmi cette pléiade d'artisans qui se mirent au service de leurs conquérants, et l'on ne cite guère qu'un certain Métrodore d'Athènes qui vint exécuter à Rome, pour le triomphe de Paul-Emile, des tableaux de batailles (*simulacra pugnarum picta*) qu'on portait processionnellement à la suite du général; l'artiste consacrait ainsi par son pinceau l'asservissement de sa patrie! »

« Transplantés hors de leur pays, réduits à la condition d'artisans, les artistes grecs, dit M. Viardot, n'eurent plus à Rome ces inspirations originales que donnent seules l'indépendance et la dignité. Ils y formèrent une école d'imitation qui dut nécessairement s'altérer et décroître. La peinture d'ailleurs se trouva bientôt retombée au dernier rang des trois arts du dessin. Nécessaire aux grands travaux commandés par les empereurs, l'architecture fut honorée et partout cultivée, ainsi que la sculpture, qui fournissait aux temples nouveaux les statues des Césars déifiés. Mais la peinture, réduite à décorer l'intérieur des maisons, devint en quelque sorte un art domestique, un simple métier. »

Ch. de Raymond.



LES PAYS SLAVES DE LA TURQUIE[1]

IV

LA BULGARIE

La Bulgarie, dans l'acception actuelle du terme, est comprise entre le Danube et les Balkans, la Serbie et la mer Noire. Elle forme, sous le nom de gouvernement du Danube ou de Touna, la partie nord de la Turquie d'Europe. Mais la véritable Bulgarie, ou pays des Bulgares, s'étend sur un territoire au moins trois fois plus considérable. Des bords du Danube inférieur aux versants du Pinde, le sol de la péninsule turque appartient presque exclusivement aux Bulgares. Leur empire, renversé au moyen âge par les Osmanlis, couvrait un territoire encore plus vaste, puisque l'Albanie tout entière y était comprise.

« Quelle est donc cette race, dit l'auteur de la *Géographie universelle*, qui, par le nombre et l'étendue de ses domaines, est certainement la première de la péninsule turque? Ceux que les Byzantins appelaient Bulgares et qui, dès la fin du ve siècle, vinrent dévaster les plaines de la Thrace, ces hideux ravageurs dont le nom, légèrement modifié, est devenu un terme d'opprobre dans les jargons de nos langues occidentales, étaient probablement de race ougrienne comme les Huns; leur langue était analogue à celle que parlent actuellement les Samoyèdes, et l'on pense qu'ils étaient les proches parents de ces peuplades misérables de la Russie polaire. Toutefois, depuis que ces conquérants farouches ont quitté les bords du Volga, auquel, suivant quelques auteurs, leurs ancêtres auraient dû leur nom, ils se sont singulièrement modifiés, et c'est en vain qu'on chercherait à découvrir chez eux les traces de leur ancienne origine. De Touraniens qu'ils étaient, ils sont devenus Slaves, comme leurs voisins les Serbes et les Russes.

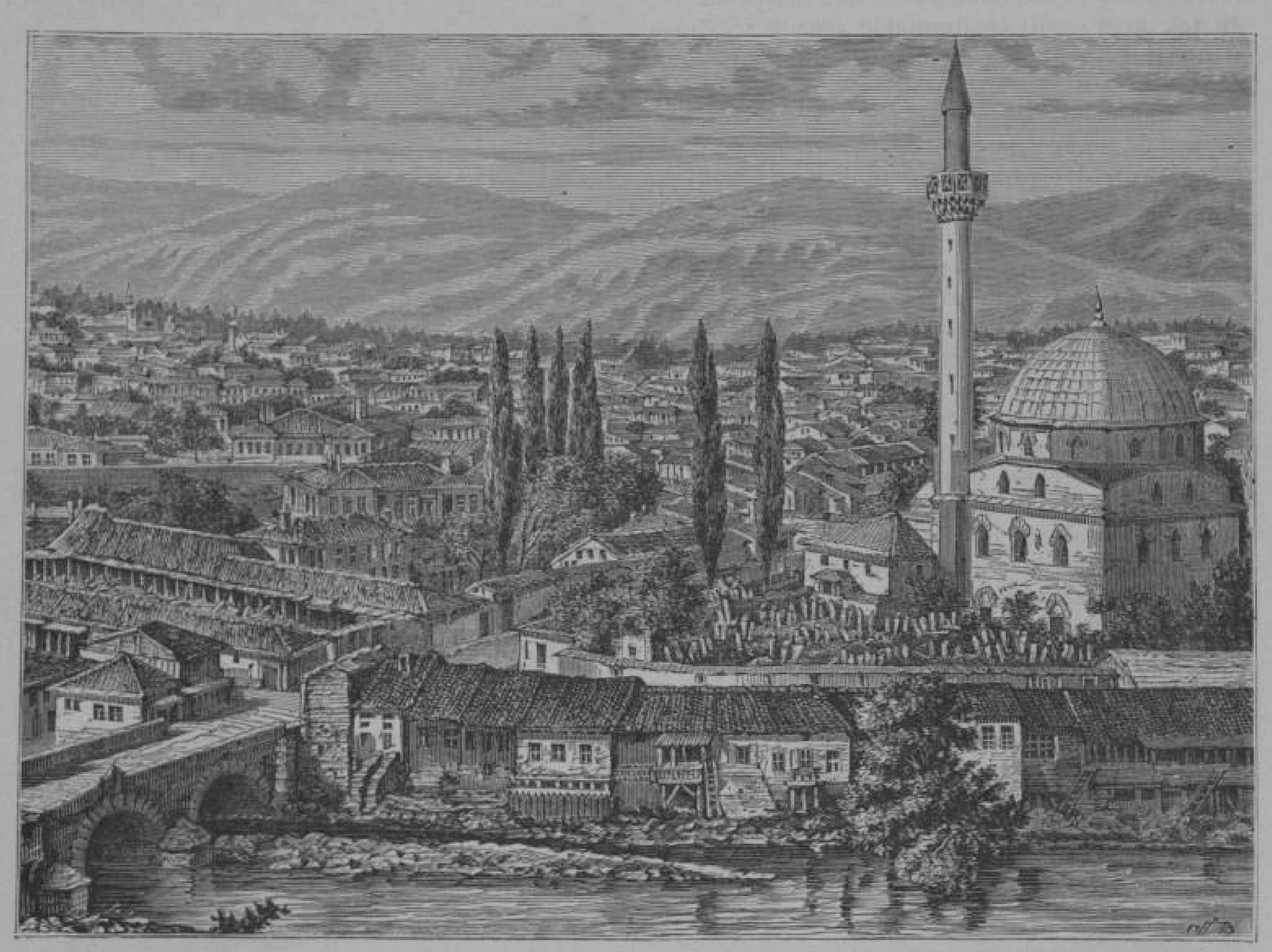
» La slavisation rapide des Bulgares est un des phénomènes ethnologiques les plus remarquables qui se soient opérés pendant le moyen âge. Dès le milieu du IXe siècle, tous les Bulgares comprenaient le serbe, et, bientôt après, ils cessèrent de parler leur propre langue. A peine trouve-t-on encore quelques mots chazares dans leur idiome slave; ils parlent toutefois moins correctement que les Serbes, et leur accent est plus rude; n'ayant ni littérature ni cohésion politique, ils n'ont pu fixer leur langue et lui donner un caractère distinctif, C'est dans le district de Kalofer, au sud du Balkan, que leur idiome a, dit-on, le plus de pureté. D'après quelques auteurs, la prodigieuse facilité d'imitation qui distingue les Bulgares suffirait à expliquer leur transformation graduelle en un peuple slavisé; mais il est beaucoup plus simple de supposer que, dans leurs flux et reflux de migrations et d'incursions guerrières, les Serbes conquis et les Bulgares conquérants se sont mélangés intimement, les premiers donnant leurs mœurs, leur langue, leurs traits distinctifs, et les seconds imposant leur nom de peuple. Quoi qu'il en soit, il est certain que les populations de la Bulgarie font maintenant partie du monde slave. Avec les Rasces, les Bosniaques et les Serbes encore soumis à la domination turque, elles assurent à l'élément yougo-slave une grande prépondérance ethnologique dans la Turquie d'Europe. Si l'hégémonie de l'empire devait appartenir aux plus nombreux, c'est aux Serbo-Bulgares qu'elle revien-

1. Suite. — Voy. vol. VII, page 264, et vol. VIII, pages 134 et 158.

drait, et non point aux Grecs, ainsi qu'on le croyait naguère. »

Les Bulgares ne ressemblent pas physiquement à leurs voisins les Serbes et n'ont aucun des traits qui caractérisent la race slave. Petits, trapus, fortement bâtis, ils ont été comparés par Guillaume Lejean à nos Bretons. Dans les districts voisins de Philippopoli, ils se rasent la chevelure, ne conservant qu'une queue qu'ils tressent soigneusement, à la façon des Chinois.

Pris dans leur ensemble, les Bulgares, surtout ceux de la plaine, sont un peuple pacifique, ne répondant nullement à l'idée qu'on se fait de leurs féroces ancêtres, les dévastateurs de l'empire byzantin. Bien différents des Serbes, ils n'ont aucune fierté guerrière; ils ne célèbrent point les batailles d'autrefois, et même ils ont perdu tout souvenir de leurs aïeux. Dans leurs chants, ils se bornent à raconter les petits drames de la vie journalière ou les souffrances de l'opprimé, ainsi qu'il convient à un peuple soumis; l'autorité, représentée par le gendarme, le modeste *zaptié*, joue un grand rôle dans leurs courtes poésies. Le vrai Bulgare est un paysan tranquille, laborieux et sensé, bon époux et bon père, aimant le confort du logis et pratiquant toutes les vertus domestiques. Presque toutes les denrées agricoles que la Turquie expédie à l'étranger, elle les doit au travail des cultivateurs bulgares. Ce sont eux qui changent certaines parties de la plaine méridionale du Danube en de vastes champs de maïs et de blé rivalisant avec ceux de la Roumanie. Ce sont eux aussi qui, dans les campagnes d'Eski-Zagra, au sud des Balkans, obtiennent les meilleures soies et le plus excellent froment de la Turquie, celui que l'on emploie toujours pour préparer le pain et les gâteaux servis sur la table du sultan. D'autres Bulgares ont fait de l'admirable plaine de Kezanlik, également située à la base de l'Hæmus, la contrée agricole la plus riche et la mieux cultivée de toute la Turquie : la ville elle-même est entourée de noyers magnifiques et de champs de rosiers d'où l'on extrait la célèbre essence, objet d'un commerce si considérable dans tout l'Orient. Enfin les Bulgares qui habitent le versant septentrional des Balkans, entre Pirot et Tirnova, ont aussi une grande activité industrielle. Là chaque village a son travail particulier : ici l'on fabrique des couteaux, ailleurs des bijoux en métal, plus loin les poteries, les étoffes, les tapis, et partout les simples ouvriers du pays donnent la preuve



Tirnova, une des principales villes de la Bulgarie.

de leur grande habileté de main et de la pureté de leur goût.

Un remarquable esprit d'entreprise se manifeste également parmi les Bulgares méridionaux du district de Monastir ou Bistolia. Dans ces régions reculées se trouvent des villes industrielles, en premier lieu Monastir elle-même, puis Kourchova, Florina, d'autres encore.

Ces populations pacifiques ont supporté jusqu'ici sans révolte le joug ottoman qui pèse lourdement sur elles. Cependant le bruit des armes serbes avait réveillé chez les Bulgares le désir de l'indépendance; on sait avec quelle épouvantable cruauté les Turcs viennent d'étouffer par le feu et le sang ces velléités de soulèvement.

Ce n'est donc que par le travail et par le développement de l'industrie et du commerce que les Bulgares peuvent espérer, pour le moment tout au moins, conquérir, sinon leur liberté, du moins leur place parmi les nations civilisées.

C'est dans l'extension progressive des lignes de fer à travers la Turquie, dans la mise en état de la navigabilité de sa grande artère fluviale le Danube, qu'est aujourd'hui le véritable avenir de la Bulgarie.

Une population aussi souple, aussi malléable que l'est la nation bulgare, modifiera certainement assez vite ses mœurs et ses habitudes sous l'influence du commerce et du va-et-vient des voyageurs. Elle a grand besoin de se relever. Les Albanais se sont ensauvagés par la guerre, les Bulgares ont été avilis par l'esclavage. Dans les villes surtout, ils étaient tombés fort bas. Les insultes que leur prodiguaient les musulmans, le mépris dont ils les accablaient, avaient fini par les rendre abjects, méprisables à leurs propres yeux.

Sur le versant méridional des Balkans, dans les districts de Kezanlik et d'Eski-Zagra, les Bulgares, disent les voyageurs, étaient tout particulièrement abaissés. Démoralisés par la servitude et par la misère, livrés à la merci de riches compatriotes, les *tchorbadjis*, ou « les donneurs de soupes », ils étaient devenus des ilotes honteux et bas. Surtout les femmes bulgares des villes présentaient le spectacle de la plus honteuse corruption, et par leur grossièreté, leur ignorance, méritaient toute la réprobation que faisaient peser sur elles les femmes musulmanes.

Même au point de vue de l'instruction, les Turcs étaient naguère plus avancés que les Bulgares; leurs écoles étaient relativement plus nombreuses et mieux dirigées.

Enfin, chose triste à constater, tous les villages des Osmanlis étaient autrefois beaucoup mieux tenus, plus agréables à voir et à habiter que ceux des chrétiens.

Quoi qu'il en soit de la situation passée, les choses ont déjà changé. Peut-être, pris en masse, les Turcs ont-ils gardé sur les Bulgares l'immense supériorité que donnent la probité et le respect de la parole donnée; mais ils travaillent moins, ils se laissent paresseusement entraîner par la destinée, et peu à peu, de maîtres qu'ils étaient, ils perdent les positions acquises et tombent dans une pauvreté méritée. Dans les campagnes, la terre passe graduellement aux mains des « rayas »; dans les villes, ceux-ci ont presque entièrement accaparé le commerce. Enfin, chose bien plus importante encore, les Bulgares, comprenant la nécessité de l'instruction, se sont mis à fonder des écoles, des colléges, à faire publier des livres, à envoyer des jeunes gens dans les universités d'Europe.

En certains districts, à Philippopoli, à Bazardjik, toutes les familles bulgares se sont même imposées volontairement pour faire sortir leurs enfants du bourbier de l'ignorance. Enfin, dans les colléges mixtes de Constantinople, ce sont régulièrement les jeunes Bulgares qui ont le plus de succès dans leurs études. C'est un grand signe de vitalité. Qu'elle continue dans cette voie, et la race bulgare, qui depuis si longtemps avait été pour ainsi dire supprimée de l'histoire, pourra rentrer dignement sur la scène du monde.

Dans un avenir plus ou moins rapproché, lors de l'inévitable démembrement de l'empire ottoman, le peuple bulgare, le plus actif et le plus laborieux de la péninsule des Balkans, pourra prétendre à la domination de la vaste région qu'il peuple dès aujourd'hui presque exclusivement, et si la race slavo-serbe doit arriver à reconstituer son antique empire, c'est dans les forts et patients Bulgares qu'elle trouvera son principal élément de grandeur.

LOUIS ROUSSELET.



CONCOURS GÉNÉRAL

DES LYCÉES ET COLLÉGES DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS.

Nous croyons que nos jeunes lecteurs nous sauront gré de leur présenter le résultat du concours général des lycées de Paris et des départements.

Dans le concours des lycées des départements, les prix d'honneur ont été décernés à :

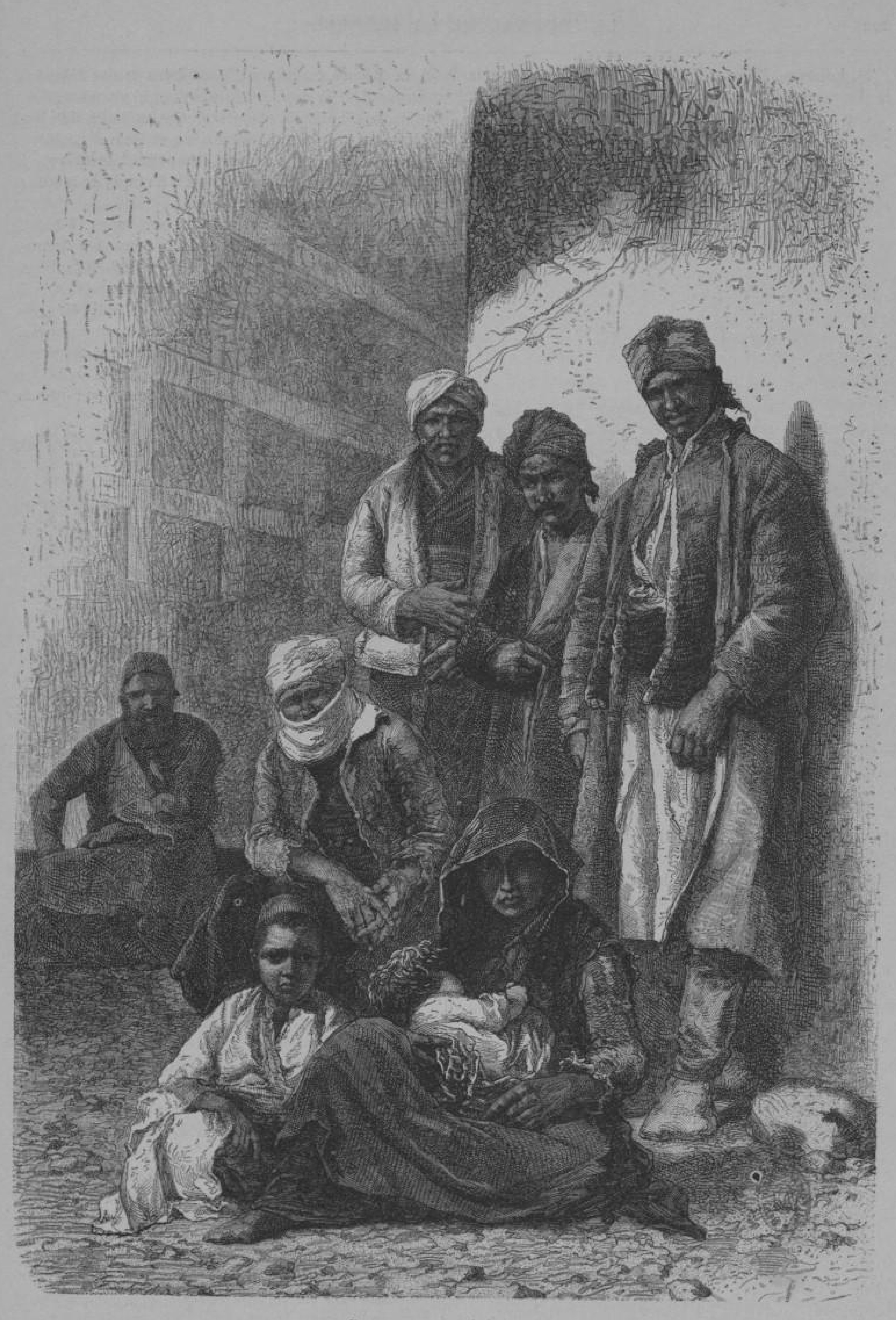
M. Schweitzer, élève du lycée de Grenoble, pour les mathématiques spéciales;

M. Adam, élève du lycée de Douai, pour la dissertation française (classe de philosophie);

M. Altette, élève du collége de Beauvais, pour le discours latin (classe de rhétorique).

Les prix d'honneur des lycées de Paris, sont :

M. Lemaire, élève du collége Rollin, pour la dissertation française (classe de philosophie);



Rayas ou paysans bulgares.

M. Lelièvre, élève du lycée Louis-le-Grand, pour le discours latin (classe de rhétorique).

Il n'a pas été décerné, à Paris, de prix d'honneur pour les mathématiques.

Si l'on compare les copies nommées des départements et celles de Paris, le premier rang, pour les mathématiques, revient au lycée de Grenoble, pour la dissertation française au collège Rollin, et pour le discours latin au lycée Louis-le-Grand.

LE CAMPAGNOL



Connaissez-vous le campagnol, cette jolie petite créature? Vous le trouverez dans les bois, parmi les feuilles, au bord de quelque source.

Il a le poil brun, de la couleur d'une châtaigne; il est mignon, il est petit; il mène la vie la plus innocente à l'ombre de la forêt.

C'est une créature timide et gracieuse, qui se montre rarement; sa queue est longue et grêle, il a les yeux noirs et brillants.

Avec une mousse sèche et soyeuse, il fait son nid, dans un trou profond: c'est là sa forteresse; il y dort tranquille, dans son petit lit bien chaud, pendant toute la durée du triste hiver.

Sans consulter le calendrier, il sait l'époque où les fleurs commencent à éclore; il s'éveille à une vie nouvelle, pour tout l'été, aux premiers chants du rossignol.

Au-dessous des branches où habite l'écureuil trottine le campagnol, assuré de sa subsistance aux endroits où mûrissent les faines et les châtaignes.

A la fin de l'automne, quand les fruits d'été lui manquent, il grimpe dans quelque nid abandonné au milieu d'un buisson, et de là picore les baies de l'aubépine qui pendent au-dessus de sa tête.

J'ai vu, un jour, un petit campagnol semblable à Obéron dans son palais: il foulait un tapis de mousse verte, abrité par un champignon.

Je l'ai vu s'installer et prendre son repas. Il dinait d'une châtaigne bien mûre et bien brune, et la croquait de grand cœur!

Il fallait le voir à l'œuvre! Mon cœur était tout réjoui pendant que je regardais ce petit être du bon Dieu croquant sa châtaigne au fond des bois.

J'ai compris qu'il ne dédaigne ni les petits ni les faibles, Celui qui leur donne leur pâture dans les champs, Celui dont la bonté s'étend sur toute la nature!

Imité de l'anglais de Mme Howitt

par J. Girardin.



LA PETITE DUCHESSE[1]

XVI

Le revers de la médaille.

Ce fut avec une joie bien sentie qu'Alberte franchit enfin la grille dorée de la villa des Cactus. Suivie par le solennel Méril, elle monta jusqu'à l'esplanade qui formait à l'élégante habitation une véritable cour d'honneur. Sous une véranda meublée en salon d'été, se trouvaient Mme Louzéma et Luna, qui accueillit Alberte avec de véritables transports de joie. Mme Louzéma, tout fraîchement peinte, bouclée à l'enfant, et revêtue d'un long peignoir de cachemire rose, était à demi couchée dans un fauteuil-

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 121, 139, 152, 171 et 188.

balançoire et regardait vaguement, sans se donner la fatigue de l'admirer, le ravissant paysage qui se déroulait devant elle.

Bientôt arrivèrent M. Louzéma et David en costume classique de nautoniers. David avait des ancres brodées au collet de son habit et au revers de ses manches, une casquette qui portait en lettres d'or le nom de l'embarcation: *la Perle*, et une large vareuse bleu clair, bouffante, qui, comme son grand paletot marron à boutons d'or, accablait sa toute petite personne.

Peu après leur arrivée sous la véranda, le large guéridon de mosaïque placé à la portée de la main de Mme Louzéma se couvrit instantanément de friandises exotiques et indigènes. Des domestiques noirs, jaunes, blancs, allaient et venaient en silence, et Alberte s'amusa beaucoup des faits et gestes d'un petit garçon d'un jaune doré, qui semblait attaché au service particulier de David et qui glissait entre les siéges avec une souplesse de petit chat.

« Boulboul, ma rame, » lui dit tout à coup David qui savourait un sorbet.

L'enfant jaune disparut et se représenta portant sur l'épaule une petite rame fine et blanche à la poignée brillante.

Mme Louzéma était à demi couchée. (P. 202, col. 2.)

M. Louzéma regarda sa montre, et se levant, tendit silencieusement la main à sa femme. C'était le signal du départ. Alberte congédia Méril qui était chargé de s'assurer que l'oncle faisait partie de l'expédition nautique, et, Luna à son bras, suivit M. Louzéma et David, qui s'était glorieusement chargé de sa petite rame. Ils sortirent de la propriété, traversèrent le chemin et gagnèrent par un étroit sentier une petite anse où se balançait la *Perle*, une élégante embarcation dont David était le capitaine et M. Louzéma le pilote.

« Voulez-vous aller aux îles, mademoiselle? demanda David en touchant du doigt sa casquette à galon doré.

— C'est bien loin, il me semble, répondit Alberte qui n'était pas ferrée sur la navigation.

— C'est tout près si nous avons le vent en poupe, répondit David. Aurions-nous le vent en poupe pour aller aux îles, Tom? ajouta-t-il en se tournant vers le grand nègre occupé à dérouler la voile.

— Non, mon capitaine, il faudra louvoyer, répondit Tom en bon français.

— Alberte aimerait mieux aller jusqu'à la Napoule, dit Luna. On passe devant Cannes, on voit toujours des maisons et des arbres, c'est très-joli.

— Oui, j'aimerais mieux cela, dit Alberte..., si M. Louzéma y consent, ajouta-t-elle en regardant l'oncle assis sur un large pliant.

— C'est moi qui commande à bord de la *Perle*, répondit David gravement, mon oncle va où l'on veut.»

M. Louzéma sourit, et hocha plusieurs fois la tête en signe d'assentiment. Puis il alluma sa grande pipe d'écume de mer et pendant toute la promenade il ne fit que cela : fumer avec une gravité de bonze, et, de loin en loin, prononcer avec David des mots d'une langue étrangère, qu'Alberte n'avait jamais entendue.

Ils voguèrent ainsi pendant des heures, pour le seul plaisir de voguer, de glisser sur la surface azurée et brillante de la Méditerranée. Ils passèrent devant Cannes si gracieusement assise entre les montagnes des Estérelles et ses pittoresques coteaux plantés d'oliviers et de sombres sapins.

La *Perle*, passant devant Cannes, fit le tour du golfe de la Napoule. Les manœuvres nécessaires occupaient David. Quant à Alberte et à Luna, elles s'amusaient à voir les jeux de lumière sur la vague et se faisaient nommer tout ce qui attirait leur attention.

Alberte surtout regardait le paysage avec ravissement et laissait parler Luna, qui ne jouissait pas comme elle de cette radieuse beauté de la nature.

Ils sont bien heureux, mais ils sont rares, les êtres qui ont reçu de Dieu cette merveilleuse faculté de comprendre pleinement la splendeur de sa création, ils possèdent un trésor que la cécité physique peut seule leur enlever. Sans être peintres, ils comprennent la magie des couleurs; sans être musiciens, ils aspirent l'harmonie pénétrante de cette musique dont les notes sont écrites par la brise, le flot, la tempête. Disons mieux ils sont tout cela et plus encore, car cette création, regardée indifféremment, hélas! par tant de créatures, leur donne cette intime, profonde et pure jouissance qui, lorsqu'elle

est surnaturalisée, fait concevoir l'idéal de la beauté absolue qui est en Dieu.

Ce charmant va-et-vient sur une mer endormie dura trois heures, qui passèrent très-rapidement pour Alberte. Lorsqu'on débarqua, elle parla de rentrer chez elle; mais Luna, lui prenant le bras, déclara qu'elle la ferait reconduire pour six heures seulement. Ceci cachait le projet de la garder à dîner, mais Alberte n'avait pas demandé cette permission et ne se laissa pas tenter. Elle fit cependant honneur à la collation qui les attendait, puis visita le domaine, qui était immense. Tout un gymnase avait été établi dans une partie reculée du jardin, et Alberte put essayer la montagne russe et la balançoire où elle avait entrevu David. Du haut de cette balançoire elle aperçut en effet son propre jardin, et elle put voir Méril qui, debout sur le perron, interrogeait la mer en plaçant sa main en visière devant ses yeux, qu'aveuglaient les rayons du soleil couchant.

Cette vue arracha Alberte à ses exercices gymnastiques. Évidemment Méril n'avait pas vu aborder la *Perle*, et elle ne voulait pas inquiéter Méril.

En conséquence, elle remonta vers la véranda, où Mme Louzéma tournait languissamment les pouces. Elle prit congé d'elle, promit de revenir et retourna à la villa Saint-Louis, par les grandes entrées, accompagnée par Pauline.

La duchesse sourit en la voyant entrer, ses grands cheveux soulevés par la brise de mer. Jamais elle ne lui avait vu le regard aussi brillant, les joues aussi fraîches, le sourire aussi doux.

Elle écouta fort attentivement le récit détaillé de l'excursion, et s'amusa beaucoup du portrait que fit Alberte de la dame qui sommeillait toujours et du monsieur qui fumait toujours.

« J'ai reçu la visite de plusieurs personnes qui connaissent à fond cette famille, dit la duchesse : tout le monde est d'accord pour leur accorder beaucoup de fortune et d'honorabilité. La mère des enfants, retenue à Londres par l'indisposition de son dernier enfant, est fort distinguée et appartient à une bonne famille. Ce ne sont pas des Montézuma, comme je le croyais, mais ils sont fort avantageusement connus dans l'Inde.

— David m'a dit qu'il a un costume de rajah!

— Les rajahs! gens très comme il faut. Ils représentent la haute aristocratie de ce pays soumis à la domination anglaise.

— Luna est bien gentille, et David m'amuse beaucoup, ma tante. Il a un petit domestique tout à lui, qui s'appelle Boulboul.

— Eh bien, voilà des compagnons de jeu tout trouvés. Iras-tu poser demain chez le baron?

— Oui, ma tante, et tous les jours s'il le faut, » répondit Alberte, qui, devinant les condescendances de sa tante, se sentait disposée à tous les sacrifices.

Huit jours plus tard Alberte était à la villa des Cactus absolument comme chez elle, et s'il faut le dire, beaucoup plus libre que chez elle, car cette villa était une sorte de maison sans maîtres où les enfants régnaient. D'abord elle fut complétement séduite par cette installation frappée au coin de l'originalité la plus luxeuse. La maison était une sorte de palais arabe dont chaque meuble éveillait sa curiosité; le service était fait par des domestiques nombreux et étrangers, ce qui en diminuait l'inconvénient pour Alberte.

A part Tom, Pauline et le groom de David, pas un d'eux ne parlait français; enfin, au dehors les distractions abondaient Au moindre désir, la *Perle* s'en allait promener les enfants rieurs sur les vagues, et dans le parc même, Fakir, le joli poney corse couleur gris souris, entraînait un léger panier où se plaçaient les deux petites filles. David conduisait et Boulboul s'asseyait gravement à l'arrière.

Pendant huit jours, Alberte fut dans un perpétuel ravissement. M. et Mme Louzéma accueillaient la petite duchesse avec une politesse pleine d'amitié; les domestiques, noirs pour la plupart, considéraient avec un respect admiratif la belle enfant blonde qui était devenue l'amie de leur maîtresse, et David et Luna aimaient Alberte à qui mieux mieux. Luna l'aimait avec abandon et acceptait très-bien ses petits airs de supériorité; David se posait en égal, mais lui témoignait néanmoins une grande déférence.

Mais Alberte était perspicace, et après huit jours d'intimité, elle commença à trouver des revers à la médaille, et reconnut que ce brillant milieu n'était pas après tout aussi brillant qu'il le paraissait. Tout le monde vivait dans le vide. M. Montézuma, comme disait la duchesse, fumait toute la journée avec des airs de bonze, à cheval sur une chaise, et Mme Montézuma, toujours selon la duchesse, croquait des bonbons et mangeait sans cesse. Elle était censée atteinte d'une maladie des bronches; mais elle devait certainement surmener son estomac à force de le bourrer de friandises. Luna hélas! se laissait aller à ce courant de gourmandise, et Alberte la voyait sans cesse disparaître pour aller savourer un sorbet glacé ou manger un petit pâté. Mais tout cela n'était rien auprès de David; David était un véritable petit tyran, et David régnait sans contrôle à la villa des Cactus. Ce petit bonhomme jaune était l'unique héritier de la riche famille indienne, et il n'était pas de fantaisie qu'on ne lui passât. Se plaindre de M. David eût paru une énormité.

Grâce à ce genre d'éducation, il devenait sans le remarquer assurément, le plus cruel, le plus capricieux, le plus despote des enfants. Il fallait le voir se promener dans les allées, sa petite cravache à la main, lorsqu'il avait subi l'ombre d'une contrariété de la part de sa sœur ou d'Alberte. Il décapitait les fleurs, fouettait ses chiens et souvent cinglait cette horrible petite cravache à pomme d'or sur les faibles épaules du petit Boul-

boul, qui lui souriait en grimaçant de douleur.

« David, vous êtes méchant, » lui dit un jour Alberte en le voyant s'amuser à tirer sur les cheveux crépus du petit Indien.

Il la regarda avec stupéfaction et la bouda pendant une heure.

Un autre jour, comme ils traversaient la grève en revenant d'une promenade en mer, ils rencontrèrent deux pauvres petites filles bien hâves et bien déguenillées qui leur tendaient la main.

« Ah! comme je n'aime pas les pauvres! dit Luna qui donnait le bras à Alberte, ils sont tristes.

— Et sales, » ajouta M. David en menaçant une des petites filles de sa rame.

Alberte, qui l'avait vu à l'œuvre, crut qu'il allait la frapper : elle s'élança et, se plaçant entre lui et l'enfant :

« Si vous la frappez, David! » s'écria-t-elle.

Et, prenant son porte-monnaie, elle distribua des sous aux petites mendiantes. Luna voulut aussitôt joindre son aumône à la sienne. David les regardait faire ; mais il ne lui vint pas à la pensée de les imiter.

« David, il parait, n'a pas d'argent, » dit Alberte en reprenant le bras de Luna.

Les yeux noirs de David étincelèrent.

« Pas d'argent? répéta-t-il; demandez à Luna si je n'ai pas d'argent.

— Il ne vous a pas montré son coffre-fort, Alberte, dit Luna d'un ton conciliant.

— Non, répondit Alberte d'un ton sec, et comme je ne l'ai jamais rien vu donner aux pauvres, je pensais que c'était parce qu'il ne le pouvait pas.

— Vous allez voir cela, répondit David avec humeur, vous allez voir cela tout de suite. »

Ils rentrèrent et allèrent, comme c'était leur habitude, souhaiter le bonjour à Mme Louzéma, qui buvait un soda-water; puis David commanda à Luna de le suivre dans sa chambre. Luna entraîna Alberte jusque dans l'appartement du petit homme, le plus luxueux de la maison.

« Luna, allume la bougie, dit-il; c'est plus joli à la lumière ».

Luna lui obéit. Il s'approcha d'un superbe meuble, l'ouvrit, baissa une large tablette, prit une petite clef dans son gousset, et la glissa dans une imperceptible serrure. Deux battants s'ouvrirent, et David tira à lui un joujou d'une nouvelle espèce, un petit coffre-fort de fer construit dans des proportions lilliputiennes, selon le modèle de ceux que l'on voit dans les grandes maisons de banque. Un éléphant d'argent le surmontait.

« Il est à secret, dit-il; Luna, approche la lumière. »



Ils rencontrèrent deux pauvres petites filles. (P. 205, col. 1.)

Il tourna la petite clef et posa le doigt sur un ressort. Un tiroir sortit, il était plein d'or.

« Je n'ai pas d'argent! dit David en mettant la main dans la petite poche de son gilet par un geste superbe.

— Tout cela est à vous? demanda Alberte légèrement éblouie.

— Tout cela.

— Et vous avez refusé à la princesse Blanche de lui donner pour ses pauvres vieillards, David !

— La princesse Blanche quête toujours pour les mendiants.

— Moi je lui donne, dit Luna, et ma tante et mon oncle aussi. Nous mettons beaucoup d'argent dans nos porte-monnaie quand c'est la belle princesse qui quête.

— Moi pas, répondit David, j'aime mieux garder mon argent. Est-ce joli l'or? Voyez, Alberte, j'ai des sequins, des napoléons, des livres sterling, des ducats, des roubles, des pistoles, des dollars. »

Sa petite main plongeait dans le tiroir, il plaçait les pièces devant la lueur de la bougie pour les faire scintiller, et il regardait triomphalement Alberte.

« Vous ne direz plus que je n'ai pas d'argent, dit-il encore.

— Non, répondit Alberte avec feu, mais je dirai que vous êtes un avare, David. »

Et, entraînant Luna, elle descendit rapidement, laissant le petit bonhomme seul devant son coffre-fort.

Le soir, en rentrant chez elle, elle était pensive, triste même,

La duchesse ne le remarqua pas ; elle dit à Alberte que M. de Châteaugrand se plaignait de ce qu'elle n'allait jamais poser; Alberte répondit avec empressement :

« J'irai demain, ma tante, j'irai demain matin.

— Le matin, non, répondit la duchesse, les Châteaugrand arrivent demain matin.

— Jean! s'écria Alberte.

— Jean et sa mère. Il paraît que le pauvre enfant est beaucoup plus malade.

— Pauvre Jean! » dit Alberte.

Et sa pensée se reporta sur ce cousin dont elle avait conservé un très-vif et très-bon souvenir. Ce n'était pas l'avare David, celui-là. Oh non! elle se rappelait qu'il aimait les pauvres, lui, qu'il était obligeant, bon, et qu'il protégeait les faibles! S'il avait eu à son service un petit groom comme Boulboul, il ne l'aurait pas cravaché. Oh non! Et s'il avait eu un tiroir plein d'or comme cet affreux David, il n'aurait pas fermé sa bourse à tous les malheureux. Comme elle se sentait heureuse de le voir arriver. Malheureusement il était malade!

Mais cela c'était un mot pour Alberte, un mot vide de sens. Elle n'avait vu, en fait de malade, que son père qu'elle aimait tant aussi, mais il était vieux, lui! il avait des cheveux blancs, tandis que Jean n'avait guère que six ans de plus qu'elle! Donc il n'avait pas encore vingt ans. A cet âge Alberte se disait qu'on n'était jamais bien malade sans doute, et surtout qu'on guérissait toujours.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

L'ÉGLISE

Il y a longtemps, bien longtemps, qu'un homme désirant gagner le Ciel entreprit d'élever une église à Dieu. Il était riche comme Salomon; pour exécuter son projet, il appela des architectes, des maçons, des ouvriers de toute sorte et les mit tous à l'œuvre. Tandis que les uns tiraient les pierres des carrières, les autres les charriaient, les taillaient, les dressaient, les sculptaient; et les murs et les colonnes s'élevaient comme par enchantement. Le fondateur animait chacun de son activité. Lui seul espérait en avoir le mérite devant Dieu, lui seul devait recevoir les remercîments des fidèles.

Au bout de dix ans, tout fut achevé. Qu'elle était belle, l'église, avec ses hautes voûtes, ses vitraux resplendissants, ses blanches statues! Quelle satisfaction après tant de peines, tant de travaux! Quel noble usage cet homme avait fait de ses richesses! Il s'admirait dans son œuvre. — « Désormais, pensa-t-il, rien d'ici-bas ne le touchait plus; n'avait-il pas atteint la perfection! » Il se retira donc dans sa maison et fit graver sur la porte : « Ici demeure, dans une profonde retraite, l'humble serviteur de Dieu qui a bâti l'église. »

Mais ces voûtes restèrent souvent désertes. En ce temps-là les hommes couraient plus volontiers à leurs plaisirs qu'à l'asile de la prière. Seuls les pauvres, durant les tristes journées d'hiver, venaient, accroupis sous le porche, attendre l'aumône. Ils se réfugiaient dans les encoignures, où le froid finissait toujours par les saisir. Ils tremblaient et grelottaient alors comme la feuille et rien qu'à les voir, on se sentait froid et glacé comme eux.

Un jour, un pèlerin vint prier à l'église. Il entendit la plainte de ces malheureux : aussitôt il les emmena avec lui dans une maison, leur fit donner à manger et les fit vêtir chaudement. Huit jours entiers, il resta avec eux, à les soigner comme ses enfants; non-seulement il sut les consoler et pénétrer leur cœur de douces espérances, mais, en les quittant, il partagea encore sa bourse avec eux.

Leurs bénédictions l'accompagnèrent en sa route.

Bien des années plus tard, le fondateur glorieux fut appelé devant Dieu. Quand il parut en sa redoutable présence, il se sentit petit, aussi petit que ceux qui n'ont pas bâti d'églises. L'assurance de son mérite tomba et l'inquiétude envahit son âme. Au même instant, arrivait le pèlerin, reposé de ses traversées,

le front rayonnant de joie. Il se prosterna au pied du trône céleste, mais Dieu le reçut dans son sein : « Viens, lui dit-il, toi qui as soulagé tes semblables, secouru leurs misères, pris part à leurs douleurs. Viens; tu as élevé vers moi plus de cœurs reconnaissants que cet homme n'a fait tailler de pierres en mon nom, en laissant les pauvres mourir de faim à ma porte! »

Ch. Schiffer.

L'ABLETTE

Il existe, en fait de pêche comme en fait de chasse, un certain nombre d'animaux que le néophyte, le commençant trouve sous sa main, et qui, naturellement dévolus à la jeunesse, forment pour elle un enseignement précieux. C'est ainsi que nous engageons les jeunes disciples de Saint-Hubert à s'essayer sur les alouettes au vol pour apprendre à tirer la caille, la perdrix, et surtout la bécassine. C'est encore ainsi que nous convions les jeunes adorateurs de Saint-Pierre à commencer par pêcher les ablettes à la mouche pour apprendre à faire venir la truite, l'ombre, le saumon, dans quelques endroits privilégiés, mais un peu partout le chevesne, le gardon et la vandoise.

Avant d'aborder le *comment on fait*, j'ai fort envie de faire une courte excursion dans le domaine de l'histoire naturelle, car nos jeunes pêcheurs ont absolument besoin de connaître le poisson auquel ils vont avoir affaire : poisson très-nombreux en individus et qui abonde dans la plupart de nos eaux douces, mais poisson aux espèces multiples aussi, et par conséquent de mœurs assez différentes selon les pays. Ce que nous avançons là semblera hasardé à beaucoup de vieux pêcheurs, pour lesquels l'ablette — ils n'ont pas regardé de plus près ! — est ce petit poisson blanc qui saute et mord après n'importe quoi que l'on présente au bord de l'eau. Il y a certes beaucoup de vrai dans cette manière superficielle d'observer, et l'ablette a ce défaut énorme d'être d'une voracité insatiable, ce qui la rend souvent un des fléaux du pêcheur, et l'un des plus graves embarras d'une pêche sérieuse. Cependant toutes les ablettes ne sont pas à dédaigner comme pêche spéciale, et nous allons voir une espèce, entre autres, qui acquiert la taille du hareng et forme vite le fond d'une friture respectable, lorsque le pêcheur qui l'attaque a quelque talent.

Cette espèce est l'ablette *alburnoïde :* c'est la plus grande du genre. Nous avons fait connaissance avec elle dans le Loir, aux environs de Châteaudun, il y a une vingtaine d'années, et, depuis, nous l'avons retrouvée dans plusieurs autres affluents de la Loire et de la Seine, et dans l'est, la Moselle et la Meuse. Nous ne l'avons pas rencontrée dans le Midi parmi les affluents de la Garonne ; même, dans ces pays, l'ablette est comparativement d'autant plus rare que l'on remonte vers la montagne, où elle finit par être remplacée par le véron et le goujon. Dans la plupart des rivières de l'Aveyron, l'ablette n'existe pas; dans le Lot, le Dourdou, le Crénau, la Truèyre, l'Aveyron, le Viaur, etc., ce petit poisson, de même que le gardon, la brème, la vandoise et le dard, y sont inconnus. Cependant l'alburnoïde, sous le nom de *libournaise*, apparaît dans la Garonne, dès que celle-ci peut étendre ses eaux dans la plaine, et les accompagne jusqu'à l'eau jaunâtre. De même dans la Dordogne.

Dans les rivières où se rencontre cette belle ablette, on la reconnaît aisément : d'abord à sa taille, puis ensuite à sa couleur. L'ordinaire paraît verte dans l'eau, l'alburnoïde *bleu foncé ;* le dos est droit, l'œil grand, les flancs argentés. Moins ami que la commune des rapides et petits courants formés aux barrages des moulins, aux digues, aux ponts, l'alburnoïde se promène volontiers et dort sous les grands arbres, au large des touffes de joncs. La mouche va parfaitement la chercher là, et ne la manque point. Nous ne l'avons jamais prise autrement : elle ne court point, comme les petites espèces, après l'esche que l'on jette à l'eau. Elle me semble habiter exclusivement l'extrême surface ; mais elle court après la mouche avec un empressement que rien ne lasse, et la plupart du temps, fournit un sport des plus intéressants. Les jeunes pêcheurs y trouveront un excellent exercice préparatoire pour la truite, et feront bien d'attaquer l'alburnoïde par la *peche à la surprise*, se cachant avec grand soin derrière les arbres, se défilant derrière les herbes et entre les roseaux ; ils feront des pêches très-amusantes.

La mouche dont nous nous servions était la vulgaire mouche de cuisine : en prenant un hameçon n° 10 à 12 limerick courte-queue, il ne faut que deux mouches à la fois : une sur la hampe, une sur le coude, la pointe restant absolument nue. Comme la pêche de cette ablette se fait volontiers en août et septembre, on trouve abondamment, dans la cuisine, à la campagne, les mouches dont on a besoin. Comme nous pêchons la truite en même temps que l'alburnoïde, nous désirons faire provision de mouches plus grosses et plus belles pour attaquer nos gourmandes sur les remous et entre les pierres ; mais il est écrit que l'ablette sera toujours un fléau qui fera *pester* le pêcheur ! La petite dévalise tout hameçon qui entre dans l'eau ; la grosse se prend, malgré nous, à toute mouche dodue qui voltige à la surface !... Le pêcheur est alors obligé de prêter beaucoup d'attention et de jouer sans cesse double jeu : faire prendre sa belle mouche à la truite et l'enlever à chaque seconde aux convoitises des ablettes. Ce n'est pas toujours manœuvre aisée ! Trop souvent, hélas ! l'ablette saute par-dessus la

truite et se prend seule, au moment où le pauvre pêcheur tente toutes les ruses de sa diplomatie pous faire happer sa mouche à la truite qui, nonchalante, rôde autour et semble n'y rien voir!

Notre méthode pour nous procurer de belles mouches est fort simple, mais encore mérite-t-elle que nous l'expliquions à nos jeunes confrères. On achète pour quelques sous d'*asticots*, — si l'on n'en trouve pas à vendre dans le pays, on en fait soi-même : nous allons tout à l'heure indiquer comment, — que l'on dépose dans un plat creux, à demi rempli de son. Sur ce plat on met un entonnoir qui le recouvre complétement, puis, sur le haut de l'entonnoir, on adapte l'ouverture de la *boîte à tulle*. A mesure que les belles mouches bleues éclosent, elles montent le long des parois de l'entonnoir et se rendent dans la boîte à mouches, d'où on les tire à volonté pendant la pêche.

Maintenant, une recette de M. E. Crugy, de Bordeaux, pour se faire une collection d'asticots, *sans mauvaise odeur*, ce qui est à peser en pareille matière ! On établit dans le coin d'une écurie un petit tas de crottin d'un mètre carré de superficie environ, mélangé de litière de paille courte, le tout légèrement humecté de purin. Il importe que ce compost ne soit pas trop éloigné des influences de l'air et de la lumière extérieure, sans pour cela toutefois être visité par le soleil. Bientôt les mouches s'y rendent en masse et y déposent leurs œufs qui ne tardent pas à se transformer en vers blancs ou asticots. On peut enlever du fumier à mesure du besoin de vers, en ayant soin de le remplacer par du nouveau.

Ablette. (P. 207, col. 1.)

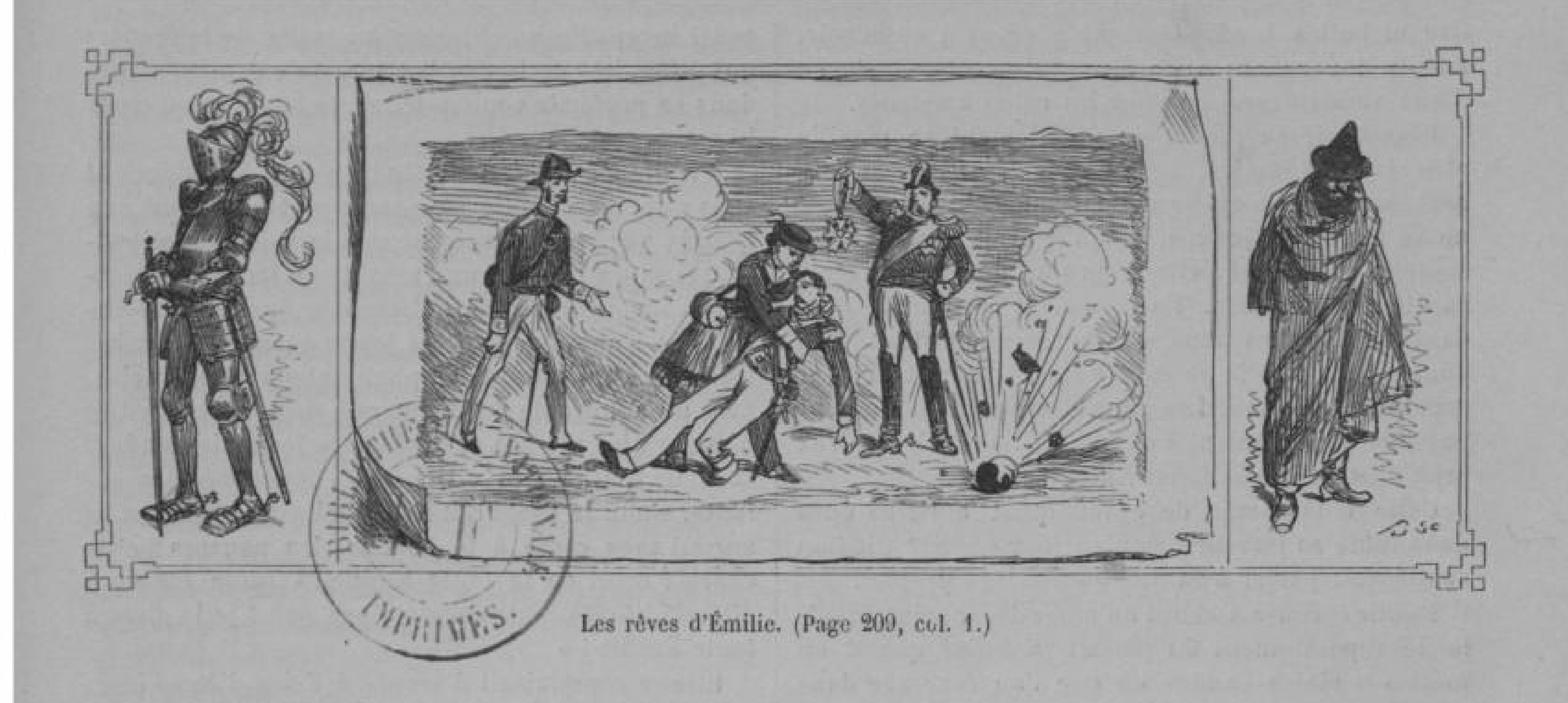
Dès que nous quittons l'alburnoïde, nous tombons dans les petites espèces qui pullulent dans toutes nos eaux douces et qui n'offrent pas d'individus au-dessus de 10 à 12 centimètres. Presque partout, cependant, l'abondance de ce poisson est telle, que les jeunes pêcheurs y trouvent un moyen aisé de se dédommager de la qualité. Parmi ces petites espèces, il faut apprendre à distinguer le *spirlin*, qui est appelé *éperlan de Seine*, quoique ce nom soit très-mauvais, puisque l'éperlan véritable porte, au-dessus, près de la queue, la petite nageoire adipeuse caractéristique de la famille des Salmonidés, à laquelle il appartient. On reconnait facilement le spirlin à deux petites lignes noires formées par la ligne latérale qui va, comme chez tous les poissons, de la tête à la queue, et qui est composée de pores traversant une rangée d'écailles et servant probablement à distiller le mucus qui couvre tout leur corps. La base des nageoires est jaune chez ce petit poisson. Dans l'Est se trouvent plusieurs variétés: la *hachette*, entre autres; dans le Centre également; dans le Midi de même. Ces espèces sont assez mal déterminées et nous n'avons peut-être affaire qu'à un seul poisson facilement modifiable par les circonstances de milieu, comme nous en avons déjà découvert.

Maintenant que nous connaissons le gibier que nous voulons poursuivre, nous allons nous occuper de la manière la plus simple de le prendre. Nous ne reviendrons pas sur la pêche à la mouche dont nous avons parlé, nous nous appesantirons un peu sur la *pêche à fouetter*, l'une des plus amusantes quand on veut prendre beaucoup d'ablettes. La ligne destinée à ne rapporter que des poissons de faible taille n'a besoin d'être formée que d'éléments extrêmement légers; mais comme il faut maintenir le poisson le plus loin possible du pêcheur, on lui donnera 6 à 7 mètres de longueur. Le haut de la ligne est fait en six brins de crin, et elle se termine en bas par un bon crin seul. On la garnit de 5 ou 6 hameçons nº 16, espacés de $0^m,20$ à 25, montés sur un seul crin, de $0^m,20$. Cela fait, on mélange dans un sac des asticots, du crottin, de la terre, etc., et l'on va se placer en un endroit où le courant soit rapide et où l'eau ait $0^m,50$ à 1 mètre de profondeur.

La place choisie et le bateau bien ancré, on jette une pincée de mélange au fil de l'eau, on amorce d'un asticot chaque hameçon et on laisse aller, en avant, la ligne qui ne porte ni bouchon ni plomb. Le pêcheur s'assied alors, tournant le dos à l'endroit où il pêche, puis il couche sa canne derrière lui, sur l'eau et ne la tient que de la main droite comme s'il voulait la traîner. Alors il ramène brusquement son bras en avant, l'arrête un instant très-court, le laisse aller un peu plus lentement en arrière, puis le ramène brusquement en avant, et ainsi de suite. On accroche ainsi une quantité d'ablettes, et toujours on jette du mélange sur la même ligne de fil d'eau pour produire une abondante remonte des ablettes qui, de loin, viennent, en suivant l'amorce flottant ainsi à la dérive.

H. DE LA BLANCHÈRE.





Les rêves d'Émilie. (Page 209, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

X

Les rêves d'Émilie.

Pendant que l'honnête Placide rentrait bravement dans la vie réelle, avec l'unique souci de cacher sa douleur et de n'en point faire souffrir les autres, Émilie continuait à rêver au coin du feu.

Émilie avait beaucoup plus d'imagination que de sensibilité réelle, et, même dans ses effusions les plus tendres, moins de dévouement et d'abnégation que son frère, plus réservé et plus silencieux. Elle se figurait néanmoins qu'elle avait un très-grand besoin de se dévouer et de se sacrifier; seulement, dans toutes les situations romanesques qu'elle imaginait, et dans lesquelles elle s'octroyait le rôle d'un personnage « dévoué jusqu'à l'héroïsme », elle était toujours préoccupée de ce que l'on penserait d'elle et de l'admiration qu'elle ne manquerait pas d'exciter.

Toute petite, elle s'était juré d'épouser un chevalier errant, pour panser ses blessures et recevoir son dernier soupir après un tournoi, au son des trompettes, devant toute la cour. Mais, quand elle apprit qu'il n'y avait plus de chevaliers errants, elle se rejeta sur les poupées articulées et les bonbons au caramel.

Plus tard, elle aspira à devenir la femme d'un proscrit italien. Pourquoi la femme d'un proscrit? Et pourquoi fallait-il qu'il fût spécialement italien? Elle n'en savait probablement rien elle-même. C'est peut-être uniquement parce que les proscrits italiens étaient à la mode à cette époque. Peut-être aussi le plaisir de se dévouer était-il rehaussé à ses yeux par l'idée qu'un proscrit italien se distingue du vulgaire par la pâleur de son visage, la noirceur de sa barbe, la hauteur de son chapeau pointu, l'ampleur de son manteau couleur de muraille et ce quelque chose d'achevé que donne le malheur.

Ayant vu passer dans la rue un réfugié italien, qui était vêtu comme tout le monde et qui riait en parlant, elle renonça aux proscrits et rêva de se faire cantinière, pour aller relever les blessés sous les balles de l'ennemi.

Comme les impressions les plus diverses frappaient de tous les côtés et un peu au hasard son imagination changeante, il est probable que cette nouvelle vocation lui venait d'une lithographie très-populaire à cette époque.

On y voyait une cantinière, à deux pas d'un obus qui éclate, occupée à relever un fantassin blessé, avec une aisance et une facilité surprenantes. Un médecin-major (qui, par parenthèse, aurait bien mieux fait de mettre la main à la besogne) la regardait faire, les bras pendants, et semblait dire : « En croirai-je mes yeux ? » Un général de division en grand uniforme, laissant son armée se tirer de là comme elle l'entendrait, levait l'index de la main gauche vers le ciel. De la main droite il tenait une énorme croix de la Légion d'honneur qui pendait au bout d'un ruban d'un demi-pied, avec l'intention bien évidente de l'offrir à la cantinière.

Comme, à cette époque, la France était en paix avec le monde entier et qu'il n'y avait en perspec-

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177 et 193.

tive ni balles à affronter, ni général à émouvoir, Émilie tourna ses vues d'un autre côté et s'éprit d'une violente passion pour les robes à volants.

Plus tard, sa manie de dévouement se réveilla plus vive que jamais, à propos de son frère. Supposant, sans trop s'expliquer pourquoi : 1° que Placide ne se marierait jamais, 2° qu'il avait besoin d'être soutenu et protégé, elle se promit de lui consacrer sa vie tout entière. Ils vivraient ensemble pendant de longues années; ils seraient tout l'un pour l'autre, et le monde s'émerveillerait de leur constante affection. Les gens s'arrêteraient sur leur passage et se diraient à demi-voix : « Voilà les deux orphelins de la rue Saint-Antoine! »

Cette monomanie de dévouement anticipé dura dans toute sa ferveur jusqu'au jour où Mme Clodion crut devoir parler à sa fille du mariage projeté.

Émilie éprouva d'abord un amer désappointement, le désappointement du parfait jardinier quand on foule ses plates-bandes ou que l'on fourrage dans ses massifs. Ce sentiment se manifesta au dehors par un silence plein de dignité et par une moue enfantine. Mme Clodion pensa que son silence était une marque de surprise et ne s'inquiéta pas de sa moue, sinon pour lui recommander de perdre cette mauvaise habitude de se mordre les lèvres. Elle lui révéla alors le nom de la personne qui allait devenir sa sœur.

Il y eut une révolution soudaine dans l'esprit mobile d'Émilie et, dans toute sa contenance, un véritable changement à vue.

« Laure Gaudry! s'écria-t-elle, moi, qui l'aimais tant déjà; dès à présent je vais me mettre à l'adorer : nous irons la voir aujourd'hui!

— Nous verrons, » répondit Mme Clodion, en ouvrant son secrétaire pour écrire une lettre.

Émilie s'en alla dans sa chambre et se plongea dans une profonde méditation. Quelle robe mettrait-elle pour aller embrasser Laure Gaudry?

Quand elle eut résolu ce grave problème en se décidant pour sa robe bleue, il lui vint à l'idée qu'on l'avait peut-être traitée en petite fille, en négligeant de lui demander son avis sur le mariage de son protégé. Elle accusa Placide de dissimulation et se promit de le recevoir avec un peu de froideur, pour bien établir qu'elle ressentait le manque de procédé. Sans compter que Placide avait bouleversé tous ses plans d'avenir et détruit, sans se soucier de son désappointement, la délicieuse légende des orphelins de la rue Saint-Antoine.

Ces dispositions belliqueuses se tournèrent tout à coup en idées de clémence et de conciliation, par le fait d'une inspiration subite. « Comment n'y avais-je pas songé tout de suite? » se dit-elle en se donnant une petite tape sur le front. Derrière la légende des deux orphelins qui s'en allait en fumée, elle en voyait poindre une autre où son dévouement à outrance jouait un rôle considérable.

Laure Gaudry était aussi douce, aussi timide, aussi incapable que Placide lui-même de tenir tête aux difficultés de la vie. Voilà ce qu'entrevit Émilie, dans sa profonde connaissance de la vie et du cœur humain.

« Je voudrais bien savoir ce qu'ils deviendraient sans moi, se dit-elle en parcourant sa chambre à grands pas. Heureusement que je suis là! Qui est-ce qui saura opposer une volonté de fer et une résolution inébranlable aux difficultés de la vie, lorsqu'elles s'abattront sur le jeune ménage? Émilie. Qui est-ce qui saura triompher de tous les obstacles, avec un admirable dévouement? encore Émilie. Qui dissipera les nuages et expliquera les malentendus? la sœur Émilie. Qui veillera à l'éducation des enfants, sinon la tante Émilie? Quel est le nom qu'ils auront sans cesse à la bouche, les pauvres petits chéris? celui de la tante Émilie. « Tante Émilie a dit cela! tante Émilie n'aime pas cela! je le dirai à tante Émilie! »

Elle se complaisait d'avance à l'idée d'être l'âme, la vie, l'oracle, l'honneur et surtout l'orgueil de toute la famille.

Elle se rappela tout à coup qu'il y avait d'admirables rôles de tantes dans les quelques romans anglais qu'elle avait lus. Elle se promit de les relire à loisir pour prendre un avant-goût de sa nouvelle dignité, et pour savourer d'avance la joie sévère du sacrifice.

C'est dans cette disposition d'esprit qu'elle alla rendre visite à sa future belle-sœur. Elle remplaça la robe bleue par quelque chose de plus foncé, et sut mettre dans ses manières et dans son langage une nuance d'affectueuse condescendance tout à fait en rapport avec la couleur de sa robe et celle de ses idées.

Comme la future mariée n'avait ni sœur, ni parente en âge de lui servir de demoiselle d'honneur, on s'adressa tout naturellement à Émilie. Émilie demanda à réfléchir, à la grande surprise de sa mère. Émilie, la petite folle d'Émilie, mourait d'envie d'accepter, mais la tante Émilie se demanda aussitôt si le rôle de demoiselle d'honneur n'était pas un peu jeune pour sa nouvelle condition. La petite Émilie, qui entrevoyait au bout de tout cela une « ravissante » toilette, suggéra qu'il fallait savoir se sacrifier pour rendre un service; à quoi la tante Émilie répondit qu'il y avait du vrai dans cette idée. D'ailleurs, ce n'est pas la toilette qui fait la dignité, c'est le maintien, c'est l'expression de la physionomie. Sous les brillants dehors de la demoiselle d'honneur, les plus aveugles devineraient l'âme d'élite, sérieuse, austère, offrant à Dieu le sacrifice de toute sa vie pour le bonheur des siens. Dans quarante ans d'ici, quand les cheveux de la tante Émilie seraient devenus tout blancs, il y aurait encore des gens qui se souviendraient du mariage de son frère et qui diraient en la regardant avec des yeux attendris : « J'y étais et j'avais déjà tout deviné! »

Cette vision lointaine émut profondément la petite

Émilie et la tante Émilie, et elles firent, séance tenante, un compromis en vertu duquel, par pur esprit de dévouement, la petite Émilie consentirait à être demoiselle d'honneur.

Quand l'affreux malheur arriva, elle éprouva un violent chagrin, car elle avait bon cœur, malgré les écarts de son imagination. Quand elle reprit possession d'elle-même, elle fut un peu honteuse d'avoir été consolée par celui qu'elle aurait dû consoler, puisqu'elle s'était instituée sa protectrice. Et comme il était dans la destinée du pauvre Placide d'être presque toujours mal jugé, Émilie regretta qu'il ne fût pas aussi désespéré que sa situation lui commandait de l'être. Mais s'il ne l'était pas, en revanche la « sensible » Émilie l'était pour deux.

Se consolerait-il? Sans doute, puisque sa mère l'affirmait. Mais Émilie se devait à elle-même d'être à tout jamais inconsolable.

Oublierait-il? Elle espérait que non, mais elle n'en était pas absolument sûre.

Quoi qu'il en soit, elle saurait, au besoin, dans dix ans, dans vingt ans, dans trente ans, lui faire honte de sa faiblesse, non pas par des reproches directs, mais par l'exemple journalier de son inexorable fidélité au souvenir de Laure.

Ayant perdu l'espoir de jouer le rôle de « la tante Émilie », elle était revenue avec ferveur au rôle de sœur protectrice et dévouée jusqu'à l'héroïsme et à la chère légende des deux orphelins. Quel caractère à la fois sacré et poétique imprimait d'avance à cette future légende le malheur sans nom qui « avait irrévocablement mis le sceau » à la destinée de son frère et à la sienne!

Voilà les pensées et les immuables résolutions qu'Émilie roulait dans sa petite tête, en regardant d'un œil attendri la flamme du foyer.



XI

Les affaires de Combaleuf et d'Alfanègre prennent une meilleure tournure.

Exemple déplorable de la vanité des prospérités humaines, l'orgueilleux rival d'Alfanègre avait fait de mauvaises affaires et avait profité des ombres de la nuit pour mettre la clef sous la porte.

Un beau matin, le sous-chef fut surpris et effrayé de voir la caisse d'emballage envahie par un certain nombre de figures inconnues. C'étaient les clients du perruquier déconfit, qui avaient reflué chez Alfanègre. La nécessité les avait rendus humbles, ils attendaient leur tour, debout, serrés les uns contre les autres; il y en avait jusque dans l'arrière-boutique. On les entendait causer et rire, et l'un d'eux, plus ingénieux que les autres, égayait la société en tirant du fameux accordéon de véritables rugissements.



On les entendait causer et rire. (Page 211, col. 2.)

Le sous-chef se disposait à battre en retraite, lorsque le toréador se précipita sur lui : « Entrez, M. Clodion, vous êtes un abonné, vous (il aurait pu dire mon unique abonné); il faut que vous soyez à l'heure au ministère (avec quelle orgueilleuse emphase il prononçait ce mot magique!); ces messieurs ne sont pas pressés, ils se feront un plaisir de vous céder leur tour.

Ces messieurs se regardèrent sans rien dire d'abord : peut-être quelques-uns haussèrent-ils légèrement les épaules; les autres, qui étaient des fournisseurs de la famille Clodion, ou qui espéraient le devenir, sourirent avec obséquiosité et murmurèrent en chœur : « Comment donc! mais c'est trop juste! » L'accordéon cessa de braire, et la tumultueuse conversation se transforma en un murmure étouffé.

Tout le temps qu'il demeura entre les mains du toréador, le sous-chef fut à la torture, en songeant à l'énorme injustice qu'il laissait commettre à son profit. C'est avec un véritable sentiment de délivrance qu'il s'esquiva de la caisse d'emballage.

« Est-ce que cela recommencera tous les jours! » se demandait-il avec inquiétude dans le silence du cabinet. Quand il oubliait la scène du matin, c'était pour tomber dans de lugubres réflexions à propos d'une lettre de son tailleur. En réponse à un petit mot de son client, qui lui demandait un habillement

complet « même coupe et mêmes étoffes », cet industriel, enflé par le succès et la prospérité, s'était permis de singulières observations. M. Clodion ne suivait plus la mode d'assez près; quelques personnes du monde l'avaient remarqué, et leurs remarques étaient parvenues aux oreilles de la maison Buttel. Cela finirait par déconsidérer la maison Buttel, qui se devait à elle-même de ne point attacher son nom à des œuvres sans caractère. M. Clodion était trop raisonnable pour ne pas comprendre les scrupules de la maison Buttel, et pour n'y pas donner satisfaction en se commandant quelque chose de plus moderne.

Suivre les variations de la mode ou remercier la maison Buttel! voilà le cercle où il se débattait avec angoisse. Suivre la mode! il y avait renoncé depuis son malheur. Se mettre en quête d'un tailleur plus accommodant! que de recherches fastidieuses! Et puis, y a-t-il des tailleurs accommodants? Le procédé de la maison Buttel l'avait rendu sceptique à l'endroit des tailleurs.

En sortant de son bureau, la première figure qu'il aperçut fut celle du toréador. Ce n'était point le hasard qui avait amené le toréador sous les arcades de la rue de Rivoli : la preuve, c'est qu'il était en grande tenue et qu'il guettait la sortie du sous-chef depuis une grosse demi-heure. La partie la plus remarquable de son costume de cérémonie était un étonnant plastron de chemise, qui vous donnait tout de suite l'idée d'un papier de tenture à trente-deux sous le rouleau. On y voyait, imprimé en bleu céleste sur fond blanc, un semis très-serré de bouquets de roses, de fers à cheval et de trompes de chasse.

Il s'excusa d'abord de n'avoir point prévenu son abonné que la caisse d'emballage était devenue un lieu de rassemblement. Il ignorait la déconfiture de son « collègue » ; il ne l'avait apprise que par l'invasion des clients désappointés.

Il ajouta, d'un air mélancolique, que ce flot d'inondation ne tarderait pas à se retirer. Le coiffeur déconfit serait bien vite remplacé; la ruelle obscure redeviendrait solitaire. Cependant, comme il fallait tout prévoir, et que M. Clodion n'était pas fait, Dieu merci! pour se mêler à toute sorte de monde, il proposait, si Monsieur n'y voyait pas d'inconvénient, d'aller, dès le matin, raser et coiffer Monsieur à domicile, sans augmentation de prix, bien entendu. Monsieur accepterait-il cette combinaison?

Oui, Monsieur acceptait cette combinaison, en se réservant le droit d'apprécier la perte de temps et d'en tenir compte à son coiffeur ordinaire.

Le coiffeur ordinaire ne fit pas d'objections, et, dès le lendemain matin, il sonna d'un air important et affairé à la porte de la maison Clodion. Françoise le reçut froidement et le toisa avec défiance. Quand elle l'eut piloté jusqu'à la chambre du sous-chef, elle redescendit l'escalier en se demandant si ce n'était pas une imprudence de la part de M. Placide d'introduire, comme ça, de gros nègres dans la maison. En tout cas, on pouvait bien compter qu'elle aurait l'œil sur l'argenterie.

Pendant que le toréador passait et repassait le rasoir sur le cuir, avec un grand déploiement de zèle et une grande dépense d'énergie, son abonné lui dit: « Vous m'avez souvent parlé d'un de vos amis...

— Combaleuf? » s'écria le toréador en suspendant ses opérations pour regarder son interlocuteur.

L'abonné fit un signe de tête affirmatif.

« Combaleuf? reprit le toréador avec feu, c'est pour moi plus qu'un ami: c'est un père, c'est mon second père. Combaleuf m'a tiré du ruisseau; s'il ne m'avait pas tiré du ruisseau, je serais encore dans le ruisseau! Voilà ce que c'est que Combaleuf! »

Là-dessus, il trempa le blaireau dans la mousse onctueuse du savon de Windsor et se mit à badigeonner le visage de son abonné, qui se trouva ainsi momentanément privé de l'usage de la parole.

« J'étais jeune, monsieur; sans expérience, monsieur. A force d'entendre dire qu'il suffisait d'arriver à Paris en sabots pour y rouler bientôt voiture, je suis venu à Paris en sabots, et j'ai reconnu bien vite que j'y mourrais en savates. Qu'est-ce que vous croyez qu'on gagne à ouvrir les portières des fiacres à la porte des théâtres? à vendre des chaînes de sûreté et des canifs à vingt-cinq lames? à ramasser les bouts de cigares? J'en étais là; oui, monsieur, j'en étais là. Qui est-ce qui m'a tendu la perche? Combaleuf. Il y a des gens — levez un peu la tête — qui vous disent à cela: Il a de drôles de favoris votre ami Combaleuf! C'est bien possible, mais il paraît que ça ne l'empêche pas de tendre la perche aux gens qui se noient. Voilà ce que je réponds, moi! » et il fit entendre une sorte de ronflement belliqueux à l'adresse de ceux qui glosaient sur les favoris de Combaleuf.

Cette verve méridionale amusait le sous-chef, et cette chaleur de cœur lui faisait plaisir.

Le toréador s'en aperçut et il repartit de plus belle, tout en coiffant son abonné: « Qui est-ce qui m'a révélé ma vocation? Ce n'est pas Combaleuf, non, c'est le chat!

— Quel chat? demanda l'abonné surpris.

— Oh! ce n'est qu'une manière de parler: c'est pour dire que... Hum! ça se déplume joliment sur le dessus, et penser qu'il n'y a pas moyen d'empêcher cela. Monsieur va se trouver chauve un de ces quatre matins... C'est pour dire que Combaleuf m'a placé, par l'entremise d'un cousin de sa femme, chez un parfumeur en gros. Et je vous prie de croire qu'il en a fait des courses, et qu'il en a perdu des demi-journées. Ah! il a de drôles de favoris! vraiment! — Mais voyez donc comme ces cheveux-là s'en vont. On pourrait essayer de l'eau de Lob, quoique à vrai dire..... » Il acheva sa pensée par une moue dédaigneuse et reprit le fil de son premier discours. « Je clouais des caisses, j'emballais des fioles et des petits pots, sans songer à rien. Un jour, on m'envoie porter des papiers à un monsieur, à sa maison de cam-

pagne. Un palais! Ça me tourne la tête et je me dis : Alfanègre, tu seras parfumeur en gros. — Sans capital pour commencer? — Tu gagneras ce capital. — Comment? — Le rasoir à la main!... Combaleuf se remet en campagne et me déniche une bonne place; j'apprends le métier, il m'aide à m'établir. — C'est bien plus gris de ce côté-là que de l'autre. — Il m'aide donc à m'établir, et ce n'est pas sa faute si les gens ne veulent pas venir dans ma bicoque. Il me prend quelquefois des doutes, le soir, quand je suis tout seul avec mon accordéon, et je ne sais plus si j'ai suivi le bon chemin. Il y a des jours où je me demande si Alfanègre est bien un nom de coiffeur et de parfumeur en gros. Est-ce que Monsieur ne trouverait pas comme moi que cela a plutôt l'air d'un nom de marchand de parapluies? Combaleuf me rassure; il me dit que le nom ne fait rien à la chose; que le tout est de faire bien ce qu'on fait, de tomber sur une bonne chance et de savoir en profiter.

— Votre ami est un homme de sens, dit le sous-chef pendant que le toréador le débarrassait de son peignoir; il s'agit de savoir si c'est un bon tailleur.

— Demandez-moi plutôt si je suis un bon coiffeur! s'écria le toréador avec véhémence, et il faisait voltiger le peignoir, comme pour exciter la fureur d'un taureau invisible. Seulement, vous savez, reprit-il d'un ton confidentiel, pas de capital! Il a de la famille, les patrons l'exploitent et le forcent à vivre au cinquième. Il a du talent, Combaleuf; mais comment voulez-vous que les clients aillent le dénicher si haut?

— Eh bien, pourriez-vous le prier de descendre jusqu'ici, demain matin?

— Tout de suite, monsieur Clodion, tout de suite!

— Il n'y a point péril en la demeure, dit le sous-chef en souriant; amenez-le-moi demain, je veux le mettre à l'essai sur votre recommandation.

— Sur ma recommandation! balbutia le toréador en rougissant de plaisir. Voilà donc la première fois que je lui serai bon à quelque chose. Quand nous sommes de bonne humeur, nous disons : « Combaleuf, Alfanègre et Cie », assurance mutuelle contre la dèche.

— La quoi? demanda M. Clodion tout surpris.

— La dèche, répéta Alfanègre; la misère, si vous aimez mieux. Jusqu'ici, c'est toujours moi qui ai reçu, voilà la première fois que je puis rendre. Et c'est à vous, monsieur Clodion, que je devrai ce plaisir-là!

— Voilà, dit le sous-chef, l'affaire de M. Combaleuf réglée. Voulez-vous que nous parlions maintenant de la vôtre?

— Laquelle?

Il se mit à badigeonner le visage.... (Page 212, col. 2)

— Vous craignez un nouveau concurrent. Si vous preniez la place de l'ancien?

— Pas de capital, monsieur Clodion, pas de capital et pas de crédit. » En disant cela, il avança la lèvre inférieure et se mit à replier le peignoir.

« Pourquoi ne vous adressez-vous pas à M. Combaleuf?

— Pas en fonds! et puis, il a maintenant de la famille.

— Eh bien, pourquoi ne vous adressez-vous pas à moi? »

Le toréador fit trois pas en arrière et serra le peignoir contre sa poitrine, comme si c'eût été un enfant. « Mais, monsieur Clodion, dit-il en balbutiant, il y a des choses qu'on ne doit pas se permettre; je n'aurais pas cru...

— Il faut croire, voilà tout. J'ai pris hier des renseignements. L'affaire peut s'arranger. Si vous voulez que je sois votre banquier, j'avancerai la somme nécessaire, vous me la rembourserez petit à petit.

— Je vous ferai des billets.

— Pas de billets. Je vous connais, votre parole me suffit. Oui, oui! c'est bon, ne parlons plus de cela; à demain, et n'oubliez pas de m'amener M. Combaleuf. »

Combaleuf devint le tailleur ordinaire de M. le sous-chef, et le nom d'Alfanègre brilla sur l'enseigne où avait brillé celui de son rival.

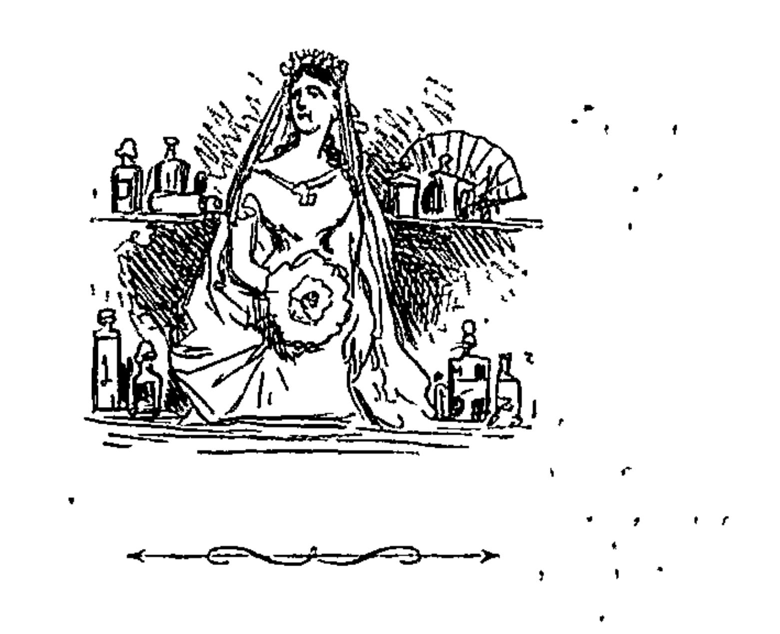
Combaleuf, en sa qualité de tailleur de M. Clodian, lui coupait et lui taillait des habits neufs, ce qui donne un nouveau démenti à la légende, laquelle prétendait que son costume n'avait jamais été neuf et ne serait jamais usé. De même que les Grecs mettaient sur le compte d'Hercule les exploits d'une demi-douzaine de redresseurs de torts et de tueurs de monstres, de même MM. les subalternes mettaient sur le compte d'un seul costume les services de toute une série de redingotes, de pardessus et de pantalons. Les habits qu'il recevait des mains de Combaleuf, M. Placide les quittait quand ils avaient perdu leur première fraîcheur. Solides encore et d'une apparence fort décente, ils passaient aux mains de Mme Clodion qui connaissait beaucoup de pauvres honteux. Non-seulement ils vieillissaient, mais ils vieillissaient en faisant des heureux, ce qui est encore la meilleure manière de vieillir, soit pour un habit, soit pour un homme.

Installé dans une boutique décente, tenu par l'engagement d'honneur qu'il avait pris envers son abonné, Alfanègre devint un tout autre homme. Non-seulement il cessa de guetter les occasions de s'offrir des petits dîners fins, non-seulement il ne pendit pas la crémaillère pour célébrer son installation, mais encore il fit disparaître de son arrière-boutique un certain bocal sur l'étiquette duquel on lisait: *Lotion ambrée.* L'étiquette mentait effrontément, car quand on ôtait la capsule du bocal et qu'on retirait le bouchon, il se répandait dans la caisse d'emballage une forte odeur de mauvaise eau-de-vie.

C'est dans ce bocal que le toréador puisait des forces quand la mélancolie le prenait vers le crépuscule. Aussi parfois, vers le soir, sortait-il de son arrière-boutique les yeux clignotants, la parole embarrassée; c'est dans ces occasions qu'il tenait des propos incohérents sur le manque de capital et sur la ladrerie des rois maures. Il avait alors des audaces de rasoir qui mettaient en fuite les charbonniers les plus stoïques et les débardeurs les plus téméraires.

« On voit que les affaires vont bien! » se dirent les gens du quartier, le jour où ils virent apparaître dans sa vitrine une dame de cire en grandissime toilette de bal, toute une cargaison d'eaux philocomes, de cosmétiques brevetés, de pots de pommade enrichis d'étiquettes blasonnées, avec des peignes en ivoire, en buffle et en écaille.

A suivre. J. GIRARDIN.



LES INDIENS PEAUX-ROUGES

La guerre d'extermination que les Américains des États-Unis ont déclarée aux Indiens Peaux-Rouges, qui ne veulent pas se soumettre, se continue toujours avec des alternatives de succès et de revers.

Nous avons raconté ici même [1] un des plus dramatiques épisodes de cette lutte, la guerre des Modocs. Aujourd'hui, ce sont les Indiens, ainsi que nous l'apprennent les journaux d'outre-Atlantique, qui ont remporté une grande victoire sur les troupes américaines. Une colonne de trois cents hommes des troupes fédérales commandée par le colonel Cutler a été surprise par les Sioux et massacrée.

Cet événement va rallumer l'ardeur des Américains, et la guerre, un moment presque interrompue, va reprendre de part et d'autre avec la même fureur. Peut-être le jour n'est-il pas loin où la puissante nation des Sioux et ses confédérés, les Cris, les Pieds-Noirs, succomberont enfin sous les efforts de la grande République.

Les amis du pittoresque, ceux qu'ont charmés les héros de Fenimore Cooper et de Mayne Reid, verront disparaître avec regret les poétiques enfants des

1. Voy. vol. II, page 86.

Prairies. Mais ceux qui connaissent les Peaux-Rouges, qui les ont approchés, qui ont vécu au milieu d'eux, ne les reconnaissent pas dignes de tant de sympathie. On peut en juger par le tableau suivant, emprunté à un journal canadien-français du Manitoba.



Indiens Peaux-Rouges de la tribu des Paunies.

« Les Indiens Peaux-Rouges des Prairies aiment la guerre, c'est-à-dire, en réalité, le massacre de leurs ennemis avec le moins de dangers possible. Passionnés pour une chevelure enlevée, pour les flots de sang répandu, ils ne reculent devant aucune lâcheté pour surprendre un ennemi désarmé ou qui n'est pas sur ses gardes. Ils n'ont de pitié ni pour la vieillesse ni pour l'enfance. En revenant d'une expédition nocturne, ils croient avoir fait un grand acte de bravoure lorsqu'ils apportent triomphalement la chevelure d'une vieille femme surprise à l'écart. Bien souvent, pour venger un parent ou un ami tué, ils assouvissent leur fureur sur le corps

d'un prisonnier ou d'un guerrier blessé par les actes les plus révoltants. Si nous racontions leurs guerres, on verrait que nous n'exagérons rien, bien au contraire.

» Nous n'avons garde de prétendre que les sauvages des Prairies sont braves. Ils sont poltrons pour peu que l'ennemi résiste. Ils mettent tout en jeu, en fait de tours, de ruses, de lâchetés, mais c'est là tout leur courage. Sans cesse sur le qui-vive à cause des tribus ennemies qui les avoisinent, ils ont contracté l'habitude d'être toujours en éveil; ajoutons à cela les fausses-alarmes, qui très-souvent mettent tout un camp en émoi.

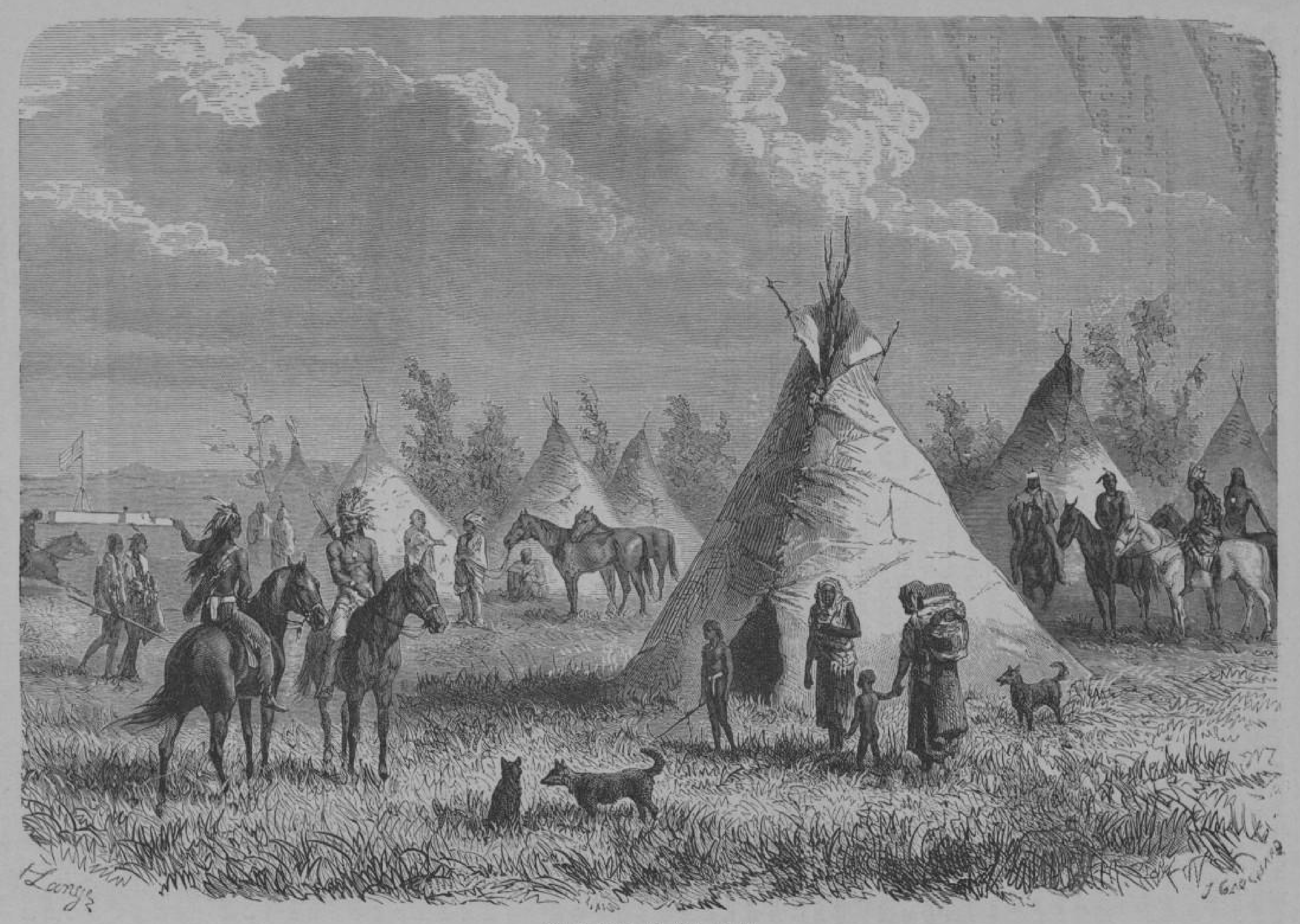
» L'Indien des Prairies ne peut supporter la moindre entrave à sa liberté. Il a été élevé suivant tous ses caprices. Impossible dès lors de le contraindre sans l'abattre et sans lui enlever le peu d'énergie qu'il conservait. Il n'y a que les préceptes de la religion qui le contraignent, et qu'il accepte volontiers à cause du grand respect qu'il a pour le *Maître de la vie*. Accoutumé à camper et à *décamper* sur le bord des lacs et des rivières, dans la forêt ou dans le grand désert de la plaine, il est heureux et fier d'être libre de planter sa loge là où bon lui semble. Toute la terre lui appartient. Il ne peut comprendre que l'animal qu'il aura atteint le premier de la balle de son fusil ou de la flèche de son arc, puisse être la propriété d'un autre. Demeurer longtemps campé à la même place est un tourment pour sa nature vagabonde; il jouit quand il plie sa tente le matin, pour aller le soir la fixer sur un nouveau site. Un jour, un des fiers Pieds-Noirs me faisait cette remarque: « Que » les blancs sont étranges! Que de peine ils se don- » nent pour se bâtir des maisons de pierre ou de » bois, s'y renfermer comme dans un tombeau, et » cela seulement pour quelques hivers, puisqu'on » meurt si tôt! Pour nous, nous n'aimons pas cette » façon, et je préfère la liberté d'aller où il me plaît, » avec ma femme et mes enfants : je pars, je fais » halte, et en quelques instants la maison de peau » est prête à nous recevoir. »

» Ces sauvages possèdent une grande sagacité naturelle et une présence d'esprit qu'on serait loin de leur supposer. Ils le prouvent souvent par leurs réponses fines et très à propos. Certains hommes civilisés, qui quelquefois ont voulu abuser de leur simplicité apparente, ont payé cher leur insolence par les remarques du pauvre enfant de la nature, qui, lui aussi, a un esprit pour comprendre et un cœur pour être blessé, quand on lui montre du mépris. Gardons-nous surtout d'oublier leur habileté à reconnaître les lieux où ils n'ont pas passé depuis des années, leur adresse à se conduire à travers les bois ou les grandes mers des prairies, la nuit comme le jour. Ils ne s'égarent presque jamais; leur « flair », si l'on peut ainsi dire, est tout à fait prodigieux. D'un seul regard, ils se guident avec plus d'assurance que l'homme civilisé avec sa boussole. C'est que leur mémoire est en général extraordinairement fidèle. Ils se rappellent longtemps les plus petits détails d'un fait. Leur raisonnement est plein de sel et d'à-propos. Ils savent très-bien se servir de l'ironie contre ceux qui voudraient les faire passer pour des imbéciles. Ils racontent admirablement bien et savent mêler à leurs discours une poésie qui allume la curiosité de l'auditeur. Leur talent oratoire est extrêmement remarquable. Leurs harangues sont des plus persuasives. Elles perdent naturellement une partie de leur beauté en passant dans une autre langue.

» L'art médical n'existe pas chez eux, leurs docteurs sont des charlatans; ils connaissent pourtant l'usage de quelques herbes bienfaisantes; souvent nous avons été surpris de les voir revenir de certaines maladies, blessures ou plaies, qui paraissaient mortelles, sans autres remèdes que leur forte constitution, leur habitude de souffrir et leur patience. Au milieu de ses plus grandes douleurs, il est très-rare d'entendre un sauvage se plaindre. Jamais il ne dira qu'il souffre beaucoup. Pour un Européen, le meilleur moyen d'acquérir la confiance des Indiens, c'est de leur donner un calmant quand ils sont malades. Ils sont passionnés pour leurs usages. Aussi est-ce une chose difficile que de les amener à des coutumes plus avantageuses que les leurs. Ils vous disent : « Ainsi faisaient nos pères, et pourquoi faire autre- » ment? »

« C'est, dit de son côté M. Simonin, une singulière race que celle des Peaux-Rouges, à laquelle la nature a si généreusement départi le plus beau sol qui existe au monde, sol de riches alluvions, épais et plat, bien arrosé; et cependant cette race n'est pas encore sortie de l'étape primitive qu'a dû partout parcourir l'humanité au début de son évolution, celle de peuple chasseur, nomade, celle de l'âge de pierre! Les Indiens, si les blancs ne leur avaient pas apporté le fer, auraient encore des armes de silex, comme l'homme antédiluvien, qui s'abritait dans des cavernes, et fut en Europe contemporain du mammouth. Les Indiens fuient le travail, hors la chasse et la guerre; chez eux la femme fait toute la besogne. Quel contraste avec la race qui les entoure, si travailleuse, si occupée, et où l'on a pour la femme un si profond respect! Cette race les enserre, les enveloppe entièrement aujourd'hui, et c'en est fait des Peaux-Rouges s'ils ne consentent à rentrer dans les réserves que leur a assignées le gouvernement des États-Unis.

» Et encore, dans ces réserves, l'industrie et les arts naîtront-ils? On sait combien la race rouge est mal douée pour la musique et pour le chant. Chez elle les beaux-arts sont restés dans l'enfance. L'écriture, si ce n'est une grossière représentation *pictographique*, est complétement inconnue. On sait à peine, avec des perles, tracer quelques dessins sur des peaux. Sans doute ces dessins sont souvent heureusement groupés et les couleurs s'y lient dans une certaine harmonie; mais c'est tout. L'industrie, à



Village Sioux. (P. 218, col. 2.)

part une grossière préparation des viandes et le tannage des peaux et des fourrures, est également tout à fait nulle. L'Indien est moins avancé que le nègre africain, qui sait au moins tisser et teindre les étoffes. Les Navajoes sont les seuls Peaux-Rouges qui fabriquent quelques couvertures avec la laine. »

On peut estimer à cent mille environ les Indiens libres des Prairies disséminés entre le Missouri et les montagnes Rocheuses. Le nombre de tous les Indiens de l'Amérique du Nord, de l'Atlantique au Pacifique, est estimé à quatre cent mille. Mais ces évaluations ne sont qu'approximatives; les statistiques, les recensements exacts manquent complétement. Les Indiens eux-mêmes ne donnent jamais que leur nombre de tentes ou *loges*, mais une loge contient un nombre d'individus différent, suivant les tribus et parfois dans la même tribu : de là l'impossibilité des calculs mathématiquement exacts.

Dans le nord des Prairies se fait surtout remarquer la grande famille des Sioux, qui sont au nombre de trente-cinq mille. Les Corbeaux, les Gros-Ventres, les Pieds-Noirs, etc., qui occupent les territoires d'Idaho et de Montana, offrent ensemble un chiffre de population inférieur à celui des Sioux : peut-être vingt mille. Dans le centre et le sud, les Paunies, les Arrapahoes, les Chayennes, les Yutes, les Kayoways, les Comanches, les Apaches, etc., dépassent certainement tous ensemble le chiffre de quarante mille. Les territoires de Nebraska, Kansas, Colorado, Texas, Nouveau-Mexique sont ceux que ces bandes parcourent. Les Paunies sont cantonnés dans le Nebraska, au voisinage du chemin de fer du Pacifique, et les Yutes dans les *parcs* du Colorado.

Un régime absolument démocratique et une sorte de communauté règlent toutes les relations des membres d'une même tribu. Les chefs sont nommés à l'élection et pour un temps; ils sont cependant quelquefois héréditaires. Le plus courageux, celui qui a pris le plus de *scalps* à la guerre ou qui a tué le plus de bisons, celui qui a fait quelque action d'éclat, celui qui parle avec une grande éloquence, tous ceux-là ont des droits pour être nommés chefs. Tant qu'un chef se conduit bien, il reste en place; pour peu qu'il démérite, un autre chef est nommé. Les chefs mènent les bandes à la guerre et sont consultés dans les occasions difficiles; les vieillards le sont également. Les lieutenants des chefs sont les *braves*, et commandent en second à la guerre.

Toutes ces tribus chassent et font la guerre de même façon, à cheval, avec la lance, l'arc et les flèches, à défaut de revolvers et de carabines. Pour se défendre des coups de l'ennemi, elles ont le bouclier. Elles vivent uniquement de bison et se recouvrent de sa peau. Elles scalpent leur ennemi mort et se parent de sa chevelure. Elles pillent et dévastent ses propriétés, elles emmènent captifs les femmes et les enfants, et souvent elles soumettent à d'affreuses tortures, avant de le faire mourir, le vaincu, surtout le blanc, qui tombe vivant entre leurs mains.

Les langues de toutes les tribus sont différentes; mais peut-être qu'un linguiste y reconnaîtrait des racines communes, comme on en a trouvé de nos jours entre les langues européennes et celles de l'Inde. Pour se comprendre entre elles, les tribus ont adopté, d'un commun accord, un langage par signes et par gestes qui se rapproche beaucoup de celui des sourds-muets. Par ce moyen, tous les Indiens s'entendent, et un Yute, par exemple, peut causer sans peine pendant plusieurs heures avec un Sioux, celui-ci avec un Arrapaho.

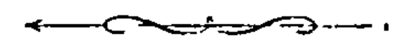
La nation des Sioux, qui vient de lever de nouveau l'étendard de la révolte contre la république des Etats-Unis, est la plus importante tribu indienne de l'Amérique du Nord. Elle compte plus de quinze mille guerriers. C'est aussi une des plus hostiles à toute idée de civilisation et celle qui a conservé avec le plus de pureté les mœurs anciennes.

Relégués par les empiétements incessants des blancs dans les prairies du Far-West, les Sioux y habitent des villages ou camps permanents. Le village sioux comprend une centaine de huttes ou *loges*, ce que l'on est convenu d'appeler aussi *wigwam*. On calcule que chaque hutte peut recevoir à peu près cinq ou six individus.

La hutte indienne est composée d'un certain nombre de perches effilées, que l'on dispose d'abord à terre autour d'un centre commun, comme les rayons d'un même cercle, et que l'on élève ensuite en les tenant inclinées; de cette façon, toutes les perches s'enchevêtrent les unes dans les autres et se soutiennent mutuellement au sommet, où elles sont d'ailleurs liées par une corde. L'autre extrémité, qui s'écarte au contraire de sa voisine, touche le sol. Le pourtour conique de la hutte est recouvert de peaux de bison ou de pièces de toiles cousues. Le sommet reste ouvert. Sur les côtés, une entrée basse, étroite, où l'on ne peut passer qu'en rampant, forme la porte. Une peau de castor ou une pièce de toile, retenue par un clou, une charnière, ou cousue dans le haut, se rabat sur cette ouverture et la tient d'habitude fermée. Au centre de la hutte est du feu toujours allumé, et sur ce feu ou alentour sont les marmites et les chaudrons pour les repas. L'ouverture supérieure permet seule à la fumée de sortir et à la lumière d'entrer; c'est-à-dire que le séjour de la loge est intolérable à ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Au centre du village est dressée une tente plus vaste que les autres et appelée la Grande-Médecine. C'est là le temple, le lieu où se tiennent les devins, qui guérissent les malades, fabriquent les amulettes pour la chasse, prédisent les changements de temps et exercent tous les rites grossiers qui tiennent lieu de religion aux Peaux-Rouges.

Et. Leroux.



LA PETITE DUCHESSE[1]

XVII

Le cousin.

Alberte ayant rêvé toute la nuit d'un affreux petit vieux, vêtu d'un grand paletot marron, coiffé d'un bonnet de fourrure, qui remuait de l'or avec une grande pelle et qui voulait absolument lui en faire manger, se réveilla tout à fait mal disposée pour ses petits voisins. Elle se mit tout en s'habillant à se remémorer ce que leurs habitudes avaient de choquant. Luna mange toujours, marmottait-elle ; David est quelquefois dur jusqu'à la méchanceté, et quelle avarice! Je n'irai pas les voir aujourd'hui.

Elle ne conclut pas ce qu'elle aurait dû conclure, à savoir : qu'ils étaient ainsi dès le premier jour, et que c'était à elle, petite fille élevée chrétiennement, à leur donner l'exemple, tandis qu'elle se laissait aller à cette vie oisive et décousue qui avait toujours été la leur.



Il voulait absolument lui en faire manger. (Page 219, col. 1.)

Ce matin-là, elle ne parut pas dans le jardin. Elle aperçut très-bien de sa chambre la petite tête crépue de David, qui émergeait du mur ; mais elle demeura invisible et Luna elle-même vint inutilement montrer sous le lierre ses beaux yeux et sa bouche souriante. Alberte écrivit, dessina et, après le déjeuner de midi, se fit conduire par Morin chez M. de Châteaugrand. Elle montait pensive le grand escalier de la première terrasse, lorsqu'elle se trouva tout à coup en face d'un jeune homme qui descendait. Il la salua respectueusement et passa. Alberte s'arrêta un instant tout interdite. Elle se rappela soudain que, ce jour-là, Jean de Châteaugrand avait dû arriver avec sa mère. Était-ce bien Jean de Châteaugrand? L'adolescent dont elle avait gardé le souvenir, et ce grand jeune homme aux moustaches blondes, aux grands yeux profonds, pouvaient-ils bien être la même personne? Puis on le disait si malade : ce ne pouvait être lui. Elle gagna rapidement la maison et, dans le vestibule, trouva la baronne de Châteaugrand et une dame mince et blonde qu'elle reconnut sur-le-champ, car elle s'avança vers elle et lui présenta son front à baiser.

« Ma chère Thérèse, c'est Alberte, Alberte de la Rochefaucon, dit la baronne en riant.

— Est-ce possible? répondit la comtesse de Châteaugrand en enserrant la petite fille dans ses bras.

— Cette enfant-là a une santé de fer, Thérèse, dit la baronne.

— C'est un grand bonheur, et il se fait rare, dit Mme de Châteaugrand dont les mains fines caressaient les cheveux de la jeune fille. Ah! Jean et Roger seront bien étonnés en te revoyant. Dis-moi, n'as-tu pas rencontré Jean tout à l'heure?

— J'ai rencontré un grand monsieur qui m'a saluée.

— C'est lui, tu ne l'as pas reconnu?

— Non, ma tante. »

Elle regarda timidement Mme de Châteaugrand et ajouta :

« Il est devenu si grand, et il n'a pas l'air malade du tout. »

Mme Thérèse l'embrassa et Alberte vit que ses yeux se remplissaient de larmes.

« Thérèse, voulez-vous venir nous voir poser? » dit la baronne vivement.

Alberte suivit les deux dames à l'atelier. M. de Châteaugrand, dans un accès de colère, venait de jeter son bonnet à la tête de Duval.

« Marie Caroline, je vous ai recommandé de ne pas quitter l'atelier quand Duval pose, dit-il à sa femme ; il ne fait que des sottises. Croiriez-vous qu'après avoir gâté toutes mes poses, il s'est imaginé de prendre le pistolet par le canon.

— C'était pour assommer l'Arabe, dit le cuisinier ; M. le baron m'avait dit de le tuer.

— A bout portant, nigaud! pas à coups de crosse! Donne-moi mon bonnet, tire ta barbe et va-t'en, je vais peindre les femmes. »

Duval arracha la superbe barbe noire qui devait lui donner quelque ressemblance avec un farouche turco, prit le bonnet tombé sur un mannequin et vint le rapporter à son maître, qui le remercia et ajouta :

« Mon garçon, va-t'en faire des armes avec tes broches et tes lardoirs : il n'y aura jamais en toi l'étoffe d'un soldat, même en peinture. »

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124, 139, 152, 171, 188 et 202.

Cela dit, le baron se recoiffa et assista tout souriant à la toilette de sa femme et d'Alberte, à laquelle présida Mme Thérèse.

« Aujourd'hui vous êtes admirablement posées, dit-il ; Alberte a une jolie expression et ne rit pas comme une petite folle. Allons, soyez bien sages. »

Il se mit à peindre avec ardeur, et Alberte suivit son conseil : elle fut bien sage. Elle avait devant elle Mme Therèse, qui s'était placée un peu à l'écart pour travailler à l'aiguille, et rien que de regarder ce visage pâle et triste lui ôtait jusqu'à l'envie de sourire.

La séance de pose se passa très-paisiblement, et quand elle finit, Alberte fut chaudement complimentée par le baron.

« Maintenant que Jean est ici, lui dit-il, j'espère que tu nous viendras plus souvent. Jean est un bon garçon, qu'il faut distraire un peu.

— Je reviendrai demain, » dit Alberte.

Et sur cette promesse elle partit. Elle connaissait désormais si bien les êtres, qu'elle allait et venait toute seule. Comme elle bondissait sur les dernières marches du grand escalier qui débouchait près de la porte cochère, elle entendit une respiration essoufflée et une petite toux sèche. Elle se détourna, et aperçut assis sur un banc le jeune homme blond qu'elle avait déjà rencontré. Il épongeait avec son mouchoir la sueur qui perlait à son front. Quand ses yeux rencontrèrent ceux d'Alberte, il quitta sa pose accablée et se leva. Alberte fit un pas en avant, puis se détournant tout à coup, elle marcha vers lui.



Comme te voilà grande.... (Page 220, col. 2.)

Il la salua avec une aisance pleine de grâce.

« Jean, mais c'est moi, » dit-elle.

Il sourit doucement.

« Je n'osais croire mes yeux, dit-il, mais c'est bien votre voix, ma cousine Alberte. »

Et il pressa affectueusement dans sa main moite et brûlante la main qu'Alberte lui tendait.

« Vous avez vu ma mère? demanda-t-il.

— Oui.

— Comme vous avez grandi!

— Et vous donc?

— Vous ne jouez plus à la poupée?

— Quelquefois.

— Alors mes filleules sont encore de ce monde.

— Je pourrais vous présenter mon gros poupard qui s'appelait Jean comme vous.

— Et pour lequel il y avait eu un si beau baptême, je m'en souviens très-bien. Vous êtes encore chez votre tante de la Rochefaucon, je crois.

— Oui ; vous viendrez voir votre filleul, Jean?

— Peut-être, bien que je ne fasse plus de visites.

— Vous êtes encore malade?

— Oh! je vais beaucoup mieux. Au revoir, Alberte.

— Au revoir, Jean, à demain; je reviendrai poser demain. »

Ils se séparèrent. Jean commença l'ascension de

l'escalier et Alberte retourna à la villa. En traversant la seconde terrasse, elle s'entendit appeler. Luna, debout sur le mur, lui faisait de grands signes d'appel. Alberte, tout occupée de la rencontre qu'elle venait de faire, pensa qu'il serait agréable de parler de son cousin Jean, et se dirigea de ce côté, mais sans empressement.

« Alberte, dit Luna, pourquoi n'êtes-vous pas venue aujourd'hui? Êtes-vous fâchée?

— Un peu, répondit majestueusement Alberte.

— David le disait bien. Ma petite Alberte, il ne faut pas vous fâcher avec nous. Savez-vous ce que m'a dit David?

— Non.

— Il m'a dit de vous confier qu'il ne cravacherait plus Boulboul.

— Il fera bien. Je n'ai jamais vu d'enfant aussi cruel que David.

— C'est qu'il a été élevé dans l'Inde et qu'il a vu faire comme cela; mais il ne le fera plus jamais devant vous. Nous irons demain à Lérins, viendrez-vous?

— Mais cela ne m'est pas possible, » répondit majestueusement Alberte.

Et voyant l'air peiné de Luna, elle daigna lui raconter l'arrivée de sa tante et de son cousin, puis la nécessité où elle se trouvait de continuer les poses.

« Mon oncle et ma tante doivent faire visite à M. et Mme de Châteaugrand, demain, dit Luna, nous demanderons à les accompagner. M. le baron aime beaucoup David.

— Venez, dit Alberte, comme cela nous nous verrons. »

Cela arrangé, Alberte embrassa Luna en signe de réconciliation et regagna la villa.

La duchesse avait des visites ; elle dut attendre l'heure du dîner pour lui raconter son entrevue avec Jean et sa mère.

« Enfin, comment l'as-tu trouvé, ce pauvre Jean? demanda la duchesse, qui traitait parfois Alberte comme un enfant de six ans, et qui parfois oubliait absolument qu'elle n'en avait pas quatorze.

— Très-bien, répondit gaîment Alberte; il n'a pas l'air malade du tout. Si vous voyiez comme il est grand et comme il a de belles couleurs. Il avait les joues si roses quand je lui ai parlé, si roses que j'ai pensé au fard de Mme Louzéma. Oh! je ne suis plus triste du tout depuis que je l'ai vu.

— Et sa mère?

— Oh! elle, elle est malade, dit Alberte d'un petit air docte. Elle est pâle et il y a sous ses yeux un grand creux où je mettrais bien mon doigt.

— Le baron le disait bien, remarqua Mme de la Rochefaucon : c'est la mère qui est surtout malade. Il y a des gens que l'inquiétude tue. »

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

L'ENFANT NOUVEAU-NÉ

VIEUX CONTE BRETON

C'était dans l'ancien temps; il y avait des bons et des méchants rois, des femmes douces et aimables, comme des femmes colères et acariâtres. Le roi de Vannes était un roi très-bon, et il avait une fille qu'on appelait Tryphina : elle était bonne et douce comme le lait qui coule mousseux des mamelles de la vache; nul ne l'avait jamais vue se fâcher ni s'aigrir, et les plus méchants devenaient meilleurs en s'approchant d'elle. Le roi n'aimait rien au monde tant que sa fille Tryphina.

Par malheur, la princesse était aussi belle que bonne, et la réputation de sa beauté était allée jusqu'au bout du monde. Elle avait seize ans lorsque le roi son père reçut une ambassade du comte de Cornouailles. « Donne-moi ta fille en mariage, disait Commore, et bien que je sois seigneur du pays où pousse le blé noir, ta fille ne manquera ni de pain blanc ni de viande; elle sera riche et heureuse. »

Le roi de Vannes n'était pas aussi assuré du bonheur que de la richesse promise à sa fille; il savait que le comte était un grand seigneur, dont les coffres étaient remplis d'or et les terres de bestiaux ; mais il savait aussi qu'il était dur envers ses sujets : il avait vingt ans de plus que la petite Tryphina, et les quatre femmes qu'il avait déjà épousées étaient mortes sans laisser d'enfants et sans qu'on pût savoir ce qu'elles étaient devenues. Tryphina pleurait, elle était effrayée; son père dit aux envoyés du comte: « Ma fille est trop jeune pour se marier encore ; remerciez votre maître de la faveur qu'il nous a faite de songer à notre alliance; Tryphina reste auprès de moi. »

Les ambassadeurs se retirèrent bien tristes : ils savaient la colère qu'éprouverait le seigneur en apprenant ce refus. En effet, à peine avaient-ils paru en sa présence, à peine avaient-ils expliqué pourquoi ils revenaient sans la princesse, que la redoutable épée de Commore sortait du fourreau, et les trois envoyés gisaient sans vie à ses pieds. Puis Commore fit dire au roi du pays blanc : « Prépare tes armes et tes soldats pour te battre avec moi et toute ma puissance, si tu ne veux pas me donner en mariage ta fille Tryphina. »

Le roi de Vannes avait du courage, et les paroles hautaines de Commore n'accroissaient pas son désir de lui confier sa fille chérie, sa Tryphina, que personne n'avait jamais brusquée depuis sa naissance. Il appela ses sujets aux armes, et de toutes parts les gens du pays de Vannes se préparèrent au combat. Ils ne se faisaient pas prier comme ceux du Cornouailles, qui ne marchaient que par crainte de leur seigneur ; chacun connaissait Tryphina dans le royaume de son père et tous les hommes étaient

prêts à donner leur vie pour elle. Les femmes pleuraient dans leurs maisons.

Déjà les soldats de Commore se mettaient en marche, lorsqu'un saint moine qui avait prêché bien des fois dans le pays noir comme dans le pays blanc, vint trouver Tryphina dans le château de son père. « Comment! lui dit-il, une chrétienne baptisée va laisser les hommes de deux pays se tuer pour elle, mourir peut-être en péché mortel et s'en aller tout droit au feu éternel? Si Commore est méchant et dur, qu'importe le bonheur d'une femme pendant quelques années en comparaison du salut de tant de chrétiens? »

La pauvre petite Tryphina tremblait sous les paroles sévères du prêtre; elle avait si grand'peur de Commore qu'elle pâlissait rien qu'en entendant prononcer son nom. Saint Veltas reprit : « Voilà une bague blanche comme le lait; si vous épousez le comte de Cornouailles, et qu'il vous arrive jamais d'être en danger de mort, elle deviendra aussitôt noire comme le fer; envoyez-la alors au roi votre père et il viendra vous délivrer. C'est votre sort d'épouser Commore; il ne sert de rien de se débattre contre les volontés de la Trinité. »

Tryphina n'osait rien dire, elle regardait la bague d'argent qui brillait à son doigt et qui devait l'avertir des malheurs inconnus qui la faisaient frémir d'avance ; elle plia les genoux devant le saint moine. Il accepta cette soumission muette. « Que le grand Dieu du ciel et son saint fils Jésus-Christ vous bénissent, dit-il, et qu'ils vous reçoivent en paradis! » Saint Veltas partit aussitôt pour arrêter les soldats de Commore. Le père de Tryphina résista quelque temps à la résolution de sa fille; mais la pauvre enfant avait fait vœu à Notre-Dame de s'offrir en martyre pour éviter le massacre des chrétiens baptisés, et le roi de Vannes, qui se savait moins puissant que son ennemi, consentit à sacrifier sa fille pour sauver son peuple. C'est un triste métier que d'être princesse.

Commore arriva tout joyeux dans le pays de Vannes; la satisfaction qu'il éprouvait d'avoir obtenu l'objet de ses désirs, la beauté de Tryphina, les richesses déployées dans le festin, les nombreux serviteurs qui entouraient le prince, tout cela avait adouci l'humeur farouche du comte de Cornouailles. Bien qu'il eût déjà vu trente-cinq fois pousser et tomber les feuilles, il était encore beau et frais de visage; il était grand et si fort qu'il enlevait un bœuf par les cornes; ses yeux n'étaient pas bienveillants et calmes comme ceux du roi du pays blanc, ils brillaient au contraire d'un feu sombre; mais le père de Tryphina avait conçu une si mauvaise idée de son futur gendre, qu'il fut content de le voir si bien fait et de si joyeuse humeur. Après les fêtes du mariage, quand on eut tué cent bœufs et trois cents moutons, et que le royaume tout entier eut bu et mangé pendant trois jours, Commore emmena sa jeune femme, que saint Veltas bénit encore une fois avant son départ. « Le paradis de Dieu vous attend quand vous aurez un peu souffert, » dit-il à l'épousée. Tryphina frémit, mais elle leva les yeux vers le ciel; elle avait fait son sacrifice.

Pendant plusieurs mois, la nouvelle comtesse se demanda bien des fois pourquoi Commore avait passé naguère pour un prince cruel; il était bon pour elle, et comme il avait beaucoup d'esprit, il trouvait moyen d'amuser sa jeune femme dans le pays du blé noir, si bien qu'elle regrettait à peine le royaume blanc. Chaque jour un nouveau plaisir attendait la maîtresse du lieu, chaque jour de nouveaux présents attestaient l'amour de son mari ; elle avait perdu l'habitude de regarder sa bague, qu'elle consultait naguère à chaque instant. « Quel danger pourrait me menacer auprès de Commore? » disait-elle, oubliant que c'était Commore qu'elle avait craint naguère.

Les gens du pays noir ne reconnaissaient plus leur seigneur. « Il est malade ou ensorcelé, disaient ses proches serviteurs, car il n'aime plus le sang. » Lorsqu'il s'irritait contre un coupable et que ses yeux lançaient des éclairs, un mot de la comtesse suffisait pour apaiser sa colère et pour obtenir l'adoucissement de la peine. Dans toutes les églises, dans tous les monastères du pays noir, on faisait des prières pour obtenir la longue vie de Tryphina. Saint Veltas avait reçu de Commore un vaste domaine pour construire un monastère; il venait parfois voir la comtesse; mais lorsqu'elle parlait à demi-voix de son bonheur, honteuse des terreurs qu'elle avait naguère manifestées au moine, le saint hochait la tête : « Nous sommes ici-bas pour souffrir! » disait-il d'un air sévère; et lorsqu'il avait franchi le seuil du château, il se redisait en latin ces paroles du prophète : « Le Maure changerait-il sa peau et le léopard ses taches » ? Il ne se fiait pas à la douceur nouvelle du comte Commore.

Une affaire appela au loin le seigneur du pays noir; sa femme pleurait, lui demandant de l'emmener avec lui. « Non, dit Commore; amuse-toi en mon absence ; tu restes ici souveraine maîtresse, et je reviendrai bientôt pour te retrouver. — Je ne sortirai point du château en ton absence, dit la comtesse, comment me divertirais-je quand tu seras loin de moi? » Et lorsque le comte revint après son voyage, il trouva sa femme pâlie par sa réclusion volontaire; elle rougissait cependant de plaisir et de confusion lorsqu'elle tendit à son époux l'ouvrage qu'elle tenait à la main : c'était un petit bonnet de tissu de soie, garni de dentelles d'argent. Commore frémit à ce muet avertissement, un éclair s'échappa de ses yeux et il sortit sans avoir embrassé sa femme. Pour la première fois, Tryphina avait aperçu ce regard terrible devant lequel tremblaient tous les sujets du comte; troublée et craintive, elle se jeta aux pieds de son crucifix. Lorsqu'elle se releva, ses yeux cherchèrent involontairement la bague d'argent parmi les joyaux précieux dont son mari avait chargé

ses doigts; elle ne reconnut pas d'abord l'anneau blanc de lait; la bague de saint Veltas était devenue noire!

La comtesse était timide et craintive; le danger inconnu qui la menaçait la glaçait d'épouvante. Lorsque son mari, sombre et silencieux, vint prendre place au banquet qu'elle avait préparé pour son retour, Tryphina était pâle comme une rose blanche; elle ne dormait pas sous ses rideaux de tapisseries lorsque minuit enveloppa la terre de ses voiles. Comme elle regardait avec effroi les tentures qui cachaient les murs de pierre, elle les vit s'ébranler sous le vent de la nuit, et, une à une, quatre ombres blanches se détachèrent dans l'obscurité, glissant sans bruit jusqu'au lit de la comtesse. Glacée d'effroi, elle les regardait sans parler. La première, pâle et livide sous ses longs cheveux blonds, dit tout bas : « Je suis Dalnet, la première femme de Commore! » La seconde portait au cou des traces bleuâtres et elle dit d'une voix sourde : « Je suis la seconde femme de Commore! » Une plaie sanglante s'ouvrait au sein de la troisième : « Je suis Ilaïk, la troisième femme de Commore! » La quatrième avait le front ouvert : « C'est moi, Nola, qui t'ai devancée, dans les bras du comte de Cornouailles! » — « Voilà ton tour qui vient, » répétaient-elles toutes ensemble; tu lui as laissé voir que tu seras bientôt nourrice, et il sait par les devins que son premier enfant le tuera. Nous avons toutes payé de notre vie l'espoir de devenir mères! »

Tryphina s'était redressée sur son lit; l'amour maternel lui avait donné du courage, comment ravir son enfant au sort qui le menaçait? Elle murmurait entre ses lèvres glacées: « Il faut fuir,» mais comment fuir? — « Prends ce poison qui m'a tuée! dit l'ombre au teint livide; — « prends cette corde qui m'a étranglée, » dit celle qui en portait les traces; — « prends ce poignard qui m'a percé le cœur, » dit la femme à la plaie béante;— « prends ce bâton qui m'a rompu le crâne, » dit la dernière épouse du comte de Commore; et Tryphina s'étant levée sans avoir pu adresser une seule parole à ses lugubres devancières, les ombres s'évanouirent comme elles avaient paru, pendant que la malheureuse comtesse se laissait glisser le long des murailles de la tour au moyen de la corde qui avait étranglé la comtesse Godiva; le poison qui avait tué Dalnet fit taire le chien gigantesque qui errait dans la cour. Tryphina avait encore un poignard à sa ceinture et un bâton à la main lorsqu'elle se mit en marche dans la nuit noire pour retourner au pays blanc et mettre son enfant sous la protection de son père. Comme elle avançait péniblement, chancelant sur les pierres du chemin, s'accrochant aux ronces de la forêt, se heurtant contre les troncs d'arbres, elle entendit au-dessus de de sa tête un bruissement d'ailes, et aux premières lueurs de l'aube naissante, elle reconnut son faucon favori qu'elle avait apporté avec elle du royaume de Vannes : « Faucon, mon beau faucon, tu iras plus vite que moi où mon cœur voudrait aller, — porte mon anneau à mon père, il verra que je suis en danger et viendra bientôt à mon aide »; et, coupant avec le poignard une mèche de ses cheveux, elle attacha la bague au cou de l'oiseau, qui partit à tire-d'ailes, comme s'il avait compris que le péril était pressant et le besoin de sa maîtresse extrême.

Cependant Commore s'est réveillé de grand matin; il a cherché aussitôt la comtesse; il ne l'a pas trouvée, mais il a aperçu la corde attachée à la fenêtre, il a vu le corps de son chien mort dans la cour, et il a fait seller son cheval le plus rapide. Le feu lui sort par les yeux, les femmes de Tryphina et les sentinelles du château sont déjà tombées sous son glaive; il vole, mais, de temps en temps, il s'arrête cherchant les traces des petits pieds de la fugitive. Il courait comme le vent à travers la forêt, mais une petite voix s'est fait entendre dans un taillis épais : il s'arrête, il écarte les branches de sa main robuste et d'un bond il est à bas de son cheval. Tryphina est là, pâle, la joie et l'effroi dans les yeux : elle berce sur ses genoux un enfant nouveau-né dont elle cherche à étouffer les faibles cris. L'épée du comte a brillé au-dessus de sa tête, la tête de sa femme roule dans les broussailles, teignant de son sang les feuilles verdoyantes. Commore est remonté à cheval et il a repris le chemin du château, laissant le frêle nourrisson aux bras de la morte.

Le faucon est arrivé au pays blanc; c'est un jour de fête, tous les sujets du roi de Vannes se pressent sur les places et dans les carrefours. Saint Veltas est venu bénir une nouvelle église; le roi est assis dans la salle du festin avec le moine; les grands sont autour de lui; on mange et on boit, on se réjouit, mais comme il convient à des chrétiens en la présence d'un saint prêtre. Le faucon est entré par la fenêtre, il s'est posé sur la table devant le souverain. « Quel est celui-ci? dit le roi du pays blanc; c'est le faucon que ma fille Tryphina emporta avec elle quand elle me quitta. Ah! mon père, vous avez sagement fait d'empêcher la guerre entre nos deux pays, nul n'a souffert pour elle et Tryphina est heureuse. »

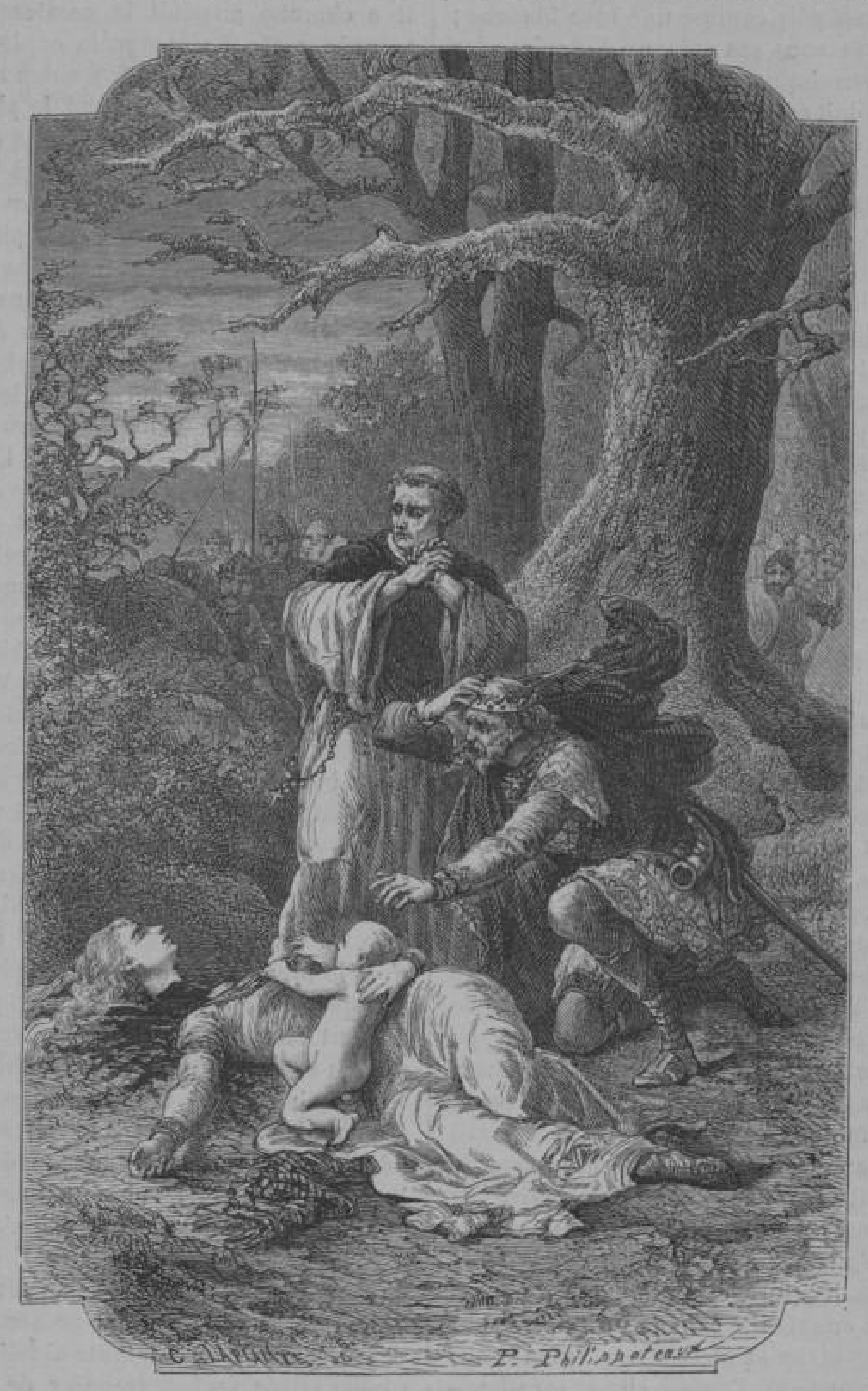
Le saint moine ne répond pas, il examine le faucon. « N'en soyez pas trop sûr, dit-il enfin, le fidèle oiseau rapporte l'anneau de sa maîtresse; la bague est noire, Tryphina est en danger mortel! »

Le roi de Vannes s'est levé, il n'attend pas ses serviteurs, il leur crie : suivez-moi! et il part au galop de son cheval. A son côté marche la mule de saint Veltas, le paisible animal ne semble pas presser le pas; elle n'est pas haletante ni fatiguée, mais la plus rapide allure du bon coursier de guerre ne peut le séparer de sa pacifique compagne. Le saint et le vieux guerrier s'en vont ensemble chercher la pauvre femme en mortel péril.

Le roi galope à travers la forêt, sans regarder à droite ni à gauche, saint Veltas dit ses prières, et demande sans cesse le secours de Dieu; mais le cheval et la mule se sont arrêtés devant le taillis; un cri plaintif s'échappe du bocage, une voix rauque, étrange, qui répète sans cesse les mêmes paroles :

« Pour moi la terre sainte, et pour ma créature l'eau du baptême ! » A ces accents douloureux se mêlent les gémissements d'un enfant.

Le roi a frémi jusque sous sa cuirasse, mais saint Veltas a pénétré dans le taillis : à ses pieds gît Tryphina dont la tête tranchée profère toujours les mêmes plaintes; le petit enfant qui pleure est toujours dans les bras de la morte. Le père a pénétré sous les buissons à la suite du moine, il reste muet de douleur et de colère, mais la voix du prêtre a retenti dans le silence : « Lève-toi telle que tu es, a-t-il dit, et viens-t'en au château du comte ton mari pour le convaincre et le punir de son crime. » Tryphina s'est levée, elle a pris sa tête d'une main et son enfant de l'autre, elle marche, elle ne se plaint plus, le petit enfant se tait dans ses bras.



A ses pieds gît Tryphina. (Page 224, col. 1.)

Le château de Commore est fermé, ses soldats font bonne garde, les serviteurs du roi de Vannes ne l'ont point encore rejoint, le comte de Cornouailles lui-même est sur les remparts ; mais, comme s'il craignait d'être reconnu par la vengeance divine, il a pris le costume et les armes d'un simple écuyer, et la visière de son casque est baissée. Cependant les voyageurs approchent des murailles, saint Veltas appelle les sentinelles : « Je demande le comte, » a-t-il dit à haute voix. Nul ne répond, car c'est l'ordre du maître; les soldats continuent leur ronde, l'écuyer s'est arrêté en face du saint, mais les larges fossés, les hautes murailles le séparent du bras vengeur, il se sent à l'abri derrière sa visière; ses yeux effrayés ne se peuvent détacher du spectacle qui le frappe : Tryphina est là, morte et marchant, sa tête à la main et son fils dans les bras!

Soudain l'enfant s'est détaché du sein de sa mère, le nouveau-né s'est laissé glisser à terre, il montre son père d'une main accusatrice : « Le voilà! » dit la douce voix qui parle avant l'heure, et, ramassant sur le chemin une poignée de sable, l'enfant la lance contre les triples remparts ; aussitôt les murailles s'écroulent, les portes s'ouvrent, les chaînes se brisent, les tours s'ébranlent jusque dans leurs fondements, l'écuyer a disparu sous les débris, le bon roi de Vannes se lamente : « Les innocents ont péri pour le coupable ! s'écria-t-il ; qu'avait fait un écuyer pour être enseveli le premier sous les ruines! » Mais saint Veltas le retient par le bras; il fait le signe de la croix et s'agenouille auprès des fossés comblés et des remparts détruits : « Descendons en paix la victime dans sa fosse, dit-il en montrant Tryphina étendue sur le sol, Dieu a fait justice du bourreau! »



Le facteur déposa par terre une petite caisse. (P. 225, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XII

L'inexorable fidélité et les immuables résolutions d'Émilie.

Onze mois avaient passé sur l'inexorable fidélité et les immuables résolutions d'Émilie.

Un matin, M. Clodion père vit entrer dans son cabinet un facteur du chemin de fer d'Orléans. Le facteur déposa par terre une petite caisse adressée à M. Clodion, et pria M. Clodion de vouloir bien signer sur son registre : « Là, dans le petit carré ! » Et il posa sur le petit carré son pouce énorme qui en couvrait toute la superficie.

« Qu'est-ce que c'est que cette boîte? dit M. Clodion en mettant ses lunettes, et en regardant la caisse d'un air indécis.

— Sardines ! » En prononçant ce mot, le facteur souligna de son pouce un autre petit carré où l'on avait écrit à la main : « Boîtes de sardines. »

« D'où cela peut-il venir ? »

Autre évolution du pouce, qui cette fois souligne les mots suivants : « Croisic, envoi de Charlier père et fils. »

M. Clodion, plus indécis que jamais, se caressa d'abord le menton, avec les barbes de sa plume ; ensuite, il eut l'air de vouloir dire quelque chose et ne dit rien du tout.

Le facteur, pour l'aider à se décider, fit faire à son pouce une nouvelle étape, et l'arrêta cette fois au-dessous d'un carré où on lisait : « Port payé ! » Ensuite il se mit à rire silencieusement, en se caressant le nez avec la paume de sa main droite. Ses petits yeux malins, encadrés dans un réseau de rides enchevêtrées, disaient clairement à M. Placide :

« Eh bien ! vieux camarade : rien à payer ! (sauf le pourboire du facteur, bien entendu) qu'est-ce que tu attends pour signer ? »

M. Clodion se décida à tremper le bec de sa plume dans l'encrier. Sa main plana au-dessus du registre avec ce petit balancement préparatoire qui annonce l'intention d'exécuter d'un seul trait de plume un beau paraphe bien compliqué ; mais il n'alla pas plus loin.

« C'est que je n'ai pas commandé de sardines ! dit-il en levant les yeux sur le facteur.

— Alors, c'est un cadeau ! » Ayant lancé cet argument sans réplique, le facteur allongea l'index vers le registre. Comme M. Clodion hésitait encore, il ajouta d'un ton insinuant : « Les bonnes sardines, c'est bon ! »

M. Clodion se leva de son fauteuil, tenant sa plume dans la main droite, et ramenant de la main gauche les pans de sa robe de chambre sur sa poitrine.

« Ma bonne, cria-t-il du bas de l'escalier, descends voir un peu, j'ai besoin de toi ! »

« Ma bonne » descendit voir un peu, se fit expliquer l'affaire, n'y comprit rien du tout, et conclut, avec la prudence d'une bonne ménagère, qu'il fallait provisoirement recevoir la caisse. Le facteur se mit à rire, et M. Clodion signa. Cette opération terminée, le facteur se retira, refermant les doigts sur la paume de sa main, où Mme Clodion avait discrètement déposé une petite pièce blanche.

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193 et 209.

« C'est peut-être Placide qui a voulu nous faire une surprise, » dit Émilie en rôdant autour de la caisse.

Quand Placide rentra de son bureau, Émilie, sans lui donner le temps d'accrocher son chapeau et de déposer son parapluie, lui demanda d'un air fin s'il connaîtrait par hasard MM. Charlier, père et fils ?

« Charlier? non, je ne crois pas.

— Charlier, père et fils, du Croisic !

— Du Croisic? Attends un peu; j'ai vu en effet dernièrement au ministère une personne qui porte le nom de Charlier. »

Cette personne était M. Charlier fils, qui avait presque perdu la tête au milieu des rebuffades et des renseignements contradictoires. La maison Charlier avait fait au gouvernement une fourniture de sardines, au compte du ministère de la marine. La formalité de la livraison avait été accomplie régulièrement, ainsi que celle de la réception; mais la formalité du paiement était entravée parce que quelqu'un, quelque part, avait égaré, ou enfoui dans un tiroir, ou fourré dans un carton une pièce importante.

L'affaire en question n'était point du ressort de Placide, puisque la pièce en question n'était « ni falsifiée, ni prétendue telle », mais tout simplement introuvable. Cependant il ne put voir sans pitié cette malheureuse victime de la négligence bureaucratique. Il commença par recevoir Charlier fils avec une politesse qui surprit agréablement cet industriel si profondément mystifié jusque-là; ensuite il le pria de s'asseoir; l'autre accepta avec l'empressement d'un homme qui vient de faire quatre ou cinq kilomètres à travers les escaliers, les couloirs et les bureaux; enfin il se mit en quête de la fameuse pièce.

Connaissant à peu près le chemin qu'elle avait dû prendre, le sous-chef la suivit à la piste, et finit par la retrouver dans un carton de rebut, où elle tenait compagnie à un croûton de pain durci et à une demi-douzaine de pruneaux ratatinés. Un employé frugal, surpris au milieu de son déjeuner, avait jeté pêle-mêle dans le carton de rebut le croûton de pain, les pruneaux et la feuille de papier qui lui servait de nappe.

La maison Charlier, tirée d'un grand embarras, avait sans doute éprouvé le besoin de témoigner sa reconnaissance à l'obligeant sous-chef; et elle avait donné à l'expression de sa reconnaissance la forme d'un envoi de sardines.

Les sardines étaient excellentes, Placide écrivit une lettre de remercîments. Charlier fils riposta par une visite à son premier voyage à Paris. Charlier fils fut invité à dîner. Il était trop bien élevé pour ne pas riposter par une visite de digestion.

Cette visite fut suivie de plusieurs autres. Un beau jour Charlier père accompagna son fils à la maison de la rue Saint-Antoine. Les voisins remarquèrent qu'à partir de ce moment les visites de Charlier fils devinrent quotidiennes. Il apportait un bouquet à chaque visite, et, vers la fin, ses poches étaient toujours bourrées d'une foule de petits paquets, soigneusement enveloppés.

Quatorze mois environ avaient passé sur l'inexorable fidélité et les immuables résolutions d'Émilie.

Un dimanche matin, au prône, un des vicaires de Saint-Paul annonça aux fidèles qu'il y avait promesse de mariage entre « Mlle Émilie Clodion, sans profession, domiciliée en cette paroisse, d'une part; et M. Jules Charlier, négociant, domicilié au Croisic (Loire-Inférieure), d'autre part. »

Le vicaire, comme c'était son devoir, déclara que si quelqu'un, dans l'assistance, connaissait de sérieux motifs d'empêchement, il était tenu, en conscience, de les faire connaître.

Il n'y avait entre les futurs époux aucune parenté à l'un des degrés que prohibe l'Église, attendu qu'il n'était pas parents du tout, sinon par Adam notre commun père; aucun d'eux n'avait, dans son passé, quoi que ce soit qui le rendît indigne de s'engager dans les liens sacrés du mariage; aussi les bonnes gens de la paroisse Saint-Paul et les Bretons du Croisic continuèrent à vaquer tranquillement à leurs plaisirs et à leurs affaires, sans élever la plus petite objection.

La seule personne qui eût pu protester au nom de son inexorable fidélité et de ses immuables résolutions, c'était Émilie. Elle n'y songea même pas, ou du moins elle y songea si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler. Émilie avait l'heureuse faculté d'employer toujours le temps présent à composer son avenir d'après ses idées du moment, en faisant abstraction du passé !

La seconde légende des orphelins de la rue Saint-Antoine alla rejoindre la première, dans les limbes du passé, en compagnie de la tante Émilie, de la cantinière, du proscrit italien, du chevalier errant et des robes de l'an dernier, et le mariage fut célébré en la forme ordinaire.

A l'église, ce maladroit de Placide perdit une excellente occasion de se rendre à tout jamais intéressant; ce mariage devait lui rappeler de si cruels souvenirs! Quelques lecteurs de romans s'attendaient à le voir se cacher dans l'ombre d'un pilier, avec la pose abandonnée et l'air dolent d'un personnage de romance (catégorie des inconsolables). Les âmes sensibles furent profondément désappointées. Le moyen de s'intéresser à un homme qui ne sent rien! ou du moins qui ne laisse rien paraître au dehors de ce qu'il peut sentir au dedans? qui tapote à petits coups deux mèches peu fournies? qui sourit à tous les invités?

Son inaltérable sérénité ne se démentit même pas à la sacristie, où beaucoup de personnes nerveuses se mirent à pleurer sans savoir pourquoi. Émilie lui fut reconnaissante de cette réserve, et ne put s'em-

pêcher de rougir un peu en se rappelant pourquoi elle lui était reconnaissante.

Parmi les curieux qui encombraient les bas côtés, deux personnages s'étaient fait remarquer, l'un par ses vigoureuses poussées et les réflexions qu'il faisait tout haut pour l'édification de ses voisins, l'autre par ses efforts infructueux pour calmer le premier, et l'engager à baisser le ton; le premier était d'un embonpoint gênant pour tout le monde, ce qui ne l'empêchait pas de grimper sur les chaises, au risque de les défoncer; le second était maigre et portait de grands favoris roux sans reflet; le premier n'avait d'yeux que pour la mariée; le second ne quittait pas du regard la figure du sous-chef.

Chaque fois qu'un des curieux disait que la mariée était bien jolie, le toréador se penchait du haut de son piédestal vers son ami Combaleuf et lui rugissait dans les oreilles, de manière à se faire entendre à quinze pas: « Tu sais, Combaleuf, c'est moi qui l'ai coiffée! »

L'ami Combaleuf faisait signe qu'il le savait bien; et de fait il devait bien le savoir, après se l'être entendu répéter plus de quarante fois en une heure. Aussitôt le tailleur à façon se replongeait dans ses réflexions : « Je suis sûr de mes mesures, se disait-il, et cependant l'habit noir de M. Placide fait des plis. Que c'est donc contrariant! Mais si l'habit est trop large, c'est que M. Placide a maigri; s'il a maigri, c'est qu'il a toujours du chagrin, car il n'a pas été ce qui s'appelle malade. S'il a toujours du chagrin, pourquoi sourit-il? » Il en arriva à conclure que c'était sans doute pour ne pas gâter le bonheur de toute la famille.

Ce n'était pas déjà si mal raisonné.



XIII

Placide devient très-habile dans l'art de recevoir des bourrades sans les rendre.

M. Clodion père était dans la joie de son âme. A travers ses lunettes d'optimiste, il ne voyait autour de lui que des raisons d'être heureux. Placide avait oublié « sa petite affaire » et faisait son chemin dans le monde : il venait d'être élevé au rang de chef de bureau. Mme Clodion faisait bonne contenance, et souriait toutes les fois qu'on la regardait. Le bonheur d'Émilie était assuré, car Charlier fils était le phénix des gendres et des maris, et Charlier père semblait en humeur de gâter sa bru. Le Croisic était le paradis terrestre; ce paradis, il est vrai, était un peu loin de la rue Saint-Antoine. Mais, comme le disait ce brave homme avec beaucoup de raison, « il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas. » Les deux familles feraient continuellement la navette entre Paris et le Croisic. Lui, d'abord, il se sentait en humeur de voyager; il irait prendre des bains de mer au Croisic; il irait visiter l'usine Charlier, et voir, de ses propres yeux, comment on transforme les sardines fraîches en sardines de conserve. Il ne concevait pas comment il avait pu vivre jusqu'à son âge sans assister à la métamorphose des sardines, sans voir de ses propres yeux les vieux remparts de Guérande, les marais salants, et les paludiers du bourg de Batz.



La goutte le força de demeurer assis, le pied étendu. (P. 227, col. 2.)

Telles étaient les idées de M. Clodion père; mais s'il avait ses projets à lui, sa goutte avait aussi les siens à elle. Elle avait décidé, par exemple, que M. Clodion père ne verrait ni le Croisic, ni Guérande, ni le bourg de Batz.

Pour commencer, elle se mit à lui travailler le gros orteil du pied droit avec une si sauvage énergie, qu'elle le força de demeurer assis dans son grand fauteuil, le pied étendu sur un tabouret. Après une petite excursion autour de la cheville, elle fit escale au genou, et donna de ses nouvelles à la main droite, qui était une vieille connaissance. L'amour du changement fit qu'elle poussa une reconnaissance sur la main gauche, et sauta brusque-

ment au pied gauche, où elle prit décidément ses quartiers d'hiver.

La maison de la rue Saint-Antoine était devenue bien solitaire depuis qu'Émilie était partie et que M. Clodion vivait étroitement confiné dans sa chambre à coucher. Chacun des membres de la petite communauté faisait de son mieux pour avoir l'air de prendre les choses gaiement, afin de ne point ajouter au désappointement des deux autres. Les liens d'affection qui les unissaient s'étaient encore resserrés depuis le départ d'Émilie, comme les rangs se serrent dans une bataille, à mesure que le feu de l'ennemi y fait des trouées.

Ce fut M. Clodion qui céda le premier, parce que c'était lui qui avait le caractère le plus faible; ensuite, cet accès de goutte, dont il n'entrevoyait point la fin, avait mis tout son optimisme en déroute. Il commençait à devenir irritable et quinteux.

Placide, dès qu'il s'aperçut de ce changement, ne fut pas long à prendre son parti sur ce qu'il avait à faire.



Il s'astreignit à jouer d'interminables parties. (P. 228, col. 2.)

Depuis son malheur, il s'était replongé à corps perdu, pour se distraire, dans l'étude de la géographie. Ce fut d'abord comme une tâche qu'il s'imposa, uniquement pour s'empêcher de penser à sa douleur et de s'y complaire. Sa vaillance fut récompensée, comme elle méritait de l'être. La tâche qu'il s'était imposée redevint bien vite un plaisir; il y trouva l'intérêt sérieux qu'éprouve tout esprit bien fait à se développer et à se cultiver. Quand il sortait du ministère, il éprouvait un plaisir anticipé, et comme une sorte de petite fièvre d'impatience, à l'idée du livre commencé, qui l'attendait, tout grand ouvert, sur sa table de travail.

Le jour où il vit que son père perdait à la fois le courage et la patience, et que la tâche de le distraire devenait de plus en plus lourde pour sa mère, il ferma son livre et ses atlas, et fit le sacrifice de son plaisir. Comme il se défiait toujours de lui-même, il se dit qu'on n'avait pas grand'chose à attendre de lui. Du moins, le peu qu'il pouvait faire, il le ferait de son mieux; il se mettrait à la tâche, non pas demain, mais tout de suite.

Il fut pris d'une tendresse soudaine pour le jeu de piquet. Il s'astreignit à jouer d'interminables parties, où ses moindres bévues étaient impitoyablement relevées, dans les termes les moins flatteurs et les moins encourageants.

M. Clodion père, le plus aimable et le plus gai des hommes, en état de santé, était un très-mauvais malade. Il avait alors des accès d'égoïsme et de rudesse, et éprouvait un impérieux besoin de s'en prendre à quelqu'un, de ses souffrances.

« Mais, malheureux, disait-il à son fils d'un ton

de dédaigneuse supériorité, la règle était de jouer carreau, et voilà que tu joues trèfle! Le hasard veut que tu gagnes, quand même; il n'y a pas de quoi lever si haut la crête; en somme, tu as joué comme une mazette. Ce n'est pas ta sœur Émilie qui aurait fait une pareille école! Oh non! elle est bien trop intelligente pour cela. On étouffe ici; Émilie l'aurait remarqué tout de suite, et m'aurait épargné la peine de m'en plaindre. Allons! remue-toi, ouvre la fenêtre. Les pauvres malades ont tant d'occasions de souffrir et de se plaindre! Émilie, avec son air étourdi, remarquait toutes ces petites choses-là. Voyons, ne prends pas cet air déconfit : il ne manquerait plus que cela. »

Si le pauvre Placide arrivait à prendre sur lui d'être enjoué et bavard, s'il racontait au malade, pour le distraire, les petits cancans de bureau et les faits divers qu'il avait recueillis dans les journaux, M. Clodion commençait par s'amuser, il daignait même sourire. Mais bientôt son front se plissait; il s'agitait dans son fauteuil. « Le voilà pourtant consolé du départ de sa sœur, se disait-il avec une sourde indignation. Il n'y a que moi qui la regrette ici, je le vois bien. Mais aussi il n'y a que moi qui l'ai bien connue, et bien comprise. Pauvre Émilie!

— Est-ce que tu souffres beaucoup? lui demandait timidement Placide, en voyant qu'il fermait les yeux et serrait les dents.

— Moralement, oui! Pauvre Émilie! »

Si par hasard M. Clodion avait formé le projet bien arrêté de rendre Placide jaloux de sa sœur, il n'aurait pas agi autrement. Mais Placide aimait trop sa sœur pour éprouver à son égard tout autre sentiment que celui d'une profonde tendresse. D'ailleurs il s'oubliait lui-même trop facilement et trop naïvement pour devenir jaloux de qui que ce soit. En effet, pour devenir jaloux de quelqu'un, il faut commencer par établir une comparaison entre ses propres mérites et ceux de ce quelqu'un, et décider qu'avec un mérite supérieur on est moins bien traité des hommes ou de la fortune. En son âme et conscience, Placide se plaçait si fort au-dessous de sa sœur, qu'il s'associait aux regrets de son père, au lieu de s'en offenser.

Les rebuffades, les marques de dédain, les allusions blessantes, tout cela était à ses yeux une conséquence naturelle et inévitable de l'état du malade. Quand on est raisonnable, on ne se révolte pas contre une nécessité naturelle. On s'y soumet de son mieux, et l'on trouve encore dans son cœur des trésors de sympathie et d'indulgence pour ceux que la souffrance a exaspérés.

D'ailleurs une idée généreuse, de l'ordre le plus élevé, soutenait le pauvre chef de bureau au milieu de ses épreuves. Tout ce qui retombait sur lui, c'était autant d'enlevé au fardeau de sa mère. « C'est bien peu de chose, se disait-il dans le silence de la nuit, mais enfin c'est toujours cela! » Son seul regret c'était de ne pouvoir attirer sur ses propres épaules le fardeau tout entier.

Mme Clodion voyait tout, comprenait tout, et souffrait de ne pouvoir dire à son fils combien elle lui était reconnaissante. Mais comment parler de son héroïsme, sans parler de ses épreuves? et comment parler de ses épreuves, sans condamner l'injustice de celui qui les lui infligeait? Quels regards profonds elle attachait sur cette physionomie simple et honnête que MM. les subalternes trouvaient si risible! Elle prenait les mains de son fils sans rien dire, et les pressait dans les siennes avec une violence si éloquente, que le cœur de Placide bondissait dans sa poitrine : et il sentait que sa volonté devenait plus ferme qu'un roc. Ou bien, elle l'embrassait avec plus de tendresse encore que quand il était petit enfant, et se disait dans le secret de son cœur : « Que Dieu le bénisse, et me pardonne à moi d'avoir si longtemps méconnu le cœur de mon enfant! »

A suivre. J. GIRARDIN.



LES CAUSERIES DU JEUDI

LA BOTANIQUE DE GEORGES[1]

VI

LA FAMILLE DU MYOSOTIS. — LA FAMILLE DU LISERON

« Quand tu croiras voir à distance un *myosotis* et qu'en approchant, au lieu de cinq divisions à la corolle, tu n'en trouveras que quatre, dont une plus étroite que les trois autres, salue la *veronique*... » Ainsi disais-je à la fin d'une de mes dernières causeries.

Voilà qui est bien pour la véronique; mais occupons-nous, *botaniquement* parlant, de ce myosotis.

A quoi le reconnaître plus particulièrement? — Sera-ce au bleu de turquoise, au cœur d'or de sa corolle? Non, car il y a de vrais myosotis qui ont des

1. Suite — Voy. vol. VII, pages 302 et 414, et vol. VIII, pages 46 110 et 174.

fleurs blanches, roses et même jaunes. Ce sera — voilà qui va sans doute t'étonner, mon cher ami Georges — à une disposition assez singulière que, bien sûr, tu n'as pas remarquée, mais que tu n'oublieras plus quand je l'aurai signalée à ton attention, puisque tu la retrouveras comme un caractère constant chez toutes les plantes de la famille des myosotis, et puisqu'elle suffira seule en quelque sorte à l'affirmer, sans aucune chance d'erreur, que tu es en face d'une de ces plantes.

Je prends donc la sommité fleurie d'une tige de myosotis (fig. 1).

Regarde-la bien. Voici d'abord, au bas, des feuilles qui s'attachent à la tige en s'étageant l'une d'un côté, l'autre de l'autre. Aussi dirons-nous, pour parler le langage botanique, que ces feuilles-là sont *alternes*. Le mot ressort du fait. Mais montons. Voici, *alternant* aussi, une suite de petites *capsules* ou calices renfermées sur le *fruit*, c'est-à-dire autant de fleurs dont la corolle est passée, tombée, et où, dans ce moment, grossit et murît la graine. Enfin vient un groupe de fleurs Quelle forme affecte l'ensemble de ce groupe?

Celui d'une masse allongée dont le bout, la pointe ou, si tu aimes mieux, la partie dont les fleurs ne sont pas encore développées entièrement, est recourbée sur elle-même et peut être comparée — car c'est ce qu'ont fait les botanistes — à une *queue de scorpion*.

Oui, il a une queue de scorpion, répétons le mot, et ne l'oublions plus, puisqu'il porte avec lui un enseignement très-utile.





Sommité fleurie du myosotis (fig. 1).



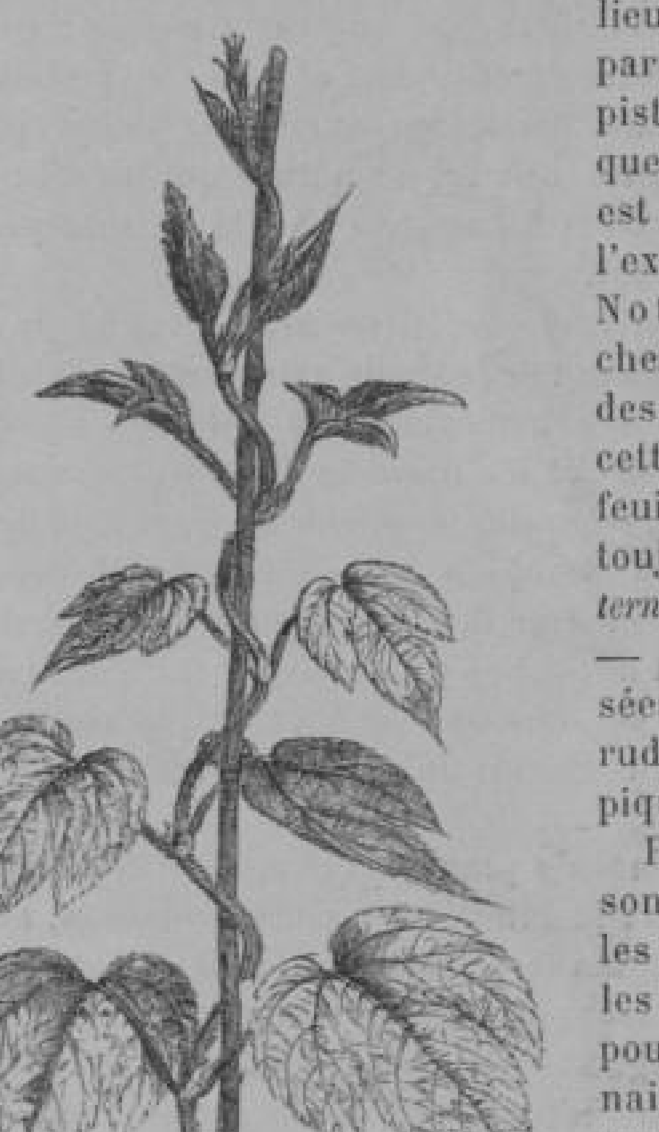
Branche fleurie de la grande consoude (fig. 2).

Mais d'abord, tu sais, n'est-ce pas? que, grâce à mainte fraîche légende, la plante qui nous occupe a reçu dans le vulgaire toute une série de noms plus jolis les uns que les autres : *Ne m'oubliez pas; Plus je vous vois, plus je vous aime; Yeux de Jésus; Souvenez-vous de moi*, etc. Les botanistes, eux que les fraîches légendes ne séduisent pas toujours autant qu'on pourrait le désirer, ont premièrement imaginé ce nom de *myosotis* qui par lui-même, Dieu merci! sonne assez agréablement. Ils l'ont fabriqué de deux mots grecs : *mus, muos*, qui veut dire souris, et *ous, ôtos*, qui signifie oreille. L'ensemble peut donc se traduire par *oreille de souris*, et c'est à cause de la forme des feuilles que ce nom a été donné à la plante. Puis, comme il s'agissait de distinguer cette espèce de myosotis des autres, chez lesquelles le recourbement particulier de la sommité fleurie n'est pas tout à fait aussi nettement accusé, les botanistes lui ont décerné le titre de *scorpioides*, en sorte que *myosotis scorpioides*, nom scientifique de la mignonne plante, signifie littéralement : « oreille de souris en manière de scorpion. »

Les savants n'ont-ils pas procédé là à un joli baptême, et l'une des plus poétiques créatures du monde végétal n'est-elle pas ainsi décorée d'une charmante dénomination?...

Quoi qu'il en soit, comme on est toujours libre d'employer la gracieuse appellation vulgaire au lieu du nom technique, nous ne le retiendrons qu'à cause de son étrangeté même et à cause du caractère essentiel qu'il indique et qui se retrouve chez toutes les plantes de la famille à laquelle appartient le myosotis.

C'est la *bourrache* de nos jardins, une plante médicinale connue de tout le monde, qui a eu l'honneur de donner son nom à la famille dite, par cela même, des *Borraginées*, et tu pourras constater quand tu voudras que ses tiges florifères affectent la disposition *scorpioïde*. Mais il y a plusieurs autres plantes non moins communes où cette disposition est très-manifeste, par exemple la *grande consoude*, qui fait pendre aux bords de nos ruisseaux (fig. 2) ses fleurs blanches, jaunâtres ou violacées, en grelots allongés; la *vipérine*, une plante qui *buissonne* en quelque sorte au long des chemins pierreux, arides, et qui déroule au soleil ses grappes pyramidales de corolles, d'abord roses, puis bleues, du centre desquelles s'élance un pistil fourchu rougeâtre qui a l'air d'un dard et qui lui a fait non-seulement donner ce nom de vipérine, mais encore attribuer par les anciens la vertu de guérir la *piqûre*[1] de la vipère. — L'*héliotrope* des champs, qui ressemble parfaitement comme forme à celui des jardins, mais en diffère par la couleur de sa corolle, qui est blanche au lieu d'être violette, et par l'absence de parfum; le *grémil* ou *herbe aux perles*, ainsi nommé parce que la graine qui succède aux fleurs est d'une dureté et d'un éclat qui la feraient prendre volontiers pour un petit cailloux lustré; enfin la *pulmonaire*, une innocente citoyenne des bois, qui a été baptisée ainsi parce que ses feuilles, ordinairement tachetées de blanc, rappellent ainsi — disent les bonnes gens — l'aspect des poumons malades, pour le traitement desquels elle était conseillée, au temps où l'on croyait, naïve mais absurde croyance, que le bon Dieu avait aussi mis dans la forme ou l'aspect des plantes une indication de leurs vertus[2].



Liseron et houblon. Tiges volubilies s'enroulant en sens contraire (fig. 3 et 4).

Quand donc tu verras une floraison scorpioïde, tu pourras être assuré que tu as devant toi une *Borraginée;* mais encore faudra-t-il, pour plus de sûreté, vérifier si cette plante réunit les caractères suivants, qui sont les principaux de la famille:

Et d'abord une corolle monopétale (d'une seule pièce), tantôt presque plane comme dans le myosotis, tantôt en cloche comme dans la vipérine ou la consoude, tantôt en entonnoir comme dans la pulmonaire, et toujours, en tout cas, divisée à son bord antérieur en cinq *lobes* ou découpures, — un calice à cinq divisions aussi, — cinq étamines attachées à la corolle, — enfin, comme dans les *Labiées*, quatre graines rangées carrément au fond du calice, et du milieu desquelles part le style ou pistil, qui presque toujours est *bifurqué* à l'extrémité. — Notons que, chez la plupart des plantes de cette famille, les feuilles — qui toujours sont *alternes* sur la tige — sont hérissées de poils rudes, presque piquants.

Puisque nous sommes chez les monopétales, restons-y pour faire connaissance avec une famille qui, dans nos champs, n'est guère représentée que par deux genres — la famille des liserons, des *volubilis*, comme disent les jardiniers, — ou des *convolvulacées*, comme disent les botanistes.

Tu connais trop bien le petit liseron rose qui rampe dans les prés secs, dans les moissons, et le grand liseron blanc qui grimpe dans les haies, escalade les arbrisseaux, pour que je te les montre ou te les décrive; tu connais ces fleurs en gracieux entonnoir évasé, mais tu n'as pas sans doute remarqué qu'elles ont un calice à cinq divisions, une corolle à cinq plis ou divisions, portant cinq étamines, un pistil

1. Beaucoup de gens croient encore que les serpents piquent, tandis qu'ils mordent; ce qu'on a appelé leur dard n'est autre chose qu'une langue incapable de blesser.

2. Pour la jaunisse, par exemple, on buvait du jus de carotte; pour la morsure des vipères, comme nous venons de le voir, on faisait usage de la vipérine; pour les fièvres tierces, ou revenant tous les trois jours, on employait les plantes à tige *triangulaire;* pour la fièvre *quarte*, les plantes à tige carrée, etc..... C'était ce qu'on appelait la *signature* des plantes.

qui se divise si profondément, qu'on croirait qu'il y en a deux; enfin, pour fruit, une capsule ou petite boîte dans laquelle sont serrées plusieurs graines anguleuses.

Le nom donné à la famille est fait du verbe latin *convolvere*, qui signifie *entortiller*, et on l'a choisi parce que ces plantes-là ont pour trait de mœurs particulier de chercher un appui en enroulant leur tige autour des objets qui se trouvent à leur portée. C'est ainsi que les *volubilis* (autre nom rappelant cette circonstance) sont employés à garnir les tonnelles, à border les fenêtres par leurs évolutions le long des fils ou des baguettes qu'on leur présente... Mais je veux t'arrêter sur ce détail qui ne manque pas, je crois, d'intérêt: à savoir, que ces tiges que tu vois s'enrouler obstinément, deci et delà, n'agissent pas cependant sans discipline aucune. Chaque plante volubile obéit à une loi de nature qui lui dit : « Tu t'enrouleras dans tel sens. » Et elle ne manque jamais à cette loi.

Que si, par exemple, nous allons visiter la tonnelle, au montant de laquelle grimpent des volubilis, du houblon, des haricots, nous pourrons constater que les liserons et les haricots dirigent leurs jets de façon à embrasser les soutiens de gauche à droite, tandis que le houblon les embrasse de droite à gauche. Il est même démontré que si l'on s'obstinait à dérouler l'un de ces jets pour lui faire décrire sa spirale dans le sens opposé à celui que commande la nature, il cesserait de végéter et mourrait (fig. 3 et 4).

L'autre genre de plantes, qui achève de personnifier chez nous la famille des convolvulacées, affecte des mœurs plus étranges encore : la *cuscute*, tel est le nom à la fois scientifique et vulgaire de ce végétal qui, tout mignon, tout frais, tout rose et d'aspect fort innocent, n'est rien moins cependant qu'un affreux buveur de sang — sang végétal, bien entendu.

Figure-toi, sortant de terre, au milieu d'un champ de trèfle ou de luzerne, une tige ténue comme un fil, qui s'élève jusqu'à ce qu'elle ait pu toucher un des vigoureux rameaux qui verdoient sur le sol.

« Un peu d'aide, s'il vous plaît ! » semble dire timidement le nouveau-né, si fragile, si délicat.

Et la grosse branche, bonne fille, le laisse s'appuyer à elle.

Mais à peine est-il appuyé que le ver devient sangsue. Le long de cette tigelle d'un blanc de lait s'ouvrent des espèces de ventouses dentées, par lesquelles elle s'attache, se colle, se cramponne, et qui sont autant de suçoirs allant chercher dans la branche même la séve pour la boire ; et quand ce parasite se sent bien établi, bien fixé, il laisse se dessécher la tigelle qui le reliait au sol pour n'avoir plus même la fantaisie de pomper directement quelques sucs de la terre. C'est à la plante qu'il a choisie pour appui de le nourrir grassement. Aussi faut-il voir comme il l'étreint et comme il l'épuise ! Il se développe en cent fils qui, deci, delà, donnent naissance à des groupes de petites fleurs, de charmantes clochettes d'un blanc rosé : la plante support en est tout enguirlandée.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

comme dit le poëte; mais sous ces coquets ornements le malheureux hôte dépérit, languit et meurt.

Aussi les paysans donnent-ils le nom de *cheveux du diable* à cette terrible envahisseuse qui, lorsqu'elle a pris possession d'un champ, le dévaste, le désole si bien que, pour l'extirper, elle et sa dangereuse postérité, on ne doit pas hésiter à y promener la flamme.

Et voilà comme il ne faut pas toujours juger des gens sur l'apparence.

L'ONCLE ANSELME.



ENTRE AMIS

Oh ! que le bonhomme avait raison de dire :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux !

Phanor était le dernier né et aussi le plus beau de toute une famille de chiens.

Son maître, qui avait quelques obligations à un riche financier, crut ne pouvoir payer plus galamment sa dette qu'en faisant cadeau de Phanor à son protecteur.

Phanor fut aussitôt traité comme l'enfant de la maison. On lui servait sa pâtée, et quelle pâtée ! dans un grand bol de porcelaine, tout brillant de fleurs et de couleurs. Bien repu, il faisait la sieste, étendu sur un tapis de Smyrne. Il avait pleine licence de courir et de gambader comme un grand fou à travers les vastes jardins. Il se baignait, aux heures chaudes du jour, dans l'eau claire et fraîche des grands bassins de marbre.

Malgré tout cela, Phanor n'était pas aussi complétement heureux que le vulgaire l'eût pu croire.

Pour les chiens comme pour les hommes, il est bien vrai de dire que « toute grandeur a sa misère ».

Mais, par exemple, la réciproque n'est pas également vraie; toute misère n'a pas sa grandeur.

La misère de Phanor, misère de toutes les heures et de tous les instants, était une de ces misères intimes que l'on rougit d'avouer tout haut, et qui ne sauraient s'exprimer honnêtement que par l'emploi des périphrases les plus ingénieuses et des allusions les plus voilées.

Parfois, au salon, pendant qu'on faisait de la musique, il prenait un air inquiet et troublé ; bientôt il disparaissait avec mystère sous la grande table. Là, dans l'ombre, il élevait une de ses pattes de derrière



Entre amis. (P. 234, col. 2.)

jusqu'à la hauteur de son oreille, et l'on entendait sur le parquet de grands battements sourds et réguliers. On eût pu croire que Phanor, devenu subitement mélomane, s'était mis à marquer le rhythme et à battre la mesure.

Un beau jour, le maître de Phanor fit l'emplette d'un singe qui avait été adoré comme dieu autrefois, dans son pays, sous le nom mélodieux de Godokoûnkara. Le matelot qui l'avait attrapé dans son bosquet sacré, l'avait, sans ombre de respect, affublé du nom vulgaire de Jack.

Ce matelot l'avait vendu à un saltimbanque, qui en avait fait un singe savant et lui avait farci la tête d'une foule de citations fort agréables à débiter dans le monde.

Phanor trouva que Jack était une bien vilaine bête, en quoi il fit preuve de jugement et de goût. Il continua donc à mener sa vie de chien riche, entrecoupée d'accès de mélancolie, sans s'occuper du quadrumane, sinon pour se dire : « Décidément, il est trop laid, il n'y aura jamais de sympathie entre nous ! »

Si Jack eût connu sa pensée, il aurait pu lui dire en français : « Il ne faut jurer de rien ! » et en grec (car il savait le grec) : *To mellon est' aoraton.* L'avenir nous est caché.

Du plus loin que Jack apercevait Phanor, il cherchait du coin de l'œil quelque meuble élevé où il pût opérer sa retraite. Grinçant des dents, plissant la peau de son front, gonflant ses bajoues et roulant des yeux terribles, il sautait, au dernier moment, sur quelque corniche.

Une fois là, il allongeait le cou pour voir passer Phanor, et trépignait d'impatience, car il était partagé entre le désir de lui sauter sur le dos pour faire un peu d'équitation et la crainte d'être étranglé sur place.

Un jour que Phanor était dans un de ses accès de mélancolie, Jack lui dit, du haut d'un grand buffet :

« Dites donc, mon gros, savez-vous que vous m'inspirez le plus tendre intérêt, la pitié la plus vive. Allez, allez, ne prenez pas un air si confus et si embarrassé. Je ne veux point vous contraindre à des aveux pénibles. Je vous dirai tout cela en deux mots : Je sais où le bât vous blesse ; car, comme dit cet autre :

Haud ignara mali, miseris succurrere disco [1].

— Je n'entends point le chinois, répondit Phanor d'une voix languissante ; seulement, je vois à votre air que vous avez une âme compatissante. Je vous remercie donc de tout mon cœur.

— Je ne me bornerai point à de vaines paroles, reprit le dieu déchu ; et vous me voyez tout disposé à vous venir en aide.

— Vous, un dieu ! vous daigneriez...

— Pourquoi pas ? Apollon fut berger, et daigna, je suppose, compatir aux petites misères de ses moutons.

1. J'ai connu le malheur, je sais y compatir.

— Je ne connais, parmi les amis de mon maître, aucune personne du nom d'Apollon, répondit Phanor, après avoir fait un prodigieux effort de mémoire. Tout ce que je sais, c'est qu'il est au-dessous d'un dieu...

— Je puis avoir mes préjugés, répondit Godokoûnkara avec une dignité pleine de condescendance ; en tous cas, je ne partage en aucune façon ceux de vos peuples de l'Occident. Dans mon pays, dans le beau pays du soleil... vous allez voir ! »

Lâchant alors un plumeau qu'il était en train de grignoter pour passer le temps, il sauta prestement sur une chaise et attira à lui la tête de son nouvel ami.

« Qu'est-ce que ces bêtes-là peuvent se dire à l'oreille, » marmotta le valet de chambre Baptiste, en entr'ouvrant la porte.

Baptiste venait de faire une petite causette à la cuisine ; il rentrait pour faire son ouvrage, mais sans se presser, en sifflotant, les deux mains dans la grande poche de son tablier.

« Oh ! » s'écria-t-il avec horreur, en apercevant tout à coup les tristes restes de son beau plumeau neuf. Et il ajouta aussitôt en montrant le poing au dieu déchu : « Vilain macaque, tu me le payeras ! »

Le vilain macaque jeta un coup d'œil rapide du côté du buffet, son château fort, et voyant que l'ennemi lui avait coupé la retraite, sauta de sa chaise et alla se tapir derrière le gros Phanor.

Phanor se dressa vivement sur ses quatre pattes, montra toutes ses dents à l'infortuné Baptiste et fit entendre un grondement de sinistre présage.

Le dieu, subitement rassuré, allongea la tête et fit à Baptiste une grimace si diabolique, que le malheureux battit précipitamment en retraite.

Il ne se crut en sûreté que quand il eut donné à la porte un double tour de clef.

Depuis cette journée à jamais mémorable, le singe et le chien sont amis, mais là, ce qui s'appelle amis intimes.

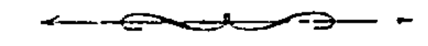
Phanor, dans sa reconnaissance, rumine à toute heure du jour des pensées vagues que le dieu déchu formulerait ainsi :

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Quant à Godokoûnkara, ayant fait de Phanor sa monture, son séide, son garde de corps, il brave la colère de Baptiste, les insidieuses attaques des chats et les défenses du jardinier, dont il dévaste impunément les plates-bandes et les espaliers. Bien souvent, d'un air grave et réfléchi, il se gratte la troisième côte. On se demande à quoi il pense. Il est en train d'arranger à son usage un vers bien connu :

L'amitié d'un *gros chien* est un bienfait des dieux !

J. Levoisin.



LA PETITE DUCHESSE[1]

XVIII

Alberte garde-malade.

Si l'homme et si la femme sont parfois changeants jusqu'au caprice, que dire de l'adolescent? Livré aux premières curiosités de la vie, ne recherchant instinctivement que des jouissances, l'adolescent, et c'est là un grand danger pour lui, va où le vent de la fantaisie le pousse, et il faut voir avec quelle souplesse il change d'habitudes aussi bien que d'amis.

Alberte n'avait pas vu deux fois Jean de Châteaugrand dans l'intimité, qu'elle avait décidé *in petto* d'abandonner ses petits Indiens.

Il faut le dire, sa fantaisie en cette occasion servait à son plus grand bien, et elle faisait preuve aussi bien d'intelligence que de bonté en préférant à la société d'enfants gâtés qui ne vivaient que de plaisirs, la compagnie d'un jeune homme malade et très-sérieux. Elle se retrouva tout à coup dans son atmosphère à elle, et finit par se demander comment elle avait pu s'amuser à entendre Luna détailler ses toilettes et à voir David tourmenter ses domestiques. Naturellement, la baronne de Châteaugrand fit tout ce qu'elle put pour activer cette conversion de gauche à droite. Jean et Alberte ensemble, c'était la jeunesse qui s'installait sous son toit, et avec la jeunesse, la gaîté, l'insouciance, les espérances vivaces, toutes choses précieuses quand il s'agit d'écarter des prévisions douloureuses, de donner le change à des inquiétudes poignantes, de voiler, ne fût-ce que pendant quelques heures, une réalité accablante.

Alberte possédait tout ce qu'il fallait pour jouer ce rôle de charmeuse. Elle ne croyait pas Jean sérieusement malade, et sous ce rapport sa présence leur était un baume à tous.

Il était bon de reporter le regard du visage soucieux et sans cesse baigné de larmes de Mme Thérèse sur le visage rayonnant d'Alberte, d'entendre le rire argentin d'Alberte alors que le cœur et les oreilles se déchiraient au son de la toux sèche et sifflante de Jean. Alberte ne jouait pas la comédie. En regardant son cousin assis un livre à la main sous l'épais berceau de chèvrefeuille, en le voyant promener sa taille élégante par les allées, elle se demandait comment sa mère pouvait être si anxieuse et si tremblante. Jean ne sortait pas, mais on était si bien à la villa; il toussait sans cesse, mais tant de personnes toussent et d'une voix beaucoup plus grosse.

« Mon cousin, lui dit-elle un jour, on dirait vraiment que vous mettez du fard sur les pommettes de vos joues. »

Cette plaisanterie n'avait eu aucun succès, et Mme Thérèse lui avait jeté un regard étrange si douloureux, qu'elle s'était bien promis de ne plus recommencer.

Quant à lui, il était tout à fait charmé de sa petite compagne. Ils se promenaient des heures entières dans la grande allée et prenaient leur repas sur un large banc d'où l'on voyait bien la mer.

Quand Jean contemplait la mer, il devenait grave et imposait silence à Alberte qui était beaucoup moins contemplative, mais qui recueillait avidement chacune des paroles qu'il prononçait à demi-voix sur la splendeur du paysage. Le spectacle toujours changeant de la mer et du ciel lui formait une distraction dont il ne se lassait jamais.

La duchesse laissait toute la liberté à Alberte de suivre ses nouveaux penchants, et c'était un sujet de conversation pour leur dîner, que ses entretiens avec Jean.

Luna et David avaient dû se résigner à ne plus la voir que par aventure. Le matin et le soir, le soir surtout, ils guettaient sa sortie ou son arrivée du haut du mur. Le matin, Alberte se contentait de leur sourire et de leur adresser un geste amical; mais le soir elle acceptait de monter sur sa murette et leur parlait de son cousin.

Elle leur redisait ses récits militaires, ses aventures de collége; elle le peignait sous de si riantes couleurs, qu'il leur prit un vif désir de le connaître.

Bientôt Luna et David imaginèrent d'envoyer Boulboul prendre des nouvelles de Jean, et peu à peu ils prirent l'habitude d'en demander eux-mêmes en passant. Un jour Jean, qui se promenait sur la dernière terrasse, aperçut la petite tête crêpue de David à la porte; il descendit, reconnut les enfants des Cactus, les remercia aimablement de leur attention et les invita à revenir.

Ils n'y manquèrent point et bientôt le jardin de M. de Châteaugrand devint le lieu général de réunion pour les trois villas.

Mais les visites de Luna et de David n'avaient lieu que dans l'après-midi, à l'heure traditionnelle des visites, ce qui ne gênait en aucune façon les conversations de Jean et d'Alberte. Elles se tenaient à l'heure où Mme Thérèse, qui ne quittait jamais son fils, allait à la messe. Elle s'était toujours privée de cette consolation, le jeune homme ayant le matin défense de sortir; mais à Cannes elle se voyait suppléée par deux excellentes garde-malades, et elle s'en allait puiser la force là où elle se trouve.

Naturellement Mme de Châteaugrand partageait avec Alberte ces heures de garde; mais Mme de Châteaugrand avait son autre malade beaucoup plus exigeant que son neveu, et elle avait de plus sa maison à gouverner. Aussi était-ce vraiment à Alberte que revenait le soin de tenir compagnie à Jean, et

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124, 139, 152, 171, 183, 202 et 219.

ces heures quotidiennement passées l'un avec l'autre les avaient rendus très-intimes.

« Maman travaille toujours en me tenant compagnie, dit un jour Jean à Alberte ; pourquoi ne travaillez-vous pas, ma cousine ?

— Je ne sais pas travailler, » répondit Alberte, non sans rougir.

Mais le lendemain elle apportait un petit sarrau d'enfant que lui avait taillé Mme Méril, et se mettait à le coudre tant bien que mal.

« Vous faites de bien grands points, il me semble, » dit Jean en souriant.

Alberte lui montra son ourlet.

« C'est bien mal cousu, Alberte, je cousais presque aussi bien les linges de l'ambulance.

— Ceci est pour un pauvre, Jean.

— Eh bien !

— Pourquoi donc faut-il aimer les pauvres, Jean ? David et Luna ne les aiment pas.

— De quelle religion sont-ils ?

— Je ne sais pas.

— C'est à savoir. Nous les aimons, nous, parce que notre Dieu a dit : Ce que vous ferez au plus petit des miens, ce sera à moi-même que vous le ferez.

— C'est dans l'Évangile, dit Alberte pensivement, je vais m'appliquer à bien coudre. »



Jean contemplait la mer. (P. 235, col 2.)

A quelques jours de là, Jean fut pris d'une sorte de trouble dans la vue qui lui rendit la lecture impossible. Ce phénomène se représentait quelquefois et sa mère devenait sa lectrice. Depuis leur arrivée dans le Midi, elle lui avait lu toute une bibliothèque. Mais à ce moment-là la pauvre femme souffrait de la gorge et ce fut en vain qu'elle essaya de lire.

Son fils lui prit le livre des mains et le ferma.

« Ma mère, ta voix me fait mal, dit-il, je ne veux pas t'entendre. »

Et regardant Alberte, il ajouta :

« Si je ne puis pas lire demain, Alberte aura la charité de me lire quelques pages.

— Oui, oui, répondit Alberte, j'apporterai un livre. »

Elle apporta, en effet, un livre le lendemain, et lorsque Jean eut fait sa promenade par les salons, — son extinction de voix interdisait le dehors, — elle commença une lecture.

Mais elle lisait bien mal : tout était dit sur le même ton, il y aurait eu de quoi endormir tout autre que le pauvre Jean qui ne dormait jamais.

Ce jour-là il ne dit rien, il la remercia affectueusement ; mais le lendemain, quand Alberte se représenta avec son livre, il sourit.

« Vous n'aimez pas mon livre, dit Alberte se méprenant sur la signification de ce sourire.

— Il me paraît un peu vide malgré son étalage de science. Ce n'est pas un livre de malade.

— Je lirai aussi bien le vôtre, Jean, dit-elle vivement.

— Il vous ennuiera, il est intéressant mais sérieux.

— Je lis pour vous, Jean, et non pas pour moi, dit-elle avec un de ces regards qui révélaient la délicate bonté de son cœur.

— C'est vrai ; eh bien ! prenez ce gros bouquin, Alberte ; vous êtes trop intelligente pour qu'il vous ennuie longtemps, et ma mère a marqué le passage que vous pouvez lire. »

Il lui passa un volume des *Moines d'Occident*, et Alberte, l'ouvrant à l'endroit marqué, commença vaillamment sa lecture.

Elle lut encore plus mal que la veille. Elle estropiait les phrases, ne tenait aucun compte de la ponctuation et faisait de pages écrites dans le plus beau style une sorte de pathos indéchiffrable.

Tout à coup Jean lui dit :

« C'est assez, Alberte, c'est assez pour aujourd'hui. Et lui reprenant le livre des mains, il ajouta :

« Alberte, pourquoi avez-vous quitté le Sacré-Cœur ? »

Alberte le regarda avec embarras.

« Voulez-vous me le dire ? reprit-il.

— Je voulais être libre, » répondit Alberte.

Il sourit.

« Et après ?

— Je voulais m'habiller comme Madeleine.

— Parfait, devenir une poupée. Et après ?

— Je voulais commander un peu et non pas toujours obéir.

— Évidemment, c'est pourquoi vous êtes restée si ignorante. Alberte, tout cela est absolument déraisonnable. »

Alberte baissa la tête.

« Si vous saviez comme vous avez une jolie voix, reprit-il, et comme il serait agréable de vous entendre lire; lire s'apprend comme toute autre chose.

— Apprenez-moi, Jean.

— Reprenez le livre et lisez. »

Alberte obéit et commença.

« Vous chantez, Alberte, vous ne lisez pas... Plus doucement..., c'est mieux. Est-ce qu'il n'y a pas de point, là..? Si, n'est-ce pas? Reprenez la phrase. Cette pensée est bien belle, pourquoi la mutilez-vous? Recommencez. Très-bien. Vous avez la voix d'une justesse charmante. C'est entendu, je vous apprendrai à lire. Pour finir la leçon aujourd'hui, lisez-moi cette belle prière de saint Thomas que je veux apprendre par cœur. »

Alberte obéit.

« Très-bien, dit-il; dans huit jours vous lirez parfaitement.

— Voulez-vous que je lise encore, Jean, quelque chose de plus gai?

—Merci, non, dit-il, en renversant la tête en arrière; franchement, je n'en puis plus. »



Reprenez le livre et lisez. (P. 237, col. 1)

Alberte le regarda, il avait fermé les yeux, et les taches de ses joues étaient devenues d'un rose vif.

« Vous n'êtes pas plus malade, Jean? s'écria-t-elle.

— Non, répondit-il, en portant son mouchoir à ses lèvres ; j'ai souvent maintenant de ces petites défaillances.

— Voici ma tante Thérèse, » dit Alberte.

Il se redressa et remit vivement son mouchoir dans sa poche.

« Allons au-devant d'elle, » dit-il en se levant et en offrant le bras à Alberte.

Ils marchèrent jusqu'au vestibule, et ce fut Jean qui ouvrit la porte à sa mère. Celle-ci lui prit les deux mains et le regarda dans les yeux.

« La lecture t'a fatigué, dit-elle.

— Pas du tout, ma mère, elle m'intéresse d'autant plus que je vais apprendre à Alberte à mieux lire. Savez-vous qu'elle me lit mes livres à moi maintenant? »

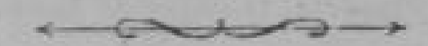
En forme de remercîment, Mme de Châteaugrand embrassa tendrement Alberte et lui dit tout bas.

« Prie bien pour nous, mon enfant. »

Alberte fit un signe d'assentiment et retourna chez elle toute pensive. Elle s'en alla trouver Méril et le questionna sur l'état de Jean, qu'elle avait trouvé si pâle ce jour-là.

Méril la rassura. M. Jean était un beau jeune homme qui se remettrait au printemps, et si lui, Méril, comprenait bien les inquiétudes de madame sa mère, il ne les partageait pas.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



LA PETITE PENSIONNAIRE
DE PORT-ROYAL DES CHAMPS

Saintes demeures du silence,
Lieux pleins de charmes et d'attraits,
Port où, dans le sein de la paix,
Règne la grâce et l'innocence.
(RACINE : Ode Ire sur *Port-Royal*.)

Les Champs, 4 septembre 1657.

« Madame ma mère,

» Je viens pour obéir au commandement que j'ai reçu de vous au moment de nos adieux, vous donner quelques détails sur ma nouvelle vie qui me plairait beaucoup si je n'étais éloignée de ma chère maman, et de mes frères et de mes sœurs qui, j'espère, n'oublieront leur petite Agnès. Je vous parlerai fort peu de mon voyage si fatigant et si long. Nous avons mis une semaine entière pour nous rendre du Havre à Paris, je n'ai fait que pleurer dans cette vilaine voiture qui m'emportait loin de mon pays et de tous ceux que j'aime si tendrement, mon oncle Georges de Scudéry [1] m'attendait dans la cour où notre coche devait être remisé. « Soyez la bienvenue mignonne ; » s'est-il écrié en s'approchant de la portière; il m'a offert la main pour me conduire jusqu'à une vinaigrette [2] que l'on avait amenée exprès pour moi; mon oncle m'y a installée de son mieux, et il a donné le signal du départ après avoir fait mettre mon petit bagage sur le dos d'un laquais qui avait au poing une grosse torche allumée, car la nuit était déjà fort obscure. Nous eûmes mille peines à nous frayer un passage au milieu des piétons, des litières, des carrosses qui encombraient les rues étroites et tortueuses que nous avions à parcourir; nous fûmes arrêtés à trois reprises par les patrouilles du guet chargées de maintenir l'ordre dans Paris. La sœur de mon oncle, mademoiselle Madeleine de Scudéry [3], m'attendait au haut du degré [4]; le cœur me battait en lui faisant ma révérence, mais elle sait dire de si belles choses d'une voix si douce, elle m'a si bien caressée qu'après un peu de temps je me suis sentie toute confiante auprès d'elle; j'ai soupé avec de la bouillie à la crème, des pruneaux cuits et des tartelettes. Mlle de Scudéry m'a emmenée ensuite dans un cabinet tendu de verdure de Flandres [5] attenant à sa chambre où mon lit était dressé. Elle a assisté à mon coucher et ne m'a quittée qu'après m'avoir donné très-affectueusement le bonsoir. J'étais à moitié morte de fatigue, pourtant je fus longtemps à m'endormir; je regrettais tant la petite couchette où j'ai fait, à vos pieds, de si beaux rêves ! Mais j'ai promis à ma chère maman d'être courageuse, et je lui tiendrai parole.

» J'étais pleine de bonnes dispositions en m'éveillant le lendemain matin, je me suis empressée de parcourir la maison de Mlle Madeleine qui est à la fois à la ville et à la campagne et qui m'a paru fort agréable. Elle est située dans le Marais, rue de Beauce, et de ses fenêtres l'on voit les champs. Elle donne, d'un côté, sur un joli jardin où mûrissent des poires presque aussi renommées que nos pommes de Normandie. Mlle de Scudéry a eu la bonté de m'annoncer qu'elle consacrerait une partie de la journée à me promener dans Paris. Nous sommes montées en carrosse pour aller entendre la messe à Saint-Nicolas-des-Champs, paroisse du quartier de l'un des oratoires de la belle Abbaye [1] qui a donné son nom à la rue Saint-Martin. En sortant de Saint-Nicolas, nous sommes passées devant l'Hôtel de ville, la place de Grève où l'on exécute les malfaiteurs, et nous avons longé les bords de la Seine dont je regardais fuir l'eau avec envie, ma chère maman, puisqu'elle devait bientôt couler devant vous !

» Mlle de Scudéry m'a fait remarquer le Grand-Châtelet, ancien château fort transformé maintenant en palais de justice, le monument du pont au Change qui représente Sa Majesté à l'âge de douze ans, debout entre son père Louis XIII et sa mère Anne d'Autriche, les jolies boutiques du Pont-Neuf, et la pompe de la Samaritaine ornée de deux statues dorées de grandeur naturelle. On démolit le vieux Louvre pour le reconstruire sur un plan nouveau, mais ses fossés ne sont pas encore comblés, et la grosse tour Perraud, l'antique prison d'État, est toujours intacte. Nous sommes arrivées par la belle porte de la Conférence [2], à la promenade des gens du bel air, le Cours-la-Reine, que Marie de Médicis avait fait arranger pour aller y respirer l'air frais pendant l'été. Imaginez-vous, ma chère maman, quatre allées très-longues, très-ombragées et tracées entre la route de Versailles et une plaine inculte [3] qui s'étend jusqu'au Roule. Ces allées sont entourées de tranchées profondes, et elles sont terminées, à leurs extrémités, par des grilles. Quand nous entrâmes, elles étaient bordées chacune par deux rangées de carrosses tout armoriés et dorés, les uns dé-

1. Georges de Scudéry, auteur de tragédies et de romans, membre de l'Académie française et gouverneur du château de Notre-Dame-de-la-Garde de Marseille; il était né au Havre en 1601 et il mourut à Paris en 1667. Il avait épousé en Normandie Marie-Françoise de Martin-Tast.

2. Vinaigrette, ancienne voiture parisienne, une sorte de chaise à deux roues qui était traînée par un laquais.

3. Madeleine de Scudéry, auteur de romans célèbres; elle était née au Havre en 1607, et elle mourut à Paris en 1701.

4. Sous Louis XIV on disait encore *degré* ou *montée* pour désigner un escalier.

5. Verdure de Flandres, tentures de tapisserie qui représentent des arbres.

1. Une des chapelles de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs existe encore et on l'a reliée aux bâtiments des Arts-et-Métiers, qui occupent en partie l'emplacement du couvent.

2. La porte de la Conférence était située à l'extrémité de la terrasse des Tuileries, du côté de la Seine, et elle terminait la deuxième enceinte commencée sous Charles IX, et achevée sous Louis XIII. (Voy. vol. IV, p. 92.)

3. En 1670 on planta des arbres dans cette plaine, on y sema du gazon, et cette promenade prit le nom de Champs-Élysées.

couverts, les autres fermés par des panneaux en glace; ils montaient et descendaient lentement escortés par des pages et des écuyers en grande livrée; de jeunes seigneurs galamment parés caracolaient sur des chevaux de prix, au milieu de la chaussée qu'ils quittaient de temps à autre pour causer aux portières avec des dames couvertes de dentelles, de plumes et de pierreries. Mlle de Scudéry, malgré son âge, ses habits simples et sombres et ses grandes coiffes, a été très-entourée dès qu'elle a paru sur le Cours; elle m'a nommé tous ceux qui la venaient saluer, et ils portaient les noms les plus illustres de France. Nous sommes passées du Cours-la-Reine dans le jardin des Tuileries; ah! c'est dans ce lieu de délices que je voudrais surtout amener mes sœurs! Tout ce qui peut charmer s'y trouve réuni dans un espace assez restreint. Il y a un étang, une volière, une garenne très-peuplée, un labyrinthe et, enfin, le cabaret de Renard où j'ai fait collation, tout en regardant danser des branles et des passe-pieds au son des vingt-quatre violons du roi; comme c'était un samedi, jour de réception de Mlle Madeleine, nous sommes rentrées de bonne heure dans la rue de Beauce où une nombreuse compagnie était déjà réunie. La maîtresse de la maison m'a fait asseoir auprès d'elle sur un placet [1] et je me suis amusée à découper des emblèmes jusqu'à l'heure de me retirer. Il y avait dans le cercle formé autour de nous par les habitués du samedi, deux personnes dont je ne perdrai point le souvenir : Mme Cornuel, bourgeoise fort riche et la plus divertissante du monde, et M. Conrart, secrétaire de l'Académie française, dont l'esprit est plus séduisant que le visage; il rend de grands soins à Mlle de Scudéry, qui a pour lui infiniment d'estime et d'affection. Il m'a fallu, le lendemain, quitter tous les plaisirs. J'ai été emmenée par Mme la duchesse de Liancourt qui allait rendre visite à sa petite-fille, Mlle de La Roche-Guyon, élève du monastère des Champs. Nous nous sommes arrêtées rue Saint-Jacques devant la porte de Port-Royal de Paris, et nous y avons pris quelques commissions pour Port-Royal des Champs; je devins fort souffrante pendant le trajet, et dès mon entrée à l'Abbaye, l'on dut me porter incontinent dans la chambre des malades. J'y suis restée pendant huit jours avec une grosse fièvre causée par la fatigue. On a eu de moi tous les soins possibles. La mère Angélique de Saint-Jean [2] a eu la bonté de m'amener deux fois M. Hamon [3], qui est un médecin fort savant et tout en Dieu. Il m'a bien examinée en fixant sur moi ses yeux pénétrants et doucement moqueurs, et il m'a ordonné, avant tout, d'être gaie et vaillante. Lorsque j'ai été en pleine convalescence, la mère Agnès [1], l'ancienne prieure, une sainte toute aimable et toute riante et qui s'intitule en badinant, ma marraine, m'a confiée, un jour, pour me distraire, à Mlle des Vertus, la dame de compagnie de Mme la duchesse de Longueville. J'ai visité, sous la conduite de cette respectable personne, ma nouvelle demeure que je vais tâcher de vous décrire de mon mieux, ma chère maman, afin que vous sachiez où me trouver quand vous penserez à moi. »

A suivre. AUNT MARY.

1. Le placet était un tabouret fort large soutenu par des pieds croisés et assez élevés.

2. La mère Angélique de Saint-Jean Arnauld, seconde fille d'Arnauld d'Andilly et nièce de la grande abbesse réformatrice du monastère de Port-Royal, la mère Marie-Angélique, morte en 1661.

3. Le portrait de M. Hamon, qui appartient à l'Académie de médecine, et qui a été peint par Philippe de Champaigne, a figuré parmi les objets les plus intéressants réunis par les soins de M. d'Haussonville pour composer l'exposition de l'Alsace-Lorraine.

1. Tout le monde a vu le tableau si pieux, si touchant que nous possédons au Louvre dans la grande galerie, et qui représente la mère Agnès à genoux auprès de la mère Catherine-Suzanne de Champaigne qui est étendue mourante sur une chaise longue. Elle dut sa guérison à un vœu que fit la mère Agnès. Philippe de Champaigne, père de la convalescente, peignit un tableau en témoignage de sa joie et de sa reconnaissance.

LA MARTE COMMUNE

Un corps très-allongé, le dos voûté lorsque l'animal est au repos; des jambes très-courtes et néanmoins agiles; des pieds très-forts, à cinq doigts réunis à leur base par une membrane et couverts de longs poils. Une extrême souplesse, une allure serpentine, la marche bondissante, des ongles arqués ou plutôt des griffes, caractérisent toute la famille. Ajoutez à cela trente-huit dents, jamais moins de trente quatre; une tête petite, au museau pointu, au front fuyant, au crâne aplati; une robe solide et brillante; enfin une odeur fétide, surtout la soif du sang.

Il n'est pas de race plus habile au meurtre, plus passionnée pour le brigandage. Rusée comme les faibles, audacieuse comme les forts, elle pénètre partout. Dès que la tête, qui est menue, peut s'introduire, l'animale se faufile; et tout ce qu'il trouve est égorgé, alors même que ce sont des proches : dans cette espèce, les uns tuent les autres; malheur à qui ne sait pas se défendre!

Toutefois la mère y est pleine de tendresse; et, chose rare parmi les animaux, le père se joint à elle, non-seulement pour protéger les petits, mais encore pour les élever. Jusqu'à la fin de l'allaitement, il rôde autour du berceau, en attendant qu'il puisse se rendre utile. Ce berceau douillet, où reposent les objets de tant de sollicitude, est souvent un nid d'écureuil, dont la marte a élargi l'ouverture, et qu'elle a disposé à sa guise, après en avoir mangé le propriétaire.

Quand les petits peuvent sortir, la mère les conduit à la promenade, et commence à leur apprendre à chasser, à bondir, à grimper, à reconnaître l'en-

nemi. Pendant ce temps-là, le père, qui est venu les rejoindre, va leur chercher des œufs, des mulots et autre pâture.

A compter de ce moment, le berceau est abandonné; toute la famille va dormir en commun dans un buisson, dans le creux d'un arbre, ou dans un tas de feuilles sèches. Dès qu'elle ne dort pas, la bande est en maraude; et, suivant la saison, elle pille les nids, gobe les œufs, mange la couveuse, cherche les menus quadrupèdes, étrangle poil et plume, dévalise les ruches, en y ajoutant quelques baies, surtout quand elle a faim. Si les temps sont durs, elle se rabat sur le reptile; à défaut de proie vive, elle accepte la chair morte. Mais par-dessus tout elle aime le sang, et pour le boire à une source plus copieuse, elle ne craint pas d'attaquer le lièvre.

La marte commune a environ quarante-huit centimètres de longueur, soixante-quinze en comprenant la queue, dont l'appoint n'est pas à dédaigner. Tout le monde connait cette robe d'un châtain brillant, plus foncée aux pattes, au bout de la queue, plus roussâtre sous le ventre, et marquée à la gorge d'une tache jaune, ce qui la distingue de celle de la fouine, dont la cravate est blanche.



Marte commune. (P. 239, col 2.)

Très-farouche, ainsi que toutes les autres, la marte ordinaire habite le fond des bois, et devient de plus en plus rare en France, où elle était commune avant la destruction des forêts. Naturellement crépusculaire, elle a fini par être nocturne dans tous les pays habités; et cela moins par prudence que par humeur sauvage, car elle est brave jusqu'à en être insolente. Chassée de trop près, elle se branche, sans se donner la peine de monter bien haut, et regarde tranquillement passer la meute.

Elle a cependant ses lâchetés; si elle nargue les chiens, l'oiseau de jour lui fait peur. Quand par hasard elle sort dans la journée, c'est en se glissant sous les feuilles, pour n'être pas vue de la fauvette, du roitelet ou du rouge-gorge. Elle n'ignore pas que si l'un de ces amis de la lumière venait à l'apercevoir, il jetterait le cri d'alarme; qu'aussitôt les geais, les pinsons, les pies, les mésanges, les merles accourraient en foule, et, qu'étourdie par leurs clameurs, elle serait obligée de fuir.

Ainsi que toutes les bêtes fourrées, la marte a deux poils : un duvet très-fin plus ou moins épais, et de grands poils soyeux, dont la nuance varie de la base à la pointe.

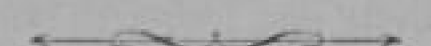
Même dans les climats tempérés, sa dépouille est opulente; et c'est la marte commune qui, suivant le pays qu'elle habite, donne la marte de Prusse, de Suède ou de Sibérie.

Notons en passant qu'il y a peu de temps encore on disait *marte* pour désigner la bête, et *martre* quand il s'agissait de la fourrure. Aujourd'hui l'un et l'autre s'emploient indifféremment et dans les deux cas; si nous avons choisi le premier nom, c'est parce que c'est lui que vous trouverez dans les ouvrages des naturalistes.

Chassée de temps immémorial pour la beauté de sa dépouille, la marte fut poursuivie de bonne heure jusqu'en des régions lointaines. Elle se rencontre dans les deux tiers septentrionaux de la zone tempérée des deux mondes. Au Nord, elle a pour limite la ligne onduleuse où les arbres s'arrêtent; au Sud, les parallèles du midi de l'Europe.

On chasse les martes par tous les moyens connus. En Sibérie, on emploie des flèches dont on a émoussé la pointe afin de ne pas endommager la fourrure. On se sert de fusils de très-petit calibre, en ayant soin de viser à l'œil, toujours par le même motif. On pose un filet à l'entrée du gite, puis on oblige l'animal à sortir, soit en l'enfumant, soit en l'inquiétant avec des chiens. Enfin on lui tend des collets et principalement des piéges; ces derniers sont surtout employés en Amérique. Dès que le trappeur canadien est sur la piste d'une marte, il coupe un certain nombre de piquets d'un mètre de longueur, les plante en demi-lune, et les couvre de branchages, de manière à former une logette, où l'animal n'entrera qu'aux deux tiers et ne pourra faire aucun mouvement. A l'entrée de la loge est placé un trébuchet, sur lequel repose un tronc d'arbre, et dont la marte ne peut prendre l'amorce — un peu de chair d'écureuil ou de tétras — qu'en faisant tomber l'arbre qui l'écrase.

Mme HENRIETTE LOREAU.





Elle fut subitement rappelée à Nantes. (P. 241, col. 2.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XIV

Où M. Clodion se montre tout à fait désappointé, et Placide tout à fait éloquent

« Enfin! » dit un jour M. Clodion, avec un de ses anciens sourires, et il brandissait avec une joie d'enfant une lettre timbrée de Naples, qui annonçait le prochain retour d'Émilie.

Aussitôt après le mariage, le jeune ménage Charlier avait fait le classique voyage d'Italie. C'est Charlier père qui les y avait poussés, et c'est même lui qui les avait engagés à prolonger leur absence. Ayant jugé que le séjour du Croisic serait trop triste en hiver pour une jeune Parisienne, il avait acheté une maison à Nantes, sur le quai de la Fosse. Profitant de l'absence de ses enfants, il s'occupait de faire mettre la maison en état. La maison était prête, sauf certains détails sur lesquels M. Charlier père tenait à consulter le goût de sa bru. Le voyage d'Italie touchait à sa fin.

Le jour de l'arrivée à Paris fut un jour de bonheur sans mélange. « Ma chère, disait la vieille Françoise à la jeune camériste de Mme Charlier, vous devez vous trouver bien heureuse d'être à son service, et j'espère que vous sentez tout votre bonheur. La chère petite, cela me fait autant de plaisir de revoir sa jolie figure que de voir entrer le printemps par toutes les fenêtres ouvertes. »

Cette joie universelle fut de courte durée. Sans avoir échangé aucune parole désagréable, Émilie et son père, au bout de deux jours, éprouvèrent je ne sais quel malaise en présence l'un de l'autre et comme une sorte de désenchantement. Ce désenchantement peut s'expliquer en deux mots. Malgré les éloges que lui décernait son père aux dépens de Placide, Émilie n'était pas plus faite pour être garde-malade que M. Clodion pour être malade. Il leur manquait à tout les deux la vocation et les grâces d'état qui y sont attachées.

Émilie ne demandait pas mieux que de se plaire à la maison et de tenir compagnie à son père, mais elle découvrit au bout de deux jours qu'elle avait une multitude d'emplettes à faire, toutes de première nécessité, toutes aux quatre coins de Paris, et les courses sont si longues à Paris!

Quand elle était assise en face de son père, l'ancien charme agissait encore sur M. Clodion, et, en sa présence, il se contenait, sauf à se dédommager sur Placide. Quand elle était obligée de le laisser seul, il s'en prenait à tout le monde, sauf à elle et à lui-même de l'ennui qu'elle semblait éprouver à la maison.

Le jour de son arrivée, elle avait annoncé l'intention de faire un long séjour; au bout d'une semaine, elle fut subitement rappelée à Nantes. MM. Charlier père et fils ne voulaient pas faire poser les rideaux et les papiers de tenture sans avoir consulté son goût.

Elle partit donc avec une vague idée qu'elle n'avait pas fait tout ce que son devoir lui commandait de faire, et en même temps avec une sensation de soulagement qu'elle se reprocha comme un crime jusqu'à Orléans. A Orléans, les yeux fixés sur

1. Suite. — Voy. pages 145 et 161, 177, 193, 209 et 225.

les tours de Sainte-Croix, elle murmura avec une sorte d'angoisse : « Je l'aime pourtant, mon pauvre père ! » Oui, sans doute, elle l'aimait ; mais, comme a dit je ne sais quel sage : « Chacun a sa manière d'aimer ! » A quoi un autre philosophe a répondu : « Mais toutes les manières ne sont pas également bonnes ! » A Blois, il lui vint à l'idée que la Loire, qu'elle avait sous les yeux, s'en allait à Nantes comme elle. Elle se mit à songer à sa nouvelle famille et à ses nouveaux devoirs ; sans contester encore qu'elle eût péché envers son père, elle espéra du moins que son péché était véniel. A Angers, elle se demanda si son mari et son beau-père l'attendaient à la gare, et sourit à l'idée de la réception qu'on lui ménageait. Quelle apparence pouvait avoir la nouvelle maison ? On avait négligé de lui dire s'il y avait des balcons, quelle était la dimension des fenêtres, si la société nantaise était mondaine ?

Par association d'idées, elle songea à ses robes qui étaient dans la grande malle à coins de cuivre. Elle ne se souvenait pas d'avoir vu cette caisse sur le camion aux bagages au moment du départ. Elle jeta un petit cri d'effroi ! Sa femme de chambre eut beau lui affirmer que la malle avait été dûment enregistrée, elle eut beau exhiber le bulletin qui en faisait foi, Mme Charlier fut sur les épines tout le reste du temps, et réduisit au désespoir sa malheureuse camériste.

M. Clodion père, juste à la même heure, rendait le même service à M. Clodion fils.

Après avoir décidé, avec une confiance presque puérile, que la présence d'Émilie suffirait pour lui rendre la santé du corps et celle de l'esprit, il se trouvait, après son départ, aussi ennuyé et aussi irrité qu'auparavant ; une seule chose était changée dans sa situation : il avait l'espérance en moins, et en plus un amer désappointement.

Au retour de son bureau, Placide pensa que son père avait, plus que jamais, besoin d'être amusé et distrait. Il lui consacra donc deux ou trois heures, qu'il eût volontiers employées à se distraire lui-même. Avec une patience qui ne pouvait provenir que d'une volonté bien arrêtée et d'un dévouement à toute épreuve, il gaspilla son temps en insipides parties de piquet. Le malade entremêlait cette agréable occupation d'exclamations irritées, de soupirs d'accablement, de paroles à double entente ou même d'allusions très-claires à des gens qui en prennent bien à leur aise, qui ont toujours le nez fourré dans des bouquins sempiternels ; à des gaillards enfin qui ont tout pour eux, la jeunesse, la santé, et qui ne trouvent pas seulement le moyen de rendre la maison agréable. Non. ils n'en prennent pas la peine ! ils dédaignent d'en prendre la peine ! Aussi ceux qui sont retenus forcément par la maladie meurent d'ennui ou à peu près ; mais ce n'est pas de ceux-là qu'il voulait parler ! (alors pourquoi en parlait-il ?) Qu'avait-on fait pour empêcher Émilie de s'ennuyer ? rien, rien, rien !!!

Tant que la grêle tomba sur lui seul, Placide, qui n'en était pas à sa première averse, se contenta de baisser la tête et de plier les épaules en attendant une éclaircie.

Le malade eut-il quelques remords de sa dureté et comme un vague soupçon qu'il était en train de commettre une abominable injustice ? Quoi qu'il en soit, il cessa de grommeler et regarda son fils, pendant quelques minutes, avec une sorte de pitié, dans laquelle il entrait pas mal de dédain.

« Le pauvre diable ! se dit-il, le voilà chauve, gris, voûté, presque aussi vieux que moi. Comme il est changé ! »

Tout cela était vrai ; mais ce n'était pas à son père à lui en faire un reproche et, dans tous les cas, il n'eût tenu qu'à lui de s'en apercevoir plus tôt.

Un vieux proverbe dit : « Jupiter ne daigne pas grêler sur le persil ! » donnant à entendre qu'il fallait au roi des dieux des adversaires et des victimes plus dignes de lui. M. Clodion père s'avisa, mais un peu tard, que depuis longtemps il grêlait sur le persil. La foudre paternelle cessa donc de gronder sur la tête de Placide, mais pour menacer une autre victime. Cette victime de choix, c'était Émilie.

Au grand étonnement du goutteux, le « pauvre diable » osa relever la tête et prit en main, avec une généreuse ardeur, la cause de sa sœur absente.

Le sous-chef de bureau n'avait rien de ce qui fait le diplomate ou l'orateur : il réussit cependant là où l'éloquence aurait échoué et où la diplomatie aurait été mise en déroute.

Placide avait été jadis un rhétoricien médiocre, il s'était montré peu brillant en discours latin et absolument terne en discours français. Cependant il trouva moyen de plaider sa cause, sans indisposer un juge irritable et sans compromettre une cliente qui n'était pas sans reproche.

Aux premiers mots du « pauvre diable », l'irascible goutteux fronça les sourcils et se promit de se mettre dans une colère épouvantable ; mais à mesure que l'avocat parlait, les traits du juge se détendaient, la colère se métamorphosait en surprise, presque en admiration. Où donc Placide pouvait-il prendre tout ce qu'il trouvait à dire ? et d'où lui était venue cette force, cette assurance, cette noblesse de langage et de maintien ?

Il y a une toute petite phrase latine qui vaut son pesant d'or, parce qu'elle exprime en peu de mots une des vérités les plus élevées de l'ordre moral : *Pectus est quod disertos facit*, autrement dit : La véritable éloquence vient du cœur.

La rhétorique, sans doute, fournit à l'éloquence naturelle des secours qui ne sont point à dédaigner ; mais pour être éloquent, il faut avant tout avoir du cœur, et Placide avait du cœur. Voilà pourquoi il trouva, sans même les chercher, les meilleures raisons et les expressions les plus propres à disculper sa sœur sans offenser son père.

On dit que la vraie éloquence transforme comme par une incantation magique le cœur qui bat dans la poitrine de l'auditeur. Le cœur qui battait sous le gilet de flanelle de M. Clodion brûla tout à coup du désir de faire une réparation éclatante au « pauvre diable ». Une fausse honte retint sur ses lèvres les paroles qu'il allait prononcer. Il rougit, s'agita dans son fauteuil, toussa à plusieurs reprises, et tendant brusquement la main à son fils, lui dit d'une voix tremblante : « N'importe, tu es un bon frère et un bon fils aussi, et... je crois que je vais faire un petit somme ! »

Lorsque Placide eut refermé la porte avec le plus grand soin, M. Clodion se mit à rire, en se couvrant la figure de son mouchoir, de peur d'être entendu. « Quelle délicieuse plaisanterie ! se dit-il, aussitôt qu'il eut réussi à reprendre haleine. Il ne voit pas que si je fais semblant de vouloir dormir, c'est pour lui rendre sa liberté ! Je ne sais ce qui m'a retenu de lui demander pardon d'avoir été si dur et si injuste envers lui ! »


Le chapeau du docteur était célèbre dans tout le quartier. (P. 243, col. 2.)

Mme Clodion ayant entr'ouvert la porte pour voir ce que devenait son invalide, l'invalide lui dit à voix basse, mais avec une animation extraordinaire : « Entre, ma bonne, et ferme la porte tout doucement. Je suis censé dormir, parce que.... » Le fou rire le reprit et l'empêcha de continuer.

« Qu'y a-t-il donc, demanda Mme Clodion un peu affrayée de cette affectation de mystère, de cette



gaité inattendue et des différents symptômes de suffocation que présentait la face de son invalide.

— Il y a, dit-il en redevenant sérieux, que notre Placide est un homme !

— Je m'en doutais un peu, répondit elle en souriant. Et c'est là ce qui te fait rire de si bon cœur?

— Pas précisément, ma bonne. Je ris, parce que je lui ai joué un bon tour. »

Alors suivit une narration parfaitement inintelligible, vu que le narrateur procédait surtout par exclamations et par quintes de rire. S'il avait rendu à Placide sa liberté, c'est qu'il lui devait une réparation ; s'il lui devait une réparation, c'est qu'il l'avait abominablement maltraité. « Mais ça ne se passera pas comme cela ! dit-il avec une grande énergie, quand il eut terminé ce qu'il appelait ses explications.

— Qu'est-ce qui ne se passera pas comme cela ? demanda Mme Clodion avec surprise.

— Suffit ! je m'entends ; qui vivra verra ! » répondit-il avec un sourire plein de mystère.



XV

Le docteur Oléus.

M. Clodion avait dit vrai : « Cela ne se passa pas comme cela ! » Les bonnes résolutions qu'il avait prises ne s'en allèrent point en fumée ; Placide et Mme Clodion s'en aperçurent au changement de son humeur, et le docteur Oléus, à différents symptômes physiologiques qu'il serait trop long d'énumérer par le menu.

Le chapeau du docteur était célèbre dans tout le quartier Saint-Antoine ; cela tenait peut-être tout simplement à ce que le docteur lui-même y était très-populaire. Ce couvre-chef était bas de forme, avec de larges ailes fièrement cambrées sur les côtés. D'ordinaire les petits hommes préfèrent les chapeaux à haute forme, j'entends les petits hommes qui rougissent d'être petits et qui cherchent des artifices pour dissimuler ce qu'ils considèrent comme une infirmité. Le docteur était petit et ne rougissait pas de l'être ; au contraire, il s'en vantait à l'occasion. « Dans les petites boîtes, les bons onguents ! » disait-il sans vergogne. Il ajoutait : « C'est une de mes habitudes d'être petit, et je n'ai jamais rougi d'aucune de mes habitudes ! »

C'était encore une de ses habitudes de jongler avec son chapeau en parlant. C'est dans son chapeau qu'il cherchait ses arguments ; c'est à lui qu'il s'adressait, c'est lui qu'il interpellait dans les moments

d'émotion; il s'en faisait un éventail par les grandes chaleurs; quand il entendait quelque propos malsonnant, auquel il dédaignait de répondre, il s'en coiffait brusquement, comme fait le président d'une assemblée au cours d'une séance tumultueuse. Seulement le président reste assis à son poste. Le docteur Oléus enfilait la porte sans cérémonie.

« Ma chère dame, dit un jour le vieux petit docteur à Mme Clodion, notre malade se débattait, si j'ose m'exprimer ainsi, dans un cercle vicieux. L'irritation aggravait la maladie et la maladie entretenait l'irritation. Laquelle de ces deux entêtées a cédé la première? (Ici, il se frotta le nez avec le fond de son chapeau.) Je ne le sais pas et je ne ferai pas semblant de le savoir, parce que je ne suis pas un charlatan, moi! » (Marche triomphale exécutée du bout des doigts sur le fond du chapeau.)

« Je crois, dit Mme Clodion, que c'est l'irritation morale qui a cessé la première.

— Ah! voyez-vous cela! » (Pan! un coup de l'index osseux sur le chapeau. On aurait pu croire que le docteur avait affaire à un chapeau malade et qu'il était en train de l'ausculter.) « Vous croyez cela! vraiment! » (Pan! pan!) « Eh bien, moi j'en étais sûr. »

Mme Clodion se mit à rire. « Cependant, docteur, vous affirmiez à l'instant...

— Que je ne savais rien! et c'était vrai! » Ici il pencha la tête comme un vieux petit oiseau malicieux et reprit aussitôt : « J'en étais moralement sûr; mais je n'avais pas de preuves palpables. J'en ai maintenant, puisque vous venez de confirmer mes conjectures. Voyez-vous, madame, je fais provision de preuves palpables, parce que la mode est aux preuves palpables. Nos jeunes échappés de l'Ecole de Médecine ne croient plus qu'à cela. Je rencontre tous les jours, en consultation, de beaux petits médecins tout neufs et tout pleins de mépris pour les anciens. Ils ont la science infuse; ils ne doutent de rien : sauf de certaines petites choses comme l'existence de Dieu et de l'âme, et l'influence de l'âme sur le corps! Mon Dieu, oui! » cria-t-il en regardant son chapeau d'un air sévère, comme s'il l'eût soupçonné d'être rempli jusqu'au bord de fatuité, d'incrédulité et d'objections sceptiques.

Si ces divers articles se trouvaient réellement dans le cylindre du chapeau, ils n'y demeurèrent pas longtemps, car il fit vivement le geste de les verser à terre par petites secousses. Ensuite, avec la dextérité d'un escamoteur, il fit disparaître son chapeau derrière son dos, et, pour changer de sujet, demanda des nouvelles de Placide. Placide se portait très-bien.

« Naturellement! » dit le docteur en s'administrant de petits coups de chapeau entre les omoplates. « Car, comment ne se porterait-il pas bien? Vous me direz qu'il a un tempérament lymphatique. Soit! mais il a avec cela une force intérieure qui lui donne, hem! ce que j'oserai appeler un ressort étonnant! »

Le chapeau reparut pendant une minute pour entendre le docteur affirmer qu'il y avait là un remarquable exemple de l'influence que l'âme exerce sur le corps. Il n'était pas mauvais que le chapeau fût édifié sur ce point, étant exposé à se trouver sur quelque meuble, un jour de consultation, en contact avec des chapeaux sceptiques.

« Placide sent vivement, madame, sans en avoir l'air, et, malgré cela, Placide vivra des siècles. Pourquoi? Parce que Placide a eu de bonne heure l'excellente idée de se créer des habitudes. A vrai dire, je ne crois pas que ce soit chez lui un parti pris, comme chez moi, par exemple. Non, cela lui est venu tout naturellement, l'heureux coquin! Si je croyais un mot de toutes leurs fariboles sur les bosses de la tête, je serais tenté de lui chercher sur le crâne la bosse de l'habitude. »

Le docteur touchait là, comme en se jouant, un point qui causait de grandes inquiétudes à Mme Clodion. « Ne peut-on pas craindre, dit-elle en baissant la voix, que l'habitude ne dégénère en manie?

— En manie! s'écria le docteur avec véhémence, en manie! Manie n'est qu'un mot, madame, c'est une injure gratuite adressée aux gens qui ont de l'ordre et de la méthode par des personnes d'une humeur légère et capricieuse. L'attachement aux habitudes prises est une preuve de sagesse et de bon sens. Cette manie-là, madame, supprime les petits efforts de détail et les mille petites décisions à prendre dans les circonstances ordinaires de la vie. Aussi, la volonté, au lieu de s'égrener en poussière, se porte tout entière aux décisions qui en valent la peine! Jour de ma vie! si je n'avais pas été ce qu'on appelle un *maniaque*, je ne ferais plus mes courses à pied, à l'heure qu'il est; je ne ferais plus de courses du tout; j'aurais cédé ma place au soleil à une bande de... Un homme se conserve dans l'habitude comme... » Il regarda autour de lui pour chercher un terme de comparaison. L'entretien avait lieu dans la salle à manger; il avisa sur le buffet une boîte de sardines et s'écria : « comme une sardine dans l'huile. Mais, à propos de sardines, avez-vous de bonnes nouvelles de Nantes? Mme Charlier va bien? Cette chère petite Emilie: tempérament sanguin, surabondance de vie; charmant caractère, activité dévorante; mais, ne vous y trompez pas, malgré tout cela, elle n'est pas de la force de mon ami Placide. Hum! Quant à vous, ma chère dame, je vous conseillerai, en ami, de prendre un peu plus d'exercice. Si je vous crois malade? Pas le moins du monde, puisque je viens de vous dire que je vous parle en ami et non pas en médecin. Plus d'exercice, voilà tout; des viandes grillées et rôties et un petit verre de vieux bordeaux, par-ci, par-là. Au plaisir de vous revoir! »

Une des manies du docteur Oléus, c'était d'aimer beaucoup ses amis, sans le leur dire, et de se préoccuper beaucoup de ses malades.

L'état présent de M. Clodion n'avait rien d'inquiétant. Mais le docteur n'était pas content de la santé

de Mme Clodion. Elle vaquait à ses occupations ordinaires, à mille lieues de l'idée qu'elle pût être en danger. Mais l'œil clairvoyant du docteur avait surpris quelques indices qui lui firent froncer le sourcil quand il eut franchi le seuil de la porte.

« Je n'aime pas cela du tout, se dit-il à lui-même, et je m'en vais prévenir tout de suite mon ami Placide pour qu'il la force à se soigner. »

Vingt minutes après, il faisait son apparition au ministère des Formalités.

Une jeune femme se tenait à la porte, au soleil, avec un petit enfant dans les bras.

« Le bureau de M. Clodion, s'il vous plaît ! » lui demanda le docteur avec une exquise politesse. Un homme grisonnant qui amusait l'enfant en lui faisant teter le bout d'une grosse clef, lui répondit par-dessus l'épaule de sa femme : « Escalier C, 2e étage, couloir B, 3e porte à droite. »

Le docteur tapota les joues de l'enfant, déclara qu'il était le plus bel enfant qu'il eût jamais vu (ce qui fit rougir la jeune femme), donna, séance tenante, une consultation sur l'inconvénient de faire teter des clefs aux petits enfants, et grimpa lestement les deux étages.



Le docteur tapota les joues de l'enfant. (P. 245, col. 1.)

Quand MM. les subalternes aperçurent ce petit vieillard original, ils se mirent à le dévisager. C'était un de leurs passe-temps favoris de faire perdre contenance aux étrangers.

Le docteur, ralentissant le pas, se mit à les regarder dans le blanc des yeux et s'amusa à leur faire baisser le nez à la file. Lorsqu'il les vit occupés à écrire, il fit entendre un petit ricanement et pénétra dans le cabinet du chef de bureau.

Quand il en ressortit, au bout d'un quart d'heure, il refusa absolument de se laisser reconduire et força Placide à rentrer dans son cabinet.

Tous les subalternes faisaient semblant de tracasser leurs paperasses, sauf un gros paresseux, dodu et joufflu, qui, le coude sur son pupitre, le menton dans la paume de la main, regardait le docteur avec des yeux effrontés. Pendant l'absence du docteur, ces messieurs s'étaient moqués les uns des autres, pour s'être laissé décontenancer par lui. Le gros joufflu avait parié que cette fois il ne baisserait pas les yeux.

Le docteur marcha droit à lui et lui dit avec une bonhomie narquoise : « Jeune homme, je suis médecin, et, si vous m'en voulez croire, vous ménagerez votre santé qui semble fort délabrée. Croyez-moi, ne ruinez pas votre constitution par des excès de travail. »

Il y eut une explosion de rires; le gros joufflu baissa le nez et perdit son pari.

Dès le lendemain, Placide commença à se plaindre d'éprouver de la lourdeur dans la tête et des four-

millements dans les jambes. Il aurait fait volontiers un petit tour après dîner, mais il n'était pas en humeur de sortir seul, et sa mère consentit à l'accompagner.

Elle consentit encore les jours suivants, sans trop se faire prier.

Ils bornèrent d'abord leurs excursions à la place Royale, ils se risquèrent ensuite jusqu'au boulevard Bourdon, et petit à petit finirent par pousser des pointes audacieuses jusqu'au Jardin des Plantes.

Placide avait ses préférences et ses habitudes en cuisine comme en toute autre chose; les plats de son choix devaient toujours être préparés d'une certaine façon.

On ne pouvait cependant pas dire qu'il fût ni gourmet, ni difficile. Il n'était que maniaque, et même son extrême sobriété affligeait souvent Françoise, qui était un véritable cordon bleu.

Voilà que tout à coup Placide fut métamorphosé en gourmet et se complut à faire le délicat et le difficile.

« A la bonne heure! s'écria Françoise au comble de la joie; le voilà donc qui se réveille et qui devient un homme! Notre pauvre monsieur vit de régime, à cause de sa goutte; madame mange comme un oiseau; je commençais à me rouiller! »

Les préférences de Placide se portèrent sur les viandes grillées et rôties.

Quelle aubaine! Justement Françoise excellait dans l'art si difficile de saisir les viandes sans les brûler!

Placide déclara un jour, avec un air passablement déluré, qu'un petit verre de bordeaux ne lui ferait pas peur; il avait besoin de se refaire: la vie de bureau le fatiguait beaucoup! Et les vénérables bouteilles de bordeaux, après une trop longue réclusion, apparurent enfin à la lumière du jour.

Mme Clodion n'était nullement dupe de cette machiavélique diplomatie. Elle voyait très-bien que si Placide affectait de se soigner, c'était pour la contraindre à se soigner elle-même. Elle se soigna donc sans rien dire, et laissa à son fils l'illusion, toujours si chère aux gens simples et naïfs, de se croire prodigieusement roués.

A suivre. J. GIRARDIN.



A TRAVERS LA FRANCE

ROQUEFORT.

Roquefort, simple village de l'arrondissement de Saint-Affrique, dans le département de l'Aveyron, doit à son industrie fromagère d'être une des localités de France dont le nom est universellement connu. Il n'est pas de gourmet au monde qui ne connaisse le célèbre fromage de Roquefort, qui, lors du congrès de Vérone, disputa un moment à celui de Brie le titre de roi des fromages.

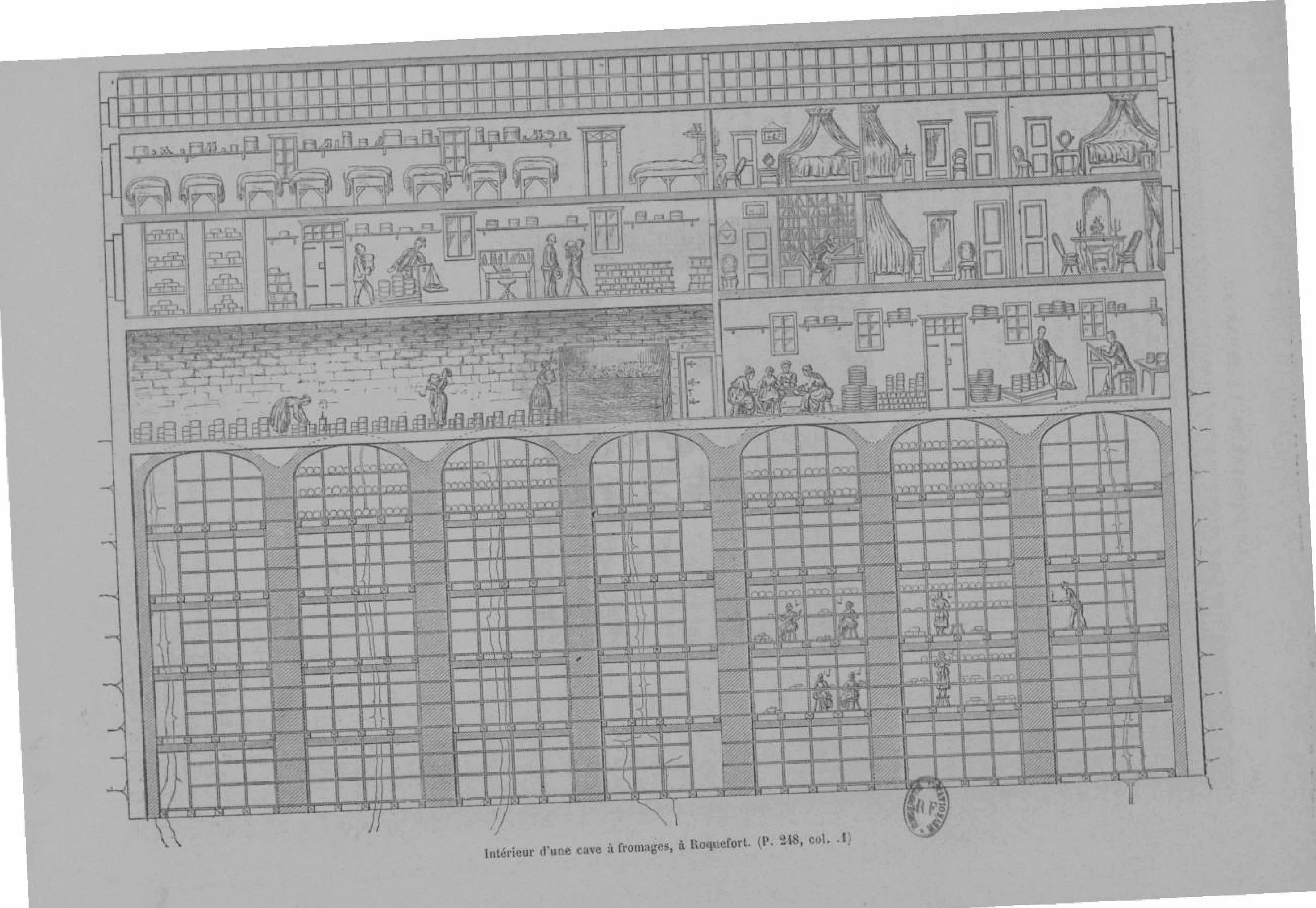
Situé au pied d'une colline rocheuse, parcourue en tous sens par des crevasses profondes, Roquefort a trouvé dans ses caves naturelles un moyen de transformation du fromage de brebis ordinaire en un produit qu'aucune fabrication ne parvient à égaler. C'est en exposant le fromage, pendant un temps plus ou moins long, aux courants d'air froid qui parcourent ces caves, qu'on opère cette transformation.

Une étude approfondie de la constitution géologique de la montagne de Roquefort et des révolutions qui s'y sont produites, a conduit à la découverte de la cause permanente du froid qui règne dans les caves.

Un grand éboulement, qui a envahi près de la moitié de la montagne, s'est produit dans les assises calcaires qui en forment le plateau supérieur. Les bancs d'argiles marneuses sur lesquels elles reposent, détrempés à la longue par les eaux, les ont entraînées dans leur glissement du côté de la vallée. Les strates brisées, renversées les unes sur les autres en immenses blocs, laissant entre eux des cavités nombreuses, ont formé un nouveau sol irrégulier. C'est sur ce sol que sont établies les caves de Roquefort, et ce sont les fissures de ces cavités qui viennent déboucher dans les caves.

Il est facile de se rendre compte de ce qui se passe dans ces vides souterrains. L'air qu'ils renferment, plus frais, plus dense que celui de l'extérieur, s'y meut sans cesse en raison de cette différence de température; il tend toujours à s'écouler par les orifices inférieurs, c'est-à-dire par les soupiraux des caves et à se renouveler par les bouches supérieures, et, comme dans son parcours il se trouve en contact avec les parois humides des rochers, avec les dépôts d'eau que retiennent les couches argileuses, il enlève une partie de cette eau aux dépens de son calorique.

L'air qui s'échappe par les soupiraux des caves contient donc moins de calorique et plus d'humidité, en proportion de la distance et de la profondeur qu'il a parcourues et des surfaces aqueuses qu'il a effleurées. Ce mouvement est d'autant plus actif que la température extérieure est plus élevée. On



Intérieur d'une cave à fromages, à Roquefort. (P. 248, col. 1)

constate en effet que lorsque règne le vent du sud, le courant est plus sensible et plus frais. L'air se trouve plus dilaté d'une part et plus dense de l'autre, et contenant plus de calorique à son entrée, il peut se saturer d'une plus grande quantité d'humidité dans les bas-fonds qu'il traverse.

Toutes les caves n'ont pas la même origine. Dans le principe, c'étaient de simples anfractuosités où l'on n'a eu besoin que de régulariser les murs et les voûtes. Plus tard, pour en accroître le nombre, des excavations ont été pratiquées de main d'homme, avec l'aide de la poudre; des fissures effleurant le sol ont été recherchées, élargies. L'art est parvenu, comme dans les caves naturelles, à y recueillir les courants d'air frais ou fleurines qui en font tout le prix et à les remplir de l'atmosphère qui convient à la fermentation spéciale du fromage de Roquefort.

La température n'est pas toujours exactement la même dans toutes les caves : dans les unes, elle est de cinq degrés centigrades à l'ouverture des soupiraux d'air; dans d'autres, elle s'élève jusqu'à dix degrés; ce sont deux limites; si la température était plus basse, il n'y aurait pas de décomposition chimique; plus élevée, il se produirait une fermentation alcaline ou putride.


Raclage des fromages dans les caves.

La cave que représente notre gravure, est placée comme d'usage, en dessous de la maison d'habitation. Elle est divisée en cinq étages. Sauf les niveaux qu'ils occupent dans l'excavation et les différences de température qui en résultent, les dispositions et aménagements de chacun d'eux sont les mêmes. Ces étages sont formés par une série de planchers superposés et portés par des poteaux qui s'appuient sur le fond du rocher. Sur la hauteur de chacun sont disposées des étagères, entre lesquelles la circulation est ménagée au moyen de couloirs. La hauteur de chacune des caves est d'environ deux mètres cinquante, et la largeur des étagères de deux mètres. Les dimensions sont calculées de manière que la cabanière, montée au besoin sur son siége, puisse saisir et arranger commodément les fromages en tous les points de ces étagères.

Sur la paroi de la cave adossée à la montagne, la roche est laissée à nu, ainsi que sur les parois latérales, autant que le permettent la nature et la disposition du sol; le côté opposé à la montagne est entièrement muré.

Sur la première paroi, celle du fond, on voit de grandes fissures naturelles par où s'épanche en courants continus l'air dont nous avons éprouvé la fraîcheur à notre entrée. Ces fissures se prolongent souterrainement et se perdent dans l'intérieur de la montagne; les courants d'air auxquels elles donnent lieu, et qui sont appelés *fleurines*, sont très-violents. Plus une cave possède de fleurines, plus on l'estime favorable à la fabrication des fromages.

Les cabanières, réparties entre les différents étages de la cave, sont à l'ouvrage, éclairées par un lumignon suspendu auprès d'elles, et assises sur des escabeaux. Les unes raclent les pains de fromage, les autres les rangent sur les étagères, d'autres enfin, allant et venant, descendent les fromages frais ou montent les fromages arrivés à maturité et prêts à l'expédition.

Les fromages frais descendus à la cave sont disposés sur des étagères par piles de trois. Huit jours après, ils sont mis de champ (*en piles*): on ménage entre eux une certaine distance pour la circulation de l'air. Peu de temps après, le fromage pousse ce qu'on appelle *barbe* ou *duvet*.

On connaît à cette barbe la bonne qualité du fromage et la bonté des caves; il faut qu'elle soit d'une parfaite blancheur, épaisse et légèrement humide.

Les fromages doivent alors être raclés de nouveau : on appelle cette opération *revirer*.

Tous les huit jours on recommence le *revirage*.

Arrivés à maturité, les fromages se revêtent d'une robe particulière gris marbré, et la barbe est remplacée par une légère onctuosité que l'on racle aussi. On obtient une *rebarbe rouge*.

Après un séjour en cave de trente à quarante jours, les fromages des premiers mois de la campagne donnent des produits qu'on peut vendre, en choisissant ceux qui approchent le plus de la maturité; mais, en raison de cette préparation hâtive et de la



Roquefort. (P. 246, col. 2.)

saison chaude qu'ils auraient à traverser, ils sont peu susceptibles de conservation. Les fromages d'arrière-saison qui restent plus longtemps en cave sont les plus estimés.

Tous les raclages successifs ont pour but de mettre le fromage au contact de l'air frais des caves; récemment, pour multiplier ce contact, on a introduit dans la fabrication l'opération du piquage, qui consiste à perforer les pains de fromage en un grand nombre de points de leur surface et sur toute leur épaisseur, au moyen de longues aiguilles.

Il se forme du gaz acide carbonique, qui donne lieu aux cavités que l'on voit dans le fromage et que l'on nomme *persillage*. C'est pendant que les réactions s'opèrent que se développe insensiblement ce marbré bleu, résultat d'une végétation cryptogamique (*Penicillium glaucum*), dont les sporules ou germes y ont été déposés avec la poudre de pain moisi.

L'origine de la fabrication des fromages dans les caves de Roquefort doit être très-ancienne. Dans un vieux titre, cité par Bosc (Mémoires sur l'histoire du Rouergue), on trouve qu'en 1070, Flotard de Cornus, faisant une donation de terres au monastère de Conques, comptait parmi leurs revenus deux fromages qui devaient lui être payés par chacune des caves de Roquefort.

En 1550, un édit du parlement de Toulouse donne au village de Roquefort le privilége de la fabrication des fromages dits de Roquefort, défendant à tous individus, manants ou autres, de s'occuper de cette fabrication en dehors du village de Roquefort, sous peine d'une amende de six livres par quintal.

Voici quelques chiffres qui donnent une idée de la progression qu'a suivie la fabrication :

Elle était en 1800 de 250 000 kilogrammes ;
En 1820 de 300 000 kilogrammes ;
En 1840 de 750 000 kilogrammes ;
En 1860 de 2 700 000 kilogrammes ;
En 1870 de 3 600 000 kilogrammes ;
En 1873 de 4 000 000 de kilogrammes.

Déduction faite de 23 pour 100 de déchet, il reste encore plus de 3 000 000 de kilogrammes de fromage livrés annuellement à la consommation.

Cette industrie donne lieu à un mouvement de fonds d'environ 20 000 000 de francs; la consommation et l'exportation s'étendent dans toutes les contrées du monde.

Léon Dives.

LA SOURCE DE LA VÉRITÉ

« O mon Père! priait un sage indien, ne me sera-t-il jamais donné d'approcher à la source de la Vérité, de tremper mes lèvres dans cette eau bienfaisante qui élève notre âme vers toi, en lui accordant de connaître le bien et de comprendre tes œuvres? Hélas! si je suis indigne, ne guideras-tu pas ceux dont le cœur est plus pur que le mien? Comme moi, useront-ils vainement leur vie à l'étude et briseront-ils leur corps dans la pénitence? Mon Père, aie pitié de notre faiblesse, dissipe les ténèbres qui couvrent nos yeux, montre-nous ta voie! »

Dieu, qui entend toutes les prières, exauça celle-ci. Il mena la sage devant une montagne deux fois plus haute que le Gaurizankar et dont la base, baignée par la mer, était large comme un royaume. La source coulait au sommet. Dieu demanda alors aux hommes qui voulaient y parvenir de sanctifier leur existence par le travail. Ils devaient sacrifier leur jeunesse à l'étude, s'abstenir des plaisirs et se consacrer au bien de tous. En remplissant ces conditions, ils acquerraient, au terme de leurs travaux et de leur vie, le droit d'avancer d'un pas, d'un seul, vers le but sacré. Un sage tombé, son successeur, partant du chemin déjà parcouru, devait se préparer à faire le pas suivant, ce pas dans lequel son cercueil ne pouvait tenir. Et nul, dans cette longue succession, ne pouvait avoir de plus haute ambition que d'être compté comme un des innombrables chaînons de cette chaîne qui devait monter de la base au sommet de la montagne.

Le sage fut consterné. Les hommes auraient-ils assez d'abnégation pour préparer, dans la nuit de l'avenir, le triomphe de l'un d'eux. Il doutait de la persévérance humaine, et il fit le premier pas pourtant.

Bien longue était cette route, bien décevante cette tâche! Jamais pourtant elle ne fut abandonnée. Les empires croulèrent les uns sur les autres, les générations se succédèrent laissant à peine un souvenir de leur passage; la terre changea de face : toujours quand un sage mourait sur la montagne, un autre, penseur, savant, artiste, venait de l'Orient ou de l'Occident lui succéder et donner sa vie pour franchir le pas suivant. Toujours quelqu'un marchait vers la source éternelle! Nul pourtant, dans la foule, n'encourageait ces martyrs; et même, lorsqu'ils se furent élevés et isolés sur la montagne, on finit par les y oublier.

Des siècles passèrent encore sur les siècles avant que le dernier des persévérants travailleurs fît le dernier pas et pût se désaltérer à la source. Quand ce sage se releva, il était transfiguré. La joie débordait de son âme, la jeunesse remontait à son front; mais lorsque descendu à la ville et, qu'étonné de ce qu'il vit, il parla, on lui imposa silence et on l'enferma dans une maison de fous.

. . . .

Cette nuit même la montagne s'affaissa dans la mer.

Ch. Schiffer.

LA PETITE DUCHESSE[1]

XIX

Inquiétude.

Le printemps arrivait en effet à grands pas, et donnait à Cannes un merveilleux éclat. Le ciel et la mer rivalisaient de splendeur dans leurs teintes azurées, les orangers se couvraient de leur neige odorante, l'air n'était plus seulement vivifiant, embaumé, il était devenu balsamique. De toute fleur se dégageait une senteur pénétrant, et il y avait des fleurs partout. Les villas s'enguirlandaient les unes aux autres par des chaînes parfumées. Et tandis que cette belle nature fleurissait étalant tous ses trésors, Jean de Châteaugrand maigrissait et s'affaiblissait à vue d'œil.



Luna s'approcha d'un coffre magnifique. (P. 251, col. 2.)

« C'est une crise qu'il traverse, » disait le médecin en tiraillant ses favoris grisonnants. Et tout le monde répétait après lui : « C'est une crise. »

Et on attendait avec angoisse la fin de cette crise, qui semblait amenée par les effluves printaniers.

Entre Alberte, Luna et David, il n'était plus question que du malade aimé. Alberte, cela va sans dire, s'était attachée à lui comme à un frère ; Luna l'aimait à cause d'Alberte, et David en avait fait son ami. Il avait fini par être reçu, même dans la chambre à coucher, naturellement interdite aux petites filles, et il amusait beaucoup Jean avec ses airs d'homme.

Ce qui rassurait beaucoup les enfants, c'est que Jean n'avait pas l'air triste.

« Quand on est bien malade, on n'est pas gai comme cela, » disait Alberte.

Aussi, grande fut leur désolation quand un jour Alberte arriva tout effrayée et leur confia par-dessus le mur qu'elle avait surpris Jean la figure dans les mains et qu'elle n'avait pu lui arracher un sourire. Il avait même refusé sa lecture, ce qu'il ne faisait jamais. Luna et David donnèrent des signes de la plus grande désolation. Ils faisaient, comme Alberte, abstraction complète de la maladie de Jean, et à chaque symptôme un peu grave ils étaient aussi surpris que chagrins.

« Nous n'allons pas rester comme cela plongés dans notre tristesse, dit tout à coup Luna. N'est-ce pas aujourd'hui que nous devions vous montrer nos costumes de l'Inde, Alberte ?

— Oui, dit Alberte ; mais je le sens, rien ne m'amusera aujourd'hui.

— Venez toujours, dit Luna en lui prenant la main, nous avons bien assez pleuré comme cela. Ah ! si vous voyiez David en rajah. »

Alberte se laissa entraîner dans l'appartement où se serraient les costumes des deux enfants. Luna s'approcha d'un coffre magnifique en bois des Iles, l'ouvrit et en tira successivement les pièces d'un habillement aussi étrange que riche : sarri de soie pourpre, écharpe dorée, pantalons brodés d'or, éventail de plumes de paon.

« C'est à moi, dit-elle, et maintenant voici le costume de David. »

Et elle jeta sur un canapé un habit et des pantalons de drap d'or brodés de perles, une écharpe de soie étincelante d'émeraudes, un turban dont le sirphey d'or rayonnait sous les feux d'un diamant superbe, enfin un sabre recourbé nommé *tarwar* dans un fourreau de peau de rhinocéros brodée en bosse et dont la poignée était constellée de pierres précieuses.

Alberte regarda successivement ce somptueux costume et le petit David, puis s'écria :

« Cela amuserait peut-être Jean de voir David en costume de rajah.

— Certainement, s'écria Luna, cela amuse tout le monde.

— Écoutez, dit Alberte d'un ton réfléchi, je vais déjeuner, et, comme d'habitude, donner à ma tante des nouvelles de Jean. A deux heures je retournerai à la villa Caroline, je verrai Jean, je lui parlerai, et si cela lui plait de voir David en rajah, j'attacherai mon foulard à la grande perche qui est dans le jardin et je la ferai lever. Vous la verrez très-bien et vous saurez qu'il vous attend.

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124, 139, 152, 171 188, 202, 219 et 235.

— C'est cela, dit David, en tirant sa petite montre, nous serons à deux heures précises sur le mur. »

Les choses étant ainsi arrangées, Alberte alla rejoindre la duchesse que rien ne préoccupait, mais qui cependant témoignait depuis quelque temps un grand intérêt au jeune malade. En entendant les nouvelles d'Alberte, elle hocha la tête.

« Méril a vu monsieur le curé sortir de la villa, dit-elle, et il paraissait fort ému; je crois bien que le baron se trompe sur la gravité de cette crise.

— Mais, ma tante, s'écria Alberte tout alarmée, est-ce qu'on meurt avant vingt ans? »

La duchesse la regarda d'un petit air de compassion.

« Rarement, » répondit-elle avec condescendance.

Une sorte d'inquiétude s'empara d'Alberte, dont le chagrin de Jean avait fort ébranlé la sécurité enfantine, et elle attendit deux heures avec une fiévreuse impatience. Son cœur battait très-douloureusement lorsqu'elle gravit l'escalier de la seconde terrasse. Elle ne put retenir un cri de joie en apercevant Jean assis à sa place ordinaire sous le grand olivier de la pelouse et lui souriant de loin. Il était très-pâle et enveloppé de fourrures; mais sa physionomie était sereine.

« Arrivez donc, ma cousine, lui cria-t-il de sa voix légèrement enrouée, j'ai une très-bonne nouvelle à vous annoncer. Mon frère Roger a obtenu un congé de quelques jours. Il sera ici demain.

— Quel bonheur! » dit Alberte.

Et apercevant Mme de Châteaugrand et Mme Thérèse qui descendaient les marches du perron, elle courut à elles en s'écriant: « Roger vient, quel bonheur! »

Elle ne vit pas l'expression poignante des yeux de la mère de Jean, elle ne remarqua que le sourire forcé qui entr'ouvrait les lèvres de la pauvre femme, et songeant immédiatement à Luna et à David, elle alla proposer à Jean la visite de David en rajah! Jean parut enchanté, et il fut convenu que Mme de Châteaugrand serait invitée à venir sous l'olivier recevoir cette mirobolante visite.

Alberte s'empressa de prendre la perche légère dont il avait été question, elle y attacha son foulard blanc et la leva de toute la hauteur de ses bras.

L'atmosphère était si sonore qu'elle entendit parfaitement les exclamations que poussèrent les enfants lorsque le petit étendard-signal flotta sur l'azur du ciel.

Alberte revint vers Jean toute bondissante.

M. de Châteaugrand arrivait dans son fauteuil roulant, parlant très-haut selon son habitude.

« Ah! bon Dieu! sommes-nous emmitouflé, mon pauvre garçon, dit-il en s'adressant à Jean! c'est honteux en face de ce beau soleil.

— Le fond de l'air a encore une certaine fraîcheur, dit la baronne, ne trouvez-vous pas Thérèse?

— Une grande fraîcheur apportée par la brise de mer, répondit Mme de Châteaugrand qui avait pris sa place ordinaire tout contre son fils, de façon qu'il n'eût qu'à tourner la tête pour lui parler.

Le baron regarda Jean et se mit à remuer violemment la tête, comme pour chasser une pensée pénible; puis s'adressant à Alberte :

« Chante-nous donc quelque chose, dit-il.

— Sans piano, mon oncle?

— Eh sans doute! n'entends-tu pas les oiseaux? En font-ils des roulades et des arpéges! Les enfants sont comme les oiseaux, ils chantent sans accompagnement. Cependant, si tu aimes mieux attendre la petite Indienne, je ne m'y oppose pas. Vous chanterez ensemble. Eh bien, qu'est-ce qui nous arrive ici? Le Fils du Ciel en personne. Ah! ah! ah! est-il gentil! est-il gentil! »

Par la large allée débouchait David dans son éblouissant costume indien.

Il marchait gravement, la main sur la poignée de son tarwar, accompagné de Luna qui portait son large éventail, et de Boulboul qui tenait ouvert un parasol à larges franges couvert de broderies délicates. M. Louzéma suivait.

La gaîté de M. de Châteaugrand était par elle-même très-communicative, et David et son costume eurent un succès complet. Jean, entouré des enfants, se montra très-animé, et sa mère elle-même, le voyant si gai, parut prendre sa part de la joie générale.

« Jean, vous serez mieux demain, lui dit Alberte en prenant congé de lui.

— Beaucoup mieux, » répondit-il avec un étrange sourire.

Le lendemain, quand Alberte se présenta à la villa, elle apprit que Jean avait eu une très-mauvaise nuit et qu'il garderait la chambre toute la journée. Cette nouvelle l'impressionna beaucoup. Le temps s'était couvert, une pluie fine ternissait tout au dehors. La petite fille demeura toute la journée près de la duchesse, qui lui parut très-grave. Il était souvent arrivé que le jeune malade disparaissait ainsi, et jamais Alberte n'avait éprouvé l'angoisse qu'elle éprouvait ce jour-là. Aussi le lendemain, bien avant l'heure à laquelle elle pouvait se présenter chez M. de Châteaugrand, députa-t-elle Méril à la villa, sous le prétexte de demander un livre qu'elle y avait oublié. Elle attendit son retour avec impatience, et lorsqu'elle entendit la grille s'ouvrir, elle courut au-devant de lui.

Il lui tendit le livre qu'elle avait réclamé.

« Mais ce n'est pas cela, dit-elle, comment va-t-il?

— Madame la baronne me prie de dire à Mademoiselle de ne pas se déranger: M. Jean gardera la chambre, et M. le baron, qui est pris d'un accès de goutte, aussi. »

Alberte alla sur-le-champ confier à Luna et à David cette désolante nouvelle. Jean passerait deux jours dans sa chambre; ils seraient deux jours sans le voir. La confidence faite et les regrets échangés, on parla naturellement de l'emploi de cette ennuyeuse journée, et une excursion en voiture fut projetée pour l'après-midi.

La duchesse fut la première à engager Alberte à aller promener avec les Montézuma, — elle persistait à les appeler ainsi, — et Alberte, qui errait par la maison comme une âme en peine, lui obéit volontiers.

La promenade fut charmante. On prit par Cannes et l'on s'en alla par le quai de la Croizette jusqu'à cette route pittoresque qui monte en zigzags le long des coteaux élevés qui enserrent Cannes de ce côté.

Alberte fut silencieuse et forma un véritable pendant à M. Louzéma qui passait inanimé en apparence devant toutes ces splendeurs. La promenade lui parut interminable et elle se fit déposer à sa porte. Mais elle avait à peine fait quelques pas dans le jardin que, revenant tout à coup en arrière, elle repassa le seuil et entra chez Mme de Châteaugrand par la grille ouverte au large. Elle se heurta à une grande valise placée dans le vestibule, et tout intimidée de se trouver seule et de ne rencontrer personne, elle entra dans un petit salon qui lui paraissait éclairé. Il l'était en effet. En y entrant, elle aperçut un grand jeune homme en uniforme rouge et bleu qui sanglotait, les bras posés sur la table et la tête dans les bras. L'uniforme, les sanglots, lui révélèrent son cousin Roger.

Elle n'osa pas avancer, ni lui parler. Elle referma la porte sans bruit et monta à pas de loup jusqu'à la chambre de M. de Châteaugrand. Elle frappa.

« Entrez, » dit la voix sonore du baron.

Alberte ouvrit la porte.

« Entrez, entrez, répéta-t-il, venez apporter votre sourire à votre vieil invalide qui ne vaut pas le diable ces temps-ci.

— Et Jean? dit Alberte.

— C'est ça, Jean vous inquiète. Eh parbleu! il inquiète tout le monde. Il paraît que la crise est forte; mais enfin la jeunesse est là, il va un peu mieux.

— Vraiment, mon oncle?

— Oui, il a pu prendre un peu de bouillon.

— Cependant Roger pleure.

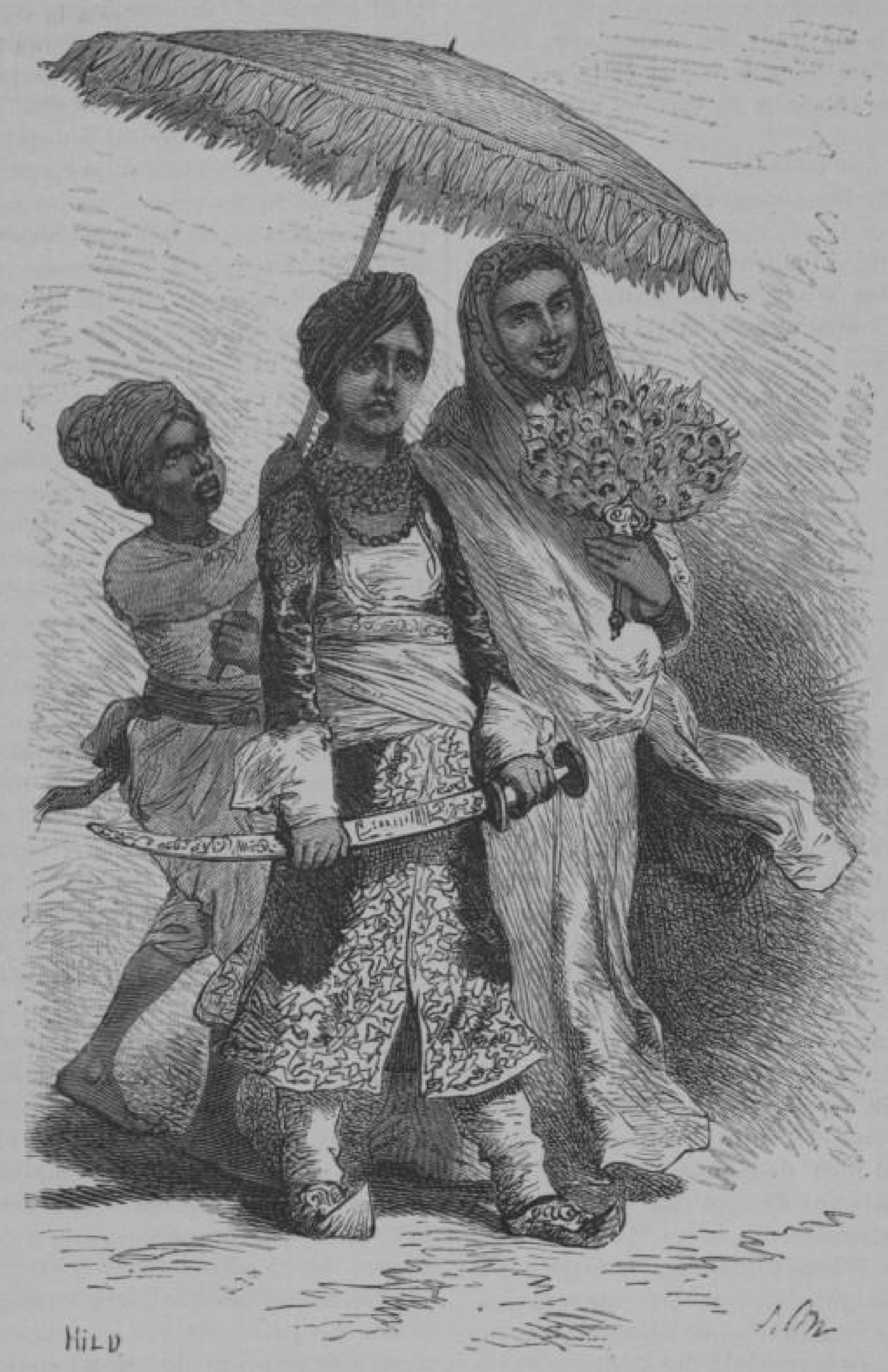
— Eh sans doute! il y avait un an qu'il n'avait vu son frère, il l'a trouvé changé, c'est tout simple. »

Alberte accueillit avec joie cette explication, et se rapprochant du vieillard :

« Monsieur, dit-elle, Luna, David et moi sommes désolés de ne plus voir Jean.

— Vous le verrez.

— Mais quand? »



Il marchait gravement, accompagné de Luna. (P. 251, col. 2.)

Le vieillard répondit :

« Dieu le sait.

— Nous le verrions un instant seulement que nous serions satisfaits.

— Il a été question de vous faire monter, mais les mamans ne veulent pas. La moindre émotion détermine un crachement de sang.

— Mais nous ne lui parlerions pas. »

Le vieillard la regarda, et hochant la tête :

« C'est de l'entêtement, dit-il; mais si vous y tenez tant que cela, il y aurait un moyen.

— Lequel? oh! dites, lequel?

— Le médecin vient à neuf heures et à six heures. Quand il s'en va, on le reconduit jusque sur le palier pour l'accabler de questions, naturellement. Un jour où vous seriez bien désireux de le voir, vous pourriez monter chez moi, vous ouvririez cette porte au fond de ce corridor et vous le verriez, une minute seulement.

— Oh! rien qu'une minute.

— Eh bien voilà le moyen, et maintenant allez-vous-en. »

Alberte s'esquiva. Elle n'eut rien de plus pressé que d'aller compter à ses amis le stratagème inventé par M. de Châteaugrand, et ils parurent enchantés.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.

LA PETITE PENSIONNAIRE

DE PORT-ROYAL DES CHAMPS[1]

« Notre abbaye, qui est la maison-mère de Port-Royal, de la rue Saint-Jacques, est bâtie à six lieues de Paris, à l'extrémité d'une vallée en partie boisée, d'un aspect fort sauvage et qui est coupée par des marais et un étang séparé de l'abbaye par une chaussée assez étroite. Sur les pentes des collines qui bornent la vue de tous les côtés et en différents endroits de la plaine qu'elles enserrent, sont dispersées des fermes et des habitations qu'occupent des gens de qualité remplis de science et de piété. On les appelle les *Solitaires* ou les *Messieurs de Port-Royal*. Ils passent leur vie à prier Dieu, à faire la charité, à écrire de bons livres et à cultiver de petits coins de terre où ils sèment plus de légumes que de fleurs. Quelques uns d'entre eux se sont chargés de jeunes garçons qu'ils instruisent; et leurs établissements ont pour titres les *Petites-Écoles*. Le monastère est défendu par un mur crénelé contenant, dans son enceinte, les jardins, le bâtiment de clôture, la chapelle, les parloirs, les logements des hôtesses et des tourières, les boutiques des ouvriers, les écuries, les remises et deux très-anciennes petites maisons nommées la chambre de saint Thibaut, et la maison de M. de Sainte-Marthe. Le jardin est traversé par un canal, et il est divisé en plusieurs compartiments. Il y a le jardin des simples, le bois de la solitude, le pont du glacis, les allées des fraisiers, de l'espalier, de l'ormois et l'enclos de Saint-Paulin que précède la Porte-Rouge. En passant auprès d'un pan de mur que l'on répare, et où l'on a formé dans ce moment une brèche qui permet de voir la campagne, j'ai aperçu M. Hamon qui partait pour visiter ses pauvres. Il était monté sur un âne, et afin de ne point perdre de temps, il lisait dans un gros livre posé devant lui, sur un pupitre fixé à la selle de sa monture. J'ai été présentée ce même jour à M. d'Andilly[1] qui s'est dépouillé de toutes ses grandeurs pour devenir le jardinier en chef de Port-Royal. Il m'a fait goûter à des fruits musqués dont il est très-fier, et qu'il va envoyer en présent à Mademoiselle[2], cousine de Sa Majesté. Tous les gens ici, jusqu'aux plus humbles valets de ferme ou aux plus petits bergers sont si rangés à leur devoir, si charitables les uns pour les autres, qu'ils me remettent en mémoire ces premiers ermites de la Thébaïde dont vous nous racontez pendant les veillées d'hiver, les vies si mortifiées et cependant si empreintes d'un contentement intérieur et surnaturel.

» J'ai été mise enfin, il y a quinze jours, avec mes compagnes, et assujettie à leurs règles, nous sommes sous la direction de la sœur Sainte-Euphémie, dans le monde autrefois, Mlle Jacqueline Pascal et sœur de M. Blaise Pascal qui a écrit l'année dernière ces *petites lettres* que vous lisiez avec tant d'avidité. La sœur Sainte-Euphémie est fort sérieuse, et fort attentive à nous reprendre lorsque nous tombons dans quelque faute; elle a pourtant toute notre affection et toute notre confiance, parce que nous sentons que sa sévérité n'a d'autre principe que sa grande charité pour nous, qu'elle regarde, dit-elle constamment, comme un dépôt précieux que Dieu lui a confié, et dont il lui demandera un compte rigoureux. J'espère vous faire plaisir, ma chère maman, en vous narrant quelques traits de la jeunesse de notre chère maîtresse, que j'ai appris dans la chambre des malades.

» Mlle Jacqueline Pascal est née à Clermont, et dès qu'elle commença à parler, elle donna de grandes marques d'esprit. Elle était, outre cela, parfaitement belle et d'une humeur la plus agréable du monde; de sorte qu'elle était aussi aimée et caressée qu'une enfant peut l'être. Lorsqu'elle eut sept ans, on la confia, pour apprendre à lire, aux soins de sa sœur aînée[3]; mais celle-ci se trouva fort empêchée par l'aversion que son élève témoignait pour l'épellation. Un jour enfin que la petite Jacqueline jouait auprès de sa sœur qui récitait des vers à haute voix,

1. Suite et fin. — Voy. page 238

1. Robert Arnaud d'Andilly, auteur d'ouvrages très-estimés, parmi lesquels on distingue surtout la *Vie des saints Peres*, et d'une traduction des *Confessions de saint Augustin*, et de l'*Histoire* de Josèphe. Il était frère du grand Arnauld et père de Simon Arnauld, marquis de Pomponne, ministre d'Etat sous Louis XIV.

2. La Grande Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans.

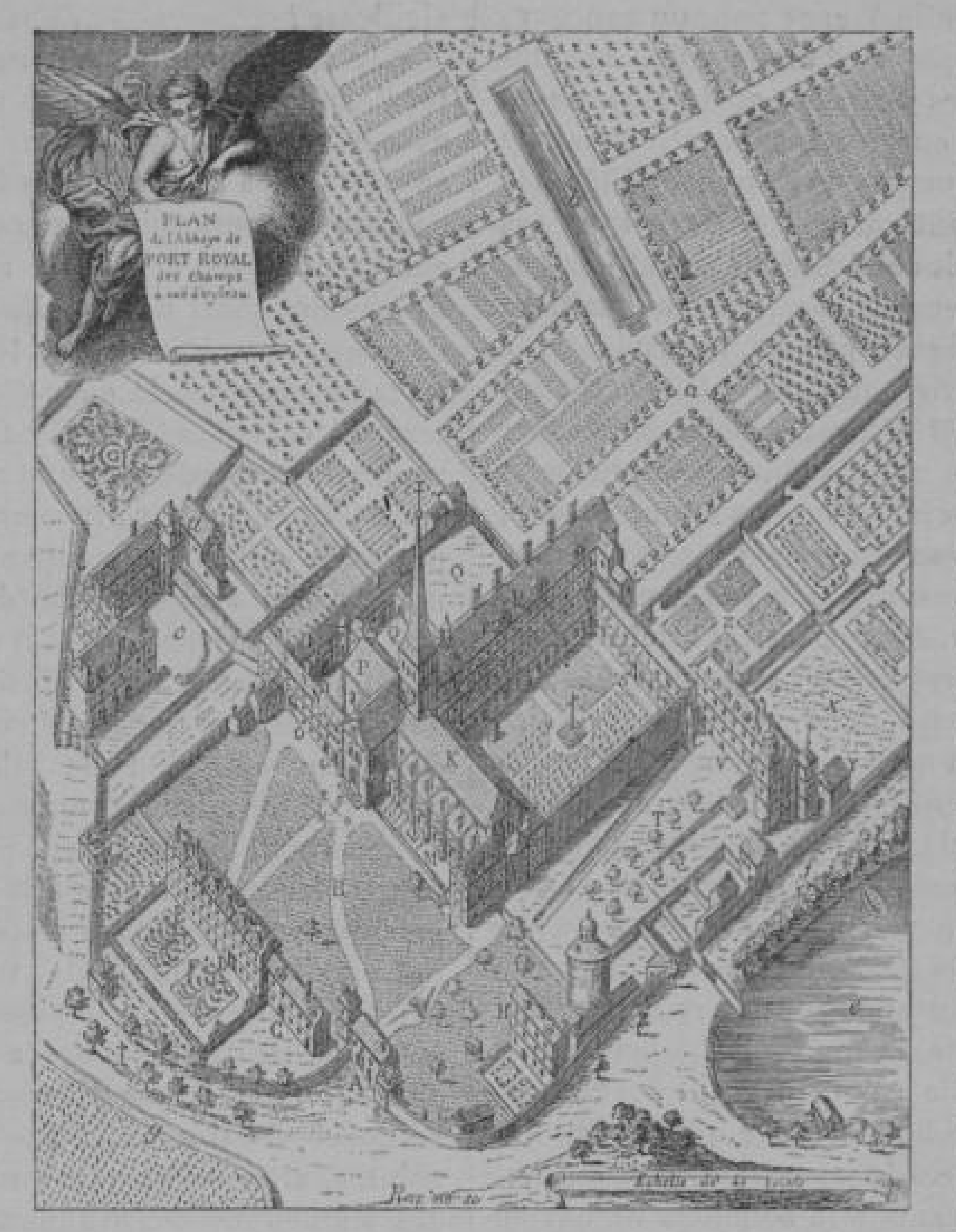
3. Mme Périer, à qui nous empruntons ces détails sur l'enfance de Jacqueline.

elle lui dit tout à coup. « *Voici qui me plait, quand vous voudrez que je prenne ma leçon, faites-moi lire dans un livre de vers.* » On fit ce qu'elle souhaitait, l'essai réussit, et non-seulement Jacqueline sut lire promptement, mais elle se mit à composer de très-jolies pièces de poésie. Son père vint habiter Paris et l'enfant se vit rechercher par tout ce qu'il y avait de plus aimable et de plus illustre; elle eut même l'honneur d'être présentée au roi et à la reine qui la redemandèrent plusieurs fois à la cour. Pendant un séjour qu'elle fit à Rouen, M. Pierre Corneille qui était ravi du talent de Jacqueline, la pressa de faire des vers en l'honneur de la Vierge pour un concours qui avait lieu à cette époque dans la ville. Jacqueline composa les stances exigées, et elle gagna le prix qu'on lui apporta en grand apparat. Mais elle recevait tous ces hommages avec une indifférence admirable, ne se plaisant qu'à se divertir avec ses poupées qu'elle habillait et déshabillait cent fois par jour; son père, M. Étienne Pascal, eut le malheur de déplaire, par quelques propos imprudents, à M. le cardinal de Richelieu qui le fit chercher pour l'envoyer à la Bastille. M. Pascal réussit à se dérober à cette poursuite, grâce au dévoûment de plusieurs de ses amis qui le cachèrent chez eux à tour de rôle. Jacqueline venait voir son père dans ses différentes retraites, et elle le consolait par ses gentillesses. Cette douceur dura peu, Jacqueline fut atteinte de la petite vérole et l'on désespéra bientôt de sa vie. Son père qui avait pour elle une tendresse extraordinaire dit, que quelque danger qu'il y eût pour lui, il assisterait et soignerait sa fille. Il s'enferma donc dans la chambre de la malade, et il ne la quitta qu'après l'entière guérison. A quelque temps de là, M. le cardinal eut la fantaisie de voir jouer une comédie par des enfants, et les amis de M. Pascal résolurent de profiter de cette circonstance pour faire demander, par Jacqueline, la grâce de son père. La petite bien préparée, apprit le rôle qu'on lui avait destiné, et elle le remplit avec une bonne grâce qui émerveilla toute l'assemblée. Après le spectacle, Jacqueline, comme il avait été convenu, alla se placer au bas de l'estrade où elle avait figuré comme actrice, et attendait la dame qui la devait présenter à M. le cardinal, mais comme elle vit que cette dame tardait, et que M. le cardinal se levait pour se retirer, elle s'en vint à lui toute seule. Il se rassit, la mit sur ses genoux, et en la caressant, il s'aperçut qu'elle pleurait. Il lui demanda ce qu'elle avait. Alors elle nomma son père et implora sa grâce. M. le cardinal lui accorda sur-le-champ le pardon qu'elle sollicitait, en ajoutant que M. Pascal pourrait revenir quand il voudrait dans sa famille. Sur ce la petite Jacqueline eut la présence d'esprit de dire : « *Monseigneur, j'ai encore une grâce à demander à votre Eminence; c'est que je la supplie de trouver bon que mon père ait l'honneur de lui faire sa révérence quand il sera de retour, afin qu'il la puisse remercier lui-même de la grâce qu'elle nous fait aujourd'hui.* » M. le cardinal charmé de cette liberté enfantine, répondit : « *Non-seulement je vous l'accorde, mais je le souhaite, mandez à votre père qu'il vienne en toute assurance me voir et qu'il amène toute sa famille.* » La chose eut lieu ainsi, et M. Pascal dut son entier repos d'esprit, à l'esprit et à la raison précoces de sa petite fille. N'est-ce point fort touchant, ma chère mère, et ne dois-je pas avoir beaucoup de respect et d'attachement pour la sœur Sainte-Euphémie qui, bien qu'elle eût conçu très-jeune un ardent désir d'entrer en religion, ne se crut libre de se consacrer à Dieu qu'après la mort de son père dont elle a consolé et soigné la vieillesse?

» Je vais présentement, ma chère mère, vous conter l'emploi de mes journées. Je me lève à cinq heures avec les moyennes; on ne souffre point que nous soyons lentes à quitter nos lits, mais si nous nous sentons incommodées, on nous accorde, sans difficulté, quelques heures de repos de surcroît. A six heures un quart notre toilette et l'arrangement de nos chambres doivent être terminés. Notre habit est en laine blanche, la coquetterie est sévèrement interdite, cependant l'on tient à ce que nous soyons proprement ajustées et que nous ayons bonne grâce dans tout ce que nous faisons. Lorsque nous sommes prêtes, la *semainière*, rompant le profond silence que nous avons avons gardé depuis notre réveil, dit tout haut la prière du matin qu'elle récite lentement et distinctement avec plusieurs pauses, afin que nous ayons le temps de penser à ce que nous devons demander à Dieu ; nous allons ensuite habiller les petites et faire leurs chambres, puis nous déjeunons et nous travaillons. A neuf heures, nous descendons pour entendre la messe à laquelle nous assistons à genoux, sans gants et voilées comme les novices. Notre église est fort belle, voûtée et bâtie en croix ; notre chœur en occupe plus de la moitié; le grand autel est très-simple, il y a au-dessus un tableau [1] de M. de Champagne qui représente la Cène de Notre Seigneur, il est encadré par deux images du même peintre, si bien faites qu'on les prend d'abord pour des statues de marbre blanc; l'une représente la sainte Vierge, l'autre saint Jean l'évangéliste. Nous n'avons point d'orgue, et l'on n'entend ici que le plain-chant, mais les voix de nos mères sont si belles, si justes, si étendues et conduites avec tant d'art que l'on ne saurait rien souhaiter de plus solennel et de plus attendrissant. Je ne puis me lasser d'admirer aussi la contenance majestueuse de nos mères quand elles défilent au milieu de nous, leurs visages cachés sous de longs voiles noirs et revêtues

1. Ce tableau a été transporté au musée du Louvre. Il est de tradition que le peintre y représenta, sous la figure des apôtres, les traits des plus illustres *solitaires* de Port-Royal qui étaient précisément au nombre de douze; ainsi l'abbé de Saint-Cyran a été placé à la gauche du Christ. Antoine Lemaître tient à droite la place de saint Jean; auprès de lui se trouve M. d'Andilly, et du même côté se détache, sur la boiserie de la salle, le profil de Blaise Pascal.

de robes blanches traînantes que retient une ceinture en cuir et que recouvre en partie un grand scapulaire blanc, brodé de rouge. Elles ont l'air si anéanti en Dieu quand elles prient dans leurs stalles, qu'il me semble toujours être entourée des anges de l'église militante. Après la messe, on nous fait écrire et chanter en notes. Le dîner sonne à midi, nous le prenons avec les mères que nous saluons profondément en entrant et en sortant; on nous exhorte à ne point être délicates et à manger de tout indifféremment, et on a soin que nous prenions une nourriture suffisante. Au sortir du réfectoire, l'on fait la récréation. Les petites jouent aux osselets, au volant; les grandes, assises autour de leurs maîtresses, font des gants d'étame, ouvrage qui leur plaît beaucoup, où elles s'entretiennent gaîment et amicalement. On nous ordonne sur toutes choses d'éviter les plus petites paroles qui pourraient blesser l'une d'entre nous, et si l'on nous défend les amitiés particulières, on nous inspire de nous prévenir d'honneur par une sainte et aimable civilité. Vient ensuite l'heure de l'explication des épîtres, des évangiles, du catéchisme et de toutes les cérémonies de notre sainte religion dont on s'efforce de nous faire bien comprendre les moindres parties, pour que nous soyons pénétrées de la grandeur et de l'importance de ce qui se passe devant nous, lorsque nous assistons à l'office divin; c'est la sœur Sainte-Euphémie qui est chargée de nous révéler les beautés des saints mystères et elle s'en acquitte avec une éloquence, une ardeur de foi qui nous transportent. Le travail à l'aiguille, les lectures instructives, le souper et une dernière récréation nous mènent jusqu'à huit heures et demie, moment de notre coucher après lequel nos maîtresses nous visitent dans nos chambres en se rendant compte s'il ne nous manque rien. Nous n'allons jamais même dans le monastère sans être accompagnées par une maîtresse et hors des heures de récréation, nous devons constamment garder le silence. Tous les samedis l'on nous examine sur ce que nous avons appris pendant la semaine, et l'on ne s'attache point tant à nous rendre savantes, qu'à développer notre entendement, éclairer notre jugement, élever nos sentiments et nous inculquer l'horreur du mal.



Vue de Port-Royal des Champs.

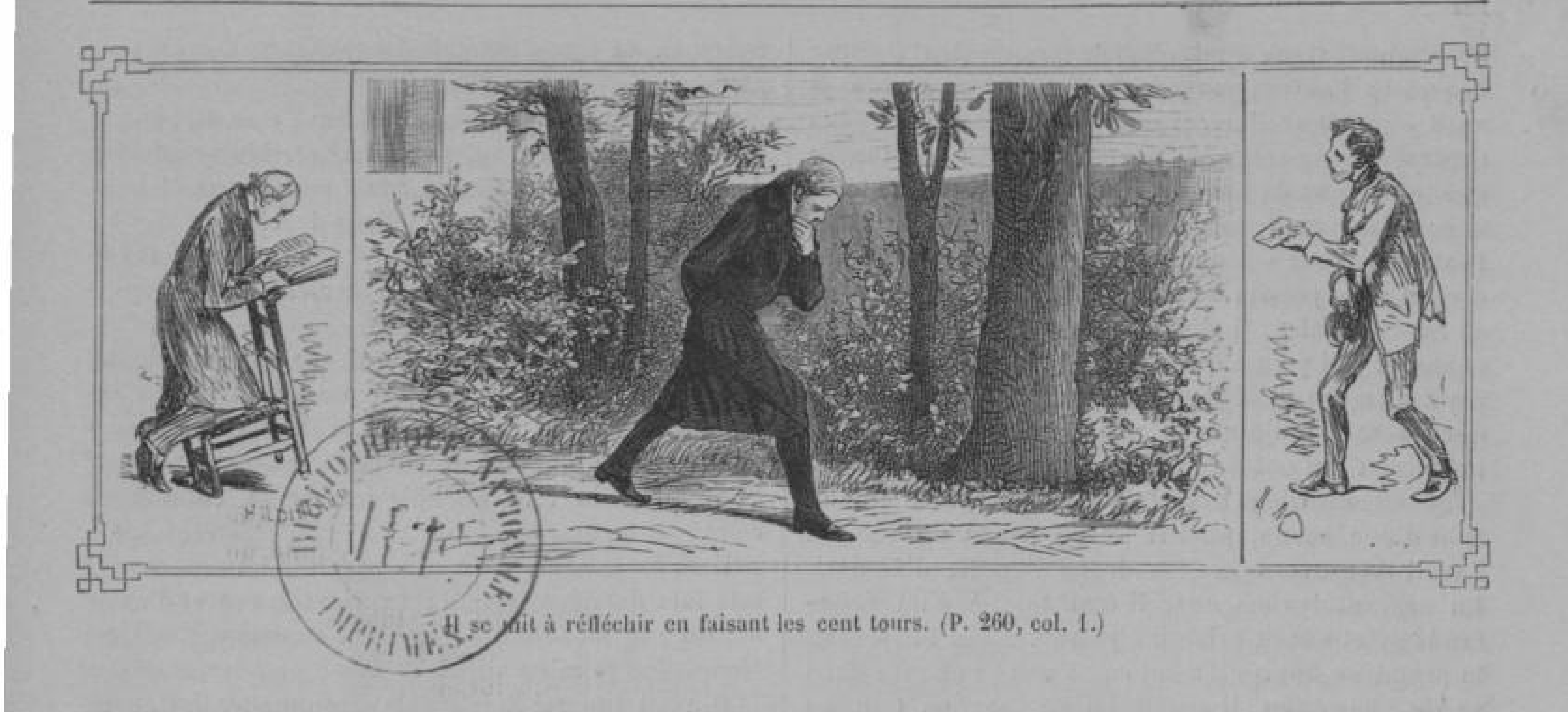
» Avant de fermer ma lettre, je veux, ma chère maman, vous parler d'une cérémonie fort touchante dont nous avons été hier spectatrices. M. Hamon avait obtenu de nos mères qu'elles recueillissent dans leurs communs, un petit orphelin nommé Joseph. Cet enfant avait une raison et une piété au-dessus de son âge, et il ne savait comment témoigner sa reconnaissance à ses bienfaitrices. Il s'était attaché particulièrement à une sœur converse qui travaille dans les jardins. Il la suivait partout, l'aidant de toutes ses petites forces et lui répétant : « *Travaillons, ma sœur, pour gagner notre pauvre vie.* » Il a été malade pendant un jour, puis il s'en est allé à Dieu, nos mères ont dit, que, comme c'était un ange, elles lui rendraient de grands honneurs, et elles ont décidé qu'elles le feraient reposer au milieu d'elles. On l'a donc exposé dans notre chœur; nous avions demandé la permission de tresser une couronne pour notre petit frère, et après l'en avoir paré, nous sommes restées un peu autour de lui pour nous réjouir de son bonheur, et nous l'avons porté avec des chants de triomphe à l'endroit où il doit dormir jusqu'à sa résurrection glorieuse.

» Voici, ma chère mère, ce que j'avais à vous mander aujourd'hui; je vous supplie de faire mes baise-mains à mon père, de bien caresser pour moi mes frères et mes sœurs et de me croire, madame et chère maman,

» Votre petite fille soumise et très-humble servante.

» Agnès de Martin-Vast. »

Aunt Mary.



Il se mit à réfléchir en faisant les cent tours. (P. 260, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XVI

L'homme à la tête de bois.

Dans le cours des trois années qui suivirent, le chef de bureau fit deux courtes absences ; et, chaque fois, il revint au ministère en grand deuil.

Il était seul désormais dans la maison de la rue Saint-Antoine. Sa vie, déjà si simple, prit insensiblement la monotonie, la régularité et aussi la douceur de la vie monastique.

Non pas qu'il oubliât ceux qu'il avait perdus. Mais, à part les coins réservés et mystérieux où fleurissait le sentiment sous sa forme la plus délicate et la plus exquise, sa vie ne se composa plus que d'habitudes, et d'habitudes si bien enchaînées les unes aux autres, qu'il n'eut jamais occasion de sentir la longueur ou le vide des journées. Cette régularité lui plut d'abord, puis le charma, au point de se tourner en une véritable passion.

Le dimanche matin, il allait entendre la messe de huit heures à Saint-Paul, s'agenouillait sur la chaise de sa mère, et suivait l'office dans le vieux paroissien où elle l'avait suivi elle-même pendant plus de vingt ans. Ensuite il allait visiter ses chers morts, et passait le reste de son dimanche à se promener si le temps le permettait, à lire quand il pleuvait. Tous les autres jours de la semaine se ressemblaient, et les heures en étaient régulièrement partagées entre l'étude, la méditation, la promenade et l'accomplissement des devoirs de sa charge.

Toutes les facultés actives de son esprit s'étant concentrées sur ses études favorites, il était devenu, sans le savoir, un des premiers géographes de France, et l'un des voyageurs en chambre les mieux informés de toute l'Europe.

S'il ne s'était pas fait recevoir membre de la Société de géographie, c'est qu'il aurait fallu faire brèche dans la série de ses habitudes pour assister aux séances. En revanche, il lisait tous les comptes rendus ; et il a été constaté par des documents officiels que son nom fut inscrit le premier sur la liste des abonnés du *Tour du monde*.

Il avait adopté tous les protégés de sa mère, en souvenir d'elle. Seulement, la même timidité qui l'avait empêché de devenir un grand voyageur, l'empêchait de se risquer en personne dans les sombres régions de la pauvreté. C'était un malheur ; car il y aurait pu faire des découvertes intéressantes pour lui-même, utiles pour les autres. Par compensation, sa porte, désormais fermée au monde, s'ouvrait toujours au timide coup de sonnette des gens de rien, des pauvres et des déshérités.

L'honnête Combaleuf, qui avait vu la misère de trop près pour n'en avoir pas conservé un ineffaçable souvenir, dépistait avec un art infini les pauvres honteux, les préférés de M. Clodion, et leur apprenait le chemin de la petite maison. Le docteur Oléus, qui poussait les pointes les plus hardies jusqu'aux confins extrêmes du vaste royaume de misère, ne manquait pas de prévenir Placide quand il avait découvert ce qu'il appelait « un bon coup à faire ».

Un matin, un pauvre diable apporta au chef de bureau une longue lettre du docteur Oléus. Le pauvre diable, au dire du docteur, était un brave garçon,

[1] Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225 et 241.

absolument digne d'intérêt et de compassion! Comme beaucoup d'autres pauvres diables de son espèce, il avait « un cœur d'or et une tête de bois ». Par ces expressions figurées, le docteur donnait à entendre que le cerveau de son protégé contenait peu d'idées, si son cœur contenait beaucoup de bonne volonté. Il avait « trimé » toute sa vie, sans jamais se plaindre, et sans jamais se figurer comment il pourrait se tirer d'affaire. Il disait avec une bonhomie touchante : « Il y en a qui ont de la chance, et il y en a qui n'en ont pas! Il paraît que ç'a toujours été, et que ce sera toujours la même chose; tant mieux pour ceux qui ont de la chance. »

Le docteur Oléus avait fait sa connaissance jadis au coin d'une borne, puis il l'avait perdu de vue, et l'avait retrouvé entre les draps d'un lit d'hôpital. En servant des maçons, il était tombé d'un échafaudage et s'était brisé un jambe. Selon lui, c'était la première fois qu'il avait eu un peu de chance dans sa vie : car enfin, il aurait pu se tuer, ou tout au moins se casser les deux jambes. Cet optimisme si méritoire et cette résignation si naïve avaient gagné le cœur du docteur Oléus. Il espérait que son ami Placide caserait peut-être l'homme à la tête de bois dans une bonne petite place de balayeur, de frotteur, ou de garçon de bureau au ministère des Formalités.

Pendant que le chef de bureau lisait avec le plus grand soin la lettre du docteur, l'homme à la tête de bois se tenait en équilibre instable sur le coin d'une chaise, où Placide l'avait forcé à s'asseoir. Il avait la contenance humble et résignée d'une pauvre créature forcée par l'évidence à admettre que le tissu de la vie se compose principalement de misère, de déceptions, de méprises et de rebuffades. C'est tout juste s'il osait respirer, de crainte de déplaire au monsieur. Ayant été pris d'un petit accès de toux nerveuse, il tomba dans une confusion pitoyable, en songeant à l'incongruité de sa conduite. Aussi étouffa-t-il de son mieux cette manifestation intempestive derrière sa pauvre main calleuse.

Quand Placide eut fini sa lecture, il regarda attentivement le protégé du docteur Oléus, et fut saisi de pitié pour ce grand innocent, aussi complètement perdu dans les rues de Paris qu'un enfant dans une forêt.

« Vous êtes sans ouvrage? lui demanda-t-il doucement. C'est du moins ce que me dit le docteur Oléus.

— Les maîtres-maçons ne veulent plus de moi, répondit l'homme en baissant la tête; parce que, voyez-vous, ce n'est pas agréable pour eux d'avoir affaire à des individus qui se laissent tomber des échafaudages. Ça donne une mauvaise réputation à un chantier. La police s'en mêle, à ce qu'on m'a dit ; on cause, on jase, ça fait des histoires, sans compter le temps que perdent les camarades à vous porter sur un brancard, jusqu'à l'hôpital! »

L'homme parlait doucement, sans fiel, sans rancune. Sa voix s'entendait à peine, et il avait l'air exténué.

« Cet homme souffre de la faim! » se dit tout à coup le chef de bureau, avec un horrible serrement de cœur. Le pauvre diable avait une bonne et honnête figure, avec des yeux à fleur de tête, et des lèvres tremblantes qui n'auraient pas mieux demandé que de sourire, mais qui en avaient perdu depuis longtemps l'habitude.

« Ce n'est pas un mendiant, se dit Placide au comble de l'embarras ; je n'ose pas lui offrir une aumône; cependant il souffre de la faim. Que faire? »

Il y eut un moment de silence embarrassant que l'homme à la tête de bois interpréta comme un congé en forme.

Il se leva donc d'un air gauche, toussa encore une fois derrière sa main, exprima le regret d'avoir dérangé le monsieur, et conclut en disant : « Il est temps que je m'en aille ! »

Il avait apporté la lettre de recommandation, pour obéir au docteur Oléus, mais il était sûr d'avance que le monsieur ne pourrait rien faire pour un va-nu-pieds de son espèce.

« Pas du tout! s'écria vivement Placide. Voyons, asseyez-vous, parlons de votre affaire. Quels sont vos moyens d'existence ? »

Sans y songer le moins du monde, Placide venait de reproduire, en propres termes, la première question qu'adressent les magistrats aux prévenus surpris en flagrant délit de vagabondage.

La pâle figure du convalescent se couvrit d'une légère rougeur; il prit un air inquiet et soupçonneux et répéta, en se levant de nouveau : « Il est temps que je m'en aille !»

Mais Placide avait décidé qu'il ne s'en irait pas sans avoir mangé. Il lui mit doucement la main sur l'épaule, le força à se rasseoir, et renouvela sa question.

« Oh non! ne me demandez pas cela! » murmura le pauvre diable en jetant des regards effarés sur la cravate blanche et les vêtements noirs de Placide. Il le prenait pour un juge, et se croyait tombé entre les mains de la justice.

Une fois dans sa vie, il avait été arrêté pour délit de vagabondage, n'ayant pour l'heure ni toit pour abriter sa tête, ni foyer pour réchauffer ses membres glacés. Il s'était cru perdu et déshonoré pour le reste de sa vie. Il est bien vrai que le magistrat, en voyant à qui il avait affaire, l'avait fait relâcher sur-le-champ. Mais il avait jugé convenable de lui adresser quelques sages conseils, entre autres celui de ne plus s'exposer à la même mésaventure.

« Je ne sais pas de quoi vous avez peur, lui dit doucement Placide; mais vous ne pouvez pas croire que j'aie l'intention de vous faire de la peine. Vous vous défiez de moi parce que vous ne me connaissez pas; mais vous ne pouvez pas vous défier du docteur Oléus, puisque vous le connaissez, et c'est lui qui vous a envoyé ici. »

L'homme à la tête de bois parut frappé de ce raisonnement. Passant aussitôt de l'extrême défiance à la confiance la plus absolue, il raconta au chef de bureau qu'il venait de vivre deux jours en état de vagabondage, c'est-à-dire en contravention avec la loi, et avec les intentions formelles du docteur Oléus.

A son départ de l'hôpital, le docteur lui avait donné de l'argent, et, en plus, la lettre de recommandation qui venait de l'amener à la maison de la rue Saint-Antoine. Persuadé que les lettres de recommandation pouvaient servir à certaines gens, mais pas à un maladroit comme lui, il l'avait gardée dans sa poche et s'était mis à chercher de l'ouvrage.

Il avait retrouvé dans un pauvre garni un ancien camarade, qui était marié et père de famille. Une lettre de la nourrice venait de lui apprendre que son dernier enfant était en danger de mort. La mère était au désespoir parce qu'elle n'avait pas le premier sou de la somme nécessaire pour aller retrouver son enfant mourant.



Françoise apparut à la porte de la cuisine. (P. 260, col. 1.)

« Qu'est-ce que je pouvais faire? dit l'homme à la tête de bois, aussi embarrassé que s'il lui fallait avouer une véritable escroquerie. Le docteur m'avait fait promettre de ménager son argent, parce qu'il avait deviné que j'étais un pas grand'chose et un panier percé. J'aurais dû garder l'argent; mais cette femme devenait folle...

— Vous lui avez donné votre argent? dit Placide avec une émotion que l'autre prit pour du mécontentement.

— Oui, répondit-il tout bas en évitant de regarder le monsieur en cravate blanche. Il ajouta, comme circonstance atténuante, qu'à ce moment-là il espérait encore trouver de l'ouvrage.

— Eh bien! savez-vous ce que je crois, moi? dit Placide en lui prenant la main et en le forçant à regarder de son côté. Même avec la certitude de ne point trouver d'ouvrage, vous lui auriez donné votre argent tout de même. Ne dites pas non! »

Cette fois, le coupable ne répondit rien; il n'osait pas mentir en disant non.

Mais qu'allait penser le monsieur d'un être aussi incorrigible et d'un pécheur aussi endurci?

Mais le monsieur lui demanda avec un intérêt sur lequel il n'y avait pas à se méprendre : « Et comment avez-vous fait pour vivre, mon pauvre garçon? »

« Mon pauvre garçon » finit par avouer qu'il avait couché les deux dernières nuits dans un four à plâtre abandonné et, que depuis bientôt vingt-quatre heures il n'avait pas mangé grand'chose. Voyant qu'il ne pouvait trouver d'ouvrage, et que tous ses efforts étaient inutiles, il avait eu un moment l'idée de rester couché dans son four à plâtre; mais il savait que c'est offenser

Dieu que de désirer la mort. Il avait résolu de faire une nouvelle tentative : voilà pourquoi il avait apporté au monsieur la lettre du docteur Oléus. « Pas un mot de plus ! » dit le chef de bureau, en se précipitant sur le cordon de la sonnette. Françoise apparut en moins d'une demi-minute. Placide lui parla à voix basse, et elle répondit par une série de signes affirmatifs vigoureusement accentués. En sortant, elle jeta un regard de commisération sur la figure pâle et amaigrie de l'humble solliciteur.

« Nous allons descendre, dit Placide ; vous commencerez par déjeuner et nous parlerons de votre affaire après. Venez avec moi. »

Ayant installé son homme à la cuisine, le chef de bureau, craignant de le gêner par sa présence, s'en alla au jardin, où il se mit à réfléchir en faisant les cent tours.

Au bout d'un temps assez long, Françoise apparut à la porte de la cuisine et se dirigea vers son maître. Elle souriait et en même temps elle avait l'air ému.

« Le pauvre garçon ! dit-elle en joignant les mains et en secouant la tête, il dit qu'il n'a jamais fait un si bon repas de sa vie.

— Il a bien déjeuné, vous en êtes sûre? demanda Placide avec un sourire de ravissement.

— Je vous en réponds ! Et je vous réponds aussi que les gens qui s'en vont à la comédie n'ont pas moitié autant de plaisir à voir les singeries des comédiens que j'en ai eu à le voir dépêcher le reste du bœuf à la mode et du pâté de lièvre. Pauvre créature du bon Dieu ! »

Le chef de bureau se frotta les mains avec une rare énergie. Françoise en conclut qu'il était heureux, et il l'était.



XVII

Que ferons-nous de l'homme à la tête de bois?

Tout en se promenant dans le jardin, le chef de bureau avait longuement médité, et de sa méditation était sortie une résolution; cette résolution n'était que provisoire, il est vrai, mais enfin c'était une résolution.

« Causons un peu, dit-il en s'asseyant sur une des chaises de la cuisine. Je ne suis pas sûr d'obtenir tout de suite ce que le docteur me demande pour vous. Il y aura des démarches à faire ; nous serons peut-être forcés d'attendre plusieurs jours et même plusieurs semaines. »

Le futur garçon de bureau, qui n'avait cessé de sourire depuis son déjeuner, redevint grave tout d'un coup ; il entrevoyait, derrière les paroles du monsieur, toute une série d'images trop connues. Il lui faudrait reprendre ses courses inutiles sur le pavé brûlant, le long des rues qui n'en finissent pas; frapper à de nouvelles portes pour subir de nouveaux désappointements; pour tout horizon, la misère à droite, la misère à gauche, la misère partout. Il s'en tirerait comme il pourrait, mais, bah ! il en avait bien vu d'autres. A quoi bon se casser la tête d'avance?

« En attendant, continua le chef de bureau, vous demeurerez ici. »

« Oh ! oh ! cela change la question ! » pensa l'homme à la tête de bois, mais il n'osa pas le dire tout haut; seulement le sourire reparut sur ses lèvres.

« Je suis sûr, dit M. Clodion, que vous vous rendrez très-utile à Françoise; sans compter que le jardin a grand besoin d'un coup de râteau. »

Il venait d'imaginer cet argument pour éviter de froisser la fierté de son solliciteur.

Françoise trouvait que Monsieur allait peut-être un peu vite en besogne et qu'il n'eût pas été mauvais de prendre quelques renseignements avant d'installer cet intrus dans la maison. L'intrus avait une bonne figure, Françoise ne le niait pas, mais qui pouvait dire que sa figure n'était pas trompeuse? les gens de Paris sont quelquefois si retors! L'intrus était un grand gaillard bien découplé, qui devait être très-robuste quand il mangeait à sa faim. S'il était venu, par hasard, avec l'intention d'égorger Monsieur et de dévaliser la maison?

Placide, voyant une ombre de doute sur la figure de Françoise, comprit ses scrupules et ses craintes, et la rassura d'un seul mot : « Vous savez, Françoise, que ce brave garçon m'est tout spécialement recommandé par le docteur Oléus !

— On pourrait, dit Françoise avec empressement, lui donner la mansarde bleue.

— C'est cela ! » reprit le chef de bureau, et il ajouta : « Je crois que vous ferez bien de mettre des draps au lit, tout de suite, parce que..., ici il tira la lettre de sa poche, pour y chercher le nom de son protégé..., parce que, continua-t-il, ce brave Bertrand doit tomber de sommeil; il a très-mal dormi les deux dernières nuits ! »

« Ce brave Bertrand » se mit à rire et déclara qu'en effet on ne dort pas très-bien dans un four à plâtre.

« Dans un four à plâtre ! s'écria Françoise. Oh ! le pauvre garçon ! » Elle se précipita vers l'armoire au linge, d'où elle tira une paire de draps de grosse toile, blancs comme la neige, qui répandirent aussitôt une bonne odeur d'iris.

Une heure plus tard, M. Clodion accrochait son chapeau à la patère n° 1, son pardessus à la patère n° 2, introduisait avec un art merveilleux son parapluie dans le porte-parapluies, tapotait ses petites

mèches, et offrait aux regards de Messieurs les subalternes toute l'apparence d'un employé formaliste et d'un maniaque parfaitement ridicule.

Le plus profond silence régnait dans la maison de la rue Saint-Antoine. Françoise réfléchissait profondément dans la cuisine, tenant sur ses genoux un canard à demi déplumé. Le bruit des voitures arrivait comme le grondement lointain d'une mer irritée. Par moments, on aurait dit qu'une vague plus monstrueuse que les autres déferlait sur des rochers : c'était un omnibus qui allait à la Bastille ou qui en revenait. Sur ces bruits lointains tranchait le tic-tac du coucou qui semblait s'être donné la tâche de hacher le temps aussi menu que possible, pour montrer combien c'est peu de chose au fond.

Le chat de la maison, un instant troublé par la présence d'un étranger, avait repris toute sa sécurité devant son écuelle abondamment fournie; il mangeait délicatement, la tête un peu de côté, avec de petits grondements de plaisir. Par la porte ouverte, les regards distraits de Françoise erraient sur le jardin, où des oiseaux enfumés se promenaient effrontément au soleil sur le gravier fin des allées.



Il s'endormit d'un profond sommeil. (P. 261, col. 2.)

Françoise s'était fait raconter par l'homme à la tête de bois sa lamentable histoire, et elle se demandait maintenant ce que deviendrait cette pauvre créature si Monsieur ne trouvait pas à la caser quelque part. Mais elle avait beau se creuser la tête, elle ne trouvait point de solution satisfaisante. « Il faudra voir ! » se dit-elle enfin avec un gros soupir de désappointement. Ayant jeté un regard vers le coucou, elle se mit à arracher les plumes du canard avec un redoublement d'activité, pour réparer le temps perdu.

L'homme à la tête de bois, empaqueté dans une confortable chemise de nuit de M. Clodion père, enseveli jusqu'au nez dans des draps bien blancs, parfumés d'iris, le chef emboîté dans un moelleux bonnet de coton, commença par se livrer avec délices au plaisir de s'étendre et de s'étirer en long et en large, et de reposer enfin ses pauvres membres endoloris.

Il commençait à s'assoupir, lorsqu'il lui semblat que quelqu'un lui prenait la tête entre ses deux mains et lui comprimait violemment les oreilles. Il tressaillit et porta aussitôt la main à sa tête. Le mauvais plaisant qui lui comprimait les oreilles, c'était le bonnet de coton.

Son premier mouvement fut de l'ôter; mais il lui sembla que ce serait manquer d'égards et de reconnaissance envers Françoise : elle avait remonté les deux étages exprès pour le lui apporter. Mais ne pouvait-il pas adopter un moyen terme, et faire prendre l'air à ses oreilles, tout en gardant le bonnet? Il lui sembla qu'il en avait le droit, et aussitôt il dégagea ses oreilles. Alors il décida dans sa sagesse que le bonnet de coton est le dernier mot du confortable. Comme on est vite séduit par le luxe ! L'esprit libre de tout souci, il commença par rire silencieusement, puis il se tourna brusquement du côté du mur; deux grosses larmes qu'il ne chercha pas à retenir roulèrent sur ses joues amaigries, et il s'endormit d'un profond sommeil.

Vers les trois heures de l'après-midi, le chef de bureau demanda une minute d'entretien au directeur du personnel. « Comme cela se trouve ! lui dit M. le directeur, j'allais passer à votre cabinet ! »

Il lui apprit en deux mots que le service des *titres falsifiés ou prétendus tels*, ayant pris une très-grande importance, le ministre en avait fait une section à part, et avait décidé que le chef de bureau prendrait le titre de sous-directeur.

M. Clodion remercia le haut fonctionnaire de ce qu'il appelait une faveur, tandis que l'autre soutenait que c'était « une justice, une stricte justice ! » Il y mit une si aimable obstination, que le nouveau sous-directeur se trouva réduit au silence.

« Mais, mon cher collègue, dit M. le directeur avec un aimable enjouement, vous aviez à me parler d'autre chose. » Le « cher collègue » demanda s'il n'y aurait pas, au ministère, une toute petite place pour l'homme à la tête de bois.

Malheureusement, toutes les places de garçon de bureau étaient occupées, et par des titulaires très-gaillards qui n'avaient pas l'air de vouloir y renoncer de sitôt. Autre malheur : en prévision des vides qui pourraient se produire à l'improviste, des cen-

taines de candidats prévoyants avaient présenté des demandes que l'on avait examinées, classées, cataloguées. Cependant, si M. Clodion insistait vivement pour que son candidat... »

Mais M. Clodion n'insista ni vivement ni mollement. Il n'était pas de ces protecteurs pour qui tous les moyens sont bons, pourvu qu'ils se débarrassent de leur protégé. Il avait le respect de la justice et des droits acquis. Il se retira donc en remerciant M. le directeur de la bonne nouvelle qu'il lui avait annoncée. Quant à l'autre petite affaire, il ne devait pas s'en tracasser, M. Clodion se tournerait d'un autre côté. Il n'était pas embarrassé de son candidat, pas le moins du monde.

Pure politesse! car il en était, au contraire, furieusement embarrassé. Il avait promis de le tirer d'affaire, et il le tirerait d'affaire! non pas en le passant tout doucement à un autre protecteur, qui le passerait à un troisième; non pas en lui mettant de l'argent dans la main et en lui souhaitant bonne chance. Non, non, il payerait de sa personne et tiendrait sérieusement un engagement sérieux. Il le placerait donc; mais où, quand, comment? Alors il entrevit d'un seul coup quel trouble profond la nécessité de faire des démarches allait jeter dans toutes ses habitudes.

A suivre. J. GIRARDIN.



LA LUNE ROUSSE

Les gelées tardives du mois de mai ont causé un tort grave à la vigne! et les vendanges promettent d'être peu productives cette année.

C'est là une question qui intéresse tout le monde dans notre belle France, le premier pays vinicole du monde entier; aussi entend-on en ce moment, de tous côtés, pester contre cette maudite lune rousse qui a fait tout le mal.

Qu'est-ce donc que la *lune rousse?*

Une élévation très-sensible de température se manifeste d'ordinaire dans les derniers jours du mois de mai; mais il en est autrement pour la première moitié de ce mois, qui est presque toujours signalée par un abaissement notable de température. C'est alors la période vulgairement désignée sous le nom de *lune rousse*, qui peut d'ailleurs devancer cette date et arriver dans la dernière quinzaine d'avril. Les agriculteurs ont toujours remarqué qu'à cette époque de l'année un refroidissement très-notable vient souvent compromettre l'avenir des récoltes.

Le vulgaire attribue à la lune la cause directe de ce refroidissement, parce que cette époque coïncide avec la présence dans le ciel de la lune dans tout son éclat. Mais hâtons-nous de dire que le préjugé populaire met à grand tort la lune en cause dans cette circonstance. Notre satellite est tout simplement le témoin, le spectateur, mais non l'auteur des dangereuses variations atmosphériques qui arrivent au commencement du mois de mai. C'est le grand rayonnement nocturne qui s'opère dans le ciel, dépouillé de tout nuage, qui produit le refroidissement dont l'effet est la gelée des jeunes pousses des plantes. La gelée n'a pas lieu quand le ciel est couvert, un ciel serein étant nécessaire, à cette époque de l'année, pour déterminer un abaissement de température au-dessous de zéro.

Il est un fait très-simple, que tout le monde est à même d'observer. Des corps situés non loin les uns des autres et inégalement chauds finissent, au bout d'un certain temps, par acquérir le même degré de température. Ce résultat tient au rayonnement calorifique que ces corps émettent. Mais un corps moins échauffé qu'un autre envoie à celui-ci moins de rayons qu'il n'en reçoit; le premier s'échauffe pendant que le second se refroidit; de sorte qu'il arrive un moment où tous les deux font un échange égal de chaleur, et se trouvent à la même température. Or les espaces interplanétaires, à partir d'une hauteur relativement peu considérable dans l'atmosphère, sont à une température bien inférieure à celle de la glace. Les espaces interplanétaires et la surface terrestre rayonnent l'un vers l'autre. Si le ciel est pur, le rayonnement se produira de manière à provoquer une grande perte de chaleur à la surface de la terre, parce que le sol recevra moins de rayons qu'il n'en enverra dans l'espace, où rien n'arrêtera leur déperdition. Dès lors, l'eau se congèlera soit dans les plantes, soit sur le sol sous forme de gelée blanche. Mais si l'atmosphère est nuageuse, les effets du rayonnement entre la terre et les espaces interplanétaires se compenseront, à cause du rideau de nuages qui arrêtera les rayons de chaleur, pour les renvoyer sur la terre. Il y aura donc sur la surface de la terre et dans l'air une température à très-peu près égale, et aucune gelée ne se manifestera.

Ainsi, au mois de mai, un ciel serein est la condition essentielle pour la production des effets frigorifiques. C'est donc à tort que le vulgaire attribue ces effets à la lune. L'astre des nuits n'est pour rien dans le phénomène. Seulement, comme la lune est visible quand le ciel est découvert, on a été assez naturellement porté à lui attribuer les résultats désastreux de ces gelées nocturnes.

Aux explications qui ont été fournies plus haut, nous joindrons une seconde remarque. On sait que sous le vide de la machine pneumatique la seule vaporisation de l'eau produit la congélation de ce liquide : on fait de la glace en mettant de l'eau sous la cloche de la machine pneumatique et en faisant jouer la pompe. La diminution de pression détermine l'évaporation rapide de l'eau; et comme la vapeur d'eau ne peut se former qu'en prenant de la chaleur à quelque corps voisin, cette chaleur est empruntée, dans le cas présent, à l'eau elle-même, qui perd assez de calorique pour passer à l'état de glace.

Ce que l'on observe dans le vide de la machine pneumatique se reproduit à l'air libre, dans une certaine limite. Lorsqu'il fait du vent, et c'est ce qui arrive dans les nuits de mai, le vent enlève une partie de l'humidité du sol et des corps qui s'y trouvent. Cette humidité, en se vaporisant, absorbe une partie de la chaleur du sol et des plantes. Cette absorption de chaleur détermine un abaissement de température qui contribue pour sa part à la gelée.

En résumé, les froids des premiers jours de mai sont un phénomène normal et dans l'ordre de la nature. C'est à tort que l'opinion vulgaire a donné le nom d'époque de la *lune rousse* à cette période de l'année, car le rayonnement planétaire est la seule cause de l'abaissement de température, et la lune est tout à fait innocente des méfaits qu'on lui impute.

En dehors du rayonnement planétaire, il est un autre phénomène auquel on peut cependant aussi attribuer une partie des gelées tardives. Ce phénomène est produit par des courants venus du pôle qui sont provoqués par des courants équatoriaux trop actifs. Ces derniers, lorsqu'ils ont régné longtemps avec une intensité anormale, hors de proportion avec la saison, c'est-à-dire avec la hauteur du soleil, dilatent considérablement les couches d'air de nos climats tempérés. L'équilibre se rompt lorsque cette force d'expansion s'affaiblit et devient moindre que la tension atmosphérique des latitudes élevées. L'air froid et dense des régions boréales se précipite alors, comme une masse d'eau dont la digue est rompue, au sein de notre atmosphère dilatée, et tout est saisi par un froid de 3 à 4 degrés au-dessous de zéro, qui atteint vignes, noyers, arbres fruitiers, légumes, seigles, en un mot toutes les plantes précoces. Comme ce courant polaire circule à travers notre atmosphère à l'instar d'un fleuve démesurément grossi, il glace les flancs des coteaux plus rudement encore que les sols bas, pardessus lesquels il passe quelquefois sans y laisser de traces fâcheuses.

C'est un courant polaire de ce genre qui ravagea la France en avril 1873, à la suite d'un hiver humide qui avait été attiédi par un courant équatorial.

H. Norval.

PROMENADES AUX ÉTATS-UNIS[1]

LA CALIFORNIE.

La Californie! le pays de l'or! Il n'est guère de nom plus retentissant, et ce coin du globe, méprisé, ignoré de tous il y a un quart de siècle, est aujourd'hui un des plus puissants États de la grande Confédération Américaine.

Tout le monde connait l'histoire merveilleuse de ce pays dont les origines ne remontent pas encore à trente ans.

A la nouvelle que de l'or venait d'être découvert à l'autre extrémité du nouveau monde, toutes les nations, comme conviées à un banquet qui ne devait pas finir, se ruèrent sur les placers de l'Eldorado. Ce furent d'abord les deux Amériques qui se mirent en branle, puis toute l'Europe, qui ne contenait que trop de mécontents désireux de changer de place en cette année 1848, enfin toutes les races de la mer Pacifique et de l'extrême Orient, les Kanaques polynésiens, les Chinois jusqu'alors immobiles, et qui commencèrent, eux aussi, à émigrer.

Toutes les routes furent mises à contribution : le cap Horn malgré ses glaces et ses tempêtes, — l'isthme de Panama, dont on brava les fièvres pernicieuses, les animaux malfaisants, les chaleurs torrides—les grandes prairies du *Far-West*, plaines interminables où il fallut lutter avec les surprises impitoyables des Indiens, avec les ouragans de neige dans les montagnes Rocheuses et la Sierra-Nevada, enfin avec la famine, qui plus d'une fois décima la caravane en marche.

Qui ne songea, en Europe, un moment à émigrer vers l'Eldorado du Pacifique? qui ne suivit avec avidité les étranges nouvelles qui en arrivaient par tous les courriers?

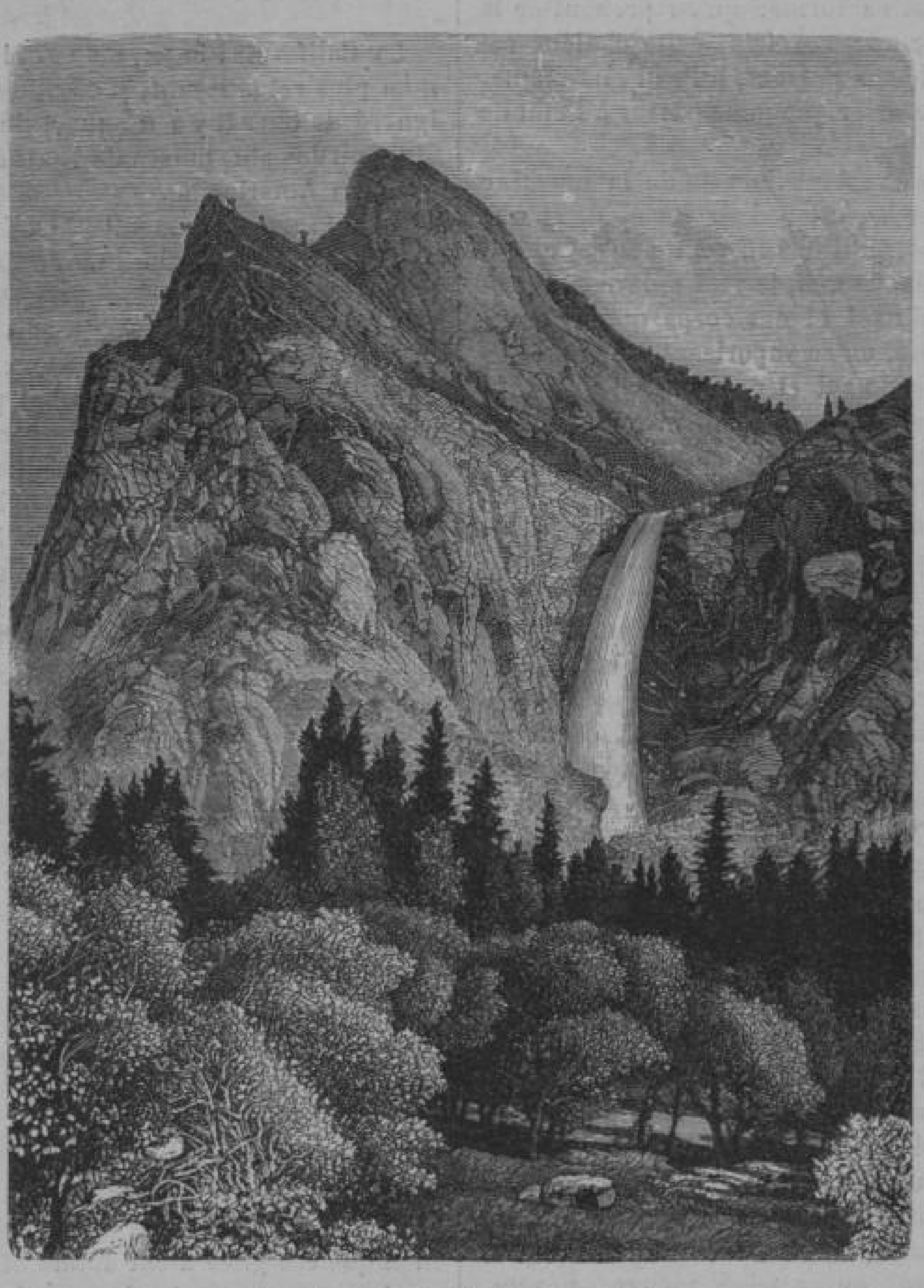
La découverte des gîtes australiens, qui eut lieu trois ans après, eut un moindre retentissement, bien que ces gîtes aient donné dès le début et donnent encore autant d'or que les plus riches de la Californie.

La curiosité publique, surtout en France, ne voulut rien savoir au delà des légendes californiennes, et la mise au jour des riches mines d'argent du Nevada, plus productives que ne l'ont jamais été tous les filons de l'Amérique espagnole, celle des mines d'or ou d'argent du Colorado, de l'Idaho, du Montana, du Wyoming, de l'Utah, du Dakota, qui de 1859 à 1874 ont si vivement ému la population des États-Unis, ont laissé la plus grande partie de l'Europe indifférente et distraite. Le mineur n'en a

[1] Voy. pages 7 et 126

pas moins poursuivi patiemment, sans relâche, son œuvre lointaine et féconde. De 1848 à 1873, on calcule que la Californie a produit 5 milliards de francs en or, et tous les autres États ou territoires des États-Unis compris entre les montagnes Rocheuses et le Pacifique (à ceux qu'on vient de nommer il faut joindre l'Orégon, le territoire de Washington, l'Arizona et le Nouveau-Mexique), plus de 2 milliards en or ou en argent. Humboldt s'en fût réjoui, lui qui supputait avec satisfaction que la mine d'argent de Potosi en Bolivie, la plus riche de toutes celles de l'Amérique du Sud, avait fourni 6 milliards en trois siècles. Il aura fallu moins d'un quart de siècle à la Californie et aux pays circonvoisins pour dépasser cette production.

Après la période de fièvre et de tumulte, la Californie est entrée dans une période d'activité régulière. Non contents de ses mines d'or, ses habitants fouillent partout le sol pour en extraire l'argent et le cuivre; toutes les productions naturelles sont mises à contribution; enfin San Francisco, la capitale, ville née d'hier, est aujourd'hui une grande et belle ville, presque aussi calme que nos cités européennes.



Cascade du Yosémiti. (P. 264, col. 2.)

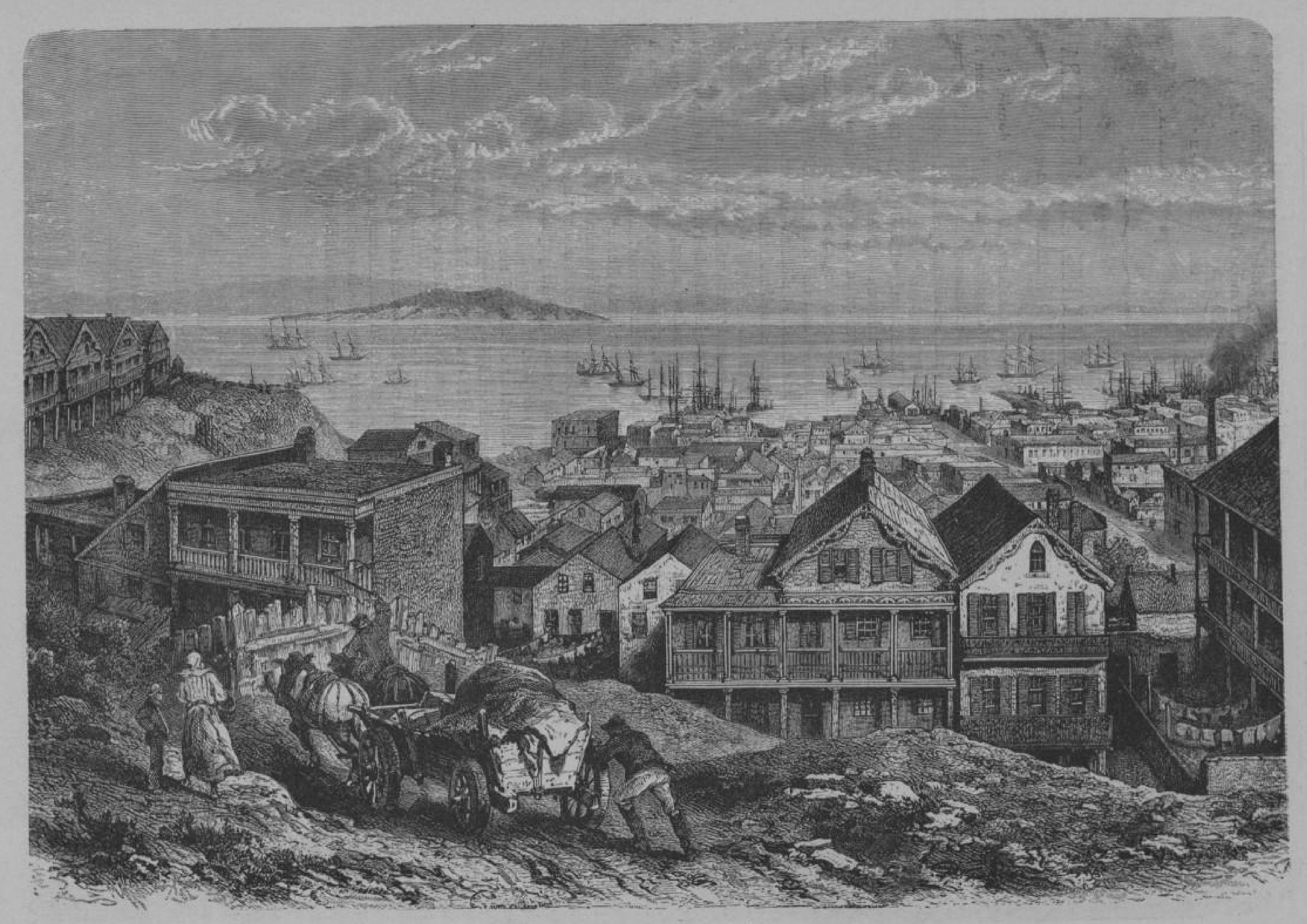
« Fermant le passage de la Porte-d'Or, dit M. Hepworth Dixon, une ville de maisons blanches, de clochers et de tourelles baigne son pied dans la mer, s'étend sur une plage sablonneuse, heurte à droite un promontoire, envahit deux collines, et dans un dernier effort tente d'escalader les hauteurs de l'arrière-plan. Telle est la ville de San-Francisco vue du large; un port, avec ses quais et ses docks, ses navires à voiles et ses vapeurs sur lesquels flottent, au gré de la brise, les pavillons de toutes les nations du globe, depuis l'Angleterre jusqu'à la Chine; ville de banques, d'hôtels, de magasins, de bureaux de change, de compagnies minières, d'expositions agricoles; ville de savants professeurs, de médecins éminents, de journalistes habiles, d'avocats distingués; ville aussi de joueurs, de vagabonds et de voleurs; rendez-vous de tous les peuples, tour de Babel où se confondent tous les idiomes, de l'anglais au dayak, du tartare au celtique!

» Ville charmante, au demeurant; situation incomparable, couleur éclatante, physionomie pittoresque. Les accidents de terrain donnent du relief aux constructions. Ici un café maure; là une synagogue; on songe à l'Orient. Les maisons, presque toutes blanchies à la chaux, sont garnies de balcons couverts de plantes tropicales, écran naturel derrière lequel les *senoritas* s'imaginent déguiser leur curiosité. Les jeux de la lumière sur ces murs blancs, sur ces toits de plomb sont indescriptibles. »

Outre San-Francisco et ses placers, la Californie a d'autres curiosités à montrer au touriste : elle a sa vallée du Yosémiti avec ses rocs à pic, ses cascades rebondissantes et ses arbres géants que nous avons déjà décrits à nos lecteurs.

LÉON DIVES.





San Francisco. (P. 231, col. 1.)



L'ÉCUREUIL

L'écureuil au poil roux, le joli petit écureuil, vit sur un arbre; c'est la plus heureuse et la plus gaie de toutes les petites créatures. Il habite dans les branchages où la tourterelle fait son nid, bien loin, bien loin, à l'ombre des grands bois. Il se nourrit de la pomme de pin, quand elle est encore fraîche et savoureuse; quant à la faîne encore gonflée de lait, c'est tout à la fois son pain et son vin.

Dans l'allégresse de son petit cœur, il s'élance d'un bond aux brindilles les plus élevées, et de là sur le sol; comme une chose ailée, il bondit de nouveau sur les hautes branches. Puis il saute d'arbre en arbre, en décrivant de grands arcs de cercle. Tout à coup il s'assied et vous regarde d'un petit air malin, comme pour vous dire : « Faites-en autant, pour voir, et venez me retrouver ici! » Bon! le voilà qui s'impatiente, il frappe du pied, et, d'un air de souveraine indépendance, il entame sa noisette. Telle est la vie de l'écureuil, tout le long de l'été; c'est une vie exempte de l'ombre d'un souci ou d'un chagrin.

Il a beau être petit, il sait qu'il peut pâtir, dans la triste saison d'hiver, quand la nourriture est si rare. Il se met en quête d'un creux au cœur d'un vieil arbre : c'est là qu'il fait son lit et qu'il entasse ses provisions. Quand vient le froid hiver, quand les arbres sont nus, que la neige tombe à gros flocons blancs et que l'air est piquant, que lui importe, à lui? Il est pelotonné bien chaudement dans son petit nid, avec des noix sur la planche. O petit écureuil! Quand on est aussi prévoyant que toi, on a bien le droit d'être aussi heureux, aussi gai que tu l'es, au milieu de la verdure des grands bois, en été.

Imité de l'anglais de Mme Howitt

par J. Girardin.

LES OISEAUX PENDANT LE CHOLÉRA

Un recueil scientifique allemand a donné, il y a quelque temps, des détails sur un sujet dont on ne s'était jamais beaucoup occupé. Il s'agit d'observations faites sur les oiseaux pendant les épidémies de choléra.

A Saint-Pétersbourg et à Riga en 1848, dans la Prusse occidentale en 1849, dans le Hanovre en 1850, il a été remarqué qu'au moment de l'irruption de la maladie, les oiseaux du genre choucas, les moineaux et les hirondelles avaient abandonné la ville attaquée par le fléau, et n'étaient revenus que quand le mal était en forte décroissance ou bien avait complétement cessé.

En Galice le 26 septembre 1872, les passereaux s'envolèrent de la ville de Przemysl quelques jours avant l'invasion du choléra, et ne rentrèrent que le 30 novembre, c'est-à-dire quand il n'y eut plus à déplorer aucun cas de mortalité.

Il en arriva autant à Nuremberg, tant que le mal y régna. Le même phénomène a été observé à Munich, où le retour de ces oiseaux a été salué, comme bien on pense, par la population avec des sentiments de joie.

Ce retour a coïncidé avec la cessation de l'épidémie. Il semble qu'un agent cholérique répandu dans l'air excite ces volatiles à fuir au loin.

Ces départs ont, bien entendu, lieu quelquefois sans que le choléra apparaisse, et les habitants ont souvent conçu des craintes exagérées en voyant partir les passereaux. En Allemagne, le choléra a coïncidé avec le temps de la moisson, époque à laquelle des espèces d'oiseaux qui habitent les villes émigrent aux champs en train de se dégarnir et y établissent pour quelque temps leur quartier général. On observe le même fait chez les étourneaux. En juillet, dès que les foins sont coupés, ces oiseaux s'échappent des villes et des villages, et, se réunissant par troupes, ils s'en vont dans les champs faire la chasse aux sauterelles, aux scarabées et autres coléoptères, passant la nuit dans les roseaux, sur les rivières et les étangs; à l'automne, ces troupes rentrent en ville, pour s'envoler ensuite définitivement au bout d'une quinzaine.

Th. Lally.

LA PETITE DUCHESSE[1]

XX

Solennelle entrevue.

Qu'on soit un enfant ou qu'on soit un homme, c'est toujours vers les hauts lieux que le regard se lève quand l'action humaine est frappée d'impuissance.

Aussi les enfants sacrifièrent-ils généreusement les plus agréables parties pour se rendre à la chapelle des Religieuses du Purgatoire, où « Mme de Châteaugrand priait si bien, » disait Alberte.

Hélas! ils n'étaient pas les seuls à s'agenouiller dans ce brillant sanctuaire consacré à la charité et aux éternels souvenirs.

Une foule d'êtres viennent souffrir et mourir dans ces brillantes résidences d'été qui attirent et captivent par la douceur de leur climat et leur riant aspect.

Et là ce ne sont pas ceux qu'on pourrait appeler les invalides de la vie qui se donnent rendez-vous : ce sont les jeunes, ceux qui semblent porter en eux la sève et l'espérance.

Aussi Cannes n'est pas triste : on n'y voit pas ces réunions de squelettes ou de personnages à demi éteints qui se rencontrent dans nombre de villes d'eaux.

Vous avisez seulement de temps en temps, au milieu d'un groupe vivant, quelque jeune homme aux traits émaciés, qui tousse faiblement, quelque jeune fille dont la taille se déforme, qui a les pommettes roses et les lèvres entr'ouvertes comme s'il lui était difficile de respirer.

La jeunesse porte la maladie avec une certaine grâce, et surtout avec une opiniâtre résistance. Et puis cette terrible maladie de poitrine n'a rien de frappant, rien d'effrayant, rien de tragique. Les poitrinaires se lèvent, se promènent et mangent comme les autres; ce sont des lampes dont l'huile s'use sans se renouveler, mais peu à peu. Le jour de leur mort ils bâtissent des projets, et nuls malades ne se font de plus solides illusions.

Le martyre est pour ceux qui les aiment et qui les voient dépérir tout vivants.

Mais devant Dieu les feintes héroïques ne sont pas de mise.

Telle mère que vous avez rencontrée promenant son fils, le regardant danser dans une matinée, se prosternera toute sanglotante à l'ombre d'un pilier.

Il faut bien que la nature reprenne ses droits quelque part sur le courage, et c'est naturellement devant Dieu que ces douleurs s'épanchent.

Nos trois petits amis prièrent sans se lasser. Alberte avait donné de pieux livres à Luna et à David qui ignoraient, hélas! la prière des lèvres aussi bien que celle du cœur.



La bonne dame jeta les hauts cris. (P. 267, col. 2.)

Ils lisaient consciencieusement toutes les pages marquées, faisaient de nombreux signes de croix et répétaient avec ferveur leur simple prière : « Mon Dieu, guérissez Jean. »

En revenant de leur pèlerinage, ils étaient tout sérieux, si sérieux qu'un jour Mme Louzéma, qui savourait du chocolat au moyen d'une petite cuiller d'or, leur demanda quel avait été le but de leur promenade. Ils le dirent, et la bonne dame jeta les hauts cris. Il faisait froid dans ces chapelles, ils ne manqueraient pas de s'y enrhumer. Est-ce qu'elle allait à l'église, elle?

Alberte était fort embarrassée de son personnage, beaucoup plus embarrassée que ses petits amis, qui connaissaient leur tante.

« Enfin, ma tante, dit Luna en anglais, nous n'allons jamais à l'église, et tout le monde y va.

— Oui, de temps en temps, mais pas quand il fait si chaud. Il n'y a que les catholiques à être aussi imprudents. »

David, qui écoutait attentivement, s'élança vers son oncle qui entrait.

« Mon oncle, dit-il en anglais, de quelle religion sommes-nous?

[1] Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124, 139, 152, 171, 188, 202, 219, 235 et 251.

— Catholiques » répondit brièvement M. Louzéma. Luna et David battirent des mains.

« Eh ! vous ne le saviez donc pas ? dit Mme Louzéma. Je permets bien que vous soyez catholiques, mais vous n'irez plus dans cette église, je vous le dis. »

Et elle se mit à frapper avec colère de sa petite cuiller d'or, sa tasse de porcelaine du Japon.

« Nous faisons une neuvaine pour Jean, dit David d'un petit ton de résistance.

— Continuons-la à la maison, remarqua Alberte timidement. Nous ferons un autel dans le jardin et nous y dirons nos prières.

— Allons tout de suite, dit David.

— Après le déjeuner, répondit Alberte, ce sera mieux. »

Cela entendu, elle retourna chez elle et prépara tout ce qu'il fallait pour l'érection d'un autel.

Dans l'après-midi Luna et David se représentèrent. Alberte avait déjà placé une statuette du Sacré-Cœur entre les branches d'un vieil oranger en fleurs. Ils drapèrent autour des guirlandes fleuries, allumèrent les bougies des petits candélabres et, à genoux, prononcèrent avec Alberte la prière qu'elle avait choisie.

Le reste de la semaine ils se réunirent fidèlement deux fois par jour autour de l'autel improvisé, et le dimanche ils apprirent de la bouche de Morin qu'il y avait un mieux sensible dans l'état du malade. Cette nouvelle les combla de joie et leur donna un désir si ardent de voir leur cher Jean, qu'il fut convenu qu'on userait ce jour là même du moyen suggéré par M. de Châteaugrand.

En conséquence, ils guettèrent le moment où le médecin arrivait, et sitôt qu'ils aperçurent son coupé dans le chemin ils se rendirent à la villa Caroline.

Cachés derrière les massifs, ils guettèrent l'entrée du docteur, et, profitant du moment où la porte était ouverte, ils montèrent chez le baron. Le baron, une canne dans chaque main, essayait de se traîner d'une fenêtre à l'autre.

En les voyant apparaître, il sourit.

« Vous voyez un misérable abandonné, dit-il. La pauvre Mme Thérèse est dans un tel état, que ma femme ne la quitte plus.

— Cependant Jean va mieux.

— On le dit, il mange, il mange très-bien. Le médecin prétend que cela va finir d'une manière ou d'une autre, la crise touche à sa fin.

— Le médecin est là, dit Alberte.

— Déjà !

— Et nous venons tâcher de voir Jean.

— Ah ! on vient pour Jean. Si cela vous fait plaisir, mes enfants, je ne vois pas qu'il y ait à vous empêcher de lui sourire. On ne sera qu'un instant.

— Rien qu'un instant, dit Alberte.

— Eh dame ! arrangez-vous pour cela ; les femmes suivent le médecin, c'est sûr, Roger aussi ; c'est pourquoi je fais quelquefois ma visite au malade à ce moment. Aujourd'hui je vous cède mon tour. »

Cela dit, il recommença à se traîner sur ses deux cannes, et Alberte ouvrit la porte qu'il lui avait désignée. On entendait un bruit confus de voix que dominaient la voix un peu nasillarde du docteur et une voix vibrante et jeune, celle de Roger.

Les trois enfants prêtaient l'oreille.

« Lui ne parle pas, dit Alberte.

— Non, » répondirent Luna et David.

Tout à coup un bruit de chaises qu'on dérangeait succéda au bruit de la conversation ; puis une porte s'ouvrit, et les voix s'éloignèrent.

Le moment était venu. Alberte entra bravement dans le corridor, alla entr'ouvrir la porte du fond et demeura immobile sur le seuil.

Cette porte faisait face à un grand lit sur lequel Jean était plutôt assis que couché sur une pile d'oreillers. C'était bien lui ; mais dans quel état, mon Dieu ! si pâle que son visage ne semblait faire qu'un avec la toile de neige de l'oreiller, ses grands cheveux épars et collés à ses tempes par la transpiration.

Les trois enfants le regardaient haletants, n'osant avancer d'un pas dans cette chambre silencieuse. Mais le courant d'air formé par la porte ouverte passa sur le visage du malade ; il ouvrit les yeux, et son regard rencontra trois visages consternés.

Un sourire ineffablement doux entr'ouvrit ses lèvres pâles et sa main amaigrie se leva par un geste d'appel.

Les trois enfants marchèrent sur la pointe des pieds, jusqu'à son lit.

« Je suis heureux de vous voir, dit-il d'une voix très-basse, mais distincte ; j'avais obtenu de maman la promesse qu'elle vous ferait venir demain. »

Il respira péniblement et ajouta :

« J'aime mieux que ce soit aujourd'hui, Luna. »

Luna se pencha vers lui.

« Soyez toujours bonne, dit-il, et n'oubliez pas votre ami Jean. »

Il ferma les yeux, puis les rouvrant :

« David, » murmura-t-il.

Le petit David monta sur un tabouret afin de mieux entendre.

Jean le regarda amicalement.

« Mon cher David, prononça-t-il, croyez-moi, aimez les pauvres, soyez généreux envers eux ; Dieu vous le rendra. »

David inclina la tête en se mordant les lèvres pour ne pas pleurer.

C'était au tour d'Alberte.

Jean lui prit la main et referma les yeux comme pour reprendre des forces.

En les rouvrant, il vit le visage d'Alberte couvert de grosses larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

« Pourquoi pleurer ? dit-il doucement ; parce que le bon Dieu me rappelle à lui ? N'ai-je pas achevé ma course et combattu le bon combat ?

» Il est beau de mourir pour son pays, et c'est

pour lui que je meurs. Cela seul doit consoler ceux qui m'aiment.

» Ma chère Alberte, ne pleurez pas ainsi. Dites-moi plutôt la belle prière que j'aime tant. Que je l'entende encore une fois de votre bouche. Allons, commencez... «accordez-moi de souffrir sans murmure...» Continuez donc, Alberte. »

Il joignit les mains et referma les yeux.

Alberte, se roidissant contre sa douleur, continua d'une voix trempée de larmes :

« Bonté suprême, je vous demande un cœur épris de vous, qu'aucun spectacle ne puisse distraire; un cœur fidèle et fier qui ne chancelle, qui ne descende jamais ; un cœur indomptable toujours prêt à lutter; un cœur libre, jamais séduit, jamais esclave ; un cœur droit, qu'on ne trouve jamais dans les voies tortueuses. Et mon esprit, Seigneur, mon esprit....

— Assez, murmura Jean faiblement : je ne peux plus vivre que par le cœur. »

Sa main pressa de nouveau celle d'Alberte, et, rouvrant les yeux, il la regarda tendrement, sérieusement, de ce regard limpide et profond qui est comme un rayonnement suprême de l'âme prête à quitter ce monde. Puis il ajouta :

« Alberte, rentrez au Sacré-Cœur, devenez une femme sérieuse, utile et bonne, ne gaspillez pas les dons de Dieu. »

Puis plus bas encore et d'une voix qui tremblait :

« Vous parlerez de moi à maman et à Roger, n'est-ce pas? vous les consolerez, je vous charge de les consoler. »

Comme il prononçait ces derniers mots, une porte s'ouvrit au fond de l'appartement :

« A demain, Jean, » dit Alberte qui suffoquait. »

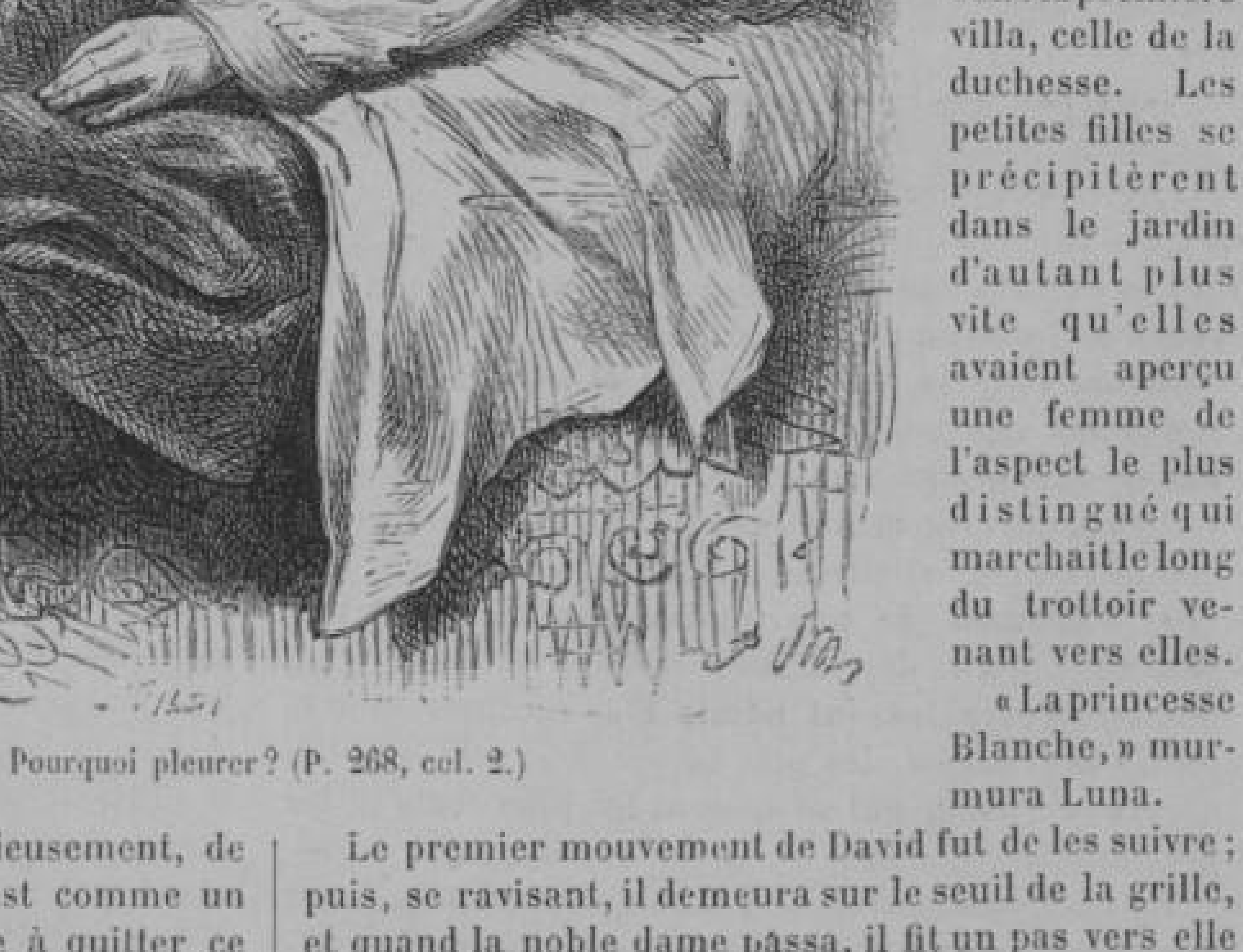
Il sourit, leva les yeux en haut et agitant la main :

« Adieu, dit-il. »

Les enfants se retirèrent par le corridor. Alberte et Luna sanglotaient, David poussait de profonds soupirs.

Ils ne pensèrent même pas à prendre congé de M. de Châteaugrand dont ils apercevaient l'ombre dans l'embrasure d'une fenêtre : ils se sauvèrent et entrèrent dans la première villa, celle de la duchesse. Les petites filles se précipitèrent dans le jardin d'autant plus vite qu'elles avaient aperçu une femme de l'aspect le plus distingué qui marchait le long du trottoir venant vers elles.

« La princesse Blanche, » murmura Luna.



Pourquoi pleurer? (P. 268, col. 2.)

Le premier mouvement de David fut de les suivre ; puis, se ravisant, il demeura sur le seuil de la grille, et quand la noble dame passa, il fit un pas vers elle en la saluant. Elle s'arrêta et le regarda non sans surprise.

« Madame, dit-il gravement, quêtez-vous aujourd'hui? »

La princesse sourit et répondit :

« Monsieur David, comme il y a toujours de bonnes œuvres à faire, je quête toujours. »

David tira de sa poche un superbe porte-monnaie à son chiffre, et y prenant une pièce d'or :

« Madame, dit-il, voici pour les pauvres.

— Vous êtes bien généreux, monsieur David, et j'admire votre bon cœur ; mais votre oncle...

— C'est mon argent de poche, Madame.

— Eh bien ! je vous inscrirai pour vingt francs. Gardez votre argent, vous me le porterez quelque jour.

— Oui, madame, et je vous prie de me garder un petit orphelin.

— Un orphelin, monsieur David ?

— J'en veux un, madame, et même un vieillard, comme vous voudrez.

— Nous reparlerons de ceci une autre fois, je vous remercie beaucoup au nom des affligés. »

Elle fit à David un geste affectueux et passa. Il revint dans le jardin, où il ne trouva plus les deux petites filles qui s'étaient réfugiées chez la duchesse.

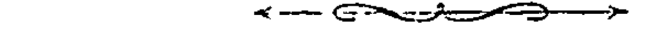
La duchesse les grondait beaucoup de tant pleurer.

« Il y a un mieux, disait-elle, il y a positivement un mieux, puisqu'il mange, et vous voilà le pleurant comme s'il était mort. »

Il n'en fallut pas davantage pour ramener un peu d'espérance au cœur des enfants ; ils se séparèrent en se disant :

« Peut-être le trouverons-nous mieux demain. »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.



FORCE ET ADRESSE DES INSECTES

Les exercices gymnastiques les plus gracieux, les tours de force ou de voltige les plus hardis, exécutés dans nos cirques par les Auriol et les Léotard, les prouesses des capitaines Webb et Boyton, ne sont que de gauches manœuvres en comparaison des merveilles d'adresse et de légèreté que les insectes accomplissent journellement sous nos yeux sans briguer l'honneur de nos applaudissements. Si l'on pouvait établir des arènes où ces athlètes d'un nouveau genre fussent admis à se mesurer avec le roi de la création, les prix ne seraient pas toujours décernés à ceux qui se croient les plus forts et les plus habiles.

En effet, quel acrobate plus léger et plus confiant que l'araignée passant et repassant sur son fil invisible ? A-t-elle besoin d'un balancier pour équilibrer ses mouvements ? Ne court-elle pas sur la corde tendue avec plus de sécurité que les Saqui et les Blondin ?

Quel gabier descendant de son humier ou y remontant montre plus d'agilité que cette petite araignée qui vient de se laisser choir du plafond ? A peine l'avez-vous aperçue qu'elle a déjà regrimpé le long de sa corde lisse, ayant encore eu le temps de la pelotonner pour l'emporter avec elle.

Quels clowns plus alertes et plus amusants que les taupins, ces véritables scarabées à ressort qui se retournent tout d'une pièce lorsqu'on les renverse sur le dos ? Si vous les maintenez dans cette position gênante, ils frappent le sol à coups redoublés pour témoigner de leur impatience et pour protester contre cette injuste taquinerie. A peine les avez-vous lâchés qu'ils font la culbute en produisant le bruit sec d'un ressort qui se détend. On peut les soumettre bien des fois à cette épreuve sans les lasser, et chacun de leurs sauts atteindra à une hauteur dix ou douze fois plus grande que leur taille.

Est-il un coureur pour lutter avec certaine mouche minuscule qui fait 1080 pas à la seconde ? Un homme doué de la même prestesse d'allure et faisant aussi par seconde 1080 pas de 0m,60, ferait 38 kilomètres par minute ! Qu'on vienne après cela nous vanter la rapidité des chevaux de course qui ne font pas leur kilomètre à la minute !

Où rencontrer des patineurs, des nageurs et des plongeurs plus vigoureux, plus infatigables que les gyrins ou tourniquets, ces petits insectes noirs qu'on voit l'été courir à la surface des eaux claires et vives, décrivant des courbes et des zigzags qui s'enchevêtrent de la façon la plus capricieuse ?

Pauvres gyrins ! ils passent cette vie agitée à fleur d'eau, entre les dangers aquatiques et les périls aériens : tantôt ils bondissent dans l'air pour éviter le poisson qui les poursuit, tantôt ils plongent pour échapper à l'oiseau qui les menace.

Lorsque nous voyons des saltimbanques marcher sur les mains la tête en bas, se tenir suspendus d'aplomb sans autre appui que leur bras tendu perpendiculairement, rester couchés en l'air les bras croisés accrochés par les pieds à une perche, se pendre au trapèze par le menton ou par la nuque, nous sommes émerveillés et étonnés. Pourtant les plus endurcis dans le métier ne peuvent garder que bien peu de temps cette immobilité qu'ils n'ont obtenue que péniblement et imparfaitement. Que penser alors de la force musculaire et de la puissance nerveuse des infimes chenilles ? Les unes restent des journées entières suspendues la tête en bas sans éprouver le plus léger vertige. D'autres, accrochées à l'extrémité d'un rameau par leurs pattes postérieures, roidissent leur corps dans toutes les directions et gardent si bien et si longtemps une immobilité parfaite, que plus d'un jardinier, les prenant pour des brindilles de bois mort et venant pour émonder la branche, a vu avec effroi cette brindille s'animer entre les lames du sécateur et se tordre dans l'agonie !

Si la plupart des chenilles ne font que ramper, il existe des espèces sauteuses qui bondissent de branche en branche avec une agilité surprenante. Lorsqu'elles veulent quitter une branche, elles s'avancent à l'extrémité, mesurent le vide en dessous, puis, reculant comme pour prendre leur élan, se courbent en cercle pour faire ressort et s'élancent à travers l'espace. Quelle que soit la hauteur du saut, elles retombent toujours sur leurs pattes.

On raconte qu'une grosse chenille, larve du *Cossus ligniperda*, ayant été placée sous une cloche de verre, parvint à la soulever et à s'échapper. Reprise et réintégrée dans la même prison que devait rendre plus sûre la surcharge d'un gros dictionnaire, elle se mit à ramper tout autour cherchant une issue; s'aplatissant, se démenant, elle parvint à fourrer la tête entre la table et le rebord de la cloche, et enfin, rassemblant ses forces, elle se roidit dans un effort suprême, souleva la cloche et s'échappa!

Combien l'étonnement doit grandir quand on rapporte cette puissance musculaire à ces pauvres larves qui n'ont ni squelette intérieur, ni squelette extérieur. Du reste, la musculature des chenilles n'est pas peu compliquée : le naturaliste Lyonnet a constaté que la chenille du saule a plus de quatre mille muscles, tandis que l'homme n'en a pas plus de trois cent soixante-dix.

Jusqu'ici le prix du saut reste aux sauterelles et aux puces, qui, grâce à la longueur de leurs robustes pattes postérieures, peuvent faire des bonds de 200 fois leur longueur. Un homme qui voudrait se mêler de faire des sauts en rapport avec des sauts de puce n'aurait pas besoin de prendre son élan pour sauter à pieds joints par-dessus le Panthéon ou les Invalides; il descendrait en quatre bonds l'avenue des Champs-Elysées, de l'Arc-de-Triomphe à la place de la Concorde.

Les puces sont encore relativement à leur taille d'une force prodigieuse, et certains industriels, Barnums ingénieux, leur ont fait traîner, au grand ébahissement du public, des véhicules de dimensions colossales dans leur petitesse.

« Tout Paris, dit Walcknaer dans son *Histoire des insectes*, a couru, en 1822, pour voir des puces savantes que l'on montrait sur la place de la Bourse moyennant une rétribution de 60 centimes.

» Trente puces faisaient l'exercice et se tenaient debout sur leurs pattes de derrière armées d'une pique qui était un petit éclat de bois très-mince.

» Deux puces étaient attelées à une berline d'or à quatre roues, avec un postillon, et elles traînaient cette berline. Une troisième puce était assise sur le siége du cocher avec un petit éclat de bois qui figurait le fouet.

» Deux autres puces traînaient un canon sur son affût. Ce petit bijou était admirable, il n'y manquait pas une vis, pas un écrou. Toutes ces merveilles et quelques autres encore s'exécutaient sur une glace polie. Les puces-chevaux étaient attachées avec une chaîne d'or par leurs cuisses de derrière; on m'a dit que jamais on ne leur ôtait cette chaîne. Elles vivaient ainsi depuis deux ans et demi. Pas une n'était morte dans cet intervalle. On les nourrissait en les posant sur un bras d'homme qu'elles suçaient. Quand elles ne voulaient pas traîner le canon ou la berline, l'homme prenait un charbon allumé qu'il promenait au-dessus d'elles et aussitôt elles se remuaient et recommençaient leurs exercices. »

Il n'est donc pas exagéré de dire que la force musculaire des insectes est herculéenne; mais nous avons besoin de l'attestation formelle des savants les plus accrédités pour passer de l'étonnement à la persuasion en lisant le récit de leurs prouesses.

Un physicien belge, M. Plateau, a eu l'idée de mesurer la force de traction et de poussée des insectes comme on évalue au moyen d'instruments appelés dynamomètres la force de l'homme et des animaux employés comme moteurs. Il a non-seulement démontré que la supériorité de la force musculaire appartient aux insectes, mais il a encore établi ce principe qui a tout l'air d'un paradoxe : que dans un même groupe de ces petits êtres *les plus forts sont toujours ceux qui sont les plus legers et les plus chetifs en apparence.*

Si le cheval avait en proportion de sa taille l'énergie musculaire du hanneton étourdi et malfaisant qui bourdonne sans travailler, il pourrait traîner jusqu'à 8400 kilogrammes; or le plus grand effort de traction qu'un cheval puisse exercer pendant un temps très-court équivaut seulement à un poids de 360 kilogrammes, c'est-à-dire les trois cinquièmes de son propre poids.

Si l'éléphant, toujours en proportion de sa taille, était doué de la force du lucane cerf-volant, il déracinerait les chênes séculaires avec autant d'aisance que si c'étaient des brins d'herbe.

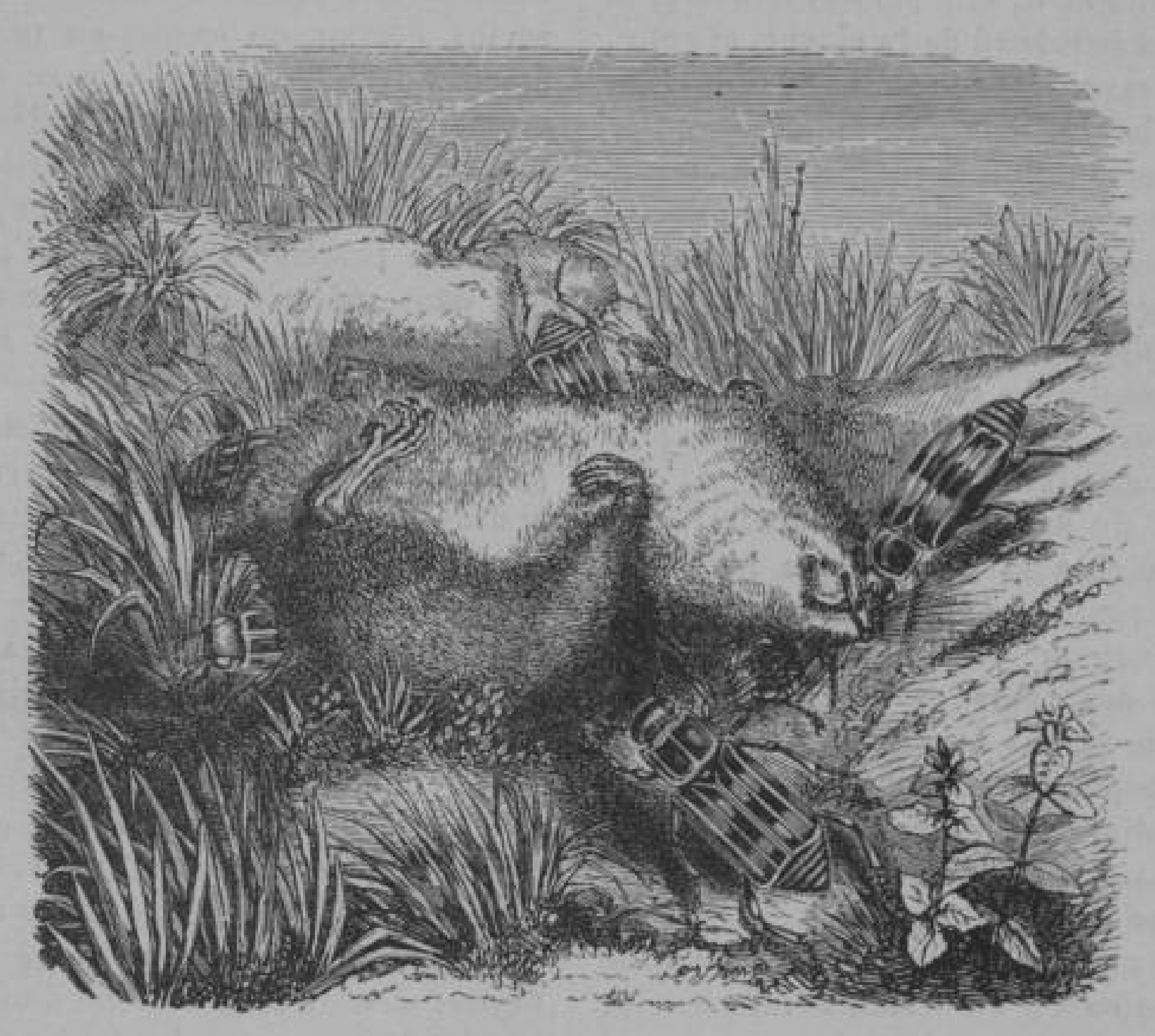
Quelqu'un ayant emprisonné préventivement un *Oryctes moiman* sous le fond d'une bouteille pleine, vit tout à coup cette bouteille se mettre en branle et décrire toutes sortes de marches et contre-marches. Ce quelqu'un était un savant qui ne croyant guère aux bouteilles enchantées et qui mit de suite ce prodige sur le compte de son scarabée. Vérification faite, il reconnut qu'en cherchant à s'évader, l'insecte poussait la bouteille avec un effort qui représentait un poids *cent douze fois* plus considérable que le sien.

Un *carabe doré* a offert un exemple plus remarquable encore. Le naturaliste anglais Newport ayant attaché par la patte ce coléoptère à une feuille de papier qu'il plaça sur un plan incliné et qu'il chargea progressivement de sable, l'amena à traîner, en montant, ce truc improvisé dont le poids était quarante fois plus grand que celui du carabe. C'est comme si un homme pesant 80 kilogrammes voiturait au haut d'une colline une charge de charbon de 3000 kilogrammes dans un wagon dont il aurait enlevé les roues!

Les ailes des insectes, d'un tissu si fin, si délicat, sont admirablement conformées pour la navigation aérienne. Attachées aux anneaux du corselet par des muscles forts et puissants, elles opposent à l'air une résistance considérable, et rien ne peut égaler la légèreté, la grâce, la rapidité d'allure d'un insecte qui vole.

Combien de kilomètres parcourent en un jour ces légers papillons qui voltigent de fleur en fleur; qui, par leurs tours, leurs détours, leurs retours, leur ascension et leur descente, semblent rayer l'air dans tous les sens? Quelle force prodigieuse ne leur faut-il pas pour rester suspendus des heures entières au bord du calice où plonge leur trompe!

Qui d'entre vous, et cela soit dit sans malice, ne s'est maintes fois amusé à regarder voler les mouches? Mais qui s'est avisé de songer à la vigueur qu'elles déploient pour s'ébattre des heures entières à l'air libre ou devant les vitres de nos fenêtres? La mouche commune ne se fait-elle pas un jeu de dépasser à la course le cheval au trot, le devançant comme pour lui montrer la route, revenant en arrière, tournoyant autour de sa tête, bourdonnant à ses oreilles?


Nécrophores ensevelissant un rat. (P. 272, col. 2)

. . . . Il semble que ce soit
Un sergent de bataille allant en chaque endroit
Faire avancer ses gens, et hâter la victoire.

Une mouche *pressée* peut faire son kilomètre à la minute et battre en même temps de l'aile 330 fois à la seconde, ainsi que l'a calculé d'une manière certaine M. Marey, célèbre physiologiste français. En admettant la continuité de cette vitesse, la mouche achèverait le tour de la terre en 26 jours, ce qui serait un exploit autrement remarquable que d'accomplir le tour du monde en 80 jours!

Que penseriez-vous d'un homme qui entreprendrait de creuser avec ses ongles la fosse d'un éléphant? Eh bien, le nécrophore, inspiré par l'amour maternel, accomplit un travail plus gigantesque encore. Ce coléoptère dépose ses œufs sur le cadavre des taupes, des rats, des grenouilles, afin de pourvoir d'avance à la nourriture de sa postérité. Dès que le nécrophore rencontre une taupe morte dans un champ, il se met immédiatement en devoir de l'enterrer. Cet habile fossoyeur se glisse sous le mort, creuse à la mesure voulue la fosse où le cadavre s'enfonce peu à peu. Quelques pelletées de terre lancées à coups de pattes ont bientôt achevé l'ensevelissement. Si la besogne presse, le nécrophore appelle à son aide d'autres fossoyeurs du même genre, qui viennent amicalement lui donner un coup de main.

Bon nombre d'insectes entament le bois, soit pour s'en nourrir, soit pour y loger leurs larves, et trouvent à ce travail un profit direct. Mais que dire des insectes perforateurs de métaux qui percent le plomb et les métaux les plus durs dans le seul but de se frayer un chemin sans trouver plus simple de passer à côté?

On avait déjà soupçonné que les gouttières et les toitures qu'on trouvait quelquefois perforées pouvaient l'avoir été par quelque insecte qui ne craignait pas l'empoisonnement par le plomb, lorsque, après la guerre de Crimée, le maréchal Vaillant présenta à l'Académie des sciences des paquets de cartouches dont les balles avaient été percées à jour par un insecte hyménoptère, à l'aide de ses mandibules. C'est bien autre chose que de casser des noisettes avec ses dents!

Ce n'est donc pas la beauté des formes des insectes, l'éclat de leurs riches vêtements, de leurs armures dorées et bronzées que nous devons admirer le plus; c'est la vigueur et l'harmonie de leurs mouvements, c'est l'agilité de leurs membres, la rapidité de leur vol.

Nous en avons dit assez : il ne faut pas trop humilier l'homme si fier de sa force et de son habileté, ni lui laisser trop entendre qu'il peut recevoir des leçons de modestie et d'humilité des êtres les plus chétifs qu'il écrase sous chacun de ses pas.

Mme Gustave Demoulin.



Il le salua gauchement. (P. 274, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XVIII

Lutte en champ clos entre un maniaque et un honnête homme.

Quand le nouveau sous-directeur traversa les bureaux, poursuivi par les trois terribles questions « où? quand? comment? » comme par trois furies vengeresses, messieurs les subalternes se dirent les uns aux autres qu' « il venait de recevoir un fameux savon! »

On ne pouvait se tromper plus grossièrement.

Rentré dans son cabinet, il lui fut impossible de se remettre au travail, et il se perdit dans une rêverie qui n'était point couleur de rose.

Les plus heureux d'entre nous ne sont pas toujours ceux que le sort a le plus favorisés. Les enfants gâtés deviennent exigeants; quoi qu'on leur donne, leur désir va toujours au delà, et ils en arrivent quelquefois à devenir tout à fait misérables, pour une bagatelle qu'il a fallu leur refuser. La vie n'avait point fait de Placide un enfant gâté : aussi était-il peu exigeant. Il avait sagement construit l'édifice de son bonheur avec les éléments qu'il avait sous la main; et l'un de ces éléments, c'était le charme étrange et tout-puissant de l'habitude, devenue une sorte de passion.

Or ce charme était rompu par la vision anticipée de l'énorme quantité de choses imprévues, et par conséquent effrayantes, que l'homme à la tête de bois venait d'introduire dans sa vie. Plus de petite promenade, le matin, sous les marronniers de la place Royale, le soir, dans les allées du Jardin des Plantes; plus de méditations solitaires! plus de lectures paisibles! A la place de tout cela, des courses sans fin dans les rues bruyantes et les ruelles sombres; de nouveaux visages; de nouvelles préoccupations. Après avoir dîné à la hâte, il lui faudrait grimper des étages, affronter des domestiques insolents, trouver réponse à des objections imprévues, relancer des gens qui finiraient par le prendre en haine, et cela pendant des semaines, des mois peut-être!

Voilà comment raisonnait le maniaque qui avait longtemps sommeillé en Placide. Et comme le propre de la passion est d'embrouiller toutes les questions et d'exagérer toutes les difficultés, Placide, en tant que maniaque troublé dans la jouissance de sa manie, se voyait en proie, pour un temps indéfini, à une agitation dont il avait la plus profonde horreur.

Mais, à côté du maniaque, il y avait en lui l'homme de cœur, l'homme de devoir : un brave homme très-modeste, comme tous les hommes vraiment forts, mais, après tout, un homme qui avait déjà fait ses preuves.

Pendant que le nouveau sous-directeur contemplait d'un œil distrait la sébile à la poudre bleue, son cœur était le théâtre de cette lutte éternelle du devoir et de la passion, qui fait la beauté des plus nobles tragédies et la noblesse des drames les plus humbles.

La lutte ne fut pas très-longue. Le maniaque fut battu à plates coutures. Pour toute fanfare de triomphe, l'honnête homme prononça ces simples paroles : « Il le faut! » Pour se venger de sa dé-

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241 et 257

faite, le maniaque infligea à l'honnête homme les petites tortures les plus ingénieuses et les plus raffinées, et lui remplit l'imagination d'images effrayantes, grossies à dessein. Mais, comme chacun sait, on ne lutte pas en champ clos sans attraper des horions. D'ailleurs, où serait le mérite de la victoire, si elle ne coûtait rien au vainqueur?

Donc, quand le vainqueur sortit du ministère, il était si préoccupé, qu'il s'en allait machinalement devant lui, sans rien voir de tout ce qui l'entourait.

Devant l'Hôtel de Ville, il croisa un homme à figure rougeaude encadrée dans d'énormes favoris, qui avait l'air d'un marchand de vin endimanché. Les parements de sa redingote neuve lui couvraient la moitié de la main; les manches, mal ajustées sur le dessus des épaules, formaient deux protubérances à plis, grosses comme des nids d'hirondelles. Si les pans de la redingote étaient trop longs, surtout par devant, la taille était trop courte, surtout par derrière. Deux boutons plantés trop près l'un de l'autre, au beau milieu du dos, vous donnaient tout de suite l'idée d'une personne qui louche.

L'homme rougeaud s'en allait le nez au vent, le chapeau rejeté en arrière, d'un air à la fois important et emprunté. Il marchait les jambes écartées en faisant voltiger les vastes pans de sa redingote; aussi tenait-il beaucoup de place sur le trottoir.

Quand il vit arriver M. Clodion, il se planta devant lui, le salua gauchement, et ne sachant plus que faire de son chapeau, se l'enfonça brusquement sur la tête. M. Clodion tressaillit en apercevant à deux pieds de son visage une face rougeaude, fortement marquée de la petite vérole, sur laquelle s'étalait un sourire parfaitement stupide.

« Vous n'avez pas l'honneur de me reconnaître? dit l'homme grêlé en ricanant d'un air désappointé.

— Il me semble bien que je vous ai vu quelque part, répondit M. Clodion.

— C'est la toilette qui me change! dit l'homme grêlé, avec un nouveau ricanement. Je suis votre frotteur! ajouta-t-il en baissant la voix, comme s'il eût rougi d'appartenir à l'honorable corporation des frotteurs : c'est-à-dire, j'étais votre frotteur, mais, voyez-vous (ici il se mit à parler d'une voix haute et claire pour l'édification des passants), je viens de faire un héritage. Une vieille tante à moi m'a laissé une boutique de fruitier, avec la clientèle, naturellement. Comme c'est un commerce conséquent, je ne peux plus me livrer à mes anciennes occupations. Là, vraiment, ça m'est tout à fait impossible.

— Je le regrette, dit M. Clodion avec une grande politesse.

— Ça ne m'étonne pas, cria l'homme grêlé, sans fausse modestie. Ça ne m'étonne pas, mais c'est comme ça. Les affaires sont les affaires: bien le bonjour! » Là-dessus, il se remit à marcher les jambes écartées, en occupant le plus de place possible sur le trottoir. Il semblait possédé de l'idée qu'il devait bien cela à sa nouvelle fortune.

Dieu merci! les frotteurs ne manquent pas à Paris. Il n'était pas difficile au sous-directeur de trouver parmi eux une figure plus avenante que celle de l'homme grêlé. Pourquoi donc sa figure à lui s'allongea-t-elle, comme s'il eût éprouvé un sérieux désappointement? Parce que cet homme était une de ses habitudes; parce qu'il n'aimait pas les figures nouvelles; parce qu'il lui faudrait faire des démarches pour trouver un autre frotteur; surtout, parce qu'il est telle disposition d'esprit où les coups d'épingle nous blessent aussi cruellement que des coups de poignard.

Le « maniaque » essaya de profiter de cet incident pour taquiner le « brave homme ». Tout au fond de son âme, le sous-directeur entendit une méchante petite voix qui sifflait : « Ah! tu veux pour l'amour d'un individu à tête de bois, bouleverser toutes tes habitudes. Voilà le branle-bas qui commence : c'est bien fait! »

Mais aussitôt le brave homme répondit au maniaque, avec une familiarité tout à fait humiliante : « Quelle bêtise! »

Rentré chez lui, monsieur le sous-directeur se mit en devoir d'accrocher son chapeau et son pardessus aux patères de l'antichambre; il fut interrompu dans cette opération par une espèce de grondement sourd, assez semblable au roulement lointain du tonnerre. « Qu'est-ce que j'entends donc là-haut? demanda-t-il à Françoise.

— C'est « lui » qui frotte les chambres du premier! » En faisant cette réponse, Françoise regardait son maître de côté, pour voir ce qu'il penserait de cette révélation. A force de réfléchir sur le sort de « la pauvre créature » (comme elle appelait Bertrand), elle avait combiné un petit plan qui arrangerait tout, si seulement Monsieur consentait à y prêter les mains.

« Frotter! s'écria M. le sous-directeur, frotter avec sa jambe malade! Françoise, vous n'auriez pas dû le lui permettre.

— J'ai essayé de l'en empêcher; mais il m'a demandé à mains jointes de le laisser faire. Il était si heureux de montrer à Monsieur qu'il est bon à quelque chose!

— Pauvre garçon! dit Placide avec une généreuse animation.

— Oui, pauvre garçon! reprit Françoise d'une voix émue, et honnête garçon aussi! si doux et si reconnaissant. Depuis qu'il est réveillé, il a tiré je ne sais combien de seaux d'eau, il a arrosé le jardin, ratissé les allées, et maintenant le voilà qui frotte. Croyez-moi, si vous voulez, monsieur, cet innocent a un très-bon coup de brosse. Venez voir le parquet de votre cabinet

— Il a ciré mon cabinet! s'écria Placide avec une sorte de saisissement.

— Oh! soyez tranquille, monsieur, reprit Fran-

çoise en souriant : je vous assure qu'il n'a rien dérangé. Il est grand et fort comme un tambour-major, et il est, en même temps, soigneux comme une femme de chambre, je veux dire, comme une bonne femme de chambre. »

Malgré les assurances réitérées de Françoise, Placide jeta un coup d'œil inquiet sur l'aménagement de son cabinet et n'y trouva rien à redire. Françoise ne se crut pas obligée d'avouer qu'elle avait aidé le frotteur de ses conseils.

« Est-ce que vous avez trouvé une place pour lui? demanda-t-elle à son maître, en le regardant avec inquiétude.

— Non, répondit Placide d'un air désappointé. Et même il se passera peut-être longtemps avant que je trouve ce qu'il lui faut.

— Ah! » fit Françoise avec un soupir. Et tout bas elle se demanda si son maître ne finirait pas par avoir la même idée qui lui était venue à elle-même, ou bien si elle serait forcée de la lui suggérer.

« Un frotteur ne ferait pas mieux, » dit-elle à tout hasard.



Le fripier lui demandait une somme effrayante. (P. 277, col. 2.)

Au mot de frotteur, Placide songea à l'homme grêlé et sa pensée se reporta sur le protégé du docteur Oléus. Son front s'assombrit à l'idée qu'il fallait remplacer le premier et placer le second. Ces deux idées se côtoyèrent assez longtemps dans son esprit, sans se rencontrer. Tout à coup, il y eut une lueur de plaisir dans les yeux de Placide et une fugitive rougeur sur ses joues; les deux idées venaient de se rencontrer; de leur amalgame sortit, comme un éclair, la solution du double problème, sous cette forme nette et claire : « Remplacer l'un par l'autre! »

Il n'est pas bien sûr que le « maniaque » n'ait pas un peu contribué à trouver cette solution qui, d'un seul coup, aplanissait tant de difficultés. Toutefois, en l'examinant à loisir, l' « honnête homme » n'y trouva rien à reprendre. Un point seulement le tenait empêché : Qu'en penserait Françoise?

Françoise trouva l'idée excellente. En général, nous trouvons toujours les idées des autres excellentes, quand elles sont conformes à nos désirs.

Monsieur était bien bon d'avoir pensé à lui donner un aide, surtout un aide qui témoignait tant de bonne volonté. Elle se faisait vieille; la maison était devenue un peu lourde pour ses épaules. Quelquefois aussi elle se sentait un peu seule, quand il n'y avait d'autre bruit dans la maison que le tic-tac du coucou, et d'autre mouvement que les allées et venues du chat. Elle songeait justement, ces jours derniers, à prier Monsieur de lui adjoindre une seconde servante; mais elle avait hésité, parce que deux femmes ne s'entendent pas toujours; et puis les vieux servi-

teurs ont leurs manies, et elle était sûre d'avance que le « grand innocent » ferait ses quatre volontés. Dès le lendemain, en allant au marché, elle préviendrait l'autre frotteur...

— C'est inutile, dit Placide, il m'a prévenu aujourd'hui même qu'il ne viendrait plus. Il a hérité d'une tante; c'est maintenant un gros monsieur!

— Là! s'écria Françoise en frappant avec un bruit sec la paume de sa main gauche du dos de sa main droite, ça ne pouvait pas mieux tomber! »



XIX

Réflexions de l'homme à la tête de bois sur son habit neuf, et dissertation du docteur Oléus sur les vieux habits en général.

Voilà pourquoi et comment un domestique mâle fut introduit dans la petite maison de la rue Saint-Antoine.

Du jour où il fut introduit, le dit domestique mâle n'eut plus qu'une seule idée en tête : fourbir tout ce qui était fourbissable, polir tout ce qui était polissable, cirer tout ce qui était cirable; et, pour tout dire en un mot, faire ce qui était faisable.

Quand il réfléchissait, ce qui lui arrivait rarement, il se demandait avec confusion de quel droit un drôle de son espèce, qui avait été fourré au violon pour vagabondage et qui avait indignement trompé le docteur Oléus, occupait dans la société un rang si élevé, et dont il était si parfaitement indigne?

« Il y a du bon monde tout de même! » disait-il en manière de conclusion, quand il était fatigué de se creuser la tête. Là-dessus, il tombait à bras raccourcis sur tout ce qui était fourbissable, polissable, cirable et généralement faisable.

Il pourchassait la poussière jusque sur les plus hautes poutres du grenier, et la moisissure jusqu'au fond de la cave. On pouvait se mirer dans les cuivres et dans les meubles, et les balcons en fer ouvragé, à la mode du dix-huitième siècle, semblaient avoir été posés hier.

Le docteur Oléus entrait quelquefois en passant, pour voir ce que devenait « son mauvais drôle ». Et quand on lui disait que son mauvais drôle était la crème des bons domestiques, il tambourinait sur le fond de son chapeau, et marmottait entre ses dents : « Ce que c'est pourtant que d'avoir trouvé sa vocation! »

A chaque visite, le mauvais drôle était mandé pour présenter ses respects à son protecteur. « Il me semble que tu te permets d'engraisser! disait le docteur, en lui administrant un bon coup de chapeau sur les doigts.

— Je ne fais pas exprès! murmurait le coupable avec confusion.

— Ah mais! ah mais! reprenait le docteur en penchant la tête de côté, est-ce que tu ferais le paresseux, par hasard? Non! Tant mieux pour toi. Après tout, mon pauvre garçon, je suis très-heureux de penser que tu mourras dans la peau d'un honnête homme! File à ta besogne, et plus vite que cela! »

Le mauvais drôle pivotait sur ses talons, et le docteur, en signe d'adieu, lui allongeait un grandissime coup de chapeau dans le dos.

« Comme tout le monde est bon pour moi, » se disait le mauvais drôle, très-flatté de cette petite marque d'attention. Et, tout en faisant le gros dos, il s'en allait « plus vite que cela! » fourbir, cirer et brosser.

Le soir, dans la mansarde bleue, il lui venait parfois d'horribles remords. Comment avait-il pu, comment avait-il osé, dans son four à plâtre, douter de la Providence? Comment avait-il eu, un seul instant, l'idée de se coucher et d'attendre la mort, pareil à un animal blessé qui s'en va mourir silencieusement dans un coin?

« C'est trop beau pour durer! » se dit-il avec une sérieuse inquiétude, le jour où Combaleuf en personne vint lui essayer un habillement complet.

Comme il avait parlé tout haut, dans l'excès de son émotion, Combaleuf l'avait entendu. Il se méprit sur le sens de son exclamation : « Mettons que c'est beau, dit-il en reculant de deux pas, pour embrasser d'un seul coup d'œil toute la personne de Bertrand. Oui, mettons que c'est beau, M. Clodion fait bien les choses; mais soyez sûr que cela durera des années. C'est moi qui ai choisi l'étoffe, et j'en réponds. Vous remarquerez, continua-t-il, que j'ai laissé du jeu aux entournures, et ainsi de suite, parce que, voyez-vous, la cuisine est bonne ici, et j'ai remarqué que vous engraissiez.

— Le docteur Oléus me l'a déjà dit; mais je vous assure que je ne le fais pas exprès! » répondit, non sans contrition, le nouveau client de Combaleuf.

Combaleuf fit des yeux tout petits, comme un tailleur qui enfile une aiguille; les coins de sa bouche se relevèrent, et une sorte de frisson passa le long de ses favoris sans reflet : c'était sa manière de sourire avec bienveillance.

« Farceur! dit-il au mauvais drôle en lui donnant une poussée amicale; quand vous le feriez exprès, où serait le mal? Vous étiez assez décharné pour engraisser un peu sans qu'on y trouve à redire. D'ailleurs »... il s'interrompit brusquement pour donner une bonne secousse au revers de la redingote, afin d'avoir raison d'un faux pli. « D'ailleurs, cela

vous change à votre avantage. Voilà que vous avez l'air d'un monsieur.

— Oh non! ne dites pas cela, s'écria Bertrand avec effroi. Moi, un monsieur! ah bien oui! » Et il parcourait du regard tous les coins de la mansarde bleue, comme si sa mauvaise chance, irritée des paroles de Combaleuf, allait s'élancer de quelque part pour le prendre au collet.

« Vous avez l'air d'un homme respectable, en tous cas!

— Oh non! ne dites pas cela non plus.

— Si, je le dirai, parce que c'est la vérité. Je ne dis pas que l'habillement n'y est pas pour quelque chose. Tenez, vous me faites l'effet d'un... »

Il s'arrêta sur un regard moitié suppliant, moitié effaré de l'homme à la tête de bois.

Ayant replié méthodiquement la serge verte dans laquelle il avait apporté le merveilleux costume, il s'en alla en hochant la tête.

Ce hochement de tête voulait dire : « Encore quelques livres de graisse, et il aura tout à fait la tournure d'un commerçant qui fait bien ses affaires, d'un épicier par exemple! « Pour le bon Combaleuf, qui avait souffert de la faim pendant de longues années, et que la prospérité n'avait pu guérir de sa maigreur chronique, un épicier dodu était un personnage important.



Le mauvais drôle pivotait sur ses talons. (P. 276, col. 2.)

« Oui, un épicier, c'est bien cela! » répéta-t-il avec un sourire de satisfaction : il était frappé lui-même de la justesse de sa comparaison.

Paroles prophétiques s'il en fut! Il est vrai que Combaleuf les avait prononcées un peu au hasard; mais l'avenir, qui nous ménage tant de surprises, lui réservait celle de voir une simple comparaison, faite en l'air, devenir en réalité substantielle et palpable.

Abandonné à lui-même dans son habillement neuf, l'homme à la tête de bois leva son bras gauche et l'approcha de ses yeux pour voir la manche de plus près. A plusieurs reprises, il passa sa main droite sur le drap, pour en constater l'étonnante finesse (étonnante pour lui, bien entendu). Il pratiqua ensuite la même opération sur la manche droite, et eut la candeur de s'émerveiller, en découvrant que c'était « doux et fin » comme de l'autre côté.

S'imaginait-il par hasard que Combaleuf était homme à lui bâtir un costume mi-parti, avec du drap fin à droite, et quelque étoffe poilue à gauche?

Pourquoi pas?

Il avait eu jusque-là, en matière de costume, les mêmes idées que ses fournisseurs ordinaires, les brocanteurs de quatrième ordre. Or ces industriels considèrent un habillement comme une combinaison qui atteint son but dès qu'elle couvre à peu près l'échine d'un misérable.

Peu importe d'ailleurs la diversité des éléments qui entrent dans cette combinaison.

Pourquoi ne se serait-il pas émerveillé de voir deux manches exactement pareilles, au souvenir d'une souquenille informe dans laquelle il avait vécu de longues années, avec une manche de drap gros bleu, et une manche de velours côtelé vert-bouteille?

Cette souquenille avait été dans son temps une tunique de fantassin. Depuis sa première apparition au clou d'un fripier de premier ordre, elle était devenue semblable à ces misérables garnis où l'on passe une nuit ou deux; elle avait servi de logement provisoire à vingt locataires besoigneux, qui avaient couru au plus pressé, quand il s'était agi de boucher une crevasse. Le premier locataire avait ingénieusement remplacé les boutons absents par des chevillettes de bois qui pendillaient à des bouts de ficelle. Le second avait replâtré le plastron qui menaçait ruine, en y adaptant à la diable une grande loque grise, toute boursouflée, qui avait l'air d'un cataplasme permanent. Le troisième avait blindé l'énorme crevasse du coude gauche avec un morceau de basane ramassé dans le ruisseau. Un autre, ayant perdu la manche droite dans une querelle de cabaret, l'avait remplacée par la fameuse manche de velours côtelé.

L'homme à la tête de bois, talonné par l'approche de l'hiver, l'avait longtemps guignée du coin de l'œil, avant d'oser la marchander. « Quel coup dans l'estomac! » (ce sont ses propres expressions), quand le fripier lui avait demandé la somme effrayante de cinquante-sept sous (pas un liard de moins). Avec quel courage il s'était privé de manger, pour entasser un aussi énorme capital! Quelle angoisse quand

il voyait rôder autour de la souquenille quelque amateur de son espèce! Quel frémissement de joie quand il s'y était introduit pour la première fois! Qu'on était donc bien là-dedans ! L'on avait presque chaud, et l'on s'y trouvait tout à fait à son aise, sauf une ankylose au coude, à l'endroit de la plaque de basane, et une certaine difficulté de respirer, à la hauteur du cataplasme permanent.

Le pauvre diable était si content de son emplette, qu'il s'en allait le nez au vent, avec une véritable figure de jubilation. Si son âme avait contenu la moindre parcelle de vanité, on eût pu croire qu'il était fier de son accoutrement.

Les passants ne pouvaient s'empêcher de rire, et lui, la bonne créature, il souriait aux passants!

Ce fut dans cet état qu'il apparut pour la première fois aux regards du docteur Oléus, presque en face du collége Charlemagne. Des groupes d'externes qui attendaient l'heure de la classe, faisaient de l'esprit aux dépens de ce grotesque, et répondaient par des rires ironiques à ses sourires pleins d'un naïve confiance.

Le docteur Oléus mit hardiment le grappin sur l'homme à la souquenille, dont le sourire lui avait gagné le cœur.

« Votre adresse? » lui dit-il avec sa brusquerie ordinaire.

L'autre n'avait pas d'adresse bien précise; il couchait tantôt ici, tantôt là. Mais il n'était pas un vagabond au moins!

« Vous avez l'air d'un bon garçon qui n'est pas des plus heureux, répliqua le docteur; je voudrais vous êtes utile. Puisque vous n'avez pas d'adresse, voici la mienne. Venez me voir, nous causerons, je pourrai peut-être faire quelque chose pour vous. »

L'homme prit la carte du docteur pour se débarrasser de lui, et n'alla jamais le voir, persuadé qu'il attraperait quelque semonce.

Le docteur fit un brusque crochet, et marcha tout droit vers un des groupes de rieurs.

« Bonjour, Messieurs, leur dit-il avec une exquise politesse; pourriez-vous me faire l'honneur de me dire en quelle classe vous êtes? »

Les collégiens se regardèrent avec stupéfaction. Le moins ahuri de la bande répondit: « En philosophie!

— Merci, Monsieur! dit le docteur de son air le plus courtois. En philosophie, vous faites des dissertations?... Hé là-bas! ne vous en allez pas, vous n'êtes pas de trop! » Deux philosophes qui s'étaient échappés du groupe pour esquiver la mercuriale (car ils comptaient bien sur une mercuriale) revinrent sur leurs pas le nez baissé et sans le moindre empressement.

« Voulez-vous me permettre, dit le vieil original, de vous suggérer le plan et les idées principales d'une petite dissertation philosophique? »

(Le chœur des philosophes, *in petto* : « C'est un vieux fou. ») « Ce sera tout sec, naturellement, mais vous avez du talent, sans aucun doute; d'ailleurs, vous êtes jeunes, par conséquent ardents et généreux, vous saurez bien y mettre le souffle et la vie. »

(Le chœur : « Il se moque de nous! »)

« Voici mon idée : La misère est toujours respectable, simplement parce qu'elle est la misère. Mais entre la misère qui fronce le sourcil, et la misère qui sait encore sourire, ma sympathie ne balance pas. Je dis à la première : Nous ferons pour vous tout ce que nous pourrons, c'est notre devoir, et parbleu! je ne vous fais pas un crime de froncer le sourcil. Vous avez trop de raison de le froncer! »

(Le chœur se divise en deux demi-chœurs, comme dans les tragédies grecques. Premier demi-chœur : « C'est un socialiste! » — Deuxième demi-chœur : « Après tout, il a l'air d'un brave homme! »

« D'ailleurs, il y a par le monde trop de gens qui ne vous prennent au sérieux qu'à cette condition là. S'ils vous voyaient sourire, ils souriraient aussi, et s'en iraient le cœur léger, soit à leurs affaires, soit à leurs plaisirs, trop heureux d'avoir un prétexte pour oublier que vous existez. Je dis à l'autre : Tôpez là, je vous comprends à demi-mot. Vous êtes plus courageuse que l'autre; mais peut-être aussi plus imprudente. Vous ne navrez pas les gens, vous ne les effrayez pas; et il y a des gens dont la charité a besoin d'être navrée et un peu effrayée pour devenir active. Donnez-moi votre adresse, s'il vous plaît, nous avons à causer ensemble. Voilà mon plan; c'est un plomb vil que je vous livre, mais des gaillards comme vous sauront bien le changer en or pur. »

(Le premier demi-chœur murmure en dedans, et jette des regards d'impatience vers la grille du collége. Le second demi-chœur baisse le nez comme un seul homme.)

« Je conviens, dit le docteur d'un air innocent, que cet homme qui vient de passer porte un accoutrement grotesque. J'en ris encore. Mais peut-être ne demanderait-il pas mieux que de le quitter, si quelqu'un de vous avait l'idée de lui offrir un vieux vêtement hors d'usage. Cela ne vaudrait-il pas mieux que de le laisser manger par les mites, ou de le vendre à un de ces individus qui rasent les maisons avec des trophées de vieux chapeaux et de vieux habits, une trompe de chasse en sautoir, et qui vous font des signes familiers, en clignant de l'œil, quand ils vous voient à votre fenêtre. Laisser perdre un vieil habit, c'est une mauvaise action; le vendre à l'homme qui cligne de l'œil, c'est un maigre profit. Conclusion : faisons deux parts de nos vieux habits, une pour la misère qui fronce le sourcil; elle n'attend peut-être que cela pour sourire; l'autre pour la misère qui sourit; elle serait peut-être réduite demain à froncer le sourcil, ayant atteint la limite de la charge qu'elle peut porter. Dans tous les cas, cela vaudrait toujours mieux que de lui rire au nez. Bien le bonjour! pardonnez-moi ma loquacité. Je suis un vieux maniaque, c'est mon excuse. »

La grille du collége venait de s'ouvrir; les pensions commençaient à défiler; le premier demi-chœur s'esquiva sans cérémonie; les philosophes qui composaient le second saluèrent le vieil original avec respect. Quant au vieil original, il ricana en lui-même et se dit: «Si j'en ai seulement convaincu un seul, je n'ai pas perdu ma journée.»

A suivre. J. Girardin.



L'INDUSTRIE ATHÉNIENNE

L'Attique, qui avait pour capitale Athènes, était un pauvre petit pays, rocheux et stérile, d'une étendue de soixante-seize lieues carrées. En le supposant proportionnellement aussi peuplé que la France, ce territoire aurait dû contenir environ 70,000 habitants. Mais ses productions, bien inférieures à celles de notre sol, n'auraient pu suffire à nourrir ce chiffre de population. Les matières premières lui manquaient absolument: le blé ne pouvait pousser sur un terrain caillouteux et sans eau; l'absence de pâturages rendait impossible l'élevage des chevaux et des troupeaux, partant pas de viandes ni de laines; la nudité des collines empêchait toute végétation, de là un manque à peu près complet de bois de chauffage et de construction; enfin, le fer, les cordes, les toiles à voile et tout ce qui contribue au gréement d'un navire faisaient défaut à ce peuple essentiellement commerçant. Athènes recevait du blé de la Chersonèse Taurique, de la Thrace, de la Syrie, de l'Egypte et de la Sicile, et le chiffre de cette seule importation se montait, suivant des calculs dignes de foi, à la somme de 3 640 000 francs, c'est-à-dire à plus de la moitié du revenu de l'Etat qui, du temps de Démosthènes, ne s'élevait qu'à 6 480 000 francs. Elle recevait en outre des esclaves de la Thessalie, de la Phrygie, de la Thrace et de la Cappadoce, des bois de construction du Pont-Euxin, d'Olynthe et d'Amphipolis. L'Asie lui expédiait des laines et des toiles de coton; Ecbatane des draps pluchés; Cyrène des cuirs; Tyr du plomb. Les tapis lui venaient de Milet et de Babylone; les toiles de lin et les papyrus de l'Egypte; l'ivoire, l'ébène, l'encens, les perles et les pierres précieuses de l'Orient et de la Libye; l'or de la Lydie et du Pont-Euxin; le cuivre de Chalcis, de Délos et de l'île de Chypre; enfin, toutes les îles voisines lui envoyaient des vins, des légumes et des fruits secs.

Le commerce d'exportation ne se composant guère que d'huile, ce n'est pas dans ce gain minime qu'Athènes aurait pu trouver une compensation aux dépenses considérables qu'occasionnaient ses achats à l'extérieur. D'où provenaient donc les ressources qui permettaient à cette république d'entretenir, au temps de sa splendeur, une population de cinquante mille citoyens libres et de quatre cent mille esclaves? Où donc est la cause de cette suprématie non-seulement intellectuelle et morale, mais encore militaire, que ce petit pays exerça sur des contrées autrement puissantes et autrement redoutables?

« Il est incontestable, dit M. Emeric David, qu'Athènes fut la première ville manufacturière de l'ancien monde, de même qu'elle fut la maîtresse et la reine du goût dans les temps anciens ». C'est, en effet, dans l'industrie qu'Athènes puisa les ressources nécessaires à sa subsistance et à son entretien. Les vingt-deux millions que Périclès dépensa dans la construction du Parthénon, de l'Odéon, des Propylées et de tant de monuments qui firent d'Athènes la première ville de la Grèce, il les demanda aux artistes qui, à la suite de Phidias, de Callicrate, d'Ictinus, de Corabus, de Zeuxis, de Polygnote et de Parrhasius, répandaient dans le monde entier les produits du génie athénien. Pour vaincre leurs rivaux des villes grecques de l'Asie, de Rhodes, de Samos, d'Egine, de Corinthe, de Sicyone et de Syracuse, les artistes athéniens furent obligés d'atteindre les conditions suprêmes de la perfection et de donner à toutes leurs œuvres un cachet de beauté, d'élégance et de goût qui rendît toute comparaison impossible. Aussi venait-on de tous les coins de l'univers connu acheter ces tableaux, ces statues, ces vases, ces armes, ces cuirasses que rien ne pouvait égaler, et Périclès, en faisant élever ces temples et ces édifices magnifiques, dont les ruines sont encore la gloire d'Athènes, donnait à première vue aux étrangers une juste idée de l'habileté artistique de ses concitoyens.

Nous avons, dans de précédents articles, parlé de la peinture grecque. Les documents nous manquent pour faire connaître les prix qu'ont pu atteindre les tableaux des maîtres au moment où l'art s'épanouissait à Athènes; mais s'il est permis d'en juger par les prix auxquels s'élevèrent plus tard les œuvres de peintres même de second ordre, on peut en conclure que cette branche de l'art devait être pour Athènes la source de revenus considérables. Plutarque raconte que Nicias, plutôt que de vendre un de ses tableaux soixante talents (324 000 francs environ), aima mieux en faire présent à la ville d'Athènes. Au rapport de Pline, César plaça deux tableaux de Timomaque à l'entrée du temple de Vénus Genitrix, et les paya 433 000 francs; un tableau de Polyclète fut payé 340 000 francs, et une toile d'Aristide atteignit le même prix.

La statuaire n'a pas moins contribué que la peinture à la prospérité publique d'Athènes. Les statues

antiques que renferment les musées d'Europe, quelque immense que nous puisse paraître leur nombre, ne sont presque rien auprès de celles qui ont été anéanties ou perdues. Constantinople, qui devint avec Rome le bazar des chefs-d'œuvre de l'antiquité, en vit détruire une quantité incalculable par le zèle stupide des iconoclastes, et, malgré cette barbarie des premiers temps, quand les croisés entrèrent dans la capitale de l'Orient, elle renfermait encore tant de statues, qu'au rapport des historiens de l'époque il semblait que la civilisation antique, chassée du reste du monde, eût réuni dans ce dernier asile tous ses chefs-d'œuvre et tous ses trésors.

On comprendra facilement quel prix élevé durent atteindre les œuvres des sculpteurs de la belle époque, lorsqu'on saura que du temps de César, où l'art était déjà en pleine décadence, une statue en marbre, grande comme nature, faite par un artiste d'un talent ordinaire, valait en moyenne 12 000 fr. de notre monnaie. Les *Vénus* de Praxitèle, les *Minerve* et les *Jupiter* sortis du génie de Phidias et recherchés avec empressement pour servir d'ornement à tous les temples de la Grèce, ces œuvres sublimes répandues dans toutes les parties de l'univers n'ont-elles pas dû être une source inépuisable de richesses pour l'heureuse cité qui les vit naître?

Ajoutons à la sculpture et à la peinture les produits exquis de la céramique dont nous parlerons une autre fois, ces armes et ces objets d'orfèvrerie si finement ciselés, ces coupes d'or et d'argent si habilement repoussées, dont les poëtes et les historiens nous ont laissé de si brillantes descriptions, et nous aurons une idée à peu près complète de cette industrie athénienne qui transforma en une ville florissante et superbe un rocher stérile que Platon appelait avec justesse « une portion décharnée du squelette du monde ».

Ch. de Raymond.

DU SANG-FROID, S'IL VOUS PLAIT.

Aussitôt que le vieux berger eût ouvert la partie supérieure de la porte, il y eut un tel concert de bêlements, que je reculai de deux pas en me bouchant les oreilles. Le bonhomme me jeta un regard de côté et je vis, aux plis de ses joues et au clignement de ses petits yeux gris, qu'il avait bien de la peine à s'empêcher de rire.

Aussi, je me rapprochai vivement de la porte pour montrer que j'avais pu être surpris, mais que je n'avais pas été effrayé le moins du monde.

A huit ans et demi, quand on a rapporté du collége un premier prix de lecture et un second prix d'écriture, on n'aime pas à passer pour un niais et pour un poltron.

« Trr! trr! faisait le vieux Berrichon. Là, là! toujours les mêmes, voyez-moi ça! » Les moutons s'étaient précipités tous à la fois et la porte était littéralement bloquée. Les plus impatients et les plus forts grimpaient sur le dos des autres et battaient l'air de leurs pattes de devant. Les agneaux, pris entre les gros moutons et serrés jusqu'à étouffer, poussaient des gémissements plaintifs. Mais loin de songer à se tirer de la bagarre, ils poussaient en avant comme les autres, et augmentaient la presse et le désordre.

« Est-ce que c'est toujours comme cela? demandai-je au berger.

— Toujours? je ne sais pas, me répondit-il en se grattant l'oreille, parce que, voyez-vous, toujours c'est bien long. Ça a commencé avant moi et ça durera après moi. Tout ce que je peux dire, c'est que depuis quarante ans j'ai toujours vu la même chose.

— En ce cas, les moutons sont joliment bêtes! dis-je avec beaucoup d'aplomb.

— Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, reprit le bonhomme d'un ton sentencieux. C'est que, voyez-vous, ajouta-t-il avec un sourire qui me déplut, on ne les envoie pas à l'école, eux! on n'en veut point faire des notaires, ou des avocats, ou des médecins. Alors, peut-être bien tout de même qu'ils en savent assez long pour ce qu'on attend d'eux.»

Les moutons continuaient à se débattre comme des forcenés; le retard qu'on mettait à leur ouvrir la porte les avait exaspérés, et ils semblaient avoir fait vœu de s'écraser tous jusqu'au dernier.

« Trr! trr! reprit le berger. Là, là! voilà qu'ils vont sortir, les mignons! » Les mignons lui répondirent par des bêlements furieux.

« Pas moins! reprit-il en se tournant vers moi, vous feriez peut-être bien de vous mettre un peu de côté, parce que ça va débonder comme une écluse. »

Je déclarai, avec un noble orgueil, que cent moutons ne me feraient pas peur et que je les attendais de pied ferme.

« Après cela, si c'est votre idée, » me dit tranquillement le vieil homme, et il ouvrit la barrière.

En un clin d'œil, je me trouvai renversé, bousculé, roulé, piétiné, aveuglé sans pouvoir me rendre compte de ce qui s'était passé. Mon tablier de toile grise était ramené par-dessus ma tête, je crus que j'allais étouffer, et, perdant toute honte, je me mis à crier au secours, en frappant la terre de mes deux talons.

Le berger me remit sur pied, sans rien dire. Il pensa sans doute que j'étais assez confus et assez puni de ma sotte présomption.

Quand il eut rabattu mon tablier qui m'aveuglait, il secoua la poussière dont j'étais couvert de la tête aux pieds, me fit remuer les bras et les jambes pour voir « s'il n'y avait rien de cassé, » et dit: « Ça n'est rien! » Il me quitta là-dessus, en trottant après ses moutons, dont la moitié s'était introduite dans la mairie, tandis que l'autre moitié se bousculait à la porte pour y entrer aussi.

Quand il eut disparu, je me mis à courir de toutes



La porte était littéralement bloquée. (P. 280, col. 2.)

mes forces jusqu'au pavillon que nous occupions pendant les vacances.

Ma mère me fit boire un verre d'eau sucrée, me donna d'autres vêtements et me recommanda d'être plus prudent une autre fois.

« N'importe, dis-je au déjeuner en attaquant ma côtelette avec beaucoup de vigueur, les moutons sont joliment bêtes!

— C'est vrai, dit mon père, mais il y a des occasions où les hommes ne montrent guère plus d'esprit que les moutons. Oh! tu n'as pas besoin de rougir, je ne pensais pas à toi en disant cela. Tu as été imprudent, voilà tout, et tu as acquis un peu d'expérience à tes dépens. Voici ce que je voulais te dire: que le feu prenne, par exemple, à un théâtre. La foule, qui aurait toujours le temps d'évacuer la salle si elle consentait à sortir en bon ordre, s'affole et perd la tête. C'est à qui sortira le premier, les issues sont obstruées. Les gens, embarrassés les uns dans les autres, serrés comme par des coins de fer, ne peuvent faire un mouvement pour franchir la porte. La poussée des derniers rangs augmente le désordre et la difficulté. Les hommes perdent tout sentiment d'humanité; ils bousculent les faibles et ne songent plus qu'à sauver leur vie aux dépens de celle des autres.

» Hé, mon Dieu! messieurs, un peu de sang-froid, s'il vous plaît, rien qu'un peu de sang-froid, et tout le monde se tirera d'affaire.

» Si quelqu'un avait assez d'autorité pour dire cela, et surtout pour se faire entendre et écouter, on ne verrait pas l'instinct brutal de la conservation transformer les gens en bêtes féroces, et un simple accident en une épouvantable catastrophe. Tu as bien compris, mon enfant?

— Oui, papa. Je ne dirai plus de mal des moutons.

— Vois, au contraire, ce qui se passe sur un navire où le feu s'est déclaré. La discipline maintient l'équipage. On procède par ordre au sauvetage. D'abord les femmes et les enfants, puis les vieillards, puis les personnes valides, puis l'équipage, puis les officiers, et le capitaine le dernier de tous.

— Et si le vaisseau s'enfonce dans l'eau ou saute avant que le capitaine ait le temps de s'embarquer?

— Le capitaine périt, mais il a fait son devoir. »

Mon cœur se gonfla et je sentis que mes yeux étaient humides. Je ne plaignais pas le capitaine; au contraire, je l'admirai de toute mon âme, et il me sembla pour un moment que j'aurais voulu être à sa place.

Mon père remarqua que j'étais ému, et mon émotion ne parut pas lui déplaire. Pour me donner le temps de réfléchir sans doute, il demeura silencieux quelques minutes et reprit en souriant :

« Ce n'est pas seulement dans les grandes occasions qu'un homme digne de ce nom doit se posséder et conserver son sang-froid. Dans les circonstances les plus vulgaires de la vie, le sang-froid le sauve du ridicule. Tu as vu bien souvent des gens qui se rencontrent sur le seuil d'une porte, sur un trottoir, dans un escalier. Neuf fois sur dix, ces deux personnes se jettent du même côté pour se livrer mutuellement passage, elles se rencontrent une seconde fois nez à nez, perdent la tête, se rencontrent une troisième, une quatrième fois, se donnant en spectacle aux passants qui sourient, jusqu'à ce que l'une d'elles s'arrête subitement et mette fin à ce grotesque avant-deux.

« L'inconvénient n'est pas bien grave, et un peu de confusion est bientôt passé; mais pourquoi ne pas s'exercer au sang-froid dans les petites circonstances pour se posséder dans les grandes! Maintenant, pour en revenir à nos moutons...

— Oh! sois tranquille, papa, je ne me mettrai plus jamais en face de leur porte au moment de leur sortie. »

Mon père se mit à rire de la chaleur que j'avais mise à faire cette promesse. Il me posa sa main sur la tête et me dit : « Tu prouves, une fois de plus, la supériorité de l'homme sur le mouton : l'homme est éducable, le mouton ne l'est pas; ce qui n'empêche pas ces côtelettes d'être excellentes. J'en accepterai volontiers une autre. »

J. Levoisin.

LA PETITE DUCHESSE[1]

XXI

La mort de Jean.

Quand Alberte ouvrit sa fenêtre le lendemain matin, le soleil resplendissait, le ciel était si admirablement pur, les oiseaux chantaient si mélodieusement, tout était si brillant, si vivant autour d'elle que l'espoir lui revint au cœur. Mourir par ce beau temps lui paraissait chose absolument impossible.

Elle s'oublia longtemps sur ce balcon; puis elle alla faire son premier déjeuner qui, à son grand étonnement, ne lui fut pas servi par Méril. Elle pensa que Méril était allé prendre des nouvelles de Jean selon son habitude, elle guetta son retour; mais il n'arrivait pas. Elle n'allait guère chez Mme de Châteaugrand avant dix heures et il lui paraissait bien long d'attendre jusqu'à ce moment.

« Mais enfin, qu'est devenu Méril? demandait-elle à tous les domestiques.

— Mademoiselle, il a probablement poussé jusqu'à Cannes, lui dit enfin Mme Méril qui la voyait errer comme une âme en peine par le jardin.

— Et il n'est pas venu donner des nouvelles de mon cousin?

— C'est qu'elles sont bonnes, mademoiselle. »

Alberte consulta sa petite montre. « Neuf heures et demie, dit-elle, c'est bientôt dix heures, je vais aller moi-même savoir comment il a passé la nuit. »

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124, 139, 152, 171, 188, 202, 219, 235, 251 et 267.

Elle mit son chapeau de paille, et s'en alla sonner chez Mme de Châteaugrand. La porte s'ouvrit d'elle-même comme toujours, mais personne ne se montra sous la marquise qui abritait la porte d'entrée.

Alberte devint toute hésitante, et se mit à faire le tour de la maison. En passant devant les fenêtres de l'atelier, elle crut apercevoir le bonnet grec de M. de Châteaugrand. Elle alla frapper à la porte, et la voix du vieillard lui répondit : « entrez. »

Alberte entra le sourire aux lèvres. De voir le baron le pinceau à la main lui paraissait de très-bon augure. Et cependant sa voix tremblait quand elle demanda :

« Comment va Jean, ce matin, monsieur?

— Pas bien, il paraît. Son frère et sa mère ont voulu le veiller, et, depuis ce matin, Thérèse est en larmes. Cela ne prouve pas que son fils ait eu une bonne nuit. C'est de voir et d'entendre cette pauvre femme qui m'a fait fuir mon appartement de si bonne heure. Puisque me voilà recloué dans mon fauteuil, autant rester ici. Cependant, je fais de bien mauvaise besogne ce matin. La main me tremble, j'ai affreusement empâté ce turco, enfin je m'ingénie à tuer le temps. »

Il se tut, ne recevant pas de réponse.



Adieux d'Alberte. (P. 284, col. 2.)

Aux premiers mots qu'il avait prononcés, Alberte, saisie d'un douloureux pressentiment, avait reculé et était allée se blottir au fond d'un grand fauteuil qui servait aux modèles, et autour duquel les draperies et les différentes pièces de costumes militaires formaient une sorte de paravent mobile.

Pendant qu'elle était là tout angoissée, le baron continua de peindre en grommelant. Tout à coup la porte intérieure de l'atelier s'ouvrit, et Mme de Châteaugrand entra.

Le baron la regarda et laissa échapper son pinceau.

« Quelle nouvelle, m'apportez-vous, Marie-Caroline ? demanda-t-il.

— Mon ami, je vous annonce qu'il y a un Châteaugrand de moins sur la terre et un de plus dans le ciel. »

Le baron se souleva sur son fauteuil.

« C'est fini ?

— C'est fini. Il a baisé le crucifix, regardé sa mère, souri à Roger, et fermé les yeux, absolument comme s'il s'endormait. C'est ainsi qu'il est mort. »

Le baron ôta son bonnet grec, joignit les deux mains, et levant les yeux en haut :

« Seigneur, dit-il d'une voix tremblante, à quoi pensez-vous de rappeler ces conscrits-là et de laisser vivre un vieil invalide comme moi. »

Puis jetant sa palette loin de lui :

« Madame la baronne, dit-il, veuillez sonner Duval, je veux monter. Je suis le chef de la famille, et c'est à moi qu'il appartient de fermer les yeux à cet enfant qui, en donnant sa vie pour son pays, est devenu un honneur de plus pour toute sa race. »

Mme de Châteaugrand sonna Duval. Duval arriva avec de grosses larmes sur les joues : Jean s'était fait aimer de tous ces braves gens. M. de Châteaugrand fut traîné hors de l'atelier et personne ne pensa à la pauvre Alberte, qui demeura là deux heures, brisée, gémissante, bouleversée jusqu'au fond du cœur.

Ce n'était pas son premier chagrin, mais c'était sa première entrevue avec la mort, cette terrible et inexorable visiteuse qui se présente toujours tôt ou tard pour vous demander votre cœur, s'il lui plaît de frapper sur ceux que vous aimez, ou votre vie, si l'heure à laquelle vous devez paraître devant Dieu a retenti dans l'éternité.

XXII

Les adieux.

Fakir attelé au panier promène David, Alberte et Luna par les larges allées du parc de la villa des Cactus. David est très-grave et les petites filles sont mélancoliques. Non-seulement Jean est parti pour le ciel, ce qui leur a fait un gros chagrin, mais à peine en étaient-ils remis,—à cet âge le chagrin ne fait le plus souvent qu'effleurer le cœur,— qu'il fallut penser à une nouvelle séparation.

Les départs se multiplient autour d'eux. La villa Caroline est vide et fermée, la villa des Cactus n'a plus que pour deux jours de vie, et la duchesse elle-même, trouvant que le soleil devient tropical, a donné des ordres pour son déménagement de la villa Saint-Louis.

Naturellement on se fait de solennelles promesses de s'écrire, de se revoir et l'adresse des enfants à Londres est inscrite sur le carnet d'Alberte. Elle a remis à plus tard à donner la sienne et a dit d'un petit air mystérieux qu'elle la ferait connaître par lettre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne sait pas encore si la duchesse va aux eaux ou à sa terre de Rochefaucon. Mais elle a promis d'écrire à ses petits amis aussitôt l adécision prise.

Luna et David ont tellement pleuré Jean, qu'ils lui sont devenus très-chers. Un changement réel s'est d'ailleurs opéré en eux. Luna est devenue plus sérieuse, on ne la voit plus manger toute la journée, ni flâner de côté et d'autre avec sa nonchalante démarche d'Indienne ; elle s'occupe utilement et s'essaye à ne pas tourmenter ses domestiques. Quant à David, il a, dans un bel élan, jeté dans la mer sa méchante petite cravache ; il ne grimpe plus sur le dos de Tom comme un singe, et il traite le petit Boulboul avec une grande douceur. Et ce qu'il y a de plus admirable, il a toujours la main à la poche.

Aperçoit-il un pauvre, vite il tire son porte-monnaie. On admire sa générosité autant que l'on détestait son égoïsme, qui lui desséchait le cœur et lui enlaidissait la figure aussi bien que l'âme.

Ce n'est pas sans joie qu'Alberte pense que ce riche héritier des Nababs fera peut-être, grâce à Jean et un peu à elle, un noble emploi d'une fortune qu'il aurait misérablement accumulée ou égoïstement dépensée.

Alberte elle-même a singulièrement grandi du côté de la raison et du côté de l'intelligence. Ses traits ont perdu leur mobilité enfantine, son regard est très-calme, et lorsqu'elle est seule, elle devient, non pas rêveuse et ennuyée comme autrefois, mais sérieusement pensive. Elle témoigne de la plus grande indifférence pour les projets de la duchesse : aller aux eaux ou à la Rochefaucon est tout un pour elle, et Méril admire beaucoup cette preuve de raison donnée par l'enfant passionnée et volontaire qui prétendait tout gouverner à son gré.

Un jour il parut devant Alberte avec un certain sourire, dont elle devina sur-le-champ la signification.

« Où allons-nous, Méril ? demanda-t-elle.

— Au château de la Rochefaucon, mademoiselle.

— Tant mieux. Quand partons-nous?

— Ce soir, par le train de cinq heures ; ma femme va venir préparer votre caisse.

— Ma tante est-elle seule?

— Oui, car elle a défendu d'entrer chez elle. Elle fait ses derniers préparatifs.

— Alors je vais prendre congé de mes petits amis, Méril, je resterai déjeuner avec eux si ma tante le permet.

— Je l'en avertirai, mademoiselle. »

Alberte, sur cette promesse, descendit et gagna la villa par la murette.

Les jardins étaient silencieux et déserts, elle monta jusqu'à l'habitation. Mme Louzéma, vêtue d'une robe de chambre éclatante, les cheveux dans un réseau de chenille rouge, était assise à sa place habituelle sous la véranda, et croquait des pastilles en essayant les bagues qu'elle désirait porter ce jour-là.

Elle apprit à Alberte que son mari avait emmené les enfants dans une dernière promenade sur mer. Cette nouvelle consterna la petite fille : il lui semblait dur de ne pas embrasser une dernière fois ses petits amis. Elle revint toute triste à la villa, et après le déjeuner alla cueillir de gros bouquets qu'elle entoura d'une belle dentelle de papier blanc, sur lequel elle écrivit : *adieux d'Alberte*. Ces deux bouquets furent placés par Méril au haut de deux perches très-minces et enfoncées bien en vue dans l'épais gazon de la murette.

Un peu avant cinq heures, une calèche vint chercher la duchesse et Alberte pour les conduire à la gare.

Il y avait foule pour ce départ, et jusqu'au dernier moment Alberte chercha des yeux Luna et David. Ils n'apparurent pas, les portières se fermèrent et le train partit comme partent tous les trains de ces résidences de passage, avec accompagnement de gestes d'adieu, de larmes, de sourires, de toutes les manifestations du sentiment.

Alberte s'était placée à gauche dans le vagon, afin de voir le plus longtemps possible cette belle mer bleue dont Jean de Châteaugrand lui avait si bien analysé les beautés. Des embarcations nombreuses la sillonnaient, et elle avait pris la lorgnette de la duchesse, se disant qu'elle reconnaîtrait peut-être *la Perle*, si elle naviguait de ce côté. A la première station elle braqua sa lorgnette sur une espèce d'île flottante, formée par une réunion fortuite d'embarcations à voiles, et comme elle la laissait retomber par un geste de découragement, ses yeux se fixèrent sur la petite anse qui touchait presque à la voie ferrée.

Une seule embarcation s'y balançait. Alberte tressaillit et ressaisit la lorgnette. C'était bien *la Perle* et ses rameurs bronzés. Debout contre le grand mât, David et Luna regardaient passer le train, et sur un pliant, derrière eux, M. Louzéma fumait dans sa grande pipe. Alberte supplia la duchesse de laisser ouvrir la portière et, saisissant une écharpe jetée sur une couverture de voyage, elle fit un signe à l'employé. La portière s'ouvrit. Elle se mit debout et fit voltiger l'écharpe. David aperçut le signal, s'empara à son tour d'une lorgnette et Alberte le vit lancer son chapeau en l'air. Luna tendit les bras par un petit geste désespéré et M. Louzéma lui-même, ôtant le tuyau d'ambre d'entre ses lèvres, se leva et découvrit sa grosse tête crépue.

Ce manége dura deux minutes ; puis la portière se ferma avec bruit : anse, barque et amis disparurent aux yeux d'Alberte qui jugea bon d'essayer de braver l'oubli par le sommeil.

Ce petit voyage ne fut d'ailleurs pour elle qu'une suite d'étapes somnolentes. La duchesse avait cal-

culé qu'il lui fallait voyager trois jours pour arriver sans fatigue à la Rochefaucon et elle suivit rigoureusement son itinéraire. On passait la journée en vagon, et le soir on arrivait pour coucher dans un hôtel d'où l'on repartait le lendemain à l'aube.

Vers la fin du troisième jour, Alberte apprit qu'elle était en Normandie et qu'elle touchait à la dernière étape, ce qui lui causa un sensible plaisir. En effet, à la station où elles descendirent, elle aperçut le vieux cocher en grande livrée, assis, le fouet haut, sur son siége.

La duchesse et Alberte montèrent de suite en voiture et partirent pour le château de la Rochefaucon, situé à dix lieues de là.

Les chevaux dévorèrent vite cet espace, d'autant plus vite que la route était très-belle, très-plane et très-solitaire. D'abord, ce large ruban gris sur lequel courait la calèche découverte se déroula le long de vastes plaines boisées; puis il monta légèrement et se déroula de nouveau à perte de vue sur un immense plateau.

La duchesse regardait avec complaisance autour d'elle.

« Alberte, » dit-elle tout à coup.

Alberte se tourna vers elle.

« Tu vois cette croix?

— Oui, ma tante.



Quand la voiture arriva. (P. 285, col. 2.)

— Elle est placée au milieu du plateau, et tout ce qui se découvre de cet endroit appartient de près ou de loin aux la Rochefaucon et à ma propre famille.»

Alberte jeta un regard stupéfait autour d'elle.

« Tout ce pays? dit-elle en étendant le bras.

— Tout ce pays, et cela n'est qu'un lambeau du passé. »

Et la duchesse énuméra complaisamment les noms des fiefs qui avaient autrefois composé le domaine des deux puissantes familles.

Elle parlait encore sur ce sujet inépuisable quand la voiture tourna et s'enfonça sous une avenue d'ormes séculaires. Au bout de cette avenue se profilait sur le ciel d'un bleu pâle une arcade de pierre ogivale flanquée d'une petite tourelle en poivrière.

L'air était si calme, que l'oreille d'Alberte perçut le bruit sourd d'une porte qui tournait sur ses gonds rouillés.

« On ouvre la porte, » dit-elle.

Quand la voiture arriva devant l'arcade ogivale, les battants barrés de fer de la grande porte avaient été ouverts au large et un paysan en blouse bleue se tenait auprès, son bonnet de coton à la main. Il leva le bras au moment où la calèche franchissait le seuil du portail, et une cloche se mit à sonner joyeusement à toute volée.

La voiture roula dans une large allée sablée qui contournait de profonds massifs et d'immenses pe-

louses au milieu desquelles un étang aux eaux dormantes reflétait comme un miroir sombre les rayons du soleil couchant, puis elle s'arrêta tout à coup devant l'imposant château de la Rochefaucon.

La duchesse monta lentement le perron de pierre et entra sans se détourner. Alberte jeta un coup d'œil sur le petit lac, sur les vertes pelouses, sur le ciel et sourit d'un air heureux. Puis elle suivit sa tante dans le vestibule.

Méril était au pied de cet escalier, et il aida respectueusement la duchesse à monter.

Sur le palier du premier étage, Alberte lui dit :

« Quelle chambre m'avez-vous préparée, Méril ?

— J'en ai préparé plusieurs, mademoiselle.

— Ma tante, me permettez-vous de choisir ?

— Oui, mon enfant.

— Alors, Méril, je me loge dans l'ancienne chambre de mon père, la chambre au balcon.

— Mademoiselle la trouvera prête à la recevoir. »

Alberte tourna aussitôt sur ses talons et pénétra dans un appartement très-vaste, placé juste en face de l'ellipse que décrivait le petit lac.

Elle porta une chaise basse sur ce balcon et demeura quelque temps songeuse.

Méril vint l'arracher à sa rêverie.

« Mme la duchesse, trop fatiguée pour descendre, faisait souhaiter le bonsoir à Alberte. Le souper de mademoiselle est servi, » ajouta Méril.

Alberte descendit dans la salle à manger, pavée de marbre. Les volets intérieurs avaient été fermés, et une lampe éclairait la table où elle s'assit.

Elle mangea peu et rapidement. Ce grand appartement lui faisait froid, et quand les domestiques disparaissaient, elle éprouvait une impression étrange de se trouver en compagnie des portraits accrochés aux panneaux. Ces personnages compassés dont les yeux semblaient étinceler dans l'ombre lui causaient une espèce de malaise des plus pénibles.

Elle remonta vite, et bientôt tout bruit et toute lumière s'éteignirent dans le grand château dont la lune argentait les hautes girouettes et les vastes surfaces ardoisées.

A suivre. Mlle ZÉNAÏDE FLEURIOT.



LE SKUNK

Nous n'avons que le putois, ainsi nommé à cause de sa mauvaise odeur ; le Nouveau-Monde a le skunk, c'est-à-dire la mouffette, qui est le méphitisme incarné. Sa robe est soyeuse, à longs poils et bien garnie ; le plus souvent d'un noir brunâtre, avec de larges raies blanches qui partent du front et se dirigent vers la queue ; mais rien n'est plus variable. Ici vous trouvez un fond clair et une bande foncée : ailleurs, une tête grise, une poitrine jaune ; du noir, du blanc et du fauve, en plaque, en moucheture ou simplement en nuage. Les raies varient à leur tour ; là, vous n'en trouvez qu'une ; souvent il y en a deux ; puis quatre, cinq, six et jusqu'à neuf. Généralement tranchantes, ces bandes sont quelquefois peu visibles ; ordinairement en long, elles deviennent parfois transversales. Enfin des taches plus ou moins marquées les remplacent ou s'y ajoutent.

Le corps est toujours allongé et bas sur jambes ; mais il a moins de finesse que chez le putois ; le bras est plus robuste, l'allure moins vive et surtout moins légère. Parfois le talon se relève à peine ; la course n'est presque plus bondissante ; on a même dit que les mouffettes n'ont pas la faculté de grimper, ce qui paraît être vrai pour quelques-unes d'entre elles. Ces vilaines bêtes sont exclusivement américaines. Elles se rencontrent depuis la baie d'Hudson jusqu'au détroit de Magellan, et si, dans cette vaste étendue, leur uniforme et leurs proportions diffèrent, elles ont partout les mêmes mœurs et l'odieuse faculté qui les caractérise.

Le skunk est la mouffette du Nord ; c'est un animal bien vêtu, de la taille de la marte commune, et dont la queue, presque aussi longue que la bête, se recourbe en panache, comme celle de l'écureuil. Sous cette queue superbe est l'appareil qui secrète le fluide empesté. Tant que la mouffette est calme, vous ne sentez rien. Elle marche tranquillement, la tête basse, sans avoir l'air de prendre garde à personne. A la moindre inquiétude, elle use des moyens de défense que la Providence a mis à sa disposition. C'est l'odeur du putois à sa dernière puissance, avec un mélange d'ail, de phosphore et d'assa fetida.

Sûre de mettre en fuite l'ennemi le plus acharné, la mouffette est d'une hardiesse sans pareille. Elle ne s'introduit pas seulement dans la basse-cour, elle entre dans les habitations, pénètre dans les caves, dans les celliers, gâte en une seconde toute les denrées qu'on y a mises, et rend malades pour plusieurs jours les personnes qui essaient de la chasser.

L'odeur n'est pas moins tenace que révoltante. Seules les rudes gelées du Nord peuvent la paralyser. MM. Cheadle et Milton, qui ont hiverné près de la Saskatchaouane, avaient une peau de mouffette dans le voisinage de leur cave, elle ne sentait rien tant que le froid était excessif ; dès que celui-ci diminuait, la peau commençait à puer ; et, d'après l'intensité de l'odeur, ces messieurs connaissaient l'état de l'atmosphère avant d'être sortis de leur cabane.

Toutefois la dépouille a rarement l'infection permanente des étoffes que le fluide méphitique a touchées. Elle perd son odeur peu à peu, et l'on parvient à la lui ôter complétement, puisqu'elle est employée comme fourrure ; elle a même parfois une assez grande valeur.

Ainsi que toutes les bêtes puantes, la mouffette craint la lumière ; néanmoins, comme presque tous

les nocturnes, elles sont dans le jour à l'ombre des forêts, ou lorsque le soleil est caché par les nuages. Elle a pour demeure un terrier qu'elle se creuse non-seulement avec les pattes, mais avec le museau, et dont elle choisit l'emplacement au milieu des racines. Parfois cependant elle habite le creux d'un arbre, ou la fente d'un rocher. Sa nourriture est celle des martes; comme le putois, elle y ajoute la volaille, parmi laquelle elle fait de grands ravages. On la dit plus frugivore : ce qui d'ailleurs est indiqué par ses molaires, faites pour broyer.

La moufflette a grand soin de sa toilette. Elle se peigne avant de se mettre en course, et préserve sa belle queue de tout ce qui pourrait la gâter; il est rare qu'elle se salisse de son abominable fluide.

La mouffette est peu sauvage et s'apprivoise facilement. Aux Etats-Unis, il y a une cinquantaine d'années, on l'utilisait en guise de chat, après lui avoir enlevé son appareil méphitique. « Ainsi améliorée, dit Audubon, elle devient un des favoris de la famille et remplit ses fonctions avec une grande dextérité ».

Mme Henriette Loreau.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LA BOTANIQUE DE GEORGES [1]

VII

LA FAMILLE DU BOUTON D'OR — LA FAMILLE DU COQUELICOT

Il faudrait n'avoir jamais vu un pré pour ne pas connaître ce fameux, ce joli *Bouton d'or* que tous les enfants aiment à cueillir en même temps que les marguerites, grandes et petites.

Or ce Bouton d'or est, pour les botanistes, une *Renoncule*, c'est-à-dire une plante qui, comme la grenouille, en latin *rana*, se plaît plus particulièrement dans les endroits humides; et cette Renoncule sert de type à une famille des plus nombreuses. C'est pourquoi prenons une branche de Bouton d'or et examinons-la en détail (fig. 1).

Fig. 1. — Renoncule.

Voici, sur ce rameau, trois fleurs plus ou moins épanouies, et deux boutons qui ont été des fleurs. Dans chaque fleur, que voyons-nous ? D'abord cinq pétales, — ce qui indique que la famille compte au nombre de ses caractères de n'avoir pas des fleurs monopétales. Il y a aussi un calice à cinq parties; mais il suffit de toucher du bout du doigt à l'une de ces parties de calice pour qu'elle tombe, et d'ailleurs, dans les fleurs bien épanouies, tu ne les trouveras plus : elles seront tombées d'elles-mêmes. D'autres fois, dans la famille, — par exemple dans les Anémones, qui sont les plus proches parentes des Renoncules, — il n'y a point de calice. Le calice n'est donc pas un organe dont nous devions nous occuper ici, comme constituant un signe distinctif.


Fig. 2. — Fruit de renoncule.

Mais regardons au centre de la fleur, après avoir fait tomber les cinq parties ou sépales du calice et les cinq pétales qui forment la corolle. Que trouvons-nous ?

Voici les étamines. Combien sont-elles? comptes-les un peu.

— Une, deux, quatre, six, huit, dix, douze...

— Il suffit, arrêtons-nous là ; car, en botanique, quand il y a dans une fleur plus de dix ou douze étamines : quinze, dix-huit, trente, cinquante, on ne les compte plus, l'on dit que les étamines sont en *nombre indéfini*, et, en effet, dès que le nombre dix ou douze est dépassé, il n'y a plus rien de régulier; sur la même plante, peu de fleurs en posséderont la même quantité. L'expression « en nombre indéfini » est donc excellente en pareil cas : adoptons-la. Maintenant, cherchons le ou les pistils. Le ou les vois-tu?


Fig. 3. — Aconit.

Georges répond qu'il ne voit à la place ordinairement occupée par cet organe qu'un paquet de petits corps assez semblables à une graine de lin encore verte, qui aurait sa pointe un peu recourbée (fig. 2).

Ce paquet, où ces espèces de corps recourbés sont accolés les uns aux autres en nombre peut-être égal à celui des étamines, se présente à nous comme une petite tête cornue en tous sens.


Fig. 4. — Pétale de l'Aconit.

— Eh bien, mon ami Georges, ce sont-là les pistils de la Renoncule, qui en compte autant que tu vois de cornes à ce paquet. Chacun de ces corps est une future graine enveloppée là d'une pellicule dure comme une amande de sa coquille.

Et c'est même cette disposition des *fruits* accolés

[1] Suite. — Voy. vol. VII, pages 302 et 414, et vol. VIII, pages 46, 110, 174 et 229.

ainsi par un de leurs points qui constitue le premier des caractères de la famille du Bouton d'or — ou *Renonculacées*.

Le second, non moins essentiel et non moins invariable, consiste dans la façon dont les étamines sont attachées au centre de la fleur. Si tu veux y regarder de près, tu verras que le point d'insertion de ces organes est placé au-dessous de la masse des pistils [1]; c'est ce qui a lieu pour toutes les plantes dites Renonculacées.

Et si peu tranchés que puissent te paraître ces deux caractères, ils suffisent cependant à témoigner que la plante où on les trouve réunis appartient à cette famille des Renonculacées qui contient tant de végétaux d'aspects divers : par exemple, après la Renoncule qui donne son nom au groupe, et après l'Anémone qui l'avoisine, pour exprimer assez bien sa parenté, l'*Ancolie*, plante élégante s'il en fût, mais dont la parenté serait loin de s'établir par la disposition du calice et des pétales, si nous n'y retrouvions ces fruits groupés, ces étamines insérées en dessous, qui sont le propre de la famille (fig. 5); la *Clématite*, cette liane de nos haies; le *Pied d'alouette*, qui des moissons est passé dans les jardins; la *Nigelle*, dont la capsule enflée et cornue a reçu des enfants le nom caractéristique de « marmite à poupée »; l'*Aconit* (fig. 3), un maître empoisonneur, vulgairement nommé *casque*, ou bien *char de Vénus*, parce qu'en pinçant la fleur on en fait sortir deux pétales effilés qui simulent assez bien les colombes traînant la déesse; l'*Hellébore*, auquel les anciens attribuaient la vertu de guérir les aliénés... Et que sais-je?...



Fig. 5. — Ancolie.

Quoi qu'il en soit, n'oublie pas l'union des deux caractères indiqués, et tu t'épargneras les méprises.

1. Comme la plupart des démonstrations de ces causeries botaniques sont le plus souvent appuyées sur l'examen de plantes fort répandues, fort communes, nous engageons ceux de nos jeunes lecteurs qui voudraient avoir le bénéfice réel de leur lecture à suivre sur la plante même les explications que nous donnons ici. Elles deviendront ainsi beaucoup plus faciles à comprendre et se graveront mieux dans l'esprit.

Moins nombreuse et plus régulière est la famille du *Coquelicot*, car elle ne compte guère dans nos pays que quatre ou cinq genres, dont deux très-connus, très-vulgaires.

Là, comme dans les Renonculacées, il y a des étamines en nombre indéfini, insérées sous l'ovaire (ou capsule contenant les graines); mais au lieu de ces fruits agglomérés et cornus qui distinguent l'autre famille, c'est une capsule plus ou moins allongée.

Dans le genre *Pavot*, auquel appartient le Coquelicot, qui n'est autre chose qu'un Pavot indigène, la capsule est, comme tu l'as pu remarquer, arrondie, tandis que dans la *Chélidoine* ou *Grande Éclaire*, une plante à fleur dorée qui croît le long des murs humides, au pied des haies, et qui est facile à reconnaître par le suc jaunâtre qui coule de ses tiges ou de ses feuilles quand on les déchire, la capsule s'allonge en forme de gousse.

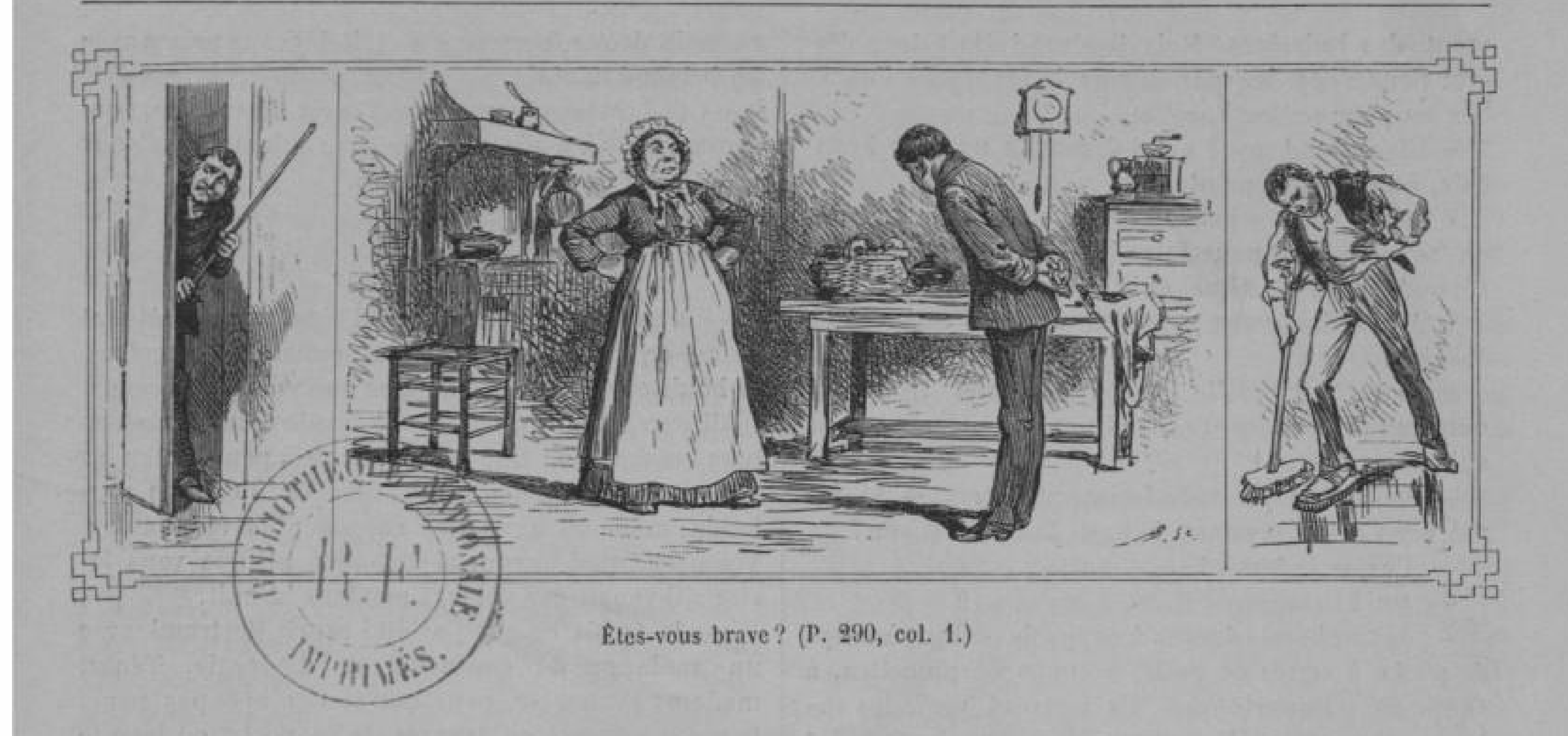
Ajoutons, comme autres caractères distinctifs de la famille, que le calice, formé ordinairement de deux pièces, tombe toujours quand la corolle s'étale (ce dont tu peux t'assurer sur les Coquelicots, qui ne gardent leur calice que jusqu'à l'épanouissement de la fleur), et que toutes les plantes de la famille des *Papavéracées* (ainsi nommée du nom latin du Pavot, *Papaver*) n'ont que quatre pétales, qui d'ailleurs ne sont guère moins fugaces que les pièces (ou sépales) du calice.

Enfin, l'on peut reconnaître encore les Papavéracées par le suc qu'elles laissent sécréter quand on blesse quelqu'une de leurs parties, et qui a des propriétés vénéneuses.

C'est notamment en incisant les capsules du Pavot qu'on obtient, d'abord sous forme de gouttes laiteuses, puis de croûte brune, la substance connue sous le nom d'*opium*, qui, employée à dose très-légère, rend de grands services en médecine comme calmant ou somnifère, mais qui, prise en quantité un peu plus forte, peut causer la mort tout aussi bien qu'elle amène le sommeil.

L'ONCLE ANSELME.





Êtes-vous brave ? (P. 290, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XX

Bertrand suppose que quelque chose va mal, et se permet des « réflexions » sur les maîtres.

Depuis plusieurs jours, M. Placide a changé toutes ses habitudes. Au lieu de rentrer chez lui en quittant son bureau, il reste absent des heures entières; au lieu de lire tranquillement, il se promène dans son cabinet; au lieu de sourire à Bertrand quand il le rencontre, il le regarde d'un air distrait; au lieu de dormir paisiblement, comme un homme dont la conscience est tranquille, il s'agite dans son lit, et rallume sa bougie je ne sais combien de fois par nuit. S'il se met à table, c'est machinalement et par pure habitude, car il semble avoir perdu le boire et le manger.

Ce que voyant, Bertrand se creuse la tête pour deviner ce qui se passe ; ne pouvant rien deviner, il se recreuse la tête, et y cherche en pure perte l'audace ou l'habileté nécessaire pour faire parler Françoise. Il se figure alors que les malheurs les plus épouvantables sont suspendus sur la tête de son bienfaiteur, et vingt fois par jour il se répète : « C'était trop beau, cela ne pouvait pas durer ! »

Monsieur est peut-être ruiné? Mais, comment le bon Dieu pourrait-il, sans injustice, permettre une chose pareille! Si monsieur est ruiné, que pourrait-on bien faire pour lui? S'attacher à lui comme un chien, ou bien se faire hacher en tout petits morceaux, ou bien travailler pour lui !

Mais que peut faire d'un chien un homme ruiné? Quel bien cela peut-il faire à un homme ruiné, qu'un va-nu-pieds se fasse hacher en tout petits morceaux? Travailler serait encore le meilleur parti à prendre; mais comment gagner la vie de deux personnes, de trois même, en y comprenant Françoise, lorsqu'on n'a jamais pu gagner la sienne? Problème insoluble pour une tête peu imaginative; torture intolérable pour un cœur rempli d'affection et de reconnaissance.

En attendant la catastrophe, il se privait de boire et de manger, pour diminuer d'autant les frais généraux de la maison. Ce n'était pas d'ailleurs pour lui une privation aussi dure qu'il l'aurait souhaité; car lui aussi, à l'exemple de son maître, il avait perdu le boire et le manger. Mais, par exemple, il n'avait perdu ni le « brosser, ni le fourbir, ni le frotter ». Au contraire, il se donnait deux fois plus de peine qu'à l'ordinaire pour faire reluire la maison. Quand on la vendrait (car la première chose qu'on fait à un homme ruiné, c'est sans doute de vendre sa maison), on la vendrait plus cher, si elle paraissait comme neuve. Il y avait encore une chose qu'on pourrait faire, ce serait de vendre son costume; Bertrand l'avait si bien ménagé, qu'il était encore très-présentable, et il avait dû coûter des sommes folles.

Les allures de Françoise n'étaient pas faites pour le rassurer. Elle soupirait comme une personne inquiète; elle avait avec Monsieur de mystérieuses conférences d'où elle sortait en branlant la tête et en se parlant à elle-même. Des gens venaient continuellement sonner à la porte : c'étaient probable-

1. Suite. — Voy. pages 145 et 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257 et 273.

ment des huissiers. Mais Bertrand était trop discret pour regarder par-dessus la rampe de l'escalier ou pour prêter l'oreille.

« Êtes-vous brave? » lui demanda un jour Françoise, à brûle-pourpoint.

« Nous y voilà, » pensa l'homme à la tête de bois, en se roidissant pour faire bonne contenance; et il répondit d'un air ahuri qu'il n'en savait rien.

« Alors, êtes-vous peureux? » reprit Françoise en souriant.

Sous cette nouvelle forme, Bertrand trouva la question plus claire et répondit sans hésiter : « Je ne suis pas peureux!

— Qu'est-ce que vous feriez, par exemple, si des voleurs s'introduisaient, la nuit, dans la maison?

— Ce que je ferais!

— Oui!

— Je tomberais dessus à coups de poings, à coups de pieds, à coups de pelle, à coups de pincettes, a coups de n'importe quoi. Ils peuvent venir les voleurs, pour voler Monsieur; ils peuvent venir les huissiers, pour tracasser Monsieur. S'ils entrent par la porte, ils sortiront par la fenêtre; s'ils entrent par la fenêtre, ils sortiront n'importe par où, mais ils sortiront. Quelle danse! »

Françoise se mit à rire et lui demanda ce que les huissiers avaient à voir là-dedans! »

— Huissiers ou sergents de ville, ils sortiront par où j'ai dit. Quelle raclée! »

Il fallait qu'il fût tout à fait hors de lui-même pour parler avec cette irrévérence des représentants de la loi. Mais l'idée que M. Clodion était en proie à de mystérieuses persécutions, était suffisante pour brouiller le peu de cervelle qu'il avait.

« Mais, s'écria Françoise avec impatience, il n'est pas plus question de sergents de ville que d'huissiers. Écoutez-moi donc au lieu de vous emporter comme une soupe au lait; Monsieur va voyager.

— Voyager! répéta stupidement l'homme à la tête de bois; il se figurait que Monsieur en était réduit à se sauver pour éviter les poursuites de ses créanciers.

— Oui, reprit Françoise, voyager, voyager!

— Alors, nous ne le verrons plus!

— Mon Dieu! que cette créature est donc simple, soupira Françoise en adressant un regard de détresse au moulin à café! Ne dirait-on pas que Monsieur va faire le tour du monde. Il s'en va passer quatre ou cinq jours à Nantes! »

Nantes, Saint-Domingue ou Honolulu, c'était tout un pour le vagabond qui n'avait jamais mis le pied dans une école. Il se figura que Nantes était quelque chose comme un pays infesté de brigands qui guettaient le moment de dévaliser son maître. Mais il serait là, lui! Car il comprenait maintenant, ou du moins il croyait comprendre pourquoi Françoise lui avait demandé s'il avait du courage.

« Je les exterminerai! vociféra-t-il avec un regard féroce; et il secouait son poignet gauche avec sa main droite, comme s'il était déjà aux prises avec un brigand nantais.

— Qui exterminerez-vous? cria Françoise, qui commençait à avoir peur de ses roulements d'yeux et de ses grincements de dents.

— Qui!

— Oui, qui?

— Mais les voleurs de Nantes!

— Mon Dieu! qu'est-ce qu'il s'est mis en tête, et qu'est-ce qu'il nous chante-là, demanda Françoise à la bouilloire. Nantes n'est pas une ville de brigands. D'ailleurs vous n'y allez pas à Nantes, nous restons tous les deux ici. Une maison isolée peut tenter les voleurs en l'absence du maître. Ce n'est pas probable, mais on a vu des choses plus étonnantes. Voilà pourquoi je vous ai demandé ce que vous feriez s'il venait des voleurs pendant la nuit.

— Je ferais ce que j'ai dit! reprit Bertrand avec un mélange de confusion et d'énergie. Tenez, madame Françoise, pour que vous n'ayez pas peur, je me coucherai en travers de la porte, ou bien je me cacherai derrière avec un bon manche à balai, ou bien je me promènerai toute la nuit dans le jardin.

— Quelle bonne créature vous faites! répondit Françoise tout à fait radoucie. Il me suffit de savoir que vous n'aurez pas peur et que vous descendrez au premier coup de sonnette!

— Monsieur n'est donc pas ruiné?»

L'homme à la tête de bois avait rassemblé tout son courage pour faire cette question. Il trembla depuis la semelle de ses bottes jusqu'à la pointe de ses cheveux, lorsqu'il vit Françoise prendre son air le plus sévère et le plus pincé; elle le regarda bien en face et le pria une fois pour toutes de ne pas faire de réflexions sur les maîtres.

« Je n'en ferai plus! » dit-il humblement.

Françoise reprit son air aimable et lui dit, pour renouer l'entretien : « Vous ne saviez donc pas que Monsieur allait à Nantes? Non? C'est que j'aurai oublié de vous le dire. On vous oublie quelquefois, mon garçon; vous faites si peu de bruit dans la maison. Ce qu'il va faire à Nantes? Il va voir sa sœur. Pourquoi ne vient-elle pas? » Ici, Françoise, au lieu de répondre, poussa un soupir. Elle n'approuvait pas du tout la conduite de Mme Charlier envers son frère; mais là, pas du tout. Mme Charlier avait promis à son frère de le venir voir souvent et de lui écrire tous les quinze jours au moins. Sa correspondance avait été assez suivie pendant dix-huit mois environ; depuis longtemps les lettres ne venaient plus qu'à de très-longs intervalles, quand Mme Charlier éprouvait le besoin d'envoyer son frère en ambassadeur chez la modiste ou chez la couturière.

Il paraît que M. et Mme Charlier étaient absolument nécessaires au bonheur de la société nantaise, car la société nantaise ne voulait pas les lâcher et ils n'avaient jamais le temps de faire visite à Monsieur. Si, par hasard, ils apparaissaient de loin en

loin, ils avaient l'air de considérer la maison comme une hôtellerie. Le soir, il fallait dîner « dare dare », parce qu'ils allaient au théâtre pour voir une pièce nouvelle. Le lendemain, ils dormaient encore quand Monsieur partait pour son bureau. Tout cela n'était guère agréable pour Monsieur. Mme Charlier savait bien cependant comme il était heureux quand il pouvait passer quelques heures avec elle. L'année de la mort de M. Charlier père, elle avait accordé quinze jours entiers à son frère ; il était si content de la promener et de faire de longues causeries avec elle, qu'il en avait rajeuni de dix ans. Mais une fois le deuil passé, on était retourné au théâtre, au concert, et Monsieur avait été mis cavalièrement de côté. Il ne se plaignait jamais, lui, mais Françoise secouait la tête d'un air vindicatif.

L'été venu, M. et Mme Charlier s'en allaient au Croisic, où ils retrouvaient les trois quarts de la société nantaise avec un appoint de Parisiens qui n'étaient point ennemis du plaisir. Il paraît qu'on menait joyeuse vie là-bas. Monsieur trouvait cela tout naturel, mais Françoise faisait ses réserves. Car, au fond, Monsieur devait avoir le cœur gros d'être laissé toujours tout seul dans son coin, comme un pauvre abandonné.



Françoise lui passait son parapluie. (P. 392, col. 1.)

Voilà pourquoi Françoise avait soupiré au lieu de répondre à Bertrand ; voilà pourquoi elle regardait le coucou sans le voir. Mais elle garda ses réflexions pour elle, ne voulant point mettre un étranger



(même celui-là) dans la confidence des petites misères de la famille.

Après avoir attendu patiemment une réponse qui ne venait pas, Bertrand se hasarda à repéter sa question : « Pourquoi ne vient-elle pas?

— Parce qu'elle n'a pas le temps! répondit Françoise avec une douceur ironique.

— Pas le temps! un frère comme ça! dit l'homme à la tête de bois avec une grande énergie.

— Pas de réflexions sur les maîtres! s'il vous plaît, reprit Françoise avec une effrayante dignité; vous savez bien que je vous l'ai déjà dit. »

Le coupable devint tout penaud et affirma qu'il n'avait pas cru faire une réflexion.

Françoise, touchée de son humble repentir, changea adroitement le cours de la conversation et déclara que Mme Charlier était certainement la plus jolie femme de Nantes (sans vouloir faire de tort à personne!)

« Est-ce qu'elle ressemble à son frère? demanda le coupable, non sans une certaine hésitation.

— Oh! Dieu non! » répondit vivement Françoise.

Tant pis pour elle! allait répliquer le coupable. Mais il songea que ce serait peut-être une réflexion. Il se contenta d'abord de dire : « Ah! » trouva que c'était un peu sec et ajouta : « Monsieur aussi est un bel homme!

— Vous trouvez?

— Je n'ai jamais vu une aussi belle figure que la sienne! »

Quelle que fût l'opinion personnelle de Françoise, elle fit un signe d'approbation. C'était pourtant une « réflexion sur les maîtres » que venait de se permettre l'incorrigible Bertrand.

XXI

Cauchemar.

Il avait fallu de bien graves raisons pour décider M. le sous-directeur à s'absenter du ministère, et M. le maniaque à bouleverser toutes ses habitudes. Il n'avait jamais voyagé et, jusque-là, il avait bien résolu de ne jamais voyager, surtout par le chemin de fer. Il avait pour les chemins de fer une antipathie naturelle, qui s'était transformée en une haine profonde depuis la catastrophe de la rive gauche, où avait péri le navigateur Dumont d'Urville, un de ses héros favoris. Incapable de haïr une créature humaine, il nourrissait une haine de maniaque contre la locomotion par la vapeur.

Et pourtant il avait fait l'effort héroïque de se décider à partir pour Nantes !

Un certain samedi soir, le fiacre n° 1315 l'attendait à sa porte. Sa malle était solidement fixée par des cordes à la galerie de la voiture, et lui-même venait de prendre place sur le coussin mal rembourré. Françoise lui passait, un à un, par la portière, les différents accessoires du voyage sérieux : parapluie, cache-nez, couverture. Bertrand grimpa sur le siége, et le fiacre se mit en mouvement.

Si le n° 1315 était mal rembourré, il était encore plus mal suspendu. Dès les premiers cahots, qui se décomposaient en deux mouvements également désagréables, l'un de tangage et l'autre de roulis, Bertrand interpella le cocher : « Est-ce que, par hasard, il ne pourrait pas prendre plus de précautions ?

— Il est donc de verre, votre monsieur? » grogna le n° 1315 d'une voix enrouée.

Bertrand regarda 1315 ; 1315 regarda Bertrand et se décida tout de suite à prendre une allure plus modérée. Il fit bien, car jamais de sa vie il n'avait été plus près de recevoir ce que Bertrand appelait élégamment « une raclée ! »

Le jour baissait; d'énormes nuages ardoisés, roulés par le vent d'ouest, s'entassaient les uns sur les autres et voilaient presque toute la voûte du ciel. Les rues, éclairées par une lumière livide, avaient un aspect sombre et désolé M. Clodion se sentait triste et abattu.

Le mouvement désordonné des voyageurs dans l'intérieur de la gare accrut encore cette mélancolie. Malgré ses précautions et peut-être même à cause de ses précautions, l'ennemi des chemins de fer se cognait à chaque pas contre quelque voyageur brutal, ou contre quelque colis anguleux. Bertrand déployait un zèle ardent, excessif, pour le tirer d'affaire; mais il n'aboutissait qu'à bousculer beaucoup de monde en pure perte et à embrouiller la question des billets, des bagages et des bulletins. Enfin M. Clodion fut introduit tant bien que mal dans la salle d'attente des premières classes.

Par bonheur il se trouva seul dans son compartiment. Il en profita pour relire deux lettres datées de Nantes, écrites le même jour, arrivées le même jour, et qui avaient eu le pouvoir de l'attirer « dans cette galère ».

L'une de ces lettres lui déclarait qu'il était un vieux loup, mais un vieux loup bien-aimé, et qu'il s'exposerait à toute la colère de sa sœur s'il refusait cette invitation, comme il en avait déjà refusé tant d'autres. Cette pauvre sœur avait l'air de mentir quand elle disait qu'elle avait un frère : l'opinion du monde nantais, c'est que Mme Charlier n'avait pas de frère du tout. C'était trop humiliant, à la fin; elle ne supporterait pas cela plus longtemps; s'il avait l'air de la renier, elle finirait par le renier aussi. Songer qu'elle ne l'avait pas vu depuis qu'il portait à sa boutonnière le ruban de la Légion-d'honneur! Si elle avait été libre de ses actions, elle serait allée se jeter à son cou pour le féliciter, mais elle n'était pas libre, oh, Dieu non ! Le monde nantais était si exigeant! elle était accablée de tant de devoirs de société! N'ayant point d'enfants, elle n'avait aucune raison valable aux yeux du monde nantais pour se tenir à l'écart. Donc, elle était la montagne; lui, il était Mahomet (par métaphore, bien entendu); l'affection, le devoir, la raison obligeaient Mahomet de venir à la montagne.

Programme des fêtes qui signaleraient sa présence en Bretagne (car il viendrait, elle le savait bien) : 1° excursion à Clisson (un coin de l'Italie en pleine Bretagne); 2° expédition à Saint-Nazaire (on dit le plus grand bien du dolmen de Saint-Nazaire) ; 3° causeries en famille; 4° visite en détail de la bonne ville de Nantes; 5° une surprise!...

L'autre lettre était beaucoup plus laconique.

« Mon cher Placide, il faut absolument que vous acceptiez l'invitation d'Émilie, *il le faut* (souligné). Je ne puis quitter Nantes, et cela pour des raisons *très-graves* (souligné, avec un gros pâté, témoignage d'impatience et d'émotion). Vous seul pouvez me rendre la *tranquillité* (souligné deux fois; la plume avait fait deux trous au lieu de points sur les deux *i* de tranquillité). Tout à vous,

JULES CHARLIER.

P. S. — Ne dites pas un mot de ma lettre devant Émilie. »

Peut-être Placide « le maniaque » eût-il puisé dans sa manie même le courage nécessaire pour désappointer sa sœur Émilie; mais Placide « le brave homme » se jeta les yeux fermés dans la fournaise, en songeant qu'il pouvait tirer son beau-frère d'un cruel embarras et lui rendre la tranquillité.

Le premier voyage réel du grand voyageur en chambre fut une sorte de cauchemar épouvantable. Sur un fond assez sombre d'inquiétudes et d'angoisses, produites par la lettre de Charlier fils, se dessinèrent, tout le long du chemin, les broderies suivantes qui n'étaient pas faites pour l'égayer beaucoup. Ronflements, grondements, cris de détresse de la machine; cahots à vous rompre les reins (les cahots de la ligne d'Orléans sont célèbres dans le monde entier) ; soubresauts, arrêts inattendus, faux départs, percussion dans les tempes, fourmillements dans les genoux; courants d'air perfides; entrée et sortie de différents personnages mouillés et crottés ; pluie furieuse contre les vitres; au dehors, obscurité menaçante, entrecoupée brusquement de lueurs sanglantes ou blafardes, avec accompagnement de clameurs incompréhensibles; impossibilité de dormir et impossibilité de demeurer complétement éveillé.

Voici enfin un commencement de petit somme et M. le sous-directeur va pouvoir échapper à son cauchemar : c'est juste le moment que guette le contrôleur de billets pour ouvrir brusquement la portière. Plus de sommeil, c'est fini, la fièvre commence;

l'irritation nerveuse devient si insupportable, que M. Placide, en quête d'un peu de repos, saute d'une encoignure à une autre, comme s'il jouait à cache-cache avec un partenaire invisible. A la fièvre succède l'abattement du désespoir; l'abattement se transforme en une étrange somnolence.

« Regardez-le, se disent les subalternes en échangeant des sourires affreux; il n'ose pas lever les yeux, parce qu'il a honte; il a dans sa poche une lettre de son beau-frère; nous l'avons lue, cette lettre, et nous sommes sûrs que son beau-frère va faire banqueroute ! »

« C'est une infamie! » s'écrie le malheureux avec une horreur inexprimable. Il ouvre péniblement les yeux et se retrouve dans son compartiment, en face d'un Anglais impassible qui suce des oranges. D'où sort-il, cet Anglais qui n'était pas là il n'y a qu'un instant? Il est peut-être monté à une des dernières stations. C'est très-probable, c'est même sûr.

L'Anglais suce toujours des oranges; Placide pense que cet insulaire va se rendre malade; il est sur le point de lui adresser une bienveillante observation; mais il n'ose pas. En même temps il se demande, le cœur tout tremblant, d'où a pu lui venir cette idée de banqueroute?

« Nantes ! » crie d'une voix lugubre un employé qui semble dévoré d'un incurable ennui. M. le sous-directeur, qui commençait à se rendormir, bondit sur la banquette; l'employé lugubre le regarde d'un air sévère et défiant, et semble lui demander compte de la disparition de l'Anglais, car l'Anglais a disparu.

M. Placide secoue les oreilles, tapote ses mèches et, deux fois de suite, retombe assis, parce que ses jambes engourdies refusent de le soutenir. Un nouvel effort, et le voilà sur l'asphalte du quai, pâle, défait, morfondu, aussi hagard et aussi mal à son aise que s'il venait de faire un mauvais coup.



L'Anglais suce toujours des oranges. (P. 293, col. 1.)

Il fait grand jour; la pluie n'a pas cessé de tomber avec violence. Tout à coup, le pauvre voyageur, moulu, aperçoit une figure qui lui sourit : c'est la figure d'Émilie, il reprend courage. Jules le regarde par-dessus l'épaule d'Émilie; d'un clignement d'œil mystérieux, il semble lui recommander la discrétion. Placide rougit au souvenir du rêve qu'il a osé faire.

« La voiture est là ! » dit Émilie en poussant doucement son frère du côté de la voiture. Est-ce parce que les yeux de Placide sont fatigués? est-ce parce que le jour est terne et blafard? Il semble à Placide que sa sœur a singulièrement vieilli; d'ailleurs elle est encore jolie, presque aussi jolie qu'autrefois, et absolument aussi étourdie.

« Vite, en voiture, mon pauvre vieux loup. Jules, cesse donc de prendre des airs mystérieux et occupe-toi des bagages. Et te voilà, mon cher Pla-

cide! Comme c'est gentil de ta part d'avoir bien voulu venir. Tu es fatigué, n'est-ce pas? Ce Jules est d'une lenteur; allons donc, allons donc! »

Elle disait cela tout haut, avec sa pétulance d'autrefois, et tout bas elle pensait : « Comme il est vieux, mon pauvre frère! Décidément, il n'est que temps... » Tout en faisant des signaux à Jules par la portière, elle songeait à une foule de projets où elle avait fait entrer son frère, sans le consulter.

Enfin! Jules sauta dans la voiture et se plaça en face de sa femme. Il avait l'air tout à fait déconfit, le cher Jules. Il ne semblait pas s'intéresser beaucoup au babillage de sa femme. Quand ses yeux rencontraient ceux de son beau-frère, il rougissait et se mettait aussitôt à regarder par la portière. La pluie battait le pavé avec fureur; elle semblait s'être promis de réduire les pauvres piétons au désespoir.

Le trajet n'est pas long de la gare à la maison Charlier. Émilie, dans un si court espace de temps, trouva moyen de parler de tant de choses, que le pauvre Placide en perdait la tête. Plus sa femme parlait, plus « ce monstre de Jules » devenait silencieux et distrait. « Ce monstre de Jules » était un petit nom d'amitié. Entre autres choses intéressantes, Émilie apprit à son frère que « ce monstre de Jules » était le premier des négociants nantais. (Ne froncez pas les sourcils, monsieur, car vous savez que c'est la pure vérité!) Jules avait le génie du commerce. (Eh bien! qu'est-ce que ce coup d'œil que tu lances à mon frère? protesterais-tu, par hasard? je voudrais bien voir cela!) La maison Charlier était en train d'éclipser toutes les autres maisons! Elle allait devenir millionnaire! (Ah! du coup, tu as fait une affreuse grimace; si tu souffres des dents, il vaut mieux le dire.)

Le futur millionnaire répondit avec une déplorable effronterie qu'il souffrait un peu.

Plus la femme insistait sur l'énormité des bénéfices de la maison Charlier, plus le mari prenait l'expression lamentable d'un patient qui attend le dentiste.

Placide était au supplice. Il songeait à la lettre de son beau-frère, à son rêve de la nuit dernière : il lançait des regards furtifs sur le phénix des négociants. Le phénix avait bien plutôt l'air d'un négociant en déconfiture que d'un nabab qui remue les millions à la pelle.



XXII

Ce n'était que cela!

« La vue qu'on a de cette fenêtre... » dit Mme Charlier en introduisant son frère dans la chambre qui lui était destinée. Mais elle s'arrêta tout court. La vue que l'on avait de cette fenêtre, du moins en ce moment, était horrible, ou plutôt il n'y avait pas de vue du tout.

La pluie, de plus en plus furieuse, traçait sur le fond du ciel des hachures si épaisses et si pressées, que les navires à l'ancre dans le fleuve ressemblaient à des fantômes de navires noyés. Un malheureux bateau à vapeur, mouillé bord à quai, était en train de chauffer sa machine. A peine sortie du tuyau, la fumée était rabattue avec une violence hargneuse; la pluie la délayait jusqu'à la dernière miette, pour en faire une sorte de brouillard fuligineux, affreux à voir.

Le bienveillant Placide était décidé d'avance à trouver la vue très-pittoresque; malgré toute sa bonne volonté il recula d'un pas et se mit à regarder sa sœur d'un air désappointé.

Ayant passé machinalement la main sur son menton, il eut comme une espèce de soubresaut.

« As-tu la fièvre? lui demanda sa sœur avec inquiétude.

— Je n'ai pas la fièvre, répondit-il d'un air découragé, et il ajouta avec un sourire lamentable : Ma barbe n'est pas faite. »

« Jules! » cria brusquement Emilie du haut de l'escalier.

Jules accourut d'un air effaré. Sa voix disait tout haut : « Me voilà, mon enfant, me voilà! » et son cœur pensait tout bas : « Placide m'a trahi; qu'allons-nous devenir! »

« Décidément il est malade! » se dit Mme Charlier.

« Aurait-il fait un faux? » se demanda Placide avec effroi.

« Conduis mon frère chez un coiffeur, dit Mme Charlier, et, par la même occasion, monte chez le dentiste! »

Les deux beaux-frères descendirent sur le quai ruisselant d'eau et voguèrent de conserve, chacun sous son parapluie. Ce genre de navigation est peu propre à faire naître ou à entretenir une conversation animée. Aussi les deux inondés n'échangèrent pas un mot. D'ailleurs chacun d'eux commençait à avoir peur d'aborder la question.

« Voilà mon affaire! dit Placide au bout d'une cinquantaine de pas.

— Mais, c'est une boutique à matelots! » dit ce « monstre de Jules », avec le dédain aristocratique d'un « notable commerçant ».

Placide ne se crut pas obligé de dire que c'était justement pour cela qu'il préférait cette boutique à

toute autre. Il congédia son beau-frère et se trouva en présence d'une espèce de *frater* breton dont l'œil gauche refusait absolument de s'ouvrir; en revanche, l'œil droit était clair, dur et méchant pour deux.

Le frater breton était brusque ; de plus, il était gaucher ; de plus, il n'admettait pas la moindre observation, ni le moindre mouvement que l'on pût interpréter comme une observation; de plus, il avait une voix de rogomme, parlait un français inintelligible et se fâchait tout blanc quand on ne le comprenait pas du premier coup.

Voilà l'homme qui se mit à pratiquer sur la délicate personne de M. le sous-directeur les rites étranges et sauvages des barbiers druidiques.

D'abord, le cou du patient est enclavé brusquement dans l'échancrure d'un plat à barbe qui rappelle l'armet de Membrin. Au contact de la faïence glacée le patient frissonne et se permet de claquer des dents.

« Vous m'avez parlé, monsieur? demande le bourreau avec une grande sévérité.

— Non, monsieur, répond la victime avec une grande douceur.

— J'avais cru, monsieur! » reprend le bourreau avec un redoublement de sévérité.



Ils voguèrent de conserve. (P. 294, col. 2.)

La main du bourreau se plonge brusquement dans l'eau du bassin et commence par éclabousser la figure du patient, qui se contente de fermer les yeux. Ladite main, aussi rugueuse qu'une écaille d'huitre et aussi rouge qu'une pince de homard, se promène sur la figure du patient pour la mouiller du haut en bas. Sur cette figure, aussi mouillée qu'un galet lavé par la marée montante, le bourreau frotte et refrotte une substance qui ressemble beaucoup à un méchant bout de savon de Marseille; puis c'est le tour du blaireau, et voici venir enfin celui du rasoir.

« Pouce ou cuiller? » demande le Breton colérique.

Le sous-directeur est sur le point de demander grâce, ne sachant ni ce qu'on lui veut, ni ce qu'il a fait pour être ainsi traité.

Le Breton, avec des haussements d'épaules, prend en pitié l'ignorance de son client. D'où sort-il donc, ce client? De Paris! Eh bien, les barbiers de Paris sont des ânes, voilà tout. Personne n'ignore (ou ne devrait ignorer) que pour bien racler les joues des personnes, il faut d'abord les tendre et les gonfler, en introduisant à l'intérieur ou le pouce ou la cuiller.

C'est ainsi que les bonnes ménagères, quand elles ravaudent les bas de la famille, y introduisent un œuf de bois pour tendre le tricot.

Placide, saisi d'horreur, éleva de timides objections contre une aussi abominable opération.

« Très-bien! répondit froidement le frater. Au goût des personnes! Seulement, comme vous avez les joues pas mal creuses, je suis sûr de vous couper quand je travaillerai dans la rigole. Mais si vous ne tenez pas à votre peau, essayons. Moi, ça ne me déplait pas, au contraire! »

Il dit cela avec une si effroyable tranquillité, que le sous-directeur capitula. Il subit l'ignominie de la cuiller, et sortit de la caverne du brigand en baissant la tête comme un homme qui vient de passer sous les fourches caudines.

La pluie, qui l'attendait patiemment à la porte, lui fit la conduite jusqu'à la maison Charlier.

Comme il montait l'escalier, une porte s'entr'ouvrit mystérieusement; le phénix des négociants apparut, un doigt sur les lèvres, et lui fit signe d'entrer sans bruit.

L'entretien commença par ces mots : « Qu'allez-vous penser de moi? » et dura, montre en main, vingt-trois minutes. Le phénix était si ému, que Placide, d'abord, ne comprit absolument rien à ses divagations. Il lui semblait vaguement que l'autre avait fait quelque chose qu'il aurait dû ne pas faire; Emilie n'en savait rien, et elle mourrait de chagrin si elle le savait. Placide rougissait et pâlissait tour à tour, et gardait un profond silence.

Vers la vingtième minute de l'entretien, Placide fit un effort désespéré et dit à son beau-frère : « Mon cher ami, calmez-vous, je vous en prie, et tâchez seulement d'être plus clair; je n'ai pas encore compris un seul mot, sinon que vous êtes en danger et que je puis vous servir. Quelle que soit la nature du danger, je ferai tout ce que je pourrai, ajouta-t-il, tout! »

Alors le phénix avoua que la sardine avait manqué depuis deux ans. Il avait fait de grandes pertes. Par amour-propre de commerçant, il avait continué les

affaires sur le même pied qu'auparavant; Emilie était si habituée au luxe, qu'il n'avait pas osé l'attrister en lui parlant de faire des économies. Pour se rattraper, il avait tenté des spéculations qui n'avaient pas réussi. Bref! s'il ne trouvait pas cinquante mille francs pour l'échéance de la fin du mois, sa signature serait protestée!

La figure de Placide exprima d'abord l'étonnement; puis, aux derniers mots de son beau-frère, une véritable allégresse. Il oublia d'un seul coup son cauchemar de la nuit et la torture que venait de lui infliger le *frater*. Qu'était-ce qu'un emprunt de cinquante mille francs en regard de tout ce qu'il avait redouté d'apprendre. L'honneur était sauf! Qu'importait l'argent à cet homme d'honneur, qui ne faisait point un dieu de l'argent?

« Ce n'est que cela? » dit-il en serrant les deux mains du phénix dans les siennes.

Il eut honte des soupçons qu'il avait osé concevoir un seul instant; aussi reprit-il avec une surprenante énergie :

« Comment, mon cher ami, ce n'est que cela? »

— Que cela! » reprit l'autre en reculant de deux pas. Il crut que son beau-frère plaisantait ou qu'il avait mal entendu. « Placide, reprit-il d'une voix étranglée, j'ai dit cinquante mille francs!

— Cinquante mille francs, j'ai bien entendu.

— Quoi, sérieusement, vous pourriez...?

— Je puis, sans me gêner, et avec plaisir pardessus le marché, prêter cinquante mille francs au mari de ma sœur. Si vous en avez douté un seul instant, vous avez eu tort, voilà tout! S'il vous faut cet argent tout de suite, me voilà prêt à reprendre le premier train.

— Nous avons encore dix jours devant nous. Mais comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance?

— A propos de quoi, je vous prie? Si vous voulez me faire plaisir, vous ne me reparlerez plus de cela. Tenez, voilà Emilie qui m'appelle; laissez-moi me sauver, ou bien elle viendra me relancer jusqu'ici et elle verra que vous pleurez. Jules, ce n'est pas bien ce que vous faites-là, » s'écria-t-il en retirant avec indignation sa main que le phénix faisait mine de porter à ses lèvres.

« Qu'est-ce que tu faisais là-dedans? demanda Emilie en attrapant son frère au passage.

— Nous causions de choses et d'autres, » répondit Placide en prenant un air dégagé qui ne lui allait pas du tout.

Sa sœur le regarda dans le blanc des yeux et il perdit contenance.

« Je vois ce que c'est, dit-elle, vous causiez affaires. Jules t'expliquait ses plans et ses idées; n'est-ce pas qu'il a du génie? Tu n'es pas habitué aux affaires, toi, mon pauvre Placide, et je suis sûre que tu t'es un peu embrouillé au milieu de ses explications. Mon Dieu, il n'y a pas de honte à cela. Moi-même, je ne suis pas toujours capable de le suivre, ajouta-t-elle en reprenant avec son frère son petit air protecteur d'autrefois. Tu ne lui en veux pas, au moins?

— Bien loin de là, ma chère, c'est tout le contraire.

— Quelle entente des affaires! n'est-ce pas?

— Une entente prodigieuse! » et il ajouta pour bien accentuer sa pensée : « prodigieuse! »

Si les gens maussades que la pluie éclaboussait sur le quai avaient éprouvé le besoin de se réchauffer un peu le cœur et de contempler une bonne figure et un bon sourire, ils n'auraient eu qu'à lever les yeux et à regarder la figure souriante de M. Placide, occupé à nouer sa cravate.

Pendant ce temps-là, Mme Charlier chapitrait son mari : « Placide était venu à Nantes pour se reposer et non pour causer d'affaires auxquelles il n'entendait rien du tout, le pauvre bonhomme! » Elle ajouta par manière de conclusion : « Tout le monde n'a pas ton génie.

— Mon génie! mon génie! c'est trop fort, s'écria le phénix, outré de l'injustice de sa femme. Avec ton « génie » tu finiras par me rendre ridicule, aussi!

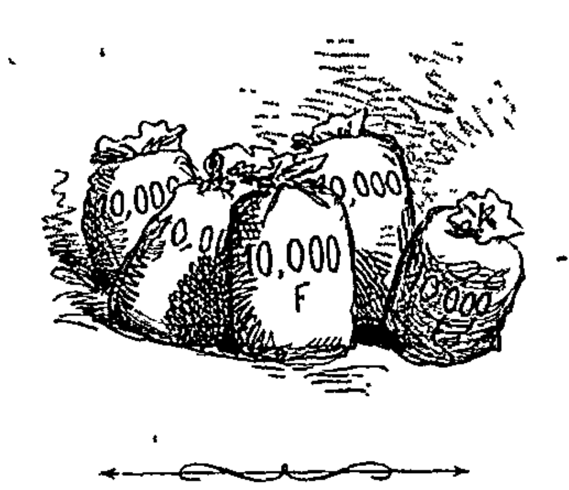
— Il y a quelqu'un qui a parlé, je crois, dit Émilie; il y a même quelqu'un qui a répliqué et qui s'est emporté; j'espère bien que cela ne recommencera pas. » Et tout d'un coup, regardant son mari en face : « Ose me soutenir que tu n'es pas un...

— Je t'en supplie, dit le phénix.

— Quand on me supplie, dit Mme Charlier, je suis bonne princesse. Voilà le premier coup du déjeuner et tu n'es pas prêt. Dépêche-toi. »

Le phénix se dépêcha. Il ne chantonnait pas comme son beau-frère, mais il marmottait entre ses dents : « Ce Placide est un homme extraordinaire! »

A suivre. J. Girardin.



ARKHANGEL

Quand on entre dans la Dwina par l'océan Arctique, la première impression que l'on éprouve, la première réflexion suggérée par la vue des hommes et des choses, c'est que l'on approche de l'Orient.

Au premier coup d'œil jeté sur la ville d'Arkhangel, vous êtes frappé de la multitude de clochers et de dômes, clochers invariablement dorés, dômes de toutes couleurs, et en si grand nombre qu'on ne



Arkhangel.

peut s'empêcher de les croire hors de proportion avec le nombre des habitants.

Chose singulière ! le capitaine de navire qui arrive dans ces parages ne trouve ni quai, ni dock, ni débarcadère, ni escalier. Il mouille comme il peut, range son bâtiment à l'aide de la gaffe, et ne reçoit pas plus d'aide du rivage que s'il était dans le port turc de Widdin ou de Routchouk. Nulle part au monde, sinon dans quelques villes de Palestine, il n'existe un commerce vraiment considérable organisé dans des conditions aussi élémentaires.

En avançant sur cette plage de marne argileuse, vers la ville dont vous apercevez les flèches étincelantes, vous apprenez que, comme Alep, Arkhangel n'a pas d'auberge, pas même de khan où les voyageurs puissent trouver un abri. Si, frappé d'étonnement, vous cherchez à vous expliquer ces coutumes singulières, jetez un coup d'œil sur vos cartes : vous constaterez qu'Arkhangel est situé un peu à l'est du méridien de la Mecque et de Trébizonde.

Arkhangel n'est ni un port ni une ville, dans le sens que nous attachons à ces mots. On n'y voit point, comme à Hull ou bien à Hambourg, une innombrable quantité de docks, d'entrepôts, de boutiques, de voitures, le tout animé par un actif commerce intérieur. Arkhangel est un camp de magasins groupés autour d'un amas de beffrois, de coupoles et de dômes. Imaginez, le long d'un large fleuve sombre, un vaste marais parsemé çà et là de petits îlots d'argile ; élevez sur ces monticules des édifices décorés de fresques, couronnés de croix et de coupoles ; remplissez l'espace qui sépare églises et couvents avec des pilotis et des planches, de manière à réserver une superficie suffisante pour les jardins, les rues, les cours ; ouvrez deux larges voies s'étendant sur une longueur de trois à quatre milles, depuis l'église appelée la Femme de Smith jusqu'au monastère Saint-Michel ; peignez les murs des édifices religieux en blanc, les dômes en vert et en bleu ; entourez les maisons de jardins sans clôture ; enfin placez devant chaque fenêtre un géranium, un fuchsia, un laurier-rose ; laissez le gazon croître partout, dans les rues, et sur les places..., et vous aurez Arkhangel.

A mi-chemin du monastère au quartier de la Femme de Smith, sur les monticules d'argile dont nous venons de parler, s'élèvent, par groupes pittoresques, les édifices publics : la tour du beffroi, la cathédrale, l'hôtel de ville, le palais de justice, l'hôtel du gouverneur, le Muséum, tout nouvellement construits ; de sorte que rien n'a encore amorti l'éclat des vives couleurs appliquées à leur surface. Vu de loin, avec ses tourelles et ses dômes, Arkhangel a plutôt la physionomie d'une ville sainte d'Orient que celle d'une place de commerce.

Ce port de mer cependant est le seul qui soit vraiment russe : Astrakan est tartare ; Odessa, italien ; Riga, livonien ; Helsingfors, finlandais. Aucun n'appartient à la Russie proprement dite. La langue que l'on y parle n'est pas le russe. Gagnés par l'épée, ils peuvent être perdus par l'épée ; car ils sont, comme toutes les conquêtes, soumis au destin de la guerre. La Grande-Russie pourrait les perdre sans être profondément émue. Elle est assez vaste pour garder son indépendance, assez riche pour rester prospère lors même qu'il lui faudrait renoncer à cette ceinture de Russies Mineures dans laquelle, pour son triomphe et son châtiment, elle a été enfermée. Il en est autrement d'Arkhangel : c'est la seule grande voie qui la relie à la mer, qui la mette en communication avec le monde ; c'est le déversoir de son bassin septentrional, le débouché que Dieu lui a ouvert, et dont elle ne peut être dépossédée par les hommes.

W. Hepworth Dixon.

AIMANTATION DES RAILS

Les ingénieurs de nos voies ferrées ont remarqué que tous les rails, après quelques jours de pose, sont transformés, à leurs deux extrémités, en aimants puissants, capables d'attirer et de retenir des clefs de fer et même des pièces plus fortes. Si on enlève les rails, ils conservent quelque temps leur magnétisme, mais le perdent peu à peu. L'aimantation n'est appréciable que lorsqu'on a enlevé les éclisses du rail; elle disparaît immédiatement quand on les remet.

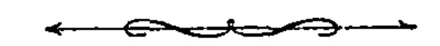
Ainsi, il se forme deux courants de noms contraires aux extrémités correspondantes de deux rails.

La production du magnétisme dans les rails en service s'explique par le frottement qui résulte du roulement des wagons sur la voie, et par les ébranlements continus qui en sont la suite. Des expériences particulières ont prouvé qu'il n'y a aucune production de courants d'induction.

Il n'est pas impossible que le magnétisme ainsi développé exerce une influence avantageuse sur la stabilité de la voie, et n'ait pour effet d'augmenter l'adhérence des roues sur les rails, adhérence qui est, comme on le sait, la cause essentielle de la progression des locomotives.

On sait du reste que c'est la possibilité de cette adhérence qui avait excité les plus grands doutes lors de la création des chemins de fer. Les esprits les plus sérieux assuraient que la chose était contraire à toutes les lois de la mécanique et qu'à moins de faire des rails à engrenage, les roues de la locomotive tourneraient sur elles-mêmes sans aucun pouvoir de traction. L'expérience a prouvé combien ces craintes étaient peu fondées ; mais peut-être faut-il voir dans le phénomène aujourd'hui signalé une puissante cause du succès de la traction sur les chemins de fer.

H. Norval.



LA PETITE DUCHESSE[1]

XXIII

A La Rochefaucon.

Il n'y avait pas huit jours qu'Alberte habitait la Rochefaucon, et l'on pouvait dire qu'elle était devenue une sorte de rayon pour le vieux domaine. Libre de flâner, elle s'en donnait à cœur joie, et l'on voyait tous les enfants du village courir de çà de là uniquement pour apercevoir les longs cheveux flottants de la petite duchesse qui arpentait d'un pas bondissant les sentiers des taillis.

La Rochefaucon était une terre pleine de majesté et de solitude. Quelques fermes groupées autour du château, la famille du jardinier qui habitait le pavillon de la porte d'entrée, un village qui ne comptait pas deux cents feux, donnaient un contigent d'habitants rustiques dont plusieurs étaient très-pauvres, mais dont aucun n'était absolument misérable.



Asseyez-vous je vous prie. (P. 300, col. 2.)

Alberte connut bientôt tout ce monde par son nom, grâce à Méril qui était né dans le domaine et qui y revenait tous les ans avec la duchesse.

Les premières semaines de son séjour à la Rochefaucon, elle s'enivra de liberté et de sauvagerie. Coiffée d'un large chapeau de paille, une ombrelle-canne à la main, elle s'en allait par les prés, par les bois et revenait les mains et la ceinture chargées de fleurs. Parfois la cloche du château la rappelait. C'est qu'il était survenu des visiteurs auxquels la duchesse voulait la présenter. Cela arrivait rarement. La Rochefaucon avait peu de voisins, et précisément cette année-là, ceux avec lesquels la duchesse frayait d'habitude étaient, pour une cause ou pour une autre, absents de leurs terres.

La duchesse s'en plaignit un peu tout d'abord ; mais le marquis de la Tour Salansac, son ancien danseur, ayant paru à l'horizon, elle prit son parti des autres absences.

Le vieux curé de la petite paroisse lui faisait une visite hebdomadaire, le régisseur demandait aussi un entretien par semaine ; grâce à la dispersion des membres de sa famille, elle avait une correspondance des plus actives : il n'en fallait pas davantage pour donner une animation suffisante à la vie de la douairière, qui aimait le repos par-dessus tout.

Naturellement, il ne fut question d'aucun travail pour Alberte.

« Tu reprendras tes études à Paris, lui avait dit la duchesse, et nous réparerons le temps perdu. »

D'ailleurs il n'y avait guère que Méril qui se mêlât quelque peu à la vie intime d'Alberte. Il avait toujours un œil sur elle, et il remarqua bientôt qu'elle commençait à retomber dans les accès de tristesse qu'il lui avait vus à Paris et à Cannes.

Un matin, il la trouva assise dans son balcon, le front dans les mains. « Mademoiselle, dit-il, vous devenez triste, pourquoi?

— Je pense à Jean, répondit Alberte en levant les yeux au ciel, et à tout ce qu'il m'a dit.

— A tout ce qu'il vous a dit, répéta Méril.

— Oui; vous ne savez peut-être pas ce que c'est?

— Non, mademoiselle.

— Eh bien, écoutez, » dit Alberte.

Et avec cette sûreté de mémoire qui n'appartient qu'aux intelligents, elle redit la dernière conversation qu'elle avait eue avec Jean de Châteaugrand.

« Voilà ce qui me rend triste, Méril, dit-elle en finissant, je ne suis qu'une petite fille inutile.

— Vous ! » s'écria Méril.

Et il regarda au dehors, pensant quelque chose, mais ne sachant comment l'exprimer.

Ah ! lui aurait-il dit, s'il avait eu à son usage la belle langue de la poésie, est-ce que le rayon d'or qui tremble là sur l'herbe est inutile ? Est-ce que la fleur qui nous jette en ce moment son parfum est inutile? Est-ce que l'étoile, qui nous ravira les yeux ce soir, est inutile ? Méril ne dit pas cela ; mais il le pensa confusément et le formula, lorsqu'il dit en secouant la tête :

« Non, non, mademoiselle, vous n'êtes pas inutile, au contraire.

— Dans tous les cas, il faut bien que j'attende, gé-

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124, 139, 152, 171, 188, 202, 219, 235 251, 267 et 282.

mit Alberte. Cependant, même ici, j'ai des moments d'ennui. Mais n'est-ce pas Mlle Rose qui vient là?

— C'est elle, » dit Méril, en avançant d'un pas sur le balcon.

Dans la grande allée s'avançait une femme vêtue de noir, coiffée d'un très-simple bonnet tuyauté et dont la démarche était pleine de modestie et de dignité. C'était l'institutrice communale.

La duchesse avait rebâti l'école à ses frais et, connaissant le mérite de Mlle Rose, elle s'en remettait volontiers à elle du soin de signaler les personnes dont la position réclamait quelque secours. La duchesse donnait volontiers ; mais il fallait venir lui tendre la main.

« Y a-t-il quelqu'un au salon? demanda Alberte.

— M. le marquis de la Tour Salansac fait l'écarté de Mme la duchesse.

— Alors je descends, je causerai avec Mlle Rose. »

Elle descendit en effet dans la grande salle du rez-de-chaussée, où la duchesse faisait sa partie d'écarté avec son ancien danseur.

Mlle Rose, assise modestement à l'écart, en attendait la fin, pour adresser la parole à la maîtresse de céans. Ce fut près d'elle qu'Alberte alla s'asseoir.

Elle entendit bien le marquis qui, d'une voix chevrotante, disait de son encoignure :

« Quel est ce pas léger? Je salue sans la voir la brillante fleur de la Rochefaucon. Qu'elle vienne me montrer son riant visage; » mais elle se contenta de faire une révérence en disant : « Bonjour, monsieur le marquis, » et demeura au fond du salon.

« Mademoiselle Rose, il y a bien longtemps que vous n'êtes venue au château, dit-elle aimablement.

— J'ai bien peu de temps à moi, mademoiselle, et je crains de déranger Mme la duchesse.

— Les petits garçons vont-ils maintenant plus régulièrement à l'école?

— Non, mademoiselle, pas un d'eux ne vient la journée entière.

— Vous ne les punissez jamais non plus, m'a dit M. le curé?

— Quand je les punis, ils ne viennent plus du tout.

— Les petites filles sont sages, je crois?

— Très-sages, celles qui viennent.

— Il y en a aussi qui manquent.

— Beaucoup, leurs frères les entraînent dans leurs promenades et dans leurs jeux.

— Mademoiselle Rose, ce doit être bien ennuyeux de montrer à lire à de vilains enfants têtus? »

Mlle Rose, qui avait une très-belle figure calme, fixa ses yeux timides qu'elle tenait généralement baissés sur la petite fille, et répondit très-simplement :

« C'est mon devoir, mademoiselle, et un devoir n'est jamais ennuyeux.

— Vous ne vivez pas dans l'égoïsme, vous ! »

Mlle Rose regarda de nouveau Alberte. Le mot qu'elle prononçait lui était évidemment étranger.

En ce moment la duchesse reculait son fauteuil, en disant :

« Ma bonne Rose, la partie est finie, vous pouvez venir me conter l'affaire qui vous amène. »

Mlle Rose se leva, fit quelques pas et se tint debout au coin de la table au tapis vert.

« Asseyez-vous, je vous prie, » dit la duchesse.

Mlle Rose regarda derrière elle, hésitant à s'asseoir sur les fauteuils dorés ; mais Alberte s'empressa d'en traîner un auprès d'elle.

« Monsieur le marquis, reprit la duchesse, vous le savez peut-être, Mlle Rose est l'institutrice de notre petite commune. Elle enseigne à lire, à écrire et à compter à toutes les petites filles et garçons jusqu'à sept ans.

— Et les autres, qu'en faites-vous? demanda le marquis en ouvrant une tabatière d'or.

— Oui, qu'en fait-on? ajouta la duchesse nonchalemment.

— Les autres vont chez l'instituteur de la commune voisine, madame la duchesse.

— Ah ! c'est vrai; chez vous, par conséquent, monsieur le marquis.

— Ce n'est pas dommage, nous avons un homme excellent, très-capable et dont l'école est très-suivie.

— Très-suivie, répéta doucement Mlle Rose.

— Voyons, qu'avez-vous à me demander aujourd'hui? dit la duchesse, dont la main retournait machinalement vers les cartes.

— Je viens vous dire, madame la duchesse, que le fermier de Bertonville a enfin donné son consentement à sa nièce.

— Ah ! parfait. M. le marquis ne sait pas de quoi il s'agit; dites-nous cela, ma bonne Rose. »

Mlle Rose croisa ses longues mains blanches et dit simplement :

« Il y a deux familles à la grande ferme de Bertonville. La fille de l'aîné des frères a toujours eu la pensée de se faire religieuse, et elle suivait ma classe avec la permission de ses parents, uniquement pour acquérir l'instruction demandée aux Sœurs de charité. Son père, qui était un homme très sage, est mort malheureusement avant son entrée, et son oncle, devenu son tuteur, s'est opposé à son départ de la ferme. Elle a attendu cinq ans. Aujourd'hui sa sœur a dix-huit ans et peut la remplacer. Elle a demandé son consentement à son tuteur, qui, sur les instances de Mme la duchesse, a enfin consenti à la laisser libre de suivre sa vocation. Mais il refuse de lui rendre ses comptes.

— J'ai dit que je la doterais, dit la duchesse. A quelle somme se monte cette dot?

— Quinze cents francs, madame.

— Eh bien, à l'automne nous verrons. Je ne pourrai disposer de cette somme qu'à l'automne.

— Voulez-vous que nous partagions, duchesse?

dit le marquis qui s'éventait élégamment avec son foulard de soie rouge. Je connais très-bien cette petite Bertonville : c'est la fille la plus modeste et la plus dévouée de nos environs, et cette aumône-là comptera double, puisqu'elle sert à renforcer l'armée des dévoués.

— Mon cher marquis, vous n'en faites jamais d'autres. Si nous partageons, rien ne s'oppose à ce que cette enfant profite de la permission qui lui est donnée.

— Eh bien, c'est entendu, nous ferons de moitié ce cadeau à la pauvre humanité. Une fille de Saint-Vincent-de-Paul ! Mais c'est un lingot d'or pur jeté dans la circulation.

— Elles rendent, comme toutes les religieuses, du reste, de bien grands services à la société, et nous devons remercier Mlle Rose que voici, qui donne aux enfants qui suivent son école de si bons principes.

— Je fais de mon mieux, répondit Mlle Rose en se levant :

— Mademoiselle Rose, vous ne quêtez pas pour l'église aujourd'hui ?

— Non, madame la duchesse ; grâce à vous la lingerie est devenue suffisante. Je vous prierai seulement de vouloir bien, à l'occasion, avertir vos fermiers que depuis quelque temps les petits garçons ne suivent pas régulièrement l'école. »

La duchesse agita la main par un geste plein d'indifférence.



Elle arpentait les sentiers. (P. 299, col. 1.)

« Oh ! ceci ne me regarde point, dit-elle ; s'ils ne veulent pas envoyer leurs enfants à l'école, cela les regarde.

— Mais ils n'apprennent même pas leurs prières, et leur vagabondage est d'un très-mauvais exemple pour les petits pauvres. Voilà huit jours que sur vingt petits garçons inscrits, je n'en ai vu que cinq,

— Je n'y puis rien, ma bonne Rose, je n'y puis rien. Ceci regarde M. le curé et vous.

— Je connais bien ces petits transfuges, dit Alberte; tous les jours ils vont pêcher dans le ruisseau du grand pré.

— Eh bien, ma belle enfant, il faut de votre autorité les renvoyer à l'école, dit le marquis. Je suis sûr que vous auriez plus d'influence sur eux que le curé et Mlle Rose ensemble. »

Sur ces dernières paroles, il se souleva pour saluer Mlle Rose qui s'inclinait humblement pour prendre congé.

Pendant qu'elle traversait le salon de son pas lent et régulier, la duchesse la suivit des yeux.

« Cette femme est la dignité en personne, murmura-t-elle, je l'estime infiniment. »

Et tendant les cartes :

« C'est à vous la donne marquis, » dit-elle.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

LA PÊCHE A LA MORUE

I

Je vous demande la permission de vous présenter un homme et un baril qui, avouons-le, ne payent pas de mine; et pourtant chacun d'eux occupe une certaine place dans le mécanisme général, l'*alimentation*, cette immense question qui prime toutes les autres, lorsqu'on examine les diverses conditions *sine qua non* d'existence de la race humaine.

L'homme est tout simplement un *paqueur* de morue. Le vaste tablier en toile huilée ou goudronnée qui le couvre, depuis le menton jusqu'au-dessous des genoux, lui donne un aspect notablement différent de celui du reste des hommes de l'équipage. — Ce tablier, qui, en vérité, n'a rien de marin, explique la nature de son travail spécial : il a évidemment pour objet de le préserver, autant que possible, du contact peu agréable de l'eau salée qui le mouillerait affreusement pendant l'opération du *paquage*, c'est-à-dire pendant qu'il procède au salage et à l'embarillage de la morue.

Il n'est pas nécessaire de l'examiner deux fois pour se convaincre que le paqueur est tout à fait innocent du péché de coquetterie.

Il est clair comme le jour que ce brave homme n'a pas la moindre idée des gentillesses et des mièvreries du *high life*, comme l'appellent les Anglais. — L'odeur de son poisson, celle qu'il dégage lui-même par suite d'un contact incessant avec la morue, ces odeurs *sui generis*, dis-je, ne sauraient plaire aux odorats parisiens, accoutumés aux émanations parfumées de l'eau de Cologne, mais elles lui conviennent à lui, elles lui suffisent. — Disons de suite que, de son côté, le paqueur n'éprouverait qu'un souverain mépris pour un flacon d'eau de Lubin, s'il lui en tombait jamais un entre les mains; et qu'il s'empresserait de le jeter par-dessus le bord, après avoir eu soin de le déguster, bien entendu.

Quant au baril qui laisse suinter, par toutes ses jointures, le même liquide salé et odoriférant, ne vous hâtez pas, non plus, de le juger sur sa triste et larmoyante apparence. — Prenez la peine d'enlever son fond, sur lequel est imprimé un nom flamand que vous parviendrez à lire, je vous le concède, mais que je vous défie bien de prononcer correctement; enlevez ce fond, et aussitôt c'est un autre spectacle; vous avez sous les yeux une couche de beau sel blanc dont les cristaux aux facettes miroitantes réjouissent déjà la vue : écartez ce sel, vous rencontrez bientôt une autre couche résistante; et vos mains saisissent un objet dont la couleur blanche, la forme plate, ne vous apprendraient rien sur sa nature, si son odeur pouvait vous laisser le moindre doute : c'est un poisson que vous avez entre les mains; et ce poisson, c'est une *morue*.

Un grand nombre de personnes, qui n'y regardent pas de bien près, s'imaginent, — j'ai l'air de plaisanter, — que la morue est un *poisson plat* ayant quelque analogie, par la forme, avec le turbot, la sole et la limande. Le cas n'est pas pendable; il n'y a même pas lieu d'en rougir, bonnes gens, car les plus grands clercs ont vécu dans des erreurs autrement graves; et beaucoup, dit-on, sont morts dans l'impénitence finale.

La morue n'est donc pas un poisson plat : elle est née, elle a été pêchée avec la forme, la figure, la couleur, souvent même avec le nom d'un *cabillaud*, poisson que vous pouvez voir à l'étalage d'une marchande de poisson; et si nous le retrouvons dans ce baril, fendu, aplati, salé, et s'appelant « morue », ce n'est, croyez-le bien, que par une suite de circonstances indépendantes de sa volonté.

La chair de la morue fraîche (*cabillaud*) est des plus bienfaisantes; son goût est parfait.

Le cabillaud est un des bons souvenirs gastronomiques de ma première jeunesse. Je me rappelle encore ce gros tronçon de cabillaud, tenant tout le milieu de la table, et envoyant jusqu'au plafond sa buée aromatique. A côté, figurait un large plat sur lequel des pommes de terre fumaient également, s'efforçaient de se maintenir en pyramide, mais s'écroulaient et tombaient en farine; on voyait enfin, dans un coin, une saucière remplie de l'inoffensif beurre fondu.

Tel était le souper d'une famille d'honnêtes Flamands à cette époque.

Il me semble voir encore la cuiller s'enfonçant dans le flanc du poisson, en détacher de larges escalopes d'une chair crémeuse, blanche comme neige, et les déposer sur mon assiette. Une autre main, bénie du bon Dieu, y ajoutait deux ou trois, plutôt quatre que trois, pommes de terre accompagnées d'une cuillerée de beurre. Le tout représentait un volume assez respectable; et pourtant, l'avaler n'était que l'affaire d'un moment; bientôt ma première parole suivait ma dernière bouchée : « Encore! »

Une copieuse tasse de thé arrosait cet excellent repas; et le lendemain, je me réveillais avec l'œil sain, le cœur gai d'un homme qui a bien digéré. Pauvres chers soupers, qu'êtes-vous devenus?

De même que l'alouette se nomme « mauviette », le cabillaud de Terre-Neuve ou d'Islande se nomme « morue » aussitôt qu'il est salé et séché, ou simplement salé. Sous cette forme et ce nom, il constitue l'un des aliments les plus répandus sur la terre : salée et séchée, on trouve la morue dans les régions les plus chaudes et les plus éloignées.

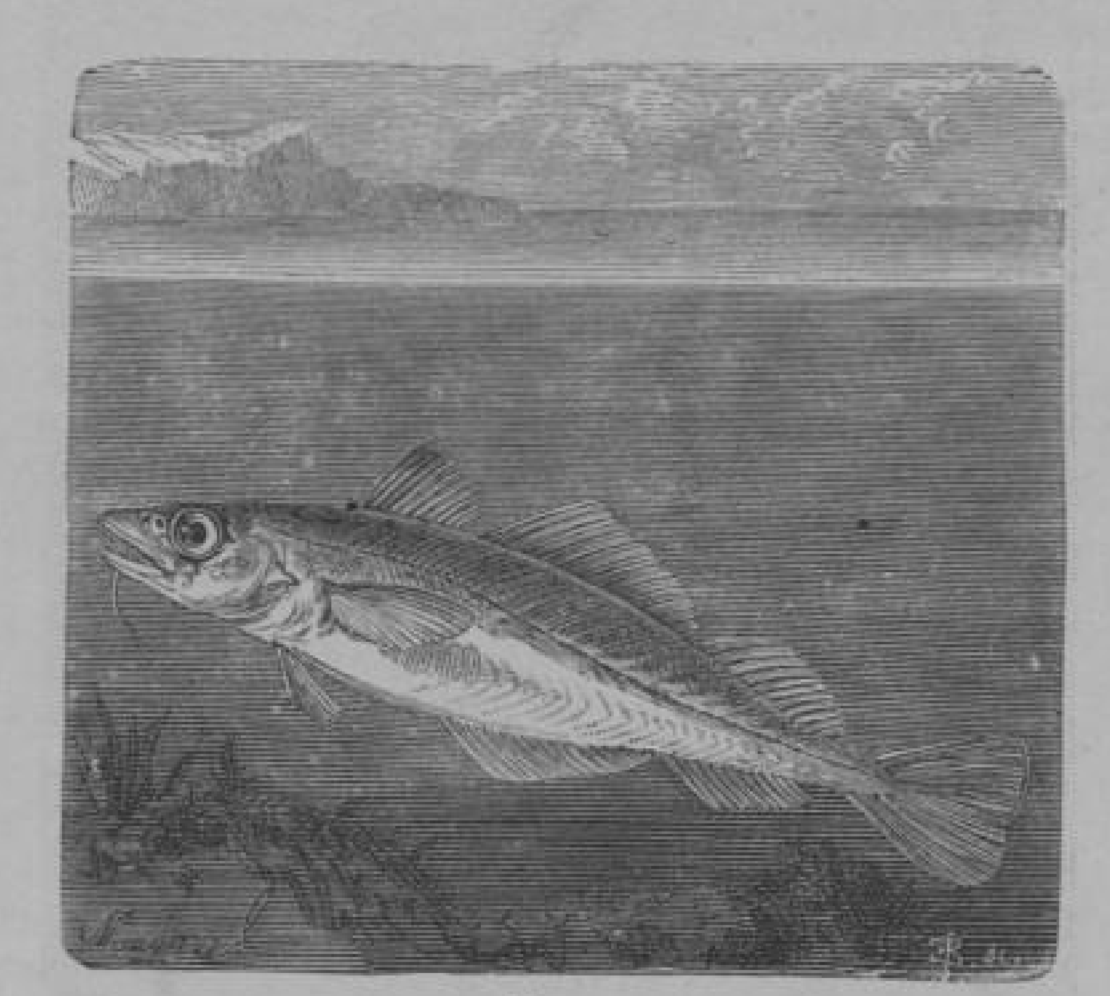
La France consacre chaque année un capital de soixante-cinq à soixante-dix millions, et un personnel de *quinze mille marins* à la pêche de la morue.

Quinze mille marins vont, chaque année, pêcher ce poisson sur les bancs de Terre-Neuve et dans les

parages tempétueux de l'Islande. Les fatigues qu'ils endurent, les dangers trop réels qu'ils courent, notamment sur ces affreuses côtes de l'Islande incessamment ravagées par la tempête, les rendent intéressants à plus d'un titre. Les *pêcheurs d'Islande* surtout représentent un type de marins qui n'est pas assez connu du lecteur parisien; car il a trop peu de brillant pour attirer l'attention. De cette classe de marins sortent ces rudes matelots, un peu lourds, un peu épais, passablement bourrus, renfrognés et taciturnes, mais qui sont si recherchés dans la composition des équipages, et que les officiers de notre marine militaire apprécient d'une manière toute spéciale.

Ce n'est pas à eux, cependant, qu'il faut demander des cabrioles sur les barres de perroquet; ce n'est pas eux qui, dans le gréement, gambadent avec l'adresse d'un singe, en sautant d'un cordage à l'autre: ce n'est pas avec eux, non plus, que vous obtiendrez, dans une rade, le triomphe d'un brillant appareillage. Mais vienne un véritable mauvais temps qui durera deux jours, quatre jours, qui durera une semaine, c'est alors que le marin flamand fait apprécier ses solides qualités. — Il ne fait aucune espèce de tapage : il est tout entier à son affaire : si vous passez à côté de lui, vous entendez seulement comme une espèce de grognement, à moins, pourtant, que ce ne soit le fredonnement de quelqu'une de ces chansons macaroniques, moitié françaises, moitié flamandes; car lorsqu'il grogne, il a l'air de fredonner, et lorsqu'il fredonne, vous jureriez qu'il grogne. Il est mouillé, trempé jusqu'aux os; le pauvre garçon, il y a quatre jours, une semaine qu'il n'a pas un fil de sec sur lui; mais il est là, toujours là, à son poste, et pas plus fier pour cela. Aussi, est-ce au matelot dunkerquois que l'on donne généralement les postes de confiance à bord des navires de guerre ou de commerce: on le place à la barre, on l'envoie en vigie, on le charge des sondages, on le place enfin partout où il faut du calme et de la solidité.

Voilà un homme qui me paraît mériter que l'on fasse avec lui plus ample connaissance : allons donc, si vous le voulez bien, le chercher chez lui, à Dunkerque; mais dépêchons-nous, car c'est demain que la flottille des Islandais met à la voile ; ne laissons pas échapper une occasion unique de connaître le pêcheur, son navire et son industrie.



Morue.

Débarquons, en pensée, du chemin de fer du Nord. Nous sommes servis à souhait : voici, sous nos yeux, un *Islandais* qui pose à ravir pour le portrait que nous allons esquisser. Prêt à s'embarquer, il a revêtu le costume qu'il ne quittera plus jusqu'au retour, costume qui nous frappe, tout d'abord, par la vigueur de son dessin, par la virilité de son ensemble et de ses couleurs. Notre première impression se résume en quatre mots : « Voilà un rude lapin! »

Une vareuse de flanelle rouge, ample et chaude, couvre son torse, ses épaules et ses bras, et disparaît dans une culotte courte de gros drap bleu qui s'attache sous le genou. Sur cette vareuse sont adaptés des brassards en cuir noir qui rappellent les armures bourgeoises des anciens Flamands.

La tête est recouverte du fameux soroë en toile goudronnée, dont le bord, plus large par derrière que par devant, abrite la nuque contre la pluie et les éclaboussures de la lame: des oreillères attachées sous le menton achèvent d'encadrer hermétiquement un visage que je vous recommande tout particulièrement.

Où trouverez-vous, en effet, une plus parfaite personnification de la santé, de la vigueur, du triomphe de la vie sur la destruction? Regardez cette bonne face chaudement colorée par le hâle, ce soleil du nord, animée par les deux yeux bleus quelque peu éveillés de la race saxonne; regardez cette bouche un peu trop lippue pour n'être pas amie de la bonne chère franche; regardez enfin ces deux bonnes grosses joues, et dites-moi s'il existe un souci capable de jaunir et amaigrir tout cela.

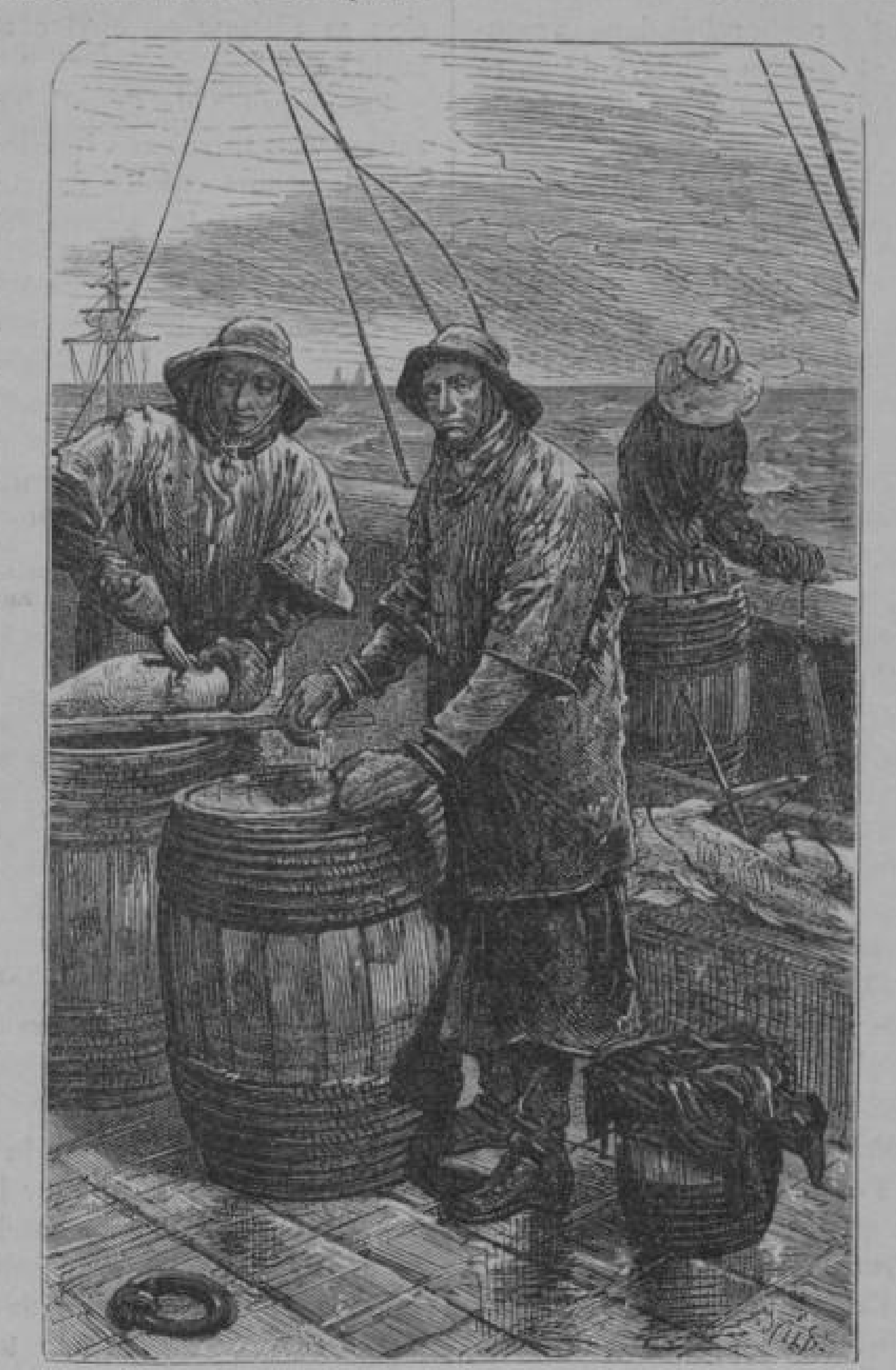
L'une de ces joues, pourtant, est notablement déformée par une grosseur insolite, enflure évidemment occasionnée par quelque accident, quelque douloureux abcès (pauvres marins!); elle n'enlève rien, d'ailleurs, à la placidité de ce bon visage : continuons notre examen.

Une épaisse cravate de laine tricotée fait deux fois le tour du cou, probablement dans le but de combattre les causes de l'affreux abcès de la joue gauche ; puis ses deux bouts vont se cacher sous la va-

reuse, et en se croisant sur la poitrine contribuent à la préserver du froid.

Ses mains sont enfoncées dans d'énormes gants de laine, monodactyles, qui ont pour mission de leur conserver un peu de chaleur lorsqu'il devra, pendant toute la sainte journée, saisir et haler à bord sa ligne de pêche mouillée par l'eau glaciale de la mer du Nord.

Ses chaussures ne sont pas la partie la moins intéressante de son costume; elles viennent compléter ses armes défensives contre l'eau et le froid : ce sont des bottes énormes dont les tiges montent jusqu'au haut des cuisses et sont maintenues à cette hauteur, soit par une coulisse qui les serre, soit par des tirants qui s'attachent à la ceinture; des semelles, épaisses de deux doigts, ajoutent encore à la taille du marin, qui, sans elles, dépasse généralement la moyenne. Cette formidable chaussure complète le blindage cuir et laine qui ne le préservera pourtant qu'imparfaitement contre les attaques de la bise et de l'eau. — Quel gaillard! mais aussi quelles bottes! si, d'aventure, il vous marche sur le pied, vous me direz ce que vous en pensez. Surtout, pas d'amour-propre en cette occurrence, pas de vivacité; rengaînez la susceptibilité parisienne, je vous le conseille en ami. Je ne veux pas dire pour cela que mon *Islandais* soit un chercheur de querelles, un matamore ne rêvant que plaies et bosses, comme pourrait vous le faire supposer peut-être l'horrible tuméfaction de sa joue..... droite, — je croyais que c'était la gauche; — c'est, au contraire, l'homme le plus pacifique du monde, il ne donnerait pas une croquignole à une mouche.



Le paqueur de morue. (P. 302, col. 1.)

Il ne se connaît que deux ennemis; et encore peuvent-ils, à la rigueur, se confondre en un seul : c'est le commissaire de l'inscription maritime et la gendarmerie de la marine. Pour différentes raisons qui ne sauraient trouver place ici, le marin professe traditionnellement, à l'égard de ces honorables fonctionnaires, une antipathie qu'il manifeste dans toutes les occasions, et notamment par des chansons dans lesquelles il avoue carrément la satisfaction qu'il éprouverait à les voir fusiller :

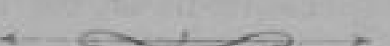
Au pied du mât de misaine,
La digue dondaine,
Un gendarme de chaque côté,
La digue dondé.

En dehors de l'idée fixe de fusiller le commissaire entre deux gendarmes, — idée qui n'a jamais passé de la théorie dans la pratique, — le pêcheur islandais n'a guère à se reprocher que quelques discussions pugilatiques avec un cabaretier récalcitrant, ou avec la garde qui l'emmenait irrévérencieusement au poste. Le reste de ses démêlés avec l'humanité mérite à peine d'être cité.

Tel est le pêcheur islandais : de cuir et laine à l'extérieur, de cuir et de muscles par-dessous; beaucoup de matière et pas énormément d'esprit; je vous garantis que la lame n'usera jamais ce fourreau : c'est un être, enfin, que la nature a charpenté au physique et au moral de façon à lui faire accepter, sans récriminations, le lot pourtant peu gracieux qui lui est échu dans la grande loterie des destinées humaines.

Maintenant que nous avons de lui une première idée, il est urgent de le suivre dans ses travaux, dans ses luttes, dans ses misères, si nous voulons le connaître entièrement. Nous apprendrons, en même temps, ce que coûte, à un de nos semblables, le soin de nous procurer le morceau de morue que nous mangeons parfois en maugréant.

A suivre. MARTIAL DEHERRYPON.





Mme Ménier remit sa tasse avec plus de bonne grâce. (P. 306, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XXIII

Émilie se préoccupe de l'avenir de son frère.

Il y a lieu de croire que M. et Mme Charlier avaient beaucoup d'amis intimes ; car, le soir même, il y eut chez eux un « dîner d'intimes », d'une vingtaine de couverts au moins.

M. le sous-directeur fut placé entre deux dames : celle qui était à sa droite avait dépassé de beaucoup la cinquantaine ; la seconde paraissait avoir de vingt-huit à trente ans. La première fut d'abord d'une taciturnité effrayante et ne montra guère de sa figure qu'un profil monumental, accidenté d'un nez romain dont la dame semblait très-fière. Dès les premiers mots qu'elle prononça avec une solennité de pythonisse, Placide put comprendre que[1] s'il avait fait le voyage de Paris à Nantes avec l'arrière-idée de jeter de la poudre aux yeux des Nantais et des Nantaises, il avait perdu son temps, sa peine et son argent.

Selon la dame au nez busqué, les Parisiens ne savent pas seulement ce que c'est qu'une bouffée d'air pur, ni un vin provenant de la vigne, ni une motte de vrai beurre. Les Parisiennes croient faire la loi au monde et imposer à la province leurs airs et leurs toilettes. La province rit dédaigneusement de ces prétentions. La province (Nantes, par exemple) boit mieux, mange mieux, s'habille mieux que Paris.

Quand elle avait émis un de ses axiomes, en tournant la tête avec une roideur majestueuse, la dame au nez romain reprenait aussitôt sa première position ; et sa grande figure, qui ne manquait pas de caractère, étant vue ainsi de profil, avait l'air d'une médaille frappée en l'honneur de la ville de Nantes.

L'autre voisine de Placide était une blonde qui avait la physionomie d'un enfant surpris. Elle était aussi portée à l'indulgence que l'autre à la sévérité ! Elle souriait à tout propos et même hors de propos. Elle aimait bien Nantes, sa patrie, mais elle ne dédaignait pas Paris.

Toutes les fois que Placide entamait un petit bout de conversation avec le médaillon frappé à la gloire de Nantes, Émilie donnait des signes d'impatience. Quand il causait avec la dame blonde, la figure de sa sœur s'éclairait d'un sourire.

Quand on passa au salon, Mme Charlier emmena son frère dans un petit coin et lui déclara à propos de rien que Mme Ménier était sa meilleure amie.

« Et qui est Mme Ménier ? demanda innocemment Placide.

— Mme Ménier était assise à ta droite à table. » Elle baissa la voix pour lui demander d'un ton confidentiel son opinion personnelle sur Mme Ménier.

« Je pense, répondit Placide, qu'elle est fort aimable.

— Aimable est bien le mot. Un charmant caractère, j'en fais tout ce que je veux. Pourquoi souris-tu ?... » Et sans attendre sa réponse : « Mon amie appartient à une des meilleures familles de Nantes.

— Ah ! dit Placide par pure politesse.

— Elle est très-riche, reprit Émilie en appuyant sur chaque mot.

— Cela ne gâte rien, répondit Placide avec complaisance.

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273 et 289.

— Elle est veuve! » poursuivit Émilie avec feu, Là-dessus elle se mit à regarder son frère bien en face.

Placide, supposant qu'il devait témoigner quelque intérêt à l'amie de sa sœur, dit avec une compassion sincère : « Pauvre jeune femme!

— Merci pour elle ! dit Émilie en serrant la main de son frère. Tu as bien raison de la plaindre. Elle est seule ; y a-t-il rien au monde de plus triste que de vivre seul?

— Elle n'a donc pas d'enfants? demanda le sous-directeur avec sa bonté habituelle.

— Elle n'a pas d'enfants ! répondit Émilie en secouant lentement la tête. Si c'est déjà un grand malheur de n'avoir point d'enfants, pour moi, par exemple, une femme aussi heureuse qu'on peut l'être à tout autre égard, c'en est un bien plus grand pour une jeune veuve qui n'a plus de proches parents.

— Peut-être, suggéra Placide en tapotant ses mèches d'un air pensif, ferait-elle bien de se remarier. »

« Tu brûles ! se dit Émilie en rougissant de plaisir; finiras-tu par me comprendre? y arriveras-tu, à la fin? »

Placide ne brûlait pas du tout; il n'avait nul soupçon, nul pressentiment des projets que sa sœur avait formés et à propos desquels elle s'était dit : « Il n'est que temps ! »

« En tout cas, reprit vivement Émilie, ce ne sont pas les partis qui lui manqueraient. Il s'en est même présenté un certain nombre, elle les a tous refusés, il y en avait pourtant d'excellents.

— Je comprends cela ! » dit doucement Placide, de son ton simple et sérieux.

Émilie ne put retenir un geste d'impatience en voyant dans quelle direction s'engageait son frère, conduit par ses souvenirs.

« Tu comprends ! tu comprends ! C'est-à-dire que les hommes n'entendent rien du tout à ces choses-là. Si elle a refusé, c'est que je lui ai conseillé de refuser; et si je le lui ai conseillé, c'est que... Bref, elle ne fait jamais rien sans me consulter. Tiens, sois aimable, reprit-elle d'un ton plus enjoué : va débarrasser Mme Grenazel de sa tasse ; tu prendras aussi celle de Mme Ménier. »

Pour arriver à ces deux dames, il fallait traverser le salon dans toute sa longueur. Placide hésita une seconde ; un froncement des sourcils d'Émilie coupa court à son hésitation.

La ville de Nantes, représentée par Mme Grenazel, opéra avec majesté la translation de sa tasse entre les mains de la ville de Paris, représentée par M. le sous-directeur. Mme Ménier accomplit la même cérémonie avec beaucoup moins de solennité et beaucoup plus de bonne grâce.

Émilie souriait de loin et se disait en regardant Mme Ménier : « Ma chère, tu seras ma belle-sœur, ou j'y perdrai mon latin. »

Le projet d'Émilie, qu'il dût aboutir ou non, était né d'un mélange de sentiments qui ne manquaient ni de bonté ni de générosité. Elle s'inquiétait sérieusement de l'avenir de son frère et s'effrayait en songeant que, dans sa vieillesse, il serait abandonné à des soins mercenaires. On pouvait compter sur le dévouement de Françoise ; mais Françoise se faisait vieille ; par qui serait-elle remplacée ?

Émilie, sans doute, vivait au milieu du monde et de la dissipation ; mais elle avait des heures de recueillement et de tristesse, car une maison sans enfants est toujours triste. A ces heures-là sa pensée se reportait en arrière ; elle avait des remords d'avoir abandonné son frère. Il lui semblait qu'elle aurait moins de reproches à se faire si elle trouvait quelqu'un pour prendre la place qu'elle avait désertée. Après avoir cherché longtemps, elle avait fini par conclure que Mme Ménier était juste la personne la mieux faite pour se plier, sans en souffrir, aux nombreuses manies d'un vieux garçon, pour être heureuse avec lui et pour le rendre heureux.

Sans avoir fait part de ses projets à Mme Ménier, elle se croyait assurée de son consentement. Restait à obtenir celui de Placide.

Quand tous les invités furent partis, Émilie causa longuement avec son frère. Elle jugea prudent de le préparer petit à petit avant de frapper le grand coup. Aussi, ce soir-là, ne lui parla-t-elle guère que de lui-même, de son isolement, de ses journées qui devaient être si longues, de ses soirées qui devaient être si tristes.

« Comme elle est bonne ! se disait Placide en se caressant le menton d'un air pensif. Quelle tendresse profonde, quel fidèle attachement, sous une apparence mondaine et dissipée ! Si elle avait seulement des enfants autour d'elle, elle deviendrait parfaite. »



XXIV

La surprise.

Le programme d'Émilie fut bouleversé de fond en comble par l'obstination bretonne de cette maudite pluie, qui semblait se faire un jeu d'irriter Mme Charlier et d'épuiser l'inépuisable patience de Placide.

Quand par hasard le soleil se montrait après une ondée, quand il se faisait une trouée dans le dais sombre et menaçant des nuages plombés, c'était tout simplement un piége tendu à la naïveté du sous-

directeur. Ce n'était qu'une manœuvre perfide pour l'attirer hors de son abri.

Quand la pluie le voyait à une bonne distance de la maison Charlier, elle se mettait bien vite à lui donner la chasse. Il ne put donc se former qu'une idée bien incomplète des beautés de la ville de Nantes et de ses monuments; quant à Saint-Nazaire ou Clisson, il n'y fallut même pas songer.

Émilie, persuadée que son frère devait s'ennuyer à mourir, mettait tous ses soins à le distraire.

Quoiqu'elle eût, avec une imagination vive, un esprit très-mobile et très-remuant, ses longues conversations avec Placide ne roulaient guère que sur deux thèmes favoris. Quel que fût le début de l'entretien, il aboutissait toujours au même point : éloge du phénix, suivi du panégyrique de Mme Ménier.

C'était comme un autre genre de pluie, aussi drue, aussi fine et aussi obstinée que celle du dehors ; il n'échappait à l'une que pour essuyer l'autre; mais il les supportait toutes les deux avec une patience exemplaire.

L'avant-veille du départ de son frère, Emilie se mit à développer, avec une rare abondance d'images et d'expressions heureuses, une idée qui, réduite à sa plus simple expression, se présenterait sous cette forme plus que naïve : « L'isolement est bien triste; deux personnes isolées cessent de l'être du moment qu'elles se réunissent ! » Et l'innocent Placide souriait toujours.

Placide, pour retourner à Paris, aurait désiré voyager de jour. Sa sœur insista tellement pour le garder quelques heures de plus, qu'il se décida, pour l'amour d'elle, à subir une seconde fois l'horrible cauchemar d'un voyage de nuit.

Le jour du départ, on dîna de bonne heure, tout à fait en famille, pour la première fois depuis l'arrivée du voyageur. La conversation était fort languissante. Le phénix était toujours à la gêne en présence de Placide. Émilie était préoccupée; au moment de donner l'assaut, elle passait ses troupes en revue, et préparait ses arguments. Elle découvrait avec effroi ce qu'on peut appeler les terribles petites difficultés du dernier moment. Elles assaillent les gens les plus résolus de caractère, s'ils ont tant soit peu d'imagination, et Émilie en avait beaucoup.

Elle jeta ses bras autour du cou de son frère. (P. 308, col. 1.)

Quant à Placide, il songeait avec horreur à ce cauchemar qui le guettait dans le wagon.

« Un petit verre de champagne ! » dit le phénix en secouant sa torpeur.

On but un petit verre de champagne, et l'on passa au salon.

Le moment était venu.

Émilie fit asseoir son frère à côté d'elle, sur un canapé, lui saisit les deux mains, et reprit avec animation sa théorie de l'isolement.

Elle déclara donc qu'il est bien triste de vivre dans l'isolement. Placide ne dit ni oui ni non.

« Deux personnes isolées cessent de l'être, du moment où elles se réunissent. » Placide hocha la tête en signe d'approbation. Il eût fallu avoir le caractère bien mal fait pour argumenter contre une proposition aussi évidente.

Lui, par exemple, il vivait isolé. Il ne le nia pas, et, de fait, il n'y avait pas moyen de le nier.

Mme Ménier aussi vivait isolée. Placide accepta ce renseignement sur parole, et tapota innocemment ses petites mèches.

« Feu ! » pensa bravement Emilie, et elle offrit à son frère la main de Mme Ménier.

« Quelle bonne plaisanterie ! » s'écria Placide sans s'émouvoir, et il regarda le phénix, qui regardait sa femme avec stupeur : il n'était pas dans le secret.

Comme le phénix ne riait pas, Placide sentit son sourire se glacer sur ses lèvres, et comme le phénix regardait toujours Émilie avec stupeur, il regarda, lui aussi, Émilie avec stupeur.

Elle lui serrait les mains avec tant d'énergie, qu'il ne pouvait se dégager, sans quoi il aurait certainement tapoté ses mèches, en signe de profonde détresse.

« Moi me marier ! s'écria-t-il enfin, quand il eut à peu près recouvré l'usage de la parole.

— Oui, toi ! » répondit Émilie en plongeant ses regards dans ceux de son frère. Elle lui parla alors avec une émotion si profonde, sa voix était si tremblante, les larmes étaient si près de jaillir de ses yeux suppliants, que Placide frissonna de la tête aux pieds. Il reprit d'une voix étrange, dont il fut effrayé lui-même : « Moi me marier ! y songes-tu? »

Rapide comme l'éclair, le souvenir du passé avait

traversé sa mémoire : voilà pourquoi le son de sa voix était si étrange. Il y eut dans son regard quelque chose qui força Émilie à baisser les yeux.

La voix du phénix rompit le charme qui tenait la langue d'Émilie comme enchaînée.

« Mais, ma chère, lui dit-il, si ton frère ne veut pas se marier, il y aurait de l'indiscrétion à le tourmenter davantage. »

Émilie leva les yeux sur le phénix, et lui dit avec le calme le plus parfait : « S'il s'agissait d'affaires, je reconnaîtrais ta compétence et je m'inclinerais devant ta décision. Mais il s'agit du bonheur de mon frère; il s'agit d'une question où les femmes sont toujours meilleurs juges que les hommes. Je devine, je comprends, ajouta-t-elle sans oser regarder son frère, quels sont les souvenirs et les scrupules qui peuvent le faire hésiter. Je respecte ses souvenirs, je partage ses scrupules; mais il s'agit de son bonheur, et mon devoir est de parler. La vie est longue, la vieillesse viendra, et qu'est-ce qu'il y a au monde de plus triste que de vieillir sans appui et sans consolation? »

Alors seulement elle osa lever les yeux sur son frère, et elle lui jeta ses bras autour du cou en pleurant.

Si Placide eût été taillé pour faire un héros de roman, il n'eût pas manqué de tourner quelques phrases ronflantes sur le malheur qui l'avait frappé et sur les souvenirs auxquels il ne pouvait être infidèle sans se déshonorer à ses propres yeux. Il aurait terminé sa tirade en disant d'une voix emphatique : « Je ne me marierai jamais! » et sans aucun doute, Émilie aurait fini par le marier.

Oui, Émilie eût puisé dans son amour pour son frère et dans sa propre émotion des arguments inattendus auxquels il n'aurait pas trouvé de réponse. Car il n'y a rien de plus communicatif qu'une émotion vraie, ni de plus éloquent qu'une affection sincère.

Mais comme il n'était point taillé pour faire un héros de roman, comme ses souvenirs lui étaient trop chers et trop sacrés pour en faire des arguments de discussion, il eut, sans le savoir, une inspiration de génie, et prononça la seule parole qui fût capable de jeter de l'eau froide sur l'exaltation de sa sœur.



« Je ne suis pas retenu, lui dit-il, par les raisons que tu crois. Je suis, tu devrais bien le savoir, l'homme le plus prosaïque de la terre. Si je ne veux pas me marier, c'est tout simplement parce que le mariage changerait toutes mes habitudes. »

Émilie fit un soubresaut et le phénix se mit à rire.

XXV

Influence d'un petit verre de champagne. — Qu'on est donc bien chez soi!

Le phénix riait encore; Émilie n'avait pas eu le temps de se remettre de sa surprise, lorsqu'un domestique vint annoncer que la voiture attendait à la porte.

Dans le court trajet de la maison Charlier à la gare, Émilie ne dit pas un mot de ses projets avortés, et ne laissa point voir à quel point elle était mortifiée de sa déconfiture.

Quand le phénix se fut éloigné pour prendre le billet de son beau-frère et pour faire enregistrer sa malle, elle tira Placide à part, et lui dit, avec un petit air de contrition parfaitement joué: « Tu ne m'en veux pas?

— Moi! t'en vouloir! dit Placide avec surprise. Si tu savais comme je te suis reconnaissant de l'intérêt que tu me portes: si tu savais comme je rends justice à la bonté de ton cœur et à la droiture de tes intentions! Tu es la meilleure des sœurs, et ce n'est pas ta faute si tu as affaire au plus maniaque des frères. »

« On monte en voiture! » dit le phénix en prenant les deux mains de son beau-frère dans les siennes, et en les serrant avec une violence significative.

Malgré les protestations de l'employé de service, Mme Charlier suivit son frère jusque sur le quai d'embarquement. Elle ne le quitta qu'au moment où l'on fermait les portières. « Adieu! adieu! » dit-elle au voyageur au moment où le train s'ébranlait lentement. Elle ajouta, avec un regard plein de malice : « Fi! le vieux loup qui fait de la peine à sa sœur. Tu me promets de songer sérieusement à ce que je t'ai dit! »

Placide, qui croyait les hostilités terminées et qui vivait sur la foi des traités, reçut cette botte en pleine poitrine, sans avoir ni la présence d'esprit de la parer, ni le temps de riposter.

« Qu'est-ce qui te fait donc sourire si sournoisement? » demanda le phénix à sa femme lorsqu'elle franchit la porte de la salle d'attente. Elle lui raconta, non sans quelque vanité, qu'elle venait de lancer à Placide la flèche du Parthe.

« Ma parole d'honneur, dit le phénix en tirant ses longs favoris avec un air d'admiration, les femmes ne doutent de rien. »

Le cauchemar qui guettait Placide s'était sans doute trompé de compartiment, car sa victime de l'autre nuit s'endormit d'un profond sommeil avant la première station.

A Orléans, il désespéra les employés par son obstination à vouloir remonter dans le wagon d'où on

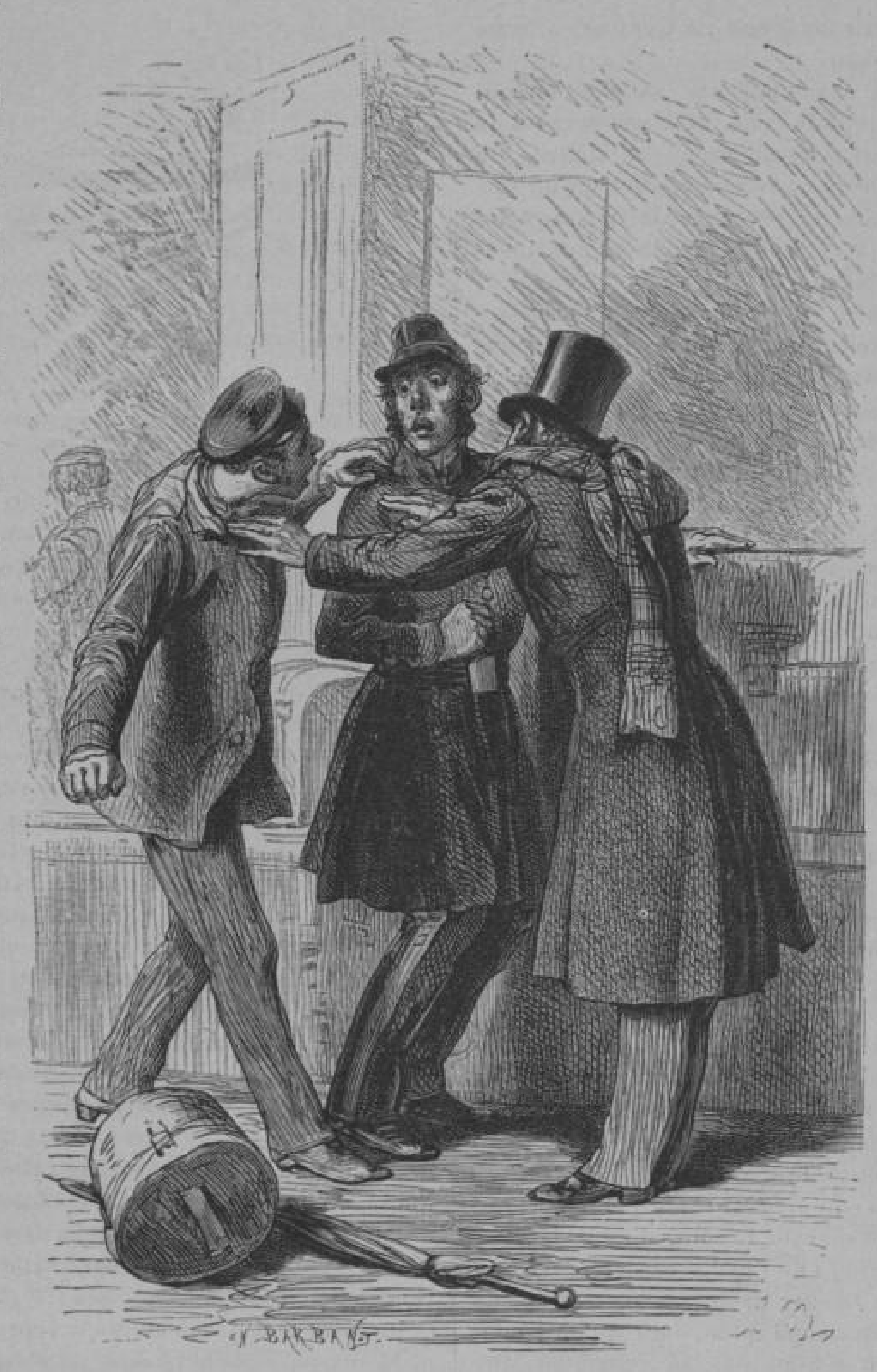
l'avait fait descendre, sans qu'il pût imaginer la raison de cet acte arbitraire.

Il finit par comprendre en gros que les voyageurs pour la ligne de Paris devaient changer de voiture, et que l'on attendait, pour procéder à cette opération, l'arrivée d'un certain train qui venait d'une certaine direction, par là-bas. Comme il avait la tête lourde et les jambes faibles, il s'adossa au mur, pas pour dormir, bien entendu, mais pour réfléchir sans distraction.

Une voix railleuse murmura près de lui : « Voilà un monsieur qui dort debout. »

Ce doit être un spectacle bien extraordinaire qu'un monsieur qui dort debout ; aussi Placide ouvrit péniblement les yeux pour contempler ce phénomène.

La voix avait menti, personne ne dormait debout. Mais ce train de par là-bas n'arriverait donc jamais ! car enfin, il y avait au moins deux heures que Placide réfléchissait, adossé à son mur. Il tira sa montre et il faillit tomber de son haut, en constatant qu'il réfléchissait depuis dix minutes seulement.



Il bouscula l'employé de l'octroi. (P. 309, col. 2.)

Après avoir dormi debout dans la gare d'Orléans, il dormit assis d'Orléans à Étampes, et couché d'Étampes à Paris,

Quand il se réveilla, il faisait un petit jour grisâtre ; il éprouvait des fourmillements et des frissons par tout le corps, et il lui sembla que ses tempes étaient serrées comme dans un étau. De plus, il ressentait une sorte de malaise moral, comme quelqu'un qui s'est rendu coupable de quelque étrange escapade.

Tout à coup il se frappa le front, et s'écria à demi-voix : « C'est le champagne ! » Cette pensée le fit rougir jusque sous ses petites mèches, qui, par parenthèse, étaient ébouriffées comme deux petites folles.

A l'entrée de la gare, il aperçut de loin l'homme à la tête de bois qui le guettait. La joie la plus vive était peinte sur son honnête figure. Son émotion se traduisit bientôt comme celle de ces grands chiens fous, qui ne croient pouvoir fêter dignement le retour de leur maître qu'en bondissant à tort et à travers, jusqu'à ce qu'ils aient renversé quelqu'un ou quelque chose.

« Comme ça, vous voilà revenu, monsieur ! » s'écria-t-il en bousculant sept ou huit voyageurs, pour arriver plus vite à son maître et le débarrasser de ses accessoires de voyage. Il bouscula l'employé de l'octroi qui osait regarder dans la malle de Monsieur, colleta le facteur qui s'était emparé de la malle de Monsieur, et injuria le cocher qui faisait attendre Monsieur.

Bertrand avait frété, pour Monsieur, un petit omnibus de famille, parce qu'il n'avait pu mettre la main sur aucune voiture de place à cette heure ma-

tinale. L'omnibus de famille brouetta le maître et le domestique jusqu'à la rue Saint-Antoine, avec un tel vacarme de vitres et de ferraille, et des secousses si épouvantables à chaque tournant, qu'ils ne purent échanger une seule parole; mais, en revanche, ils se regardèrent tout le temps en échangeant des sourires.

Le sourire de Bertrand disait : « Comme ça, vous voilà revenu, monsieur ! »

Celui du maître exprimait une satisfaction qui croissait à chaque tour de roue. Si le cahotement de l'omnibus était une continuation des délices du voyage, il savait que ce nouveau supplice aurait une fin prochaine; et puis la présence de Bertrand lui donnait comme un avant-goût de sa chère maison et de ses chères habitudes.

La joie de Françoise fut plus calme et plus recueillie que celle du grand chien fou, mais elle était si sincère, que le brave homme en fut profondément touché.

Quand il entra dans la cuisine, le soleil levant s'amusait à tirer des étincelles des chaudrons de cuivre et des casseroles; le chat ronronnait, le nez dans les cendres; le vieux coucou, avec un bruit familier, hachait toujours le temps menu comme chair à pâté; la bouilloire chantait devant le feu et parlait au voyageur transi d'un bon thé bien chaud et bien réconfortant.

« Que l'on est heureux de se retrouver chez soi ! » Quel voyageur n'a poussé cette exclamation, même après un voyage d'agrément.

Le cri de Placide partait si naïvement du cœur, que Françoise eut la hardiesse de s'écrier : « Pauvre Monsieur! comme vous devez être fatigué; votre thé va être prêt dans une minute ! »

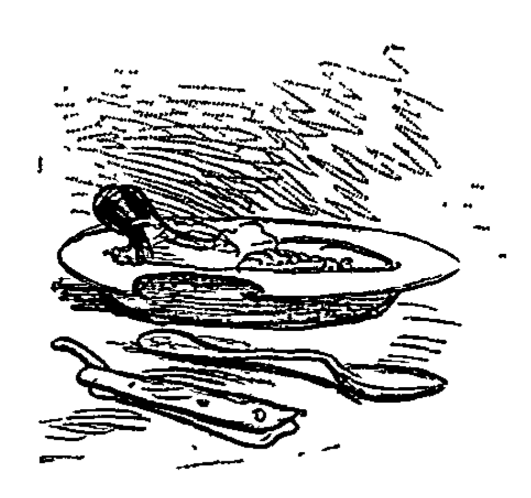
Monsieur était si heureux de revoir Françoise, qu'il lui fit l'insigne honneur de prendre son thé à la cuisine. Quand il remonta dans sa chambre, il trouva sa robe de chambre étalée sur le dos d'un fauteuil, et ses pantoufles appuyées sur le garde-cendres, devant un bon petit feu clair et pétillant.

Monsieur, voluptueusement enveloppé dans sa robe de chambre, les pieds dans ses pantoufles, se mit à regarder le feu du fond de son fauteuil, et il souriait doucement à la flamme capricieuse. Le voyage n'était plus qu'un rêve; les pénibles incidents qui en avaient marqué le cours doublaient, par le contraste, les délices de l'heure présente.

Alfanègre vint à l'heure ordinaire. Il trouva que Monsieur avait bien bonne mine, sauf qu'on l'avait mal rasé, et qu'on n'avait pas su conserver aux mèches de Monsieur leur tour et leur souplesse.

Il négligea de dire à Monsieur qu'il avait puisé d'abondantes consolations dans la *lotion ambrée*, car malheureusement la *lotion ambrée* avait reparu dans son arrière-boutique. L'accordéon négligé sommeillait dans sa boîte. Alfanègre recommençait, dans l'après-midi, ses diatribes contre les rois maures. Tout cela, parce qu'un fabricant de boutons avait rejeté l'offre de sa main et de ses biens meubles et immeubles, et avait repoussé avec dédain l'honneur de l'appeler son gendre.

Monsieur, de son côté, n'avoua jamais au descendant des rois maures qu'il avait failli subir l'ignominie du « pouce », et qu'il avait réellement subi celle de la « cuiller ».



XXVI

Dissertation philosophique sur les mœurs des sardines. — Placide commence un voyage de découvertes dans le pays de la Pauvreté.

Il y a dans la tête menue d'une sardine des caprices et des préférences que les plus profonds philosophes n'ont jamais pu expliquer.

Pourquoi, par exemple, pendant deux années de suite, les sardines avaient-elles tourné le dos à l'usine Charlier, du Croisic?

Était-il sur la côte bretonne un seul point où on les traitât avec plus d'égards? Non.

Les ouvriers de la maison Charlier étaient renommés entre tous pour la délicatesse de leurs procédés et la minutie de leurs précautions dans le maniement des sardines (voir le prospectus de la maison Charlier). Les plongeait-on ailleurs dans une huile de qualité supérieure? Non. Flattait-on davantage leur amour-propre? Il n'y a pas lieu de le croire. La sardine la plus ambitieuse doit être satisfaite de s'entendre dénommer : *Sardine nec plus ultra!* L'inscription : *Sardines nec plus ultra!* brillait en lettres d'or sur un fond noir, autour des boîtes en fer-blanc de la maison Charlier.

Malgré toutes ces raisons, les sardines s'obstinaient à aller se faire momifier ailleurs. Voilà pourquoi Charlier fils emprunta cinquante mille francs à son beau-frère; lequel beau-frère, rasé de frais et rasséréné, passa chez son banquier avant de se rendre à son bureau.

Un beau matin, les sardines reprirent le chemin de la maison Charlier, sans plus expliquer leur retour qu'elles n'avaient expliqué leur départ.

Une des conséquences de ce nouveau phénomène fut que le phénix remboursa par à-comptes fort respectables la somme qu'il avait empruntée à son beau-frère.

Émilie gardait rancune à son frère d'avoir évité le piège où elle s'était flattée de l'attraper. A chaque voyage qu'elle faisait à Paris, elle lui livrait un nouvel assaut. Mais c'était plutôt pour sauver l'hon-

neur du drapeau que dans l'espoir de faire capituler la place ou de la prendre de vive force. « Je te préviens, lui dit-elle un jour, que tu commences à te faire tout à fait vieux et que bientôt il ne sera plus temps. »

Il se contenta de sourire, encore que le compliment fût loin d'être flatteur.

« Viens au moins nous voir à Nantes, dit Émilie avec impatience ; je t'assure qu'il n'y pleut pas toujours ! »

Ce n'était pas la pluie qu'il redoutait ; c'était l'esprit entreprenant de sa sœur. A Paris, il était sur son terrain, à l'abri de tout danger immédiat, tandis qu'à Nantes il serait à sa merci. Elle affectait de ne plus parler de Mme Ménier. Mais ce silence même l'inquiétait et lui paraissait de sinistre présage. Enfin, plus que jamais, la seule idée de voyager en chemin de fer lui faisait horreur, et il frissonnait jusqu'à la moelle des os, au seul souvenir du *frater*.

Il résistait donc à toutes les séductions, acceptait sans sourciller l'épithète de maniaque et les reproches d'Émilie, et vieillissait tout doucement, vénéré de Bertrand, dorloté par Françoise, habillé par Combaleuf, rasé par Alfanègre, piloté par le docteur Oléus dans ses œuvres de bienfaisance ; houspillé périodiquement par Émilie ; profondément respecté de son beau-frère ; fidèle surtout à la mémoire de ceux qu'il avait perdus et qu'il avait le ferme espoir de retrouver un jour.



Les pauvres un peu effarouchés. (P. 312, col. 1.)

Les grands événements de cette vie à fond uni, c'étaient les changements de saison, l'apparition d'un nouvel ouvrage de géographie, les lettres et les visites de sa sœur et de son beau-frère, les mouvements capricieux de l'armée des sardines et les troubles politiques.

En 1848 et en 1851, pour cause d'encombrement de la voie publique, il fut obligé de changer plusieurs fois de trottoir et même de rue pour se rendre à son ministère.

En 1853, à l'instigation de Françoise, il combattit à l'aide du tabac à priser un commencement de migraine. Peu à peu le tabac à priser entra dans ses habitudes, le cornet de papier fut remplacé par la tabatière d'écorce de bouleau, vulgairement appelée *queue de rat*, et la queue de rat par une tabatière en or, présent de fête de sa sœur Émilie.

On ne sait pas quelle aurait pu être l'opinion du docteur Oléus sur cette nouvelle habitude. Le digne homme venait de s'éteindre, comblé de jours et assez riche de bonnes œuvres pour se présenter sans frémir devant son souverain juge. Françoise fut quelque peu scandalisée de voir Monsieur supporter ce nouveau chagrin avec tant de calme et de résignation.

Quand nous avons subi de grands chagrins dès notre jeunesse, et que nous avons appris de bonne heure à bénir la main qui nous frappe, à nous abandonner aux mains de la Providence, dont les voies ne sont pas les nôtres, nous voyons sous un nouveau jour les angoisses de la séparation. Placide, pour les autres et pour lui-même, avait pris l'habitude de voir au delà de cette vie : il n'avait aucune inquiétude sur le sort à venir de cette âme chrétienne et charitable qui venait de se dépouiller de son enveloppe terrestre. La mémoire du docteur Oléus prit place aussitôt dans le sanctuaire intérieur où il gardait ses chers souvenirs. Des larmes et des expressions de regret l'auraient moins honoré ; car s'il y a pour nous sur cette terre une image de l'immortalité, c'est le souvenir que nous laissons dans le cœur de ceux que nous avons aimés.

Un jour que M. Clodion souffrait d'un mal de gorge compliqué de fièvre, Françoise demanda à son maître quel médecin il fallait appeler.

« Le premier médecin venu ! » répondit-il avec indifférence. C'est comme s'il avait dit : « Personne ne remplacera pour moi le docteur Oléus. »

Françoise ne le prit pas au mot et se permit de choisir ; mais elle se repentit d'avoir pu douter un instant du cœur de Monsieur.

Jusqu'à la mort du docteur Oléus, M. Clodion avait accompli ses devoirs de charité d'une manière presque passive. Après la mort du docteur, il eut d'abord l'idée de s'adresser au curé de sa paroisse, mais il sentit bien que ce désir lui était suggéré par sa timidité, par l'horreur du changement, et une certaine indolence avec laquelle il lui semblait pénible de rompre. Il y eut en lui une nouvelle lutte assez longue entre le maniaque et le chrétien. Ce fut le chrétien qui l'emporta. « Il faut pourtant bien

que j'apprenne à faire mon devoir! » se dit-il avec un gros soupir. Il songea aussi qu'il honorerait la mémoire de son ami en continuant son œuvre.

Les commencements furent si pénibles, que le pauvre homme, complétement désorienté, fut sur le point de tout laisser là et d'aller sonner chez son curé.

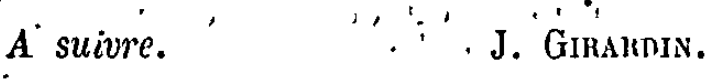
C'est une rude entreprise qu'un voyage de découvertes dans le pays de la Pauvreté, pour un voyageur qui a toute la timidité de la jeunesse, sans en avoir la bonne grâce, la souplesse et le charme. Il ne savait ni comment entrer chez les gens, ni comment se tenir, ni que dire. Les pauvres, un peu effarouchés à l'aspect d'un monsieur si correct et d'aspect si officiel, le recevaient sans enthousiasme et le désespéraient par leur profonde méfiance. Maintes fois on attribua à ses questions les motifs les moins honorables ; on douta de sa parole, on trouva qu'il ne donnait pas assez, ou bien on lui donna à entendre qu'il mettait de l'argent dans sa poche ; on irait se plaindre au bureau de charité, on le ferait destituer ; on le pria bien souvent, sans ambages, de se mêler de ce qui le regardait, et de prendre la porte, plus vite que ça !

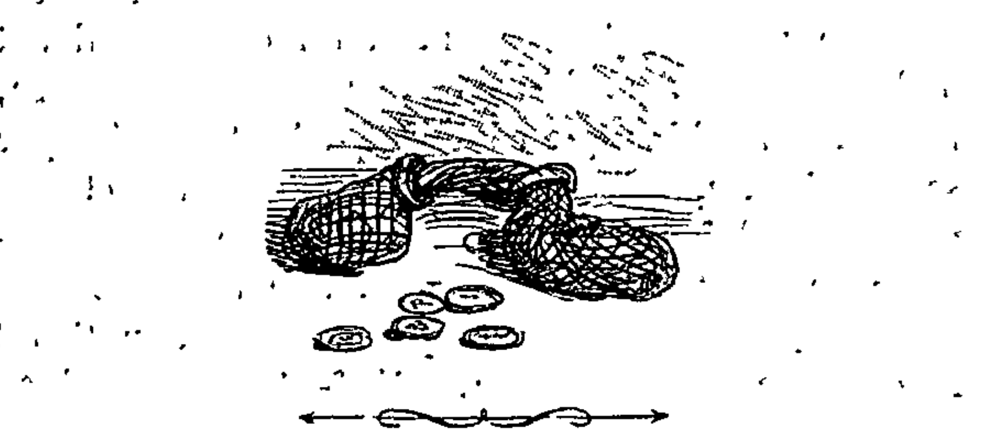
L'aspect de certaines misères lui semblait parfois si sordide et si odieux, que tous ses instincts d'homme délicat et bien élevé en étaient profondément révoltés. Ses lèvres tremblaient, son nez se pinçait ; et, pour le réconforter, les gens lui demandaient ironiquement si le gouvernement le payait pour venir faire le dégoûté chez le monde. « A l'impossible nul n'est tenu ! » disait-il parfois, en refermant avec dégoût la porte d'un de ces sordides galetas. Avant d'avoir descendu vingt marches, il avait répudié cette odieuse maxime, derrière laquelle s'abritent tant d'actes de lâcheté. Il fortifiait son cœur en se disant : « C'est là que venait ma mère ; c'est là que le docteur Oléus passait sa vie ! »

L'habitude, cet auxiliaire si puissant pour tout le monde, mais surtout pour un maniaque, l'amena enfin à voyager sans trop de maladresse et sans trop de mésaventures dans les sombres régions qu'il avait résolu d'explorer.

En faisant ces excursions à jour fixe et à certaines heures réglées une fois pour toutes, il donna satisfaction à son désir de bien faire et à son irrésistible manie de tout régler au compas. Il s'émerveilla bientôt d'avoir tourné avec tant de bonheur (il n'osa jamais dire : avec tant d'adresse) un obstacle qui, de loin, lui avait semblé absolument infranchissable.

A suivre. J. GIRARDIN.





LA COURSE A LA BAGUE EN ZÉLANDE

Il n'est pas de fête populaire en Zélande sans course à la bague. Un homme à cheval, armé d'une lance de bois à pointe de fer émoussée, doit enlever l'anneau, tandis que son cheval est lancé au galop. L'arène a cent pas de longueur sur vingt de large. On y sème parfois de la sciure de bois. A l'une de ses extrémités se tiennent les paysans qui vont courir, à l'autre ceux qui ont couru.

Ils sont montés sur de beaux chevaux : tout paraît beau par ce clair soleil. Un certain cri : *Awortje! Awortje!* lance, en quelques secondes, ces chevaux d'une extrémité à l'autre du trajet à parcourir.

Un des cavaliers se prépare à courir; tous ses concurrents entonnent un chant d'une mesure très-rapide. En s'élançant dans l'arène, le cavalier pousse des cris sauvages pour animer son cheval. Rapide comme le vent, il enlève l'anneau. Les cris redoublent.

Nous en avons vu passer ainsi plus de trente, et chaque fois que l'un d'eux avait emporté l'anneau, c'étaient les mêmes cris sauvages. Les uns revenaient en se jetant en arrière sur la croupe de leur cheval; les autres s'y asseyaient; quelques-uns s'y étendaient tout du long; j'en ai vu un qui, tombé lourdement de sa monture, s'est relevé avec un grand flegme en disant : « Je ne suis pas mort, mais ce n'en est pas plus gai. » Il avait une joue en sang.

On ne peut guère s'imaginer, sans les avoir vus, la pittoresque beauté de ces groupes de cavaliers et de chevaux aux longues crinières ornées de rubans, aux longues queues tressées à la croupe. Quels que soient les mouvements qu'exécute leur cavalier, les paisibles animaux restent immobiles.

Des vieillards sérieux et flegmatiques, calmes, bien portants, regardaient le spectacle. Ils ne pouvaient plus prendre part au jeu, non parce qu'ils étaient vieux ou gros, mais parce qu'ils étaient mariés. L'un d'eux tenait gravement par la main un gamin de cinq ans, vêtu comme lui et qui fumait la pipe, une pipe de terre blanche.

Les groupes se mêlent, les chevaux sont l'un sur l'autre; les bagues sont enlevées successivement, surtout par un tout jeune homme, à jolie tête fine, ferme et expressive. Celui-ci a le grand prix; il reçoit les bijoux, saute à bas de son cheval, se roule dans la poussière et montre une joie folle. On veut le calmer, et pour ce faire on le terrasse; il est couvert d'herbe et de poussière. Il se relève, échappe à ceux qui le poursuivent; il rit, il tourne sur lui-même; on l'attrape de nouveau, de nouveau il s'échappe comme une anguille des mains de ses amis; il tire par la jambe l'un de ceux qui sont à cheval, remonte sur son coursier, en redescend, lasse ceux qui le poursuivent. C'est le héros de la fête, le triomphant, l'infatigable.



La course à la bague. (P. 312, col. 2.)

Un seul a l'air penaud et contrit : le plus infortuné jouteur du tournoi. De tous les bijoux, la cuiller de bois, le prix de la maladresse, reste seule, se balançant à l'un des poteaux. Il la regarde tristement.

S'échappera-t-il pour fuir la honte et les éclats de rire qui l'attendent? Non, il reste patiemment sur son cheval. L'exécuteur des hautes œuvres, un grand diable de paysan coiffé d'un chapeau à tout petits bords, l'air à la fois goguenard et sympathique, s'avance vers lui. Le patient l'attend résigné. L'exécuteur détache la cuiller de bois, et la lui pend solennellement au cou.

Le chant continue, les rires éclatent, surtout ceux des femmes, toujours impitoyables pour la maladresse; mais le vaincu reprend vite sa gaîeté, son courage, et s'écrie brandissant sa cuiller : « Ce sera pour une autre fois! »

Et puis tous s'en vont danser : heureux et malheureux, adroits et maladroits.

CH. DE COSTER.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LA BOTANIQUE DE GEORGES[1]

VIII

LA FAMILLE DE LA ROSE

Quand le bon Dieu eut inventé la charmante fleur que nous avons nommée *Rose*, il fut, paraît-il, très-satisfait de cette invention, car il en prodigua le type un peu partout dans le monde végétal. Il n'y a, en effet, qu'à regarder autour de soi dans la campagne ou dans un jardin pour être à peu près certain de rencontrer une plante de la famille de la Rose.



Fig. 1. — Fleur de rose simple ou églantine.

Je t'étonne peut-être, mon cher neveu, car il ne te souvient pas, j'imagine, d'avoir aperçu tant de *Roses* que cela, quand tu t'es promené dans la campagne ou dans un jardin. Je devance même l'objection que tu vas me faire.

— En vérité, mon oncle, si parmi les parentes de la Rose dont tu veux parler, l'analogie de formes n'est pas plus frappante qu'elle peut l'être dans la famille des Renonculacées, j'ai fort bien pu ne pas la remarquer, car tu avoueras, par exemple, que si l'on ne prenait garde aux relations botaniques, il serait difficile de voir le moindre lien de parenté entre le Bouton d'or et l'Ancolie, qui diffèrent complétement d'aspect.

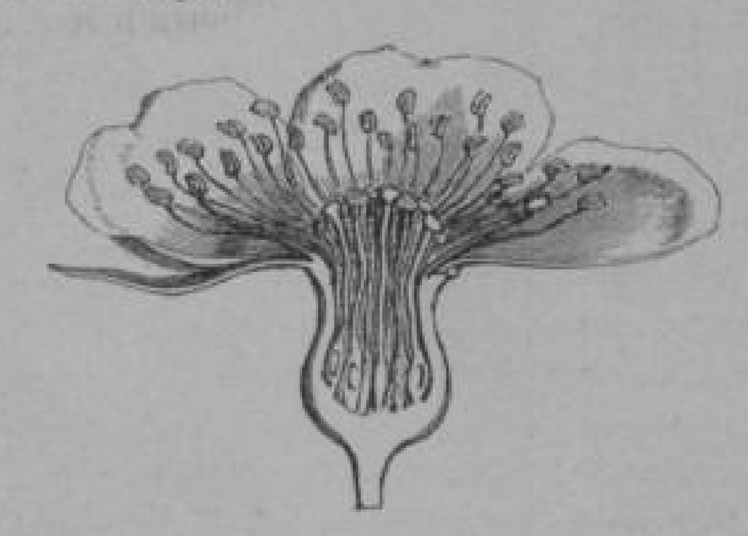


Fig. 2. — Fleur de rose simple coupée par le milieu.

— C'est juste, mais il n'en est pas de même dans la famille des Rosacées. Il y a même là identité si grande, au moins pour la forme des fleurs, entre les divers membres de cette populeuse famille, que, n'étaient les différences qui s'établissent ensuite par le développement du fruit, l'on manquerait en quelque sorte d'indices pour distinguer un genre de l'autre.

Allons aux preuves.

Il va de soi que, bien qu'ayant à nous occuper de la famille des Roses, nous ne prendrons pas pour type la Rose ordinaire des jardins, dans la conformation de laquelle entrent pour une trop grande part les influences de la culture, qui, comme nous l'avons remarqué à propos de la Carotte, peut modifier presque du tout au tout l'aspect ou la manière d'être d'une plante[1]. Nous irons chercher dans

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 302 et 414, et vol. VIII, pages 46, 110, 174 229 et 287.

1. C'est le cas de la généralité des fleurs dites *doubles*, dans lesquelles ce qu'on appelle le doublement résulte de la transformation de certains organes par suite de la surabondance des sucs nutritifs assurés à la plante. Le plus souvent c'est au détriment des étamines, qui se trouvent changées en pétales, que le doublement a lieu. Aussi les botanistes, qui ont besoin de retrouver dans une plante tous les organes avec leur disposition première, considèrent-ils les fleurs doubles comme de beaux monstres, ou êtres déformés, qui en raison de cette anomalie ne peuvent trouver place dans les classifications. Notons, au reste, que, vu cette modification ou disparition de certains organes essentiels, la plupart des fleurs doubles ne donnent naissance à aucun fruit pouvant servir à propager la plante telle que l'ont faite les soins ou artifices de culture. De là vient que, pour la multiplication de ces végétaux *monstrifiés*, les horticulteurs doivent ordinairement recourir à la greffe, au marcotage et aux boutures. (Voir 1re année de notre *Journal*, ce qui est dit de la théorie de ces diverses opérations dans les articles intitulés le *Jardinage de la Jeunesse*.)

une haie ce que je pourrais appeler la Rose vraie, c'est-à-dire l'Églantine, où tous les organes sont encore dans l'état de nature, et comme au pied du buisson où nous cueillons cette Églantine, traînent en longs jets quelques-unes de ces Ronces qui donnent ces fruits que les enfants appellent des mûres, par analogie avec ceux du mûrier, prenons aussi, en prenant garde aux épines, une branche de Ronce fleurie.

Voici donc notre Églantine dont nous détachons deux fleurs, l'une que nous laissons entière (fig. 1), l'autre que nous coupons dans sa hauteur par le milieu (fig. 2), afin de mieux saisir la situation de chaque organe.

Et d'abord le calice (ce calice dont les pointes se joignent si gracieusement sur la fleur encore fermée, sur ce *bouton de Rose* dont chacun connaît la forme élégante). Ce calice est à cinq pièces qui s'écartent au-dessus d'une espèce de globe allongé, du fond duquel partent des pistils nombreux qui correspondent à autant de graines futures.

Nous trouvons ensuite un nombre indéfini d'étamines plantées à l'endroit du calice où viennent aussi s'implanter les pétales, qui sont au nombre de cinq comme les divisions du calice, c'est-à-dire à niveau du point où finissent les échancrures qui marquent ces divisions.

Quand la floraison aura lieu, quand pétales, pistils, étamines et sépales seront ou tombés ou flétris, le globe se refermera davantage par le haut, et mûrira ses graines au milieu d'une espèce de pulpe jaunâtre, en prenant au dehors une belle couleur rouge.

Tu connais ce fruit particulier.

Eh bien, forme définitive du fruit mise à part, cette Rose simple, cette Églantine, nous a montré le type universel et régulier de la multitude de plantes que les botanistes lui ont, avec raison, données pour cousines.

C'est même par la seule forme définitive du fruit qu'ils ont assis les quatre ou cinq caractères qui distinguent autant de tribus parmi les Rosacées.

En premier lieu, voici les Roses, qui comprennent dans leurs groupes toutes les plantes de la famille qui ont des fruits formés par des parties distinctes, sèches ou charnues, comme par exemple l'ensemble des graines sèches du Rosier, ou l'ensemble des graines entourées de pulpe de la Ronce, ou Mûre des buissons.

— Eh quoi ! la mûre des buissons est une proche parente de la Rose ?

— Oui, sans doute, voici sa fleur ; n'a-t-elle pas comme la Rose un calice à cinq sépales ; une corolle à cinq pétales ; des étamines en nombre indéfini, attachées sur le calice ? n'a-t-elle pas un groupe de pistils partant du fond du calice. Oui ? la Ronce est une Rosacée de la tribu des Roses proprement dites, ainsi que la Framboise, ainsi que la Fraise, ainsi que la *Bénorte*, une curieuse plante dont les graines, en mûrissant, forment une tête (fig. 3) hérissée de petits hameçons se grippant aux habits.

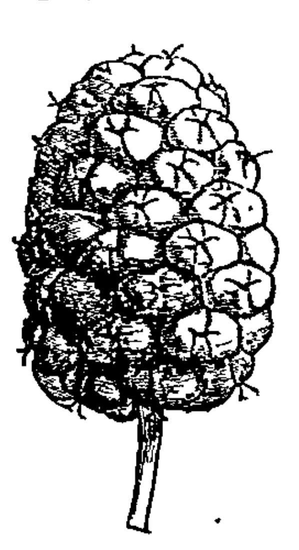


Fig. 3. — Framboise. Fruit composé de plusieurs fruits pulpeux agglomérés.

Une autre tribu est celle des *Pomacées*, qui contient toutes les Rosacées dont le fruit, devenant très-charnu, porte à son centre ce que nous appelons vulgairement des *pepins* : le Pommier, le Poirier, le Néflier, l'Aubépine.

— Quoi ! les pommes, les poires, les nèfles ?...

— Autant de proches parentes des Roses. L'an prochain, regarde leurs fleurs au printemps et tu verras : cinq sépales, cinq pétales, étamines en nombre indéfini, insérées sur le calice.

— Mais alors, les Pêchers, les Abricotiers ?

— Autre tribu des Rosacées, comprenant toutes les plantes de la famille dont le fruit plus ou moins pulpeux porte un *noyau* unique. La cerise, la pêche, l'abricot, la prune, l'amande.

— L'amande, dis-tu, oncle Anselme ? tu dois faire erreur, car l'amande n'a point de pulpe comme la pêche et la pomme.

— Pardon, monsieur mon neveu ; c'est vous qui commettez l'erreur. Que la pulpe qui enveloppe ce *noyau* que vous connaissez sous le nom d'amande ne soit pas agréable à manger, je le veux bien, mais elle n'existe pas moins. Les amandes fraîches qu'on vend parfois en été n'ont-elles pas, par-dessus la coque dure qui les enveloppe, même à l'état sec, une pulpe verte, âcre, dont on les débarrasse d'ordinaire avec un couteau, comme on fait des cerneaux ou noix vertes.

— Tiens, c'est vrai !

— Ainsi, tu vois que les Rosacées abondent et que toutes sont bien aisées à reconnaître au moment de la floraison.

— C'est entendu, oncle Anselme ; quand je trouverai en même temps cinq sépales, cinq pétales, des étamines en nombre indéfini, attachées sur le calice...

— Tu diras : *Rosacée*, et tu auras raison. Mais ce sera seulement par la forme du fruit que tu sauras que la plante appartient à telle ou telle tribu de cette grande, intéressante et magnifique et utile famille.

L'ONCLE ANSELME.

LA PETITE DUCHESSE[1]

XXIV

Les sans-mouchoirs.

Pendant que la partie se continuait, Alberte conduisit Mlle Rose jusqu'au portail ogival, et elle se disposait à la quitter lorsque, en regardant le talus de droite, elle s'écria :

« Voilà nos écoliers qui courent les champs. »

Contre le talus étaient blottis trois petits garçons de six à sept ans. Entassés les uns sur les autres, ils se dissimulaient de leur mieux contre un vieux tronc de châtaignier, et la couleur de leurs grossiers vêtements et celle de la terre argileuse se confondaient si bien, que sans leurs petits yeux brillants, on ne les aurait pas aperçus à cette distance.

« Je les reconnais bien, dit Mlle Rose en les contemplant de son regard tranquille; ce sont mes plus grands, et voilà huit jours qu'ils n'ont pas paru à l'école. Pas un d'eux ne sait sa prière, ni le premier mot de son alphabet.

— Appelez-les, dit Alberte, ils n'oseront peut-être pas désobéir devant moi.

— Pierre, Joseph, Jacques! » dit Mlle Rose avec un geste d'appel.

Pas un enfant ne bougea.

Mlle Rose fit un pas vers eux. Le premier se glissa comme un petit serpent le long du tronc du châtaignier, dans l'intention évidente de gagner le haut du talus.

« C'est trop fort, » dit Alberte.

Elle bondit en avant.

« Venez ici! » commanda-t-elle d'une voix vibrante.

Les enfants la regardèrent et, d'un commun accord, se laissèrent tomber dans le fossé.

« Ici! reprit Alberte, dont l'œil bleu lançait des éclairs; venez ici. »

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124, 139, 152, 171, 188, 202, 219, 235, 251, 267, 282 et 299.

Ils vinrent en traînant les pieds, en se mouchant avec leurs manches; mais ils vinrent.

Ils connaissaient bien la petite duchesse, et en ce moment elle leur paraissait tout à fait imposante.

« Pourquoi n'allez-vous pas à l'école, paresseux que vous êtes? » demanda Alberte.

Ils se mouchèrent de plus belle avec leurs manches: et ce fut leur réponse.

« Je veux que vous y alliez tantôt, reprit Alberte, vous m'entendez bien, et comme vous avez peut-être oublié le chemin, je vous y conduirai moi-même. A quelle heure commence la classe, mademoiselle Rose?

— A deux heures, mademoiselle.

— Eh bien, comptez sur eux. Vous serez ici avant deux heures, vous m'entendez bien? »

Les trois têtes ébouriffées s'inclinèrent en même temps en signe de consentement, puis les petits garçons reculèrent et s'enfuirent.

« Ils vous ont obéi, ils vous obéiront peut-être, mademoiselle Alberte. Si vous leur disiez d'amener leurs camarades qui vont pêcher avec eux?

— Hé! hé! petits, cria Alberte, hé! hé! les sans-mouchoirs. »

Venez ici! (P. 316, col. 1.)

Les petits garçons, qui commençaient à courir en se culbutant, revinrent lentement sur leurs pas.

« Vous amènerez vos camarades, cria Alberte, ceux qui vont pêcher avec vous dans le ruisseau du grand pré, et si Mlle Rose est contente de vous, je vous donnerai des images et des gâteaux. »

Les sans-mouchoirs parurent enchantés de cette promesse et s'éclipsèrent.

« Croyez-vous que Mme la duchesse vous permette de les conduire? demanda Mlle Rose.

— Ma tante me laisse faire ce que je veux, et lorsque je m'assoupis, elle me dit souvent : Va donc visiter l'école de Mlle Rose.

— Et vous n'êtes jamais venue, mademoiselle?

— Non; mais s'il est utile d'y aller, j'irai. J'ai beau chercher, je ne vois rien d'utile à faire à la Rochefaucon.

— On fait le bien partout, répondit Mlle Rose; vous tenterez tantôt l'expérience. A tantôt.

— A tantôt, mademoiselle Rose. »

Mlle Rose s'en alla paisiblement par le chemin qui conduisait au bourg et Alberte retourna au château et alla s'aboucher avec Mme Méril, qui lui fit une part de friandises pour ceux que la petite fille appelait, non sans raison, les sans-mouchoirs.

Pendant le dîner elle parut très-absorbée en même temps que très-satisfaite, et, lorsqu'elle conduisit la duchesse faire son tour de parc, ses petits pieds battaient impatiemment le sable d'or de l'allée. La duchesse trouvant le soleil trop ardent désira finir sa promenade dans la galerie transformée depuis des siècles en musée de famille. Alberte l'y suivit avec regret. Elle aimait beaucoup cependant ce sombre appartement si aristocratiquement habité. Quelques-uns de ces portraits étaient l'œuvre d'artistes célèbres et, en les considérant, elle s'initiait aux délicatesses et aux merveilleux effets de la bonne peinture.

En ce moment, bien que le soleil dorât magnifiquement les armures ciselées et rendît un éclat qui jouait la vie aux beaux yeux des damoiselles et des pages, Alberte trouva la promenade longue. Elle craignait de manquer un rendez-vous qu'elle avait elle-même fixé, et ce fut avec un véritable soulagement qu'elle entendit la duchesse dire tout à coup :

« La chaleur me poursuit partout et me porte au sommeil. Je vais dormir un peu. »

Alberte la conduisit jusqu'au seuil de la porte de sa chambre, puis descendit rapidement. En passant près de l'office, elle prit le panier préparé par Mme Méril et s'élança vers le portail d'entrée. Comme elle le franchissait, elle aperçut les trois petits transfuges du matin. Serrés les uns contre les autres, ils regardaient curieusement du côté de la porte.

« C'est bien, dit Alberte, vous avez été obéissants, voici votre dessert. »

Elle s'assit sur le soubassement du portail, ouvrit son panier et en tira trois macarons.

« Vous n'avez pas parlé à vos camarades? demanda-t-elle en lançant un macaron que les petites mains attrapèrent au vol.

— Si mademoiselle, » dit le plus grand. Et s'enhardissant tout à coup, il fourra deux doigts dans sa bouche, et, gonflant ses grosses joues, fit entendre un sifflement aigu.

Aussitôt de petites têtes émergèrent des talus, d'autres apparurent derrière les troncs d'arbre.



A l'école ! (P. 318, col. 1.)

« Venez, venez, cria Alberte, il y en a pour tout le monde. »

Une demi-douzaine de petits garçonnets arrivèrent en trottinant.

Alberte distribua tous ses gâteaux et, déposant le panier sur la pierre, se leva :

« A l'école, maintenant, » dit-elle majestueusement.

Elle prit un chemin planté de peupliers et marcha gravement, se détournant de temps en temps pour s'assurer qu'ils la suivaient. Ils la suivirent de loin jusqu'à une grande maison neuve placée à l'angle de deux routes.

Elle ouvrit la porte d'entrée, puis une seconde porte et se trouva dans la classe, où elle entra, suivie de son petit bataillon. La classe était un grand appartement dont les murs crépis à la chaux étaient recouverts d'alphabets et de petits tableaux d'écriture. Des tables et des bancs grossiers le remplissaient à droite et à gauche. La partie gauche était remplie de petites filles de tout âge qui se tenaient fort bien ; la partie droite était à peu près vide.

C'était celle des sans-mouchoirs, qui s'y installèrent bruyamment.

Mlle Rose, debout auprès d'une chaise de paille au haut bout de l'appartement, se préparait à faire la prière devant un grand crucifix, dont la croix ressortait en noir sur la muraille blanche.

Alberte alla s'agenouiller sur le premier banc des filles et répondit la prière; puis, ayant demandé à Mlle Rose la permission d'assister à la classe, elle s'installa dans un coin et demeura muette spectatrice de ce qui se passait.

Les petites filles, parfaitement disciplinées, récitèrent bien leurs leçons et montrèrent une application remarquable. Quant aux sans-mouchoirs, ils firent preuve d'une ignorance profonde. La plupart ne savaient pas lire; ils bâillaient tous à faire pitié et se seraient mis volontiers à cheval sur leur banc. Mais la présence de la petite duchesse les tenait en respect. Un coup d'œil jeté vers elle suffisait pour les faire obéir, et la classe se passa sans encombre. Ils écoutèrent l'explication très-claire et très-pénétrante que leur fit Mlle Rose sur la leçon du catéchisme qui traitait de la prière, et, voyant Alberte très-attentive, ils s'efforcèrent d'être sages.

Lorsque Mlle Rose agita la clochette du départ, le naturel prit un peu le dessus; ils se bousculèrent pour sortir au plus vite; et cependant quand Alberte sortit accompagnée de Mlle Rose, elle les retrouva alignés dans le chemin.

Évidemment ils l'attendaient.

« Écoutez, dit-elle, vous serez ici à dix heures demain; vous entendez bien, je vous attendrai ici. »

Sur ces paroles ils s'envolèrent comme des oiseaux prisonniers mis en liberté, tandis que les petites filles prenaient bien tranquillement le chemin de leur chaumière, leur panier au bras.

« Mademoiselle, je ne les ai jamais vus si sages, dit Mlle Rose; vous feriez une grande charité de vous en occuper un peu.

— Je le ferai, mademoiselle, je vous dis à demain.

— Oh! pas à demain; vous ne viendrez pas tous les jours.

— Je viendrai tous les jours s'il le faut; je vais en demander la permission à ma tante. »

Sur ces paroles, Alberte retourna vers le château d'un pas léger et toute fière en son for intérieur d'avoir usé de son influence pour faire rentrer les petits indisciplinés dans leur devoir.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

LE BOUCLIER CHEZ LES GERMAINS

Chez les Germains, le bouclier ne servait pas seulement comme arme défensive, il avait encore dans leur juridiction une importance considérable.

S'agissait-il d'apprécier la gravité d'une blessure, ce n'était ni les souffrances du patient, ni la sagesse du juge qui tranchaient la question; mais on consultait le bouclier, et ses réponses tenaient lieu d'oracle. En effet, si un os était sorti de la blessure, et si en jetant cet os contre un bouclier placé à une distance de douze pieds, celui-ci rendait un son, la blessure était réputée grave, et l'offenseur payait une amende.

Comme on le voit, la médecine légale n'était pas en progrès dans les forêts germaniques.

Le bouclier servait encore à vérifier la qualité des monnaies. Quand le condamné s'acquittait de son amende, le juge n'acceptait que les pièces dont il avait entendu la chute sur le bouclier à une certaine distance.

L'intervention de cet instrument de guerre dans la procédure des vieux Germains n'est-elle pas un argument historique en faveur de cette maxime en si grand honneur au delà du Rhin : « La force prime le droit? »

Avouons que les Germains d'aujourd'hui ont un culte pieux pour les institutions de leurs ancêtres.

Ch. de Raymond.

LA PÊCHE A LA MORUE[1]

I (suite)

A la fin de février ou au commencement de mars de chaque année, on procède à l'armement des navires destinés à la pêche d'Islande.

Les frais d'armement d'une goëlette pour la pêche de la morue en Islande varient suivant son tonnage et le chiffre de son équipage.

1. Suite. — Voy. page 302.

Les vivres, qui entrent dans les dépenses d'armement pour une somme de trois à quatre mille francs, se composent de biscuit, de lard, de pommes de terre, de beurre ; n'oublions pas le sucre et le café, ni la bière, le genièvre et l'eau potable. Tous ces comestibles et liquides sont renfermés dans des tonnes qui serviront, au fur et à mesure qu'elles seront vidées, à contenir la morue *paquée ;* d'autres tonnes, au nombre de 700 à 800, contiennent le sel nécessaire à la première salaison du poisson.

Les principaux objets embarqués spécialement pour la pêche sont des haims (hameçons), des lignes et des plombs. Les haims ont environ douze centimètres de hauteur, depuis l'extrémité de leur tige jusqu'à la base de sa courbure ; et celle-ci a une ouverture de six centimètres. Ces honnêtes dimensions prouvent que la morue n'est pas précisément une mijaurée qui fait la « petite bouche » pour se laisser prendre.

L'hameçon présente une particularité : il porte, à sa tige droite, un petit poisson en plomb, enfilé de bout en bout ; de sorte qu'il paraît, après avoir avalé et évacué instantanément une grande partie de l'hameçon, s'être arrêté faute d'appétit : il semble aussi dire à la morue : « Gobe-le donc, tiens, regarde : ce n'est pas plus difficile que ça ! » La mission réelle de ce morceau de plomb, sous forme de poisson, est de maintenir l'hameçon dans une position verticale.

Les lignes sont de solides cordes de la grosseur du petit doigt et d'une longueur variable (100 mètres environ).

Ajoutez aux hameçons et aux lignes une provision de plombs qui vont, par leur poids (3 kil. 50) entraîner lignes et hameçons aux profondeurs voulues, et vous aurez, si je ne m'abuse, l'énumération complète des engins de la pêche.

Une autre somme, que nous voyons figurer dans la liste des frais d'armement, et la plus intéressante pour notre ami le pêcheur, c'est celle des avances faites à l'équipage. Quelques jours avant le départ,[1] chaque homme reçoit, à titre d'avance sur ses gages ou sa part, une somme qui varie entre 150 et 170 fr., et dans laquelle figurent les 100 fr. de prime que l'Etat et l'armateur accordent à chaque homme de l'équipage.

Cet argent, attendu comme le Messie, arrive on ne peut plus à propos pour faire taire les « brigands de créanciers » et renflouer un crédit qui coule bas ; dans ce même ordre d'idées, il sert également à ouvrir des négociations avec le boulanger qui, pendant l'absence du pêcheur, délivrera chaque semaine, à la femme et aux petits, un nombre débattu de livres de pain.

Puis on s'occupe de compléter le costume que nous connaissons ; on remplace quelques pièces défectueuses, on achète une vareuse, on fait aussi la provision de tabac à chiquer (nous voici, enfin, éclairés sur la cause de la fluxion) ; on achète un soroë neuf, etc., etc., etc. ; enfin, si, malgré le nombre et l'importance des *et cætera*, il reste, la veille du départ, quelques derniers débris des avances de l'armateur, — et on s'arrange toujours pour qu'il en reste, — alors, vive la joie ! on festoie, on fait bombance ; il n'y a rien de trop cher : on mange du veau ! — Le soir arrive ; les cabarets sont combles : je me demande par quel miracle d'élasticité tant d'hommes, de femmes, d'enfants, tant de fumée et tant de bruit peuvent tenir dans des endroits aussi restreints : c'est un chef-d'œuvre d'arrimage. Ils y resteront jusqu'au matin, les joyeux compagnons ; la nuit qui précède le départ pour l'Islande a ses immunités ; cette nuit-là, le cabaret peut ouvrir sa porte, la police a fermé son œil.

Le jour du départ se lève enfin ; tous les yeux interrogent le ciel, la marche des nuages ; le vent est bon ! nous allons partir.

Un grand remue-ménage se fait dans les maisons habitées par les pêcheurs : c'est le *coffre* qu'on emporte pour le conduire à bord. Dans ce coffre ont été rassemblés par la mère, par l'épouse, tous les chauds vêtements de laine que l'on a tricotés dans les longues soirées d'hiver, en s'entretenant de l'absent, en se répétant pour la centième fois le récit de quelqu'un de ses voyages, de quelqu'une de ses fredaines.

Ce coffre, qui s'en va le premier, est le sujet des premières larmes.

Cependant l'heure de la marée approche ; les navires qui, la veille, ont quitté le bassin pour venir s'amarrer dans le port d'échouage, commencent à flotter. Les autres se pressent dans le sas et aux écluses du bassin à flot qui vont s'ouvrir pour laisser passer une première fournée de ces retardataires ; puis une autre, et encore une autre ; comptez-les, si vous pouvez, tous ces navires ; moi, je crois qu'il y en a pour le moins cent. « Monsieur, dit un vieux marin, il y en a cent trente-cinq.

— Merci, mon brave homme.

— Jolie brise pour sortir ! monsieur. »

Cent trente-cinq navires ! c'est-à-dire un capital de *neuf* à *dix millions*, c'est-à-dire la vie de *deux mille marins*, qu'un seul port expose pour nous faire manger, trois fois dans l'année, le morceau de morue en question !

Quel mouvement dans toute la ville ! les boutiques, les magasins, les cabarets sont encombrés de pêcheurs qui viennent faire une dernière emplette, boire un dernier coup, — sera-t-il le dernier ? — avant de s'embarquer. Les femmes, les sœurs, les mères, les filles, ne les quittent pas d'une semelle ; les yeux sont bien rouges ; le coin des tabliers est un peu mouillé.

Mais l'heure presse ; il est temps de mettre fin à ces épanchements, à ces interminables post-scriptums de l'affection ; il s'agit de regagner le navire ; tous les groupes se dirigent donc vers le port. Quel-

ques-uns, — il faut tout dire, — n'avancent que péniblement, en zigzaguant : ceux-là fredonnent généralement des chansons inconnues sur des airs lugubres à porter le diable en terre.

Suivons la foule qui se dirige aussi le long des quais, par les rues, vers l'avant-port et les estacades. Un grand nombre de curieux, et ce sont les mieux avisés, s'arrêtent au belvédère ou envahissent les remparts.

De ce point élevé, l'œil embrasse, d'un seul regard, le port, la magnifique rade de Dunkerque, ses plages incomparables et ses fortifications qui ont encore, une tournure assez respectable ; n'est-il pas vrai, Messieurs les ennemis?

Il est aisé de s'y faire une idée de ce que pourrait être encore, — si on le voulait bien, — cette vaillante cité que la France sacrifia, offrit maintes fois en holocauste pour apaiser ses vainqueurs, payer sa rançon...

Do mi, do sol, mi do, sol mi do! — Un joyeux prélude du célèbre carillon ramène, fort à propos, nos pensées vers les choses présentes.

C'est la jolie ville qui, du haut de sa tour, adresse ses adieux aux marins qui vont la quitter.

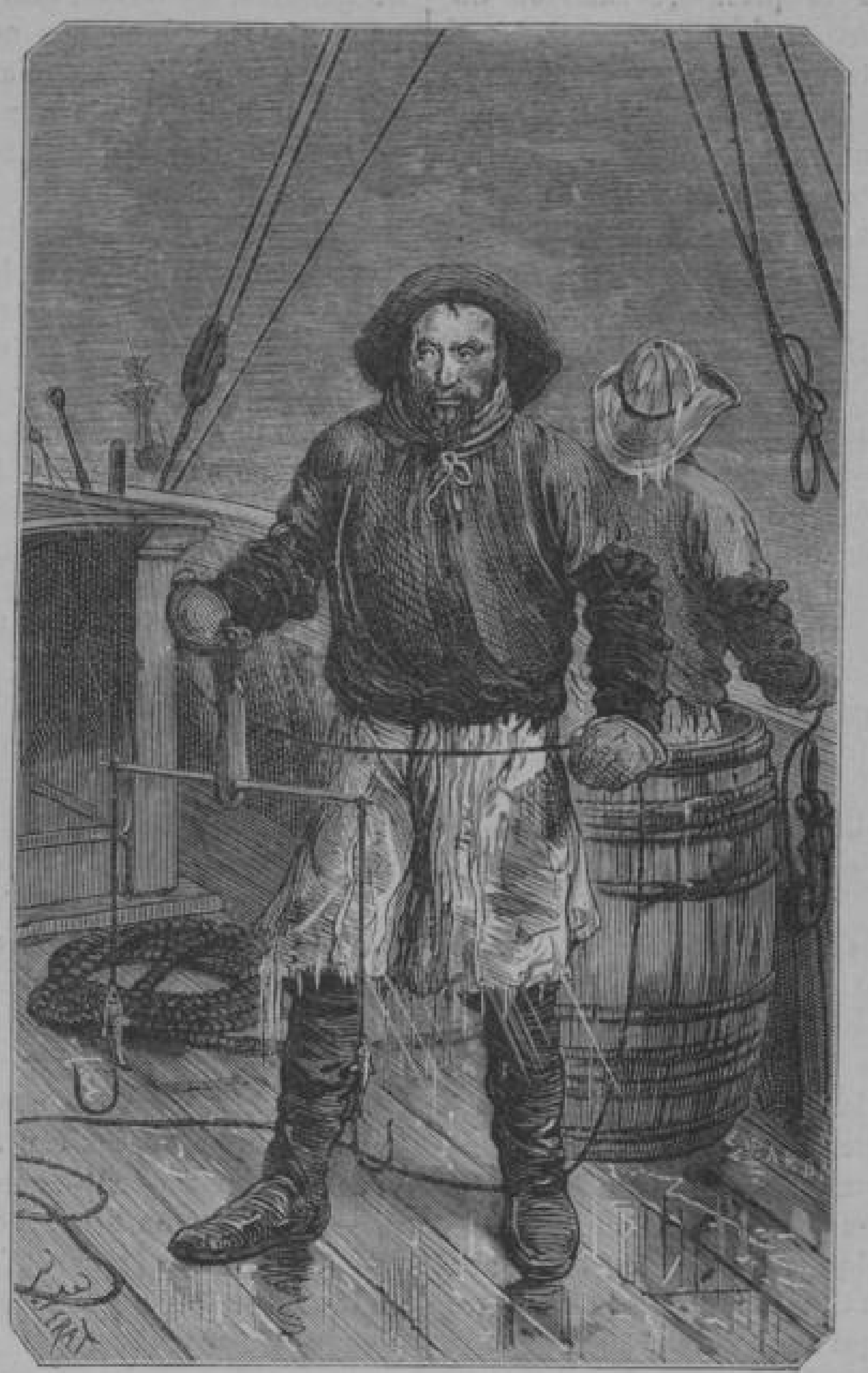
. . . .

Le carillon est aux matelots dunkerquois ce que le *bignou* est aux pêcheurs bretons : c'est la personnification de son pays, de son clocher. Avec quel ravissement il entend, au retour, le babillage de ses cloches bien-aimées! son navire est encore loin du port, que le vent lui porte déjà la chanson de bienvenue.

Lorsqu'il part, le dernier bruit de la terre qui parvienne à son oreille, c'est la voix de son clocher :

« Au revoir, matelots; faites un bon voyage!... »

Le moment est venu ; quelques dernières poignées de main, quelques derniers embrassements sont échangés sur les quais, et les voilà qui s'embarquent. Les premiers instants ne sont pas exempts d'un peu de désordre et de confusion; le pont des navires est encombré de légumes et de vivres frais de diverses natures ; les idées, de leur côté, sont un peu embrouillées, car si les yeux ne sont pas voilés par des vapeurs alcooliques, ils aperçoivent à deux pas, sur le quai, d'autres yeux bien faits pour faire naître des distractions. — Cependant le capitaine jure et tempête ; quelques bourrades aidant, l'appareillage s'accomplit cahin-caha ; les voiles se gonflent les unes après les autres, et les navires commencent à creuser lentement un sillon qui ne s'arrêtera que dans six mois. — Ils filent entre les jetées qui sont envahies par la foule des curieux, des amis et des parents : ces derniers, ces dernières, veux-je dire, hâtent le pas pour accompagner jusqu'au bout, le frère, le fils, l'époux, le fiancé qui s'éloignent de plus en plus vite; et, se faisant un porte-voix des deux mains, elles leur crient encore un dernier mot d'adieu, une dernière promesse, une dernière recommandation.



Le pêcheur de morue.

Mais les jetées sont dépassées ; les navires, toutes voiles dehors, fendent l'eau avec rapidité : dans un instant, les matelots pourront à peine deviner dans la foule qui encombre les jetées, les visages, puis les costumes de celles qui leur appartiennent; encore une minute, tout ce qui est « elles » disparaîtra ; tout a disparu.

Les bruits de la terre deviennent imperceptibles à leur tour. Cependant, en faisant silence à bord, en prêtant l'oreille, on distingue encore vaguement quelques phrases argentines chantées par le carillon du beffroi... « Au revoir, mes matelots...; faites un bon voyage!... »

. . . .

A suivre. MARTIAL DEHERRYPON.



Tire fort. (P. 322, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XXVII

Le neveu de l'oncle Placide.

En 1854, les sardines se couvrirent de honte en abandonnant la maison Charlier, juste au moment où la maison Charlier avait le plus besoin de leur bienveillant concours : la maison Charlier avait enfin un héritier! Comme elle tenait à faire au plus vite un petit chrétien de cet héritier si longtemps attendu, elle jeta les yeux autour d'elle pour s'assurer d'un parrain et d'une marraine.

Il y avait bien, du côté Charlier, un frère de Charlier père, qui aurait pu, comme l'on dit, poser sa candidature. Mais ce grand oncle du nouveau-né, après une jeunesse peu édifiante, était parti, il y avait de cela de longues années, pour une destination inconnue. Peut-être était-il mort? Peut-être était-il dans l'Amérique du Sud, à moins qu'il ne fût en Australie ou au pôle Nord? A supposer que l'on se fût soucié de son patronage (et l'on n'avait pas l'air de s'en soucier beaucoup), il eût fallu commencer par le retrouver. Cette opération eût pris beaucoup trop de temps, et la maison Charlier était pressée de faire du nouveau venu un petit chrétien.

Quoi de plus naturel que de s'adresser à l'oncle Placide? L'oncle Placide accepta avec enthousiasme et ne posa qu'une condition : le nouveau-né s'appellerait Emile, en souvenir de sa mère, et non pas Placide, comme son parrain. Sidonie (autrement dit Mme Ménier) serait la marraine.

Or il arriva qu'au moment de partir pour Nantes l'oncle Placide fut pris de douleurs rhumatismales qui l'empêchèrent de quitter Paris. Il conserva néanmoins son titre de parrain, avec tous les privilèges qu'il confère et toutes les charges qu'il impose : il fut parrain par procuration ; un des amis du phénix se chargea de le représenter. Emilie accepta son excuse et le plaignit de tout son cœur.

Plus tard, mais bien plus tard, il lui vint des doutes à l'endroit des fameuses douleurs rhumatismales. Dans un de ses voyages à Paris, elle lui posa brusquement cette question : « Est-ce que tu n'aurais pas donné congé à tes douleurs rhumatismales si j'avais pris soin de te dire (et je ne sais pas comment j'ai pu l'oublier!) que Mme Ménier venait d'épouser un magistrat? »

Placide rougit comme un écolier pris en faute, et, comme il lui était impossible de feindre et de mentir il avoua que ses douleurs rhumatismales n'étaient, en effet que de toutes petites douleurs, pas aigües du tout, et que même leur caractère rhumatismal pouvait faire l'objet d'un doute. Mme Charlier tenait en ce moment sur son bras l'héritier tard venu, qui pouvait avoir environ un an.

« Regarde ce monsieur-là, dit-elle en l'approchant de la figure de son oncle, et dis-moi s'il n'a pas toute la physionomie d'un hypocrite? »

Le petit bonhomme regarda « ce monsieur-là » avec de beaux yeux surpris, en agitant sa petite tête branlante ; il ne dit pas s'il lui trouvait l'air hypocrite, mais il prononça très-distinctement le mot *aga*, agita ses deux bras, et de sa main droite saisit avec une grande énergie la mèche gauche de son parrain.

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289 et 305.

« Tire fort! » lui dit Émilie en riant. Le futur représentant de la maison Charlier sembla comprendre ce conseil, et secoua la mèche comme si c'eût été un simple cordon de sonnette. Quant à l'oncle Placide, la tête inclinée à gauche, il présenta aux regards de la mère et du fils la surface polie de son crâne chauve. Saisi d'enthousiasme, le filleul, de sa main libre, administra de bonnes tapes sur l'os coronal de son parrain. Placide, toujours retenu par sa mèche, demanda humblement à capituler. Il en passa par où on voulut, et fit des excuses à Émile, pour lui avoir si vilainement faussé compagnie au jour solennel de son baptême.

« Maintenant, mon trésor, que nous ne sommes plus fâchés contre lui, dit Émilie en embrassant « mon trésor » sur le bout du nez, nous allons lui raconter nos petites histoires de Nantes, pour lui prouver qu'il n'est pas le parrain du premier venu. Nous n'avions pas encore deux mois (non! il s'en fallait de quelques jours), lorsque la vieille Mme de Trébouët nous vit dans notre petit bain. Elle a juré qu'on nous donnerait bien six mois. De sa vie elle n'avait vu un petit garçon de deux mois (moins quelques jours) aussi fort et aussi vigoureux que nous. »

Placide porta involontairement la main à sa mèche gauche; « mon trésor, » qui prit ce geste pour une provocation ou pour une invitation, allongea vivement sa petite patte pour rentrer en possession de cet appendice. Émilie attrapa la petite main au vol, et pour sa peine, la couvrit de baisers.

« Pas encore! dit-elle à « mon trésor », pas encore, nous y reviendrons s'il fait mine de douter de nos paroles, s'il se permet un sourire, un clignement de paupière. Je te dirai: « Gendarme, arrête-le, » tu l'arrêteras, et nous le mettrons en prison! »

Elle ajouta, en s'adressant à son frère : « Remarques-tu comme il m'écoute, comme ses yeux parlent, comme il comprend tout ce que je lui dis.

— C'est plutôt le son de ta voix que le sens de tes paroles, qui...

— Gendarme! » s'écria Émilie en approchant vivement le gendarme de la tête du prévenu.

Le prévenu fit un plongeon et se rejeta brusquement en arrière : « Non, non! cria-t-il avec vivacité, je ne dis plus un mot. Il est évident que c'est un enfant tout à fait extraordinaire.

— J'aime à te voir raisonnable, » dit la mère du gendarme en regardant le prévenu jusqu'au fond des yeux, pour voir si elle n'y découvrirait pas, par hasard, une toute petite parcelle d'ironie. Satisfaite du résultat de son examen, elle poursuivit : « Mme de Trébouët m'a dit en propres termes : Si le bon Dieu vous l'a fait attendre longtemps, ce beau chérubin, il faut convenir qu'il vous a largement payé les intérêts de votre attente. Sidonie suppose que ce sera un beau brun, et son mari, qui s'occupe de phrénologie...

— Mais, ma chère, la phrénologie...

— Gendarme! »

Nouvelle manifestation du gendarme, nouveau plongeon du prévenu. Le prévenu, au lieu de protester contre la phrénologie, comme c'était son intention, abandonna lâchement son opinion, qui était celle du docteur Oléus, et déclara que la phrénologie est une science bien respectable.

« Respectable ou non, reprit Émilie d'un ton d'autorité, la phrénologie est une science sérieuse: la preuve, c'est que le mari de Sidonie a constaté que notre Émile aura le génie du commerce comme son père. Je ne sais pas trop où il place cette petite bosse-là, ajouta-t-elle en passant doucement la main sur la petite tête soyeuse. Mais, pour sûr, elle est quelque part, et même extraordinairement développée. Quand nous nous promenons dans les rues et qu'Yvonne porte Émile sur ses bras, tout le monde se retourne; tout le monde, jusqu'aux matelots.

— Les matelots, comme les soldats, aiment beaucoup les petits enfants, dit Placide d'un air approbateur.

— Pas tous les enfants! reprit Émilie avec une certaine sévérité. Pas plus tard qu'avant-hier, un matelot suédois s'est retourné deux fois, sur le quai de la Fosse, et a dit en propres termes : Dieu, le bel enfant!

— Il a dit cela en français?

— Hé non! en suédois.

— Tu sais donc le suédois?

— Comme s'il y avait besoin de savoir le suédois pour comprendre ce que peut dire un matelot suédois en présence d'un enfant pareil. Tiens, te rappelles-tu le père Carilès? Je te l'ai montré un jour que nous nous promenions ensemble.

— N'est-ce pas un vieux bonhomme qui fabrique des moulins à vent pour les petits enfants?

— C'est bien cela. Comme Émile tendait les bras, du haut du balcon, en le voyant passer, j'ai fait dire au père Carilès de monter. Je lui ai fait donner à boire et à manger, et j'ai causé un peu avec lui, pendant qu'Émile fourrageait dans les moulins à vent. Tout en causant, le bonhomme jetait de côté des regards inquiets: il trouvait que ses moulins de papier étaient en de bien mauvaises mains. Je lui ai dit de laisser faire Émile, et de ne s'inquiéter de rien, parce que je lui achetais le tout en bloc. Sais-tu ce qu'il m'a dit, le père Carilès? »

L'oncle Placide fit signe qu'il ne le savait pas, mais que son plus vif désir était de l'apprendre.

« Voici mot pour mot ce qu'il m'a dit: Madame, voilà quarante ans que je connais, année par année, tous les petits enfants de Nantes et des environs. Je ne puis pas vous dire si avant ces quarante ans-là il y a eu un enfant aussi fort pour son âge, et aussi beau que votre petit, parce que je n'en sais rien et que je ne veux pas mentir. Mais depuis quarante ans, je n'en ai pas vu un seul, non, madame, pas un seul! »

Au risque de se faire arrêter par le gendarme, l'oncle Placide suggéra cette idée, que peut-être le père Carilès en disait autant à toutes les mères.

Non, il n'en disait pas autant à toutes les mères, Émilie le savait.

« Peut-être alors le bon déjeuner qu'il venait de faire, et la bonne affaire qu'il venait de conclure lui avaient-ils monté l'imagination! »

Cette fois, il n'y eut pas d'avertissement préalable. Le gendarme, littéralement lancé à la tête du prévenu, empoigna les deux mèches avec une adresse et une vigueur qui justifiaient cruellement son titre d'enfant extraordinaire.

Il célébra son triomphe par de grands éclats de rire, qui dégénérèrent en cris de guerre absolument féroces, quand l'ennemi terrassé fit mine de vouloir se dégager.

Tout à coup les cris féroces cessèrent, et le vainqueur prêta l'oreille d'un air profondément surpris.

La voix du prévenu, aussi étouffée et aussi lointaine que si elle arrivait par le soupirail d'une cave, prononçait les mots suivants : « Non, vraiment, Émilie, je ne doute pas que mon filleul ne soit un enfant extraordinaire. Je voulais simplement discuter une autorité qui me semblait...

— Demandenous pardon! »

En ce moment la porte s'ouvrit et le phénix des négociants s'introduisit dans la chambre. Le gendarme surpris lâcha le prévenu; le prévenu se redressa aussi ébouriffé et aussi rouge que s'il venait de se colleter avec un portefaix.



Émile revint sur les épaules de Bertrand. (P. 324, col. 1.)

« Vraiment, Émilie, je ne te comprends pas, dit le phénix avec un ton de mécontentement.

— Qu'est-ce qu'il ne comprend pas? demanda Émilie à l'enfant extraordinaire. Nous ne pouvons plus jouer avec notre parrain à nous, maintenant?

— Il y a jouer et jouer, répliqua le phénix. Tu abuses de la bonté et de la condescendance de ton frère. Tu donnes de mauvaises habitudes à cet enfant, tu le gâtes.

— Tire-lui les favoris! dit Émilie en plaçant l'enfant extraordinaire entre les bras de son père, cela lui apprendra à dire que je te gâte, lorsqu'il sait parfaitement que c'est lui qui te gâte le plus. »

L'enfant extraordinaire s'acquitta de cette mission de confiance de manière à prouver que, s'il avait des défauts, il avait au moins une qualité : l'obéissance. Oui, il obéissait avec un admirable entrain, quand les ordres qu'on lui donnait s'accordaient avec ses propres désirs. Telle fut la première entrevue de l'oncle Placide et de son neveu Émile.

Si M. Clodion était un homme économe, c'était un parrain prodigue. Il ne fallut ni plus ni moins qu'une caisse d'emballage pour transporter de Paris à Nantes les joujoux destinés à égayer l'enfant extraordinaire, en concurrence avec les moulins du père Carilès. M. Clodion était aussi un frère généreux, car Émilie emporta, dans un joli écrin de chagrin noir, une certaine parure qui avait attiré son attention pendant qu'elle se promenait au bras de son frère. De son côté le phénix, à l'insu de sa femme, emportait dans son portefeuille un morceau de papier signé du banquier de Placide, et sur le vu duquel certain banquier de Nantes devait lui compter la somme de quinze mille francs.

Vraiment, le caprice des sardines était tout à fait inexcusable.



XXVIII

Le commerce des bougies stéréolithes. — L'oncle et le neveu. — Spéculations sur les fécules piquées. — Les professeurs d'Émile sont injustes envers lui.

Mais ce caprice, dans les deux années qui suivirent, se transforma en entêtement et, qui pis est, en entêtement breton, le plus dur et le plus imperméable de tous les entêtements. M. Charlier, qui n'était pas Breton, se fatigua le premier de cette lutte inégale. Il prit en un profond dégoût la momification des sardines et résolut de tourner vers un autre but ce qu'Émilie appelait ses facultés transcendantes.

Comme il était dans ces dispositions d'esprit, le hasard le mit en présence d'un ancien camarade de collége, qui cherchait un associé pour exploiter une fabrique de bougies. Cet ami, quelque peu chimiste, venait de prendre un brevet pour la fabrication des *bougies stéréolithes*. Lesdites bougies, comme leur nom l'indique, avaient la prétention d'être aussi dures que la pierre et de ne jamais couler.

Le phénix vendit son usine du Croisic et sa maison de Nantes, et emmena sa famille à Paris, chez l'oncle Placide, en attendant que tout fût prêt à Châteauroux pour la recevoir. Il profita de l'occasion pour arrondir son capital, en empruntant à son beau-frère une somme assez importante.

Émile avait quatre ans; c'était (préventions maternelles à part) un très-bel enfant, grand et fort

pour son âge, aussi plein de vie, aussi hardi et aussi entreprenant que l'avait été sa mère. En attendant qu'il pût faire montre de ses facultés commerciales et industrielles, il manifestait une grande indépendance de caractère, une étonnante liberté d'allures, une indomptable résolution de n'obéir à personne et une tendance inquiétante à briser tout ce qui lui tombait sous la main.

« Voilà ton bon parrain ! » lui dit sa mère en lui présentant l'oncle Placide.

« C'est un vieux monsieur laid ! répondit le filleul avec une franchise effrayante. J'aime mieux Bertrand, il est bien plus joli ! »

Bertrand, scandalisé d'un pareil blasphème, ne put cependant résister aux avances de l'enfant terrible, et devint, en deux fois vingt-quatre heures, son homme-lige, ou plutôt sa chose.

Bertrand l'ayant mené au Champ de Mars, à une revue de zouaves, Émile déclara aussitôt qu'il était un zouave, se fit acheter un tambour, et insista pour grimper sur les épaules de Bertrand, qui trouva la chose faisable et naturelle. Émile revint donc du Champ de Mars à la rue Saint-Antoine à cheval sur les épaules de Bertrand, tantôt battant du tambour, tantôt interpellant les passants pour leur faire savoir qu'il était un zouave. Les passants riaient, Bertrand riait, Émile riait; il serait difficile de dire lequel des deux, du zouave ou de sa monture, prenait le plus de plaisir à cette petite fête militaire.

Au retour, le zouave persista à battre du tambour par toute la maison. Quand il fut fatigué de cet exercice, il lâcha le robinet de la fontaine et termina cette journée si bien remplie en défonçant une des sphères de son parrain, sous prétexte que c'était creux et qu'Emile voulait savoir ce qu'il y avait dedans.

Comme il n'était jamais à court d'inventions pour passer agréablement le temps, tout le monde poussa un soupir de soulagement lorsque ses parents l'emmenèrent à Châteauroux. Le plus soulagé de tous fut certainement le malheureux Alfanègre, à qui l'autre tendait toutes sortes d'embuscades, le matin, pour le faire choir dans l'escalier.

Bertrand seul regretta son zouave. C'est que le zouave l'émerveillait par la fermeté de son caractère, la fécondité de ses idées et l'audace de ses entreprises. Et cependant toutes ces entreprises aboutissaient à quelque catastrophe où la dignité de Bertrand recevait de rudes échecs.

L'ami du phénix avait, paraît-il, mal calculé le prix de revient des *bougies stercolithes*. Les deux associés se trouvèrent bientôt en présence de ce dilemme : ou bien continuer la fabrication en perdant chaque année une somme assez ronde, ou bien fermer l'usine et dissoudre la société. Ils s'arrêtèrent à ce dernier parti, mais pas assez tôt pour ne pas laisser, comme on dit, les plus belles plumes de leurs ailes dans la liquidation. Ils se serrèrent la main et chacun d'eux prit son essor de son côté.

Lorsque Émilie annonça cette nouvelle à son frère, il ne put s'empêcher de prendre un air soucieux; mais il ne put s'empêcher de sourire en voyant que cet échec (car c'en était un) avait accru l'admiration de sa sœur pour les « immenses facultés » de son mari, bien loin de l'amoindrir. « Tu te tromperais singulièrement si tu croyais que Jules est démoralisé ou embarrassé. Il n'était qu'en second dans cette entreprise, voilà pourquoi elle n'a pas réussi comme nous avions le droit de l'espérer. Tu vas ouvrir de grands yeux en apprenant que nous allons établir un entrepôt pour l'achat et la vente en gros des fécules piquées. Tu as bien lu, j'ai dit : des fécules piquées ! Je te vois d'ici te demander ce que l'on peut faire des fécules piquées ? Tu sauras donc que la fécule piquée entre dans la fabrication des papiers de tenture. Comment ? Je n'en sais rien, ou plutôt je l'ai oublié, quoique Jules me l'ait expliqué avec cette clarté et ce talent d'élocution que tu lui connais. L'essentiel, c'est qu'elle y entre. Les marchands de fécule sont trop heureux de se débarrasser à tout prix de leur marchandise avariée; nous les attendons de pied ferme. D'un autre côté, les fabricants de papiers peints ont absolument besoin de notre fécule; ils ne peuvent pas s'en passer. Eux aussi, nous les attendons de pied ferme. A bientôt ! »

Bientôt, en effet, la famille Charlier débarqua rue Saint-Antoine.

L'ancien zouave était devenu un écolier turbulent, et avait enrichi son vocabulaire d'une quantité effrayante de termes d'argot puisés aux sources les plus pures. Presque tous les élèves de la petite école où il avait appris à lire avaient des frères ou des cousins au collège.

Cette fois, le filleul n'insulta pas son parrain en face, comme la dernière fois, mais il déclara confidentiellement à sa mère que l'oncle Placide était « rococo ! »

En effet, l'enveloppe de l'oncle Placide pouvait mériter l'épithète de rococo, et le fils du phénix était encore dans l'âge où l'on juge les gens sur la mine. Si donc il péchait gravement en ce point, on peut dire qu'il péchait en nombreuse compagnie.

Comme les fécules piquées attendaient avec une grande impatience l'arrivée du phénix, la famille ne resta que deux jours à Paris et s'envola vers l'Est le surlendemain de son arrivée. Aussi, pour cette fois, les méfaits d'Émile se bornèrent à affoler le vieux chat et à détraquer le vieux coucou, qui souffrit de douleurs intérieures pendant plus de trois semaines avant de se remettre à hacher le temps aussi menu que par le passé. Émile profita encore de son séjour pour faire des questions indiscrètes à Alfanègre sur les causes de son embonpoint. Il ne dédaigna pas non plus d'exaspérer les voisins de son oncle en les canardant avec sa sarbacane toutes les fois qu'ils osaient mettre le nez à la fenêtre.

Le phénix avait longtemps parlé de rembourser à son beau-frère les différentes sommes qu'il lui avait empruntées. Il en fut empêché par la déconfi-

ture des *stéréolithes*. Et même, pour entreprendre avec plus d'éclat la campagne des fécules piquées, il procéda à un nouvel emprunt, toujours à l'insu de sa femme.

Les lettres d'Émilie commencèrent à être remplies de fécule piquée (au sens figuré, bien entendu) et de renseignements divers sur les faits et gestes d'Émile. Il venait de faire ses débuts au petit collége de Saint-Jest (Meurthe), pendant que son père se débattait au milieu de la fécule piquée.

C'était (du moins dans ce temps-là) une denrée bien capricieuse que la fécule piquée, et les maîtres d'Émile étaient bien capricieux aussi. Tantôt, à propos de rien, la fécule était en hausse, tantôt, sans avertir personne, elle baissait subitement. On (c'est-à-dire Mme Charlier) ne s'expliquait pas davantage les hauts et les bas de la vie classique d'Émile. Tantôt les deux valeurs (Émile et la fécule) baissaient simultanément, et alors Émilie était au désespoir. Tantôt l'une des valeurs était en hausse, pendant que l'autre était en baisse, et alors il y avait une sorte de compensation. Tantôt elles haussaient parallèlement, alors c'étaient de véritables cris d'enthousiasme.


Il s'était regardé dans la glace. (P. 327, col. 2.)

Cependant, après bien des oscillations, le commerce de la fécule finit par prendre une sorte d'équilibre assez stable et par donner quelques bénéfices. Émilie aurait été tout à fait heureuse de ce côté, si les comptables n'avaient semblé prendre à tâche de faire de la vie de son mari un fardeau insupportable. Le premier de ces comptables avait la fâcheuse habitude de surcharger ses chiffres et de faire de mystérieux emprunts à la caisse. Il avait fallu se priver de ses services. Son successeur était la « crème des hommes », seulement il avait foi, comme Alfanègre, aux vertus de la *lotion ambrée;* il arrivait à son bureau dans un état comateux si prononcé, qu'il s'endormait sur le registre et barbouillait du bout de son nez la colonne de chiffres commencée. Le numéro 3 était un sous-officier en retraite, qui provoquait Jules en duel deux ou trois fois par jour, sous prétexte qu'en lui demandant des renseignements, on avait l'air de douter de son honneur. Mais, peu à peu, le phénix amena son duelliste à des idées plus saines et plus raisonnables. Émilie fut moins heureuse avec les professeurs de son fils. Aucun de ces messieurs ne consentit à concevoir des idées plus saines et plus raisonnables, c'est-à-dire à déclarer qu'Émile était un bon élève ou même un élève supportable.

Il y avait en lui une telle surabondance de vie, un tel besoin de grimper, de sauter, de courir, de crier, de fatiguer son corps, que la discipline de la classe était pour lui une torture et le travail à la maison une contrainte intolérable.

Au beau milieu d'une leçon de grammaire qu'il bourdonnait machinalement, assis sur l'appui de la fenêtre, armé d'une règle pour écarter les mouches, il sautait dans le jardin pour courir après les chats. Il oubliait bientôt les chats pour grimper à un arbre, faisait les exercices du trapèze, le bras de fer, le rétablissement; puis se roulait sur le gazon, les quatre fers en l'air, puis sonnait de la trompe dans un arrosoir, puis partait pour le collége. Fatigué de ses exercices de gymnastique, il bâillait, s'étirait et finissait par s'endormir. On le chatouillait amicalement avec un bout de papier; alors il sautait brusquement sur ses pieds en poussant des exclamations incohérentes, la classe était en joie et le professeur irrité envoyait le délinquant au cabinet de M. le principal. A tous les reproches du chef de l'établissement, Émile répondait avec naïveté : « Je ne sais pas ce que j'ai, c'est plus fort que moi ! »

Alors M. le principal expédiait, sous la conduite du portier, l'élève Charlier à sa famille, avec un bon petit pensum destiné à lui tenir lieu d'une douche rafraîchissante.

L'élève Charlier quittait le collége la mort dans l'âme; mais au bout de vingt pas il était consolé : au premier tournant de rue, il plaisantait le portier sur sa casquette de loutre et sur ses genoux cagneux; ou bien il lui proposait de jouer à saute-mouton jusqu'à la maison paternelle.

Arrivé en présence de sa mère, il lui était impossible de se rappeler pour quel méfait en particulier on l'avait congédié. « Encore une injustice! » se disait l'impétueuse petite femme. Ce qui la mettait hors d'elle-même, c'est qu'Émile ne se plaignait jamais de ses professeurs. Quoi qu'elle pût dire ou faire, elle n'amena jamais cet étrange collégien à convenir que ses maîtres avaient été injustes. Non

content de ne pas se plaindre, il avait l'inconcevable faiblesse d'aimer ces hommes renfrognés, qui sont cependant, comme chacun le sait, les ennemis jurés de l'enfance et de la jeunesse!

« Mon fils est un ange! » se disait-elle avec des transports d'admiration maternelle. « Voyons, M. le principal, convenez au moins que c'est un ange de douceur!

— Si nous avions deux anges pareils, répondait M. le principal en jouant avec son couteau à papier, nous serions obligés de fermer l'établissement et d'aller chercher fortune ailleurs. Je conviens avec vous, madame, qu'il y a en lui des qualités qui feront de lui un honnête homme. Il est droit, franc, loyal; dans toutes les petites querelles d'écoliers, on est toujours sûr de le trouver du bon côté; il haït l'injustice et prend toujours parti pour les faibles contre les forts. Mais en attendant qu'il devienne un de ces hommes auxquels on est fier de serrer la main, c'est un enfant, un écolier, et je regrette d'avoir à dire, au nom de la vérité, que c'est un écolier détestable.

— Détestable! y pensez-vous, M. le principal!

— Charmant enfant, écolier détestable, reprenait M. le principal avec fermeté. Il ne répond jamais avec impertinence, il ne cherche jamais de subterfuges, jamais il n'a menti; on ne peut pas même dire qu'il ait un parti pris contre la règle et contre la discipline, et avec tout cela, il est toujours en faute et rien ne peut le corriger. Tous ces messieurs et moi, nous l'aimons beaucoup, je dirai même que nous l'estimons; mais il nous donne bien du souci, madame, oui, bien du souci!

» Nous prenons ses défauts en patience, à cause de ses qualités; loin de le persécuter, comme vous paraissez le croire, nous nous tenons sans cesse sur la défensive. Mais notre indulgence ne saurait nous faire oublier que nous répondons de l'ordre et de la discipline, et que messieurs les inspecteurs sont en droit de nous en demander un compte très-sévère.»

Mme Charlier s'en allait moitié fâchée, moitié contente. « N'importe, disait-elle à son mari, ils ont beau lui en vouloir, ils sont bien forcés de convenir que ce n'est pas un enfant ordinaire! »



XXIX

Les idées de l'oncle Placide en matière d'éducation. Un double malheur.

L'oncle Placide, qui avait sur sa sœur l'avantage d'avoir été au collége et de savoir comment les choses s'y passent, ne s'effrayait pas outre mesure de « l'injustice » des professeurs de son filleul. Il se permettait même d'en sourire. « Elle le gâte, voilà ce qu'il y a de plus clair, » se disait-il en lisant les éloquentes diatribes de sa sœur contre l'Université.

Quelquefois, mais bien rarement, Émilie se préoccupait de l'incroyable étourderie de « l'ange de douceur ».

Là encore l'oncle Placide souriait doucement au souvenir des escapades de sa sœur à l'époque où elle avait l'âge d'Émile. « Elle oublie ce qu'elle était à son âge, et encore n'était-elle qu'une fille, élevée dans l'intérieur de la maison paternelle. » Voilà ce qu'il se disait. « Que serait-il arrivé si notre pauvre mère avait eu l'idée de la mettre dans une pension ou dans un couvent! » Il frissonnait rien qu'en songeant aux énormités dont Émilie n'aurait pas manqué de se rendre coupable.

« Heureusement, s'il a ses défauts, il a aussi ses qualités! » Sur cette pensée consolante, l'excellent oncle prenait une bonne prise et la humait à loisir, en méditant longuement sur les qualités de sa sœur Émilie.

Je ne sais où cet esprit si juste avait pris cette idée si fausse que sa sœur était douée d'une grande force de caractère, et qu'en cela, comme en tout le reste, elle lui était bien supérieure. Aussi ce qu'il souhaitait le plus au monde, c'était de voir Émile ressembler en tout point à sa mère.

De même qu'on peut être faible avec les apparences de la force, de même on peut être fort avec les apparences de la faiblesse. Émilie, malgré son activité et son entrain, était faible et capricieuse. Il fallait que Placide fût aveuglé par l'affection et l'habitude pour ne pas s'en apercevoir. Lui, au contraire, malgré sa douceur, était ferme comme un roc; mais cette fermeté sans étalage n'apparaissait qu'à de rares intervalles, et seulement dans les grandes occasions.

Donc, ce qu'il aurait dû souhaiter à son filleul, c'eût été d'avoir le charme et la vivacité de sa mère, avec la solidité et la fermeté de son parrain. Mais il était trop modeste pour concevoir une pareille combinaison.

Comme la Providence ne nous consulte pas pour savoir de quels éléments elle doit composer l'âme de ceux que nous aimons et à quelle dose elle les y doit combiner, l'opinion personnelle de Placide n'influa en rien sur le développement des facultés de son filleul : ce fut heureux pour tout le monde, et en particulier pour le filleul.

Le collége de Saint-Jest n'est pas un collége de « plein exercice »; en d'autres termes, il ne conduit la jeunesse saint-jestienne que jusqu'à la classe de sixième inclusivement. Lorsque Émile eut terminé sa sixième, ses parents se trouvèrent mis en demeure de prendre un parti.

Émilie désirait garder son fils à la maison,

en lui donnant un précepteur, M. Charlier voulait l'envoyer au lycée de Nancy.

Dans cette conjoncture délicate, on prit le parti de consulter l'oncle Placide. Ce fut Émilie qui se chargea de lui écrire, assurée d'avance qu'il se rangerait à son avis, comme d'habitude. Semblable à un avocat qui plaide une cause, elle ne lui développa que ses propres raisons et ses préférences, et laissa dans l'ombre celles de la partie adverse.

Elle fut bien surprise et même passablement indignée en ouvrant la lettre de son frère : il se permettait de la contredire et de se ranger à l'avis de son mari.

« Tu as triché, dit-elle à l'innocent phénix, avoue que tu lui as écrit en cachette pour lui souffler tes idées. Sans cela, il n'aurait jamais osé... »

Elle avait l'air d'oublier que c'était elle qui avait triché ; peut-être l'oubliait-elle réellement.

Quoi qu'il en soit, prise au piége qu'elle avait tendu de ses propres mains, elle comprit qu'il fallait s'exécuter et s'exécuta avec une parfaite mauvaise grâce.

« Les loups ne se mangent pas entre eux ! » dit-elle en menaçant du doigt le phénix. Si cette phrase avait un sens, ce qui n'est pas absolument sûr, elle faisait sans doute allusion à la scélératesse du sexe fort qui fait des conspirations et des cachotteries pour décevoir le sexe faible. Il y avait si peu des instincts carnassiers du loup, soit dans le débonnaire Placide, soit dans le phénix inoffensif, que Mme Charlier fut la première à rire de sa propre métaphore.

Les gens qui se noient s'accrochent à tout ce qui tombe sous la main. Émilie s'attacha un instant à l'espoir que « l'ange persécuté » refuserait net de se laisser emprisonner entre les quatre murs d'un lycée.

L'ange persécuté trompa amèrement son espoir ; l'idée seule d'un changement le fit bondir de joie ; déjà les récits pompeux de son camarade Perdriol, récemment promu au grade de lycéen, lui avaient, comme on dit, monté la tête. Il avait entrevu une séduisante perspective de parties de barres, de cheval-fondu, de balle cavalière, de longues promenades dans les champs et d'effrayantes prouesses de gymnastique. De plus l'ami Perdriol avait tout à fait grand air, sanglé dans sa tunique et coiffé de son képi, qu'il portait légèrement incliné sur l'oreille droite. Un jour, pour s'amuser, Émile avait essayé le fameux képi ; il s'était regardé dans la glace ! A partir de ce jour, il appela de tous ses vœux le moment où il aurait le droit à son tour de se sangler dans la tunique réglementaire et de porter le képi sur l'oreille.



La photographie d'Émile. (P. 328, col. 1.)

Le prestige de l'uniforme avait achevé de séduire

son imagination, toute pleine déjà de vagues aspirations militaires, en dépit de la fameuse bosse commerciale qu'il portait quelque part sur le crâne.

Émilie en voulut à son frère pendant au moins vingt-quatre heures ; elle lui pardonna quand elle vit comme Émile avait bonne grâce en tunique de lycéen ; elle lui fut presque reconnaissante à la lecture du premier bulletin trimestriel.

Le changement d'air, de régime et de société, l'amour-propre qui s'était subitement éveillé en lui, l'idée qu'il obéissait volontairement à une discipline presque militaire, le roulement du tambour, l'éloignement de sa mère qui le gâtait horriblement, toutes ces choses avaient transformé l'ange persécuté en un lycéen fort présentable. Il avait eu de plus la chance de tomber sur un professeur qui connaissait bien les enfants et qui, par conséquent, les aimait beaucoup. Le professeur avait lu à livre ouvert dans cette âme sans replis ; du premier coup d'œil il avait fait la part du bien et du mal, et il avait traité Émile en conséquence.

Le premier bulletin contenait en quelques mots une analyse si bien faite du caractère d'Émile, que Mme Charlier s'écria : « On a donc enfin compris mon fils ! » Cependant cette grande joie ne fut pas tout à fait sans mélange ; car le bulletin insinuait que les défauts d'Émile, qui n'étaient d'ailleurs que des défauts de surface, lui venaient probablement d'avoir été un peu gâté.

Émilie décida qu'il était urgent d'envoyer copie du bulletin à l'oncle Placide. Mais, en le transcrivant de sa plus belle écriture, elle eut sans doute une distraction ; car elle sauta tout un paragraphe, justement celui où l'on insinuait qu'Émile pourrait bien être un enfant gâté.

Elle joignit à ce document officiel la photographie d'Émile. Il était en grande tenue, la main appuyée sur deux gros volumes, en signe de réconciliation avec l'étude et les dictionnaires.

Que de fois l'oncle Placide relut avec orgueil l'extrait du bulletin, devant le portrait de son filleul! Quel contraste entre ce hardi lycéen et le pauvre collégien taciturne qui lisait autrefois Robinson sous les acacias rabougris de la pension Grêlart! Quelles promesses d'avenir il lisait sur cette figure ouverte et souriante ! Comme le monde l'accueillerait au sortir du collége !

Si Émilie avait eu peu de raisons d'être fière de son frère (du moins d'après l'opinion de ce frère), quelle compensation la Providence lui avait ménagée en lui accordant un pareil fils !

Le jour de la distribution des prix, Émile fut appelé trois fois sur l'estrade ; chaque fois il fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements ; il était devenu tout à fait populaire parmi ses camarades. Les dignitaires de l'estrade, séduits par son air résolu et sa bonne grâce, lui adressèrent des sourires et des signes de tête. Pendant ce temps-là, les mamans chuchotaient entre elles et regardaient Émilie avec envie.

Le cœur d'Émilie débordait de joie ; mais, comme elle était ingénieuse à se tourmenter elle-même, il lui vint une idée qui la rendit presque malheureuse au milieu de son triomphe : « Émile est si grand et si vigoureux ! si tous ces gens-là allaient s'imaginer qu'il est le plus âgé des élèves de sa classe ! Pourquoi M. le censeur, en lisant le palmarès, ne faisait-il pas remarquer, au contraire, qu'il était d'un an plus jeune que tous les autres? » L'année suivante, elle aviserait sur ce qu'il y avait à faire.

L'année suivante, la pauvre Émilie n'eut point à aviser sur ce qu'il y avait à faire. Au printemps, une effroyable épidémie s'abattit sur Saint-Jest et sur les environs. Émilie fut une des premières victimes du fléau ; et son mari, qui avait gagné son mal en la soignant, la suivit au bout de deux jours. En ce moment le pauvre Placide était cloué sur son lit par des douleurs rhumatismales beaucoup trop réelles.

Pour la première fois de sa vie son courage l'abandonna, et il fut un instant plus faible que le chagrin. Immobile dans son lit comme un paralytique, il regardait droit devant lui, sans rien voir ; de grosses larmes, une à une, coulaient lentement sur ses joues.

Françoise sanglotait dans la cuisine, sous son tablier qu'elle avait ramené par-dessus sa tête. Bertrand se tenait assis dans un coin obscur, la figure tournée vers la muraille. Furieux contre lui-même, parce qu'il ne pouvait trouver un seul mot pour consoler Françoise, il se frappait le genou du plat de sa main droite. Furieux aussi contre le coucou qui hachait le temps aussi régulièrement que si le malheur n'était pas sur la maison, il venait de se lever brusquement pour arrêter le balancier, quand la sonnette de Monsieur se fit entendre.

A suivre. J. GIRARDIN.

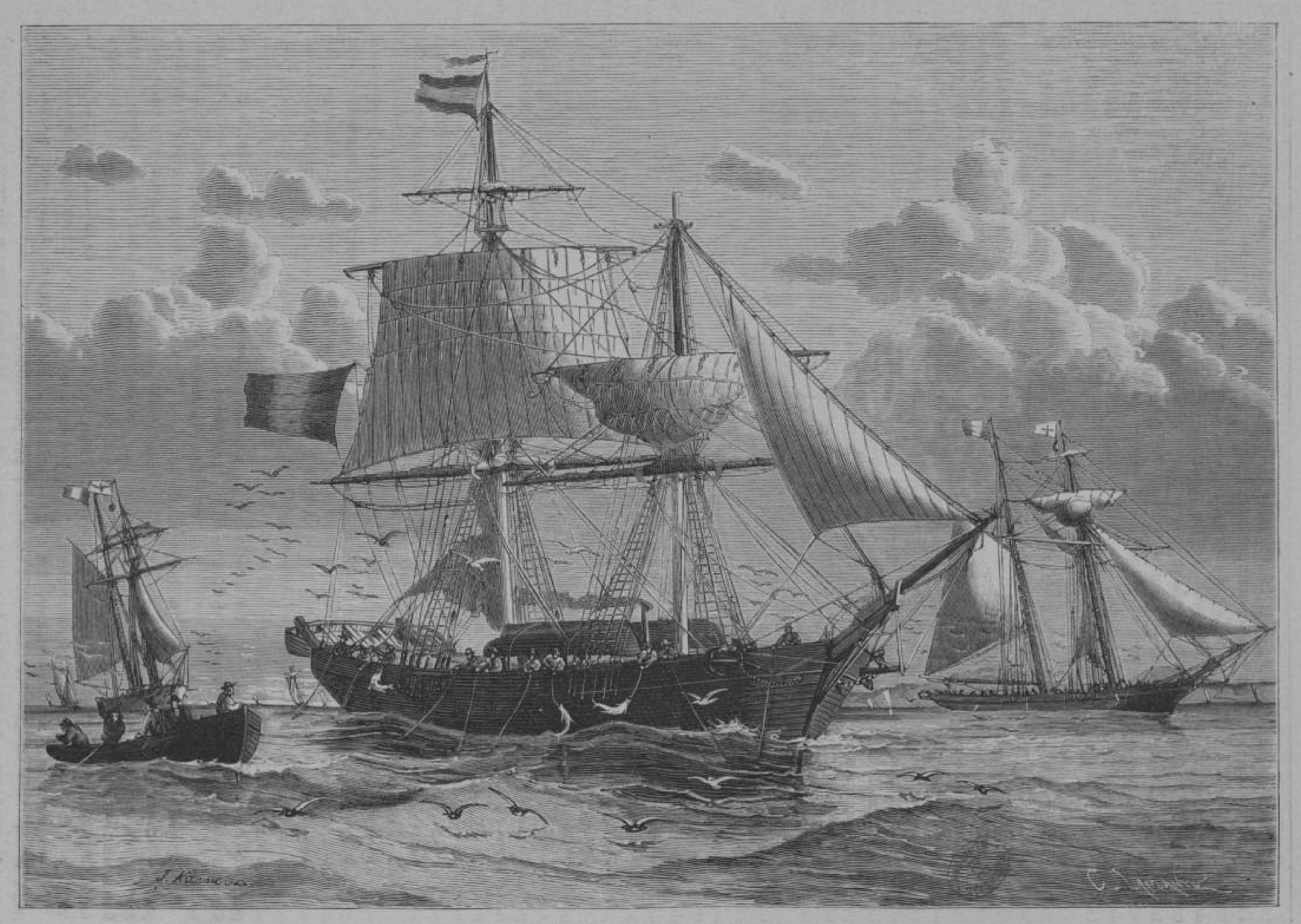


LA PÊCHE A LA MORUE[1]

II

Le premier jour de navigation est, en grande partie, consacré au repos et à quelques petits arrangements ; il faut bien, donner à certaines va-

1. Suite. — Voy. pages 302 et 318.



La pêche de la morue sur les côtes d'Islande.

peurs le temps de se dissiper; mais laissez faire l'air de la mer, et vous verrez que, demain, chacun sera dispos et prêt à la besogne; c'est-à-dire que, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, depuis le capitaine jusqu'au mousse, tout le monde va se mettre à préparer les lignes : travail qui consiste à assujettir l'hameçon à ladite ligne; ce n'est pas bien compliqué, mais encore cela demande-t-il un certain soin.

Les côtes abruptes et sauvages de l'Islande apparaissent à nos yeux; nous voici enfin arrivés sur les lieux de la pêche; reste à choisir le point où nous allons opérer. A cet égard, chaque capitaine a ses prédilections; il conduit son navire dans le parage qui lui paraît être le plus poissonneux, et immédiatement on se prépare à pêcher. En conséquence, le navire réduit sa voilure; il ne conserve que celle qui est rigoureusement nécessaire, soit pour s'éloigner de la côte quand la dérive l'y entraîne un peu trop, soit pour s'en rapprocher lorsque le vent souffle de terre : d'une façon ou de l'autre, c'est toujours sous voile que se fait la pêche en Islande.

Les morues pêchées sont de trois grandeurs différentes : les plus petites, nommées « poissons de côte », se tiennent sur les hauts-fonds, près des côtes: elles sont aussi plus nombreuses que les autres; les plus grandes, que l'on appelle « poissons de fond », se pêchent principalement à une certaine distance des côtes et à une grande profondeur; enfin, les morues « moyennes » se rencontrent mélangées parmi les individus des deux autres classes.

Il est une autre espèce de morue (la lingue), qui atteint jusqu'à 1 m. 40 de longueur, et dont la chair a 8 à 10 centimètres d'épaisseur; celle-là se trouve plus spécialement dans les parages de Faroé; elle fut importée pour la première fois en France par un armateur de Dunkerque (M. Bray père), qui eut beaucoup de peine, naturellement, à obtenir de ses concurrents l'aveu que cette gigantesque morue était d'aussi bonne qualité que les leurs.

Tout est donc prêt à bord : on a dressé des planches sur le pont, de manière à former un encaissement au centre duquel les pêcheurs jetteront les poissons après les avoir tirés hors de l'eau; les voiles conservées sont orientées et amurées de façon à retarder la dérive si le vent pousse le navire à la côte, ou retarder également sa marche si le vent le pousse au large; enfin, la barre du gouvernail étant fixée, tous les bras sont disponibles et chacun saisit sa ligne.

Il n'y a que trois hommes à bord qui ne pêchent pas, le *paqueur*, le *saleur* et le *tonnelier*. Ce dernier doit ouvrir, fermer et cercler les tonnes, il a suffisamment de besogne; quant au *paqueur* et au *saleur*, nous allons les voir à l'œuvre dans un instant.

A l'exception de ces trois hommes, tout l'équipage, le capitaine compris, se place, en s'espaçant convenablement, le long des lisses, chacun avec sa ligne ou ses lignes dont le bout libre est amarré au navire. On amorce la première fois les hameçons avec quelques morceaux de poisson (du *flétan*, je crois), pêché à cette intention, et on lance les lignes à la mer.

Si la morue mord immédiatement, on la hisse purement et simplement à bord, c'est-à-dire que le pêcheur ramène à lui la ligne toute ruisselante d'eau, et lorsque la morue est à sa portée, il la saisit par une ouïe; puis, malgré ses vigoureuses gesticulations, il l'assujettit sous son bras gauche; d'un coup de couteau, il ouvre son gosier et sa bouche, en extrait l'hameçon, et rejette le poisson dans l'encaissement dont nous avons parlé. Quelquefois la morue est si abondante, que le pêcheur n'a pas le temps de pratiquer cette incision pour retirer l'hameçon; il faut qu'il accoure à une autre ligne qui réclame une prompte intervention; dans ce cas, il jette tout à la fois derrière lui, dans l'encaissement, le poisson, l'hameçon et la ligne; et alors, c'est le *paqueur* ou son acolyte qui se charge de l'extraction.

Mais le plus souvent c'est tout le contraire; la morue fait des façons, elle se fait tirer l'oreille; alors le pêcheur doit attirer son attention sur l'hameçon en agitant celui-ci : pour cela, il étend, de toute sa longueur, son bras le long de la ligne, et, aussi loin qu'on peut l'atteindre, il la saisit, la ramène à lui, la lâche, la reprend de la même façon, la lâche de nouveau, et recommence ce fatigant travail jusqu'au moment où la morue, sans doute obsédée de tant d'importunités, se décide enfin à répondre à ses avances.

Cette partie du travail ordinaire du pêcheur est la plus pénible : en dehors de la fatigue d'un pareil exercice, la ligne, qu'il hale et largue sans cesse, le couvre d'une eau glaciale contre laquelle son blindage de cuir ne le protége pas suffisamment. Aussi, quand l'heure du repos est enfin arrivée, harassé, transi, il consulte son coffre; et si, par hasard, il y trouve encore quelque tricot qui ne soit pas mouillé, il adresse mentalement un remercîment à la vieille mère. Dans le cas contraire, si rien n'est sec, un soupir — qui pourrait passer pour une imprécation — remplace le remercîment, et il se couche, avec l'espoir bien fondé de se réveiller, le lendemain, roide comme une barre de cabestan; ce sera l'avant-propos d'un joli rhumatisme.

Revenons à la morue. Arrivé sur le pont, le poisson est saisi par le *paqueur*, qui lui tranche la tête et lui ouvre le ventre par une incision longitudinale qu'il pratique depuis l'œsophage jusqu'à l'ouverture opposée; il en retire le foie, qui est mis à part dans une tonne : on en extraira plus tard cette huile dont les vertus réparatrices sont très-utilisées depuis quelques années en thérapeutique; jusqu'alors l'huile extraite des foies de morue ne servait qu'à la préparation des cuirs. On enlève ensuite la vessie qui, sera vendue aux fabricants de colle de poisson, et qui, par parenthèse, est un morceau fort délicat, puis les intestins, qui vont servir à amorcer les hameçons;

ensuite, le *saleur* étend la morue ainsi préparée dans une tonne à sa portée et la saupoudre de deux ou trois poignées de sel; sur celle-ci, il en étendra une autre, puis une autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que la tonne soit pleine : le reste est l'affaire du *tonnelier*.

Les *têtes* sont l'objet d'une dissection spéciale : on les divise en plusieurs morceaux, dont le principal, le palais, constitue ce que nous appelons les *langues de morues ;* tous ces morceaux subissent le même salage et les mêmes préparations que le corps du poisson.

Les morues ainsi que leurs sous-produits étant préparés, salés et embarillés comme il vient d'être dit, peuvent attendre sans inconvénient l'opération définitive du *repaquage*, qui se fera au retour, dans quatre ou cinq mois.

Pendant la saison de pêche, les journées du matelot islandais ne se bornent pas, malheureusement, à être pénibles comme celles dont j'ai cherché plus haut à donner une idée : le lieu où il pêche est un de ceux que la tempête visite le plus fréquemment, et où elle est également le plus redoutable pour le marin.

Le navire doit se tenir aussi près que possible de la côte ; c'est une condition *sine quâ non* de réussite pour la pêche ; et c'est, en même temps, la pire de toutes les conditions pour la sécurité de son équipage. Au moindre vent du large, il faut ouvrir l'œil; il faut souvent déguerpir, car sous ces latitudes tout est à redouter : une brise du large dégénère fréquemment en vent qui souffle en foudre ; et alors, si l'on se trouve serré sur la côte, adieu le navire et l'équipage, car la côte abrupte de l'Islande, c'est la mort. Ce sont donc des alertes, une surveillance incessantes; à chaque instant, il faut quitter la ligne pour la manœuvre, et se dépêcher, car, encore une fois, la côte c'est la mort.

Un ouragan arrive sur le navire avec la rapidité de la foudre; tout est à faire à la fois : ce sont les produits de la pêche, — le pain pour l'hiver, — qu'il faut mettre en lieu sûr; c'est un mât à dépasser; c'est la voilure qui doit être carguée ou amoindrie en quelques minutes, sous peine de la voir emportée en lambeaux; à moins pourtant qu'elle ne résiste, et alors le navire est démâté ou chavire, ou bien il va se briser à la côte : tout périt.

Chacun a le sentiment de la gravité de la situation, de la valeur d'une minute perdue ; tous savent qu'une négligence, une lenteur, un défaut d'ensemble dans les manœuvres, auront des conséquences funestes.

Figurez-vous quatre ou cinq hommes suspendus au-dessus du gouffre, les pieds appuyés sur une simple corde qui va peut-être se rompre, la poitrine meurtrie par la vergue sur laquelle ils s'efforcent d'assujettir la voile que le vent arrache de leurs mains : une pluie glaciale leur fouette le visage et les transperce jusqu'aux os, l'ouragan les assourdit; mais ils redoublent d'efforts, car il n'y a pas une seconde à perdre : le mât craque déjà, la côte est à deux pas.

« Aurez-vous bientôt fini, là-haut! » hurle le capitaine, que l'absolue nécessité de se presser exaspère. Ils font pourtant bien tout ce qu'ils peuvent pour aller vite, les pauvres diables. Cependant ils sont enfin parvenus à étouffer la voile. Exténués de fatigue, ils sont sur le point de l'assujettir sur la vergue, lorsque au même instant un cordage rompu, et que l'ouragan lance comme un fouet gigantesque dans toutes les directions, vient les cingler d'un coup à étourdir un bœuf. La douleur leur fait ouvrir les mains, la voile s'échappe, le vent s'y engouffre de nouveau, le mât menace de s'écrouler; tout est à recommencer.

A suivre. MARTIAL DEHERRYPON.





Les côtes d'Islande. (P. 330, col. 1.)

LA PETITE DUCHESSE[1]

XXV

Une visite.

En découvrant un moyen de se rendre utile, Alberte avait conjuré l'ennui qui n'eût pas manqué de l'atteindre à la Rochefaucon, où sa vie n'avait ni but, ni règle, ni distractions.

Elle comprit que son influence sur cette petite population ferait ce que n'avait jamais pu faire Mlle Rose, et elle prit au sérieux la tâche de ramener ce petit monde à l'ordre.

Pour cela, elle suivit régulièrement l'école et finit par y travailler pour son propre compte.

L'humble institutrice de village était instruite à sa manière, et Alberte, comme tous les esprits un peu élevés, s'arrangeait fort bien de la rusticité du petit peuple de l'école. Les intelligents cherchent d'abord le vrai, et, comme Eugénie de Guérin, ils préfèrent les esprits neufs aux esprits prétentieux.



Les récalcitrants (P. 332, col. 1.)

Un bruit étrange se répandit bientôt dans la commune : La petite duchesse allait à l'école chez Mlle Rose. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller le zèle endormi des parents. Ils surveillèrent eux-mêmes leurs enfants, et ce que Mlle Rose n'avait jamais pu obtenir se fit tout naturellement. Les sans-mouchoirs arrivèrent à l'école débarbouillés et les mains propres. Et il fallait voir comme les mères traînaient elles-mêmes les récalcitrants jusqu'à la porte de l'école.

Pour récompenser de si louables efforts, Alberte obtenait mille faveurs pour ses protégés.

Le jeudi matin, avant que les persiennes de la châtelaine s'ouvrissent, tout le petit clan masculin de l'école suivait la petite duchesse dans le parc rempli de merveilles demeurées jusque-là inaccessibles à la curiosité. Un certain kiosque chinois surtout plongeait les enfants dans une admiration inépuisable. Il était éclairé par des vitres de couleur, et, voir le château se dessiner devant eux en rouge, en jaune, en bleu, ravissait les marmots. L'après-midi, Alberte les suivait jusqu'au grand pré, traversé par un ruisseau profond où frétillaient de petites anguilles.

Là on pataugeait avec délices, d'autant mieux qu'on n'était plus chassé ni houspillé par le fermier, toujours peu soucieux de voir fouler son herbe par tous ces petits pieds nus.

De loin en loin des visites de voisins retenaient Alberte auprès de la duchesse; mais elle trouvait toujours le temps de faire une apparition à l'école.

Elle était à peine sortie des embarras qu'elle s'était généreusement donnés, lorsqu'une grande nouvelle lui arriva.

M. de Valroux écrivit qu'il avait le bonheur d'être père d'une ravissante petite fille qui porterait le nom d'Agnès. A la lettre solennelle de félicitation que répondit la duchesse, Alberte joignit un petit mot très-affectueux à l'adresse de Madeleine, lui disant combien elle était ravie de se savoir une nièce et combien elle se sentait disposée à l'aimer.

Il n'était pas une personne qui ne complimentât la duchesse sur la beauté et sur l'air intelligent d'Alberte, et n'ajoutât quelques mots sur son bonheur de posséder à ses côtés cette enfant charmante qui lui témoignait une affection pleine de déférence. La duchesse souriait et semblait partager ce sentiment. Elle prenait goût à la société d'Alberte et commençait à ébaucher des plans pour son éducation qu'il s'agissait de continuer sérieusement et avec suite. Chaque fois qu'elle faisait ainsi allusion à ce qui semblait devoir enchaîner Alberte, l'enfant souriait, mais hochait doucement la tête, ce que ne remarquait pas la duchesse.

Vers la fin du mois d'août, Mme de Châteaugrand et Roger s'annoncèrent. Roger visitait ses parents de Normandie avant de rentrer à Saint-Cyr, et sa mère, qui avait passé tout l'été dans sa terre de Bourgogne, consentait à l'accompagner à la Rochefaucon, où ils passeraient quelques jours.

Cette nouvelle causa à Alberte une forte émotion qui dégénéra en une sorte d'angoisse.

Elle ne put s'empêcher de verser des larmes à la

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124, 139, 152, 171, 188, 202, 219, 235, 251, 267, 282, 299 et 316

seule pensée de voir la mère de Jean, ce qui lui valut une réprimande de la duchesse.

« Je suppose, lui dit-elle, que Mme de Châteaugrand vient à la Rochefaucon pour se distraire; je l'y ai engagée dans le temps pour cela, et je ne veux pas de sensiblerie déplacée.

» Il faut une mesure à tout, et rien ne me déplaît comme les sentiments exagérés. Il reste à Mme de Châteaugrand un grand espoir dans son fils Roger, qui portera très-dignement son nom : cela doit lui suffire. »

Alberte pensa que cette considération était une mince consolation pour sa tante; mais elle ne répliqua rien. Pendant les deux jours de l'attente elle s'appliqua à paraître très-gaie. En son for intérieur elle se posait ce problème: suffisait-il de trois mois pour qu'une grande douleur comme celle que Mme de Châteaugrand avait éprouvée fût éteinte.

Cette pensée hanta son cerveau tout le jour de l'arrivée, et elle en était si singulièrement impressionnée, que lorsque la cloche de la tourelle annonça l'entrée d'une voiture, elle s'éclipsa.

La duchesse, avertie par Méril, descendit majestueusement l'escalier et vint attendre les voyageurs sur le perron. Alberte, cachée derrière le rideau de la salle à manger, les guettait dans une indicible émotion. L'image de Jean était encore si vivante dans son cœur qu'elle ne pouvait se figurer sa mère et son frère consolés. Si cependant cela était? La duchesse avait si catégoriquement affirmé devant elle qu'il n'y avait pas de regrets éternels et que les chagrins exagérés étaient de très-mauvais goût!



On pataugeait avec délices. (P. 332, col. 2.)

Au premier regard qu'elle jeta sur les arrivants son cœur se serra. La duchesse avait-elle raison? Mme de Châteaugrand était en grand deuil, mais son visage était reposé et souriant. Quant à Roger, il était charmant dans son costume coupé à l'anglaise et les notes vibrantes et joyeuses de sa voix arrivèrent jusqu'aux oreilles de la petite observatrice.

Tout à coup elle entendit prononcer son nom dans le vestibule.

« Est-ce qu'Alberte vous a quittée ? » demandait Mme de Châteaugrand.

C'était le moment de se présenter. Alberte n'y manqua pas : elle passa dans le vestibule et s'avança d'un air contraint vers sa tante.

En l'apercevant, la mère de Jean avait porté la main à son cœur et Alberte embrassa un visage soudainement crispé de douleur et baigné de larmes.

« Jean! » murmura la jeune fille en éclatant elle-même en sanglots.

La voix de la duchesse s'éleva mesurée et froide.

« Madame, je vous en supplie, ne restez pas dans ce vestibule plein de courants d'air, dit-elle. Alberte

va, si vous le voulez bien, vous conduire dans votre appartement.

— Venez, ma tante, » dit Alberte en passant son bras sous le sien.

Elles suivirent la duchesse qui remontait lentement le grand escalier appuyée sur le bras de Roger.

Sur le palier ils s'arrêtèrent et Alberte osa regarder Roger. Il était très-pâle, et la main qu'il lui tendit était glacée sous son gant.

Elle lui sourit à travers ses larmes et entraîna sa tante dans l'appartement qui lui était destiné. Là elle la fit asseoir et, s'agenouillant devant elle, écouta pieusement les accents de cette douleur toujours vivace et qui devait durer autant que la vie de celle qui l'éprouvait.

Quand Alberte quitta Mme de Châteaugrand, elle était toute sérieuse, mais tout apaisée. Dans sa chambre elle trouva Méril. Il faisait semblant d'arroser la petite plante qui fleurissait sur le balcon; mais en réalité il voulait savoir ce qu'avait Alberte, dont il avait entrevu la physionomie désolée.

« Méril, lui dit-elle, pendant que ma tante de Châteaugrand sera ici, vous aurez soin de m'avertir lorsqu'elle sera seule, car je m'empresserai d'aller lui tenir compagnie. »

Elle se tut, essuya ses yeux ruisselants de larmes et reprit :

« Savez-vous que c'est pour moi qu'elle vient à la Rochefaucon?

— Pour vous, mademoiselle?

— Pour moi, pour moi seule, car moi, je lui parle de son fils. »

Elle regarda le ciel et reprit d'une voix pénétrante :

« Ma tante la duchesse se trompe, Méril. Je sais bien maintenant qu'il y a des affections éternelles. Il y a des personnes qui ne se consolent jamais : ce sont les mères. »

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

BEETHOVEN

Le nom de Beethoven est illustre parmi ceux des plus grands musiciens. L'originalité, la grandeur et la force de ses conceptions; l'élévation de ses idées, la hardiesse même de ses derniers ouvrages, tout, dans ses œuvres, commande le respect, excite l'admiration et permet à l'imagination de s'élever à des hauteurs que bien peu de musiciens ont pu atteindre. La musique de Beethoven est idéale surtout. Elle parle à l'âme, elle émeut et passionne, mais bien plutôt par la force des sentiments qu'elle éveille en nous que par leurs qualités pénétrantes. Cependant, si son auteur nous entraîne et nous emporte avec lui dans des régions inconnues, il sait aussi nous émouvoir par la douceur, la suavité et la profondeur de ses mélodies. Mais ses œuvres ne sont point vulgaires. Il faut, pour les apprécier, savoir les écouter, qualité bien rare et qui exige une certaine éducation musicale. Pour suivre les plus forts il faut être infatigable, et, parmi ceux là, Beethoven est un lion.

Né le 17 décembre 1770 à Bonn, en Prusse, Louis van Beethoven était le fils aîné de Théodore van Beethoven, musicien attaché à la chapelle de l'électeur de Cologne en qualité de ténor. Vers l'âge de cinq ans son père lui donna les premières leçons, puis il fit continuer son éducation musicale par Pfeiffer, musicien de talent, et plus tard par van der Eden, organiste de la cour. Les parents de Beethoven étant dans une position voisine de la gêne, van der Eden offrit généreusement ses services et en fut récompensé par les immenses progrès que fit en peu de temps son élève. Par une bizarrerie que l'on rencontre quelquefois, Beethoven n'avait d'abord manifesté que de la répugnance pour les études musicales qu'il faisait sous la direction de son père, et ce ne fut qu'à force de patience et de douceur que Pfeiffer et van der Eden développèrent en lui un goût si passionné pour cet art, que bientôt il fut presque nécessaire de l'arrêter au lieu de le stimuler.

En 1782, après la mort de van der Eden, l'électeur de Cologne, Maximilien d'Autriche, qui s'intéressait à Beethoven, lui donna pour professeur l'organiste Neefe. Celui-ci lui fit faire un grand pas en l'initiant aux sublimes beautés des ouvrages de Hændel et de Sébastien Bach. Son élève devint enthousiaste de leurs œuvres et les joua dès l'âge de douze ans avec la plus rare perfection. Entraîné vers la composition, mais peu encouragé par son professeur, dont il devint bientôt le collègue, Beethoven ne fit alors que quelques sonates pour le piano, et des chansons allemandes qu'il désavoua plus tard, à cause de leur étrangeté, mais qui dénotaient déjà des dispositions remarquables, puisqu'il n'avait reçu aucune leçon d'harmonie. Devenu très-habile dans l'art d'improviser, il s'y montrait supérieur et excitait l'étonnement des artistes les plus renommés. Dans un voyage qu'il fit à Vienne, en 1790, il se fit entendre à Mozart, dont il aimait passionnément la musique, et lui demanda un thème sur lequel il improvisa avec tant de talent pendant trois quarts d'heure, que Mozart, étonné, dit à demi-voix à des amis qui se trouvaient dans la pièce voisine : « Faites attention à ce jeune homme, vous en entendrez parler un jour! »

L'électeur, stimulé par le jeune comte de Waldstein, son favori, qui avait deviné l'homme de génie, voulut s'attacher Beethoven. Il lui donna, dès l'année 1785, le titre d'organiste de la cour, concurremment avec Neefe, et lui facilita plus tard les moyens d'achever ses études à Vienne sous la direction d'Haydn. Il n'est pas prouvé que l'élève ait reçu longtemps les conseils du vieux maître, qui était

appelé à faire à cette époque un grand voyage en Angleterre; mais ce qui est certain, c'est que Haydn, s'intéressant à lui à cause de ses puissantes facultés musicales, lui donna pour maître Albrechtsberger, un des plus célèbres professeurs de l'Allemagne. Beethoven, plein d'ardeur, et déjà âgé de vingt-deux ans, eut beaucoup de peine à se plier aux exigences d'un enseignement méthodique et, sans doute, trop minutieux pour un élève si admirablement doué; mais son maître, habitué à procéder suivant la méthode qui était alors en usage, ne sut ou ne voulut pas abréger pour lui le temps de ses études. Aussi les cahiers d'harmonie et de contrepoint de Beethoven, publiés après sa mort, témoignent-ils, par des observations piquantes, de son impatience et de son vif désir de s'affranchir de la règle. Assurément la règle rigoureuse n'est pas faite pour les hommes de génie, mais il est cependant nécessaire de la connaître, ne serait-ce que pour pouvoir l'enfreindre avec connaissance de cause.

Beethoven jouit bientôt à Vienne, comme pianiste et improvisateur, d'une réputation sans égale. Les plus célèbres virtuoses ne purent l'emporter sur lui, car il joignait à son talent d'exécution la fantaisie la plus originale et la plus hardie dans ses improvisations. Cependant il n'écrivait pas encore comme il improvisait, c'est-à-dire avec une entière indépendance. Entraîné par son admiration pour Mozart à imiter la perfection des ouvrages de ce dernier, Beethoven, génie créateur s'il en fut, ne trouvait pas, au commencement de sa carrière (1790 à 1801), de modèle comparable à Mozart pour la beauté de la forme, et il l'imitait, peut-être à son insu. Tant il est vrai qu'on ne peut se soustraire à l'influence de ses devanciers, et qu'il faut savoir profiter de ce qu'ils ont fait de meilleur pour s'élever plus tard au-dessus d'eux, lorsqu'on se sent la force de voler de ses propres ailes ! Quoi qu'il en soit, Beethoven avait subi, comme tous ses prédécesseurs, cette loi naturelle de l'imitation et, longtemps après, il paraissait en être humilié, car il se contenait difficilement lorsqu'on lui faisait l'éloge de ses premiers ouvrages, pour lesquels il semblait n'avoir que du dédain. Il en voulait même aux personnes qui manifestaient leur admiration pour les œuvres de cette époque de sa vie, et voulait qu'on n'estimât, au contraire, que ses compositions ultérieures. Cependant il ne manque pas d'artistes qui s'estimeraient heureux d'avoir écrit les premiers trios avec piano; les premiers quatuors et trios pour instruments à cordes; le premier tiers des sonates pour piano seul; les symphonies en *ut majeur* et en *re majeur;* les premières sonates pour piano et violon; le concerto en *ut* pour piano, et surtout le grand septuor, la sonate pathétique et la cantate Adélaïde. Quels trésors pour nous que ces rebuts d'un grand artiste! Et à quelle hauteur ne se croirait-il pas arrivé, celui qui n'aurait même produit dans toute sa vie que cette misérable quantité de plus de cinquante chefs-d'œuvre!!! Dans ces admirables ouvrages, du reste, le fond emporte la forme, car Beethoven y est très-original quand même, et d'ailleurs n'est-ce pas dans la langue en usage qu'il faut se faire comprendre?

La position de Beethoven, qui avait été heureuse jusqu'en 1801, fut modifiée sensiblement par suite de la guerre entre la France et l'Allemagne. La mort lui enleva à cette époque son plus puissant protecteur, l'archiduc Maximilien, électeur de Cologne, qui lui faisait une pension, et il dut renoncer à l'espoir de trouver un établissement dans cette ville, qui était devenue française. Il se fixa dès lors à Vienne, où il avait des amis puissants, entre autres le prince Lichnowsky, chez lequel il trouvait à sa disposition les principaux artistes de Vienne, pour essayer et faire exécuter ses œuvres, et qui lui avait, en outre, assuré une rente de six cents florins en attendant qu'il eût un emploi. Cette situation ne laissait cependant pas que d'être encore brillante, car il était accueilli avec faveur dans la plus haute aristocratie malgré sa brusquerie naturelle; ses ouvrages étaient exécutés par des princes et des grands seigneurs amateurs éclairés, et il trouvait dans le revenu des concerts qu'il donnait et dans la vente de ses œuvres des moyens d'existence assurés. Mais le plus terrible malheur qui puisse atteindre un musicien allait le frapper. Depuis deux ou trois ans il se sentait devenir sourd!

Entre 1796 et 1799, à la suite d'une maladie d'entrailles mal soignée, il avait été atteint de bruissements et de bourdonnements dans les oreilles, et malgré tous les traitements le mal, au lieu de céder, avait persisté et menaçait de devenir irrémédiable. Pour un musicien ordinaire c'est assurément un grand malheur; mais qu'on juge du désespoir de celui qui se sent capable d'enfanter des chefs-d'œuvre et qui va se trouver réduit à l'impuissance, alors qu'il est dans toute la force de l'âge et dans la période la plus expansive et la plus féconde de son génie artistique!

A partir de cette époque le caractère de Beethoven devint tous les jours plus sombre. Il cherchait à s'isoler, n'osant pas avouer son infirmité. Fuyant le monde, il paraissait bizarre et fantasque, alors que la bonté et les sentiments affectueux formaient le fond de son caractère. Pauvre homme de génie, comme il a dû souffrir!

Cependant, et malgré la tristesse d'une existence désormais empoisonnée, nous le voyons grandir encore et toujours pendant une nouvelle série de douze années (1802 à 1813). C'est vers cette époque que son individualité se dégagea et que, franchissant les bornes dans lesquelles il avait jusqu'alors renfermé ses idées musicales[1], Beethoven agran-

1. Les musiciens nomment improprement idée musicale toute phrase mélodique principale et saillante qui se prête aux développements et peut être traitée à peu près comme le sujet d'un discours. C'est une expression à propos de laquelle il est bon de s'entendre.

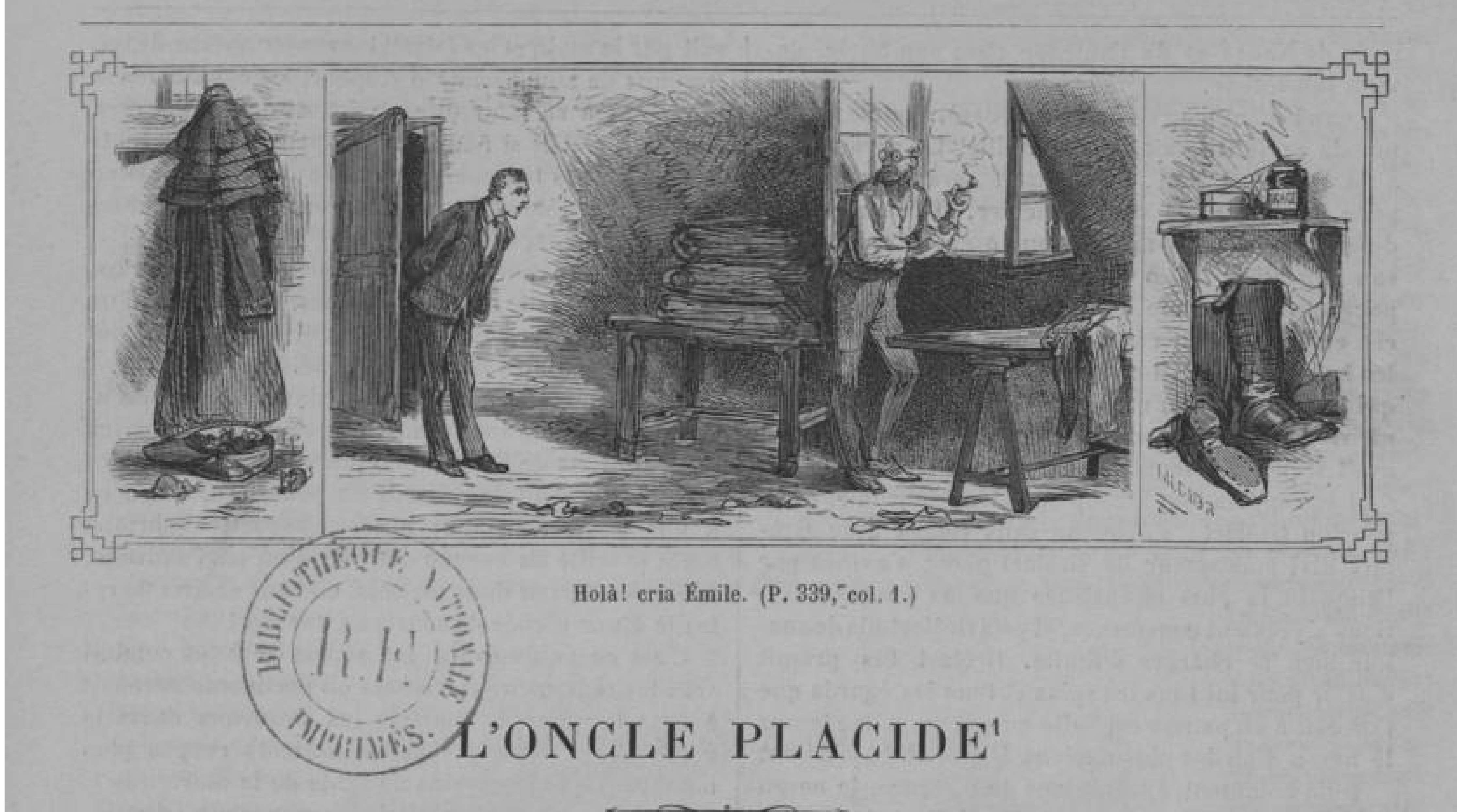
dit les proportions de ses ouvrages sans cesser de rester compréhensible et devint à son tour un modèle parfait dans la manière de présenter un sujet, de le développer et d'en tirer, au moyen des ressources instrumentales de l'orchestre, les effets les plus inattendus et les plus piquants. C'est ainsi qu'à partir de la symphonie héroïque, œuvre gigantesque qui peut passer pour une de ses plus belles productions, son génie prit un essor nouveau et embrassa tous les genres de composition, en y marquant son passage par la création des plus grands chefs-d'œuvre. Cette symphonie héroïque avait été composée sous l'impression d'une profonde admiration pour Bonaparte, général de la République française, devenu premier consul: admiration que Beethoven, quoique Allemand, éprouvait sincèrement et ne dissimulait pas. Elle était destinée à célébrer la gloire d'un de ces hommes illustres dont la lecture de Plutarque lui avait appris à admirer le génie et le grand caractère; mais quand Beethoven apprit que son héros venait de se faire proclamer empereur, il arracha avec colère le titre de Bonaparte, qu'il avait donné à cette symphonie, en disant : « Allons, ce n'est qu'un misérable ambitieux comme les autres! » Il remplaça un morceau triomphal par une marche funèbre, et substitua au titre les mots suivants : Symphonie héroïque, pour célébrer le souvenir d'un grand homme.



Beethoven.

Vers le même temps, en 1804, Beethoven fut sollicité par ses amis et ses nombreux admirateurs d'écrire un opéra. Lié avec le célèbre Salieri, élève de Gluck, il reçut de lui quelques conseils sur la manière de traiter les sujets dramatiques destinés au théâtre, et il écrivit son opéra de *Léonore*, plus connu sous le nom de *Fidelio*. Malgré les beautés incontestables de la musique et les situations les plus dramatiques, cet ouvrage ne réussit que beaucoup plus tard. L'exécution laissait à désirer, la guerre avait amené les Français à Vienne, et, d'autre part, le génie de l'auteur, se trouvant à l'étroit dans les limites imposées par les exigences scéniques, s'était donné carrière dans les développements et avait dépassé les bornes dans lesquelles la musique dramatique doit se renfermer. Il fallut supprimer plusieurs morceaux, changer plusieurs fois l'ouverture dont l'auteur n'était pas content, puisqu'il en composa quatre. Il fallut aussi mettre en deux actes la pièce, qui était primitivement en trois, et remanier complètement cet ouvrage devenu célèbre depuis. Dans le même genre Beethoven n'écrivit plus, après *Fidelio*, que les *Ruines d'Athènes*, le roi *Estienne*, le ballet de *Prométhée* et les ouvertures et entr'actes de *Coriolan* et d'*Egmont*. Son génie le portait plutôt vers les combinaisons instrumentales, où sa pensée se trouvait à l'aise et se développait dans toute sa plénitude. Ce fut alors qu'il composa (de 1805 à 1815) l'oratorio du Christ au jardin des Oliviers, puis les symphonies en *si bémol*, et en *ut mineur;* trois concertos et les plus belles sonates pour le piano; de nouveaux quatuors, le concerto de violon, un sextuor, une première messe, la symphonie en *la* et le trio en *si bémol* dédié à l'archiduc Rodolphe.

A suivre. N. Mouzin.



Holà! cria Émile. (P. 339, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XXX

Affaires de famille. — Émile entre à la pension Grêlart, et fait des voyages de découvertes.

Françoise s'essuya précipitamment les yeux et monta l'escalier d'un pas mal assuré. Bertrand la suivit en marchant sur la pointe des pieds. Il s'arrêta sur le palier pendant que Françoise pénétrait dans la chambre de Monsieur.

Elle en ressortit au bout de deux minutes et, saisissant Bertrand par le poignet, elle l'entraîna dans la cuisine.

« Quel homme que Monsieur! lui dit-elle en joignant les mains. Vous l'avez vu comme moi ; c'était un mort ; c'était un homme frappé de la foudre. Il a déjà renfoncé son chagrin pour penser à ce pauvre agneau qui est orphelin. Allez chercher le notaire de Monsieur. S'il n'est pas là, vous l'attendrez jusqu'à ce qu'il revienne, et vous l'amenerez tout de suite. »

Heureux de pouvoir faire enfin quelque chose d'utile, Bertrand s'élança dans la rue avec une telle violence, qu'il mit plus d'une fois en danger la personne des passants et la sienne.

L'oncle Placide fut forcé de révéler au notaire une chose que personne n'avait jamais sue, excepté lui et son beau-frère. Les affaires du pauvre Charlier étaient depuis longtemps en mauvais état. Il avait emprunté près de cent mille francs à son beau-frère, et il avait probablement d'autres créanciers.

Voici comment le notaire ferait la balance du *doit* et de l'*avoir*. Premièrement, il allait prendre les billets du négociant dans le tiroir du secrétaire et les brûler aussitôt : cela équivaudrait à une quittance. Deuxièmement, il désintéresserait les créanciers par la vente de la maison et de l'entrepôt. Si le produit de la vente ne suffisait pas, il s'adresserait au banquier de l'oncle Placide.

Une fois le *doit* et l'*avoir* en balance parfaite, le notaire porterait cent mille francs à l'*avoir*.

« A quel titre? demanda le notaire.

— Recouvrement de créances diverses, répondit le malade après avoir réfléchi un instant.

— Mais, reprit le notaire, puisque c'est vous qui donnez ces cent mille francs, pourquoi parler d'un recouvrement de créances?

— Parce que je ne veux pas que mon nom paraisse dans cette affaire. Il faut que l'enfant croie que ces cent mille francs lui viennent de son père! »

Le notaire ne fit pas d'autre objection. Sans deviner précisément quels pouvaient être les motifs de son client, il supposa qu'ils devaient être d'une nature délicate et généreuse, et il eut bien raison de le supposer.

Grâce à la discrétion de son frère, Émilie, jusqu'à sa mort, avait cru à l'habileté de son mari. L'orphelin y devait croire aussi. S'il avait connu le véritable état des choses, il aurait pu, sans le vouloir, perdre quelque chose du respect qu'il devait à la mémoire de son père.

Muni des instructions de l'oncle Placide, le notaire partit pour Saint-Jest et emmena avec lui une personne de confiance, chargée de prendre Émile au

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305 et 321.

lycée de Nancy et de l'amener chez son oncle, devenu son tuteur.

Quand il eut pourvu au plus pressé, l'oncle se demanda ce qu'il ferait de son pupille. Le garderait-il à la maison? Non, la maison serait trop triste pour un enfant de son caractère. D'ailleurs il se défiait trop de lui-même pour oser se charger de son éducation. D'un autre côté, il ne consentirait pour rien au monde à se séparer complétement de cet enfant dont il répondait devant Dieu et devant les hommes. N'était-ce pas d'ailleurs le dernier lien qui le rattachait au monde? N'était-ce pas le souvenir vivant de cette sœur qu'il avait tant aimée et qu'il avait si peu vue depuis de longues années?

Il se rappela tout à coup ses vieux souvenirs de la pension Grêlart; s'aboucha sans retard avec Grêlart fils, successeur de Grêlart père; s'assura par l'enquête la plus minutieuse que les bonnes traditions s'y étaient conservées, et pria Grêlart fils de vouloir bien se charger d'Émile. Grêlart fils promit d'avoir pour lui tous les soins et tous les égards que l'on doit à un pauvre orphelin qui est en même temps le neveu d'un des plus anciens élèves de la pension.

Voilà comment, à trente ans de distance, le neveu joua où l'oncle avait joué, étudia où il avait étudié, et lut Robinson Crusoé à la même place où l'oncle l'avait lu pour la première fois. Mais cette lecture, faite à l'ombre des mêmes cheminées moroses, produisit des effets bien différents.

Là où l'oncle s'était épris des récits d'aventures et des découvertes géographiques, le neveu, plus vif et plus ardent, conçut l'idée de jouer un rôle, à son tour, dans des aventures pareilles. Ce que l'oncle se contentait de voir par les yeux et à travers les récits des autres, le neveu voulait le voir de ses propres yeux. Il rêvait de parcourir un jour ces terres lointaines et mystérieuses, baignées par la lumière d'un autre soleil, fécondes en monstres et en merveilles, en crocodiles, en perroquets et en cannibales, en cannibales surtout.

Quels bons coups de main il eût donnés à Robinson embarrassé! Que de fois il relut, avec des transes délicieuses, le passage où Robinson découvre, sur le sable de son île, l'empreinte d'un pied nu! Chaque fois il posait le livre et se demandait sérieusement : « Qu'allons-nous faire? Bah! à nous deux, avec nos fusils, nous ne les craignons pas. S'ils sont trop nombreux, nous nous cacherons dans notre fort; nous retirerons l'échelle et nous les canarderons. Tant pis pour eux; pourquoi viennent-ils nous relancer jusque chez nous! »

Alors il se levait d'un bond et parcourait au pas accéléré l'île de Robinson, figurée par le puits obscur que Grêlart fils, fidèle à la tradition, continuait d'appeler la cour d'honneur. La cour (je veux dire l'île) était remplie de cannibales de la tribu Grêlart, occupés à gambader et à hurler comme des sauvages authentiques. L'un après l'autre, dans sa course folle, le compagnon et l'ami de Robinson les saisissait par la main et les faisait tournoyer autour de lui. Revenus de leur première stupeur, les cannibales se mettaient à sa poursuite en jetant de grands cris. Jamais il n'était si heureux que quand il avait toute la horde à ses trousses. Les maîtres surveillants en perdaient la tête et les voisins songeaient sérieusement à déménager.

Quelquefois, poussé par l'amour des découvertes, Émile se glissait, avec la patience et la ruse d'un Peau-Rouge, vers un escalier qui conduisait tout droit aux combles de la vieille maison.

Que de merveilles il découvrit dans la demi-obscurité des greniers immenses; par exemple, le carrick à sept collets de Grêlart père, monument d'un autre âge, qui tombait lentement en poussière, accroché à une poutre. Et vous aussi, casquette-cabriolet toute pareille au casque bizarre d'un chef sauvage, il vous découvrit dans un coin où vous serviez de retraite à une nichée de souris en bas âge!

C'est en poursuivant les souris qu'il fut conduit vers les régions mystérieuses où l'économe dérobait à tous les regards mortels les pruneaux couverts d'une noble poussière et les haricots rouges plus nombreux que les grains de sable de la mer.

C'est par delà la région des pruneaux poussiéreux et des haricots innombrables qu'il sentit tout à coup, un beau jour, une odeur très prononcée de fumée de tabac.

D'où provenait ce parfum, aussi étrange dans une pension que l'empreinte d'un pied nu sur le sable d'une île déserte?

Quel était le mortel assez audacieux pour venir fumer en présence de la casquette sexagénaire et du carrick aux sept collets.

Était-ce un simple cannibale de la tribu Grêlart, qui cherchait prudemment l'ombre, la solitude et le mystère pour fumer son calumet? Quelle belle peur Émile se proposait de lui faire!

Était-ce un de ces grands chefs que le vulgaire appelle des maîtres d'étude? Émile frémit à l'idée d'être pris en flagrant délit de vagabondage. Mais non, au fait! les wigwams, je veux dire les chambres des grands chefs, étaient situées dans une autre partie de la maison.

Si c'en était un cependant!

Émile s'avançait à pas de loup, le nez au vent, les narines ouvertes, lorsque tout à coup un bruit de ferraille bien connu le fit reculer, et il dégringola prestement les marches du vieil escalier. Le bruit de ferraille était produit par la cloche fêlée qui annonçait la rentrée en étude.

Dès le lendemain matin, à la première récréation, Émile se faufila tout haletant jusqu'à la région mystérieuse qu'il avait commencé d'explorer la veille. Il eut beau flairer dans toutes les directions; il paraît que le fumeur inconnu n'avait pas l'habitude de fumer le matin.

Il remonta à midi et demi, après le dîner. L'odeur de tabac, aussi prononcée que la veille, prove-

nait d'un réduit où l'on arrivait par une avenue de vieilles choses hors d'usage : vieilles bottes, vieux pupitres, vieilles bouteilles à cirage, autour desquels les araignées filaient tranquillement leurs toiles.

Émile posa le pouce sur le loquet, et ouvrit brusquement la porte.

Il fut d'abord ébloui par une vive clarté. Une fenêtre toute grande ouverte laissait arriver la lumière, qui était franche et pure à cette hauteur, d'où l'on dominait un océan de toits et de cheminées. Tout à fait au fond de l'horizon, on découvrait une bande d'un bleu clair et lumineux : c'était la campagne.

Dans l'encadrement de la fenêtre, les yeux d'Émile rencontrèrent un dos anguleux, couvert d'une redingote de drap olive. Le fumeur était accoudé sur la fenêtre, et allongeait le cou et la tête en dehors, au-dessus du zinc de la gouttière, pour envoyer sa fumée aussi loin que possible. Mais il avait beau faire, une jolie petite brise qui soufflait en ce moment rabattait la fumée dans le réduit et jusque dans le grenier.

Émile reconnut promptement que le fumeur solitaire n'était ni un vulgaire cannibale ni un grand chef, mais tout simplement un tailleur. Sur une plate-forme en chêne luisant, il y avait une veste passablement mûre, à laquelle le tailleur remettait une pièce, au moment où la fantaisie lui était venue de fumer une petite pipe. Une paire de grands ciseaux tenait compagnie à un fer à repasser, sur une tablette à portée de la main.



Je m'appelle Émile Charlier. (P. 340, col. 2.)

Comme le fumeur avait la tête en dehors de la fenêtre, il n'avait pas entendu le bruit de la porte.

« Holà ! cria Émile.

— Hein ! quoi ? » répondit le fumeur, en faisant brusquement volte-face. Le fumeur avait des joues creuses et ravinées, bordées de favoris moitié roux, moitié blancs, qui n'avaient pas de reflet : c'était Combaleuf en personne. Il avait marié sa fille, en lui donnant pour dot son petit établissement de tailleur et sa petite clientèle. Il avait pris sa retraite dans ce grenier, où il gagnait sa vie à remettre des pièces aux genoux et aux coudes des cannibales Grêlart.

« Jolie vue ! dit Émile, pour entrer en propos.

— Pas vilaine ! reprit Combaleuf, en s'effaçant pour faire les honneurs de la vue à son visiteur.

— Tiens ! vous avez un jardin suspendu, au bord de la lucarne !

— Ça fait toujours un peu de verdure pour l'œil, dit Combaleuf en manière d'explication. Avec ça (il montra le jardin), et ça (il étendit le bras vers l'horizon) et puis ça (cette fois il désignait la plate-forme et la pile de vêtements à raccommoder), et puis encore ça (ajouta-t-il avec un peu d'hésitation, en produisant sa pipe qu'il avait dissimulée par politesse), un homme raisonnable ne s'ennuie pas une minute.

— Et vous êtes un homme raisonnable ? dit Émile en riant.

— Je crois que je puis m'en flatter, répondit Combaleuf avec une honnête fierté.

— Maudite cloche ! grommela Émile en prêtant l'oreille. J'aurais bien aimé faire un bout de conversation avec vous. Mais voilà cet abominable grelot qui me rappelle. Entendez-vous ce qu'il dit : « Pa-res-seux ! pa-res-seux ! » Alors, scandant ses paroles sur le rhythme du vieux « grelot » qui sonnait à trois temps, comme un grelot essoufflé, il répondit : « On y va ! on y va ! » « Je reviendrai vous voir, reprit-il en s'adressant à Combaleuf. Quel joli coin vous avez là ! »

— Je serai très-content de vous voir, répondit Combaleuf avec la courtoisie d'un seigneur châtelain ; mais si les maîtres vous prennent ?

— Ils ne me prendront pas, » dit Émile avec une si parfaite assurance, que Combaleuf en demeura tout émerveillé.

« Un joli garçon tout de même, » se dit Combaleuf, en examinant à contre-jour un pantalon qui avait grand besoin d'aide, « et qui n'a pas froid aux yeux ! » ajouta-t-il en attrapant ses ciseaux avec une étonnante dextérité.

XXXI

Un quiproquo et une reconnaissance, suivis de quelques paroles bien senties.

Quand un Grêlart turbulent faisait un accroc à sa veste ou à son pantalon, il disait : « Voilà de l'ouvrage pour Malassis ! » A l'époque du carrick à sept collets, un certain Malassis avait occupé, dans la

pension Grêlart la charge de ravaudeur ou « petit tailleur ». Depuis ce temps-là, bien des petits tailleurs s'étaient succédé sur la plate-forme luisante, et la tradition leur avait appliqué à tous le nom générique de Malassis.

Émile était depuis quelque temps l'ami de Combaleuf, croyant être l'ami de Malassis. De son côté, Combaleuf ignorait encore le nom de son visiteur.

Un jour, le faux Malassis demanda à Émile s'il ne connaîtrait pas parmi ses camarades un jeune monsieur du nom de Charlier.

« Il me semble que j'ai entendu ce nom-là, répondit Émile, sans sourciller. Attendez, oui, c'est bien cela, je le connais.

— Vous le connaissez? reprit vivement Combaleuf.

— Oui, je le connais; c'est même un assez mauvais garnement.

— Ce que vous me dites là m'étonne, reprit le petit tailleur en passant la paume de sa main sur ses favoris sans reflet.

— Pourquoi cela vous étonne-t-il? »

Combaleuf secoua la tête d'un air profond, pinça les lèvres, jeta à son ami un regard défiant, et répondit d'un ton assez sec : « Parce que c'est le fils de sa mère, et le neveu de son oncle! »

Le syllogisme de Combaleuf péchait par plus d'un point. Les fils n'héritent pas toujours des qualités ou des défauts de leurs mères; d'autre part, le neveu d'un honnête homme peut être un coquin, et *vice versa*.

Émile, que cette discussion amusait beaucoup, se disposait à argumenter contre Combaleuf; mais le grelot s'étant mis à l'appeler : « Paresseux! paresseux! » il répondit par habitude : « On y va! on y va! »

Au moment de fermer la porte, il se retourna et demanda à Combaleuf, avec un regard pétillant de malice, ce qu'il dirait si on lui amenait l'élève Charlier à la récréation suivante.

« Vous feriez cela! s'écria le bonhomme en laissant tomber ses ciseaux.

— Je le ferai, si vous y tenez.

— Si vous faites cela, je vous... ma foi! oui, je vous pardonnerai d'avoir dit que c'est un mauvais garnement; parce que, voyez-vous, ajouta-t-il sans s'inquiéter de mettre une grande suite dans ses idées, on ne me fera jamais entrer dans la tête que c'est un mauvais drôle. Oh, non! mais il n'osera peut-être pas monter.

— Lui! dit Émile en riant, il est hardi comme un page.

— J'en connais, reprit Combaleuf d'un ton réfléchi, qui sont hardis comme des pages, et qui n'en sont pas moins de fort jolis garçons, et de bons garçons aussi. » Il ajouta avec un sourire qui ne manquait pas de finesse : « Excepté quand ils disent du mal de leurs camarades. »

Comme Émile ne pouvait s'empêcher de sourire, Combaleuf reprit d'un ton insinuant : « C'était pour me faire enrager, n'est-ce pas, que vous disiez cela?

— Vous verrez vous-même, » répondit Émile en fermant vivement la porte. La sonnerie du grelot avait cessé : il était en retard.

Lorsqu'il revint le lendemain, il pensa perdre son sérieux en voyant le pauvre Malassis allonger le cou du haut de sa plate-forme, où il faufilait une manche de veste, assis, les jambes croisées à la turque.

« Est-ce qu'il est malade? demanda-t-il avec inquiétude.

— Non, répondit Émile, il n'est pas malade.

— Alors, il a refusé de venir? J'aurais dû vous expliquer hier...

— Non, il n'a pas refusé de venir.

— Alors, pourquoi n'est-il pas venu?

— Il est venu, répondit Émile en se mordant les lèvres.

— Pourquoi se cache-t-il? dit Malassis en plongeant ses regards dans les ténèbres du grenier, à travers la porte entr'ouverte.

— Il ne se cache pas! »

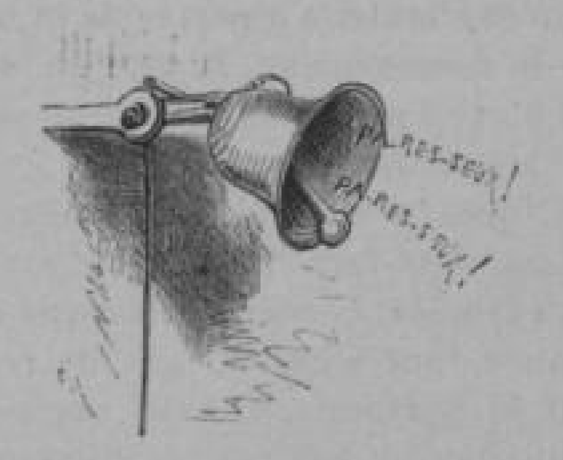
Malassis se passa la main sur le front. Il avait naturellement la réflexion lente, et les réponses d'Émile, loin de le mettre sur la voie, ne faisaient que lui brouiller l'entendement.

« Je ne sais pas, dit-il avec hésitation, si nous nous comprenons bien; je voulais parler de l'autre jeune monsieur. »

Émile fit un pas en avant et répondit : « L'autre jeune monsieur, c'est moi; je m'appelle Émile Charlier. »

Le pauvre vieux fit un demi-tour sur lui-même, aussi vite que le lui permettait la roideur de ses articulations, descendit de sa plate-forme et se tint debout devant Émile, en le regardant de tous ses yeux, à travers ses lunettes de corne.

« Voyez-vous ça! » dit-il en lui posant familièrement les deux mains sur les épaules. Ses pauvres vieilles mains tremblaient d'émotion, et sa voix tremblait aussi quand il reprit : « J'aurais dû le deviner. Oui, j'aurais dû le deviner; car vous ressemblez à votre pauvre petite mère. Ah! comme votre cher oncle l'aimait! J'aurais dû penser qu'avec une figure comme la vôtre vous étiez incapable de dire du mal d'un camarade, et que si vous le faisiez, c'est qu'il y avait



une attrape là-dessous. Quelle bonne farce! dit-il, en continuant de regarder Émile avec un mélange d'admiration et de tendresse. Et moi qui me démanchais le cou pour apercevoir l'autre jeune monsieur derrière vous! Je raconterai cela à mon gendre; c'est un garçon d'esprit, qui aime les bonnes plai-

santeries, et je vous prie de croire qu'il en rira longtemps! »

A la grande stupéfaction d'Émile, les manières de Malassis changèrent subitement. Le vieux tailleur tournait autour de lui, comme s'il lui essayait un habit neuf; il faisait toutes les grimaces d'un tailleur satisfait, et tâtait l'étoffe des habits d'Émile en faisant claquer sa langue : « Bonne étoffe, dit-il en clignant l'œil gauche, et bonne coupe aussi; et pour des coutures solides, voilà des coutures solides; je ne dis rien des boutons, il faudrait arracher l'étoffe pour les faire partir! Vous savez, monsieur Émile, c'est mon gendre qui vous a fait ce vêtement-là!

— Je crois, répondit Émile en souriant, que vous êtes dans l'erreur. Pitard, le tailleur de mon oncle, est le gendre et le successeur de son ancien tailleur Combaleuf, dont Bertrand m'a parlé bien souvent. Si vous êtes Combaleuf, vous ne pouvez pas être Malassis, et si vous êtes Malassis, vous ne pouvez pas être Combaleuf! »

Il se forma tout à coup un réseau de rides autour des yeux du vieux tailleur; les coins de sa bouche, en se relevant, poussèrent devant eux, dans le parchemin des joues, une série de plis parallèles. Le bonhomme, pris d'une sorte de fou rire, ôta ses lunettes et s'essuya les yeux deux ou trois fois, avant de reprendre la parole. « Cette farce-là vaut l'autre, dit-il enfin, et mon gendre ne voudra jamais croire que tout cela est arrivé le même jour. Je sais bien que les jeunes messieurs, pour s'amuser, m'appellent Malassis. C'est un surnom bien trouvé, ajouta-t-il en passant sa main osseuse sur la plate-forme de chêne, qui avait le poli et la dureté du marbre. Oui, c'est un surnom bien trouvé, mais ce n'est qu'un surnom. Je m'appelle Combaleuf! Il y en a qui trouvent que c'est un drôle de nom; je ne dis pas le contraire; mais voyez-vous, monsieur Émile, dit-il avec une émotion profonde, c'est le nom d'un homme qui se jetterait dans le feu pour votre oncle; notez-moi ça. Et j'en connais plus d'un qui en ferait autant, sans se donner le temps de compter jusqu'à trois : notez-moi ça aussi! »

En parlant ainsi, Combaleuf s'était animé; trouvant sans doute qu'il n'était pas convenable de traiter un pareil sujet en manches de chemise, il avait machinalement endossé sa redingote olive; et même, dans son enthousiasme, il l'avait boutonnée militairement jusqu'au menton, pour la première fois de sa vie.

« Vous êtes tout jeune, dit-il d'un ton grave et digne, et vous ne pouvez pas savoir comme moi ce que c'est que votre oncle; et, par-dessus le marché, ce n'est pas lui qui vous le dira; ni aujourd'hui, ni demain, ni dans vingt ans. L'avez-vous jamais entendu parler de lui-même?

— Jamais! dit Émile, qui était devenu sérieux à son tour.

— Permettez à un vieillard, qui a vu bien des choses et connu bien des hommes, de vous dire qu'il faudrait baiser la trace de ses pas! Vous n'avez pas connu le docteur Oléus? Il vous aurait expliqué cela bien mieux que moi; mais n'importe, il faut que je vous le dise. »


Que ferait-il de son collégien? (P. 342, col. 1.)

Et il le lui dit, dans son langage incorrect, avec une éloquence si simple et en même temps si pénétrante, que ses paroles se gravèrent profondément dans l'âme aimante du fils d'Émilie.

Émilie aimait beaucoup son frère, mais elle ne l'avait jamais bien compris, par la raison toute simple qu'elle n'avait pas en elle ce qu'il aurait fallu pour le comprendre. Son fils en apprit plus en un quart d'heure, dans le taudis de Combaleuf, qu'il n'en avait appris pendant toute sa vie dans la maison paternelle.

Combaleuf, plus fin et plus avisé que l'enthousiaste Bertrand, connaissait les faiblesses et les ridicules de l'oncle Placide, aussi bien qu'il connaissait l'admirable bonté de son cœur. Il pensa qu'un étourdi comme Émile pourrait se laisser aller à juger son oncle, comme le jugeaient tous les étourdis. Il s'était fait un cas de conscience de lui ouvrir les yeux.

Quand la cloche rappela Émile au travail, il était en proie à une de ces émotions profondes d'où naissent presque toujours de généreuses résolutions.

XXXII

Les sorties d'Émile. — L'oncle Placide commence à regarder l'avenir en face.

Avez-vous remarqué, en lisant la biographie des grands hommes, que la moitié au moins d'entre

eux ont été dès le début traversés dans leurs entreprises et contrariés dans leur vocation.

C'est justement ce qui arriva à Émile.

Le maître chargé de la surveillance des récréations le pria un jour, fort sérieusement, de renoncer une bonne fois pour toutes à ses explorations scientifiques. Le premier mouvement d'Émile fut de s'indigner, car il avait le sang fort vif, et parfois la riposte prompte. Il s'arrêta tout court, à l'idée qu'après tout il n'était pas dans son droit. D'ailleurs, un acte de rébellion ou de simple désobéissance aurait eu pour résultat de le faire priver de sa sortie du dimanche.

S'il était privé de sortie, que dirait l'oncle Placide? Car, surtout depuis sa conversation avec Combaleuf, il en était venu à se préoccuper beaucoup de l'opinion de son oncle; ce qui prouve qu'il l'aimait. Et il avait bien raison de l'aimer, car l'oncle, de son côté, s'était épris d'une profonde tendresse pour le fils de sa sœur. Sa tendresse s'était accrue de tous les petits sacrifices qu'il lui avait faits, sans en rien laisser voir à personne.

Avec quelle terreur il les avait d'abord envisagées, ces fameuses sorties du dimanche! La veille de la première, le vieil amateur de géographie, les yeux fixés sur la carte de l'Afrique centrale, songeait, avec une mélancolie profonde et un amer désappointement, à l'emploi de sa journée du lendemain. Que ferait-il de son collégien, pendant treize heures consécutives?

Quel est l'hôte, même le plus courtois et le plus bienveillant, qui ne frémisse d'avance, à l'idée de tenir compagnie, pendant treize heures de suite, à un hôte dont les goûts sont absolument le contraire des siens?

Il faudrait le promener, ce collégien. Que lui dire pour l'intéresser pendant les mortelles heures d'un interminable tête-à-tête? Qu'imaginer quand on a la tête pleine des récits émouvants du docteur Livingstone, quand on ne songe qu'au bonheur de reprendre sa lecture interrompue, de pénétrer jusqu'aux grands lacs, de savoir si le mystère des sources du Nil est enfin éclairci?

Au fait, Françoise consentirait peut-être à le conduire au Jardin des Plantes? Ce seraient toujours trois ou quatre bonnes heures que l'on pourrait reconquérir. Mais non! Françoise avait ses habitudes qu'il fallait respecter. L'emploi de son dimanche était fixé depuis de longues années.

Peut-être que Bertrand?... Mais quelle conversation Bertrand aurait-il avec ce collégien? Que pourrait-il lui apprendre d'intéressant? Quels conseils pourrait-il lui donner?

« Vieux maniaque, je t'y prends! s'écria-t-il tout à coup, en s'adressant à lui-même, avec plus d'énergie que de politesse. Cet enfant, après tout, n'est-il pas ton neveu? le propre fils de ta sœur? Que sauras-tu de lui, de ses idées, de ses désirs, de ses défauts, de ses aptitudes si, pour le plaisir de savoir un jour plus tôt ce qui se passe en Afrique, tu écartes de toi cet enfant, pour le faire remorquer sottement par un domestique? »

Là s'arrêtèrent ses paroles, mais non ses réflexions. A mesure qu'il s'y enfonçait plus profondément, ses regrets égoïstes se dissipaient comme un mauvais brouillard d'automne. Il continuait à regarder fixement, sans la voir, la carte de l'Afrique centrale, un sourire mélancolique et doux errait sur ses lèvres. Encore une fois, le maniaque avait été battu.

« C'est moi qui le promènerai, se dit l'oncle Placide. Mais, que trouver à lui dire? Ma foi, à la grâce de Dieu! »

Peu à peu, les promenades du dimanche entrèrent si profondément dans ses habitudes, qu'il aurait éprouvé un vif désappointement si Émile se fût avisé de se faire priver de sortie.

En compagnie de son neveu, il entra dans la voie de la géographie pratique. Successivement, ils découvrirent à eux deux le bois de Vincennes, dont l'oncle entendait parler depuis quarante ans, sans l'avoir jamais vu de ses yeux; le cours de la Seine, sur laquelle il n'avait jamais jeté que des regards distraits, en bouquinant sur les quais; l'embouchure de la Marne, qui lui parut la huitième merveille du monde. Ils virent de près les naturels de Saint-Cloud, les pirogues des sauvages de Bougival, et explorèrent les profondeurs mystérieuses des bois de Ville-d'Avray.

« Comme nous nous sommes amusés! disait Émile, au retour de chacune de ces audacieuses entreprises.

— Ma foi, oui! nous nous sommes bien amusés! » répondait l'oncle Placide, en tapotant ses petites mèches et en regardant son neveu avec complaisance.

Car il était charmant, ce neveu, surtout quand le plaisir de voir du nouveau et l'excitation du grand air colorait ses joues et faisait briller son regard.

Un dimanche, la pension Grélart fut consignée tout entière pour avoir hué un ivrogne, en se rendant au lycée Charlemagne. Le crime n'était pas grand, mais il avait été commis sous les yeux de la pension Mitouflet, pension aristocratique toujours disposée à mépriser les Grélart. Une répression sévère pouvait seule couper court aux commentaires malveillants des Mitouflet sur la mollesse de Grélart fils et l'indiscipline de sa tribu.

L'oncle Placide, encore plus désappointé que son neveu, prit, par habitude, le chemin de la campagne. Le soleil n'avait jamais été plus brillant ni la campagne plus souriante, et cependant tout paraissait morne et décoloré aux yeux de M. le sous-directeur. Il revint en toute hâte à la maison, et se jeta à corps perdu dans un voyage au cœur de l'Australie. En Australie aussi, tout était morne et décoloré.

« Qu'est-ce que cela veut dire? » se demanda avec inquiétude le géographe désappointé.

Cela voulait dire bien des choses. Cela voulait dire, par exemple, que la présence d'Émile faisait à elle seule tout le charme des fameux voyages de dé-

couvertes ; que sa bonne humeur, sa verve, son entrain donnaient du charme et de la vie aux paysages les plus maussades de la banlieue. Cette bonne humeur, cette verve, cet entrain se communiquaient au vieux bureaucrate, le rajeunissaient et lui mettaient, pour ainsi dire, sur le nez, des lunettes à travers lesquelles il voyait tout en beau. La présence d'Émile lui donnait presque de l'imagination. Voilà ce que cela voulait dire.

Le digne homme fit cette découverte à lui tout seul, sans quitter son fauteuil. Il découvrit encore que son regard avait appris à se tourner vers l'avenir, comme il avait appris à sonder les horizons lointains, du haut des collines qui environnent Paris.

Jusqu'au moment où Émile fit invasion dans sa vie, l'oncle Placide avait toujours évité de songer à l'avenir. Tout cela était bien changé! Quand il rentrait chez lui, après avoir reconduit Émile à sa pension, il s'installait dans son fauteuil, et là, les yeux fermés, il repassait dans son esprit tous les incidents de la journée, et jusqu'aux moindres gestes et aux moindres paroles d'Émile. Tantôt ces paroles et ces gestes évoquaient les souvenirs du passé, les uns doux, les autres tristes, tous également chers; tantôt ils faisaient apparaître sur le fond jusque-là si obscur de l'avenir l'image d'un jeune homme, puis d'un homme fait qui ressemblait à Émilie. Cet homme serait ardent, bon, brave, distingué, tel enfin que l'avait rêvé Émilie, et tel aussi qu'aurait voulu être l'oncle Placide, s'il était permis à chacun de nous, ici-bas, de choisir son lot! Avant d'avoir bien connu Émile, avant de s'être laissé prendre au charme de ce caractère aussi aimable qu'il était franc et résolu, l'oncle Placide n'avait point d'avenir ; maintenant il en avait un. Émile serait donc un jour tout ce que l'oncle Placide n'avait pas pu être ; et cette pensée, loin d'attrister le brave homme, le faisait sourire doucement, et animait son cœur d'une généreuse allégresse.



Ils découvrirent le bois de Vincennes. (P. 342, col. 2.)

A la vue d'un vaisseau qui met à la voile pour des régions lointaines et merveilleuses, on se figure sans peine les aventures qui attendent les passagers; on leur sourit au départ, on les suit en imagination. La vue d'Émile suscitait des pensées de cette nature dans l'âme de son oncle. Et voilà pourquoi la banlieue de Paris lui paraissait si belle quand il était en compagnie d'Émile, et lui sembla si affreuse le jour où il plut aux Grélart de compromettre leur dignité sous les regards des Mitouflet.

Pour se consoler de sa déconvenue, l'oncle Placide, laissant la géographie de côté, se mit à songer par avance aux plaisirs du dimanche suivant; et comme il y pensait, il ne put s'empêcher de sourire en se rappelant les terreurs qui l'avaient assailli

autrefois, rien qu'à l'idée de se promener côte à côte avec un collégien.

Nos plaisirs les plus purs ne sont jamais sans mélange. Émile était sans doute charmé de ses voyages de découverte aux environs de Paris. Il y manquait cependant à ses yeux le charme suprême, l'idéal des expéditions de cette nature, c'est-à-dire la difficulté, la lutte, le danger.

Il aurait aimé à se perdre dans les bois, mais à se perdre, là, sérieusement, et non pas pour jouer à cache-cache; il aurait aimé à endurer la faim, la soif, la fatigue; à défendre l'oncle Placide contre des sauvages mal intentionnés, ou bien contre toutes sortes de bêtes plus hideuses et plus féroces les unes que les autres. Malheureusement les bois des environs de Paris sont percés d'avenues et plantées de poteaux indicateurs. On trouve des restaurants partout, jusque dans les branches des arbres. Les sauvages que l'on rencontre dans la banlieue, du moins pendant le jour, ne poussent pas la sauvagerie plus loin que l'impolitesse, et l'oncle Placide lui avait défendu, une fois pour toutes, de provoquer les malappris, que la vue de sa personne mettait en belle humeur, ou les chiens errants, même quand leur physionomie paraissait suspecte et leurs intentions douteuses.

Une fois, une seule fois, il eut l'ineffable joie de tomber à bras raccourcis sur une bande de vauriens qui s'amusaient à tourmenter un petit chat. L'indignation fut si forte, l'attaque si soudaine, les coups de poing si magistralement assénés, que la bande était en déroute avant que l'oncle Placide eût pris une décision. L'oncle se souvint-il qu'il avait jadis cédé à un mouvement pareil? Admira-t-il cette manière leste et dégagée de redresser les torts? En tout cas, il ne gronda pas Émile, et même il se détourna pour cacher un sourire.

Si la centième partie des propos que tenaient messieurs les subalternes lui était revenue aux oreilles, Émile, sans la moindre hésitation, eût provoqué le plus belliqueux et le plus barbu de la bande, pour lui apprendre à mieux connaître son monde. Il lui eût prouvé, par raison démonstrative, que « l'oncle de tout le monde » avait un vrai neveu, animé d'un vrai courage et armé d'une paire de poings très-réels.

A suivre. J. GIRARDIN.



LA PÊCHE A LA MORUE[1]

III

Cependant le mois de septembre est arrivé; les morues sont parties ou devenues trop rares, le temps d'ailleurs se fait de plus en plus mauvais; il faut plier bagages et regagner Dunkerque. On fait les préparatifs d'appareillage avec empressement dans tous les cas, avec joie si la pêche a été abondante; chaque matelot a laborieusement supputé ce qui lui reviendra pour sa part, — on n'est pas très-fort, à bord, sur le *carcul*, — et, si le résultat des opérations arithmétiques laisse un écart satisfaisant entre le *doit* et l'*avoir*, si, après avoir mentalement appliqué une partie de l'*avoir* au culte de diverses divinités plus ou moins raisonnables de l'Olympe, il reste assez pour réaliser la promesse faite à sa femme, la satisfaction du retour prend les proportions de l'impatience; le visage de notre Islandais s'illumine, sa chique, passant de babord à tribord et réciproquement, témoigne du désordre de ses pensées; il chantonne involontairement des romances plus ou moins poétiques. Que voulez-vous y faire? c'est sa manière, à lui, d'être tendre.

Enfin! la tour et le phare de Dunkerque apparaissent vaguement tout là-bas; on les devine avec le cœur plutôt qu'on ne les voit avec les yeux; bientôt ils deviennent plus distincts, et tout à l'heure on reconnaîtra sur la jetée, à son jupon rouge et à son mouchoir blanc, « c'te pauvre Sophie », qui regarde également le navire de tous ses yeux. Des suroîts sont agités à tour de bras sur le navire; des mouchoirs répondent de la jetée: voilà, mes amis, une télégraphie qui n'annonce pas des hostilités, je vous en réponds.

Le navire s'engage au milieu des estacades; il est, comme au départ, suivi en courant par des mères, des épouses, des sœurs; mais qu'elles sont heureuses! Enfin, il est amarré au quai; ils sautent à terre.

Six mois de misère et de dangers sont aussitôt oubliés.

Voilà la pêche de la morue, mes amis; si, d'aventure, il vous est arrivé de vous apitoyer sur le sort des ouvriers de nos villes, que direz-vous du sort de nos pêcheurs, des Islandais surtout, dont vous ne connaissez pas encore toute la misère? Ne trouvez-vous pas qu'ils auraient infiniment plus de motifs pour se plaindre, ces hommes à qui l'État rive un boulet au pied, du jour où, enfants, ils posent ce pied sur un navire; ces hommes qui, dès lors, ne s'appartiennent plus, qui n'ont jamais fini de payer leur dette sociale, tandis que nous tous la payons par quelques années de service militaire? Les parts sont-elles égales?

Aussi, comme la réflexion finit, tôt ou tard, par pénétrer dans les cervelles les plus épaisses, ce type

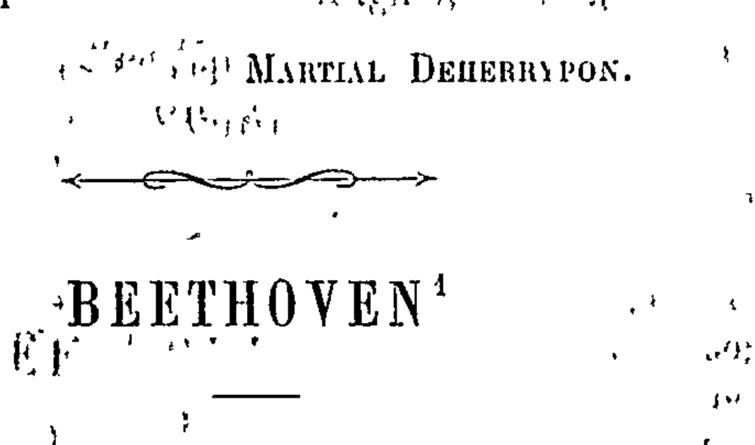
1. Suite et fin. — Voy. pages 302, 318 et 328.



Le retour à Dunkerque. (P. 344, col. 2.)

de l'Islandais commence à se perdre ; il disparaîtra bientôt des ports du nord, de la France, si l'on ne fait rien pour améliorer sa condition : un grand nombre de ces *Islandais* ont déjà abandonné la pêche : les uns pour naviguer au long cours ou au cabotage : ce ne sont plus alors que des marins ordinaires ; les autres, affriandés par la tranquillité et le confortable relatifs de la vie manufacturière, sont devenus des ouvriers dans les usines récemment créées à Dunkerque. Ils y resteront jusqu'au moment où le commissaire et les gendarmes que vous savez viendront les en arracher et les enverront à Brest ou à Cherbourg, frotter les cuivres et briquer le pont d'une frégate blindée. Conséquence fort grave : en entrant dans ces nouvelles fabriques, ils y ont introduit à leur suite des enfants qui, auparavant, les suivaient à la pêche et devenaient comme eux d'incomparables marins.

MARTIAL DEHERRYPON.



BEETHOVEN[1]

C'est surtout dans ces beaux ouvrages que Beethoven est resté compréhensible et qu'il a atteint la plus grande hauteur sous le rapport de la perfection du goût, de la forme et de l'invention. Ses œuvres ultérieures, dans lesquelles il faut comprendre les dernières sonates, les derniers quatuors, la symphonie avec chœur, la grand'messe en *ré* et plusieurs ouvertures, sont des ouvrages d'une portée supérieure, dans lesquels la pensée peut s'égarer, et où l'effet arrive parfois jusqu'à la violence, mais que nous devons bien nous garder de juger légèrement, à cause de notre ignorance relative. Ce sont de ces œuvres devant lesquelles il faut s'incliner avec respect, laissant de côté les appréciations trop souvent erronées de ceux qui ne craignent pas de se prononcer avant d'avoir essayé de comprendre.

Dans l'isolement où Beethoven semblait se plaire tous les jours davantage, il était peu heureux. Son manque d'expérience lui faisait négliger ses affaires d'intérêt, qu'il avait remises entre les mains de ses deux frères Charles et Jean. Ceux-ci habitaient Vienne aussi et étaient plus jeunes que lui. Menacé comme il l'était de devenir complétement sourd, il fuyait la société de ses semblables et ne se plaisait qu'au milieu des champs ou dans la solitude. Devenu défiant et inquiet, il menait une existence malheureuse, partagée entre la fièvre de la composition et des besoins imaginaires, suite d'un manque d'ordre complet. Cependant, disposé, comme il l'était, à se livrer aux méditations les plus élevées, il chérissait les œuvres des grands poëtes et des philosophes, lisant surtout Homère, Plutarque et Goëthe, et s'absorbant si complétement dans ses réflexions philosophiques que son esprit aurait fini par tourner au mysticisme, ainsi que ses derniers ouvrages pourraient le faire supposer. Pourtant son sort eût pu être heureux. Ayant été l'objet de la protection des plus grands personnages depuis son enfance, Beethoven avait peu connu le besoin. L'archiduc Maximilien lui avait fourni les moyens de terminer ses études. Plus tard, en 1809, les plus grandes familles de Vienne lui avaient assuré une existence tranquille, et enfin ses succès comme compositeur et la grande renommée qu'il s'était acquise de son vivant auraient dû le rendre heureux. Il n'en était rien cependant; mais il est vrai que son infirmité était terrible.

Au milieu de cette existence mêlée de joies et de douleurs Beethoven, perdit son frère Charles en 1815 et se chargea de l'éducation du fils unique que celui-là laissait, ce qui prouve la bonté de son cœur. Il ne s'était pas marié, et cependant il voulut remplir les devoirs d'un père envers cet enfant qui ne devait lui donner que des soucis. Préoccupé de l'avenir de son neveu, Beethoven devint âpre au gain par excès de bonté et se tourmenta désormais pour des questions d'argent auxquelles il n'entendait rien. Pendant plusieurs années il hésita à se rendre à l'invitation que lui faisait la Société philharmonique de Londres de faire un voyage en Angleterre où se trouvait son élève Ries, qui y était devenu célèbre. Il perdit ainsi l'occasion de sortir des embarras inextricables où il se croyait plongé, mais qui n'étaient qu'apparents, car, après sa mort, qui eut lieu le 26 mars 1827, on trouva chez lui, dans un vieux coffre, près de 30,000 francs de valeurs diverses qui échurent au fils de son frère, pour qui Beethoven vivait depuis si longtemps dans la gêne.

Malgré son caractère bizarre et sa brusquerie, Beethoven était aimé et respecté. Ainsi, lorsqu'on apprit que, par suite d'une inflammation des poumons compliquée d'hydropisie, sa vie était en danger, l'inquiétude se répandit dans toute la ville ; la foule assiégea bientôt sa maison pour demander des nouvelles de sa santé, et la douleur fut universelle quand on apprit qu'il avait cessé de vivre. Son convoi funèbre fut suivi par plus de trente mille personnes. Les artistes de Vienne exécutèrent le *Requiem* de Mozart et un hymne de Seyfried pour ses obsèques, et un monument lui fut élevé dans le cimetière de Waring près de Vienne, où sa dépouille mortelle avait été déposée.

Les nombreuses biographies de Beethoven diffèrent sur bien des points relatifs à sa naissance, à son caractère et aux détails de sa vie privée, mais elles s'accordent toutes pour reconnaître en lui un esprit supérieur et une puissance de conception extraordinaire. Devant les sublimes beautés de ses immortelles symphonies toutes les contradictions s'effacent, les discussions s'éteignent et l'accord s'é-

1. Suite et fin. — Voy. page 334.

tablit. Il ne reste de place que pour l'admiration et l'enthousiasme. D'un autre côté, il importe peu que les musiciens ne soient pas d'accord sur la valeur des trois manières de Beethoven ; ce qui est vrai, c'est que toutes ses œuvres sont marquées au coin du génie, et que, soit qu'elles appartiennent à la période d'imitation, 1790 à 1801 ; à celle de l'invention absolue, 1802 à 1815 ; ou enfin à celle que les gens superficiels appellent de divagation, 1815-1827, leur haute valeur est reconnue par tous. Il est incontestable que la grandeur, l'élévation et la distinction des idées caractérisent la musique de Beethoven, aussi bien que l'originalité qui n'appartient qu'aux hommes supérieurs ; que son talent, dans la manière de développer la phrase musicale offre une variété toujours neuve, piquante et spirituelle qui charme, captive et donne à ses épisodes mêmes le plus grand intérêt ; que son instrumentation et le parti qu'il sait tirer des ressources d'un orchestre symphonique lui assurent le titre du plus grand des coloristes, et qu'enfin Beethoven est un homme complet : c'est tout dire et ce n'est pas trop.

N. MOUZIN.



LA PETITE DUCHESSE[1]

XXVI

Les regrets de Madeleine.

La visite rapide de Mme de Châteaugrand embauma les dernières semaines du séjour d'Alberte à la Rochefaucon. Elle s'était intéressée à tout ce qui intéressait l'enfant, et elle l'avait accompagnée plus d'une fois à l'école de Mlle Rose. Roger lui-même avait rendu visite aux sans-mouchoirs et avait fait lire les plus récalcitrants. Or, comme ce jour-là il avait revêtu son uniforme, tous les petits bonshommes émerveillés n'osèrent souffler mot, et promirent tous d'être bien obéissants à Mlle Rose.

Le jour même du départ des Châteaugrand, Alberte reçut une lourde lettre timbrée de Valroux.

Elle y trouva la photographie d'un joli bébé qui riait encore aux anges. En lui envoyant le portrait de sa fille, la marquise de Valroux lui écrivait quatre longues pages très-affectueuses qui se terminaient par une invitation pressante de retourner à Valroux. « Me voici fixée à Valroux et à Paris, disait-elle, et, si tu le veux, tu ne me quitteras plus. Sur un seul mot de toi j'écrirai à ma tante de la Rochefaucon et je t'enverrai chercher. Médéric se fera un plaisir d'aller te prendre. Viens donc, ma chère Alberte, je t'attends. Si tu savais comme Agnès est jolie et mignonne. Nous en raffolons tous. »

Alberte s'empressa d'aller lire cette lettre à la duchesse, qui, à son grand étonnement, prit l'air inquiet et mécontent.

« Est-ce que tu as la pensée de retourner chez ta sœur, Alberte? demanda-t-elle.

— Non, ma tante. Oh ! je m'y refuse absolument.

— Et moi aussi. Écris-lui dans ce sens et qu'elle ne recommence pas ses caprices. »

Alberte écrivit nettement à Madeleine qu'elle ne pouvait quitter sa tante de la Rochefaucon, qui avait été si bonne pour elle.

Madeleine répondit à cette froide missive par une lettre éplorée qui ne triompha pas de la résolution d'Alberte. M. de Valroux écrivait de son côté à la duchesse, qui devait être la marraine de sa fille, que toute la famille s'opposait à ce qu'elle envoyât sa procuration, et qu'on attendrait son arrivée à Paris pour baptiser Agnès.

Cette déférence toucha si fort la duchesse, qu'elle avança de quelques semaines son retour à Paris en l'honneur de cet événement. Du reste, des pluies persistantes précipitaient la saison automnale, et la campagne perdait beaucoup de son agrément.

Malgré tout, ce ne fut pas sans regret qu'Alberte quitta le beau domaine où elle avait passé l'été. Elle emporta un souvenir pénétrant des humbles amis qu'elle y laissait. Eux, de leur côté, la regrettèrent sincèrement. Le jour où elle parut une dernière fois à l'école, les petites filles pleurèrent comme des Madeleines, les sans-mouchoirs poussèrent des hurlements de douleur quand ils comprirent qu'ils ne la reverraient plus ni à l'école, ni au château, et Mlle Rose elle-même se troubla légèrement au moment du dernier adieu.

« Voyez comme ces enfants vous regrettent, dit-elle à Alberte, en lui montrant du geste les enfants consternés, et cependant vous avez été très-énergique, vous les avez obligés à remplir leur devoir. Personnellement, je vous dois bien des remercîments, mademoiselle, et je ne tarderai pas, sans doute, à m'apercevoir de votre absence.

— Vous croyez qu'ils vont recommencer leur vagabondage?

— Pas immédiatement : peut-être les parents ont pris l'habitude de les voir venir à l'école ; mais je crains beaucoup que ce zèle excessif ne s'éteigne, vous disparue.

— Je vais leur parler de cela, » dit Alberte.

Et, s'avançant dans le chemin, elle prononça, à l'émerveillement de Méril, qui l'attendait, le discours suivant :

« Écoutez, petites filles, et vous, petits garçons, qui ne méritez plus d'être appelés les sans-mouchoirs, je vous ordonne de continuer à venir à l'école. Mlle Rose me donnera de vos nouvelles, et quand je reviendrai à la Rochefaucon, dans un an... peut-

1. Suite. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 121, 139, 152, 171, 188, 202, 219, 235, 251, 267, 282, 299, 316 et 332.

être... bientôt... on ne sait pas quand, je récompenserai tous ceux qui auront été bien exacts et bien sages, et à la première procession, on vous donnera des aubes, des ceintures et des calottes. Me comprenez-vous? »

Pour toute réponse, les petites filles, massées à sa droite, noyèrent leur visage baigné de larmes dans leur mouchoir; les garçons hochèrent affirmativement la tête.

« Et maintenant, partez, » reprit Alberte, qui revint vers Mlle Rose, demeurée debout sur le seuil de la porte.

« Mademoiselle Rose, vous prierez pour moi, lui dit Alberte en lui serrant la main.

— Tous les jours, mademoiselle, répondit la sainte fille avec émotion. Je ne puis pas vous remercier; mais je chargerai plus puissant que moi d'acquitter ma dette de reconnaissance. »

XXVII

Tiraillements.

Le sombre hôtel de la rue de Lille a rouvert ses lourdes portes sculptées; la duchesse et Alberte sont arrivées dans la nuit.

En raison de ce voyage nocturne, le déjeuner n'a eu lieu qu'à une heure. La duchesse et Méril sont fort occupés des chevaux qui ne sont pas encore signalés à la gare, ce qui prouve qu'il y a eu un retard qu'ils ne s'expliquent pas.

« Tu peux écrire un mot à Madeleine, dit tout à coup la duchesse à Alberte et lui annoncer notre arrivée. Tu lui diras que j'attends mes chevaux pour me rendre chez elle.

— Je ferais mieux peut-être d'aller le lui dire, remarqua Alberte. C'est bien pour vous, ma tante, d'attendre votre équipage; mais, pour moi, c'est différent. Si vous voulez me donner Méril, j'irai bientôt.

— J'envoie Méril chez la chanoinesse chercher une réponse pressée.

— Je puis l'accompagner.

— Mme de Bonlieu demeure très-loin?

— Rue de Rennes, 88, ma tante. Ce n'est qu'une promenade pour moi.

— Mais cela ne te ferait pas voir Madeleine, d'aller rue de Rennes.

— De là je me rendrais Champs-Élysées.

— A pied, toujours?

— Ou en voiture, ou en tramway. Ma tante, le tramway est très-bien porté, m'a dit Roger de Châteaugrand.

— C'est un omnibus, pas davantage.

— Oui, mais le roi des omnibus. Je vous assure, ma tante, que cette promenade m'amuserait beaucoup.

— Eh bien, fais-la, je n'y vois pas d'inconvénient, avec Méril, qui sait ce qu'il doit permettre ou empêcher. Je vais essayer de dormir. Fais mes compliments à Médéric et à Madeleine. »

Sur ces paroles, la duchesse se retira dans son appartement et Alberte alla faire ses préparatifs de sortie.

Un quart d'heure plus tard, elle quittait l'hôtel avec Méril et s'en allait d'un pied léger vers la rue de Rennes. La chanoinesse n'était pas chez elle, mais on donna à Méril un grand pli cacheté à l'adresse de la duchesse.

« Mademoiselle, je vais faire avancer une voiture, dit Méril à Alberte lorsqu'ils se retrouvèrent sur le trottoir.

— Non, non, en tramway, répondit Alberte; laissez-moi essayer du tramway, Méril. Tenez, le voilà qui vient; je l'ai vu en gravure. »



Elle s'extasia d'admiration. (P. 349, col. 1.)

Légèrement traîné sur ses rails par deux grands chevaux pommelés, le nouveau véhicule arrivait en effet tout frais vernis, tout élégant, avec ses hautes balustrades, ses plate-formes arrondies, ses petits escaliers, en tout pareil à un wagon immense aux parois vitrées. Alberte y monta lestement et, faisant remarquer à Méril le plafond blanc qu'aucune affiche n'enlaidissait, les élégantes portes mobiles, les confortables banquettes, elle dit :

« Ils sont très-jolis les tramways, Méril; n'oubliez pas de le dire à ma tante. »

Méril sourit et inclina la tête en signe d'assentiment.

Le tramway s'arrêta un instant à la station de la gare Montparnasse, et nos voyageurs montèrent dans celui qui prenait sa course par le boulevard. Il passa devant l'église neuve de Saint-François-Xavier, traversa la place Vauban, vis-à-vis de ce mausolée magnifique qui s'appelle les Invalides et s'arrêta de nouveau au delà du pont de l'Alma.

« Nous sommes aux Champs-Élysées, dit Méril, qui avait pris ses renseignements: il faut descendre ici, mademoiselle. »

Alberte descendit et ils se dirigèrent vers l'avenue d'Antin. Méril n'était jamais venu de ce côté; il se laissa conduire par Alberte qui alla s'égarer dans la rue Marbœuf, le petit coin le plus vulgaire du brillant quartier. Ils en sortirent par l'escalier de pierre qui aboutit à la rue François Ier, et gagnèrent l'avenue d'Antin.

En approchant de la maison de sa sœur, Alberte se remémorait tout ce qu'elle avait éprouvé dans cet hôtel et s'affermissait dans la résolution qu'elle avait prise de ne plus accepter d'y vivre. Ce qui n'empêcha pas que, lorsqu'elle gravit légèrement l'escalier blanc, elle sentit que son ancienne affection pour Madeleine se réveillait au fond de son cœur aimant. Elle arriva toute haletante dans sa chambre. Les deux sœurs, oubliant instantanément tous les petits tiraillements du passé, s'embrassèrent avec effusion. Alberte remarqua que Madeleine était très-changée et qu'elle n'était pas vêtue d'une manière aussi excentrique que d'habitude.

Entrainée près d'un berceau bleu, elle s'extasia d'admiration sur le joli enfant endormi, qui s'y trouvait. M. de Valroux arriva au beau milieu de ce premier élan et témoigna une grande joie de revoir Alberte, qu'il trouva singulièrement grandie et fortifiée. Il fallut qu'elle écrivit à la duchesse pour lui demander la permission de rester passer la journée chez sa sœur, et Méril repartit avec le message.

La journée fut un véritable enchantement. Agnès, par ses faits et gestes, la remplit tout entière, et passa plusieurs heures dans les bras d'Alberte, dont le visage rose et riant lui plaisait singulièrement. Mme de Valroux renouvela ses instances. Tout était arrangé pour l'éducation d'Alberte, pour son installation, et il était trop naturel qu'elle reprît sa place au foyer de sa sœur pour que Mme de la Rochefaucon s'en formalisât.

Alberte se sentit plus d'une fois ébranlée en regardant le petit ange dont on lui proposait la société intime; mais il lui suffisait d'un instant de réflexion pour retrouver toute son énergie de résistance.

Jusqu'au dernier moment, Madeleine espéra l'amener à changer de détermination. Elle voulut même faire intervenir son mari; mais celui-ci déclara que, tout en désirant beaucoup que les souhaits de sa femme s'accomplissent, il était bien décidé à laisser Alberte libre de finir son éducation, où et comment elle le voudrait. Ce fut lui qui la reconduisit dans son phaéton jusqu'à l'hôtel. Il était huit heures du soir, on lui apprit que la duchesse avait revêtu son négligé de nuit, il n'insista pas pour être reçu,

Ce visage rose et riant lui plaisait singulièrement. (P. 349, col. 2.)

et chargea Alberte de lui présenter ses hommages.

Alberte, en entrant chez la duchesse, fut frappée de la majesté de son air. Elle était en toilette négligée, c'est-à-dire qu'elle s'enveloppait dans une robe de chambre ouatée, et que sa tête disparaissait sous d'épais fichus de mousseline blanche. Plusieurs lettres étaient dépliées devant elle.

« Je t'attendais, Alberte, dit-elle ; j'ai un mot à te dire ce soir même, car il faut en finir. »

Elle prit une lettre entre ses doigts agités d'une léger tremblement.

« Je suis désolée de le dire, mais j'ai lieu d'être mécontente de Madeleine, continua-t-elle. M. de la Tour Salansac, qui l'a vue hier chez sa belle-mère, m'écrit qu'elle parle de toi absolument comme si elle t'avait reprise. Elle commet là une grande inconvenance, car il me semble que je lui ai déjà répondu catégoriquement que je n'étais pas disposée à céder à ce nouveau caprice.

— Ni moi non plus, ma tante. »

La figure de la duchesse s'adoucit.

« Fort bien, dit-elle. A-t-elle renouvelé ses instances aujourd'hui ?

— Oui, ma tante, mais j'ai renouvelé mon refus.

— Mais M. de Valroux, qu'a-t-il dit? Il est ton tuteur, et je ne suis jamais entrée en discussion avec une autorité légitime quelle qu'elle fût.

— Médéric me laisse parfaitement libre.

— C'est un galant homme ; j'en étais sûre, il ne voudrait manquer à la déférence qu'il me doit. »

Elle prit une seconde lettre, mit son pince-nez, et dit :

« Cette nouvelle m'était d'autant plus désagréable que toutes les mesures sont prises pour continuer ton éducation. La chanoinesse m'a trouvé une femme très comme il faut, une jeune veuve qui s'occupera de toi et assistera à tes leçons. Je n'ai pas cru devoir laisser passer une occasion unique peut-être. »

Alberte écoutait attentivement la duchesse.

« Ma tante, balbutia-t-elle, comptez-vous donc me garder toujours.

— Certainement,

— C'est que..., c'est que...

— C'est que? dit la duchesse avec une certaine roideur.

— C'est que je suis très-désireuse de rentrer au Sacré-Cœur.

— Est-ce possible, Alberte?

— Cela est, ma tante ; j'ai beaucoup pensé, beaucoup réfléchi là-dessus. Je ne sais rien, et je ne travaillerai bien que là.

— Une femme peut être aimable sans être extrêmement instruite.

— Et mon caractère, dit noblement Alberte, qui le formera? »

La duchesse, stupéfaite, regarda fixement la petite fille, qui était pâle, mais qui avait l'air résolu.

« As-tu parlé à ta sœur de ce nouveau revirement dans tes idées?

— Non, ma tante ; mais j'ai dit confidentiellement à Médéric que mon plus vif désir était de rentrer au Sacré-Cœur.

— Pour en sortir un mois après?

— Cette fois, ma tante, j'espère n'en sortir qu'aux vacances, et chez vous, si vous le voulez bien. »

Cette dernière phrase fit son effet sur la duchesse.

« Voici qui demande réflexion, dit-elle ; dans tous les cas, rien ne presse. Cette dame, cependant.... ; enfin, j'en parlerai demain à ma cousine. La rentrée n'a lieu que dans quinze jours et nous avons de plus le baptême de la petite Agnès. Nous reparlerons de cette grave affaire. Bonsoir, mon enfant, va te reposer, tu dois avoir la tête fatiguée. »

Alberte sortit et regagna son appartement. La fille de Méril, qui avait repris son service près d'elle, fermait son petit bureau de marqueterie.

« Laissez, Marie, dit Alberte ; je suis bien fatiguée, mais il faut que j'écrive à une de mes amies à Londres. Je lui ai promis de lui donner de mes nouvelles aussitôt mon arrivée à Paris. »

Alberte s'assit à son petit bureau et écrivit à Luna un affectueux billet qui se terminait par l'annonce de sa rentrée au Sacré-Cœur de Paris.

A suivre. Mlle Zénaïde Fleuriot.

ÉDUCATION DES PETITS-FILS DE LOUIS XIV

Les petits-fils de Louis XIV, qu'on appelait aussi les *Enfants de France*, étaient le duc de Bourgogne, Philippe d'Anjou, qui devint roi d'Espagne, et Charles de Berry. Un manuscrit de l'époque, publié par M. Charma, le savant doyen de la Faculté des lettres de Caen, nous initie aux procédés d'éducation employés par le duc de Beauvillier, leur gouverneur. Au moment où le manuscrit fut rédigé, en 1696, le duc de Bourgogne avait quatorze ans, le duc d'Anjou en avait treize, et le duc de Berry, dix.

Ce qui frappe d'abord, c'est la simplicité de leur régime. Le matin ils ne mangeaient que du pain sec accompagné d'un verre d'eau rougie ou d'eau pure, à leur choix. Leur dîner se composait de bœuf bouilli et d'un rôti de volaille ou de perdreau ; au souper, on leur servait ou un gigot de mouton, ou une tranche de veau, ou un aloyau, avec un peu de gibier ou de volaille ; au dessert, un biscuit ou une tranche de fruit confit, et pas davantage. Les jours dits de *ragoût*, qui étaient au nombre de trois par semaine, on leur ajoutait, mais pour le dîner seulement, des fricassées de poulet, des tourtes et de la crème, entre le bouilli et le rôti. Il leur était permis de boire deux verres de vin de Bourgogne par repas ; la bière, le cidre et les liqueurs étaient soigneusement bannis de leur table, et avec raison.

Quand ils sortaient dans les jardins, ils ne se

couvraient jamais la tête, excepté lorsqu'ils étaient à cheval ou qu'il pleuvait. On les habituait à faire de longues courses, soit à pied, soit à cheval, et à courir le cerf pendant plusieurs heures. Aussi jouissaient-ils d'une santé robuste, car le duc de Beauvillier pensait qu'un prince infirme est inutile à ses sujets.

Voici l'emploi de leur journée :

Ils se levaient à sept heures trois quarts, et jusqu'à huit heures et un quart ils s'habillaient et faisaient leur prière. Ils allaient ensuite à la messe et de là au lever de monseigneur le Dauphin, leur père, où ils ne restaient qu'un moment. Ils passaient de là chez le roi, qui les retenait jusqu'à neuf heures et demie. Ils rentraient ensuite chacun dans ses appartements, s'occupant de ce qui leur faisait plaisir, sous la surveillance de leurs *gentilshommes de la manche*. On appelait ainsi des gentilshommes dont la fonction était d'accompagner continuellement les princes, depuis l'âge de sept ans, où ils cessaient d'être confiés aux femmes, jusqu'à leur majorité; ils les tenaient seulement par *la manche*, sans jamais leur prendre la main. A dix heures commençait l'étude, qui durait jusqu'à midi. Ils se mettaient alors à table tous trois ensemble, et leur repas durait jusqu'à midi trois quarts. Après le dîner, ils revenaient dans leurs appartements particuliers, et là ils écrivaient, dessinaient ou dansaient jusqu'à deux heures. Ils jouaient pendant trois quarts d'heure avec leurs gentilshommes de la manche; leurs jeux les plus ordinaires étaient le trictrac, les échecs ou les cartes. A deux heures trois quarts, pendant l'hiver, ils commençaient leur promenade, qui durait jusqu'à cinq heures. Puis venait une étude de cinq heures à sept heures. Pendant l'été, au contraire, l'étude commençait à deux heures trois quarts et la promenade à cinq heures. De sept heures à huit heures moins un quart, ils lisaient les livres qui les intéressaient, puis se mettaient à table pour souper. Après le repas, ils jouaient chacun avec ses gentilshommes aux mêmes jeux que dans l'après-midi. Ils se couchaient à neuf heures ou neuf heures et un quart, quelquefois plus tôt s'ils étaient punis.

A l'exception des premiers principes, le latin leur était enseigné par l'usage et non par les règles, et ce procédé avait si bien réussi qu'ils allaient à l'étude avec le même plaisir qu'au jeu ou à la promenade. Les deux aînés étaient même très-avancés pour leur âge; ils écrivaient le latin avec pureté et élégance et composaient des fables et des dialogues dans cette langue. Bossuet, dans sa lettre à Innocent XI, sur l'instruction de monseigneur le Dauphin, se flattait d'avoir obtenu les mêmes résultats par les mêmes moyens. Cependant une petite anecdote que le même Bossuet raconte à Daniel Huet, évêque d'Avranches, prouve que le précepteur se faisait illusion sur le goût de son élève. Le grand Dauphin, enfant encore, entendant une dame de la cour parler de ses malheurs, lui demanda : « Faites-vous des thèmes, madame? — Non, Monseigneur. — En ce cas, vous ne savez pas ce que c'est que d'être malheureux, répliqua le Dauphin. »

On voulait surtout les instruire, mais non les rendre pédants. Fénelon, leur précepteur, estimait qu'il valait mieux pour un prince ignorer absolument les belles-lettres ou les arts, que les connaître d'une façon pédante. En outre du latin, on enseignait aux princes la géographie, l'histoire ancienne et moderne, la mythologie, des notions de peinture, d'architecture, d'anatomie. Les fortifications, les mathématiques, le droit et la philosophie complétaient leur instruction.

Quant au duc de Bourgogne, qui était appelé à régner, on l'instruisait à fond de ce qui concernait la politique, l'histoire et le commerce; on tenait devant lui des conversations de la plus haute portée, et on lui faisait comprendre que la politique doit toujours être basée sur la probité et la justice.

Le grec et les langues vivantes, à l'exception de l'espagnol et de l'italien si répandus à la cour de Louis XIV, étaient bannis de leurs études. L'écriture, le dessin, la danse, la gymnastique, l'escrime et l'équitation complétaient cet intelligent système d'éducation.

On ne leur enseignait pas la musique, de crainte que cela ne leur fît perdre trop de temps, et en outre parce que le peu de temps qu'ils auraient pu consacrer à cet art ne leur aurait pas permis d'y faire de grands progrès. Cet art ne souffre pas de médiocrité, et autant on est charmé du talent d'un musicien habile, autant on a de répulsion pour les exécutants médiocres qui jouent machinalement un morceau, comme des singes savants qui ne connaissent qu'un tour.

Les princes étaient repris sévèrement pour la moindre faute; mais M. de Beauvillier s'adressait surtout à leur esprit et à leur cœur. Il comprenait qu'un reproche produit plus d'impression sur les natures sensibles que les punitions corporelles qui dégradent et avilissent; aussi ne se servit-il jamais du fouet ni de la férule, d'accord en cela avec Montaigne et Locke qui désapprouvent hautement les corrections brutales. M. de Montausier, gouverneur du Dauphin leur père, non-seulement usait du fouet et de la férule avec son élève, mais il s'oubliait, dans son emportement, jusqu'à lui appliquer de toute sa force des coups de poing qui faisaient craindre qu'il ne l'assommât.

Quel fut le résultat de cette éducation barbare? Madame de Caylus nous apprend dans ses *Souvenirs* que la manière dont on traitait le Dauphin pour le contraindre au travail « lui inspira un si grand dégoût pour les livres, qu'il prit la résolution de n'en jamais ouvrir quand il serait son maître, et il a tenu parole. »

Ch. de Raymond.

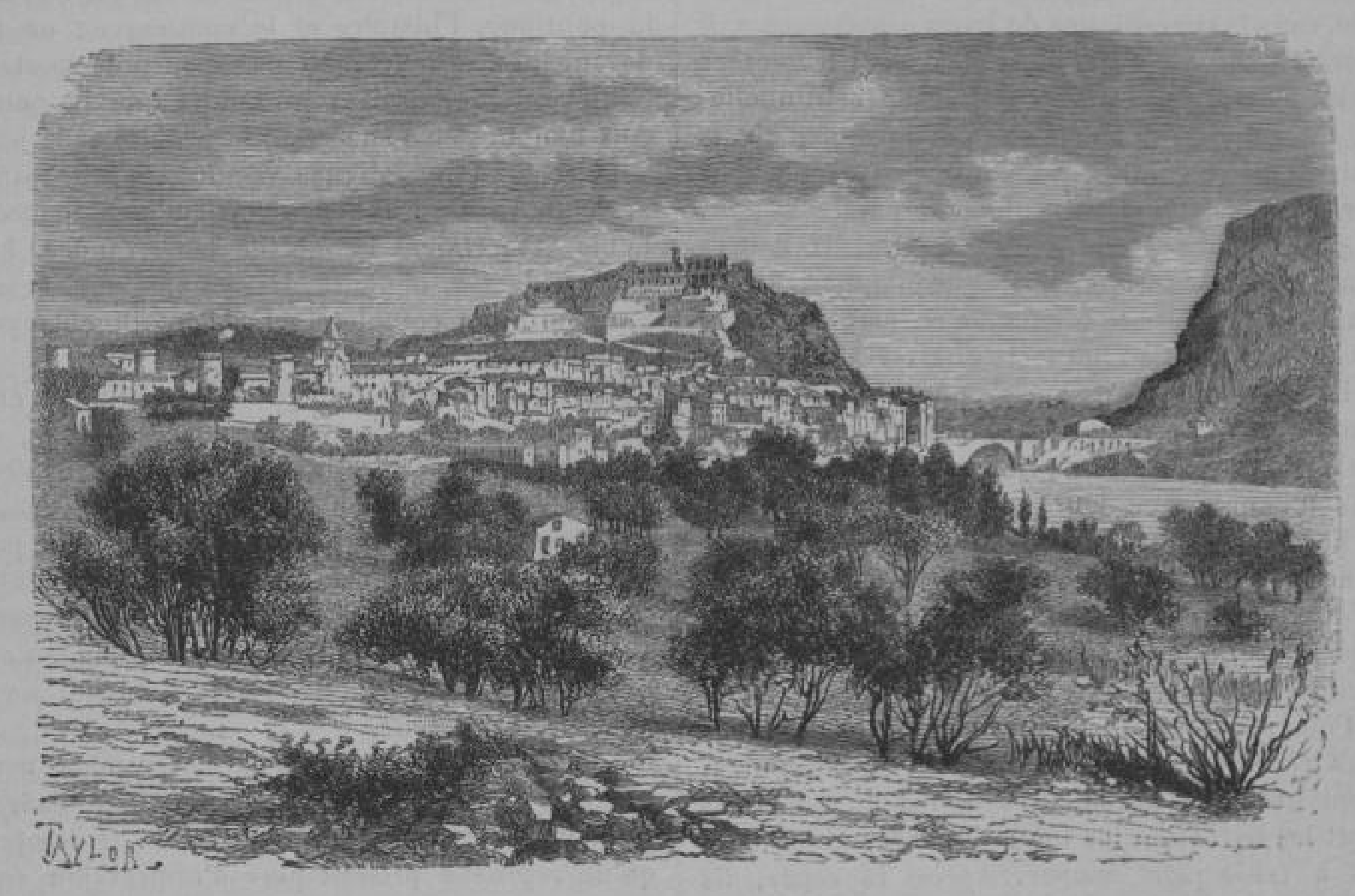
A TRAVERS LA FRANCE

SISTERON

Sisteron occupe à l'ouest du département des Basses-Alpes, au confluent de la Durance et du Buech, une situation très-pittoresque et en même temps stratégique, qui lui a valu de tout temps un rôle militaire assez considérable. Les montagnes escarpées qui enserrent la Durance forment en ce lieu un étroit défilé, une des portes du Dauphiné, dont la défense est facile. Aussi, de nos jours encore, la hauteur qui domine la ville est-elle couronnée de sa citadelle du moyen âge, convenablement remaniée de manière à offrir quelque résistance aux engins modernes. Cette forteresse aurait, en 1815, changé les destinées de la France, si elle avait arrêté Napoléon revenant de l'île d'Elbe et forcé, par les dispositions hostiles d'Antibes, de renoncer, pour son retour, à la vallée du Rhône. Des partisans secrets sauvèrent l'empereur en enlevant d'avance les munitions, et Sisteron perdit ainsi la place considérable qu'elle aurait pu tenir dans l'histoire du XIXe siècle.

Les événements accomplis par le passé dans cette ville ne dépassent guère non plus les bornes de l'histoire locale. D'origine gauloise et agrandie par les Romains, elle eut dès le IVe siècle des évêques qui furent ses premiers seigneurs, et qui, après avoir largement contribué à la fondation et au maintien de ses libertés communales, lui rendirent en mainte circonstance d'éminents services. C'est ainsi que l'un d'eux sauva d'un châtiment mérité les habitants révoltés contre Louis XIII; un peu plus tard, un des derniers prélats fit creuser le canal qui fertilise son territoire.

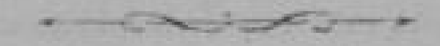
A l'évêché de Sisteron a succédé une sous-préfecture; mais il reste de l'ancien diocèse un précieux souvenir : c'est une cathédrale, fort curieuse et fort respectable par son antiquité, qui passe à bon droit pour l'édifice le plus remarquable des Basses-Alpes. D'autres débris attirent les antiquaires à Sisteron : un élégant clocher du XIIIe siècle, dans un faubourg; les tours de la citadelle; les tours, isolées aujourd'hui, des remparts du moyen âge, et un musée d'antiquités.



Sisteron.

Les touristes viennent aussi à Sisteron, où, depuis un an à peine, les conduit le chemin de fer de Marseille à Gap. Rien de plus intéressant, de plus varié que les divers aspects de la ville, des deux rivières qui la baignent et des pyramides de montagnes au pied desquelles depuis près de vingt siècles elle se trouve blottie.

A. SAINT-PAUL.





Françoise l'écouta. (P. 353, col. 2.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XXXIII

Bertrand se marie. — L'oncle Placide donne sa démission. — Il prend une nouvelle habitude.

C'était au mois de décembre de l'année 1869, juste à l'époque où MM. les subalternes du ministère des Formalités avaient tant de loisirs et tant d'imagination, et où la légende de l'oncle Placide était dans sa plus grande vogue.

Émile, trompant toutes les prévisions de la phrénologie, travaillait avec ardeur pour entrer à l'École de Saint-Cyr; seulement, pour complaire à son oncle, il avait consenti à terminer d'abord ses études classiques; l'oncle lui avait fait comprendre sans peine qu'il ne messied pas à un officier d'être un homme instruit et distingué.

Il était plus grand que tous les jeunes garçons de son âge, et la nature, prodigue de ses dons, lui avait octroyé un petit commencement de moustache brune, dont il n'était pas médiocrement fier.

Comme il était demeuré « bon enfant » malgré sa taille de grenadier et son commencement de moustache, il était plus populaire que jamais, non-seulement dans la pension Grélart, mais encore dans le lycée tout entier.

Depuis la rentrée du mois d'octobre, il travaillait honnêtement le discours français, modérément le discours latin, pour faire plaisir à son oncle. Mais il s'était jeté avec ardeur sur l'histoire, la géographie, les mathématiques, le dessin, l'anglais et l'allemand, pour se faire plaisir à lui-même.

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321 et 337.

Après plusieurs années du calme le plus profond, la vie de l'oncle Placide fut bouleversée par deux événements extraordinaires, qui s'accomplirent dans le même mois. Deux ans auparavant, l'épicier qui fournissait la maison était mort, laissant une veuve sans enfants et un commerce en pleine prospérité. La veuve, qui était une brave femme très-entendue, s'aperçut bientôt que le personnel des garçons avait besoin d'être tenu en bride par une main plus ferme que la sienne. Elle forma donc le projet de se remarier.

Elle ne tenait pas à épouser un homme qui eût de la fortune : elle en avait pour deux; encore moins recherchait-elle l'instruction : un mari instruit l'eût exposée à rougir trop souvent de sa propre ignorance. Il lui fallait un mari d'un extérieur respectable, capable d'en imposer aux garçons épiciers et de bien représenter la maison dans les circonstances graves. Elle désirait par-dessus tout que ce mari fût un honnête homme, et un brave homme par-dessus le marché.

Elle mit un jour Françoise dans sa confidence. Françoise l'écouta en appuyant le bout de son loquet sur le côté gauche de son nez. Ce geste familier indiquait que Françoise prêtait l'attention la plus profonde et prenait le plus vif intérêt aux confidences de la veuve.

Quand la matrone eut développé son programme, Françoise se donna deux ou trois petits coups de clef sur le nez et dit : « Nous reparlerons de cela. Je crois que j'ai votre affaire. »

Bertrand n'avait pas de fortune, et il était d'une profonde ignorance. Il avait la prestance et la di-

gnité d'un suisse de cathédrale, depuis qu'il avait engraissé; c'était un brave homme : on pouvait même dire que c'était la crème des braves gens!

« Il est bien vrai, se dit Françoise, que Monsieur est habitué à lui; mais Monsieur est trop juste et trop bon pour s'opposer au bonheur de cette pauvre créature. »

Mais comment et par qui remplacer Bertrand auprès de Monsieur? Françoise se souvint d'un sien neveu, dénué d'intelligence et rempli de bonne volonté.

Monsieur fut d'abord troublé à l'idée de perdre Bertrand, qu'il aimait beaucoup, et de s'habituer à une nouvelle figure. Néanmoins il cacha de son mieux son désappointement, déclara à Françoise qu'il serait enchanté d'avoir affaire à son neveu, et entra de bonne grâce dans le complot.

Mais Bertrand opposa d'abord une résistance désespérée. Il ne parlait rien moins que de se cramponner à la rampe de l'escalier, ou bien de se jeter sur le dos et de donner de grands coups de pieds, si on essayait de le marier de force. Françoise revint patiemment à la charge, Monsieur intervint : Bertrand finit par consentir.

Le neveu de Françoise, qui répondait au nom pompeux de Lionel, se présenta un beau matin, sous les apparences d'un parrain de village. Par suite d'une extrême maladresse, qui était un don de nature, décuplé par le désir de trop bien faire, Lionel était sujet à des chutes retentissantes le long de l'escalier. Sa tête, son dos et ses coudes entraient en collision fréquente avec les angles des meubles et les battants des portes. A part ces petits défauts, Lionel était un domestique modèle; d'ailleurs Françoise avait l'œil sur lui.

Les retentissantes dégringolades de Lionel donnaient la chair de poule à Monsieur. A chaque instant, Monsieur s'attendait à le voir tomber roide mort, au contact d'un meuble ou d'une porte ; mais il souriait héroïquement, de peur d'affliger Françoise.

Une douzaine de jours avant le 1er janvier, le ministère des Formalités fut mis en rumeur par l'événement le plus étrange et le plus inattendu. L'oncle Placide venait de donner sa démission. On se perdit en commentaires, on engagea des paris; le ministre, dit-on, intervint en personne auprès du démissionnaire. Le démissionnaire fut inébranlable, et se contenta de dire qu'il avait des raisons sérieuses. Quelles étaient ces raisons?

Lorsque Bertrand apprit que Monsieur avait quitté brusquement le ministère, il commença par contempler d'un œil stupide ses pantoufles de tapisserie; ensuite il ôta sa calotte de velours et se mit à réfléchir. On ne quitte pas volontairement une bonne place, à moins d'en avoir une meilleure en perspective. Donc Monsieur n'avait pas quitté volontairement le ministère; donc il y avait là une épouvantable injustice dont Monsieur était victime. L'homme à la tête de bois, si timide de sa nature, se demanda sérieusement si la reconnaissance ne lui faisait pas un devoir d'aller boxer le ministre et toute la haute administration. Mme Bertrand, aussi indignée que lui, mais beaucoup plus prudente, lui conseilla de se modérer jusqu'à plus ample information.

L'oncle Placide avait découvert, tout à fait par hasard, que sa présence au poste de sous-directeur barrait pour toujours le passage à un honorable père de famille qui était fort pauvre. Voilà pourquoi, après bien des hésitations, des luttes intérieures et des nuits sans sommeil, il se décida à donner sa démission. Personne ne connut jamais ses raisons, pas même celui auquel il venait de faire un si rude sacrifice.

Car ce n'était pas sa place qu'il sacrifiait, non plus que ses appointements : c'était une de ses plus vieilles, une de ses plus chères habitudes.

Et voilà comment la carrière administrative de l'oncle Placide, qui avait eu un commencement, eut aussi une fin.

Les premiers jours, après cette espèce de coup d'État, l'oncle Placide fut en proie à un invincible découragement et à une étrange mélancolie. Il essaya d'abord de combattre ce malaise et de tuer le temps par la lecture et par la promenade.

Mais le livre le plus attrayant devient insipide, dès que la lecture se prolonge au delà d'une certaine limite. La lecture n'a de charme que comme distraction, après des occupations plus sérieuses. Elle n'a toute sa saveur que quand on est forcé de guetter, de saisir, et presque de dérober les heures qu'on y consacre.

Le pauvre oncle était désespéré. Non-seulement la lecture dans le milieu du jour ne lui apportait aucun soulagement, mais encore elle gâtait par avance celle de la soirée, qui avait autrefois tant de charme. Il se trouvait aussi désorienté et aussi mal à l'aise que les gens qui dorment pendant la journée. Non-seulement ce sommeil du jour est pénible et fatigant, mais encore il gaspille par avance le repos si précieux et si nécessaire de la nuit.



De désespoir, le malheureux employé sans emploi endossait son paletot marron, il prenait sa canne, résolu à s'étourdir en allant se faire bousculer par la foule. Par un mouvement automatique où sa volonté n'avait aucune part, ses jambes le portaient toujours dans la direction du paradis perdu, c'est-à-dire du ministère des Formalités.

Arrivé devant la grille, il passait et repassait sous les arcades de la rue de Rivoli, comme une pauvre âme en peine. Il jetait des regards furtifs dans l'intérieur de la cour. Il tressaillait quand il voyait les garçons de bureau flâner, de l'escalier A à l'escalier C, avec des dossiers sous le bras. Parfois il apercevait un de ses anciens collègues, ou un des subalternes; il se rejetait vivement en arrière, honteux d'être surpris en flagrant délit d'espionnage.

Les promeneurs le heurtaient rudement au passage; alors il lui semblait qu'il s'éveillait d'un rêve; il marmottait des excuses inintelligibles et allait cacher sa confusion sous les marronniers des Tuileries. Là il faisait les cent tours pour bercer son impatience; et toujours, toujours, comme attiré par un aimant, il se rapprochait de la grille du jardin pour jeter de loin un regard désespéré sur les fenêtres du ministère.

Un jour qu'il avait oublié de consulter son baromètre (que de choses importantes il oubliait maintenant!), il sortit sans emporter son parapluie. Une averse le surprit, lui qui n'avait jamais été surpris, même par la giboulée la plus inattendue! Il fut obligé, pour laisser passer l'averse, de chercher un abri dans les galeries du Louvre, où il n'avait pas mis le pied depuis de longues années.



Les promeneurs avaient formé des groupes. (P. 355, col. 2.)

Par désœuvrement, par respect humain, il se mit à regarder les tableaux et trouva, à cette occupation nouvelle pour lui, un attrait inattendu. Quand il fut fatigué de regarder, il leva les yeux vers le vitrage et s'aperçut que le ciel s'était éclairci.

Tirant alors sa montre, il reconnut avec stupeur qu'il venait de passer plus de deux heures à parcourir les galeries.

« Je reviendrai! » se dit-il avec un sentiment de joie.

Il revint le lendemain, il revint le surlendemain, il revint tous les jours.

Les gardiens commencèrent bientôt à le connaître, et son visage devint familier aux artistes qui faisaient des études ou des copies. A son entrée, les gardiens tiraient leurs grosses montres d'argent de leurs gilets rouges, et s'adressaient des clignements d'yeux comme pour dire :

« Hein! quel gaillard! comme il est exact! »

De proche en proche, les artistes se disaient, du haut de leurs escabeaux et de leurs échelles :

« Voilà M. l'inspecteur des Beaux-Arts! »

Ayant constaté, par l'examen du Catalogue et par l'inspection la plus minutieuse, que les galeries contenaient de quoi occuper ses après-midi pour le reste de ses jours, il se trouva subitement guéri de sa mélancolie.

XXXIV

Premiers grondements de l'orage.

Au moment où cette vérité apparut à son esprit, l'oncle Placide se trouvait dans une galerie latérale, en face d'un Saint-Jean-Baptiste, de Raphaël. Il éprouva une telle joie et un tel saisissement qu'il se frotta les mains pendant plus d'une demi-minute.

Tout lui souriait. Il avait fini par s'habituer aux défaillances de Lionel; les professeurs du lycée Charlemagne s'accordaient à faire l'éloge de son Émile; ses dimanches étaient de véritables jours de fête, et voilà que, par surcroît, il avait trouvé, sans effort, un emploi de ses journées de la semaine. Il avait substitué, sans y songer, une habitude nouvelle à une habitude brusquement abandonnée. « Sans compter, se dit-il en souriant, que je ne serai pas forcé de donner ma démission pour faire place à un autre; ici il y a place pour tout le monde, et je ne barre le chemin à personne! »

Cette fois, en effet, il se sentait assuré contre les coups du sort. Un cataclysme seul aurait pu le déposséder de sa distraction favorite : comme, par exemple, un incendie qui détruirait le Louvre, une mine qui le ferait sauter, ou bien encore une de ces invasions de barbares qui ont fait de Rome un monceau de ruines. Mais il n'y a plus de barbares!

Hélas, si! il y en avait encore.

Quand il rentra dans la grande galerie, il remarqua que les promeneurs avaient formé des groupes, où l'on causait avec véhémence. Les gardiens, au lieu d'imposer silence aux parleurs indiscrets, se faufilaient dans les groupes et écoutaient de toutes leurs oreilles.

« Qu'est-ce qu'il y a donc? » demanda poliment

l'oncle Placide à un jeune artiste qui revenait lentement à son chevalet, les joues pâles et les yeux baissés.

« Il y a que la guerre est déclarée ! » répondit le jeune artiste d'une voix sourde. Ce n'était point un lâche que ce jeune artiste ; mais il aimait son art, son nom commençait à sortir de l'obscurité. Des liens puissants l'attachaient au travail plus encore qu'à la vie, il frémissait à l'idée de tout quitter pour aller prendre un fusil. Mais il fit, sans nul doute, comme les autres quand il eut ce fusil entre les mains ; il eut tout à coup, comme tout bon Français, les sentiments et la vaillance d'un bon soldat.

Seulement le choc qu'il venait de recevoir en pleine poitrine était rude : il demeura longtemps devant sa toile, sans donner un seul coup de pinceau.

Ainsi donc la guerre était déclarée : un éclair parti des Tuileries avait rempli de stupeur et de consternation l'Europe tout entière, et réjoui, par delà le Rhin, des millions de cœurs malades de haine et de jalousie.

En principe, M. Clodion désapprouvait la guerre, parce qu'elle fait beaucoup de veuves et d'orphelins, parce qu'elle allume entre les peuples des haines séculaires, parce qu'elle coûte toujours aussi cher, quelquefois plus cher au vainqueur qu'au vaincu.

« Voilà qui est bien fâcheux ! » se dit-il. Et il se figura par avance les bulletins de victoire qu'il lirait dans son journal et qu'il entendrait crier dans les rues, le nombre de tués et de blessés, le traité de paix, le *Te Deum* et les réjouissances publiques qui mettraient la grande ville en rumeur et troubleraient les habitudes des gens paisibles.

N'étant point atteint dans ses sentiments les plus chers, puisque Émile n'était pas en âge de porter les armes, il se contenta de dire : « Voilà qui est bien fâcheux ! »

C'était pourtant un brave homme ; mais, comme beaucoup d'autres braves gens, il ressentait surtout les coups qui le frappaient directement dans la personne des siens, au milieu du cercle étroit où sa manie l'avait enfermé.

Ah ! qu'il eût changé de langage et de ton s'il eût seulement entrevu ce que contenaient de désastres publics et de deuils privés ces quatre mots si simples : « La guerre est déclarée ! » s'il avait pu se douter de ce qui l'attendait lui-même.

La guerre déclarée n'était pas encore engagée de fait, et déjà, d'après mille indices, l'oncle Placide put comprendre qu'elle n'aurait pas le caractère des guerres précédentes.

La ville tout entière avait la fièvre d'angoisse, et sa vaste enceinte n'offrait plus un seul coin de refuge pour les gens d'humeur tranquille.

Avant le jour, le tonnerre des batteries et des fourgons en marche sur le pavé raboteux faisait tressaillir l'oncle Placide sous ses couvertures. Alfanègre affolé passait brusquement des espérances les plus folles au plus morne désespoir. Selon le caractère des gens qu'il venait de raser, il parlait d'aller à Berlin comme on parle d'aller à Saint-Cloud ; ou bien, pour ne pas tomber vivant aux mains des ennemis, il projetait de se faire sauter, en compagnie de sa dame de cire et de ses flacons blasonnés.

Françoise tenait de son marchand de fromages que tout le pays d'outre-Rhin était miné et que l'armée française ferait bien de ne pas s'y risquer, si elle ne voulait pas sauter comme un seul homme. Monsieur, qui avait été quelque chose dans le gouvernement, ferait bien de prévenir le gouvernement, qui avait l'air de ne se douter de rien.

Lionel n'osait plus se risquer dans la rue, ni même à la fenêtre, de peur d'être happé par quelque recruteur. Même dans l'intérieur de la maison, il recherchait les coins sombres et faisait des peurs horribles à sa tante, qui le trouvait toujours, au moment où elle s'y attendait le moins, derrière une porte ou derrière un meuble. Le moindre coup de sonnette le faisait presque sursauter hors de ses bottes. On ne pouvait plus nombrer ses dégringolades tant elles étaient devenues fréquentes, ni les coups de bélier qu'il infligeait avec sa tête au mobilier de son maître. Sa présence était devenue odieuse au pauvre oncle Placide.

Sur toutes les places où l'on pouvait autrefois se promener tranquillement, des soldats faisaient l'exercice, avec un grand fracas de clairons et de tambours. Sur tous les trottoirs on était bousculé par des gens à physionomie affairée ou sinistre.

En particulier le trottoir que l'oncle Placide avait toujours suivi pour se rendre au ministère, et depuis aux galeries du Louvre, était bordé d'un grand nombre de cabarets. Les gens s'y entassaient, moins pour boire que pour parler de la guerre, et refluaient jusque sur le milieu de la chaussée. M. Clodion fut obligé de prendre désormais le trottoir opposé, ce qui changeait pour lui la physionomie de la rue et le déconcertait absolument.

C'est ainsi que la guerre fit irruption, par vingt côtés à la fois, dans le petit cercle d'habitudes où le vieux maniaque se croyait si bien à l'abri de toutes ses attaques. Mais ce n'était là, pour ainsi dire, que le premier flot d'une effroyable inondation.

Les allures d'Émile l'étonnèrent d'abord et finirent par l'effrayer.

Le premier dimanche qui suivit la déclaration de guerre, Émile sortit de la pension en effaçant les épaules et en faisant bomber sa poitrine sous le plastron de sa tunique militairement boutonnée. Il avait campé fièrement son képi sur le côté droit de sa tête et faisait sonner ses talons sur le trottoir.

Il semblait avoir perdu tout à coup le goût des excursions champêtres ; en revanche, il s'était pris d'une passion soudaine pour le Champ-de-Mars, où on exécutait les grandes manœuvres.

Le dimanche suivant, il était comme fou d'enthousiasme. Trois de ses anciens camarades de pension,

sortis fraîchement de Saint-Cyr, étaient venus montrer leurs nouveaux uniformes à la foule obscure des Grêlart. L'un était cuirassier (Émile fit remarquer, par parenthèse, que ce cuirassier avait deux pouces de moins que lui et n'était pas moitié si robuste) ; le second était chasseur à cheval, et le troisième, hussard.

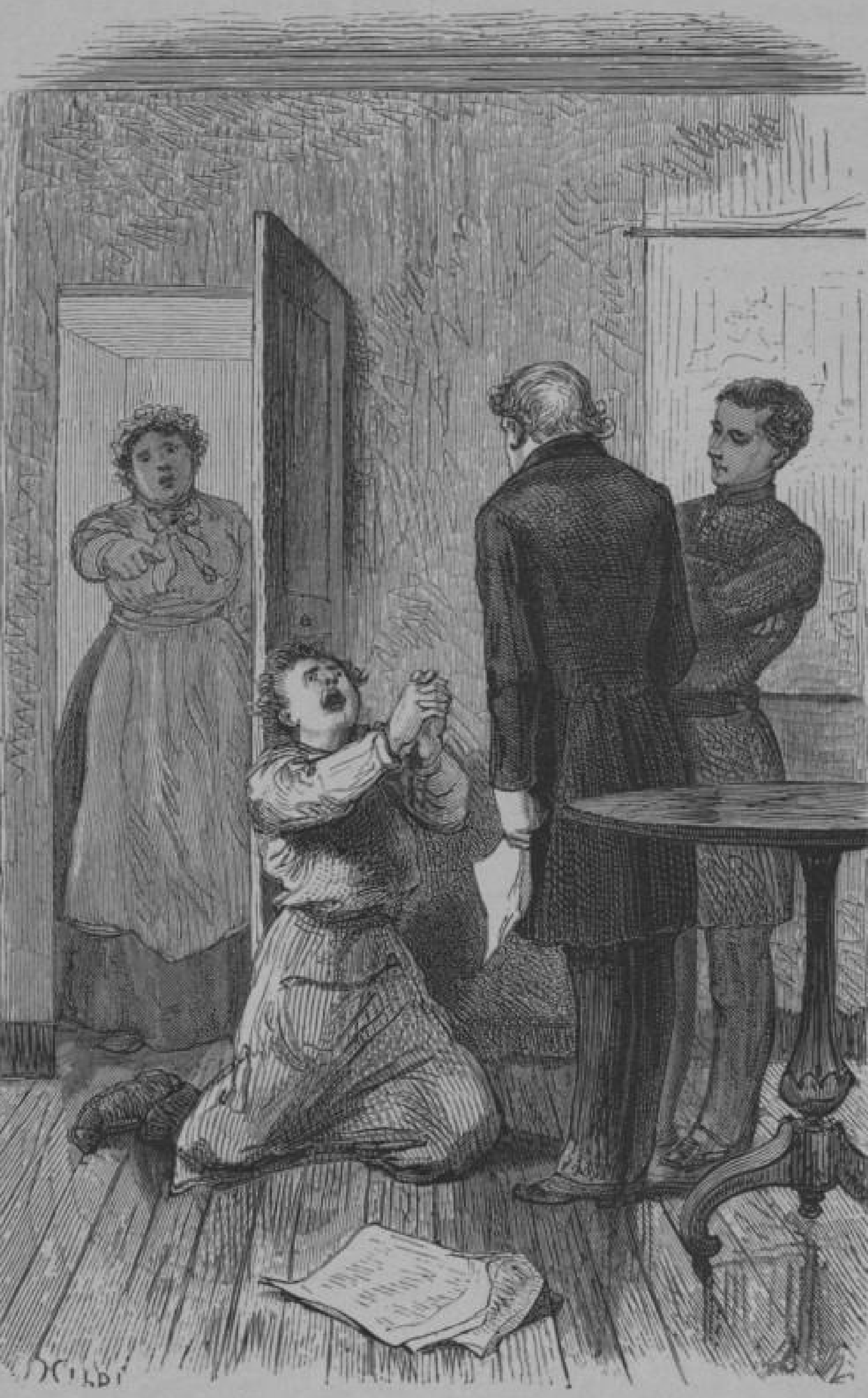
« Penser que lui, Émile, avait joué à la balle et au cheval fondu avec ces trois héros! et ils allaient marcher à la frontière, voir l'ennemi, charger l'ennemi, culbuter l'ennemi, tandis que lui... »

Il s'arrêta tout court en voyant l'air soucieux et attristé de son oncle. Embarrassé de sa contenance, il se leva machinalement et arpenta le cabinet, en effaçant ses épaules et en faisant résonner ses talons. Las de se promener, il s'assit devant la table de travail et se mit à feuilleter un atlas, en quête de la carte des bords du Rhin.

Tout à coup, un beuglement prolongé, parti des régions de la cuisine, fit tressaillir l'oncle et le neveu; ils se regardèrent en prêtant l'oreille. Il y eut comme une altercation suivie de bruits de pas mal assurés. La porte du cabinet s'ouvrit. Lionel apparut, tout pâle, la figure bouleversée et les cheveux en désordre : il tenait un papier à la main.

On apercevait derrière lui Françoise, pâle aussi, et indignée. « Laissez-moi, ma tante, laissez-moi donc! » hurla Lionel. S'étant dégagé des mains de sa tante par une brusque secousse, il donna de l'épaule contre le montant de la porte et se précipita dans le cabinet.

« Ils me disent qu'il faut que je sois mobile! Est-ce que je peux être mobile, moi? »



Il se jeta à genoux. (P. 357, col. 2.)

En prononçant ces mots avec égarement, il tendit à M. Clodion le papier fatal. Le papier, venu de la mairie, priait le sieur Lionel de vouloir bien se rendre tel jour, à telle heure, en tel endroit, à l'effet de s'y voir habiller, armer et immatriculer.

« Grand lâche! dit la voix de Françoise à travers la porte entrebâillée, n'as-tu pas honte de faire des scènes pareilles? »

Le grand lâche, se jetant alors à ses genoux, supplia son maître de le cacher, de le sauver, de le défendre ; de faire comprendre au gouvernement qu'il n'avait aucun goût pour l'état militaire.

Françoise, indignée de voir sa chair et son sang en proie à une aussi honteuse terreur, passa par-dessus les règles ordinaires de l'étiquette, fondit sur son neveu, le saisit par l'oreille avec une vigueur tout à fait virile et le força de se remettre sur ses pieds.

« Lionel, dit l'oncle Placide d'une voix sévère, vous m'étonnez et vous m'affligez. Me croyez-vous donc capable de vous empêcher de faire votre devoir? »

Le cabinet retentit d'un nouveau beuglement, lamentable et prolongé, qui alla s'éteignant peu à peu à travers l'escalier. Françoise, qui n'avait pas lâché prise, emmena par l'oreille le « mobile malgré lui », et referma brusquement, sur sa honte, la porte de la cuisine.



XXXV

Discussion entre tuteur et pupille. — L'orage se rapproche de Paris.

« Bravo ! mon oncle, s'écria Émile avec enthousiasme, vous êtes un homme de cœur, et vous prenez les choses comme il faut les prendre. Aussi, je n'hésite plus... » Il hésita cependant, car le front de l'oncle Placide s'était subitement rembruni.

« Voyons, mon oncle, s'écria-t-il, en lui saisissant les deux mains, qu'il serra comme dans un étau, sans s'en apercevoir; il est convenu que je serai soldat un jour, puisque vous m'avez permis d'entrer à Saint-Cyr. Soldat aujourd'hui, ou soldat demain, quelle différence cela fait-il? Permettez-moi de m'engager.

— Tu es encore un enfant, répondit le pauvre oncle, sans oser regarder son neveu.

— Pour l'âge, soit ! pour le reste, non ! Vous ne voudriez pas me chicaner sur des dates !

— Mon ami, la question des dates est ici la seule importante, » répliqua l'oncle Placide avec la plus insigne mauvaise foi. Mais, que voulez-vous, quand on ne trouve pas de bonnes raisons, on est bien forcé d'en donner de mauvaises. « D'ailleurs, reprit le brave homme, la guerre sera finie avant que tu sois en état de figurer sur un champ de bataille. Il faut du temps, vois-tu, pour faire un bon soldat !

— Je vous prends au mot, répliqua Émile en souriant; mon instruction militaire est assez avancée pour me permettre de marcher dès demain à l'ennemi. Demandez au maître d'équitation si je suis un bon cavalier; demandez au maître d'armes qui est-ce qui le boutonne le plus souvent.

— Rien ne prouve qu'on te mettrait dans un régiment de cavalerie. Dans l'infanterie, tu comprends, on a besoin de savoir tant de choses que tu ne sais pas.

— Lesquelles? répartit vivement Émile.

— Mais d'abord le maniement du fusil ! » Et comme s'il eût été versé dans le maniement du fusil, bien qu'il fût incapable de distinguer un fusil à pierre d'un fusil chassepot, le pauvre oncle s'étendit en considérations vagues et confuses sur la charge en douze temps.

« Et puis, ajouta-t-il, quand on connaît le maniement du fusil, on a encore tout à apprendre ! » Comme ses connaissances militaires étaient fort bornées, il fut forcé de tourner un peu court et de répéter : « On a encore tout à apprendre, tout !

— Il y a encore, reprit Émile avec une candeur perfide, l'école de peloton, l'école de bataillon.

— Justement ! reprit avec vivacité le pauvre oncle, en saisissant la perche que lui tendait son neveu.

— Très-bien ! reprit le perfide neveu. Mon oncle, allons ensemble à un endroit où l'on fasse l'exercice. Nous prierons le premier instructeur venu de me faire passer un examen. S'il me trouve incapable d'entrer en campagne dès maintenant, je m'en rapporte à son jugement et je ne vous parle plus de rien.

— Mais, mais, mais ! balbutia l'oncle Placide, découvrant avec effroi dans quelle chausse-trappe il s'était laissé choir; il n'y a rien de tout cela dans le prospectus de la pension Grêlart !

— C'est vrai, mon oncle; mais comme il y a cette année, à la pension, un certain nombre de candidats à Saint-Cyr, nous nous sommes cotisés, bien avant la déclaration de guerre, pour avoir des fusils et des instructeurs. Je ne dis pas que depuis les bruits de guerre nous n'ayons pas mené les choses un peu plus rondement; ce qu'il y a de sûr, c'est que nous savons nous servir d'un fusil. Nous connaissons même très-bien l'école de peloton et assez bien l'école de bataillon. M. Grêlart a obtenu du colonel Prestrot, un ancien élève de la pension, l'autorisation de tirer à la cible et de manœuvrer au polygone de Vincennes. Nous y sommes allés presque tous les jeudis, et le colonel Prestrot a déclaré que nous ferions de bons soldats. »

L'oncle Placide, penaud comme un renard qu'une poule aurait pris, maudissait de tout son cœur le colonel Prestrot et ses éloges. Il eût voulu le voir relégué, pour le moment, au fond d'une de nos plus lointaines colonies.

Ne pouvant plus compter sur le raisonnement pour ramener son neveu, il voulut faire de l'autorité.

« Je ne puis pas, dit-il, en ma qualité d'oncle...

— Françoise est tante, si vous êtes oncle; et vous venez de lui donner raison. »

Le pauvre oncle sentit une sueur froide qui lui perlait sur le front. Pour se soulager un peu, il envoya mentalement Françoise et son mobile rejoindre le colonel Prestrot, au delà des mers.

« En ma qualité de tuteur, répondit-il d'un ton sec, en ma qualité de tuteur *responsable*, je ne puis t'accorder l'autorisation que tu me demandes. La loi est formelle; si tu venais à être tué...

— Je vous promets de ne pas me faire tuer !

— Ou blessé !

— Je ne me ferai presque pas blesser : tout juste ce qu'il faut, reprit-il avec des yeux brillants et des narines frémissantes, pour être nommé officier ou pour être décoré sur le champ de bataille. Oh, mon bon oncle !

— Le monde me demanderait un compte sévère, pour avoir exposé volontairement, de propos délibéré, un mineur confié à ma garde. Sais-tu bien, malheureux, que si tu venais à mourir, c'est moi qui serais ton héritier ? Y avais-tu pensé ? Non, n'est-ce pas ? Tu ne voudrais pas déshonorer ton oncle.

— Ça ne prendra pas ? répondit Émile, oubliant qu'il était presque un officier, pour revenir au langage plus que familier des écoliers.

— Ah ! ça ne prendra pas ! qu'entends-tu par ces paroles ? reprit le pauvre oncle, en s'efforçant de témoigner une grande indignation.

— Pardon, mon oncle, d'avoir parlé comme un collégien, reprit Émile en rougissant. Je vais donner à ma pensée une forme plus respectueuse et plus claire : il n'est pas d'être assez misérable au monde pour vous soupçonner, vous, d'avoir agi par un motif d'intérêt.



Voyons, mon oncle. (P. 358, col. 1.)

— Mettons que le monde ne dise rien, poursuivit l'oncle avec opiniâtreté, ce qui d'ailleurs n'est pas bien prouvé ; la loi est toujours là ; l'inflexible loi, que tu ne connais pas, et que je connais, moi (il mentait effrontément), la loi qui... qui... est très-sévère pour ces sortes de choses. Non, tu ne te doutes pas à quel point elle est sévère. Tu ne voudrais pas me commettre avec la loi, n'est-ce pas ? Tu ne voudrais pas me rendre passible de toutes sortes de peines légales. Figure-toi... »

« Ça ne prendra pas non plus ! » Voilà les paroles qui vinrent aux lèvres d'Émile ; mais cette fois il sut les supprimer à temps, et il répondit avec un sang-froid désespérant : « Avouez, mon cher oncle, que la loi n'a rien à voir dans tout cela. »

L'oncle Placide ne trouva pas un mot à répondre et laissa tomber son bras par un geste de découragement.

S'il eût été un tacticien plus habile, il eût imaginé quelque stratagème pour couvrir sa retraite et l'empêcher de se changer en une véritable déroute. Mais alors l'ennemi se serait animé à le poursuivre jusque dans ses derniers retranchements, et n'aurait pas manqué de lui enlever son dernier ouvrage de défense par un coup de main hardi.

L'honnête candeur qui l'avait si bien protégé contre l'opiniâtreté et l'habileté de sa sœur Émilie, à l'époque où elle voulait le marier, le tira encore de ce mauvais pas.

« J'ai tort de discuter, dit-il en prenant les mains de son neveu dans les siennes, et j'ai tort de donner des raisons qui ne sont pas les véritables. Pourquoi n'avouerais-je pas que je pense à moi beaucoup plus qu'à toi, en refusant de te laisser partir ? De tout ce que j'ai aimé en ce monde, il ne me reste plus que toi. Que deviendrai-je, quand tu m'auras quitté, peut-être pour toujours ? Je me suis fait à l'idée de te voir partir un jour ; quand le moment sera venu, tu verras que j'aurai le courage nécessaire et que je serai raisonnable. Mais rien ne m'a préparé à une aussi brusque séparation, surtout dans de pareilles circonstances. Je comprends ta généreuse ardeur et je t'avouerai, au risque de te fournir des armes contre moi, que je t'approuve et que je t'admire. Tu es le digne fils de ta mère. Je trouve tout naturel que tu me dises : puisque je dois être soldat, peu importe que ce soit demain ou aujourd'hui ? C'est pour moi seul que la différence est cruelle. Plus tard, quand ton tour sera venu et que le devoir te fera une loi de partir, j'aurai pour consolation l'idée que cela ne pouvait pas être autrement, et que j'ai eu la main forcée. Mais c'est vraiment trop dur de se prêter volontairement à la consommation de son propre malheur. Tu vas, sans doute, me trouver bien égoïste ! »

Voilà des arguments sur lesquels Émile n'avait pas compté, et des raisons auxquelles il n'était point préparé à répondre. Quand l'oncle Placide lui parla de sa tendresse, le souvenir des paroles de Combaleuf traversa son esprit comme un éclair, et lui fit voir la question sous un jour tout nouveau.

Si l'oncle Placide eût critiqué sa résolution, il se serait tout naturellement acharné à la défendre. S'il avait essayé de lui montrer qu'elle n'était pas fondée uniquement sur l'amour de la patrie et le besoin

d'accomplir un devoir sacré, mais en grande partie sur la passion de l'inconnu, de la lutte et des aventures, sur une certaine ardeur de paraître et de se distinguer, Émile se serait révolté; la contradiction l'aurait affermi dans l'idée qu'il était un héros, et que l'héroïsme ne se discute pas.

Justement parce que l'oncle admirait sans faire ses réserves, Émile se trouva porté à faire les siennes. L'ardeur un peu emportée de la jeunesse lui était montée au cerveau, comme les vapeurs d'un vin trop généreux; les paroles de son oncle dissipèrent en partie ce brouillard, et il s'avoua à lui-même ce qu'il n'aurait jamais avoué à personne. Jusque-là il n'avait examiné qu'un côté de la question; l'autre venait de lui être révélé. Jusque-là il n'avait songé qu'à revendiquer le *droit* d'être un héros; il s'avisa tout à coup qu'il avait absolument oublié les *devoirs* de l'affection et de la reconnaissance.

Dès les premières paroles de son oncle, il avait baissé la tête avec confusion; sa main se mit à trembler dans les mains qui la serraient avec tant de tendresse. Quand le pauvre tuteur, à bout d'arguments, s'accusa d'égoïsme avec tant de simplicité, Émile comprit clairement que s'il y avait un égoïste dans l'affaire, cet égoïste c'était justement lui.

« Mon oncle, dit-il avec sa loyauté ordinaire, je n'avais pas assez réfléchi avant de parler; je vous promets de ne plus vous tourmenter de tout cela. »

Il n'ajouta pas : « et je vous promets aussi de n'y plus penser. » Il fit bien, car il eût, bien malgré lui, manqué à sa promesse, à chaque minute de la journée. Son corps était à Paris, mais son âme était à la frontière. Quand les désastres se succédèrent comme les coups violents d'une main irritée, quand il apprit la mort héroïque de plusieurs de ses camarades « tués à l'ennemi », il s'enferma dans sa chambre pour pleurer amèrement sur son inaction.

« Comme M. Émile est triste! » dit un jour Françoise à son maître.

M. Clodion se mordit les lèvres, pâlit, et ne répondit pas un mot.

La seule distraction d'Émile, c'était de parcourir les rues, de voir défiler les troupes.

Un jour, des mobiles bretons le saluèrent en passant : ils l'avaient pris sans doute pour un jeune officier. Ce salut lui parut plus insultant qu'un soufflet, et il regagna la maison par des rues détournées, sans oser lever les yeux.

Un autre jour, il regardait, presque sans les voir, des mobiles parisiens qui faisaient l'exercice sur la place du Carrousel. L'un d'entre eux lui tendit son chassepot d'un air narquois et lui demanda ce qu'il attendait pour faire comme « les petits camarades? »

A la suite de ce qu'il considérait comme un sanglant affront, il refusa obstinément de sortir de la maison, soit seul, soit en compagnie de son oncle.

Après le désastre de Sedan, chacun comprit que Paris serait assiégé; et chacun se trouva mis en demeure de prendre une résolution.

La foule afflua aux gares des chemins de fer. Les Parisiens qui avaient résolu de rester à Paris se hâtèrent de faire leurs provisions de siége. M. Clodion n'avait pas songé un seul instant à émigrer, par la raison bien simple que toutes ses habitudes l'attachaient à sa maison. Ne prévoyant pas d'autre danger que celui de la famine, il chargea Françoise de s'entendre avec Bertrand, et la maison se trouva approvisionnée pour plus de six mois.

A suivre. J. Girardin.



A TRAVERS LA FRANCE

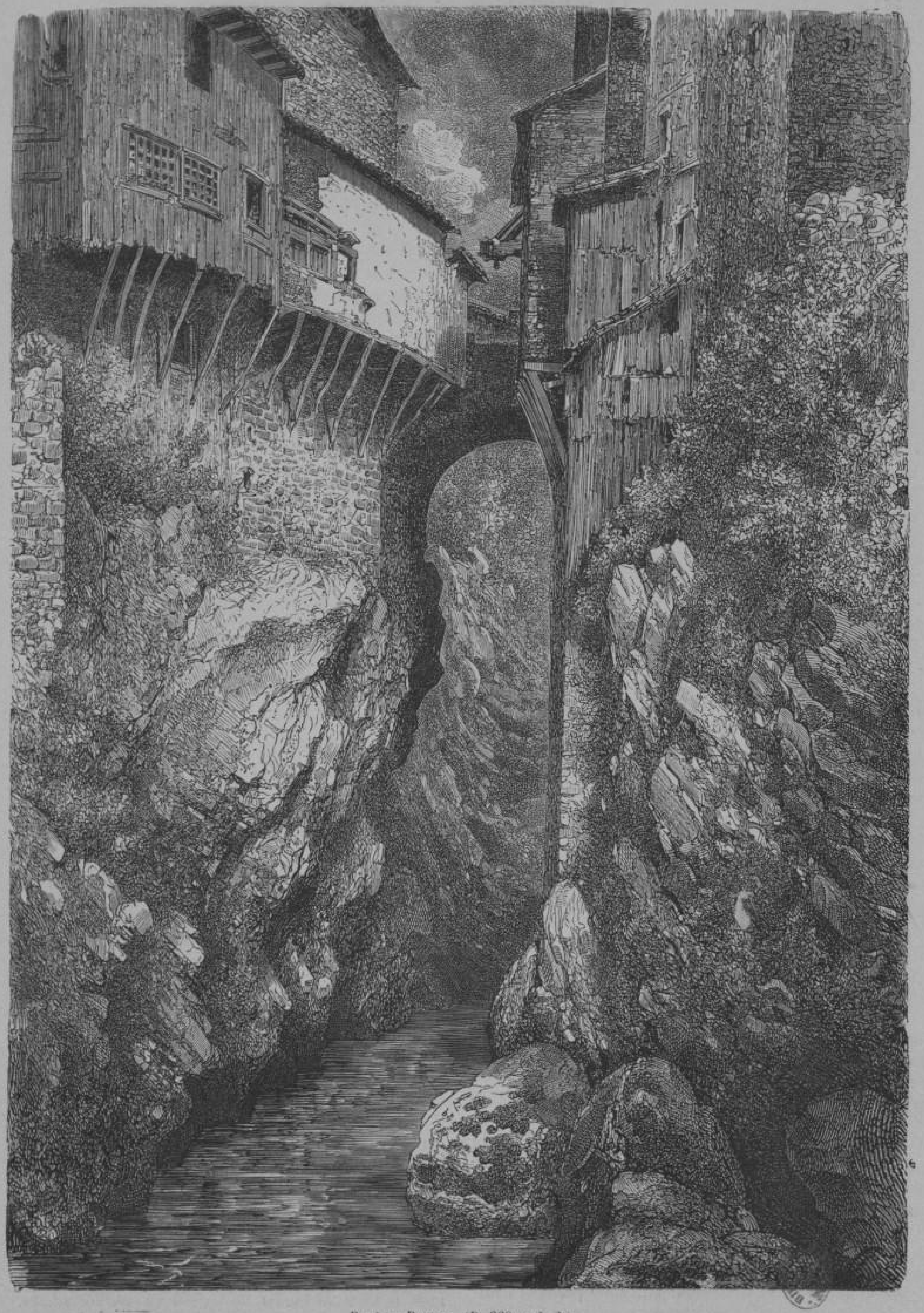
PONT-EN-ROYANS

Pont-en-Royans, l'ancienne capitale du Royannais, aujourd'hui simple chef-lieu de canton du département de l'Isère, est une des villes les plus pittoresques et les plus extraordinaires. Située à 300 mètres d'altitude absolue, elle occupe les deux rives de la Bourne, torrent qui descend du Villard-de-Lans par la vallée de la Choranche, et qui roule à travers la ville au fond d'une gorge profonde.

Aussi pourrait-on dire que Pont-en-Royans est situé non pas *sur* la Bourne, mais *au-dessus*.

La plupart de ses maisons, soutenues par des échafaudages aussi pittoresques que les constructions, dominent, à une grande élévation, les belles eaux de la Bourne, dont les excellentes truites servent trop souvent de régal aux aigles pêcheurs domiciliés dans les rochers voisins.

Autrefois l'unique rue de Pont-en-Royans était bordée d'un côté par les habitations ainsi suspendues au-dessus de l'abîme, et de l'autre par le rocher. Peu à peu on a enlevé une partie du rocher, et des maisons se sont bâties sur l'emplacement ainsi conquis à l'aide du pic et de la poudre; d'autres, plus pressées ou plus hardies, ont grimpé sur les terrasses supérieures, s'étageant en amphithéâtre partout où il y avait une place assez large pour les supporter. Bref, il serait difficile de trouver, non-



Pont-en-Royans. (P. 360, col. 2.)

seulement dans le Dauphiné, mais dans toute la France, un lieu plus incommode à habiter.

Pourquoi l'a-t-on donc choisi? me demanderez-vous. La solution de ce problème n'est, que trop facile à trouver : c'est que l'espèce humaine a autant de vices que de vertus. Elle s'est installée, fortifiée dans ce défilé, pour se défendre facilement contre des attaques injustes ou méritées. Les anciens souverains du Royannais étaient probablement, comme tant d'autres, des brigands de grand chemin qui, de temps en temps, s'élançaient de leur repaire, aujourd'hui ruiné et presque aussi inaccessible que les aires des aigles, leurs voisins, leurs maîtres ou leurs émules, pour aller piller dans les plaines du Rhône les voyageurs obligés de traverser leur territoire. Au XVIII[e] siècle, quand la royauté eut interdit toute dépradation à la noblesse féodale, l'industrie drapière, libre de se développer sans crainte, prit un grand développement à Pont-en-Royans. Toutes les fabriques qui ont fait jadis la prospérité et la gloire de ce bourg ont cessé d'exister; les habitants que n'occupe pas la culture des terres tissent de la soie ou tournent des boules et d'autres objets de bois. La civilisation moderne a pénétré toutefois dans cette gorge sauvage et pittoresque; maintenant une partie de la rue est garnie de trottoirs.

Le pont, auquel l'ancienne capitale du Royannais doit son nom, et qui réunit les deux parties de la ville, n'est qu'une arche fort étroite, dont le tablier est à plus de 50 mètres du lit de la Bourne. On en attribue la construction à Lesdiguières, mais on croit que le connétable ne fit que la restaurer, et qu'elle est l'œuvre des Béranger de Sassenage.

Pont-en-Royans offre encore au touriste, outre sa position curieuse, de fort intéressantes excursions dans les pittoresques vallées de la Bourne et de la Vernaison.

La Vernaison, qui prend sa source au sud-est du village du Rousset, pénètre dans une montagne calcaire par une fissure étroite et profonde qu'elle a eu la patience de creuser, et où, jusqu'à ces dernières années, elle s'était promis de passer toujours seule.

Ce défilé franchi, elle bondit capricieusement dans une petite vallée appelée la vallée des Échevis, et fermée à son extrémité inférieure comme à son extrémité supérieure. Elle a triomphé de ce nouvel obstacle en employant le procédé qui lui avait déjà si bien réussi; elle l'a *scié*, qu'on me permette cette expression. A peu de distance de ce second défilé, elle se jette dans la Bourne, au-dessus de Pont-en-Royans. Ces deux passages curieux, dont l'entrée était jadis interdite à l'homme, s'appellent les *Grands* et les *Petits Goulets*.

Les deux vallées supérieures de la Vernaison, ainsi que les montagnes qui les dominent, forment le pays de Vercors.

Le Vercors et le Royannais, distants d'une dizaine de kilomètres, se trouvaient autrefois presque complétement dépourvus de communications. Il n'existait entre les deux pays qu'un sentier escarpé, difficile, s'élevant sur les pentes de la montagne de l'Allier, et impraticable en hiver. En 1843, on entreprit de faire passer une route par la vallée de la Vernaison, et, en 1851, l'orgueilleuse rivière, justement humiliée, vaincue, vit enfin passer, avec elle et au-dessus d'elle, non-seulement des piétons et des mulets, mais des voitures, dans ces deux défilés où elle se riait depuis tant de siècles des fatigues et des dépenses qu'occasionnait à la population du Vercors le voyage de Pont-en-Royans.

Cette route des Goulets serait à elle seule une des merveilles du Dauphiné, quand bien même les gorges qu'elle traverse ne mériteraient pas une égale admiration. Les travaux d'art se succèdent presque sans interruption. Ce ne sont que tunnels, galeries, encorbellements. Tantôt la route est suspendue au-dessus du torrent, et l'on n'aperçoit au fond de l'abîme, à 150 mètres au-dessous de soi, que l'écume blanche de la Vernaison, qui continue sans repos son œuvre de percement, d'autres fois on entend mugir le torrent sans le voir, tant les ténèbres où il se cache sont profondes. Chaque pas en avant, chaque détour de route, vous amènent devant un nouveau spectacle, devant un nouveau sujet d'étonnement ou d'admiration.

H. NORVAL.

LA PETITE DUCHESSE[1]

XXVIII

Librement!

Alberte avait cru que sa raisonnable détermination serait approuvée bien vite par toute sa famille, et elle fut aussi surprise qu'affligée de trouver une résistance déclarée chez la duchesse.

La duchesse s'était habituée à la voir vivre à ses côtés; elle avait trouvé agréable pour ses yeux, de rencontrer ce riant visage de quatorze ans qui la délassait de la vue des portraits de famille qu'elle contemplait habituellement, et, après avoir beaucoup regretté l'introduction de cet élément vivant et remuant dans le vieil hôtel, elle en était arrivée à ne pas vouloir le laisser sortir.

Or la lutte avec la duchesse prenait un tout autre caractère qu'avec M[me] de Valroux. L'âme délicate d'Alberte répugnait à ce qui eût ressemblé à de l'ingratitude, et tout en résistant, elle résistait timidement.

Le temps passait, et rien n'annonçait que sa tante se rendît à ses prières.

1. Suite et fin. — Voy. vol. VII, pages 395 et 410, et vol. VIII, pages 11, 27, 43, 60, 75, 90, 106, 124, 139, 152, 171 188, 202, 219, 235, 251, 267, 283, 299, 316, 332 et 347.

Elle ne traitait plus cette question avec Alberte; mais elle avait de longues causeries avec la chanoinesse, et aucune démarche ne se faisait près des religieuses du Sacré-Cœur.

L'avant-veille de la rentrée, Alberte parla de nouveau à Mme de la Rochefaucon, qui lui répondit froidement que la question n'était pas tranchée, et qu'il était d'ailleurs de toute convenance qu'elle assistât au baptême de sa nièce.

Cette cérémonie solennelle, longtemps retardée pour une cause ou pour une autre, eut lieu enfin, et un matin, vers dix heures, l'équipage de gala conduisit la duchesse et Alberte en grande toilette, d'abord à l'hôtel de l'avenue d'Antin, puis à Saint-Pierre de Chaillot, où devait avoir lieu la cérémonie religieuse, qui se fit avec une grande pompe. A l'issue du baptême, un déjeuner réunit tous les membres de la famille dans le vieil hôtel de la rue de Lille.

Alberte, retombée dans le vague des indécisions, ne partageait pas l'animation générale, ce qui fut remarqué.

La duchesse, qui avait longuement entretenu M. de Valroux à son sujet, la prit à part au moment de passer dans le salon d'apparat ouvert pour la circonstance.

« La chanoinesse me dit que la dame à laquelle elle pensait pour toi part avec une famille anglaise, si je ne prends une décision, dit-elle, et ton air préoccupé me préoccupe moi-même. Es-tu toujours résolue à me quitter? »

Alberte regarda la duchesse. Elle avait le teint animé, les yeux brillants; elle était toute rajeunie sous ses dentelles par cette fête de famille, qu'elle avait présidée avec la majesté et la grâce qui la caractérisaient.

Jamais elle ne lui avait paru mieux disposée, ni plus attendrie.

Elle prit entre ses deux mains les doigts de la duchesse.

« Ma tante, j'ai vécu bien heureuse toute une année chez vous, dit-elle; mais je suis trop jeune et trop indépendante pour que cette vie-là me convienne. Jamais je ne serai sérieuse si je ne prends pas de bonnes habitudes et si je ne me plie pas à l'obéissance.

— Tu es devenue la petite fille la plus raisonnable du monde, reprit la duchesse en souriant : va me chercher Médéric. »

Alberte courut à la recherche de M. de Valroux et, lui prenant le bras, l'amena à la duchesse.

« Finissons-en avec cette sage petite fille, dit la duchesse. Que trouvez-vous de mieux pour elle, Médéric?

— Ce qu'elle a elle-même choisi, ma tante : sa rentrée au Sacré-Cœur.

— On voit que vous êtes devenu père de famille, mon cher neveu ; eh bien, que votre vœu raisonnable à tous les deux soit exaucé. »

Et donnant une petite chiquenaude amicale à Alberte du bout de ses doigts parcheminés :

« J'irai te conduire dans une heure rue de Varenne, dit-elle, autant vaut tout conclure aujourd'hui; demain, je serai brisée de fatigue. »

Une heure plus tard, les invités étaient tous partis, moins Mlle Agnès, qui dormait dans les bras de sa nourrice. La duchesse remonta en voiture. Alberte embrassa avec un petit soupir de regret la figure joufflue de l'enfant et tendit la main à Méril en lui disant : A bientôt.

La voiture fut en quelques minutes à la porte de l'hôtel de la rue de Varenne, et la duchesse, conduite par Alberte, prit le chemin du grand parloir. La supérieure ne se fit pas attendre. Mme de la Rochefaucon présenta sa nièce dans toutes les formes, ajoutant qu'elle venait cette fois de son plein gré et malgré toutes les instances qui lui avaient été faites.

« Dans ce cas, nous la recevons à bras ouverts, madame, répondit la religieuse en souriant, et j'aurai le plaisir de dire à ma sœur de Lander qu'elle a été bon prophète, car elle a toujours dit, à propos d'Alberte : Elle reviendra.

— Vous avez eu la bonté de ne pas l'oublier, madame, dit la duchesse avec son exquise politesse?

— Oh non! C'est notre devoir de nous souvenir de ces chères enfants devant Dieu. Depuis la rentrée d'ailleurs, j'ai beaucoup entendu parler d'Alberte. Il nous est arrivé une petite étrangère, une Américaine, je crois, qui s'attendait à la trouver ici.

— J'en ai connu beaucoup au Sacré-Cœur, madame.

— Celle-ci est nouvelle, il me semble. Du reste, la voici avec ma sœur de Lander. »

Mme de Lander entrait, en effet, suivie d'une petite pensionnaire aux yeux noirs et au gai sourire.

« Luna! » s'écria Alberte au comble de la stupéfaction.

Les deux petites filles s'embrassèrent avec effusion. Pendant que la duchesse, qui levait la séance, se dirigeait de son pas lent et majestueux vers la porte, Luna dit rapidement à Alberte que, David étant parti pour Bombay, elle avait obtenu de venir la retrouver au Sacré-Cœur de Paris, où elle lui avait écrit qu'elle rentrait.

Ce fut avec une tendresse tout à fait inusitée que la duchesse prit congé d'Alberte.

Elle l'embrassa deux fois, ce qui ne s'était jamais vu, et lui promit de se présenter au parloir tous les dimanches.

Quand la porte se referma derrière la duchesse de la Rochefaucon, Mme de Lander regarda pensivement Alberte.

« Eh! comment notre Petite Duchesse va-t-elle se conduire désormais? » demanda-t-elle.

Alberte arrêta sur elle son beau regard qui avait pris une singulière puissance de réflexion, et d'une voix douce et pénétrante répondit :

« Madame, il n'y a plus de Petite Duchesse; il y a une simple petite fille qui ne veut pas être une poupée, mais une femme sérieuse et utile, et qui revient librement se remettre sous le joug de Dieu. »

Mlle Zénaïde Fleuriot.

LA PETITE PANTOUFLE ROUGE

Un homme très-jeune et de bonne mine entra un matin chez un fripier du faubourg Saint-Jacques : c'était évidemment un étudiant; il était également évident qu'il était mieux élevé et appartenait à une autre classe de la société que le commun des étudiants.

«Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda le maître de la boutique en s'adressant au jeune homme.

— J'ai des habits à vendre, des habits dont je ne me sers plus..., dit précipitamment l'étudiant, comme s'il était embarrassé et un peu honteux... On m'a dit que vous étiez raisonnable, accommodant... Si vous vouliez venir chez moi... ou envoyer... » Il se troublait en voyant l'air impassible du marchand, fort accoutumé aux embarras pécuniaires des étudiants et qui achetait tout ce qu'on voulait, livres, meubles, ou garde-robe, pourvu que le marché fût avantageux.

« Est-ce loin? demanda le fripier.

— Non, tout près, à deux pas d'ici.

— Allons, alors, dit le marchand, ma femme veille à la boutique; il y a par là deux ou trois vauriens qui n'attendent que le moment pour décrocher un habit ou une paire de souliers. » Et le fripier se préparait à sortir avec son chaland, quand celui-ci s'arrêta devant l'étalage. Au milieu des uniformes à broderies ternies, des vieilles redingotes et des costumes de théâtre, on apercevait une paire de petites pantoufles rouges à talons hauts et pointus, comme on en portait sous l'ancien régime, comme on essaye maintenant d'en ramener la mode au péril des chutes et des jambes cassées.

« Qu'est-ce que cela? dit le jeune homme, en prenant l'une des pantoufles dans laquelle il plaçait tout juste trois doigts de sa main. D'où cela vous vient-il?

— Je n'en sais rien : de quelque costume, de quelque actrice. Il y a longtemps qu'elles sont là; elles sont si petites que personne ne peut les enfiler. C'est comme la pantoufle de Cendrillon. Les voulez-vous? Je ne vous les vendrai pas cher. » Le jeune homme ne répondait pas. Il semblait fasciné par les petites pantoufles, qu'il avait maintenant posées toutes deux sur la paume de sa main.

« Je jurerais que c'est la même, » murmurait-il, et il passait doucement les doigts sur sa joue en souriant à ses souvenirs, puis s'arrachant tout à coup à sa rêverie : « Je les emporte, dit-il vivement; venez, notre marché me permettra toujours bien d'acheter les pantoufles. » Et il entraîna avec lui le fripier.

Une demi-heure plus tard, le marchand descendait l'escalier de l'étudiant, serein, s'il n'était pas aussi satisfait qu'il l'avait espéré d'abord. Le jeune homme s'était refusé à vendre toute sa garde-robe, mais il ne savait pas la valeur des objets et il avait cédé bon marché ce dont il voulait se défaire; en outre il avait payé les pantoufles rouges deux ou trois fois plus qu'elles ne valaient. « Je les aurais peut-être gardées dix ans si mon étourdi n'en avait pris fantaisie, se disait le fripier en prenant le chemin de sa boutique, un paquet sous le bras. Qui sait? elles ont peut-être appartenu à sa grand'mère? » Et il riait en rentrant chez lui.

C'était précisément ce que se demandait l'étudiant, ses coudes appuyés sur sa table, la tête dans ses mains, contemplant les petites pantoufles posées devant lui sur un gros livre de droit. Étaient-ce les pantoufles de grand'mère, celles qu'il se rappelait si bien, qu'il avait tant de raisons pour se rappeler? Lui aussi souriait comme le fripier, mais son sourire était troublé, car le remords commençait à se faire jour dans son âme, et les petites pantoufles lui faisaient l'effet d'un frein tout à coup envoyé de Dieu pour l'arrêter dans sa course rapide vers l'abîme. L'heure avançait, le jeune homme aurait dû prendre son chapeau, ses livres et se rendre au cours d'un savant professeur, mais il écoutait une autre leçon plus austère et plus touchante : il remontait le fleuve de ses souvenirs et il repassait silencieusement toutes les années écoulées de sa vie; le cours et le professeur avaient disparu de sa mémoire.

Léon Lavenay avait perdu sa mère lorsqu'il était jeune encore, et il avait été élevé par sa grand'mère paternelle, femme d'un grand et rare mérite, résolue et gaie, passionnément attachée à ses devoirs, à ses principes, à ses amis. Toujours vêtue comme au temps de sa jeunesse, ne sortant jamais de chez elle que pour aller à l'église, embéguinée alors dans ses coiffes de veuve, elle avait coutume de porter au logis des petites pantoufles rouges à hauts talons dont le bruit sec retentissait sur le pavé des corridors, de la cuisine, de la salle à manger. Que de fois le petit garçon, flânant à son travail, comptant les mouches au plafond, ou dessinant sur les marges de son dictionnaire, s'était précipitamment remis à l'ouvrage en entendant de loin le bruit des talons! Que de fois les servantes, bavardant sur leur tâche, avaient repris assidûment l'aiguille ou le battoir en distinguant le pas de leur maîtresse! Et quel souvenir plus personnel encore les petites pantoufles rouges ne rappelaient-elles pas à Léon Lavenay?

Un jour, il était plus paresseux que de coutume. C'était en été, il était enfermé pour travailler dans une petite salle basse. Son père, magistrat fort

occupé, était au tribunal, la grand'mère était plongée dans la lessive, la fameuse lessive de juillet; les amas de linge qu'on ne trouve qu'en France et en province rentraient successivement dans les armoires, blanchis par le soleil, parfumés de lavande et de thym : l'écolier seul, sans encouragement, sans surveillance, aurait dû préparer son devoir pour la classe du soir, mais il avait regardé par la fenêtre. Le grand chien était venu poser ses pattes sur le balcon de pierre, frottant sa bonne tête brune contre la joue du petit garçon; un des pots d'œillets de la grand'mère était tombé dans le jardin, il avait fallu le ramasser; les oiseaux recommençaient à chanter après leur sieste de midi et la tâche de l'écolier n'était pas finie, bien que l'heure de la classe fût proche. Il s'en était subitement aperçu.

Une mauvaise pensée avait tout à coup traversé l'esprit de Léon; un matin en examinant les livres de son père, il avait ouvert un volume de Cicéron et il avait reconnu avec un étonnement mêlé de joie qu'une traduction française était imprimée en regard des pages latines. Il avait lu quelques lignes : comme il était commode de lire du latin lorsqu'on pouvait à chaque mot difficile regarder aussitôt le français ! Le souvenir de cette traduction venait de traverser l'esprit de l'écolier en retard. La version qui n'était pas achevée était précisément du Cicéron, et il était presque sûr d'avoir fait un contre-sens au commencement, dans le paragraphe qu'il avait écrit, au moment où le chien Turc avait paru à la fenêtre. Un seul bond avait amené Léon près de la bibliothèque; il tenait le volume, et cherchait dans le traité « de la Vieillesse » le passage qu'il avait à traduire. Il tournait rapidement les pages, car le temps pressait, l'heure de la classe allait sonner, il n'entendait pas ce qui se passait autour de lui; de fines nattes recouvraient les carreaux de la salle basse, cabinet de travail du maître de la maison. Tout à coup Léon se retourna, poussant un cri d'étonnement et d'effroi. Deux coups secs, vigoureusement assénés, avaient retenti sur ses épaules, sa joue gauche avait été effleurée, et déjà une trace rouge indiquait la place du coup. En regardant autour de lui tout effaré, il vit sa grand'-mère, une pantoufle à la main, un éclair d'indignation dans le regard. Léon baissa les yeux; il ne demanda point d'explication, sa conscience avait assez parlé. La grand'mère s'appuya sur le dos d'un fauteuil; tout en remettant sa pantoufle, elle clouait devant elle le coupable d'un simple coup d'œil. « Ah! tu cherches les traductions dans les livres? dit-elle d'un ton si méprisant que Léon se sentait prêt à rentrer sous terre. Tu dis des mensonges en

Il vit sa grand'mère une pantoufle à la main. (P. 365, col. 2.)

action si les lèvres ne les profèrent pas encore! Sois tranquille, elles s'y habitueront: il n'y a que le premier pas qui coûte. Tu fais tes devoirs avec le travail d'autrui; tu récites probablement tes leçons en regardant dans un livre; un de ces jours, tu diras que tu as perdu ton livre ou que tu as été malade quand tu auras joué au lieu de faire ton devoir, et, si tu as le malheur qu'on te croie, tu deviendras un menteur pour jamais! Non, tu n'iras pas au collége cette après-midi, tu n'as pas besoin de regarder l'heure; j'enverrai une excuse; tu es retenu au logis pour cause légitime, car c'est moi qui te retiens. Je ne veux pas que tu oublies si vite ce que tu as fait. C'est la première fois, dis-tu? Je te crois, tu n'aurais pas pu me regarder en face avec un tel poids sur la conscience. Écoute ce que j'ai risqué plutôt que de dire un mensonge; je ne te l'ai jamais raconté, j'attendais que tu fusses plus grand. Je suis malade quand je pense à ce que j'ai souffert alors. »

La grand'mère s'était assise; ses yeux étincelaient, sa voix était forte et brève, mais ses jambes pliaient sous elle, et ses mains délicates, étroitement serrées l'une contre l'autre, tremblaient comme une feuille de saule agitée par le vent. « C'était en 93: j'étais bien jeune alors, j'avais trois ans de plus que toi, quinze ans tout juste, mais j'étais déjà mariée; j'avais quitté la maison de mon père, cette maison-ci où j'avais été élevée, — et elle jetait autour d'elle un regard attendri, — pour m'établir à Paris dans la famille de mon mari, bons bourgeois de la grande ville et voués au commerce. Les mauvais temps étaient venus; ils s'aggravaient tous les jours: mon beau-père était mort de chagrin et mon mari, ton grand-père, cédant aux instances de sa mère et aux miennes, avait consenti à quitter Paris, à se cacher: il était venu en province, dans ce pays-ci où l'échafaud révolutionnaire ne s'est jamais dressé. On l'avait caché chez les fermiers de mon père; je ne savais pas où il était, mais je comptais sur la fidélité de nos bons paysans, je cherchais à consoler ma belle-mère, lorsqu'un matin, avant qu'elle fût levée, la pauvre femme, on vint frapper à la porte. Notre vieille servante ouvrit: « Au nom de la loi, la citoyenne Grandidier! » cria un commissaire revêtu d'une écharpe et d'un bonnet rouge, escorté de deux hommes armés de fusils. Tu comprends que je n'étais pas loin. « C'est moi! dis-je en me présentant. — Toi? » et le commissaire regardait son mandat d'arrêt. « La citoyenne est accusée d'avoir fait évader son fils! Tu n'as pas de fils! Tu n'es qu'une enfant. — Je suis la citoyenne Grandidier et j'ai fait évader mon mari! » dis-je résolûment. J'étais décidée à sauver ma belle-mère à tout prix, elle serait morte de peur avant d'avoir mis le pied dans la rue. Les scélérats se mirent à rire, m'emmenèrent sans pénétrer dans l'appartement, sans demander s'il n'y avait pas une autre citoyenne Grandidier. Je traversai tout le quartier avec eux, vêtue comme je suis là, avec des petits souliers comme ceux-ci, » et la grand'mère, relevant un peu sa jupe, regardait la petite pantoufle qui avait tout à l'heure servi à châtier l'écolier. « En entrant à la Conciergerie, un des soldats qui me considéraient me dit très-vite à l'oreille: « Défais-toi de toutes ces nippes et dis que tu t'appelles Joséphine Fouchard, je trouverai moyen de te sauver. » Je n'eus pas le temps de répondre; il me poussa dans le cachot et la porte se referma sur moi, mais mon parti était pris: renier mon nom, le nom de mon mari, me mettre à la merci d'un bandit inconnu, mille fois plutôt mourir. Mon mari était au loin, vivant ou mort, je l'ignorais; ma belle-mère était en sûreté si je portais à l'échafaud le nom de la citoyenne Grandidier. Je m'assis dans un coin, et je fis semblant de dormir jusqu'au moment où le geôlier m'apporta le livre d'écrou à signer. J'écrivis mon véritable nom d'une main qui ne tremblait pas, puis, relevant la tête, je regardai tout autour de moi.

» On a beaucoup dit que les nobles et les prêtres seuls avaient péri par la guillotine sous la grande révolution; je savais déjà qu'on se trompait en parlant ainsi, mais un seul coup d'œil dans mon cachot de la Conciergerie aurait suffi pour me détromper, si j'avais cru que le peuple même fût à l'abri des fureurs de nos tyrans. Sans doute, il y avait là des femmes du plus haut rang, conservant sous leurs vêtements en désordre l'élégance de leurs manières et la noblesse de leur race: il y avait des prêtres disant gravement leur bréviaire ou consolant ceux qui voulaient les écouter, mais il y avait aussi des ouvriers, des petits marchands, des femmes fatiguées par le travail. On était entassé pêle-mêle; les mains rudes touchaient les doigts effilés et délicats; les blouses des paysans arrêtés comme suspects en entrant dans la ville avec leurs marchandises frôlaient les habits de soie des gentilshommes ou les jupes flottantes des grandes dames. Il me parut que j'appartenais seule à la classe des bourgeois aisés, placés entre la noblesse et le peuple: mais le malheur rapproche toutes les situations et comble tous les abîmes. J'étais jeune, forte, courageuse, résolue à ne pas me laisser abattre, à ne jamais cacher mon nom ni mes antécédents; j'avais même décidé dans ma sagesse de quinze ans que *rien* ne m'obligerait à laisser pénétrer dans ma toilette le désordre que je voyais régner autour de moi, et je me mis gravement à rétablir avec mes doigts le plissé de linon de mes manchettes froissées par la rude main du commissaire. On me regardait faire avec étonnement. « Pauvre enfant! disait-on autour de moi, c'est son premier jour! — Ce sera peut-être le dernier, dis-je à une dame d'un grand âge et de l'aspect le plus vénérable accroupie à terre à côté de moi, et je suis décidée à ne pas monter en charrette avec mes coiffes en désordre. » Elle sourit tristement, mais je m'aperçus bientôt sans le faire paraître que mon exemple agissait sur les plus jeunes de mes compagnes: plus d'une avait relevé les boucles

épaisses de ses cheveux, rattaché ses rubans et redressé ses cornettes. Je m'approchai de la vieille dame à laquelle j'avais parlé : « Si vous me le permettiez, dis-je doucement, je pourrais vous arranger un siége plus commode. — Qu'importe, me dit-elle, en levant sur moi des yeux bleus, limpides encore comme ceux d'un enfant : ne sommes nous pas à la veille de l'éternité! — Oui, madame, repris-je, et c'est pourquoi il faut y entrer avec toute la force que le bon Dieu nous a donnée sur la terre, car la porte est rude à franchir! » Elle ne répondit pas, mais elle se souleva à demi, je la pris dans mes bras, tant elle était petite et maigre et je la déposai sur un amas de vêtements et de couvertures dont j'avais formé une espèce de couche. Bientôt tout le monde fut à l'œuvre autour de nous, et l'ordre était en partie rétabli dans le cachot, car j'avais été aidée par les ouvriers et les femmes du peuple plus efficacement que par les grandes dames. L'un des prêtres qui était enfermé avec nous levait la main pour nous donner la bénédiction, lorsque la porte s'ouvrit précipitamment; le geôlier entra avec le commissaire qui m'avait arrêtée, le soldat qui m'avait parlé le matin était là aussi. On appelait un certain nombre de prisonniers; il était si tard que personne ne s'attendait plus pour ce jour-là à comparaître devant le tribunal révolutionnaire ; je soutins imperturbablement le regard de reproche et de colère de l'homme qui m'avait conseillé de me déguiser et de renier mon nom; nul ne m'appelait. Comme on disait : « La citoyenne Montagnac! » la vieille dame que j'avais si soigneusement installée sur mes coussins improvisés se leva péniblement. « Je vous avais bien dit que nous étions à la veille de l'éternité; pour moi, voici le jour venu, adieu, mon enfant, » dit-elle très-bas en passant auprès de moi. Je restai pétrifiée, mais deux heures plus tard j'avais organisé de nouveau des lits pour deux ou trois vieillards, pauvres gens, prêtres ou nobles, et je m'endormis le soir, paisiblement, la tête appuyée contre la muraille. C'est une bonne chose que d'avoir quinze ans.

» Je restai trois jours en prison, sans entendre crier mon nom parmi ceux qui allaient remplir la fatale charrette, puis on n'appela plus personne; le 9 thermidor était venu, Robespierre et ses amis étaient tombés, les exécutions se ralentissaient; un mois plus tard, j'étais libre, et je retrouvais ma belle-mère mourante. Elle m'avait attendu pour rendre le dernier soupir. « Tu as trop risqué pour racheter quelques jours de ma pauvre vie! » me dit-elle en me voyant reprendre ma place auprès de son lit. Maintenant que j'étais sauvée, et que j'avais espoir de rejoindre bientôt mon mari dont nous avions reçu des nouvelles, tu comprends combien j'étais heureuse et reconnaissante envers Dieu. J'avais fait mon devoir envers la mère de mon mari, sans qu'un mensonge eût souillé mes lèvres! »

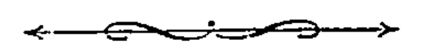
La grand'mère se tut, Léon écoutait encore; l'amour de la vérité, l'indomptable droiture, le courage et le dévouement de cette enfant de quinze ans avaient fait sur lui une impression profonde; il jeta un coup d'œil résolu sur la bibliothèque de son père. « Je ne toucherai pas une seule traduction, grand'mère, dit-il, et je ne lirai plus jamais mes leçons, » dit-il. La vieille femme se leva avec effort, le souvenir des terribles épreuves de sa jeunesse l'avait ébranlée, elle posa sa main ridée sur l'épaule de son petit-fils et l'embrassa tendrement. « Dieu t'en fasse la grâce! dit-elle solennellement. Si le fils de ton père, le petit-fils de mon mari n'était pas en toutes choses un honnête homme, mon cœur serait brisé, et il a résisté à bien des douleurs, » ajouta-t-elle en souriant tristement.

Un honnête homme! La grand'mère dormait depuis quatre ans dans son tombeau, à côté du mari qu'elle avait tant aimé. M. Lavenay, toujours absorbé par les affaires judiciaires, ne venait jamais à Paris où il avait envoyé son fils, il se fiait aux bons principes inculqués par son éducation et n'avait jamais eu le loisir d'étudier le caractère de Léon; la grand'mère seule avait distingué la nuance de faiblesse cachée sous une fermeté apparente. « Fais attention, avait dit la vieille mère lorsque son fils parlait d'envoyer Léon à Paris, veille sur lui. — Il est assez grand pour marcher seul, disait le père, à son âge vous m'aviez déjà lâché la bride.—Léon ne te ressemble pas, » disait la vieille femme. Elle était morte quand son petit-fils quitta la maison paternelle.

Ses douloureuses prévisions s'étaient réalisées. Léon était en train de descendre la montagne, il allait tout droit à la ruine. La paresse, le laisser-aller dans la conduite, la mauvaise compagnie, de funestes exemples avaient fait leur effet; il était criblé de dettes, il ne travaillait plus, sa conscience semblait endormie, la vue des petites pantoufles l'avait réveillée tout à coup; il se rappelait sa grand'-mère, ses leçons, sa vie austère et pure, il pensait à son père dont il était l'unique enfant, il pensait au Dieu dont la volonté et la parole avaient toujours régi la vie de ses parents, et il avait honte de lui-même; il détestait ses égarements, il pleurait sur ce passé que rien ne pouvait effacer, pas même le repentir.

La nuit se passa ainsi; au point du jour, la porte de l'étudiant était fermée, et il avait pris le chemin de la maison de son père. Les professeurs ne s'étonnèrent pas de son absence. Hélas! Léon ne comptait plus parmi les élèves assidus et réguliers. Mais M Lavenay en entrant le soir dans sa chambre en ferma la porte, selon l'expression de l'Écriture, et il rendit grâce à Dieu pour le retour de son fils qui était mort et qui était revenu à la vie, qui était perdu et qu'il avait retrouvé.

Mme DE WITT.



LA STATUE

DE SAINT CHARLES BORROMÉE

Il est peu de voyageurs en Italie qui ne visitent la statue colossale de saint Charles Borromée, située près d'Arona, sur les bords du lac Majeur. Non-seulement cette statue attire par sa position en face d'une vue admirable et par sa taille extraordinaire, mais elle excite aussi l'intérêt par la nature du personnage qu'elle représente.

La mémoire de saint Charles Borromée est entourée d'une vénération universelle. Ses vertus étaient telles qu'elles n'échappent à la sympathie de personne. A l'humilité, à la tendre charité du chrétien il joignait le courage d'un héros. Il n'avait pas peur des haines que sa juste sévérité déchainait contre lui. Un jour qu'il était à genoux aux pieds de l'autel, un moine lui tira à six pas un coup d'arquebuse : Charles, dont la soutane fut déchirée, continua à prier sans tourner la tête et, plus tard, il s'efforça d'obtenir la grâce de l'assassin. Les Alpes n'avaient pas de rochers, de précipices, d'avalanches qu'il n'affrontât pour visiter son diocèse. Riche, il abandonna tous ses biens à sa famille ; il donnait aux pauvres la plus grande partie des revenus de son évêché. Tous les objets de prix furent bannis de son palais épiscopal ; il exclut la soie de ses vêtements.

Quand la peste sévit à Milan, il resta au milieu des malades, leur prodiguant au péril de sa vie les secours et les consolations. Charles Borromée fut canonisé en 1610. En 1697, le peuple de Milan lui éleva une statue en bronze au lieu où il était né, et on la fit immense, comme l'hommage dont on voulait l'honorer.

Cette statue a 21 mètres de hauteur ; avec le piédestal de granit, qui en a 13, son élévation totale est de 34 mètres. Elle est l'œuvre de Cerani. La tête, les mains et les pieds sont fondus ; tout le reste est repoussé au marteau.

Saint Charles étend la main droite pour donner la bénédiction. Les traits du visage sont fortement accentués. La physionomie, la pose de la tête, légèrement inclinée de côté, expriment une douceur touchante, un mélange de compassion et de tristesse. L'attitude générale est pleine de simplicité et de mansuétude.

Statue de saint Charles Borromée, près d'Arona.

A l'intérieur, la statue contient un massif de maçonnerie qui monte jusqu'au cou et qui supporte l'enveloppe de bronze au moyen de crampons et d'armatures en fer. On peut y pénétrer en appliquant extérieurement une longue échelle jusqu'à une ouverture cachée sous un pli de la robe ; on se sert des barres de fer de l'armature comme d'échelons et l'on parvient sur le sommet de la maçonnerie.

Durant cette ascension, on se croirait dans une cheminée. Arrivé au sommet, on est éclairé par une petite fenêtre percée derrière la tête.

La cavité du nez forme une cellule assez grande pour qu'on puisse s'y asseoir à l'aise. L'intérieur de la tête elle-même peut contenir aisément quatre ou cinq personnes.

Le corps de saint Charles repose au centre du fameux Dôme ou cathédrale de Milan dans une crypte dont les parois sont revêtues de plaques d'or et d'argent.

E. LESBAZEILLES.





Le pauvre Émile bâillait. (P. 369, col 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XXXVI

L'oncle Placide prend une grande résolution.

A mesure que les ennemis s'avançaient, la ville se remplissait de rumeurs étranges.

« On dit que tout le monde ira aux remparts! dit un jour Françoise au pauvre Émile qui bâillait, à demi couché sur un des bancs du jardin.

— Tant mieux, répondit-il en sautant sur ses pieds et en se secouant, comme s'il sortait d'un rêve, eh bien! ma foi! tant mieux! »

Il entrevoyait avec une joie sombre le moment qui le délierait de sa promesse, et qui forcerait la main à son oncle.

Françoise n'eut rien de plus pressé que de rapporter le propos d'Émile à son maître, et son maître s'enfonça dans une méditation profonde.

« Monsieur, lui dit Alfanègre le lendemain matin, j'ai idée que les coiffeurs vont mourir de faim!

— Pourquoi donc, mon ami?

— Voilà maintenant que tout le monde se laisse pousser la barbe : je ne vois plus personne dans mon établissement, et je crois bien qu'un de ces jours je mettrai la clef sous la porte. Si je n'étais pas si vieux et si gros, je m'engagerais tout de suite dans la garde nationale, rien que pour les trente sous de solde.

— Qui n'a pas ses misères, dans un temps pareil! » soupira l'oncle Placide.

Tout se réunissait à la fois pour le rendre misérable comme oncle, comme tuteur, comme maniaque. La garde mobile lui avait enlevé Lionel, et d'un! Bertrand lui avait déniché un valet de chambre modèle, que ses maîtres avaient laissé sur le pavé en partant pour Bruxelles. L'appel des anciens militaires le lui avait confisqué, et de deux! L'infatigable Bertrand s'était privé pour lui des services d'un de ses plus anciens et de ses meilleurs commis. A peine installé dans ses nouvelles fonctions, le commis épicier avait été incorporé dans la garde nationale mobilisée, et de trois! Si Alfanègre se trouvait sans clients, l'oncle Placide demeurait sans valet de chambre.

« Comment sortir de là? dit le client d'Alfanègre en poussant un soupir lamentable.

— Si j'osais, dit Alfanègre en surveillant, par un regard de côté, l'effet de ses paroles, je proposerais à Monsieur un petit arrangement qui ne serait pas déjà si bête. Monsieur me connaît de longue date (signe affirmatif de Monsieur), Monsieur apprécie, j'ose le dire, mes petits talents et mes petits services (deuxième signe affirmatif de Monsieur). Mais ce que Monsieur ne sait pas, reprit le rusé Alfanègre d'un ton insinuant, c'est que j'ai toujours eu, au fond du cœur, une véritable vocation pour l'état de valet de chambre. Si je n'avais pas été coiffeur, j'aurais voulu être valet de chambre. Supposons que Monsieur me prenne avec lui en qualité de valet de chambre : primo, il me sauvera la vie; secundo, il n'aura pas fait une mauvaise acquisition. Que Monsieur ne se presse pas de me répondre; que Monsieur prenne le temps de réfléchir! »

Monsieur tira machinalement sa montre, constata,

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337 et 353.

sans en être beaucoup plus avancé, qu'il était neuf heures moins onze minutes, et remit sa montre dans la poche de son gilet. Ensuite il adressa à Alfanègre un faible signe de tête, demanda à réfléchir, et promit une réponse pour le lendemain matin.

Après le départ d'Alfanègre, Monsieur tira de nouveau sa montre, la consulta sans savoir ce qu'il faisait, jeta autour de lui des regards indécis et soupira profondément. L'ensemble de ces phénomènes prouvait, clair comme le jour, que l'oncle Placide était en train de méditer quelque grave résolution.

Depuis les derniers événements, M. Clodion, mis vingt fois par jour en demeure de décider quelque chose, avait pris l'habitude de tirer sa montre, comme pour lui demander des oracles.

La révélation de Françoise avait jeté dans son âme les éléments d'un trouble nouveau.

Sans admettre que tout le monde dût être appelé aux remparts, le pauvre oncle s'imagina, non sans vraisemblance, que, si près de l'endroit où l'action aurait lieu, Émile serait tenté au delà de ses forces. Qui sait si le bruit du canon ne le mettrait pas hors de lui, et s'il ne ferait pas un coup de tête? A supposer qu'il fît un coup de tête, qui donc aurait le courage de le blâmer?

Ce ne serait toujours pas l'oncle Placide; car l'oncle Placide commençait à se demander s'il n'avait pas été bien dur pour ce pauvre garçon?

Quoi qu'il en soit, Émile était aigri, malheureux, il aurait fallu être aveugle pour ne pas le voir. Voilà pourquoi le cœur de l'oncle Placide était déchiré; pourquoi sa cervelle était un véritable chaos; pourquoi il tirait si fréquemment sa montre, en répétant chaque fois : « Comment sortir de là? »

« Décidément, se dit-il après le départ d'Alfanègre, Émile ne peut pas rester à Paris! »

A l'heure du dîner, il avait décidé qu'Émile ne resterait pas à Paris et, en se mettant au lit, il se creusait la tête pour décider en quel endroit il fallait le conduire.

Tout à coup, au beau milieu de la nuit, il eut comme une inspiration et s'écria : « C'est décidé, je l'emmène au Havre! Le Havre est assez loin de Paris pour demeurer en dehors des opérations actives de la guerre; d'ailleurs, à la dernière extrémité, on pourrait s'embarquer pour l'Angleterre, et puis, enfin, au Havre, j'ai juste sous la main la maison Berger et Cie! »

La maison Berger et Cie était une maison de banque, où le parrain de l'oncle Placide, ancien armateur, avait placé autrefois sa fortune, qu'il avait depuis léguée à son filleul. La banque Berger et Cie étant une maison solide et sûre, M. Clodion père n'avait pas songé un seul instant à lui retirer le maniement de la fortune de son fils. Placide, devenu majeur, n'avait rien changé aux arrangements paternels.

Quand on s'expatrie (dans l'idée de l'oncle Placide, pousser jusqu'au Havre, c'était s'expatrier), on n'est pas fâché d'avoir sous la main un banquier solide, pour parer à tous les événements imprévus.

« Comment n'avais-je pas songé à cela? » se demanda-t-il en frottant une allumette. La montre marquait deux heures et demie. On entendait le grondement sourd et continu des prolonges d'artillerie qui défilaient dans l'obscurité; puis il y eut plusieurs sonneries de clairons. L'oncle Placide entendit Émile qui ouvrait sa fenêtre.

Quand le bruit des clairons se fut perdu dans l'éloignement, Émile referma sa fenêtre avec un fracas qui fit bondir l'oncle Placide. « Le pauvre enfant ronge son frein, pensa-t-il, allons! il n'était que temps de prendre une bonne résolution! »

Mais, si c'est beaucoup d'avoir pris une résolution, ce n'est pas tout, il faut la mettre en pratique et se plonger dans une véritable mer de détails secondaires, dont chacun à son tour se trouve l'objet d'une délibération nouvelle et d'une nouvelle décision. Partir pour le Havre! c'est bientôt dit; mais on ne voyage pas, surtout dans des conditions aussi extraordinaires, sans faire ses préparatifs. L'oncle Placide essayait en vain de mettre de l'ordre dans ses idées, il ne savait par quel bout commencer.

Il ralluma sa bougie, pour tout de bon cette fois, passa sa robe de chambre, se mit devant son secrétaire et nota, plume en main, tout ce qu'il lui faudrait faire avant de songer à partir.

« Prévenir Françoise; prévenir Alfanègre; décider Émile; distribuer à bon escient les provisions que Françoise avait accumulées; déposer l'argenterie entre les mains de Combaleuf; se munir des papiers nécessaires pour constater devant les autorités compétentes l'identité des voyageurs et surtout l'âge d'Emile et aussi les droits que la loi conférait au tuteur d'Emile; mettre la maison en état de recevoir des blessés, ou des mobiles de province, ou des réfugiés de la banlieue. Et puis...

» Et puis se lancer dans l'inconnu, » suggéra le « maniaque », que tant de changements coup sur coup avaient exaspéré jusqu'à la frénésie.

« Au diable l'inconnu! riposta le « brave homme », en se recouchant pour se réchauffer un peu. Le vin est tiré, il faut le boire. »

XXXVII

Une désagréable surprise. — Décision soudaine de l'oncle Placide. — Départ pour Versailles. — Mésaventure d'Alfanègre.

Le seul fait d'avoir décidé quelque chose et d'avoir rédigé par écrit un programme détaillé opéra comme un calmant sur l'esprit de l'oncle Placide. Il s'endormit, assez tard il est vrai; il eut néanmoins le temps de faire un bon petit somme. Quand il se réveilla, il se sentit l'esprit plus léger et le corps plus dispos. Un je ne sais quoi d'élastique dans la démarche et de décidé dans les mouvements prouvait qu'il régnait dans son esprit une animation extraordinaire.

Quand il eut terminé sa toilette, il descendit tout droit à la cuisine, avec son programme dans la poche de sa robe de chambre.

Dès les premiers mots qu'il dit à Françoise, la brave femme lui avoua sans hésiter qu'elle se mourait de peur, depuis plus de quinze jours, à la seule idée d'un siége. Néanmoins elle serait restée avec Monsieur, si Monsieur s'était obstiné à ne pas quitter Paris. Maintenant que Monsieur avait pris le bon parti, elle s'en irait sans inquiétude rejoindre sa sœur à La Rochelle, et se consoler avec elle du départ de son neveu.

« Et d'un! » dit le brave homme en tirant un bout de crayon de sa poche, et il fit une croix devant l'article premier du programme : « prévenir Françoise. »

Alfanègre poussa presque des cris d'allégresse. Toute sa vie il avait désiré voir la mer, et particulièrement au Havre. Cela ne pouvait pas mieux se rencontrer.

Dès la veille au soir, Alfanègre, sûr d'avance que M. Clodion accepterait ses offres de service, avait employé sa soirée à préparer ce qu'il appelait son déménagement.

Alfanègre préparait son déménagement. (P. 371, col. 1.)

Il avait enfoncé à coups de poings le peu de linge qu'il avait, dans un carton à chapeau; il avait noué dans un grand foulard jaune et rouge ses habits de rechange, et consolidé par l'application de coins en parchemin la boîte caduque où gîtait son accordéon.

Ayant emprunté un morceau de craie au billard de l'estaminet voisin, il prit sur ses genoux le volet extérieur de la porte, médita longtemps, les mains enfoncées dans les cheveux, et y traça enfin l'avis suivant, destiné à frapper les regards et l'imagination de la foule :

« Feurmé pour coce de sangemen de comerse ! »

Tout en alignant péniblement les lettres, car c'était un pauvre calligraphe, il jetait des regards pleins de rancune sur les fioles et les pots de pommade qui ne se vendaient guère, et sur la dame de cire dont le sourire sempiternel et les grâces fripées n'avaient pas su triompher de l'indifférence du public.

Le lendemain, pendant que M. Clodion mettait une croix devant l'article 2 de son programme, et ramassait toute son énergie pour attaquer le numéro 3, Alfanègre courait, ou plutôt roulait vers sa boutique. Il adapta des cordes à la boite d'accordéon, afin de la porter sur son dos, comme un sac de soldat, et fit un nœud de plus au foulard rouge et jaune. Quand il eut terminé ses préparatifs de voyage, il adapta le volet sur la porte, plongeant ainsi dans une ignominieuse obscurité les fioles invendables et la dame fripée.

L'oncle Placide avait bien tort de préparer par avance tant d'arguments pour décider Émile. Le pauvre garçon, abattu, attristé, indifférent à toutes choses, déclara, dès le premier mot, qu'il ferait tout ce que son oncle voudrait.

Comme les armées ennemies s'avançaient à marches forcées, l'oncle Placide déploya une activité extraordinaire pour épuiser jusqu'au dernier tous les articles de son programme. Quand il fut au bout, ses incertitudes le reprirent, et il perdit ainsi un temps précieux. Françoise était partie pour La Rochelle. Alfanègre, qui avait osé se vanter de savoir faire la cuisine, composa de si abominables mixtures, que la crainte d'un empoisonnement général décida enfin l'oncle Placide à donner le signal du départ.

Quoiqu'on se fût borné au « strict nécessaire, » les bagages des émigrants ne purent tenir sur l'impériale d'un fiacre, l'oncle Placide fut obligé de fréter une tapissière.

Quand la tapissière arriva à la rue d'Amsterdam, l'homme qui conduisait les chevaux se décida à desserrer les dents pour demander avec le plus beau sang-froid du monde ce que l'on comptait faire des bagages.

« Les emporter, naturellement, répondit l'oncle Placide, surpris d'une semblable question.

— Depuis hier, répondit l'homme flegmatique, on n'accepte plus de bagages au chemin de fer.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite? »

L'homme répondit sans s'émouvoir : « Pourquoi ne me l'avez-vous pas demandé? »

L'oncle Placide se mit à regarder l'homme flegmatique, qui se mit à regarder l'oreille gauche d'un de ses chevaux, sans sourciller, sans donner signe de vie. L'homme avait une figure rocailleuse, qui semblait avoir été taillée à facettes à même un gros silex, par quelque artiste maladroit de l'âge de pierre.

Il y eut un silence complet pendant une bonne minute. Émile regardait d'un œil distrait la cohue des voyageurs effarés qui s'engouffrait sous le vestibule.

Pour la première fois de sa vie, l'oncle Placide prit une résolution soudaine, et fit comme qui dirait un petit coup d'État.

« Conduisez-nous à Versailles! dit-il d'un ton bref à l'homme de pierre.

— Bien fâché! pas possible! » grogna l'homme de pierre, sans daigner se tourner vers son interlocuteur. Tout en continuant à regarder l'oreille gauche de son cheval, il calculait mentalement ce qu'il pourrait bien tirer de ce vieux bourgeois fugitif, en abusant un peu, et même beaucoup, de la gravité des circonstances.

« Faites votre prix! dit l'oncle d'une voix presque rude.

— C'est loin, Versailles! dit l'autre d'une voix pierreuse.

— N'importe!

— Et si on met mes chevaux en réquisition? Ça se fait, ça s'est vu!

— Je vous indemniserai.

— Celui-là vaut son pesant d'or! » dit l'homme en touchant du manche de son fouet le cheval de droite. Il faut convenir que les apparences sont bien trompeuses, car, si « celui-là » valait son pesant d'or, il n'en avait guère l'air.

« Cela m'est égal! répondit l'oncle Placide avec une obstination qui croissait avec les obstacles. Allons, faites votre prix et ne perdez pas votre temps! »

L'homme de silex fixa son prix, que l'oncle accepta sans débat. Au lieu de se réjouir de ce résultat inespéré, le représentant de l'âge de pierre communiqua à chacune de ses facettes une expression tout à fait morose. Il était inconsolable de n'avoir pas demandé davantage. Pour se venger, il traita l'oncle Placide avec le dernier mépris, comme un filou qui lui aurait escroqué une somme importante. Ayant communiqué à ses facettes la rigidité du marbre, il ne desserra pas les dents jusqu'à Versailles.

Il régnait ce jour-là sur la route de Paris à Versailles une animation extraordinaire. A chaque pas, la tapissière croisait de longues files de voitures à cornes, chargées de foin jusqu'à la hauteur d'un premier étage; des gens affairés qui portaient des paquets sur le dos ou sur la tête; des estafettes qui passaient ventre à terre, au milieu d'un tourbillon de poussière; des flâneurs qui s'en allaient le nez au vent, et que l'on arrêtait comme espions, et de temps à autre de petites patrouilles de chasseurs et de hussards, qui allaient au pas, la carabine sur la cuisse.

Pour tous ces passants, la tapissière était un objet de curiosité et un sujet de réflexions généralement ironiques.

L'homme impassible donnait si naturellement l'idée d'une créature fossile, que sa pipe, son fouet, sa blouse et son chapeau semblaient de ridicules anachronismes. Sa place était au Muséum d'histoire naturelle, derrière une vitrine, et non pas sur le siége d'une voiture aussi moderne que l'est une tapissière.

L'oncle Placide, évidemment intimidé, était devenu aussi raide et aussi taciturne que son voisin. En le voyant, tous les badauds se disaient : « C'est un employé du gouvernement; mais il faut que le gouvernement lui ait confié une mission bien désagréable, car il n'a pas l'air d'aller à la noce. »

Émile non plus n'avait pas l'air d'aller à la noce. Caché derrière son oncle, il avait toute l'apparence d'un réfractaire déguisé en collégien. Cette hypothèse semblait d'autant plus vraisemblable qu'il paraissait craindre d'attirer les regards. Les curieux se disaient : « Il a beau se cacher, les gardes nationaux l'arrêteront à la barrière de Versailles! »

Comme, une fois passés, les curieux éprouvaient tous le besoin de jeter un dernier regard sur la tapissière, ils voyaient apparaître à l'arrière, dans l'entre-bâillement des rideaux de cuir, la tête du descendant des rois maures. Tantôt cette tête leur adressait des signes protecteurs, accompagnés de clignements d'yeux familiers, tantôt elle adaptait à ses lèvres l'orifice d'une gourde colossale. « Serait-ce une voiture de saltimbanques? » se demandaient les curieux tout interdits.

A chaque exhibition de la gourde colossale, l'air s'imprégnait de vapeurs alcooliques. Émile était trop enfoncé dans sa mélancolie pour y faire attention. L'homme impassible avait fait vœu de ne point tourner la tête. Quant à l'oncle Placide, il jetait des regards sévères sur l'homme fossile, et s'écartait de lui avec dégoût; il le soupçonnait d'avoir fait le matin des libations trop copieuses.

Quand la tapissière eut dépassé le viaduc de Viroflay, l'oncle Placide se tourna, non sans répugnance, vers l'homme fossile, pour lui demander s'il connaissait à Versailles un hôtel où l'on pût passer une nuit ou deux, en attendant qu'on pût se diriger sur Poissy.

L'homme fossile connaissait à Versailles un hôtel où l'on pouvait passer autant de nuits que l'on voulait, en payant, bien entendu : c'était l'hôtel du *Melon brodé*.

Était-ce un hôtel convenable?

Si l'on entendait par là un hôtel où il y avait des écuries pour les chevaux, avec du foin et de l'avoine, et des chambres pour les individus, avec du pain, du vin et tout ce qui s'en suit, c'était un hôtel convenable. Telle était du moins l'opinion de l'homme fossile.

Il faut bien l'avouer, l'hôtel du *Melon brodé* ne payait pas de mine, M. Clodion put bientôt s'en convaincre par ses propres yeux. Mais le pauvre oncle était si pressé de se débarrasser de son désagréable

compagnon, qu'il fit contre fortune bon cœur, et se décida à affronter l'hospitalité du *Melon brodé*. D'ailleurs, une mauvaise nuit est bientôt passée.

Déjà il était descendu de la tapissière et parlementait avec le propriétaire du *Melon*, lorsqu'il se fit une grande huée dans la foule peu choisie qui flânait aux environs de l'hôtel. M. Clodion se retourna tout interdit.

Alfanègre avait trouvé plaisant d'enjamber la balustrade qui fermait le fond de la tapissière, pour faire montre de son agilité. A la vue de cet énorme personnage qui se balançait lourdement à la force des poignets, les spectateurs se divisèrent en deux camps, le camp des pessimistes et celui des optimistes : les pessimistes parièrent qu'il tomberait; aussitôt les optimistes tinrent le pari et déclarèrent qu'il ne tomberait pas.

Après avoir promené sur ces obscurs provinciaux des regards ironiques, Alfanègre donna raison aux pessimistes et roula sur le pavé. Il se remit sur son séant avec une vivacité qui suscita des applaudissements dérisoires, mais ce fut tout ce qu'il put faire. Il fut obligé de se laisser prendre ignominieusement par-dessous les bras, et fit une grimace épouvantable, quand on l'eut remis sur ses pieds.

« Alfanègre, mon pauvre garçon, vous êtes blessé! dit M. Clodion avec la plus vive sollicitude.

— Je crois qu'il y a quelque chose du côté de la cheville droite, » répondit Alfanègre d'un ton piteux. On le fit entrer dans la salle du restaurant. Arrivé là, il s'affaissa sur une chaise, devint blême, et perdit connaissance.

Un médecin, mandé en toute hâte, déclara qu'il s'était luxé la cheville, et qu'il serait condamné à un repos absolu, pour une quinzaine de jours au moins.

« Pourra-t-on le transporter en voiture? » demanda M. Clodion d'un air inquiet. Le médecin répondit qu'on ne le pourrait sans danger.

XXXVIII

Les premiers Allemands à Versailles — Malgré toutes les précautions de l'oncle Placide, Emile se fait une mauvaise affaire.

A chaque heure du jour et de la nuit, des télégrammes affichés à la porte de la préfecture tenaient les habitants de Versailles au courant de la marche de l'ennemi. Il ne restait déjà plus que quelques heures de répit, et Alfanègre était toujours étendu sur son lit d'auberge, où il se livrait à la plus sombre mélancolie.

Il voulut égayer ses esprits en jouant de l'accordéon, mais les premiers grondements de cette tempête musicale soulevèrent des réclamations irritées de la part des autres voyageurs. Les voyageurs polis déclaraient que ce n'était guère le moment de faire de la *musique*; les voyageurs grognons prétendaient qu'on n'a pas le droit de faire du *vacarme* dans un hôtel bien tenu.

Il aurait volontiers demandé des consolations à sa gourde. Mais sa gourde était vide, et le garçon, qui avait reçu à ce sujet les ordres les plus sévères, refusait énergiquement de la lui remplir, même en cachette, même à prix d'or.

Les premiers coureurs ennemis avaient été signalés dans la vallée de Bièvre. « Qu'allons-nous devenir? dit l'oncle Placide, malade d'angoisse et d'inquiétude, car nous ne pouvons abandonner ce pauvre Alfanègre.

— En tous cas, nous ne pouvons pas abandonner Alfanègre! répondit Émile avec chaleur.

— Non, nous ne le pouvons pas, et c'est bien pour cela que je me demande ce que nous allons devenir.

— Nous ferons comme les autres, reprit Émile en regardant par la fenêtre les gens qui flânaient dans la rue, en quête de nouvelles. Oui, mon oncle, nous ferons comme les autres, nous souffrirons de notre mieux ce que nous ne pouvons pas empêcher. »

L'oncle Placide le regarda à la dérobée, charmé et un peu inquiet aussi de le voir si calme et si résigné.

Le 18 septembre, qui était un dimanche, l'oncle et le neveu, pour tuer le temps, qui leur pesait si lourdement, avaient fait une longue promenade du côté de Satory. Ils revenaient le plus lentement possible, comme des gens qui n'étaient pas pressés de retourner au logis.

En traversant l'avenue de Paris, ils aperçurent une foule énorme qui débouchait de la rue des Chantiers. Trois cavaliers s'avançaient lentement au milieu de cette foule, et semblaient se diriger vers la mairie.

« Qu'est-ce que cela peut bien être? » dit l'oncle Placide, en s'essuyant le front avec son mouchoir.

Émile n'avait pas même entendu la question de son oncle. Il n'avait d'yeux et d'attention que pour les trois cavaliers. Tout à coup, il devint pâle, comme s'il allait se trouver mal, un frisson agitait tout son corps.

« Des Allemands! » s'écria-t-il d'une voix étranglée; deux larmes brûlantes roulèrent sur ses joues.

L'oncle Placide le regardait avec une profonde pitié, tant sa souffrance semblait vive. Tout à coup il lui saisit le bras avec force : il n'était que temps. Ses yeux redevenus secs lançaient des éclairs, un sourire terrible lui découvrait toutes les dents; l'oncle Placide devina au frémissement de son bras qu'il allait sauter à la gorge des envahisseurs.

« Ce sont des parlementaires! s'écria-t-il; Émile, mon enfant, me comprends-tu? Ce sont des parlementaires. Je vois d'ici les gardes nationaux qui les accompagnent.

— C'est vrai! » répondit Émile d'une voix sèche et altérée. Dégageant brusquement son bras pour

se tourner vers son oncle et le regarder en face, il ajouta : « Je n'aurais jamais dû voir cela, et c'est votre faute si je l'ai vu. Oh! que mes camarades sont heureux de s'être fait tuer à Reichshoffen et à Sedan! Je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir empêché de faire mon devoir, jamais! jamais! Si ma mère avait vécu, elle m'aurait laissé partir!

— Que Dieu me pardonne si je me suis trompé, répondit l'oncle Placide, en prenant doucement la main de son neveu; il sait que mes intentions étaient droites, et que moi aussi, j'ai cru accomplir un devoir! »

Émile tenait les yeux obstinément fixés à terre, mais sa main tremblait dans celle de son oncle, et il ne songeait pas à la retirer.

« Une mère, reprit l'oncle Placide d'une voix émue, peut disposer de la vie de son fils et le sacrifier à des intérêts plus élevés que ceux de son amour et de sa tendresse pour lui. C'est la chair de sa chair et le sang de son sang. Mais moi, je ne le pouvais pas, je n'en avais pas le droit.

— Mon oncle, vous oublierez les paroles que je viens de prononcer, dit Émile qui ne put voir, sans en être profondément remué, le chagrin et l'angoisse de son oncle. N'est-ce pas que vous oublierez mes paroles; n'est-ce pas que vous me les pardonnerez? Je voudrais pour tout au monde ne les avoir pas prononcées; je crois que j'ai été fou pendant une minute. Voilà qui est fini; appuyez-vous sur mon bras, et ne restons pas ici une minute de plus. »

Émile passa sa soirée à distraire Alfanègre, et travailla à lui ôter de l'esprit l'idée que les Allemands allaient le tuer dans son lit, ou le faire prisonnier et exiger de lui une rançon exorbitante, ou lui infliger les plus horribles tortures.

Pour rassurer son oncle, Émile affectait un calme qu'il était bien loin d'éprouver. Il passa une partie de la nuit à sa fenêtre pour entendre les coups de feu qu'on échangeait aux avant-postes, à de rares intervalles.

Le lendemain, malgré les résolutions qu'il avait prises, le canon du combat de Châtillon le fit bien souvent tressaillir; mais il se contint tant bien que mal, et ne laissa échapper aucune parole qui pût inquiéter son oncle.

Il assista presque sans sourciller à l'envahissement des hordes allemandes, et ne perdit contenance qu'à la vue des voitures d'ambulance qui ramenaient des blessés français, prisonniers de guerre.

Le soir, à l'heure du dîner, la salle à manger du *Melon brodé* était silencieuse et presque déserte. Trois dames, assises à une petite table, causaient à voix basse des événements de la journée. C'étaient des fugitives que l'approche des Allemands avait surprises, et qui attendaient le moment de continuer leur voyage. Émile et l'oncle Placide, assis en face l'un de l'autre, faisaient semblant de manger, à une autre petite table. La porte s'ouvrit et un officier allemand entra, sans ôter sa casquette.

Il alla s'asseoir dans un coin, et s'allongea sur deux chaises, tout fier de montrer ses grandes bottes. Pendant que la maîtresse du logis, toute tremblante, mettait son couvert et lui communiquait la carte du jour, il se peignait gracieusement la barbe avec sa fourchette.

En attendant son dîner, il avisa, collée au mur, la carte du théâtre de la guerre, qui représentait les bords du Rhin. Il se leva nonchalamment, frappa du plat de sa main la carte malencontreuse, et dit en ricanant : « Il faut acheter une autre carte, celle-là ne vaut plus rien! »

Ces paroles n'étaient adressées à personne en particulier, mais chacun les pouvait prendre pour soi, si bon lui semblait.

« Elle servira pour la prochaine fois! » cria Émile, en articulant toutes les syllabes avec une rare complaisance, afin de se faire bien comprendre.

« Émile! dit tout bas l'oncle Placide, d'un ton de douce remontrance.

— Oui, mon oncle! » répondit Émile en baissant le nez sur son assiette.

L'officier, qui s'ennuyait dans son coin, se crut autorisé par la réponse d'Émile à venir faire un bout de causette, en attendant son dîner.

Il s'approcha donc de la table où l'oncle et le neveu prenaient leur maigre repas, et les favorisa, sans y être invité, d'une filandreuse exposition de ses vues personnelles sur l'avenir de l'Allemagne et sur celui de la France. Bien entendu, l'Allemagne était tout et la France moins que rien. Cette fameuse ville de Paris serait prise le lendemain, ou le surlendemain au plus tard. Quant au reste du pays, on verrait ce qu'on pourrait en faire, pas grand'chose de bon en tout cas. Personne ne lui répondant, l'officier désappointé allait se retirer dans son coin, lorsqu'il avisa le ruban rouge que l'oncle Placide portait à la boutonnière. Nouvelle exposition filandreuse de ses opinions personnelles sur la valeur comparée des décorations. Pour avoir le ruban rouge, il suffisait de le demander, n'est-ce pas? tandis que sa décoration à lui (elle était noire et blanche) il avait fallu la gagner par des exploits que les héros du Nord sont seuls en état d'accomplir.

Tout en parlant, il gesticulait pour se faire mieux comprendre. Ayant d'abord appliqué sa main sur son ruban, il leva ses regards vers le plafond, et fit des yeux tout blancs, dans une sorte d'extase; ensuite il allongea dédaigneusement son index vers la poitrine de l'oncle Placide.

« A bas les pattes! » lui cria Émile, en lui repoussant violemment le bras.

L'officier délibéra en lui-même pour savoir s'il y avait insulte ou non, et s'il devait se mettre en colère.

L'arrivée de son dîner opéra une heureuse diversion, et il retourna lentement à sa petite table.

« Vraiment, Emile! dit tout bas l'oncle Placide.

— C'est lui qui a commencé! » dit Émile en remuant la tête; et il ajouta à haute et intelligible voix : « Je ne pouvais pas permettre au premier escogriffe venu...

— Chut! dit l'oncle Placide; pour l'amour de Dieu, mon enfant, tais-toi. »

L'escogriffe était si occupé à ramasser sa sauce avec son couteau, qu'il n'entendit pas l'épithète.

Comme le second plat se faisait un peu attendre, l'officier s'allongea sur trois chaises et se mit à siffler l'air de la chanson : *Gaudeamus igitur!*

« Hé! l'homme! s'écria Émile en se levant de sa chaise, il y a des dames ici; d'ailleurs vous devriez savoir qu'on ne siffle qu'à l'écurie. »

L'officier se mit sur ses pieds, cria : « Je, je, je... » ne trouva pas les mots qu'il cherchait pour exprimer sa pensée, et se rassit en donnant un formidable coup de poing sur sa table. Néanmoins il ne recommença pas à siffler.

A partir du lendemain, l'oncle Placide décida que les repas se prendraient dans sa chambre. La salle à manger du *Melon* avait été envahie par les officiers subalternes de la garde du roi; Émile n'aurait pas manqué de s'attirer quelque fâcheuse affaire.

Le médecin commençait à être plus content de la cheville d'Alfanègre. L'oncle Placide se mit en quête d'un moyen de transport pour gagner Poissy. Une fois à Poissy, on aviserait.

Il ne quittait plus Émile d'une minute; s'appliquant à le fatiguer par de grandes courses, et à l'éloigner le plus possible des endroits que fréquentaient les officiers et les soldats de l'armée d'invasion.



L'officier porta la main à son sabre. (P. 376, col. 1.)

Un jour qu'ils suivaient, bras dessus bras dessous, la rue Duplessis pour gagner les bois, l'attention d'Émile fut attirée par un placard qui venait d'être apposé sur le mur de l'hospice. C'était un avis comminatoire, adressé à la population, sous la forme la plus injurieuse, pour lui faire connaître ses devoirs envers les officiers et soldats de Sa Majesté, et énumérer les cas où les « *individus méchants* » encouraient la peine de mort.

L'oncle Placide avait continué à marcher en ralentissant le pas, pour donner à Émile le temps de le rejoindre. Sur le trottoir s'avançait un officier allemand, haut de taille, large d'épaules, avec une barbe rousse de deux pieds de long sur un pied de large. Quoiqu'il portât les insignes d'un grade inférieur, il devait être « hautement bien né », car il était hautement insolent. Comme il renversait la tête en arrière, autant que le lui permettaient les lois de l'anatomie et de l'ostéologie, ses regards glissaient par-dessous la visière de sa casquette, et descendaient le long de sa barbe rousse, avant de

tomber de tout leur poids sur les faibles mortels, Allemands ou Français, civils ou militaires, qui se trouvaient sur sa route.

En le voyant arriver toutes voiles dehors, l'oncle Placide fut saisi d'inquiétude, non pas pour lui-même, mais pour Émile, qui ne cédait pas volontiers le haut du pavé. Il se retourna donc avec beaucoup de vivacité pour faire signe à Émile de le rejoindre.

Ce mouvement déplut-il à l'officier, et s'imagina-t-il que l'oncle Placide lui tournait le dos de propos délibéré? Trouva-t-il que ce chétif représentant de la race vaincue occupait sur le trottoir plus de place qu'il ne convenait à l'avilissement de sa condition? Avait-il réparé par un repas trop copieux les forces de sa personne « hautement bien née? » Quoi qu'il en soit, il donna à l'oncle une poussée si brutale, que le pauvre homme s'aplatit littéralement contre le mur de l'hospice. Son chapeau roula sur le trottoir.

Tout fier encore de son exploit, l'officier reçut à son tour un choc si furieux et si inattendu, qu'il donna rudement de l'épaule contre le mur, et perdit brusquement toute sa majesté en perdant l'équilibre.

Une pauvre vieille femme qui passait, avec un fagot de bois sur le dos, s'arrêta, la bouche béante, et regarda Émile avec une profonde admiration. « Sauvez-vous, lui dit-elle, prenez vite la rue Neuve et le passage! »

Émile ne profita pas de ce sage conseil. Les bras croisés sur la poitrine, la tête rejetée en arrière, il attendit que le « hautement bien né » eût recouvré ses sens.

Quand le regard de l'officier rencontra le sien, il s'écria: « Lâche! qui maltraite un vieillard inoffensif! »

L'officier porta la main à la poignée de son sabre et on vit briller, au-dessous de la poignée, deux ou trois pouces de la lame.

Sans faire attention aux supplications de son oncle, Émile reprit d'une voix vibrante: « Lâche! qui tire son sabre contre un ennemi désarmé. Donne-moi seulement un sabre de la longueur du tien, et mesurons-nous! »

D'un coup de poing furieux, l'officier fit rentrer son sabre dans le fourreau, appela d'un signe impérieux deux soldats qui passaient, et leur parla en allemand.

Émile comprenait et parlait l'allemand. « Il a menti, dit-il aux soldats; je ne l'ai pas attaqué, j'ai défendu mon oncle. Je n'ai pas porté la main sur lui, je lui ai rendu sa poussée, voilà tout. »

Les deux soldats ébahis l'écoutaient bouche béante. Sur un signe de l'officier, ils le saisirent chacun par un bras, avec plus de brutalité qu'il ne paraissait nécessaire; ils affectaient un grand zèle pour se faire pardonner leur hésitation.

L'oncle Placide atterré, tenant machinalement à la main son chapeau, qu'un passant avait ramassé, se mit à suivre les soldats qui emmenaient Émile. Sa seule idée, en ce moment de trouble et d'horreur, était de savoir où on conduisait son neveu.

A suivre. J. GIRARDIN.



LE LYNX

Un garde général des forêts dans le Wurtemberg raconte qu'il y a quelques années, pendant l'hiver, il trouva dans un taillis d'une forêt domaniale le cadavre d'un chevreuil récemment égorgé et en partie dévoré. Il n'y avait pas de doute possible, une bête fauve était l'auteur du meurtre. Le garde forestier attribua d'abord ce méfait à un loup, qu'il résolut de poursuivre et de tuer. Mais quelques jours après il aperçut, sur le sol couvert de neige, des empreintes de pattes qui n'appartenaient certainement pas à un loup: on eût dit les pas d'un chat gigantesque, ou ceux d'une petite panthère.

On suivit sur la neige cette piste extraordinaire; elle conduisit à une clairière où gisait le corps d'un autre chevreuil, déchiré et tout sanglant. Évidemment la victime avait été surprise au moment où elle s'était arrêtée à brouter les rameaux d'un buisson, et son ennemi, comme l'indiquaient les traces marquées sur la neige, s'était élancé sur elle d'un épais fourré en faisant un bond énorme, dont l'étendue était d'au moins cinq mètres. On se perdait en conjectures sur la nature de ce redoutable destructeur de chevreuils.

Enfin, après de longues recherches, on découvrit de nouvelles empreintes de pas qui cette fois désignèrent clairement l'endroit où s'était retiré le mystérieux animal. C'était sur le flanc d'une montagne, parmi les pierres d'un vieux château en ruine. Le garde forestier se posta sur un rocher, du haut duquel il dominait tout l'espace environnant, et il se tint en observation tandis que des rabatteurs exploraient le terrain. Bientôt il aperçut une bête qui se glissait en rampant le long d'une roche. Au moment où, se voyant découverte et cernée, elle prit le parti de sauter à terre pour s'enfuir, il tira sur elle deux coups de fusil; elle retomba lourdement sur le sol,

Lynx à l'affût. (P. 376, col. 2.)



où elle resta étendue sans mouvement; elle était morte.

On l'examina : l'animal avait environ un mètre de longueur; il était revêtu d'une fourrure épaisse et moelleuse, d'un gris rougeâtre, mouchetée en dessus de taches plus foncées, blanche en dessous; une touffe de poils noirs, dressés et rapprochés en pinceau, surmontait chaque oreille; une sorte de barbe retombant de chaque côté en pointe encadrait la face, qui avait tout à fait l'expression de férocité propre aux grands carnassiers; la queue était courte et velue; les pattes épaisses, très-vigoureuses, étaient armées de griffes recourbées et aiguës : il n'y avait pas à s'y tromper, c'était un lynx.

Les lynx, qui sont devenus extrêmement rares dans les parties centrales de l'Europe, y étaient autrefois très-nombreux. Ils étaient les léopards et les panthères de nos régions septentrionales. Ils n'existent plus en France; ils ont presque entièrement disparu de l'Allemagne; en Suisse, ils étaient encore assez abondants il y a peu d'années; aujourd'hui, quand un chasseur parvient à en tuer un, c'est un événement qui fait sensation. Dans le Nord, la race de ces animaux s'est conservée : il y a telle année où en Suède on en a tué plus de trois cents dans les chasses du domaine royal; on en rencontre et on en détruit encore davantage en Russie.

Les mœurs du lynx, appelé loup-cervier, sont celles des carnassiers les plus sauvages et les plus rusés. Il n'habite que les forêts épaisses, les montagnes boisées, et il s'y tient dans les endroits les plus déserts; une caverne, une fente étroite et profonde entre deux rochers lui sert de gîte; quand il ne trouve pas mieux, il adopte un terrier de renard ou de blaireau. Il faut qu'il soit caché; il ne se laisse pas voir, on ne s'aperçoit de sa présence qu'à la vue du carnage qu'il a fait. Quelquefois le soir, ou pendant la nuit, on entend au loin des hurlements perçants, affreux : ce sont ses cris, semblables aux miaulements nocturnes du chat. Se tenir à l'affût, faire le guet, est sa constante occupation. Il grimpe sur un arbre, se couche sur une grosse branche qui s'étend horizontalement, d'où il observe ce qui se passe autour et au-dessous de lui; il a les yeux à demi fermés, il a l'air de dormir, mais il veille; rien n'échappe à son regard; ses oreilles, toujours tendues, frémissent au moindre bruit. Il restera à la même place, sans bouger, durant des jours entiers. Quand enfin un quadrupède approche sans défiance et passe tout en paissant à sa portée, il se soulève doucement, il se ramasse et tout à coup, se détendant comme un ressort, il bondit sur sa proie. Cramponné au dos de la pauvre bête qui s'enfuit effarée et qui bientôt s'abat, il la mord avec acharnement à la nuque, de ses dents tranchantes il lui coupe les artères du cou et reste accroupi sur elle jusqu'à ce qu'elle expire. Alors il lèche le sang chaud qui coule de la blessure, il dévore çà et là les parties délicates qu'il préfère et abandonne le reste: les loups et les renards en feront leur profit.

Lorsque le lynx habite un pays où le gibier abonde il n'approche jamais des lieux habités, il se contente de ce que lui fournissent les profondeurs des forêts; il fait la guerre aux chevreuils, aux renards, aux blaireaux et aux lièvres. Dans les Alpes, il poursuit les chamois, les marmottes jusque sur les pentes et les escarpements les plus inaccessibles; il n'épargne pas les oiseaux d'une certaine taille, tels que les coqs de bruyère et les perdrix des neiges. Mais quand les bêtes sauvages lui font défaut, il attaque les animaux domestiques; il va surprendre les troupeaux de moutons et de chèvres dans leurs pâturages et il fait parmi eux de nombreuses victimes. La faim excitant sa férocité, il égorge tout ce qu'il peut atteindre. On raconte qu'un lynx, qui fut tué en 1813 dans le canton de Schwitz, avait détruit à lui seul en quelques semaines une quarantaine de moutons, et que pendant l'été de 1814 trois ou quatre de ces animaux dévorèrent dans les montagnes du Simmenthal 160 moutons ou chèvres.

Il est très-rare que les chasseurs rencontrent un lynx, même quand ils savent l'endroit où se tient l'animal, tant ce dernier est habile à se cacher. Mais quand par hasard on le découvre, il n'est pas difficile de le tirer.

Le lynx surpris ne cherche pas à fuir; il reste tranquillement couché sur sa branche, il vous regarde fixement; vous pouvez le viser tout à votre aise, il ne bougera pas. Bien plus, si vous n'avez pas d'arme, vous avez le temps d'aller chercher un fusil dans les environs, en prenant la précaution de suspendre à une branche ou au bout d'un bâton quelqu'un de vos vêtements, une veste, un chapeau ou bien un mouchoir; vous retrouverez votre lynx à la même place, immobile, les yeux fixés sur l'objet qui l'inquiète. Mais il importe de bien tirer, de ne pas manquer l'animal: le lynx qui n'est que blessé saute sans hésiter à la poitrine du chasseur, lui enfonce ses ongles dans les chairs, le mord avec fureur; il est capable de le tuer.

E. Lesbazeilles.

LE MESSAGER

La ferme était paisible et silencieuse, c'était l'heure du travail dans les champs, et les courts jours de novembre laissaient peu de temps aux ouvriers comme au maître pour achever l'œuvre commencée. Dans la maison, dans la cour, à demi voilées par un léger brouillard, on ne distinguait d'autre son que celui du rouet de la vieille grand'mère.

Il était onze heures et Marie revenait des champs pour préparer le repas, la mère Séraphine était allée

au marché vendre le beurre et les œufs; les temps étaient durs; le grand commerce interdit par la guerre, les denrées ne trouvaient plus d'écoulement au dehors, même dans les provinces qui espéraient échapper à l'invasion; le poids des malheurs de la patrie pesait sur toutes les vies. Marie venait d'entrer dans la maison.

Au bruit de ses pas un garçon de quinze ans, d'une démarche lourde et indécise, les bras pendants, un rire douloureux sur les lèvres, parut à la porte, se hâtant pour arriver jusqu'à Marie; elle courut au-devant de lui, passa son bras autour du cou de l'idiot et l'embrassa tendrement. Un cri inarticulé, mais qui exprimait de la satisfaction, s'échappa des lèvres du pauvre disgracié. Il était né bien portant, sain, intelligent comme tous les enfants de la ferme, mais un jour, lorsqu'il avait quatre ans, il traversait avec son père une petite prairie; le taureau paissait là, tout seul, un jeune taureau dont le père Dupont était fier. L'animal se battait les flancs de sa queue, Anthime avait eu peur et s'était caché derrière son père; au même moment le taureau, se jetant sur le fermier, l'avait foulé aux pieds et percé de plusieurs coups de corne. Le père n'était pas mort, mais le fils était devenu idiot de terreur. Marie était bien petite alors, mais elle avait accepté résolûment le soin du pauvre affligé.

Pendant un an, Marie n'avait pas été seule à défendre le pauvre idiot; son père le tolérait avec peine, sa vue lui rappelait l'accident terrible qui lui avait coûté la raison, et qu'il se reprochait au fond du cœur: pourquoi avait-il gardé ce taureau? Sa mère l'aimait et le soignait, mais elle était trop occupée pour s'apercevoir de toutes les misères qui accablaient son pauvre enfant; la grand'mère le brutalisait souvent, Marie seule le caressait, l'embrassait, l'amusait et Célestin en faisait autant à cause de Marie. Lorsque le jeune laboureur avait commencé à s'arrêter le soir sur le seuil de la ferme en revenant de son ouvrage, il trouvait presque toujours Anthime à côté de Marie, et il avait aisément reconnu la tendre protection qu'elle exerçait sur son malheureux frère; ce fut d'abord pour plaire à Marie que Célestin s'occupa de l'idiot, mais peu à peu il éprouva un plaisir étrange à faire passer un éclair d'intelligence dans ces yeux fixes, à voir un sourire remplacer sur ces lèvres épaisses le rire qui les entr'ouvrait d'ordinaire; Célestin aimait Anthime, qui le lui rendait avec passion.

Maintenant Célestin était parti, il était à la guerre, il faisait partie d'un des régiments de mobiles appelés à Paris et Marie n'avait même pas de ses nouvelles. Les femmes et les mères des environs dont les maris ou les fils étaient dans l'armée de la Loire ou dans l'armée de l'Est recevaient quelquefois des lettres; les prisonniers en Allemagne trouvaient moyen d'écrire, mais Paris restait muet, et Marie, qui naguère égayait toute la ferme par ses joyeux éclats de rire, ne souriait plus qu'en regardant Anthime. L'idiot était facile à attrister et d'ailleurs Marie l'aimait plus que jamais, c'était un dernier lien avec Célestin.

Depuis quelques jours, Marie avait souvent été obligée de chercher son pauvre frère, sans pouvoir découvrir où il s'était caché. La mère grand assurait qu'il disparaissait dès que Marie avait le dos tourné, et sa sœur se creusait en vain la tête pour deviner quel attrait entraînait le pauvre enfant hors du logis. Un accident le lui fit découvrir.

Sur la lande, au bout de la commune, s'étendait une petite langue de terrain vague où les bestiaux errants n'allaient jamais paître, tant l'herbe y était courte et rare; quelques touffes de jonc entremêlées de bruyères y dressaient leurs têtes parmi les grosses pierres que personne n'avait jamais pris la peine de ramasser, mais, depuis deux ans, au milieu des ajoncs, s'élevait une petite cahute, construite en terre, couverte de bruyères sèches, éclairée seulement par quatre ou cinq trous de la grandeur de la main. Un homme était venu un beau jour, sans que personne sût d'où il venait ni qui il était; c'était en été, il avait couché sur la bruyère roulé dans une couverture qu'il portait sur son dos, puis le matin il s'était mis à l'ouvrage, travaillant seul, mêlant son argile, creusant ses légères fondations, coupant et préparant ses touffes de bruyère. Peu de gens avaient fait attention à lui; la commune Saint-Martin-des-Besaces se terminait à cet endroit, Saint-André-des-Parfontaines n'étendait pas si loin ses limites; sur ce territoire qui n'appartenait à personne, le voyageur était à l'abri des maires et des conseils municipaux; on avait jasé quelques jours, et puis lorsqu'une fois la maisonnette avait reçu son toit, une porte y fut bientôt fixée et nul ne put savoir si l'ermite s'était renfermé dans sa demeure. Les uns disaient qu'il ne sortait jamais et qu'un homme inconnu lui apportait de temps à autre quelques provisions; plusieurs assuraient qu'il sortait la nuit, mais personne n'y allait voir, et l'indifférence calme du caractère normand assurait à l'étranger un repos et une liberté qu'il n'eût peut-être pas trouvés ailleurs. Depuis quelques mois, on avait essayé de dire que c'était un espion prussien, mais les esprits forts se mettaient à rire. « Qu'est-ce qu'il viendrait espionner à Saint-Martin-des-Besaces? » demandait-on. L'argument était irrésistible et les effrayés se taisaient.

Marie avait un peu peur du solitaire; lorsqu'elle passait sur la lande, elle s'éloignait toujours le plus possible de sa cahute, et ce n'était que les jours de grande hâte qu'elle prenait parfois sur elle de traverser la bruyère, ce qui l'amenait en face de la bizarre retraite. Elle courait ainsi un matin, pressée de porter un message de son père à un savant en bestiaux de Saint-André-des-Parfontaines; la grosse vache rouge, la plus belle du troupeau, était malade, on avait besoin des conseils d'un homme habile.

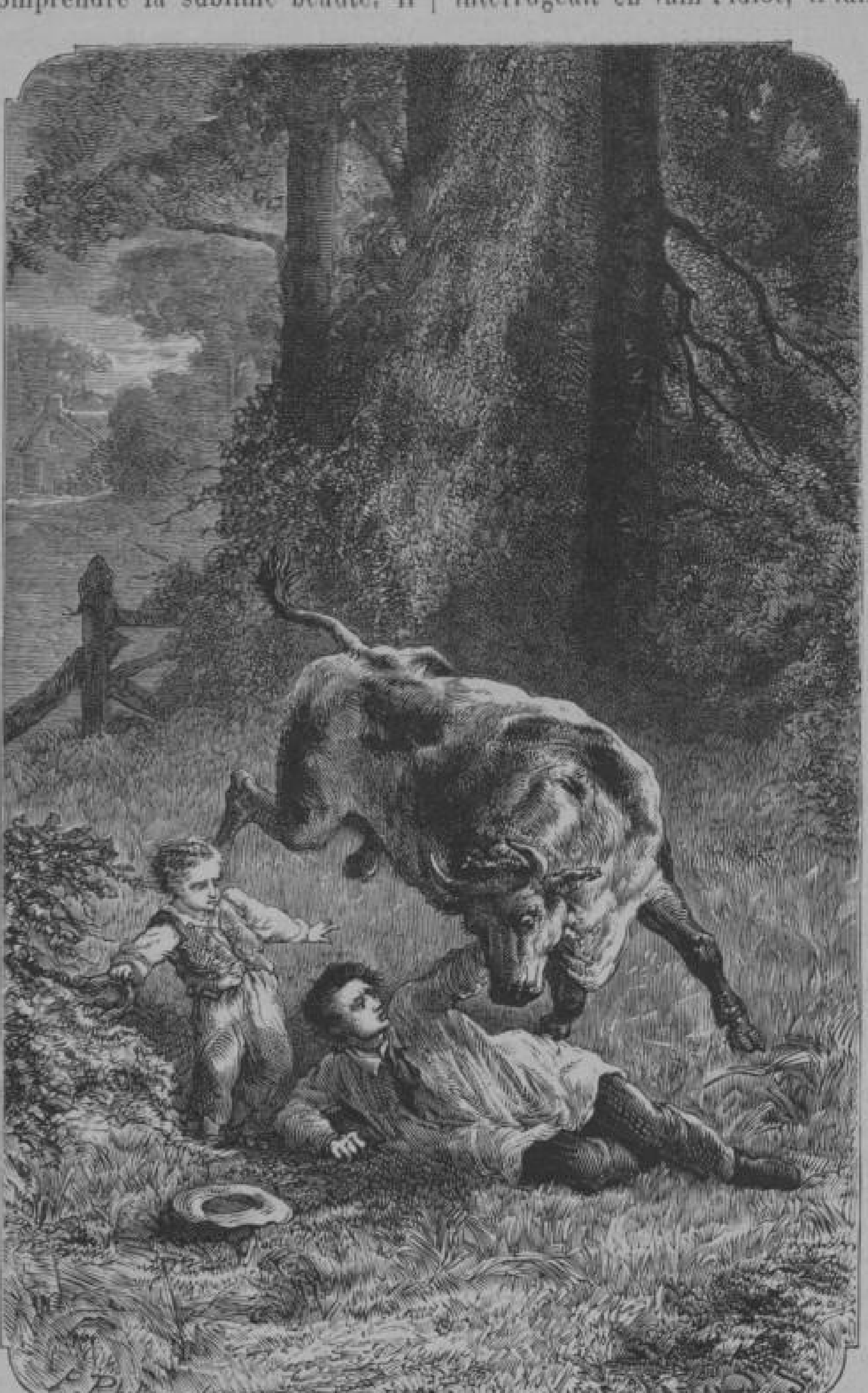
Marie foulait rapidement la bruyère desséchée lorsqu'un bruit familier frappa son oreille ; elle s'arrêta, écoutant de nouveau : c'était bien le grognement inarticulé d'Anthime, le signe de son mécontentement; mais tout à coup à cette plainte involontaire succédèrent des accents inconnus à Marie; une voix ferme, nette, répétait très-haut des mots courts et faciles à prononcer; lorsque la voix cessait, des accents confus, rauques, pénibles se faisaient entendre : c'était la voix d'Anthime, quelqu'un essayait de lui apprendre à parler! La leçon n'était pas longue, Marie écoutait encore ; elle entendit le cri qui marquait d'ordinaire la satisfaction de l'idiot, puis des pas retentirent dans la petite cabane : Marie s'enfuit comme une biche. Lorsqu'elle passa de nouveau sur la lande, elle ramenait le vétérinaire et n'osa pas s'arrêter auprès de la maison d'argile; en arrivant à la ferme, elle trouva Anthime qui attendait son souper.

Depuis ce jour-là, Marie ne chercha plus à éviter la lande; elle passait et repassait devant la cahute, dans l'espoir d'entendre encore une leçon; elle crut une fois distinguer le grognement de son frère, mais ce ne fut qu'un instant et le silence se rétablit. Elle essaya de dire des mots à Anthime, les mêmes qu'elle avait saisis à la porte du solitaire, mais son frère la regarda d'un air plus hébété que de coutume et elle renonça à ses tentatives, sans rien perdre de sa curiosité. Ses préoccupations à l'égard d'Anthime qui disparaissait une grande partie de la journée étaient la seule distraction possible de ses inquiétudes. Le siége de Paris durait toujours, on avait reçu une lettre de Célestin adressée à ses parents. « Bien des choses chez le père Dupont, disait la lettre ; dites-leur qu'il ne fait pas chaud dans les tranchées, mais nous nous battons ferme : ça étonne un peu les Prussiens. » Marie avait beaucoup pleuré sur cette lettre, que la mère de Célestin lui avait fait relire deux ou trois fois à haute voix ; la pauvre femme ne savait pas lire. « Heureusement les enfants ont été à l'école, disait-elle; il n'y en avait pas dans notre temps. Comme ça serait malheureux si tous ceux qui sont partis ne savaient pas écrire ! » On en disait autant dans toutes les maisons du pays ; les plus rebelles à l'instruction cédaient à la joie de recevoir des nouvelles de leurs enfants. C'était Marie qui écrivait pour la mère Leprêtre les lettres adressées à son fils, qui allaient de temps à autre accroître ces amas de correspondances accumulés dans tous les bureaux de poste sans pouvoir parvenir à leur destination. « Si Célestin n'a pas de nos nouvelles, ça ne sera pas de ta faute, » disait la mère Leprêtre, en voyant la jeune fille rouge et haletante quand la grave opération d'écrire une lettre était achevée; Marie soupirait. « Pourvu qu'elles arrivent ! disait-elle. Quand il a écrit, il n'avait rien reçu, et la poste ne veut pas prendre d'argent. — C'est bien le pis, disait la mère Leprêtre, ça me fend le cœur de voir tous les gens de par ici envoyer des douceurs à leurs enfants dans toutes les armées, et jusqu'en Allemagne, tandis que nous ne pouvons rien faire tenir à notre gars, parce qu'il est à Paris ! » Marie et la mère Leprêtre pleuraient ensemble.

On était arrivé au mois de décembre, la neige couvrait la terre, tous les indices que remarquent les paysans promettaient un hiver rigoureux; les hirondelles s'étaient envolées plus tôt que de coutume, les fourmis avaient profondément enterré leurs larves, de nombreuses troupes d'oiseaux du Nord passaient au-dessus des prairies et leurs cris discordants retentissaient dans les maisons et jusque dans les cœurs comme un présage de malheur. On grelottait dans les demeures les mieux fermées, sous les habits les plus chauds, car on sentait le froid avec une vivacité inouïe en pensant à ceux qu'on aimait couchés en plein air, mal nourris, mal vêtus et supportant toutes les fatigues de la guerre avec les rigueurs inaccoutumées du climat. Marie ne s'approchait du feu que pour faire la cuisine ; le reste du temps, au lieu de se chauffer les pieds comme de coutume tout en raccommodant les habits de la famille, elle s'asseyait au coin le plus éloigné de la chambre, travaillant dans le demi-jour. Sa mère l'appelait inutilement auprès du feu. Enfin un soir, Placide, qui ne faisait guère attention d'ordinaire à ce qui passait autour de lui, se glissa auprès d'elle : « Pourquoi restes-tu ainsi loin de l'âtre? » lui demanda-t-il curieusement. Le cœur de Marie était plein, elle releva la tête. « Célestin a froid, » dit-elle. L'enfant la regardait, le visage baigné de larmes; l'accent de sa sœur pénétra jusqu'à son âme un peu engourdie, il se pencha vers elle et la serra dans ses bras à l'étouffer. « Sois tranquille, dit-il tout bas, quand il reviendra, nous ferons un feu, mais un feu qui le réchauffera pour toute sa vie... — Quand il reviendra, » répéta Marie ; mais sa voix était triste et l'idiot couché à ses pieds fit entendre un grognement de mécontentement. Anthime aimait la chaleur et il avait fait quelques efforts pour ramener Marie auprès du feu ; mais il aimait sa sœur plus encore que la lueur joyeuse et la flamme bienfaisante qui réchauffait ses membres glacés, il s'était résigné et dormait auprès de Marie. Le grognement sourd réveilla la conscience de la jeune fille, elle se reprocha l'égoïsme de son amitié pour Célestin, elle reprit sa place au coin de la cheminée ; Anthime avait chaud, il s'endormit sans se plaindre et sans grommeler ; Marie n'osait plus pleurer, car tout le monde la voyait.

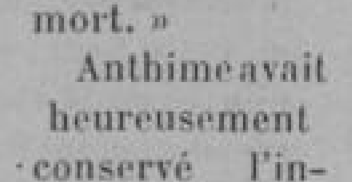
Rien ne pouvait retenir Anthime au logis, ni la neige, ni le froid ; ses visites à la hutte de la lande étaient toujours fréquentes, et l'effet commençait à se faire remarquer de tous ; le vocabulaire de l'idiot était plus étendu, il prononçait nettement certains mots qu'il ne disait naguère qu'à demi, seulement il parlait comme un enfant de quatre ans aurait parlé : le souvenir endormi de ce qu'il savait au moment du fatal accident se réveillait dans son esprit

sous les efforts de son ami inconnu; il ne pouvait rien apprendre de plus. Mais la lande, les grands bois, les prairies couvertes de neige, les ruisseaux chargés de glace semblaient exercer un attrait irrésistible sur l'infortuné qui n'en pouvait cependant comprendre la sublime beauté. Il errait tout le jour au milieu des arbres, ou le long de la rivière, penché sur les traces des lapins, sur les curieuses marques laissées dans la neige par les petites pattes et la queue des souris; il creusait dans la terre durcie jusqu'aux retraites des fourmis, ou ramassait les oiseaux engourdis par le froid et qui le laissaient approcher sans défiance. Les animaux ne fuyaient pas Anthime : « Ce n'est pas un être humain dangereux comme les autres, » semblaient-ils se dire.

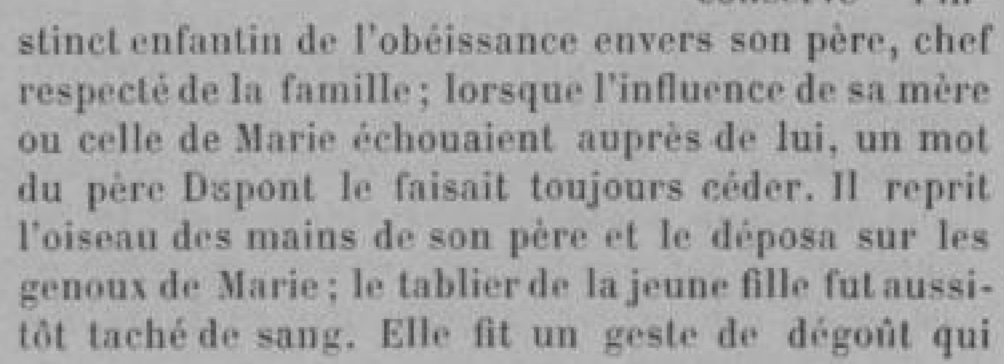


Le taureau l'avait foulé aux pieds. (P. 379, col. 1)

Un jour, Anthime rentra à la ferme, un gros oiseau serré contre sa poitrine; il essayait de parler, une agitation extraordinaire se peignait sur ses traits. Marie travaillait dans la cuisine, tous les travaux du dehors étant interrompus par la neige; l'idiot s'avança vers elle de son pas chancelant et sa sœur poussa un cri; les mains et la blouse d'Anthime étaient couverts de sang. Chacun courut au pauvre enfant, qui serrait de plus près son oiseau. « Un pigeon, » dit la mère Séraphine. On lava les mains d'Anthime, on essuya son visage, nulle trace d'écorchure ou de contusion ne se révélait aux yeux inquiets de la mère et de la sœur. Cependant le sang coulait goutte à goutte. « C'est l'oiseau, ma mère, s'écria enfin Marie. — C'est l'oiseau ! répéta la mère Séraphine : pigeon blessé, où l'a-t-il trouvé ? » On interrogeait en vain l'idiot, il faisait signe que l'oiseau volait au-dessus de sa tête, puis il faisait un geste qui semblait raconter une lutte, un combat acharné et une chute. Que voulait-il dire? un oiseau de proie avait-il poursuivi le pauvre pigeon? Le fermier qui venait de rentrer et qui examina la pauvre petite créature, dont Anthime semblait très-inquiet, déclara que l'oiseau avait reçu un coup de feu et avait ensuite été lacéré par les griffes d'un épervier ou d'un milan. « Il est bien malade; s'il se sauve ce sera un miracle; il faut le laisser soigner par Marie. Mon garçon, si tu l'emportais partout dans ta blouse comme tu fais quelquefois des petits poulets, il serait bientôt mort. »



Anthime avait heureusement conservé l'instinct enfantin de l'obéissance envers son père, chef respecté de la famille; lorsque l'influence de sa mère ou celle de Marie échouaient auprès de lui, un mot du père Dupont le faisait toujours céder. Il reprit l'oiseau des mains de son père et le déposa sur les genoux de Marie; le tablier de la jeune fille fut aussitôt taché de sang. Elle fit un geste de dégoût qui



inquiéta l'idiot, il étendit le bras pour reprendre l'oiseau, mais déjà la compassion l'avait emporté dans le cœur de Marie; elle pansait l'aile blessée, la tête déchirée, la petite patte pendante; le pigeon fut placé dans un nid bien chaud, on lui donna à manger, et Marie retourna à son ouvrage pendant qu'Anthime contemplait le pauvre oiseau. Le lendemain matin le nid avait disparu avec le pigeon; on questionna Anthime, il ne répondit pas et se mit à grogner. Le père Dupont était parti pour une foire lointaine, emmenant des bestiaux qu'il ne pouvait plus nourrir. Emélina était souffrante, sa mère et sa sœur étaient occupées de la soigner, personne ne pensait plus au pigeon.

A suivre. Mme DE WITT.

LES CAUSERIES DU JEUDI

LA BOTANIQUE DE GEORGES[1]

IX

LA FAMILLE DES MARGUERITES ET DU PISSENLIT

La saison étant très-avancée, et à la veille de notre retour à la ville, mon neveu Georges, qui maintenant ne se méprend plus sur le nom de famille de nos principaux végétaux rustiques, m'a posé une question que je m'étonnais de n'avoir pas entendue plus tôt.

« Comment se fait-il, oncle Anselme, qu'en voulant m'apprendre scientifiquement les plantes les plus répandues, tu aies toujours laissé de côté, sans m'en dire un seul mot, deux ou trois d'entre elles qui se trouvent à peu près partout, et, autant que je crois, presque en tout temps?

— Lesquelles donc, mon enfant?

— La pâquerette, la grande marguerite, le pissenlit. »

Pour toute réponse, comme nous passions alors au bord d'un pré humide dans lequel se balançaient encore au haut de leur longue tige quelques marguerites, je pris une de ces fleurs, et la mettant aux mains de mon neveu :

« Regardez, jeune botaniste, lui dis-je, regardez bien cette fleur; et puisque vous êtes déjà familiarisé avec la disposition normale des organes florifères d'une plante, dites-moi, je vous prie, ce que vous révèle l'examen auquel vous allez vous livrer. Trouvez le calice, les pétales, comptez les étamines, montrez le pistil, isolez l'ovaire...; enfin faites ce que nous avons fait jusqu'ici pour chacune des fleurs dont nous avons cherché à déterminer les caractères. »

1. Suite et fin. — Voy. vol. VII, pages 302 et 414, et vol. VIII, pages 46, 110, 174, 229, 287 et 314.

Or il arriva que mon petit ami Georges, qui, presque pour tout autre fleur cueillie au hasard, n'aurait pas témoigné le moindre embarras, tourna, retourna celle-ci dans ses doigts, se gratta l'oreille, fit mine d'avoir reconnu tel ou tel organe, puis déclara qu'il se trompait, et enfin me dit qu'il donnait, selon la vulgaire locution, sa langue aux chiens; car, bien que cette fleur fût fort jolie et semblât affecter les formes les plus régulières, elle était cependant constituée de façon à mettre complétement en défaut son jeune savoir.

« Voyons, lui dis-je, que crois-tu tenir en ce moment.

— Une fleur.

— Erreur, erreur profonde.

— Eh quoi! Ce n'est pas une fleur que j'ai là dans la main?

— Non.

— Ah! par exemple! »

Et il me regardait d'un air qui voulait dire : « Ou mon oncle se moque de moi, ou je rêve tout éveillé. »

« Mais enfin, mon oncle...

— Eh bien, je répète : Ce n'est pas une fleur que tu tiens.

— Qu'est-ce donc, en ce cas?

— Tu en tiens mille, une gerbe, un bouquet. »

Et comme son regard signifiait : « Voilà qui est singulier, hâte-toi de me l'expliquer », je n'attendis pas qu'il traduisît verbalement le langage de ses yeux.

Je tirai de ma poche, d'abord pour la donner à mon neveu, la loupe dont je suis toujours nanti pendant nos promenades et qui est indispensable à toute personne se proposant d'étudier ou d'enseigner l'étude des plantes; puis un canif, qui est le bistouri du botaniste, et reprenant la fleur des mains de Georges (fig. A), j'y fis, comme dirait un technicien, une *section perpendiculaire* (fig. B), ou, si vous aimez mieux, je la partageai en deux moitiés égales dans le sens de sa hauteur.



Fig. A.

Puis, présentant la tranche de cette fleur à Georges, je l'engageai à la regarder à la loupe, en le priant de me dire ce qu'il voyait.

« Je vois d'abord, me dit-il, que chacune des petites *choses* jaunes qui, rangées côte à côte, forment le cœur de la fleur, a la forme d'une espèce de clochette allongée dont les bords légèrement re-

broussés seraient découpés en cinq parties, et je vois au milieu de cette clochette une espèce de petit battant fourchu (fig. C).

— Fort bien; ensuite?

— Je vois ensuite que les grandes languettes blanches dont est faite la couronne de la fleur sont aussi de petits tubes qui portent le même battant, mais qui, au lieu d'avoir leur bord divisé en cinq parties, l'ont tout bonnement démesurément allongé d'un seul côté (fig. D).

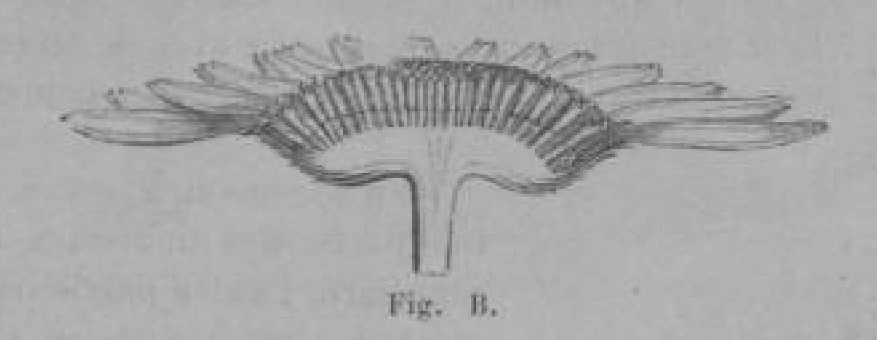


Fig. B.

— A merveille. Eh bien, mon ami, laisse-moi te dire maintenant que tu viens d'acquérir la preuve que je ne t'en imposais pas tout à l'heure, puisque toutes ces petites clochettes, tous ces petits tubes à bords allongés ou rebroussés sont autant de fleurs parfaitement distinctes : fleurs dont la pétale unique est dans les unes en forme de clochette, dans les autres en forme de tube se prolongeant en languette. C'est la corolle ; ce que tu appelles le battant fourchu de la clochette n'est autre chose que le pistil.

— Et les étamines, où sont-elles donc?

— Nous allons les trouver. »

Et non sans peine, car l'opération est assez délicate, je fendis du bout effilé de mon canif une des clochettes jaunes, et je pus montrer à mon neveu, dont l'œil était toujours armé de la loupe, que dans l'intérieur de la corolle se trouvaient cinq fines colonnes qui étaient les *filets* d'autant d'étamines dont les anthères, ou sacs à poussière, très-allongées, adhérant les unes aux autres, formaient une sorte de cornet dans l'intérieur duquel passait le pistil. Et mon neveu ne garda plus aucun doute, quand, ayant pincé le battant fourchu, je le tirai légèrement et le fis sortir du cornet où il était logé.

Puis je répétai l'opération sur la corolle à languette : là aussi nous trouvâmes les cinq filets, les cinq sacs à poussière soudés, et nous tirâmes le battant fourchu de son cornet.

« Ce sont donc bien là, dis-je comme conclusion, des fleurs munies de tous leurs organes.

— Je ne vois pas le calice, objecta Georges.

— Excellente remarque, et qui me conduit tout naturellement à t'indiquer le caractère essentiel de l'intéressante famille à laquelle appartiennent la grande marguerite, la pâquerette, le pissenlit et des centaines d'autres, où, comme dans celle que nous examinons, une grande quantité de fleurettes se trouvent réunies pour former ce qu'on regarde vulgairement comme une seule fleur, tandis qu'en réalité ce n'est autre chose qu'un véritable bouquet. Tu réclames le calice. N'imagine pas qu'il soit absent; seulement, au lieu que chaque fleurette en ait un en propre, le calice est ici dévolu à l'ensemble, à la communauté ; il est pour le bouquet ce que serait le vase, la corbeille où l'on a coutume de le mettre. Vois un peu par-dessous l'espèce de plateau charnu où les fleurettes s'attachent. Ne découvres-tu pas tout un système de folioles superposées à la façon des tuiles d'un toit ? n'est-ce pas là un calice aussi vaste que bien fourni ?

— En effet, dit Georges.

— Eh bien ! c'est là, je le répète, le premier des caractères distinctifs de cette famille dite des *Composées*, parce que chaque groupe floral y est *composé* d'une quantité de fleurettes logées dans un calice commun.

« Quant à la disposition des autres organes, elle s'y montre d'une régularité vraiment remarquable : toujours des fleurettes, sans calice propre, monopétale, surmontant ce qui doit être la graine et renfermant un pistil fourchu ou non, passant dans le cornet que forment par leur adhérence les sacs à poussière de cinq étamines dont les filets sont parfaitement distincts à leur point de départ.

« L'espèce de plateau que je te faisais remarquer tout à l'heure et sur lequel s'implantent les graines a été baptisé du nom de *réceptacle*, parce qu'il *reçoit* l'ensemble du système floral.

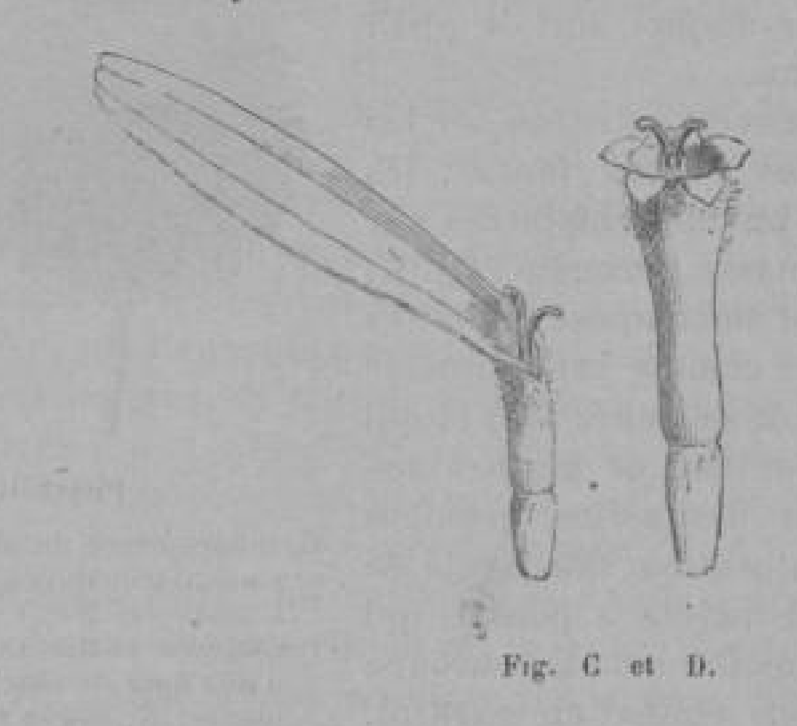


Fig. C et D.

« Tantôt ce réceptacle est nu, comme dans la marguerite et la pâquerette ; tantôt il est hérissé de paillettes, de poils ; mais les Composées ont pour caractère à peu près constant que leurs graines sont surmontées d'appendices plus ou moins élégants qui ont reçu le nom d'*aigrettes* et que l'on connaît pour peu qu'on ait une fois pris garde à la fructification du pissenlit.

« Voici justement, ajoutai-je, qu'il reste quelques pissenlits là-bas le long de ce pré, les uns encore fleuris, les autres à l'état de têtes ébouriffées, sur lesquelles les enfants aiment à souffler pour voir s'éparpiller cette foule de petits parachutes, qui ne sont autre chose qu'autant de graines surmontées de leur aigrette plumeuse. J'aperçois du reste aussi quelques longues tiges fluettes portant des fleurs d'un bleu d'azur : ce sont des pieds de

chicorée sauvage, autre *Composée* comme le pissenlit. Cueillons une ou deux de ces fleurs, et regardons.

« Pour ne nous occuper d'abord que du pissenlit, le voici premièrement en bouton (fig. H), où tu peux bien voir la forme et la disposition des folioles qui lors de l'épanouissement du bouquet doivent constituer le calice général.

« Ici (fig. G) le bouquet s'est épanoui; tu remarqueras que toutes les fleurettes sont analogues à celles qui bordent la grande marguerite, c'est-à-dire en forme de languette allongée. Et si tu veux détacher, pour l'examiner à la loupe, une de ces fleurettes, tu pourras, mieux encore que dans la grande marguerite, constater la présence de tous les organes, moins le calice qui est commun.

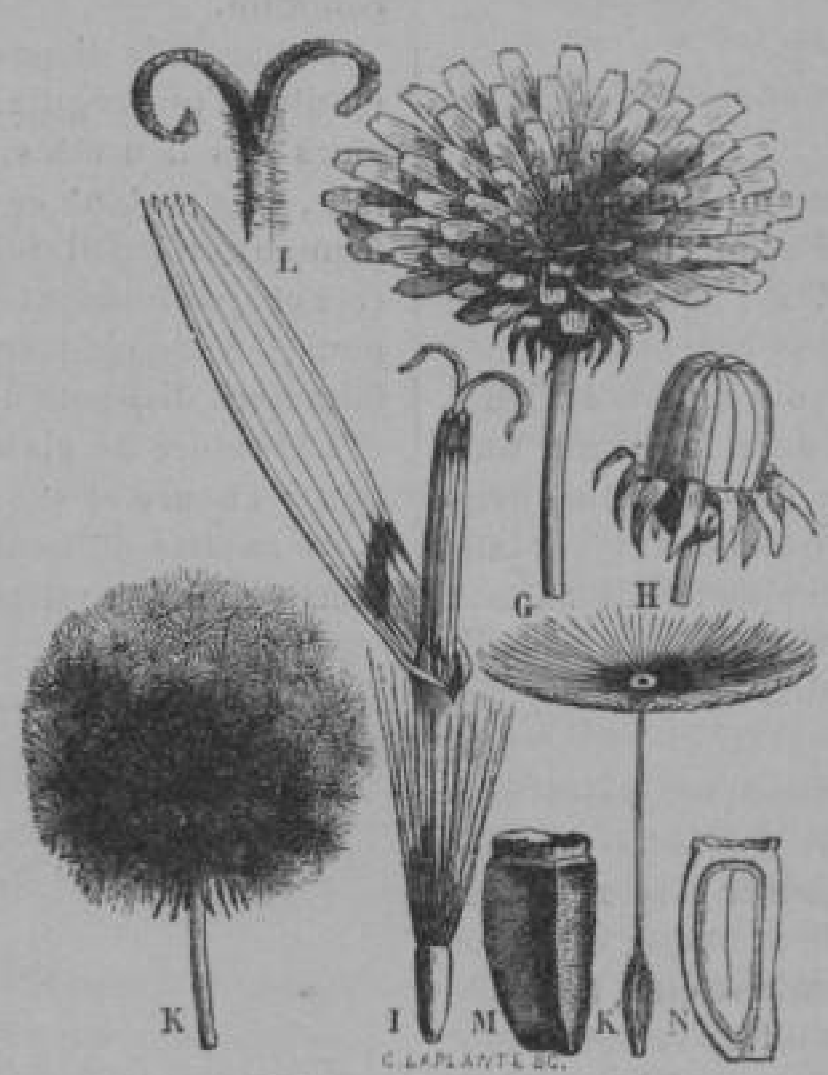
« Vois (fig. I) tout d'abord au bas de l'ovaire qu'une rangée de poils couronne plus haut la corolle dont la languette s'élance d'un côté; puis, hors de la corolle, l'extrémité des cinq filets d'étamines, dont les sacs à poussière, très-longs, forment visiblement un cornet de l'intérieur duquel sort le pistil fourchu.

« Dans cet autre *bouquet*, les corolles s'étant fanées, les fleurs ont été remplacées par une masse arrondie (fig. K) qui est un composé de petites choses comme celles que je viens de détacher (K') et qui sont autant de graines au-dessus desquelles, pendant la maturation, une sorte de longue pointe a poussé qui porte maintenant la couronne de poils étalée en parasol. Souffle : tout cela va s'envoler, et cet *envolement* te montrera un des gracieux artifices que le Créateur a employés pour favoriser la dissémination des graines à l'aide des vents.

« Si nous analysions la chicorée, nous y constaterions les mêmes dispositions, avec cette différence que l'extrémité du pistil (L) est beaucoup plus barbue que dans le pissenlit, et que la graine (M, N) est absolument dépourvue d'aigrette [1].

« Tu as maintenant la clé des caractères qui distinguent des autres familles végétales la nombreuse, très-nombreuse et très-curieuse famille des Composées.

1. Il n'y a guère dans nos champs que deux plantes de la famille des Composées dont la graine soit parfaitement privée d'appendices poilus ou épineux.



Pissenlit et chicorée sauvage.

G, inflorescence du pissenlit; H, inflorescence avant l'épanouissement des fleurs; I, l'une des fleurs: K, ensemble des fruits; K', l'un des fruits; l'aigrette s'est soulevée portée sur un pied; L, extrémité du style d'une fleur de chicorée; M, un des fruits de la même plante; N, coupe verticale et médiane de ce fruit.

« Il me reste à te faire remarquer qu'en tant que disposition générale des fleurettes la famille se subdivise en trois grandes tribus principales.

« En premier lieu, les plantes sur lesquelles l'ensemble des fleurettes contenues dans un calice affectent toutes la forme régulière que tu as vue dans les fleurettes du *cœur* de la grande marguerite, comme par exemple dans le chardon ou dans l'artichaut qui est une Composée cultivée dont nous mangeons le réceptacle et grignotons le bas des folioles calicinales, tandis que nous rejetons, sous le nom de *foin*, la masse des futures fleurettes avec le germe des graines et des aigrettes qui devraient les couronner.

« En second lieu, celles où une partie des fleurettes est régulière, l'autre partie irrégulière, c'est-à-dire en forme de languette : c'est le cas de la grande marguerite, de la pâquerette, du souci, de l'astre, du grand soleil ou tournesol et de bien d'autres qu'à cause de cette disposition les botanistes appellent *radiées* ou entourées de *rayons*.

« Enfin le troisième groupe est formé de celles où toutes les fleurettes sont en languettes, comme dans le pissenlit, la chicorée, le salsifis.

« Voilà qui est entendu, compris, n'est-ce pas ?

— Oui, mon oncle.

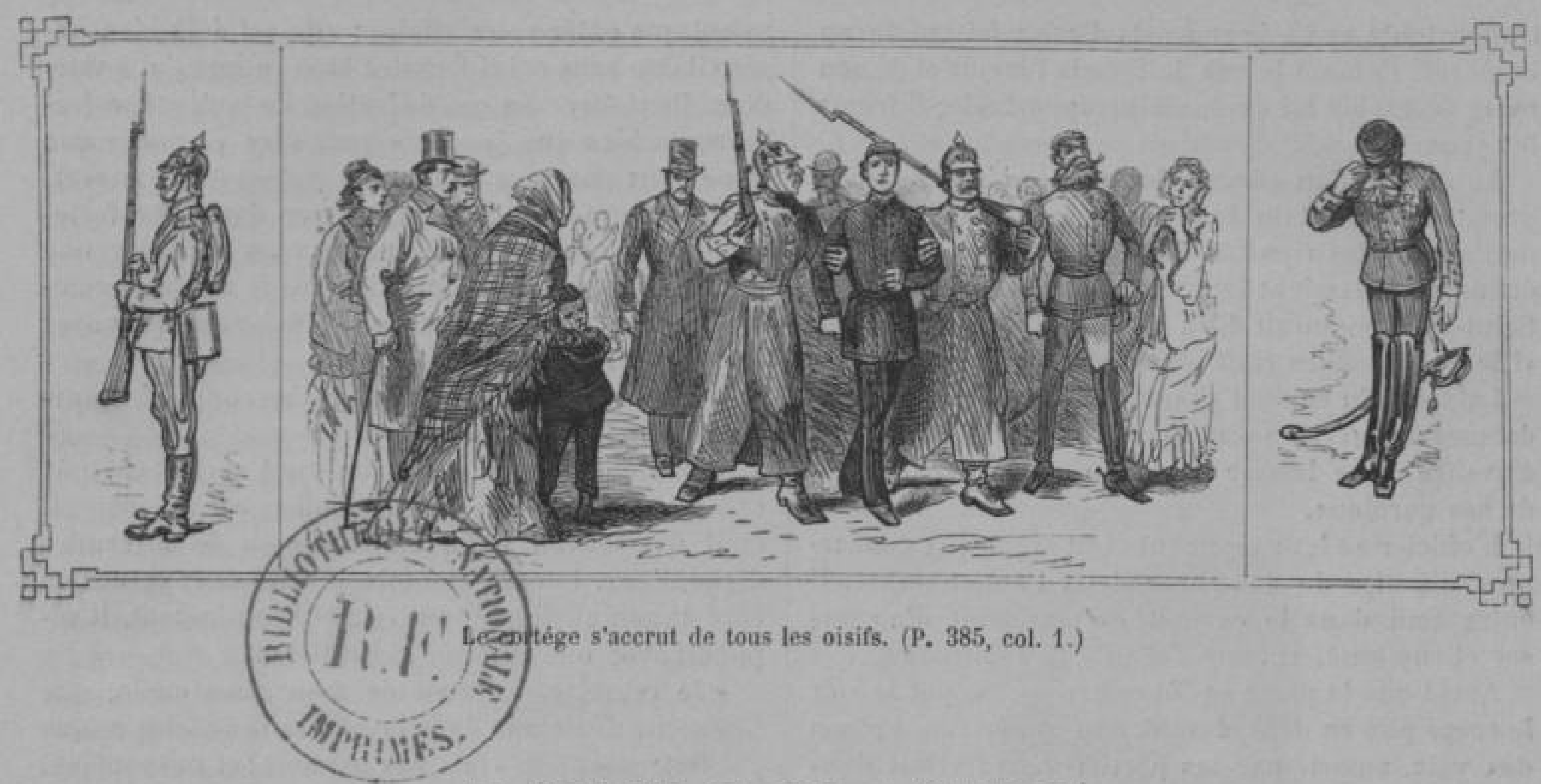
— Je clôrai donc là nos entretiens sur les familles végétales. Quelque restreint que soit le nombre de celles avec lesquelles nous avons fait connaissance, c'en est assez pour que, si cette étude te sourit, tu puisses la continuer seul ou à peu près seul l'an prochain, et si elle devait devenir pour toi sans intérêt, je ne vois pas pourquoi je pousserais plus loin mes démonstrations.

« D'ailleurs il n'y aura bientôt plus ici que des terres dépouillées, ou des gazons sans la moindre fleurette. Nous allons retourner à la ville où l'hiver s'aperçoit moins, et pendant lequel se repose la patrie des fraîches herbes et des belles fleurs.

« Du reste ton herbier est déjà très-convenablement peuplé; nous le feuilleterons ensemble quelquefois et tu sauras comprendre combien ces pages parfumées peuvent évoquer d'heureux souvenirs. »

L'ONCLE ANSELME.





Le cortége s'accrut de tous les oisifs. (P. 385, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XXXIX

Dans le cabinet du lieutenant de police.

L'occupation étrangère, en arrêtant toutes les affaires, avait jeté sur le pavé de Versailles une foule de gens désœuvrés, qui vaguaient par les rues, en quête de nouvelles et d'incidents.

Le cortége du prisonnier s'accrut bientôt de tous ces oisifs et le bruit commença à circuler parmi eux qu'Émile était un franc-tireur déguisé en collégien et que les Allemands allaient le fusiller.

Les sentinelles qui gardaient la porte du lieutenant de police, avec leur long fusil posé horizontalement sur l'épaule, se rapprochèrent vivement de leurs guérites à la vue de la foule et portèrent les armes à l'officier.

Quelques curieux trop empressés furent violemment rejetés en arrière ; l'oncle Placide fut sur le point de subir le même sort. Avec une adresse incroyable et une force décuplée par l'émotion terrible à laquelle il était en proie, il écarta comme une plume la crosse du fusil qui menaçait sa poitrine et pénétra dans la cour avec Émile et ses gardiens. La sentinelle en fureur se précipita vers l'oncle Placide avec l'intention de le chasser de la cour ; un signe de l'officier lui enjoignit de retourner à son poste.

La sentinelle obéit ; mais elle déchargea sa mauvaise humeur sur la foule qui recula précipitamment sans toutefois se résigner à se disperser. Pour ces tristes oisifs, c'était une véritable aubaine que de regarder de loin une porte derrière laquelle il se passait quelque chose de tragique.

Le lieutenant de police était occupé pour le moment ; il fallut attendre. Émile fut remis entre les mains de deux gendarmes, et les deux soldats qui l'avaient arrêté furent congédiés.

Quand ils reparurent dans la rue, la foule les entoura ; l'un d'eux, qui parlait un peu français, répondit aux curieux, en faisant le geste de mettre quelqu'un en joue : « Souffleté un officier... *capout !* »

Un frémissement parcourut la foule ; quelques femmes poussèrent des cris d'horreur.

Dans une pièce qui avait été une salle à manger et que l'on avait convertie en antichambre, Émile était debout, gardé à vue par deux gendarmes. L'oncle Placide, tenu à distance par un troisième gendarme, dévorait Émile du regard et luttait vaillamment contre lui-même pour étouffer ses sanglots. L'officier s'était jeté sur une chaise ; ses deux mains, croisées sur la poignée de son sabre, soutenaient son menton et rejetaient sa longue barbe en avant.

Il faut rendre justice à tout le monde, même à ses ennemis, je dirai volontiers : surtout à ses ennemis. Cet officier était un brutal, mais non pas un méchant homme. Le premier mouvement de fureur une fois passé, il avait réfléchi et il avait loyalement reconnu en lui-même que sa propre conduite n'avait pas été irréprochable. S'il avait pu arrêter l'affaire, il l'aurait fait volontiers, mais il n'était plus temps.

La physionomie d'Émile lui inspirait de la sympathie, comme elle en inspirait à tout le monde. Il était effrayé à l'idée du châtiment terrible suspendu sur la tête d'Émile, à l'idée aussi qu'il lui faudrait

1. Suite. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353 et 369.

traîner toute sa vie le remords d'avoir fait périr un innocent. Comme la vue de l'oncle Placide et de son muet désespoir lui devenait insupportable, il ferma les yeux.

Au milieu d'un silence de mort, on entendait le grondement lointain de la canonnade sous les murs de Paris, et les ripostes du mont Valérien, dont les échos retentissaient longtemps dans la direction de Saint-Cyr. On aurait dit à certains moments que la ville de Versailles était prise entre deux feux.

La porte du cabinet s'ouvrit enfin et l'un des gendarmes de service parut sur le seuil, en s'effaçant d'avance pour laisser passer le prisonnier, escorté de ses gardiens.

L'officier se leva vivement et fit signe aux gendarmes d'Émile de demeurer dans l'antichambre. Il entra seul dans le cabinet, en marchant d'un pas sec et rhythmé, comme s'il eût été à la parade.

Avant que la porte se fût refermée, on put le voir le corps plié en deux devant son supérieur. Le son des voix, amorti par les portières, n'arrivait dans l'antichambre que comme un murmure monotone. Mais bientôt il y eut comme un bruit d'altercation et de réprimandes irritées, suivi d'un profond silence. Le canon du mont Valérien faisait trembler les vitres.

La porte s'ouvrit de nouveau ; Émile fut introduit dans le cabinet sous escorte; personne ne songea à empêcher l'oncle Placide de le suivre ; seulement son gendarme l'accompagna.

Le lieutenant de police se tenait adossé à la cheminée, droit et raide, la tête rejetée en arrière.

L'oncle Placide remarqua, sans savoir pourquoi il faisait cette remarque, que la glace de la cheminée reflétait un crâne un peu chauve et deux larges contre-épaulettes formées de tresses bleues et de tresses d'argent. L'officier se tenait à ses côtés, encore plus raide que lui.

« Nul n'est censé ignorer la loi! » Tel fut le début de M. le lieutenant de police. Il semblait tout fier de parler si purement le français et de citer textuellement une phrase du Code français. Il reprit, les yeux à moitié fermés : « Nul n'est censé ignorer la loi, surtout quand la loi a été affichée à tous les coins de rue.»

Ceci était dit pour l'assistance en général. Il tourna brusquement ses regards vers le prisonnier ; mais il ne put parvenir à lui faire baisser les yeux.

Le haut dignitaire rougit légèrement et demanda à Émile s'il savait de quel châtiment il était passible.

« Je le sais! répondit Émile d'une voix ferme et assurée, mais en évitant de regarder du côté de son oncle.

— C'est la peine de mort! » dit le lieutenant de police en pesant sur chaque syllabe.

L'oncle Placide poussa un sourd gémissement. Les lèvres d'Émile tremblèrent un instant, mais un seul instant, et il reprit d'une voix aussi assurée qu'auparavant : « Je le sais!

— Pas de bravades! dit le lieutenant de police d'une voix impérieuse. Les fanfaronnades ne feraient que gâter votre affaire ; elle est déjà bien assez vilaine sans cela! Écoutez bien ce que j'ai à vous dire. Peut-être, en considération de votre âge (remarquez bien que je dis « peut-être », parce que je ne veux pas vous donner de vaines espérances), se contentera-t-on de vous envoyer dans une forteresse. Je ne sais si l'on pourra vous accorder une pareille faveur. Dans tous les cas il faudrait commencer par faire des excuses à l'officier que vous avez si gravement insulté.

— Émile, mon cher enfant, je t'en supplie! » murmura l'oncle Placide.

Mais Émile pensait à ses amis qui avaient été tués comme des hommes à Reichshoffen et à Sedan ; il était fier d'avoir enfin une occasion de se rendre digne d'eux. Encore une fois, il évita de regarder du côté de son oncle. S'étant recueilli un instant, il répondit avec une extrême courtoisie :

« Je regrette, à cause de mon cher oncle, que monsieur m'ait mis dans la nécessité de faire ce que j'ai fait. Mais je n'avais pas le choix ; et vous-même, monsieur le lieutenant de police, si vous vous étiez trouvé à ma place, vous auriez agi comme moi, du moins je l'espère pour vous. D'ailleurs, monsieur peut vous dire que je lui ai offert une réparation par les armes. »

La barbe de l'officier remua imperceptiblement, mais l'officier ne dit rien. Le lieutenant de police se passa la main sur la bouche, peut-être pour dissimuler un sourire. Il haussa cependant les épaules d'un air de pitié et dit d'un ton blessant :

« Il est trop facile de faire une offre de cette nature, quand on sait d'avance qu'elle ne sera pas acceptée. Cette présomption, d'ailleurs, constitue à elle seule un second outrage. Si vous aviez réellement envie de croiser le fer avec un officier de Sa Majesté, c'est sur un champ de bataille et non pas au coin d'une borne qu'il fallait montrer votre bravoure. Car enfin, à votre âge, grand et vigoureux comme vous l'êtes, que faites-vous sur les trottoirs de Versailles, au lieu de défendre votre pays comme un homme?

— C'est moi qui ai tout fait, s'écria l'oncle Placide. C'est moi qui l'ai empêché de s'engager. Il est orphelin, je suis son tuteur, il n'a pas l'âge que vous croyez ! »

L'oncle Placide tira d'une enveloppe l'acte de naissance d'Émile, qu'il portait toujours sur lui, et le mit sous les yeux du lieutenant de police.

Ce dignitaire, après avoir lu sommairement la pièce, la tendit du bout des doigts à l'oncle Placide, et déclara sèchement que l'on trouve toujours moyen de se battre quand on en a bien envie.

Pour corroborer sa pensée, il emprunta un vers à Corneille. Il tenait décidément à montrer que ses maîtres de français avaient bien gagné leur argent.

« La valeur n'attend pas le nombre des années! »

dit-il avec emphase.

Le mont Valérien répondit à cette citation par un sourd grondement.

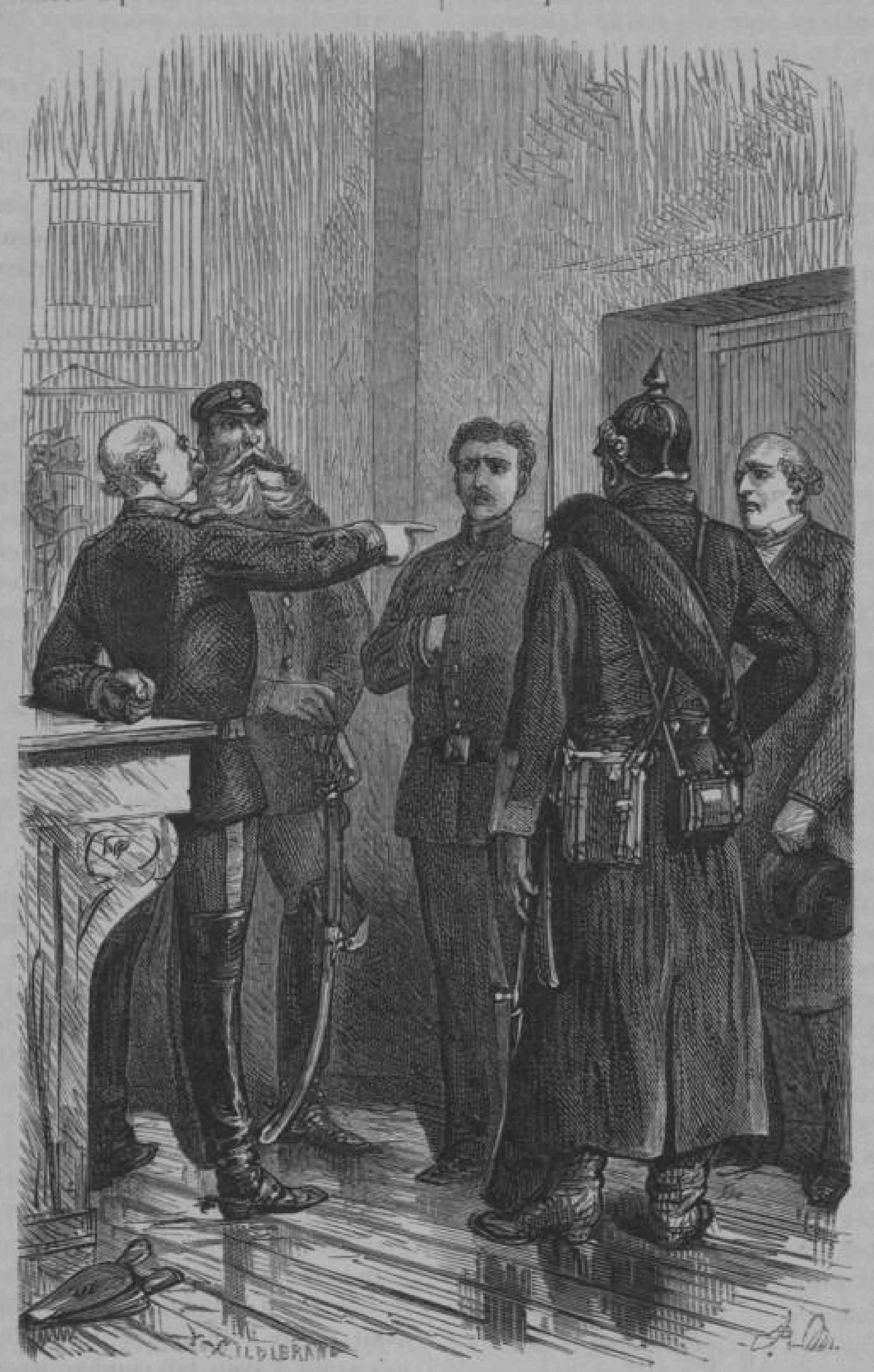
Émile aussi savait son Corneille, et même beaucoup mieux que M. le lieutenant de police, lequel avait tout simplement appris dans un recueil quelques citations destinées à produire de l'effet.

Il fut donc sur le point de riposter par une autre citation qui aurait été une amère critique des moyens employés par les Allemands pour se procurer des victoires faciles. Il avait déjà sur les lèvres le vers fameux : « A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ! »

Mais, par égard pour son oncle, il renonça à sa citation et se considéra aussitôt comme un modèle de prudence et de retenue.

Il se contenta de regarder le lieutenant de police en face avec un sourire dédaigneux, pour lui bien montrer que le coup n'avait pas porté.

Pour la première fois depuis le début de la guerre, Émile avait recouvré toute son énergie et tout son entrain d'autrefois. Il était transporté de joie à l'idée qu'il courait un vrai danger, que ce danger ne le troublait pas, et qu'il tenait la conduite que tout officier français aurait tenue à sa place. Il y avait bien dans cette singulière allégresse un peu de jactance juvénile et aussi une bonne dose de cet égoïsme que l'on reproche si justement à la jeunesse. En ce moment il ne tenait aucun compte des angoisses de son pauvre oncle.



Le lieutenant de police se tenait adossé à la cheminée. (P. 386, col. 1.)

Le lieutenant de police était-il réellement en fureur? Éprouvait-il ce malaise étrange que l'on ressent presque toujours en présence de deux yeux obstinés qui refusaient de se baisser? Jouait-il un rôle pour se donner le plaisir d'étudier un caractère intéressant? Il serait difficile de le dire.

« Baissez les yeux ! » s'écria-t-il avec violence, en faisant un geste de menace.

J'ai le regret de dire que, devant cette injonction, « l'officier français » de tout à l'heure redevint subitement un collégien, du moins quant au langage.

« Ça ne prend pas ! » répondit-il sans sourciller.

Le lieutenant de police, initié aux finesses et aux élégances du langage français, comprit tout de suite l'ironie de cette réponse. Il se jeta brusquement sur son fauteuil, qu'il attira bruyamment devant son bureau, écrivit quelques mots, les saupoudra en versant dessus la petite écuelle tout entière et tendit le papier à l'un des gendarmes.

« Oh mon Dieu ! où l'emmène-t-on ? demanda l'oncle Placide, en se tordant les mains.

— Prison de la rue Saint-Pierre, du moins provisoirement ! » répondit d'un ton sec M. le lieutenant de police.

Malgré l'héroïque résistance des gendarmes, l'on-

cle Placide trouva moyen, dans l'antichambre, de serrer Émile sur son cœur ; mais il ne put prononcer une parole. Il y eut, dans la lutte, plusieurs chaises renversées, et l'officier barbu apparut à la porte du cabinet ; mais la lutte était déjà terminée.

Les gendarmes emmenaient Émile ; l'oncle Placide, immobile et pâle comme une statue de marbre, le regardait partir. Un moment, il avait eu l'idée de le suivre ; mais il s'était promptement ravisé. Quand la porte se fut refermée sur son neveu, l'oncle Placide rentra résolûment dans le cabinet du lieutenant de police.

« C'est encore vous ! dit ce dernier avec impatience.

— Permettez-moi de le voir dans sa prison, dit l'oncle Placide en joignant les mains. Permettez-moi d'implorer...

— Assez ! dit le lieutenant de police en lui tournant le dos ; revenez dans deux jours, pas avant. »

Quand le pauvre vieillard fut parti en chancelant, le lieutenant de police se tourna du côté de l'officier, qui se tint plus raide que jamais.

« Lieutenant Herder ! lui dit-il, de votre propre aveu, c'est vous qui avez eu les premiers torts. Priez, de ma part, votre colonel, de vous accorder quinze jours d'arrêts ! »

Le lieutenant Herder porta la main à son front, plia son corps en deux, se releva, pivota sur ses talons avec une précision automatique et se dirigea vers la porte.

Une fois dans la rue, le lieutenant Herder jeta tout autour de lui des regards inquiets, aperçut enfin l'oncle Placide qui se traînait péniblement le long des maisons, et se mit à sa poursuite.

Il n'eut pas grand'peine à l'atteindre. L'oncle Placide le regarda avec inquiétude, s'attendant à recevoir une nouvelle poussée ; mais le lieutenant, portant la main à son front, lui dit, au risque d'attraper quinze jours d'arrêts supplémentaires : « Monsieur, le jeune homme ne sera pas fusillé, il ne sera pas envoyé dans une forteresse. Quelques jours de prison pour lui faire peur ! Chut ! pas un mot, on m'a défendu de vous le dire ; mais je vous devais des excuses ; acceptez-les ! »

Avant que l'oncle fût revenu de sa surprise, le lieutenant Herder s'éloigna de lui, à grandes enjambées, plus cambré que jamais et toisant tous les mortels, civils et militaires, du haut de sa grandeur.

XL

Les angoisses de l'oncle Placide. — Alfanègre fait des sottises et compromet son maître.

Pendant les quinze jours qui suivirent, la vie de l'oncle Placide fut une véritable torture. Tantôt on lui permettait de voir Émile, tantôt on lui refusait l'entrée de la prison, sans lui donner ni motifs ni explications.

La première fois que le sous-officier de garde l'éconduisit d'un air indifférent et ennuyé, l'oncle se figura qu'Émile avait été expédié en Allemagne pour y expier sa faute dans une forteresse. Il lui vint presque aussitôt une autre idée qui le frappa d'horreur et le rendit presque fou : peut-être Émile avait-il été secrètement fusillé. On parlait continuellement en ville d'exécutions sommaires dans les bois ou sur le plateau de Satory.

Comme il restait immobile à la porte de la prison, les yeux grands ouverts, sans rien voir de ce qui l'entourait, les lèvres pâles et tremblantes, les oreilles pleines de sifflements et de bruits confus semblables au fracas d'une marée furieuse, des hommes de corvée qui portaient des sacs de pommes de terre sur leurs épaules le heurtèrent brusquement à plusieurs reprises. Il ne s'en aperçut même pas ; son chapeau était tombé sur le pavé ; il ne songeait pas à le ramasser.

Un vieil ouvrier, qui avait une figure honnête et une voix très-rude, le prit par le bras pour le soutenir, car il chancelait. Il ramassa son chapeau et, le lui plantant avec brusquerie sur la tête, lui dit d'un ton sévère : « C'est égal, mon vieux, le moment est mal choisi pour se mettre dans des états pareils.

— Ils l'ont fusillé ! murmura l'oncle Placide, sans entendre un mot de ce que l'ouvrier lui disait.

— Qui a-t on fusillé ? demanda vivement l'ouvrier, qui comprit aussitôt sa méprise.

— Mon neveu ! répondit l'oncle Placide avec un gémissement étouffé.

— Ah ! pauvre cher homme ! et moi qui... » Il lui serra la main avec force et lui demanda quand ce malheur lui était arrivé.

« Ce doit être la nuit dernière, reprit l'oncle Placide en respirant avec force, comme s'il étouffait. Il était dans la prison, là, pour avoir frappé un officier allemand. Je l'ai encore vu hier, il était gai, comme toujours, le cher enfant, et il avait l'air de ne se douter de rien. Aujourd'hui, on me refuse l'entrée de la prison sans m'expliquer pourquoi. Le lieutenant de police m'avait permis de le voir. On me cache quelque chose. Ah ! mon ami, faut-il que j'aie assez vécu pour voir cela !

— Attendez un peu, » dit l'ouvrier. Ayant installé avec soin l'oncle Placide sur un des bancs de la place du Palais-de-Justice, il accosta d'un air délibéré le sous-officier de garde. Le sous-officier commença par l'éconduire assez brutalement. Mais il avait affaire à un homme têtu. L'ouvrier ne le lâcha pas avant d'avoir fait comparaître le concierge de la prison et de s'être assuré qu'il n'y avait eu depuis la veille ni levée d'écrou, ni exécution.

Quand l'ouvrier eut rassuré de son mieux l'oncle Placide, il lui demanda s'il se sentait en état de marcher.

« Donnez-moi le bras, mon pauvre monsieur, dit-il en adoucissant la rudesse de sa voix ; il faut aller chez le lieutenant de police tirer tout cela au clair et vous faire donner une permission écrite. Vous ne

pouvez pas rester dans l'état où vous êtes, vous en perdriez la tête. »

Quand l'oncle Placide demanda M. le lieutenant de police, on lui dit qu'il était absent. Deux heures plus tard, il était occupé. Plus tard encore, il était fatigué et ne recevait plus. Puis ce fut l'heure de son dîner ; on ne le dérangeait jamais à ces heures-là. A chaque nouvel échec, l'oncle Placide était repris de ses terreurs du matin. Le lieutenant de police devait avoir ses raisons pour lui refuser si obstinément une audience. A force d'insistance, le pauvre vieillard obtint la faveur de lui parler, vers les neuf heures du soir.

Le lieutenant de police daigna le reconnaître et fut d'une politesse un peu affectée ; il lui déclara en bon français qu'Emile était en sûreté, du moins pour le moment. C'est par méprise évidemment qu'on avait refusé à l'oncle du coupable l'entrée de la prison. M. le lieutenant de police donnerait des ordres pour que pareille aventure ne se renouvelât pas.

Elle se renouvela cependant plusieurs fois, surtout les jours où les Allemands avaient reçu quelque nouvelle désagréable.

A force de passer des journées sans repos et des nuits sans sommeil, l'oncle Placide était à bout de forces. Les alternatives continuelles d'espoir et de crainte lui donnaient de douloureuses palpitations de cœur. Du matin au soir il employait son temps à courir de Caïphe à Pilate pour obtenir l'élargissement de son neveu ; harassé, défaillant, berné ici, là désappointé, après des heures de mortelle attente, pendant lesquelles son esprit revenait toujours, toujours sur la même pensée, au bruit de la canonnade lointaine et de la marche pesante des régiments.

La légèreté et la vantardise d'Alfanègre vint encore compliquer l'affaire qui n'était déjà que trop embrouillée.

Le descendant des rois maures, dont la chute malencontreuse avait été le point de départ de tant de misères et de chagrins, n'eut pas un seul instant l'idée de s'adresser un reproche. Il commença par plaindre Émile de tout son cœur et il finit par lui en vouloir un peu d'avoir compromis son oncle et, avec son oncle, la précieuse personne de son valet de chambre.

Quand il put quitter sa chambre et descendre à la cuisine, il y trouva, installés à demeure, deux Silésiens faméliques, ordonnances de deux officiers d'intendance qui logeaient au *Melon brodé*.

Tantôt Alfanègre les considérait comme des ennemis de sa patrie, et les traitait avec froideur, sans toutefois se compromettre par des manifestations trop vives. Tantôt, songeant que l'affaire d'Émile pourrait tourner mal et que, dans ce cas, il ne serait pas mauvais d'avoir des protecteurs, il s'humanisait avec les Silésiens faméliques.

Ces deux guerriers avaient, comme lui, un goût très-prononcé pour la *lotion ambrée*. Cette faiblesse commune les rassembla si souvent le soir dans la cuisine, qu'ils n'eurent bientôt plus de secrets les uns pour les autres : au moins Alfanègre n'en eut plus pour ses nouveaux amis.

Car ils étaient ses amis ! et comment ne l'auraient-ils pas été, des gens si simples, si bons, si doux, si confiants? et puis quel cœur est à l'abri de la flatterie? Ces deux soudards faméliques admiraient sincèrement l'extraordinaire embonpoint du descendant des rois maures. Tantôt ils le dévoraient des yeux ; tantôt ils lui adressaient sur l'état de sa personne quelques-unes de ces innocentes plaisanteries qui pouvaient être considérées comme autant de flatteries déguisées. Un millionnaire prend rarement en mal les plaisanteries que lui attire son immense fortune. Alfanègre, selon eux, devait être un personnage, puisqu'il avait toujours mangé à sa faim !

Poussé par sa vanité méridionale et par le désir d'accroître son importance aux yeux de ses admirateurs, Alfanègre se mit à parler de la fortune de son maître, de l'influence de son maître. Il avait fait partie du gouvernement ; il en faisait même encore partie, sans en avoir l'air. C'est parce qu'il était chargé d'une mission qu'il était venu se jeter au milieu des Allemands. Alfanègre n'en voulait pas dire davantage sur cette mission secrète, parce qu'on lui avait recommandé la discrétion.

Malgré la discrétion dont il se vantait, il laissa entendre, avec la gravité d'un ivrogne, que la présence de M. Clodion à Versailles pourrait bien, un de ces jours, donner du fil à retordre à M. de Bismarck! Mais motus!

Les Allemands sont gens économes qui ne laissent rien perdre. Les propos d'Alfanègre parvinrent en haut lieu avec une surprenante rapidité.

Un beau matin, un sous-officier porte-épée se présenta à l'hôtel du *Melon brodé*, escorté de huit soldats, casque en tête, fusil sur l'épaule, manteau en bandoulière, comme s'ils partaient pour les avant-postes. Le sous-officier porte-épée tira un papier de sa poche, ajusta son lorgnon et demanda l'individu nommé Clodion.

« L'individu nommé Clodion, » qui était en train de déjeuner tristement, se leva à l'appel de son nom. Sa pensée se porta aussitôt sur Emile ; sans aucun doute, Émile était l'objet de cette imposante manifestation militaire ; aussi l'individu nommé Clodion se mit à trembler de tous ses membres. De ce tremblement significatif, le porte-épée conclut qu'il avait mis la main sur un personnage dangereux, et il s'en réjouit comme un sous-officier qui entrevoit le brevet d'officier au bout de sa mission. L'individu nommé Clodion fut sommé de livrer ses clefs et d'assister à la perquisition que l'on allait faire dans sa chambre.

Deux sentinelles furent postées aux deux bouts du corridor, une troisième dans la cour et le reste de la bande monta au premier étage. Alfanègre, épouvanté, se sauva à la cuisine et mit ses deux protecteurs au courant de l'aventure. Là-dessus, ses protec-

teurs en savaient plus long que lui; mais, par pure politesse, ils manifestèrent le plus vif étonnement.

Le porte-épée fut tout à fait désappointé du résultat de ses recherches. Il y avait peu de papiers dans la chambre de l'oncle Placide, et ces papiers n'avaient aucune importance. Le porte-épée se renfrognait et commençait à brusquer ses hommes, quand tout à coup il poussa un cri de joie, à l'ouverture d'une certaine caisse oblongue. Le premier objet qui frappa ses regards, ce fut la collection des feuilles de la carte d'état-major. La collection fut immédiatement confisquée, sous prétexte qu'elle serait utile aux officiers allemands. La carte d'Angleterre subit le même sort, sous prétexte que le gouvernement de la Défense nationale faisait venir des armes d'Angleterre. La même raison amena la saisie des cartes d'Amérique. Les cartes d'Afrique rejoignirent les autres, à cause des colonies que la France possède en Afrique. Comme on soupçonnait le gouvernement français de travailler sournoisement le cabinet de Saint-Pétersbourg, les cartes de Russie s'ajoutèrent au monceau. Le reste fut saisi en bloc, afin que la collection ne fût pas dépareillée.

Comme les cartes étaient fort belles et les atlas richement reliés, l'oncle Placide eut comme une vague idée qu'il ne reverrait jamais sa collection. Mais il s'inquiétait bien alors de ses cartes et de ses atlas, après l'horrible frayeur qu'il avait éprouvée, en songeant que cette bande était peut-être le peloton d'exécution destiné à son neveu!

Le porte-épée se retira, content de sa capture, mais désolé de n'avoir aucun prétexte pour emmener l'amateur de géographie.

Quand Alfanègre osa rentrer dans sa chambre, qui avait été fouillée comme celle de son maître, il reconnut du premier coup d'œil que sa gourde avait disparu; il se consola en pensant qu'après tout elle était vide.

Aussitôt après le départ de l'escouade, l'oncle Placide se dirigea vers la prison, comme d'habitude, mais le cœur encore plus tremblant que d'habitude.

« Monsieur est enragé, dit Alfanègre à ses deux confidents, ce serait le moment de faire le mort, et le voilà qui court se faire voir à la prison. Entre nous, c'est un digne homme, et je n'aimerais pas à entendre dire le contraire; mais enfin, il devrait songer qu'il nous compromet! »

XLI

Un arrêté d'expulsion. — Aventures de voyage.

Deux jours plus tard, M. Clodion fut mandé en présence de M. le lieutenant de police. Sans aucune explication préliminaire, M. le lieutenant de police lui signifia un arrêté d'expulsion, en vertu duquel le nommé Émile Charlier était sommé de quitter la ville de Versailles, dans les vingt-quatre heures, sous peine de se voir appréhender au corps et transporter dans une forteresse allemande.

« Si je comprends bien, monsieur, dit l'oncle Placide d'une voix tremblante, mon neveu est libre.

— Il sera libre à quatre heures. »

En prononçant ces paroles, le lieutenant de police attira à lui, sur son bureau, un papier tout préparé, où il n'y avait plus que les blancs à remplir.

« Il part pour.....? demanda-t-il en plongeant le bec de sa plume dans l'encrier.

— Pour le Havre! » répondit l'oncle Placide. Et pendant que le lieutenant de police écrivait, le pauvre oncle se sentait défaillir. Il avait résisté de son mieux à toutes les angoisses, il était devenu trop faible pour supporter sa joie. Son cœur battait à coups désordonnés et douloureux, dont il lui semblait entendre le bruit sourd et profond. En même temps, le tic-tac de la pendule lui causait une sorte d'irritation nerveuse.

« Avec? » demanda le lieutenant de police.

Pas de réponse. Le lieutenant de police leva les yeux, et vit que l'oncle Placide s'était affaissé dans un fauteuil.

« Knepp! » cria-t-il, et il ajouta en allemand: « Vite, un verre d'eau! »

Le gendarme Knepp ne reparaissant pas assez vite à son gré, le lieutenant de police ouvrit une porte, disparut dans une sorte de cabinet de toilette, et revint avec un verre d'eau; il avait versé l'eau si brusquement qu'elle débordait du verre et tombait à grosses gouttes sur le parquet.

Le gendarme Knepp, qui arrivait à pas comptés, fut congédié d'un geste impatient, et creusa longtemps sa tête de gendarme pour deviner ce que cela voulait dire. Ne trouvant point de solution satisfaisante, il versa gravement le verre d'eau par la fenêtre, sur le dos d'un caniche qui dormait au soleil.

Aussitôt que l'oncle Placide eut repris connaissance, son interlocuteur lui demanda, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire:

« Avec...? »

M. Placide déclina ses nom, prénoms et qualités.

« Est-ce tout? »

M. Placide déclina les nom, prénoms et qualités de son serviteur Alfanègre.

« Demain, à quatre heures, vous devrez être partis tous les trois, dit le lieutenant de police, en tendant le papier à l'oncle Placide, sinon, je ne réponds plus de rien! »

A quatre heures juste, Émile sortit de prison. Son oncle commença par l'envelopper d'un bon manteau; puis il l'emmena, sans dire un mot, jusqu'à l'hôtel du *Melon brodé*. Tout le long de la route, il le tint par la main, comme pour l'empêcher de se sauver, ou de se jeter encore sur quelque officier allemand. A chaque pas, il tournait la tête pour le regarder; il avait l'air de vouloir parler, mais il ne pouvait trouver un mot à dire, partagé qu'il était entre une forte envie de rire et une forte envie de pleurer. Il faisait une figure qui aurait été absolument grotesque, si l'expression n'en avait pas été si touchante.

Après avoir déposé Émile en lieu de sûreté et lui avoir fait donner sa parole d'honneur de ne pas bouger, il se remit en quête d'une voiture. Il avait déjà employé toute sa journée en recherches inutiles; il ne fut pas plus heureux dans cette tentative que dans la première.

« Ma foi! dit-il en rentrant à l'hôtel, nous partirons à pied, voilà tout!

— Je ne demande pas mieux que de me dégourdir les jambes, reprit Émile en souriant. J'ai été un peu trop sédentaire ces trois dernières semaines. C'est convenu, nous partirons à pied. »

Cette décision n'eut pas l'approbation d'Alfanègre. Il était fort mauvais marcheur, et s'épouvantait à l'idée de gagner Poissy à pied.

La nécessité le rendit ingénieux: il se mit en quête, et finit par s'aboucher avec un paysan des environs de Poissy, dont la voiture avait été mise en réquisition pour amener du foin.

Le lendemain, au petit jour, les trois voyageurs partirent chaudement enveloppés, mais horriblement mal assis sur des planches que l'on avait ajustées à la hâte entre les ridelles, et qui chaviraient continuellement.



Des uhlans arrivaient. (P. 391, col. 1.)

A chaque pas, la voiture vide croisait des voitures chargées de paille, de foin ou d'avoine, conduites par des paysans mélancoliques. Ils échangeaient des regards en dessous avec le paysan de Poissy, et haussaient les épaules, comme pour dire: « En voilà un métier! »

Puis des uhlans arrivaient, ventre à terre, le talon de lance appuyé contre l'étrier, la lance renversée en arrière, avec son pennon blanc et noir qui flottait au vent.

De temps en temps on croisait des patrouilles de dragons; ils étaient enveloppés dans leurs manteaux et laissaient pointer le bout de leurs longs pistolets-carabines.

Le paysan clignait les yeux jusqu'à les fermer, quand un amateur regardait ses chevaux avec trop d'attention. L'oncle Placide mettait la main à la poche, tout prêt à présenter son sauf-conduit. Émile tournait le dos aux curieux.

Alfanègre, pelotonné dans la paille, à l'arrière de la charrette, tenait sur son cœur, avec un mouvement d'effroi, une bouteille clissée dont le goulot pointait au-dessus de la poche de son paletot. Les fermes semblaient désertes. Quelquefois cependant on apercevait dans les cours des chevaux de uhlans qui piaffaient, tenus par un valet de ferme ou par un petit garçon; les lances étaient posées debout à côté de la porte, pendant que les cavaliers faisaient ripaille au coin de la cheminée.

On déjeuna tristement, dans une méchante auberge, d'une omelette compacte et sèche, arrosée d'un vin acidulé. C'était tout ce qu'on avait, au dire de l'hôtesse; et comme toute marchandise doit être payée en proportion de sa rareté, elle écorcha impitoyablement l'oncle Placide, en ayant l'air de lui faire une grâce.

L'industrieux Alfanègre, ayant poussé une reconnaissance dans la cuisine, eut l'idée de sonder le conduit de la cheminée, et y découvrit un morceau de lard. Malheureusement, ce morceau de lard était si petit qu'il ne fallait pas songer à le partager entre quatre personnes. Alfanègre fut donc privé du plaisir de l'offrir à ses compagnons de voyage, et se consola de le manger à lui tout seul, en le faisant bien rissoler.

La voiture du paysan marchait avec une lenteur désespérante; les voyageurs étaient blasés sur les rencontres de grande route, qui étaient toujours les mêmes. Par-ci par-là quelques hameaux brûlés rompaient la monotonie, ou bien l'apparition d'un uniforme nouveau. Mais ces distractions n'étaient point faites pour égayer les esprits.

La conversation, qui n'avait jamais été bien animée, tomba tout à fait dans l'après-midi: les voyageurs, durement cahotés sur la route défoncée par le passage des convois, se laissèrent aller au mouvement de la voiture, et passèrent successivement par tous les degrés de l'ennui et de l'impatience, pour arriver à la résignation passive et aux idées noires.

Le paysan déposa les voyageurs et leurs bagages sur le pavé de Poissy, à l'entrée du *Soleil d'or*. Le *Soleil d'or* fit beaucoup de difficultés pour les recevoir, et finit par les mettre coucher sur un billard, après leur avoir servi en rechignant le plus maigre des soupers.

Telle fut la première étape des émigrants.

L'oncle Placide était brisé de fatigue, également abattu de corps et d'esprit, mais il ne laissait pas

échapper une plainte. Alfanègre poussait des soupirs à fendre l'âme, et cependant le drôle avait trouvé moyen de se procurer un traversin. Émile acceptait tous les déboires avec une bonne grâce parfaite. On ne l'avait pas dorloté dans sa prison; d'ailleurs un futur officier est tenu d'honneur à supporter toutes les petites misères sans se plaindre. Il souriait même à l'idée qu'après tout c'était encore une manière de se préparer pour Saint-Cyr, que d'apprendre à coucher sur la dure. Enchanté de son idée, il s'endormit d'un sommeil profond : ce fut un grand soulagement et une grande consolation pour l'oncle Placide d'entendre sa respiration paisible et régulière.

L'oncle Placide était dans la situation d'esprit d'un homme qui aurait un chèque d'un million dans sa poche, et qui se serait risqué au milieu d'une foule suspecte. A chaque minute, l'homme au million porte la main à sa poche, pour voir si le précieux papier n'a pas disparu. Quiconque l'approche ou le regarde, ou sourit, ou parle bas à son voisin, en veut à son million. Il n'a plus qu'une seule préoccupation et qu'une seule idée : sauver son million; s'il a des habitudes ou des manies, elles demeurent suspendues pour un temps.

Le million de l'oncle Placide, c'était Émile. Tant qu'Émile aurait à boire et à manger, l'oncle Placide ne se plaindrait ni de la faim ni de la soif; tant qu'Émile dormirait, l'oncle ne se plaindrait pas de l'insomnie. Mais, par exemple, tant qu'Émile ne serait pas en dehors des lignes ennemies, l'oncle Placide n'aurait dans l'esprit qu'une seule idée, celle de l'en tirer. Toutes ses habitudes étaient en déroute, et il ne s'en apercevait seulement pas, du moins pour le moment présent; il semblait qu'il eût conclu un armistice avec toutes ses manies.

Le voyage de Versailles à Poissy, si lent, si pénible, si décourageant, pouvait être comparé à une marche triomphale en regard de ceux qui suivirent. Tout autre qu'un homme décidé à sauver son million aurait perdu la tête à trouver des chevaux introuvables, et à tirer parti des bêtes les plus étranges, honte et rebut de la race chevaline, et qui devaient à leur mauvaise figure ou à leur mauvais caractère d'avoir échappé aux réquisitions des Allemands.

Le cheval une fois trouvé (ce qui prenait des journées entières), il fallait se procurer une voiture; quand on avait la voiture, le conducteur faisait l'effrayé, se ravisait, refusait de partir, et demeurait sourd à toutes les raisons, sauf aux raisons pécuniaires. Au beau milieu de la route, il fallait rebrousser chemin, sur l'injonction d'un uhlan aviné, ou se garer dans un champ pour céder le pas aux troupes de Sa Majesté. On gîtait où l'on pouvait, on mangeait ce qu'on trouvait; et quand on ne trouvait rien, on faisait diète.

Alfanègre commençait à maigrir: il avait absolument perdu toute sa jovialité; les trois quarts du temps sa bouteille clissée demeurait vide, et quand il cherchait à la remplir, les aubergistes aux abois lui disaient que MM. les Allemands, grands amateurs de schnaps, avaient fait râfle, et que l'on ne trouvait plus à s'approvisionner nulle part.

Cependant quelquefois, à force de prières et d'éloquence, Alfanègre obtenait quelques gouttes de la précieuse liqueur. Mais la précieuse liqueur se trouvait être quelque drogue abominable. « C'est de l'eau-de-vie de trognons de choux ! » se disait avec un amer ressentiment l'amateur de lotion ambrée.

Ce qui l'exaspérait jusqu'à la folie, c'est que M. Émile acceptait toutes ces misères avec une résignation révoltante. Quant à Monsieur, il fallait qu'il fût de fer, corps et âme, pour harasser bêtes et gens presque jusqu'à extinction de chaleur animale.

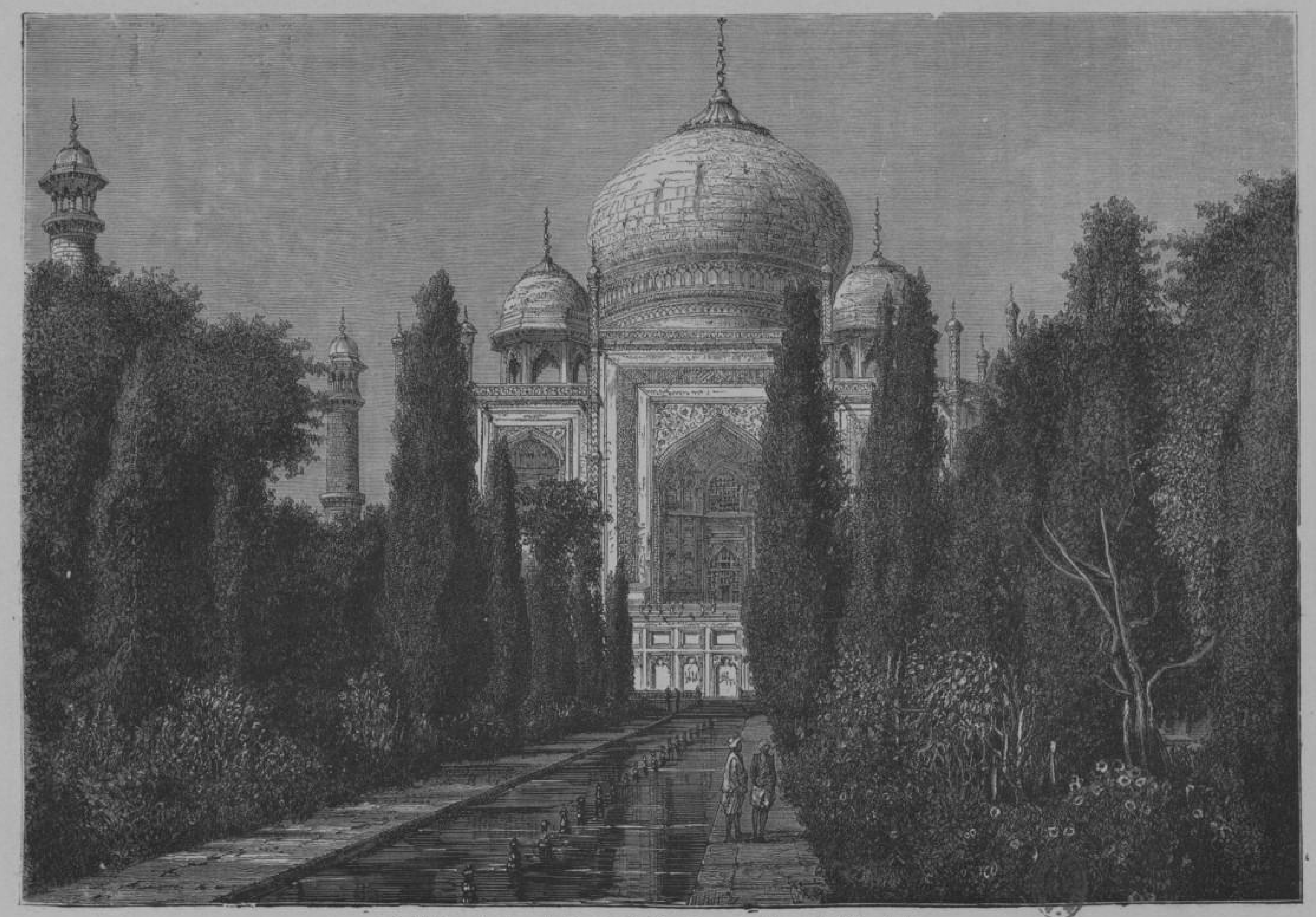
Les difficultés du voyage, déjà si grandes, augmentèrent encore quand on passa du pays occupé d'une façon permanente à celui que les Allemands parcouraient en fourrageurs. C'étaient des alertes perpétuelles, des bruits de fusillade et de canonnade, des détonations d'obus et de sinistres lueurs d'incendie. Les habitants effarés acceptaient et colportaient les nouvelles les plus alarmantes. A chaque instant, l'oncle Placide était obligé d'exhiber son sauf-conduit et l'acte de naissance d'Émile. Ce qui n'empêchait pas les Allemands, quand ils étaient facétieux, de soulever mille chicanes, et quand ils étaient défiants, d'arrêter les trois voyageurs pour les relâcher le lendemain. L'oncle Placide ne quittait plus Émile du regard; mais Émile subissait les interrogatoires des Allemands, leurs grossières plaisanteries et leurs avanies avec un calme qui ne se démentit pas une seule fois. Il avait mis dans sa tête de ne plus compromettre son oncle.

A suivre. J. GIRARDIN.

LE TADJ

Le Tâdj, ou tombeau de l'impératrice Moumtaz, est considéré comme la merveille de l'Inde, le chef-d'œuvre de l'architecture hindo-musulmane, et il est peu de monuments au monde qui puissent rivaliser avec lui en magnificence. Il s'élève près d'Agra, sur le bord de la Jumna, un des principaux affluents du Gange.

Agra, autrefois capitale de l'immense empire mogol, aujourd'hui chef-lieu d'une province an-



Le Tâdj, ou tombeau de l'impératrice Moumtaz, près d'Agra. (P. 392, col. 2.)

glaise, est une des plus grandes villes de l'Inde du Nord, et une des plus riches en monuments somptueux.

Le Tâdj fut élevé par l'empereur Chah Jehan, pour servir de mausolée à l'impératrice Moumtaz Mahal, ou Tàdj-Bibi, morte en donnant le jour à la princesse Jehanara. Cette femme, d'un grand talent et d'une beauté célèbre, avait inspiré une si profonde affection au prince, qu'il résolut d'élever en sa mémoire le plus beau monument que l'homme eût jamais conçu. Après un grand concours de tous les architectes de l'Orient, le projet d'Isâ Mahomed (Jésus Mahomet) fut adopté. Commencé en 1630, le mausolée ne fut terminé qu'en 1647, et pendant ces dix-sept ans vingt mille ouvriers y furent employés. Le gros œuvre nécessita cent quarante mille charretées de grès rose et de marbre du Rajpoutana, et chaque province de l'empire contribua à son ornement par l'envoi de pierres précieuses dont on retrouve la liste dans un manuscrit du temps. Le jaspe vint du Pendjab, les cornalines vinrent de Broach, les turquoises du Thibet, les agates de l'Yémen, le lapis-lazuli de Ceylan, le corail d'Arabie, les grenats du Bundelcund, les diamants de Panna, le cristal de roche du Malwa, l'onyx de Perse, les calcédoines d'Asie-Mineure, les saphirs de Colombo, les conglomérats de Jessalmire, de Gwalior et de Sipri. Malgré ces contributions et le travail forcé des ouvriers, le coût total de cette œuvre gigantesque fut d'environ soixante millions de francs.

Le Tâdj se dresse sur les bords de la Jumna, élevant son croissant doré à plus de 82 mètres au-dessus du niveau du fleuve ; le jardin qui le précède est entouré de hautes murailles crénelées, avec d'élégants pavillons aux angles. L'entrée principale, une porte monumentale en ogive, contient plusieurs salles et est couronnée d'un cordon de kiosques; des bandes de marbre blanc rehaussent la façade en grès rose; les tympans de l'arche centrale sont ornementés de mosaïques en agate et onyx. Un beau cloître entoure la cour d'entrée et forme un caravansérail pour les voyageurs.

Franchissant le portail, on se trouve soudainement en face du Tâdj, qui apparaît dans son éclatante blancheur, à l'extrémité d'une large allée pavée et bordée de hauts cyprès. Cette première vue est saisissante; cette resplendissante montagne de marbre blanc se dresse, surnaturelle, au-dessus de la sombre et puissante végétation qui remplit le jardin.

Le mausolée du Tâdj s'élève du centre d'une plate-forme en grès rouge de 320 mètres de long sur 110 de large, dont un des côtés baigne dans la Jumna, l'autre n'ayant que quelques pieds au-dessus du niveau du jardin. Une superbe terrasse de marbre blanc, haute de 5 mètres et mesurant 95 mètres sur les côtés, lui sert de piédestal. De chaque angle de la terrasse s'élance un minaret de marbre, supportant une légère coupole à 50 mètres au-dessus des dalles. Le mausolée lui-même est sur le plan d'un octogone irrégulier, dont les plus grands côtés mesurent 40 mètres: le sommet en terrasse porte quatre pavillons placés aux angles et un dôme majestueux s'élevant du centre; les façades sont percées chacune d'une haute porte sarrasine, flanquée de deux étages de niches.

Telles sont les proportions et le plan du Tâdj, et on pourrait les appliquer sur une moindre échelle à bien d'autres monuments indiens, mais leur ensemble a été calculé avec un tel art, qu'on ne saurait y trouver aucun défaut. L'édifice entier, de la base au sommet, est en marbre blanc, incrusté de mosaïques, formant des bandes d'inscriptions, des arabesques, des ornements, et disposées avec tant de goût que, malgré leur nombre, elles ornent le monument sans l'écraser. Il n'est pas une partie de l'extérieur, à l'exception de la calotte même du dôme, qui ne soit ornée de ces merveilleuses incrustations. L'évêque Heber dit avec raison que « le Tâdj a été élevé par des Titans et fini par des orfèvres »; jamais coffret plus finement ciselé n'est sorti de la main patiente d'un artiste chinois.

Dès la première visite au Tâdj, on ne peut s'empêcher d'admirer cette merveille; et il n'arrive pas ce que le voyageur éprouve trop souvent, c'est-à-dire que, les descriptions lui ayant trop donné à espérer, il est tout d'abord déçu. Chaque visite y fait découvrir de nouvelles beautés; on peut, comme je l'expérimentai plus tard, y venir huit jours sans se fatiguer de le voir, et en y trouvant chaque fois de nouveaux sujets d'étude. Je me garderai de faire ici une monographie enthousiaste de ce monument, mais je répéterai avec un célèbre architecte anglais : « N'y eût-il à voir dans l'Inde que le Tâdj, ce serait, pour un architecte ou un artiste, une compensation suffisante de la longueur du voyage; car aucune plume ne peut rendre justice à son incomparable beauté et à son étonnante grandeur. »

L'intérieur surpasse encore en magnificence l'extérieur : la voûte, les parois, les pierres tumulaires ne sont que mosaïques: bouquets, fruits, oiseaux, exécutés en pierres précieuses. Les tombes de l'impératrice et de Chah Jehan sont au centre de la salle, entourées d'une grille de marbre. Une douce lumière pénètre à travers les fenêtres fermées par des grillages de pierre. Un singulier phénomène ajoute encore à l'impression émouvante du lieu : c'est un écho d'une suavité infinie, qui ne peut être comparé qu'à celui du Baptistère de Pise. Cet écho est produit par le dôme, que ferme entièrement la voûte de la salle, et qui forme au-dessus du monument une gigantesque boîte d'acoustique.

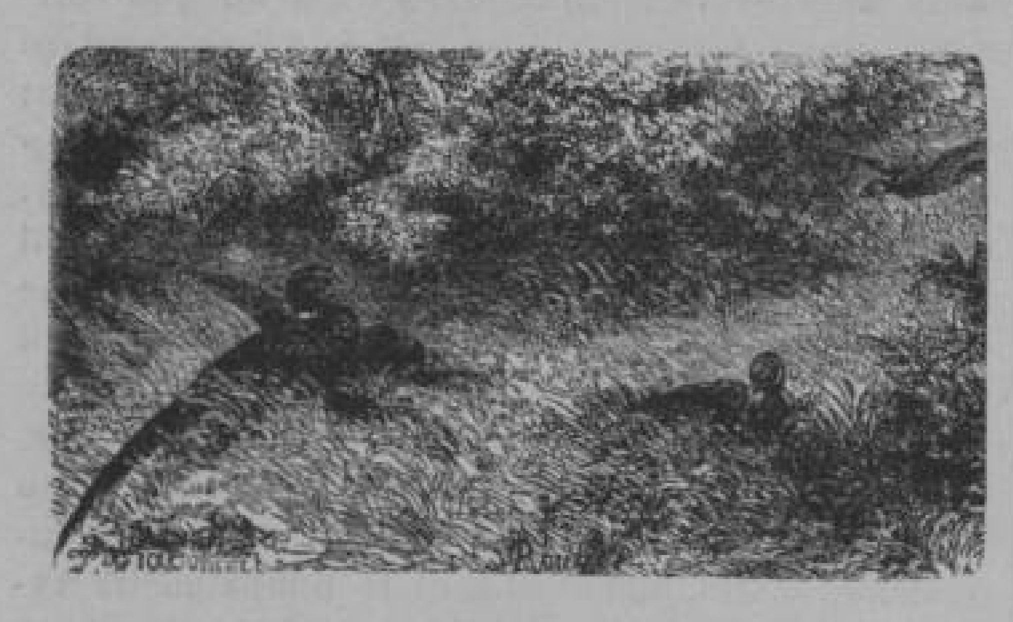
Selon la règle musulmane, chaque mausolée doit avoir près de lui un lieu de prière; Isà Mahomed construisit donc à l'extrémité occidentale de la plate-forme une superbe mosquée de grès rouge, surmontée de trois dômes, dont la couleur et les proportions font encore mieux ressortir la blancheur du Tâdj. Sa mosquée finie, Isà trouva sa plate-forme

boiteuse : le cadre n'était pas complet; pour y remédier, il éleva à l'est un édifice semblable à la mosquée, mais qui, à cause de sa position, ne pouvait être utilisé que comme pendant; il l'appela Jawab ou Réponse, c'est-à-dire la réponse à la mosquée de l'autre extrémité. Que dire d'un architecte construisant comme cadre, comme accessoire, un édifice qui ferait l'orgueil de Constantinople ou du Caire? Les rêves de l'architecte s'étendaient plus loin : il voulait élever sur la rive opposée un second Tâdj, et réunir les deux monuments par un pont d'une richesse féerique. Son maître se lançait déjà dans cette seconde entreprise, quand, détrôné traîtreusement par son fils Aurangzeb, il fut enfermé jusqu'à sa mort dans son palais d'Agra.

Plus tard le Tâdj participa aux malheurs de la cité; les Jats lui enlevèrent ses portes d'argent et son trésor: les Maharates grattèrent les mosaïques, et enfin un gouverneur anglais, lord Bentinck, osa proposer de le vendre pour la valeur des matériaux. Aujourd'hui, le gouvernement britannique a mieux compris ses devoirs; tous les dégâts ont été réparés, le monument a été nettoyé, restauré, et les jardins, enrichis de plantes rares, sont entretenus comme aux plus beaux temps de Chah Jehan.

Louis Rousselet.

LE FAISAN



La tourterelle fait son nid dans les vieux bois de chênes; le freux élève sa petite famille à la cime des ormeaux; du haut d'une ruine, le hibou vous hue et vous regarde de ses gros yeux ronds; le merle et le trale nichent un peu partout, mais ce n'est pas à eux que nous avons affaire aujourd'hui. C'est le faisan qui nous appelle, loin, bien loin d'ici; le beau faisan qui aime à vivre aux endroits où les bouleaux abandonnent au vent leur verte chevelure.

Allons donc vers ces arbres dont l'écorce est d'argent, et dont les vertes tresses flottent au gré du vent! Quel plaisir de s'enfoncer sous ces frais berceaux, quand l'été prodigue partout et les feuilles et les fleurs! quel plaisir, au milieu du fouillis charmant d'une folle végétation, de voir le faisan, dans un accès de joie, déployer ses ailes, puis tout à coup ramper dans l'herbe, comme pour y cacher la pourpre, l'or et le vert de son éclatante parure!

Les ruisseaux s'en vont chantant tout bas. Quel plaisir de suivre leurs rives fleuries, de rencontrer par grandes touffes la canne odorante, dont la racine brisée répand un si doux parfum! de voir le glaïeul avec ses grandes lames d'épée et ses couronnes de fleurs, présents de l'été!

Suivons le sentier bordé de coudriers, traversons les prairies fauchées, où le long des haies touffues se dresse la reine des prés.

Maintenant nous traversons la lande couverte de mousse, qui s'étale devant nous pendant bien des milles; aussi loin que peut s'étendre la vue, c'est un vrai désert; et pourtant, que de merveilles et que de beautés l'on y peut découvrir! Voici des mousses vertes, voici le rossolis rouge, voici le chardon avec son aigrette de duvet, voici mille petites plantes au doux parfum, et des nappes d'asphodèles dorées.

Encore quelques pas sur la mousse élastique; franchissons maintenant cette forêt de joncs, et devant nous voilà les bois de bouleaux dont les feuilles agitées par la brise étincellent au soleil d'été. Non! dans le pays enchanté des fées, il n'y a rien de plus charmant que la verdure d'un bois de bouleaux.

C'est là qu'habite le faisan, plein de vie et plein de grâce, maître et seigneur de ce royaume enchanté. Gracieux oiseau! dans ton hautain orgueil, tu as été créé pour te cacher dans une solitude fleurie, pour renvoyer au soleil d'éclatants rayons d'or, d'émeraude et de saphir! Oui, mon beau faisan, la voûte des bois de bouleaux, les feuilles de toute forme, les fleurs brillantes, l'ombre et la lumière des grands bois, tout cela est fait pour servir de cadre à ton éclatante beauté.

Imité de Mme Howitt.

Par J. Girardin.



LE MESSAGER[1]

Marie traversait la lande pour se rendre au village; depuis qu'elle avait entendu la voix du solitaire instruisant l'idiot, elle ne redoutait plus le voisinage de sa hutte. Elle espérait toujours y rencontrer Anthime; elle passait donc bravement devant la porte de la petite demeure, lorsque cette porte toujours fermée s'ouvrit et un homme parut sur le seuil Marie recula d'un pas.

Le solitaire était un vieillard, robuste encore malgré ses cheveux blancs, le visage sombre, les yeux creusés par des émotions vives et des malheurs accablants. Il était vêtu d'habits grossiers, mais chauds et propres. Derrière lui, Anthime tenait le pigeon dans ses mains; l'homme le prit et soulevant l'aile maintenant guérie : « Vous n'avez donc pas vu en le pansant? » dit-il à Marie. La jeune fille regardait, mais ne voyait rien encore; son interlocuteur touchait avec impatience un petit carré de papier taché de sang fixé autour du corps du pigeon. « C'est un voyageur, dit-il, un des messagers lancés des ballons et qu'on renvoyait à Paris. Les Prussiens ou quelque imbécile auront tiré dessus, les éperviers s'en seront mêlés et il est venu tomber ici à demi mort, pendant qu'on se meurt de douleur à Paris en attendant les nouvelles qu'il portait. » La voix de l'homme était creuse, son accent impassible malgré ses poignantes paroles. Marie étendit vivement les mains pour saisir le pigeon. « Il faut le faire partir, tout de suite, dit-elle.

— Non, pas encore, et l'inconnu retenait l'oiseau; il ne pourrait pas voler assez vite et assez loin; dans quelques jours peut-être.... seulement, quand il partira, on pourrait lui attacher une petite lettre bien légère au cou, cela arriverait aussi bien que les dépêches. »

L'homme était rentré dans sa maison emportant le pigeon; la porte s'était brusquement refermée sur Anthime et sur sa sœur; elle restait stupéfaite : ses joues pourpres, sa poitrine haletante indiquaient seuls qu'une émotion profonde l'agitait. Dieu avait amené le pigeon à la ferme, tout exprès pour fournir à Marie le moyen d'écrire à Célestin, voilà l'idée qui surnageait dans l'esprit de la pauvre fille; elle écrivit dix lettres pendant la nuit à la lueur vacillante d'une chandelle qu'elle avait cachée derrière son paroissien ouvert de peur de réveiller Émelina encore souffrante. Le lendemain matin, toutes les lettres étaient déchirées : Marie avait songé tout à coup qu'il fallait du papier fin, une lettre légère pour suspendre au cou du petit blessé déjà chargé de ses dépêches. Elle essaya d'écrire sur le papier de soie qui enveloppait son bonnet des dimanches, mais la lourde main de la pauvre fille échouait dans cette délicate entreprise, la plume perçait le papier, l'encre s'étendait et formait des caractères illisibles; Marie confia ses chagrins à sa mère. Elle n'avait pas parlé à la mère Leprêtre du messager que le ciel lui avait envoyé. « Je lui donnerai des nouvelles de ses parents, pensait-elle, mais il faut que ce soit une lettre de moi. »

La mère Séraphine embrassa sa fille. « N'aie crainte, lui dit-elle; samedi, en allant au marché, je demanderai une feuille du papier dont on se sert pour écrire à Paris, ils sauront bien ce que c'est, et tu écriras tout à ton aise. — Prenez deux feuilles, ma mère; si j'allais avoir un malheur, je paierai cela sur l'argent de mes épingles. » C'était Marie qui soignait les porcs, et quand le père Dupont vendait une truie bien grasse, il disait toujours au charcutier : « Il y a vingt sous pour les épingles de ma fille, » et il rapportait joyeusement la petite pièce à Marie, qui ne dépensait pas souvent son argent en rubans; elle avait beaucoup donné aux pauvres depuis le départ de Célestin : « Vous prierez Dieu pour ceux qui sont à l'armée, » disait-elle. Quelquefois les vieilles femmes la regardaient d'un air malin, mais personne ne voulait faire de la peine à Marie; seulement les pauvres disaient en s'éloignant de la ferme : « C'est pour le fils à la mère Leprêtre qu'il faut prier. » Tout le monde savait que Célestin devait épouser la Marie au père Dupont.

Le mince papier était arrivé, caché au fond du panier de la mère Séraphine, sous les sabots qu'elle avait achetés pour Anthime. « C'est un peu chiffonné, mais tu écriras bien tout de même, n'est-ce pas? » demanda la mère avec une certaine inquiétude; « c'est que c'est quasi comme une pelure d'oignon. » Marie passait doucement la main sur le petit papier. « Je crois qu'il sera plus chiffonné encore quand il arrivera à son adresse! » murmurait-elle; sa mère ne l'entendit pas, Marie s'était sauvée avec le petit rouleau.

Le lendemain Marie recueillit tout son courage, la lettre était prête, si petite qu'il semblait qu'un souffle de vent pût l'emporter. En faisant son ouvrage du matin, elle avait tout le temps guetté Anthime de peur qu'il ne s'enfuît à son insu. L'idiot paraissait agité et regardait souvent du côté de la porte. Enfin, le dîner achevé, la vaisselle lavée, Marie s'enveloppa dans son manteau. « Viens, Anthime, » dit-elle. L'idiot avait l'air de comprendre, il la suivit, tous les deux prirent le chemin de la lande. Anthime marchait en avant comme s'il conduisait sa sœur.

Arrivés à la porte de la hutte solitaire, Marie fit signe à Anthime de frapper. L'idiot voulait entrer sans cérémonie, sa sœur le retint, le cœur lui battait bien fort. Comme l'autre fois, la porte s'ouvrit d'elle-même; le propriétaire de la demeure était devant Marie, il tendait la main. « La lettre, » dit-il. Marie chercha dans sa robe, la petite missive avait glissé, elle la trouva enfin. « Le pigeon est guéri

[1] Suite et fin. — Voy page 377.

et partira demain, » ajouta-t-il d'une voix brève, puis il referma la porte sans laisser entrer Anthime qui voulait se glisser derrière lui. Marie était inquiète. « J'aurais voulu voir la lettre attachée au cou du pigeon, se disait-elle à elle-même, j'aurais voulu voir le pigeon monter dans les airs. » Le lendemain matin, au petit jour, Marie était dans la laiterie occupée à battre le beurre et son messager planait au-dessus de la ferme, tournoyant en cercles indécis comme s'il cherchait son chemin dans les airs, puis il partit à tire d'ailes et se perdit bientôt dans les nuages. Le solitaire l'avait suivi des yeux, il rentra dans sa hutte. « S'il ne rencontre ni Prussiens ni éperviers, et qu'il aille de ce train-là, il sera dans la journée à Paris, » se disait-il en refermant sa porte.

Au même jour, presque à la même heure, on apportait dans l'ambulance du collége Chaptal, à Paris, un jeune mobile blessé. Grand et robuste, il était terrassé par la souffrance, et semblait uniquement occupé à réunir toutes ses forces pour supporter courageusement l'opération qui l'attendait. Le chirurgien était ému de compassion à la vue de ce jeune homme, si fort et si beau le matin encore, et maintenant condamné à souffrir longtemps, peut-être à mourir; il se pencha vers lui quand le douloureux pansement fut achevé : « Ça va bien, mon brave, dit-il d'une voix encourageante, dans quelques mois vous n'y penserez plus. » La douleur contenue jusqu'alors dans l'âme du pauvre enfant éclata tout à coup : « Je m'en moque bien, s'écria-t-il en rouvrant ses yeux languissants qui se ranimèrent un instant, je m'en moque bien, ils m'ont tué mon capitaine! » Et, cachant sa tête dans son oreiller, il fondit en larmes. Le chirurgien avait bonne envie d'en faire autant.



L'homme prit le pigeon. (P. 396, col. 1.)

Au milieu des douleurs sans nombre qui s'entassaient jour après jour dans les ambulances de Paris, malgré la fatigue et les tristes préoccupations des médecins, des infirmiers et des dames visiteuses, chacun s'intéressait au jeune Normand. Sa blessure se guérissait lentement, et il se guérissait plus lentement que sa blessure; il restait assis mélancoliquement pendant de longues heures, ne se plaignant jamais, mais ne parlant guère et ne souriant plus. Il semblait qu'il eût perdu à la fois l'ardeur militaire et l'espoir de retrouver sa famille. D'autres, plus gravement atteints que lui, avaient déjà quitté l'ambulance, mais il avait toujours la fièvre, et on n'osait pas le faire sortir. Enfin, un jour, une des dames qui passait près de lui, causant avec une amie, prononça le nom de *Marie*, sa fille chérie qu'elle n'avait pas embrassée depuis quatre mois. Le jeune soldat releva la tête. « Marie! » dit-il à demi-voix. La visiteuse

avait entendu. Habituée à soigner les malades, exercée depuis le commencement du siége au soin des blessés, elle comprit que le nom de Marie recélait le charme qui pouvait ranimer le jeune soldat. Elle s'assit auprès de lui, parlant de la Normandie qu'elle connaissait, des vastes prairies, des pommiers, des vaches et des bœufs qui paissaient dans les grands herbages : elle amena le pauvre enfant à parler de sa famille, de sa mère veuve dont il était le fils aîné. « On n'a pas pu regarder à tout ça cette fois-ci, madame, il fallait bien que tout le monde prît son fusil. » Enfin il prononça lui-même le nom de Marie, et son cœur ouvert se déchargea tout à coup.

« Elle m'attend, j'en suis sûr; mais qu'est-ce qu'elle dira quand elle saura que je suis blessé, peut-être bon à rien pour le reste de mes jours. Elle me prendra bien, j'ai pas crainte de ça, infirme ou non ; mais je ne voudrais pas être avec elle comme Anthime, » et il raconta l'histoire du pauvre idiot.

La dame rassurait, consolait, prouvait par l'avis des médecins que le mobile allait mieux, qu'il serait bientôt guéri, surtout s'il y mettait de la bonne volonté, que l'air de la campagne achèverait de le remettre, et le jeune soldat écoutait sans rien dire, soulagé par ses épanchements, mais toujours languissant et triste. « Pour retourner au pays il faudrait qu'on vînt un peu nous aider de là-bas, disait-il, et ils ne se dépêchent pas ; peut-être qu'ils ne peuvent pas ; » et il secouait la tête. La visiteuse avait le cœur serré. Elle prévoyait une autre issue à la lutte désespérée soutenue depuis cinq mois, elle savait que le pain allait manquer dans Paris.

Un petit mouvement se faisait entendre au bout de la salle; les infirmiers riaient entre eux, un groupe s'approcha du jeune blessé et de la dame qui causait encore avec lui. « Une lettre par pigeon pour Célestin Leprêtre, mobile au 2e bataillon du Calvados, » dit un des infirmiers d'un ton satisfait, comme s'il apportait un remède infaillible. Tous les malades soulevèrent la tête : les mobiles ne recevaient pas souvent des lettres par la voie des pigeons, les dépêches coûtaient cher, et les paysans ignoraient la manière de les envoyer. L'infirmier continua : « Le pigeon est arrivé il y a dix jours, a-t-on dit en apportant la lettre ; on achève seulement aujourd'hui de déchiffrer les dernières dépêches, elles sont très-anciennes et tachées de sang. Le pigeon avait été blessé ; où l'a-t-on soigné, comment s'est-il guéri? c'est ce qu'on ne sait pas ; on pense que c'est en Normandie, car la lettre qu'il portait au cou, et que voilà, il montrait le papier que tenait le jeune mobile, est datée de Saint-Martin des Besaces ; en cherchant dans le dictionnaire des Postes, on a trouvé que c'était dans le Calvados. »

Célestin n'avait rien entendu du discours de l'infirmier; penché sur le mince papier, sali, froissé, profané par les mains et les yeux qui l'avaient approché déjà, il dévorait les lignes serrées que Marie avait tracées avec tant de soin de sa plus belle écriture d'école. Là était l'assurance d'une affection constante, là étaient les nouvelles de la famille et du pays, là était le baume des blessures causées par l'absence, par l'inquiétude, par la maladie, par le découragement.

Le jeune homme se leva, tenant toujours sa lettre, il ne parlait à personne; marchant encore lentement et avec peine, il s'approcha d'une fenêtre et appuya son front contre la vitre. On s'était écarté pour le laisser passer, les infirmiers retournèrent à leur tâche, les visiteuses étaient penchées sur les lits d'autres blessés. Célestin ne bougeait pas ; lorsque la dame qui avait causé avec lui s'approcha pour lui dire adieu avant de quitter l'ambulance, elle s'aperçut qu'il pleurait, et se retira sans rien dire.

Avec les larmes du jeune soldat, un cri de reconnaissance était monté de son cœur vers Dieu.

Les médecins n'eurent plus à se plaindre du découragement et de la langueur de Célestin. « Il mord de nouveau à la vie, » disait l'infirmier qui le soignait.

Lorsque les portes de Paris s'ouvrirent enfin, malgré la douleur patriotique qui remplissait son âme, malgré son regret constant pour son pauvre capitaine, « un si brave jeune homme. de chez nous, » Célestin profita du premier jour de liberté, des premières permissions accordées à l'armée prisonnière de Paris pour prendre le chemin du pays. Pâle, maigre, le bras encore en écharpe, les yeux encore caves et ternis par la souffrance, il ne doutait cependant pas de l'amitié de Marie, et ce fut à la porte de la ferme qu'il alla frapper d'abord.

Il était tard, la nuit était tombée. Marie alla ouvrir; elle ne poussa pas un cri, elle n'appela personne. Célestin, un peu troublé, ne parlait pas non plus ; ce fut en silence que tous deux entrèrent dans la cuisine de la ferme.

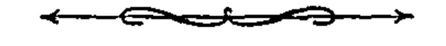
« Tu laisses la porte ouverte par ce froid ! » criait la grand'mère de sa voix cassée.

Anthime poussait déjà son grognement de satisfaction, lui aussi il avait reconnu le jeune soldat.

Depuis deux jours, la maison de la lande avait disparu, subitement renversée comme elle avait été élevée.

« Vous voyez bien que c'était un espion prussien, » disaient les connaisseurs. Marie se fâchait. « Quand il reviendra, nous le recevrons chez nous, disait-elle en regardant Célestin; s'il n'avait pas été là, je n'aurais pas su faire partir le pigeon. »

Mme DE WITT.



LES FOURRURES

La fourrure est de saison, de plus elle est en vogue; dans ma jeunesse, — il y a de cela un nombre d'années qui à vos yeux paraîtrait considérable, — un caprice de la mode avait proscrit le manchon; la fourrure était rarement employée. On l'a reprise, et j'espère qu'elle restera en faveur ; il est si bon d'avoir chaud, surtout de n'être pas arrêté par le froid. Profitons des avantages répandus autour de nous; notre santé et notre bonne humeur y gagneront; plus actifs et mieux portants, nous pourrons acquitter la dette que nous imposent les biens dont nous jouissons : dette à laquelle nous ne pensons guère, et qui se renouvelle à chaque instant. Tout ce qui nous fait vivre, tout ce qui nous est agréable est dû au travail des autres; il n'est pas un objet dont nous nous servons qui ne soit le résultat d'un immense labeur. Même les produits qui nous semblent tels que les fournit la nature exigent d'énormes efforts pour arriver jusqu'à nous.

Ainsi le manchon ou le collet qui vous tient chaud, et dont la fourrure n'a subi aucune transformation, représente de nombreux travaux, peut-être des plus rudes. Il a fallu d'abord chasser l'animal, et par le temps le plus rigoureux. Si la fourrure est fine, elle a été prise dans un pays glacé, à d'énormes distances, d'où son transport a rencontré les plus grands obstacles.

Les soins ont commencé dès la mort de la bête; si l'animal n'est pas dépouillé assez vite, la peau s'altère, se raccornit et devient d'un apprêt difficile.

La robe obtenue, plus de vingt opérations deviennent nécessaires avant qu'elle puisse être livrée au fourreur; et chacune a des limites si dangereuses à franchir, si difficiles à garder, qu'une inadvertance, un coup de main trop fort, un moment de retard ou de précipitation pourrait tout compromettre.

Il faut d'abord nettoyer les poils, dissoudre les matières qui les agglutinent; puis enlever la chair qui est restée à la peau, l'enlever complétement, et pour cela, il faut mouiller, faire sécher, faire tremper; ensuite gratter, laver et faire égoutter; puis empiler, ressécher, réhumecter à diverses reprises, et toujours avec les plus grandes précautions. Trop sèche ou trop humide, la peau se prête mal au travail; prise avant l'heure, elle n'est pas assez échauffée; trop attendrie, elle fermente; mal écharnée, elle est inégale; trop grattée, elle perd son poil; fait-elle un pli, elle est coupée.

La voilà nette; mais ayant toujours la graisse qui lui est propre, une graisse compacte qui la durcit, qui d'ailleurs se corromprait, et qu'on lui enlève au moyen d'absorbants.

Dégraissée, la peau est sèche et a de la raideur. Pour l'assouplir et la préserver de l'humidité, il faut remplacer par de l'huile la substance qu'on lui a fait perdre. On y arrive en la foulant jusqu'à pénétration complète du tissu.

L'huile a été bue, mais le poil est rebroussé, chiffonné et sali; il faut le nettoyer, et le faire avec le plus grand soin, ou la fourrure n'aurait jamais d'éclat.

On emploie à cet effet du plâtre, de la craie, du sel, de la farine, etc., portés à un certain degré de chaleur, qu'il serait dangereux de dépasser. La peau est ensuite battue pour en enlever ces matières et pour réveiller le poil, qui reprend alors son élasticité et la direction qu'il doit avoir. S'il reste des taches, on les ôte. On passe une dernière fois la peau sur une lame, qui achève de la parer; et si elle en a besoin, on la soumet au lustrage.

Nettoyée, souple et brillante, la dépouille devenue pelleterie passe entre les mains du fourreur, qui se charge de l'employer. Commence alors une nouvelle série d'opérations qui demandent à la fois de l'expérience et du tact. La coupe est difficile, la pièce étroite, l'étoffe inégale et précieuse. Il ne s'agit pas de tailler en plein drap, sur un patron donné. Il y a bien une grande ligne qui sépare la robe en deux versants; elle est croisée par une autre qui passe au-dessus des épaules: ce sont là des points de repère; mais que d'échancrures inévitables, que de rallonges il faut assortir, que de lanières, de carrés, de languettes, de cônes à trouver dans ce coupon exigu! Enlevées ici, les raies et les mouchetures reparaîtront là-bas. Tout s'utilise, la gorge, la queue, les pattes, les oreilles. Le métier s'apprend, mais le goût peut seul indiquer la limite où doit s'arrêter le contraste, où la fantaisie deviendrait bizarre, où la légèreté serait mesquine, la richesse écrasante.

Enfin, au travail du pelletier et du fourreur, il faut joindre celui du négociant : le magasinage, la conservation des fourrures, leur mise en circulation et leur vente. Ajoutez a cela tout le labeur et le savoir que représente l'outillage nécessaire, depuis l'instrument de chasse et les moyens de transport qui ont permis d'obtenir la peau de bête, jusqu'à l'aiguille de la confectionneuse; et demandez-vous à combien de travailleurs vous êtes redevable du collet ou du manchon qui vous préserve du froid.

Il en est ainsi de toute chose. Que cette pensée vous fasse redoubler d'ardeur à l'étude, d'application à tous vos devoirs, pour qu'un jour vous puissiez augmenter le fonds commun, tout au moins lui rendre ce qu'il vous prête. Il suffit pour cela d'accomplir de son mieux sa tâche quotidienne, si humble qu'elle puisse être.

Mme Henriette Loreau.

A TRAVERS LA FRANCE

CLERMONT-DE-L'OISE

Clermont, une de nos 276 sous-préfectures françaises (les chefs-lieux de département non compris), occupe à peu près exactement le point central du département de l'Oise. Ses maisons s'étagent en amphithéâtre sur le penchant d'une colline dont le pied est baigné par la rivière de la Brêche, et au sommet de laquelle s'élèvent trois édifices en partie contemporains: l'hôtel de ville, un des plus anciens de France, l'église, bizarre dans son irrégularité et curieuse dans ses détails, et un fort donjon auquel des restaurations modernes ont donné l'aspect d'une maison gigantesque. Ces trois bâtiments, les seules curiosités de la ville, ont été construits, réédifiés ou terminés au XIVe siècle.



Clermont-de-l'Oise.

Le nom de Clermont semble indiquer en même temps et l'origine féodale de la ville et la vanité naïve de son seigneur le plus ancien.

Lorsqu'un donjon s'éleva pour la première fois sur la colline, après les invasions normandes, et que plusieurs habitants du voisinage vinrent se réfugier à son ombre, le fondateur dut se croire autorisé à attribuer à la colline qu'il avait peuplée le nom d' « illustre montagne », *clarus mons*. Ce nom orgueilleux a presque toujours été fort peu justifié : la ville n'a été à aucune époque bien considérable. Elle eut seulement l'honneur d'appartenir au roi Philippe-Auguste et à quelques-uns de ses successeurs et de leur servir plusieurs fois de résidence. On sait quelle prédilection nos souverains, depuis Clovis jusqu'à Charles V, et même jusqu'à Louis XVI et l'empereur Napoléon III, ont manifestée pour les pays qui forment le département actuel de l'Oise, prédilection à laquelle l'existence de nombreuses forêts giboyeuses, encore en partie debout, ne fut certes pas étrangère. Les Mérovingiens et les Carlovingiens y possédaient une douzaine de villas ou fermes, dont ils consommaient les revenus sur place; ils y réunissaient des *malls* ou assemblées nationales, des conciles, et y rendirent des édits importants dont plusieurs eurent une influence décisive sur le sort de la France. Les Capétiens habitaient dans le bassin de l'Oise des palais fortifiés et couraient de l'un à l'autre en chassant au cerf. Le château de Clermont compta, durant le XIIIe siècle, parmi ces palais, et il vit naître, en 1294, le dernier des Capétiens directs, Charles le Bel, qui, devenu roi par la mort successive de ses deux frères, fit restaurer le donjon, rendit habitable cette vieille forteresse et dota sa ville natale d'un hôtel municipal.

Hors ces souvenirs et les trois monuments que nous avons signalés, Clermont n'a d'autre importance que celle qui résulte de son titre administratif. La population n'y atteint pas le chiffre de six mille habitants et l'industrie y est peu active.

A. SAINT-PAUL.



Alfanègre fut porté en triomphe. (P. 402, col. 1.)

L'ONCLE PLACIDE[1]

XLII

Courte joie suivie d'une catastrophe.

C'était dans l'après-midi du 23 novembre. Les trois voyageurs s'étaient décidés à laisser leurs bagages derrière eux et à suivre à pied la route de Vernon. Ni pour or ni pour argent on ne pouvait plus se procurer de chevaux ni de voitures.

Alfanègre traînait la jambe et gardait un silence farouche, entrecoupé de gémissements.

Tout à coup il s'assit sur une borne et déclara qu'il n'irait pas plus loin. Il aimait mieux mourir, comme un pauvre chien abandonné, que de subir plus longtemps le supplice de la marche forcée.

« Donnez-moi le bras, lui dit Émile, vous pensez bien que nous n'allons pas vous laisser mourir dans un fossé. Allons, hop! un peu de courage. A la guerre comme à la guerre. »

Alfanègre s'obstina à regarder le bout de ses pieds, et se contenta, pour toute réponse, de hausser les épaules.

« Alfanègre, dit l'oncle Placide, d'un ton encourageant, encore quelques pas. Je vois d'ici la fumée d'un village. Nous y coucherons et nous ne pousserons pas l'étape jusqu'à Vernon. »

C'était tout ce que demandait Alfanègre. Il se releva en grommelant, et se remit en marche, en écartant les jambes et en affectant de boiter bien bas. Depuis deux jours, la bouteille clissée n'avait pas contenu une goutte d'eau-de-vie, même d'eau-de-vie de « trognons de choux ». Cette circonstance, jointe à la fatigue, suffit à expliquer son découragement.

« C'est bien étonnant, dit l'oncle Placide en s'adressant à Émile, depuis que nous suivons ce chemin de traverse, nous n'avons pas rencontré un seul Allemand. Serions-nous, par hasard, en dehors de leurs lignes? On nous avait dit cependant qu'elles s'étendaient jusqu'à Rouen. Y comprends-tu quelque chose? Hé, mais! s'écria-t-il, sans attendre la réponse d'Émile, arrêtons-nous un instant pour écouter. Ou je me trompe fort, ou j'entends chanter dans le village.

— Il y a un drapeau tricolore sur le clocher », s'écria Émile, en saisissant le bras de son oncle.

En effet, il y avait un drapeau tricolore sur le clocher et l'on chantait dans le village.

Le jour même, les mobiles de l'Ardèche avaient battu les Allemands à plate couture dans les bois de Bizy et de Gamilly. La panique avait été telle parmi les soldats du roi Guillaume qu'ils avaient jeté leurs armes pour se sauver plus vite, et avaient abandonné leurs bagages. Les habitants des villages voisins avaient pris part à la poursuite; tout le monde s'était mêlé de donner la chasse aux Allemands, même les femmes et les enfants.

Ces braves gens étaient dans une joie délirante : ils s'imaginaient déjà que la guerre était finie et que le sol français était libre.

On entoura les voyageurs; on leur prenait les mains, on les embrassait, on leur demandait s'ils avaient, par hasard, rencontré les ennemis en déroute.

1. Suite et fin. — Voy. pages 145, 161, 177, 193, 209, 225, 241, 257, 273, 289, 305, 321, 337, 353, 369 et 385.

« Pas un seul, répondit l'oncle Placide.

— Je le crois bien, dit un grand gaillard qui portait crânement la casquette sur l'oreille, ils sont rentrés sous terre; on n'en verra plus un seul. C'est fini! fini! Vive la France et vivent les mobiles de l'Ardèche!

— Et moi aussi je suis de l'Ardèche, » s'écria Alfanègre. Dans son enthousiasme, il oublia sa fatigue et exécuta un entrechat grotesque.

« Ah! vous êtes de l'Ardèche, dit le grand gaillard en ôtant sa casquette avec solennité : Eh bien! vous savez, mon vieux, les amis de nos amis sont nos amis. Ah! vous êtes de l'Ardèche, eh bien, donnez-vous la peine d'entrer un peu ici. »

« Ici, » c'était encore un *Soleil d'Or*, mais plus brillant que celui de Poissy, et beaucoup plus hospitalier. De nombreux buveurs étaient attablés dans la salle commune. « Écoutez, vous autres! dit le grand gaillard en donnant un bon coup de poing sur le comptoir. Il est de l'Ardèche! » En prononçant ces paroles, il posa la main sur l'épaule d'Alfanègre.

Aussitôt tous les buveurs se levèrent, et en un rien de temps Alfanègre, qui pesait cependant plus qu'une plume, fut enlevé et porté en triomphe autour de la salle.

La faveur publique ne lui fit point perdre la tête. Il déclara, du haut de sa grandeur, qu'il avait grand'faim et grand'soif aussi, grand'soif surtout! et que ses compagnons étaient dans les mêmes dispositions que lui. Si donc c'était un effet de la bonté de ces messieurs...

Ces messieurs le déposèrent à terre, et en un clin d'œil les trois voyageurs affamés furent assis devant une table abondamment servie.

« Mais c'est un rêve! s'écria l'oncle Placide, quand il se trouva ainsi, le dos au feu, le couteau et la fourchette en main.

— Non! non! monsieur, ce n'est pas un rêve, » crièrent vingt voix à la fois. Et pour lui bien prouver que ce n'était pas un rêve, tout le monde se mit à raconter les grands événements du jour. Il fut sur le point de perdre la tête, tellement le zèle des narrateurs nuisait à l'ensemble et à la clarté du récit. Tous les narrateurs avaient assisté à l'affaire (du moins ils s'en vantaient tous), par conséquent on pouvait les croire sur parole. C'était à qui crierait le plus haut, pour dénombrer la quantité d'ennemis qu'il avait jetés sur le carreau. Au milieu de cette joyeuse confusion, il y avait un nom qui revenait à chaque instant, celui d'un certain commandant Bertrand, qui avait tué de sa main un capitaine de hussards.

Les yeux d'Émile brillaient. Oh! comme il enviait le sort du commandant Bertrand!

Quant aux mobiles de l'Ardèche (que n'aurait pas donné le neveu de l'oncle Placide pour être un de ces glorieux mobiles); ils s'étaient battus comme de vieux soldats, oui, monsieur, comme de vieux soldats. Ils pouvaient être bien sûrs qu'on ne les oublierait jamais dans le pays!

Enfin les musiciens d'un régiment bavarois s'étaient rendus en masse à un gamin de douze ans, et on ne peut pas dire la quantité de choses étranges que l'on avait trouvées dans les caissons abandonnés.

Tels étaient les thèmes sur lesquels on s'étendait le plus éloquemment.

Deux autres étrangers entrèrent pour se rafraîchir au *Soleil d'Or*. Ils venaient de Blaru et n'avaient point vu d'ennemis; ils prirent, comme on le pense bien, le plus vif intérêt à tout ce qui se disait. Comme ils étaient pressés d'arriver à Vernon avant la nuit, ils se levèrent, au bout d'une demi-heure, et se remirent en marche.

Il est probable qu'ils changèrent d'idée au sortir de l'auberge, car, après avoir fait une centaine de pas sur la route de Vernon, ils se jetèrent brusquement à gauche, contournèrent le village et partirent au pas accéléré dans la direction de Blaru.

Émile et l'oncle Placide avaient gagné leurs chambres. Alfanègre, assis dans la cuisine, au coin de la cheminée, tenait tête à quelques bons camarades qui ne faisaient point fi de la « lotion ambrée ».

De part et d'autre on était très-tendre et très-ému.

« Nous nous sommes battus comme des lions! » répétait continuellement Alfanègre. En disant « nous », il désignait sans doute les mobiles de l'Ardèche. Ses compagnons de bouteille répétaient en chœur : « Nous nous sommes battus comme des lions! »

Les bons camarades se retirèrent enfin, et Alfanègre monta à sa chambre, absolument persuadé qu'il s'était battu comme un lion.

L'oncle Placide, profondément endormi, rêva qu'il entendait Alfanègre frapper à la cloison de sa chambre, car ils étaient voisins. Puis les coups devinrent si violents, que l'oncle Placide, réveillé en sursaut, se mit sur son séant, frotta une allumette et alluma sa chandelle. Sa montre marquait onze heures. Quelqu'un frappait réellement à la porte d'en bas : c'était sans nul doute un voyageur irascible, car il semblait avoir juré d'enfoncer la porte.

Quelqu'un enfin alla ouvrir la porte; il y eut comme un cri étouffé, quelques paroles dures et brèves, et presque aussitôt un bruit de grosses bottes dans l'escalier et tout le long du corridor.

L'oncle Placide ouvrit sa porte pour savoir ce qui se passait, et se trouva face à face avec un soldat prussien, en tenue de campagne, qui lui enjoignit, par signes, de s'habiller au plus vite.

L'oncle Placide, encore à moitié endormi, obéit machinalement, après avoir essayé vainement, à plusieurs reprises, d'obtenir quelques éclaircissements. Quand il fut habillé, le soldat le fit descendre, en le menaçant de la crosse de son fusil, jusqu'à la salle commune. Émile y était déjà, avec deux ou

trois hommes, au milieu d'un peloton de soldats. Tout le monde gardait le silence. Un sous-officier, qui commandait le peloton, eut l'air de s'impatienter, et du bas de l'escalier lança deux ou trois jurons vers les régions supérieures.

Il y eut alors dans l'escalier comme une sourde dégringolade, et Alfanègre apparut, tenant ses bottes dans ses mains, bousculé par un grand soldat roux, qui reçut à son tour une bourrade du sous-officier pour s'être mis en retard. « Nous nous sommes battus comme des lions! » bégayait Alfanègre d'un air hébété.

La petite troupe étant au complet, le sous-officier donna le signal du départ, et les prisonniers furent conduits dans la cour de la maison d'école.

Le village avait été si méthodiquement cerné et si rapidement fouillé, que tous les hommes se trouvèrent réunis en moins d'une demi-heure. Les vainqueurs de la veille baissaient tristement la tête et ne trouvaient pas une parole à échanger entre eux.

La cour de l'école était à demi éclairée par des torches. Un officier supérieur, qui était là à cheval, donna un ordre; aussitôt les prisonniers furent bousculés à coups de crosse jusqu'à ce qu'on leur eut fait comprendre qu'ils devaient se ranger sur deux lignes parallèles. Un silence de mort régnait dans cette foule atterrée; on entendait au dehors les lamentations des femmes et des enfants.

« Vous avez osé combattre sans uniformes, dit l'officier sans autre préambule; ne le niez pas; vous vous en vantiez encore il y a quelques heures; mon devoir strict est de vous faire passer tous par les armes! »

Les prisonniers s'entre-regardèrent, et plusieurs commencèrent à trembler.

« Combien de prisonniers? demanda le commandant à un sous-officier qui se tenait auprès de lui.

— Cinquante.

— Cinq suffiront, » se dit-il à lui-même. Et il reprit tout haut : « Mon devoir est de vous faire passer tous par les armes; mais la nation allemande, aussi généreuse qu'elle est brave, a horreur du sang versé inutilement. »

Le commandant pouvait être brave; dans tous les cas, il n'avait pas la figure d'un homme généreux. C'était un gros petit baron apoplectique dont les grosses joues étaient marbrées de tons violets, et dont les yeux, généralement demi-clos et alourdis, s'ouvraient tout à coup quand il se fâchait et prenaient une expression féroce.

Il était un de ceux qui s'étaient fait battre le matin; il s'attendait à un blâme sévère; le désir d'atténuer sa faute aux yeux de ses supérieurs l'avait décidé à faire cette razzia. Il s'était assuré d'abord par ses espions que les mobiles de l'Ardèche étaient rentrés à Vernon. Il voulait pouvoir dire qu'il avait pris sa revanche et qu'il avait fait des exemples pour inspirer au pays une terreur salutaire.

Après avoir gonflé plusieurs fois ses joues, en soufflant comme un homme qui a l'haleine courte, le commandant cria d'une voix dure et menaçante : « Écoutez, vous! cinq d'entre vous payeront pour tous les autres. Maître d'école, sortez des rangs. »



Les cinq condamnés. (P. 404, col. 2.)

Le maître d'école s'avança, pâle comme un mort; il s'apprêtait à protester de son innocence, lorsque M. le baron lui ordonna d'aller chercher une feuille de papier. Il revint bientôt, accompagné d'un soldat, tenant une feuille de papier écolier que l'on voyait trembler dans sa main.

« Déchirez ce papier en dix parties égales, dit le baron en soufflant pour reprendre haleine : m'entendez-vous? »

Le pauvre maître d'école tremblait si fort que M. le commandant daigna sourire de pitié. Il fit un signe, le sous-officier prit la feuille de papier, la plia et la déchira méthodiquement, à petits coups. Le maître d'école fut renvoyé dans les rangs.

« Bien! dit le commandant; maintenant, inscrivez sur ces dix morceaux de papier les dix premiers nombres. C'est cela! »

« Le premier numéro sorti, reprit-il de sa voix dure en s'adressant aux prisonniers, désignera, à partir de ma gauche, de ma gauche, vous entendez bien! le premier des cinq hommes qui doivent payer pour tous les autres. »

Le sous-officier plia les dix billets, les mit dans sa casquette et les agita avec autant d'indifférence que s'il s'agissait de tirer une tombola.

Le commandant le regardait faire avec une satis-

faction évidente. Il se complaisait dans ces menus détails qui prolongeaient les transes des prisonniers.



XLIII

Une grande épreuve.

Quand tout fut prêt, M. le baron se redressa sur ses étriers et cria : « Un homme de bonne volonté pour tirer un numéro ! »

Il y eut parmi les prisonniers un moment d'hésitation trop naturelle. Tout à coup Émile sortit des rangs et, au milieu d'un silence de mort, plongea hardiment la main dans la casquette du sous-officier.

Il amena le n° 3 et retourna à sa place d'un pas ferme et assuré.

Le n° 3, à partir de la gauche du commandant, était le grand gaillard qui portait la casquette sur l'oreille.

Il tressaillit comme s'il venait de recevoir un coup violent ; mais c'est à peine si l'on eut le temps de remarquer ce tressaillement.

« N° 3, sortez des rangs ! » cria le commandant.

L'homme sortit des rangs, ôta sa casquette, l'éleva en l'air de toute la longueur de son bras, et cria : « Vive la France ! »

« Comptez de dix en dix, » dit le commandant au sous-officier.

Le sous-officier s'avança jusqu'à la place laissée vide et compta lentement, à haute voix ; son doigt tendu désignait chaque prisonnier, à mesure qu'il proclamait son numéro.

Ce doigt terrible passa sans s'arrêter sur la tête d'Alfanègre, qui suait d'angoisse, sur celle de l'oncle Placide, qui eut un éblouissement et un effroyable battement de cœur, car il avait le n° 9, et Émile venait après lui. Émile saisit la main de son oncle, la baisa pieusement, et se hâta d'aller s'aligner à côté de la première victime.

Le troisième condamné fut pris d'une faiblesse ; le quatrième éclata d'un rire nerveux ; le cinquième sortit des rangs, sans savoir ce qu'il faisait.

« Silence donc ! » cria le commandant aux prisonniers que le sort avait favorisés, et qui s'étaient mis à chuchoter entre eux. Et, s'adressant à un jeune officier, qui jusque-là n'avait pas prononcé une parole, il lui dit à haute voix : « Les cinq condamnés, dans l'escalier du clocher ; quatre hommes de garde en haut ; quatre en bas, fusils chargés. Les autres dans la salle d'école ; feu sur le premier qui s'approche d'une porte ou d'une fenêtre. Au petit jour vous ferez enlever le drapeau qui est sur le clocher ; ensuite vous procéderez à l'exécution des condamnés ! »

Avant de se jeter sur un lit, M. le baron fit sa ronde, pour voir si toutes les sentinelles étaient bien à leur poste. Les deux étrangers qui étaient venus boire au *Soleil levant* le rejoignirent sur la route de Vernon et lui dirent que tout était tranquille de ce côté.

Quand il rentra, harassé, il trouva l'oncle Placide qui l'attendait, debout, entre quatre soldats qui avaient l'arme au bras.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda M. le baron avec impatience. Pourquoi ce prisonnier n'est-il pas avec les autres ?

— Le vieux Monsieur prétend qu'il a des révélations à faire, dit le sous-officier en se courbant jusqu'à terre.

— Dites vite ! cria le baron à l'oncle Placide.

— J'ai, dit l'oncle Placide, un sauf-conduit des autorités allemandes ; et il déploya le sauf-conduit.

— Mais ce ne sont pas là des révélations, dit l'officier avec emportement. Néanmoins il jeta un coup d'œil sur le papier « Arrêté d'expulsion ! » s'écria-t-il, voilà une belle recommandation ! D'ailleurs, puisque vous avez demandé un sauf conduit, vous avez pris par là même un engagement d'honneur, auquel vous avez manqué aujourd'hui. Vous n'en êtes que plus coupable, vous et les vôtres. Schuler, emmenez le prisonnier.

— Permettez ! » dit l'oncle Placide avec un ton d'autorité. Le sous-officier attendit de nouveaux ordres, en voyant que son supérieur hésitait.

L'oncle Placide reprit avec un incroyable sang-froid : « Mes deux compagnons et moi, nous sommes arrivés seulement dans la soirée. Nous n'avons donc pu assister à la bataille ; nous pouvons le faire attester par de nombreux témoins...

— Des témoins ! reprit l'officier avec une mauvaise humeur croissante ; mais chacun des condamnés en citerait des centaines, si l'on voulait les écouter. Vous me faites perdre un temps précieux. Je ne puis vous faire relâcher !

— Je ne demande pas qu'on nous fasse relâcher, ni moi ni mes deux compagnons.

— Mais alors que me voulez-vous ?

— Un des cinq malheureux que le sort a condamnés, le plus jeune des cinq, est mon neveu. C'est encore un enfant, quoiqu'il ait l'air d'un homme. A supposer (et cela n'est pas) qu'il se fût rendu coupable d'offense envers l'armée allemande, son âge seul serait une excuse suffisante. La loi française...

— Je me moque de la loi française, cria le baron en devenant tout violet, et je me moque de toutes vos paperasses (l'oncle lui avait présenté l'acte de nais-

sance d'Émile), l'âge n'est pas une excuse. Demandez à ceux qui en ont réchappé s'il en est un seul qui accepte cette excuse et qui consente à courir la chance d'un nouveau tirage au sort ? »

Les yeux de l'oncle Placide brillèrent d'un éclat singulier, le sang monta à ses joues pâles, sa taille se redressa, et il dit d'une voix calme et mesurée : « Il y a, monsieur, un des prisonniers qui consent à prendre sa place.

— Quel est ce don Quichotte ? demanda le commandant avec un sourire d'incrédulité.

— C'est moi ! »

Le commandant fit un geste de surprise, et regarda l'oncle Placide avec plus d'attention.

« Il y a donc un homme sous cette frêle enveloppe et sous ces dehors ridicules ? » Voilà la pensée qui se lisait clairement dans ses yeux.

« Vous voulez faire un exemple, poursuivit l'oncle Placide. Je me rends compte des dures nécessités de la guerre, et je ne vous demande pas la grâce de mon neveu. Vous avez fixé le nombre des condamnés à cinq, qu'importe qu'un prisonnier soit substitué à un autre? J'ose même dire que ma mort produira plus d'effet que celle d'un enfant ! J'ai rempli des fonctions publiques d'un ordre élevé, monsieur, et de plus je suis chevalier de la Légion d'honneur ! »



Quelle chose étonnante! (P. 407, col. 1).

Tout en parlant, l'oncle Placide avait rejeté sa tête en arrière, et l'officier fut frappé de la simplicité et de la noblesse de son geste, quand il posa sa main sur sa poitrine à côté du ruban rouge.

Peut-être cet Allemand avait-il un cœur, caché quelque part ? Peut-être regretta-t-il un moment de s'être publiquement engagé à faire fusiller cinq prisonniers? Les soldats allemands, furieux de leur récente défaite, attendaient cette satisfaction avec une impatience farouche. Il n'y avait plus à reculer.

« Qu'il soit fait selon votre désir ! » dit-il en saluant l'oncle Placide d'un signe de tête presque respectueux.

L'oncle Placide lui saisit la main, la serra entre les siennes, et lui dit avec chaleur : « Soyez béni, monsieur ! »

L'autre dégagea sa main avec un embarras visible et détourna la tête.

« J'ai, dit l'oncle Placide, une dernière grâce à vous demander. Que mon neveu ignore la vérité jusqu'au moment où tout sera fini. »

L'officier se sentait de plus en plus mal à son aise en présence de l'oncle Placide ; il avait hâte d'en finir : « Soit ! soit ! » dit-il brusquement, et il fit un signe aux soldats, qui se disposèrent à emmener le prisonnier.

Tout à coup il se ravisa. « Monsieur, dit-il à l'oncle Placide, vous êtes un vrai gentilhomme. Jusqu'à demain matin vous êtes libre sur parole ; ce sous-officier va vous conduire où vous voudrez. Ce n'est pas un gardien que je vous donne, c'est un protecteur, pour vous préserver de toute insulte et de toute mauvaise rencontre. »

L'oncle Placide se dirigea droit vers le presbytère pour mettre ordre aux affaires de sa conscience et se préparer à bien mourir. La servante lui apprit que le curé avait été emmené comme otage une quinzaine de jours auparavant. Il lui demanda alors une plume, du papier et de l'encre, écrivit son testament, quelques courtes instructions pour Alfanègre, une lettre pour Combaleuf, après quoi il regagna le *Soleil d'Or*.

La maîtresse et la servante pleuraient au coin du feu : il trouva dans son bon cœur quelques paroles d'encouragement et de consolation, et remonta dans sa petite chambre.



Quelle que soit la vaillance de l'âme, la chair s'épouvante et frissonne à l'idée de la destruction prochaine. Ce ne fut pas sans une angoisse profonde que l'oncle Placide s'abandonna à ses pensées. Mais il retrouva sa force dans la prière, dans l'espérance que son sang effacerait ses fautes, et que son sou-

verain juge le recevrait avec indulgence. Brisé par la fatigue et par l'émotion, il résista cependant à la tentation de se jeter sur son lit, de peur de s'endormir et de se laisser surprendre par l'heure.

Assis sur une chaise, les coudes sur la petite table de bois blanc, la tête entre les mains, il employa les longues heures de cette nuit d'hiver à songer à ceux qu'il avait aimés et qu'il allait rejoindre bientôt.

Il n'est prison si bien gardée où ne pénètrent les bruits du dehors, et d'où un prisonnier ne puisse s'échapper.

Vers les deux heures du matin, les malheureux renfermés dans la maison d'école savaient que le vieux monsieur avait pris la place de son neveu ; à quatre heures, deux d'entre eux s'étaient évadés.

Ce furent là les seuls incidents de cette longue nuit de novembre à laquelle succéda une lueur blafarde et sinistre, aurore digne d'éclairer une scène d'épouvante et d'horreur.

XLIV

Épilogue.

Le surlendemain, un journal de Normandie racontait dans tout le détail l'exécution des cinq condamnés et l'admirable dévouement de M. Clodion.

Ce récit fut aussitôt reproduit par tous les journaux des départements non occupés. Une lettre particulière, apportée à Paris, avec beaucoup d'autres, par un pigeon voyageur, racontait cet épisode de la guerre. Elle fut insérée et commentée dans les journaux de Paris. Une revue illustrée publia un dessin très-dramatique, accompagné du portrait de l'oncle Placide.

L'oncle Placide. (P. 406, col. 2.)

Messieurs les subalternes, dispersés par l'ouragan de la guerre à tous les vents du ciel, et incorporés dans tous les corps d'armée, se livrèrent, chacun dans son coin, à des commentaires sans fin sur un événement aussi extraordinaire.

« Ainsi, l'oncle de tout le monde avait un neveu ! » s'écria le vaudevilliste incorrigible, et il ajouta aussitôt d'un ton plus sérieux : « Où diable l'héroïsme va-t-il se nicher ? »

En tout cas, l'héroïsme n'avait pas été se nicher dans le cœur du vaudevilliste, qui faisait un triste soldat, au dire de ses officiers.

« C'était un homme ! » se dit simplement le parent pauvre. « Et cela prouve, ajouta-t-il, qu'il ne faut pas se fier aux apparences ! »

Faisait-il un retour sur lui-même en prononçant ces dernières paroles? Cela n'est pas impossible. Jamais soldat n'eut l'air moins martial que le parent pauvre ; et pourtant il portait le ruban de la médaille militaire à la boutonnière de sa tunique.

« C'était un héros, murmura le poëte..., un de ces héros que l'on méconnaît, jusqu'au jour où... Qui vive ! »

Il était en sentinelle, sur les bords de la Loire ; les patrouilles se succédaient rapidement et effarou-

chaient l'inspiration poétique. Le poëte remit à un moment plus favorable la pièce qu'il se proposait bien de composer sur l'héroïsme de M. Clodion.

Le fidèle Bertrand, quand sa femme lui lut la chose dans son journal, donna un violent coup de poing sur la table de la salle à manger, et aussitôt il monta l'escalier qui conduisait à sa chambre. Il ne revint qu'au bout d'une demi-heure, la figure triste et abattue, les yeux gonflés à force d'avoir pleuré.

« Quel misérable ingrat que ce gros Alfanègre ! dit-il en redescendant. Est-ce que ce n'était pas à lui de prendre la place de M. Émile, au lieu de laisser périr un monsieur, comme Monsieur !

— Tu l'aurais donc prise, toi ? demanda Mme Bertrand, en jetant des regards d'admiration sur son seigneur et maître.

— Est-ce que ça se demande ? » répondit le seigneur et maître, en recommençant à pleurer.

Combaleuf, pâle comme un spectre, venait d'entrer dans la salle à manger, un journal à la main.

« Quelle chose étonnante !... lui dit Mme Bertrand, qui ne savait trop que dire.

— Étonnante ? ma chère, étonnante ? s'écria Bertrand avec une violence inaccoutumée : Ah ça ! pourquoi étonnante ?

— Je ne sais pas, moi, répondit Mme Bertrand avec un mouvement d'épaules ; c'est si étonnant de voir faire ça à un monsieur si bien tiré à quatre épingles, qui avait l'air si douillet, qui était si habitué à ses petites aises.

— Madame Bertrand, s'écria avec une grande énergie l'homme à la tête de bois, tu me feras dire des choses que je regretterai après : ta seule excuse pour dire ce que tu dis, c'est que tu ne connaissais pas Monsieur. Moi, rien ne m'étonne de lui. Ça peut me fendre le cœur, ça peut me mettre la tête à l'envers, et il n'y a pas grand mérite à ça ; mais m'étonner ! jamais ! et vous, Combaleuf ?

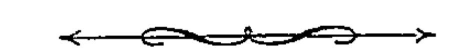
— Moi non plus ! répondit Combaleuf d'une voix grave et triste : Ça lui ressemble si bien, au contraire ! »

Ayant prononcé ces paroles, Combaleuf, dont les lèvres tremblaient, se mit à regarder à travers les vitres sans rien voir et à battre machinalement, du bout des doigts, un pas redoublé sur la toile cirée de la table. Sentant que les larmes le gagnaient, et éprouvant un impérieux besoin d'être seul, il ouvrit la porte brusquement, sans prendre congé.

Bertrand ramassa du bout des doigts le journal qui avait été jeté tout froissé sur la table, le retourna à plusieurs reprises d'un air de défiance et de dégoût et s'écria : « Madame Bertrand, il ne faut pas m'en vouloir de ce que je vais dire, parce que je ne peux pas m'empêcher de le dire. Je donnerais tout ce que j'ai au monde, et ma peau par-dessus le marché, pour pouvoir seulement penser que cet imprimé-là en a menti.

— Qui sait ? répondit Mme Bertrand, en affectant tout à coup une confiance qu'elle était loin d'éprouver. Après tout, les messieurs qui font les journaux sont des hommes ; ils peuvent s'être trompés ; on peut les avoir trompés. Espérons encore ! »

J. GIRARDIN.



UNE PASSION MALHEUREUSE

Ce fut vraiment un jour néfaste pour Dick Harrison, et pour toute la famille Harrison par-dessus le marché, que celui où le célèbre Borner eut la fantaisie de prendre des bains de mer, et choisit le village de Shilley pour théâtre de ses exploits aquatiques, au lieu d'aller à Brighton ou sur toute autre plage renommée. Et pourquoi choisit-il le village de Shilley ? Oh ! mon Dieu ! pour de bien minces raisons. Il l'avait traversé autrefois en voiture, au clair de la lune, et l'avait trouvé pittoresque ; personne n'y allait, et le célèbre J.-W. Borner était de ces artistes qui aiment à faire ce que personne ne fait ; enfin il était situé sur la côte la plus rocheuse du Royaume-Uni, et Borner se proposait d'étudier les échos de ses grottes et de ses falaises. La question des échos préoccupait beaucoup Borner. Il s'était transporté de sa personne dans tous les lieux d'Europe qui possèdent des échos célèbres, et il savait combien de fois chacun d'eux est capable de répéter distinctement une phrase de huit mesures, jouée sur la flûte dans un mouvement lent. S'il pouvait en rencontrer un nouveau, quelle gloire pour lui ! Il était fier à juste titre de sa renommée de flûtiste ; mais il serait bien plus fier encore s'il pouvait entendre chuchoter sur son passage : « C'est le grand J.-W. Borner, le célèbre flûtiste, qui a découvert l'écho de Shilley. »

Il vint donc à Shilley ; et, comme il n'aimait pas le séjour des auberges, il chercha à se loger chez quelque habitant du village. Il s'arrêta en passant devant la maison du père Harrison, qui cumulait les fonctions de forgeron et celles de maréchal-ferrant, et s'amusa à regarder le feu de la forge et à écouter le bruit cadencé des marteaux. Toc-toc, toc-toc-toc ; toc-toc, toc-toc-toc..... un joli accompagnement pour des variations sur la flûte. Et, fredonnant mentalement les susdites variations, dont il improvisait le motif, J.-W. Borner entra dans la forge, causa avec le maître du logis et avec sa femme, et finit par louer une chambre dont ils ne faisaient rien et qui était située vis-à-vis la forge : de là on voyait très-bien le feu et l'on entendait encore mieux les marteaux.

Jusque là, les fantaisies de J.-W. Borner n'avaient rien de bien désastreux pour la famille Harrison, d'autant plus qu'il payait fort cher une chambre que tout autre que lui eût refusée pour les mêmes raisons qui la lui faisaient choisir. Mais le père Harrison avait un fils, Dick, un grand benêt qui n'aimait pas à se fatiguer et qui trouva fort doux de servir de

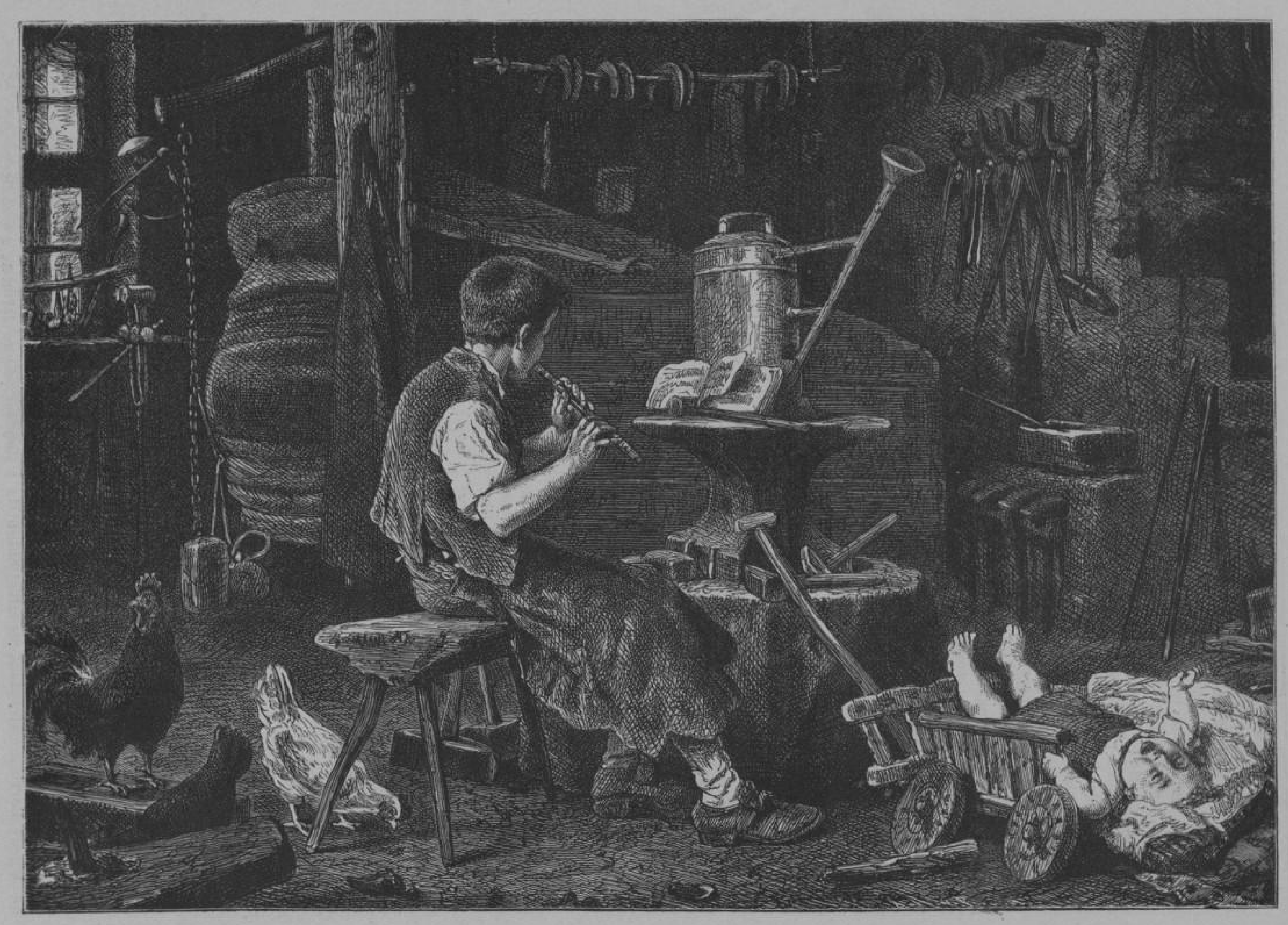
guide à l'étranger sur tous les chemins du pays, au lieu de faire marcher le soufflet et de manier les pinces, les tenailles et les marteaux. Mistress Harrison accepta volontiers que son fils délaissât la forge pour la promenade : l'étranger ne manquait jamais au retour de glisser une pièce dans la main de Dick, et Dick, qui était bon garçon, la donnait à sa mère. Cela ferait, au bout du mois, des souliers pour Jack, des rubans pour Minnie, une jupe pour Sissy, une collerette pour Jane et un hochet pour le baby, qui avait cassé le sien juste au moment où il perçait ses premières dents, le pauvre amour! Quand on a tant d'enfants, il y en a toujours un ou plusieurs qui ont besoin de quelque chose, et les ménagères savent que l'argent est plus vite dépensé que gagné. Mistress Harrison ne savait pas ce que lui coûterait cet argent-là.

Le célèbre J.-W. Borner était fort communicatif. Quand il vit l'enfant rester en extase, bouche béante, planté sur ses deux jambes écartées, écoutant ses airs de flûte comme si c'eût été la musique du paradis, il goûta cette naïve admiration et fit volontiers la conversation avec son guide. Pendant tout le mois, Dick étudia les échos en compagnie de J.-W. Borner, et il apprit, d'un écho à l'autre, ce que c'étaient que la vie des artistes, les applaudissements, les louanges, les flatteries que leur prodiguaient les plus grands seigneurs et les plus belles dames. Dick n'était pas bien rusé, mais il n'y a pas besoin de faire de longs raisonnements pour découvrir qu'il est plus agréable de porter de beaux habits, de faire de bons dîners et d'être complimenté par les dames de la cour, que de porter une grosse chemise toujours noircie par la fumée, de manier de lourds marteaux, de se rôtir au feu de la forge et d'être rudoyé quand on oublie de manœuvrer le soufflet ou qu'on tient de travers le pied d'un cheval. Si bien que, lorsque J.-W. Borner s'en alla (sans avoir trouvé aux environs de Shilley d'écho digne de figurer sur le catalogue des échos célèbres), Dick avait pris en dégoût l'honnête métier de son père, et n'avait plus qu'une idée : jouer de la flûte.

Pour jouer de la flûte, il faut d'abord posséder une flûte. Dick n'en avait pas, mais il savait bien où en trouver une. Il l'avait découverte à l'étalage d'un brocanteur de la ville, où il allait souvent faire des commissions. Elle n'était pas en trop bon état ; mais Dick s'assura qu'il ne lui manquait rien d'essentiel, et, le jour où il porta à la voiture les bagages de J.-W. Borner, il employa les dernières largesses du voyageur à acheter l'instrument qu'il convoitait et une vieille Méthode toute jaunie qui contenait des exercices et des airs faciles et progressifs, comme c'est le devoir de toute Méthode qui se respecte. Et comme J.-W. Borner avait eu la condescendance de lui montrer comment il s'y prenait pour jouer de la flûte, Dick s'en revint à Shilley en soufflant dans la sienne tout le long de la route. Mistress Harrison, qui avait compté que Dick lui rapporterait de quoi mettre une garniture nouvelle au chapeau de Jane, reçut assez mal la Méthode et la flûte ; mais son mari qui était content de reprendre possession de Dick et de le remettre à la forge, lui imposa silence, et Dick put étudier à son aise, ce soir-là, les différentes gammes.

Pauvre Dick! Sa passion pour la musique était ce qu'on peut appeler une passion malheureuse. Il n'était pas né pour faire un musicien ; cela, il n'y avait pas besoin de l'entendre deux fois pour en être convaincu ; mais il n'en voulait pas convenir, par une raison toute simple : c'est qu'il était incapable de sentir ce qui lui manquait. Il jouait faux avec un aplomb imperturbable, et, comme il allait carrément en mesure (le maître d'école, qui lui avait jadis appris ses notes, n'entendait pas la raillerie là-dessus), il se croyait un virtuose, et rien n'était plus drôle que de l'entendre défigurer une mélodie, dont le rhythme seul survivait. Il prenait tant de plaisir à cet exercice ridicule, qu'il en perdait le boire et le manger, et, ce qui est plus grave, l'amour du travail et le sentiment du devoir. Sa mère le chargeait-elle de quelque commission, il la faisait le plus vite possible, sans se soucier qu'elle fût bien ou mal faite : ne fallait-il pas qu'il retournât à sa flûte? Son frère et ses sœurs lui demandaient-ils son aide pour quelque travail ou quelque jeu, il les repoussait avec distraction, quand ce n'était pas avec humeur : sa flûte l'attendait. A la forge, il travaillait mollement, sans chercher à apprendre le métier, et s'attirait vingt fois par jour des réprimandes ou des taloches du père Harrison, qui n'aimait pas les fainéants et qui voulait qu'on eût du cœur à la besogne. Mais Dick avait le cœur et l'esprit bien loin de la forge. Pendant qu'il mettait le soufflet en mouvement ou qu'il prenait un fer à cheval avec les grandes pinces pour le porter sur l'enclume, il songeait aux triomphes du célèbre Borner, et se le représentait frisé et pommadé, rasé de frais, cravaté de blanc et chaussé de bottes vernies, jouant ses dernières variations devant Sa gracieuse Majesté qui daignait l'applaudir et lui sourire. Pauvre Dick! Il ne savait pas combien le célèbre Borner avait, dans son enfance, reçu de coups de cravache avant d'arriver à la perfection de ce coup de langue que lui enviaient tous les flûtistes de l'Europe ; il ne savait pas combien de fois l'artiste, déjà en possession de son talent, mais encore inconnu, avait dû se coucher le ventre vide avant d'être invité à dîner chez des ministres et chez des ambassadeurs. Non, Dick ne savait pas tout cela ; et dès que le père Harrison lui permettait de quitter l'ouvrage, il courait à sa flûte, au grand danger des oreilles du voisinage.

Il y avait pourtant à Shilley, par malheur pour lui, des oreilles mal construites qui trouvaient sa musique superbe. Ces oreilles, ou plutôt les langues qui en dépendaient, avaient le tort de lui faire de grands compliments, qui l'ancraient de plus en plus dans sa malencontreuse passion. Si bien que, un an après le départ de J.-W. Borner, personne n'aurait reconnu le petit Dick, qu'on avait vu jadis aussi ser-



Dick joua son petit air. (P. 410, col. 1.)

viable que sa paresse naturelle le lui permettait, dans ce personnage prétentieux qui ne vivait plus ni pour les autres ni pour lui-même, mais seulement pour sa flûte.

Vers ce temps-là, un nouveau maréchal-ferrant, jeune et vigoureux, alerte et adroit, vint s'établir à Shilley. Deux artistes du même métier, dans un village où il y avait à peine de la besogne pour un seul, cela n'avait pas de bon sens; le nouveau venu était fou, sans doute. Pas si fou; car le père Harrison devenait vieux, et il était clair pour tout le monde que son fils ne serait jamais bon à le remplacer; c'était donc comme si la place eût été vacante; et de jour en jour on entendait moins de coups de marteau sur les enclumes du père Harrison, à mesure qu'on en entendait davantage sur celles de son rival. Et Dick continuait à jouer de la flûte.

Un soir qu'il en jouait, après la forge fermée, le père Harrison, qui était sorti un moment, rentra tout joyeux : « Dick, mon garçon, le bon temps est revenu! le squire est arrivé au château. On m'amènera demain matin tous ses chevaux; il faudra visiter leurs pieds, pour ferrer à neuf ceux qui en auront besoin : ce sera de la besogne! Ce bon squire! je savais bien qu'il n'abandonnerait pas un vieux serviteur comme moi; l'autre lui a pourtant fait offrir ses services, j'ai su cela par le jardinier... Il faut nous distinguer, Dick! Demain matin je pars avant le jour pour aller à la ville chercher des clous : j'aurais peur d'en manquer. Toi, tu allumeras le feu, tu tiendras tout prêt, et nous pourrons nous mettre à l'ouvrage dès que les chevaux arriveront. C'est entendu, n'est-ce pas? Allons dormir, et demain, dès l'aube, hors du lit! »

Le lendemain, le soleil commençait à peine à coucher sur la route les longues ombres des peupliers, que le père Harrison était déjà hors de Shilley. Dick s'était levé aussi et mistress Harrison, ennuyée des cris du baby qui voulait être promené et l'empêchait de faire son ménage, pria le jeune garçon de l'emmener à la forge. « Tu le laisseras couché dans sa petite voiture, lui dit-elle; il ne te gênera pas, il aime à voir marcher le grand soufflet; il restera tranquille à le regarder. » Dick s'attela à la brouette et emmena le baby.

S'il n'eût emmené que le baby! Mais il prit aussi sa Méthode et sa flûte; et, entendant l'heure sonner à l'église, il se dit qu'il avait bien le temps, avant d'allumer le feu et de ranger la forge, de jouer un petit air. Il se fit un pupitre d'un arrosoir posé sur l'enclume, s'assit devant, y étala sa Méthode et joua son petit air, puis un second, puis un troisième... le temps s'écoulait et le feu ne s'allumait pas. Le baby, qui avait commencé par rire, s'était bientôt ennuyé; puis il s'était impatienté, et, en gigotant dans son impatience, il était tombé en arrière; et, renversé sur le dos, à moitié sorti de sa petite voiture, il poussait des cris lamentables, lorsque le père Harrison entra, tout essoufflé, tant de la hâte qu'il avait mise à faire la course que de la peur d'être en retard.

« Eh bien, Dick! » cria-t-il d'une voix de tonnerre. Dick tressaillit et sauta sur ses pieds; et, voyant le baby désespéré, le foyer sans feu et son père irrité, il s'élança, sans savoir ce qu'il faisait, sur le soufflet et se mit à le faire marcher, sans s'apercevoir qu'il ne soufflait que sur des charbons éteints. Le père Harrison allait lui administrer une bonne correction... il s'arrêta court, en entendant piétiner des chevaux dans la rue.

« Voilà nos bêtes, père Harrison! dit en entrant dans la forge le palefrenier du squire. Dépêchons-nous : on part dans deux heures pour la chasse. Comment, pas de feu? rien de prêt? Serviteur, alors; je n'ai pas le temps d'attendre : vous étiez prévenu d'hier soir. Votre confrère est plus matinal que vous, il est déjà à la besogne, et je m'en vais le trouver. »

Il partit. Le père Harrison resta immobile et comme atterré, écoutant les pas des chevaux qui s'éloignaient. Quand il ne les entendit plus, il se laissa tomber sur un escabeau, cacha sa figure dans ses mains et fondit en larmes.

Dick fut ému : un soufflet ou un coup de pied lui aurait fait moins d'effet que ces larmes. Il se sauva, emportant sa flûte et sa musique, et à ce moment-là, je dois le dire, il n'avait envie que d'aller les jeter au fond du puits. Mais sa vanité reprit bientôt le dessus. Il ne pouvait se dissimuler que cette affaire-là enlèverait sans doute à son père tout ce qui lui restait de clients : Qui voudrait faire travailler un homme que le squire avait quitté? C'était la ruine... Oui; mais ne pouvait-on, en ce monde, gagner son pain qu'en battant le fer? Et le célèbre J.-W. Borner n'était-il pas devenu plus riche avec sa flûte que tous les forgerons ensemble avec leurs marteaux? Dick se redressa et prit résolûment le chemin du château.

Il arriva, trouva la grille ouverte, entra dans le jardin et s'avança jusque sous les fenêtres. Là, comme il entendit un bruit de voix, il pensa que le moment était venu de manifester ses talents, et il commença un air de flûte.

Aux premiers sons qu'il tira de son instrument, une nuée d'enfants s'élancèrent du salon sur le grand balcon de pierre : de blondes misses avec de longs cheveux bouclés et des joues roses, vêtues de robes de mousseline avec de grandes ceintures roses ou bleues. Dick pensa que c'était un public comparable à celui dont J.-W. Borner avait coutume de se faire applaudir, et il salua sans interrompre son air. Les fillettes éclatèrent de rire.

« Eh! John! Bob! James! Davy! venez voir, venez entendre! crièrent-elles. Un aveugle qui joue de la clarinette!

— Ça? dit un des écoliers accourus à leur appel, ça n'est pas une clarinette, c'est une flûte.

— Vous croyez? c'est digne d'être une clarinette, toujours, et une clarinette d'aveugle, encore!

— Aïe ! aïe ! est-il possible de jouer aussi faux? dit un autre en se bouchant les oreilles.

— Jette-lui un penny pour qu'il s'en aille.

— Non, c'est trop drôle ! Mais c'est qu'il a l'air de croire que c'est beau ! »

Les rires reprirent de plus belle.

Cette fois, Dick était confondu. Il lâcha sa flûte, qui tomba à ses pieds, et se sauva dans la charmille la plus sombre qu'il put trouver pour y cacher sa honte et son chagrin. Alors seulement, désabusé sur son avenir artistique, il comprit combien il avait été coupable et quel mal, peut-être irréparable, il avait fait à sa famille, pour une folle chimère qui ne lui rapportait que des moqueries. Il resta là longtemps, se jugeant lui-même avec sincérité; il s'avoua que tout son malheur venait de sa paresse et de sa vanité, et comme il n'était pas méchant au fond, il prit une bonne résolution. Il alla se poster dans la cour où l'on s'assemblait pour le départ, et, s'approchant du squire dès qu'il le vit paraître, il le pria bien humblement de l'écouter un instant. Le squire était un brave homme, et il s'intéressait à la famille Harrison, qu'il connaissait depuis qu'il était au monde. Il reçut donc avec indulgence les aveux de Dick, qui s'accusait d'être cause à lui seul de ce qui était arrivé le matin, et qui le suppliait de ne pas punir son père en lui retirant sa pratique. Il l'encouragea même si bien que le pauvre garçon finit par lui raconter ses illusions musicales et sa déconvenue. Le squire, qui avait entendu la singulière aubade de Dick, sourit et approuva ses projets de réforme.

Le père Harrison travaillait tristement, aidé de son second fils, Jack, qui agitait à grand'peine le soufflet trop lourd pour lui, lorsque Dick rentra triomphant.

« Père ! vite un fer ! cria-t-il. Le cheval du squire s'est déferré au moment de partir, et le squire vous l'envoie pour que vous l'arrangiez; parce que, a-t-il dit, il n'y a encore personne qui sache ferrer un cheval comme le bon vieux Harrison. Le squire ne vous abandonnera pas, père; je lui ai dit que c'était ma faute, et il m'a pardonné. Et je lui ai promis de ne plus jouer de la flûte et de devenir aussi bon ouvrier que vous, pour vous faire oublier le chagrin que je vous ai causé...

— C'est bon, mon garçon, nous verrons ça, » dit le forgeron d'une voix émue. Il eut grand besoin de l'assistance de Dick pour ferrer le cheval, car il tremblait et ses yeux voyaient trouble. Il venait pourtant de terminer lorsqu'un piqueur du château vint chercher le cheval.

« Le squire vous attend demain matin, père Harrison, dit-il au forgeron; il a de l'ouvrage à vous donner. Et vous, jeune homme, je vous rapporte votre flûte, que vous avez perdue dans le jardin. Bonjour; à demain matin, n'oubliez pas. »

Il partit, et Dick resta là, sa flûte à la main. Tout à coup, sans dire un mot, il se tourna vers le brasier et l'y lança d'un geste décidé. La flûte pétilla, craqua, apparut un instant toute rouge... et s'évanouit. Alors seulement Dick osa regarder son père : son père souriait et lui tendait les bras.

M[me] Colomb.

LA GRAVURE CHEZ LES ANCIENS

L'art de graver, bien que ses principaux chefs-d'œuvre ne datent que des trois derniers siècles qui nous précèdent, n'est pas une invention moderne. Les Égyptiens, les Étrusques et les Romains le pratiquèrent, et les Grecs, « ces dessinateurs ingénieux qui portèrent à un si haut degré de perfection la sculpture, la peinture, l'architecture, l'art de fondre, de forger, de marier les métaux, de les travailler sur le tour et de les émailler, l'art de graver des médailles, celui de graver sur des pierres fines, l'orfévrerie, l'art de ciseler et celui de damasquiner », les Grecs excellaient aussi dans l'art de tracer avec le burin sur le bronze, sur le fer, les dessins les plus purs et les plus délicats. On trouve dans Homère, cet encyclopédiste de son époque, la description de plusieurs ouvrages fort remarquables, attestant de grands progrès déjà accomplis. Le poète Anacréon, pour célébrer le retour du printemps, commande à un artiste une coupe d'argent portant gravés sur ses contours « les Amours désarmés et les Grâces souriantes ».

Un grand nombre d'objets antiques, tels que vases, plats, armes, patères, casques et meubles de plusieurs forme, soffrent des spécimens de sujets historiques, de figures, de fleurs, de fruits et d'animaux gravés au burin. On conserve à Rome, au *Collége Romain*, un vase ayant deux palmes un pouce et demi de hauteur, sur un palme sept pouces et demi de diamètre (le palme, mesure dont on se sert en Italie pour le cubage des marbres, vaut 0[m],25), et couvert de gravures représentant l'histoire des Argonautes, du travail le plus fini. Winckelmann décrit un beau vase, « ouvrage encore plus admirable, du diamètre d'un palme romain et demi, tout doré et dont la panse était décorée de magnifiques gravures. »

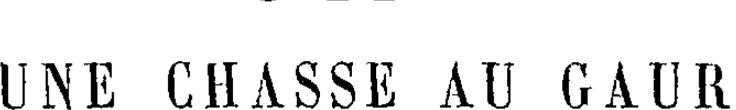
Il est regrettable, suivant la remarque de M. Émeric David, que les Grecs n'aient jamais eu l'idée d'introduire un vernis, une matière onctueuse et colorée, dans les sillons tracés sur le métal, et de fixer ensuite l'empreinte de cette gravure, par l'action d'une presse, sur une étoffe ou sur un papier légèrement humecté... « Quel service l'inventeur de cette nouvelle manière de peindre aurait rendu aux arts et à son pays ! Quelle source de richesses il aurait offerte à un peuple qui fondait son commerce non-seulement sur les denrées de son territoire, mais plus encore sur les ouvrages de ses manufacturiers, je pourrais dire sur les productions de son génie ! Combien les chefs-d'œuvre des peintres et des sculpteurs grecs multipliés en quelque sorte jusqu'à l'infini par la

gravure, en pénétrant dans tous les pays où parvenaient les marchandises d'Athènes, de Corinthe, de Samos, de Milet, auraient eu d'influence sur le goût et peut-être sur les mœurs des nations anciennes. L'idée première ne se présenta point. » (Émeric David.) Privée du secours de l'impression qui seule pouvait assurer son indépendance, la gravure au burin ne fut ainsi chez les Grecs qu'un art secondaire, subordonné à la sculpture, à l'orfévrerie et, en général, à l'art de travailler les métaux.

La même remarque est à faire au sujet de la gravure des cartes géographiques sur des tables de cuivre, procédé connu et pratiqué par les Grecs, comme l'atteste un passage d'Hérodote. Cet historien rapporte qu'Aristagoras de Milet, s'étant rendu à Sparte pour engager les Lacédémoniens à soutenir les Grecs d'Asie dans leur révolte contre Darius, se présenta au roi Cléomène, tenant à la main une planche de cuivre sur laquelle était gravée la circonférence entière de la terre, avec toutes les mers et les rivières : « ἔχων χάλκεον πίνακα ἐν ῷ γῆς ἁπάσης περίοδος ἐνετέτμητο καί θάλασσά τε πᾶσα καὶ ποταμοὶ πάντες. » L'envoyé, tout en exposant l'objet de son entreprise, montrait, sur la *Carte de la terre tracée sur la planche de cuivre*, la position respective des différents peuples. Il s'agit évidemment ici d'une véritable gravure, et il ne fallait plus qu'appliquer la découverte pour réaliser l'impression des cartes géographiques et faire franchir à cet art un pas qu'il ne franchit que vingt siècles plus tard. « Mais, malgré la nécessité de multiplier les cartes, dit M. Émeric David, l'art ne franchit point le faible intervalle qui séparait ici la gravure d'avec l'impression ; les cartes données aux commandants des armées, aux ambassadeurs, aux divers fonctionnaires publics, bien qu'elles pussent être quelquefois exécutées d'après des prototypes gravés, continuèrent chez les Grecs et ensuite chez les Romains à être dessinées ou plutôt peintes à la main. » Nous avons, à ce sujet, les témoignages de Vitruve, de Florus et de Suétone. Properce, dans une de ses élégies, nous raconte aussi qu'il apprend à connaître les mondes sur des plaques peintes à la main :

Cogor et e tabula pictos ediscere mundos.

CH. DE RAYMOND.



UNE CHASSE AU GAUR

OU BISON INDIEN

Le Gaur ou bison indien est un des animaux les plus remarquables de la faune de l'Inde. Quoiqu'on le rencontre dans toutes les forêts, du cap Comorin aux Himalayas, on ne le trouve en abondance que dans la zone centrale.

Le nom de *gaur*, qui est devenu sa désignation scientifique (*bos Gaurus*), ne lui est appliqué que par les indigènes du Téraï népalais ; dans les autres parties de l'Inde, il est improprement appelé *Jungli Koudja* ou *Bhaïnsa*, « buffle des jungles. »

Les chasseurs européens l'ont baptisé « le bison indien », et cette appellation, outre qu'elle est la plus usitée, paraît mieux justifiée que les termes indigènes ou scientifiques. Le Gaur n'a absolument aucune analogie avec le buffle sauvage, qui habite les mêmes parages que lui ; il se rapproche bien plus du bison américain que du bœuf commun.

Sa tête courte et carrée est couronnée par un front large, élevé, couvert de mèches d'un poil long et roussâtre. Le museau est développé, d'une teinte rosée ou gris clair ; les oreilles sont plus petites que chez le bœuf ; les cornes, au lieu d'être cylindriques à la base, sont ovales et fortement aplaties ; elles se recourbent vers le derrière de la tête pour se relever en pointe acérée en formant un arc dont le segment atteint jusqu'à un mètre et un mètre dix centimètres. Le cou, épais et court, sort de dessous une gibbosité charnue, qui recouvre les épaules et s'étend jusqu'au milieu du dos. Cette bosse est un des caractères qui le rapprochent le plus du bison américain. Elle est généralement couverte de poils presque noirs, plus longs et plus abondants que ceux qui couvrent le reste du corps, dont la teinte générale est un marron chaud.

Les indigènes emploient la peau qui recouvre la bosse à la fabrication de boucliers, qu'ils prétendent à l'épreuve du sabre. Il faut aussi remarquer la blancheur parfaite des pattes du sabot au genou, ce qui a valu au bison, de la part des chasseurs, l'épithète « de guêtré ». La moyenne de la taille, observée chez les animaux complétement développés, est de 1^{m},85 à l'épaule, avec une longueur de 2^{m},80 à 2^{m},95 de l'extrémité du naseau à la naissance de la queue.

Les gaurs habitent les régions élevées de l'Inde centrale ; ils se tiennent dans la journée sur les plateaux, dans les petites gorges touffues, où se trouve une source ou un dépôt d'eau ; ils vont paître la nuit les hautes herbes des nullahs ou les pousses de bambou dont ils sont très-friands.

Chaque troupeau se compose de dix à quinze vaches avec leurs veaux, accompagnées de quelque jeune taureau qui paraît diriger la bande. Les vieux taureaux vivent, la plupart du temps, complétement solitaires.

Le bison paraît avoir une mauvaise vue, mais il a l'ouïe et l'odorat très-subtils, ce qui le rend difficile à approcher. Quelques chasseurs l'ont représenté comme un des plus terribles animaux de la forêt, se ruant sur l'homme et l'éléphant dès qu'il les aperçoit ; mais, à vrai dire, quoique le bison ne paraisse redouter l'attaque d'aucun animal, voire même du tigre, il est craintif et ne devient dangereux que lorsqu'il se sent acculé ou qu'il est exaspéré par une blessure. Alors sa rage et son acharnement ne connaissent plus de bornes, et plus d'un

chasseur a succombé dans de semblables rencontres.

Le 15 avril 1867, je me trouvais au cœur des Vindhyas, dans l'Inde centrale, à Koumari, où j'avais pris mes quartiers dans la maison des gendarmes, lorsque le Taloukdar, ou chef du district, me fit prévenir qu'on avait aperçu dans les environs un troupeau de bisons, et que si je voulais les chasser il se mettait à ma disposition. J'acceptai avec empressement, comme on le pense, cette rare occasion, et le lendemain, de grand matin, le Taloukdar, accompagné de quelques-uns de ses gens, vint nous chercher au *station-house*.

Nous partons et, après un temps de galop, nous nous retrouvons dans la forêt que nous avons traversée la veille en venant de Bartalla. Une longue course à travers une région sauvage et déserte nous conduit au sommet d'une terrasse aux bords escarpés, d'où l'on domine tout le pays vers Dumoh. Nous mettons pied à terre pour absorber un frugal déjeuner et permettre aux chikaris d'aller reconnaître le troupeau signalé au Taloukdar. Ils reviennent bientôt et, laissant là nos montures, nous quittons le plateau et entrons dans le fourré épais qui en couvre une des déclivités. La chaleur est accablante ; il est dix heures, le soleil embrase le sol et perce le feuillage, qui pend flétri le long des branches. D'après nos guides le moment est favorable pour approcher les bisons, qui, accablés par la chaleur, dorment dans le fourré. Je ne puis m'empêcher de penser que pour profiter de ce moment nous nous exposons bien témérairement aux atteintes du soleil d'avril, que les résidents de l'Inde n'affronteraient à aucun prix.

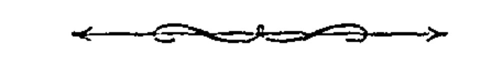


Une famille de Gaurs ou bisons indiens.

Enfin, après un exercice pénible, agrémenté de nombreuses égratignures, nous atteignons le bord d'un ravin étroit, formant un petit cirque au fond duquel croît une véritable forêt de bambous géants. Pour atteindre ce couvert qui nous cache les bisons, il nous faudrait descendre un talus d'une cinquantaine de mètres, sur lequel quelques arbrisseaux dénudés ne nous offrent qu'un abri insuffisant. Sans faire cette tentative, nous allons nous poster à l'entrée du ravin, pendant que l'un des chikaris contourne le col pour rabattre le troupeau vers nous. Nous l'apercevons bientôt sur le versant opposé, mais les bisons l'ont déjà éventé ; les bambous s'a-

gitent violemment et en un clin d'œil la troupe nous apparaît : les vaches, la tête basse, lancées au galop et soufflant bruyamment, les jeunes bondissant de terreur. Ils passent devant nous comme une avalanche ; nos coups de feu partent simultanément ; l'une des bêtes s'arrête un instant ; je lui envoie un second coup, qui n'a d'autre effet que de lui faire reprendre sa course. Mais, tandis que les autres disparaissent au loin, la bête blessée reste en arrière et s'arrête à cinq ou six cents mètres de nous. Nous sommes bientôt près d'elle et une balle la roule à terre ; quoique ce ne soit qu'un jeune taureau, aux cornes encore petites, c'est une superbe pièce. Le Taloukdar, stimulé par ce succès, voudrait continuer la poursuite, mais je suis suffisamment satisfait du résultat et n'aspire qu'à regagner le plus promptement possible Koumari et à me reposer de cette terrible course dans le frais *koti* de l'hospitalière gendarmerie.

LOUIS ROUSSELET.



LES ÉTOILES DE MER

Ceux de nos jeunes lecteurs qui ont eu la bonne fortune de visiter le bord de la mer ont maintes fois ramassé sur le sable de la plage des objets d'assez maussade apparence qu'on leur désignait sous le nom d'*etoiles de mer*.

Racornies, desséchées par l'action du soleil et de l'air, les pauvres étoiles sont bien peu brillantes alors, et l'on a peine a reconnaître dans ces morceaux de cuir tanné, grossièrement découpé, des êtres qui ont vécu et qui peuvent revivre encore. En effet, ils ressemblent moins à eux-mêmes que les fleurs flétries d'un herbier à leurs fraîches sœurs du jardin.

Pour connaître et aimer une fleur, il faut la voir sur sa tige ; pour étudier un animal, il faut le voir vivre dans son milieu. Emportons donc à domicile l'étoile de mer que nous avons ramassée, et mettons-la dans un bocal rempli d'eau de mer ; notre curiosité satisfaite nous récompensera de notre bonne action. Libre à nous, du reste, de reprendre ensuite l'existence que nous avons bien voulu prolonger quelques instants et de dessécher le pauvre animal pour le garder en souvenir d'une plage que nous ne reverrons peut-être plus.

L'étoile, révivifiée par la fraîcheur de l'eau, commencera par étendre ses rayons comme un homme qui se réveille en se détirant les membres. Puis, s'animant et devenant plus osée, elle allongera un, puis deux, puis trois, puis vingt, puis cinquante, puis des centaines de petits appendices ayant quelque ressemblance avec les cornes du limaçon, jusqu'à ce qu'elle en ait le dessous du corps tout hérissé.

« Qu'est-ce donc que cet appareil, et à quoi sert-il? »

Reprenons les choses d'un peu plus haut. Nous voyons tout d'abord qu'il faut ranger les *étoiles de mer* ou *astéries* parmi les *rayonnés* : leur forme étoilée saute aux yeux, la bouche est placée au milieu d'un disque central autour duquel rayonnent les bras.

Ces zoophytes d'une organisation supérieure ont une sorte de squelette extérieur, une enveloppe coriace ou calcaire, dure et cassante, hérissée de piquants, ce qui les a fait placer dans une classe à part sous le nom d'*Échinodermes*, du grec *echinos* hérisson, et *derma*, peau.

Les étoiles de mer offrent de grandes variétés : il y en a de minces et flexibles, de dures et cassantes, de rouges, de violettes, de rousses, de jaunes, etc. Les unes présentent un pentagone à côtés légèrement échancrés et sont comme les ébauches des astéries ayant cinq bras plus ou moins profondément découpés ; les autres ont un disque central de petit diamètre sur lequel sont soudés de longs bras en queue de serpent, ce qui leur a fait donner le nom d'*ophiures*. Les astéries proprement dites sont larges et épaisses, elles se meuvent péniblement, tandis que les ophiures agitent vivement leurs longs bras hérissés de piquants.

L'espèce la plus commune est l'astérie rousse ou jaunâtre, aux cinq bras triangulaires ; elle est tellement abondante dans certains parages qu'elle est employée comme engrais dans le pays. Elle vit sur toutes les côtes et à toutes les profondeurs ; on en a trouvé de vivantes à plus de 1600 mètres.

Les bras ou rayons sont soutenus par une enveloppe formée d'un grand nombre de petits corps durs curieusement agencés, qui permettent à l'astérie de fléchir ses rayons dans tous les sens. La sensation de rugosité qu'elle produit au toucher est due à des grains calcaires dont la peau est parsemée et à des cristaux de chaux qui granulent la tranche des rayons. On a compté plus de onze mille pièces calcaires chez un seul individu.

Des cordons nerveux et des muscles moteurs parcourent ces bras surprenants qui se terminent chacun par un œil.

On dit quelquefois que les aveugles ont des yeux au bout des doigts, et tout le monde comprend ce que signifie cette métaphore, mais il s'agit ici d'un œil véritable placé au bout d'un bras.

A la partie inférieure du disque central s'ouvre la bouche, d'où partent cinq gouttières profondes qui, s'étendant jusqu'à l'extrémité des rayons, les divisent en deux parties symétriques. Ces gouttières sont percées de 304 trous disposés sur deux ou quatre rangs, par lesquels l'astérie fait sortir à volonté de petits tubes charnus, contractiles, qui sont tout à la fois les organes de la locomotion et de la respiration : on a donné le nom d'*ambulacres* à ces gout-

tières, parce que les pieds s'y alignent comme les arbres d'une avenue.

Trois cent quatre orifices dans chaque rayon, cela fait un total de quinze cent vingt pieds. Voilà un animal bien pourvu et bien doué, direz-vous : cinq yeux et quinze cent vingt pieds! En voit-il plus clair? Je ne saurais vous le dire; mais il est certain qu'il n'en marche pas plus vite, car malgré tout cet attirail locomoteur, il n'avance que lentement et gauchement.

Retournons un instant auprès de l'astérie que nous avons mise dans l'eau. Elle n'est plus à la même place; elle a fait du chemin en notre absence. Nous voyons cette multitude de pieds frétillant comme de petits vers, s'allonger, se contracter après avoir touché les parois du verre comme pour tâter le terrain. Tous ces pieds sont terminés par une petite ventouse à l'aide de laquelle ils s'attachent aux corps solides, ce qui permet à l'animal de grimper le long des rochers à pic et des parois de notre aquarium improvisé.

Lorsque nous avons apporté la pauvre étoile à moitié morte, ses petits pieds tentaculaires, ou *cirres* comme l'on dit encore, étaient rentrés et contractés; mais quand elle s'est ranimée et qu'elle a voulu bouger, elle les a remplis d'un fluide qui les a chassés hors des orifices de l'ambulacre. Elle peut les faire agir isolément ou simultanément. Pour avancer elle lâche d'abord un pied, puis un autre, de façon à détacher rayon après rayon, ce qui la fait glisser comme une limace d'un mouvement régulier et uniforme.

Les tentacules de l'astérie ne sont pas seulement des organes de locomotion et de respiration, ce sont aussi des engins de pêche. Lorsqu'elle a faim, elle les laisse flotter d'un air inoffensif, mais dès qu'un débris quelconque de matière corrompue vient à en toucher un seul, il s'y attache, le pied d'à côté le prend, le passe à son voisin, et de proche en proche le nouveau capturé arrive à la bouche qui le dévore. Peu difficiles sur le choix de leur nourriture et excessivement voraces, les astéries ont été surnommées les *boueurs* de l'Océan, qu'elles débarrassent de toutes sortes de matières en décomposition.

Elles ont la faculté de dilater leur estomac qui s'étend jusque dans leurs bras, ce qui justifie leur ambitieuse gloutonnerie, car elles parviennent à avaler des coquillages entiers ; ce n'est pas qu'elles aient la prétention de tout digérer : quand les parties charnues sont dissoutes et absorbées, elles rejettent la coquille comme nous l'avons vu faire à l'anémone de mer. Après avoir longtemps nié ce fait, on l'a tellement exagéré par réaction, qu'on a prétendu qu'elles ravageaient les bancs d'huîtres sur lesquels elles s'établissaient, et une vieille ordonnance de l'amirauté anglaise infligeait une peine sévère aux individus qui se refusaient à les détruire aussi bien qu'à ceux qui protégeaient leur existence. Toujours est-il qu'elles nous font concurrence dans la consommation de ces succulents mollusques.

Les huîtres ont fort bon goût, dira-t-on, *mais il faut les ouvrir...*

Peut-être y serions-nous embarrassés, mais l'astérie a pour se tirer d'affaire un moyen qui du reste n'est pas à la portée de tout le monde : Elle prend l'huître entre ses bras et la presse, non contre son cœur, l'insensible! mais contre sa bouche. Elle sait bien qu'elle ne pourra y introduire une bouchée de telle dimension ; et puisque la proie ne peut arriver jusqu'à l'estomac, l'estomac ira au-devant de la proie. Donc cet estomac complaisant et avisé sort de sa cavité en se retournant et vient s'appliquer contre la tranche de la coquille, y infiltrant goutte à goutte un liquide d'essence inconnue qui fait céder les charnières; la porte s'ouvre à deux battants, et l'huître débusquée est dévorée aussitôt.

Pourrait-on croire qu'un animal aussi fragile osât soutenir des luttes à outrance contre des crabes et contre de petits homards?

Pour s'emparer de ces grosses proies, l'astérie se fait piége elle-même : elle se met sur le dos, infléchit ses rayons vers sa bouche et attend patiemment. Au moment propice elle jette le grappin sur sa victime et la retient serrée de près.

Si la faim ne la presse pas, elle maintient sa provision fixée aux nombreuses ventouses de ses bras, comme aux crocs d'un garde-manger, jusqu'au moment où l'appétit se fera de nouveau sentir.

Les choses ne se passent pas toujours aussi bien, il arrive que le crabe en se débattant coupe avec ses pinces un ou même deux des bras qui le retiennent et se sauve abandonnant son ennemi mutilé sur le champ de bataille.

Que son sort ne vous afflige pas outre mesure ; les blessures ne sont pas mortelles; les membres amputés ne tarderont pas à repousser. Cet accident est si fréquent qu'il est très-rare de trouver des astéries régulièrement constituées ; elles sont presque toujours en train de reproduire un ou plusieurs de leurs rayons.

Il y a même des espèces qui s'amputent elles-mêmes et se réduisent en fragments quand elles se sentent capturées.

« Plutôt la mort que l'esclavage. »

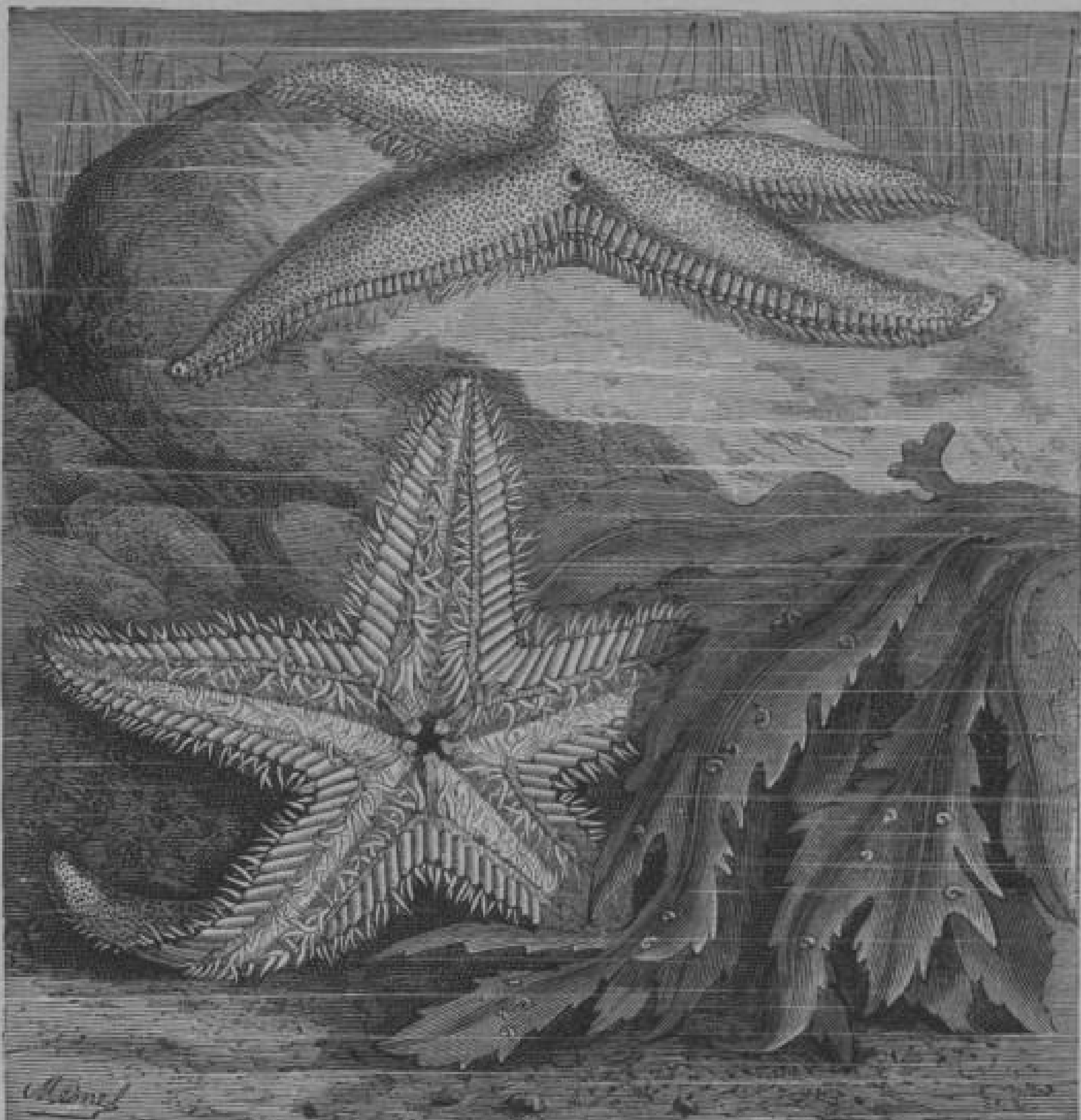
Le professeur Forbes raconte à ce sujet une plaisante anecdote, que nous traduisons ici.

« La première fois, dit-il, que je pris une *Lindia fragilissima*, je réussis à l'amener entière dans mon bateau. N'en ayant jamais vu et ignorant la tendance au suicide de cette créature, je la posai sur un banc pour étudier sa forme et ses couleurs. Mais au moment où j'allais la saisir pour la mettre à l'abri, je m'aperçus, à ma profonde horreur et à mon grand désappointement, qu'il n'y avait plus là que des membres épars. Quand je retournai un autre jour draguer au même endroit, j'eus soin de me munir d'un seau d'eau fraîche. Comme je m'y attendais

la drague ramena une magnifique Lindia. Tout ému et avec toutes les précautions imaginables, je plongeai le seau à fleur de l'ouverture de la drague et je cherchai par les procédés les plus engageants à persuader à la Lindia d'entrer dans un élément plus pur. L'air fut-il trop vif pour sa constitution? Fut-elle terrifiée à l'aspect du seau? Je ne sais; mais en un instant elle désarticula tout son corps, dont les fragments s'attachèrent aux mailles du filet. Désespéré, je saisis le plus gros tronçon à ma portée : c'était précisément l'extrémité d'un bras avec l'œil qui le termine. La paupière épineuse s'ouvrit..., puis se referma en clignotant vers moi d'un air moqueur! »

Chez certaines espèces d'ophiures, les bras semblent formés de petites écailles imbriquées, toutes hérissées de piquants.

Ces épines minuscules sont de véritables merveilles. Vues au microscope, elles ont l'éclat du cristal de roche; elles sont évidées par de nombreuses cellules aux minces parois, étayées par des piliers capillaires entre lesquels les rayons lumineux se décomposent de la façon la plus curieuse et la plus brillante.



Étoiles de mer. (P. 414, col. 1.)

Malgré la rigidité des nombreuses plaques qui composent de la charpente leurs longs bras, elles les tournent et les contournent avec une souplesse surprenante, et lorsqu'elles rampent agilement et tortueusement au fond de la mer, elles semblent des araignées bizarres et fantastiques dont les pattes seraient autant de serpents.

Une des plus belles et des plus rares habite les côtes de Norvége; elle est revêtue d'une peau molle qui prend par transparence une belle nuance cramoisie ou jaune orangé et répand un vif éclat. Malheureusement ces brillants animaux sont extrêmement fragiles et l'on n'a pas encore réussi à en conserver de complets : une fois sortis de l'eau, ils se débarrassent de leurs bras en les désarticulant par un violent effort.

On rapproche des ophiures certaines étoiles de mer appelées *Crinoïdes*, qui se divisent en *Pentacrines* et *Comatules*. Les premières sont très-rares : mais si l'on en trouve peu de vivantes, elles abondent à l'état fossile et constituent d'importantes formations géologiques. Les quelques échantillons qu'on a trouvés en vie étaient de petite taille et habitaient les parties les plus chaudes de l'océan Pacifique.

Les Pentacrines ressemblent à des fleurs de la familles des Liliacées; on y distingue deux parties : le calice et la tige. Cette tige est fixée par le pied comme les algues; flexible et souple grâce aux nombreux articules qui le composent, elle ondule à la volonté de l'animal.

Chaque article est percé dans sa longueur d'un canal rempli pendant la vie de la Pentacrine d'une substance gélatineuse qui circule à travers tout l'organisme et qui en est comme la moelle épinière.

Les Pentacrines meurent où leur tige s'est fixée, tandis que les Comatules, qui leur ressemblent dans leur bas âge, se dégagent à un certain moment comme une fleur coupée au sécateur. Seulement, au lieu de se flétrir, elles prennent leur essor et se sauvent prestement à la nage, ainsi que le font les Méduses.

Ces Comatules, les seules étoiles de mer nageuses, sont les élégantes et les merveilleuses qui de leur haute position jettent un regard de dédain sur le reste de la famille, sur ces pauvres piétons moins favorisés de la fortune.

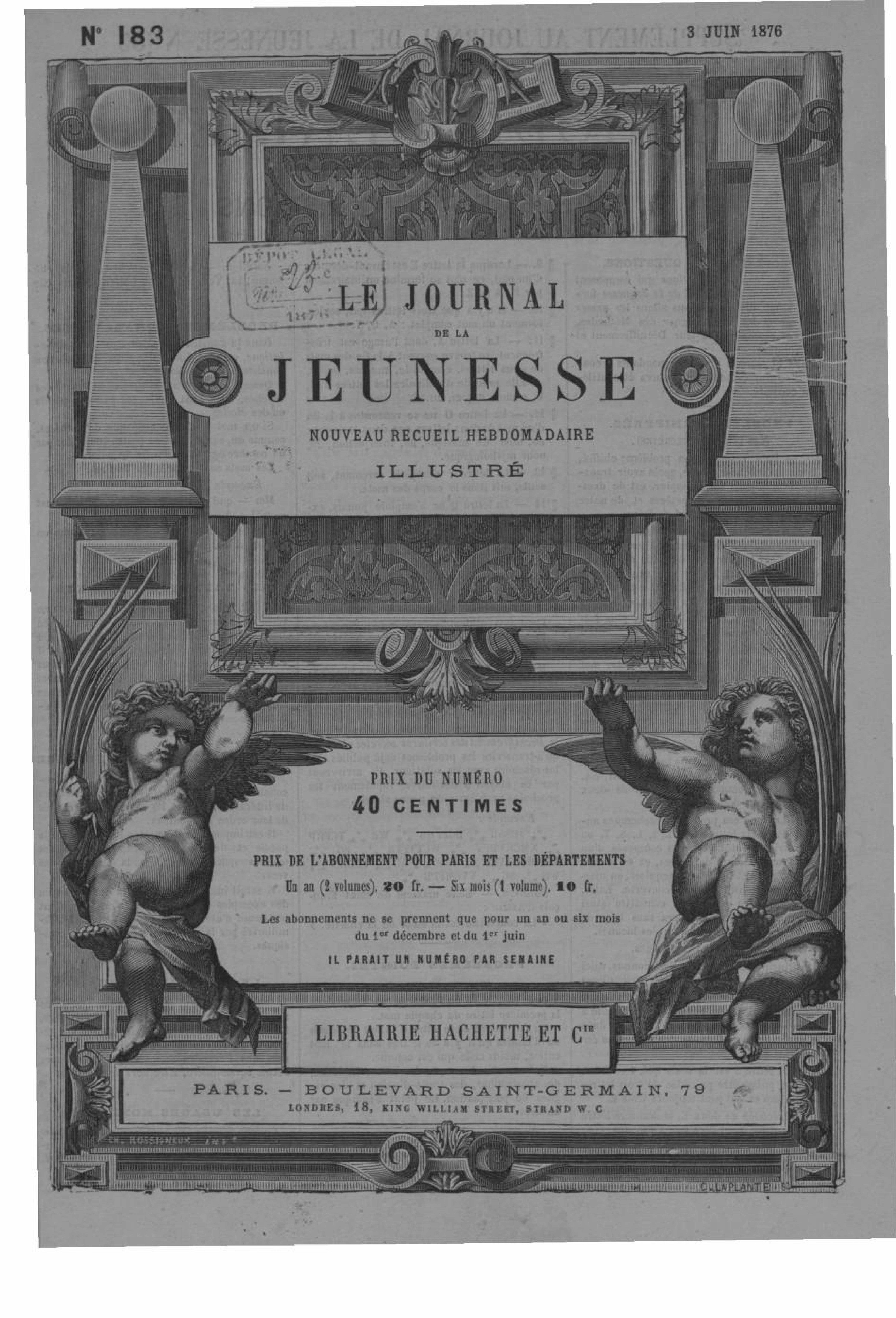
Mme Gustave Demoulin.

TABLE DES MATIÈRES



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


DÉPÔT LÉGAL
1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 55

MÉTHODE GÉNÉRALE

POUR LE DÉCHIFFREMENT ET LA SOLUTION DES

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES ET QUESTIONS.

Les *Problèmes* et *Questions* qui composent le *Supplément* du *Journal de la Jeunesse* forment vingt divisions. Nous allons les passer en revue et les accompagner des Méthodes, règles et procédés pour leur Déchiffrement et leur Solution.

Nous engageons nos correspondants à conserver ce *Supplément*, qui pourra être utilement consulté.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

(LES ECRITURES SECRÈTES)

§ 1er. — Pour résoudre un problème chiffré, la première chose à faire, après avoir transcrit le problème sur le papier, est de dresser le catalogue des caractères et de noter combien chacun est répété de fois.

§ 2. — Les mots composés d'un très-petit nombre de syllabes doivent être les premiers dont on s'occupe dans les opérations de déchiffrement. Ils laissent sans trop de peine les voyelles se révéler, et cette découverte conduit à celle des consonnes.

§ 3. — La voyelle E est la lettre la plus fréquemment répétée.

§ 4. — Supposons que vous avez découvert le mot LE, et que vous ayez un autre mot de trois lettres dont les deux premières sont L et E, vous jugerez que la troisième est un S.

Si vous trouvez ensuite un mot de trois lettres dont les deux premières sont un E et un S (déjà connus), la troisième est un T.

La lettre S connue dans les mots de deux syllabes, vous trouverez facilement SI, SA.

La lettre I, commençant un mot de deux syllabes, vous donnera IL, etc.

§ 5. — Lorsque ces premières recherches auront révélé six lettres : A, E, I, L, S, T, on découvrira bientôt des mots composés d'un plus grand nombre de lettres, et en déterminant partout les lettres acquises, on marche de découverte en découverte. Enfin, quand on sera parvenu à connaître ainsi plusieurs mots, on trouvera sans trop de peine les autres, en comblant les lacunes.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES.

Ces principes élémentaires déjà connus, voici des observations et des remarques particulières qui en forment le complément.

§ 6. — La voyelle E est la seule qui se double à la fin des mots (*fusée*). Elle est triplée dans le participe passé féminin des verbes en *éer* (*créée*).

§ 7. — La lettre S est la seule qui, terminant un mot, puisse être précédée de trois lettres semblables et qui sont toujours trois E.

§ 8. — Précédée de deux E, la dernière lettre d'un mot ne peut être que l'une des cinq suivantes, L M N R S : *réel, Bethléem, Européen, agréer, années.*

§ 9. — Lorsque la lettre E est l'avant-dernière d'un mot, ce mot se termine ordinairement par R, S ou Z.

§ 10. — Il n'y a que trois lettres qui, seules, forment un mot complet : A, O, Y.

§ 11. — La lettre A, dont l'usage est très-fréquent, se trouve souvent à la fin des mots de deux lettres, comme *la, ma, na, sa, ta.* — Elle précède d'ordinaire les lettres H, I, U, comme *ah, ai, au.*

§ 12. — La lettre O ne se rencontre à la fin d'un mot de deux lettres que dans trois cas : *do*, note de musique, *ho*, interjection, *Io*, nom mythologique.

§ 13. — La lettre Y s'emploie rarement, soit seule, soit dans le corps des mots.

§ 14 — La lettre Q ne s'emploie jamais, excepté à la fin des mots *coq* et *cinq*, sans être suivie de la voyelle U.

§ 15. — La lettre F se double généralement après une voyelle commençant un mot, excepté dans la conjonction *afin*, et quelques mots peu usités.

§ 16. — Les mots formés de trois lettres offrent des difficultés dans le déchiffrement, lorsque la même lettre s'y trouve deux fois, comme dans *été, ici, non, ses.*

Il serait facile de multiplier ces observations particulières; mais elles auraient le défaut d'embrouiller la Méthode générale qui vient d'être exposée.

Les lecteurs qui voudront se familiariser avec le *Déchiffrement des écritures secrètes* n'auront qu'à transcrire les problèmes déjà publiés et à les résoudre avec les solutions. Ils arriveront par ce moyen à déchiffrer rapidement les prochains problèmes du genre simple.

Exemple :

⁂ JBSSB ⁂ HCZFHB ⁂ WB ⁂ TCFRP ⁂ XMCRVDFT ⁂ WCTTFTB ⁂ SC ⁂ VDKMPDFTFB ⁂ BTP ⁂ SC ⁂ TDBKM ⁂ WB ⁂ SC ⁂ VYCMFPB ⁂

Solution. — Belle maxime de saint François d'Assise :

« La courtoisie est la sœur de la charité. »

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Pour construire un *Problème pointé*, on écrit la première lettre de chaque mot.

On fait suivre cette lettre d'autant de *points* ou d'*étoiles* qu'il y a de lettres dans le mot entier, moins celle qui est connue.

Enfin on tient compte des lettres capitales, des apostrophes, des traits-d'union et des signes de ponctuation. Le point s'indique par un tiret.

Exemple :

L'h**** e** l****, m*** e*** s****; l* V******** e** b*******, m** *e*** v****

Solution. — L'heure est lente, mais elle sonne; la Vengeance est boiteuse, mais elle vient.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

Dans la construction d'un *Problème alphabétique*, on supprime les voyelles, et la solution consiste à les remplacer.

Quand des mots commencent par des voyelles, elles sont indiquées par des *points* ou des *étoiles*.

Si un mot n'est composé que de voyelles, comme *au, eau*, elles sont toutes indiquées par un nombre égal d'étoiles ou de points.

Les mots sont séparés par un tiret.

Exemple :

Mm — qnd — l'**s — mrch — *n — snt — q'*l — * — ds — **ls.

Solution : Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

LES TABLEAUX PARLANTS.

Il faut entendre par *Tableaux parlants*, une série de Scènes historiques, de Portraits, de Descriptions, d'Emblèmes ou d'Allégories. On décrit un Tableau, imaginaire ou réel, et il s'agit de déterminer le sujet présenté sous une forme énigmatique. Ainsi que leur nom l'indique, les *Tableaux* parlent d'eux-mêmes à l'imagination et roulent dans un cercle d'études accessibles.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

Cette variété de *Problèmes* consiste à reconstruire des vers choisis dans les modèles de littérature, et dont les mots sont dérangés de leur ordre harmonieux.

Il est impossible de goûter le charme de la poésie et de comprendre les beautés des maîtres quand on ignore la structure des vers.

Il serait inutile de donner ici des règles ou des exemples de *Versification française*. C'est un genre d'études avec lequel on est déjà familiarisé par la seule lecture des poëtes classiques.

— LE LANGAGE FRANÇAIS.

Sous ce titre, sont présentées des Questions sur les origines et les singularités du langage, l'explication de certaines locutions, etc. On demandera, par exemple, d'où viennent les expressions *Payer en monnaie de singe, Faire l'école buissonnière, Etre hors de page*, etc.

LES USAGES MONDAINS.

Comme pour le *Langage français*, cette série de Questions s'applique aux origines, aux curiosités et à l'explication des *Usages mondains*,

par exemple, d'où vient la coutume de *rompre le pain*, de *se verser à boire le premier*, de *briser la coquille d'un œuf*, de porter des *gants*, etc.

LES DEVISES.

Les devises étant données, la solution consiste à déterminer la famille, le personnage, la ville, etc., auxquels les devises appartiennent.

LES ANAGRAMMES.

L'*Anagramme* se compose de un ou plusieurs mots formant un sens, dont les lettres reconstituent un ou plusieurs autres mots.

Dans la construction des anagrammes, les lettres U et V, les lettres I, J et Y s'emploient indifféremment l'une pour l'autre.

Nous avons cité des vers latins et grecs dont chaque mot forme une anagramme renversée, comme *Roma* et *Amor*, et, en français, *Noel* et *Léon*.

Au XVI[e] siècle, les anagrammes étaient fort à la mode, et celles de cette époque sont restées les modèles du genre.

Exemples :

LA RAISON SEULE LE DEVINE. — Le *Journal de la Jeunesse*.

MARTYRE TU AS. — Marie-Stuart.

RAVI. — Jura.

LE FIL D'ARIANE.

MARCHE DU CAVALIER.

On donne le nom de *Problèmes syllabiques du cavalier* à la disposition de 64 syllabes sur les 64 cases d'un échiquier.

Ces 64 syllabes forment une série de vers, soit huit vers de huit pieds, soit quatre vers de douze pieds et deux vers de huit pieds, soit toute autre combinaison de vers formant ensemble 64 syllabes.

Les syllabes ne sont pas dispersées comme les perles d'un collier rompu; leur désordre est mathématiquement calculé. Pour les relier dans leur ordre primitif, pour les rattacher dans leur succession régulière et reconstituer les vers brisés, on a un fil conducteur, comparable au *Fil d'Ariane*, pour se diriger à travers le Labyrinthe. Ce fil est la ligne qu'on trace sur les pas d'un *Cavalier*, qui parcourt toutes les cases de l'échiquier sans passer deux fois sur la même case.

Le *Cavalier* saute diagonalement dans tous les sens, et se pose, après avoir traversé un rang ou une file, sur une case adjacente qui doit être nécessairement d'une couleur différente de celle qu'il vient de quitter. Par exemple, posé sur une case noire au centre de l'échiquier, il peut se transporter sur 8 cases blanches.

Le *Tableau chiffré*, de 1 à 64, que nous donnons d'un *Problème syllabique*, sera plus clair que toutes les définitions. On voit la marche oblique, tortueuse du cavalier. Il a l'air d'éclater comme un obus au milieu d'un champ de bataille.

Cette marche du *Cavalier* sur l'échiquier peut se représenter de deux manières, soit par les lignes, soit par des chiffres. Chacune de ces méthodes met en évidence des particularités dignes d'intérêt. Si l'on représente la marche du cavalier par des lignes, on trouve qu'il trace, dans son parcours sur les 64 cases de l'échiquier, des dessins très-variés et souvent d'une symétrie remarquable, comme celle d'un dessin de tapisserie.

SOLUTION

ÉNIGME.

Des dieux l'agile messagère,
Un jour en courant m'a perdu,
Et je suis resté suspendu
Comme un pont à l'arche légère.

Quand sous les eaux sombrait la terre,
J'apparus à l'homme éperdu,
Et l'Eternel lui dit : « Espère,
Le paradis sera rendu. »

L'Écharpe d'Iris. — L'Arc-en-ciel.

54	61	10	35	16	59	12	33
9	36	55	60	11	34	17	58
62	53	38	15	56	19	32	13
37	8	63	52	39	14	57	18
50	25	46	7	20	31	40	5
45	64	51	24	47	6	21	30
26	49	2	43	28	23	4	41
1	44	27	48	3	42	29	22

LES MOYENS MNÉMONIQUES

Les *Moyens mnémoniques* sont autant de *Clefs* à l'aide desquelles la mémoire fixe et classe des choses ou des idées sans lien apparent.

Exemples :

LES NEUF MUSES.

Calliope, — Uranie, — Terpsichore, — Polymnie, — Euterpe, — Thalie, — Melpomène, Erato, — Clio.

Moyen mnémonique :

Vers sur Melpomène :

Cache Un Triste Poignard Et Ton Masque En Carton.

LES SEPT SAGES DE LA GRÈCE :

Thalès, — Pittacus, — Bias, — Myson, — Cléobule, — Chilon, — Solon.

Moyen mnémonique :

Travailler, Penser Bien, Mourir Comme Ces Sages.

LES COQUILLES AMUSANTES.

On appelle *Coquilles*, en terme d'imprimerie, les erreurs typographiques qui dénaturent l'orthographe ou le sens d'un mot. Il arrive que le changement d'une seule lettre produit un effet comique. La solution consiste à rétablir le sens primitif ainsi défiguré.

Exemple :

Armez-vous (aimez-vous) les uns les autres.

LES CURIOSITÉS. — LES SURPRISES.

Sous ce titre : *Curiosités, Surprises*, sont groupés les Problèmes et Questions qui ne rentrent pas dans les cadres spéciaux, et qui s'adressent à la sagacité et à l'érudition du chercheur. La seule énumération des différents genres exigerait des explications d'ailleurs fort inutiles, tous les Problèmes et Questions étant posés dans une forme claire et précise qui appelle la solution.

LES CHARADES EN ACTION.

Les *Charades en action* sont de véritables petites comédies, dont chaque scène présente une syllabe ou un mot à deviner, et que l'ensemble réunit comme dans une charade ordinaire.

Exemples :

HALLE-COR-AN. — Ensemble : *Alkoran.*

ANNE-HIVER-SERRE. — *Anniversaire.*

LES ÉNIGMES. — LES CHARADES. LES LOGOGRIPHES. — LES RÉBUS.

Ces Problèmes sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les définir et de les expliquer.

Les plus grands écrivains du XVIII[e] siècle n'ont pas dédaigné de s'appliquer à ces jeux dont ils ont laissé des modèles achevés. Les Grecs et les Romains ont montré, dans ceux qui nous sont parvenus, des chefs-d'œuvre d'ingéniosité et de difficulté vaincue.

Nous en avons cité de nombreux exemples dans les *Curiosités*.

LES MOTS CARRÉS.

Pour construire un *mot carré*, il faut écrire *cinq mots* de *cinq lettres*, de façon qu'ils se lisent en ligne horizontale et en ligne perpendiculaire.

Il ne doit entrer dans les combinaisons que des *noms propres* ou des *noms communs au singulier*.

Remarques. — Dans un *mot carré*, la première lettre du premier mot, la troisième lettre du troisième mot et la cinquième lettre du cinquième mot étant uniques, peuvent être changées sans déranger la structure générale.

N É R O N
É S O P E
R O G E R
O P É R A
N É R A C

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

La *Correspondance avec les lecteurs* est destinée à des avis, des notes, des indications générales et des réponses particulières.

LES COMMUNICATIONS.

Les solutions des *Questions* et *Problèmes* doivent être envoyées *dans les huit jours*, par lettres affranchies. Les noms des correspondants sont publiés.

Toutes les *Questions* et *Communications* qui nous sont adressées par les lecteurs sont accueillies avec faveur, et nous publions les plus intéressantes qui réunissent ces conditions nécessaires :

Rentrer dans le cadre des études anecdotiques dont nous venons d'exposer les divisions;

Etre accompagnées des solutions et de l'indication des sources où elles sont puisées;

N'avoir pas été publiées dans d'autres journaux.

Pour éviter toute confusion dans le classement des lettres, nous prions nos correspondants d'écrire les *Questions* et *Communications* de toute nature sur une *Feuille à part*, jointe aux solutions, sous la même enveloppe.

CHARLES JOLIET.

AVIS

Le TROISIÈME CONCOURS du *Journal de la Jeunesse* est ouvert à tous ses lecteurs. Les *Questions* et *Problèmes*, ainsi que le *Règlement*, seront publiés dans le prochain *Supplément* n° 34, du 10 juin 1876. Le Concours sera clos le 29 juillet, et le résultat en sera publié au commencement du mois de septembre.

Douze prix seront décernés à ceux des concurrents qui auront obtenu les douze premières places, d'après le classement des compositions.

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

NOTE. — *Les noms des correspondants (Rappel des Suppléments n°s 30 et 31), seront publiés dans un prochain supplément.*

AIGLE. E. F. (*Paris*). — L'*Anagramme* a déjà été publiée dans un précédent Supplément. La *Coquille amusante* est un à-peu-près. Les *Anagrammes géographiques* seront publiées.

DEUX MARIONNETTES. — A moins d'exception motivée, les Communications sont publiées à leur ordre de classement.

TROIS AMATEURS DE CROQUET. — Nous ne pouvons poser une question personnelle.

LOUISE G. — Les dernières Communications ne sont pas accompagnées des solutions.

BERTHE R. — Le défi ne peut être proposé.

CORRESPONDANCE

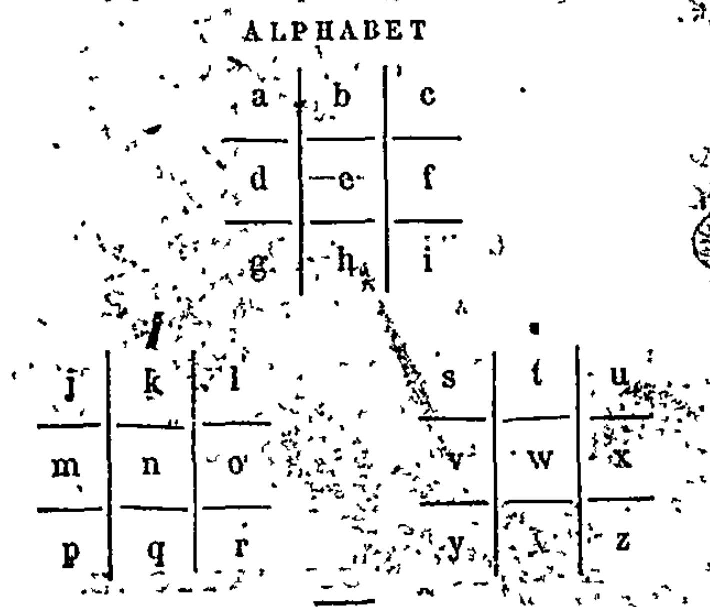
SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 25.

Proverbe allemand. — « Qui tend un piége aux autres s'y prendra lui-même. »

ALPHABET



PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE).

N° 40.

N° 1. — On parle peu quand la vanité ne fait pas parler.

N° 2. — Il n'y a point de sot de qui le sage ne puisse apprendre quelque chose.

N° 3. — L'expérience est un médecin qui n'arrive jamais qu'après la maladie.

N° 4. — L'argent est un bon serviteur et un mauvais maître.

N° 5. — Il n'y a dans ce monde que des commencements.

N° 6. — Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise.

N° 7. — Il n'y a de neuf que ce qui est oublié.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 11.

N° 1.

La mère alla dormir sous les dalles du cloître,
Et le petit enfant se remit à chanter ;
La douleur est un fruit, Dieu ne le fait pas croître
Sur la branche trop faible encor pour le porter.

N° 2.

Ici-bas la douleur à la douleur s'enchaîne,
Le jour succède au jour et la peine à la peine,
Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 9.

LA TOMBE D'UNE JEUNE FILLE.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger,
Il est près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger.
La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété;
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit : « Elle avait seize ans, c'est bien tôt pour mourir ! »

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 9.

Les solutions seront publiées dans un prochain supplément.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 7.

N° 1. — *Singe.* — Linge.
N° 2. — *Voracité.* — Véracité.
N° 3. — *Chevaux.* — Cheveux.
N° 4. — *Mois.* — Rois.
N° 5. — *Fiel.* — Miel.
N° 6. — *Potiné. Vidait. Sac.* — Patiné. Ridait. Lac.
N° 7. — *Gênant.* — Gérant.
N° 8. — *Somme.* — Homme.
N° 9. — *Pot.* — Lot.
N° 10. — *Bœuf.* — Œuf.

LES CURIOSITÉS.

N° 15.

N° 1. — François Ier.
N° 2. — Laubardemont (règne de Louis XIII).
N° 3. — Catherine II. Le duc de Choiseul.
N° 4. — La duchesse d'Étampes.
N° 5. — Jéthro et Jéhu.

LES ANAGRAMMES.

N° 14.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — *Se parler.* — Lesparre.
N° 2. — *D'un ver.* — Verdun.
N° 3. — *Morde.* — Drôme.
N° 4. — *En dime.* — Médine.
N° 5. — *Meprisa.* — Pamiers.
N° 6. — *D'âge.* — Agde.
N° 7. — *Montre Rémi.* — Remiremont.
N° 8. — *J'use la mer.* — Jérusalem.
N° 9. — *Le bas de ma muse.* — Baume-les-Dames.
N° 10. — *Nomma Littré.* — Montélimart.
N° 11. — *O talisman.* — Saint-Malo.
N° 12. — *On salit.* — Saint-Lô.
N° 13. — *Je singe lady Natan.* — Saint-Jean d'Angély.
N° 14. — *Tracy dans l'eau.* — Castelnaudary.
N° 15. — *Limer le pont.* — Montpellier.
N° 16. — *On gara.* — Aragon.
N° 17. — *Son gris.* — Grisons.
N° 18. — *Châle.* — Hécla.
N° 19. — *On fie.* — Fionie.
N° 20. — *Dada.* — Adda.
N° 21. — *Bel œuf.* — Elbœuf.
N° 22 — *Ton cap n'est loin.* — Constantinople.
N° 23. — *Voir le malin.* — Romainville.
N° 24. — *Bénis, roseau.* — Buénos-Ayres.
N° 25. — *Cela, non.* — Alençon.
N° 26. — *Je gare.* — Ariége.
N° 27. — *Un rude.* — Verdun.
N° 28. — *Gérant.* — Tanger.
N° 29. — *Manieré.* — Arménie.
N° 30. — *Nuits.* — Tunis.
N° 31. — *Gousse.* — Vosges.
N° 32. — *La Syrienne t'y a mangé.* — Saint-Germain-en-Laye.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *Noble aîné.* — Jean-le-Bon.
N° 2. — *Qui sera rat.* — Aristarque.
N° 3. — *Paillasse.* — La Palisse.
N° 4. — *Ton aîné.* — Antoine.
N° 5. — *Celui.* — Lucie.
N° 6. — *Claie.* — Alice.
N° 7. — *Pardons.* — Ponsard.
N° 8. — *Albret.* — Albert.
N° 9. — *Asile.* — Elisa.
N° 10. — *Bel asile.* — Isabelle.
N° 11. — *Miré.* — Rémi.
N° 12. — *Simon.* — Minos.
N° 13. — *O Maure.* — Moreau.
N° 14. — *Né riche.* — Chénier.
N° 15. — *Mineure. Men unie.* — Minerve.
N° 16. — *Change la mer.* — Charlemagne.
N° 17. — *Gond de fer.* — Frédégonde.
N° 18. — *Je danse.* — Sedaine.
N° 19. — *Sa mère.* — Erasme.
N° 20. — *Dit d'un siècle amer.* — Laurent de Médicis.
N° 21. — *O Héron.* — Honoré.
N° 22. — *La cire.* — Claire.
N° 23. — *Anges.* — Agnès.
N° 24. — *La bise.* — Blaise.

LES DEVISES.

N° 7.

N° 1. — Louise de Savoie.
N° 2. — Dunois.
N° 3. — Saint-François de Sales.
N° 4. — Henri III.
N° 5. — Tamerlan.
N° 6. — Maison de Guise.
N° 7. — Ferdinand d'Espagne et Isabelle-la-Catholique.
N° 8. — Philippe IV, roi d'Espagne.
N° 9. — Famille de Médicis.
N° 10. — Duc d'Albe.
N° 11. — Antoine de Vergy.
N° 12. — Les Flamands.
N° 13. — Prince de Condé.
N° 14. — Ducs de Nemours, maison de Savoie.
N° 15. — Guillaume d'Orange.
N° 16. — Les Aquitains.

ÉNIGMES.

N° 18. — Mouche.
N° 19. — Saint-Cloud. — Clou.

LES SURPRISES.

N° 6.

3
4 8
9 5 11
2 7 6

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



10 JUIN 1876

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO

40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes), **20** fr. — Six mois (1 volume), **10** fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er décembre et du 1er juin

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

CH. ROSSIGNEUX

C. LAPLANTE

3E CONCOURS

RÈGLEMENT

Le Troisième Concours du *Journal de la Jeunesse* est ouvert à tous ses lecteurs. Il sera clos le 29 juillet. Le résultat en sera publié au commencement du mois de septembre 1876.

Les lauréats des deux Concours précédents ne pourront y prendre part et sont *Hors concours*. (*Prix* du premier Concours, *prix et accessits* du deuxième Concours.)

La direction du *Journal de la Jeunesse* met à notre disposition douze ouvrages illustrés, ensemble d'une valeur de deux cent cinquante francs, qui seront décernés à ceux des concurrents qui auront obtenu les douze premières places du Concours.

Les compositions seront examinées par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*, qui fixera les places et désignera les prix.

Les lettres devront porter :

En tête : Le nom et l'adresse des correspondants.

A la fin : Le nom, les initiales, ou les indications à publier.

Nous recommandons à nos correspondants, pour la régularité du classement du Concours :

1° De n'expédier qu'une *Lettre unique* avant la date du 29 juillet, clôture du Concours.

2° D'écrire cette lettre *à part*, afin d'éviter toute confusion.

3° D'observer, pour les solutions, l'ordre de la série des Problèmes et Questions.

Nota. — Consulter la *Méthode générale* publiée dans le précédent *Supplément* n° 33, du 3 juin 1876.

Adresser les lettres :

A Monsieur le secrétaire de la rédaction du Journal de la Jeunesse,

PARIS.

79, boulevard Saint-Germain, 79.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

6✠0872B3100256✠4✠4✠C✠71 58✠771D✠56✠K34215✠M31731N ✠S✠7✠0✠071418✠0

N° 2

1S5233SS554367S57SBOS5C8DHO4 81S3629S58OSC8431S59436S

Ces deux problèmes sont du genre simple. Les mots ne sont pas séparés.

N° 3.

7✠ ∴ B2ODO ∴ H58 ∴ K1O ∴ 7O4 ∴ ✠3D2O34 ∴ 9O66✠2O36 ∴ H✠34 ∴ 7✠ ∴ M51DNO ∴ HO4 ∴ 95864 ∴ B518 ∴ B✠44O8 ∴ 7✠ ∴ M✠8K1O ∴ DO46 ∴ 7✠9O ∴ B182 S2OO ∴

Ce problème est du genre simple.

RÉBUS.



PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 1

J* c****** u** a*** p*** t******* q** l* c*******, c'e** l* v*****

N° 2.

I* n'y a d'i******* d*** l* v** q** l** s********; n*** n* s***** s*** d* g***** i***** q** c* q** n*** a**** p****

N° 3.

R********* l** h***** n'e** p** l* p*** s** m**** d* l** r*****

N° 4.

L** p*********** s* p*********, l** h***** d'u* v*** m***** a***** a ê*** r*****

N° 5.

N* m*** p** t** a***** d*** t* b*****, p*** ê*** p*** p***** à f**** l'a*****

N° 6.

L* m******* a** à a****, c'e** l* p****

N° 7.

A f**** d* c********* a*** u* s*****, o* s* t*** d* s** é******

N° 8.

O* p*** a********* a** c************ f******* l* p******* p***** : « J'e****** l* b**** d* l* m****, m*** j* n* v*** p** l* f***** »

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

Ds — *nscts — sns — nmbr — **ls — * — trnsprnts, — *ccps — tt — l — jr — * — mntr — ls — crnts, — phlns, — mchrns, — *lrts — dmslls, — s — svnt — ss — ls — jncs — d — bc — ds — hrndlls. — Sr — — nn — d — Mr — *n — vnt — s — psr, — s — bzrr — d'*spct — q'*fn — d — l'*crsr — j'*ccrs; — ms — dj — l — jn — psnn — p — l'**l — *vt — ss — l — mch — dphn, — *t — vnt — l — pvrtt — *n — ss — dgts — rmr : « *ll — n'* — q — s — v; — *h! — prq — l — tr? » — dt-*ll; — *t — dns — l **rs — s — bch — rnd — *t — pr — lgrmn — sfl — l — fl — crtr, — q, — sdn — dplnt — ss — dx — **ls — d — f, — prtt — *t — s'*lv, — js — *n — prnt — D.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

...... Une cour le précède, d'une haie enclose que ferme une porte de claie sans serrure. Des pigeons, deux chèvres, des poules e mon chien, d'un seuil ouvert portier et qui n' garde rien, qui n'aboie jamais et qui jamai ne repousse, mais qui flaire le pauvre et avec joie l'accueille ; des passereaux du toit descendant et montant ; l'hirondelle rasant l'auge o boit le cygne, tous ces hôtes, famille de l'ermite, amis du seuil qui les rassemble, ensemble y sont en paix, les uns, en un coin du gazon, à l'ombre couchés, d'autres contre u mur au rayon se réchauffant, ceux-ci le long de la muraille léchant le sel, et ceux-là ailleurs becquetant la paille ou l'herbe ; sou leurs tuiles au midi trois ruches, et puis, a nord, sous un arbre, dans l'angle, un puit large dont la chaîne rouillée a poli la margelle et de sa dentelle verte qu'une vigne étreint voilà tout le tableau...

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 1.

Quelle est l'origine des mots :

1° Fronde? (xvii° siècle).

2° Cocarde?

N° 2.

Quelle est l'origine de ce proverbe :

Nul n'est prophète en son pays?

USAGES MONDAINS.

Quelle est la reine de France qui porta l première le deuil en noir?

MARCHE DU CAVALIER

les	à	vez	les	vous	au	gi	vres
fai	le	qui	un	nez	œu	que	tres
me	a	vous	c'est	sez	cri	des	ma
seu	tes	ment	vous	tres	vous	plus	ti
que	gram	vô	li	que	lez	i	ment
gom	ez	ment	et	qu'el	de	par	né
pi	les	les	froi	gem	soi	vou	tes
lou	bault	é	les	vous	fai	gli	ent

LES ANAGRAMMES.

—

Menu d'un repas de carême.

Potages

ÉPICURE LA CRÉA
LE SOLEIL
JEUNE NIL
A TOI, CAP

Vins

EN BEAU
DÉBORA XV

Relevés

LE NOM
O INGRAT, VALSE

Vin

DE RAME

Entrées

ES-TU RONGÉ
CHANTE
NE PARLE
DE MILAN
LA SOIE LES FOULE

Légumes

CHAT, TU AS RI
CHARIOTS

Hors-d'œuvre

CETTE RUE
EN RADIS
LOUISE
PRÉSAGES

Salade

MOINE CÉDA

Entremets

L'HOMME VA TE TUER
ELLE N'A CRU A L'AMIE

Dessert

FA, SI, RE
GROS ANE
ESPOIR
DANS AME
SOIS NETTE
EN GRADE

Vins

MÉRITA LEG
O PORT
NULLE

—

FACE
ET TISANE
SU RACHETER

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

LES PIERRES PRÉCIEUSES.

Quelles sont les pierres précieuses qui, par les premières lettres de leurs noms, forment cette phrase :

LA MORT S'AGITE ?

—

LES COQUILLES AMUSANTES.

LE TESTAMENT DE BRIDOISON.

J'ai un demi-million de fortune, que je laisse par moitié à mon neveu et à ma nièce. Le jour de mon décès, ils donneront cent mille francs aux pauvres, et il restera donc à chacun d'eux cent mille francs, dont j'espère qu'ils feront bon usage.

BRIDOISON.

—

LES DEVISES.

N° 1.

Devise d'un peintre italien :

J'apprends encore.

N° 2.

Devise d'un doge :
« Un arbre chargé de fruits et ces mots :
Copia me perdit. »
Traduction : L'abondance me tue.

N° 3.

Devise d'une reine de France :
Lys entre des lys.

N° 4.

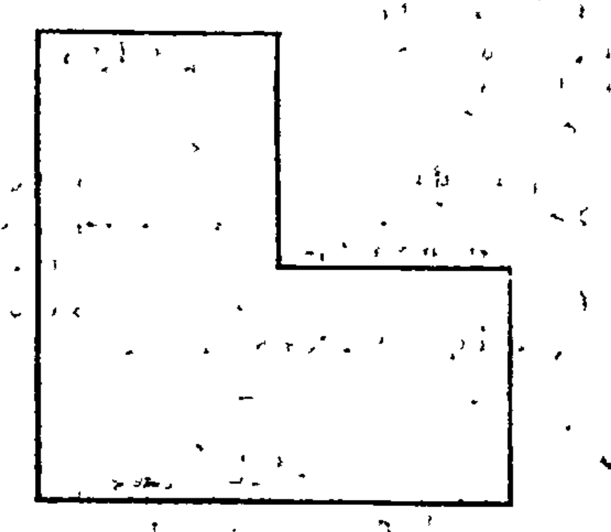
Devises de villes françaises :

1° *Toujours fidele.*
2° *A moins que le Seigneur ne la garde.*
3° *Ma force est la foi des citoyens.*

—

LES SURPRISES.

LE CHAMP PATERNEL.



Un paysan laisse à ses quatre fils un champ représenté par la figure ci-dessus. Par son testament, il exige que le champ soit partagé en quatre lots parfaitement égaux.

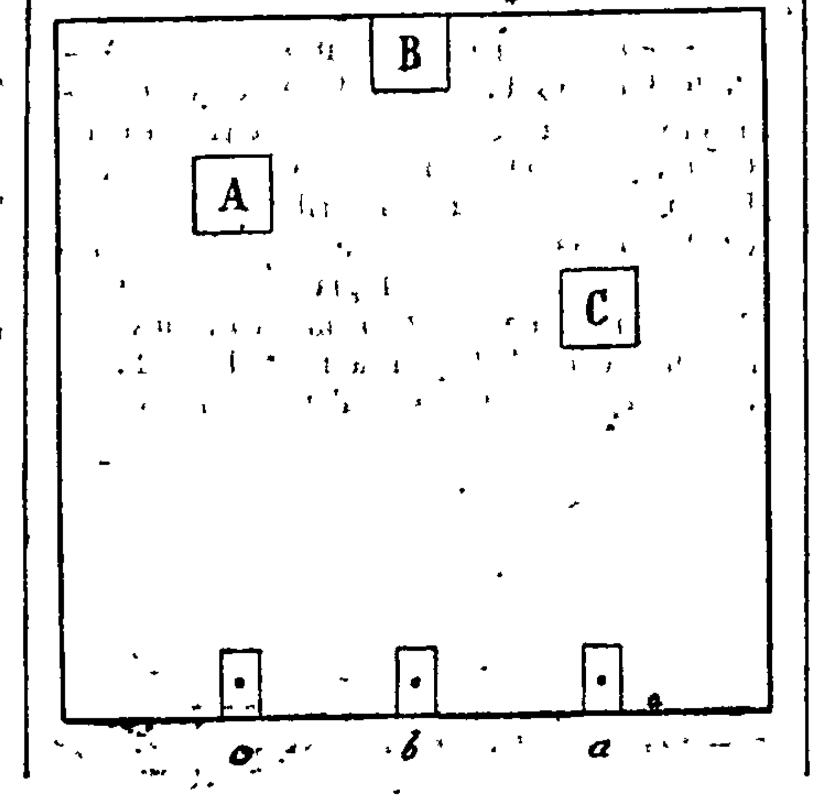
Pour la solution, on reproduira la figure, en indiquant par des lignes les limites des quatre parts formant quatre lots absolument semblables.

—

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

LES TROIS VOISINS.



Dans un domaine clos de murs s'élevaient trois villas : une, la villa B, adossée au mur de clôture; les deux autres, A et C, isolées à droite et à gauche.

Comme il n'y avait qu'une fontaine commune, les trois locataires des trois villas, qui vivaient en fort mauvaise intelligence, se prirent de querelle au sujet de la préséance. Qui tirerait de l'eau le premier?

Le cas est soumis au propriétaire. Pour les mettre d'accord, il fait construire trois fontaines, mais sous une condition :

Le locataire A aura la fontaine *a*, B la fontaine *b*, C la fontaine *c*, et ils s'arrangeront pour tracer chacun un sentier, de leur villa à leur fontaine respective, de manière à ce que les trois chemins, sans sortir de l'enclos, ne se coupent en aucun endroit, et que les trois voisins batailleurs puissent aller et venir sans jamais se rencontrer.

Pour la solution du problème, on indiquera, par des points sur la figure, les trois chemins qui vont des villas A, B, C, aux fontaines *a*, *b*, *c*.

PSEUDONYME HISTORIQUE.

N° 2.

Quel est l'écrivain de ce siècle (mort le 26 février 1821), qui signait quelquefois ses lettres :

PHILOMATE DE CIVARRON?

PHILOMATE, dérivé du grec, signifie *ami de la science*, et CIVARRO est le nom latin de *Chambéry*.

Quel est le pape qui avait déjà, au XVII[e] siècle, adopté le pseudonyme de

Φιλοματῆς, PHILOMATE ?

—

ÉNIGME.

Tout paraît renversé chez moi,
Le laquais précède le maître,
Le manant vient avant le roi,
Le simple clerc avant le prêtre ;
Le printemps vient après l'été,
Noël avant la Trinité,
C'en est assez pour me connaître.

—

CHARADE.

On va sur mon premier pour vider sa querelle;
Mon second de ton âme est le miroir fidèle;
Et mon tout, plaidoyer d'un imprudent auteur,
Ne fait le plus souvent qu'ennuyer le lecteur.

LOGOGRIPHE.

Sur mes six pieds je suis ta mère,
A la cour, princesse de sang;
Sur quatre pieds je suis ton père,
Et nul avant moi n'a de rang.

LES MOTS CARRÉS.

Construire un mot carré sur le mot :

AVRIL

A V R I L
V . . . .
R . . . .
I . . . .
L . . . .

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

LABYRINTHE.

Des allées bordées de treillage champêtre, abritées d'ifs aussi vieux que le Jardin des Plantes, montent jusqu'au sommet du tertre que couronne le Belvédère. On arrive au cèdre du Liban.

Un *savant célèbre* l'avait rapporté d'Orient. Pris par les Anglais, il obtint la faveur de le conserver. *L'illustre prisonnier* le soigna de son mieux. Un peu de terre dans un chapeau permit à la jeune pousse, après bien des hasards, d'arriver jusqu'à Paris. Ceci se passait en 1734. L'arbre, conduit par la culture, a pris un aspect qui n'est pas tout-à-fait celui de sa libre allure, mais qui ne manque cependant ni de grandeur ni de majesté. Et le vieux Titan, plusieurs fois décapité par notre ciel glacé, étend plus loin chaque année ses bras nerveux.

Plus haut, dans un coin presque oublié, se cache au milieu du feuillage une colonne portée sur un massif de minéraux, monument simple élevé à la mémoire d'un homme simple. Sous cette colonne repose l'*ami et le collaborateur de Buffon*, le *berger savant* à qui la France doit ses belles races de moutons mérinos, l'auteur du projet de réorganisation du Muséum.

D'étroites allées tournant sous les ifs conduisent jusqu'au Belvédère. Là est une coupole en bronze, surmontée d'une sphère céleste avec un cadran solaire et une devise : *Horas non numero nisi serenas*, (Des heures je ne compte que les sereines.) Buffon avait établi là un appareil qui a disparu depuis : à midi une lentille brûlait un fil, une boule de métal tombait, sonnant ainsi le milieu du jour.

Question. — Quel est le nom du savant prisonnier qui a rapporté le cèdre du Liban? Quel est le nom du berger savant, ami et collaborateur de Buffon?

N° 2.

LES MOINES GAULOIS.

Chacun des religieux avait une cellule séparée; il n'y avait que le réfectoire de commun. En été, ils prenaient leur sieste sous les grands sapins qui, en hiver, protégeaient leur demeure contre la neige et la bise. Ils cherchaient à imiter les anachorètes d'Orient, dont ils étudiaient tous les jours les diverses règles, tout en les tempérant par certains adoucissements qu'exigeaient à la fois le climat, leur travail quotidien et la constitution même de la race gauloise. Ils portaient des sabots et des tuniques de peaux de bêtes mal cousues, qui les préservaient de la pluie, mais non des froids rigoureux des âpres sommets.

L. couchait dans un tronc d'arbre en forme de berceau; il ne vivait lui-même que de potages de farine d'orge avec le son, sans sel, sans huile et même sans lait; et un jour, révolté par la délicatesse de ses confrères, il s'en fut jeter pêle-mêle dans une chaudière les poissons, les herbes, les légumes que les moines avaient préparés à part avec une certaine recherche. La communauté s'en montra très-irritée, et douze religieux dont la patience était à bout s'en allèrent. Là-dessus, une altercation éclate entre les deux frères :

« Il aurait mieux valu, dit R. à L., que tu ne fusses jamais venu ici, que d'y venir pour mettre en fuite nos religieux.

— N'importe, répondit L., c'est la paille qui se sépare du blé; ce sont douze orgueilleux, montés sur de trop grands souliers, et en qui Dieu n'habite pas. »

Question. — Quels sont les noms des deux frères indiqués par leurs initiales?



N° 3.

COMBATS DE MER.

On ignore trop que notre marine ne date pas de Colbert. Nos marins gascons, bretons et normands avaient bien des fois, avant Jean-Bart et Duguay-Trouin, donné la chasse aux corsaires anglais et visité les côtes d'Angleterre. La marine marchande, elle aussi, avait pris l'essor. Les navigateurs de Dieppe avaient découvert les côtes sud-ouest de l'Afrique, où ils trafiquèrent bien longtemps avant l'arrivée des Portugais, et ce furent les marins de Bayonne qui créèrent la grande pêche, celle de la baleine. Depuis le commencement des guerres d'Italie, les matelots de Provence et les galères de Marseille avaient rendu à la France d'importants services, surtout le brave et habile P. En 1513, P. fut appelé, avec quatre galères (navires à rames), de la Méditerranée dans l'Océan, pour s'opposer aux courses des Anglais sur nos côtes. Le 27 avril, il tomba dans la flotte anglaise que commandait le grand amiral E. H., et se réfugia dans l'anse du Conquet, près de Brest; l'amiral l'y suivit et vint lui-même l'attaquer à l'abordage. P. se prend corps à corps avec l'amiral, le blesse, le jette mort sur le pont de son navire, et coule le vaisseau qui le serrait de plus près. Un autre menacé du même sort s'enfuit, et toute la flotte s'éloigne. P., à son tour, paraît sur les côtes d'Angleterre et ravage le Sussex.

Quelques mois après, la flotte qui avait débarqué à Calais l'armée d'Henri VIII vint croiser sur les côtes de Bretagne, et rencontra, le 10 août, les Français qui n'avaient qu'une vingtaine de navires bretons et normands, sous le commandement d'H. P. Les Anglais étaient deux ou trois fois supérieurs en nombre, mais leurs adversaires prirent l'avantage du vent et attaquèrent résolûment. Au premier choc plusieurs navires anglais furent coulés. Un vaisseau français faisait surtout merveille : c'était la *Belle-Cordelière*, qu'Anne de Bretagne avait fait construire elle-même à Morlaix, et ornée à grands frais. P. la montait. Entourée de douze vaisseaux ennemis, elle avait déjà démâté les uns et fait reculer les autres, quand de la hune d'un navire anglais, on lui jeta une masse de feux d'artifice qui l'embrasèrent en un instant.

Une partie des matelots et des soldats put se sauver dans les chaloupes; mais P. refusa de quitter le navire que la reine lui avait confié. Du moins voulut-il que sa mort coutât cher à l'ennemi. Il se dirigea droit sur la nef amirale d'Angleterre que montait une nombreuse noblesse, s'y attacha avec ses grappins d'abordage, lui communiqua l'incendie et sauta avec elle. Cet héroïque dévouement eut lieu en vue d'Ouessant.

Question. — Quels sont les noms indiqués par des initiales?

N° 4.

FONDATION D'UNE VILLE FRANÇAISE.

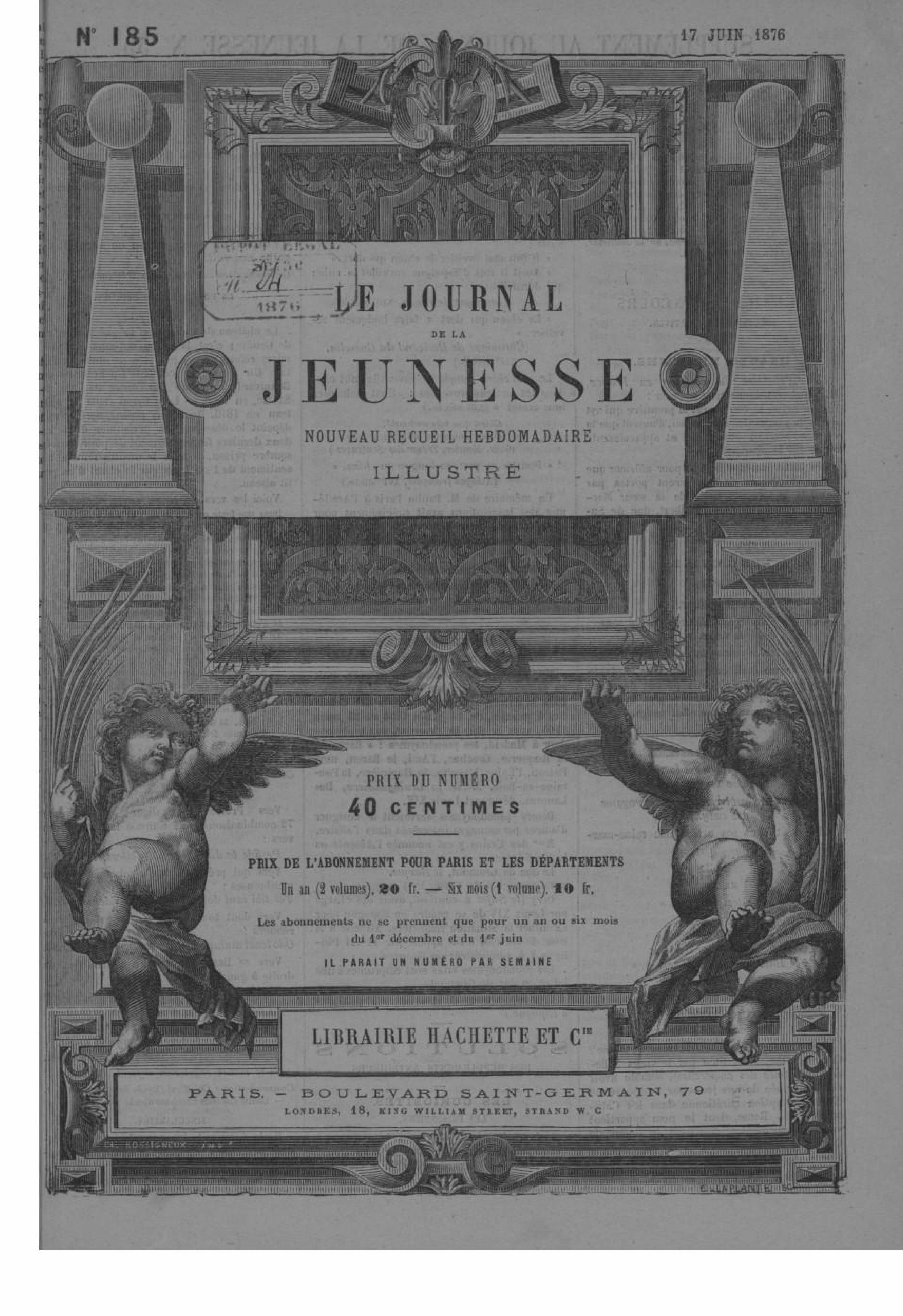
Un marchand grec, E., venu de P., ville ionienne de l'Asie Mineure, et cherchant fortune, aborda dans un golfe à l'est du R. Les S., tribu de la race des G., occupaient le pays voisin. N., leur chef, accueillit avec bienveillance les étrangers, et les emmena chez lui à un grand festin qu'il donnait pour marier sa fille, G., selon quelques historiens, P., selon d'autres. Un usage voulait que la jeune fille ne parût qu'à la fin du banquet, tenant à la main une coupe pleine et que celui des convives à qui elle la présenterait devînt l'époux de son choix. Soit hasard, soit toute autre cause, disent les anciens récits, elle s'arrêta en face d'E., et lui tendit la coupe. La surprise et probablement l'humeur furent grandes parmi les assistants gaulois, mais N., croyant reconnaître là un ordre de ses dieux, accepta l'étranger pour gendre, et lui donna en dot le golfe où il avait pris terre, avec quelques cantons du territoire environnant.

E. reconnaissant donna à sa femme le nom grec d'Aristoxène, c'est-à-dire la meilleure des hôtesses, renvoya à P. son vaisseau pour y recruter des colons, et jeta, en les attendant, au fond du golfe, sur une presqu'île creusée en forme de port, vers le midi, les fondements d'une ville qu'il appela M., depuis M.

Question. — Quels sont les noms désignés par les initiales?

CHARLES JOLIET

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2


N° 185
17 JUIN 1876
DÉPOT LÉGAL
1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C
CH. ROSSIGNEUX
E. LAPLANTE

LES COMMUNICATIONS

AVIS. — Nous publions aujourd'hui les solutions explicatives du 2e *Concours* et les solutions des Questions posées dans les précédents Suppléments, ainsi que la *Liste des noms des Correspondants* (Suppléments nos 30 et 31).

Le prochain *Supplément complémentaire* du 24 juin 1876 sera consacré à la RÉCAPITULATION GÉNÉRALE des *Suppléments du Journal de la Jeunesse*, du 19 juin 1875 au 1er juin 1876.

DEUXIÈME CONCOURS

SOLUTIONS EXPLICATIVES.

USAGES MONDAINS.

Dans l'*Histoire du costume en France*, M. Quicherat donne cette citation :

« La reyne *Catherine* est la première qui ayt
» mis la jambe dedans l'arçon, d'autant que la
» grace y estait plus belle et apparoissante
» que sur la planchette. »

Les historiens s'accordent pour affirmer que les premiers *bas de soie* furent portés par Henri II, le jour des noces de sa sœur Marguerite avec Emmanuel Philibert, duc de Savoie, 1579.

LES DEVISES.

N° 1.

MARIE STUART.

« Ce que j'ai de plus doux est caché sous la terre. »

« Dulce meum terra tegit. »

Cette devise était en rapport avec la plante de réglisse que Marie Stuart portait dans ses armes. C'est la racine, cachée sous la terre, qui contient le suc dont on fait usage.

N° 2.

MARGUERITE DE PROVENCE.

« La reine du parterre est la servante de la reine du ciel. »

« Roygna de parterra, ancilha roygnæ de cœly. »

Elle avait dans ses armes une reine-marguerite.

N° 3.

MAZARIN.

« Le temps et moi. »

En italien :

« Li tempo et yo. »

Mazarin avait aussi pour devise :

« Hinc ordo et copia rerum. »

LES TABLEAUX PARLANTS.

LA PREMIÈRE SAINTE.

Pomponia Græcina était-elle chrétienne? Cette opinion, accréditée par le vieux Tillemont (*Histoire des empereurs*), semble avoir été confirmée de nos jours par la découverte d'une inscription chrétienne dans les Catacombes de Rome, dont le nom appartient vraisemblablement à un parent de Pomponia Græcina. (*Roma Sotterrenea cristiana.*)

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Le proverbe : « *N'éveillez pas le chien qui dort* » est tiré des Proverbes de France, d'après un manuscrit de Cambridge du *Corpus-Christi college*.

Dans les Proverbes du XIIIe siècle, on trouve aussi :

« Il fait mal éveiller le chien qui dort. »

« Avoit li rois d'Espaigne enveillet le chien qui dormoit. »

(*Chronique de Rains*, XIIIe *siècle*.)

« Le chien qui dort a faict laidement réveillier. »

(*Chronique de Bertrand du Guesclin*, XIVe *siècle*.)

Le mot *chien* remplace souvent le mot *chat* dans les anciens proverbes : « Chat eschaudez iaue creint. » (XIII siècle.)

Chien une fois eschaudé,
D'eau froide est intimidé.

(Gabr. Meurier, *Trésor des Sentences*.)

« Donner sa part, sa langue au *chien*. »

(*Adages français*, XVIe siècle.)

Un mémoire de M. Paulin Paris à l'Académie des Inscriptions avait précisément pour but d'éclaircir cette question. Le mémoire démontre, preuves à l'appui, qu'on disait autrefois :

« Il ne faut pas éveiller le *chien* qui dort. »

C'est au XVIe siècle qu'on trouve la substitution du mot *chat*, on ne sait trop pourquoi.

LES CURIOSITÉS.

LES PSEUDONYMES HISTORIQUES.

Mme des Ursins, un instant disgraciée, était en France, préparant son retour en Espagne. Dans la correspondance que Louis XIV entretint à ce sujet, du 14 juillet 1704 au 21 mars 1705, avec le duc de Gramont, son ambassadeur à Madrid, les pseudonymes : « Baron de la Roquerie, Crochac, l'Ami, le Baron, mon Patron, l'Épine blanche, la Rapinière, la Fontaine-au-Bois, *M. de la Graingaudière*, Des Laurens, désignent Louis XIV.

Divers pseudonymes servaient à désigner d'autres personnages intéressés dans l'affaire.

Mme des Ursins y est nommée l'*Absente* ou la *Confidente*.

Le duc de Gramont, le *Basque*.

Le maréchal de Tessé, le *Voyageur*.

Orry (*le Sujet à caution*), avait été chargé par Louis XIV de se rendre en Espagne pour examiner la situation financière. Attaché à la cour de Madrid, il fut appelé par le roi Philippe V à administrer ses finances.

Les pseudonymes cités sont empruntés à une lettre du duc de Gramont.

(*Correspondance diplomatique des affaires d'Espagne.*)

SOLUTIONS

DES SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

LES CURIOSITÉS.

LES PRISONNIERS.

Solutions explicatives.

Fouquet enfermé à la Bastille avait trouvé des étourneaux dans un creux de la muraille, et leur apprenait à prononcer le nom de fille Marie.

On a donné sa devise : Un écureuil avec ce mots :

« Quo non ascendam? »

Traduction : Où ne monterai-je pas?

Fouquet, en patois breton ou angevin, signifie *Ecureuil*.

Communication : Hélène Martin (Périgueux).

LE PRISONNIER DE CHILLON.

(*Lord Byron.*)

Le château de Chillon est baigné par le lac de Genève; c'est là qu'on enferma les premiers réformateurs, puis les prisonniers d'État. Un des plus célèbres fut François de Bonnivard, renfermé par ordre du duc de Savoie, en 1530. — Lord Byron visita le château en 1816. Dans son poëme, après avoir dépeint le désespoir du prisonnier dont les deux derniers frères viennent de périr dans la sombre prison, il nous le montre ramené au sentiment de l'existence par le chant d'un petit oiseau.

Voici les vers :

Dans une fente ouverte au mur de ma prison
L'oiseau s'est posé; sa chanson,
Aussi gaie, aussi folle, oui, plus folle s'épanche
En ce coin noir que sur la branche.
Oiseau charmant, jamais je n'ai vu ton pareil,
Ailes d'azur et bec vermeil;
Oiseau charmant, qui près de moi te poses,
Ton chant dit mille choses;
Oiseau charmant, est-ce pour moi?
Je n'en verrai jamais d'aussi charmant que toi.
Tu cherches un ami? Je n'en ai plus, demeure;
Mais veux-tu d'un ami qui pleure?
Tu sècheras mes pleurs; reste. Déjà mes sens
Se réveillent à tes accents.
D'où viens-tu, cher oiseau? De l'air libre et sauvage
Ou bien as-tu brisé ta cage,
Doux visiteur, pour charmer mon cachot?
Non, tu descends d'en haut,
C'est mon frère qui me console
Et me parle du ciel..... Hélas! l'oiseau s'envole....

(Extrait du *Magasin pittoresque.*)

Communication : Roger et Michel Pommeret.

VERS LATINS.

Vers Protée de Scaliger, qui présente 72 combinaisons sans nuire à la mesure des vers :

Perfide te divos, sperasti fallere, Proteu?

Vers qui présente des combinaisons plus nombreuses :

Tot tibi sunt dotes, virgo, quot sidera cœlo.

Vers dont tous les mots peuvent se lire à rebours :

Odo tenet mulum madidam mappam tenet anna.

Vers se lisant de gauche à droite et de droite à gauche :

Si bene te tua laus taxat sua laute tenebis,
Ut sero me mores oro sero memores tu.
Sacco tu suberis sanas si rebus ut occas.
Signa te signa temere me tangis et angis.
Aspice nam raro mittit timor arma nec ipsa.
Si se mente reget non tegeret Nemesis.

Communication : Ch. Mirel (Lycée de Reims). — V. O. — Comte Ladislas Ciechanowiecki.

SINGULARITÉS.

Bayle éprouvait des convulsions en entendant jaillir de l'eau. Le duc d'Epernon s'évanouissait à la vue d'un levrault; Henri III à la

celle d'un chat; le maréchal d'Albret à celle d'un marcassin; le chevalier de Guise à celle de toutes les roses, même peintes. Lamothe le Vayer avait horreur de la musique.

Communications : Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais).

Noms d'auteurs dramatiques qui ont joué leurs ouvrages sur la scène :

ESCHYLE.	GARRICK.
SOPHOCLE.	SHERIDAN.
ARISTOPHANE.	GOLDONI.
PLAUTE.	MOLIÈRE.
LABERIUS.	BARON.
SHAKESPEARE.	DESTOUCHES.

LES ÉPÉES HISTORIQUES.

Almace, épée de l'archevêque Turpin, du poëme de Roland.

Balisarde, épée de Rogier, tige de la maison d'Este.

Balmung, épée de Siegfried de Hagen, puis l'Ehriemhild, dans les Niebelungen.

Baptisma ou *Beautisme*, épée de Fier-à-Bras, forgée par Aniseax.

Bitterfer, la reine des épées, forgée par Véland, le Vulcain des Scandinaves.

Brimir, épée d'Odin.

Colada, épée du Cid, enlevée à Raymond III de Barcelone.

Courtain, épée d'Ogier le Danois, forgée par Munificans.

Damsleif, glaive fabriqué par les nains Dverges, dans l'Edda.

Durandal, donnée par Charlemagne à Roland, forgée par Munificans.

Durissime, épée de Guillaume Taillefer, qui combattit à la bataille d'Hastings.

Ekkessahs, épée éblouissante, fabriquée sous terre par le nain Alfrick.

Escalior, épée d'Artus, le héros de la Table Ronde.

Fineguerre, enlevée au calife de Bagdad par Gérard de Nevers.

Floberge ou *Flamberge*, épée de Renaud de Montauban, du duc de Bégon, du roi Athénor et de Maugis d'Aigremont.

Florence et *Gramanh*, épées de Fier-à-Bras, forgées par Aniseax.

Hamy, épée d'Antar, héros arabe.

Hauteclaire, épée de Pépin de Buèves, de Charlemagne et d'Olivier, beau-frère de Roland.

Joyeuse, épée de Charlemagne, puis de Guillaume au Court-Nez.

Merveilleuse, épée de Doolius de Mayence, faite par les fées.

Miming, fabriquée par Véland pour son fils Wittich.

Morglay, épée de Sir Bevis de Hampton, champion de la lutte saxonne contre la conquête normande.

Murgalaie, épée de Ganelon.

Recuite, épée d'Alexandre-le-Grand, de Ptolémée, de Judas Machabée, de Titus, de Vespasien, de Cornumorant et de son fils Cordabas, forgée par Irashels et trempée par Véland.

Rose, donnée à Otnit pour le roi Elbérich.

Rosebrant, épée de Saladin.

Sarrasine, épée de Brunamont.

Sauvagine, épée d'Ogier-le-Danois.

Scalibor, épée d'Arthur.

Screp, épée de Vermand, roi Danois; elle coupait par le milieu les objets qu'elle touchait.

Schritt, forgée par Mimer-le-Vieux, maître de Véland.

Skoffnung, enlevée par la dynastie des Palmatoke.

Tizon ou *Tizona*, épée conquise par le Cid sur les Maures et donnée à ses gendres.

L'épée de Tristan-le-Léonais.

L'épée de Moront, roi irlandais, renfermée dans la Tour de Londres.

L'épée d'Amadis des Gaules.

L'épée de David, destinée à Perceval-le-Gallois.

L'épée d'Hérode II; Gorgoram la donna à Gauvin pour l'avoir délivré d'un géant.

L'épée de Frey, frère de Fréia, Vénus des Scandinaves.

Et, pour finir, l'*Épée de Damoclès*.

Communication : Jean et Geneviève de Courcy. — Cécile Jules Bapst (Paris).

LES DEVISES.

(*Solutions explicatives.*)

Après la bataille de Crécy (1346), où Edouard, prince de Galles, fils d'Edouard III et surnommé le *Prince noir*, remporta la victoire sur les Français et leur allié, l'aveugle Jean de Luxembourg, roi de Bohême, le Prince noir adopta les armes (trois plumes d'Autruche) et la devise « *Ich dien*, je sers, » de son adversaire, Jean, mort à la bataille, et elles furent depuis lors les armes et la devise du Prince de Galles.

Communication : Comtesse Clotilde Clam Gallas. (Vienne, Autriche.)

———

MOT CARRÉ.

C A P
C A N I F
A N N É E
P I É G E
F É E

Communication : Aigle, Espérance, Fidélité (Paris).

———

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Solutions explicatives.

PORTA PATENS ESTO NULLI CLAUDARIS HONESTO.

Telle était l'inscription qu'un abbé, nommé Martin, avait fait graver sur la porte de l'abbaye d'Asello.

Le pape, visitant ce monastère, lut l'inscription et destitua son auteur. De là le dicton :

« *Perdidit ob unum punctum Martinus asellum.* »

Littéralement : « Pour un point Martin perdit Asello, » et par jeu de mots, *asellum*, perdit son âne. En effet :

Porta patens esto. Nulli claudaris honesto.

Traduction : « Porte, sois ouverte. Ne sois fermée à aucun honnête homme. »

Le point déplacé changeait ainsi le sens :

« Porte ne sois ouverte à personne. Sois fermée à l'honnête homme. »

Solution : Louis et Benjamin Gardes.

———

COCO.

L'explication de l'origine de ce mot, par comparaison avec le lait renfermé dans le fruit savoureux du cocotier, ne semble pas satisfaisante.

La boisson populaire de bois de réglisse, qui se débite l'été dans les promenades publiques, tire son nom de celui qui la vendit le premier dans les rues de Paris. Le Napolitain *Coco* amassa une grande fortune, et il a eu de nombreux imitateurs moins favorisés.

Communication : Henri Pohls (Bordeaux).

———

FAIRE LE DIABLE A QUATRE.

Faire le diable à quatre signifie faire beaucoup de bruit, causer beaucoup de désordre, se tourmenter beaucoup pour arriver à un but.

Sous les règnes de Charles VIII et de Louis XI avaient lieu, en même temps que les représentations des *mystères*, celles des *diableries*. On distinguait deux sortes de diableries : les petites et les grandes : les petites diableries étaient représentées seulement par deux diables ; les grandes, par quatre.

Couverts de peaux noires et cachés sous des masques affreux, les acteurs poussaient des hurlements, jetaient des flammes par la bouche, faisaient mille contorsions et gambades, pour donner idée des tourments de l'enfer. Dans les grandes diableries, où quatre diables se démenaient comme des démons dans l'enfer, le vacarme était à son comble. Ce sont ces quatre diables qui ont traversé les siècles pour nous laisser une locution. Peut-être a-t-on dit dans l'origine « *faire la diablerie à quatre* ; » mais dans la rapidité du langage, le *diable* s'est substitué à la *diablerie*. »

Les diableries se représentaient chez les particuliers et dans les hôtels.

Solutions. — Deux patineuses emmitouflées. — Thérèse Brunel. — P. L. M. Edax (au val, Douai).

POISSON D'AVRIL.

Rien de plus connu que le sens attaché à ce proverbe, mais rien de moins certain que son origine. Il existe à ce sujet plusieurs versions qui ont autant de raison d'être les unes que les autres.

Selon quelques étymologistes, il faudrait attribuer l'origine de ce dicton au fait suivant : Charles III, duc de Lorraine, ayant cédé ses Etats à son frère le cardinal, celui-ci ne tarda pas à se montrer favorable à la maison d'Autriche ; Richelieu, qui méditait la réunion de la Lorraine à la France, investit Lunéville, mit la main sur le nouveau duc et le fit incarcérer dans le château de Nancy. Mais, le 1er avril 1634, le duc, trompant ses gardes, se sauva en traversant la Moselle à la nage, ce qui fit dire aux Lorrains que c'était un poisson qu'on avait donné à garder aux Français.

Par malheur le dicton est antérieur à cet événement. L'explication la plus plausible serait celle-ci : *Poisson d'avril* dérive par corruption de *Passion d'avril*. N'est-ce pas, en effet, le plus souvent dans ce mois que tombe le vendredi saint. Et la manière dérisoire dont le Christ fut renvoyé d'Anne à Caïphe, de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode, de Hérode à Pilate, ne présente-t-elle pas précisément le caractère de la coutume que l'on appelle chez nous Poisson d'avril, qui se traduit par des messages et des mystifications?

D'autres auteurs fixent cette origine au règne de Charles IX. Ce prince ayant remanié le calendrier, fit commencer l'année au 1er janvier et non plus au 1er avril. Au lieu de se faire des cadeaux à cette date comme par le passé, on prit l'habitude de se faire des surprises, des attrapes.

Une quatrième version s'explique ainsi : le mois d'avril est le mois où le maquereau est le plus abondant. La pêche commence dans les premiers jours; or, il est d'usage dans certaines localités maritimes, lorsque les pêcheurs reviennent après une maigre pêche, qu'on leur envoie en matière de plaisanterie des poissons en bois et en carton. On nargue ainsi ceux qui s'étaient vantés de revenir avec des cargaisons beaucoup plus considérables que leurs

voisins. Souvent les pêcheurs, pour ne pas avouer leur pêche infructueuse, prétendaient que leurs bateaux avaient coulé au retour. On les accueillait alors en criant : « Ah ! ah ! c'est du poisson d'avril. »

Enfin on prétend que le poisson d'avril est ainsi nommé parce que le soleil quitte dans ce mois le signe des *Poissons*.

Communication : Petites Violettes (abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil-sur-Avre, Eure).

VERS-PROVERBES.

Vers minuit, c'est l'heure des crimes.

FLORIAN. — *L'Écureuil, le Chien et le Renard.*

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

LA MOTTE-HOUDARD. — *Fables.*

Un garde national le citait ainsi :

L'ennui naquit un jour de l'*uniforme ôté.*

La critique est aisée et l'art est difficile.

Ce vers, attribué à Boileau, est de DESTOUCHES.

Le Glorieux, acte II, scène 5.

C'est la traduction, coulée dans le moule d'un alexandrin, de la sentence grecque :

Blâmer est plus aisé que de faire aussi bien.

Qui me délivrera des Grecs et des Romains.

Berchoux, l'auteur de la *Gastronomie*, commence par ce vers la première de ses poésies fugitives, ironiquement intitulée : *Élégie*.

Berchoux a emprunté ce vers au poëte CLÉMENT.

Devine si tu peux et choisis si tu l'oses.

CORNEILLE. — *Héraclius.*

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

CORNEILLE.

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

PIRON. — *La Métromanie.*

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

GRESSET. — *Le Méchant.*

Le silence du peuple est la leçon des rois.

SOANEN, évêque de Sécz.

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

THOMAS CORNEILLE. — *Le comte d'Essex.*

Les sots, depuis Adam, sont en majorité.

CASIMIR DELAVIGNE. — *Épître aux Académiciens.*

Chacun son métier.

FLORIAN. — *Le Vacher et le Garde-Chasse.*

Les fous sont aux échecs les plus proches des rois.

MATHURIN RÉGNIER.

La plus courte folie est toujours la meilleure.

CHARLES BEYS. — *Les illustres Fous*, comédie.

Le seul roi dont le pauvre ait gardé la mémoire.

GUDIN. — *Prix de Poésie* en 1771.)

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Mme DESHOULIÈRES. — *Réflexion sur le jeu.*

Le prêtre, dit saint Paul, doit vivre de l'autel.

LE PÈRE SANLECQUE. — *Épîtres.*

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

LA FONTAINE.

Réminiscence de ces vers :

Las ! où est maintenant ta jeune bonne grâce,
Et ton gentil esprit plus beau que la beauté.

Sonnets de Magdelaine Desroches.

Le courage est souvent un effet de la peur.

Dans Corneille :

Son courage est peut-être un effet de la peur.

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

LE MIERRE.

CHARLES JOLIET.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Graziella (Russie). — Comtesses Dina, Antoinette et Eugénie de Kreutz.

RAPPEL DU SUPPLÉMENT N° 30.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 24, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 39., PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 10 LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 8. LES CURIOSITÉS, N° 14. ÉNIGMES, Nos 16, 17. CHARADES, Nos 15, 16 LOGOGRIPHE N° 5 LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 10. LES ANAGRAMMES, N° 13. LE LANGAGE FRANÇAIS N° 8. LE FIL D'ARIANE, N° 3.

A. de Boucherville (Vendôme). — Famille A. B. (Rouen). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Émilie C. Quita et Maurice Gricumard (Paris). — Marguerite Brabant. — Petites Violettes (abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil, Eure). — La joie de la maison. — Roger Braun (Ville-d'Avray). — Paul et Lucy Gruson (Douai). — Marguerite Morand (Saint-Amand). — Ernest Villers (collége de Bar-sur-Aube), — René Chollet (Angers). Mathilde Moignon (Paris). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Metta D. de B. — J. Grangé (Bar-sur-Aube). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — J. Brontana (Paris). — Louise Langelier (Paris). — V. O, et sa sœur. — Marie, Lucie, Renée. — Maurice Trocmé (Paris). — Louis et Benjamin Gardes. — Joachim Labrouche (Bayonne). — Jeanne et Marie L. (Boissy-Saint-Léger). — B. C. (signature omise). — Hélène Martin, Marie-Louise Duprat, Lucie Martin, Héva Bere, Albert Martin et Amélie Duprat (Périgueux). — A. Dul. et C. d'Est, deux amis (Bayeux). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Marcel Noyer, (Dieulefit). — Edouard Nord. — P. L. M. Edax (au val, Douai). — Paul et Marguerite Balbedat (Bayonne). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Maurice et Edmée — Alouette, la jeune Suissesse et Hirondelle son amie — Emile et Henri Lecouturier (les Andelys). — Famille Hics. — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Aline Lacombe. — Marie Henriette (Menton, Alpes-Maritimes). — Marie Lebiez (Constantine, Algérie). — Berthe Ronceret (Versailles). — Edouard, Madeleine Creux — Les pensionnaires de l'école supérieure de Renaix (Belgique) — Maria Manuela Fesser et Josefina Maria Fesser (Madrid). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche). — Aricie Rémusat (Marseille). — Jean et Geneviève de Gourcy. — Marie-Louise Frossard, Jeanne de Vésian, Louise et Caroline Thiéry. — E. D (Dijon). — Julihen S. — Charlotte, Aimée et Suzanne. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienne, Autriche). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Marie Valentin. — Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg (Vienne, Autriche). — Aimée et Suzanne. — Raymond Pitrou (Tours).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Clotho, Lachésis et Atropos. — Jeanne, Thérèse et Charlotte. — Cécile Jules Bapst (Paris). — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi. — Joséphine et Thérèse Berthollc (Paris). Jacqueline de Neuflize, Alice de Neuflize (Paris). — Suzanne Mallet. — Elisabeth et Jeanne du Bochet. Les barons Jacques et Stéphan Creu'z (Arnhem, Hollande). — Une petite Fleur des montagnes (Saint-Flour). — Magdeleine, Geneviève et Eugénie Lagelouze. — Jacques Amyot (Bellozanne). — Sully (Nogent-le-Rotrou). — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (Paris). — Maurice Gallimard — Denys d'Aussy (château de Crazannes, Charente-Inférieure). — Sophie et Fernand Brunswick (Besançon). — Elie Benqué. — Méra Bourgeois, Edgar Raymond et Arnold (Folembray. Aisne). — F. Landré. — Deux Bluets (Paris). — Alfred de Prin. — Aricie et Sophie Ralli (Paris). Comte de R. (Evreux). — Georges et Charles Saint-Mleux (Saint-Malo). — Deux goujons du Loutz (Hagetman). — Georges Rivet, E. Morel, Gaspard et Cie. — Aigle, Espérance, Fidélité (Paris). — Les deux Marmitons du Havre. — Thérèse Brullet (Bordeaux). — Suzanne Le Breton (château de Saint-Melaine, Laval). — Laure Gueury (Versailles). — Marie et Louise Vincent (Saint-Étienne, Loire). — Gilbert et Isabelle. — C. Le Poittevin et Laure Le Poittevin (Cherbourg). — Julien S. (Grenoble).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

Pierre et Paul Boulloche (Paris). — Diane, Malo et Lutin. — Maria Baron, Mathilde Engel et Léonti[ne] Delaistre. — R Loiselle. — Petrache (Saint-Jea[n], Seine-et-Oise) — Trois carlistes : Inès et Pedro [de] San-Carlos et Mercédès de Caneja (Saint-Sébastie[n], Navarre). — Doddy Kahy (Paris). — Robert Le M[a]reschal. — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique). — Charlotte et Agnès — Edmée et Ma[u]rice. — Isabelle et Gilbert. — Le caporal Bonbo[n].

RAPPEL DU SUPPLÉMENT N° 31

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 25 PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 40. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 11. LANGAGE FRANÇAIS N° 9. VERSIFICATION FRANÇAISE N° 9. ÉNIGMES, Nos 18, 19. ANAGRAMMES, N° 14, DEVISES, N° 7. LES SURPRISES, N° [..] LES COQUILLES AMUSANTES, N° 7, CURIOSITÉS, N° 1[.]

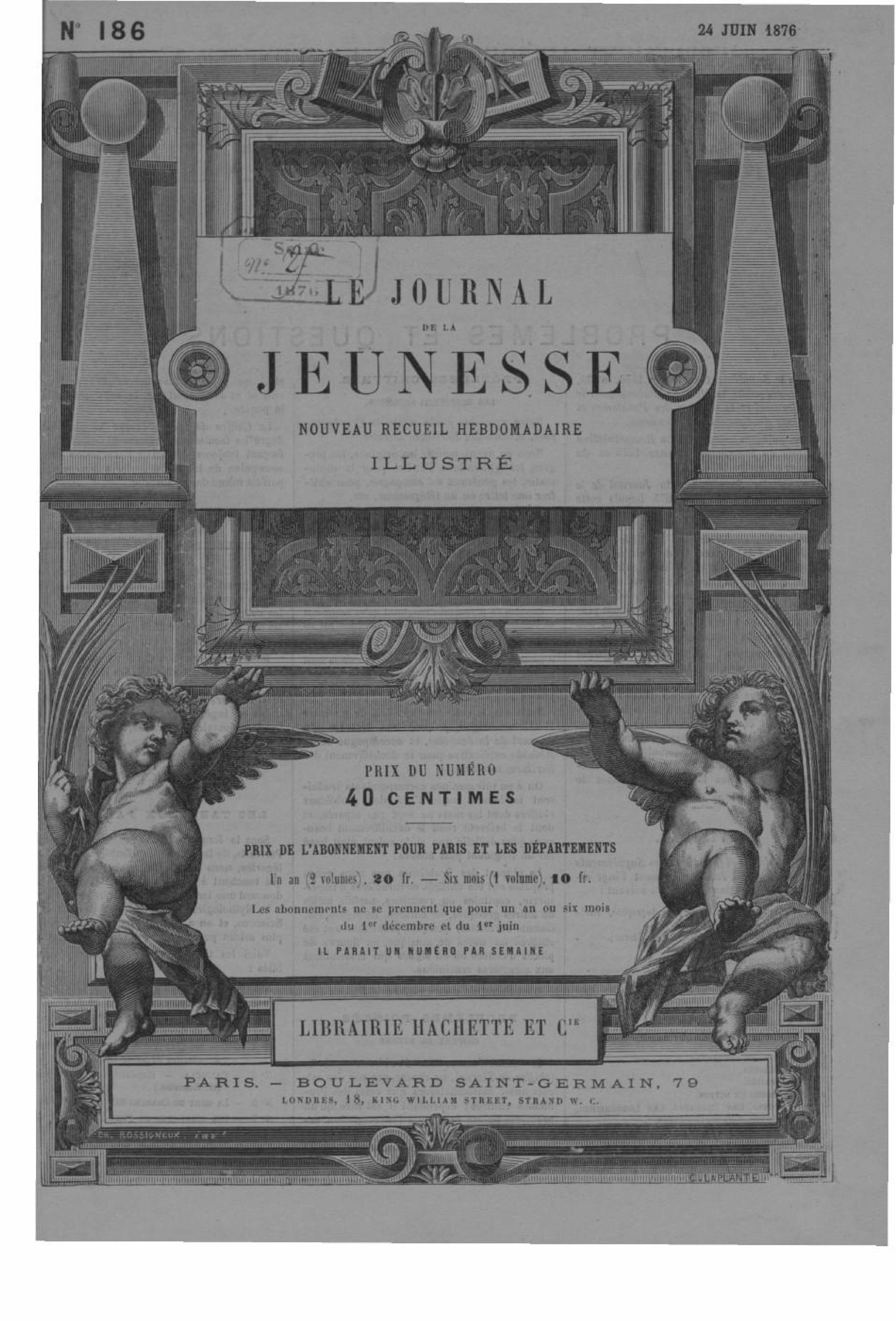
Fleur des blés. — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — La petite Titine (Cô[te] d'Ingouville, Havre). — Aricie Rémusat (Marseille). Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Cécile Jules B[a]p[st] (Paris). — Un ami de la Jeunesse (lycée de Bo[r]deaux). — P. L. M. Edax (au Val, Douai). — Fa[...]rino, Farinette et Tiney. — René Chollet — Pri[n]cesses Sophie et Pascaline de Metternich (Vienn[e], Autriche). — Petites violettes (abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil-sur-Avre, Eure). — Sophie Fil[iti] (Bukarest, Roumanie). — Comtesse Clotilde Cla[m] Gallas (Vienne, Autriche). — Famille A B. (Rouen). — Julien S.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marie, Lucie, Renée. — Laure Gueury (Versailles). — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Marthe Boivin (Paris). — Marc[el] Noyer (Dieulefit). — Madeleine, Georges, Albe[rt] Blondel (Sisteron) — Famille Hics — A. de Bo[u]cherville (Vendôme). — Louis et Camille Boug[lé] (Orléans). — S F E. — Aricie et Sophie Ral[li] (Paris). — Guillaume Danloux (lycée Fontanes). — Georges et Marguerite Kremp (Douai) — Signatu[re] omise. — Clotho, Lachésis et Atropos, — Julia Lucich (Havre), — Ernest Villers (collége de Ba[r]-sur-Aube). — Deux pigeons du Jura. — Hecto[r], Pâris, Cassandre et Polyxène (Paris) — Jacqu[es] Amyot (Bellozanne). — Sully (Nogent-le-Rotrou). — Aigle, Espérance, Fidélité. — Charles et Mar[...] Borde (Paris). — Quita, Maurice et Nénène Gric[u]mard (Paris). — Joséphine et Thérèse Berthol[le] (Paris). — Un frère et une sœur (Laon). — Une p[e]tite fleur des montagnes (Saint-Flour). — Julien[ne] d'Aussy, Auguste d'Aussy (Thourout, Belgique). — Maurice Gallimard — Figaro, Bilboquet et Fa[...] — Metta et Odette D de B — B. C., signature omis[e]. — Un des deux Marmitons du Havre. — Frédéric L[e]dré (Biarritz) — Les Bohémiennes du château [de] Lobejic. — Valentine Hennet de Bernoville. — L[es] trois Ours de Saint-Avertin. — Thérèse Brunet. — Marie et Louise Vincent (Saint-Étienne, Loire). — Marie Valentin. — C. Le Poittevin, Laure Le Poi[t]tevin (Cherbourg) — Raymond Pitrou (Tours). — Edmée et Gabrielle S. (Paris).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

Jacqueline et Alice de Neuflize. — Une voyageu[se] dans la lune et sa suite. — Suzanne Mallet. — Em[manuel] et Suzanne Rodocanachi (Paris). — Paul [et] Henriette Gaillard de Witt (Beauvais). — Le Phot[o]graphe des Sables et sa sœur (Paris). — Miles Dane, Loulou, Liline (Luneville, couvent de Notr[e] Dame) — Wilhem Willink (Amsterdam). — Pa[...]fatte et Bersihand (lycée de Lorient). — Mlles [...] Kivouvhoudré, — Le Masque de Fer (lycée Louis-l[e]-Grand, Paris) — Jean Nortègue. — André et Fe[r]nand Vellard (Noisy-le-Sec). — G Sallez (collé[ge] Rollin) — Robertine Dupuy. — Elizabeth de Na[...]tenil (Paris). — Abeille, Aigle et Espérance, am[is] de l'Aigle et Fidélité (Paris) — La petite Angevin[e] — Diane, Malo et Lutin. — Emilie Hardy (Quar[e]gnon, près Mons, Belgique). — Léon Villards (de [la] société lyrique des jeunes amis, Paris). — Pétrarc[...] (Saint-Jean, Seine-et-Oise). — Henri André (A[n]gers). — Un Lilas de France. — Raymond Pign[...] et Muscadin (La Lagune). — Les huit Joueurs [de] croquet de la Lagune (Médoc). — Les Fous [de la] cour. — Un petit Chardonneret déplumé (châte[au] de Brillouny, près Macan). — Eugène, Paul et M[a]rie de l'Ile Maurice (château de la Lagune, p[rès] Ludon, Médoc, Gironde).



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er décembre et du 1er juin
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE

2me SEMESTRE 1875 — 1er SEMESTRE 1876.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

Dans le *Supplément* du 3 juin 1876, n° 33, nous avons publié la *Méthode générale pour le déchiffrement et la solution des Problèmes et Questions du Journal de la Jeunesse.*

Nous publions aujourd'hui la *Récapitulation générale* du Deuxième semestre 1875 et du Premier semestre 1876.

Le premier *Supplément* du *Journal de la Jeunesse* a paru le 19 juin 1875. Depuis cette date, *Trente-deux Suppléments* ont paru, *Deux Concours* ont été ouverts, et la *Liste des noms* publiés, renferme plus de *Mille correspondants* de la France et de l'étranger. On pourra se rendre compte de nos études et du travail accompli en parcourant, à vol d'oiseau, la *Récapitulation générale* des *Problèmes et Questions* que nous avons successivement présentés, et dont la meilleure part revient aux communications de nos correspondants.

Nous engageons nos lecteurs a garder cette nomenclature. En la consultant comme une *Table analytique*, elle indiquera aux lecteurs nouveaux les sujets précédemment traités, ce qui leur évitera la peine d'envoyer des communications déjà publiées, ainsi qu'il arrive assez souvent, même aux correspondants qui ont bien voulu nous suivre depuis le commencement de ces études destinées à exercer les facultés ingénieuses de l'esprit.

DIVISIONS.

Les *Problèmes et Questions* des *Suppléments* du *Journal de la Jeunesse* forment *Vingt divisions* résumées dans le tableau suivant :

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

LES ÉCRITURES SECRETES.

Notre première étude a été la *Cryptographie*, science des *Écritures secretes*.

Nous en avons montré les origines, les progrès, les applications, l'utilité pour la diplomatie, les généraux en campagne, pour chiffrer une lettre ou un télégramme, etc.

Après avoir examiné les anciennes *Clefs indéchiffrables*, les *Grilles*, le *Cadran*, le *Jeu de cartes*, etc., nous avons donné le modèle de la *Clef rapide*, simple et inviolable. Nous reviendrons sur ces études, trop peu vulgarisées jusqu'ici, et dont l'importance n'a plus besoin d'être signalée.

Combien de personnes s'imaginent qu'en composant un alphabet, dont chaque lettre est représentée par un signe, on peut chiffrer une correspondance à l'abri de la curiosité. C'est là une illusion qu'il faut perdre, et il importe qu'on sache bien qu'avec une méthode aussi primitive, cette correspondance est aussi transparente que l'écriture ordinaire et peut être déchiffrée au premier coup d'œil. »

Telle est la note qui précédait le premier *Problème chiffré* proposé aux lecteurs du *Journal de la Jeunesse*, et accompagné de la Méthode explicative pour le déchiffrement des *Ecritures secretes*.

On a pu voir que nos correspondants traduisent facilement aujourd'hui des problèmes chiffrés dont les mots ne sont pas séparés, et dont la brièveté rend le déchiffrement beaucoup plus difficile que si le calcul était basé sur un fragment plus étendu.

La plupart des Problèmes que nous avons proposés ont été chiffrés en caractères d'imprimerie, capitales ou romaines, parfois mêlés de lettres grecques, de chiffres, de signes, etc. Comme curiosités, quelques problèmes ont été chiffrés en notes de musique, en figures de pièces d'échecs ou en signes qui ressemblent aux caractères arméniens.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

Le déchiffrement des *Problemes pointés* (*chiffre de Sterne*), ne repose pas sur des calculs aussi mathématiques que celui des Problèmes chiffrés; cependant il est rare qu'un problème pointé échappe à l'investigation sagace et patiente des correspondants. Les mots qui, ayant le même nombre de lettres (p********* philosophe, perruquier, philologue, prisonnier, etc.), qui déjouent les combinaisons, se déterminent et se révèlent par le sens général de la pensée.

Le *Chiffre de Sterne* exerce au plus haut degré les facultés ingénieuses de l'esprit, en le forçant toujours à choisir l'expression juste, sous peine de tomber dans les à peu-près, et parfois même dans l'absurde.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

La solution des *Problèmes alphabétiques* est d'une grande simplicité; elle consiste à ajouter les voyelles aux mots dont on n'écrit que les consonnes. C'est une sorte de contre-partie des Problèmes chiffrés, où la découverte des voyelles conduit à celle des consonnes.

Dans la construction des *Problèmes chiffrés*, des *Problèmes pointés* (*chiffre de Sterne*), et des *Problèmes alphabétiques*, nous nous sommes toujours attaché à présenter des idées utiles ou ingénieuses, prose ou vers, sous la forme de maximes, pensées, observations, dictons, proverbes, épigrammes, curiosités littéraires, etc.

LES TABLEAUX PARLANTS.

Sous la forme énigmatique de Scènes, de Portraits, de Descriptions, d'Emblèmes ou d'Allégories, nous avons effleuré des sujets variés qui touchent à l'Histoire universelle, tout en donnant une large place à l'Histoire de France, à la Mythologie, aux Lettres, aux Arts et aux Sciences, et on a pu juger que les études les plus arides peuvent ainsi devenir attrayantes.

Voici les titres des *Tableaux parlants* publiés :

N° 1. — ROME (H. Romaine).
N° 2. — LE SIÉGE DE LA ROCHELLE. (H. de France.)
N° 3. — ATHÈNES. — *La bataille de Salamine.* (H. de Grèce.)
N° 4. — UNE REPRÉSENTATION D'ESTHER *par les demoiselles de Saint-Cyr.* (Lettre.)
N° 5. — CALIGULA. — *Expédition de Bretagne.* (H. Romaine.)
N° 6. — LA MORT DE CHARLES XII. (H. de Suède.)
N° 7. — LES SOLITAIRES DE PORT-ROYAL. (H. de France.)
N° 8. — LE DANTE. (Portrait.)
N° 9. — LA CALOMNIE. (Enigme.)

N° 10. — LES NEUF MUSES. (Mythologie.)

N° 11. — *Une légende scandinave* : LE DANEBROG. (H. de Danemark)

N° 12. — L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1693. — *Discours de réception de La Bruyère,* — *Segrais, La Fontaine, Boileau, Racine, Bossuet, Fénelon.* (Portraits.)

N° 13. — L'ENVIE ou LA JALOUSIE. (Enigme.)

N° 14 — *Mémoires du prince de Ligne* : LES SOUVENIRS. (Enigme.)

N° 15. — *Une reine d'Orient.* ZÉNOBIE. (H. Ancienne.)

N° 16. — LE MARIAGE DE LA GRANDE MADEMOISELLE ET DE LAUZUN. (Lettre.)

N° 17. — MICHEL-ANGE. (Portrait.)

N° 18. — LES CINQ SENS. (Emblèmes.)

N° 19. — LE NAVIRE. (Enigme.)

N° 20. — LE FEU D'ARTIFICE. (Enigme.)

N° 21. — L'IMAGINATION. (Allégorie.)

N° 22. — LE PRINTEMPS. (Allégorie.)

N° 23. — LA MAISON DE JEANNE D'ARC. (H. de France.)

N° 24. — L'AMBASSADEUR SCYTHE ET DARIUS. (H. Ancienne.)

N° 25. — LA PIÈCE DE MONNAIE. (Allégorie.)

N° 26. — LONDRES. (Description.)

N° 27. — *Une prophétesse antique* : VELLÉDA. (H. Romaine.)

N° 28. — L'ESPÉRANCE. (Allégorie.)

N° 29. NOEL. (Enigme.)

N° 30. — VERSAILLES (Description.)

N° 31. — TRIANON. (Description.)

N° 32. — LES TEMPLIERS. (H. de France.)

N° 33. — *Un récit du moine de Saint-Gall* : CHARLEMAGNE. (H. de France.)

N° 34. — LA FRIVOLITÉ. (Allégorie.)

N° 35. — BOURGES. (Description.)

N° 36. — SAINTE-HELÈNE. (Enigme.)

N° 37. — *Epitaphe royale* : LOUIS XIII ET RICHELIEU. (Enigme)

N° 38. — LE POUVOIR DES VERS. (Enigme.)

N° 39. — LA PREMIÈRE INSURRECTION DES PARISIENS : (H. de France).

N° 40. — *La première sainte* : PAULINA GRÆCINA. (H. Romaine.)

N° 41. — LES QUATRE POINTS CARDINAUX. (Emblèmes)

N° 42. — LA BEAUTÉ, L'ESPRIT, LA VERTU. (Enigme.)

N° 43. — LE DRAGON. (Enigme)

N° 44. — *Ruse de guerre* : PRISE D'AMIENS. (H de France.)

N° 45. — L'ÉLOQUENCE (Allégorie.)

N° 46. — *Un entretien de Solon* : LES ATLANTES. (H. Grecque.)

N° 47. — *Epitaphe d'une reine* : CATHERINE DE MÉDICIS. (Enigme.)

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

Titre des pièces qui ont été présentées sous la forme de vers brisés à reconstruire dans leur ordre harmonieux :

N° 1. — La mort d'une jeune fille.

N° 2. — Les Roses de Saadi.

N° 3. — Les colombes.

N° 4. — Le sonnet.

N° 5. — La vallée de Sparte.

N° 6. — La lettre.

N° 7. — La Fée des campagnes.

N° 8. — La mort du loup.

N° 9. — Prière.

N° 10. — La tombe d'une jeune fille.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Explication de l'origine et du sens des locutions suivantes :

N° 1. — S'en moquer comme de l'an Quarante.

N° 2. — Faire l'Oraison de saint Julien.

N° 3. — Le côté cour et le côté jardin.

N° 4. — Le chant du cygne.

N° 5. — Tribord et babord.

N° 6. — Le chien de Jean de Nivelle.

N° 7. — Hors de page.

N° 8. — Bon comme le bon pain.

N° 9. — N'éveillez pas le chat qui dort.

N° 10. — Faire l'école buissonnière.

N° 11. — Passer une nuit blanche.

N° 12. — Faire du Phébus.

N° 13. — Payer en monnaie de singe.

N° 14. — Pour un point, Martin perdit son âne.

N° 15. — Poisson d'Avril.

N° 16. — Faire le diable à quatre.

N° 17. — Coco.

N° 18. — Vers-Proverbes.

LES DILEMMES.

Exemples de dilemmes cités :

DILEMMES : D'un chef d'armée. — D'Athalie. — D'Andromaque. — De saint Charles Borromée. — De Protagoras. — D'Omar. — De Suréna. — D'Aristote. — De Mahomet. — De Zoroastre. — D'un César. — De Tarquin. — D'Annibal. — Des Rois.

LES USAGES MONDAINS.

Origine et explication des questions suivantes :

N° 1. — Briser la coquille d'un œuf.

N° 2. — Rompre le pain à table.

N° 3. — Se verser à boire le premier.

N° 4. — Dernières gouttes d'une bouteille : Vous serez marié dans l'année.

N° 5. — Le surnom de Carême.

N° 6. — Les Gants.

N° 7. — Amazone.

SUPERSTITIONS.

N° 1. — Etre treize à table.

N° 2. — Renverser une salière.

N° 3. — Poser un couteau en croix avec une fourchette.

N° 4. — Vers qui tombe sans se briser.

CHARADES EN ACTION.

Voici les mots des *Charades en action* dont nous avons publié les scénarios sous la forme de scènes dialoguées :

N° 1. — ECLAIREUR. — En quatre actes : E — *Claire.* — *Heure.*

En deux actes : *Eclair.* — *Heure.*

N° 2. — ALKORAN. — *Halle.* — *Cor.* — *An.*

N° 3. — CÉLIMENE — *Sel.* — *Hymen.*

N° 4. — CARTHAGE. — *Cartes.* — *Age.*

N° 5. — ANNIVERSAIRE. — *Anne.* — *Hiver.* — *Serre.*

LE FIL D'ARIANE.

MARCHE DU CAVALIER.

Titres des pièces de vers qui ont servi à la construction des *Problèmes syllabiques du cavalier* :

N° 1. — L'Echarpe d'Iris. — L'Arc-en-ciel. (*Enigme.*)

N° 2. — La Plume. (*Enigme.*)

N° 3. — Dieu et Espérance.

N° 4. — L'Aumône.

LES CURIOSITÉS

Sous ce titre, nous avons publié une série de trouvailles anciennes et modernes : chiffres et nombres cabalistiques, vers, anagrammes, rébus grecs ou latins, etc, etc. Parmi les plus intéressantes, nous citerons :

Les Tables magiques.
Le Loup, la Chèvre et le Chou.
Les trois Gentilshommes.
Le Cadi.
Les Blancs et les Noirs.
Les trois Sœurs.
Les Pseudonymes historiques.
Les Prisonniers. (Les animaux et les fleurs.)
Les Armoiries.
Les Clefs des *Caractères* de La Bruyère.
Les célèbres Epées.
Le Nombre XIV.
Les Singularités.
Les Auteurs-comédiens.
Les trois Outres.
Le Krak des Chevaliers.
Curiosités diverses de l'Histoire, des Lettres, des Sciences et des Arts.

LES ANAGRAMMES.

Nous avons publié un assez bon nombre d'anagrammes du XVI[e] siècle, qui sont les modèles du genre, et, par centaines, des anagrammes de noms célèbres, de prénoms, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux, de faits historiques, etc. Le nombre des anagrammes géographiques déjà proposées est considérable.

Deux cents environ restent à publier à leur ordre, et paraîtront sous les noms des correspondants qui les ont envoyés les premiers, ainsi que les devises.

LES DEVISES.

Outre les études relatives au *Blason* publiées dans les autres divisions, les *Devises* suivantes ont été présentées sous la forme de Questions :

Rohan. — Valentine Visconti. — Ordre écossais du Chardon. — Jacques Cœur — Le Sire de Coucy. — Ducs de Levis. — Ordre de la Jarretière. — Louis XIV. — Henri VIII. — Fouquet. — Guizot. — Les ducs de Bourgogne, — Louis XII. — Le maréchal de Gié. — Eléonore d'Autriche. — Lyon. — Morlaix. — Ordre de la Toison d'Or. — Marie Stuart. — Marguerite de Provence. — Mazarin. — Don Alonzo Perez Guzman. — François I[er]. — Henri IV. — Louis XII. — L'Hopital. — Laffenas. — Maison d'Autriche. — Clément Marot. Nancy. — Charles-Quint. — Guillaume III,

prince d'Orange. — Bréhan. — Gaston Phébus de Foix. — Du Guesclin. — Jean de Bohême et le prince de Galles. — Les comtes de Champagne. — Mazarin. — Guillaume-le-Taciturne. — Famille de Guise. — Henri II. — Louis XI. — Charles IX. — Louis XII. — Jeanne d'Albret. — Louis XIII. — Charles-le-Simple. — Catherine de Médicis. — Jules II. — Léon X. — Louise de Savoie. — Dunois. — Saint-François-de-Sales. — Henri III. — Tamerlan. — Maison de Guise. — Ferdinand d'Espagne et Isabelle-la-Catholique. — Philippe IV (Espagne). — Famille de Médicis. — Duc d'Albe. — Antoine de Vergy. — Les Flamands. — Prince de Condé. — Ducs de Nemours (Savoie). — Guillaume d'Orange. — Les Aquitains.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Un certain nombre de *Moyens Mnémoniques* ont été publiés, les *Neuf Muses*, les *Sept Sages de la Grèce*, etc. Voici quelques Moyens mnémoniques appliqués à la Géographie :

Villes de la *Seine-Inférieure* dont les premières lettres forment les mots :

BELLE FRANCE.

Villes de l'Empire Austro-Hongrois :

BOHÊME.

Villes d'*Espagne* :

MALAGA. — ALPHONSE. — ISABELLE.

Villes d'*Angleterre* :

VICTORIA.

Villes de *Russie* :

NICOLAS. — RUSSIE.

Villes de l'*Amérique du Nord* :

IROQUOIS.

Fleuves d'*Asie* :

ASIE.

Affluents du *Mississipi* :

ROMA.

Fleuves de l'*Amérique du Sud* :

PAMPAS.

Moyens mnémoniques appliqués à l'Histoire ;

Traites de Louis XIV :

URNA. P. M.

Utrecht. — Riswick. — Nimègue. — Augsbourg. — Pyrénées. — Munster ou Westphalie, 1648, Equilibre européen.

Date de la bataille d'Issus, 333 :

TROIS S, TROIS 3.

Moyen mnémonique de Napoléon Ier :

« Si de Parme comme centre, avec un rayon égal à soixante lieues, on décrit une demi-circonférence, cette demi-circonférence passe par tous les sommets des Alpes. »

LES COQUILLES AMUSANTES.

Voir la *Méthode générale* publiée dans le Supplément du 3 juin 1876, n° 33.

LES SURPRISES.

Les problèmes divers qui ont été proposés, les *Quinze fiches*, la *Croix latine*, etc., sont une variété des *Curiosités*.

ÉNIGMES.

Série des mots qui donnent la solution des *Enigmes* proposées :

Laval ou Noyon. — Les châteaux en Espagne. — La Fronde. — Oiseau. — Carte. — Le papier. — Angleterre. — Fusil. — Le Temps. — L'Ecriture. — L'Echo. — Les dents. — L'amitié. — Le journal. — Les pleurs. — Les cinq voyelles. — Les signes de ponctuation. — La cédille. — Les lettres : C N M M T Y A N R. — Le poisson et l'hameçon. — La clef. — La vie. — Son semblable. — Soufflet. — Eau. — L'éclair et le tonnerre. — Le secret. — Le bissac. — Le silence. — Le livre. — La fumée. — Le silence. — Le lit. — Le sommeil. — La violette. — La beauté. — La cloche. — Rémi. — Le soulier. — La tête. — La mappemonde. — Le portrait. — La lettre R.

CHARADES.

Serie des mots donnant la solution des *Charades* proposées :

L'an VII. — Vercingétorix. — Touraine — Version. — Polichinelle. — Cymodocée. — Icare. — Amie. — Charrue. — Charpente. Saumur. — Vacarme. — Adieu. — Zéro. — Pioupiou. — Cricri. — Coucou. — Arc-en-Ciel. — Orage. — Chardon. — Ferrailleur. — Ilion. — Cigare.

LOGOGRIPHES.

Série des mots donnant la solution des *Logogriphes* proposés :

N° 1. — Paris. Pris. — La lettre A.

N° 2. — 5 lettres. 5 mots. — Ancre, Nacre, Crâne, Ecran, Nérac.

N° 3. — Cornemuse. — Corne, Orne, Muse.

N° 4. — Orage, Oran, Or, Ange, Orge, An, *Garone*.

N° 5. — Gange. — Ange.

N° 6. — Rosier. — Or, Soie, Roses.

N° 7. — Bœuf. — Œuf.

N° 8. — Ouïe. — Oui.

RÉBUS.

Nous avons consacré une étude aux *Hiéroglyphes*.

Le *Rébus* constitue une sorte d'écriture hiéroglyphique dont l'alphabet de fantaisie, par des images, traduit aux yeux des syllabes, des mots et parfois des phrases entières. C'est ainsi que nous avons pu, à l'aide du dessin, figurer les *Sept merveilles du monde*. Comme dans les autres Questions et Problèmes, nous avons cherché à fixer dans l'esprit une pensée utile ou ingénieuse.

LES MOTS CARRÉS.

Environ deux cents *Mots carrés* ont été publiés. (Voir la *Méthode générale*, supplément du 3 juin 1876. n° 33.)

LISTE DES NOMS.

Les noms de tous les correspondants qui envoient des Réponses aux Problèmes et Questions sont publiés en trois séries. (Voir l'Avis en tête des *Suppléments*.)

LES COMMUNICATIONS.

Grâce au concours de nos correspondants, les Problèmes et Questions du *Journal de la Jeunesse*, présentent une variété qui en font une sorte d'Encyclopédie amusante.

Nous saisissons cette nouvelle occasion de remercier encore nos lecteurs de leurs marques d'intérêt, ainsi que des communications qui nous aident dans une tâche délicate et parfois difficile.

Nous avons toujours donné et nous donnerons toujours la plus large place aux envois qui nous sont adressés. A plusieurs reprises des *Suppléments complémentaires* ont été spécialement consacrés à mettre à jour les communications intéressantes, qui n'étaient pas de nature à être présentées sous la forme de Questions et Problèmes.

Ne pouvant tout publier à la fois, sauf exception motivée, nous publions les envois par ordre de classement.

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

Voir la note qui termine la *Méthode générale*, supplément du 3 juin 1876, n° 33.

LES CONCOURS.

Le *Premier Concours* a été publié dans le *Supplément* du 2 octobre 1875, n° 9. Seize prix ont été distribués.

Le *Deuxième Concours* a été publié dans le *Supplément* du 4 mars 1876, n° 23. Vingt-et-un prix et accessits ont été décernés.

Les lauréats de ces deux Concours sont *Hors Concours* ; ils ne peuvent prendre part au *Troisième Concours* du *Journal de la Jeunesse*, ouvert à tous ses lecteurs, publié dans le *Supplément* du 10 juin 1876, n° 34.

L'interdiction des lauréats *Hors Concours* sera levée pour le *Quatrième Concours*, dont la date sera ultérieurement fixée par le Conseil de rédaction.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON,



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auro à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

L. P. (*Paris*). — Prière d'accuser réception.

M. S. (*Bordeaux*). — Prière d'accuser réception.

UN ABONNÉ (*Biarritz*). — La composition est classée à son ordre dans la première série du *Concours*, avec la mention : *Un abonné.*

UN AMI DE LA JEUNESSE (*Bordeaux*). — La réponse à votre interrogation n'est pas du domaine des *Problèmes et Questions*. Regrets.

QUATRE JEUNES FILLES ET DEUX COLLÉGIENS (*Paris et Le Mans*). — Cette énigme a été publiée dans un Supplément antérieur.

S. F. E. — Les Devises et les Anagrammes seront publiées à leur ordre de classement.

—

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 26.

⁂ ABWCWDFBW ⁂ GV ⁂ BWHJDDVKMM VDHW ⁂ FWM ⁂ NKWDPVKCM ⁂ HWMC ⁂ ABWMRSW ⁂ TWBKCWB ⁂ GKDXBVCK CSFW ⁂

Ce problème est du genre simple.

—

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 41.

N° 1. — U* c******** b*** f*** e** c**** d* u'e* a**** a**** — L* B******

N° 2. — N* l****** p** c****** l'h**** s** l* c***** d* l'a*****

N° 3. — C***** u* p*****, c'e** u******** u** p**** e* s********* u** v****

N° 4. — N*** b****, p***** v***

N° 5. — L** g****** p****** v******* d* c****

N° 6. — L'i********** e** u* t***** d*** l* t****** e** l* c***

N° 7. — L* v******* q** n'a r*** p****** e* c******* d***** l** v******

N° 8. — D** y*** l**** a* c*** s*** t******* b****

N° 9. — L'h**** e** d* g**** a** v******, l* e** d* f** p*** l** m********

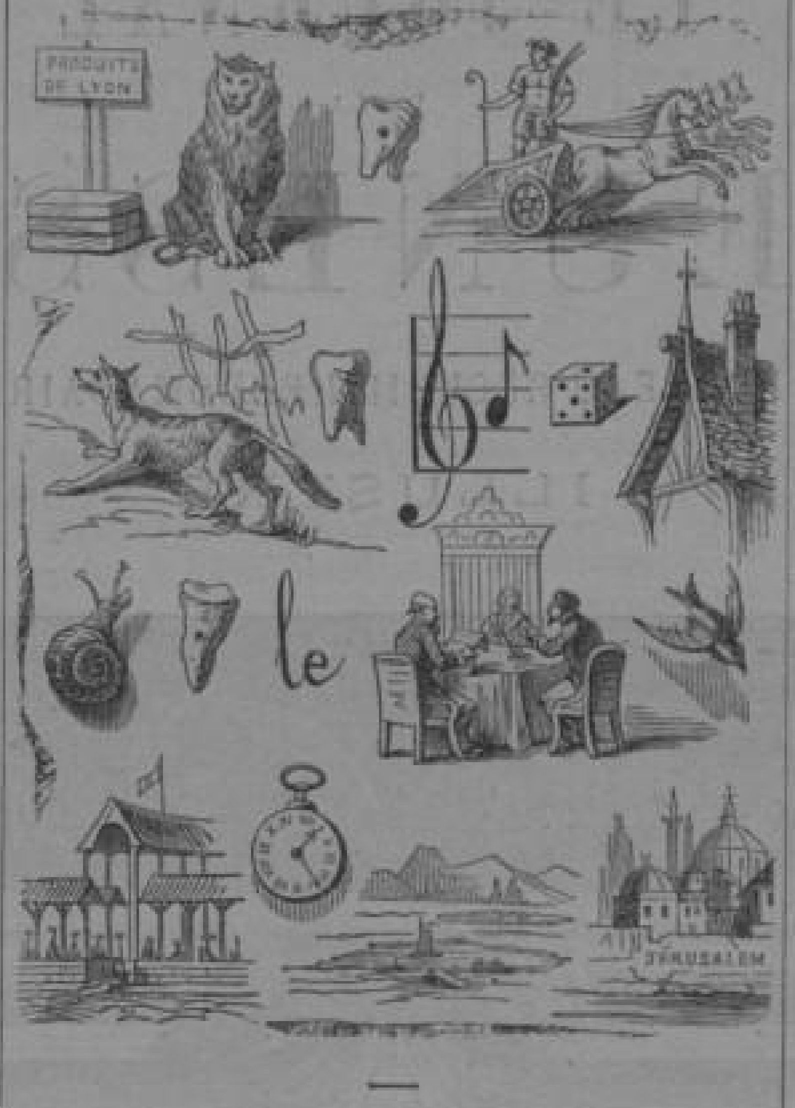
N° 10. — N**** v** e** u* s**** e* l* m*** u* r*****

N° 11. — U* f******* e** u* e****** q** n'e** b** p*** a**** m*****

Communications : Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche), n° 1. — Blanche Delandemare, n° 2. — Fanfan-la-Tulipe (Mantes-sur-Seine, Seine-et-Oise), n° 3. — Famille H I C S, n° 4. — Julia et Lucien, n° 5. — Tibéli (château de Mau), n° 6. — Mademoiselle Bas-Bleu, n° 7. — Aline et Berthe F. (Paris), n° 8. — Arieri et Sophie Ralli (Paris), n° 9. — Le Masque de fer (Lycée Louis-le-Grand), Paris, n°s 10, 11.

—

RÉBUS



—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 12.

N° 1.

Ancelot à Boulay Paty :

*-tr-d-brs-chz-m-c-mtn-t-snns,
brnlnt--c-brt-tt-m-msntt;
T-px-bn-m'*pprtr-qtr-**-cnq-cnt-snnts,
Ms-t-n'*s-ps-l-drt-d-cssr-m-snntt.

N° 2.

Pssnts,-cntmplz-l-dlr
D'*bsln-pnd-pr-l-nq;
*l-**t-*vt-c-mlhr,
S'*l-**t-prt-prrq.

N° 3.

*l-ft-pssr-tt-**-trd,
*l-ft-pssr-dns-m-brq,
n--vnt-jn-**-vllrd,
*ns-q'*l-plt-*-l-Prq.

N° 4.

Hrx-t-cmptrs-ds-*mls-sns-nmbr,
Ms-*d-ls-*ms-s-l-tmps-dvnt-smbr.

Communications : René Chollet, n° 1. — Ch. d'E. (Bayeux), n° 2. — Joséphine et Thérèse Bertholle, n° 3. — Un chercheur, n° 4.

—

LA VERSIFICATION FRANÇAIS

N° 10.

LE VASE BRISÉ.

Le vase où cette verveine meurt fut fêlé d'u coup d'éventail; aucun bruit ne l'a révélé, l coup dut à peine l'effleurer. Mais, mordant cristal, la meurtrissure légère, chaque jou en a fait lentement le tour d'une marche sûr et invisible. Goutte à goutte a fui son ea fraîche, des fleurs s'est épuisé le suc; personn ne s'en doute encore, il est brisé, n'y touche pas. La main qu'on aime souvent effleurar ainsi le cœur le meurtrit, puis le cœur de lu même se fend, de l'amitié périt la fleur. Au yeux du monde toujours intact, tout bas il sen croître et pleurer sa blessure profonde et fine n'y touchez pas, il est brisé.

Communication : Famille A. B. (Rouen).

—

LES COQUILLES AMUSANTES

N° 8.

PETITE CORRESPONDANCE.

Envoi de Lebrun à Baour-Lormian :

Sottise entretient la santé,
Baour s'est toujours bien porté.

Réponse de Baour-Lormian à Lebrun :

Lebrun de gloire se nourrit,
Aussi voyez comme il maigrit.

Lebrun renvoya ce dernier distique, en y ajoutant une *Coquille amusante* qui en faisait une épigramme contre son auteur.

Question. — Où doit-on placer la *Coquille amusante ?*

Communication : V. O.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 10.

Quelle est l'origine des locutions suivantes :

N° 1. — *Mettre en rang d'oignons?*
N° 2. — *Jeu de main, jeu de vilain?*
N° 3. — *Tourner casaque?*
N° 4. — *Retourner à ses moutons?*

Quelle est l'origine des mots :

N° 5. — *Récollets?*
N° 6. — *Baragouin?*

Communications : Julie Portalis (Saint-Maurice), n° 1. — Quita, Maurice et Nénène Griennard (Paris), n° 2. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), n° 3. — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris), n° 4. — Deux marionnettes (Paris), n° 5. — Milise, Dane, Loulou, Liline, n° 6.

—

MARCHE DU CAVALIER

à	cé	la	à	naî	l'an	des	at
vio	nez	te	ce	fleurs	ta	ge	dit
leste	vec	ta	tre	ge	fait	encore	dien
moi	let	don	eut	grâ	gar	cher	l'an
ses	mo	man	pour	que	don	re	je
tes	dit	l'a	peu	d'un	be	que	quel
deste	char	fleur	leurs	me	flète	puis	ciel
la	cou	un	zur	d'hier	beau	cacher	lors

Communication : Comtes e Dino de Kreutz. — L. G. D. Tadier.

LES ANAGRAMMES.

N° 15.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — De nuée.
N° 2. — Risée.
N° 3. — Canine.
N° 4. — Veuves.
N° 5. — Métal.
N° 6. — De Cain.
N° 7. — Amour nié.
N° 8. — Bancal.
N° 9. — A des os.
N° 10 — Bourgs.
N° 11. — Gond doré.
N° 12. — Ver naissant.
N° 13. — Dis un.
N° 14. — Sot animal.
N° 15. — Saint nom.
N° 16. — Te pige.
N° 17. — En frac.
N° 18. — A bas.
N° 19. — Un char le pile
N° 20. — En Tyrol.
N° 21. — Dine.
N° 22. — Si gros.
N° 23. — Non, père.
N° 24. — Tes lilas d'or
N° 25. — On lance.
N° 26. — Lilie, Lia, vite.
N° 27. — Roc, fou.
N° 28. — En mode.
N° 29. — Vin russe.
N° 30. — Y valse.

Communications : Joachim Labrouche (Bayonne), n°s 1, 2. — Roses et Nénuphars, n°s 3 à 6. — A. et R. de Kilita (Roumanie), n°s 7, 8, 9. — Gérard Emile (collége de Beauvais), n°s 10, 11, 12. — Hayda, n° 13. — Fatma (Constantine), n° 14. — Quita et Maurice Gricumard, n° 15. — Alphonse et Victor Bergeron (Périgueux), n°s 16, 17, 18. — Ch. d'E. (Bayeux), n°s 19, 20. — Edouard Nord, n° 21. — Petites violettes (abbaye de Saint-Nicolas, Verneuil-sur-Avre, Eure), n°s 22, 23. — Une petite Fleur des montagnes, n° 24. — Joséphine et Thérèse Bertholle, n° 25, 26. — Un frère et une sœur (Laon), n°s 27, 28, 29. — Renée et Cécile S. (Boissy Saint-Léger), n° 30.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — En mirage.
N° 2. — Il y va.
N° 3. — Anna rime.
N° 4. — Le vent nia.
N° 5 — Vain mal.
N° 6 — Lia Thèbes.
N° 7. — E'ariste.
N° 8. — L'abonné.
N° 9. — Il médita.
N° 10. — M'a déchiré.
N° 11. — Odile.
N° 12. — Couleuvre.
N° 13. — Les talus.
N° 14. — Pondras.
N° 15. — Nid paré.
N° 16. — Maire.
N° 17. — Moins.
N° 18. — Mal monter.
N° 19. — On garda pierre.
N° 20. — Graine.

Communications : Laure Gueury (Versailles), n°s 1, 2, et 13 — Figaro, n° 3, 4. — Aigle, Espérance, Fidelité (Paris), n°s 5, 6, 7. — J. Delvaille (Bayonne), n°s 8, 9, 10. — Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique), n° 11. — Marie-Louise Frossard, Jeanne de Vésian, Louise et Caroline Thiéry, n° 12 — Quita et Maurice Grieumard, n°s 14, 15. — Denys d'Aussy (château de Crazannes), n°s 16, 17. — — Diane, Malo, Lutin, n°s 18, 19. — Renée et Cécile S. (Boissy Saint-Léger), n° 20.

CURIOSITÉS.

N° 15.

N° 1. — Quelle est la femme célèbre du XVIIIe siècle qui, née dans une révolution, élevée dans une cour, fille d'un ministre, femme d'un ambassadeur, tient à trois classes de la société : au peuple par la date de sa naissance, à la littérature par son savoir, à l'aristocratie par son mariage, réunissant ainsi les trois éléments de son époque?

N° 2. — Quels sont les deux princes français qui, à mille ans de distance, jour pour jour, ont perdu la couronne?

N° 3. — Quel est le roi de France qui reçut en naissant le surnom de *Dieudonné?*

N° 4. — Quels sont les trois princes du nom de *Henri* qui, vivant à la même époque, ensanglantèrent la France par leurs luttes armées, et qui moururent tous les trois assassinés?

N° 5. — Quels sont les célèbres *Fous de cour* de l'Histoire de France?

Communications : Marie-Louise Frossard, Jane de Vésian, Louise et Caroline Thiéry (couvent de Notre-Dame, Lunéville), n° 1. — Mathilde Meignen, n° 2. —Tinoy, Farino et Farinette, n° 3. — Petite Fleur des montagnes (Saint-Flour), n° 4. — Trilby, n° 5.

CHRONOGRAMME.

à CheVaL, à CheVaL, gendarMes,
à CheVaL.

On nomme *Chronogramme* une inscription en vers ou en prose, dont les lettres numérales (en chiffres romains), additionnées, offrent le date d'un événement.

Solution du chronogramme.

Addition des lettres numérales :

C	=	100
V	=	5
L	=	50
C	=	100
V	=	5
L	=	50
M	=	1000
C	=	100
V	=	5
L	=	50
Total	=	1465

L'addition des lettres numérales donne la date de 1465. Le nom de la bataille livrée en 1465 est celle de Montlhéry; elle eut lieu entre Louis XI et les confédérés de la Ligue du Bien-Public.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

LES LETTRES DE L'ALPHABET.

Les plus séduisantes	E B
— chères aux patriotes	P I
— enfantines	B B
— religieuses	A B
— chéries	M E
— complaisantes	E D
— sottes	E B T
— féroces	I N
— en mille morceaux	K C
— impératives	C C
— agréables aux marchands	H T
— tristes	D C D
— actives	O Q P
Les moins obéissantes	C D E O B I C
—	G A C O B I
— hautes	B C
La moins chrétienne	N
La plus utile aux charretiers	U
Celles qui n'arrivent jamais à rien	V G T

Communication : Laure Gueury (Versailles).

LES DEVISES.

N° 8.

Devises de villes françaises ;

N° 1. — Un vaisseau et ces mots : *Fluctuat, nec mergitur.*

N° 2. — *Lilia sola regunt lunam, undas, castra, leonem.*

Traduction : Les lys seuls régissent la lune, les ondes, les camps, le lion.

N° 3. — *Servabor rectore deo.*

Traduction : Sous la garde de Dieu, je serai sauvé.

Devise d'une ville suisse :

N° 4. — *Post tenebras, lux?*

Traduction : Après les ténèbres, la lumière.

Armoiries de deux villes italiennes :

N° 5. — Un taureau?

N° 6. — Un lion ailé?

Devises de personnages célèbres :

N° 7.

Vires agminis unus habet.

Traduction : Seul il vaut une armée.

N° 8. — Gronde qui voudra.

N° 9. — Sans errer, fidèlement.

N° 10. — *Fata viam invenient.*

Traduction: Le destin tracera ma route.

N° 11. — *Ora impia lege repressi.*

N° 12. — *Ferro mea regna redemi.*

N° 13. — Le soleil s'est arrêté à mon aspect.

N° 14. — Je l'ai entrepris.

Devise d'une nation :

N° 15. — Pour la loi et pour le troupeau.

Devise d'un ordre :

N° 16. — Pour la bravoure, le talent, la fidélité.

Communications : Marguerite Brabant, nos 1, 2, 3. — Deux roses des Alpes (Savoie), nos 4, 5, 6. — Six ours abonnés, n° 7. — Cocombrinos, n° 8. — Charles et Marie Borde (Paris), n° 9. — Fernand Hérard (Paris), n° 10. — La petite Angevine, nos 11, 12. — Marie Bertholle, n° 13. — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène, nos 14, 15. — Clotho, Lachésis et Atropos, n° 16.

PHILIPPE IV

La paix des Pyrénées coûta encore à ce roi le Roussillon et l'Alsace. Malgré toutes ces pertes, des flatteurs voulaient encore lui donner le titre de Grand. C'est alors qu'un satyrique composa cette devise ajoutée à l'image d'un fossé :

Plus on lui ôte, plus il est grand.

Solution : Famille Hics.

ÉNIGME.

N° 20.

Ami commode, ami nouveau,
Qui, contre l'ordinaire usage,
Reste à l'écart quand il fait beau,
Et se montre les jours d'orage.

Communication : Marguerite Morand (Saint-Amand).

N° 21.

Tel fut ce roi des bons chevaux,
R......, la fleur des coursiers d'Ibérie,
Qui trottant jour et nuit, et par monts et par vaux,
Galopa, dit l'histoire, une fois dans sa vie.

Communication : Une grenouille des remparts de La Fontaine.

CHARADES.

N° 17.

Mon premier à la main, la gentille bergère
Va puiser l'eau limpide au bord de la rivière.
Armé de mon second, qu'il ait raison ou tort,
Le plus faible souvent triomphe du plus fort.
Dans les difficultés, pour triompher quand même,
Un tribun conseillait par trois fois mon troisième.
Traqué par les chasseurs au travers des grands bois,
Mon dernier se défend quand il est aux abois.

Chaque distique de cette charade donne un mot, ensemble quatre mots formant un *mot carré* de quatre lettres.

Communication : Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris).

N° 18.

Vaste Océan, plante, sorcier,
Voilà premier, second, entier.

Communication : Julien Mottard.

LOGOGRIPHE.

N° 6.

Une consonne et trois voyelles,
Te présentent, lecteur, un très-vif sentiment ;
Mais à ton tour, dis-moi, par quel enchantement,
En retranchant ma tête il me pousse des ailes,
Des pattes, un bec, et comment
Pour ma stupidité toujours on me renomme,
Moi qui suis en honneur dans les fastes de Rome?

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

N° 7.

LOGOGRIPHE GÉOGRAPHIQUE.

Sur mes six pieds je suis dans le bassin du Rhône,
Lecteur, et sur mes sept, je ne suis pas sur Saône.

Communication : Famille A. B. (Rouen).

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

1° *Va*, *lance* ton coursier et parcours l'hippo*drome*.

L'an deux cent deux fit voir au *monde Mars en rage*.

Communication : Marie, Lucie, Renée.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

OF	FRAN	DE
FRAN	ÇAI	SES
DE	SES	POIR

Communication : Louise Jannin. — Paris.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 47.

ALLÉGORIE.

A Rome, elle était représentée sous les traits d'une jeune femme simplement vêtue. Sur la frange de sa tunique, on lisait ces mots :

La mort et la vie.

Sur son front :

Hiver et Été.

De la main droite, elle montrait son flanc gauche ouvert jusqu'au cœur. On y lisait :

De près et de loin.

Sur le piédestal qui supportait la statue :

Toujours et partout.

Communication : Jacqueline et Alice de Neuflize.

N° 48.

UNE PAGE DE BUFFON

Les grâces, la beauté de la forme répondent dans le ***** à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux ; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux. La nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages : coupe du corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le ***** respire l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté.

Communication : Un frère et une sœur. (Laon).

N° 49.

VILLE D'ÉGYPTE.

Elle était située dans le delta ; elle possédait un temple célèbre décoré d'obélisques et de sphinx, et dans lequel on lisait cette inscription :

« Je suis ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, et nul n'a encore soulevé le voile qui me couvre. »

Communication : Joachim Labrouche (Bayonne). — A. de Boucherville.

N° 50.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — L'empereur S****** S***** :

« J'ai été tout, et tout n'est rien. »

Son dernier mot d'ordre :

Laboremus.

N° 2. — Roi de France :

« J'aurais cru qu'il était plus difficile de mourir. »

« Pourquoi pleurez-vous? M'avez-vous cru immortel? »

N° 3. — Connétable A*** d* M********** à celui qui l'exhortait :

« Penses-tu qu'un homme qui a vécu quatre-vingts ans avec honneur, n'ait pas appris à mourir un quart d'heure? »

N° 4. — Roi du Nord, tué à Lutzen :

« A d'autres le monde. »

N° 5. — Reine de France :

« Fi de la vie, qu'on ne m'en parle plus. »

N° 6. — Empereur romain :

« Et toi aussi, mon fils Brutus? »

N° 7. — Empereur romain :

« Baissez le rideau, la comédie est finie. »

Communications : Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains, Gard), nos 1, 2. — Berthe Rouède, nos 3, — Fernand et Sophie Brunswick (Besançon), no 4. Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), no 5. — Trilby, nos 6, 7.

N° 51.

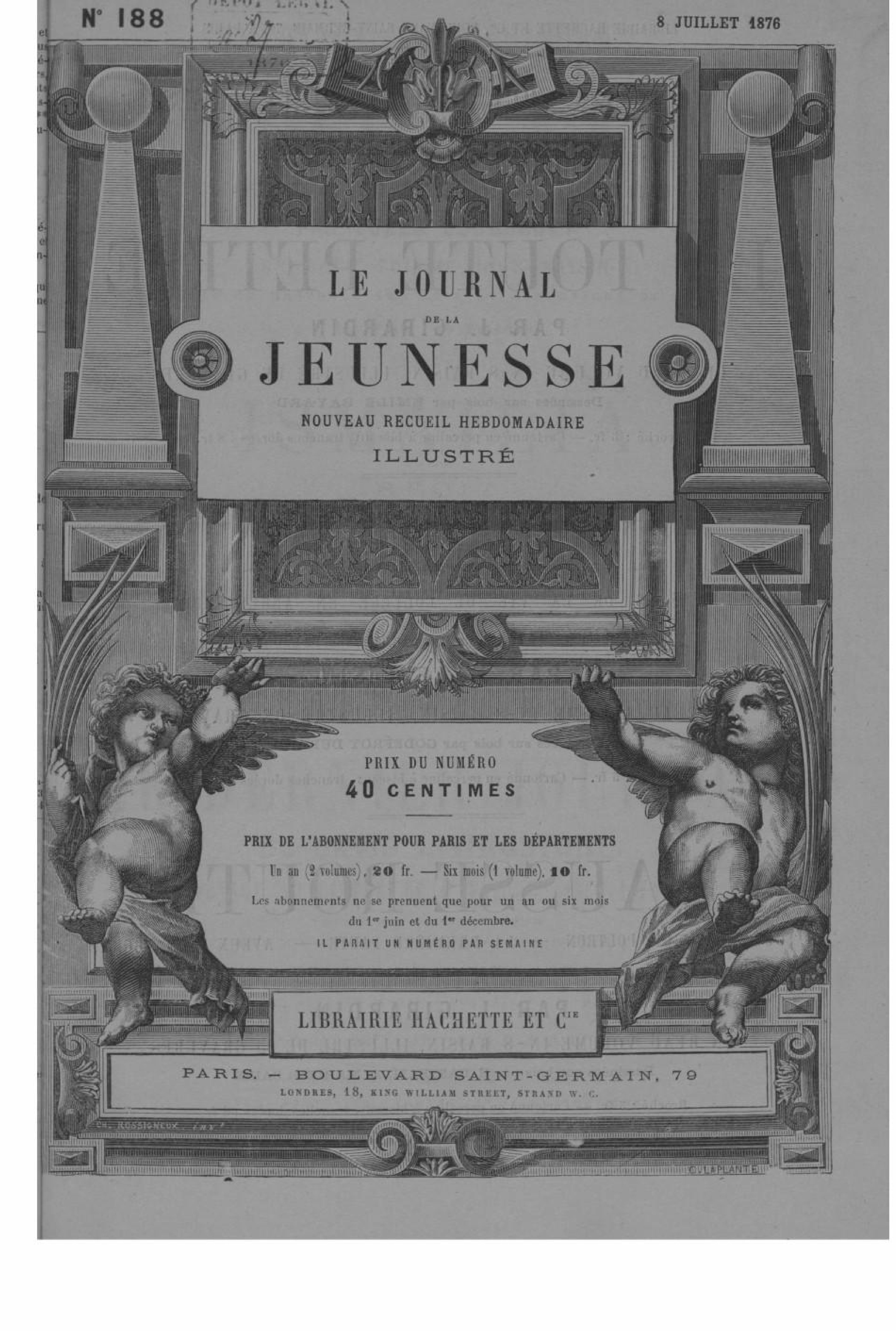
EMBLÈME

De mon frère, le lys des bois,
Je n'ai pas le touchant emblème ;
Mais le gazon connaît ma voix,
Et la brise me dit : « Je t'aime. »
J'embaume les lieux où je crois,
Et la rosée à mon front blême,
Met des perles comme les rois
N'en n'ont pas à leur diadème.
Aux premiers chants du rossignol,
Je laisse courir sur le sol
Mes petites clochettes blanches,
Qui disent à l'enfant rêveur :
« Les bourgeons étoilent les branches,
Voici le retour du bonheur »

Communication : Emilie Hardy (Quaregnon, près Mons, Belgique).

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON.


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

LA TOUTE PETITE

PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par ÉMILE BAYARD

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

TOM BROWN

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÉGE EN ANGLETERRE

OUVRAGE IMITÉ DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR J. LEVOISIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par GODEFROY DURAND

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

FAUSSE ROUTE

SOUVENIRS D'UN POLTRON — LA PREMIÈRE FAUTE — AVEUX D'UN ÉGOISTE

TROIS RÉCITS

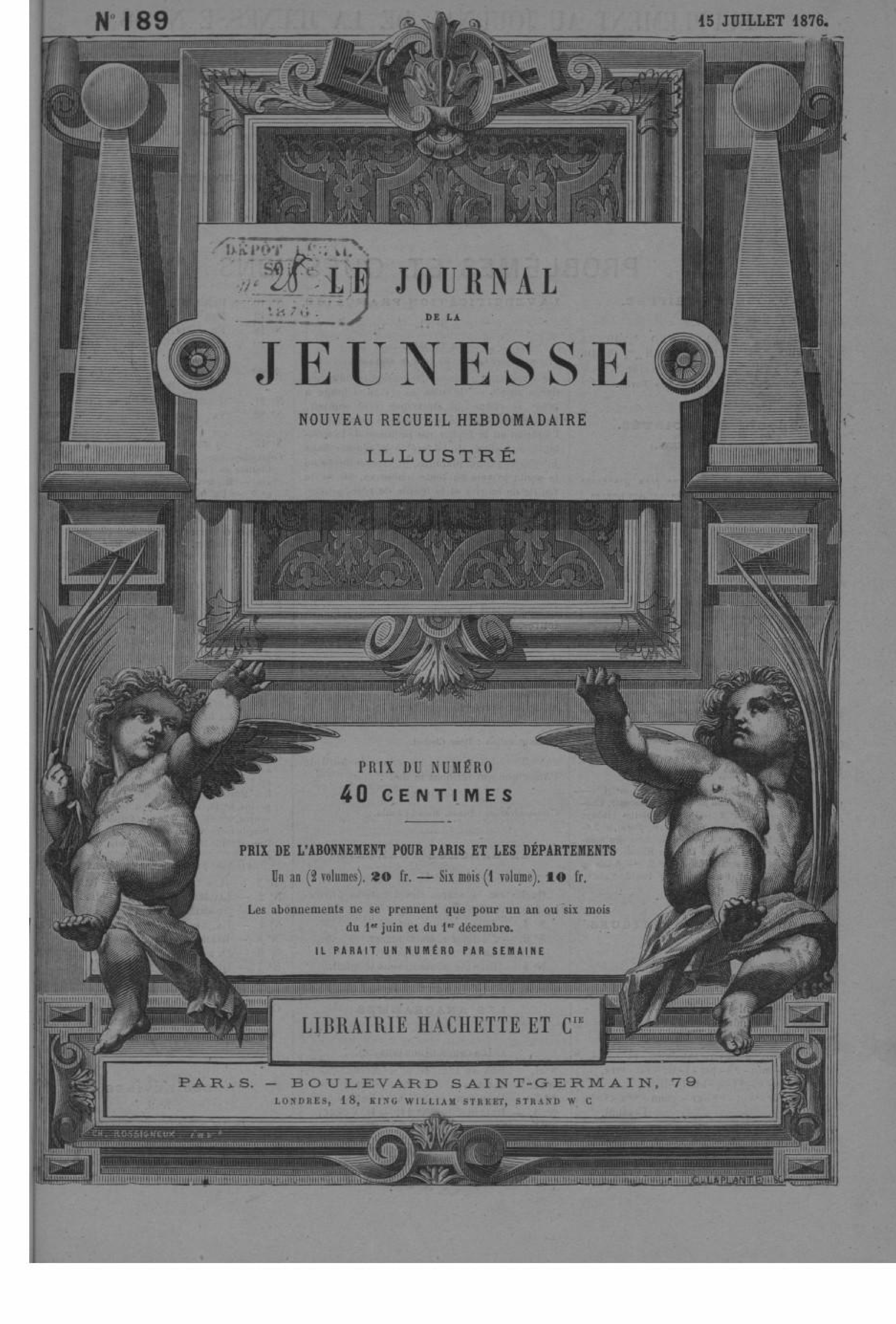
PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE 65 GRAVURES

Dessinées sur bois par H. CASTELLI, A. MARIE et SAHIB

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



DÉPOT LÉGAL SEINE N° 28 1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C
CH. ROSSIGNEUX
C. LAPLANTE

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auro à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 27.

*** CABDE *** OGAO *** WHO *** JWKEA *** LWHO *** MNWAKW *** EWH *** PKBDE WH *** BSWH ***

Communication : Deux Marionnettes (Paris).

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 42.

N° 1. — L* p***** d* t***** f*** c******** l* q****** d* l'o* e* l'o* l* c******** d** h*****.

N° 2. — Maxime chinoise :
S* t* v*** c***** l* t**** d* t** p**, n* m***** p** d*** l* n****.

N° 3. — Pensée de Bacon :
L* r******* e** u* a**** q** e****** l* s****** d* s* c********.

N° 4. — L* b***** f******, l'e***** a*****, l* b**** s**** r******.

N° 5, — L'a***** e** c**** l* v**, l* p*** a******* e** l* p*** d****.

N° 6. — O* e****, o* c***, e* c'e** l* v**; o* c***, o* s***, e* c'e** l* m***.

N° 7. — Maxime de Chilon :
N* p****** p** à t* l***** d* c***** a**** t* p*****.

N° 8. — Epitaphe :
J'é**** b***, v***** ê*** m****, p*** m*******, e* m* v****.

Communications : Blanche Delandemare, n° 1. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure), n° 2. — Petites violettes (abbaye de Saint-Nicolas (Verneuil-sur-Avre, Eure), n° 3. — A. de Boucherville, n° 4. — Petite fleur des montagnes, n° 5. — Comtesse Dina de Kreutz, n° 6. — Un frère et une sœur (Laon), n° 7. — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais), n° 8.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 13.

N° 1.

Lrsq-sr-ctt-mr-*n-vg-*-plns-vls,
Q'*n-crt-*vr-pr-s-ls-vnts-*t-ls-*tls,
*l-*st-bn-mls-d-rglr-ss-dsrs,
L-pls-sg-s'*ndrt-sr-l-f-ds-zphrs.

N° 2.

Ls-lrms-d'*c-bs-n-snt-q'*n-rs
Dnt-*n-mtn-**-pls-l-trr-*st-*rrs,
Q-l-brs-sc-*t-q-bt-l-sll.
Ps-l'**bl-vnt-**-cr-cmm-**x-***x l-smml.

Communications : Metta et Odette D. de B., n° 1. — Louis et Camille Bouglé (Orléans), n° 2.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE.

N° 11.

LA FEUILLE.

Reconstruire la pièce en vers de sept pieds.

Où vas-tu, pauvre feuille desséchée détachée de la tige? — Je n'en sais rien. L'orage a brisé le chêne qui était mon seul soutien. Depuis ce jour, de son haleine inconstante, l'Aquilon ou le Zéphir me promène de la montagne au vallon, de la forêt à la plaine. Sans m'effrayer ou me plaindre, je vais où me mène le vent; je vais où toute chose va, où va la feuille de laurier et la feuille de rose.

Communication : Adrienne et Louise de l'Ile Maurice.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 11.

N° 1. — Quelles sont les trois figures mythologiques dont les noms, par leurs premières lettres, forment le mot :

LAC?

Communication : Divers correspondants.

N° 2. — Quel est le département dont les premières lettres des chefs-lieux de préfecture et de sous-préfectures forment le mot :

BAT?

Communication : René Chollet.

N° 3. — Quelles sont les villes du Nord de l'Amérique qui forment le mot :

ORIGINAL?

Communication : Diane, Malo et Lutin.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 11.

Quelle est la source des locutions proverbiales suivantes :

N° 1. — Allons, saute, marquis!
N° 2. — *Castigat ridendo mores.*
N° 3. — La vie est un passage.
N° 4. — Rien de nouveau sous le soleil.

LES ANAGRAMMES.

N° 16.

ANAGRAMMES GEOGRAPHIQUES.

N° 1. — Dos au lac.	N° 8. — Musée.
N° 2. — Soc mou.	N° 9. — Vrai.
N° 3. — Ange pur.	N° 10. — Emirs.
N° 4. — Rallie.	N° 11. — Il a géré.
N° 5. — Ne vise.	N° 12. — Ennuyé.
N° 6. — Drapes.	N° 13. — L'abbé.
N° 7. — Linge.	N° 14 — Prê he.
N° 16. — Il n'a peu.	N° 23. — A trois.
N° 17. — Mer pale.	N° 24. — De l'air.
N° 18. — Un l'a dit.	N° 25. — Gerce.
N° 19. — Edgar.	N° 26. — Silence, ... an
N° 20. — A talon.	N° 27. — La bise ... ras
N° 21. — O cadres.	N° 28. — Caline.
N° 22. — Va, Lannes.	N° 29. — Ours, chas ... l'ano
N° 15. — Ni messe.	N° 30. — Suez.

Communications : A. Dul (Bayeux), n° 1. — Comtes Clotilde de Clam Gallas (Vienne, Autriche), nos à 5. — M., n° 6. — Petite Fleur des montagn n° 7. — Un frère et une sœur (Laon), nos 8, 9. Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (Paris, nos à 15. — Un abonné (Biarritz), nos 16 à 20. Charles et Marie Borde, nos 21 à 23. — Madelei Moreau-Vauthier, nos 24, 25. — M. J. M. Marguer Feillé (Angers), nos 26 à 29. — Tibéli (château Mau), n° 30.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — Cirque.	N° 11. — Voilier
N° 2. — Lave Job.	N° 12. — Se lia.
N° 3. — Tes obus.	N° 13. — Le var.
N° 4. — Il vit seul.	N° 14. — Il égale.
N° 5. — Ane de miel.	N° 15. — Camerier.
N° 6. — Bel asile.	N° 16 — Le danois.
N° 7. — Eau.	N° 17. — Sa niche.
N° 8. — Laine.	N° 18. — Battre on
N° 9. — La gêne.	N° 19. — Brave ami.
N° 10. — Il l'écorne.	N° 20. — Oui, tes vi ... les

Communications : Laure Gueury (Versailles), n° à 4. — Signature omise (collége de Rochefor nos 5 à 9. — Pierre et Paul Bénard, n° 10. — Hélène Martin (Périgueux), nos 11 à 13. — Deux A gevins, n° 14. — Fernand et Sophie Brunsvick (B sançon, nos 14, 15. — Nellie Amphoux, n° 16. — Sanglier des Ardennes, n° 17. — Une parisienne Pau, nos 18, 19. — Em. P. (Paris), n° 20.

FLEURS, FRUITS, ARBRES ET PLANTES.

N° 1. — Il a calmé.	N° 10. — Bal s'anime
N° 2. — Lia Maçon.	N° 11. — Lac aimé.
N° 3. — Ni amis.	N° 12. — Les gloire
N° 4. — La, lys.	N° 13. — Chat a sig
N° 5. — Relier.	N° 14. — Muer.
N° 6. — En roc.	N° 15. — Voile.
N° 7. — Que lit coco?	N° 16. — En pur.
N° 8. — Qu'a Perette?	N° 17. — S'enfle.
N° 9. — Valère nia.	N° 18. — A frise.

Communications : Frosina et Stanka (Bukarest, Roumanie, nos 1, 2. — Alphonse et Victor Berger (Périgueux), nos 3, 4. — Marcel Noyer (Dieulefi nos 5 à 11. — Signature omise, nos 12 à 18.

LES DEVISES.

N° 9.

Devise d'une femme célèbre :

N° 1. — Une noisette et ces mots :
Aînée de l'enfance.

N° 2. — Une lampe allumée sur un livre et ces mots :

Pour éclairer je me consume.

Devise d'un poëte :

N° 3. — *A la garde de Dieu.*

Devise d'un vendéen :

N° 4. — *Si j'avance, suivez-moi ;*
Si je recule, tuez-moi ;
Si je meurs, vengez-moi.

Devise de P. F., fondateur de la Congrégation de Notre-Dame :

N° 5. — *A nul ne nuire, servir à tous.*

Devise d'un savant :

N° 6. — *Gradatim.*

Pas à pas.

Devise d'une femme célèbre :

N° 7. — Une épingle et ces mots :

Je pique, mais j'attache.

Devise d'une maison comtale :

N° 8. — *En amendant.*

Devise d'un peuple :

N° 9. — *Dieu et mon droit.*

N° 10. — Devise d'une maison ducale :

Une épée nue et ce mot :

Penetrabit.

Devise d'une reine :

N° 11. — La lune reflétant une douce lumière, avec ces mots :

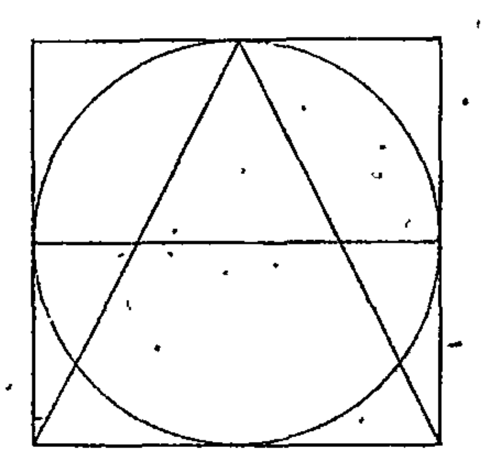
Candida candidis.

Communications : Henri Pohls (Bordeaux), nos 1, 2. — Barons Jacques et Stéphan Creutz (Arnhem, Hollande), nos 3, 4. — Deux marionnettes (Paris), n° 5. — Le Masque de fer (lycée Louis-le-Grand, Paris), n° 6. — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris), n° 7. — Sybille, n° 8. — Fernand et Sophie Brunswick (Besançon), n° 9. — Louise, Gabrielle et Paul ossé, n° 10. — Madeleine Moreau-Vauthier, n° 11.

LES SURPRISES.

N° 7.

Question. — Quels sont les figures, signes et caractères que présentent réunis ce dessin.



Communication : Trilby.

LES CURIOSITÉS.

N° 16.

Comment pouvait-on faire l'aumône à huit pauvres avec un sou, à l'époque où les anciennes monnaies, déjà remplacées par les nouvelles, n'avaient pas encore disparu de la circulation ?

Communication : Maurice B.

ÉNIGME.

N° 22.

On m'a souvent pour une obole,
J'exige des soins assidus;
Si l'on me perd on se désole,
Si l'on me gagne on ne m'a plus.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

CHARADE.

N° 18.

Le chanteur brigue mon premier,
Mon second, s'il est plein, réjouit l'homme avide;
Et Sancho, quand venait l'heure de son dîner,
S'affligeait s'il trouvait que mon tout était vide.

Communcation : Paul et Lucy Gruson (Douai).

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 52.

Douze figures défilent devant les dieux de l'Olympe et parlent tour à tour :

1re ALLÉGORIE. — Dieux de l'Olympe, nous sommes douze Enfants du Ciel qui portons au front un diadème d'étoiles, et nous habitons les douze Palais du Soleil dans lesquels le char d'Apollon entre successivement. Les mortels nous ont représentés sur le plafond d'un *Temple* voisin des rivages du Nil et nous ont consacrés à des divinités différentes.

Moi, je suis la Toison d'or enlevée par Jason, et j'ornais la poupe du vaisseau qui emporta Phryxus et Hellé vers l'Asie. Je suis consacré à la Déesse de la sagesse.

2e ALLÉGORIE. — Jupiter, c'est moi que tu as choisi pour transporter en Crète la belle Europe, fille d'Agénor, roi de Phénicie. Je suis encore la génisse dont Io a pris la forme, et Neptune m'a envoyé à Minos. Je suis consacré à la Déesse de la beauté.

3e ALLÉGORIE. — Je suis favorable aux navigateurs. Je représente les deux Tyndarides, Castor et Pollux ; je représente aussi Hercule et Apollon, Triptolème et Jasion. Je suis consacré au Dieu du jour, de la poésie, de la musique, des lettres, des beaux-arts, de l'éloquence, de la médecine et des augures.

4e ALLEGORIE. — Jupiter m'a placée dans les cieux pour lui avoir obéi; Junon m'a envoyée pour empêcher Hercule de tuer l'Hydre de Lerne, et j'ai été écrasée sous son pied. Je suis consacrée au Dieu du commerce.

5e ALLÉGORIE. — Je suis le roi de la forêt de Némée, tué par Hercule. Je suis consacré au Maître des dieux.

6e ALLÉGORIE. — Je suis Érigone, Astrée, Thémis, Cérès. Je suis consacrée à la Déesse de l'agriculture.

7e ALLEGORIE. — Je suis l'emblème de la Justice. J'ai été suspendue au ciel par Astrée, déesse de la Paix, quand elle quitta la Terre souillée de crimes. Je suis consacrée au Dieu du feu.

8e ALLEGORIE. — C'est moi dont la piqûre a fait mourir le géant Orion. Il est funeste de naître sous mon influence. Je suis consacré au Dieu de la guerre.

9e ALLÉGORIE. — Je suis le Centaure Chiron, précepteur d'Achille. Je suis consacré à la Déesse qui préside aux forêts et à la chasse, qui éclaire le monde dans les ténèbres et qui surveille les âmes aux enfers.

10e ALLEGORIE. — Je suis la chèvre Amalthée, nourrice de Jupiter. Chez les Grecs, je suis consacré à Pan, en souvenir du jour où ce dieu, pour échapper au géant Typhon, se cacha dans le Nil sous la forme d'un monstre moitié bouc et moitié poisson. Chez les Romains, je suis consacré à la Bonne déesse, la mère nourrice des dieux et des hommes.

11e ALLEGORIE. — Je suis Ganymède, échanson des dieux. Je suis aussi Deucalion, et Cécrops, qui n'employait que de l'eau dans les libations. Je penche mon urne quand le soleil m'atteint, et je suis consacré à la Reine des dieux.

12e ALLÉGORIE. — Nous sommes la métamorphose de Vénus et de son fils, poursuivis en Syrie par Typhon, lorsqu'ils se précipitèrent dans les flots de l'Euphrate, et nous avons amené Amphitrite à Neptune. Nous sommes consacrés au Dieu de la mer.

Question. — Quelle est la personnification de ces *Douze Allégories* ?

Quel est le nom du *Temple* au plafond duquel elles étaient représentées ?

Quels sont les noms des *Divinités* auxquelles elles sont consacrées ?

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 25.

Prétendre la reconnaissance des bienfaits, c'est presque mériter l'ingratitude.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE).

N° 41.

N° 1. — Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

LA BRUYÈRE.

N° 2. — Ne laissez pas croître l'herbe sur le chemin de l'amitié.

Maxime chinoise :

N° 3. — Gagner un procès, c'est conserver une poule en sacrifiant une vache.

N° 4. — Noël blanc, Pâques vert.

N° 5. — Les grandes pensées viennent du cœur.

N° 6. — L'instruction est un trésor dont le travail est la clef.

N° 7. — Le voyageur qui n'a rien passera en chantant devant les voleurs.

N° 8. — Des yeux levés au ciel sont toujours beaux.

N° 9. —

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

N° 10. —

Notre vie est un songe et la mort un réveil.

N° 11. — Un flatteur est un esclave qui n'est bon pour aucun maître.

RÉBUS.

Sois lion dans le triomphe, renard dans la défaite, colimaçon dans le conseil, oiseau à l'heure de l'action.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 12.

Ancelot à Boulay-Paty :

N° 1.

A tour de bras chez moi ce matin tu sonnais,
Ebranlant à ce bruit toute ma maisonnette;
Tu peux bien m'apporter quatre ou cinq cents sonnets
Mais tu n'as pas le droit de casser ma sonnette.

N° 2.

Passants, contemplez la douleur
D'Absalon pendu par la nuque;
Il eût évité ce malheur,
S'il eût porté perruque.

N° 3.

Il faut passer tôt ou tard.
Il faut passer dans ma barque;
On y vient jeune ou vieillard,
Ainsi qu'il plaît à la Parque.

N° 4.

Heureux tu compteras des amitiés sans nombre;
Mais adieu les amis si le temps devient sombre.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 10.

LE VASE BRISÉ.

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fut fêlé;
Le coup dut l'effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

Mais la légère meurtrissure
Mordant le cristal, chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Son eau fraîche a fui goutte à goutte,
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute;
N'y touchez pas, il est brisé.

Ainsi souvent la main qu'on aime
Effleurant le cœur, le meurtrit,
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de l'amitié périt.

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas
Sa blessure fine et profonde;
Il est brisé, n'y touchez pas.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 8.

Maigrit. — M'aigrit.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 10.

Les solutions seront publiées dans un prochain *Supplément*, quand toutes les réponses nous seront parvenues.

LE FIL D'ARIANE.

LA VIOLETTE.

Lorsque l'ange gardien des fleurs
Eût fait naître la violette,
Avec ses charmantes couleurs
Que l'azur d'un beau ciel reflète,
— Quel don puis-je encore attacher,
Dit l'ange, à ta grâce céleste?
— Donnez-moi, dit la fleur modeste,
Un peu d'herbe pour me cacher.

MARCHE DU CAVALIER.

17	48	13	44	11	42	7	38
14	51	16	47	8	39	4	41
49	18	45	12	43	10	37	6
52	15	50	9	46	5	40	3
19	56	21	62	25	34	31	36
22	53	26	59	28	61	2	33
57	20	55	24	63	32	35	30
54	23	58	27	60	29	64	1

LES ANAGRAMMES.

N° 15.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES :

N° 1. — *De nuée.* — Vendée.
N° 2. — *Risée.* — Isère.
N° 3. — *Canine.* — Annecy.
N° 4. — *Veuves.* — Vésuve.
N° 5. — *Metal.* — Malte.
N° 6. — *De Cain.* — Candie.
N° 7. — *Amour nie.* — Roumanie.
N° 8. — *Bancal.* — Balcan.
N° 9. — *A des os.* — Odessa.
N° 10. — *Bourgs.* — Burgos.
N° 11. — *Gond doré.* — Dordogne.
N° 12. — *Ver naissant.* — Saint-Servan.
N° 13. — *Dis un.* — Indus.
N° 14. — *Sot animal.* — Saint-Malo.
N° 15. — *Saint nom.* — Mont Sina.
N° 16. — *Te pige.* — Egypte,
N° 17. — *En frac.* — France.
N° 18. — *A bas.* — Saba.
N° 19. — *Un char le file.* — Villefranche.
N° 20. — *En Tyrol.* — Lorient.
N° 21. — *Dine.* — Inde.
N° 22. — *Si gros.* — Gisors.
N° 23. — *Non, père.* — Péronne.
N° 24. — *Tes lilas d'or.* — Tordésillas.
N° 25. — *On lance.* — Alençon.
N° 26. — *Lilie, Lia, vite.* — Ille-et-Vilaine.
N° 27. — *Roc, fou.* — Corfou.
N° 28. — *En mode.* — Modène.
N° 29. — *Vin ruse.* — Vervins.
N° 30. — *Y valse.* — Slavie.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *En mirage.* — Germaine.
N° 2. — *Il y va.* — Julia.
N° 3. — *Anna rime.* — Marianne.
N° 4. — *Le vent nia.* — Valentine.
N° 5. — *Vain mal.* — Malvina.
N° 6. — *Lia Thebes.* — Elisabeth.
N° 7. — *Est varié.* — Evariste.
N° 8. — *L'abonné.* —
N° 9. — *Il médita.* — Miltiade.
N° 10. — *M'a déchiré.* — Archimède.
N° 11. — *Idole.* — Odile.
N° 12. — *Couleuvre.* — Lecouvreur.
N° 13. — *Les talus.* — Salluste.
N° 14. — *Pondras.* — Ponsard.
N° 15. — *Nid paré.* — Pindare.
N° 16. — *Maire.* — Marie.
N° 17. — *Moins.* — Simon.
N° 18. — *Mal monter.* — Marmontel.
N° 19. — *OngardaPierre.* — Pierre d'Aragon.
N° 20. — *Graine.* — Argine.

LES CURIOSITÉS.

N° 15.

N° 1. — Mme de Staël.
N° 2. — Charlemagne, mort le 31 mars 814. — Napoléon Ier, Reddition de Paris, 31 mars 1814.
N° 3. — Louis XIV.
N° 4. — Henri III, Henri IV, et Henri, duc de Guise.
N° 5. — La solution sera publiée quand toutes les réponses nous seront parvenues.

LES DEVISES.

N° 8.

N° 1. — Paris.
N° 2. — Bordeaux.
N° 3. — La Rochelle.
N° 4. — Genève.
N° 5. — Turin.
N° 6. — Milan.
N° 7. — Bayard.

A la journée de Garigliano, Bayard sauva l'armée française en défendant seul un pont pour arrêter l'ennemi victorieux. On lui donna alors pour devise un porc-épic avec ces mots : *Vires agminis unus habet*, seul, il vaut une armée.

N° 8. — Montfort.
N° 9. — Montmorency.
N° 10. — Christine de Suède.
N° 11. — Henri II.
N° 12. — Henri IV.
N° 13. — Josué Benning.
N° 14. — Charles le Téméraire.
N° 15. — L'Ecosse.
N° 16. — L'ordre de Guillaume, créé en 1815, par Guillaume Ier, roi des Pays-Bas.

ÉNIGMES.

N° 20. — Le parapluie.
N° 21. — Rossinante, cheval de Don Quichotte.

CHARADES.

N° 17.

B R O C
R U S E
O S E R
C E R F

N° 18. — Merlin.

LOGOGRIPHES.

N° 6. — Joie. Oie.
N° 7. — *Chalon*-sur-Saône.
Châlons-sur-Marne.

TABLEAUX PARLANTS

N° 47. — L'amitié.
N° 48. — Le cygne.
N° 49. — Sais.

N° 50.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — Septime-Sévère.
N° 2. — Louis XIV.
N° 3. — Anne de Montmorency.
N° 4. — Gustave-Adolphe.
N° 5. — Marguerite d'Ecosse, femme de Louis XI.
N° 6. — César.
N° 7. — Auguste.

N° 51.

Le muguet.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

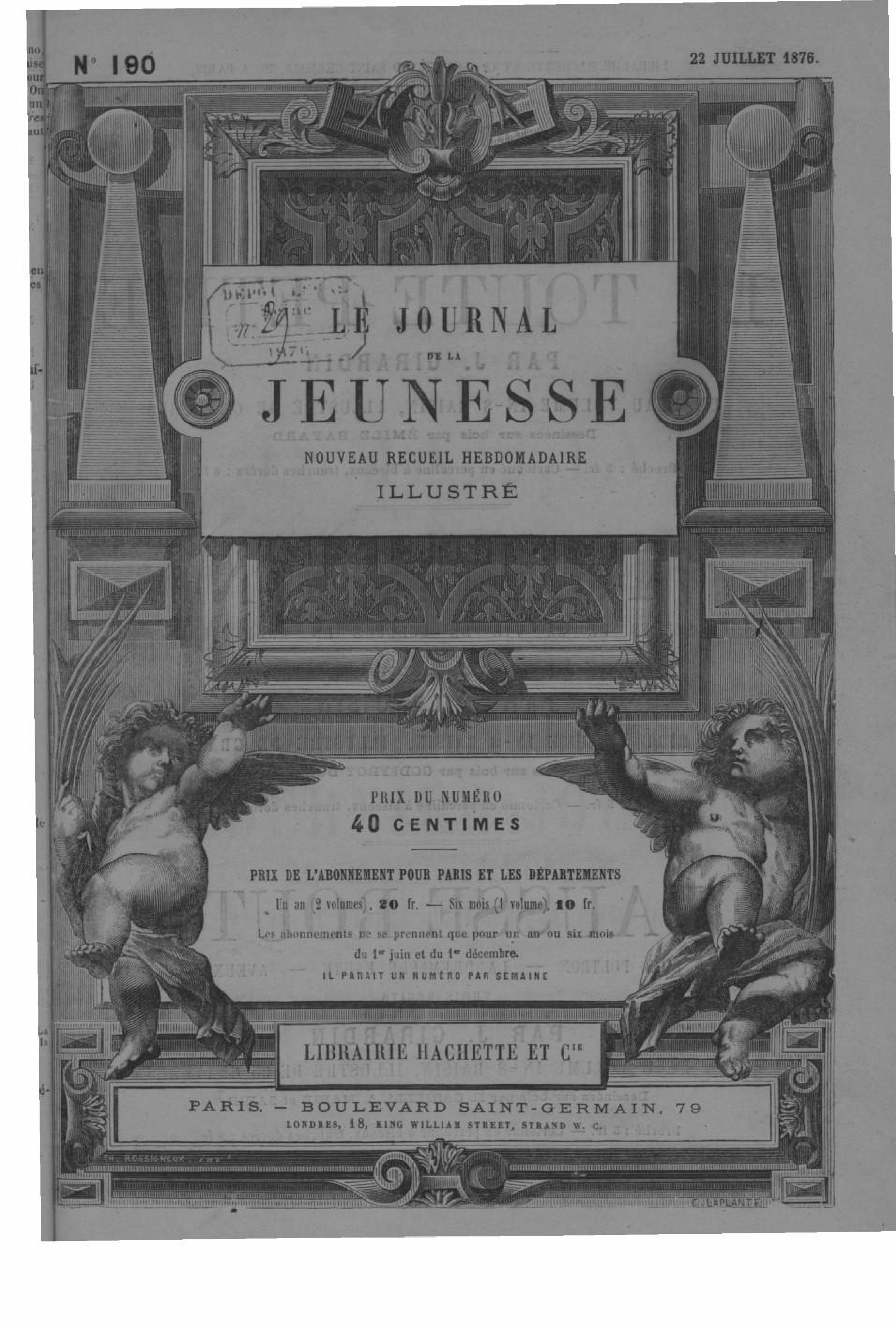
RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

G. et R. (Ludon). — Angélina, Suzanne et Elodie (La Taste). — Une boule et une arche du croquet de la Lagune (Médoc).

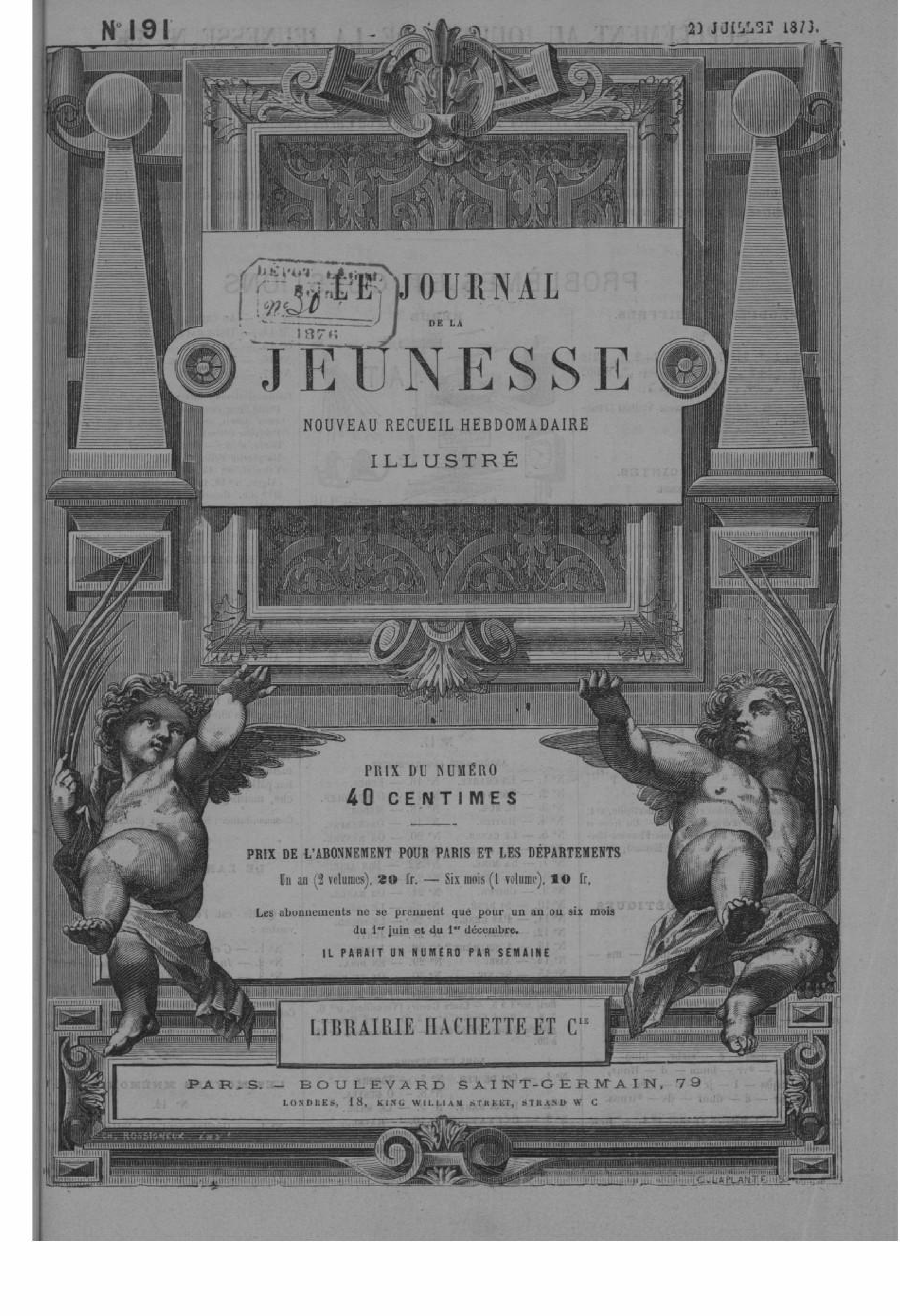
Les noms des correspondants du Supplém n° 37 seront publiés dans le prochain Supplément n° 39.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



DÉPOT LÉGAL
N° 30
1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C
C. LAPLANTE

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 59

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 28.

.*. 3+2 .*. 74817+892 .*. 3+2 .*. A312 .*. B1W5S3+2 .*. 489 .*. +9+ .*. S5962 .*. 21W .*. 3+ .*. A5A6+W .*.

Communication : Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais).

—

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 43.

N° 1. — Maxime persane :
L* v*** s*** e** c**** q** a****** d* t*** l* m****

N° 2. — M****** v**** m****** d* b***** e* b***** p******, e* v*** p******* a*** v*** c**** u** b*********** o* v*** t******** t******* u* c****** o* u** c**********

N° 3. — L'i********** p*** s** c* l* d***** p*** l** a***** n'e** q*'u* s*** e* m*** v***

N° 4. — L'i******** e** l* n*** d* l'e*****, n*** s*** l*** e* s*** é******

N° 5. — Maxime arabe :
S* t* v****** r******** D*** d* c***** p****** q*'i* t* d****, t* n'a***** p** l* t**** d* t* p******* d* l* m****** d******

N° 6. — L* c******** l* p*** o******** d* c*** q** d********* a** a***** e** d* s* p***** t*** à e**-m****

Communications : Joséphine et Thérèse Bertholle, n° 1, — Hélène Martin (Périgueux), n° 2. — Un frère et une sœur (Laon), n°s 3, 4, — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), n° 5. — Julien Mottard, n° 6.

—

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 14.

N° 1. — *prs — l'*gsls, — hls! — ms — *prs — l'*ttl — hl !

N° 2. — *h — l — mdt — bvrd, — *t — l — st — *rdt ! — *l — dt — tt — c — q'*l — st — *t — n — st — c — q'*l — dt.

N° 3. —
C-gt, — dsss — c — mrbr — blnc
L — pls — *vr — hmm — d — Rnns,
Q — trpss — l — jr — d — l'*n
D — pr — d — dnnr — ds — *trnns.

Communications : Maurice Trocmé, n° 1, — René Chollet, n° 2. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 3.

RÉBUS



—

LES ANAGRAMMES.

N° 17.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — En charte.
N° 2. — Ton vol.
N° 3. — Il rue.
N° 4. — Roties.
N° 5. — Le canon.
N° 6. — Ma gerbe.
N° 7. — Sa mine.
N° 8. — La pente.
N° 9. — Chiper.
N° 10. — Si rusé.
N° 11. — Pas gêné.
N° 12. — Mais.
N° 13. — A qui, mère?
N° 14. — Aise.
N° 15. — Se nie.
N° 16. — Eudes.
N° 17. — O tu voles.
N° 18. — Médor.
N° 19. — Orchestre.
N° 20. — On rentre.
N° 21. — On nie.
N° 22. — Bon ainé.
N° 23. — Te voit.
N° 24. — On range.
N° 25. — Le zéro.
N° 26. — Le sourd.
N° 27. — Jury.
N° 28. — Lares.
N° 29. — En dina.
N° 30. — On te mord.

Communications : Signature omise (collége de Rochefort), n°s 1 à 5. — Laure Gueury (Versailles), n°s 6, 7, 8. — René Chollet, n°s 9 à 16. — Les Marmouzets de Reims, n°s 17 à 22. — Deux alouettes, n°s 23 à 30.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — Cri de fer.
N° 2. — Bénir nard.
N° 3. — On t'y a tenté
N° 4. — Il le corne.
N° 5. — Sans cadre.
N° 6. — A pris.
N° 7. — Torche.
N° 8. — O bustes.
N° 9. — Le marc.
N° 10. — Ravel.
N° 11. — Ah! le timbre
N° 12. — Moi, donner ce lot.
N° 13. — Au crime.
N° 14. — Tigre maure.
N° 15. — Ne félon.
N° 16. — Ni ne reste.
N° 17. — Ancra.
N° 18. — Homme, dam.
N° 19. — Damier.
N° 20. — La muse.
N° 21. — Ni rose.
N° 22. — Boite.

Communications : Metta et Odette D. de B., n° 1. — Petite Fleur des montagnes, n° 2. — Un frère et une sœur (Laon), n° 3. — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (Paris), n°s 4 à 7. — Charles et Mari Borde, n° 8. — Julia et Lucien, n° 9. — M. J. M Marguerite Feillé (Angers), n°s 10 à 14. — Mari Valentin, n°s 15 à 17. — Pierre et Paul Gavau (Alger), n°s 18, 19. — Un lilas de France, n° 20. — Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise), n° 21. — Signature omise, n° 22.

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 12.

L'OISEAU-MOUCHE.

Rétablir la pièce en quatre strophes de vers de huit pieds.

Ainsi qu'une bulle irisée, il est si petit qu'il se perd ; il est couvert par une goutte, par une goutte de rosée. Il brave le plomb du chasseur, car où l'atteindre ? Il est si léger et si frêle qu'un cheveu blond pèse plus que son aile à l'air. Au milieu des fleurs il s'endort ; quand de tige en tige il vole, il semble une fleur qui voltige avec ses couleurs et son chant. Si la main d'un enfant le touche il voit son vermillon pâlir ; il est un peu moins petit qu'une mouche, moins grand qu'un papillon.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 12.

Quelle est l'origine des locutions suivantes :

N° 1. — *C'est l'histoire de la Dent d'or.*
N° 2. — *Insolent comme un valet de trèfle.*
N° 3. — *Le jeu de Colin-Maillard.*
N° 4. — *Attendez-moi sous l'orme.*

Communications : Fanfan-la-Tulipe (Mantes, Seine-et-Oise), n° 1. — André Delaunay, n° 2. — René de Batz, n°s 3, 4.

—

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 12.

N° 1. — Quelles sont les *Villes d'Afrique* dont les premières lettres forment le mot :

ATLAS?

N° 2. — Quelles sont les *Villes de Portugal* dont les premières lettres forment le mot :

MAGELLAN ?

Communications : M., n° 1. — Jean et Geneviève de Courcy, n° 2.

CURIOSITÉS.

N° 17.

N° 1. — Par qui furent inventés les *Omnibus?*

N° 2. — Quel est le nom du premier citoyen qui acheta des titres de noblesse ?

N° 3. — Quels sont les personnages historiques qui avaient les surnoms suivants :
Roi-Soldat?
Grand-duc d'Occident ?
La Franchise?
Le Faiseur de rois ?

N° 4. — Quelle est la reine qui a dit : « Le dernier jour de la France sera la veille du dernier jour de l'Angleterre? »

N° 5. — Quel est le roi de France qui adressa ce vers à un poëte :

Je peux donner la mort, toi l'immortalité?

Communications : Jacqueline et Alice de Neuflize, n° 1. — Joséphine et Thérèse Bertholle, n° 2. — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon), n° 3. — Signature omise, n° 4. — Clotho, Lachésis et Atropos, n° 5.

LES DEVISES.

N° 10.

N° 1. — Devise royale :
Dieu, France et Marguerite.

N° 2. — Devise d'un peuple :
Un pour tous, tous pour un.

N° 3. — Armoiries d'une ville française :
Un crocodile au pied d'un palmier.

N° 4. — Devise d'un prince :
Qui m'aimera, je l'aimerai.

N° 5. — Devise d'une reine :
Une hirondelle et cette devise :
Pour chercher mieux.

N° 6. — Devise d'un chevalier :
Pour ce qu'il me plaît.

Devises de trois ordres :
N° 7. — *A ma vie.*
N° 8. — *Magni animi pretium.*
N° 9. — *Æquat munia comparis.*

Devises de seigneurs :
N° 10. — *Ne m'oubliez.*
N° 11. — *Encore ne me tenez.*
N° 12. — *Ne peur, n'espoir.*

Devises de villes françaises :
N° 13. — *Le bâton est droit, le lion veille et garde les tours.*
N° 14. — *Je tiens aux lys par un osier solide.*

Communications : Comtesse Dina de Kreutz, n° 1. — Deux roses des Alpes, n°s 2, 3. — Des Sphinx Dauphinois, n°s 4, 5. — Petite Fleur des montagnes, n°s 6 à 8. — Les trois Ours de Saint-Avertin. Un ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux), n° 9. — Cocombrinos, n°s 10, 11. — Roméo et Juliette, n° 12. — Marguerite Brabant, n°s 13, 14.

CHARADES.

N° 19.

Mon premier dans les airs porte sa noble tige,
Mon dernier va s'y perdre, et mon tout y voltige.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

N° 20.

Une voyelle a formé mon premier,
Joie ou chagrin amène mon dernier,
Et le péril fait naître mon entier.

Communication : Jacqueline et Alice de Neuflize.

LOGOGRIPHE.

N° 8.

Avec six pieds, je suis un mets très-restaurant ;
Avec cinq, des traités je deviens un garant ;
Avec quatre, mes flots roulent avec vitesse ;
Avec trois, en fuyant j'emporte la jeunesse.

Communication : Louise Guédon (Château de Tonnay-Charente, Charente-Inferieure).

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 27.

Quand tout est perdu, c'est l'heure des grandes âmes.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 42.

N° 1. — La pierre de touche fait connaître la qualité de l'or, et l'or le caractère des hommes.

N° 2. — Maxime chinoise :
Si tu veux cacher la trace de tes pas, ne marche pas dans la neige.

N° 3. — Pensée de Bacon :
La religion est un arôme qui empêche la science de se corrompre.

N° 4. — La beauté fascine, l'esprit attire, la bonté seule retient.

N° 5. — L'amitié est comme le vin, la plus ancienne est la plus douce.

N° 6.

On entre, on crie,
Et c'est la vie ;
On crie, on sort,
Et c'est la mort.

N° 7. — Maxime de Chilon :
Ne permets pas à ta langue de courir avant ta pensée.

N° 8. — Epitaphe :
J'étais bien, voulus être mieux, pris médecine, et me voilà.

PROBLÈ ES ALPHABÉTIQUES.

N° 13.

N° 1.

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les etoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs,
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.

N° 2.

Les larmes d'ici-bas ne sont qu'une rosée
Dont un matin au plus la terre est arrosée,
Que la brise secoue et que boit le soleil,
Puis l'oubli vient au cœur comme aux yeux le sommeil.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 11.

LA FEUILLE.

De la tige détachee,
Pauvre feuille desséchée
Où vas-tu? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 11.

N° 1. — LAC.
Les trois Parques :
Lachésis. — Atropos. — Clotho.

N° 2. — BAT.
Hautes-Pyrénées : *Bagnères. — Argelès. — Tarbes.*

N° 3. — Villes du nord de l'Amérique :

ORIGINAL.

Omaha. — Richmond, — Jowa — Guadalaxera. — Indianopolis. — New-York. — Albany. — Louisville.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 11.

N° 1. — Regnard (*Le Joueur*).
N° 2. — Santeuil.
N° 3. — Divers auteurs anciens et modernes.
N° 4. — *Nihil est sub sole novum.* (L'Ecclésiaste.)

LES ANAGRAMMES.

N° 16.

Anagrammes géographiques.

N° 1. — *Dos au lac.* — Calvados.
N° 2. — *Soc mou.* — Moscou.
N° 3. — *Age pur.* — Prague.
N° 4. — *Rallie.* — Allier.
N° 5. — *Ne vise.* — Venise.
N° 6. — *Drapes.* — Prades.
N° 7. — *Linge.* — Elgin.
N° 8. — *Il n'a peu.* — Nauplie.
N° 9. — *Mer pâle.* — Palerme.
N° 10. — *Un l'a dit.* — Jutland.
N° 11. — *Edgar.* — Garde.
N° 12. — *A talon.* — Altona.
N° 13. — *O, cadres.* — Orcades.
N° 14. — *Va, Lannes.* — Lausanne.
N° 15. — *Ni messe.* — Messine.
N° 16. — *Musée.* — Meuse.
N° 17. — *Vrai.* — Jura.
N° 18. — *Emirs.* — Reims.
N° 19. — *Il a géré.* — Algérie.
N° 20. — *Ennuyé.* — Vienne.
N° 21. — *L'abbé.* — Babel.
N° 22. — *Prêche.* — Perche.
N° 23. — *A trois.* — Artois.
N° 24. — *De l'air.* — Lérida.
N° 25. — *Gerce.* — Grèce.
N° 26. — *Silence, un âne.* — Valenciennes.
N° 27. — *La bise le rase.* — Iles Baléares.
N° 28. — *Caline.* — Ceylan.
N° 29. — *Ours chasse l'anon.* — Châlons-sur-Saône.
N° 30. — *Suez.* — Suze.

NOMS ET PRENOMS.

N° 1. — *Cirque.* — Créqui.
N° 2. — *Lave Job.* — Boileau.
N° 3. — *Tes obus.* — Bossuet.
N° 4. — *Il vit seul.* — Vitellius.
N° 5. — *Ane de miel.* — Madeleine.

N° 6. — *Bel asile.* — Isabelle.
N° 7. — *Eau.* — Éva.
N° 8. — *Laine.* — Aline.
N° 9. — *La gêne.* — Angèle.
N° 10. — *Il l'écorne.* — Corneille.
N° 11. — *Voilier.* — Olivier.
N° 12. — *Se lia.* — Elisa.
N° 13. — *Le Var.* — Laure.
N° 14. — *Il égale.* — Galilée.
N° 15. — *Camérier.* — Récamier.
N° 16. — *Le danois.* — Léonidas.
N° 17. — *Sa n'che.* — Anchise.
N° 18. — *Battre onde.* — Bernadotte.
N° 19. — *Brave ami.* — Mirabeau.
N° 20. — *Oui, tes villes.* — Louis-le-Juste.

FLEURS, FRUITS, ARBRES ET PLANTES

N° 1. — *Il a calmé.* — Camellia.
N° 2. — *Lia Màgon.* — Magnolia.
N° 3. — *Ni amis.* — Jasmin.
N° 4. — *Là, lys.* — Lilas
N° 5. — *Relier.* — Lierre.
N° 6. — *En roc.* — Ronce.
N° 7. — *Que lit Coco?* — Coquelicot.
N° 8. — *Qu'a Perette.* — Paquerette.
N° 9. — *Valère nia.* — Valériane.
N° 10. — *Ba! s'anime.* — Balsamine.
N° 11. — *Lac aimé.* — Camélia.
N° 12. — *Les gloires.* — Groseilles.
N° 13. — *Chat a signé.* — Châtaignes.
N° 14. — *Muer.* — Mûre.
N° 15. — *Voile.* — Olive.
N° 16. — *En pur.* — Prune.
N° 17 — *S'enfle.* — Nèfles.
N° 18. — *A frise.* — Fraise.

LES DEVISES.

N° 9.

Nos 1 et 2. — Madame de Genlis.
N° 3. — Lamartine.
N° 4. — La Roche-Jacquelein.
N° 5. — Pierre Fourier.
N° 6. — Descartes.
N° 7. — Mme de Saller.
N° 8. — De Comminges.
N° 9. — Les Hollandais.
N° 10. — La maison de Bourbon.
N° 11. — Claude de France, femme de François Ier.

ÉNIGME.

N° 20.

Un procès.

CHARADE.

N° 18.

Bissac.

LES SURPRISES.

N° 7.

La figure représente le carré, le parallélogramme, le triangle, etc.; le cercle, diamètre, rayon, tangente, etc.; les cinq voyelles, les consonnes C, D, H, K, L, M, T, V.

LES CURIOSITÉS.

N° 16.

On changeait d'abord le sou en quatre liards; on donnait un liard à quatre pauvres en se faisant rendre un centime, puis on donnait encore un centime à quatre pauvres; moyennant quoi les quatre premiers avaient reçu pour aumône la différence qui existait autrefois entre le liard et le centime, les quatre derniers avaient reçu un centime.

C'est peut-être à cette combinaison d'Harpagon que se rapporte le dicton populaire: « *Couper un liard en quatre.* »

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 52.

LES DOUZE SIGNES DU ZODIAQUE

Le *Zodiaque* est la zone du ciel dont l'écliptique occupe le milieu. C'est l'espace que le soleil semble parcourir dans sa révolution annuelle et dans lequel est renfermé le cours des planètes. Les Chaldéens, les Égyptiens, les Indiens le connaissaient. On divise le Zodiaque en douze parties correspondant chacune à l'un des mois de l'année, et renfermant une *constellation* appelée *signe.* Les noms du règne animal qui les caractérisent expliquent le nom donné à cette zone, *Zodiaque*, du grec *zodion*, diminutif de *zoon*, animal.

Les anciens, dont l'ingéniosité s'appliquait à fixer leurs connaissances par des images, des clefs, des moyens mnémoniques, ont réuni, dans leur ordre régulier, les noms des *Douze signes du Zodiaque* dans ces deux vers:

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

On verra par le tableau suivant la divinité qui présidait au mois de chaque constellation:

1. — Le Bélier............	*Aries*	Mars	MINERVE
2. — Le Taureau...........	*Taurus*	Avril	VÉNUS
3. — Les Gemeaux..........	*Gemini*	Mai	APOLLON
4. — L'Écrevisse..........	*Cancer*	Juin	MERCURE
5. — Le Lion..............	*Leo*	Juillet	JUPITER
6. — La Vierge............	*Virgo*	Août	CÉRÈS
7. — La Balance...........	*Libraque*	Septembre	VULCAIN
8. — Le Scorpion..........	*Scorpius*	Octobre	MARS
9. — Le Sagittaire........	*Arcitenens*	Novembre	DIANE
10. — Le Capricorne.......	*Caper*	Décembre	VESTA
11. — Le Verseau..........	*Amphora*	Janvier	JUNON
12. — Les Poissons........	*Pisces*	Février	NEPTUNE

Denderah, autrefois Tentyra ou Tentyris, village de la Haute-Egypte, sur la rive gauche du Nil, à dix lieues environ de Thèbes, dans une plaine fertile entourée de montagnes et de palmiers. Non loin du fleuve est l'ancien temple, sur la limite du désert, en partie enseveli par le sable. Il a 66 mètres de long sur 47 de large. Ce qu'on peut en apercevoir est magnifique, et les sphinx, les innombrables sculptures, les hiéroglyphes en sont parfaitement conservés. Un *Zodiaque*, artistement découpé d'un plafond, a été apporté à Paris en 1822, acheté 15,000 fr. par le gouvernement et placé au musée du Louvre. Ce n'est pas un monument de l'antique astronomie égyptienne, mais une œuvre du temps des Ptolémées.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

AVIS. — Les noms des correspondants du *Supplément n° 38* seront publiés dans le prochain *Supplément n° 40*, avec le *Rappel* du *Supplément n° 37*.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Graziella (Russie). — Blin Emery (Lycée Henri IV).

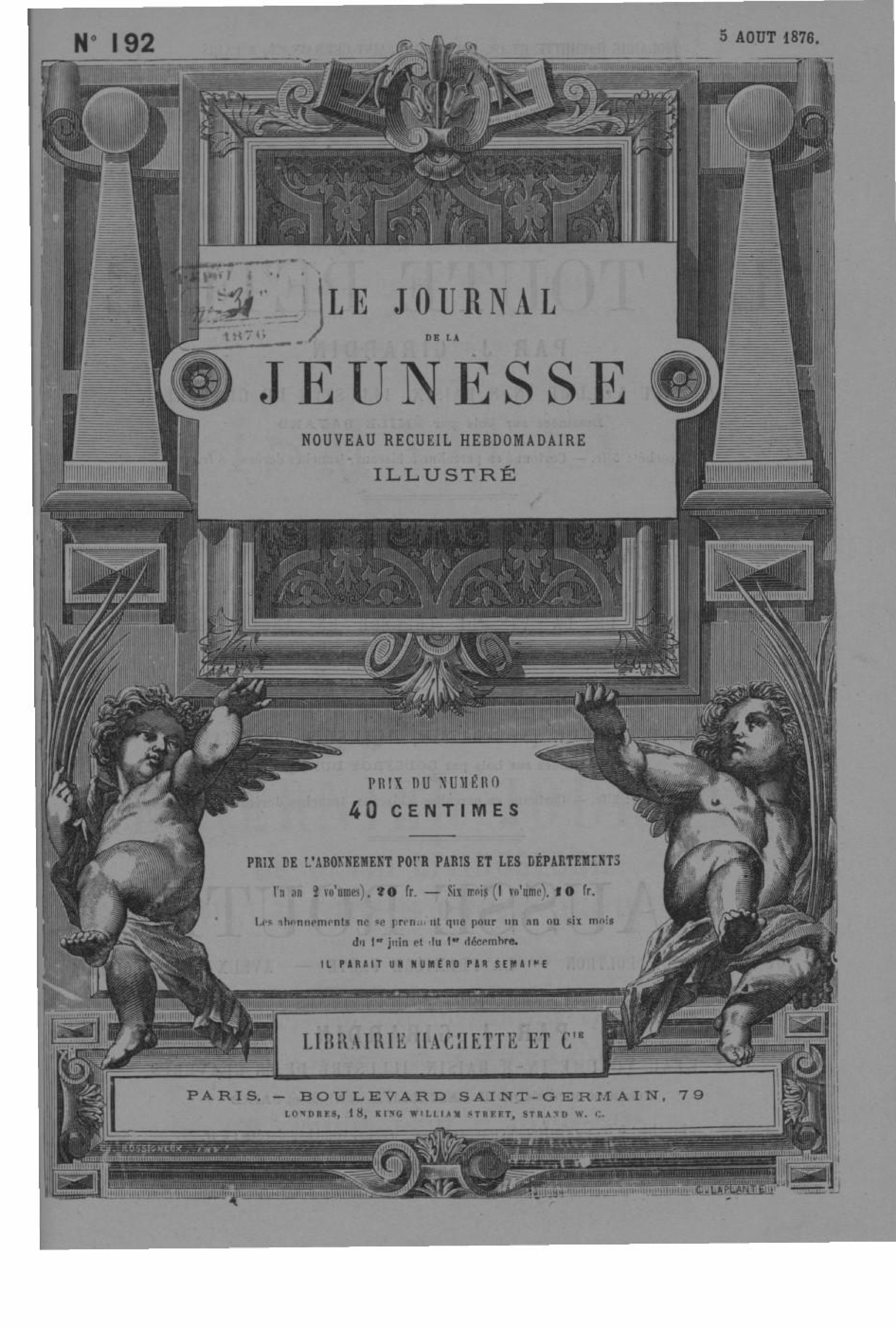
RAPPEL DU SUPPLÉMENT N° 37.

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 26, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 41. PROBLÈMES ALPHABETIQUES, N° 12. RÉBUS LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 10. LES COQUILLES AMUSANTES, N° 8. LES CURIOSITÉS, N° 15. ÉNIGMES, Nos 20, 21. CHARADES, Nos 17, 18 LOGOGRIPHES Nos 6, 7. LES ANAGRAMMES, N° 15. LE LANGAGE FRANÇAIS N° 10. LES DEVISES, N° 8. LES TABLEAUX PARLANTS, Nos 47 A 51. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER.

Mélanilde A. (Paris). — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Famille Hics. — A. Dul et C. d'Est, deux amis (Bayeux). — Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris). — L'Hérissé (Ville d'Avray, Seine-et-Oise). — Fleur des blés. — Aricie Rémusat (Marseille). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — V. O. et sa sœur. — Marie Valentin (Montlignon, Seine-et-Oise). — Valentine Hennet de Bernoville (Paris). — Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — J. Grangé (Bar-sur-Aube). — A. de Boucherville. — Marcel Noyer (Dieulefit). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Marie et Jeanne. — Joachim Labrouche (Bayonne). — Un frère et une sœur (Laon). — Le Masque de fer (lycée Louis-le-Grand, Paris). — Cécile Jules Bapst (Le Tréport). — Paul et Henriette Gaillard de Witt (Beauvais). — Clotho, Lachésis et Atropos. — Marie Marthe, Léon Watel et Louise et Lucie Devismes (Abbeville). — Noisette (Bayeux). — Metta et Odette D. de B. — Marie et Paul Bellot (Châtellerault). — Une petite Mâconnaise et son frère le Grand Clown (Sipriès-sur-Igny). — Jeanne, Thérèse et Charlotte. Une jeune Parisienne. — Trois copains (collége de Poligny, Jura). — Louis Sers (Paris). — Thérèse Lacretelle (Rhône). — Hirondelles. — Madeleine Moreau-Vauthier. — La petite hirondelle du Lys. — Marga la bretonne et miss Zit. — Pétrarche (Saint-Jean, Seine-et-Oise). — Adrienne, Louise, Eugène et Paul de l'Ile Maurice (chateau de Fournil, Dordogne). — Emilie Dauphin. — Un collégien et ses deux sœurs. — Habitantes de la Planchette. — Deux ramoneurs. — Nelly et Marie Durand. — Gaëtan de Maury, Augustin de Maury, Marie de Jauvergea. — Raymond Pigaille Muscadin. — Les huit joueurs de croquet de la Lagune. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (château de Kœnigswart, Bohême). — Hélène et Lucie Martin (Lagrange-Gare, près Limoges). — Julie Portalis (château de Séricourt). — Marie-Louise Frossard, Louise et Caroline Thiéry (couvent de Notre-Dame, Lunéville). — Edouard et Marcel Desrousseaux (château de Vandières, Marne). — Deux alouettes (Direction du gaz de Florence). — Armelle Lucas (Paimbœuf, Loire-Inférieure). — Jeanne et Henriette Voisin (château de Vaudremont).

NOTA. — *Si quelque omission dans les noms témoignait qu'une lettre ne nous est pas parvenue, nos correspondants sont priés de nous en donner avis.*

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON.



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
C. LAPLANTE

LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

COMMENCE AUJOURD'HUI

LA PUBLICATION DE

L'ONCLE PLACIDE

NOUVELLE

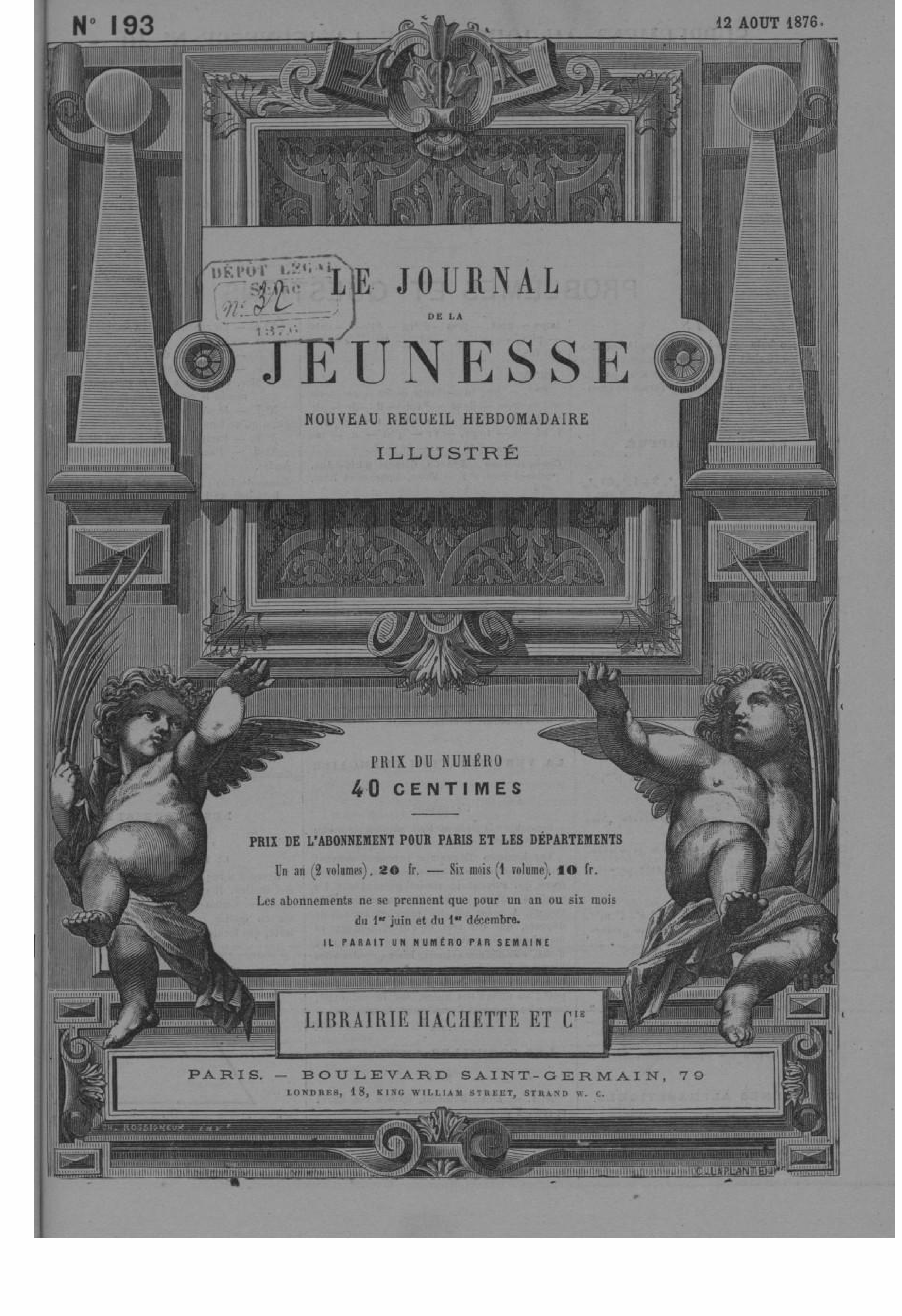
PAR M. J. GIRARDIN

Auteur des Braves Gens.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 193

12 AOUT 1876.



Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron[t] à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*, 79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS

Le prochain *Supplément complémentaire* n° 41, du 19 août 1876, sera consacré à mettre à jour les COMMUNICATIONS qui ne sont pas de nature à être publiées sous la forme de *Questions et Problèmes.*

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 29.

2+ ⁂ 3+X5145 ⁂ 9+ ⁂ 3+4 ⁂ 69 ⁂ +Y7Z+V ⁂ 1+84 ⁂ 5225 ⁂ + ⁂ H5+ 6Z763 ⁂ S+184

Dans ce problème, la lettre E n'est pas la plus fréquemment employée.

Communication : Marie Thérèse (Avignon).

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 44.

N° 1. — P** d* p******, b******* d'e*****; p** d* m***, d** a****

N° 2. — L* m*** d'u** m*** e** l* p****** c****** q*'o* p***** s*** c***

N° 3. — Proverbe arabe :
O* n* l**** d* p****** q*'a** a***** c******. d* f*****

N° 4. — Vers monosyllabique :
O* h*** c* q** l'o* a ; c* q*'o* n'a p**, o* l'a***

N° 5. — Paroles d'Henri IV :
J* s*** v**** r**, v*** ê*** F*******, v**** l'e*****

N°6. — T**** c***** p********** d* r******:
O* c** t*** f***** à é******, t*** p***** à c*****, t*** r******** à e*****

N° 7. — Proverbe castillan :
S* t* v*** a******** à p****, v* s** l* m**.

N° 8. — L'a** e** u* f** q*'i* f*** n******, e* q** s'é***** s'i* n* s'a*******.

N° 9. — Paroles de Périclès :
N**** j******* a p*** d*** l* c*****, l'a**** a p**** s** p********.

Communications : Marie Thérèse (Avignon), nos 1, 3. — Henri Pohls (Bordeaux), n° 2. — R. S. (Valenciennes), nos 4, 5. — Trois Ours de Saint-Avertin, n° 6. — Joséphine et Thérèse Bertholle, n° 7. — V. O. et sa sœur, n° 8. — Blanche Delandemare, n° 9.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 15.

N° 1.
Ls — pls — bx — jrs — d — ns — vrts — *ns — smblnt — ls — flrs — d'*n — prntmps — grcx, — prss — d'*rg — *t — d — vnts — plvx, — pr — q — sdn — lrs — c'rs — snt fns.

N° 2.
***, — lrsq'*n — *vntr — *n — clr — ns mt, — ns — — dvns — *vnt — tt — dr — ntr — *lphbt, — *fn — q — dns — c — tmps — l bl — s — tmpr, — *t — q'*n — n — lss — rn — q — l'*n — n — dv — fr.

Communications : Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise), n° 1. — Victor, Alphonse et René, n° 2.

RÉBUS.

LUNDI	JEUDI
MARDI	VENDREDI
MERCREDI	*SAMEDI*
DIMANCHE	

Communication : Deux Makololos.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 13.

L'ALBATROS.

Reconstituer la pièce en trois strophes de quatre vers alexandrins.

Les hommes d'équipage prennent souvent pour s'amuser des albatros, oiseaux vastes des mers, qui suivent le navire glissant sur les gouffres amers, indolents compagnons de voyage. A peine sur les planches les ont-ils déposés, que ces rois de l'azur, honteux et maladroits, laissent traîner piteusement à côté d'eux, comme des avirons, leurs grandes ailes blanches. Semblable est le poète au prince des nuées, qui se rit de l'archer et hante la tempête ; au milieu des huées, sur le sol exilé, ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 9.

N° 1. — Elève Dutilleul, fermez vos *levres* et récitez votre leçon.

N° 2. — Ce n'est pas un incendie, c'est un *jeu de l'oie.*

N° 3. — Les *glands* sont plus petits quand ils sont près des *bois*.

N° 4. — Un arpenteur doit savoir poser des *galons*.

N° 5. — J'ai acheté des *cheveux* à la *noire*.

N° 6. — Harangue adressée à Henri IV :
« Sire, vos fidèles sujets vous ont enfin *vendu* le royaume de France. »

N° 7. — Je n'ai pas bien faim, je ne mangerai qu'un *bœuf*.

N° 8. — Paris n'est plus en état de *piége*.

N° 9. — Faute de *grèves* on mange des *perles*.

Communications : Un ami de la Jeunesse (lycée de Bordeaux), nos 1 à 4. — Un singe et un perroquet, n° 5. — Une grenouille des remparts de la Fontaine, n° 6 — Deux alouettes (Direction du gaz de Florence), n° 7. — Trilby, n° 8. — E. C. (Genève), n° 9.

ÉNIGME.

N° 24.

Si je n'ai pas le bonheur de vous plaire,
Mon cher petit lecteur, je n'en suis pas surpris;
Vous aurez beau dire et beau faire,
Je ne serai jamais de votre avis;
Même en me renversant, je vous en avertis,
Vous ne me feriez pas changer de caractère.

Communication : Cécile Lescuyer (Saint-Dizier.)

LOGOGRIPHE.

N° 9.

Je file avec mon chef; sans lui, je suis filée.

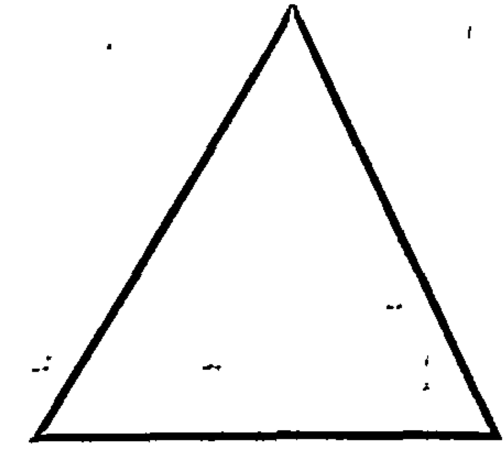
Communication : Emilie Dauphin.

LES SURPRISES.

N° 8.

LA TARTE AUX CERISES.

Georges a reçu un grand morceau de tarte aux cerises. Il veut le partager avec trois camarades. Comment s'y prendra-t-il pour diviser en quatre parts égales son morceau de tarte, qui forme un triangle équilatéral?



Pour la solution, on indiquera, par des lignes ou des points, les quatre parts égales.

Communication : Le Masque de Fer (lycée Louis-le-Grand, Paris).

MARCHE DU CAVALIER

le	croi	tine	l'eau	cons	voir	en	ba
il	gré	tant	rait-	fan'	le	le	vo
on	nid	vent	au	sur	in	lance	che
du	erre	tant	d'une	il	cou-	guer	fleuve
de	som	dort	sa	flot	blan	sem	ber
et	dans	loin	meille	ble	cer-	lit	che
il	et	sa	gouffre	lom	voir	le	vant
tombe	le	be	à	dans	mou	co	son

Communication : Clotho, Lachésis et Atropos. — L. G. D. Tadier.

LES ANAGRAMMES.

Nº 18.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

Nº 1. — MUSÉE.
Nº 2. — RISÉE.
Nº 3. — TUTOIE.
Nº 4. — AH! J'AI MAL.
Nº 5. — LA CASE.
Nº 6. — PAT.
Nº 7. — SAUL
Nº 8. — EN FRAC.
Nº 9. — LE GLAS.
Nº 10. — TU LE VIS.
Nº 11. — BAVE.
Nº 12. — VALSE.
Nº 13. — MA GÊNE.
Nº 14. — MON EAU.
Nº 15. — CÉLINA
Nº 16. — RIVE.
Nº 17. — AUNE.
Nº 18. — DORÉ.
Nº 19. — L'AMI AISÉ.
Nº 20. — NUITS.
Nº 21. — BÊLE.
Nº 22. — EN PAGES.
Nº 23. — ART EN RÈGLE.
Nº 24. — LE SEUIL.
Nº 25. — A LA RIME.
Nº 26. — JE RIS.
Nº 27. — GLANER VITE.
Nº 28. — SEL ROND.
Nº 29. — RARE FER.
Nº 30. — QUI LE BAT?
Nº 31. — UNE MODE.
Nº 32 — ROSACE.
Nº 33. — D'ANE.
Nº 34. — LE JAPON.
Nº 35. — QUI TUER?
Nº 36. — SI SURE.
Nº 37. — VEINES.
Nº 38. — LA MONTRE.
Nº 39. — N'A VERS.
Nº 40. — SINON.

Communications : Adrienne, Louise et Eugene, de l'île Maurice, nºˢ 1 à 4, et 15 à 19. — Chien et Chat, nºˢ 5, 6, 7. — Une petite Mâconnaise et son frère (Sipriès-sur-Igny), nºˢ 8 à 14. — N. D. de B., nºˢ 20, 21 — Josefina Maria Fesser, Maria Manuela Fesser, Elena Fesser, nºˢ 22 à 26. — Madelon Friquet (Paris), nºˢ 27, 28. — Victor, Alphonse et René, nºˢ 29, 30. — A. de Boucherville, 31, 32, 33. — — Un lilas de France, nº 34. — Le Masque de fer, (lycée Louis-le-Grand, Paris), nºˢ 35, 36 — Aigle. Abeille, Violette et Espérance (Paris), nº 37. — Mˡˡᵉˢ Ch Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise), nºˢ 38, 39. — Arieri et Sophie Ralli, nº 40.

CHARADE.

Nº 21.

Pour mon premier, j'aurais choisi la France;
Pour mon second, j'aurais choisi vingt ans;
Et pour mon tout, je prendrais au printemps
Un des sites de la Provence.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

LES DEVISES.

Nº 11.

Nº 1. — Devise d'un roi de France :

Un lys entre un soleil et une lune, et ces mots :

Inter eclipses exorior.

Traduction : Je nais entre deux éclipses.

Nº 2. — Devise d'une reine :

« *Tout utile.* »

Nº 3. — Devise d'un empereur romain :

« *Festina lente.* »

Traduction : Hâte-toi lentement.

Nº 4. — Devise d'un ministre :

Un aigle portant la foudre et ces mots :

« *Quo jussa Jovis.* »

Nº 5. — Devise d'une famille :

« *Sans écart.* »

Nº 6. — Devise d'une maison :

Une couronne d'épines et ce mot :

« *Pax.* »

Devises de marins :

Nº 7. — « *Nec aspera terrent.* »

Traduction : Les difficultés ne m'épouvantent pas.

Nº 8. — « *Foi et Résolution.* »

Nº 9. — « *Propice, respice.* »

Nº 10. — « *Domine, dirige nos.* »

Nº 11. — « *Qu'importe le nom du vainqueur, pourvu qu'il y ait une victoire.* »

Nº 12. — Sous quel roi et par qui fut composée cette devise, gravée sur des canons :

« *Ultima ratio regum.* »

Traduction : Dernière raison des rois.

Communications : A. Dul (Gueron), nº 1. — M. D. C. (Tarbes), nº 2 — L'Hérissé (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise), nº 3. — Henri Ducrocq. Pierre Gribouillard (Niort), nºˢ 4, 5. — Emilie Dauphin, nº 6. — Un Gypaète des Arsines, nºˢ 7 à 11. — Divers correspondants, nº 12.

LES CURIOSITÉS.

Nº 18.

Nº 1. — Quel est le ministère anglais surnommé la CABAL, parce que ces cinq lettres étaient les initiales des noms des ministres ?

Nº 2. — Quelle est la ville, assiégée par l'armée française, sous François de Guise, en 1558, dont les habitants affichèrent sur une des portes l'inscription suivante :

Vraisemblable il sera que C..... on assiége,
Quand le fer ou le plomb nagera comme liége ?

Nº 3. — Quel est le premier roi de France dont l'effigie a été gravée sur les monnaies ?

Nº 4. — Quel est le roi de France qui a établi la poste aux lettres ?

Nº 5. — Quel est le roi de France qui a établi les troupes permanentes ?

Nº 6. — Quel est le nom de la mère de Jeanne d'Arc ?

Nº 7. — Quel est le poëte qui disait que le nom donné au rossignol dérivait de son propre nom ?

Nº 8. — Quelle est la femme célèbre de l'Histoire de France qui fut surnommée : *La dixième muse ?*

Nº 9. — Quel est le personnage qu'on a surnommé : *Le Père des Muses ?*

Nº 10. — Quelle est la ville que Thucydide appelait : *L'Institutrice de la Grèce ?*

Communications : Jeanne et Henriette Voisin (château de Vaudremont), nº 1. — Six ours abonnés, nº 2. — Jean et Geneviève de Courcy, nºˢ 3 à 5. — Hélène Martin (Lagrange-Gare, près Limoges), nºˢ 6 à 8. — Joséphine et Thérèse Bertholle, nº 9. — Blanche Delandemare, nº 10.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Nº 28.

Les monuments les plus durables ont été bâtis sur le papier.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE).

Nº 43.

Nº 1. — Le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.

Nº 2. — Meublez votre mémoire de belles et bonnes pensées, et vous porterez avec vous comme une bibliothèque où vous trouverez toujours un conseil ou une consolation.

Nº 3. — L'indulgence pour soi et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice.

LA BRUYERE.

Nº 4. — L'ignorance est la nuit de l'esprit, nuit sans lune et sans étoiles.

CICÉRON.

Nº 5. — Maxime arabe :

Si tu voulais remercier Dieu de chaque plaisir qu'il te donne, tu n'aurais pas le temps de te plaindre de la moindre douleur.

Nº 6. — Le caractère le plus ordinaire de ceux qui déplaisent aux autres, est de se plaire trop à eux-mêmes. D'AGUESSEAU.

RÉBUS.

L'éternité est une horloge dont le balancier murmure sans cesse : « *Toujours, jamais, toujours, jamais, toujours.* » BRIDAINE.

Communication : Blanche Delandemare.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 14.

N° 1.

Après l'Agésilas,
Hélas !
Mais après l'Attila,
Holà !

N° 2.

Oh ! le maudit bavard, ô le sot érudit !
Il dit tout ce qu'il sait, et ne sait ce qu'il dit.

N° 3.

Ci-gît, dessous ce marbre blanc,
Le plus avare homme de Rennes,
Qui trépassa le jour de l'an,
De peur de donner des étrennes.

LES ANAGRAMMES.

N° 17.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — *En charte.* — Charente.
N° 2. — *Ton vol.* — Toulon.
N° 3. — *Il rue. Luire.* — Rueil.
N° 4. — *Roties.* — Troyes.
N° 5. — *Le canon.* — Alençon.
N° 6. — *Ma gerbe.* — Bergame.
N° 7. — *Sa mine.* — Amiens.
N° 8. — *La pente.* — Lépante.
N° 9. — *Chiper.* — Chypre.
N° 10. — *Si rusé.* — Russie.
N° 11. — *Pas géné.* — Espagne.
N° 12. — *Mais.* — Siam.
N° 13. — *A qui, mère?* — Amérique.
N° 14. — *Aise.* — Asie.
N° 15. — *Se nie.* — Seine.
N° 16. — *Eudes.* — Suède.
N° 17. — *O tu voles.* — Toulouse.
N° 18. — *Médor.* — Drôme.
N° 19. — *Orchestre.* — Rochester.
N° 20. — *On rentre.* — Tonnerre.
N° 21. — *On nie.* — Yonne.
N° 22. — *Bon aîné.* — Bayonne.
N° 23. — *Te voit.* — Yvetot.
N° 24. — *On range.* — Garonne.
N° 25. — *Le zéro.* — Lozère.
N° 26. — *Le sourd.* — Lourdes.
N° 27. — *Jury.* — Ivry.
N° 28. — *Lares.* — Arles.
N° 29. — *En dına.* — Denain.
N° 30. — *On te mord.* — Mont-Dore.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *Cri de fer.* — Frédéric.
N° 2. — *Bénir nard.* — Bernardin.
N° 3. — *On t'y a tenté.* — Antoinette.
N° 4. — *Il le corne.* — Corneille.
N° 5. — *Sans cadre.* — Cassandre.
N° 6. — *A pris.* — Pâris.
N° 7. — *Torche.* — Hector.
N° 8. — *O bustes.* — Bossuet.
N° 9. — *Le marc.* — Marcel.
N° 10. — *Ravel.* — Laure.
N° 11. — *Ah! le timbre.* — Barthélemy.
N° 12. — *Moi donner ce lot.* — Milon de Crotone.
N° 13. — *Au crime.* — Maurice.
N° 14. — *Tigre maure.* — Marguerite.
N° 15. — *Né felon.* — Fénelon.
N° 16. — *Ni ne reste.* — Ernestine.
N° 17. — *Ancra.* — Racan.
N° 18. — *Homme, dam.* — Mohammed.
N° 19. — *Damier.* — Armide.
N° 20. — *La muse.* — Samuel.
N° 21. — *Ni rose.* — Rosine.
N° 22. — *Boite.* — Tobie.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 12.

Il est si petit qu'il se perd
Ainsi qu'une bulle irisée ;
Par une goutte il est couvert,
Par une goutte de rosée.
Du chasseur il brave le plomb,
Car où l'atteindre ? Il est si frêle
Et si léger, qu'un cheveu blond
Pèse plus à l'air que son aile.
Il s'endort au milieu des fleurs ;
Quand il vole de tige en tige,
Avec son chant et ses couleurs
Il semble une fleur qui voltige.
Il voit pâlir son vermillon
Si la main d'un enfant le touche ;
Il est moins grand qu'un papillon,
Un peu moins petit qu'une mouche.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 12.

Les solutions seront publiées dans un prochain *Supplément*.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 12.

N° 1. — *Villes d'Afrique :*

ATLAS.

Alger. — Tunis. — Le Caire — Abomey. — Saint-Louis.

N° 2. — *Villes de Portugal :*

MAGELLAN.

Mertola. — Abrantès. — Guimaraens. — Evora. — Lisbonne. — Lagos. — Avis. — Noudar.

LES CURIOSITÉS

N° 17.

N° 1. — Pascal.
N° 2. — Raoul, orfèvre de Philippe III.
N° 3. — François I[er]. — Charles le Téméraire. — Le duc de la Rochefoucauld. — Le comte de Warwick.
N° 4. — Elisabeth d'Angleterre.
N° 5. — Charles IX. — Ronsard.

LES DEVISES.

N° 10.

N° 1. — Saint Louis.
N° 2. — La Suisse.
N° 3. — Nîmes.

Ces emblèmes figuraient déjà sur les monnaies que cette ville frappait comme colonie romaine.

N° 4. — Gaston de Foix.
N° 5. — Christine de Suède.
N° 6. — Olivier de Clisson.
N° 7. — L'Ordre de l'Epi, institué par François I[er], duc de Bretagne.
N° 8. — L'Ordre de l'Eléphant, institué par Canut IV, roi de Danemark.
N° 9. — L'Ordre russe de Sainte-Catherine.
N° 10. — De la Trémoille.
N° 11. — Bussy.
N° 12. — Les ducs de Bourbon.
N° 13. — Alby.
N° 14. — Amiens.

CHARADES.

N° 19. — Pinson.
N° 20. — Alarme.

LOGOGRIPHE.

N° 8.

Potage. — Otage. — Tage. — Age.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

AVIS. — Les noms des correspondants du *Supplément* n° 39 seront publiés dans le *Supplément* n° 42, ainsi que le *Rappel* des *Suppléments antérieurs.*

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Kobold. — Raymond Pitrou (Tours). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — C. Le Poittevin, Georges et Laure Le Poittevin (Cherbourg). — Amandine Faribola. — Aimée et Suzanne. — La petite Marquise. Le caporal Bonbon.

SUPPLÉMENT N° 38

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 28. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 43. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 14. LANGAGE FRANÇAIS N° 12. VERSIFICATION FRANÇAISE N° 12. RÉBUS. ANAGRAMMES, N° 17. DEVISES, N° 10. LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 12. CURIOSITÉS, N° 17. CHARADES, N° 19. 20. LOGOGRIPHE, N° 8.

Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Kœnigswart, Bohême). — M[lles] Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente (Charente-Inférieure). — Julie Portalis (château de Séricourt). — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Aricie Rémusat (Marseille). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — A. de Boucherville (Vendôme). — Cécile Jules Bapst (Le Tréport). — Marcel Noyer (Dieulefit). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Georges et Marie Thérèse (Avignon) — Joachim Labrouche (Bayonne). — Maurice D. (Bar-sur-Aube). — Metta et Odette D. de B. — L'Hérisse (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise). — Noisette. — Famille Hics. — Raymond Pitrou (Tours). — Aimée et Suzanne. — Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Friedland, près Reichenberg, Bohême). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Kobold. — Trilby. — Charlotte T. (Paris).

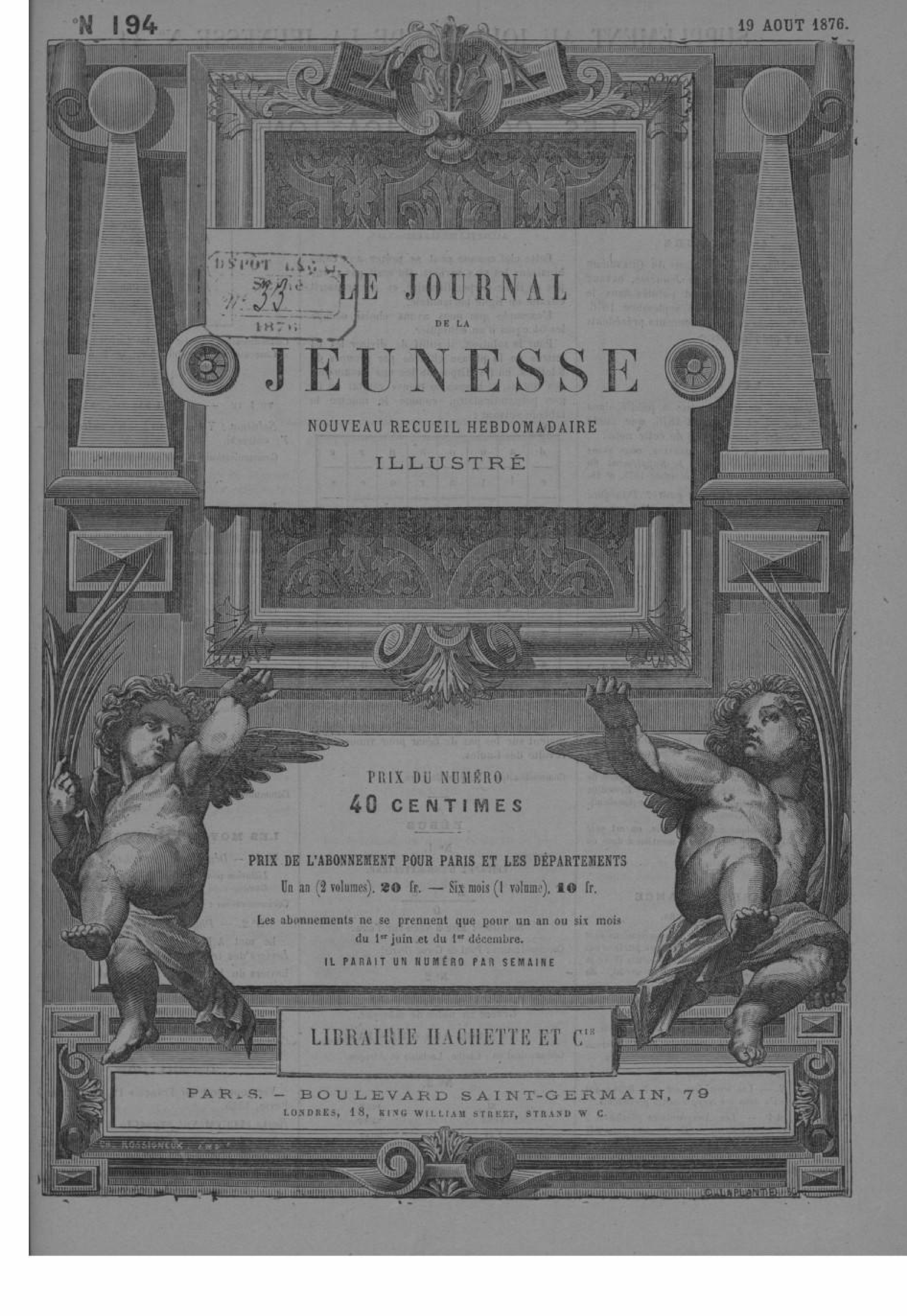
MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Paul et Henriette Gaillard de Witt (Beauvais). — Henriette de Brécourt. — Henri Pohls (Bordeaux). — Georges et Marguerite Kremp. — Une petite Fleur des montagnes. — Jeanne, Thérèse et Charlotte. — René de Corny, Ignotus, Nemo, Pauline Berge. — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (Montdoucet, E. L.). — P. P. P. (Paris). — Amandine Faribola. — C. Le Poittevin, Laure Le Poittevin (Cherbourg). — Les Bohémiennes du château de Libejic. — Suzanne Le Breton (château de Saint-Melaine, Laval). — Frison. — Velléda.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTES, CHIFFRE DE STERNE.

Marie Denecey de Cevilly, Marie Cazabonne, Henriette Cazabonne. — Clotho, Lachésis et Atropos. — Comtesse Marie Nemes (Vienne, Autriche). — Emilie Dauphin. — Adrienne, Louise, Eugène et Paul de l'Ile-Maurice (château de Fournil, Périgord). — Deux sœurs désirant les vacances, Noisette (château du Perrié, Aveyron). — Signature omise. — Marga la Bretonne et miss Zit. — Pétrarche (château de Saint-Jean, Essonnes). — Un myosotis et un muguet des bords du Lignon (Loire). Jules Strauss (Versailles). — H. V. dit le Sanglier de l'Argonne. — Hirondelles. — Barons Jacques et Stéphan Creutz (Arnhem, Hollande). — Narcisse F. et R. marquis de V. (Poligny, Jura). — Emile et Alfred Moisson (Saint-Germain-en-Laye). — Marie, Marthe, Léon Watel, et Louise et Lucie Devismes. — Une jeune Parisienne. — Jacqueline et Alice de Neuflize (les Ombrages, Versailles). — Deux alouettes. — Le caporal Bonbon. — La Fée aux yeux bleus.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON.


N° 194
19 AOUT 1876.
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

LES COMMUNICATIONS

3e CONCOURS.

Le résultat du TROISIÈME CONCOURS sera publié dans le *Supplément* n° 43, du 2 septembre 1876.

4e CONCOURS

Les *Problèmes et Questions* du QUATRIÈME CONCOURS du *Journal de la Jeunesse*, OUVERT A TOUS SES LECTEURS, seront publiés dans le *Supplément* n° 45, du 16 septembre 1876. Tous les lauréats des trois Concours précédents pourront y prendre part.

LES GANTS

Le *Journal de la Jeunesse* a publié, dans les nos des 22 et 29 juillet 1876, une étude sur les *Gants*, accompagnée de cette note :

Sous ce titre, les USAGES MONDAINS, nous avons posé la question suivante dans le *Supplément* du *Journal de la Jeunesse* du 4 décembre 1875, n° 15.

« *Quelle est l'origine des gants? Pourquoi font-ils partie du costume moderne? Pourquoi est-on tenu de les garder ou de les ôter, selon les circonstances?* »

Nous avons fondu les réponses dans une étude générale, et les noms des correspondants seront publiés dans un des prochains *Suppléments.* »

NOMS DES CORRESPONDANTS.

Marcel Galuski. — Noémie Lévy (Paris) — Marguerite, Madeleine et Anne-Louise de Courcy (Loiret). — Cécile Jules Bapst (Paris). — Tatiana Akimoff (Russie). — Madeleine du Rosay (Caen). — Mathilde Meignen (Paris). — Elisabeth et Jeanne du Bochet. — Ernest Fréville et Cie (Institution Massin, Paris). — Emile et Henri Arnou (Passy). — Antoinette Guex (Cannes). — Blanche Delandemare (Elbeuf). — Nelly et Elisa Basin (Saint-Pierre d'Albigny, Savoie). — Marie et Berthe V. — Valentine S. (Mons, Belgique). — Berthe Ronceret. — E. D. (Dijon) — Petite Rose-thé. — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris). — A. D (Fecamp). — Un Sanglier des Ardennes. — Un ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux). — Joachim Labrouche. — Ernestine Moity (Saint-Quentin). — Schwingrouber (Cambrai). — V. O. (lycée Fontanes).

NOTA. — Si quelque nom a été omis, on est prié de nous le signaler, pour qu'il soit mentionné dans un prochain *Supplément*.

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

R. S. (*Valenciennes*). — Les communications sont bien choisies. Une *Énigme* et un *Tableau parlant* ont déjà paru dans les précédents *Suppléments* (Voir la *Récapitulation générale*, *Supplément* n° 36, du 24 juin 1876).

UN ABONNÉ. — Communications déjà publiées ou un peu trop connues.

A. L. et E. de S. (*collége Rollin*). — Même avis.

UN ANCIEN ABONNÉ DE TROIS ANS. — Nous recevions volontiers des variétés originales de *Mots carrés*.

D. M. S. (*Bordeaux*). — Oui.

MAD M. V. — Les trois *Devises* et le *Rébus* ont déjà été publiés dans les *Suppléments* précédents.

A. L E. et P. — Les *Anagrammes* paraîtront à leur ordre de classement. — La dernière *Charade* n'est pas accompagnée de la solution.

MUTTA D. de B. — Le *Tableau parlant* était incomplet. Les autres communications sont classées.

LES ÉCRITURES SECRÈTES.

CLEF LINÉAIRE.

(*Lignes horizontales*).

DANPANREELTAROESSLSSPNVGFUUDOCOAEMREUELUU ALCRRTLXIEEALEESESSNADS.

Cette clef connue peut se prêter aux combinaisons les plus variées. On écrit par groupes en ligne perpendiculaire, et on transcrit ensuite en ligne horizontale.

L'exemple que nous avons choisi occupe les 64 cases d'un échiquier.

Pour la solution, il suffit de diviser les 64 lettres de la phrase chiffrée par groupes de 8 lettres, en les disposant les uns au-dessous des autres, et le sens se trouve rétabli en ligne perpendiculaire, comme le montre le tableau suivant :

d	a	n	p	a	n	r	e
e	l	t	a	r	o	e	s
s	l	s	s	p	n	v	g
f	u	u	d	o	c	o	a
e	m	r	e	u	e	l	u
u	a	l	c	r	r	t	l
x	i	e	e	a	l	e	e
s	e	s	s	n	a	d	s

SOLUTION :

(*Ligne perpendiculaire*). — Des feux s'allumaient sur les pas de César pour annoncer la révolte des Gaules.

Communication : Matilde Meignen.

RÉBUS

N° 1.

ÉPITAPHE D'UNE BATELIÈRE.

$\frac{\text{L} \quad \text{U}}{\text{O}}$

Solution : Elie a vécu sur l'eau.

Communication : Paul de Cerné (Paris).

N° 2.

ÉPITAPHE D'UN GOURMAND

Gravée en notes de musique.

LA - SOL - LA - MI - LA

Communication : Clotho, Lachésis et Atropos.

N° 3.

SI	PIRE
VENT	VENT
J'AI	DONT

Solution :

J'ai souvent souci,
Dont souvent soupire.

N° 4.

QUI	
Frotte	PIQUE
Frotte	PIQUE
Frotte	PIQUE
Frotte	PIQUE
Frotte	PIQUE
Frotte	PIQUE

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure), nos 3, 4.

N° 5.

TU I TU — PAS NI PAS — RÉ J RÉ.

Solution : Y entres-tu? — N'y entre pas. — J'y entrerai.

Communication : Divers correspondants.

VERS MONOSYLLABIQUE

Dans un recueil intitulé : *Pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'Histoire de France*, par M. D. L. P., paru à Bruxelles en 1785, se trouve ce vers alexandrin composé par le président Hénault :

De ce lieu Dieu sort mort, sort fort dur, mais très-sûr.

On remarquera que ce vers monosyllabique forme une série de douze vers d'une syllabe rimant ensemble :

De	Sort	Dur,
Ce	Mort,	Mais
Lieu	Sort	Très
Dieu	Fort	Sûr.

Communication : Mathilde Meignen.

LA QUADRATURE DU CERCLE.

Solution humoristique :

Un casque sur une tête carrée.

Communication : Basta.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 1. — *Départements et chefs-lieux :*

*Lil*lusion pour nous change le cuivre e*n or*.
*Gard*ez-vous des auteurs d'épîtres ano*nymes*.

Communication : Un chercheur.

N° 2. — *Physique.*

Le mot A R P permet de distinguer les *Leviers* des trois genres :

Leviers du 1er genre : L' A*ppui* est au milieu.
— 2e genre : La R*ésistance* est au milieu.
— 3e genre : La P*uissance* est au milieu.

Communication : Trilby.

CURIOSITÉS LATINES.

Vers numéral sur François Ier, prisonnier à Pavie, 1525.

*Reg*I*a s*VCCVM*b*V*nt p*V*gna*C*I*o **LIL**I*a ga*LLI.

En additionnant toutes les lettres numérales, on trouve la date de 1525.

$1+5+100+100+5+1000+5+5+100+1+50+1+50+1+50+50+1 = 1525.$

Solution :

Ne dis pas tout ce que tu sais,
Car qui dit tout ce qu'il sait,
Souvent dit ce qui doit se taire.
Ne fais pas tout ce que tu penses,
Car qui fait tout ce qu'il pense,
Souvent fait ce qui ne convient pas.
Ne crois pas tout ce que tu entends.
Car qui croit tout ce qu'il entend,
Souvent croit ce qui ne peut être.
Ne prodigue pas tout ce que tu as,
Car qui prodigue tout ce qu'il a,
Souvent prodigue ce qui lui est utile.
Ne juge pas tout ce que tu vois,
Car qui juge tout ce qu'il voit,
Souvent juge ce qui n'est pas.

Communication : Miss Zit et Marga la Bretonne.

—

LES ANAGRAMMES.

PIERRE MONTMAUR. — Armé pour mentir.

CORNELIUS JANSENIUS. — *Calvini sensus in ore.*

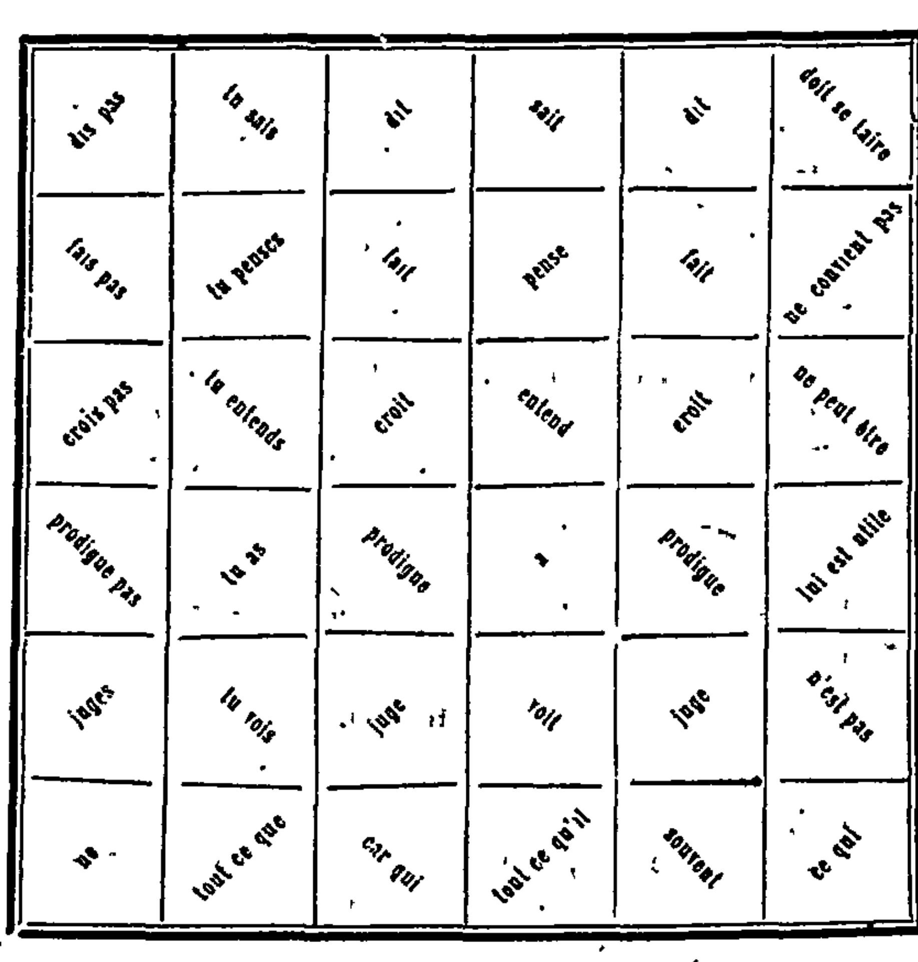
Traduction : Sens de Calvin sur le visage.

—

INSCRIPTION

trouvée à Persépolis, gravée en caractères arabes sur pierre de marbre, et traduite en français par un missionnaire :

Illuminat nos veritas.



Communication : Georges Doublet (lycée de Versailles.)

ACROSTICHES.

JASON

Juillet
Août
Septembre
Octobre
Novembre

Communication : Un ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux).

—

VERDI

Quand on représente un opéra de ce compositeur en Italie, le public crie « Verdi ! Verdi ! Verdi ! »

En italien et en français, les lettres de son nom forment cet acrostiche

Vive
Emmanuel,
Roi
D'
Italie.

Communication : Trilby.

—

Dans un précédent *Supplément* du *Journal de la Jeunesse*, on a cité l'exemple célèbre qui montre l'importance de la ponctuation, et qui a donné naissance à la locution proverbiale : « *Pour un point, Martin perdit son âne.* »

Les exemples suivants reposent sur le même principe :

Un général ancien fut mis en jugement pour avoir crié au milieu d'une bataille :

Qui vult recedere, pergat. Ego non hic stabo.

Traduction : Qui veut reculer s'en aille. Moi je ne resterai pas ici.

Pour toute réponse, il écrivit sa courte harangue aux soldats :

Qui vult recedere, pergat. Ego non. Hic stabo.

Traduction : Qui veut reculer s'en aille. Moi non. Je resterai ici.

Alexandre, avant d'entreprendre son expédition, consulta l'oracle qui répondit :

Ibis. Redibis? Non morieris ibi.

Traduction : Tu partiras. Tu reviendras. Tu ne mourras pas là.

L'événement prouva qu'il fallait l'entendre autrement :

Ibis. Redibis? Non. Morieris ibi.

Traduction : Tu partiras. Reviendras-tu ? Non. Tu mourras là.

Cette interprétation rappelle la réponse amphibologique de l'oracle à Phyrrhus :

Aio te, Æacide, Romanos vincere posse.

Double traduction : Pyrrhus, je dis que tu peux vaincre les Romains.

Pyrrhus, je dis que les Romains peuvent te vaincre.

Communication : Ch. Miel (lycée de Reims).

LES NOMBRES.

Mort de Charles I[er], 1649. = 20.
Mort de Louis XVI, 1793. = 20.

Communication : Goutte de rosée.

Inscription latine sur un cadran solaire :

SOLI SOLI SOLI .

Traduction : Au seul soleil de la terre.

Communication : Un ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux).

SOPHISME.

Epiménide est Crétois ;
Epiménide dit que les Crétois sont menteurs,
Donc, Epiménide est menteur,
Donc les Crétois ne sont pas menteurs,
Donc Epiménide n'est pas menteur,
Donc les Crétois sont menteurs,
Donc Epiménide est menteur.
Et cætera.

Communication : Chicaneau.

UN PROVERBE.

« Cela est clair *comme 2 et 2 font quatre.* »

2 et 2 ne font pas toujours 4 ; cela dépend de la position des chiffres ; 2 et 2 peuvent faire 22.

Communication : Barême.

—

LE LANGAGE FRANÇAIS.

(Solutions.)

LA DENT D'OR.

Un charlatan du dix-septième siècle montrait, de ville en ville, un jeune homme qui avait, disait-il, une *dent d'or*. Des philosophes de ce temps-là firent des dissertations pour prouver que la matière avait pu s'arranger dans la dent de la même manière qu'elle s'arrange dans les mines d'or ; mais un chirurgien, plus habile, découvrit que cette prétendue dent d'or ne consistait qu'en une feuille d'or dont on avait enveloppé la dent, et qu'on avait adroitement insinuée dans les gencives. Cette imposture a donné lieu à un proverbe. On dit aujourd'hui d'une prétendue merveille, d'un prétendu prodige qu'il faudrait vérifier avant d'y croire : « *C'est l'histoire de la dent d'or.* »

Solution : Fanfan-la-Tulipe (Mantes-sur-Seine, Seine-et-Oise).

INSOLENT COMME UN VALET DE TRÈFLE.

Cette expression vient d'un jeu de cartes, *la mouche*, où le *valet de trèfle* est maître. On appelle encore ce jeu *mistigri*, ou *pamphile.*

Solution : André Delaunay.

REVENIR A SES MOUTONS.

Reprendre un récit embrouillé, commencé ou interrompu.

Ce proverbe est pris de la *Farce de Pathelin.* Le drapier Guillaume a été volé, par l'avocat Pathelin, de six aunes de drap, et par Agnelet, son berger, de six-vingts moutons. Guillaume veut faire pendre son berger ; mais au moment où il l'accuse devant le juge, il croit reconnaître Pathelin, son voleur de drap, dans l'avocat d'Agnelet. Préoccupé de son drap et de ses moutons, il fait une confusion comique dans ses réponses, de telle sorte que le juge, n'y comprenant plus rien, s'écrie : « *Revenez à vos moutons.* »

Solutions : Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Paris). — Famille Hics. — Mélanilde A.

JEUX DE MAINS, JEUX DE VILAINS.

Les chevaliers et les nobles seuls avaient le privilége de se battre à la lance et à l'épée. Les autres, appelés *vilains*, n'avaient pas le droit de paraître dans les tournois, et pour lutter ou vider leurs querelles, ne pouvaient que se battre corps à corps, sans armes, avec les mains.

Solutions : V. O. et sa sœur. — Quita, Maurice et Nénène Grieumard (Paris). — Mélanilde A.

METTRE EN RANG D'OIGNONS.

Amelot de la Houssaye, dans ses *Mémoires*, attribue l'origine de cette locution à l'office d'Artus de la Fontaine Solaro, baron d'Ognon et seigneur de Vaumoise. Maître des cérémonies sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III, lorsqu'il présidait aux cérémonies publiques, il répétait si souvent l'avertissement : « *Serrez les rangs,* » qu'il se fit remarquer par ce tic aux états de Blois (1576). En rapprochant la possession de sa baronnie d'Ognon avec l'idée des oignons qu'on serre les uns contre les autres, on forma le proverbe.

Ne vient-il pas tout simplement de la manière dont les gens de la campagne assemblent les oignons avec des brins de paille, en plaçant les plus gros les premiers ?

Solutions : Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Mélanilde A.

ATTENDEZ-MOI SOUS L'ORME.

En 1605, Sully rendit une ordonnance qui obligeait chaque commune à planter un orme en face de l'église.

C'était le rendez-vous pour traiter des affaires publiques et en délibérer.

On y payait, à la Saint-Jean et à la Saint-Martin, les rentes et redevances à l'intendant du seigneur et aux propriétaires grands et petits.

De cette coutume vient le dicton populaire : « *Attendez-moi sous l'orme,* » pour dire : Ne comptez pas sur moi ou sur mes promesses. Les mauvais débiteurs furent sans doute les premiers à le mettre en vogue.

Cet usage de payer à la Saint-Jean s'est conservé dans un grand nombre de provinces.

Solution : René de Batz.

TOURNER CASAQUE.

On est d'accord sur ce point, que cette expression est due à l'habitude des anciens partis de se distinguer par des vêtements de couleur différente, ce qui mettait les transfuges dans la nécessité de *changer leur casaque*, ou simplement de la *retourner*, s'ils avaient pris la précaution de la doubler des couleurs du parti ennemi.

D'autres ont rapporté l'origine de la locution au temps des guerres de religion, époque où les soldats des deux partis avaient souvent occasion de se livrer à cette manœuvre en passant d'un camp dans l'autre. Quant à la *casaque* que l'on *tournait* ainsi, c'était un vêtement tout militaire dont on couvrait la cuirasse, une cotte d'armes.

Voici l'historiette sur laquelle se fonde l'origine de cette expression proverbiale : Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui échangea la Bresse contre le marquisat de Saluces, prenait indifféremment, tantôt le parti de la France, tantôt le parti de l'Espagne. Il avait un justaucorps blanc d'un côté et rouge de l'autre, et qui pouvait servir également des deux côtés. Etait-il pour la France? Le justaucorps était blanc. Etait-il pour l'Espagne? Le justaucorps se retournait du côté rouge.

Comme ce prince était bossu, et que le Piémont est un pays de montagnes, un poète français fit ces vers sur le caractère versatile du duc :

Si le bossu, mal à propos,
Quitte la France pour l'Espagne,
Il ne gardera de montagne
Que celle qu'il a sur le dos.

Solutions : Mélanilde A. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

RÉCOLLETS.

Le mot *Récollets* vient du latin *recollecti fratres*, frères recueillis. On les désigne aussi sous le nom de *Frères mineurs de l'étroite observance de saint François*. Cet ordre fut institué en 1484, par Juan de la Puebla y Sottomayor, comte de Belalcazar, qui entreprit de revenir à la règle stricte de saint François, qui avait été délaissée.

En l'an 1592, Louis de Gonzague, duc de Nevers, fit venir dans le couvent de Nevers des religieux italiens nommés *Récollets* parce que cette maison avait été accordée aux religieux de l'observance qui souhaitaient mener une vie plus austère que la vie commune.

(*Dictionnaire des Ordres Religieux et Militaires*).

En 1603, les *Récollets* s'établirent à Paris, au Faubourg Saint-Martin, et furent protégés par Henri IV et ses successeurs.

Solutions : Deux Marionnettes (Paris). — Madeleine Moreau-Vauthier. — Julie Portalis (château de Séricourt). — Marga la Bretonne et miss Zit. — Famille Hics.

BARAGOUIN.

Lorsque les soldats bretons vinrent en France avec la duchesse Anne, ils demandaient du pain et du vin, qui se disent en breton : *bara* et *gwin*, dont les soldats de Charles VIII firent *baragouin* ou *baragouiner*, pour exprimer un langage inintelligible.

La tradition qui rattache ce mot à la Basse-Bretagne, est conservée dans les vers d'une chanson rappelée par le dicton : « *Bas breton de Villemarqué.* »

Solutions : Marga la Bretonne et miss Zit. — Mélanilde A. — V. O. et sa sœur. — Metta et Odette D. de B. — Milise, Dane, Loulou, Liline. — Louis et Camille Bouglé (Orléans).

COLIN-MAILLARD.

Jean Colin Maillard était un guerrier fameux du pays de Liége ; il avait pris le nom de *Maillard* parce que, dans les combats, il s'armait de préférence d'un *maillet* dont il se servait en fort et vigoureux champion. Ses exploits lui méritèrent l'honneur d'être fait chevalier en 999 par Robert, roi de France. Dans la dernière bataille qu'il livra à un certain comte de Louvain, il eut les deux yeux crevés ; mais, guidé par ses écuyers, il ne cessa de se battre tant que dura l'affaire qui était engagée. On assure que c'est à la suite de cet événement que nos pères inventèrent le jeu du *Colin-Maillard*.

Solution : René de Batz.

LES CURIOSITÉS.

(*Solutions*).

LES FOUS DE COUR.

La charge de *Fou du roi* était un office particulier. C'était la ville de Troyes qui était tenue, à titre de redevance, de fournir les Bouffons royaux.

Parmi ceux-ci on remarque :

Sous Philippe VI. — *Jehan Arcemalle*.

Sous Charles V. — *Thévenin de Saint-Léger* et *Mitton*.

Sous Louis XII et François Ier. — *Triboulet*, *Caillette* et *Polite*.

Sous Henri II, François II et Charles IX. — *Brusquet* et *Thoni*.

Sous Henri III. — *Sibilot*.

Sous Henri IV. — *Chicot* et *Guillaume*.

Sous Louis XIII — *Marel* et *Nicolas Joubert*, sieur d'Engoulevent.

Sous Louis XIV. — *L'Angély*.

L'Angély fut le dernier fou officiel attaché à la cour.

Des femmes exercèrent aussi ces fonctions : *Mlle Sevin*, auprès de Marguerite de Navarre, et *Mathurine*, à la cour de Henri IV.

Solutions : Metta et Odette D. de B. — Cécile Jules Bapst (Le Tréport). — Marga la Bretonne et miss Zit. — Fleur des blés. — Noisette (Bayeux). — Marie Valentin (Montlignon, Seine-et-Oise).

LES DEVISES

Nous enregistrons les Devises suivantes accompagnées des solutions, sans mentionner les noms des correspondants qui, pour la plus grande part, ont envoyé les mêmes communications :

N° 1. — Marie de Médicis :

« *De ma chute, ma blancheur.* »

N° 2. — Catherine de Médicis.

Un arc-en-ciel avec un hémistiche grec :

« *Il apporte la lumière et la sérénité.* »

N° 3 — La princesse Palatine :

« *Fa il suo volere.* »

N° 4. — Marguerite de Provence, femme de Louis IX :

Devise gravée sur la pierre de saphir de son anneau nuptial :

Une guirlande entrelacée de lys et de marguerites autour d'un crucifix et ces mots :

« *Hors cet annel pourrions trouver amor?* »

N° 5. — Valentine de Milan, duchesse d'Orléans :

Une chante-pleure et ces mots :

« *Seule sans cesse, je soupire et me soucie.* »

N° 6. — Marguerite de Valois :

Un souci, fleur qui se ferme à l'ombre et s'ouvre à la lumière, se tournant vers le soleil, et ces mots :

« *Non inferiora seculus.* »

Un lys entre deux marguerites et ces mots :

« *Mirandum naturæ opus.* »

N° 7. — Marguerite d'Autriche :

« *Fortune, infortune, fortune.* »

N° 8. — Charles VIII :

« *Major in exiguo regnabat corpore virtus.* »

N° 9. — Charles IX :

« *Pietate et justitiâ.* »

N° 10. — Henri IV :

Une massue d'Hercule et ces mots :

« *Erit hæc quoque cognita monstris.* »

Traduction : Les monstres mêmes la connaîtront.

N° 11. — Henri II :

Deux couronnes à terre, une troisième en l'air avec ces mots :

« *Manet ultima cœlo.* »

Traduction : La dernière m'attend au ciel.

N° 12. — Louis XI :

Qui ne sait dissimuler ne sait régner.

N° 13. — De Bernecourt :

« *Sur terre sans fortune je chemine,*
« *Au ciel par l'espérance je me confine.* »

N° 14. — Maison d'Orléans :

Un bâton noueux et ces mots :

« *Je l'envie.* »

N° 15. — Maison de Bourgogne :

Un rabot avec ces mots :

« *Je le tiens.* »

N° 16. — Duc de Valentinois, mort en 1507 :

« *Aut Cesar, aut nihil.* »

Traduction : Ou César, ou rien.

N° 17. — Henri de Portugal :

« *Le désir de faire du bien.* »

N° 18. — Les ducs de Savoie :

F * E * R * T *.

Frappez,	Fortitudo
Entrez,	Ejus
Rompez	Rhodum
Tout!	Tenuit.

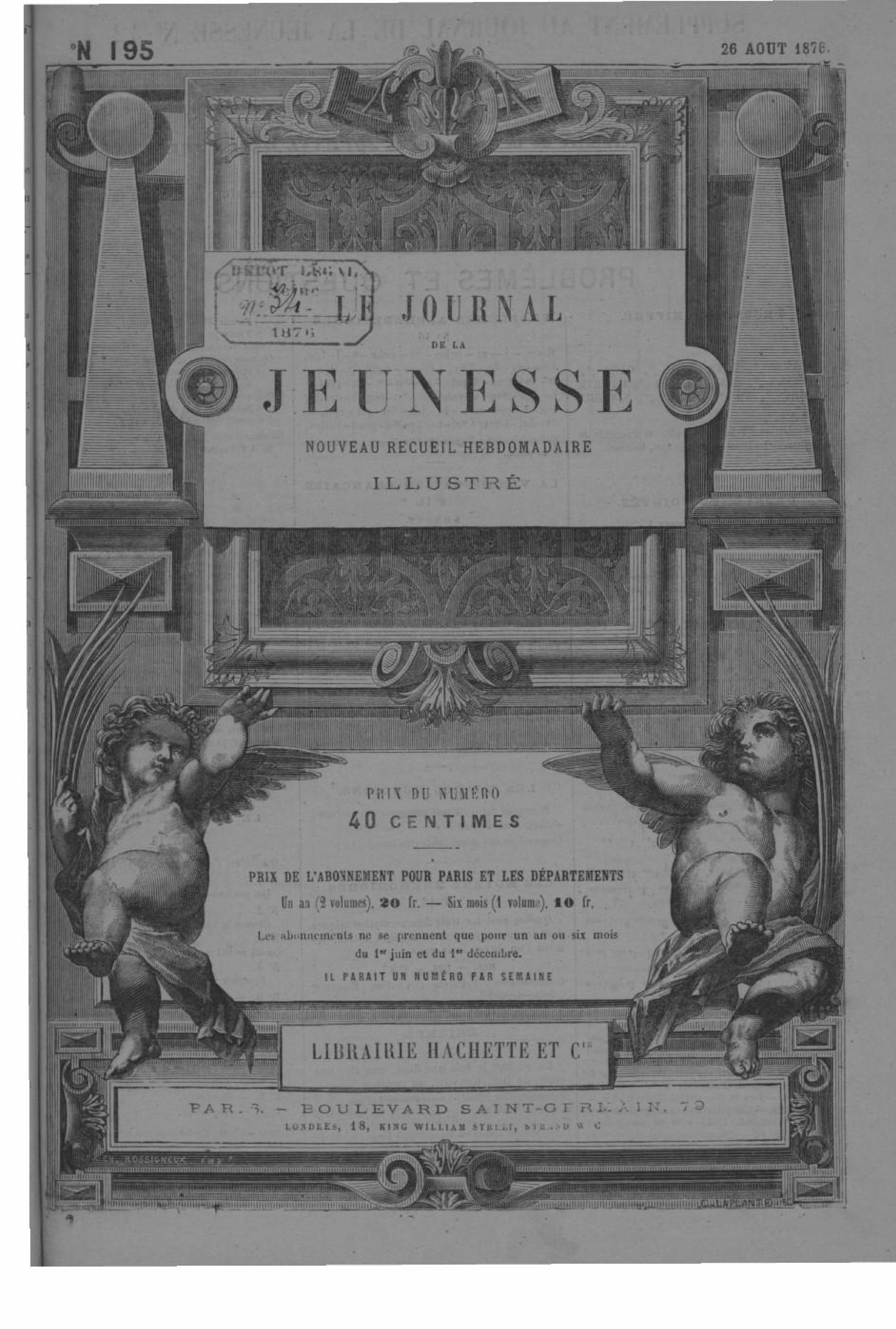
N° 19. — Maison du Puy :

« *N'est noble qu'à demy,*
» *Qui n'est de la race du Puy.* »

(*A suivre.*)

CHARLES JOLIET

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON 2



DÉPOT LÉGAL
N° 34
1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 30.

** BKW ** HCWA ** DS ** GAKZ ** MAJFWSKN ** BKS ** DSCFS ** PHWRTK ** CHF ** AH ** PSFWCS ** XJKFDHA JKS **

Communication : Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (château de Kœnigswart, Bohême).

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 45.

N° 1. — I* c* c** d* l* r********* c**** d* l'e*****: p*** o* l* c******, m**** o* l* t*****

N° 2. — I* n'y a p*** l'h**** q** t**** é********* : n*****, s****** c* m*** *.

N° 3. — I* f*** t***-p** d* f**** p*** l* p******** d*** l** m*******, i* e* f*** b******* p*** c**** d* l'e*****

N° 4. — O* s* t***** m**** s******** c* s* s******** d* c*.q*'o* a d** q*'e* s******* à c* q*'o* a***** p* d***

N° 5. — V*****-v*** q*'o* d*** d* b*** d* v***? N'e* d**** p** (P*****).

N° 6. — L* c*********** d** m*** c****** à l* c*********** d** c***** (P*****).

N° 7. — N*** n*** p********* d** p***** c***** f*** q** n*** c******** d** p*******.

N° 8. — L* m**** c** à c**** q** v*****

N° 9. — Proverbe russe :
D*** c** t*** h***, l* c*** c** t*** l***.

N° 10. — L'e****** d** : J* v** ; l* j*******; j* v*****; l* v*********, j'a* v***.

N° 11. — I* f*** à t**** d* g***** c******* c* d* p****** h********

N° 12. — P******* c* l******* d* t**** f*** p*** q** f**** n* q** r***

N° 13. — L'e**** c** e**** d*** l* m**** p** l* p******

Communications : Tibéli (château de Mau) n° 1. — Louise, Gabrielle et Paul Cossé, n° 2. — Marguerite de Courcy (Loiret) n° 3. — Deux lézards verts, n° 4. — Henri Ducrocq, Pierre Griboullard, (Niort), n° 5. — Oreste et Pylade (Bordeaux), n° 6 — Aricie Rémusat (Marseille), n° 7. — René de Batz. n° 8, — Jean et Geneviève de Courcy, n° 9. — Pacha, n° 10. — Une petite fleur sauvage (Limoges), n° 11. — Edmond, Louis A et un ami (collége Stanislas), n° 12. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Kœnigswart, Bohême), n° 13.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 16.

Mssrs, - j — ss - pchr, - *t - pchr - * - l - lgn,
J'*n - fs - *c - l'*v. - C - cs - smbl - p - dgn
D - vs - grvs - *sprts, - cr - *n - * - dt - svnt :
L - lgn - *vc - s - cnn - *st - *n - lng - *nstrmnt,
Dnt - l - pls - mnc - bt - tnt - *n - ptt - rptl,
*t - dnt - l'**tr - *st - tn - pr - *n - grnd - *mbcl.

Communication : Eugène de l'Ile-Maurice, amateur de la pêche.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 14.

SONNET.

Il est un ange, le plus beau des habitants du ciel, aux pieds du Christ, à côté de sa mère, un frère adolescent de ceux que Raphaël apporta sur la terre entre ses bras divins. Un trouble léger effleure sa paupière à demi, au cantique éternel ne s'unit pas sa voix ; mais, presque maternel et plus tendre, son regard suit au vallon de misère l'homme qui s'égare. Esprit consolateur d'amour et de clémence, par lui les larmes du repentir sont comptées, sous les yeux du Seigneur, dans une coupe d'or ; car il a reçu le *** de la pitié ; c'est lui qui mène les âmes rachetées à Dieu, et ce séraphin doux se nomme le ******

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). R. S. (Valenciennes).

LES USAGES MONDAINS.

Pourquoi dit-on à une personne qui éternue : « *Dieu vous bénisse?* »

Communication : Henri Pohls (Bordeaux).

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 13.

Quelles sont les trois figures mythologiques dont les noms, par leurs premières lettres, forment l'un de ces trois mots :

MES. — EMS. — SEM ?

Communication : Petrarche (Saint-Jean, Essonnes, Seine-et-Oise).

ÉNIGMES.

N° 25.

En un mot je suis une fleur, une île, une arme, un fruit, une ville, un royaume.

Communication : Marie-Louise Frossard (Toul).

N° 26.

Je marche lentement lorsque mon corps est vide ;
Quand il est plein mon pas est plus rapide ;
Je suis pourvue, assez communément
Ou d'une queue ou d'une crête,
Et suis d'inégal mouvement ;
Tantôt je me montre isolée,
Tantôt avec mes sœurs je me trouve accouplée,
On nous enchaîne alors par des liens divers,
Mais plus on nous charge de fers,
Moins nous acquérons de vitesse ;
Quoique nous inspirions très-souvent l'allégresse,
Nos habits sont d'une couleur
Qui paraît convenir plutôt à la douleur

Communication : Cécile Lescuyer et Marie-Thérèse de la Fournière (Saint-Dizier).

CHARADE.

N° 22.

Au cou d'une jeune lectrice
Mon premier est un ornement ;
Dans mon second, si le temps est propice,
Le vaisseau ne craint plus le vent ;
Malgré plus d'un artifice,
Mon dernier se voit aisément ;
Un livre, par mon tout, dans les gares se vend

Communication : Louise Guédon, château de Tonnay Charente, Charente-Inférieure).

LOGOGRIPHE.

N° 10.

De Rome, sur cinq pieds, je porte le message ;
Sans chef, je suis un poids qui n'est plus en usage

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay Charente, Charente-Inférieure).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 13.

Quelle est l'origine de ces vers proverbiaux.

N° 1.
Qui pardonne aisément, invite à l'offenser.

N° 2.
Chassez le naturel, il revient au galop

N° 3.
Quand on fait trop le grand, on paraît bien petit.

N° 4.
Epargner les plaisirs, c'est les multiplier.

N° 9. —
Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

N° 6.
L'esprit d'un seul s'épuise, et non l'esprit humain.

Quelle est l'origine des mots suivants :

N° 7. — *Algèbre.*
N° 8. — *Moutarde.*
N° 9. — *Huguenot.*

Communications : Un frère et une sœur (Laon), nos 1 à 4. — Trilby, nos 5, 6. — Trois amateurs de Cro quet, nos 7, 8. — René de Batz, n° 9.

LES ANAGRAMMES.

N° 19.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — RENE DIT A MÈRE.
N° 2. — CARD, AISNE.
N° 3. — CIGALE.
N° 4. — RICHE Y POND.
N° 5. — RIS, LOUVE.
N° 6. — DE PIPE.
N° 7. — NAGE MORT.
N° 8. — HORS ÇA.
N° 9. — ANCIEN.
N° 10. — TOUR, CRIME.
N° 11. — ADMIRE? NON.
N° 12. — LEVER.
N° 13. — SA CORDE.
N° 14. — O MÈRE.
N° 15. — FI, CAROLINE.
N° 16. — MADAME R. S. T.
N° 17. — LE CHANGEUR DE BONS.
N° 18. — ON CRACHA.

Communications : Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré, Charente-Intérieure), nos 1 à 8. — Arieri et Sophie Ralli, (Paris), nos 9, 10. — Marie, Marthe, Léon Watel, Louise et Lucie Devismes (Abbeville), nos 11 à 15. — Berthe Gérin, nos 16 à 19. — Signature omise, n° 20. — Maria Manuela Fesser et Josefina-Maria Fesser (Madrid), n° 21 à 24. — Quatta, Maurice et Nénère Gricumard (Paris), nos 25 à 27. — Deux patineuses emmitouflées, nos 28 à 30. — Aline Lacombe, nos 31 à 33 — Maria Baron, Mathilde Engel, Léontine Delaistre, nos 34 à 36. — Deux Makololos, nos 37, 38. — Marguerite Feillé, nos 39, 40.

MARCHE DU CAVALIER

veil	che	sai	ce	des	rayons	c'est	l'or
son	no	ré	aux	la	où	massées	a
fiai	lé	be	fleurs	a	sont	brille	champs
de	les	be	la	ro	des	mis	a
ne	ga	s'est	ro	se	sur	sa	sont
le	l'au	jeu	zon	elle	ses	les	son
le	fil	pas	elle	min	des	si	mis
sées	vée	dans	le	tôt	a	che	per

Communication : Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise).

N° 19. — OU, PÈRE?
N° 20. — OUI DA.
N° 21. — L'ASTRE Y VA.
N° 22. — LE REND A AIX.
N° 23. — LOUIS AINÉ LOUISE NIA.
N° 24. — LA CIME.
N° 25. — MONTE PILLER.
N° 26. — FIL TE VIDE.
N° 27. — COURAGE.
N° 28. — TU CRIAS.
N° 29. — LE COCHER.
N° 30. — OBUS D.
N° 31. — TU LE VIS.
N° 32. — ON Y TACHE.
N° 33. — IL LES DANSE.
N° 34. — PAUL NÉ.
N° 35. — VIN NIE.
N° 36. — RAVIN N'A.
N° 37. — A LISA.
N° 38. — BAAL.
N° 39. — FRÈRE, CHAIRE T'ENNUIE.
N° 40. — TIENT SA BASSINE.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — NON DE TA MINE
N° 2. — POSÉE.
N° 3. — EN RADE.
N° 4. — LAINE.
N° 5. — SEAU.
N° 6. — EN MOI.
N° 7. — NABAL.
N° 8. — AMRI.
N° 9. — SILOE.
N° 10. — LA SOIE.
N° 11. — IL SÉCHE.
N° 12. — REINS.
N° 13. — NI LA VUE.
N° 14. — JOSEPH.
N° 15. — JONAS.
N° 16. — DRESSA.
N° 17. — ELOI.
N° 18. — CARTON. TON ARC.
N° 19. — SON LIT A VIS.
N° 20. — SACRE.

Communications : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 1. — Une petite mâconnaise et son frère (Sipriès-sur Igny), nos 2 à 14, — Un ami de la Jeunesse (Lycée de Bordeaux), nos 15 a 17. — Valentine Hennet de Bernoville (Paris), n° 18. — Trilby, n° 19. — Divers, n° 20.

LES CURIOSITÉS.

N° 19.

Quel est le nom de :
N° 1. — L'inventeur des *montres de poche*?
N° 2. — — du *baromètre*?
N° 3. — — du *pendule* appliqué aux horloges.
N° 4. — — de la *machine à vapeur* appliquée aux travaux industriels.
N° 5. — — de la Gravure au burin.
N° 6. — — de la Lithographie.

Communications : Jean et Geneviève de Courcy, nos 1 à 4. — Sophie et Fernand Brunsvick (Besançon), nos 5, 6.

LES DEVISES.

N° 12.

N° 1. — Devise d'une femme célèbre :
Une hirondelle et ces mots :
« Le froid me chasse. »

N° 2. — Devise d'un médecin :
« Je le pansoy, Dieu le guarit. »

N° 3. — Devise d'un historien :
« La joie suit la croix. »

N° 4. — Devises d'un ordre :
« Non nobis, domine, sed nomini tuo da gloriam. »
« Vivant ou morts, nous sommes au Seigneur. »

N° 5. — Devises d'un ministre :
« Firmat que regit que. »
Traduction : Il affermit et gouverne.
Un globe marqué de trois fleurs de lys d'or et ces mots :
« Non commovebitur. »
Traduction : Il ne sera pas ébranlé.
Un aigle dans les airs, des serpents qui se dressent et ces mots :
« Non deserit alta. »
Traduction : Il ne quitte pas les hauteurs.

N° 6. — Devise d'un maréchal :
« Ense et aratro. »
Traduction : Par l'épée et la charrue.

N° 7. — Devise d'un Ordre :
« La lumière des cieux, c'est notre guide. »

N° 8. — Devise d'un ordre :
« Pauperum solatio. »

N° 9. — Devise d'un ministre :
« Servat et abstinet. »

N° 10. — Devise d'un peuple :
« En avant ! »

N° 11. — Devise d'un citoyen :
« Travail et liberté. »

N° 12 — Devise antique :
« Reviens avec ou sur ton bouclier. »

Communications : Divers correspondants, nos 1 à 4. — Marguerite Brabant, n° 5. — Laure Gueury (Versailles), n° 6. — Claire et Marie Piquet (Issoudun, Indre), n° 7. — M. D. C. (Tarbes), n° 8. — Sybille, n° 9. — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon), nos 10, 11. — Trilby, n° 12.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 29.

La paresse n'a pas un avocat, mais elle a beaucoup d'amis.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE).

N° 41.

N° 1. — Peu de paroles, beaucoup d'effets ;
Pas de mots, des actes.

N° 2. — La mort d'une mère est le premier chagrin qu'on pleure sans elle.

N° 3. — Proverbe arabe :
On ne lance de pierres qu'aux arbres chargés de fruits.

N° 4. — Vers monosyllabique :
On hait ce que l'on a ; ce qu'on n'a pas, on l'aime

N° 5. — Paroles d'Henri IV :
« Je suis votre roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi. »

N° 6. — Trois causes de rupture :
On est trop facile à écouter, trop prompt à croire, trop rigoureux à exiger.

N° 7. — Proverbe castillan :
Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer.

N° 8. — L'art est un feu qu'il faut nourrir, et qui s'éteint s'il ne s'augmente.

N° 9. — Paroles de Périclès :
Notre jeunesse a péri dans le combat, l'année a perdu son printemps.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 15.

N° 1.

Les plus beaux jours de nos vertes années
Semblent les fleurs d'un printemps gracieux,
Pressé d'orage et de vents pluvieux,
Par qui soudain leurs couleurs sont fanées.

N° 2.

Oui, lorsqu'une aventure en colère nous met,
Nous devons avant tout dire notre alphabet,
Afin que dans ce temps la bile se tempère,
Et qu'on ne fasse rien que l'on ne doive faire.

RÉBUS

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 13.

L'ALBATROS.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.

A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches,
Comme des avirons, traîner à côté d'eux.

Le poëte est semblable au prince des nuées,
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol, au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

LES COQUILLES AMUSANTES.

N° 9.

N° 1. — *Lèvres.* — Livres.
N° 2. — *Jeu de l'oie.* — Feu de joie.
N° 3. — *Glands. Bois.* — Grands. Rois.
N° 4. — *Galons.* — Jalons.
N° 5. — *Cheveux. Noire.* — Chevaux. Foire.
N° 6. — *Vendu.* — Rendu.
N° 7. — *Bœuf.* — Œuf.
N° 8. — *Piége.* — Siége.
N° 9. — *Grèves. Perles.* — Grives. Merles.

ÉNIGME.

N° 24.

Non.

LOGOGRIPHE.

N° 9.

Etoile. — Toile.

CHARADE.

N° 21.

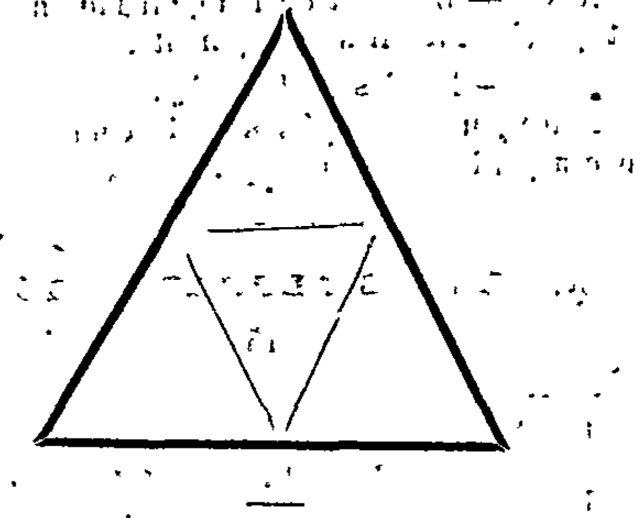
Paysage.

LES SURPRISES.

N° 8.

LA TARTE AUX CERISES.

Georges mène des parallèles aux trois côtés du triangle par les milieux des côtés, et la tarte aux cerises se trouve ainsi divisée en quatre parts égales formant quatre triangles égaux.



LE FIL D'ARIANE.

Il sommeille, et de loin, à voir son lit flottant,
On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
Le nid d'une blanche colombe;
Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent,
L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
Semble le bercer dans sa tombe. (*Moïse sur le Nil.*)

MARCHE DU CAVALIER.

25	14	39	16	23	16	37	48
40	43	24	15	38	47	20	17
13	26	45	42	19	22	49	36
44	41	12	27	50	35	18	21
5	2	51	34	11	28	57	60
52	33	6	3	58	61	10	29
1	4	63	54	31	8	59	56
64	53	32	7	62	55	30	9

LES ANAGRAMMES.

N° 18.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — *Musée.* — Meuse.
N° 2. — *Risée.* — Isère.
N° 3. — *Tutoie.* — Yvetot.
N° 4. — *Ah! j'ai mal.* — Himalaya.
N° 5. — *La case.* — Alsace.
N° 6. — *Pat.* — Apt.
N° 7. — *Saül.* — Vals.
N° 8. — *En frac.* — France.
N° 9. — *Le glas.* — Galles.
N° 10. — *Tu le vis.* — Vistule.
N° 11. — *Brave.* — Aube.
N° 12. — *Valse.* — Elvas.
N° 13. — *Ma gène.* — Ménage.
N° 14. — *Mon eau.* — Noumea.
N° 15. — *Célina.* — Ceylan.
N° 16. — *Rive.* — Vire.
N° 17. — *Aune.* — Néva.
N° 18. — *Doré.* — Oder.
N° 19. — *L'ami aisé.* — Malaisie.
N° 20. — *Nuits.* — Tunis.
N° 21. — *Bèle.* — Elbe.
N° 22. — *En pages.* — Espagne.
N° 23. — *Art en regle.* — Angleterre.
N° 24. — *Le seuil.* — Séville.
N° 25. — *A la rime.* — Almeria.
N° 26. — *Je ris.* — Syrie.
N° 27. — *Glaner vite.* — Argenteuil.
N° 28. — *Sel rond.* — Londres.
N° 29. — *Rare fer.* — Ferrare.
N° 30. — *Qui le bat?* — Baltique.
N° 31. — *Une mode.* — Vendôme.
N° 32. — *Rosace.* — Açores.
N° 33. — *D'âne.* — Aden.
N° 34. — *Le Japon.* — Laponie.
N° 35. — *Qui tuer.* — Turquie.
N° 36. — *Si sûre.* — Russie.
N° 37. — *Veines.* — Venise.
N° 38. — *La montre.* — Montréal.
N° 39. — *N'a vers.* — Anvers.
N° 40. — *Sinon.* — Nyons.

LES DEVISES.

N° 11.

N° 1. — François II.
N° 2. — Claude de France.
N° 3. — Auguste.
N° 4. — Sully.
N° 5. — Montmorency.
N° 6. — Saint-Denis.
N° 7. — Franklin.
N° 8. — Mac-Clintak.
N° 9. — Breadford.
N° 10. — Ommaney.
N° 11. — Bellot.
N° 12. — Louis XIII.
N° 13. — Richelieu.

LES CURIOSITÉS

N° 18.

N° 1. — Ministère de la CABAL, sous Charles II d'Angleterre : Clifford, Arlington, Buckingham, Ashley Cooper, Lauderdale.
N° 2. — Calais.
N° 3. — Louis XII.
N° 4. — Louis XI.
N° 5. — Charles VII.
N° 6. — Isabelle Romée.
N° 7. — Ronsard.
N° 8. — Marguerite de Valois, sœur de François Ier.
N° 9. — Laurent de Médicis.
N° 10. — Athènes.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Charlotte T. — Edward et Marcel Desrousseaux (château de Vandières (Marne). — Princesses Eléonore et Fanny Schwarzenberg (Libéjic, Bohême).

SUPPLÉMENT N° 39.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 28. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 43. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 14. LANGAGE FRANÇAIS, N° 12. VERSIFICATION FRANÇAISE N° 12. RÉBUS. ANAGRAMMES, N° 17, DEVISES, N° 10. LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 12. CURIOSITÉS, N° 17. CHARADES, N° 19. 20. LOGOGRIPHE, N° 8.

Julie Portalis (Saint-Maurice). — Clotho, Lachésis et Atropos. — Alouette, la jeune suissesse. — Maurice Thoemé. — Réaux, (Lisieux). — L'Hérissé (Ville-d'Avray). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Kœnigswart, Bohême). — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais). — Paul et Lucy Gruson (Douai). — Henri Salmon (Vaucouleurs, Meuse). — Metta et Odette D. de B. — N. G. E. L. — Marguerite Biret — Famille H I C S. — E. D. (Dijon). — Jeanne et Marie L. (Arromanches-les-Bains, Calvados). — A. de Boucherville — J. Brontana (Paris). — Charles et Marie Borde. (Cunfin, Aube). — Joachim Labrouche (Bayonne). — R. Loiselle. — Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Henriette Philip. — Cécile Jules Bapst (le Tréport). — Jean et Geneviève de Coucy — Marie Valentin. — Louise Guédon (château de Tonnay Charente, Charente-Inférieure). — Kobold (Linaia). — Marie Lebiez (Constantine). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Friedland, Bohême). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — C. Le Poittevin; Laure Le Poittevin (Cherbourg) — S. F. E — Famille A. B. (Rouen). — Hélène Martin (Lagrange-Gare, près Limoges). — Valentine Hennet de Bernoville (Ile de Jersey). — Les deux marmitons du Havre. — Une petite fleur des montagnes. — Edouard Creux. — Maurice B.

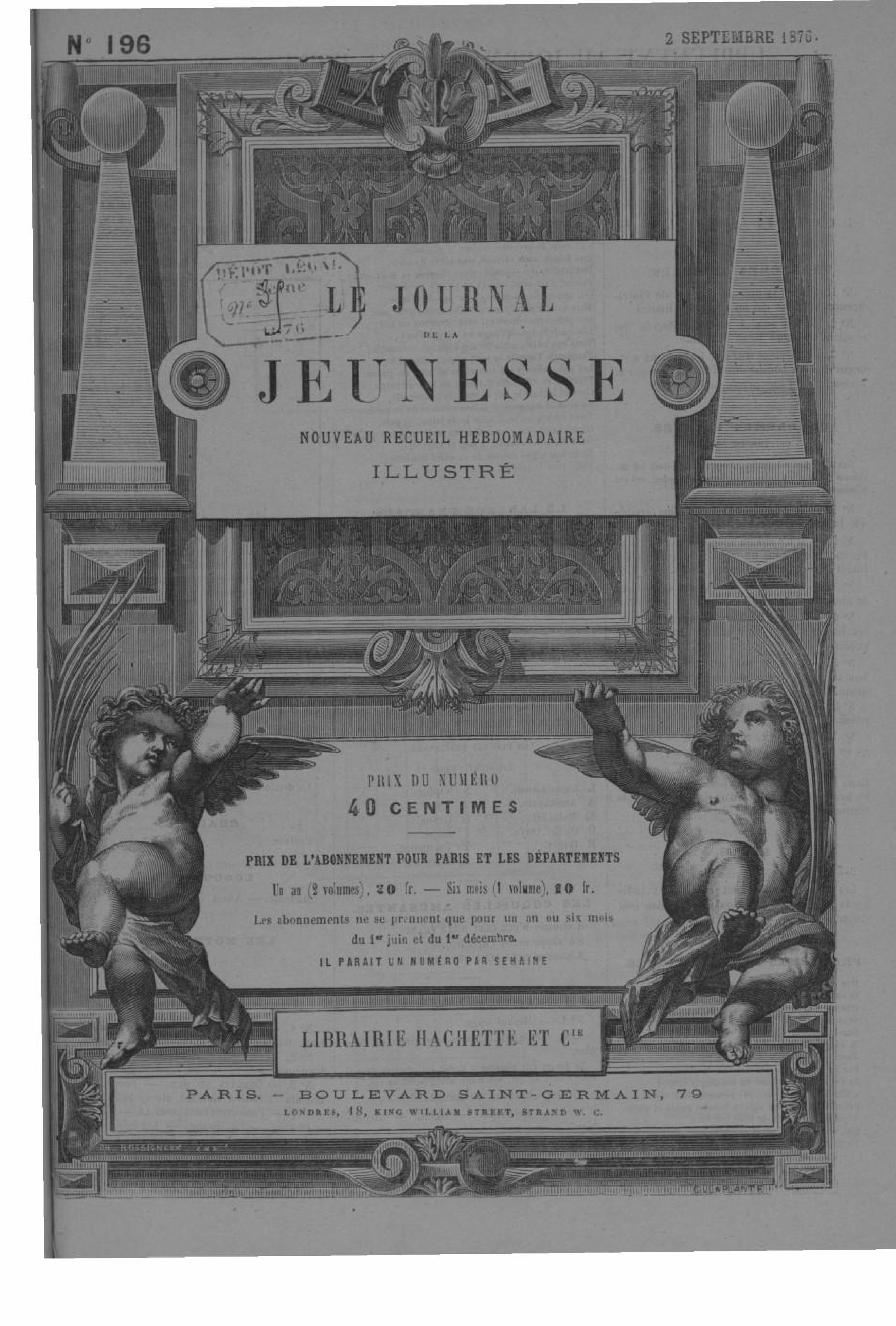
MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-bois). M. C de G. (Fougerette). — Jeanne, Thérèse et Charlotte. — Amandine Faribola (Seine-Inférieure). Hector, Paris, Cassandre et Polyxene (Saint-M. I et V). — Deux bleuets. — Deux alouettes.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

Marie de Cevilly (Tarbes). — Albert Poulin (Gency) Denys d'Aussy. — Paul et Henriette Gaillard de Witt — Edouard Bensamon (Marseille) — Quatre fleurs de Vendée. — La petite hirondelle du Lys — Jack et Margot. — Doddy Kany (Paris). — Marie, Marthe, Léon Watel, et Lucie et Louise Devismes. — Fanciulette. — Une jeune parisienne. — Le dieu de la Grèce. — Finette et Nitika. — Céline de Varennes (château de Douville, par Dazulé, Calvados — Deux pigeons voyageurs. — Marcel et Edouard Desrousseaux (château de Vandières Marne). — Marga la Bretonne et Miss Zit.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON


DÉPOT LÉGAL
76
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

3E CONCOURS

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Nº 1. — C'est la puissance même de l'intelligence humaine qui lui révèle ses limites.

Nº 2. — Les années sont des degrés qui croulent à mesure qu'on les monte.

Nº 3. — La pièce d'or que les anciens mettaient dans la bouche des morts pour passer la barque, c'est l'âme purifiée.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE.

NOTA. — Les solutions interprétatives, dont les variantes présentent un sens logique et régulier, ont été admises.

Nº 1. — Je connais une arme plus terrible que la calomnie, c'est la vérité.

Nº 2. — Il n'y a d'immuable dans la vie que les souvenirs; nous ne sommes sûrs de garder intact que ce que nous avons perdu.

Nº 3. — Rapprocher les hommes n'est pas le plus sûr moyen de les réunir.

Nº 4. — Les présomptueux se présentent, les hommes d'un vrai mérite aiment à être requis.

Nº 5. — Ne mets pas ton argent dans ta bourse, pour être plus prompt à faire l'aumône.

Nº 6. — Le meilleur ami à avoir, c'est le passé.

Nº 7. — A force de converser avec un sphinx, on se tire de ses énigmes.

Nº 8. — On peut appliquer aux conversations frivoles le proverbe persan : « J'entends le bruit de la meule, mais je ne vois pas la farine. »

RÉBUS.

Pensée de Mme Swetchine :

Les cœurs aimants sont comme les indigents : ils vivent de ce qu'on veut bien leur donner.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

Des insectes sans nombre ailés et transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Phalènes, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvaient sous les joncs du bec des hirondelles.
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais déjà la jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche-diaphane,
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Elle n'a que sa vie; oh! pourquoi la tuer ? »
Dit-elle; et dans les airs sa bouche ronde et pure
Légèrement souffla la frêle créature,
Qui, soudain déployant ses deux ailes de feu,
Partit et s'éleva, joyeuse, en priant Dieu.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

Une cour le précède, enclose d'une haie,
Que ferme, sans serrure, une porte de claie,
Des poules, des pigeons, deux chèvres et mon chien,
Portier d'un seuil ouvert, et qui n'y garde rien,
Qui jamais ne repousse et qui jamais n'aboie,
Mais qui flaire le pauvre et l'accueille avec joie;
Des passereaux montant et descendant du toit,
L'hirondelle rasant l'auge où le cygne boit;
Tous ces hôtes, amis du seuil qui les rassemble,
Famille de l'ermite, y vont en paix ensemble;
Les uns couchés à l'ombre, en un coin du gazon,
D'autres se réchauffant contre un mur au rayon;
Ceux-ci léchant le sel le long de la muraille,
Et ceux-là becquetant ailleurs l'herbe ou la paille;
Trois ruches au midi sous leurs tuiles, et puis,
Dans l'angle, sous un arbre, au nord, un large puits
Dont la chaîne rouillée a poli la margelle,
Et qu'une vigne étreint de sa verte dentelle;
Voilà tout le tableau . .

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Nº 1. — *Fronde*. Allusion aux combats à la fronde que les enfants se livraient dans les fossés de Paris.

Nº 2. — *Cocarde*, de coq.

Nº 3. — Paroles de Jésus-Christ (*Évangiles*).

NOTA. — Les solutions explicatives seront publiées.

LES USAGES MONDAINS.

Anne de Bretagne.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

LES PIERRES PRÉCIEUSES.

La mort s'agite.

L	Lapis Lazuli.		S'	Saphir.	
A	Améthyste.		A	Agate.	
M	Malachite.		G	Grenat.	
O	Opale. Onyx.		I	Jaspe.	
R	Rubis.		T	Turquoise.	
T'	Topaze.		E	Emeraude.	

LES COQUILLES AMUSANTES.

A chacun D'EUX CENT MILLE FRANCS.

En supprimant l'apostrophe :

A chacun DEUX CENT MILLE FRANCS.

LES DEVISES

Nº 1. — Michel-Ange.

Nº 2. — Augustin Barbarigo, doge de Venise.

Sa devise fait allusion à toutes les charges dont il était revêtu et qui, selon lui, abrégeaient sa vie.

Nº 3. — Blanche de Castille.

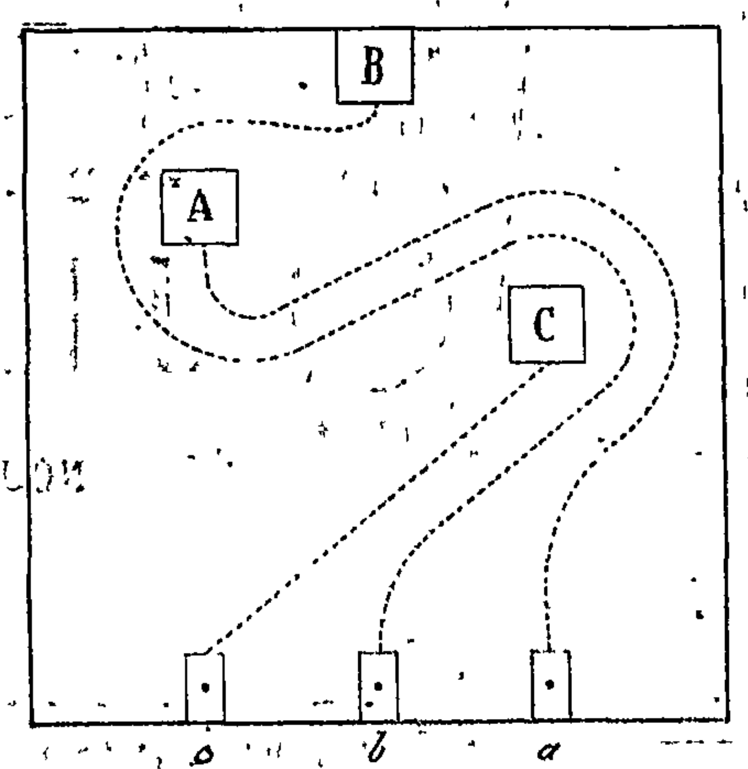
Nº 4. — Abbeville. — Agen. — Angoulême.

NOTA. — Les solutions explicatives seront publiées

LES CURIOSITÉS.

Nº 1.

LES TROIS VOISINS.



B ne peut jamais aller directement à sa fontaine et doit toujours faire le plus grand détour.

1º *Solution* : A va directement à sa fontaine *a*.

2º *Solution inverse* : C va directement à sa fontaine *c*.

Nº 2.

PSEUDONYMES HISTORIQUES.

PHILOMATE DE CIVARRON. — Le comte de Maistre (*Lettre à madame Swetchine*).

Φιλοματης (PHILOMATE). — Le cardinal Chigi, depuis pape sous le nom d'Alexandre VII.

NOTA. — Les solutions explicatives seront publiées.

ÉNIGME.

Le dictionnaire.

CHARADE.

Préface.

LOGOGRIPHE.

Madame. — Adam.

LES MOTS CARRÉS.

Avril.

TABLEAUX PARLANTS

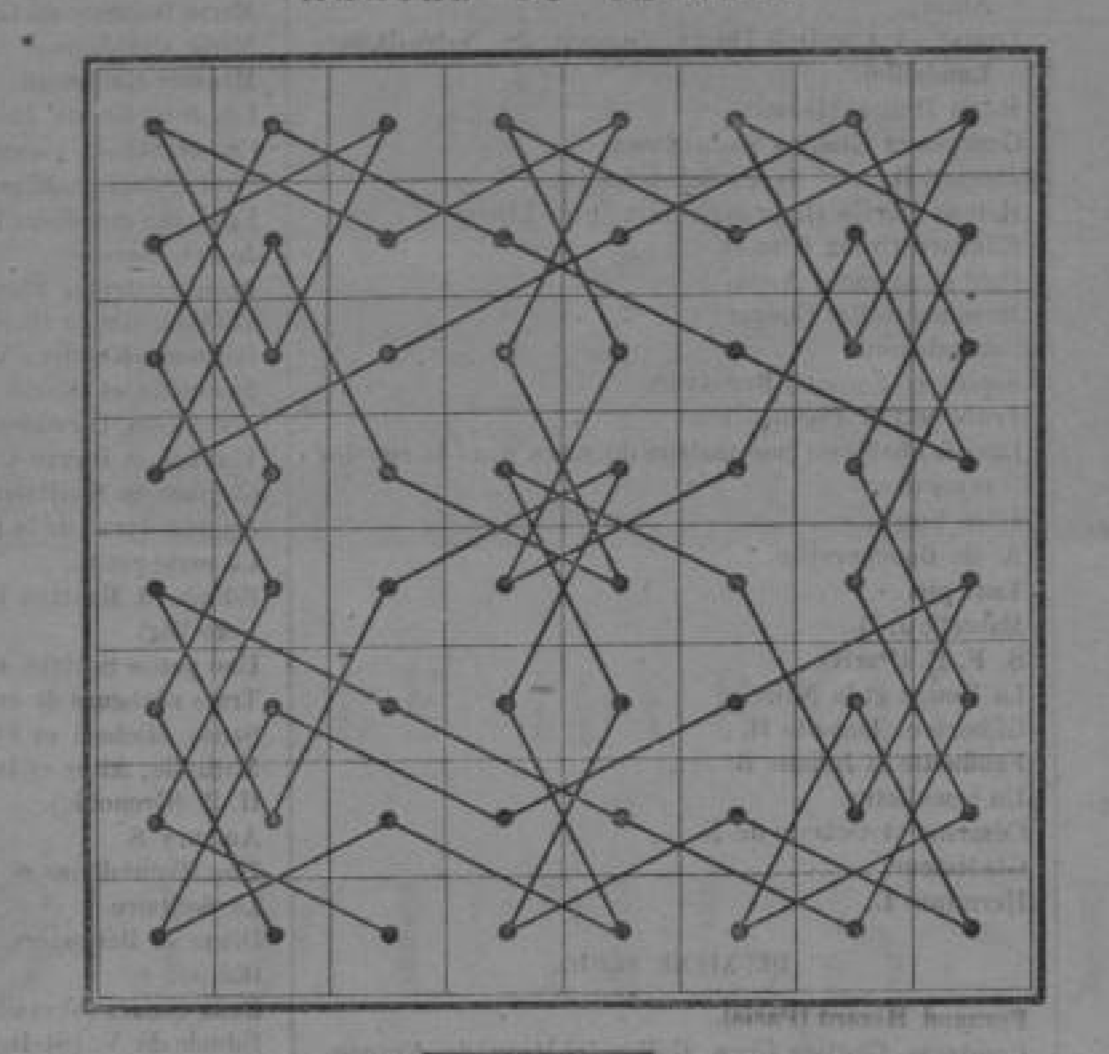
Nº 1. — LE LABYRINTHE. — Bernard de Jussieu. Daubenton.

Nº 2. — LES MOINES GAULOIS. — Romain et Lupicin.

Nº 3. — COMBATS DE MER. — Prégent de Bidoulx. Edouard Howard. Hervé Primoguet.

Nº 4. — FONDATION DE MARSEILLE. — Euxène. — Phocée. — Le Rhône. — Les Ségobriges. — Les Galls. — Nann. — Gyptis ou Petta. — Massalie. — Marseille.

MARCHE DU CAVALIER



LES ANAGRAMMES

Menu d'un repas de carême.

Potages

PURÉE A LA CRÉCY
L'OSEILLE
JULIENNE
TAPIOCA

Vins

BEAUNE
BORDEAUX

Relevés

MELON
SOLE AU GRATIN.

Vin

MADÈRE

Entrées

ESTURGEON
TANCHE
ÉPERLAN
LIMANDE
ŒUFS A L'OSEILLE

Légumes

ARTICHAUTS
HARICOTS

—

Hors-d'œuvre

CREVETTE
SARDINE
OLIVES
ASPERGES

Salade

MACÉDOINE

Entremets

OMELETTE AU RHUM
CRÈME A LA VANILLE

Dessert

FRAISE
ORANGES
POIRES
AMANDES
NOISETTE
GRENADE

Vins

L'ERMITAGE
PORTO
LUNEL

—

CAFÉ
ANISETTE
CHARTREUSE

—

1er CONCOURS,

NOMS DES LAURÉATS HORS CONCOURS.

lentine Raoul Duval et Edmond Raoul Duval.—*Paris.*
lly et Elisa Basin.— *Saint-Pierre d'Albigny, Savoie.*
an de Courcy et Geneviève de Courcy. — *Paris.*
émie Lévy. — *Paris.*
chim Labrouche. — *Bayonne.*
ttin de la Côte d'Ingouville. — *Havre.*
urice D. — *Saint-Quentin.*
uis de Launay et Aline de Launay. — *Paris.*
ul Batbedat et Marguerite Batbedat. — *Bayonne.*
arcel Galuski. — *Lessay (Manche).*
ary de la Rocheterie. — *Orléans.*
athilde Meignen.
nriette Demonjay.
mo.
uise Langelier. — *Paris.*
ul Desjardins, — *Paris (lycée Fontanes).*

—

2e CONCOURS

NOMS DES LAURÉATS HORS CONCOURS.

el et Lucy Gruson. — *(Douai).*
ul Desjardins. — *Paris (lycée Fontanes).*
S. *(Bordeaux).*
uis Bouglé *(Orléans).*
uillaume Danloux *(Paris).*
et E. Lefèvre Pontalis *(Paris).*
ger Braun *(Paris, lycée Fontanes).*
gène et Adèle Delvaille *(Bayonne).*
nri Lefebvre *(Paris).*
uis, Aline et Madeleine De Launay *(Paris).*
cile Jules Bapst *(Paris).*
mmanuel et Suzanne Rodocanachi *(Paris).*
dy Desmarest *(Paris).*
rie-Louise Frossard *(Lunéville, couvent de Notre-Dame).*
nnette Fourmond *(Sens-de-Bretagne, Ille-et-Vilaine).*
lentine Honnet de Bernoville *(Paris).*
nri de la Rocheterie *(Orléans).*
orges et Marguerite Kremp *(Douai).*
né Loiselle *(Paris).*
nri Fournier *(Paris).*
phie Fititi et Hélène Floresco *(Bukarest, Roumanie).*

—

TROISIÈME CONCOURS

Le Conseil de rédaction du Journal de la Jeu-*nesse a décidé qu'en dehors des Douze prix accor-dés aux douze premières compositions du* Troi-sième *concours, Dix ouvrages illustrés seraient décernés aux dix compositions qui ont obtenu les accessits.*

—

—

ÉPIGRAMME.

A un critique.

Vous lisez les œuvres des autres
Plus négligemment que les vôtres,
Et vous les louez froidement.
Voulez-vous qu'elles soient parfaites?
Imaginez-vous seulement
Que c'est vous qui les avez faites.

Gombault.

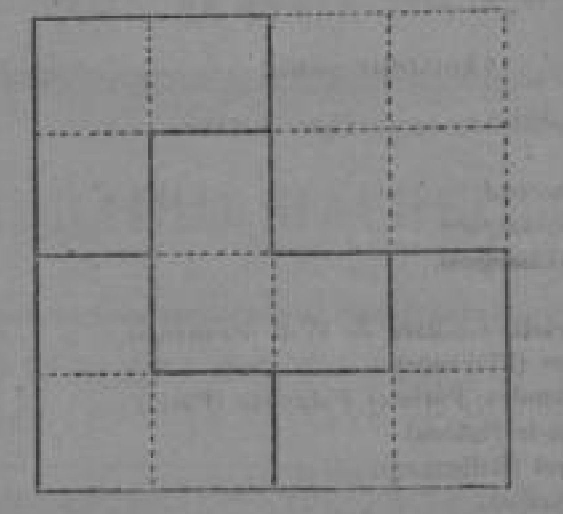
MARCHE DU CAVALIER.

58	5	60	13	56	17	48	15
61	52	57	6	49	14	9	18
4	59	50	55	12	7	16	47
51	62	53	38	27	10	19	8
21	3	26	11	54	37	46	35
63	32	23	28	39	34	43	20
2	25	30	33	22	41	36	45
31	64	1	40	29	44	21	42

—

LES SURPRISES.

LE CHAMP PATERNEL.



PRIX D'HONNEUR.

Mélanilde A. *(Paris).*

PREMIER PRIX.

Louise, Noélie et Lucie Laboulaye *(St-Prix).*
Marie Panis *(Reims).*
Marie Valentin *(Paris).*

DEUXIÈME PRIX.

Jean Ricous, Léon Ricous *(Toulouse).*
Altamont *(Saône-et-Loire).*
F. L. *(Biarritz).*
Raymond Martres *(Toulouse).*

TROISIÈME PRIX.

J. J. L. *(Hors Concours).*
Princesses Sophie et Pascaline de Metternich *(Kœnigswart, Bohême).*
Un Frère et une Sœur *(Laon).*
A. J. Lacombe *(Biarritz).*
Aricie Rémusat *(Marseille).*

—

Premier accessit.

M. J. Maréchal *(Paris).*

Deuxième accessit.

Louise, Gabrielle et Paul Cossé *(Paris).*

Troisième accessit.

Adèle et Constance Vaillant *(Foncquevillers, Pas-de-Calais).*

Quatrième accessit.

V. O. et sa sœur *(Paris).*

Cinquième accessit.

Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg *(château de Libéjic, près Wodman, Bohême).*

Sixième accessit.

Marguerite Brabant *(Paris).*

Septième accessit.

Alphonse Lyon *(Dieulefit).*

Huitième accessit.

Louise Guédon *(château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).*

Neuvième accessit.

Marie, Lucie, Renée *(Aisne).*

Dixième accessit.

Madeleine de Courcy *(Loiret).*

—

CLASSEMENT DES COMPOSITIONS.

COMPOSITIONS MENTIONNÉES.

Marguerite Raveau.
Caroline (St-Prix).
Henri et Louise Lebon (Issoudun).
Claire et Marie Piquet (Issoudun).
Albert Surell et Bérangère Pernessin (Versailles).
Emmanuel Lion.
Louis de Larralde Duistéguy (Biarritz).
E. D.
P. L. M. Edax (au Val, Douai).
Roger et Michel Pommeret (Orléans).
Marie Lebiez (Constantine, Algérie).
Martine Hibou.
Raymond Pitrou (Tours).
H. C. (Roumanie). — (*Sans indications à la fin de la lettre.*)
J. Brontana (Paris).
Cécile Lescuyer.
Julie Portalis (Saint-Maurice).
Pierre Alfred André Delaunay.
Marguerite Morand (St-Amand Mont-Rond, Cher).
René Chollet.
Marguerite Birot (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure).

PREMIÈRE SÉRIE.

L. Bonnet. N. Bonnet.
Nimelling.
Marguerite et Cécile S.
A. et E. Massebieau (Paris).
Famille A. Vingtain.
Salon d'Ennery.
Marie et Jeanne.
Une grenouille des remparts de la Fontaine.
A. et J. Bonhoure (lycée Fontanes).
André Lehideux.
D'E. C. (Bayonne).
Charles Duverney (lycée de Chambery).
Henri Pentout (Le Havre).
Henri Gautier (collège Rollin).
Louise et Marie E. (Grandcamp).
Bernard Favenc (Montauban).
André Lambert (Aigrefeuille d'Aunis, Charente-Inférieure).
Charles Detcheverry (Paris).
Charlotte Carette (Versailles).
Gavroche (Lorient).
A. Masse (Lille).
V. Eulalie C.
Marguerite Aubrion (Gault-la-Forêt, Marne).
Une volaille de Houdan.
Eugène Marie et leur zélé collaborateur.
Al. Philip. (St-Jean-du-Gard).
Famille A. B. (Rouen).
Gaston D.
Paul Gavault.
Pezeving et Saïda (Dampierre).
Marie, Gabrielle et Elisabeth (Pont-à-Marcq).
R. Lehideux (Brunoy, Seine-et-Oise).
Louis Caubet (Brest).
Marie Willième (Mons, Belgique).
Lucie et Anatole de Thomassin.
Marie et Berthe V.
Noisette.
Il-fore-son-budget (Guéron).
Sphinx du quai Voltaire.
J. Réaux (Lisieux).
Charlotte Riguil de Lastours (Montauban).
Un petit homme.
Suzanne et Sophie (Bordeaux).
Famille H. I. C. S.
Deux bleuets.
Jacqueline et Alice de Neuflize.
Fleur des blés.
Thérèse H. (Versailles).
Albert de Vésian (Castelnaudary).
Marthe et moi.
Blonde et brune.
Florence Forbes.
Louis et Benjamin Gardes (Euzet-les-Bains).
Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris).
Le Masque de Fer (lycée Louis-le-Grand, Paris).
Petites Violettes (abbaye de St-Nicolas, Verneuil-sur-Avre, Eure).
J. B. (Campuget).
Henri Mathieu (Oran, Algérie).
Une Pie
Amélie Fatou.
Henri de Saint-Hillier (château de Lys, par Moulins, Allier).
Louise et Caroline Thiéry (couvent de Notre-Dame, Lunéville).
Henri Duhem (Douai).
Georges et Charles Saint-Mleux.
Jacques Rouché (lycée Saint-Louis).
Hélène Martin (Lagrange-Gaie, près Limoges).
Edouard Creux (Paris).
Paul et sa tante Anna.
Mesdemoiselles Chaper.
Cocombrinos.
Sophie et Fernand Brunswick.
Trois petites Portugaises.
Lucyda, habitant une maison de roses dans la rue des myosotis.
Jules Voirin.
A. de Boucherville.
Tant pis.
Marcelle J. R.
S. F. E. (Paris).
La Rouge et la Noire.
Gilbert et Isabelle H.
Fanfinette et Juliane B.
Un bénédictin.
Césarine et Octavie de N.
Gladiateur.
Herminie L.

DEUXIÈME SÉRIE.

Fernand Hérard (Paris).
Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Frauenthal, Bohême).
Paul et Charlotte Macquet (Domart-les-Ponthieu, Somme).
Les deux marmitons du Havre.
Arieri Ralli et Sophie Ralli (Liverpool).
Une petite fleur des montagnes.
Mlle Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise).
Marie Sommervogel.
Georges Rivet (château de Sarlabot, Calvados).
Un berrichon âgé de neuf ans.
James N. (Boulogne-sur-Seine).
L. M. W.
L. Deslys (Tours).
Henri Lacroix (Châtellerault).
Charles Joliet junior (lycée de Versailles) et Charlotte Joliet.
Georges Lamarle (Sailly-Saillisel, Somme).
Paul Loye (collège de Pontarlier, Doubs).
E. B (Pointe-à-Pitre, Guadeloupe).
Un habitant de Condat.
L'oncle Tom.
Pierre Fagniet.
Nom et signature omis.
Henri René.
J. Delvaille.
C. Le Poittevin et Laure Le Poittevin, Georges Le Poittevin (Cherbourg).
Les enfants S. (Paris).
Achille (Troie).
Hélène M. (Avignon).
Une truite de l'Avre.
Paul et Cécile Rillaud (Brioux).
Ernest Faucon (collège de Cette).
Evangéline et Sylvaine Merlin.
Un lycéen de Paris.
Béatrix d'A. (Berry).
Dominique et Jules Brun.
Joséphine L. (Paris)
Blanche et Clotilde R. N.
Le Sphinx (Athènes).
Constance et Henriette G.
L'Inconnu.
Les Inséparables.
Odette et Laurence.

TROISIÈME SÉRIE.

MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS.

Joséphine Peccoud.
Madeleine Dessaignes.
Blondinette (Limoges).
Mira.
Paul et Henriette Gaillard de Witt (Beauvais).
Deux alouettes (Florence).
Hector, Cassandre, Pâris et Polyxène (Paris)
Sully (Nogent-le-Rotrou).
Jacques Amyot (Bellozanne).
Amandine Faribola.
Berthe (Châtellerault).
Céline de Varennes.
Marie Denecy de Covilly (Tarbes).
Marie Cazabonne.
Maurice Gallimard
Les Jumelles de Jassans.
Ch. et Sta Jacquemont (St-Haon-le-Châtel, Loire).
Paul Dubief (collège Ste-Barbe).
Francine et Robert Le Mareschal.
Joseph Moreau.
Aline et Berthe Flotard (Vernaison, Rhône).
William Cahen (Institution Springer).
Darzens, Kœnfer, Waroquet (collège Chaptal).
Suzanne et Marie d'Allard (château de Soutard, St-Emilion, Gironde).
Thérèse et Pierre Cailliau.
Clarisse de S. (Paris).
Angelo, tyran de la maison.
La toute petite.
Edmée et Maurice B (Ajoyo).
Vert-Vert.
Une petite Société savante.
Trois pêcheurs de crabes.
Stella, Michael et Ferréol (Suisse).
Mathilde, Aline et Isabelle de B.
H. B. (Grenoble).
Amaury S
Une Trouvillaise et deux amies.
Le Solitaire.
Diane et Bérengère.
Œdipe.
Deux Sœurs (Versailles).
Edmée de V. (St-Denis).
Indiana (Lyon).
La Duchesse et la Marquise.
Un diable rose.
Jocelyn et Christiane.
Valentine Deschapelles.
Un revenant.
L'Amazone des Champs-Elysées.

QUATRIÈME SÉRIE.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

Denys d'Aussy (château de Crazannes, Charente-Inférieure).
Miss Zit et Marga la Bretonne.
Mathilde Pichard (Paris).
Alphonse et Victor Bergeron.
Albert Vidal-Naquet.
Emile et Maurice Querette (St-Quentin, Aisne)
Arlequin.
Lucien Meyer (Le Havre).
J. Valery (collège de Cette).
F. D.
Trois habitants du parc de Beauté.
Georges et Augustin Marqués (Cahors).
H. et W. B.
Joseph Desjoyaux.
Une jeune Parisienne.
W. Willink (Amsterdam).
Albert Manuel (école Fénelon).
Signature omise.
Hirondelles.
Poco dico ma tutto vero.
H. Salles, membre de l'association philomatique (Bayonne).
Thérèse (Lacretelle, Rhône).
Popo (Grenoble).
Auguste Cocquerel.
J. B. Arzee (Bruxelles).
Suzanne et Aimée B. D. (Auteuil).
Une petite pensionnaire.
Violette et muguet
Le caporal Bonbon.
X Y. Z.
Advienne que pourra.
Jules et Alfred, élèves de neuvième.
Katerine.

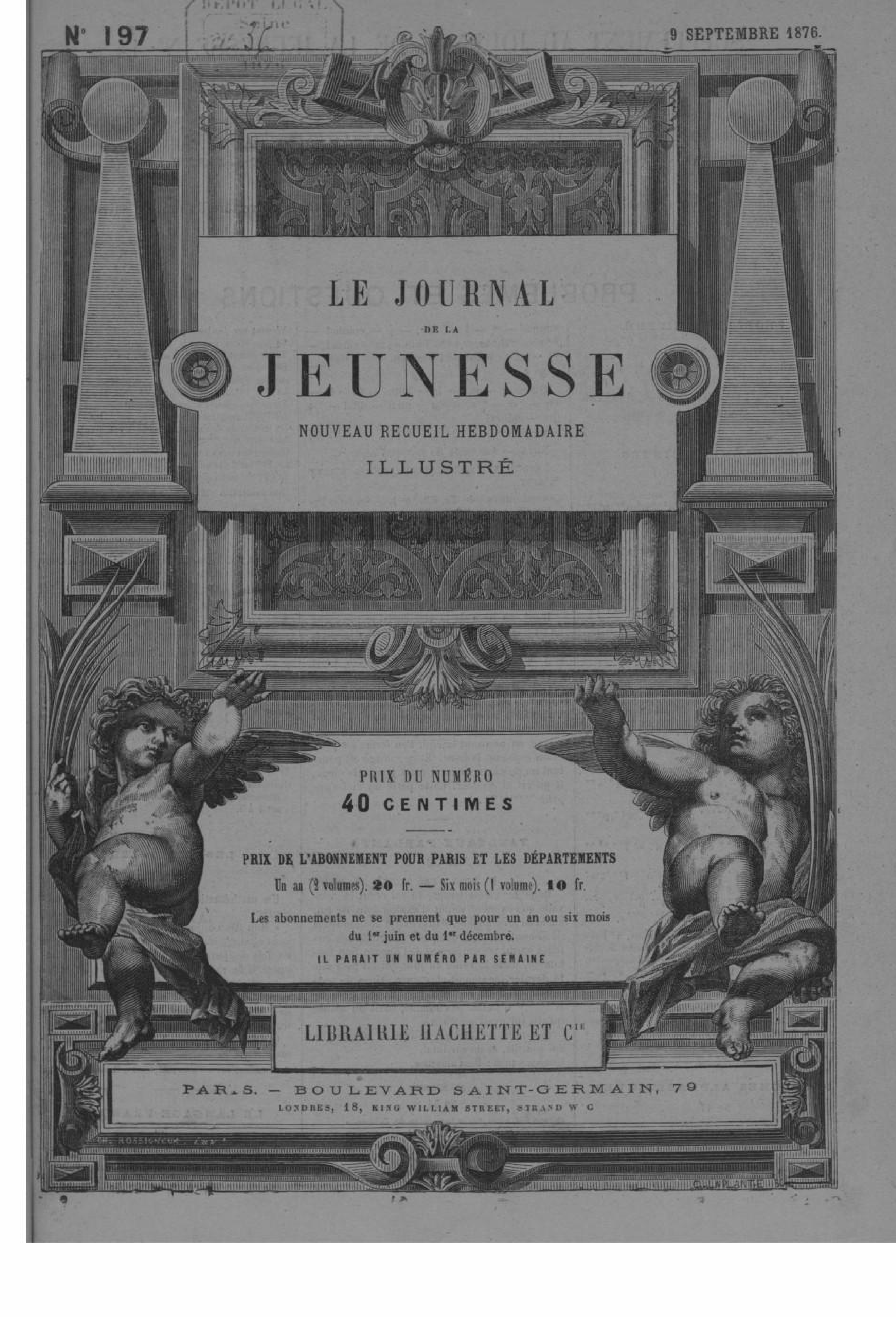
POST-SCRIPTUM. — *Si quelque omission dans les noms témoignait qu'une lettre ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.*

Pour le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*,

CHARLES JOLIET

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 197 9 SEPTEMBRE 1876.



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours,* leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE,*
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 31.

⁂ AB ⁂ CSDF ⁂ GHD ⁂ JCS ⁂ KLJFS ⁂ DHJM ⁂ BH ⁂ NPRF ⁂ TPCF ⁂ PC ⁂ CS ⁂ GJADDS ⁂ DS ⁂ RSBSXSR

Communication : Alouette, la jeune Suissesse.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 46.

N° 1. — L'h**** n'e** n* u* a*** n* u** b***, e* l* m****** v*** q** q** f*** l'a*** f*** l* b***

N° 2. — A**** d* m***; l* r**** n'e** q** v***

N° 3. — C'e** l* p****** d'e***** q** ô** l* g*** d** b*** l*****

(M***** d* S******)

N° 4. — I* n'y a p** d'h**** q** n'a** s** d******; l* m****** e** c**** q** a l* m****

N° 5. — D**** c**** s* t* r*******

Vers monosyllabiques :

N° 6. — D*** f*** b*** c* q* i* f***, e* j* n'e* s*** p** p***.

N° 7. — C'e** d*** l* j** q**o* v*** l** p*** g***** c**** d* s***.

N° 8. — Pensée de Christine de Suède :
I* f*** ê*** p*** a**** d* s** t****, q** d* s** a*****

N° 9. — A*** l* F**** p*** a**, n** p*** v*****

N° 10. — N** n'e** c****** d* s* f****** n* m******** d* s** e*****

N° 11 — S* c'e** p*******, c'e** f***; s* c'e** i*********, c*** s* f***

N° 12. — N** b*** s*** m**, n** p****** s*** m******
(L* F*******).

Communications : Trois amateurs de croquet, n° 1. — Divers correspondants, n° 2. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (château de Kœnigswart, Bohême), n° 3 — Blanche Delandémare, n° 4. — Adrienne, Louise et Marie de l'Ile-Maurice, n° 5. — A. Dul (Guéron), n° 6. — Ch. Hall, n° 7. — Deux lézards verts, n° 8. — Oreste et Pylade (Bordeaux), n° 9. — Julien Mottard, n° 10. — Trois jeunes pompiers (collége de Rochefort-sur-Mer), n° 11. — Pierre et Paul Bénard de Bel-Air, n° 12.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 17.

N° 1.

Paroles de Thémistocle montrant son jeune fils.

Vl — l — pls — pssnt — ds — Grcs : — *thns cmmnd — * — l — Grc, — j — cmmnd — **x — *thnns, — m — fmm — m — cmmd, — *t — ct — *nfnt — l — gvrn.

N° 2.

Qls — q — snt — ls — hmns — *l — ft — vvr — *vc — **x, — *n — mrtl — dffcl — *st tjrs — mlhrx.

N° 3.

NOTA. — Les mots ne sont pas séparés.

LMND*STVXDT*NJLCRSCPNDNT*LLFT*MSR*NCRCMM*N*NFNT.

Communications : Je, Tu, Elle, n° 1. — Oreste et Pylade (Bordeaux), n° 2. — *Signature omise*, Académie de Poitiers, collége de Rochefort, n° 3.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 15.

SONNET.

Il est, au livre de la vie, certaine page que ne lit pas l'homme ou qu'en vain il déchiffre, préférant s'égarer sur ce chemin sombre, qui sert de pèlerinage de la terre au ciel. Cette page ignorée est le message divin de Celui qui créa le genre humain d'un mot et qui voulut, voilant le but, nous imposer un mirage éternel à l'horizon lointain. Le temps passe; l'on est malheureux et l'on se plaint; d'une souffrance injuste en accusant le ciel, l'on ferme les yeux et on repousse le livre. Et ce mirage est pourtant un précieux bien; il rend joyeux le cœur, il guérit et console. Cette perle du ciel s'appelle **********.

TABLEAUX PARLANTS

N° 53.

LA MORT D'UNE REINE.

Dans ce même temps, le roi reçut la nouvelle que sa mère venait d'expirer loin de lui, sur la terre étrangère, dans l'exil, l'abandon et le dénûment, elle qui comptait quatre de ses enfants parmi les souverains de l'Europe. Son testament, dicté la veille du jour qui fut pour elle le dernier, contenait des expressions de tendresse pour le roi son fils. Le cardinal de R******** n'y était pas nommé, mais on assure qu'elle lui avait pardonné.

Question. — Quel est le nom de la reine, du roi son fils, et du cardinal.

Communication : Deux alouettes.

ALLÉGORIE.

N° 54.

O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme
Creusé par la justice, habité par le crime :
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers.
Là, gît la sombre E****, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche;
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants :
Triste amante des morts, elle hait les vivants,
Elle aperçoit Henry, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'O******, qui se plaît et s'admire;
La F******** au teint pâle, aux regards, abattus,
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus;
L'A******* sanglante, inquiète, égarée.
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre H*********, aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur,)
Le F*** z*** étalant ses barbares maximes,
Et l'I****** enfin père de tous les crimes.

Communication : Marguerite Brabant.

N° 55.

DERNIÈRES PAROLES

Quels sont les personnages dont l'histoire rapporte ces mots :

N° 1. — « *Qualis artifex pereo !* »

Traduction : « Quel artiste le monde va perdre. »

N° 2. — Un empereur doit mourir debout.

N° 3. — Délivrons les Romains de leur terreur.

N° 4. — Ils seraient si joyeux de me revoir.

N° 5. — Je suis blessé.

N° 6. — Je suis perdu, je le sens bien.

N° 7. — Je laisse deux filles immortelles.

N° 8. — Soyez certain que jamais vous ne serez roi, si vous ne vous faites catholique.

Communications : R. S. (Valenciennes), nos 1 à 3. — Petrarche (Saint-Jean, Essonnes, Seine-et-Oise), nos 4 à 8.

LES CURIOSITÉS.

N° 20.

Un mathématicien dit à l'un de ses collègues :

« Mon fils a aujourd'hui vingt-sept ans onze mois et vingt-huit jours, et il n'a encore vu que six fois le jour de l'anniversaire de sa naissance. Cela vous embarrasse? Eh bien, demain nous célébrerons le septième anniversaire; je vous invite à dîner et je vous donnerai la clef de l'énigme au dessert, si vous ne l'avez pas trouvée. »

Quelle est la réponse à la question du mathématicien?

Communications : Victor, Alphonse, René.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 14.

Quelle est l'origine des mots :

N° 1. — *Mousseline.* N° 2. — *Pistolet.*

N° 3. — *Fidibus.* N° 5. — *Galimatias.*
N° 4. — *Falbalas.* N° 6. — *Rébus.*

Communications : Jean et Geneviève de Courcy, n°s 1, 2. — Trilby, n° 3. — Marie-Louise Frossard, Jeanne de Visian, Louise et Caroline Thiéry (couvent de Lunéville), n°s 4, 5. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 5. — Cécile Lescuyer et Marie Thérèse de la Fournière (Saint-Dizier), n° 6.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 14.

Quels sont les noms des trois figures mythologiques dont les premières lettres forment le mot :

MER ?

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

LES ANAGRAMMES.

N° 20.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — QUI NE L'OSA.	N° 23. — GAULE A MAT
N° 2. — EH ! SIRE.	N° 24. — DAM ! PIRE MAL LE GÊNE.
N° 3. — O MAÇON.	
N° 4. — IRISÉE.	N° 25. — SAIT.
N° 5. — LE SEL M'IRA.	N° 26. — TRÈS-VAINES.
N° 6. — ENFLE-COR.	N° 27. — UN SERF.
N° 7. — OHÉ ! SAVANTE.	N° 28. — LE NOM ? RAT
N° 8. — SE VOLER.	N° 29. — BRISÉE. BIÈRES
N° 9. — EPOUSER.	N° 30. — VAS-Y BEAU.
N° 10. — GRAVES.	N° 31. — ROI LENT.
N° 11. — IODE.	N° 32. — EN ROUE.
N° 12. — ICARE.	N° 33. — EN TARTE.
N° 13. — VALISE.	N° 34. — MON PAS, SOIT
N° 14. — RAYON.	N° 35. — O VIN AMER.
N° 15. — VOIS.	N° 36. — MOL ADIEU.
N° 16. — DE L'OURS.	N° 37. — NAIN RIT, SALUE.
N° 17. — RIGA.	
N° 18. — JOB.	N° 38. — CHAR, BUSTE.
N° 19. — RENNE VA.	N° 39. — IL ACHEVA.
N° 20. — GNIDE.	N° 40. — CENT NATIONS
N° 21. — L'OR ALLÈCHE	N° 41. — RAT RATE.
N° 22. — ALBIN.	

Communications : Marie Valentin, n° 1, 2. — Pierre et Paul Bénard, n° 3. — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais), n° 4 — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure), n°s 5, 6. — Deux alouettes (direction du gaz de Florence) n°s 7, 8. — Marie, Bertholle, n° 9. — Joséphine et Thérèse Bertholle, n° 10. — Une grenouille des remparts de La Fontaine, n°s 11, 12. — Petrarche (Saint-Jean, Essonnes, Seine-et-Oise), n° 13. — Un élève du petit lycée de Valence, n° 14. — Denis d'Aussy (château de Crazannes), n°s 15 à 19. — Philippe Renouard, n° 20. — Famille Hics, n°s 21, 22. — M. J. P. (Angers), n°s 23, 24. — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon), n°s 25 à 28. — A. Dul (Bayeux), n° 29. — Fanfan-la-Tulipe, n°s 30 à 33. —Valentine Hennet de Bernoville, n° 34. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n°s 35 à 37. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), n°s 38, 39. — Madelon Friquet (Paris), n°s 40, 41.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — NATTE-TOI, MA REINE.	N° 17. — VIDEO.
	N° 18. — LA, SIMON.
N° 2. — DORA SON BOUCHON.	N° 19. — ACQUISE.
	N° 20. — UN BON ROC SI ROSE.
N° 3. — SEMUR.	
N° 4. — JANE.	N° 21. — VAIN LENT.
N° 5. — GARA.	N° 22. — EN MA MULE.
N° 6. — CE CRI.	N° 23. — DE SA LARME.
N° 7. — GARDER.	N° 24. — TEL MAL.
N° 8. — LOI, CORAN.	N° 25. — MON LIT ROSE.
N° 9. — ABEILLES.	N° 26. — CE CIRON.
N° 10. — RECENTE.	N° 27. — CREA SOT.
N° 11. — LES OUI.	N° 28. — UNION.
N° 12. — SATIN DU COL.	N° 29. — L'ÉGLISE.
N° 13. — NE SE TENIR	N° 30. — ELLE EST.
N° 14. — J'EN DOIS.	N° 31. — IL CÉDA.
N° 15. — VA, PLINE.	N° 32. — REINE.
N° 16. — MARCEL RÊVA	

Communications : Deux makololos, n° 1. — A de Boucherville, n° 2. — Alphonse et Victor Bergeron (Périgueux), n°s 3 à 8. — Emilie Dauphin, n° 9. — Quita, Maurice et Nénène Grieumard, n° 10. — René Chollet, n° 11. — Berthe Gérin, n° 12. — Joséphine et Thérèse Bertholle, n° 13 à 15. — Marie Bertholle, n°s 15, 16. — Deux alouettes (direction du gaz de Florence), n° 18. — Marie Valentin, n° 19. — Six ours abonnés, n° 20. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure), n°s 21 à 27. — Les Trois ours de Saint-Avertin, n° 28. — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais), n°s 29 à 32.

ÉNIGMES.

N° 27.

Quel est l'être qui marche sur quatre pieds le matin, sur deux à midi, sur trois le soir ?

Communication : Divers correspondants.

N° 28.

Quel est l'animal qui rampe le matin, ne bouge plus à midi et voltige le soir ?

Communication : Un petit-fils d'Œdipe.

N° 29.

Avant Eve, j'étais sur la terre où nous sommes,
Et cependant je suis un ouvrage des hommes.
Je reçois en pleurant les rayons du soleil
Qui me donnent pourtant un éclat sans pareil.
Sans quitter les sommets à l'homme inaccessibles,
Je descends fréquemment dans les vallons paisibles.
Je suis l'effroi du monde élégant et frileux ;
Malgré cela, sans moi, pas de bals somptueux.
De la terre et du feu je tiens mon existence,
Et pourtant la chaleur n'admet pas ma présence.
Chacun sur son mérite aime à me consulter ;
Je réponds toujours net, sans craindre d'insulter ;
Et, chose à remarquer, mon extrême franchise
Par le plus orgueilleux est rarement mal prise ;
Je n'en connais pas un qui se soit irrité
D'avoir été par moi méchamment maltraité.
Plus prompte que l'éclair, je porte à son adresse,
Au milieu de la foule et sans jamais faillir,
Un message secret de joie ou de tristesse
Que nul ne peut jamais arrêter ou saisir.
Que vous dirai-je encor ? Je passe pour discrète
Au point que nul n'hésite à se fier à moi,
Quoiqu'on sache très-bien qu'à l'instant je répète
Tout ce que je vois.

Communication : ?

CHARADES.

N° 23.

On enferme mon premier,
Ou mange mon dernier,
Et dans plus d'une poche on trouve mon entier.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

N° 24.

Entendez-vous gronder l'empire des naufrages,
Ami lecteur ? C'est mon premier.
Voyez-vous, par ces doctes sages,
Sur ce malade opérer mon dernier ?
Rappelez-vous ce messager agile,
Que Jupin employait à tant d'objets divers ;
Ce journal, dont l'essain de vers
A d'autres vers livra l'esprit futile,
Et ce métal brillant, mobile,
Qui, dans une prison, dit le secret des airs,
Et de nommer mon tout, il vous sera facile.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie)

LOGOGRIPHE.

N° 11.

Lecteur, si tu m'ôtes la tête,
Je charme les hôtes des bois,
Des enfers je fais la conquête
Et tout obéit à ma voix.
Avec ma tête, dans la Fable,
Ministre d'un des premiers dieux,
Je tiens de lui le pouvoir agréable
De te donner l'oubli, si je le veux.

Communication : Cécile Lescuyer (Saint-Dizier).

CHARLES JOLIET.

SOLUTIONS.

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 30.

Qu'y a-t-il de plus glorieux que d'être vaincu par la vérité ?

BOURDALOUE.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 45.

N° 1. — Il en est de la réputation comme de l'esprit : plus on la cherche, moins on la trouve.

N° 2. — Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, souffrir et mourir.

N° 3. — Il faut très-peu de fonds pour la politesse dans les manières, il en faut beaucoup pour celle de l'esprit.

N° 4. — On se trouve moins spirituel en se souvenant de ce qu'on a dit qu'en songeant à ce qu'on aurait pu dire.

N° 5. — Voulez-vous qu'on dise du bien de vous ? N'en dites pas. (Pascal.).

N° 6. — La connaissance des mots conduit à la connaissance des choses. (Platon.)

N° 7. — Nous nous préparons des peines chaque fois que nous cherchons des plaisirs.

N° 8. — Le monde est à celui qui voyage.

N° 9. — Proverbe russe :

Dieu est trop haut, le czar est trop loin.

N° 10. — L'enfance dit : je vis ; la jeunesse, je vivrai ; la vieillesse, j'ai vécu.

N° 11. — Il faut à table de grands couteaux et de petites histoires.

N° 12.

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

N° 13. — L'ennui est entré dans le monde par la paresse.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 16.

Messieurs, je suis pêcheur et pêcheur à la ligne,
J'en fais ici l'aveu. Ce cas semble peu digne
De vos graves esprits, car on a dit souvent :
La ligne avec sa canne est un long instrument,
Dont le plus mince bout tient un petit reptile,
Et dont l'autre est tenu par un grand imbécile.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 12.

Il est aux pieds du Christ, à côté de sa mère,
Un ange, le plus beau des habitants du ciel,
Un frère adolescent de ceux que Raphaël
Entre ses bras divins apporta sur la terre.

Un léger trouble effleure à demi sa paupière,
Sa voix ne s'unit pas au cantique éternel ;
Mais son regard plus tendre et presque maternel
Suit l'homme qui s'égare au vallon de misère.

De clémence et d'amour esprit consolateur,
Dans une coupe d'or, sous les yeux du Seigneur,
Par lui, du repentir les larmes sont comptées ;
Car de la pitié il a reçu le don ;
C'est lui qui mène à Dieu les âmes rachetées,
Et ce doux séraphin se nomme le pardon.

LES USAGES MONDAINS.

Les solutions seront publiées dans un prochain *Supplément*.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 13.

MES. — EMS. — SEM.

Les Gorgones : Méduse, Euryale, Sthéno.

ÉNIGMES.

N° 25. — Grenade.
N° 26. — Note de musique.

CHARADE.

N° 22.

Colportage.

LOGOGRIPHE.

N° 10.

Nonce. — Once.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 13.

N° 1. — Corneille.
N°s 2 et 3. — Destouches.
N° 4. — Fontenelle.
N°s 5 et 6. — Le Mierre.

Les solutions des n°s 7, 8, 9 seront publiées dans un prochain *Supplément*.

LE FIL D'ARIANE.

L'aube fraîche aux rayons amis
A réveillé la jeune fille ;
Elle s'est levée, elle a mis
Sa robe de noce où l'or brille ;
Sur son chemin, dans le gazon,
Des perles se sont amassées ;
Des fleurs des champs c'est la saison,
Les roses sont sitôt passées.

MARCHE DU CAVALIER.

11	4	55	30	49	6	53	32
56	29	10	5	54	31	48	7
3	12	27	50	9	46	33	52
28	57	2	13	26	51	8	47
15	40	19	58	45	34	25	60
20	1	14	41	18	59	44	35
39	16	63	22	37	42	61	24
64	21	38	17	62	23	36	43

LES ANAGRAMMES.

N° 19.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — *René dit à mère.* — Méditerranée.
N° 2. — *Gard, Aisne.* — Sardaigne.
N° 3. — *Cigale.* — Galice.
N° 4. — *Riche y pond.* — Pondichéry.
N° 5. — *Ris, louve.* — Louviers.
N° 6. — *De pipe.* — Dieppe.
N° 7. — *Nage mort.* — Mortagne.
N° 8. — *Hors ça.* — Cahors.
N° 9. — *Ancien.* — Annecy.
N° 10. — *Tour, Crime.* — Mirecourt.
N° 11. — *Admire. Non.* — Normandie.
N° 12. — *Lever.* — Revel.
N° 13. — *Sa corde.* — Orcades.
N° 14. — *O mère.* — Morée.
N° 15. — *Fi Caroline.* — Californie.
N° 16. — *Madame R S T.* — Amsterdam.
N° 17. — *Le changeur de bons.* — Bagnères de Luchon.
N° 18. — *On cracha.* — Arcachon.
N° 19. — *Où Père?* — Europe.
N° 20. — *Oui-dà.* — Douai.
N° 21. — *L'astre y va.* — Australie.
N° 22. — *Le rend à Aix.* — Alexandrie.
N° 23. — *Louis aîné. Louise nia.* — Louisiane.
N° 24. — *La cime.* — Micale.
N° 25. — *Monte piller.* — Montpellier.
N° 26. — *Fil te vide.* — Dieulefit.
N° 27. — *Courage.* — Carouge.
N° 28. — *Tu crias.* — Scutaris.
N° 29. — *Le cocher.* — Cocherel.
N° 30. — *Obus D.* — Doubs.
N° 31. — *Tu le vis.* — Vistule.
N° 32. — *On y tache.* — Antioche.
N° 33. — *Il les danse.* — Les Andelys.
N° 34. — *Paul né.* — Népaul.
N° 35. — *Vin nie.* — Ninive.
N° 36. — *Ravin n'a.* — Navarin.
N° 37. — *A Lisa.* — Alais.
N° 38. — *Baal.* — Alba.
N° 39. — *Frère, chaire t'ennuie.* — Charente-Inférieure.
N° 40. — *Tient sa bassine.* — Saint-Sébastien.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *Non de ta mine.* — De Maintenon.
N° 2. — *Posée.* — Esope.
N° 3. — *En rade.* — Andrée.
N° 4. — *Laine.* — Aline.
N° 5. — *Seau.* — Esaü.
N° 6. — *En moi.* — Noémi.
N° 7. — *Nabal.* — Laban.
N° 8. — *Amri.* — Mary.
N° 9. — *Siloe.* — Loïse.
N° 10. — *La soie.* — Aloïse.
N° 11. — *Il sèche.* — Eschyle.
N° 12. — *Reins.* — Néris.
N° 13. — *Ni la vue.* — Juvénal.
N° 14. — *Joseph.* — Sophie.
N° 15. — *Jonas.* — Jason.
N° 16. — *Dressa.* — Esdras.
N° 17. — *Eloi.* — Joël.
N° 18. — *Carton. Ton arc.* — Carnot.
N° 19. — *Son lit à vis.* — Saint-Louis.
N° 20. — *Sacré.* — César.

LES CURIOSITÉS.

N° 19.

N° 1. — Pierre Hele, à Nuremberg.
N° 2. — Torricelli, successeur de Galilée, en 1645.
N° 3. — Vincent, fils de Galilée.
N° 4. — James Watt, en 1758.
N° 5. — Le florentin Maso Finiguerra.

N° 6. — Aloys Senefelder.

LES DEVISES.

N° 12.

N° 1. — Mme de Sévigné.
N° 2. — Ambroise Paré.
N° 3. — Philippe de Commines.
N° 4. — Ordre du Temple.
N° 5. — Richelieu.
N° 6. — Maréchal Bugeaud.
N° 7. — L'Etoile de l'Inde.
N° 8. — Sainte-Elisabeth.
N° 9. — Colbert.
N° 10. — Les Américains.
N° 11. — Franklin.
N° 12. — Les mères Spartiates.

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES

RAPPEL
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Graziella (Russie). — Deux amis, A. Dul, C. d'Est (Bayeux).

SUPPLÉMENT N° 40.

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 20. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 44. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 15. COQUILLES AMUSANTES N° 9. VERSIFICATION FRANÇAISE N° 13. RÉBUS. ANAGRAMMES, N° 18, DEVISES, N° 11. CURIOSITÉS, N° 18. LOGOGRIPHE, N° 9. LES SURPRISES, N° 8. ÉNIGME, N° 24. CHARADE N° 21.

Cécile Jules Bapst et Philippe Renouard (château de Stors, Seine-et-Oise). — Roger Braun (Scharrachbergheim, Basse-Alsace). — Joséphine et Thérèse Berthollo (au Prieuré, Cunfin). — Alouette, la jeune Suissesse (Chaumont). — Charles et Marie Bordo. — Famille Hics. — Signature omise. — Clotho, Lachésis et Atropos. — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Fougerette. — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — M. G. E. L. (Bayonne). — J. Brontana (Paris). — Un frère et une sœur (Laon). — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Aricie Rémusat (Marseille). — Lucie de Fortsonnaz. — Odette et Metta D. de B. — Marie-Louise Frossard (Châtillon-sur-Seine). — V. O. et sa sœur. — Georges et Marie-Thérèse (Avignon). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — E. D. (Dijon). — Deux alouettes. — Marcelle Meynard (château de la Brunette, Marseille). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Kœnigswart, Bohême). — Marguerite Birot (La Flotte, île de Ré, Charente-Inférieure). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Hélène et Lucie Martin (villa Thérèse, Arcachon). — Marie Lebiez (Constantine). — Paul et Charlotte. — A. Dul. (Gueron).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

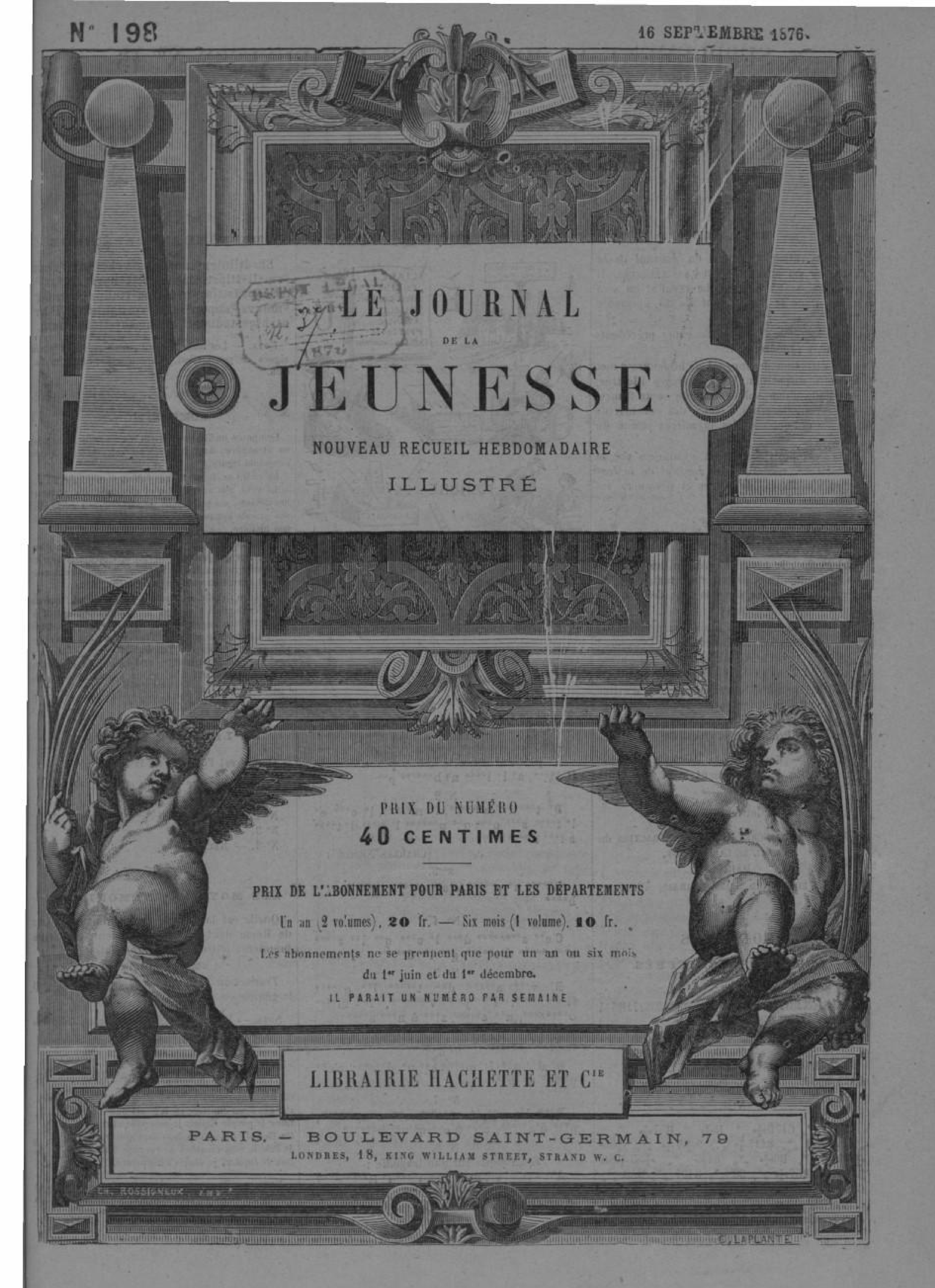
La petite hirondelle du lys. — Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-Bois). — Une jeune Parisienne. — Lucyanne et Céline de Varennes (château de Douville, Calvados). — Une Douaisienne habitant les Pyrénées (Tarbes). — Suzanne, Jeanne et Madeleine Le Breton (château de Saint-Melaine, Laval). — Henriette de Brécourt. — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (M. E. L.). — Deux bleuets. — Louise et Caroline Thiéry (Lunéville). — Alice, Berthe, Julie et Hélène de l'Ile-Maurice (Villers-sur-Mer). — Marie-Thérèse et Geneviève de Bosredon (château de la Fauconnie, par Terrasson, Dordogne). — Kisber (Saint-Jean-en-l'Isle, Essonnes, Seine-et-Oise). — Jacqueline et Alice de Neuflize (château de Brinay, Cher). — M. et C. de Liebwerdo (Bohême) *sans indications à la fin de la lettre.* — Finette et Nitika. — C. Le Poittevin et Laure Le Poittevin (Cherbourg).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

Paul de Nicolay. — Fanciulette. — Capitaine Castagnette (Dieppe, M. L.). — Hercule et Minerve. — Amy et Tato L. (Nîmes). — Kisber (château de Saint-Jean-en-l'Isle, Essonnes, Seine-et-Oise). — Marie-Louise et Jane de Kivouvhoudré et leur ami Sinbad-le-Marin. — Marga la Bretonne et Miss Zit. — Fleur ionienne, Brise de mer et Muguet (Grèce). — Marie Cazabonne (château du Rogaté, Gers).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON.

N° 198 16 SEPTEMBRE 1876.



4E CONCOURS

RÈGLEMENT

Le Quatrième Concours du *Journal de la Jeunesse* est ouvert a tous ses lecteurs. Il sera clos le 31 octobre. Le résultat en sera publié dans le *Supplément* du 25 novembre 1876.

Les lauréats des trois Concours précédents peuvent y prendre part.

La direction du *Journal de la Jeunesse* met à notre disposition Vingt ouvrages illustrés, ensemble d'une valeur de cinq cents francs, qui seront décernés à ceux des concurrents qui auront obtenu les premières places du Concours.

Les compositions seront examinées par le Conseil de rédaction du *Journal de la Jeunesse*, qui fixera les places et désignera les prix.

Les lettres devront porter :

En tête : le nom et l'adresse des correspondants.

A la fin : le nom, le prénom, les initiales ou le pseudonyme, en un mot, toutes les indications à publier dans la liste des concurrents.

Nous recommandons à nos correspondants, pour la régularité du classement du Concours :

1° De n'expédier qu'une *Lettre unique* avant la date du 31 octobre, clôture du Concours.

2° D'écrire cette lettre *à part*, afin d'éviter toute confusion.

3° D'observer, pour les solutions, l'ordre de la série des Problèmes et Questions.

Nota. — Consulter la *Méthode générale* publiée dans le *Supplément* n° 33, du 3 juin 1876.

Adresser les lettres :

A Monsieur le secrétaire de la rédaction du Journal de la Jeunesse,
Paris,
79, boulevard Saint-Germain, 79.

CONCOURS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

2JB3JCXJ34JD5X3J784J7X97836X3J2J7JH5'4 4X97836X3J2J7Z683J7

N° 2.

525XS342SY3S46S7W68YZS3HH5V572S72S9 6S75956S7.

N° 3.

.*. 2 .*. C47D✠ .*. H✠ .*. H57✠ .*. 2 .*. H5✠3 .*. 84J7✠ .*. 9✠7✠ .*. ✠69 ✠7486 .*. B3✠ .*. 8436 .*. ✠8J✠8H 7486 .*. H57✠ .*. 38 .*. K437 .*. N48 .*. C5S6 .*.

Ces trois problèmes sont du genre simple. Dans les deux premiers, les mots ne sont pas séparés.

RÉBUS



PROBLÈMES POINTÉS.

(Chiffre de Sterne.)

N° 1.

Proverbe indien :

L* p******* n* v*********** p** a***** d* l* l****, s' l* l**** n* b****** p**

N° 2.

D* t*** l** a******, l* m*****, l* c*** e* l* f**** s*** c*** q** p****** l* p*** d* t**** à l*** t*******

(Charles Nodier.)

N° 3.

E***** a* c*****, c'e** c**** p***** à v*** b****

N° 4.

C'e** s********* d*** l* c*** q** l** a**** o** a***** d'e***** q** l** d*****

N° 5.

E* v*** a***** d** t***** l** g***** fl*********, l** y*** v*******, l** m**** o********, n** c***** s*** à n*** s****

(Lord Byron.)

N° 6.

O* d** q** l* m**** e** u* d*****; c'e** p***** u* b***

N° 7.

P*** l** u** l* s****** e** u* s******; p*** d'a*****, e*** n'e** q*'u** b******

N° 8.

Épigramme sur une tragédie :

A***-v*** v*, m*******, j**** l* R*********?
O* n'y v*** p**** d* r***, o* n'y v*** p**** d* m****

PROBLÈME ALPHABÉTIQUE.

Sbsdtllntrn*lmnj**bchrchr**dbl*stm *rm*ll*ttlprtnthrmtnml*t*nprs**l**rsj* gr*hjprdsttjss*n*trdms*ttndns**grndjr *mdqvsj*clqmn*m*strvprdghrxlvllvl*hv ntrblq*stcdncqcljmtrmpsc*stl*rm*nnm.

Nota. — Les mots ne sont pas séparés. Il n'y a signes de ponctuation, ni apostrophes, ni traits d'union.

COMPOSITION.

Composer un Tableau parlant sur une ville, français ou étrangère, dont la longueur soit de cent à ce cinquante lignes.

Le cadre uniforme de ces tableaux renfermera :

La ville, son nom ancien et moderne, ses armes ses devises, ses principaux monuments, ses curiosité ses grands hommes, les traits et épisodes saillants d son histoire.

Telles sont les grandes lignes de la compositio Pour éviter que la même ville ait un trop grand nomb d'historiographes, les correspondants choisiront cel qu'ils habitent ou qu'ils connaissent le mieux.

Ce cadre, d'ailleurs, est un *passe-partout* qui n' rien d'exclusif. Un village, un château peuvent offr le sujet d'une monographie historique et pittoresqu aussi intéressante que celle d'une ville. Nous nous pro posons de publier ces Tableaux parlants, qui formeront une galerie instructive et intéressante, si nous e jugeons par les communications précédentes de no correspondants.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Quelle est l'origine de la locution :

N° 1. — *Briller par son absence.*

Quelle est l'origine des mots :

N° 2. — Fusil.
N° 3. — Pensum.
N° 4. — Réclame.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

Quelle est la pléiade des hommes célèbres de Rome dont les noms forment, par leurs premières lettres, cette phrase latine :

MOLES, HI CAPUT.

Traduction : Matière, ces hommes étaient le génie.

Nota. — Plusieurs noms peuvent correspondre à la même initiale.

CHARADE.

On me boit quand je viens droit de la Forêt-Noire.
Par des Jeux illustrée on me voit dans l'histoire.
Chez le peuple Gallois je suis ville et comté.
En Hellade j'étais cap dans l'antiquité.
Je suis le nom commun de certaine éminence.
Issu de Jupiter, je chéris l'Éloquence.

Nota. — Chaque vers de cette charade donne un mot de six lettres, et les six mots correspondant aux six vers forment un *mot carré* de six lettres.

LES DEVISES.

N° 1. — Devise d'une femme célèbre :

« *Donner et pardonner.* »

N° 2. — Devises de deux savants français :

« *Scio cui credidi.* »

Traduction : Je sais à qui j'ai cru.

N° 3. — « *Qui benè latuit, bene vixit.* »

Traduction : Celui qui vit caché vit heureux.

MOT CARRÉ.

PARIS

P A R I S
A . . . .
R . . . .
I . . . .
S . . . .

LES CURIOSITÉS

Les Douze distiques suivants ont été inscrits la nuit, en 1833, sur les Douze statues du pont Louis XVI.

Pour la solution, on achèvera le second vers de chaque distique dont les mots sont indiqués par leur première lettre.

N° 1. — COLBERT.

La France lui doit tout : il tira du chaos
Art, commerce, industrie ; I* F* P* Q* H*

N° 2. — DUQUESNE.

S'il vivait, Albion, cédant à sa fortune,
Tu lui rendrais encor L* T* D* N*

N° 3. — TOURVILLE.

Adonis à la cour, Hercule sur les mers,
L'Europe l'admira, M* D* U* R*

N° 4. — DUGUAY-TROUIN.

Des côtes du Brésil aux rives de la Loire,
Sans aïeux, S* I* F* S* F* E* S* G*

N° 5. — SUFFREN.

Des Indes il revint, pliant sous les lauriers,
De notre pavillon S* I* L* D* ?

N° 6. — CONDÉ.

A cet air menaçant son génie obsédé
S'indigne-t-il D* S* D* D* D* C* ?

N° 7. — TURENNE.

Il fit honneur à l'homme, au conseil, à l'ar-
Son nom seul D* G* S* E* F* L* R* | mée ;

N° 8. — DUGUESCLIN.

Sous cet énorme armet, cet aspect d'un vi-
Quel est donc ce héros ? P* C* D* | lain,

N° 9. — BAYARD.

On demande un héros, homme de bien ? Ap-
Bayard, vrai C* S* P* E* S* R* | proche,

N° 10. — RICHELIEU.

Il raffermit l'État, régna plus que son maître,
Moins sévère, S* N* S* M* G* P* E*

N° 11. — SUGER.

Du trône et de l'État seul il resta l'appui,
Religieux ministre, O* P* M* D* L*

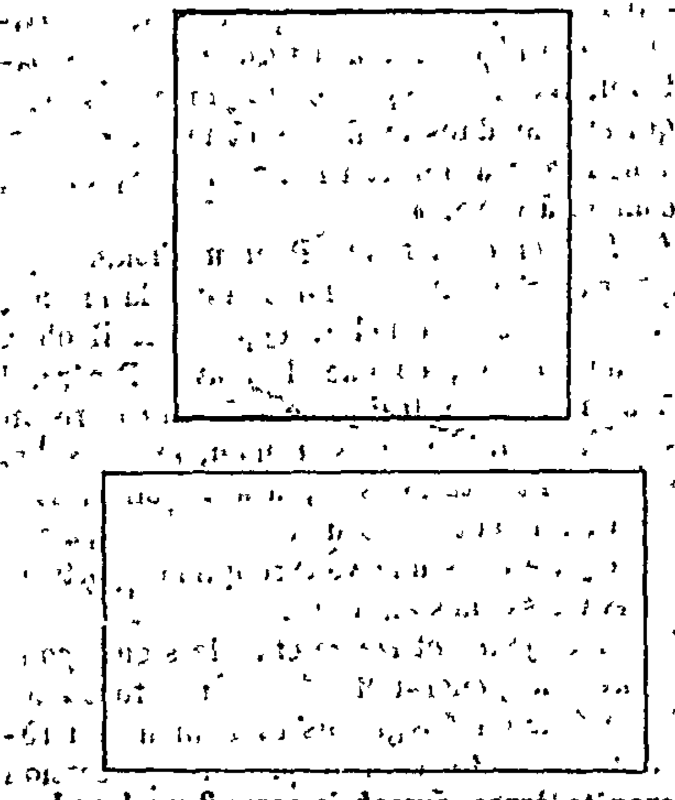
N° 12. — SULLY.

Dans son maître il aima l'homme, et le bon
Certes E* E* M* G* P* D* T* A* | Henri,

MARCHE DU CAVALIER

et	noms	est	sœurs	li	doux	la	qua
il	chez	rose	plus	mée	tre	que	rien
é	ance	des	gé	ai	à	tait	chose
nous	rose	mée	ai	ci	an	font	fai
const	lait	an	a	const	noms	on	temps
mablo	vait	d'être	les	gé	nait	sait	ne
loin	que	ran	an	tous	diable	prin	tour
qua	ai	vents	li	te	ce	à	le

LES SURPRISES.



Les deux figures ci-dessus, carré et parallélogramme, étant de surface égale, comment les séparer chacune en deux morceaux, de façon que les deux morceaux du carré réunis forment le parallélogramme, et que les deux morceaux du parallélogramme forment le carré ?

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

Il est un air, un air très-vieux, funèbre et languissant, qui a des charmes secrets pour moi seul, pour qui je donnerais tout Weber, tout Rossini et tout Mozart. Or, mon âme rajeunit de deux cents ans chaque fois que je viens à l'entendre ; c'est sous Louis XIII... et je crois voir s'étendre un vert coteau que jaunit le couchant ; puis un château de brique à coins de pierre, aux vitraux teints de couleurs rougeâtres, d'un grand parc ceint, avec une rivière qui coule entre des fleurs, baignant ses pieds ; puis, à sa fenêtre haute, en ses anciens habits, une dame blonde aux yeux noirs, dont je me souviens et que peut-être j'ai déjà vue dans une autre existence.

NOTA. — Le nom de Weber se prononce *Vèbre* et peut rimer avec une rime féminine.

ÉNIGME.

Je suis tout et je ne suis rien ;
Je fais le mal, je fais le bien ;
J'obéis toujours quand j'ordonne ;
Je reçois moins que je ne donne ;
En mon nom l'on me fait la loi,
Et quand je frappe, c'est sur moi.

LOGOGRIPHE.

Par cinq pieds on se quitte, et par quatre on m'adore.

LES ANAGRAMMES.

Anagrammes géographiques.

N° 1. — IL N'OSA RIEN ET ESPÈRE.

N° 2. — IL A GARDÉ LE RUY-BLAS.

Roi et Reine.

N° 3. — ROCHER DORÉ, LAC DIVIN.

N° 4. — L'ABONNÉE DINE.

LES USAGES MONDAINS.

Pourquoi les anciens attribuaient-ils une influence néfaste à la main gauche, *Sinistra* ?

LES COQUILLES AMUSANTES.

Par les chaudes journées d'été, il est doux de rêver, bercé par le sourd murmure de ce monde invisible qui se meut dans la terre, les herbes et les mousses, en écoutant le concert du peuple ailé qui palpite et qui vibre dans l'air lumineux et sonore, hymne au rythme harmonieux et grave, chanté par les voix de la nature, qui monte de la terre au ciel à travers les espaces, pour mêler au chœur universel des sphères la prière des êtres et des créatures.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

ATHÈNES.

Athènes est toujours, au IVe siècle, la ville des arts et des lettres. Pleine de monuments et d'écoles, elle attire toute la jeunesse de l'Europe et de l'Asie. Bruyante et studieuse elle remplit la ville de ses jeux pour célébrer la venue d'un nouveau disciple, et elle passe de longues heures aux leçons de l'Académie. Athènes est à la fois remplie d'églises chrétiennes et de temples d'idoles. Le polythéisme s'y conserve, protégé par les arts. Les défenseurs futurs des deux cultes se trouvent confondus, sans le savoir, dans les mêmes écoles. Ces jeunes hommes si graves et si doux, admirés de leurs camarades dont ils évitent les folies, ces deux inséparables qui, parmi les séductions d'Athènes, ne connaissent que le chemin de l'église chrétienne et celui des écoles, c'est G. d. N. et B. ; on les cite dans toute la Grèce ; ils excellent dans les lettres et l'éloquence profane.

Près d'eux passe souvent, sans leur parler, un jeune homme à la démarche irrégulière et précipitée, au regard brillant et plein de feu, laissant tomber les boucles de sa chevelure, le cou légèrement penché, la physionomie mobile et dédaigneuse. Il porte le court manteau des philosophes ; mais la foule qui le suit annonce la fortune et plutôt ses périls ; c'est le frère du dernier César, de G., récemment immolé à la jalousie de l'empire ; c'est J. qui, désarmant les soupçons de l'empereur C., est venu dans

Athènes pour étudier les lettres dans leur sanctuaire, et peut-être consulter, en secret, sur sa destinée, les philosophes et les hiérophantes. Il est chrétien ; et contre l'usage fréquent alors, il en a reçu le signe dès l'enfance dans le sacrement du baptême. En le confiant à la direction d'un évêque de cour, l'ambitieux et plus tard schismatique E., l'empereur l'a même contraint de prendre un degré dans l'ordre ecclésiastique et de remplir l'office de *lecteur* dans la cathédrale de Nicomédie. Peu maître des libéralités qu'il reçoit, J. a souvent enrichi de ses dons les tombeaux des martyrs ; et il faisait bâtir en commun avec son frère, une église chrétienne. On doute de sa foi cependant ; et son amour d'Homère est l'espérance des Grecs encore attachés à l'ancien culte. Ils vantent son génie, sa passion des sciences. Ils annoncent de lui de grandes choses, que semblent justifier son rang, ses talents, sa jeunesse préservée par un merveilleux hasard des cruautés de C.

Question. — Quels sont les noms désignés par leurs initiales ?

N° 2.

PARIS.

Un jour, au lever du soleil, Merlin et Viviane arrivèrent au bord d'un fleuve aux eaux tranquilles, verdâtres, qui serpentait dans un lit embarrassé d'herbes et de joncs, à travers une forêt de chênes, de bouleaux et de hêtres. Les deux rives étaient couvertes d'ombre et de mystère ; le lieu paraissait inhabité, hormis par des hérons immobiles sur la lisière des marécages et par quelques pics-verts qui, debout contre le tronc des vieux chênes, attendaient qu'une voix d'oracle sortît de la moelle des arbres centenaires.

Au milieu du fleuve, nos voyageurs aperçoivent une île verte, plantureuse, boisée de peupliers qui perçaient un épais brouillard ; elle avait la forme allongée d'une barque dont la proue fend le cours de l'eau. Ils n'y entendirent, en s'approchant, aucun bruit, si ce n'est le gloussement d'une poule et les cris d'une volée de moineaux effrayés qui s'abattaient bruyamment sur un pommier en fleurs. A ce bruit Merlin tourna la tête ; la brume dont la terre était enveloppée venait de s'éclaircir : elle laissa voir un petit village de chaumines, ramassé au milieu de l'îlot, sous le massif frissonnant des aunes. La fumée des cabanes se perdait dans l'air bleu avec la vapeur matinale qu'un beau rayon d'automne achevait de dissiper.

— Quel lieu plaisant ! s'écria l'enchanteur ; quel est ce fleuve ?

— Et ce village ?

Le M********, dont l'auteur, J., habitait le palais des T******, contient le passage suivant :

« Ma chère L. est bâtie au milieu d'un fleuve, sur une petite île que deux ponts rattachent de chaque côté à la terre ferme. Ce fleuve ne change pas avec les saisons, et n'est pas moins navigable l'été que l'hiver. L'eau en est excellente à boire. Le climat de L. est doux et tempéré, peut-être à cause de la proximité de la mer, et les vignes y sont de bonne qualité et en grand nombre. »

J. était à L. lorsque ses soldats le proclamèrent Auguste. C'est de là qu'il partit pour aller combattre l'empereur C. Après lui, sa chère L. retomba dans l'obscurité.

Question. — Quels sont les noms : Du fleuve ? Du village ? De l'ouvrage ? De l'auteur ? Du palais ? De l'empereur ?

N° 3.

VILLE FRANÇAISE.

Le roi crut bon de mettre définitivement la main sur cette porte ni ouverte, ni fermée, et d'en prendre la clef pour lui seul. Tout se prépara en silence pour le coup de main qu'on méditait.

Un jour, L****** fait appeler un jeune seigneur de la cour de Versailles, lui demande s'il ne veut pas rendre au roi un service signalé. Il ne s'agissait du reste que de courir en poste à Bâle, de manière à y arriver un certain jour ; de s'établir à six heures du matin sur le pont, d'y rester jusqu'à midi, en notant soigneusement tout ce qu'il y verrait, et de revenir à toute bride. Le courtisan, joyeux de cette marque de confiance, court, vole, arrive et s'installe au poste indiqué, attendant quelque apparition étrange ou formidable : une flottille qui descend le fleuve, une armée qui franchit le pont, ou un ambassadeur qui entre dans la ville et dont il fallait bien observer le visage. Mais tout se passe comme à l'ordinaire, et il écrit sur son calepin :

« A six heures, deux paysans ivres ; à sept
« heures, une vieille femme et un âne ; à huit,
« un cheval boiteux ; à neuf, des charretiers
« qui jurent, des femmes qui crient, des en-
« fants qui pleurent ; à dix, une sorte de ba-
« ladin, habillé mi-partie de jaune et rouge,
« qui crache dans le fleuve et fait des ronds
« dans l'eau ; à onze, la foule affairée ; à midi,
« comme à onze. »

Sa faction était finie. Pour un homme qui avait cru qu'on allait lui faire sauver la France, la déception était cruelle. Cependant il obéit jusqu'au bout et, comme il en avait l'ordre, il revient à fond de train. Le ministre le reçoit dès qu'il a fait passer son nom, le presse de questions, lit ses notes et, avant d'être arrivé au bout, lui saute au cou, l'embrasse et, à son tour, se jette dans une voiture qui l'emporte de toute la vitesse des chevaux.

L'homme jaune et rouge était le signal convenu avec le général M****** que tout était préparé pour un des grands événements du règne, et L****** courait prendre possession de S*********.

Question. — Quels sont les noms : Du roi ? Du ministre ? Du général ? De la ville ?

CHARADE EN ACTION.

(Scenario)

1er ACTE.

Toute la famille est réunie autour de la table éclairée par la lueur paisible des lampes. Louise fait la lecture d'un chapitre de Robinson Crusoé :

« ... Un jour que je revenais de visiter mon canot, je vis très-distinctement, sur le sable du rivage, des empreintes de pieds de créatures humaines ; je distinguais les orteils, les doigts, le talon. A la vue de ces pas dans mon île, je restai d'abord immobile comme si j'eusse été frappé de la foudre ; puis, reprenant mes sens, je courus me terrer comme un renard dans mon habitation. »

2e ACTE.

Sur le pont d'un navire, un Anglais taciturne et un Français curieux.

LE FRANÇAIS. — Alors, monsieur ne revient pas de Philadelphie ?

L'ANGLAIS. — No.

— Vous retournez en Angleterre ?

— No.

— En France ?

— No.

(L'Anglais tire un journal de sa poche.)

— Voilà un journal que je ne connais pas. Est-il whig ?

— No.

— Tory ?

— No.

— Et vous ?

— No.

— Alors qu'est-ce que vous êtes ?

— Je suis interrogé, et je dirai toujours : « *No, sir.* »

3e ACTE.

VALÈRE ET LAFLEUR.

LAFLEUR, *entrant*. — ... C'est une lettre, Qu'entre vos mains, monsieur, on m'a dit de remettre.

VALÈRE. — De quelle part ?

— Je l'ignore, monsieur. La lettre vous le dira sans doute.

— Donne.

Il ouvre la lettre et lit :

« Vous trouverez sous ce pli le portrait de ma mère, de ma sœur et le mien... *(S'interrompant, à Lafleur :)* Cette lettre n'est pas pour moi. Reprends-la.

LAFLEUR. — On m'avait dit de la remettre à monsieur Valère... Ce n'est pas ma faute, à moi, si tout le monde s'appelle Valère, dans ce pays-ci.

VALÈRE. — Je ne te fais pas de reproches, mon garçon ; il y a plus d'un coquin dans Paris qui s'appelle Lafleur. Va porter ta lettre.

4e ACTE.

ENSEMBLE.

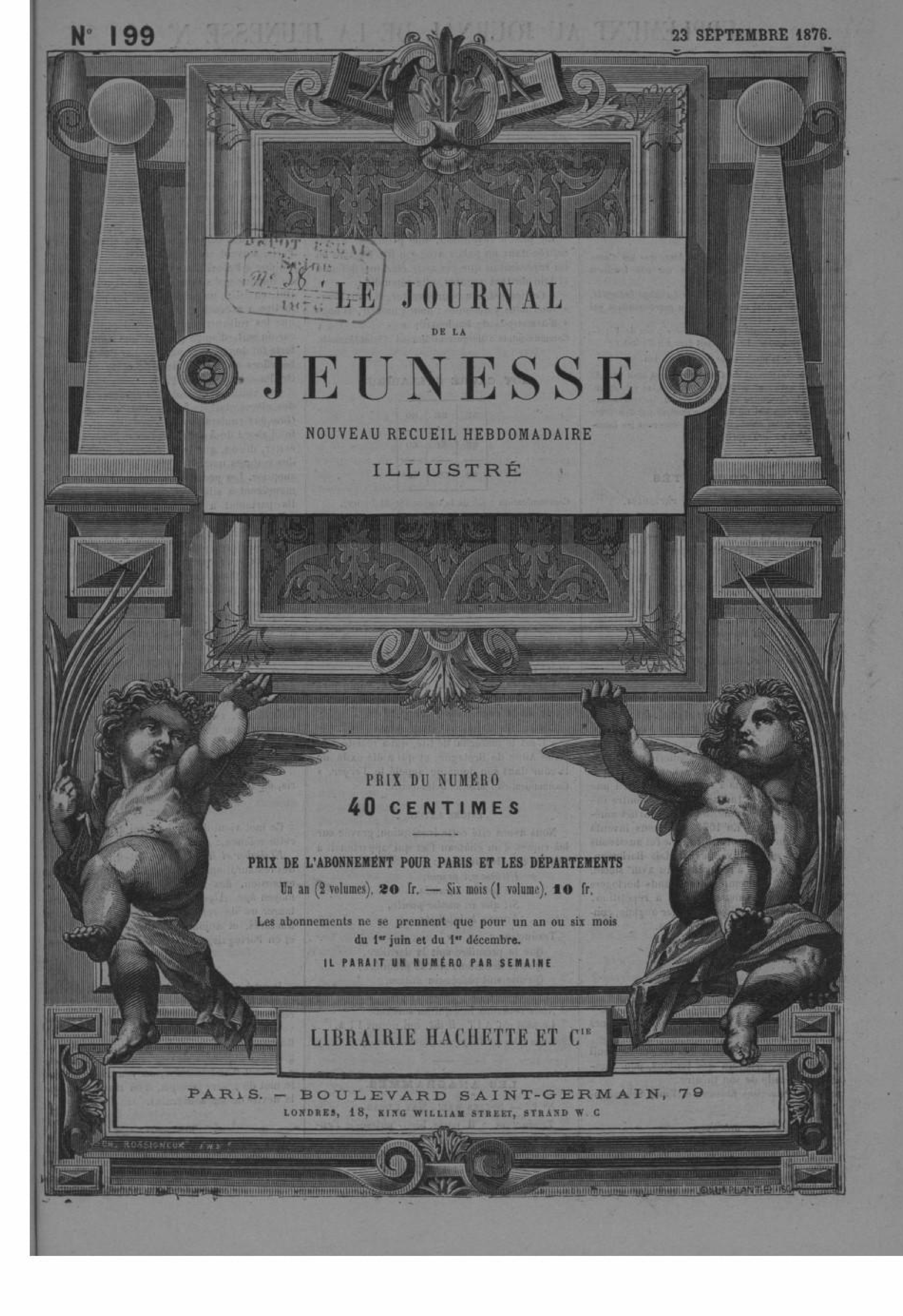
FRAGMENT DE LETTRE.

Marie à Hélène.

« ... Imagine-toi, ma chère amie, que tout le château est sens dessus dessous. En attendant que les choses reprennent leur place ordinaire, on m'a donné une chambre qui doit beaucoup plaire à ceux qui aiment *la chasse*, car on en a mis partout. Les tapisseries représentent des animaux bizarres, les murs sont couverts d'armures, de panoplies d'armes anciennes et modernes, de trophées ; les antichambres sont encombrées de bois de cerf, de têtes naturalisées, de trompes, de fouets, de colliers. Il y a des fusils jusque dans la cuisine, qui ressemble à *un arsenal*. Les flambeaux reposent sur des serres ouvertes de grands oiseaux ; les couverts de service sont en pieds de biche ou de chevreuil. La pendule de ma chambre représente une amazone qui franchit une haie ; les chenets, des lévriers ; mon encrier, un oiseau ; la bibliothèque est pleine de livres de chasse, les tableaux représentent des chevaux, des piqueurs, des chasseurs en habit rouge. Le reste à l'avenant. Cela ne m'empêche pas de me promener aux environs, de lire, de dessiner, de faire de la musique, et même, ceci entre nous, d'apprendre le rôle que je jouerai dans une *Charade en action*, qui me rappellera nos bonnes folies de la Sainte-Catherine à la pension... Adieu, à bientôt, ne m'oublie pas et écris-moi une bonne longue lettre.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C

LES COMMUNICATIONS

CORRESPONDANCE

AVEC LES LECTEURS.

DIVERS CORRESPONDANTS. — D'après la révision générale des *Communications* anciennes ou récentes, nous avons dû en éliminer un certain nombre qui ont déjà été publiées dans les précédents Suppléments, ou qui sont un peu trop connues pour être proposées. Quelques-unes sont irrégulières ou n'offrent que peu d'intérêt.

Nous rappelons à nos correspondants que les *Communications* doivent être écrites sur une feuille à part.

Dans les dernières solutions du *Langage français*, nous n'avons publié que le nom du correspondant qui avait envoyé les questions.

Un mot a été sauté dans la dernière pièce de *Versification française*. Le vers doit être ainsi rétabli :

Car de la pitié sainte il a reçu le don.

Dans le classement du *Concours*, il est tenu compte du travail antérieur pour les compositions *ex æquo*. Bien que le *Concours* soit indépendant, les correspondants réguliers ont un avantage marqué par l'exercice et l'habitude des combinaisons qui exercent les facultés ingénieuses de l'esprit.

LES CURIOSITÉS.

Solutions explicatives et variantes.

MONNAIES.

Childebert et Clotaire furent les premiers rois de France qui firent frapper de l'or à leur effigie.

TROUPES PERMANENTES.

Philippe-Auguste est le premier roi de France qui ait payé des troupes et qui les ait maintenues sur pied en temps de paix.

Solutions : Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Kœnigswart, Bohême).

MONTRES DE POCHE.

Peters Hele, en 1500, fabriquait à Nuremberg des montres en forme d'œuf, qui pendant longtemps furent appelées *œufs de Nuremberg*. En 1542, il fut, dit-on, offert au duc d'Urbin della Rovere une montre à sonnerie enchâssée dans une bague ; en 1575, Parker, archevêque de Cantorbéry, légua à son frère Richard une canne en bois des Indes ayant une montre incrustée dans la pomme. L'horloger Gruet améliora l'horlogerie. En 1674, Huyghens inventa le régulateur à ressort spiral. Ce fut aussi sous Louis XIV qu'on inventa (l'anglais Barlowen, 1676) les montres à répétition. Au XVIIIe siècle, Jules Leroy, le premier des grands horlogers français, perfectionna la montre à répétition. Enfin, en 1750, Harrison, horloger anglais, construisit les premiers chronomètres.

Solution : Paul et Lucy Gruson (Douai).

LOCUTIONS ET PROVERBES.

Castigat ridendo mores.

Traduction : « La comédie corrige les mœurs en riant. »

C'est l'épigraphe qui fut donnée par Santeuil à Dominique, arlequin des Italiens, pour mettre sur la toile de son théâtre.

Solution : Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg.

DILEMMES.

N° 1.

Le Sanhédrin, ayant fait arrêter les apôtres, délibérait sur les moyens de les faire mettre à mort. Un des membres du conseil engagea ses collègues à renoncer à cette condamnation :

« Si cette entreprise vient des hommes, elle tombera d'elle-même ; si elle vient de Dieu, vous ne l'empêcherez pas de réussir. »

Communication : Cécile Lescuyer (Saint-Dizier).

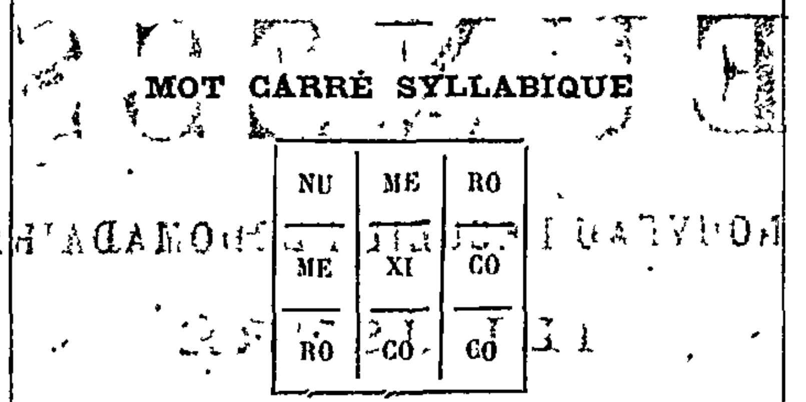
N° 2.

En pleine révolution, une princesse s'était retirée dans un palais avec son fils. Comme on lui représentait que cet asile était mal défendu et loin de tout secours, elle répondit :

« Ce lieu est bon pour y rester, si nous pouvons nous y défendre ; pour y mourir, si nous n'avons pas de lendemain. »

Communication : Marguerite Morand (Saint-Amand).

MOT CARRÉ SYLLABIQUE



NU	ME	RO
ME	XI	CO
RO	CO	CO

Communication : Cécile Lescuyer (Saint-Dizier).

PSEUDONYMES.

Richelieu, — Sénèque.
Mazarin. — Caton.

Communication : Marie Valentin.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Au temps jadis, on se posait l'énigme suivante :

« Quel est le maréchal qui, ayant voulu ferrer un âne, en a reçu un coup de pied qui l'a rejeté de la *cour* dans le *verger* ? »

Les habiles faisaient cette réponse :

« C'est le maréchal de Gié, qui a résisté à la reine Anne de Bretagne, et qui a été exilé de la *cour* dans son domaine appelé le *Verger*. »

Communication : Blanche Delandemare.

ÉNIGME LATINE

Nous avons cité cette inscription, gravée sur les ruines d'un château fort qui appartenait à l'Ordre des Hospitaliers :

Ultima sit prima,
Sit prima secunda,
Sit una in medio posita,
Nomen habebit ita.

Traduction :

Que la première soit la dernière,
Que la deuxième soit la première,
Qu'une soit placée au milieu,
On obtiendra le nom : ITA.

Nous recevons la solution suivante :

Le mot est AIT, *il dit*, qui donne ITA.

Solution : Joseph Desjoyaux (Saint-Galmier).

LES ANAGRAMMES.

N° 1. — SPEAKS WELL, MAY I HEAR.

Traduction : Il parle bien, puissé-je l'entendre.

WILLIAM SHAKESPEARE.

Communication : Un ami de la Jeunesse.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

OMNIBUS.

Omnibus, mot latin qui signifie *à tous* ou *pour tous*, voiture publique qui parcourt divers quartiers d'une ville et qui s'arrête en route pour prendre et déposer des voyageurs.

L'idée des voitures publiques circulant dans Paris, suivant un itinéraire tracé à l'avance, est due à Pascal. Il la communiqua au marquis de Roanne qui s'associa quelques amis et obtint, en 1672, un privilége qui lui permit de la mettre à exécution. Il est à croire cependant que les voitures nouvelles roulèrent plus tôt ; car on sait, d'autre part, qu'une somme assez forte fut donnée aux pauvres par Pascal, sur les bénéfices qu'il avait tirés de cette entreprise. Or, Pascal mourut en 1651.

Ces voitures étaient des carosses et le prix des places était de 5 sols. Plus tard, quand les *Omnibus* contemporains s'installèrent, le prix fut d'abord de 5 sous : on l'éleva jusqu'à 6, pour éviter, dit-on, que le Juif-Errant pût se servir des voitures nouvelles pour se reposer de son supplice. Les premiers carrosses à 5 sols commencèrent à sillonner Paris le 18 mars 1672. Ils partaient à heure fixe et n'étaient qu'à demi publics.

« Ces voitures sont établies, disent les Lettres-patentes, pour la commodité d'un grand nombre de personnes peu accommodées, comme plaideurs, gens infirmes et autres, n'ayant pas le moyen d'aller en chaise ou carrosse, à cause qu'il en coûte une pistole ou deux par jour. » Détail fort curieux et qui caractérise bien cette époque : le parlement n'enregistra les Lettres-patentes qu'à la condition que les soldats, pages, laquais et autres gens de livrée, même les manœuvres et gens de bras, ne pourraient entrer dans lesdits carrosses. Ces voitures, peintes avec luxe, couleur bleu d'azur, semé de fleurs de lys d'or, étaient conduites par des cochers galonnés et dirigées par des laquais à casaque bleue, garnie de riches passementeries de diverses couleurs.

L'entreprise fut reprise définitivement à Paris, en 1828.

ALGÈBRE.

Ce mot vient des Arabes, qui avaient nommé cette science :

El djaber el Mogabelah, c'est-à-dire la science des restaurations ou des rétablissements et, par extension, des solutions. C'est pourquoi, au moyen âge, *Algebre* voulait dire : art de restaurer ou de rétablir les membres démis ou fracturés, et aujourd'hui même, en Espagnol et en Portugais, *Algebrista* signifie *chirurgien*.

MOUTARDE.

Il est à peu près certain que *moutarde* vient de *moult arde, multum ardens*, qui brûle beaucoup. Toutefois, on a soutenu que *moutarde* venait de *moult tarde*, devise des ducs de Bourgogne, et que comme Dijon faisait un grand commerce « de ce baume naturel et restaurant d'andouilles », on y avait remplacé le mot de *senevé* (*sinapis*, d'où *sinapisme*) par la devise de ses souverains.

HUGUENOT.

Les partisans de la liberté à Genève s'étant fait admettre parmi les confédérés suisses se nommèrent *Eignots* ou *Huguenots*, du mot allemand *eidgenossen*, et de *Hugues*, nom du

citoyen qui avait négocié l'alliance avec les cantons. Le terme de *Huguenot* s'introduisit en France sous François II, pour désigner les Calvinistes.

Une autre étymologie désigne sous le nom de *Huguenot* une pièce de monnaie de peu de valeur.

On a voulu y voir une allusion à la conduite que suivaient les réformés fidèles à la fortune des descendants de *Hugues* Capet, et ennemis des Guise, rivaux de la maison de France.

La ville de Tours ayant été l'une des premières en France où le mot *Huguenot* fut en usage, on le rattacha à un certain roi Hugon, revenant sous forme de lutin ou loup-garou, qui passait pour rôder dans les rues pendant la nuit, soit qu'à cause de leurs assemblées nocturnes on considérât les réformés comme les disciples du roi Hugon; soit parce que ces assemblées avaient lieu dans une tour de la ville qui avait pris du célèbre farfadet le nom de Hugon.

Un de nos correspondants dit que ce mot se rencontre pour la première fois dans une lettre du comte de Villars, lieutenant général du Languedoc, en 1560. Un autre correspondant prétend qu'il est antérieur de deux siècles à la Réforme, et qu'on le trouve dans un texte du XIV[e] siècle, mais sans en indiquer le titre et l'auteur. Cette version en ferait un diminutif de Hugues.

Le nom de *protestants* fut donné aux réformés après qu'ils eurent protesté, dans la diète de Spire, contre un édit qui leur était défavorable.

LES DEVISES.

N° 19. — Devise d'un joueur :

« *Timeo Danaos.* »

Traduction : Je crains les Grecs.

N° 20. — De Vergy, qui posséda Valu, Vaux et Vaudray.

« *J'ai valu, vaux et vaudray.* »

N° 21. — Maison de Granson :

« *A petite cloche, grand son.* »

N° 22. — Brimeux :

« *Quand sera-ce?* »

N° 23. — Duc de Pastoret :

« *Vigilantia.* »

N° 24. — L'amiral de Beaufort :

Une lune et ces mots :

« *Soli paret et imperat mundis.* »

N° 25. — Le sire de la Trémoille, vicomte de Thouars :

Une roue et ces mots :

« *Sans sortir de l'ornière.* »

N° 26. — Polynice :

La Justice et ces mots :

« *Je te rétablirai.* »

N° 27. — Pompée :

Un lion armé d'un glaive.

N° 28. — Devise d'Eberard de Wurtemberg :

« *Ami de Dieu, ennemi de tous.* »

N° 29. — La Sicile :

Une hermine et ces mots :

« *Malo mori quam fœdari.* »

Traduction : Plutôt la mort que la souillure.

N° 30. — Drapeau des Flamands à Cassel.

Un coq et ce distique :

Quand ce coq icy chantera
Le roi trouve cy entrera.

N° 31. — Écusson du canton de Vaud :

« *Liberté et patrie.* »

N° 32. — Écusson de Blois :

Une fleur de lys.

N° 33 — Ordre de *Saint-Louis* :

« *Ludovicus magnus instituit*
« *Bellicæ virtutis præmium.*

N° 34. — Vers sur la devise de Louis XIV :

« *Nec pluribus impar* » :

Je pourrais au besoin éclairer plus d'un monde.

Les Hollandais répondirent à cette devise en faisant frapper des monnaies qui représentaient Josué avec cette légende : « *Devant moi le soleil s'est arrêté.* » Cette allusion fut, dit-on, une des causes qui déterminèrent le roi à entreprendre la guerre de Hollande.

N° 35. — La Toison d'Or :

L'ordre de la *Toison d'Or* avait cette devise, qui faisait allusion à la pierre à fusil :

« *Ante ferit quam flamma nucet.* »

Traduction : Elle frappe avant que le feu ne brille.

Solutions explicatives.

N° 36. — LA MAISON DE LORRAINE.

La maison de Lorraine portait dans ses armoiries trois *alerions* (petits aigles) d'argent sur fond de gueules. On racontait qu'au siége de Jérusalem, Godefroy de Bouillon avait percé d'une flèche trois aigles; de là, la devise :

« *Casusve, Deusve.* »

Traduction : Soit hasard, soit Dieu.

Solution : Georges Doublet (lycée de Versailles).

N° 37. — L'Ordre du *Porc-Épic*, institué en 1394 par Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, à l'occasion de la naissance de son fils, se composait de vingt-cinq chevaliers, portant au cou une chaîne d'or de laquelle pendait un porc-épic avec cette devise :

« *Cominus et eminus.* »

Traduction : De près et de loin.

N° 38. — L'ORDRE DE SAINT-MICHEL.

L'ordre de *Saint-Michel* fut institué par Louis XI, le 1[er] août 1469, en l'honneur de Saint-Michel, patron de la France. Le nombre des chevaliers de cet ordre militaire fut d'abord limité à trente-six; ils devaient être gentilshommes; le roi en était le chef et le grand maître. Ils portaient un collier formé de coquilles d'or, d'où pendait une médaille représentant l'archange saint Michel, avec cette devise :

« *Immensi tremor Oceani.* »

Henri III joignit cet Ordre à celui du *Saint-Esprit*. Sous Louis XIV, le nombre des chevaliers fut porté à cent. Cet ordre, destiné primitivement à la haute noblesse, finit par être accordé aux gens de lettres, de robe, de finance et aux artistes célèbres. Il existait encore du temps de la Restauration, mais il fut aboli en 1830.

N° 39. — ORDRE DE L'AIGLE BLANC.

Guillaume II, roi d'Angleterre, avait pris pour devise un aigle qui regarde fixement le soleil avec ce mot :

« *Profero.* »

L'Ordre de l'*Aigle blanc*, restauré en 1705, par Frédéric-Auguste, roi de Pologne et duc de Saxe, portait cette devise :

« *Pro fide, lege et rege.* »

Solutions : Un ami de la jeunesse (lycée de Bordeaux), n[os] 37, 38, 39.

N° 40. — TAMERLAN.

Vous donnez pour devise de Tamerlan « *la Vérité, le Salut.* » Vos lecteurs seront peut-être contents d'apprendre son vrai nom ses armes et ses devises :

Timour, c'est-à-dire *Fer*, fils de Taraghaï Barlass, gentilhomme de nom et d'armes, de la famille de *Karatchar Noiane* compagnon de Gengiskhan et ministre de son fils *Djagataï*, portait pour armes trois besants de gueules sur champ d'argent avec cette devise : « *La force dans le droit.* » ou, si vous aimez mieux : « *Le droit prime la force.* »

Les armes sont d'ailleurs celles de *Sapor*, fondateur de la dynastie des Sassanides. Les besants du haut signifient l'empire de l'Est et de l'Ouest, et celui du bas, l'empire du Sud.

Timour prenait sur ses actes le titre de « *Pouvoir exécutif* », comme il appert de cette charte : « Moi, Timour, investi du pouvoir, je dis. »

Le surnom de *Leng*, *Timour Leng*, dont nous avons fait *Tamerlan*, est injurieux : *Leng* signifie en Persan : « Boiteux, contrefait. » Timour avait été estropié d'une main et d'une jambe par suite d'un coup de sabre au poignet droit, et d'un coup de flèche à la cheville du pied gauche. Les noms que lui donnèrent les historiens nationaux sont :

Émir Timour : Le prince Timour.

Timour Bey : Le gentilhomme Timour.

Timour Keureguène : Timour le Bel.

Dans ses mémoires intitulés « *Teuzuk-i-Emir Timour* » : Règlements du prince Timour; il donne deux autres devises :

La première :

« On ne maintient les Empires que le sabre à la main. »

La seconde :

« Plutôt que de vivre avec mauvais renom il vaut mieux mourir avec bon renom. »

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 31.

Il n'est pas une chute, sauf la mort, dont on ne puisse se relever.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 46.

N° 1. — L'homme n'est ni un ange ni une bête, et le malheur veut que qui fait l'ange fait la bête.

N° 2. — Amour de mère; le reste n'est que vent.

N° 3. — C'est la paresse d'esprit qui ôte le goût des bons livres (*Madame de Sévigné*).

N° 4. — Il n'y a pas d'homme qui n'ait ses défauts; le meilleur est celui qui en a le moins.

N° 5. — Donne comme si tu recevais.

Vers monosyllabiques.

N° 6.

Dieu fait bien ce qu'il fait, et je n'en sais pas plus.

N° 7.

C'est dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du sort.

N° 8. — Pensée de Christine de Suède :

Il faut être plus avare de son temps que de son argent.

N° 9. — Ayez le Franc pour ami, non pour voisin.

N° 10. — Nul n'est content de sa fortune, ni mécontent de son esprit.

N° 11. — Si c'est possible, c'est fait; si c'est impossible, cela se fera.

N° 12. — Nul bien sans mal, nul plaisir sans mélange. (*La Fontaine*).

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 17.

N° 1. — Paroles de Thémistocle, montrant son jeune fils :

« Voilà le plus puissant des Grecs : Athènes commande à la Grèce, je commande aux Athéniens, ma femme me commande, et cet enfant la gouverne. »

N° 2.

Quels que soient les humains, il faut vivre avec eux,
Un mortel difficile est toujours malheureux.

N° 3.

Le monde est vieux, dit-on; je le crois; cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 15.

SONNET

Au livre de la vie il est certaine page
Que l'homme ne lit pas ou qu'il déchiffre en vain,
Préférant s'égarer sur ce sombre chemin,
Qui de la terre au ciel sert de pèlerinage.

Cette page ignorée, est le divin message
De celui qui d'un mot créa le genre humain,
Et qui, voilant le but à l'horizon lointain,
Voulut nous imposer un éternel mirage.

Le temps passe; on se plaint et l'on est malheureux,
On repousse le livre et l'on ferme les yeux,
En accusant le ciel d'une injuste souffrance;

Et pourtant ce mirage est un bien précieux;
Il console, il guérit et rend le cœur joyeux;
Cette perle du ciel s'appelle l'Espérance.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 53. — Marie de Médécis, Louis XIII, Richelieu.

N° 54. — L'Envie, l'Orgueil, la Faiblesse, l'Ambition, l'Hypocrisie, le Faux zèle, l'Intérêt.

N° 55.

DERNIÈRES PAROLES.

N° 1. — Néron.	N° 5. — Henri IV.
N° 2. — Vespasien.	N° 6. — Charles IX.
N° 3. — Annibal.	N° 7. — Epaminondas.
N° 4. — Jeanne d'Arc.	N° 8. — Henri III.

LES CURIOSITÉS

N° 20.

Réponse du mathématicien :

Votre fils est né le 29 février, jour supplémentaire des années bissextiles.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 14.

Les solutions seront publiées dans un prochain Supplément.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 14.

MER.

Les trois juges des enfers :
Minos, Eaque, Rhadamanthe.

LES ANAGRAMMES.

N° 20.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

N° 1. — *Qui ne l'osa.* — Salonique.
N° 2. — *Eh, sire?* — Hyères.
N° 3. — *O Mâcon.* — Monaco.
N° 4. — *Irisée.* — Jersey.
N° 5. — *Le sel m'ira.* — Marseille.
N° 6. — *Enfle cor.* — Florence.
N° 7. — *Ohé, savante!* — Haute-Saône.
N° 8. — *Se voler.* — Soleure.
N° 9. — *Epouser.* — Pérouse.
N° 10. — *Graves.* — Raguse.
N° 11. — *Iode.* — Yédo.
N° 12. — *Icare.* — Caire.
N° 13. — *Valise.* — Slavie.
N° 14. — *Rayon.* — Royan.
N° 15. — *Vois.* — Viso.
N° 16. — *De l'ours.* — Lourdes.
N° 17. — *Riga.* — Gray.
N° 18. — *Job.* — Obi.
N° 19. — *Renne va.* — Ravenne.
N° 20. — *Gnide.* — Digne.
N° 21. — *L'or alleche.* — La Rochelle.
N° 22. — *Albin.* — Liban.
N° 23. — *Gaule à mat.* — Guatémala.
N° 24. — *Dam! pire mal le gène.* — Empire d'Allemagne.
N° 25. — *Sait.* — Asti.
N° 26. — *Très-vaines.* — Saint-Sever.
N° 27. — *Un serf.* — Furnes.
N° 28. — *Le nom? rat.* — Montréal.
N° 29. — *Brisée. Bieres.* — Serbie.
N° 30. — *Vas-y beau.* — Beauvais.
N° 31. — *Roi lent.* — Lorient.
N° 32. — *En roue.* — Vérone.
N° 33. — *En tarte.* — Tarente.
N° 34. — *Mon pas, soit.* — Assomption.
N° 35. — *O vin amer.* — Roumanie.
N° 36. — *Mol adieu.* — Moldavie.
N° 37. — *Nain rit; salue.* — Transylvanie.
N° 38. — *Char, buste.* — Bucharest.
N° 39. — *Il acheva.* — Valachie.
N° 40. — *Cent nations.* — Constantine.
N° 41. — *Rat, rate.* — Tartare.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *Natte-toi, ma reine.* — Marie-Antoinette.
N° 2. — *Dora, son bouchon.* — Nabuchodonosor.
N° 3. — *Semur.* — Rémus.
N° 4. — *Jane.* — Jean.
N° 5. — *Gara.* — Agar.
N° 6. — *Ce cri.* — Circé.
N° 7. — *Garder.* — Gérard.
N° 8. — *Loi, Coran.* — Coriolan.
N° 9. — *Abeilles.* — Isabelle.
N° 10. — *Récente.* — Térence.
N° 11. — *Les oui.* — Louise.
N° 12. — *Satin du col.* — Saint-Cloud.
N° 13. — *Ne se tenir.* — Ernestine.
N° 14. — *J'en dois.* — Sidonie.
N° 15. — *Va, Pline.* — Pauline.
N° 16. — *Marcel rêva.* — Marc-Aurèle.
N° 17. — *Video.* — Ovide.
N° 18. — *Là, Simon.* — Soliman.
N° 19. — *Acquise.* — Jacques.
N° 20. — *Un bon roc si rose.* — Robinson Crusoé.
N° 21. — *Vain, lent.* — Valentin.
N° 22. — *En ma mule.* — Emmanuel.
N° 23. — *De sa larme.* — Esméralda.
N° 24. — *Tel mal.* — Mallet.
N° 25. — *Mon lit rose.* — Montlosier.
N° 26. — *Ce ciron.* — Cicéron.
N° 27. — *Créa sot.* — Socrate.
N° 28. — *Union.* — Junon.
N° 29 — *L'Église.* — Giselle.
N° 30. — *Elle est.* — Estelle.
N° 31. — *Il cédà.* — Alcide.
N° 32. — *Reine.* — Irène.

ÉNIGMES.

N° 27. — L'homme.

N° 28. — Le papillon.
N° 29. — Glace.

CHARADES.

N° 23. — Foulard.
N° 24. — Mercure.

LOGOGRIPHE.

N° 11. — Morphée. — Orphée.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Princesses Éléonore et Fanny Schwarzenberg (château de Wittingau, Bohême).

SUPPLÉMENT N° 42.

(26 AOUT 1870)

PROBLÈMES CHIFFRÉS, N° 30. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 45. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 16. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 14. LES USAGES MONDAINS. LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 13. ÉNIGMES, N°s 25, 26. CHARADE N° 22. LOGOGRIPHE, N° 10. LANGAGE FRANÇAIS, N° 13. ANAGRAMMES, N° 19, LES CURIOSITÉS, N° 19. LES DEVISES, N° 12.

Clotho, Lachésis et Atropos. — Nathalie G. — Aricie Rémusat (Marseille). — J. Brontana (Paris). — Paul et Lucy Gruson (Douai). — Julie Portalis (Genève). Marie Valentin (Montlignon, Seine-et-Oise). — Cécile Jules Bapst (le Tréport). — V. O. et sa sœur. — Fougerette. — Joséphine et Thérèse Berthollet. Charles et Marie Borde (Cunfin, Aube). — Louise Guédon (Château de Tonnay-Charente (Charente-Inférieure). — Famille HICS. — Roger Braun (Scharrachbergheim, Basse-Alsace). — Alouette, la jeune Suissesse. — Le petit vieux des Batignolles. — Famille A. B. (Rouen). — E. D. (Dijon). — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Hélène Martin (Villa Thérèse (Arcachon). — Marguerite Biret (La Flotte, île de Ré). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Princesses Éléonore et Franny Schwarzenberg Schloss Wittigau, Bohême.) — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bo'ovani, Roumanie). Kobold (Sinaia, Roumanie). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Kœniswart, Bohême). — Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Guillaume Danloux. — Aimée et Suzanne.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

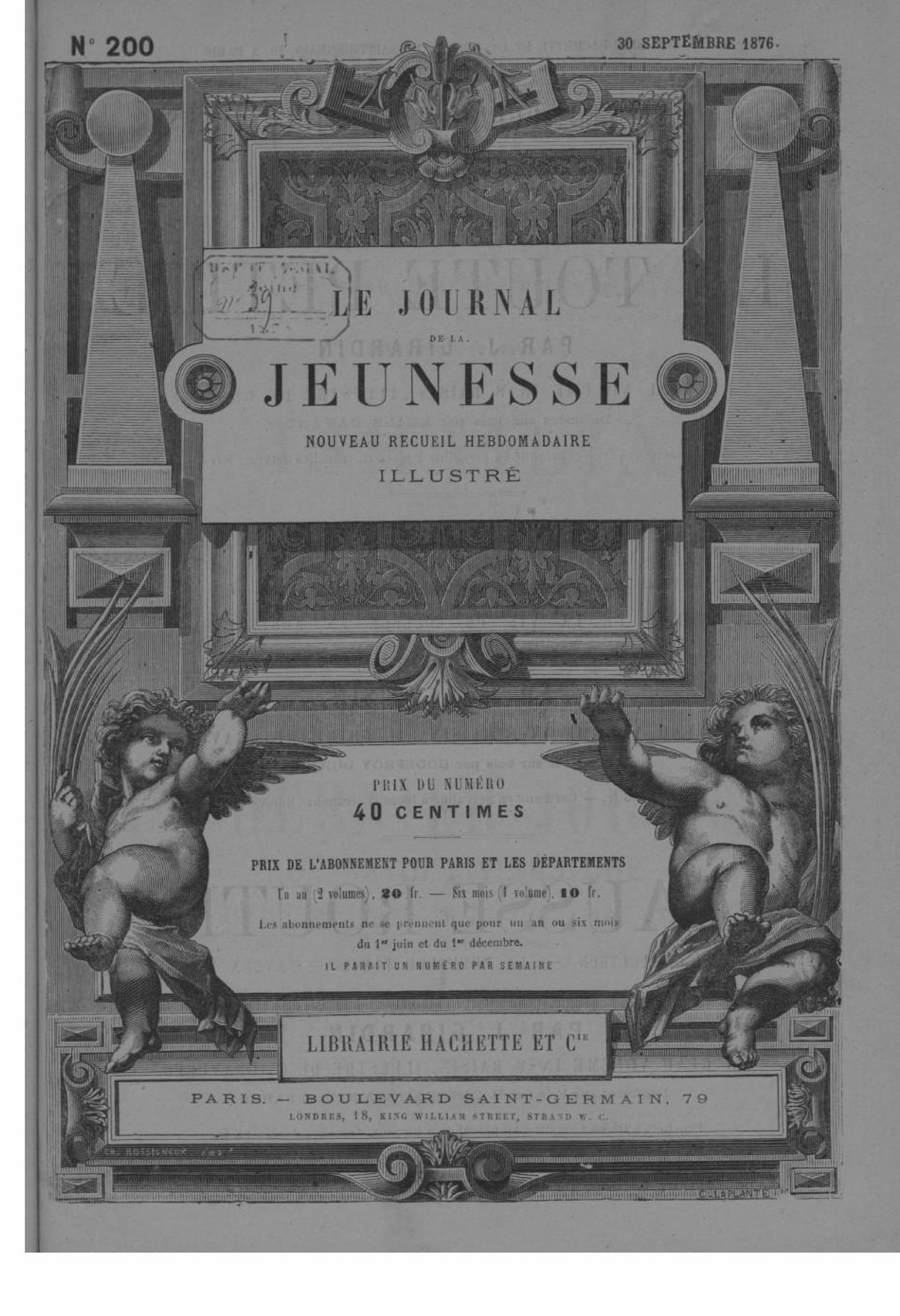
Georges, Marie-Thérèse et Hélène M. (Avignon). — Aimée D. — Philippe Renouard (Château de Stors, Seine-et-Oise). — Louise et Georges Granderye (Palais de Versailles). — R. S. (Valenciennes). — Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-Bois). — Louis et Paul Boucher (Sancergues, Cher). — M. G. E. L. — Robert de Mareschal (Rouen). — Madeleine, Marie-Thérèse et Agnès de Cerné. — Marie et Pierre de Maistre. — Marie-Louise Frossard (château de Montargis). — Louis et Camille Bouglé. — Odette et Metta D. de B. — Lucyanne et Céline de Varennes (château de Douville, par Dozulé, Calvados). Une jeune parisienne. — Colombe et Ramier (Colombier). — Gélaste (Bolandoz, Doubs). — Paul et Henriette Gaillard de Witt (Beauvais). — Arieri Ralli (Buxton). — Une petite fleur des prés. — Adrienne, Louise, Eugène, Paul, Marie et Maurice de l'île Maurice (château de Fournil, Périgord). — Kroubadelly. — Nelly Durand de Beaubayet. — Edouard Renard (Arcy-sur-Cure).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTES, CHIFFRÉ DE STERNE.

Lucie et Aline Mantion (Mers, près le Tréport, Somme). — La petite hirondelle du Lys. — A. Dehorter (Paris). — Paul de Nicolay. — Émilie Dauphin. — Louise et Georgina de Gestas (château de Pancy, Aisne). — R. du Porlail (Moussy-sur-Aisne). — Marga la Bretonne et Miss Zit. — Un poëte ignoré. — Henri Doeff (Oosterhout près Harlem, Hollande). — Jacqueline et Alice de Neuflize (château de Brunay, Cher). — Édouard Renard (Arcy-sur-Cure, Yonne).

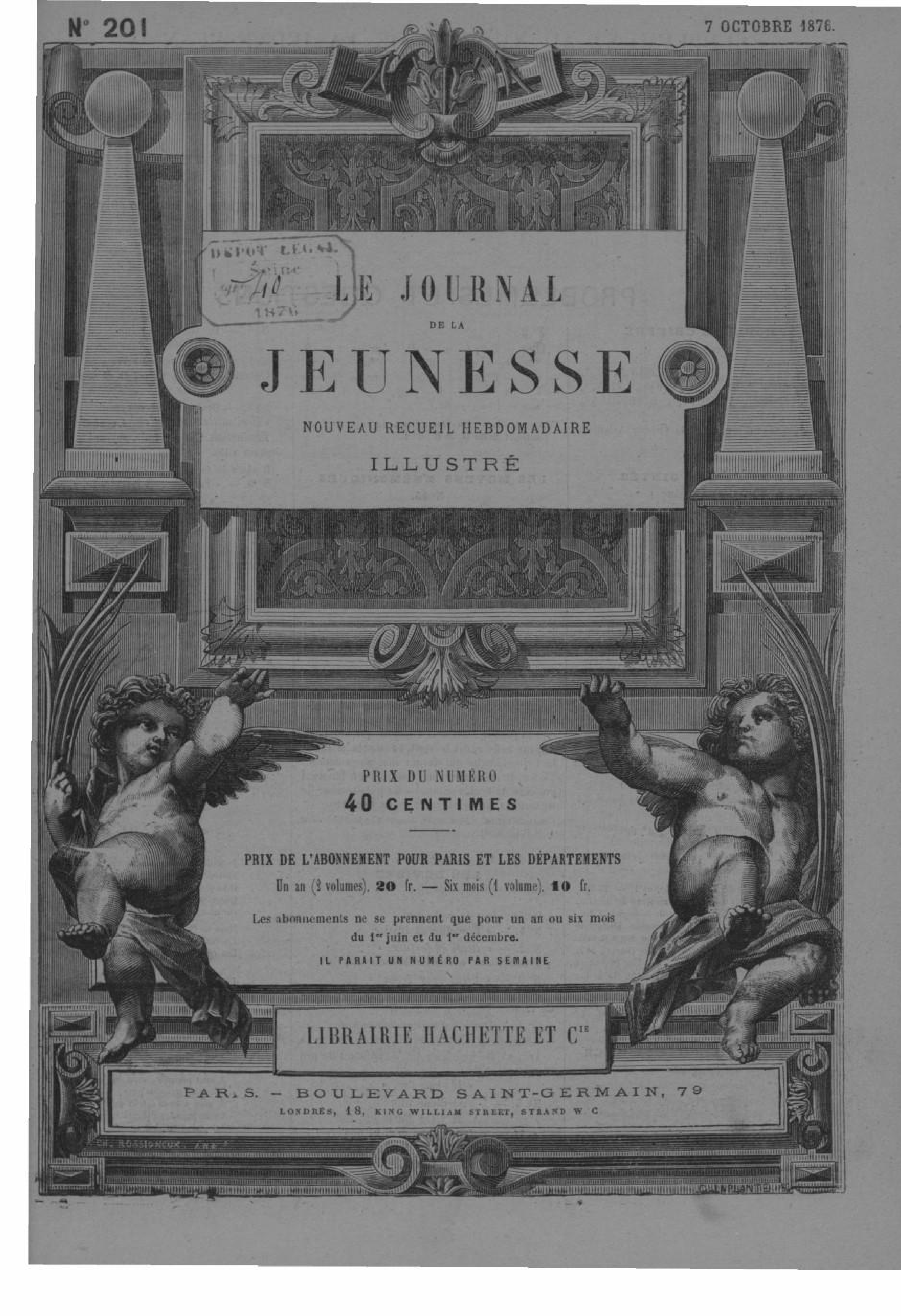
PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON

N° 200 30 SEPTEMBRE 1876.



PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 201 7 OCTOBRE 1876.



Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auron à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 32.

51 ** 62 ** 05 ** 71AB0 ** 93880 ** 90 ** 638 ** C108 ** 51 ** 62 ** 845 ** 7108 ** 93880 ** 638 ** A3027 ** D73H07C0 ** 474C0 **

Communication : Georges et Marie-Thérèse (Avignon)

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 47.

N° 1. — P*** c****** n**** b******, l* f*** y f*** c***** c**** d** a*****

N° 2. — A b** c***, b** r**.

N° 3. — L* p***** c** d*** l'é*** c**** u* p***** d*** u* v*******

N° 4. — Q**** l* v*** d'u* c***** a*****, l* s****** d'u* a** c*******.

N° 5. — S* l* v*** q*'o* t'é******, c** *** a**** l** a*****

N° 6. — L* d****** c** l* f**** d* l* c******

N° 7. — O* n* l*** j***** q** p*** ê*** l***

N° 8. — O* p*** s****** t***, p***** e* v****** t*** g*****

N° 9. — Paroles de Louis XII :

L* r** d* F***** n* v**** p** l** i****** d* d** d'O******

N° 10. — Vers monosyllabique :

C* q** j* s*** l* m***, c'e** q** j* n'*** p****.

N° 11. — L* l***** c** l* s****** d* t*****, d* c****, l* p***** c* c** l* c****

N° 12. — U* c****** m****** d* l'e******** d'a*****

N° 13. — C'** d*** l** g***** d****** q*'o* v*** l** g***** c*******

Communications : A. de Boucherville, n° 1. — Trilby, n° 2. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Kœnigswart, Bohême), n° 3. — Sophie Filiti, (Bukarest, Roumanie), n° 4. — Valentine Hennet de Bernoville, n° 5. — Un frère et une sœur (Laon), n° 6. — Darzens, Waroquet, Kœuffer (Paris), n° 7. — Un oiseau hors de cage, n° 8. — Une brebis et deux agneaux perdus, n° 9. — Alouette, la jeune Suissesse, nos 10, 11. — Joseph Desjoyaux (Saint-Galmier, (Loire), n° 12. — Madeleine Moreau-Vauthier, n° 13.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 18.

N° 1.

SUR UN PORTRAIT.

D — clbr — Bl — t — vs — *c — l*ng, — Q! — c*st — l, — drs-t, — c — crtq — *chv? — D'** — vnt — l — nr, — clgrn — q'*n — lt — sr — sn — vsg? — C'*st — d — s — vr — s — ml — gry.

N° 2.

Lrsq — Dmn — m. — dt, — pr — s — fr — *ncnsr, — q'*l — n'*st — q'*n — *gmnt — dns — l'*rt — d — bn — *crr, — *l — m — l — dt — sns — l — pnsr, — j — l — pns — sns — l — l — dr.

Communications : Un oiseau hors de cage, n° 1. — Odette et Metta D. de B., n° 2.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 15.

Quel est le département dont les premières lettres de la préfecture et des sous-préfectures sont trois B et trois L?

Communication : Jean et Geneviève de Courcy.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 16

LE CHÊNE ET LE VENT.

Fable.

La vallée est couverte de mes rameaux brisés disait le chêne du coteau au vent du nord. As-tu juré, barbare, ma perte dans ton courroux, tandis que le roseau je te vois caresser? — J'ai juré d'abattre le superbe qui, ainsi que toi, me résiste, dit le vent, et en paix je laisse le brin d'herbe qui devant moi se prosterne. Tâche de désarmer ma haine, ou à l'instant j'achève de te déraciner. — Je puis tomber, je ne saurais me prosterner, reprit le chêne.

Communication : Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-Bois).

LES DEVISES

N° 13.

Devises de rois de France :

N° 1. — « Economie et Justice. »

N° 2. — « *Recte et fortiter.* »

Traduction : « Droit et bravement. »

N° 3. — « *Ultus avos Trojæ.* »

Traduction : Nous avons vengé nos aïeux de Troie.

N° 4. — Devises d'un écrivain célèbre :

« Mon sang teint les bannières de France. »

Armes : De gueules semé de pommes de pin d'or et ces mots :

« Je sème l'or. »

N° 5. — Devise d'une ville :

A. M (*Ave Maria*)

« *Virgo mater, natum ora, ut nos juvet omni hora.* »

Traduction : Mère Vierge, prie ton fils pour qu'il nous aide à toute heure.

N° 6. — Devise d'une reine

« *Divide et impera.* »

N° 7. — Devise d'un ministre :

Un miroir exposé au soleil, et ces mots

« *Ardeo ubi respicior.* »

N° 8. — Devise d'une ville nouvelle :

« *Heri solitudo, hodie vicus, cras civitas.* »

Traduction : Hier solitude, aujourd'hui bourg, demain ville.

Devises de familles :

N° 9. — « Fais bien et laisse dire. »

N° 10. — « *Deo, rege, me.* »

N° 11. — « *Ferrum fero, ferro feror.* »

N° 12. — Devise d'un ordre fondé par un pape, le jour du premier anniversaire de son avénement, 7 juin 1847.

« *Virtute et merito.* »

Communications : Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise), n° 1. — Marguerite Brabant, nos 2 à 4. — Henri Pohls, nos 5, 6, 8. — Pétrarche (Saint-Jean, Essonnes, Seine-et-Oise), n° 7. — Cocombrinos, nos 9 à 11. — Petite fleur des montagnes, n° 12.

LES SURPRISES.

N° 10.

Ecrivez cent, écrivez cinquante, écrivez un, ajoutez un zéro. Résultat : Une figure mythologique.

Communication : Kobold.

CHARADE.

N° 25.

Plus d'un joueur sur mon premier
Follement risque sa pécune.
Il la perd ; c'est chose commune :
Quand on a vingt chances contre une,
On ne doit pas souvent gagner.

Mais en ce monde on veut briller,
La recherche de la fortune
Est ce que prend pour mon dernier,
Plus d'un.

Bien difficile est mon entier
Quand on aborde la tribune ;
Point de faiblesse ou de lacune,
Le public n'en permet aucune ;
Aussi voit-on s'y fourvoyer,
Plus d'un.

N° 26.

A mon premier, sans bateau,
Petits et grands passent l'eau ;
A mon second qui la guette,
Va se prendre l'alouette ;
Sur mon tout, à la saison,
Croit et mûrit la moisson.

Communication : Trois copains du collége de Poligny (Jura).

LES ANAGRAMMES.

N° 21.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — Eugène.
N° 2. — Ni sud.
N° 3. — Je ris.
N° 4. — Mal né.
N° 5. — Il t'a vu a Ypres.
N° 6. — Ma nièce.
N° 7. — Tzar cher.
N° 8. — Beau gril.
N° 9. — Le si brave gaillard.
N° 10. — O pas toi-meme.
N° 11. — Ma rue de rats.
N° 12. — Lectoure.
N° 13. — Nöces.
N° 14. — Montréal.
N° 15. — Si ne rase.
N° 16. — Elan.
N° 17. — T'y a lie.
N° 18. — Jeunes.
N° 19. — Neige.
N° 20. — Jasé, Minerve.
N° 21. — A-t-on si mal.
N° 22. — On n'est gai.
N° 23. — Qui prit mon encre.
N° 24. — Le roi loup.
N° 25. — Ciel, crois.
N° 26. — Hu! le rat.
N° 27. — A mot libre.
N° 28. — Ce domaine.
N° 29. — Vachere garde.
N° 30. — Me sourit.
N° 31. — Le loué.
N° 32. — Gras butors.
N° 33. — A qui aime.
N° 34. — La ville s'orne
N° 35. — Veilles.
N° 36. — Mille ares.
N° 37. — Justine.
N° 38. — Qui tue.
N° 39. — Chat rage.
N° 40. — Etage.

Communications : Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam), nos 1 à 4 — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Kœnigswart Bohême), n° 5. — Lucien Meyer (Le Havre), nos 6, 7. — Deux alouettes, nos 8, 9. — Les deux marmitons, nos 10, 11. — Marga la Bretonne et miss Zit, nos 12, 13. — Charles et Marie Bordé, n° 14. — Louise et Berthe Bailleux (Paris), n° 15. — Une jeune Parisienne, n° 16. — Victor, Alphonse et René, nos 17 à 20. — Marguerite Feillé, nos 21 à 27. — Les deux marmitons, nos 28, 29. — Deux roses des Alpes, nos 30 à 36. — Victor, Alphonse et René, nos 37 à 40.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — Il a gele.	N° 11. — Egorge.
N° 2. — Sire, voila.	N° 12. — Gorgees.
N° 3. — Ah! parle.	N° 13. — Le deyne m'a.
N° 4. — Crime.	N° 14. — M'a ravi.
N° 5. — Il l'a passe.	N° 15. — Rentes.
N° 6. — Revue ne lis.	N° 16. — Vise.
N° 7. — Monte, nain	N° 17. — Linot perge.
N° 8. — La natte.	N° 18. — Va Leon M.
N° 9. — Osa'lier.	N° 19. — Bien cree.
N° 10. — Geler.	N° 20. — Va, malin.

Communications : Charles et Marie Bordé, nos 1 à 5. — Jeanne de Vésian, n° 6, — Comtesse Clotilde de Clam Gallas (Vienne, Autriche), n° 7. — M. nos 8 à 12. — La paresse, nos 13 à 17. — Un des deux marmitons du Havre, nos 18, 19. — Z. et Polka, n° 28.

MARCHE DU CAVALIER

treill	trans	ler	sau	nids	tout	p r	j'ai
bril	la	les	sa	la	vu	dans	sons
forme	la	la	rou	les	se	lin	le
feuil	velle	et	sous	sa	du	buis	font
ren	chan	de	ma	se	re	delle	une
le	tin	est	de	ron	voir	réveil	pleu
sons	pli	viens	son	vi	et	bi	lis
je	ai	la	l'air	de	ser	gne	le

Communication : Arieri et Sophie Ral i (Paris).

LES CURIOSITÉS.

N° 21.

N° 1. — Quelles sont les célèbres femmes guerrières de l'histoire ancienne et moderne?

N° 2. — Quels sont les deux rois de France et d'Angleterre qui ont dit en parlant de leur successeur :

« Nous travaillons en vain ; ce gros garçon gâtera tout. »

« J'aurai peu régné et beaucoup conquis ; mon fils régnera beaucoup et perdra tout? »

N° 3. — Quels sont les deux frères qui épousèrent les deux sœurs, eurent entre eux le même intervalle d'âge qu'entre les sœurs, eurent le même nombre d'enfants, habitèrent la même maison, n'eurent qu'un même domestique pour les deux ménages, et parcoururent la même carrière?

N° 4. — Quelle est la reine de France dont le roi, son mari, dit en apprenant la mort :

« Voilà le premier chagrin qu'elle me cause? »

N° 5. — Quel est l'empereur d'Orient qui fut nommé *Dicore,* parce qu'il avait un œil noir et l'autre bleu?

N° 6. — Quel est l'orateur du XVIIIe siècle qui fut surnommé : « *Babebibobu?* »

N° 7. — Quel est le poëte qui fut surnommé le *Cygne de Byzance?*

N° 8. — Quelle est la femme célèbre qui fut surnommée « *la Pallas de l'Europe?* »

N° 9. — Quel est le personnage qui fut surnommé « *le comte Vert?* »

N° 10. — Quel est la reine qui fut surnommée « *la Minerve du Nord?* »

N° 11. — Quelle est la femme célèbre qui fut surnommée « *la Marguerite des marguerites d'Italie?* »

N° 12. — Quel est le maréchal qui fut surnommé « *le tapissier de Notre-Dame?* »

Communications : Cécile Jules Bapst (Paris), n° 1 — Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise), nos 2, 7. — Sophie Filiti (Bukarest; Roumanie), n° 3. — Deux alouettes, n° 4 — Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-Bois), nos 5, 6. — Joséphine et Thérèse Bertholle, nos 8 à 11. — Mademoiselle Bas-Bleu (F. S et L.), n° 12.

ÉNIGME.

N° 30.

Quel est le fleuve à l'eau bleue et profonde
Qui, tantôt catholique et tantôt protestant,
Sert Rome et Luther de son onde.
Et qui, comptant après pour rien
Le Romain, le Luthérien,
Finit sa course vagabonde
Par n'être pas même chrétien?
Rarement à courir le monde
On devient plus homme de bien.

Communication : Marie-Louise Frossard (château de Montargis).

LOGOGRIPHE.

N° 12.

La nuit, j'habite sur terre,
Et le jour je remonte aux cieux ;
J'éblouis les regards d'un éclat radieux,
Mais je n'ai qu'un matin pour plaire.
Cinq lettres font mon nom ; supprimez la première,
Je suis un prophète fameux ;
Je deviendrai la fleur que l'on aime le mieux,
En retranchant la dernière.

Communication : Marie-Louise Frossard.

Charles Joliet.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

USAGES MONDAINS.

Pourquoi dit-on à une personne qui éternue : « Dieu vous bénisse, » *ou* « A vos souhaits? »

La coutume de répondre à un éternument par un « *Dieu vous bénisse* » ou « *A vos souhaits !* » vient des Romains. Quand on éternuait devant eux, ils ne manquaient pas de dire : *Ab Jove,* par Jupiter.

On interprétait ce présage de diverses façons favorable de midi à minuit, néfaste de minuit à midi, il était encore un signe de bonheur ou de malheur pour les autres, selon qu'on éternuait à leur droite ou à leur gauche.

L'éternument chez les Romains était considéré comme un heureux augure, et celui qui éternuait était considéré comme favorisé des dieux. Les anciens, qui divinisaient tout, rattachaient les moindres choses à leurs croyances superstitieuses. On en trouve la preuve à chaque pas dans les écrits de leurs poëtes, de leurs philosophes et de leurs historiens.

Il est fait mention de l'éternument dans l'*Odyssée* d'Homère, dans Aristote, *De animalium naturâ,* dans Pline, Properce et Catulle.

C'est donc aux Romains qu'il faut attribuer cette tradition du moyen âge.

En l'an 1353, une épidémie, désignée par les Mémoires de l'époque sous le nom générique de *peste,* ravagea le nord de la France et sévit même avec une extrême violence à Paris. La médecine était impuissante contre les atteintes du fléau, et les victimes succombaient par milliers. Les symptômes avant-coureurs de cette

peste consistaient en des éternuments prolongés, et les assistants y répondaient par une invocation à la protection d'en haut : *Dieu vous bénisse!*

L'éternument, dit un correspondant, produit une commotion cérébrale qui peut amener un épanchement au cerveau ou une attaque d'apoplexie. Il y a donc comme une menace de mort dans ce phénomène causé par l'irritation des muqueuses nasales, et ce léger danger motive la bénédiction d'usage. Il ne faut pas se contraindre ni se retenir quand on est saisi par l'envie d'éternuer ; il vaut mieux, au contraire, fixer les yeux sur un objet blanc, un nuage, etc.

Ce trait me rappelle un souvenir d'enfance : Quand ma grand'mère éternuait, elle répondait au souhait : *Dieu vous bénisse*, par : *J'en ai bien besoin.*

LE LANGAGE FRANÇAIS.

FIDIBUS.

Ce mot est la contraction de *Fidelibus*. Dans les associations politiques d'étudiants allemands, les avis de toute espèce portaient la suscription : *Fidelibus*, abrégée ainsi : *Fid*^*ibus*^. L'étudiant, après avoir pris connaissance de cet avis, qui lui parvenait souvent à la brasserie, le roulait et en allumait sa pipe.

M. Fey donne cette version :

Dans les universités allemandes, les admonestations officielles commencent par ces mots : *Fid*^*ibus*^ *discipulis universitatis*, etc. Les délinquants, qui allument par forfanterie leurs pipes avec le papier de l'admonestation, lui ont donné pour nom le premier mot de la première ligne.

De là l'usage d'appeler *Fidibus* les papiers pliés ou roulés, à l'usage des fumeurs dans les bureaux de tabac.

RÉBUS

Les jeunes gens de la basoche, en Picardie, avaient coutume de lancer, en temps de carnaval, des libelles qui contenaient des pièces satiriques concernant la chronique locale, et ils dissimulaient les plus graves attaques sous des formules et des emblèmes énigmatiques. Ces libelles étaient intitulés : *De rebus quæ geruntur*. On dit ensuite *un de rebus*, et plus tard un *rébus*, pour indiquer un livre, une épigramme, une phrase où se trouvaient des allusions, des équivoques, des mots et des figures pris en un autre sens que celui qui leur est naturel.

Rebus, mot latin, ablatif pluriel de *res*, chose, parce qu'on représente les choses par des images et peintures, et c'est le caractère du *rébus* proprement dit.

MOUSSELINE.

Selon les uns, le mot *mousseline* paraît venir de *Mossoul* ou de *Mosul*, ville sur la rive de l'Euphrate ; selon d'autres, la mousseline est ainsi appelée de *Moussole*, nom qu'elle porte en Mésopotamie et en Perse, où il s'en fait un grand commerce.

Le *Dictionnaire des arts et métiers* (1767) dit que les tissus faits avec du coton sont mousseux, parce que les bouts des filaments du coton paraissent comme du duvet ou de la *mousse*, ce qui a fait donner le nom de *mousseline* à toutes les toiles de coton fines qui viennent des Indes.

PISTOLET.

Pistolet est le diminutif de *pistole*, petite arme à feu, dont le nom pouvait venir de *Pistoye*, ville d'Italie, où se fabriquait un court poignard nommé *pistoyer*, puis *pistolier*, et enfin *pistolet*. Lorsqu'on inventa les petites arquebuses, on leur donna le nom de ces petits poignards, qui a continué à désigner les plus petites armes à feu. C'est pourquoi on a appelé les écus espagnols des *pistoles*, à cause de leur petitesse.

Ce mot vient de l'Italien, *pistolese*, arme blanche, et *pistola, pistoletta*, petite arme à feu. Les soldats français, dans leur langage familier, ont fait masculin ces derniers mots, et le mot *pistolet*, ainsi francisé, date du XVe siècle.

Henry Estienne dit :

« A Pistoie, petite ville qui est à une bonne journée de Florence, se souloient faire de petits poignards, lesquels estans par nouveauté apportez en France, furent appelez du nom du lieu, premièrement *pistoiers*, depuis *pistoliers*, et en la fin *pistolets*. Quelque temps après, estant venue l'invention des petites arquebuses, on leur transporta le nom de ces petits poignards, et ce pauvre mot, ayant esté ainsi pourmené longtemps, en la fin encore a esté mené jusques en Espagne et en Italie, pour signifier leurs petits escus ; et croy qu'encore n'a-t-il pas fini ; mais quelque matin, les petits hommes s'appelleront *pistolets*, et les petites femmes *pistolettes*. »

Une autre version dit que ce mot tire son origine du capitaine Pistollet, Sébastien de Corbiou, né au XVe siècle, qui inventa, à Sedan, une sorte de mousquet très-petit et auquel il donna le nom de *pistollet*. Ce nom, qui s'écrivait alors avec deux *l*, servait à désigner une petite épée facile à manier, et ainsi appelée parce qu'elle provenait de la fabrique de Pistoia en Italie. Le capitaine de Corbiou fut dès lors designé par le nom de l'arme qu'il avait fait le premier fabriquer ; il prit pour armoiries des pistolets et cette devise : « *Ante ferit quam flamma micat.* »

GALIMATIAS.

Voici, selon Huet, évêque d'Avranches, l'origine de ce mot :

« Un avocat plaidait au sujet d'un coq appartenant à un certain Mathias, et s'exprimait en latin, conformément à l'usage de l'époque ; mais transposant les cas dans la chaleur de la discussion, il dit : *Galli Mathias*, au lieu de : *Gallus Mathiæ*. Il répéta si souvent cette locution vicieuse, qu'elle devint un sujet de plaisanterie et, par une tradition dont l'origine s'est perdue, elle fut, dans la suite, synonyme de discours sans suite, sans ordre, incompréhensible.

NOMS DES CORRESPONDANTS
QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL
SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Edmond et Louis S.

SUPPLÉMENT N° 44.
(9 SEPTEMBRE 1876)

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 31, PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 46. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 17. RÉBUS. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 15. LES TABLEAUX PARLANTS, N°s 53, 54, 55. LES CURIOSITÉS, N° 20, LE LANGAGE FRANÇAIS N° 14. LES MOYENS MNÉMONIQUES N° 14. LES ANAGRAMMES, N° 20. ÉNIGMES, N°s 27, 28, 29. CHARADES, N°s 23, 24 LOGOGRIPHE, N° 11.

Fougerette. — Nous autres (Reims). — Clotho, Lachésis et Atropos. — Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-Bois). — Paul Girard (Maignelay, Oise). — Marie-Louise Frossard (château de Montargis). — Charles et Marie Bordo (Cunfin, Aube). — Joséphine et Thérèse Bertholle (au Prieuré, Cunfin, Aube). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Kœnigswart, Bohême). — Paul et Lucy Gruson (Douai). — Julie Portalis (Genève). — J. Brontana (Paris). — Henri Pohls. — Berthe et Hélène de Cerné, Célestine et Séraphin (Paris). — Hélène Martin (Arcachon). — Natalie G. — Louise Guédon (château de Thonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Guillaume Danloux. — Joachim Labrouche (Bayonne). — V. O. et sa sœur. — Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Cécile Jules Bapst (Le Tréport). — Odette et Metta D. de B. — E. D. (Dijon). — Marie Valentin (Saint-Chinian, Hérault). — Louis Muret et Compagnie (Torfou). — Marie Henriette. — Paul Gavault (Alger). — Famille A. B. (Rouen). — Marie, Lucie, Renée. — Aricie Rémusat (Marseille). — F. et S. Brunsvick (Besançon). — Jeanne Rochard (Paris). — M. G. E. L. (Bayonne). — Famille Hics. — Marguerite Morand (Saint-Gervais). — A. de Boucherville (Vendôme). — Eugénie et Élisabeth Yver de la Bruchollerie (Paris). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Fried'and, Bohême. — Edouard et Madeleine Creux. — Marcellin Meynard (château de la Brunette, Marseille). — Marcel Noyer (Dieulefit). — Princesse Fanny Schwarzenberg. — Kobo'd (Sinaia, Roumanie), — Raymond Pitrou (Tours). — Les deux marmitons du Havre. — Suzanne et Aimée. La grande cousine. — Nous trois.

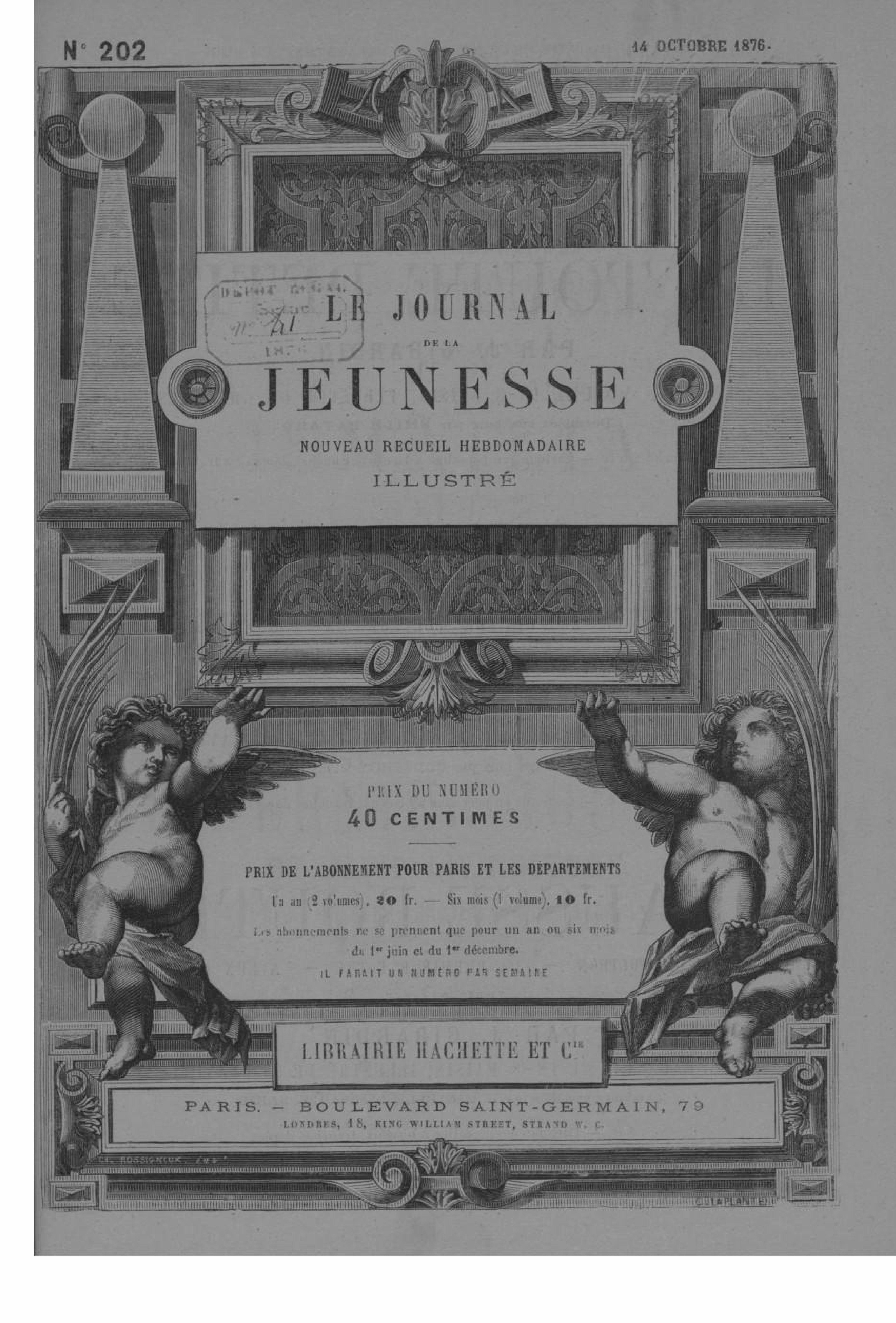
MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Friedland, Bohême). P. et L. Vibert et leur ami Pierre (au Puy). — M. et R. Normand. — Une jeune Parisienne. — Jeanne Houcke (Paris). — Georges et Marguerite Kremp (Douai). — Robert et Francine Le Marechal (Rouen). — Cadurcienne, dans sa chère Sarthe. — Roger Braun (Scharrachbergheim Basse-Alsace). — Gélaste, — C. Le Poittevin et Laure Le Poittevin (Cherbourg). — Kisber (château de Saint-Jean-en-l'Isle, par Essonnes). — Paul et Henriette Gaillard de Witt (Beauvais), — Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (Marseille, château Ralli). — Ma tante et moi (Talence, Gironde). — Fanciullette (Mers, Somme). — Charles-Albert Lelli (Marseille). — Loulou et Blanchette. — Jacqueline et Alice de Neuflize, le lieutenant et deux chasseurs (château de Brinay, Cher). — Marie et Louise Vincent (Saint-Étienne). — Jules Isay (Nancy). — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène. — Jeanne, Thérèse et Charlotte. — Suzanne d'Allard. — Lucyanne et Céline de Varennes (château de Douville par Dozulé, Calvados). — F. L. et sa sœur — Edouard et Marcel Desrousseaux (château de Vendières, Marne). — Blondinette (Limoges).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

Alexandre Hatet (école Monge). — Charlotte Arzée, J. B. Arzée (Bruxelles). — Marie Gunbard. — A. B. C. D. — André et Fernand Vellard (Noisy-le-Sec). — Jeanne Francillon (Puteaux). — Amandine Faribola (Seine-Inférieure). — Un Lovérien. — Une réunion de désœuvrés (Pays des Cafres). — Paul et Raymonde de Nicolay. — R. S. (Valenciennes). — Marie Dotte (Poissy). — Trois amateurs du Skating-rink de Boulogne (Douai). — La petite hirondelle (au Lys-Saint-Georges. — Villa du Val (Haute-Marne). — Alice Pallandre (Versailles). — G. Doublet (Versailles). — Louis Pascal, une autruche et une chouette de Mérignac, et J. S. le Chasseur. — Un ami de l'entomologie. — Jeanne Laurein. — Auguste Salomon (Metz, Lorraine). — E. Rousseau et sa sœur. — Louis et Madeleine d'Espinay Saint-Luc (château du Mousseau par Montrésor, Indre-et-Loire). — Noisette (Bayeux). — André Heimann (Lunéville). — Clara Janssens (Anvers, Belgique). — Amy et Tato L. (Estagel, près Nîmes).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON


N° 202
14 OCTOBRE 1876.
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

NOUVELLES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

ÉDITIONS DE GRAND LUXE

LA TOUTE PETITE

PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par ÉMILE BAYARD

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

TOM BROWN

SCÈNES DE LA VIE DE COLLÈGE EN ANGLETERRE

OUVRAGE IMITÉ DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR J. LEVOISIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES

Dessinées sur bois par GODEFROY DURAND

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

FAUSSE ROUTE

SOUVENIRS D'UN POLTRON — LA PREMIÈRE FAUTE — AVEUX D'UN ÉGOISTE

TROIS RÉCITS

PAR J. GIRARDIN

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE 65 GRAVURES

Dessinées sur bois par H. CASTELLI, A. MARIE et SAHIB

Broché : 5 fr. — Cartonné en percaline à biseaux, tranches dorées : 8 fr.

VOYAGE AU POLE NORD

DES NAVIRES

LA HANSA ET LA GERMANIA

RÉDIGÉ D'APRÈS LES RELATIONS OFFICIELLES

PAR JULES GOURDAULT

UN BEAU VOLUME IN-8 RAISIN

ILLUSTRÉ DE GRAVURES SUR BOIS ET ACCOMPAGNÉ DE CARTE

BROCHÉ : 10 FRANCS

ISMAILIA

RÉCIT

D'UNE EXPÉDITION DANS L'AFRIQUE CENTRALE POUR L'ABOLITION DE LA TRAITE DES NOIRS

Par SIR SAMUEL WHITE BAKER

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR H. VATTEMARE

UN BEAU VOLUME GRAND IN-8 RAISIN, ILLUSTRÉ DE GRAVURES SUR BOIS ET ACCOMPAGNÉ DE CARTES

BROCHÉ : 10 FRANCS

LE DERNIER JOURNAL

DE DAVID LIVINGSTONE

VOYAGE AU CENTRE DE L'AFRIQUE (1866-1873)

SUIVI DU RÉCIT DES DERNIERS MOMENTS

DE L'ILLUSTRE VOYAGEUR ET DU TRANSPORT DE SES RESTES FAIT PAR SES FIDÈLES SERVITEURS CHOUMA ET SOUSI

A HORACE WALLER F. R. G. S., recteur de Twywell, Northampton

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC L'AUTORISATION DES ÉDITEURS

PAR Mme H. LOREAU

DEUX BEAUX VOLUMES IN-8 RAISIN

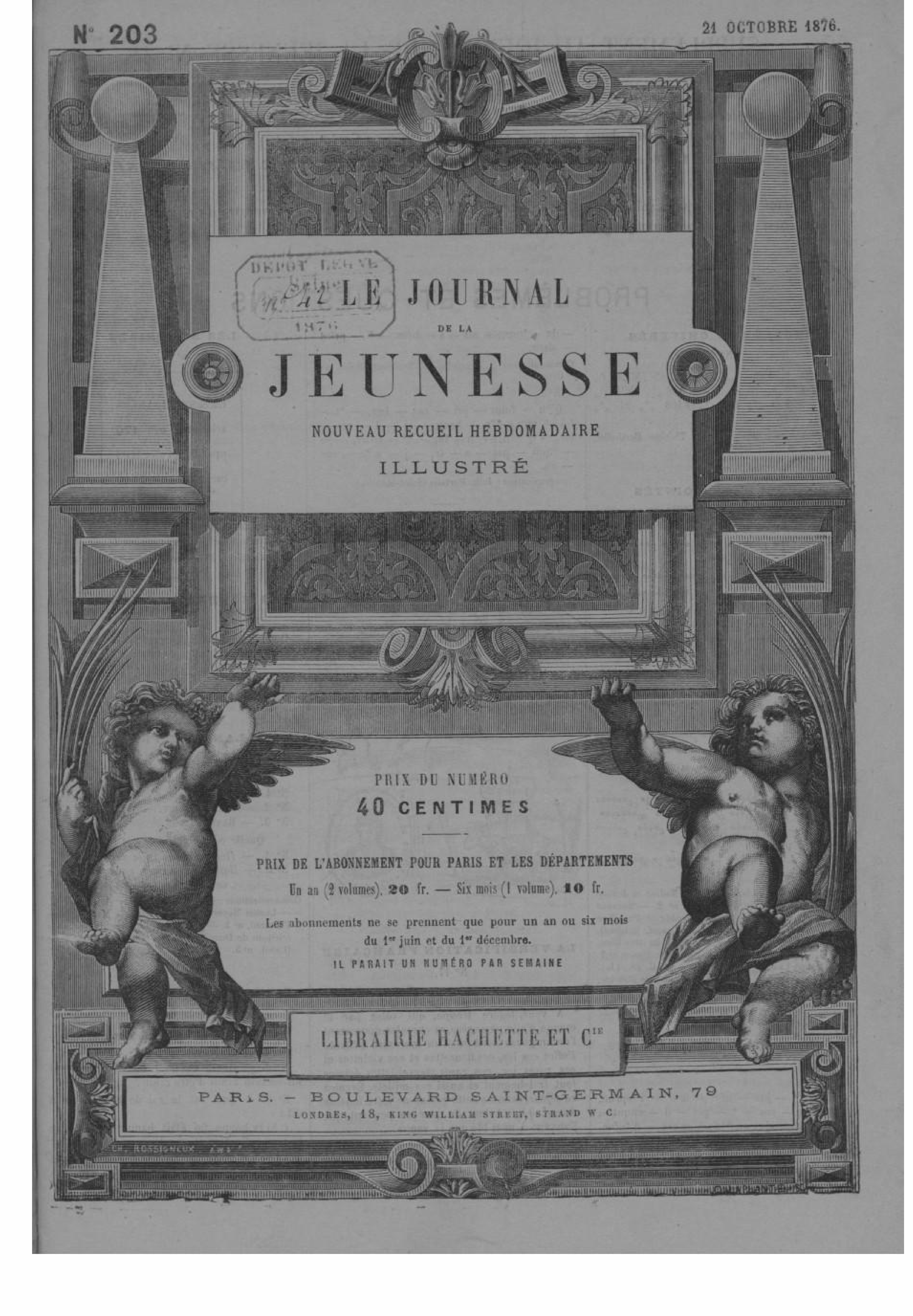
AVEC PORTRAITS, CARTES ET ILLUSTRATIONS

BROCHÉS : 20 FRANCS

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 203

21 OCTOBRE 1876.



LE JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE

ILLUSTRÉ

PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.

Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.

IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 48

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 33.

.*. 21 .*. A43 .*. 178 .*. B53775C21 .*. 32 .*. 178 .*. 18 .*. D46H9538 .*. 1891 .*. 21 .*. 83950 .*. H1 .*. 8468 .*. 21 .*. A40H1.

Communication : Joséphine et Thérèse Berthelle, Charles et Marie Borde.

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 48.

N° 1. — L* b*** n* f*** p** d* b****, e* l* b**** n* f*** p** d* b***.

N° 2. — A t***** n***, a****-p***** g****.

N° 3. — S*** y s*****, o* r******* l** a***** e* m******* d****.

N° 4. — l* f*** a***** d* d********* p*** d***** u* c****** q** d* d******* p*** l* s*****.

N° 5. — L'a***** e** u* c****** q** l'i********** b****.

N° 6. — L* p*** s** n** t**** o* t**** m**** à l* t****.

N° 7. — L'e**** e** p*** i************** q** l* h****

N° 8. — B*** f**** e** l* b***** q** s* c******* a* l***

N° 9. — L** h***** o** r******* l* c****** d'é*** t*** à f*** b*** o* t*** à f*** m*******.

N° 10. — U** p**** p*** c***** c****, c***** c**** à s* p****.

N° 11. — Q** a é** m**** p** l* s****** s* m**** d** c*****

Communications : Kobold, n° 1. — Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-Bois), n° 2. — Suzanne d'Allard, n° 3. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (château de Kœnigswart, Bohême), n° 4. — Gélasto, n° 5. — Mademoiselle Bas-Bleu, n° 6. — Darzens, Waroquet, Kœuffer (Paris), n° 7. — Jeanne Laurein (Paris), n° 8. — M. G. (S. et L.), n° 9. — Adrienne, Louise et Marie de l'Ile Maurice, n° 10. — Fanfan-la-Tulipe (Plombières-lès-Dijon), n° 11.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 19.

N° 1.

Lx — ** — jds — m'* — brc — l'*sprnc, — j — vs — rvs — * — pls — d — cnqnt — *ns, — *n — rjnt — **x — svnrs — d'*nfnc, — cmm — *n — rnt — ** — sffl — d — prn-tmps. — *ms, — prnts, — tmns — d — mn — **rr, — *bjts — d'*n — clt — *vc — l — tmps — *ccr, — ***, — mn — brc — m — smbl — dx — *ncr, — ms — l — brcs — * — prtnt — dspr.

Communication : Henriette de Brécourt (Seine-et-Oise).

N° 2.

Q**n — fmm — prl — sns — lng, — *t — f*s — mm — *n — hrng, — j — l — crs — bn ; — q'***nt — *n — lng — ** — cntrr, — *n — fmm — pss — s — tr, — j — n'*n — crs — rn.

Communication : Julie Portalis (Saint-Maurice).

RÉBUS



LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 17.

LE VANNEUR DE BLÉ.

A vous, légère troupe, qui volez par le monde d'aile passagère, et ébranlez doucement l'ombrageuse verdure d'un murmure sifflant. J'offre ces lys, ces fleurettes et ces violettes et ces roses icy, ces roses merveillettes écloses tout fraîchement et aussi ces œillets. Éventez ce séjour, éventez cette plaine de votre haleine douce, à la chaleur du jour ce pendant que j'ahanne à mon blé que je vanne.

Rétablir la pièce en trois strophes de vers de six pieds.

Communication : Trilby.

LES SURPRISES.

N° 11.

CE ce **STP** stp **ARLES**
arlec **PR** ocu **ITQ**
rqu **UONSA** onn **MUS**
esenn **EMA** uiep **IS** as.

Comment faut-il lire cette phrase pour en relier les mots et le sens régulier ?

Communication : Emmanuel et Suzanne Rodocanachi.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 16.

Quelles sont les *Épopées* dont les premières lettres forment les deux mots :

POLIE-PHYMA ?

Communication : Famille A. B. (Rouen).

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 15.

Quelle est l'origine des mots

N° 1. — PORTUGAL.
N° 2. — WHIG et TORY.
N° 3. — BAYONNETTE.

Quelle est l'origine de ces locutions :

N° 4. — *Recevoir une tuile sur la tête.*
N° 5. — *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

Communications : Madeleine de Courcy (Loiret), n° 1. — Lucien Meyer (Le Havre), n° 2. — Marie-Louise Frossard, n° 3. — Lucyanne et Céline de Varennes (château de Douville), n° 4. — Un frère et une sœur (Laon), n° 5.

LES CURIOSITÉS

N° 22.

N° 1. — Quel fut le premier ermite chrétien ?

N° 2. — Quelle est la reine de France qui fut esclave avant d'être reine ?

N° 3. — Quel est le roi de France qui a dit :

« Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, elle devrait se retrouver dans le cœur des rois ? »

N° 4. — Quel est le pape dont on rapporte ces paroles :

« J'ai aimé la justice et j'ai haï l'iniquité; c'est pourquoi je meurs en exil? »

N° 5. — Par qui et sous quel roi fut apporté en France le premier jeu de quilles?

Quel est le nom :

N° 6. — De l'inventeur du thermomètre?
N° 7. — — des Reverbères?
N° 8. — — des Bateaux de sauvetage?

Communications : Louis et Madeleine d'Épinay Saint-Luc (château du Mousseau, par Montresor, Indre-et-Loire), n° 1. — Fernand et Sophie Brunsvick (Besançon), n° 2. — Quatre fleurs de Vendée, n° 3. — Noisette, n° 4. — Emilie Dauphin, n° 5. — Nadine et Jeanne Chaptal (Château de Petit-Bois), n°s 6 à 8.

LES DEVISES.

N° 14.

Devises de peuples :

N° 1. — « Le Seigneur est mon secours. »
N° 2. — « Droit et vérité. »
N° 3. — « Allah ! Allah ! »

Villes françaises :

N° 4. — Un lion et ces mots :
« *Ab irâ leonis.* »

N° 5. — Une ruche entourée d'un essaim, le chef à trois abeilles et ces mots :
« Tout le monde y travaille. »

N° 6. — « Un Dieu, un roi, une loi. »

N° 7. — Devise d'une reine:
Un cadran sous le soleil et ces mots :
« Regarde afin que je sois regardé. »

Devises d'ordres :

N° 8. — « *Monstrant regibus astra viam.* »
N° 9. — « Pour avoir bien servi. »

Devises royales :

N° 10. — « *Sic esperanda fides.* »

N° 11. « De par Dieu, gentilhomme de par Dieu. »

N° 12. — Une épée et ces mots :
« *Raptum diadema reponit.* »

N° 13. — « *Summa petit livor.* »

N° 14. — Devise d'un roi dépouillé de ses États et s'apprêtant à les reconquérir (1676) :
« *Aut nunc, aut nunquam* ».
Traduction : Tout de suite ou jamais.

N° 15. — Armoiries d'une famille :
Trois pilules faisant allusion au mot latin qui forme son nom et qui, en français, veut dire médecin.

N° 16. — Armes d'un illustre navigateur :
Une mer d'azur et d'argent, avec trois îles, et le globe du monde pour cimier.

Communications : Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (M. et L.), n°s 1 à 3. — Marie-Louise Frossard (château de Montargis), n° 4. — Madeleine de Courcy (Loiret), n°s 5 à 8. Odette et Metta D. de B., n° 9. — Roméo et Juliette, n°s 10 à 12. — La petite hirondelle du Lys, n° 13. — Charles et Marie Borde, n°s 14, 15. — Madeleine, Marie-Thérèse et Agnès de Cerné (Villers-sur-Mer), n° 16

ÉNIGMES.

N° 31.

Les jeunes gens veulent m'avoir;
M'ont-ils ? je cesse de leur plaire;
Je pousse du matin au soir,
Et l'on me fait pour me défaire.

On me combat le fer en main,
Quoique cependant je sois douce;
Mais en dépit de l'inhumain,
Quand on m'attaque je repousse

Communication : E. Pedone.

CHARADES.

N° 27.

Mon premier d'un habit est la terminaison;
Mon second des Anglais est la collation;
Mon troisième s'emploie en forme de pronom;
Des grands hommes mon tout éternise le nom.

Communication : Louis et Paul Boucher de Sancergues (Cher).

LOGOGRIPHE.

N° 13.

Mes six pieds font maigrir,
Mes quatre font mourir.

Communication. Clotho, Lachésis et Atropos.

N° 14.

MÉTAGRAMME.

Avec six pieds je suis un odieux breuvage,
Dont le criminel seul sur l'homme fait usage.
Changez mon second pied, et, dans ma sombre horreur,
J'enferme le coupable avant le coup vengeur.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

LES ANAGRAMMES.

N° 22.

NOMS ET PRENOMS.

N° 1. — ILE DAMNEE.
N° 2. — CIVET NOIR.
N° 3. — JET E-LUI.
N° 4. — ART ÉCLOPE.
N° 5. — SEUL ET TOI.
N° 6. — A REUNI.
N° 7. — SUCRES.
N° 8. — DAIMS.
N° 9. — OH! NIEN OR.
N° 10. — LIVIE.
N° 11. — COTEAU.
N° 12. — ARÈNES.
N° 13. — VALERIE.
N° 14. — AUGUSTE.
N° 15. — VIDEO.
N° 16. — VERSE SEPTIEME.
N° 17. — CIVET ROI.
N° 18. — RAME GUÉRIT
N° 19. — N'Y A LE VENT
N° 20. — HÊTRES.
N° 21. — J'ANCRE.
N° 22. — L'OIE A BU.
N° 23. — GRAISSE.
N° 24. — LE MAIL, LE TROU.
N° 25. — O NUIT.
N° 26. — LE LION.
N° 27. — LA MUSE.
N° 28. — L'USURE.
N° 29. — SOLIVE.
N° 30. — TE DOTE.
N° 31. — GARA.
N° 32. — ARMEES.
N° 33. — L'ISSUE.
N° 34. — TENIA, REPRIS
N° 35. — PLAISANCE.
N° 36. — ALTA, ANTIQUE NOCE.
N° 37. — RETHA SE MARIA.
N° 38. — QUI CASE.
N° 39. — VALOIS.
N° 40. — VA, ROME!
N° 41. — OH! NAPLES.
N° 42. — AISNE.

Communications : Madelon Friquet (Paris), n°s 1 à 6. — Un Sanglier des Ardennes, n°s 7 à 10. — Marie, Marthe, Léon Watel et Louise et Lucie Devismes, n°s 11 à 14. — Trilby, n° 15. — Quita et Maurice Grieumard (Paris), n°s 16 à 18. — Valentine Hennet de Bernoville, n°s 19, 20. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure), n°s 21 à 23. — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (M. et L.), n° 24. — Berthe et Hélène de Cerné, Célestine et Séraphin (Paris), n° 25 — Suzanne d'Allard, n°s 26, 27. — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde, n°s 28 à 32 — F. et S. Brunsvick (Besançon), n° 33 — Charles Albert Lelli (Marseille), n°s 34 à 36 — Odette et Metta D. de B., n°s 37, 38. — Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise), n°s 39, 40 — Alphonse et Victor Bergeron, n°s 41, 42.

FLEURS, FRUITS, ARBRES, PLANTES.

N° 1. — LA LIGUE.
N° 2. — MITRE.
N° 3. — EMPEREUR I.
N° 4. — ENVOYA.
N° 5. — CHARIOT.
N° 6. — ASTRE.
N° 7. — UN MIRAGE.
N° 8. — L'ARRIVÉ.
N° 9. — LE LUT-IL?
N° 10. — TOILE VÊT.
N° 11. — VILLAGE.
N° 12. — PRÉ A JASON.
N° 13. — AH! CHRIST MENE.
N° 14. — VERSE TUBE.
N° 15. — ÉVITE LOT.
N° 16. — RECULE! NON.
N° 17. — AH! LAID! AH! LADY!
N° 18. — TEL ŒIL.
N° 19. — ACTION.
N° 20. — LE RIRE.
N° 21. — TU ES VERBE.

Communications : Six Ours abonnés, n°s 1 à 5. — Deux alouettes (Direction du gaz de Florence), n°s 6 à 8. — Comtesse Clotilde Clam Gallas (Vienne, Autriche), n°s 9 à 18. — Darzens, Waroquet, Kœffer (Paris), n° 19. — Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris), n° 20. — Deux alouettes, n° 21.

N°

UNE PAGE DE LACORDAIRE.

Il y a dix-huit siècles, Néron régnait sur le monde. Héritier des crimes qui l'avaient précédé sur le trône, il avait eu à cœur de les surpasser et de se faire par eux, dans la mémoire de Rome, un nom qu'aucun de ses successeurs ne pourrait plus égaler. Il y avait réussi Un jour on lui amena dans son palais un homme qui portait des chaînes et qu'il avait désiré voir. Cet homme était étranger; Rome ne l'avait pas nourri, et la Grèce ignorait son berceau. Cependant, interrogé par l'empereur, il répondit comme un Romain, d'une autre race que celle des Fabius et des Scipions, avec une liberté plus grave, une simplicité plus haute, je ne sais quoi d'ouvert et de profond qui étonna César. En l'entendant, les courtisans se parlèrent à voix basse, et les débris de la tribune aux harangues s'émurent dans le silence du forum. Depuis, les chaînes de cet homme se sont brisées; il a parcouru le monde

Athènes l'a reçu et convoqué pour s'entretenir avec lui les restes du Portique et de l'Académie; l'Égypte l'a vu passer au pied de ses temples, où il dedaignait de consulter la sagesse; l'Orient l'a connu et toutes les mers l'ont porté.

Il est venu s'asseoir sur les grèves de l'Armorique, après avoir erré dans les forêts de la Gaule, et les rivages de la Grande-Bretagne l'ont accueilli comme un hôte qu'ils attendaient. Quand les vaisseaux de l'Occident, las des barrières de l'Atlantique, s'ouvrirent de nouvelles routes vers des mondes nouveaux, il s'y élança aussi vite qu'eux, comme si nulle terre, nul fleuve, nulle montagne, nul désert n'eût dû échapper à l'ardeur de sa course et à l'empire de sa parole : et la même liberté qu'il avait déployée en face du Capitole asservi, il la déployait en face de l'univers.

Voyageur à mon tour au mystère de la vie, j'ai rencontré cet homme. Il portait à son front la cicatrice du martyre; mais, ni le sang versé, ni le cours des siècles ne lui avaient ôté la jeunesse du corps et la virginité de l'âme. Je l'ai vu, je l'ai aimé. Il m'a parlé de la vertu, et j'ai cru à la sienne. Il m'a parlé de Dieu et j'ai cru à sa parole. Son souffle versait en moi la lumière, la paix, l'affection, l'honneur; je ne sais quelles prémices d'immortalité qui me détachaient de moi-même; et enfin je connus, en aimant cet homme, qu'on pouvait aimer Dieu et qu'il était aimé en effet. Je tendis la main à mon bienfaiteur et je lui demandai son nom. Il me répondit comme il l'avait fait à César :

« Je suis...... »

Question. — Quel est le mot qui achève la réponse?

N° 57.

Pallas, la jalouse Pallas,
Me punit d'un destin plus dur que le trépas,
Et me rendit affreuse autant que j'étais belle;
Mais l'excès étonnant de la difformité
Que m'infligea sa cruauté,
Fera connaître, en dépit d'elle,
Quel fut l'excès de ma beauté.
Je ne puis trop montrer sa vengeance cruelle,
Ma tête est fière encor d'avoir pour ornement
Des serpents dont le sifflement
Excite une frayeur mortelle.
Je porte l'épouvante et la mort en tous lieux;
Tout se change en rochers à mon aspect horrible;
Les traits que Jupiter lance du haut des cieux
N'ont rien de si terrible
Qu'un regard de mes yeux;
Les plus grands dieux du ciel, de la terre et de l'onde
Du soin de se venger se reposent sur moi;
Si je perds la douceur d'être l'amour du monde
J'ai le plaisir d'en devenir l'effroi.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

CHARLES JOLIET.

SOLUTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

Nº 32.

Si tu es riche, donne de ton bien ; si tu n'as rien, donne ton cœur.

(*Proverbe arabe.*)

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

Nº 47.

Nº 1. — Pour composer notre bonheur, il faut y faire entrer celui des autres.

Nº 2. — A bon chat, bon rat.

Nº 3. — Le prince est dans l'état comme un pilote dans un vaisseau.

Nº 4. — Quand la voix d'un ennemi accuse, le silence d'un ami condamne.

Nº 5. — Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres.

Nº 6. — La douceur est la fleur de la charité.

Nº 7. — On ne loue jamais que pour être loué.

Nº 8. — On peut souvent tout perdre en voulant trop gagner.

Nº 9. — Paroles de Louis XII :

« Le roi de France ne venge pas les injures du duc d'Orléans. »

Nº 10. — Vers monosyllabique :

Ce que je sais le mieux, c'est que je ne sais rien.

Nº 11. — La langue est la serrure du cœur, la parole en est la clef.

Nº 12. —

Un envieux maigrit de l'embonpoint d'autrui.

Nº 13. —

C'est dans les grands dangers qu'on voit les grands courages.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

Nº 18.

Nº 1.

SUR UN PORTRAIT

Du célèbre Boileau tu vois ici l'image.
Quoi ! C'est là, diras-tu, ce critique achevé ?
D'où vient le noir chagrin qu'on lit sur son visage ?
C'est de se voir si mal gravé

Nº 2.

Lorsque Damon me dit, pour se faire encenser,
Qu'il n'est qu'un ignorant dans l'art de bien écrire,
Il me le dit sans le penser,
Je le pense sans le lui dire.

LES MOYENS MNÉMONIQUES

Nº 15.

La Gironde :

Bordeaux	La Réole.
Bazas.	Lesparre.
Blaye.	Libourne.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

Nº 16.

LE CHÊNE ET LE VENT.

« De mes rameaux brisés la vallée est couverte,
Disait au vent du Nord le chêne du coteau ;
Dans ton courroux, barbare, as-tu juré ma perte,
Tandis que je te vois caresser le roseau ?
— J'ai juré, dit le vent, d'abattre le superbe,
Qui me résiste ainsi que toi,
Et je laisse en paix le brin d'herbe,
Qui se prosterne devant moi.
Tâche de désarmer ma haine,
Ou j'achève à l'instant de te déraciner.
— Je puis tomber, reprit le chêne,
Je ne saurais me prosterner. »

LES DEVISES

Nº 13.

Nº 1. — Louis XII.
Nº 2. — Charles V.
Nº 3. — Louis XI.
Nº 4. — Châteaubriand.
Nº 5. — Montpellier.
Nº 6. — Catherine de Médicis.
Nº 7. — Sully.
Nº 8. — Arcachon.
Nº 9 — Boissy d'Anglas.
Nº 10. — Condé.
Nº 11. — Montalembert.
Nº 12. — Pie IX.

LES SURPRISES.

Nº 10.

CLIO

LE FIL D'ARIANE.

Je viens de voir une hirondelle
Lisser son aile de satin ;
J'ai vu sur la feuille nouvelle
Briller la perle du matin.
La vigne pleure sous la treille,
Les nids se font dans les buissons,
Tout se transforme et se réveille,
Et l'air est rempli de chansons.

MARCHE DU CAVALIER.

40	51	26	19	42	49	28	17
25	22	41	50	27	18	45	48
52	39	20	23	46	43	16	29
21	24	53	38	15	30	47	44
60	63	14	31	54	37	8	5
13	32	59	62	7	4	55	36
64	61	2	11	34	57	6	9
1	12	33	58	3	10	35	56

LES ANAGRAMMES.

Nº 21.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

Nº 1. — *Eugène.* — Genève.
Nº 2. — *Ni sud.* — Indus.
Nº 3. — *Je ris.* — Syrie.
Nº 4. — *Mal ne.* — Leman.
Nº 5. — *Il l'a vu à Ypres.* — Auteuil — Paris.
Nº 6. — *Ma nièce.* — Mayence.
Nº 7. — *Tsar cher.* — Chartres.
Nº 8. — *Beau gril.* — Bulgarie.
Nº 9. — *Le si brave gaillard.* — Brives-la-Gaillarde.
Nº 10. — *O pas toi-même.* — Mésopotamie.
Nº 11. — *Ma rue de rats.* — Estramadure.
Nº 12. — *T'écroule.* — Lectoure.
Nº 13. — *Noces,* — Cosne.
Nº 14. — *Notre mal.* — Montréal.
Nº 15. — *Si ne rase.* — Asnières.
Nº 16 — *Élan* — Léna.
Nº 17. — *T'y a lié.* — Italie.
Nº 18. — *Jeunes.* — Venise.
Nº 19. — *Neige.* — Egine.
Nº 20. — *Jase, Minerve.* — Asie-Mineure.
Nº 21. — *A-t-on si mal ?* — Saint-Malo.
Nº 22. — *On n'est gai.* — Saintonge.
Nº 23. — *Qui prit mon encre ?* — Quimper-Corentin.
Nº 24. — *Le roi Loup.* — Liverpool.
Nº 25. — *Ciel, crois.* — Le Croisic.
Nº 26. — *Hu ! le rat.* — Hérault.
Nº 27. — *A mot libre.* — Baltimore.
Nº 28. — *Ce domaine.* — Macédoine.
Nº 29. — *Vachère garde.* — Havre-de-grâce.
Nº 30. — *Me sourit.* — Moutiers.
Nº 31. — *Le doué.* — Lodève.
Nº 32. — *Gras butors.* — Strasbourg.
Nº 33. — *A qui aime.* — Jamaïque.
Nº 34. — *La ville s'orne.* — Orléansville.
Nº 35. — *Veilles.* — Séville.
Nº 36. — *Mille ares.* — Marseille.
Nº 37. — *Justine.* — Tunisie.
Nº 38. — *Qui tue.* — Utique.
Nº 39. — *Chat rage.* — Carthage.
Nº 40. — *Etage.* — Gaëte.

NOMS ET PRÉNOMS.

Nº 1. — *Il a gelé.* — Galilée.
Nº 2. — *Sire, voila.* — Lavoisier.
Nº 3. — *Ah ! parle.* — La Harpe.
Nº 4. — *Crime.* — Mercy.
Nº 5. — *Il l'a passé.* — La Palisse.
Nº 6. — *Revue ne lis.* — Jules Verne.
Nº 7. — *Monte, nain.* — Maintenon.
Nº 8. — *La natte.* — Tantale.
Nº 9. — *Osa lier.* — Rosalie.
Nº 10. — *Geler.* — Léger.
Nº 11. — *Egorge.* — George.
Nº 12. — *Georgées.* — Georges.
Nº 13. — *Le dey ne m'a.* — Madeleine.
Nº 14. — *M'a ravi.* — Amaury.
Nº 15. — *Rentes.* — Ernest.
Nº 16. — *Vise.* — Yves.
Nº 17. — *Linot perle.* — Pétronille.
Nº 18. — *Va, Léon M.* — Mauléon.
Nº 19. — *Bien créé.* — Bérénice.
Nº 20. — *Va, malin.* — Malvina.

CURIOSITÉS.

Nº 21.

Nº 1. — Les solutions seront publiées dans un prochain Supplément.

Nº 2. — Louis XII, roi de France, et Henri V, roi d'Angleterre.

Nº 3. — Pierre et Thomas Corneille, qui épousèrent les deux sœurs, demoiselles de Lampérière.

Nº 4. — Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV.

Nº 5. — Anastase Ier.

Nº 6. — Boissy-d'Anglas.

Nº 7. — André Chénier.

Nº 8. — Marguerite de France.

Nº 9. — Amédée VI.

Nº 10. — Marguerite de Norwège.

Nº 11. — Marguerite Paléologue, duchesse de Mantoue.

Nº 12. — Le maréchal de Luxembourg.

CHARADES.

Nº 25. — Début.
Nº 26. — Guéret.

ÉNIGMES.

Nº 30.

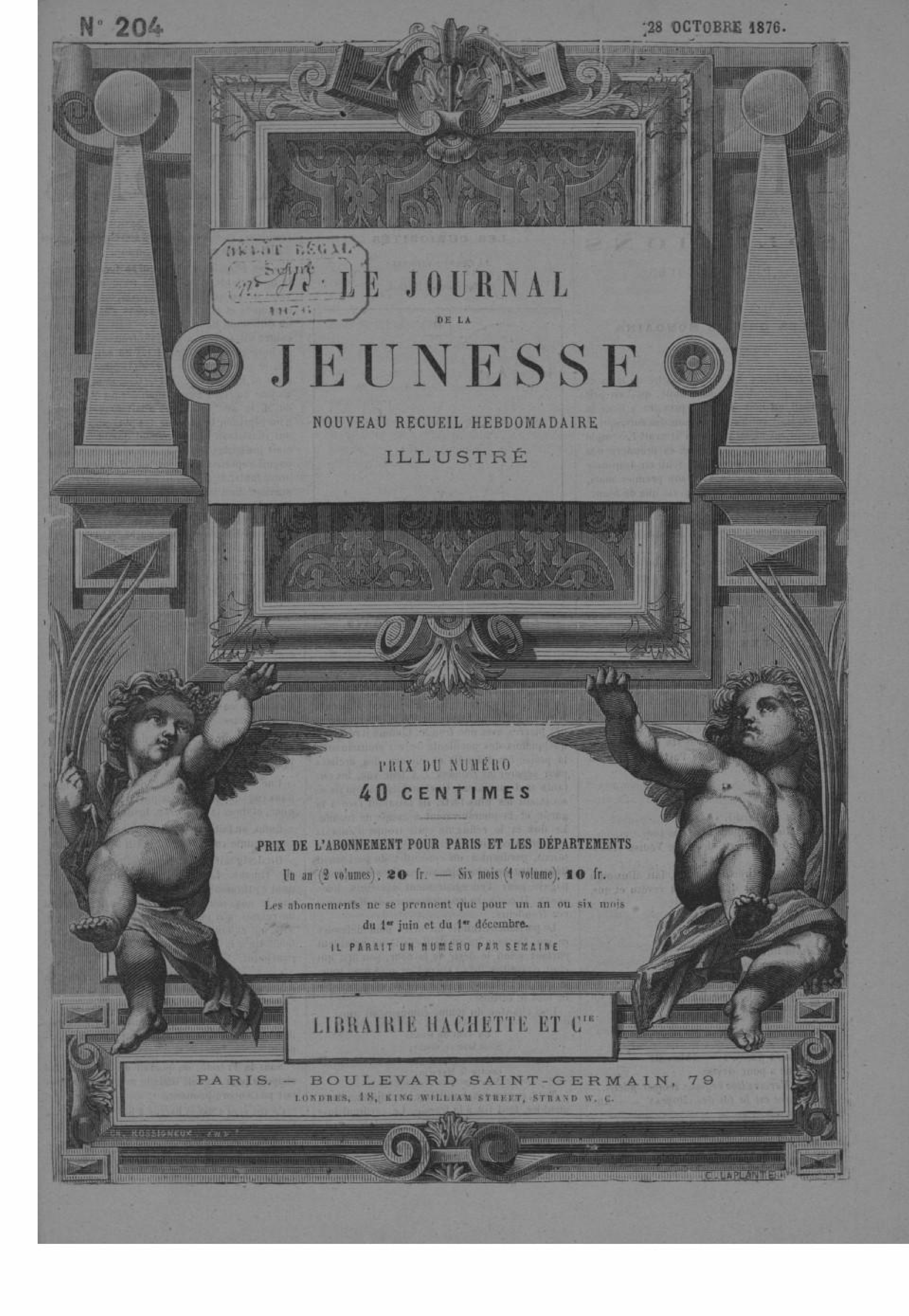
Le Danube.

LOGOGRIPHE.

Nº 12.

Rosée. — Osée. — Rose.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON


N° 204
28 OCTOBRE 1876.
DÉPÔT LÉGAL
Seine
n° 17
1876
LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
C. LAPLANTE

LES COMMUNICATIONS

SOLUTIONS DU 3e CONCOURS

LES USAGES MONDAINS.

Le roi Louis XII fut si touché de la mort d'*Anne de Bretagne*, sa femme, qu'il en prit le deuil en *noir* et le fit prendre à toute la cour. C'était contre la coutume des rois, qui le portaient en *violet;* en quoi il avait l'exemple de la même princesse qui fut la première des reines de France qui prit le deuil en drap noir à la mort de Charles VIII, son premier mari, les autres reines ne l'ayant porté que de *blanc.* De là vient l'expression « *Reine blanche* », qui désignait les reines en deuil.

Cette couleur a été depuis adoptée universellement.

En *Turquie* le deuil est *bleu* ou *violet;* en *Égypte, jaune;* en *Éthiopie, gris;* en *Chine* et au *Japon, blanc.*

LES DEVISES.

N° 1.

« *J'apprends encore.* » — Michel-Ange.

Carlo Maratti (1625-1713) disait à l'âge de 85 ans : « *Ancora imparo.* »

Sur une gravure de Marc-Antoine, on voit un vieillard assis dans une roulette d'enfant. Sur une banderolle, au bout de l'estampe, se lit la même devise.

N° 2.

« *Copia me perdit.* »

Traduction : L'abondance me tue.

Agostino Barbarigo, doge de Venise (1486-1501).

Cette devise, tirée de Virgile, fait allusion à toutes les charges dont il était revêtu et qui, selon lui, abrégeaient sa vie.

N° 3.

« *Lilium inter lilia.* »

Traduction : Lys entre lys.

Devise de Blanche de Castille.

Ses armes étaient un lys au naturel sur un champ semé de lys héraldiques.

N° 4.

« *Toujours fidèle.* » — Abbeville.

Narbonne a pour devise :

« *Narbo Marcius Deo regique semper fidelis.* »

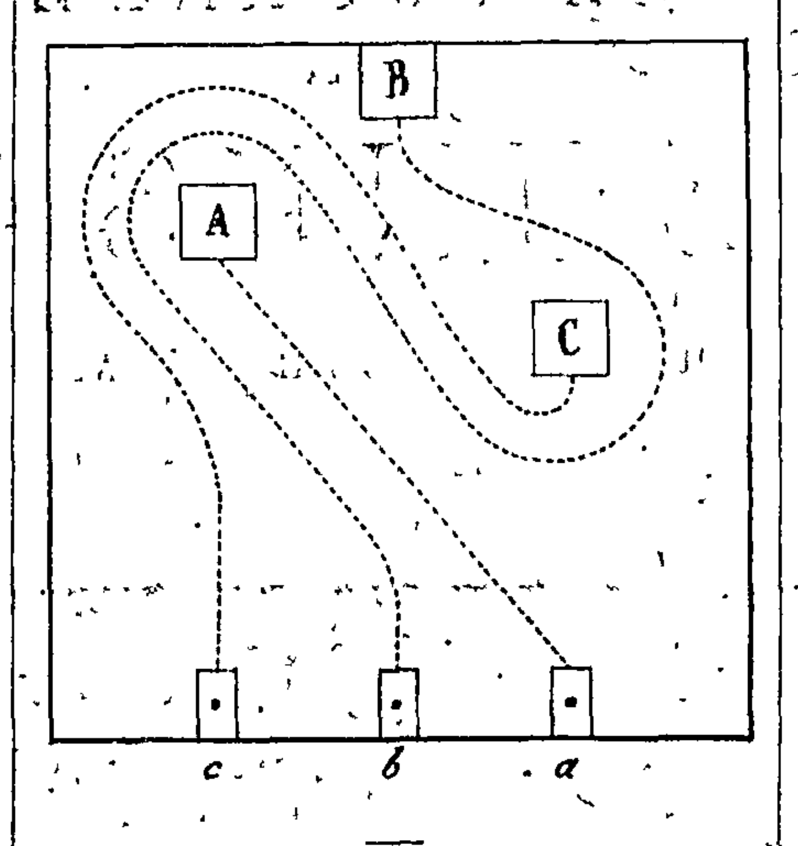
« *Ma force est la foi des citoyens.* » — Angoulême.

Divers correspondants attribuent cette devise à la ville de Périgueux.

LES CURIOSITÉS.

LE CHAMP PATERNEL.

Deuxième Solution.



LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 1.

FRONDE.

Ce mot dut son origine à des jeux d'enfants et de jeunes gens qui, partagés en plusieurs troupes dans les fossés de Paris, se lançaient des pierres avec une fronde. Comme il résultait quelquefois des accidents de ces amusements, la police les défendit et envoya des archers pour séparer les *frondeurs*. A leur vue, les enfants se dispersaient. Quelquefois, lorsqu'ils se sentaient les plus forts, ils faisaient face à la garde et la poursuivaient à coups de fronde. Le flux et le reflux de cette troupe d'enfants qui tantôt cédaient à l'autorité, tantôt y résistaient, parurent à un conseiller du parlement dépeindre assez bien les alternatives de sa compagnie pour l'enregistrement des édits bursaux. Il compara les adversaires de Mazarin à ces frondeurs.

Le parlement rendit un arrêt pour défendre ce jeu. Un jour qu'on délibérait, un président parlant selon le désir de la cour, son fils, qui était conseiller dit : « Quand ce sera mon tour, je fronderai bien les opinions de mon père. » Le mot fit fortune.

Une chanson du temps commençait ainsi :

Un vent de fronde
S'est levé ce matin ;
Je crois qu'il gronde
Contre le Mazarin.

Mets, équipages, habillements, bijoux, armes, meubles, tout fut à la fronde. Le cardinal lui-même contribua à accréditer cette plaisanterie. Dans un moment de réconciliation entre le parlement et lui, il dit, en badinant, aux députés de cette compagnie, qu'il était devenu *frondeur*, et il leur fit voir son chapeau garni d'une fronde en guise de cordon.

« Les *Frondeurs*, parti qui se forma pendant la minorité de Louis XIV. Ce terme de frondeur vient de ce que, en ce temps-là, les garçons de boutiques et autres jeunes gens s'assemblaient en différents lieux, où ils se battaient les uns contre les autres, à coup de fronde, malgré les archers qui ne pouvaient les en empêcher, ce que le sieur Bachaumont, conseiller au Parlement et fils du président Le Coigneux, appliqua un jour en riant aux assemblées du Parlement, où M. le duc d'Orléans allait souvent exprès pour réprimer la chaleur des plus emportés, ce qui réussissait ordinairement quand son A. R. était présente ; mais, en son absence, la compagnie reprenait souvent les affaires des jours précédents, et délibérait en toute liberté d'une manière dont la cour n'était pas contente. Sur quoi le sieur Bachaumont dit un jour que la cour viendrait aussi peu à bout de ses desseins dans le Parlement, que les archers des leurs à l'égard des *Frondeurs*, de sorte que le nom se donnait premièrement à ceux qui opinaient vigoureusement, et, depuis, à ceux qui se déclaraient contre le Cardinal. »

(*Mémoires de Guy-Joli*).

N° 2.

COCARDE.

Cocarde, dérivé de l'anglais *coquard*, coq. On trouve ce mot écrit *coquerde* dans les anciens auteurs.

On fait venir encore cocarde de *coquarde*, coq, crête de coq, touffe de plumes que portaient les Polonais au moyen âge.

Une version française en montre l'origine dans *coq*, que les Gaulois portaient sur leur cimier, et dans le mot *arde*, briller.

Enfin, on fait aussi dériver ce mot de *coquart*, coq, comme *coquelle*, diminutif de poule.

On désignait ainsi une aigrette ou un flocon de rubans. La cocarde était une enjolivure dont s'attifaient les *coquardeaux* (homme faisant le coq, mirliflore). C'était, soit un nœud de rubans, qui pendait au chapeau d'un colin, soit un ruban de mariée qu'on portait en bouffette à la boutonnière ou à l'aiguillette du pourpoint.

Le changement d'orthographe, *cocardeau*, se remarque dans Villon.

Sous Charles IX, pour la Saint-Barthélemy, la cour donna aux catholiques, comme signe de ralliement, une croix de papier attachée au chapeau.

Sous la Fronde, on portait de la paille au chapeau pour signal, mais le mot *cocarde* n'était pas encore prononcé.

Ce fut vers 1700, à défaut d'uniformes, qu'on se servit de cocardes en papier pour se distinguer dans les combats. On ne doit regarder la cocarde que datant de 1700 à 1710, lorsqu'on supprima l'aiguillette et les nœuds d'épaule.

La cocarde ne fut francisée et réellement prise sous son acception actuelle que sous la Régence, depuis l'adoption du chapeau à trois cornes, dont une cocarde chamarrait le bord gauche.

La couleur en était fort indéterminée. La mode et le caprice en maintinrent l'usage dans nos troupes, et cet usage devint vers le milieu du XVIII[e] siècle une institution légale.

La cocarde de basin blanc fut la seule portée par les officiers français, d'après le règlement de 1779.

Au moyen âge, les chevaliers portaient dans les tournois les couleurs de leurs dames. Sous Henri II, à l'époque du duel de Jarnac et de La Châtaigneraie, les parents et amis de chacun des adversaires assistaient au combat avec des rubans de couleur différente.

Au XVI[e] siècle, les bourgeois usaient d'un bonnet issu du chaperon porté à la fin du XIV[e] siècle; ils l'appelaient *bonnet à la cocarde*, en mémoire de la patte découpée en crête de coq qui avait garni jadis ce chaperon. Il subit de nombreuses modifications qui le rendirent quelquefois méconnaissable; mais on pouvait le distinguer encore, à travers toutes les vicissitudes de la mode, à sa cornette plissée.

« Au XVII[e] siècle, les soldats croates, au service de la France (qui nous ont donné aussi la *cravate*, et qui formèrent le noyau primitif du régiment de *Royal-Cravate* ou *Croate*), portaient à leur coiffure des plumes de coq. Cet ornement devint à la mode et reçut le nom de *cocarde*, qu'il conserva quand on eut substitué la bouffette de rubans aux plumes du coq.

Nos soldats n'ont longtemps porté sur leurs chapeaux que des plumes aux couleurs du prince, qu'on appelait *chapel de plumes*. Ce chapel était d'ordinaire fait de plumes de coq et s'appelait *coqarde* ou *cocarde*. Lorsqu'on remplaça la plume par un nœud de rubans, on continua de lui donner le nom de cocarde, qui a passé aussi à la plaque ronde en étain de nos soldats. Cet insigne, de forme circulaire, métal ou étoffe, ordinairement plissé, que l'on portait au chapeau, a donc servi à distinguer, soit la nationalité dans les divers pays de l'Europe, soit dans le même pays les fonctionnaires ou les soldats.

Dans la guerre de 1756, la cocarde de France était *blanche* et *verte*.

La Fayette, nommé général de la milice bourgeoise, lui donna le nom de garde nationale, trouvé par Sieyès, et, pour cocarde, les couleurs du chaperon d'Étienne Marcel, *bleu* et *rouge*, qui étaient celles de la ville de Paris.

Entre elles se plaça le *blanc*, couleur de la royauté et de la France, lorsque Louis XVI adopta la cocarde tricolore à l'Hôtel-de-ville.

La cocarde blanche fut rétablie le 13 avril 1814; la cocarde tricolore revint en 1830, et, depuis cette époque, elle a été maintenue.

N° 3.

NUL N'EST PROPHÈTE EN SON PAYS.

Ce proverbe est tiré des Évangiles :

1° *Saint Jean*, après avoir dit que Jésus, retournant de Judée en Galilée, passa par la Samarie, ajoute : « Deux jours après, il partit de là et s'en alla en Galilée; car il a déclaré lui-même qu'un prophète n'est point honoré en son pays. »

2° *Saint Marc* rapporte que Jésus enseignant dans la synagogue de Nazareth, plusieurs de ceux qui l'écoutaient se scandalisaient à son sujet; mais il leur dit : « Un prophète n'est sans estime que dans son pays, dans sa maison, dans sa parenté... » Et leur incrédulité l'étonnait.

3° *Saint Mathieu*, même version.

4° *Saint Luc* entre dans plus de détails. Jésus parle à ceux qui disent : « N'est-ce donc » pas là le fils de Joseph? » Vous allez sans doute me citer ce proverbe : Médecin, guérissez-vous vous-même; tout ce que nous avons appris que vous avez fait à Capharnaüm, faites-le encore ici dans votre pays. Mais je vous dis en vérité que nul prophète n'est bien venu en son pays. Il y avait plusieurs veuves en Israël au temps d'Élie, néanmoins Élie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta... Il y avait aussi plusieurs lépreux en Israël, au temps du prophète Elisée, et pas un d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman qui était Syrien. Etc., etc. »

Ce proverbe, comme beaucoup d'autres, a subi avec le temps une légère modification, et nous voyons M[me] de Sévigné le citer, tel qu'il est connu aujourd'hui, dans une lettre datée du 31 août 1689 :

« Il va à Vals, parce qu'il est à Paris, et M. d'Arles va à Forges, tant il est vrai que, jusqu'à ces pauvres fontaines, *nul n'est prophete en son pays.* »

LES COMMUNICATIONS.

RÉBUS.

N° 1.

O O O O O O O O O O O
O O O O O O O O O O O
T
2
S S S S S S S S S S S S
S S S S S S S S S S S
te
2

Solution : 22 ôté de 24, reste 2.

Communication : E. B. (Guadeloupe).

N° 2.

A. A. A. 10. 10. 10. 10. 10.

Solution : Trois amis près de s'indisposer les uns contre les autres.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

LES ANAGRAMMES.

Anagramme tirée du *Journal de l'Estoile* (1575).

N° 1. — HAINE ET DISCORD CIRCÉ D'ENFER AMEINE.

Catherine de Médicis, royne de France.

Communication : Georges Doublet (Versailles)

N° 2. — ES ALTA, MAGNA AC MIRANDA.

Sancta Maria Magdalena.

N° 3. — GRANDIA MALA MEA.

Maria Magdalena.

Communication : Marie-Louise Frossard (château de Montargis).

LES CURIOSITÉS.

N° 1.

I H S

Solution : Les lettres I H S sont les trois premières du nom grec ΙΗΣΟΣ, Jésus.

Communication : Joseph Desjoyaux (Saint-Galmier, Loire).

N° 2.

L'empereur Probus révoqua la défense faite par Domitien de planter des vignes nouvelles et son ordre d'arracher la moitié des anciennes, et fit refleurir en Pannonie et en Gaule la culture des vignes.

On grava en son honneur des médailles ainsi composées : au droit, la tête de l'empereur entourée de rayons; au revers, une grappe de raisin avec deux feuilles, et la légende en ces trois mots séparés par un point :

FOR. HIL. SAL.

Ces trois mots signifient : *Fortitudo*, — *Hilaritas*, — *Salus*, courage, gaîté, santé, effets de l'usage modéré du vin.

Communication : Louis et Madeleine d'Espinay Saint-Luc (château du Mousseau, par Montrésor, Indre-et-Loire).

N° 3.

LES FOUS DE COUR.

Triboulet.

Charles-Quint venait de demander à François I[er], qu'il avait tenu prisonnier durant un an à Madrid, en 1526, la permission de traverser la France pour se rendre en Espagne. François I[er] l'accorda.

Triboulet, l'ayant appris, se présenta chez son maître, portant sous son bras un registre volumineux.

— Qu'en veux-tu faire? lui demanda le roi.

— J'y inscris, répondit Triboulet, les noms de ceux qui sont plus fous que moi, et je viens d'y mettre celui de l'empereur Charles.

Par cette réponse, le fou voulait dire qu'il ne comprenait pas que Charles vînt ainsi se mettre à la disposition de son ancien ennemi.

François I[er] le comprit parfaitement; mais comme il ne se fâchait jamais des propos de Triboulet :

« Eh! que diras-tu donc, dit-il, si je le laisse passer?

— J'effacerai le nom de Charles, et je le remplacerai par celui de votre Majesté. »

Le roi s'amusa beaucoup de cette plaisanterie, fit un riche présent à Triboulet et n'en reçut pas moins avec loyauté le superbe empereur, qui sortit du royaume de France comme il y était entré. Mais l'histoire rapporte que, tant que Charles-Quint y demeura, il ne dormit pas tranquille et ne mangea pas de bon appétit.

Communication : Hélène Martin.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

L'art des chiens vient surtout de ce qu'on les *priva*.
Beau vaisseau ne pourra jamais remonter l'*Oise*.
J'ai retrouvé joyeux de l'argent dans ma *poche*.
Ah! verrons-nous jamais les ennemis *rôder*.

Trois fois le coq chanta avant que parut l'*aube*.
Bourgeois, il faut mourir les armes à la *main*.
Cinq lots seront gagnés pour la première *manche*.
Orne ce vêtement de beau point d'*Alençon*

Communication : Jeanne et Charlotte dans la forêt.

ÉNIGME.

Je ne suis d'aucun élément,
D'aucun règne de la nature,
Et l'on ne voit de ma figure
Ni fin ni commencement ;
Cependant je suis quelque chose,
Souvent de couleur noire ou rose ;
Mais de me deviner qui donc viendrait à bout,
Quand je ne suis dans rien et que je suis dans tout?

Solution : La lettre O.

Communication : Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie).

DEVISES.

Nº 1. — Pierre de Montmaur (1576-1648), célèbre parasite, se fit beaucoup d'ennemis par ses railleries et ses bons mots.

On lui donnait pour emblème : Un âne au milieu de chardons, avec cette devise :

« *Pungant dum saturent.* »

Traduction : Qu'ils piquent, pourvu qu'ils rassasient.

On a composé sur son nom, *Pierre Montmaur*, ces deux anagrammes :

ARMÉ POUR MENTIR
NE POUR MARMITER.

Communication : Charles et Marie Borde.

Nº 2. — Blaise de Montluc avait composé pour lui cette épitaphe :

Ci-dessous reposent les os
De Montluc qui n'eut onc repos.

Il avait cette devise :

« *Deo duce, ferro comite.* »

Traduction : Dieu pour guide, mon fer pour compagnon.

Communication : Madeleine de Courcy (Loiret).

Nº 3. — Marguerite de Provence, femme de saint Louis, avait pris pour devise une guirlande entrelacée de lys et de marguerites, guirlande qui se retrouvait sur l'anneau nuptial, avec ces mots gravés sur la pierre en saphir : « *Hors cet anel pourrions trouver amor?* »

D'autres auteurs racontent que saint Louis avait un anneau où se trouvaient gravés : un triangle, symbole de la Sainte Trinité ; des lys, symbole de la France, et des marguerites, symbole de l'épouse qu'il avait prise, avec les mêmes paroles : « *Hors cet anel pourrions trouver amor?* »

En cette bague étaient effectivement représentés et résumés les seuls amours de ce saint roi : Dieu, la France et Marguerite.

Communication : Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais).

Nº 4. — Famille de Virieu :

« *Virescit vulnere virtus.* »

Nº 5. — Famille de Quinsonas :

« Toujours tout droit. »

Communication : Mademoiselle Bas-Bleu (F. S. et L.)

Nº 6. — La famille Saint-Priest :

« *Fort et ferme.* »

Communication : Une grenouille des remparts de La Fontaine.

Nº 7. — Les ducs de Montmorency :

« *Aplanus.* »

Jacotot :

« *Qui veut peut.* »

Nº 8. — La Bretagne :

« *La Bretagne ne plie pas, elle casse.* »

Nº 9. — La Belgique :

« *L'union fait la force* »

Nº 10. — Ordre du *Lion neerlandais :*

« *Virtus nobilitat.* »

Nº 11. — Ordre de *Léopold :*

« *Integritati et merito.* »

Nº 12 — Ordre de la *Rose*, fondé par l'empereur du Brésil, Pedro Ier :

« *Amor et fidelio* »

Communication : Odette et Metta D. de B.

Nº 13. — Ordre du *Bain*, institué en 1399, par Henri IV, roi d'Angleterre :

Un sceptre, entre une rose et un chardon, au milieu de trois couronnes avec ces mots :

« *Tria juncta in uno.* »

Nº 14. — Ordre de *Ferdinand et du Mérite*, institué en 1800 par Ferdinand, roi des Deux-Siciles :

« *Fidei et merito.* »

Nº 15. — Ordre Suédois de l'*Étoile polaire :*

« *Nescit occasum.* »

Communication : Famille A. B , Rouen.

Nº 16. — Ordre de chevalerie féminine, *la Cordelière :*

Une cordelière d'argent et ces mots :

« *J'ai le corps délié.* »

Nº 17. — Ordre de la *Couronne royale*, créé par Charlemagne en faveur des Frisons, qui l'avaient aidé à vaincre la révolte des Saxons :

« *Coronabitur legitime certans.* »

Nº 18. — Ordre de la *Cosse-de-genêt*, créé par saint Louis à l'occasion de son mariage avec Marguerite de Provence :

« *Exaltavit humiles.* »

Communication : Roméo et Juliette.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

FALBALAS.

Falbalas, large bande d'étoffe plissée, que les femmes mettent au bas et autour de leurs jupes. De Gallières dit que le mot est venu de la cour. Aujourd'hui le *falbalas*, qui paraît dater de la fin du règne de Louis XIV, s'appelle *volant*.

D'après Génin, ce mot vient de l'espagnol, *falda*, habit de femme, *faldellin*, cotillon plissé.

Duchat et le Président de Brosses croient que falbalas vient de l'allemand, *fald-plat*, feuille pliée en deux. Selon Leibnitz, ce mot serait commun dans la haute Allemagne pour désigner une sorte de jupe.

Delâtre dit que falbalas vient de l'anglais, *fur-below*, bande d'étoffe ou de fourrure au bas d'une robe.

Lamarre, dans son *Traité de la Police*, prétend que les Romains ont rapporté de leurs guerres d'Orient l'usage des *falbalas*, connus des Perses et des Parthes. Là-dessus, les antiquaires ont cité Virgile et Horace, dont on nous dispensera de citer les vers.

Ce mot, qui ne date que du XVIIe siècle, fut inventé par M. de Langlée, maréchal de camp sous Louis XIV. Se trouvant un jour chez une couturière qui lui montrait une jupe garnie de ces bandes plissées, ce courtisan lui dit par plaisanterie :

« Parbleu, madame, votre falbalas est admirable !

— Comment, mon falbalas !

— Eh ! oui, c'est ainsi qu'à la cour les grandes dames appellent ces sortes de bandes. »

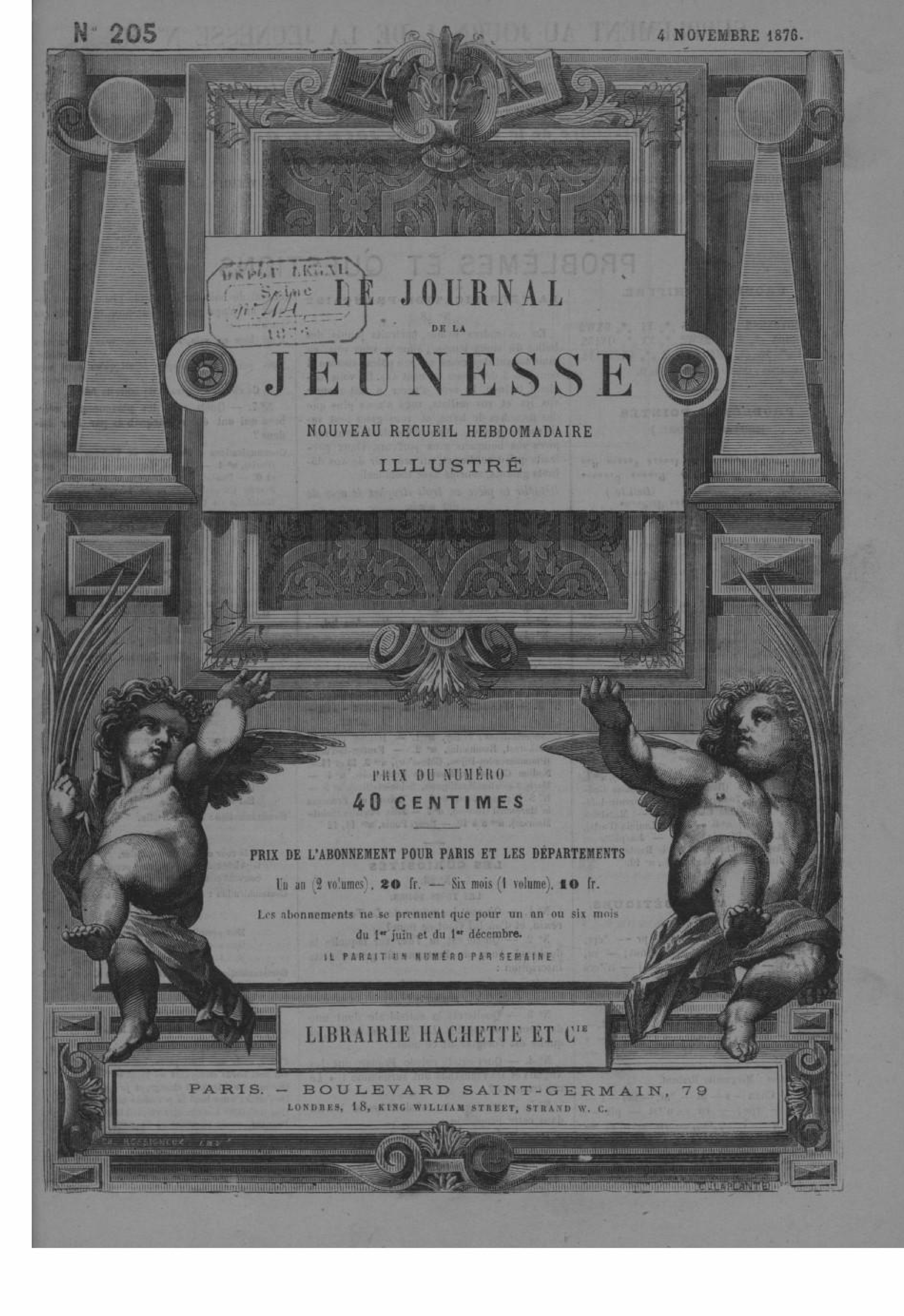
La couturière remercia M. de Langlée et s'empressa de répéter le mot. Bientôt *falbalas* eut droit de cité et fit partie de la langue.

On lui donne une origine plus curieuse encore.

Un ambassadeur persan, à qui on avait assuré qu'à Paris on trouvait tout ce qu'il prenait fantaisie de demander, entra un jour chez une marchande de modes et la pria de lui montrer des *falbalas*, mot qu'il fabriquait ou qu'il prenait au hasard dans sa langue. La dame ne parut nullement embarrassée et lui présenta aussitôt quelques-unes de ces bandes, auxquelles on a conservé le nom de falbalas.

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes). 20 fr. — Six mois (1 volume). 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.

SUPPLÉMENT AU JOURNAL DE LA JEUNESSE N° 50

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.

Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 34.

⁂ 46Y9X6SX ⁂ 8WZ15 ⁂ Y1 ⁂ 9XW2 ⁂ 43ZH6X ⁂ Z ⁂ 2YW2 ⁂ 3X ⁂ 0Y15X ⁂ Y1 ⁂ 1X ⁂ 43ZH2 ⁂ Z ⁂ 4X67Y11X.

Communication : Odette et Metta D. de B.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 49.

N° 1. — L* p*** v**** t***** s***** u** c********* d* b***** e* b***** p****** h******* (*Delille.*)

N° 2. — L*** d** y***, l*** d* c****

N° 3. — l* f*** f**** d* l* v** c**** o* c***, p**** à p****

N° 4. — L* f**** l* m**** l**** e** c**** d*** o* n* p**** p**

N° 5. — L'e***** s*** à f**** h******** d** s*******

N° 6. — C****** l* m******* p*** d* c*******, e* l'h******* t* l* r***** b****** a*******

N° 7. — L** f*** i******** l** m**** e* l** s**** l** s******

N° 8. — C*-g** p****, q** n* f** r***, p** m*** a*********

N° 9. — T*** e** t****** c*** u* p***** q** n'e** p***

N° 10. — S* l* r***** c******** d*** t*** l** s*******, l** â*** e** m**** p********* s'e* r*******

Communications : Julie Portalis (Saint-Maurice), nos 1, 2. — Famille A. B. (Rouen), n° 3. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure), n° 4. — René Chollet, n° 5. — Madeleine de Courcy (Loiret), n° 6. — Jeanne Laurein (Paris), n° 7. — L'Oncle Placide, n° 8. — Joséphine et Thérèse Bertholle, Charles et Marie Borde, n° 9. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 10.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 20.

N° 1. — Vs — n'*crvz — q — pr — *crr, — c'*st — pr — vs — *n — *msmnt; — m, — q — vs — chrs — tndrmnt, — j — n'*crs — q — pr — vs — l — dr.

Communication : Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (M. et L.).

N° 2. — Pr — *n — tn — htn, — sffsnt, — pr — *n — bbl — *trdssnt, — l'*gnrnc — s — mnfst, — ms — l — vr — svr — *st — mdst.

Communication : Marguerite Brabant.

N° 3. — Chcn — s — dt — *m, — ms — f — q — s'y — rps; — rn — n'*st — pls — cmmn — q — l — nm, — rn — n'*st — pls — rr — q — l — chs.

Communication : Suzanne d'Allard.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 18

En vos cadres ovales, portraits jaunis des belles du vieux temps, j'aime à vous voir, en main tenant des roses un peu pâles, comme il convient à des fleurs de cent ans. En vous touchant la joue, le vent d'hiver a fait mourir vos lys et vos œillets, vous n'avez plus que des mouches de boue, et vous gisez tout salis sur les quais..... Vous cependant, vous respirez vos bouquets sans parfums, vieux portraits qu'on oublie, et, au souvenir de vos défunts galants, souriez avec mélancolie.

Rétablir la pièce en trois strophes de vers de dix pieds.

Communication : Trilby.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 16.

N° 1. — *Faire Charlemagne.*

N° 2. — *Faire Gille.*

N° 3. — *Charbonnier est maître chez lui.*

N° 4. — *La foi du charbonnier.*

N° 5. — BATISTE.

N° 6. — FIACRE.

N° 7. — CABRIOLET.

N° 8. — COMÉDIE.

N° 9. — TRAGÉDIE.

N° 10. — TAFFETAS.

N° 11 — RATAFIA.

N° 12. — VASISTAS.

N° 13. — RIFLARD.

N° 14. — PONT - AUX - ANES.

Communications : Trilby, n° 1. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie), n° 2. — Fanfan-la-Tulipe (Plombières-les-Dijon, Côte-d'Or), nos 3, 13 et 14. — Nadine Chaptal (château de Petit-Bois), n° 4. — Marie Valentin (Montlignon, Seine-et-Oise), n° 5 — R. S. (Valenciennes), n° 6. — Robert et Francine le Mareschal (Rouen), n° 7. — Julie Portalis (Saint-Maurice), nos 8 à 10. — Henri Pohls, nos 11, 12

LES CURIOSITÉS

N° 23.

LES TROIS TOURS.

N° 1. — Où sont les ruines de *La Tour sans venin*, et d'où lui vient ce nom?

N° 2. — Quelle est *la Tour* sur laquelle la duchesse Anne de Bretagne fit graver cette inscription :

« *Qui qu'en grogne, ainsi dira, c'est mon plaisir* »?

N° 3. — Quelle est la cathédrale dont une des tours est appelée *La Tour de beurre*, et quelle est l'origine de ce nom?

N° 4. — Quel est le roi de France que les Anglais et les Flamands ont surnommé : « *Le roi trouvé* »?

N° 5. — Quel est le roi dont parle Merlin dans cette prophétie :

« *Le lion mourra à Montpensier* »?

N° 6. — Quelle est la ville de France, où le comte espagnol De Bruay fit dresser un cheval de bois sur la grande place, devant lequel on plaça une botte de foin, et auprès ces paroles :

C'est bien en vain, Français, que vous pensez nous prendre,
Vous perdez votre temps; plutôt qu'on nous voye rendre,
Ce cheval mangera cette botte de foin?

N° 7. — Quels sont les personnages célèbres qui ont été remarquables par leur laideur?

Communications : Joséphine et Thérèse Bertholle (Paris), n° 1. — Clotho, Lachésis et Atropos, nos 2 et 6. — Paul de Cerné (Paris), n° 3. — Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-Bois), n° 4. — Madeleine de Courcy (Loiret), n° 5. — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie), n° 7.

ÉNIGME.

N° 32.

Connaissez un tyran dont rien ne nous délivre,
A son bizarre goût il faut s'abandonner;
Mais sous ses folles lois étant forcé de vivre,
Le sage n'est jamais le premier à les suivre,
Ni le dernier à les garder.

Communication : Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie).

CHARADES.

N° 28.

Le flatteur, dans mon premier,
Intrigue, s'élève et brille;
Jamais une vieille fille
N'est franche sur mon dernier;
Chez les Français, mon entier
Est vertu de famille.

Communication : Julie Portalis.

N° 29.

A la cour on voit mon dernier,
Capricieuse autant que mon premier,
Souvent conduire à mon entier.

Communication : Clotho, Lachésis, Atropos.

N° 30.

Mon premier va roulant,
Mon second sautillant,
Mon tout se défaisant.

Communication : Berthe et Hélène de Cerné, Celestine et Séraphin (Paris).

MÉTAGRAMME

N° 15.

J'offre, dans mes trois pieds, ma liquide étendue,
Sur mes bords ondoyants on vient se délasser.
Que mon premier pied change, et je puis traverser
De l'un à l'autre bord la personne attendue.
Une troisième fois changez ce pied encor,
Je suis la poche immense où l'avare a son or.

Communication : Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure).

MARCHE DU CAVALIER

pil	tu	et	fleurs	au	vas	sem	deux
l'on	nous	pa	t'en	blons	tous	fleur	la
te	lon	mes	que	vre	sait	pour	ros
som	dit	res	cé	tant	nous	pau	di
des	com	nous	nous	je	les	vons	hom
nous	et	tins	me	sans	mes	rents	te
vois	nos	loin	mons	fuis	dif	les	vi
d'eux	ai	pas	sont	et	nous	no	fé

Communication : Cécile Jules Bapst (château de Stors, Seine-et-Oise).

LES ANAGRAMMES.

N° 23.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — En grappin.
N° 2. — O César.
N° 3. — Y oublie.
N° 4. — Il danse.
N° 5. — O Juda.
N° 6. — Malsaine.
N° 7. — Maladies.
N° 8. — Une nie.
N° 9. — Ah! Aune.
N° 10. — Hu! Ici.
N° 11. — Ovide monte.
N° 12. — Leonor.
N° 13 — Ou villes amies.
N° 14. — Noms.
N° 15. — Erigea.
N° 16. — Bride.
N° 17. — N'aura.
N° 18. — La prime.
N° 19. — Trêve! Le roi.
N° 20. — Sibérie.
N° 21. — Va, ils font crier fi.
N° 22. — Le cas t'alarme.
N° 23. — Gros matin.
N° 24. — Anne la rude.
N° 25. — La brigue.
N° 26. — S. le bucheron d'Agen.
N° 27. — N'admire.
N° 28. — Agar nia.
N° 29. — Julep.
N° 30. — Ter, trop.
N° 31. — Estampe.
N° 32. — La Denys.

Communications : Gélaste (Bolandoz, Doubs), n° 1. — Alphonse et Victor Bergeron, n°s 2 à 4. — Trois amateurs du Skating-Rink de Boulogne (Douai), n° 5 — Nadine Chaptal (château de Petit-Bois), n° 6. — M[lles] Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise), n°s 7 à 10. — M. G. (S. et L.), n° 11. — Berthe et Hélène de Cerné, Célestine et Séraphin (Paris), n° 12. — Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (M. et L.), n° 13. — Paul et Louis Boucher, de Sancergues (Cher), n° 14. — Madeleine, Marie-Thérèse et Agnès de Cerné (Villers-sur-Mer), n° 15. — Charles et Marie Borde, n°s 16 à 20. — Marie-Louise Frossard (château de Montargis), n°s 21 à 25. — Louise et Berthe Bailleux (Paris), n° 26. — Une réunion de désœuvrés, n°s 27, 28. — P. et L. Vibert et leur ami Pierre, n° 29. — Fanciulette (Mers, près le Tréport, Somme), n° 30. — Suzanne et Céline de Varennes (château de Douville, Calvados), n° 31. — Nadine et Jeanne Chaptal (château de Petit-Bois), n° 32.

ANIMAUX.

N° 1. — Anche.	N° 6. — Noce.
N° 2. — Arnica.	N° 7. — Loin, merle.
N° 3. — Tourte.	N° 8. — Sirène.
N° 4. — Aire.	N° 9. — Vu le riche.
N° 5. — Rêve a soi.	N° 10. — Elvire.

Communications : Marie-Louise Frossard, Jeanne de Vésian, Louise et Caroline Thiéry, n°s 1, 2. — Charles et Marie Borde, n° 3. — Tibéli (château de Mau), n° 4. — Roméo et Juliette, n° 5. — Alphonse et Victor Bergeron (Périgueux), n°s 6, 7. — Quita, Maurice et Nénène Grieumard (Paris), n°s 8, 9. — Trilby, n° 10.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — Injuste.	N° 16. — Ni ane.
N° 2. — Léonie.	N° 17. — Boulet rit.
N° 3. — En vignes.	N° 18. — Inconstant.
N° 4. — Ancyre.	N° 19. — Sais a gele.
N° 5. — De l'onyx.	N° 20. — Va, boule d'or.
N° 6. — Tyran de l'ame.	N° 21. — Y court.
N° 7. — Eh l'ambre.	N° 22. — L'ane vient.
N° 8. — Beau vol d'or.	N° 23. — Ligurie.
N° 9. — Le chat ! rot.	N° 24. — O arche.
N° 10. — La Lieue.	N° 25. — Ce propre.
N° 11. — Grele.	N° 26. — Il n'a vue.
N° 12. — Sf grave.	N° 27. — Caste.
N° 13. — Je dis : Cède, commis.	N° 28. — Ce cruel.
	N° 29. — Il le but.
N° 14. — Ou lini beugla.	N° 30. — L'actuel.
	N° 31. — A le de.
N° 15. — La ligne.	N° 32. — Canton sec.

Communications : Darzens, Waroquet, Kœffer (Paris), n°s 1, 2. — Charles et Marie Borde, n°s 3, 4. — M. D. C. (Tarbes), n° 5. — A. Dul (Bayeux), n°s 6, 7. — Les deux marmitons, n°s 8, 9. — Charles et Marie Borde, n°s 10 à 12. — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (Kœnigswart, Bohême), n°s 13, 14. — M[lles] Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise), n°s 15 à 17. — Joséphine et Thérèse Berthiolle (Paris), n° 18. — Victor, Alphonse et René, n°s 19 à 22. — Un ami de la jeunesse, n°s 23 à 30. — Adèle et Constance Vaillant (Foncquevillers, Pas-de-Calais), n°s 31, 32.

LES DEVISES

N° 15.

N° 1. — Famille française :
« *Etiamsi omnes, ego non.* »
Traduction : Quand même tous diraient oui, je dirais non.

N° 2. — Ordre religieux :
« *Stat crux dum volvitur orbis.* »

N° 3. — Marin français du XVII[e] siècle :
« *Dedit hæc insignia virtus.* »

N° 4. — Quelle est la reine qui avait pour emblème un cygne percé d'une flèche ?

N° 5. — Moraliste français :
« C'est mon plaisir. »

N° 6. — Ministre français :
« *Perite et recte.* »
Traduction : Adroit et droit.

Communications : Une grenouille des remparts de la Fontaine, n° 1. — Julie Portalis (Saint-Maurice), n° 2. — Duguay-Trouin, n° 3. — Hélène Martin (Périgueux), n° 4. — Roméo et Juliette, n°s 5, 6.

CHARLES JOLIET.

CORRESPONDANCE

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 33.

Le moi est haïssable; il est et voudrait être le tyran de tout le monde.

PROBLÈMES POINTÉS.

CHIFFRE DE STERNE

N° 48.

N° 1. — Le bien ne fait pas de bruit, et le bruit ne fait pas de bien.

N° 2. — A talent nain, amour-propre géant.

N° 3. — Sans y songer, on redresse les autres en marchant droit.

N° 4. — Il faut autant de discrétion pour donner un conseil que de docilité pour le suivre.

N° 5. — L'avenir est un canevas que l'imagination brode.

N° 6.
Le pied sur une tombe on tient moins à la terre

N° 7. — L'envie est plus irréconciliable que la haine.

N° 8.
Bien folle est la brebis qui se confesse au loup.

N° 9. — Les hommes ont rarement le courage d'être tout à fait bons ou tout à fait méchants.

N° 10. — Une place pour chaque chose, chaque chose à sa place.

N° 11. — Qui a été mordu par le serpent se méfie des cordes.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 19.

N° 1.

Lieux où jadis m'a bercé l'espérance,
Je vous revois à plus de cinquante ans,
On rajeunit aux souvenirs d'enfance
Comme on renaît au souffle du printemps.

Amis, parents, témoins de mon aurore,
Objets d'un culte avec le temps accru,
Oui, mon berceau me semble doux encore,
Mais la berceuse a pourtant disparu.

N° 2.

Qu'une femme parle sans langue,
Et fasse même une harangue,
Je le crois bien ;
Qu'ayant une langue au contraire,
Une femme puisse se taire,
Je n'en crois rien.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 17.

LE VANNEUR DE BLÉ

A vous, troupe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse ramure
Doucement ébranlez.

J'offre ces violettes,
Ce lys et ces fleurettes
Et ces roses icy,
Ces vermeillettes roses
Tout fraichement écloses
Et ces œillets aussi.

De votre douce haleine
Éventez cette plaine,
Éventez ce séjour;
Ce pendant que j'ahanne
A mon blé que je vanne
A la chaleur du jour.

LES SURPRISES.

N° 11.

Pour rétablir l'inscription énigmatique dans son sens régulier, il faut relier ensemble toutes les lettres capitales, ensuite les caractères ordinaires, et on lira couramment :

« C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas. »

LES MOYENS MNÉMONIQUES

N° 16.

Pharsale. — Odyssée. — Lusiades. — Iliade. — Enéide. — Paradis perdu. — Henriade. — Jérusalem délivrée. — Messiade. — Argonautique.

LES CURIOSITÉS.

N° 22.

N° 1. — Saint Paul qui, fuyant la septième persécution, se réfugia dans la Basse-Thébaïde.
N° 2. — Bathilde, femme de Clovis II.
N° 3. — Jean-le-Bon.
N° 4. — Grégoire VII.
N° 5. — Les ambassadeurs de Siam. — Louis XIV.
N° 6. — Drebbel.
N° 7. — B. de Chateaublanc et Matterat de Preignez.
N° 8. — Henri Greatheed.

LES DEVISES.

N° 14.

N° 1. — Danemark.
N° 2. — Norwége.
N° 3. — Turquie.
N° 4. — Arles.
N° 5. — Elbeuf.
N° 6. — Lyon.
N° 7. — Louise de Lorraine de Vaudemont.
N° 8. — Ordre de l'Étoile.
N° 9. — Ordre de la Charité chrétienne.
N° 10. — François II.
N° 11. — id.
N° 12. — Henri IV.
N° 13. — Eudes.
N° 14. — Charles IV, roi de Lorraine.
N° 15. — Médicis.
N° 16. — Christophe Colomb.

NOTES. — N° 8. Ordre de l'Étoile, créé par Robert, fils de Hugues Capet, et aboli par Louis XI.

N° 9. — Ordre de la Charité chrétienne, institué par Henri III.

ÉNIGME.

N° 31.

La barbe.

CHARADE.

N° 27. — Panthéon.

LOGOGRIPHES.

N° 13. — Famine. — Faim.

MÉTAGRAMME

N° 14. — Poison. — Prison.

RÉBUS.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.

Madame Deshoulières.

D'après la communication : Quita et Maurice.

LES ANAGRAMMES

N° 22.

NOMS ET PRÉNOMS.

N° 1. — *Ile damnée.* — Madeleine.
N° 2. — *Civet noir.* — Victoire.
N° 3. — *Jette-lui.* — Juliette.
N° 4. — *Art éclopé.* — Cléopâtre.
N° 5. — *Seul et toi.* — Louisette.
N° 6. — *A réuni.* — Uranie.
N° 7. — *Sucres!* — Crésus.
N° 8. — *Daims.* — Midas.
N° 9. — *Oh! ni en or.* — Honorine.
N° 10. — *Livie.* — Julie.
N° 11. — *Coteau.* — Octave.
N° 12. — *Arènes.* — Arsène.
N° 13. — *Valérie.* — Aurélie.
N° 14. — *Auguste.* — Gustave.
N° 15. — *Video.* — Ovide.
N° 16. — *Verse septieme!* — Septime Sévère.
N° 17. — *Civet roi.* — Victoire.
N° 18. — *Rame guérit.* — Marguerite.
N° 19. — *N'y a le vent.* — Valentine.
N° 20. — *Hêtres.* — Esther.
N° 21. — *J'ancre.* — Racine.
N° 22. — *L'oie a bu.* — Boileau.
N° 23. — *Graisse.* — Segrais.
N° 24. — *Le mail le trou.* — La Trémouille.
N° 25. — *O nuit.* — Junot.
N° 26. — *Le lion.* — Lionel.
N° 27. — *La muse.* — Samuel.
N° 28. — *L'usure.* — Ursule.
N° 29. — *Solive.* — Louise.
N° 30. — *Te dote.* — Odette.
N° 31. — *Gara.* — Agar.
N° 32. — *Armées.* — Erasme.
N° 33. — *L'issue.* — Ulysse.
N° 34. — *Te nia, repris.* — Saint Pierre.
N° 35. — *Plaisance.* — Pascaline.
N° 36. — *Alta, antique noce.* — Océan Atlantique.
N° 37. — *Retha se maria.* — Maria Thérésa.
N° 38. — *Qui case.* — Jacques.
N° 39. — *Valois.* — Louisa.
N° 40. — *Va, Rome.* — Moreau.
N° 41. — *Oh! Naples.* — Alphonse.
N° 42. — *Aisne.* — Séjan.

FLEURS, FRUITS, ARBRES, PLANTES.

N° 1. — *La ligue.* — Glaïeul.
N° 2. — *Mitre.* — Myrte.
N° 3. — *Empereur I.* — Primevère.
N° 4. — *Envoya.* — Avoine.
N° 5. — *Chariot.* — Haricot.
N° 6. — *Astre.* — Aster.
N° 7. — *Un mirage.* — Géranium.
N° 8. — *L'arrivé.* — Laurier.
N° 9. — *Le lut-il?* — Tilleul.
N° 10. — *Toile vêt.* — Violette.
N° 11 — *Village.* — Glaïeul.
N° 12. — *Pré à Jason.* — Saponaire.
N° 13. — *Ah! Christ mène.* — Chrysanthème.
N° 14. — *Verse tube.* — Tubéreuse.
N° 15. — *Evite lot.* — Violette.
N° 16. — *Recule! non.* — Renoncule.
N° 17. — *Ah! laid. Ah! lady.* — Dahlia.
N° 18. — *Tel œil.* — Œillet.
N° 19. — *Action!* — Aconit.
N° 20. — *Le rire.* — Lierre
N° 21 — *Tu es verbe.* — Tubéreuse.

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 56. — Je suis chrétien.
N° 57. — La tête de Méduse.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Adrienne Durand (Pointe à Pître, Guadeloupe).

SUPPLÉMENT N° 47.

(7 OCTOBRE 1876)

PROBLÈME CHIFFRÉ N° 32. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, N° 47. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, N° 18. LES MOYENS MNÉMONIQUES, N° 15. LA VERSIFICATION FRANÇAISE, N° 16. LES DEVISES, N° 13. LES SURPRISES, N° 10. LE FIL D'ARIANE, MARCHE DU CAVALIER. LES ANAGRAMMES, N° 21, LES CURIOSITÉS, N° 21. CHARADES, N°s 25, 26. ÉNIGMES, N° 30. LOGOGRIPHE, N° 12.

Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — Cécile Jules Bapst (Paris). — Deux novices. — Marie, Lucie, Renée. — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau). — A. de Boucherville (Vendôme). — Berthe et Hélène de Cerné, Célestine et Séraphin. — Julie Portalis. — Guillaume Danloux. — Louise Guédon (château de Tonnay-Charente, Charente-Inférieure). — Joachim Labrouche (Bayonne). — A. Dul (Guéron, près Bayeux). — Roger Braun (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise). — Charles et Marie Borde (Paris). — Famille Hiés. — Fanciulette. — Hélène Martin (Périgueux). — V. et sa sœur. — Ernest V. (Bar-sur-Aube). — Ma tante et moi (Bordeaux). — Natalie G. — Tracy. — Nous autres. — M. G. E. L. (Bayonne). — Raymond Bernard (Lycée de Toulouse). — Ricquebourg. — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Marie Valentin (Montlignon, Seine-et-Oise). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Friedland, Bohême). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Princesse Sophie de Metternich (Kœnigswart, Bohême). — Aricie Rémusat (Marseille). — Ch. Albert Lelli (Marseille). — Le Petit Vieux des Batignolles. — Alphonse Lyon, Marcel Noyer (Dieulefit). — Edouard et Madeleine Creux — Cadurcienne, dans sa chère Sarthe. — Roger et Michel. — Deux Cousines de Normandie. — Louise et Lucie Devismes, et Marie, Marthe et Léon Watel. — Charlotte T. — Aimée et Suzanne.

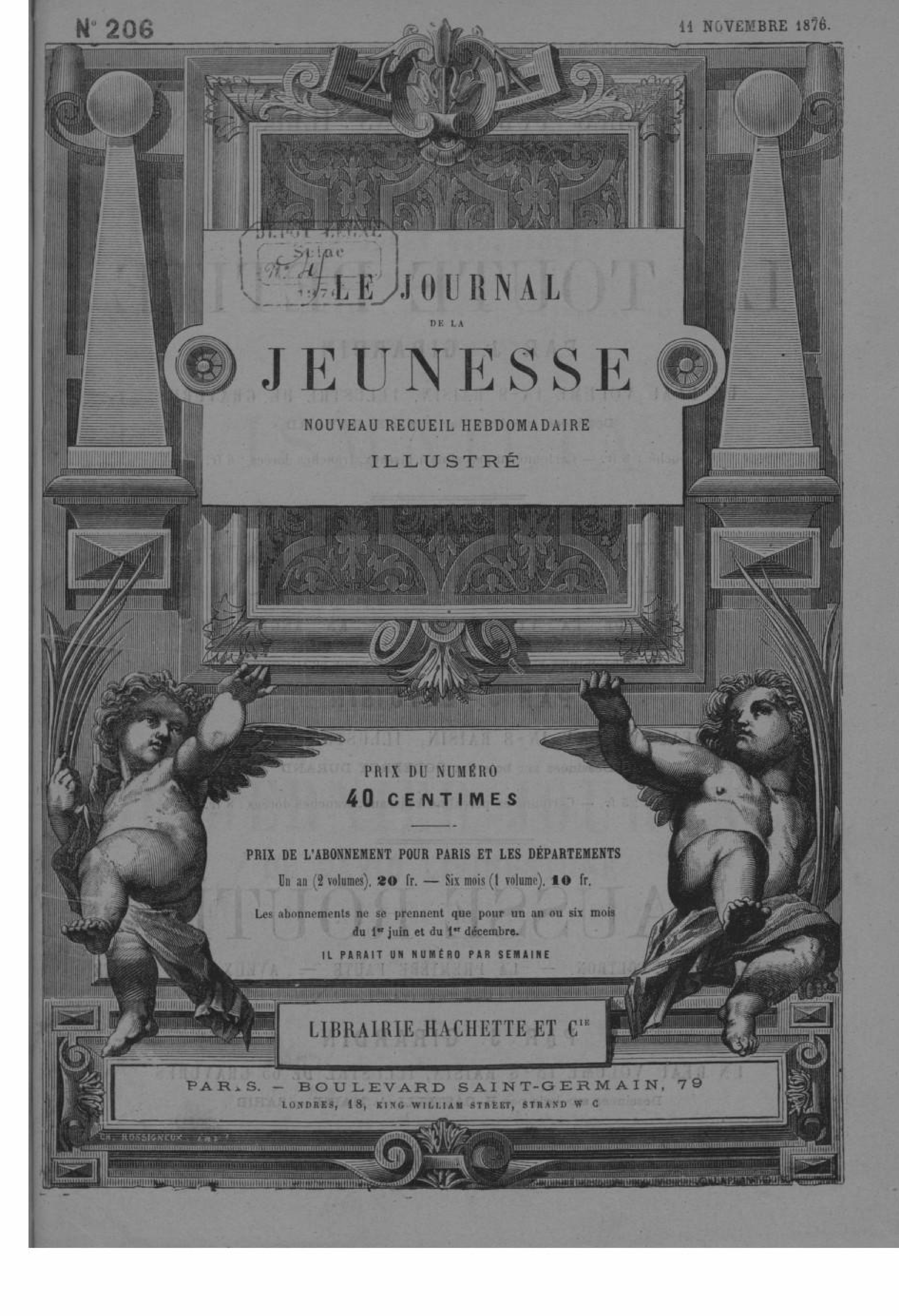
MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

Marguerite Normand, — Suzanne Le Breton (château de Saint-Melaine, Laval). — Valentine Hennet de Bernoville (château de Bernoville, Aisne). — Lucyanne et Céline de Varennes (Coulommiers). — Jeanne Francillon. — L'hirondelle du Lys. — Paul et Raymonde de Nicolay. — Ethel Winter. — Louisa de la Rive (Presinge, canton de Genève, Suisse). — Marie-Thérèse et Geneviève de Basrioton (château de la Fauconnerie). — Renard Edouard. — Une petite Gauloise, lectrice assidue du *Journal de la Jeunesse* (Spriès-sur-Igny). — Mademoiselle Bas-Bleu (F. S. et L). — Un Tard-Venu du pays des Allobroges. — Gélaste. — Une bruyère des Cévennes et un thym des Alpes. — Une jeune Parisienne. — Robert et Francine Le Mareschal (Rouen). Charles Basquet (Elbeuf). — Jacqueline et Alice de Neuflize (Brinay, Cher).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

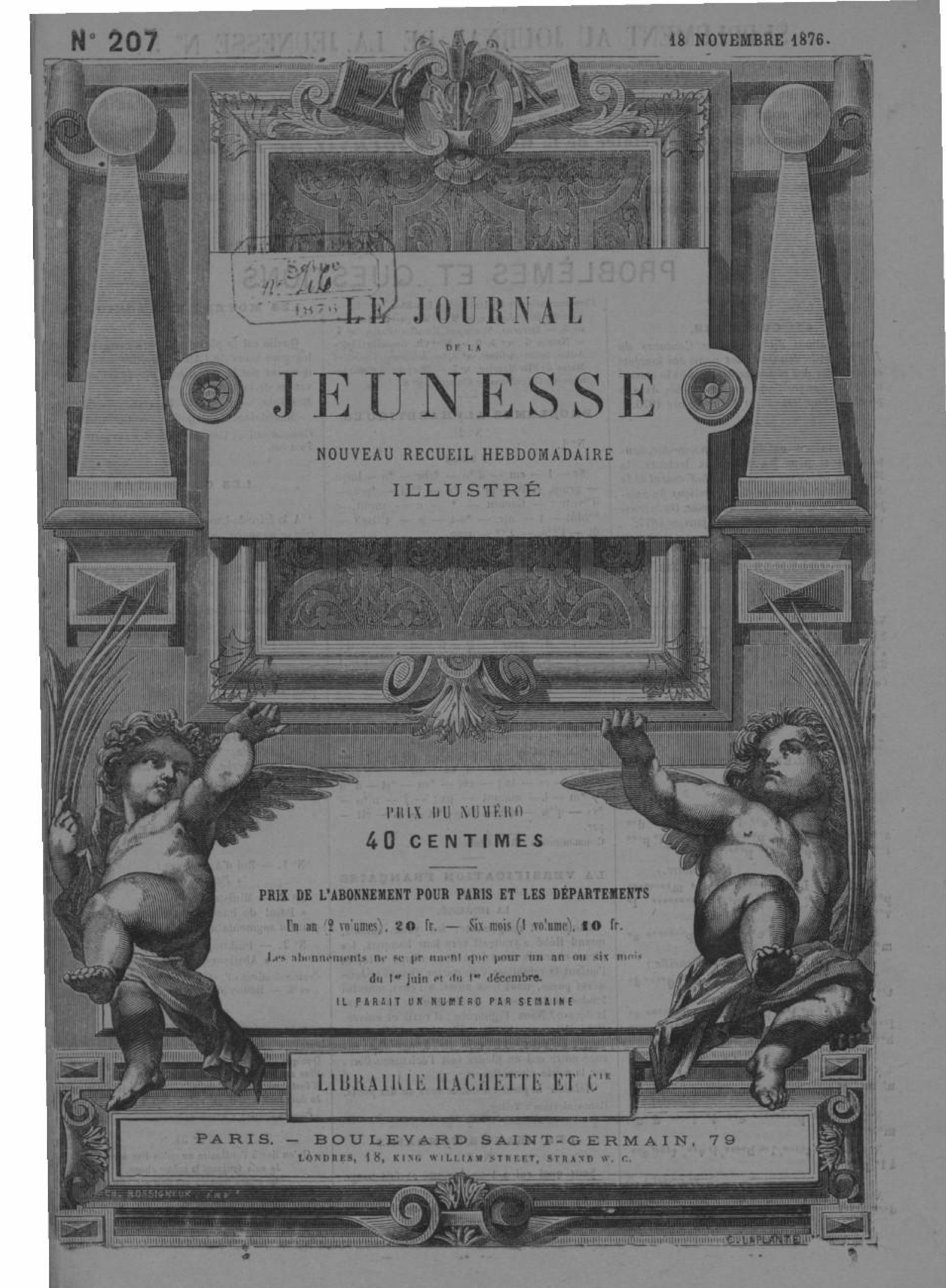
M. M. (Cernay). — Alice, Hélène et Marguerite Vateaux. — J. B Arzée (Bruxelles).

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON 2



LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W C

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON


LE JOURNAL
DE LA
JEUNESSE
NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉ
PRIX DU NUMÉRO
40 CENTIMES
PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an (2 volumes), 20 fr. — Six mois (1 volume), 10 fr.
Les abonnements ne se prennent que pour un an ou six mois
du 1er juin et du 1er décembre.
IL PARAIT UN NUMÉRO PAR SEMAINE
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS. — BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND W. C.
C. LAPLANTE

Ceux de nos lecteurs qui voudraient s'appliquer à chercher la solution des problèmes sont prévenus qu'ils auront à adresser, *dans les huit jours*, leurs réponses affranchies (*Lettres* ou *Cartes postales*) à

Monsieur le Secrétaire de la Rédaction du *JOURNAL DE LA JEUNESSE*,
79, Boulevard Saint-Germain, Paris.

Les noms des auteurs des solutions arrivées en temps utile seront publiés dans la couverture du numéro suivant.
Les lettres de l'étranger seront mentionnées dans le Supplément qui suivra leur arrivée.

PROBLÈMES ET QUESTIONS

AVIS

4me CONCOURS.

Les solutions du *Quatrième Concours du Journal de la Jeunesse*, les noms des lauréats et les noms des concurrents, d'après le classement des compositions, seront publiés dans le prochain Supplément du 25 novembre 1876.

Au commencement du prochain semestre, nous publierons, pour les nouveaux lecteurs, la MÉTHODE GÉNÉRALE *pour le Déchiffrement et la Solution des Problèmes et Questions du Supplément du Journal de la Jeunesse.* On la trouvera dans le *Supplément* du 6 janvier 1877.

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 35.

⁂ WYZ ⁂ VIW4 ⁂ X2YX ⁂ 725ZX ⁂ VZX6 ⁂ WYZ ⁂ 2YYZZ ⁂ X2YX ⁂ 843Y6Z58X ⁂ Z6 ⁂ WY ⁂ 843Y6Z58X ⁂ X2YX ⁂ 41XZX ⁂ 942YV13X ⁂ 84Z5 3Z4 ⁂

Communication : Kobold.

REMARQUE. — *Dans ce problème, la lettre* **E** *n'est pas la plus fréquemment employée.*

PROBLÈMES POINTÉS

(CHIFFRE DE STERNE)

N° 50.

N° 1. — **L'a***** e** l* p*** p****** d** s********* d* l'h****, p**** q*'i* e* e** l* p*** l****, l* p*** p** e* l* p*** p********

(*Lacordaire.*)

N° 2. — **L'i********** e** l* m******** p******** d* v***** p*** a******** l* v***********

N° 3. — **J***** u* e****** n* p******* a* m*******

(*Corneille.*)

N° 4. — **L'a****-p***** e** l* p*** g**** d* t***, l** f**********

N° 5. — **l* n* f*** p** r******* l* d***** e* f***, m*** l'é****** e* l** o**** l** y*** b********

(*Joubert.*)

N° 6. — **L* d****** e** u* s***** e* l* m*** u* m*******

(*Gresset.*)

N° 7. — **U* p******** e** l* f**** d'u* m*********

N° 8. — **L* t****, l** b****, l* v**, t*** e** à l* p*******

(*Gresset.*)

N° 9. — **L'a***** e** c**** u** a** d*** d*** c******

Communications : Mademoiselle Bas-Bleu, n° 1. — Blanche Delandemare, n° 2. — Marguerite Brabant, n° 3. — Darzens, Waroquet. Kœuffer (Paris), n° 4. — Natalie G., nos 5, 9. — Mlles Ch. Gosselin (l'Isle-Adam, Seine-et-Oise), n° 6, — Adrienne, Louise et Marie de l'Ile Maurice, n° 7. — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau), n° 8.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES.

N° 21.

N° 1.

FABLE

Sr — l — cm — d'*n — *rbr — *n — lmçn — grmp, — ft — pr — *n — **gl — *prç — d'*vntr : — Cmmnt — * — c — smmt, — **blnt — t — ntr, — *s-t — p — t'*lvr? — dt — l'**s. — J'** — rmp.

Communication : Les Trois Ours de Saint-Avertin.

N° 2.

AU ROI

Pour garder une île sur le Rhône.

Q'*st — *n — *fft — pr — t, — grnd — mnrq — ds — Gls; — q'*n — p — d — sbl — *t — d — grvr? — Q — fr — d — mn — *l? — *l — n'y — crt — q — ds — sls, — *t — t — n'**ms — q — ls — lrrs.

Communication : Adrienne de l'Ile Maurice.

N° 3.

ÉPITAPHE

A mon chien.

* — vs — q — cntmplz — ctt — *rn — fnrr, — pssz, — vs — n'*vz — ps — * — plrr — *n — cs — lx; — ctt — *rn — *st — d'*n — *m — l — mnmnt — px; — j — n'*n — *vs — q'*n — sl : — *l — *st — ss — ctt — prr.

Communication : René Chollet.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 19.

LA JEUNESSE.

Candide et rougissante, les yeux baissés, quand Hébé s'avançait vers leur banquet, les dieux charmés tendaient leur coupe vide, et l'enfant la remplissait de nectar. Quand la Jeunesse passe, nous tous aussi, à l'envi, nous lui tendons notre coupe. Quel est le vin qu'y verse la déesse? Nous l'ignorons; il ravit et enivre. Hébé s'éloigne, dans sa grâce immortelle ayant souri; en vain on la rappelle. Longtemps encore notre œil en pleurs suit l'échanson divin sur la route éternelle.

Rétablir la pièce en douze vers de dix pieds.

Communication : Trilby.

LES USAGES MONDAINS

N° 7.

Sous quel roi a-t-on inventé et fait usage des fourchettes?

Communication : Les Trois Ours de Saint-Avertin.

LES MOYENS MNÉMONIQUES.

N° 17.

Quelle est la pléiade de personnages mythologiques issus de l'Atlas, dont les noms commencent par les premières des provinces suivantes de la Grèce :

Messénie. — Épire. — Thessalie. — Attique. — Macédoine. — Argolide. — Corinthie?

Communication : Une grenouille des remparts de La Fontaine.

LES CURIOSITÉS.

N° 24.

A la foire de Landerneau un, chasseur excentrique annonce qu'il vend des *lièvres* 5 francs, des *lapins* 1 franc, et des *alouettes* à cinq centimes.

Un acheteur se présente et lui dit :

« J'ai 100 francs, et je veux cent bêtes. »

Question. — Combien le chasseur lui donnera-t-il de lièvres, de lapins et d'alouettes?

Communication : Ethel Winter.

N° 25.

Quelles sont les villes d'Italie qui avaient pour surnom :

La Sainte.	*La Grande.*
La Riche.	*La Docte.*
La Gentille.	*L'Antique.*
La Belle.	*L'Industrieuse.*
La Superbe.	*La Grosse.*

Communication : Marie-Louise Frossard (château de Montargis).

LES DEVISES.

N° 16.

N° 1. — Roi d'Angleterre :

« *Per dentes Dei.* »

N° 2. — Ministre français :

« Point de banqueroute, point d'emprunt, point d'augmentation d'impôts. »

N° 3. — Philosophe antique :

« Abstiens-toi, résigne-toi. »

Communications : F. et S. Brunswick (Besançon), nos 1 et 2. — Hélène Martin (Périgueux), n° 3.

ÉNIGME.

N° 33.

Quoique je sois un corps, je ne suis qu'une idée;
Plus ma beauté vieillit plus elle est décidée;
Il faut, pour me prouver, ne savoir d'où je viens,
Je dois tout à celui qui réduit tout à rien.

Communication : Fleur de lin.

N° 34.

Qu'on lise à l'ordinaire ou qu'on lise à rebours
Je suis toujours la même chose.
Le genre humain me doit ses jours,
Et pourtant de sa mort je suis aussi la cause.

Communication : E. Pedone.

LES ANAGRAMMES.

N° 24.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES

N° 1. — Léonor.
N° 2. — Terre, age, lin.
N° 3. — Il tel le vil ane.
N° 4. — Cela borne.
N° 5. — L'on quête peu.
N° 6. — Noir Juda.
N° 7. — La dynastie n'y géna.
N° 8. — Ci ton arbre.
N° 9. — B. cher ami.
N° 10. — Tiens, fier.
N° 11. — Ma dent n'a mors.
N° 12. — Rase mille.
N° 13. — En vases.
N° 14. — Cadran, il t'a usé.
N° 15. — O mer.
N° 16. — N'a grand' roche.
N° 17. — Jean Louis.
N° 18. — Au chat héritier.
N° 19. — Toulouse, fraise rare.
N° 20. — Caïn avare.

RÉBUS



N° 21 — Betty.
N° 22. — O ta niche.
N° 23. — Clara est l'ame.
N° 24. — L'or fin ose.
N° 25. — Le Congo.
N° 26. — Alfort.
N° 27. — Doit le renier.
N° 28. — N'y a père.
N° 29. — Né Cham.
N° 30. — Carpes.
N° 31. — H. tua père.
N° 32. — Ayant une dame syrienne.
N° 33. — Ta nippe de satin roide.
N° 34 — Jury.
N° 35. — Notre ami S.
N° 36. — Non, carcasse.
N° 37. — Note : Balai neuf.
N° 38. — Tua sec.
N° 39. — Facher ce mont.
N° 40. — Ah ! J'ai mal.
N° 41. — Non, père.
N° 42. — J'eus la mer.
N° 43. — Violet.
N° 44. — Anet.

Communications : J. B. Richard, Alice et Lucie (Villers-sur-Mer), n° 1. — *Signature omise*, n°s 2 à 11. — Adrienne et Louise de l'Ile Maurice, n° 12. — Paul et Lucy Grason (Douai), n°s 13 à 27. — Nous autres (Reims), n° 28. — Marguerite et Madeleine de C. (château de Claireau), n°s 29, 30. — Nathalie G., n° 31. — Paul et Lucy Grason (Douai), n°s 32, 33. — Louise et Berthe Bailleux (Paris), n°s 34 à 42. — Fanciulette, n°s 43, 44.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 17.

A quels auteurs faut-il attribuer ces vers proverbiaux :

N° 1.

Le conseil en est bon, mais il n'est pas nouveau.
Il faut se contenter de sa condition.
S'accommoder à tout est chose nécessaire.
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.
Il ne faut pas juger des gens sur l'apparence.

N° 2.

A qui veut se venger trop souvent il en coûte.

N° 3.

Un frère est un ami donné par la nature.

N° 4.

On doit des malheureux respecter la misère.

N° 5.

Tout mortel se soulage à parler de ses maux.

N° 6.

C'est avoir fait le bien qu'avoir voulu le faire.

N° 7.

Nécessité d'industrie est la mère.
La vie est un dépôt confié par le ciel ;
Oser en disposer, c'est être criminel.
Nos cœurs, nos jours, nos biens, tout est à la patrie.

N° 8.

Il est un avenir par qui tout se répare.

N° 9.

L'oisiveté, dit-on, des vices est la mère.

N° 10.

Qu'il est doux de chérir ceux qu'il faut qu'on révère.

N° 11.

Qui borne ses désirs est toujours assez riche,
Le bonheur le plus doux est celui qu'on partage.
Que la terre est petite à qui la voit des cieux.

N° 12.

Il faut de ses amis endurer quelque chose.

N° 13.

La naissance n'est rien où la vertu n'est pas.
Nos plaisirs les plus doux ne sont pas sans tristesse

N° 14.

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.
Au travers des périls un grand cœur se fait jour.

Communication : Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène (M. et L.).

CHARADES.

N° 31.

On creuse mon premier,
On emplit mon dernier,
Et dans plus d'une poche on trouve mon entier.

N° 32.

Mon premier sert au médecin,
Il faut mettre souvent mon dernier dans son vin,
En emballant mon tout pleure le collégien.

Communication : Nous autres (Reims).

N° 33.

A Charenton mon premier,
Juif ne mange mon dernier,
De Chine vient mon entier.

Communication : Blondinette (Limoges, Haute-Vienne).

LOGOGRIPHE.

N° 16.

Quand j'ai mes quatre pieds je ne vais que sur deux ;
Coupe-moi le premier, sans peine on peut l'abattre,
Je n'en ai plus que trois et je marche sur quatre,
Allons, ami lecteur, devine si tu peux.

Communication : Fleur de lin.

Charles Joliet.

SOLUTIONS

PROBLÈME CHIFFRÉ.

N° 34.

Proverbe :

Quand on veut plaire à tout le monde, on ne plaît à personne.

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 49.

N° 1. — Le plus vaste trésor serait une collection de bonnes et belles pensées humaines. (*Delille*).

N° 2. — Loin des yeux, loin du cœur.

N° 3. — Il faut faire de la vie comme on coud, point à point.

N° 4. — La femme la mieux louée est celle dont on ne parle pas.

N° 5. — L'esprit sert à faire hardiment des sottises.

N° 6. — Choisis le meilleur plan de conduite, et l'habitude te le rendra bientôt agréable.

N° 7. — Les fous inventent les modes et les sages les suivent.

N° 8. —

Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien.

N° 9. — Tout est tombeau chez un peuple qui n'est plus.

N° 10. — Si la raison croissait dans tous les sentiers, les ânes eux-mêmes pourraient s'en repaître.

PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES

N° 20.

N° 1.

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement ;
Moi, qui vous chéris tendrement,
Je n'écris que pour vous le dire.

N° 2. —

Par un ton hautain, suffisant,
Par un babil étourdissant,
L'ignorance se manifeste,
Mais le vrai savoir est modeste.

N° 3. —

Chacun se dit ami, mais fou qui s'y repose,
Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

N° 18.

J'aime à vous voir en vos cadres ovales,
Portraits jaunis des belles du vieux temps,
Tenant en main des roses un peu pâles,
Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Le vent d'hiver, en vous touchant la joue,
A fait mourir vos œillets et vos lys ;
Vous n'avez plus que des mouches de boue,
Et sur les quais vous gisez tous salis.

Vous, cependant, vieux portraits qu'on oublie,
Vous respirez vos bouquets sans parfums,
Et souriez avec mélancolie
Au souvenir de vos galants défunts.

LE LANGAGE FRANÇAIS.

Nº 16.

Les solutions seront publiées dans un prochain Supplément.

LES CURIOSITÉS.

Nº 23.

LES TROIS TOURS.

Nº 1. — *La Tour sans venin* est aux environs de Grenoble.

Cette dénomination vient de ce qu'on n'y a jamais vu d'insectes venimeux, et que ceux qu'on y a portés s'en sont aussitôt retirés.

Nº 2. — La *Tour du château de Saint-Malo.*

Nº 3. — Une des tours de la cathédrale de Bourges s'appelle la *Tour de beurre.*

Cette dénomination vient de ce qu'elle fut construite avec l'argent qu'on donnait pour obtenir la permission de manger du beurre en carême.

Nº 4. — Philippe VI de Valois.

Nº 5. — Louis VIII, Cœur-de-Lion.

Nº 6. — La ville de Lille (Nord).

Nº 7. — Les solutions à un prochain Supplément.

ÉNIGMES.

Nº 32. — La mode.

CHARADES.

Nº 28. — Courage.

Nº 29. — Défaveur.

Nº 30. — Charpie.

MÉTAGRAMME.

Nº 15.

Lac, bac, sac.

LE FIL D'ARIANE.

La pauvre fleur disait au papillon céleste :
« Ne fuis pas ;
Vois comme nos destins sont différents : Je reste,
Tu t'en vas.

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes
Et loin d'eux,
Et nous nous ressemblons, et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux. »

MARCHE DU CAVALIER.

9	30	55	62	7	32	53	64
56	59	8	31	54	63	4	1
29	10	61	58	3	6	33	52
60	57	28	11	34	51	2	5
21	18	35	50	27	12	41	44
36	49	22	19	42	45	26	13
17	20	47	38	15	24	43	40
48	37	16	23	46	39	14	25

LES DEVISES.

Nº 15.

Nº 1. — Clermont-Tonnerre.

Nº 2. — Les Chartreux.

Nº 3. — Duguay-Trouin.

Nº 4. — Claude de France, femme de François Ier.

Nº 5. — La Rochefoucauld.

Nº 6. — Colbert.

LES ANAGRAMMES.

Nº 23.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES.

Nº 1. — *En grappin.* — Perpignan.
Nº 2. — *O César.* — Açores.
Nº 3. — *Y oublie.* — Bolivie.
Nº 4. — *Il danse.* — Islande.
Nº 5. — *O Juda* — Douai.
Nº 6. — *Malsaine.* — Salamine.
Nº 7. — *Maladies.* — Isle-Adam.
Nº 8. — *Une nie..* — Vienne.
Nº 9. — *Ah! aune,* — Havane.
Nº 10. — *Ha! ici* — Vichy.
Nº 11. — *Ovide monte.* — Montevideo.
Nº 12. — *Léonor.* — Oléron.
Nº 13. — *Où villes amies.* — Iles Malouines.
Nº 14. — *Noms.* — Mons.
Nº 15. — *Erigea.* — Ariége.
Nº 16. — *Bride.* — Derby.
Nº 17. — *N'aura.* — Varna.
Nº 18. — *La prime.* — Palmyre.
Nº 19. — *Treve! Le roi.* — Eure-et-Loir.
Nº 20. — *Je brise.* — Sibérie.
Nº 21. — *Va, ils font crier fi.* — Vitry-le-Français.
Nº 22. — *Le cas d'alarme.* — Castellamare.
Nº 23. — *Gros mâtin.* — Montargis.
Nº 24. — *Anne la rude.* — Landerneau
Nº 25. — *La bigue.* — Bulgarie.
Nº 26. — *S. le bûcheron, d'Agen.* — Bagnères-de-Luchon.
Nº 27. — *N'admire* — Miramde.
Nº 28. — *Agar nia.* — Niagara.
Nº 29. — *Julep* — Le Puy.
Nº 30. — *Ter, trop.* — Tréport.
Nº 31. — *Estampe.* — Etampes.
Nº 32. — *Là, Denys.* — Islande.

ANIMAUX

Nº 1. — *Auche.* — Vache.
Nº 2. — *Arnica.* — Canari.
Nº 3. — *Tourte.* — Tortue.
Nº 4. — *Aire.* — Raie.
Nº 5. — *Rêve à soie.* — Ver à soie.
Nº 6. — *Noce.* — Once.
Nº 7. — *Loin, merle* — Emerillon.
Nº 8. — *Sirène.* — Serine.
Nº 9. — *Vu le riche.* — Chevreuil.
Nº 10. — *Elvire.* — Lièvre.

NOMS ET PRÉNOMS.

Nº 1. — *Injuste.* — Justine.
Nº 2. — *Léonie.* — Noélie.
Nº 3. — *En vignes.* Sévigné.
Nº 4. — *Ancyre.* — Racine.
Nº 5. — *De l'onyx.* — Léon dix.
Nº 6. — *Tyran de l'âme.* — Lamartine.
Nº 7. — *Eh! l'ambre.* — Malherbe.
Nº 8. — *Beau vol d'or.* — Bourdaloue.
Nº 9. — *Le chat! rot.* — Hortense.
Nº 10. — *La lieue.* — Eulalie.
Nº 11. — *Grêle.* — Léger.
Nº 12. — *Si grave.* — Gervais.
Nº 13. — *Je dis : Cedez, com mis.* — Cosme de Médicis.
Nº 14. — *Où Lini beugla.* — Bougainville.
Nº 15. — *La ligne.* — L'Angély
Nº 16. — *Ni âne.* — Annie.
Nº 17. — *Boulet rit.* — Triboulet.
Nº 18. — *Inconstant.* — Constantin.
Nº 19. — *Sais a gelé.* — Agésilas.
Nº 20. — *Va, boule d'or.* — Bourdaloue.
Nº 21. — *Y court.* — Victor

Nº 22. — *L'âne vient.* — Valentine.
Nº 23. — *Ligurie.* — Virgile.
Nº 24. — *O arche.* — Horace.
Nº 25. — *Ce propre.* — Properce.
Nº 26. — *Il n'a vue.* — Juvénal.
Nº 27. — *Caste.* — Stace.
Nº 28. — *Ce cruel.* — Lucrèce.
Nº 29. — *Il le but.* — Tibulle.
Nº 30. — *L'actuel.* — Catulle.
Nº 31. — *A le dé.* — Adèle.
Nº 32. — *Canton sec.* — Constance.

NOTE. — Les noms des Correspondants qui ont donné des solutions conformes seront publiés dans le prochain Supplément du 2 décembre 1876.

NOMS DES CORRESPONDANTS

QUI ONT DONNÉ DES SOLUTIONS CONFORMES.

RAPPEL

SUPPLÉMENTS ANTÉRIEURS

Carmen (Espagne).

SUPPLÉMENT Nº 48.

(21 OCTOBRE 1876.)

PROBLÈMES CHIFFRÉS, Nº 33. PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE, Nº 48. PROBLÈMES ALPHABÉTIQUES, Nº 19. LA VERSIFICATION FRANÇAISE. Nº 17. SURPRISES, Nº 11. LES MOYENS MNÉMONIQUES, Nº 16. LES CURIOSITÉS, Nº 22. LES DEVISES, Nº 14. ÉNIGME, Nº 31. CHARADE, Nº 27. LOGOGRIPHE, Nº 13. MÉTAGRAMME, Nº 14. REBUS. LES ANAGRAMMES, Nº 22. LES TABLEAUX PARLANTS, Nºs 56, 57.

Natalie G. — Julie Portalis (Saint-Maurice). — Aricie Rémusat (Marseille). — Princesses Sophie et Pascaline de Metternich (château de Plass, Bohême). — V. O. et sa sœur. — Mac-Miche (Cernay, Alsace). — Jeanne Houcke (Paris). — Louis et Camille Bouglé (Orléans). — Tracy. — Ricquebourg. — Henriette de Brécourt (Paris). — Ernest Villers (collége de Bar-sur-Aube). — Mlles Ch. Gosselin (L'Isle-Adam, Seine-et-Oise). — Guillaume Danloux. — J. Bzontana (Paris). — Berthe et Hélène de Cerné, Célestine et Séraphin. — Alphonse Lyon (Dieulefit). — Roger et Michel Pommeret. — Cadmée me, dans sa chère Sarthe. — Marie, Lucie, Renée. — Marie, Marthe, Léon Watel, et Louise et Lucie Devismes. — Roger Braun (Ville-d'Avray, Seine-et-Oise). — Le Petit Vieux des Batignolles. — A. de Boucherville. — Colombe et Ramier. — Famille Hies. — Raymond Bernard (lycée de Toulouse). — Nous autres (Reims). — Marguerite Biret (La Flotte, Ile de Ré, Charente-Inférieure). — M. G. E. L. — Marguerite et Madeleine de G. (château de Claireau). — Joachim Labrouche (Bayonne). — Comtesse Clotilde Clam Gallas (château de Friedland, Bohême). — Sophie Filiti (Bukarest, Roumanie). — Hélène Floresco (Bukarest, Roumanie). — Deux cousins de Normandie, Odette et Metta D. de B. — Charlotte et Violette.

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ.

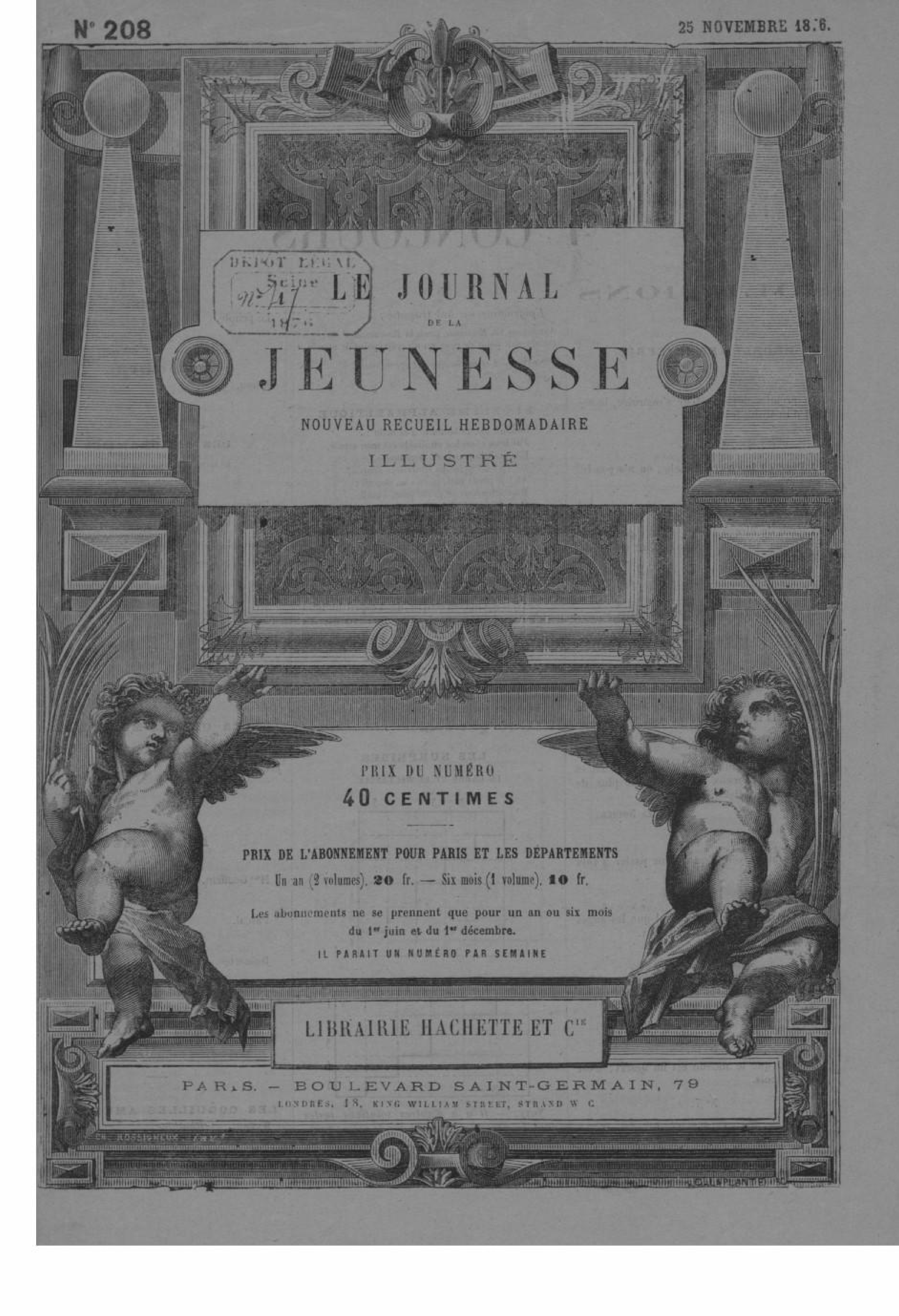
Hector, Pâris, Cassandre et Polyxène. — Kisbér (Saint-Jean). — Blanche Brunet (Saintes). — Noisette. — Nadine Chaptal (R. G. S. G. P.). — Jeanne Thérèse et Charlotte. — Francine et Robert Le Mareschal (Rouen). — Louise Chancholle (Paris). — Gelaste. — H. Rollin (Nogent-sur-Marne). — Ernest Ficholle (aux Closeaux, Ville-d'Avray). — Lucyanne et Céline de Varennes (Coulommiers).

MOINS LE PROBLÈME CHIFFRÉ ET LES PROBLÈMES POINTÉS, CHIFFRE DE STERNE.

Clara Janssens (Anvers, Belgique). — Alice Pallandre (Versailles). — J. B. Arzée (Bruxelles). — Eugénie et Adele Delvaille. — Mgr de Kisonshoudré et deux gabiers de l'Isis. — Larrieux J. M. (Caussade, Tarn-et-Garonne). — La petite hirondelle du Lys. — Fougere et Bruyère. — Une jeune parisienne. — Louis, Madeleine d'Espinay Saint-Luc, et leur compère (château du Mousseau, par Montrésor, Indre-et-Loire). — Marthe et Marie Vinatier (Lurcy-Lévy). — Comtesses Gabrielle et Caroline de la Tour (château de Bleibourg, Carinthie). — Jacqueline et Alice de Neuflize (château de Brinay, Cher). — Aimée et Suzanne.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2

N° 208 25 NOVEMBRE 1876.



4e CONCOURS

SOLUTIONS

PROBLÈMES CHIFFRÉS.

N° 1.

Le premier devoir est de s'instruire, le second d'instruire les autres.

N° 2.

A l'âge où le cœur est riche, on n'a pas les lèvres avares.

N° 3.

A force de dire à Dieu : « Notre père, » espérons que nous entendrions dire un jour : « Mon fils. »

PROBLÈMES POINTÉS.

(CHIFFRE DE STERNE.)

N° 1.

Proverbe indien :

Le papillon ne voltigerait pas autour de la lampe, si la lampe ne brûlait pas.

N° 2.

De tous les animaux, la mouche, le chat et la femme sont ceux qui passent le plus de temps à leur toilette.

CHARLES NODIER.

N° 3.

Écrire au crayon, c'est comme parler à voix basse.

N° 4.

C'est seulement dans le ciel que les anges ont autant d'esprit que les démons.

N° 5.

En vain autour des trônes les genoux fléchissent, les yeux veillent, les mains obéissent, nos cœurs sont à nous seuls.

(LORD BYRON.)

N° 6.

On dit que le monde est un désert ; c'est plutôt un bois.

N° 7.

Pour les uns, la science est un sceptre ; pour d'autres, elle n'est qu'une babiole.

N° 8.

Épigramme sur une tragédie :

Avez-vous vu, Monsieur, jouer la *Rosemonde?*
On n'y voit point de rose, on n'y voit point de monde.

NOTE. — *Les variantes ont été admises.*

PROBLÈME ALPHABÉTIQUE

Soubise dit, la lanterne à la main :
J'ai beau chercher où diable est mon armée,
Elle était là pourtant, hier matin,
Me l'a-t-on prise ou l'aurais-je égarée?
Ah ! je perds tout, je suis un étourdi ;
Mais attendons au grand jour, à midi...
Que vois-je, ô ciel ! Que mon âme est ravie !
Prodige heureux, la voilà ! la voilà !
Ah ! ventrebleu ! Qu'est-ce donc que cela ?
Je me trompais... c'est l'armée ennemie.

RÉBUS.

Tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain sont dans le dictionnaire ; la question est d'y prendre les mots et de les mettre à leur place.

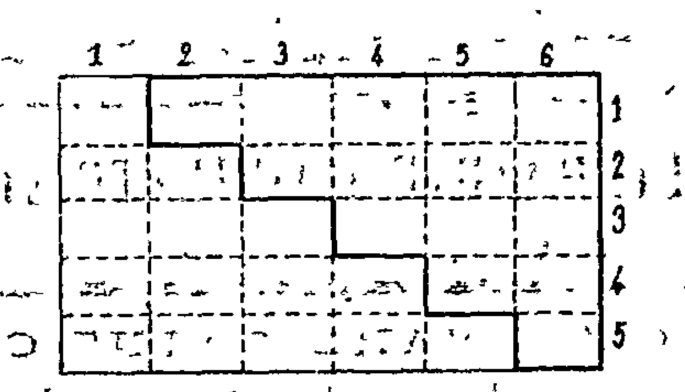
COMPOSITION.

Tableaux parlants.

LES SURPRISES

LE CARRÉ ET LE RECTANGLE

1 2 3 4 5 / 1 2 3 4 5 6



NOTE. — *Il y a d'autres solutions justes dont les variantes reposent sur le même principe.*

ÉNIGME.

Le peuple.

LOGOGRIPHE.

Adieu.

LES ANAGRAMMES.

ANAGRAMMES GÉOGRAPHIQUES :

N° 1.

Pyrénées-Orientales.

N° 2.

Brives-la-Gaillarde.

ROI ET REINE.

N° 3.

Richard-Cœur-de-Lion.

N° 4.

Anne de Boleyn.

LES USAGES MONDAINS.

NOTE. — *La solution sera publiée dans un prochain Supplément.*

LES DEVISES

N° 1.

Mme Geoffrin.

N° 2.

Pascal.

N° 3.

Descartes.

MOT CARRÉ.

PARIS

LES COQUILLES AMUSANTES

RYTHME. — *Rhythme.*

CURIOSITÉS.

N° 1. — COLBERT.
Il fit plus qu'un héros.

N° 2. — DUQUESNE.
Le trident de Neptune.

N° 3. — TOURVILLE.
Même dans un revers.

N° 4. — DUGUAY-TROUIN.
Seul il fit sa fortune et sa gloire.

N° 5. — SUFFREN.
Seraient-ils les derniers ?

N° 6. — CONDÉ.
Du sort du dernier des Condé ?

N° 7. — TURENNE.
Du grand siècle eût fait la renommée.

N° 8. — DUGUESCLIN.
Pardieu, c'est Duguesclin !

N° 9. — BAYARD.
Chevalier sans peur et sans reproche.

N° 10. — RICHELIEU.
Son nom serait moins grand peut-être.

N° 11. — SUGER.
On parla mieux de lui.

N° 12. — SULLY.
Eût été moins grand, privé d'un tel ami.

—

LA VERSIFICATION FRANÇAISE

NOTE. — *Dans la construction de la première strophe, des rimes croisées, comme dans les strophes suivantes, seraient plus symétriques. Nous avons donné la strophe originale.*

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout *Weber* (1);
Un air très-vieux, languissant et funèbre,
Qui pour moi seul a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit;
C'est sous Louis treize... et je crois voir s'étendre
Un côteau vert que le couchant jaunit.

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint d'un grand parc, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs;

Puis une dame à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue, et dont je me souviens.

(1) *Weber*, rime féminine par prononciation.

—

LES TABLEAUX PARLANTS.

N° 1.

ATHÈNES. — Grégoire de Nazianze et Bazile. — Gallus. — Julien. — Constance. — Eusèbe.

N° 2.

PARIS. — La Seine. — Lutèce. — Misopogon. — Julien. — Les Thermes. — Constance.

N° 3.

VILLE FRANÇAISE. — Louis XIV. — Louvois. — Monclar. — Strasbourg.

—

CHARADE EN ACTION.

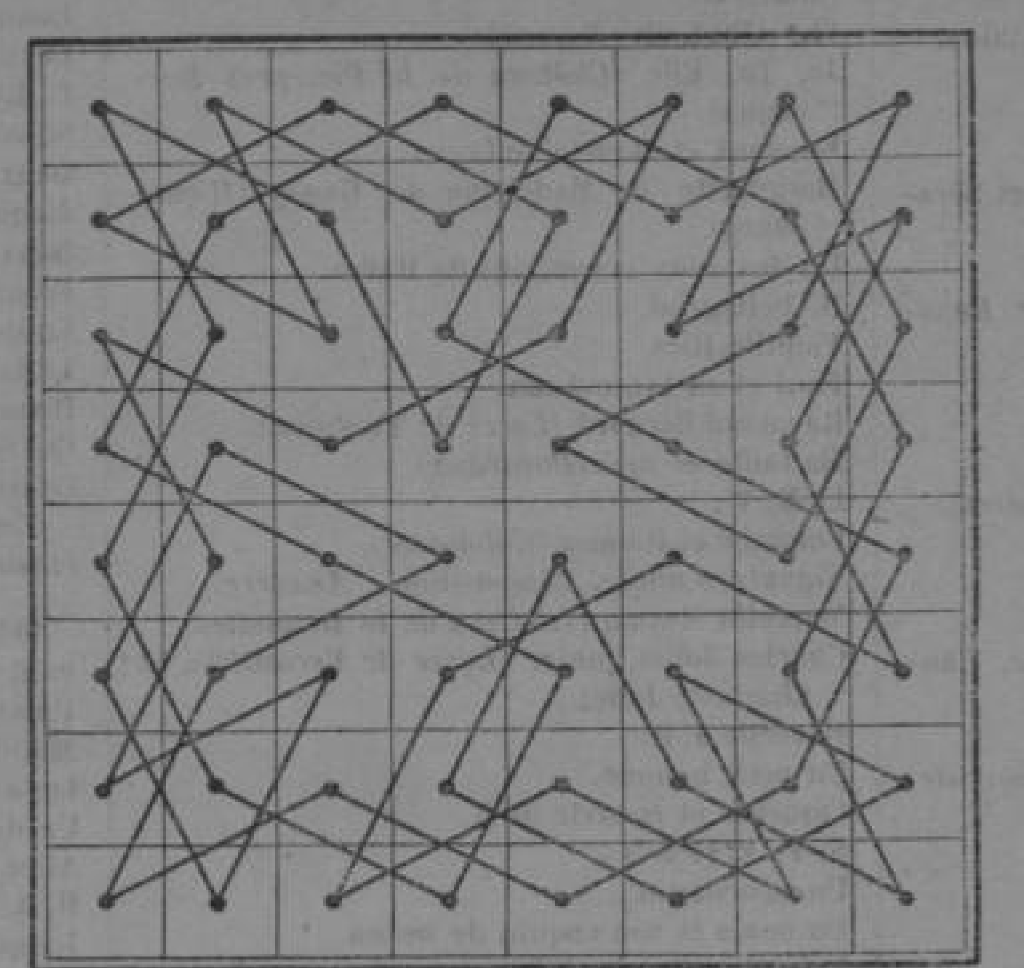
Panoplie.

LE FIL D'ARIANE.

Les noms ne font rien à la chose :
On était quatre sœurs chez nous,
Angélique, Constance, Rose,
Aimée : est-il des noms plus doux ?
Aimée était loin d'être aimable,
Rose avait quarante printemps,
Angélique faisait le diable,
Constance tournait à tous vents.

LE FIL D'ARIANE

MARCHE DU CAVALIER



MARCHE DU CAVALIER.

23	30	27	14	51	32	7	12
28	15	24	31	26	13	52	5
35	22	29	50	33	6	11	8
16	41	34	25	10	49	4	53
21	36	17	42	57	2	9	48
40	43	38	1	18	61	54	3
37	20	45	58	63	56	47	60
44	39	64	19	46	59	62	55

—

CHARADE.

MOT CARRÉ DE SIX LETTRES

K	I	R	S	C	H
I	S	A	U	R	E
R	A	D	N	O	R
S	U	N	I	U	M
C	R	O	U	P	E
H	E	R	M	E	S

—

QUATRIÈME CONCOURS

—

PRIX D'HONNEUR.

PAUL ET LUCY GRUSON. — *Douai.*

PREMIER PRIX.

LOUISE LANGELIER. — *Paris.*

DEUXIÈME PRIX.

PRINCESSE SOPHIE DE METTERNICH. — *Château de Plass, Bohême.*

SOPHIE FILATI. — *Bukarest, Roumanie.*

HÉLÈNE FLORESCO. *id.*

LE LANGAGE FRANÇAIS.

N° 1. — *Briller par son absence.*

N° 2. — FUSIL.

N° 3. — PENSUM.

N° 4. — RÉCLAME.

NOTE. — *Les solutions seront publiées dans un prochain Supplément.*

LES MOYENS MNÉMONIQUES

LES POÈTES LATINS

Moles, hi caput.

Martial.
Ovide.
Lucain. — Caius Lucilius.
Ennius.
Sénèque le tragique. — Stace.
Horace.
Juvénal.
Catulle.
Ausone. — Attius. — Livius Andronicus.
Properce. — Pétrone. — Phèdre. — Plaute. — Perse. — Nævius Pacuvius.
Virgile.
Tibulle. — Térence.

NOTE. — *Les variantes, telles que la pléiade des personnages du Siècle d'Auguste, etc. ont été admises*

—

TROISIÈME PRIX.

MARIE-LOUISE FROSSARD. — *Couvent de Notre-Dame, Lunéville.*

MARIE VALENTIN. — *Paris.*

PERVENCHE, AUBÉPINE ET BOUTON D'OR. — *Savoie.*

—

Premier accessit.

CARLO. — *Paris.*

PRINCESSES ÉLÉONORE ET FANNY SCHWARZENBERG. — *château de Frauenberg, Bohême.*

LOUIS PANIS. — *Reims, Marne.*

UN FRÈRE ET UNE SŒUR. — *Laon, Aisne.*

Deuxième accessit.

JULIE PORTALIS. — *Saint-Maurice.*

JEAN et GENEVIÈVE DE COURCY. — *Paris.*

Troisième accessit.

GIRALDA. — *Paris.*

V. O. et SA SŒUR. — *Paris.*

EUGÉNIE et ADÈLE DELVAILLE. — *Bayonne.*

GUILLAUME DANLOUX. — *Paris.*

Quatrième accessit.

UNE PETITE BERRICHONNE et UN PETIT BERRICHON. — *Bourges.*

MAURICE D. — *Saint-Quentin.*

MARIE PANIS. — *Reims.*

Cinquième accessit.

RENÉ CHOLLET. — *Angers.*

MARIE, LUCIE, RENÉE. — *Aisne.*

Sixième accessit.

MATHILDE MEIGNEN. — *Paris.*

PAUL et JEAN WILLOTTE. — *Lorient, Morbihan.*

Septième accessit.

ROGER ET MICHEL POMMERET. — *Orléans.*

Huitième accessit.

JANE MOLLER. — *Vendée.*

Neuvième accessit.

LAURE BONA CHRISTAVE. — *Rochefort-sur-Mer.*

Dixième accessit.

A. DUL. — *Gueron.*

—

COMPOSITIONS MENTIONNÉES

Marguerite Brabant.
Une Grenouille des remparts de la Fontaine.
Raymond Pitrou (*Tours*).
Joachim Lafrouche (*Bayonne*).
L. R.
Berthe et Hélène de Cerné, Célestine et Séraphin.
Des amis du silence.
Odette et Metta D. de B. (*château de Bazoques*).
J. Maréchal.
Georges et Marguerite Kremp (*Douai*).
Nelly et Henriette (*Paris*).
Marguerite et Madeleine de Courcy (*Loiret*).
J. Touzard (*Saumur*).
G. (*Paris*).
Aline Lacomb e(*Biarritz*).
Marguerite Biret (*La Flotte, ile de Ré, Charente-Inférieure*).
J. et B. (*Campuget*).
Louise Guedon (*château de Tounay-Charente, Charente-Inférieure*).
Mac-Miche (*Cernay*).
Marianne de Ganay.
E. D. (*Dijon*).
Alphonse Lyon (*Dieulefit*).
Un collégien (*Bordeaux*).
Louise, Noélie et Lucie L. (*Saint-Prix*).
Vicomte de la V. (*Sans indications à la fin de la lettre.*)
Picard et Picardes (*Abbeville*).
Nous autres (*Reims*).

CLASSEMENT DES COMPOSITIONS

PREMIÈRE SÉRIE

Jeanne Goulard (*Avallon*).
Valentine Hamnet, de Bernouville.
Maurice Pellé.
Berthe Gérin (*Paris*).
Hélène Martin (*Périgueux*).
G. D.
Emmanuel et Suzanne Rodocanachi (*Paris*).
Comtesse Clotilde Clam Gallas (*château de Friedland, Bohême*).
Marie Henriette.
Georges et Charles de Saint-Mieux (*Saint-Malo*).
Natalie G.
Ch. Alb. Lelli (*Marseille*).
Je, Tu, Elle (*Château de la Pie, pres Bordeaux*).
Edouard et Madeleine Creux.
Marguerite et Madeleine de Ganay (*Riquebourg*).
Un des deux marmitons du Havre.
D. Pellegrini.
Famille Hies.
Paul et sa tante Anna.
Raymond Bernard (*Lycée de Toulouse*).
Ma tante et moi (*Bordeaux*).
L. M. W.
Colombe et Ramier (*Colombier*).
Signature omise. Composition : Auxerre.
Marcelin Meynard (*château de la Brunette*).
Charles Joliet, junior (*Lycée de Versailles*), et Charlotte Joliet.
Marcelle J. R.
Un petit homme.
Césarine et Octavie de N.
S. F. E. (*Paris*).
Un bénédictin.
Un oncle et son coquin de neveu.
Valentine Deschapelles.
Isabelle et Gilbert (*Paris*).
Sylvaine Merlin (*Côte d'Or*).

MOINS LA COMPOSITION DU TABLEAU PARLANT

F. L. (*Biarritz*).
Léontine Héros (*Paris*).
Louise et Berthe Bailleux (*Paris*).
René Loiselle.
Trois petites Portugaises.
Hélène (*Havre*).
J. M. le petit bonhomme d'Evreux et la mère Loulou.
Quatrem.
Mlles Chaper.
Cadurcienne, dans sa chère Sarthe.
A. de Boucherville.
M. G. E. L.
Béatrix d'A. (*Berry*).
Herminie L.
Dominique et Jules Brun.
Un lycéen de Paris.
Deux lettres sans indications n'ont pas été classées.

DEUXIÈME SÉRIE

MOINS LES PROBLÈMES CHIFFRÉS

Louise Chanchollc (*Paris*).
Lucyande et Céline de Varennes (*Coulommiers*).
E. Rousseau.
Suzanne d'Allard.
Deux bluets.
Jacqueline et Alice de Neuflize.
Deux Œdipes manqués.
Fernand Durville.
Emile et Maurice Querette (*Saint-Quentin*).
La tante de Gaston et de Marguerite.
Dominique Avati.
Clotilde et Blanche R. N. (*Versailles*).
Constance et Henriette G. (*Tours*).
Trois lettres sans indications n'ont pas été classées.

MOINS LA COMPOSITION DU TABLEAU PARLANT.

Paul et Cécile Rillaud (*Brioux*).
Un ami de Mira.
Mathilde, Aline et Isabelle de B.
Les enfants S. (*Paris*).
Un diable rose.
Alice Pallandre.
H. B. (*Grenoble*).
Joseph Capperon.
H. et W. B.
Une petite société savante
Géfaste (*Besançon*).
Deux sœurs (*Versailles*).
Magdeleine Duclos.
Edward et Marcel Desrousseaux (*château de Vandières*).
Angelo, tyran de la maison.
Une jeune Parisienne.
Maurice B. (*Ajoye*).
Alfred de Prin.
Blanche Brunet (*Saintes*).
Eugénie et Marie (*Mantes-sur-Seine*).
Lucie et Aline Mantion.
Moi tout seul.
Le caporal Boubon.
Violette et Lilas blanc.
Une pensionnaire.
Sept lettres sans indications n'ont pas été classées.

POST-SCRIPTUM. — *Si quelque omission dans les noms témoignait qu'une lettre ne nous est pas parvenue, on est prié de nous en donner avis.*

Pour le conseil de rédaction :

CHARLES JOLIET.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON